LA

REVUE DE PARIS

CINQUIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1898

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1898

LA BIBLE DE L'HUMANITÉ[1]

Le soir, je vois de ma fenêtre scintiller, au sommet de la tour Eiffel, une étoile de lumière électrique dont les rayons, successivement pourpres, verts, dorés, blancs, projettent au loin leurs couleurs alternées. Ce spectacle me fait penser au génie divers des grands historiens qui se dressent, les uns après les autres, pour disputer aux ténèbres de l'oubli les gestes de l'humanité. Selon la distance des événements et la netteté des traces qu'en a sauvées la mémoire des générations, ils en restituent plus ou moins fidèlement le contour. Mais ils risquent davantage d'en altérer le relief, la véritable importance : leurs points de vue respectifs et leurs inclinations personnelles les leur présentent sous des angles différents. Enfin, le regard prend la teinte de l'âme : l'un voit rouge, l'autre vert, l'autre jaune; il n'en est peut-être pas un qui les voie sous leur vrai jour. A chacun les mêmes faits, de même source, apparaissent colorés de sa flamme intérieure.

Le génie de Michelet est un admirable flambeau qui répand sur les événements la lumière d'une vaste érudition, de la

1. Préface écrite pour la *Bible de l'humanité* de Michelet.

pensée la plus pénétrante, comme aussi la plus généreuse. Est-ce à dire que cette lumière soit exempte de toute irisation? Ce serait miracle : elle est franche, mais elle est humaine. Chaleur avant d'être clarté, elle naît d'un brasier moral qui, par l'incandescence, atteint à la splendeur du vrai pour en inonder les lecteurs, quand tous les rayons du prisme s'y composent en harmonieuse proportion. Mais que, par hasard, l'un d'eux surpasse en vivacité les autres, il projette alors sur ce qu'il touche sa coloration dominante. Dans Michelet, l'ardent miroir qui les concentre tous et les renvoie, est une sympathie accouplée à une imagination dont la puissance entraînante lui rend moins facile et d'autant plus méritoire l'impartialité, qui est un équilibre.

Dans l'immense nuit du passé, sa baguette prestigieuse nous régale d'une fête vraiment princière, illuminée par maints lustres de cristal où brûle la cire la plus pure. C'est une clarté comparable à celle du jour, et qui survit à la magie éphémère des feux de Bengale semés çà et là par la poésie d'une imagination d'artiste.

Certains savants calomnient l'imagination. Ce sont des ingrats, car elle ne sert pas moins à découvrir et à inventer qu'à travestir, et, quand elle est noble, elle transfigure, ce qui n'est pas défigurer. Si plus d'une fois elle égare, combien, en revanche, de pistes heureuses n'a-t-elle pas suscitées! J'avoue m'en être un peu trop défié en lisant Michelet, en relisant le livre magistral auquel j'ai témérairement accepté d'écrire cette préface. Ah! c'était bien plutôt de mon insuffisance que j'aurais dû me défier, car je ne suis pas historien, et ma qualité de poète, pour une telle entreprise, pouvait être à bon droit suspecte. On pouvait y redouter cette « maîtresse d'erreur... » que j'avais craint moi-même de rencontrer chez l'auteur dans sa merveilleuse puissance d'évocation. Mais qu'on se rassure : je ne pèche pas par excès d'imagination : au contraire. Je m'appliquerai, du reste, à n'en point du tout mêler à ma critique respectueuse. A vrai dire, mon examen ne sera pas, à proprement parler, une critique; je m'efforcerai avant tout de comprendre la pensée intime et dominante de l'ouvrage. Pour y arriver, j'aurai à en étudier le sujet plus que la façon.



Avant d'ouvrir le livre, si par le titre nous en pressentons le sujet, nous sommes induits à penser que l'auteur attribue à ce sujet un caractère sacré. *La Bible de l'Humanité*, dans sa pensée, serait pour l'Humanité ce que l'Ancien et le Nouveau Testaments sont pour les Judéo-chrétiens.

Or, la Bible représente pour ceux-ci, outre les plus anciennes annales de la race juive et de la chrétienté au point de vue purement historique, les sources de leurs dogmes et de leurs cultes, et les assises de leurs morales qui en dérivent : c'est, en somme, leur primitive histoire en tant qu'elle autorise et justifie leur mission divine et humaine, religieuse et sociale sur la terre. *La Bible de l'Humanité* serait alors l'histoire considérée dans un esprit analogue, c'est-à-dire une histoire à la fois profane et sacrée, celle des actes fondamentaux de conscience et de foi épars dans les monuments de toutes sortes recueillis par une sélection judicieuse et logiquement ordonnés. Ceux-là seuls de ces actes seraient retenus qui ont efficacement concouru à guider l'homme dans la direction de la destinée que lui prescrit l'éminence de son espèce, et à l'y ramener, de près ou de loin, en dépit de tous ses écarts accidentels. C'est, en un mot, le progrès de la morale en action se déroulant sur la scène du monde à la recherche de ses principes soit transcendants soit empiriques.

Comment remplir ce magnifique programme ? La matière en serait déjà fort complexe et très vaste, si l'historien la restreignait et bornait son labeur à une simple codification des dogmes et des maximes quelconques successivement professés par les divers peuples et qu'il faudrait dégager des innombrables témoignages historiques de la vie, soit publique, soit privée, dans chacun deux. Il s'impose une tâche plus difficile encore, mais aussi d'une portée plus haute, quand il s'applique en outre à reconnaître s'il y a, non pas purement succession, mais bien évolution de ces préceptes tant religieux que moraux. Il peut d'ailleurs limiter son étude, s'en tenir à déterminer dans quel sens ils évoluent, quelle est la tendance

morale de chaque peuple, s'il en est une commune à tous, sans d'ailleurs se prononcer sur ce qu'elle vaut.

Mais ce programme positif peut ne pas suffire à son ambition : l'entreprise se complique et s'élève encore s'il tente (et c'est bien au fond la visée de Michelet) d'établir un rapport entre cette tendance et la destinée de l'homme écrite dans son essence, sa véritable destinée. Il suppose alors que celle-ci n'est pas intégralement définie, non plus que nécessairement réalisée, par l'histoire même ; il suppose que l'homme a reçu de sa cause efficiente, naturelle ou divine, un plan et une règle de conduite préfixés, type de destinée à accomplir : que la volonté libre est moralement obligée d'y tendre et qu'il dépend d'elle d'y atteindre, mais qu'on ne saurait préjuger si elle y atteindra ou non. L'historien peut, du reste, selon qu'il est optimiste ou pessimiste, croire ou ne pas croire à la complète moralisation de l'espèce humaine et à la conformité future de ses actes à la morale absolue. (Michelet, à coup sûr, y croit.) Il a enfin à décider si cet idéal est impliqué virtuellement dans la tendance de l'évolution et s'y témoigne par des indications qui permettent de l'en déduire, ou bien (comme en est certainement convaincu Michelet) s'il est immédiatement et d'emblée définissable par le philosophe psychologue découvrant dans l'âme humaine des aspirations de plus en plus hautes, dont l'immuable objet, atteint peu à peu, se laisse, même avant de l'être, deviner dans ces aspirations mêmes, à qui sait les interpréter.

Pour ce dernier historien, la philosophie de l'histoire consiste à formuler la loi de l'évolution morale de l'espèce humaine, en comparant, dans le cours des siècles, le discernement acquis et la pratique du bien et du mal au modèle idéal de la moralité. Il s'ensuit que pour justifier pleinement son titre cette philosophie présuppose la connaissance adéquate obtenue par voie quelconque, intuitive, religieuse ou rationnelle, des caractères propres et des fins véritables de notre espèce ; cette connaissance, en effet, de laquelle seule peut dériver celle des devoirs et des droits véritables de l'homme en société, permettra seule à l'historien d'apprécier sûrement la valeur morale des monuments traditionnels ou écrits et de se faire juge des actions qu'il raconte. Les

maximes et les règles de conduite capitales dégagées de tous ces documents et considérées à la fois dans leurs sources historiques et dans leurs formules successives, d'abord disséminées, partielles, et enfin synthétisées et convergeant vers la morale absolue, constituent à ses yeux la Bible de l'humanité.

Cette conception implique certains postulats que plus d'un penseur indépendant et tous les adeptes convaincus des diverses religions n'accorderont pas volontiers. D'une part, en effet, il est des philosophes et des savants pour qui le libre arbitre est sujet à caution et, par suite, l'édifice d'une morale absolue, qui le présuppose, peu sûrement fondé. D'autre part, elle présume l'historien philosophe favorisé du privilège de posséder immédiatement la vraie doctrine morale que l'histoire nous montre si lentement élaborée et toujours en voie de formation, et par là d'échapper aux tâtonnements ordinaires de l'évolution mentale chez ses semblables. En s'arrogeant ce privilège il partage l'illusion de tous les anciens moralistes psychologues ou métaphysiciens et de tous les croyants des religions établies; mais comme les principes moraux édictés par celles-ci diffèrent selon les conceptions qu'elles imposent respectivement de la vie et de la destinée humaines, ils rencontrent autant d'opinions à combattre qu'il y a de cultes. A vrai dire tout homme qui pense par lui-même doit s'attendre à des oppositions de ce genre et doit aussi consentir à considérer comme un système provisoire, comme une hypothèse, toute synthèse essentiellement prématurée des notions empiriques, dans les sciences d'observation, et la philosophie de l'histoire, en tant qu'elle ne peut opérer que sur le passé et le présent, c'est-à-dire sur une portion de sa matière propre, est, parmi ces sciences, l'une de celles qui se prêtent le moins sûrement à la spéculation transcendante.

Rien malgré tout n'a retenu, ni ne retiendra jamais l'historien d'appliquer aux actions humaines de tous les temps le critérium moral qui régit la vie de ses contemporains et la sienne propre, dans le milieu où s'est formée sa conscience. Il a pour complices de sa téméraire assurance la plupart de ses lecteurs, qui subissent plus encore que lui l'influence

hallucinante du savoir conquis, tout incomplet et sujet à revision qu'il est, surtout dans l'ordre psychique, car ils ont moins profondément réfléchi à l'éducation du sens moral, à toutes les vicissitudes qu'a subies le discernement du bien et du mal chez les divers peuples aux divers moments de leur histoire. Quant à moi, je l'avoue, je n'éprouve aucun scrupule à admettre comme absolue la valeur des principes moraux tels que les définit la philosophie spiritualiste de notre siècle. En dépit de ma raison qui ne se repose que dans l'unité, je ne peux m'empêcher de reconnaître dans la pensée et dans la pesanteur deux modes irréductibles de l'activité; en dépit de ma raison qui le nie, je crois au libre arbitre parce que sur ce point je ne sens pas mon intelligence d'accord avec mon expérience intime, avec mon intuition, qui n'est pas tenue de comprendre ce qu'elle constate, et en outre je ne conçois pas comment un monde entièrement nécessaire aurait pu engendrer dans ma conscience l'idée, même illusoire, de liberté, quoi qu'en dise Spinoza. Enfin le sentiment le plus fécond et le plus efficace pour l'harmonie et la solidité des relations sociales me semble avoir trouvé sa formule définitive dans la morale évangélique réduite par Jésus même à ce qu'elle a d'essentiel dans le précepte qu'il donne aux hommes, à tous indistinctement, d'aimer son prochain comme soi-même, et par suite de faire pour lui ce qu'on ferait pour soi-même. N'est-ce pas la formule fondamentale de la loi de solidarité dans une espèce éminemment sociale? Non substitué mais appliqué à la justice, ce précepte est admirable, car il y fait la part de la fraternité qui favorise l'intime connaissance des besoins essentiels, partant, des droits d'autrui, et c'est le moyen de ne léser ni privilégier personne, car si chacun offre le sacrifice entier de son intérêt propre, un généreux débat s'élève qui, pour aboutir, nécessite un compromis. Il en résulte infailliblement un irréprochable partage entre tous des obligations réciproques, et conséquemment des droits, par une mutuelle et équitable réduction des sacrifices individuels.

Si bienfaisante que soit l'application de l'amour à la justice, il pourrait toutefois y avoir danger pour la dignité à laisser la première de ces fonctions sociales suppléer la seconde. Il en

coûte, en effet, d'autant moins à l'individu de se sacrifier à autrui qu'il l'aime davantage, de sorte que, en réalité, l'amour du prochain tend à abolir le sacrifice même dans les concessions que la justice exige de chacun en faveur de tous ; il tend donc à supprimer la valeur morale attachée à l'effort, le mérite. A vrai dire cette conséquence extrême de l'amour n'est guère à prévoir et à craindre : l'individu n'est que trop disposé à se préférer aux autres. Si l'on tient néanmoins à conjurer tout excès qui pourrait s'ensuivre, quelque improbable que ce soit, on adoptera le stoïcisme tempéré, comme dans Marc Aurèle, par une sorte de commisération supérieure pour l'espèce humaine en lutte avec ses misères et ses vices pour réaliser sa dignité. Cette philosophie compatissante et virile à la fois satisfait aux plus scrupuleux soucis de la conscience, et me semble représenter la plus haute moralité compatible avec les conditions de la vie terrestre.

En somme, malgré les périls de la présomption que j'ai signalée plus haut, je ne peux me défendre de considérer la morale, telle qu'elle est, sinon pratiquée, du moins formulée, depuis l'ère chrétienne, par un nombre imposant de penseurs et par les adeptes plus ou moins réfléchis de leurs principes, comme l'expression définitive de la dignité humaine. L'entreprise de composer une Bible de l'Humanité telle que la conçoit l'historien qui en accepte le programme entier me paraît donc avoir été légitime en France dans notre siècle.

Nul assurément n'était désigné à plus de titres que Michelet pour cette haute entreprise. On sent, à lire ses ouvrages, que la source et la portée morales des événements ne le passionnent pas moins que la réalité dramatique. Son caractère, en outre, y convenait à merveille : travailleur opiniâtre, citoyen épris de justice, homme probe et tendre, capable de sympathiser avec toutes les émotions d'autrui comme d'éveiller les plus intimes et les plus généreuses par sa parole et sa plume, il avait pu, en l'observant dans sa propre personne, se former de la dignité humaine une idée précise en même temps qu'il en éprouvait le sentiment vif et délicat. Enfin sa curiosité d'érudit, toujours en éveil, toujours en quête du dernier état des fouilles historiques, lui fournissait la plus riche collection de documents dont il pût disposer au

moment où il était, pour l'exploiter, en possession de tout son génie.

J'entends, contre cette appréciation de son aptitude à sa tâche, protester la conscience chrétienne. Elle y oppose de profonds griefs, elle accuse Michelet d'avoir méconnu dans cette œuvre la mission sublime de Jésus, la contribution décisive et souveraine du christianisme à l'amendement des relations humaines. C'est un point à examiner. Je me bornerai ici à défendre l'intime pensée de l'auteur, à signaler l'évidente absurdité qu'il y aurait à l'accuser d'avoir voulu dissuader les hommes de s'aimer les uns les autres, d'avoir désavoué la fraternité de toutes les races et de tous les individus, universelle communion dont le principe est le couronnement d'une bible de l'humanité et représente précisément l'essence même de la morale évangélique. Il n'en a condamné que les indignes interprètes, les détenteurs tout-puissants et, à ce titre, responsables, qui l'ont faussée, trahie par une sanguinaire intolérance et une complicité monstrueuse avec la force oppressive. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est de n'avoir pas reconquis son sang-froid sur son indignation pour reconnaître l'avortement de ces tentatives, corruptrices de la foi même qu'elles prétendaient servir, pour reconnaître que ce viol de consciences n'a pas empêché l'esprit évangélique de s'insinuer et de se propager intégralement et sans relâche dans l'âme des peuples chrétiens, où le sceau, malgré les apparences, en est à jamais imprimé.

Mesurant l'étendue si vaste du sujet qu'il abordait, Michelet a renoncé à l'ambition de l'embrasser tout entier et de l'épuiser. Une note, dans la préface de son livre, nous avertit qu'il a volontairement limité le champ de ses recherches à la portion du monde où s'est formée et dilatée l'éducation religieuse et morale dont l'occident professe aujourd'hui les principes ; qu'il a écarté tout ce qui n'avait rien apporté à la genèse de ces principes, ou rien de certain, et qu'il a même écarté les apports de la philosophie, parce qu'elle ne fut jamais populaire. Il n'a donc utilisé que les doctrines concrètes, capables d'influer par les sentiments plutôt que par les idées sur la moralité des peuples. Il a moins souci des œuvres purement intellectuelles, stériles pour l'amélioration des mœurs, que

des naïves croyances du cœur, des actes de foi héroïques ou familiers, tous contagieux, qui ont favorisé le progrès social.



La préface que j'ajoute témérairement à la sienne va devenir, je le crains, d'une étendue démesurée, car je suis loin encore de m'être mis en état de critiquer l'ouvrage. Je me suis demandé ce que doit être une bible de l'humanité : j'ai reconnu qu'elle consiste d'abord à constater empiriquement une tendance à la sociabilité, tendance morale en germe et en évolution dans l'histoire, puis à déterminer le rapport qui existe entre cette lente organisation des sociétés et la destinée de l'homme telle qu'elle est écrite dans son essence même, et enfin à marquer aussi précisément que possible la part qui revient à chaque peuple dans la réalisation de ce rapport ; c'est ce que Michelet s'applique à faire. Mais pour critiquer son œuvre avec compétence, il faut évidemment avoir analysé les éléments moraux de l'état social, examiné leurs combinaisons spontanées et diverses dont cet état n'est que l'expression progressive. Alors seulement on pourra juger s'il a apprécié avec justesse l'apport de chaque peuple au progrès moral, et partant social. De ce travail considérable je n'essaierai que l'esquisse, dans l'intention de me fournir à moi-même et peut-être au lecteur, un critère que sa propre méditation approfondira davantage. Si, faute d'espace, je suis obligé de renoncer à en faire l'application détaillée à ce livre, j'aurai du moins préparé de mon mieux les moyens de l'entreprendre.

Les liens rudimentaires formés, dès l'état sauvage, entre les membres de la famille naturelle par les seuls instincts conservateurs de l'espèce, furent les premiers qui groupèrent les hommes.

Au stade présent de l'agrégation humaine, il en existe beaucoup d'autres qui, d'âge en âge, soit spontanément par les mœurs, soit consciemment par les lois, se sont organisés peu à peu et ajoutés à ceux-là pour grouper les individus en

peuples, en *nations*, quelle que soit d'ailleurs l'origine, proche ou lointaine, unique ou multiple, des familles rassemblées sous ces noms collectifs.

Enfin les nations entretiennent entre elles des rapports matériels ou moraux que créent et modifient leurs conflits armés et leurs traités, et il n'en est plus aujourd'hui qu'on puisse dire entièrement isolées des autres : elles sont toutes liées entre elles à quelque degré.

L'ensemble de tous ces liens, tant nationaux qu'internationaux, constitue, avec ceux de la famille, sur lesquels ils se sont progressivement greffés, *les liens sociaux* des hommes à un moment quelconque de l'histoire.

Mais qu'est-ce que l'histoire? On peut entendre par ce mot ou bien, comme je viens de le faire, la réalité même des événements, leur ensemble intégral dans l'espace et le temps, — et, ainsi entendue, l'histoire va toujours en s'obscurcissant dans le passé et ses origines nous sont profondément inconnues ; — ou bien la relation, soit orale, soit écrite, qui en est faite plus ou moins fidèlement d'après des souvenirs fragmentaires d'une précision variable. Ces deux acceptions se mêlent, sans se confondre, dans le discours : c'est le sens général de la phrase qui détermine laquelle des deux y est visée.

Qu'est-ce qu'un historien ? La plus simple idée qu'on puisse s'en faire est celle d'un écrivain qui, par l'histoire prise dans sa seconde acception, s'efforce de reproduire le plus exactement possible l'histoire prise dans la première. Cet idéal est déjà fort difficile à atteindre, car il exige une critique préparatoire très ardue des monuments traditionnels, qui suffit même à occuper entièrement des esprits à la fois curieux et consciencieux : notre école des Chartes en témoigne. Sans ce travail préliminaire aucune étude historique n'aurait de fondement solide.

Il est, en outre, des esprits, et ce sont les plus nombreux, qui ne peuvent se défendre de juger les événements admis : ils ne se bornent pas aux seules inductions nécessaires pour en établir l'authenticité : ils en cherchent les causes, soit dans les événements mêmes, dans les faits antérieurs ou concomitants, soit au-dessous, dans les mobiles des volontés qui y ont participé.

Cette catégorie comprend les historiens moralistes et, parmi ceux-ci, les uns s'en tiennent à l'interprétation des actes au point de vue de la responsabilité morale des personnes : la distinction du bien et du mal les préoccupe surtout et ils en appliquent la règle présente à tous les peuples et à tous les temps ; ils approuvent ou réprouvent, applaudissent ou s'indignent : d'autres cherchent plus profondément les racines des actes humains dans les ressorts les plus intimes de la volonté : ils ne limitent pas leur psychologie à la morale seule : ils analysent les mobiles des actions comme un horloger démonte un chronomètre pour en inspecter tous les rouages. Ce n'est pas à dire que l'horloger demeure indifférent à la justesse du mécanisme reconstruit ; au contraire, il lui importe essentiellement de noter de combien l'heure marquée diffère de l'heure normale, mais la détermination de celle-ci est postérieure au démontage et à la reconstitution de l'horloge. Il ne serait pas horloger s'il n'était initié au fonctionnement intérieur de l'appareil. Le moraliste étranger à la psychologie se contente des indications extérieures du cadran.

La philosophie de l'histoire est un vain mot, si elle n'est le sommet d'une étude des événements par un philosophe spécialement psychologue. C'est ce que je voudrais tâcher de mettre en lumière dans une rapide esquisse de l'organisation des sociétés humaines.

D'un côté, le passage du premier ou des premiers groupes humains à chacun de ceux qui se partagent aujourd'hui la surface de la terre, s'est effectué par la dispersion, l'expansion, le rapprochement et la rencontre des divers éléments ethniques, par leurs luttes et leurs alliances, par leurs mélanges et enfin par leurs intimes combinaisons sous le nom de nations.

D'un autre côté, l'élargissement et la multiplicité croissante des relations internationales de toutes sortes ont sans cesse tendu à uniformiser les mœurs des différents peuples, sinon en tant qu'elles dépendent essentiellement des climats, du moins en ce qui touche les principes de conduite relevant de la conscience morale : unification favorisée par l'influence propagée des religions supérieures et surtout par le progrès de l'industrie et le rayonnement des sciences.

Ainsi une même cause produit avec le temps deux effets contraires : le progrès numérique de l'humanité commence par la diviser et la disperser en tribus sous diverses latitudes, ce qui tend à varier les mœurs, et ce même progrès finit par rétablir le contact des groupes, ce qui tend, par voie de fusion lente, à unifier la moralité, à niveler la civilisation.

Ce double travail organique constitue l'objet des études historiques. Elles n'ont ainsi pour matière propre que les événements de nature à modifier ou au moins à caractériser un état social. Une biographie peut être historique, mais ne l'est pas nécessairement : elle ne l'est que dans la mesure où la vie individuelle relatée intéresse à quelque degré la vie collective. Il ne suffit même pas que des individus vivent en société pour que leur existence collective soit matière d'histoire. Heureux, dit-on, les peuples qui n'ont pas d'histoire !

C'est que, en outre, il faut que cette existence offre des variations essentielles contribuant à la transformer ; il faut qu'elle évolue dans le sens de l'ascension ou de la décadence. Aussi un naturaliste, tant qu'il se borne à distinguer les roches, à décrire les espèces, leurs mœurs et leurs habitats et à les classer, à recueillir, à étiqueter les fossiles, n'est pas encore un historien. A proprement parler, l'*Histoire naturelle* ne commence que du point de vue où se sont placés Lamarck, Cuvier, Darwin et leurs continuateurs, par la recherche et l'ordonnance chronologique des modifications successives, des crises ou des transitions qui rattachent les formes initiales. Une espèce cesse d'être un sujet d'étude historique, même quand ses représentants vivent en société, si son évolution morphologique et mentale paraît close, si sa vie sociale, définitivement organisée, ne trahit plus de variations. Tel est le cas des espèces présentement colonisées à divers degrés. Un troupeau de moutons, par exemple, une bande d'oiseaux migrateurs, un nid de fourmis, une ruche d'abeilles offrent des types d'associations de plus en plus complexes, mais fixées, immuables, à nos yeux, depuis celles qui ne sont qu'un simple rapprochement habituel des individus sans autre solidarité apparente entre eux, jusqu'à celles où chacun d'eux coopère régulièrement à la subsistance et à la défense de tous.

Ces colonies animales sont, par excellence, à dater de leur constitution définitive, des peuples qui n'ont pas d'histoire. Ces peuples n'en ont plus, parce que chez eux l'instinct social, accordant les activités individuelles, a fini par en établir l'équilibre sans contrainte, qui est le terme de l'évolution sociale, en un mot *l'ordre*. Il n'est pas indifférent à l'historien philosophe d'examiner d'un peu près comment et à quel prix l'ordre règne dans ces cités élémentaires. Le problème de la paix internationale n'y est pas résolu, car elles se livrent des batailles, et si leurs conflits extérieurs sont rares, c'est uniquement parce qu'elles vivent éloignées les unes des autres, et ne se rencontrent pas souvent sur un même champ d'exploitation. Ne considérons donc que leur ordre intérieur.

Dans les allures des abeilles qui butinent, de celles surtout qui défendent la ruche contre l'approche des curieux qu'elles supposent hostiles, l'homme reconnaît ses propres allures dans des cas analogues. L'identité des apparences dans les mouvements lui interdit, malgré Descartes, d'affirmer une différence foncière dans les moteurs et l'induit plutôt à les assimiler. Je prêterai donc aux abeilles quelque initiative assimilable, d'aussi loin que ce soit, à une démarche volontaire ; d'autre part, entre ces mouvements qui semblent capricieux ou passionnés, elles en ont d'autres d'une régularité constante. Ce n'est pas aux cerveaux des insectes associés, à une délibération réfléchie, que la nature confie, chez eux, le soin de discipliner les individus, de concerter leurs actes, de les faire concourir à la construction de la ruche et d'y répartir les emplois. La part de l'initiative individuelle, dans ce cas, s'y réduit au minimum, tout au plus, semble-t-il, à l'effort, au déploiement de la force ouvrière, dont la direction est réservée à l'instinct d'association. L'abeille obéit à cet instinct, mais il ne constitue pas pour elle un pouvoir extérieur, il est partie intégrante de son organisation ; l'initiative, chez elle, est essentiellement conforme à la loi sociale et, partant, n'a point à s'y soumettre, mais en est au contraire l'expression même et l'organe. Cette citoyenne n'obéit donc, en réalité, qu'à elle-même. Elle identifie sa volonté à son instinct social à tel point qu'elle souffre manifestement dès qu'on l'empêche de le suivre, car l'instinct est aussi naturel aux bêtes que le

besoin, et, contrarié, devient besoin en devenant sensible. C'est précisément parce que chez l'abeille ces composantes de son activité sont si harmonieusement conjuguées qu'on est fort tenté de lui refuser la première, la volonté, pour ne lui octroyer que la seconde, l'instinct social. Chaque abeille agit donc dans l'intérêt de la ruche conformément à sa propre essence, condition qui, excluant toute contrainte, définit la parfaite indépendance.

Ce mode d'agir est-il le libre arbitre? C'est du moins la liberté de Spinoza. Mais nous laissons entière cette question; elle demeure étrangère et indifférente à celle qui nous occupe en ce moment. L'indépendance visée ici n'implique, en effet, nullement le libre arbitre, tel du moins que l'entendent les autres philosophes, et c'est fort heureux, car la définition qu'ils en donnent le livre à la dispute. Dieu merci, nous n'avons point affaire ici à ce redoutable concept. Un individu est dit politiquement libre quand sa volonté ne reçoit des liens sociaux qu'une limitation acceptée par elle en échange de celle qu'elle pose aux autres volontés: et peu importe que les volontés des agents en cause soient indépendantes ou non de leurs essences respectives. Si donc il est vrai que les liens sociaux de la ruche ou de la colonie de fourmis soient tout instinctifs, on peut affirmer que chaque individu y jouit de la liberté politique parfaite, car il fait mieux que les accepter, il n'a même pas à y consentir, il n'en a pas conscience.

Il s'en faut bien que l'association humaine réalise cet idéal. Ce qui la distingue foncièrement de toute colonie animale, c'est d'abord qu'elle n'est pas entièrement instinctive, encore que l'instinct y ait une part fondamentale. C'est, en outre, qu'elle est encore, et pour un temps indéterminé, peut-être indéfini, dans la période d'organisation, précisément parce qu'elle est, dans une très large mesure, confiée par la nature à l'intelligence et à l'initiative des associés qui sont sujets à erreur et dont les différences mentales et passionnelles sont d'ailleurs irréductibles. Dans les groupes humains, l'intérêt individuel n'a jamais été, comme dans les colonies animales, totalement et immédiatement identifié à l'intérêt général; c'est l'ardu problème de cette identification que la nature a chargé

les hommes de résoudre eux-mêmes. Elle ne paraît malheureusement pas leur avoir accordé une essence psychique apte à y réussir. Dans leur association, il y a pour chacun sacrifice inévitable, accepté ou non, mais toujours conscient, toujours sensible, de l'avantage présent à l'avantage de la communauté. Sans doute, celui-ci comporte virtuellement celui-là, mais il ne le réalise que par un retour en grande partie indirect et éventuel. Le bénéfice social, réversible à l'individu, dépend, en effet, de la prospérité et de l'équité nationales, lesquelles sont bien moins assurées chez les hommes par l'effort inégal et chanceux des volontés conscientes que chez les bêtes par l'infaillible accord et la collaboration régulière et constamment efficace des volontés instinctives.



Jusqu'à présent, je me suis borné à mentionner l'existence des liens nombreux constituant aujourd'hui les divers modes généraux de l'agrégation humaine, depuis la famille jusqu'à l'espèce entière, c'est-à-dire jusqu'à l'ensemble des nations de plus en plus solidaires. Mais en quoi consistent ces liens? C'est évidemment de leur exacte analyse, de leur définition précise que dépend la parfaite intelligence et l'objet même de l'histoire, car les actions des hommes n'intéressent leur vie sociale qu'autant qu'elles affectent les causes qui les poussent à se grouper et les tiennent réunis. Je suis donc amené à examiner la nature de ces causes. Je ne saurais prétendre, en quelques pages, épuiser une aussi vaste matière. Je me propose seulement de dégager des données empiriques, excessivement nombreuses et complexes de la question, les racines et les principes des groupements humains.

Sans doute, le milieu physique, le sol et le climat influent beaucoup sur la constitution des sociétés. Je n'ai pas néanmoins à m'occuper ici de cette influence, parce qu'elle n'est pas la condition première, fondamentale des liens qui les constituent : elle agit sur l'homme, mais c'est dans l'homme qu'il faut chercher les conditions essentielles

de ces liens, car les forces du dehors manqueraient de point d'application et de matière pour les créer et les modifier si elles ne rencontraient en lui nul instinct, nulle tendance, nul besoin préexistant qui en motivât et provoquât la formation.

Le ressort initial et persistant du mouvement historique est donc par là tout psychique. Essayons de le dégager et de le définir.

Je remarque tout d'abord un phénomène psychique qui provoque et favorise singulièrement l'état social. Quand on observe au théâtre le visage d'un spectateur naïf, d'un enfant, par exemple, on le voit réfléchir successivement, comme un miroir, l'expression de tous les acteurs. Cet enfant commence par ressentir, sous forme d'échos intérieurs, les sentiments exprimés par la physionomie des personnages, puis son visage les exprime à son tour. C'est seulement ensuite que ses sentiments propres d'enthousiasme pour le héros ou d'indignation pour le traître se révèlent dans ses traits. Ce phénomène, appelé *sympathie* par les psychologues, est un facteur capital du commerce des hommes entre eux. Il est, par essence, *imitatif*. L'individu qui exerce une action quelconque sur le moral d'un autre peut, par cet intermédiaire tout spontané, l'exercer indirectement sur les autres individus groupés autour du premier, de sorte que son influence se transmet à tout le groupe et le subordonne. En outre, la sympathie contribue, dans une mesure incalculable, à l'assimilation des races les unes par les autres, avec le temps, et, par suite, à l'homogénéité des mœurs dans une société ; c'est elle qui fait d'un groupe humain, à proprement parler, un troupeau, sous une réserve toutefois fort importante, qui distingue ce troupeau des autres colonies du règne animal : dans celles-ci, même chez les plus avancées, les individus se partagent un petit nombre de fonctions sociales, très nettement définies, et les chefs semblent être des monarques institués par la nature dans l'intérêt exclusif de la communauté.

Je me borne à signaler la sympathie imitative comme condition préalable et moyen spontané de l'établissement des rapports sociaux : elle s'applique à tous les rapports dont je vais tenter une rapide analyse.

Tout homme est naturellement enclin à s'aider d'autrui dans le combat de la vie, à se subordonner, pour en user, l'activité de son semblable, et aussi, pourvu qu'il l'aime, à lui offrir le concours de la sienne.

Dans tous les cas, un homme, d'une part, n'est jamais à la disposition d'un autre sans que, bon gré mal gré, sa volonté s'y prête ou s'y résigne, en un mot l'accepte, car il lui appartient de refuser ses services et même, s'il est un héros, de préférer la mort à l'esclavage ; d'autre part, un homme refuse rarement les services d'un autre, et, s'il en profite sciemment, c'est qu'il le veut bien.

Ainsi, de toutes les conditions requises pour la formation des liens sociaux, quels qu'ils soient, la seule, à la fois nécessaire et suffisante, la cause efficiente est le consentement mutuel. On l'appelle vicié chez l'une des parties, quand il est violenté, c'est-à-dire quand il exprime, entre deux maux, le choix du moindre ; mais pour cela il n'en existe pas moins. L'homme est, hélas ! trop souvent dans l'extrémité de consentir à ce qui lui déplaît.

Pour que les hommes entrent en société il faut donc et il suffit que, soit à l'avantage exclusif d'un certain nombre d'entre eux, soit à l'avantage commun, tous y consentent. Dès que le consentement cesse d'être général, la discorde couve ou éclate par le délit, le crime, la rébellion, la guerre civile, une rupture quelconque latente ou manifeste, dans la trame des liens sociaux. Mais nous n'en sommes encore qu'à l'examen de leur nature et de leur formation.

Par quelles voies la volonté d'un homme est-elle amenée à mettre son activité à la disposition d'un autre ? ou, inversement : par quels moyens le second obtient-il que le premier consente à lui céder la possession de son activité — possession de l'homme par l'homme que j'appelle *la possession sociale* ? — Il ne le peut évidemment qu'en utilisant à cet effet les mobiles qui dominent la volonté du premier.

Quels sont ces mobiles ? Ils varient de nature et de puissance suivant l'individu, chez qui leur proportion constitue l'élément principal de ce qu'on nomme son *caractère*. Les voici tous, si mon analyse est exacte.

En première ligne, l'instinct de conservation, l'attache-

ment à la vie et la crainte de la douleur. Le moyen de possession offert par ce mobile est l'alternative imposée ou de se rendre à discrétion ou de souffrir, même de mourir. C'est, en un mot, l'abus de la force.

J'appelle *régime de la violence* la possession sociale obtenue ainsi.

Le second mobile est l'instinct, commun à tous les vivants, d'acquérir de quoi vivre dans les meilleures conditions possibles.

C'est encore l'instinct de conservation, non pas seulement, cette fois, mis sur la défensive, mais en outre stimulé par les besoins, les appétits, les passions à satisfaire, en un mot, toutes les diverses formes *du désir*.

Le désir évolue et se modifie en se civilisant. D'aveugle rapacité, comme on l'observe encore chez les sauvages, il est devenu, chez certains représentants, déjà nombreux, des nations les plus policées, le goût en toutes choses, difficile à contenter, capricieux, raffiné parfois à l'excès, dépravé même. On compte simultanément dans ces nations beaucoup d'individus où se perpétuent, sous la compression des lois, les formes et la véhémence originelle du désir. Entre ces deux extrêmes, chez le plus grand nombre, il ne se montre ni à l'état brut, ni factice, ni effréné, ni amorti, mais discipliné par le calcul de l'intérêt bien entendu, et il se manifeste par la recherche réfléchie du gain. C'est l'esprit mercantile, au sens le plus large du mot.

Je considère ici le désir uniquement à ce point de vue, en tant qu'il peut être alléché par l'offre d'une satisfaction en échange d'un service quelconque, matériel ou moral.

Le moyen de possession sociale est alors l'appât d'un lucre, d'un salaire, d'un bénéfice pécuniaire ou autre. Comme il y a marché débattu, discussion contradictoire de l'intérêt respectif des parties contractantes, la raison s'est substituée à la force. Elle pèse l'équivalence des avantages, sans toutefois que l'équité, invoquée de part et d'autre, soit encore prise en considération pour elle-même, c'est-à-dire prise à cœur par chacune des parties pour l'autre comme pour soi, en un mot sans qu'il y ait trace de justice proprement dite. Au contraire, elles s'efforcent trop souvent de se tromper l'une

l'autre sur les avantages qu'elles se font, et même trop fréquemment l'abus d'un avantage préalablement acquis introduit par voie subreptice et sous forme latente le régime de la violence dans cette possession sociale que j'appelle *le régime de la mutualité égoïste* ou *le régime mercantile*.

Le troisième mobile, qui participe de la crainte et par là touche aussi au premier, est le respect, soit superstitieux, soit religieux, des puissances invisibles. L'ignorance, au début de l'histoire, en est le principe et y joue un rôle capital. Dans ce cas, le moyen de possession sociale est l'autorité sacerdotale, le prestige qu'empruntent au fétiche, à l'idole, au dieu, l'instaurateur du culte ou ses successeurs qui l'exercent, en un mot le représentant du surnaturel. Ce mobile est fréquemment allié à l'amour.

Le quatrième mobile, qui confine au précédent par un autre mode du respect, est la vénération admirative et confiante inspirée par quelque supériorité morale d'ordre humain, l'énergie, le courage, la vertu, la science. L'amour l'accompagne ordinairement.

Le moyen de possession indiqué par ce mobile est l'influence et le crédit personnels qu'il incite à accorder.

J'appelle *régime de l'ascendant* la possession sociale obtenue par les deux moyens précédents, en avertissant de n'en pas confondre les caractères distincts sous cette dénomination commune.

Le cinquième mobile, rattaché au précédent par l'admiration, qui le plus souvent l'accompagne, est l'amour considéré dans toutes ses espèces (amour paternel, maternel, filial, fraternel, amour de la patrie, amitié, sympathie, au sens courant du mot, etc.). Le moyen de possession qu'il offre n'est pas toujours d'aimer soi-même, de se dévouer ; séduire suffit. L'affection toutefois a chance de provoquer l'affection, mais il est bon d'ordinaire qu'elle apporte avec soi le bienfait sous forme sensible, ce qui, chez les âmes basses ou faussées par l'ambition, la dispense d'être sincère pour acquérir la réciprocité. Encore faut-il que, loyal ou non, le procédé ne rencontre pas l'ingratitude. La possession sociale obtenue par ce moyen est le *régime de l'amour*, tantôt unilatéral, tantôt réciproque. Il ne constitue un véritable lien social que dans le

second cas, parce que, seulement alors, il y a consentement de part et d'autre.

Le sixième et dernier mobile qui détermine l'aliénation de l'activité et des biens d'un homme à un autre, c'est le besoin d'être juste, provoqué par le second chez le premier en s'adressant à sa conscience pour disposer de son vouloir à charge de réciprocité. Cette conscience de la justice crée l'obligation morale, le devoir d'y satisfaire, sanctionnés par le contentement ou le mécontentement de soi-même, et c'est ce qui distingue le devoir de l'obligation purement conventionnelle qui n'est sanctionné que par des pénalités procédant du dehors et conventionnelles aussi.

La sanction intime de la justice en révèle l'essence et l'objet. En effet, si nous sommes content de nous-même quand nous subordonnons notre égoïsme à l'intérêt particulier de l'un de nos semblables, c'est que par là nous donnons satisfaction dans sa personne à un intérêt général et plus élevé que le sien, au suprême intérêt de notre espèce, à la dignité humaine.

J'entends par la dignité humaine le rang qu'assignent à notre espèce ses caractères distinctifs dans la série des espèces vivantes.

La conscience morale est chez l'individu le sentiment qu'il est dépositaire de la dignité de son espèce et qu'il en est responsable partout où cette dignité réside; en lui-même d'abord, dans toute la mesure où il en participe et peut y ajouter de son propre chef; puis en autrui, autant qu'elle dépend de sa volonté: dans ce cas, c'est la conscience de la justice. Cette conscience, qu'il présume par analogie chez ses semblables, lui crée le devoir de faire respecter d'eux en lui ce qui représente ce dépôt, et, à son tour, d'en respecter chez eux la représentation. L'homme juste se sent donc tenu de concéder à ses semblables, dans toute distribution ou attribution, d'ordre matériel ou immatériel, ce qui leur est assigné par leurs essences respectives, physiques et psychiques, pour subsister et se développer dans le sens de la dignité humaine.

Quant au besoin de justice, c'est un instinct qui en accompagne le sentiment, c'est l'injonction que fait intérieurement

la nature à l'individu de ne jamais faire tort à son espèce dans la concurrence pour la vie.

Si, se plaçant au point de vue de Spinoza, l'on entend par le *droit naturel* uniquement l'autorisation logiquement conférée à tout être, à l'homme, par la nécessité de son essence, de tendre à y persévérer aux dépens de son milieu, y compris son semblable, ce droit est la négation même de la justice définie plus haut. Mais si l'on entend par le *droit naturel*, dans toute transaction sociale, la mise en demeure des individus par leurs essences respectives de satisfaire mutuellement aux réclamations qu'elles dictent elles-mêmes, dans toute la mesure où le permettent la concurrence de ces réclamations et, avant tout, l'intérêt de la dignité humaine dont chacun est responsable, la justice alors, par définition même, se trouve être le principe et l'organe du droit naturel. C'est dans le second sens que je prends cette expression, le premier sens ne tenant pas compte de toutes les données de la nature, car il omet l'échelle des espèces et le degré supérieur qu'y occupe la nôtre.

Mais si tous les hommes admettent la supériorité de leur espèce sur les autres, ce qui soulage leur conscience dans le traitement qu'ils leur font subir, s'ils affirment leur dignité, ils sont loin de s'accorder sur ce en quoi elle consiste. La diversité des mœurs suffirait à en témoigner, car les mœurs engagent la morale, qui a le même fondement que la justice, à savoir le respect de la dignité humaine, et n'en diffère que par l'étendue de son ressort, comprenant, outre les devoirs envers autrui, les devoirs envers soi-même. La morale est une, sans aucun doute, par son principe général, qui est l'obligation fondamentale d'être vraiment homme, de ne pas déchoir du rang de notre espèce; mais il ne faut pas confondre la morale, ainsi entendue, avec le système des idées que se font les hommes de ce rang et des règles de conduite qu'il leur impose. Ce système constitue la science de la morale, l'*éthique*. Celle-ci est sujette à varier beaucoup avec le temps et le lieu, comme le concept de la dignité. Elle varie selon les peuples, chez le même peuple selon le siècle, et même chez les divers groupes de compatriotes. L'éthique du chrétien, par exemple, diffère par des règles de conduite très importantes

de celle du libre penseur. La pratique de l'une consiste dans l'humilité, le mépris des sens et des biens qui les satisfont, et de toute science inutile au salut ; celle de l'autre fait, au contraire, un devoir à l'homme de dresser la tête, d'employer son activité à produire le plus possible et sans relâche tout ce qui peut améliorer et embellir la condition terrestre et à scruter la nature aussi profondément qu'il est permis à notre intelligence.

Ce n'est pas tout. Nombreux sont les hommes qui ne conforment pas leur conduite à leur concept de la dignité humaine, et c'est précisément de ce désaccord que naît le malaise de leur conscience, le reproche qu'elle leur en fait, le remords. Il y a souvent fort loin de l'éthique d'un peuple à ses mœurs ; concevoir la dignité est nécessaire, mais insuffisant, pour l'introduire dans la vie. Les progrès de la conscience, parallèles à ceux des lumières, devancent ceux de sa moralité. *Morale*, *éthique* et *moralité* sont trois choses distinctes. La morale crée entre l'homme et sa dignité un rapport obligatoire, mais dont le second terme appelle sa définition : l'éthique est la recherche réfléchie et progressive de celle-ci ; la moralité en est la mise en pratique plus ou moins fidèle. C'est à ces trois points de vue qu'il convient d'apprécier la valeur morale d'un peuple.



Il résulte des considérations précédentes que la justice n'est pas comprise de même par tous les esprits, surtout dans ses applications politiques. C'est que, pour se réaliser dans la vie sociale, la justice a besoin d'une double coopération que le temps seul peut lui apporter et qui progresse lentement à son profit. Il importe beaucoup de l'indiquer. Je le ferai brièvement.

Pour être parfaitement juste envers les différents hommes, il faudrait pouvoir connaître à fond leurs essences respectives et ce qui se passe en eux. L'interrogatoire verbal n'y suffit pas, mais *la sympathie*, dans l'acception philosophique

du mot, y ajoute de précieux renseignements. La sympathie, je l'ai déjà indiqué au début de cette étude, est en nous l'écho, la reproduction des états d'âme d'autrui, signifiés seulement par le langage et exprimés par la physionomie. D'autres renseignements encore peuvent nous être fournis par la science positive sur les rapports du physique et du moral, rapports qui modifient les passions et les pensées mêmes, et en général sur la nature humaine, sur ce qui réellement constitue son excellence dans la hiérarchie terrestre et que nous appelons sa dignité. Cette connaissance progressive intéresse au plus haut point la justice dans les États et dans les relations individuelles. C'est le développement simultané de ces deux modes d'information qui d'âge en âge perfectionne l'aptitude à l'appliquer.

Quel que puisse être d'ailleurs ce perfectionnement, la population croissante des États sera toujours trop nombreuse pour permettre l'application intégrale de la justice. A mesure que les individus dont il s'agit de régler les droits réciproques se multiplient, ils sont plus difficiles à connaître individuellement du législateur par la sympathie, et l'enquête indirecte fournit sur eux des renseignements moins sûrs, moins particuliers; dans la plus petite ville même personne ne connaît tous les habitants. Le législateur, fût-il un corps de mandataires des diverses régions du pays à constituer, ne saurait avoir sur les individus représentés que des notions générales, et d'autant plus générales que le pays est plus vaste et plus peuplé.

Pour le législateur, le problème social à résoudre par la justice est de concilier la liberté individuelle avec l'état social, qui implique rencontre et solidarité. Il s'agit d'apprécier les concessions que les champs d'activité respectifs des individus ont à se faire mutuellement pour ne se limiter les uns les autres que dans la stricte mesure requise par l'intérêt commun. La justice absolue exigerait que les sacrifices individuels à cet intérêt fussent équivalents pour tous comme aussi les avantages tirés de l'association. Mais cet idéal est évidemment irréalisable, car il faudrait que le législateur connût non seulement la nature humaine en général, mais encore les caractères propres qui distinguent chaque individu dans

l'espèce et donnent seuls la mesure exacte de ses droits comme de ses devoirs, des sacrifices qu'il conviendrait de lui imposer pour rendre ces sacrifices équivalents à ceux des autres associés, et des avantages correspondants, qui lui seraient dus en échange. Or cette estimation est impossible. Le législateur est obligé de s'en tenir à des distinctions collectives, fondées sur la vraisemblance et l'analogie. La plus générale est celle des sexes, puis celle des âges, celle des degrés hiérarchiques dans la famille: mais tel mineur peut, en réalité, se montrer plus capable que la loi ne présume, et tel majeur plus incapable, de sorte que le premier ait moins besoin d'être protégé contre lui-même que le second; tel mari gagne à être guidé par sa femme. La loi peut donc seulement présumer que les droits et les devoirs corrélatifs et mutuels qu'elle définit et sanctionne existent réellement et au même degré chez tous les individus qu'elle intéresse. Mais cette imperfection inévitable, qui en diminue l'équité, n'en supprime pas l'utilité, car sans la loi ni droits ni devoirs ne seraient reconnus à personne; la société serait livrée à la dissolution: ce serait la lutte pour la vie par la violence. Une loi ne peut avoir égard aux différences individuelles de ceux qu'elle oblige; en les présumant ainsi tous pareils, elle favorise, il est vrai, les uns aux dépens des autres, mais elle est d'autant plus impartiale que, chez les intéressés, elle vise des caractères plus vraisemblablement communs à tous. Elle ne risque, par exemple, de commettre aucune iniquité particulière en ne visant chez eux que les caractères distinctifs de l'espèce humaine dans la série animale, abstraction faite de leurs caractères individuels. Par là elle garantit déjà, dans la société, à chacun, de la part des autres, le respect de ce qu'il a d'humain, et réciproquement au même titre, assure, de la part de chacun, aux autres, le même respect de l'homme en eux: un droit reconnu à tous les associés par eux-mêmes entraîne logiquement pour chacun le devoir de le reconnaître aux autres. Les hommes ont mis de longs siècles à prendre conscience, et beaucoup semblent l'ignorer encore, que la nature même distingue leur espèce des espèces animales antérieurement apparues sur la terre, et en particulier, des bêtes de somme. A partir de ce minimum d'hommage à leur propre

essence, à mesure que chez eux la dignité humaine s'est définie plus complètement et est devenue plus consciente, grâce au progrès de la civilisation, les lois fondamentales de la société l'ont consacrée davantage. La distance de l'homme à l'espèce la plus voisine de lui va toujours croissant, et, par suite de l'affirmation de sa dignité et de ses droits, se fait de plus en plus impérieuse et explicite dans les chartes sociales. C'est à ce point de vue qu'il convient d'en juger la dernière formule en 1789.

Bien qu'ils visent à assurer toute la liberté individuelle compatible avec la vie en société, les principes de *la Déclaration des Droits de l'Homme* sont encore loin de satisfaire à tous les concepts modernes de la dignité humaine et, partant, de la justice sociale. Pour un grand nombre d'esprits la dignité humaine implique la conscience des liens transcendants qui rattachent la plus noble créature d'ici-bas à la cause première personnifiée, en un mot le sentiment religieux et tous ses dérivés politiques. Au pis aller, une dignité plus modeste, une justice d'essence uniquement terrestre, pourvu qu'elle fût fraternelle, me paraîtrait, pour instaurer la concorde, un provisoire acceptable, mais hélas! la fraternité n'a pas encore dépouillé ses langes, et les lois ne sont guère encore que les vagissements de la justice.

Les lois posent des obligations générales communes à tous les individus qu'elles concernent, dans l'ordre des choses qu'elles ont respectivement à régler ; elles établissent des relations déterminées d'avance et générales entre les hommes. Mais, à la condition de les observer, les individus indistinctement peuvent se lier entre eux comme il leur convient par des contrats privés et indépendants qui leur créent des obligations particulières sur des objets quelconques.

Dans tous les cas, il y a possession des volontés sous le régime de la justice, quand, dominées par le besoin qu'elles en sentent, elles se possèdent mutuellement par un équitable accord où les intérêts individuels sont autant que possible satisfaits dans la mesure et sous les réserves qu'exige la conscience la plus éclairée de la dignité humaine ; c'est aux yeux de chaque peuple sa conscience nationale, mais en réalité celle du plus civilisé au point de vue de la morale. A mesure

que l'éthique et la moralité progressent, l'affirmation des droits se fait plus impérieuse et plus explicite à la fois.

J'ai insisté sur ce dernier régime, parce que la notion de la justice, qui semble à première vue simple et commune, est en réalité complexe et rarement formée avec certitude.

Je n'ai pas prétendu recenser tous les modes de possession de l'homme par l'homme, je n'ai dégagé que ceux d'où dérivent tous les autres. Montesquieu, par exemple, dans *l'Esprit des Lois*, fait de la *vertu* le ressort, le principe de la démocratie. Or la vertu, en société, relève du régime de la justice, département de la morale. Il fait de l'*honneur* le principe de la monarchie, ressort artificiel destiné à y suppléer la vertu. Le mot honneur comporte, en effet, deux acceptions. Dans la première, l'honneur est le respect de la dignité humaine en soi et en autrui. Dans la seconde, la seule que vise Montesquieu, l'honneur est, comme il le définit, le préjugé de chaque personne et de chaque condition. C'est donc la dignité humaine dans les relations sociales, en tant que présumée par la société dans tel ou tel individu sur ses apparences, sur la foi de sa condition, dont, en lui rendant hommage, elle subit le prestige. Jusque-là, ce genre d'honneur relève de l'ascendant. Mais s'il arrive que le prestige s'évanouisse aux yeux de quelque autre individu qui ne s'en cache pas, il en doit au premier réparation par les armes. Or cette réparation relève du régime de la violence, car elle met l'offensé et l'offenseur en demeure de céder à autrui ou de risquer de mourir. Il s'ensuit que, en dernière analyse, l'honneur en question relève à la fois de deux des modes fondamentaux de possession sociale que j'ai indiqués.

Dans l'organisation de toute société, à commencer par la famille, et à tous les moments de son histoire, les six régimes précédemment définis de la possession de l'homme par l'homme coexistent combinés. Aucun ne s'y montre isolé des autres, mais ils y entrent tous en proportion très variable selon le caractère de chaque peuple et selon les époques. Dès l'origine, dans la famille, les rapports de ses membres, du père et de la mère entre eux, des enfants entre eux et avec leurs parents, n'en sont que des modes composés. Sans doute,

l'état sauvage n'en admet que les rudiments, mais, à mesure que se forme la société, ces rudiments se développent en s'alliant. Je ne peux que signaler en passant, ce travail, qui s'étend à la tribu, s'y ordonne inconscient encore, pour se compliquer savamment dans les groupes nationaux et constituer la cité: lente évolution, par un travail interne de plus en plus divisé, où les fonctions économiques, civiles et politiques se sont de plus en plus nettement différenciées et d'où s'est enfin dégagé l'organe qu'on nomme un gouvernement, tête et bras du corps social.

Le gouvernement d'une nation s'appelle aussi son régime. On dit : le régime monarchique, aristocratique, constitutionnel, démocratique, républicain, selon que le caractère de la nation est, chez un plus grand nombre de ses individus, soit timide, soit simplement enclin à la vénération, par suite à l'obéissance irréfléchie, et aussi, le plus souvent, à la foi religieuse, à l'acceptation d'une discipline dogmatique ; soit à la sympathie confiante qui relève de l'amour ; soit à la cupidité qui place la puissance dans la richesse; soit enfin à la justice. Chacun de ces penchants est exclusif de certains autres, mais aucun n'est incompatible avec tous. Pour chaque nation, celui qui prédomine dans la proportion des six régimes de possession sociale y détermine et spécifie le régime politique, le gouvernement. Ces penchants mettent, en effet, les individus qui les ont à la disposition de ceux qui en ont d'opposés propres à les subordonner dans une intention qui, d'ailleurs, n'est pas nécessairement égoïste et peut être même, en certains cas, salutaire (dictature, gouvernement colonial, etc.).

Ainsi, le gouvernement d'un peuple est l'organe de la possession sociale exercée sur lui par ses dominateurs indigènes ou étrangers. Il exprime leur caractère et, en même temps, celui de ce peuple, sa moralité habituelle, soit par contraste, s'il subit la domination, soit par identité, s'il la reçoit de lui-même, je veux dire de la constitution qu'il se donne en s'inspirant de la fraternité et de la justice.

L'historien penseur, pour qui l'histoire n'est pas uniquement un récit, mais est en outre une méditation, rencontre d'abord les causes extérieures des événements humains et il étudie l'enchaînement de ces causes dans l'espace et le temps;

puis, toujours plus curieux, il en cherche d'autres plus profondes, hors de l'espace, dans le for intérieur de l'humanité. C'est que, en effet, chaque geste apparent de l'homme procède d'un ressort invisible : instinct, passion, pensée, choix délibéré, vouloir ; et ainsi tout un ordre de causes internes, antérieur au système des causes externes, en fournit le principe et l'explication. L'histoire a été longtemps une simple bouquetière d'immortelles et de lauriers : elle tend à se faire botaniste, et, par là, elle ne sort pas de ses attributions, elle se borne à les compléter en les réclamant toutes. Le sol ne l'intéresse pas moins que le parterre ; la racine, source de la sève, devient à ses yeux inséparable de la tige et de la fleur, qui en vivent. Elle comprend enfin que tout l'édifice de la plante a pour assise initiale et pour architecte à la fois la graine, substruction organique dont l'analyse ressortit à son art devenu science.



Toute l'analyse que je viens de faire amènerait donc à conclure que la philosophie de l'histoire est une application de la psychologie à l'organisation des sociétés. C'est une histoire encore, celle de l'âme humaine ébauchant, puis accomplissant peu à peu la définition qu'elle se donne de sa dignité, du rang assigné à l'homme par la nature, dans l'échelle des vivants terrestres. L'établissement laborieux des institutions sociales et politiques, destinées à grouper les individus, en est la mise en pratique plus ou moins adéquate. Nous savons, en effet, que l'éthique progresse parallèlement à la moralité, mais plus vite et parfois dans un sens opposé. Tandis, par exemple, que l'éthique des Romains se formule admirablement dans les écrits de Sénèque et les Pensées de Marc-Aurèle, et même auparavant, dans les textes juridiques, la décadence des mœurs romaines allait toujours s'accélérant. L'évolution de la moralité et celle de l'éthique requièrent donc des examens distincts. De même, la science, l'art, l'économie et l'industrie progressent séparément, s'influencent réciproquement et conspirent à influer sur les deux évolu-

tions précédentes ; il convient donc, aussi, d'examiner ces grands produits de l'activité sociale, d'abord dans leur développement respectif, puis dans leur action les uns sur les autres, enfin dans leur action commune sur ces dernières. Immense labeur préparatoire exigé pour l'institution d'une véritable philosophie de l'histoire. Il a pour base et matière tous les monuments lapidaires, artistiques et graphiques de ces diverses évolutions, et, quand il les a interprétés, la somme des conclusions qu'il fournit touchant l'évolution progressive de l'éthique et celle de la moralité de notre espèce, constitue ce qu'on peut appeler avec justesse, la Bible de l'humanité. C'est précisément l'œuvre tentée par Michelet. Elle est donc le fruit et le couronnement naturel de tous les travaux historiques.

Je me suis efforcé de déterminer les conditions de cette œuvre ; il me resterait à la critiquer et à l'apprécier, en y appliquant les principes que j'ai tenté d'établir. Mais. j'ai déjà dépassé de beaucoup les limites ordinaires d'une préface : je ne peux qu'indiquer rapidement ce que j'aurais eu plaisir à développer.

Il me serait facile de transposer le langage de Michelet dans le vocabulaire que j'ai été conduit à adopter pour définir les liens moraux et essentiels des sociétés humaines. Je rencontre au chapitre VIII de son livre, une phrase qui justifie mes vues : « Les peuples, écrit-il, ne se classent nullement, pas plus que les cristaux. par leur forme extérieure, mais bien par leur noyau. » Dans son langage imagé, le noyau, c'est ici, précisément, le ressort intérieur, le mobile psychique de leur formation. Ce témoignage fortuit m'est précieux, il me rassure. Je pourrais, en effet, montrer par l'analyse de tous les chapitres de l'ouvrage, comment s'est traduite dans l'histoire la transformation des liens de la famille, qui portent en germe tous les régimes de possession de l'homme par l'homme. Je montrerais comment cette transformation, à travers maintes vicissitudes, a progressivement abouti, du berceau profond de l'Inde. depuis l'ancienne royauté d'Orient. patriarcale, sacerdotale, plutôt que guerrière. au régime de la justice inauguré, mais encore mêlé dans la cité grecque. formulé

nettement enfin dans la cité romaine. Je noterais au passage les stades de cette lente évolution, signalés par Michelet. Une légende, une religion, une figure, un nom fameux est attaché à chaque progrès social et le symbolise admirablement sous sa plume. On voit par quelles métamorphoses le régime de l'ascendant, tout bienfaisant à sa naissance, quand il était exercé par les héros demi-dieux de la Grèce, s'est altéré pour exclure tout désintéressement à partir de Gélon et des Denis sous le nom de tyrannie; comment Alexandre le Grand, fou furieux aux yeux de Michelet, prétendit l'imposer, fondu dans le régime de la violence, aux Grecs de son armée; comment ce régime mixte, atteint déjà par la protestation magnanime de Callisthène, est tombé en décomposition sous les successeurs du conquérant, mais n'en a pas moins légué sa formule au monde. Michelet rend Alexandre responsable du despotisme subséquent, de la morale des soldats et des rois, même modernes, c'est-à-dire responsable des régimes de la violence et de l'ascendant religieux et monarchique, mutuellement au service l'un de l'autre. Mais, en même temps, l'héroïsme de Callisthène jetait les fondements du stoïcisme, doctrine qui introduisit les principes rationnels et aussi l'*altruisme*, en un mot le régime de la justice dans les relations sociales, « œuvre riche et féconde, dit-il, qui n'est pas seulement la lutte, *la défense* héroïque de l'âme et de la conscience, de la raison écrasée sous les dieux, mais qui bientôt devient l'heureuse fondation de ce que l'ancien monde a laissé de meilleur, *la loi et la jurisprudence*, qu'en grande part nous suivons encore ». C'est à la vertu romaine que l'idée de la loi a dû sa consécration définitive ; Michelet appelle le peuple romain le Maître universel de la jurisprudence. La contribution du peuple juif à l'établissement du régime de la justice est très bien étudiée et reconnue par lui. Sans doute, il reproche aux Juifs d'avoir été les initiateurs de la théorie de la Grâce, en préconisant la gratuité de la miséricorde divine : mais combien, en revanche, il admire Jérémie, Ézéchiel proclamant le droit! Ézéchiel, « le prophète juif, le sage Grec ici s'accordent et s'embrassent ». Et ailleurs : « La grande et vraie gloire des Juifs, qu'ils ont due à leurs misères, c'est que, seuls entre les peuples, ils ont donné une voix pénétrante, éternelle, au

soupir de l'esclave ». Pour Michelet, l'action morale de Jésus, libre influence du cœur en commerce intime avec Dieu, définie et organisée par saint Paul, est de pure essence féminine, interceptée par la femme, et devait se résoudre en une défaite de la justice. Il me semble la méconnaître par une exception singulière à ses propres tendances, le lien, la solidarité profonde des régimes de l'amour et de la justice ; pas de justice où la sympathie fait défaut, et, féminin ou non, le cœur de Jésus me paraît être le plus parfait organe moral de la sympathie que pût souhaiter la justice pour lire les droits des hommes dans leurs besoins soit fondamentaux, soit individuels. A vrai dire, le christianisme du moyen âge a violemment dissocié la sympathie et la justice et donné ainsi raison à Michelet. Il confisqua l'amour au profit exclusif de Dieu, et l'amour, en changeant d'objet, en s'arrachant des créatures terrestres, perdit sa voie naturelle et le sens que d'instinct le cœur y attachait. « Nul amour qu'en Dieu » : c'est-à-dire que Dieu se substitua dans le cœur à tous les autres objets d'affection. Le réquisitoire contre l'esprit religieux du moyen âge, qui termine *la Bible de l'Humanité* peut se déduire tout entier de la critique de ces formules. Le renoncement aux fruits héréditaires du travail, au travail même, à toute attache matérielle et intellectuelle aux choses de ce bas monde, ouvrait aux barbares, à tous les barbares indistinctement, les barrières de l'empire romain et leur livrait en proie les séculaires conquêtes de la civilisation. C'est un capital grief du grand historien contre le catholicisme. Je ne puis oublier pourtant que, chez les peuples d'Occident qui tiennent la tête du mouvement universel vers la lumière, nous avons tous une forte dose de sang barbare mêlé au sang originel dans nos veines, et je me demande si le mélange se fût fait plus avantageusement pour nous ailleurs que dans le creuset chrétien, dans ce creuset qui contenait, au fond, un dissolvant si efficace de la rudesse égoïste et aveugle chez la brute humaine. Le fond, en effet, trop longtemps corrompu, mais qui ne fut jamais entièrement éliminé ni supplanté par les interprétations intéressées du dogme, c'était la parole des prophètes, des rabbi, des Hillel, imprimée sur les lèvres exquises de Jésus et renouvelée par leur douceur : « Aimez-vous les uns les autres ». Ce

résidu fidèle, inexpugnable, a été recueilli, adopté et consacré par la conscience humaine. Je veux m'en souvenir pour en faire bénéficier la justice. Sous cette réserve, je souscris à la conclusion de ce beau livre, tirée de l'Histoire de la Révolution du même auteur : « *Un jour* reviendra la justice ! Laisse là ces vaines cloches : qu'elles jasent dans le vent. Ne t'alarme pas de ton doute. *Ce doute, c'est déjà la foi.* Crois, espère : le droit ajourné aura son avènement, il viendra siéger, juger dans le dogme et dans le monde. Et ce jour du jugement s'appellera la Révolution. »

Elle est faite, mais il nous reste à abolir la guerre. Travaillons-y sans relâche de toute notre intelligence et notre volonté, en commençant par anéantir la guerre intestine des sentiments qui nous divisent.

SULLY PRUDHOMME

LE DÉSIR

— JOURNAL D'UN MARI —

Château de Santeuil, 5 février 189...

J'ai lu quelque part que chez les Kamtchadales, peuple ingénieux, le fiancé est soumis à une épreuve décisive, où doivent triompher la persévérance et l'agilité. On lui montre sa fiancée toute chargée de vêtements, emmaillotée de filets, sanglée de courroies, au point de n'être plus qu'une vivante momie, et une forteresse imprenable. Une escorte de femmes qu'on choisit vieilles, partant jalouses, en figure la garnison vigilante, et le beau-père avec une gravité malicieuse, prononce la phrase sacramentelle qui ouvre solennellement les hostilités :

— O toi qui désires ma fille, touche-la si tu peux !

A partir de ce moment, le jeune homme se prodigue en toutes sortes d'attaques et de ruses, de violences et d'habiletés. Il doit savoir ramper comme un serpent, bondir comme un tigre, mordre comme un loup, et déchirer à belles griffes, comme les ours de son pays. La gageure est d'arracher ici ou là, au petit bonheur, un pan des vêtements qui protègent la vierge, et d'effleurer, au moins, de toucher, un moment, une partie nue de son corps. Mais les femmes sont là qui veillent, les terribles vieilles, geôlières intraitables de la

beauté, ennemies de l'amour, et la maison retentit d'un fracas de bataille. On se frappe, on s'étrangle, on s'égorge, l'homme hurle et se débat sous une grappe de camisoles en coton de Boukharie et de culottes en peau de renne. Et ce qui rend sa tâche encore plus difficile, c'est que la jeune fille — déjà femme par l'insoumission du caractère et l'esprit de contradiction — fait à son tour une défense désespérée. On a vu de ces fiançailles qui duraient des années entières, et j'imagine que la sincérité du sentiment, chez ces gens-là, doit se mesurer au nombre et à la profondeur des cicatrices. Je veux croire aussi que l'assaillant arrive presque toujours à son but, et, sans doute, la conquête lui paraît d'autant plus douce que la lutte a été longue, héroïque et douloureuse... Mais ce n'est là, en somme, qu'une joute acrobatique, un moyen d'éprouver l'endurance du futur et ses qualités musculaires.

Eh bien, moi, je me trouve après le mariage, malgré mes droits acquis, et une prise de possession que je pouvais supposer définitive, dans le même état de belligérant que le fiancé kamtchadale. Ma femme n'est pas empaquetée, certes ! Et, d'ailleurs, je ne serais pas tout à fait novice en l'art de défaire un nœud de lacet. Non !... Elle n'a pas une garde de harpies chargées de me repousser et de me battre, ni un père gouailleur qui rit de mes efforts et pointe les coups... Mais c'est tout comme. Denise est pour moi aussi intangible que si elle était vêtue de tous les obstacles amoncelés, défendue par une armure de fer. Pourquoi ? Il y a là un mystère que j'essaie en vain d'éclaircir. Je ne suis ni un malotru, ni un imbécile, je pense ; je vis, je m'habille, et j'aime comme tout le monde. J'évite naturellement toutes les fautes de goût, et, sans être de première fraîcheur, je m'examine dans les glaces avec une légitime confiance. Puis, j'ai le souvenir de succès remportés en dehors des aventures banales ; d'autres femmes m'ont aimé qui n'étaient pas du domaine public, des femmes jeunes, belles, très entourées. Elles m'ont aimé sincèrement, ardemment... Pourquoi la mienne me dédaigne-t-elle ? Ma situation m'apparaît chaque jour plus fausse et ridicule. N'est-il pas blessant que je sois forcé de conquérir sans cesse une chose qui est à moi ? Je subis l'humiliation de troupes

qui livreraient un assaut, toujours le même, et, malgré leurs pénibles victoires successives, ne conserveraient jamais leurs positions.

Comment nous nous sommes connus Denise et moi?... Les détails de nos premières entrevues sont d'autant plus présents à mon esprit qu'un certain complot, ourdi contre nous deux, éveilla dès le début mon attention, et qu'après une courte semaine de flirt et d'illusion mutuelle, le mot de mariage fut prononcé à mes oreilles par madame de Boissières, notre commune hôtesse.

Une femme exquise, la comtesse, entre deux âges, mais immuablement jolie et jeune de cœur, une de ces femmes dont le sourire éclaire autour d'elles, et dont l'inépuisable bonté veut, au hasard et sur tous indistinctement, semer le bonheur. Il va sans dire qu'elle ne prétend pas récolter pour elle-même, et ne prélève de commission d'aucune sorte ; malgré tous les droits qu'elle aurait de retenir quelques hommages, elle ne veut rien être qu'un intermédiaire habile et charmant. Elle se dévoue à ses amis, à ses relations, voire aux passants qu'on lui présente, avec une invraisemblable ténacité : son égoïsme enfin, car c'en est un encore, très particulier, très subtil, se résume à flatter, encourager, unir tant bien que mal, pour jouir du spectacle, d'autres égoïsmes. Elle est à la fois sentimentale et pratique, serviable et exigeante ; elle discute les arguties de sentiment avec la même chaleur et la même compétence que les chiffres obscurs d'une dot ; elle y déploie un tel talent de persuasion que l'on finit par croire à ce qu'elle promet, par souhaiter ce qu'elle désire... J'ai longtemps refusé d'admettre les vocations. La comtesse de Boissières me prouva qu'elles existent : la sienne, violente, irrésistible, est de pousser dans le trébuchet du mariage tous les petits innocents qu'elle trouve sur son chemin.

Elle m'avait plusieurs fois pressenti à ce propos. Je répondis par un flirt discret : je subissais, au passage, le charme de ses yeux, très beaux, et je la trouvais, lorsqu'elle parlait des autres, étrangement éloquente pour elle-même. Par ce malentendu, l'intimité s'établit, et je finis par accepter, sous prétexte de chasse, une invitation au château de Paulhian, que les Boissières possèdent en Sologne. Le comte, un fusil remar-

quable, est d'ailleurs un hôte souvent distrait, taciturne, rêveur. Aussi généralement, a-t-on de lui une opinion très fausse : je ne sais pas d'esprit plus en éveil, d'observateur plus fin, ni d'amateur plus passionné pour les comédies de salon que donne à jouer sa femme. Il émet rarement son avis, use encore plus rarement de son influence ; il est tout occupé à suivre les phases de l'idylle, à prophétiser lui-même les vaudevilles ou les drames qu'il en doit fatalement résulter.

J'arrivai à Paulhian vers le milieu d'octobre. La comtesse, à tous égards, est une femme d'automne, reposée, reposante ; sous la couronne de ses cheveux passés au henné, c'est un superbe coucher de soleil dans les frondaisons rousses. Elle m'accueillit avec une grâce empressée, où je devinai l'orgueil secret d'un triomphe.

— Comme c'est gentil d'être venu ! Malgré mes instances et vos promesses, je n'osais guère l'espérer...

— Vous vous connaissez bien peu et bien mal ! murmurai-je en lui baisant les mains.

Et nous causâmes longtemps seuls, dans le grand salon, riant et frais, aux stores baissés, où la lumière tamisée, très douce, tombait sur les tentures aux fleurs mourantes. Une conversation d'automne encore, alanguie, attiédie, portant moins sur l'avenir que sur le passé, comme un examen de conscience fait à mi-voix dans le mélancolique déclin du jour.

Boissières arriva seulement au crépuscule, en costume de chasse, mais avec un visage si frais et des jambières si nettes que je le soupçonnai d'avoir battu simplement les pièces voisines, en garde-chasse, pour ne pas dire en espion.

— Mon cher, me dit-il, mon très vif plaisir de vous voir à Paulhian ne va pas sans quelque regret de vous avoir indiqué cette date... Nous sommes seuls, ou à peu près : les d'Étianges partis d'hier... les Bellegarde et les Morsan n'arrivent que dans huit jours... Vous allez vous ennuyer terriblement...

— Vous n'en croyez pas un mot ! répliquai-je avec un regard de reconnaissance coulé à la comtesse.

Elle sourit et déclara :

— Ce ne sera pourtant pas l'intimité dans le désert : il nous reste encore les Saint-Pryeux, des gens charmants qui

vous plairont, j'en suis sûre... Au fait, vous les avez rencontrés à Paris, chez moi, cet hiver.

Je fis, par convenance, un semblant d'effort pour me rappeler, et je répondis, sous l'ironique et bienveillante protection du mari :

— Chez vous, chère madame, je ne vois que vous.

Je crus remarquer en elle un peu d'impatience, comme si cette fadaise eût détonné, ou détourné l'entretien. Elle semblait dire : « Voyons, il y a temps pour tout. Vous me répondez par des inutilités quand je vous parle de choses sérieuses ! »

Elle reprit :

— Les Saint-Pryeux vous connaissent, en revanche, et vous apprécient fort : Denise, surtout, une grande belle fille, avec qui vous avez *bostonné* une fois... Depuis, elle ne jure que par vos moustaches.

Cet avis ne laissa pas que de me flatter, de me toucher presque, et je balançai, d'abord, entre ces deux sentiments : la sotte fatuité d'avoir ébloui une pensionnaire, et la crainte rapide, en éclair, d'un piège que l'on me tendait.

Madame de Boissières continuait son discours :

— Vous avez le droit d'être fier, savez-vous ! Ce n'est pas là une conquête vulgaire. Denise n'a rien de ces poupées qui disent encore papa et maman, baissent les yeux, gonflent les joues, et se laissent choir à la moindre alerte dans les jupes maternelles... Elle n'est pas non plus de ces éhontées qui parlent comme des titis, se tiennent comme des filles et avec lesquelles toutes privautés sont permises...

Boissières intervint prudemment :

— Voilà bien des préambules, ma chère ! Laissez donc Aubertin se faire lui-même une opinion... Puis, je ne vois guère en quoi ça peut l'intéresser ; vous savez qu'il ne donne pas dans les jeunes filles !

— Le moins possible, en effet !... par politesse, seulement, et dans les temps d'extrême disette.

— Eh bien, mais... c'est un peu le cas ! — reprit la comtesse avec un rire clair. — Je ne vous plains pas, du reste... Denise est, dans ce genre-là, pour un *flirt* sans suites possibles, un *flirt blanc*, tout ce que l'on peut rêver de mieux : spirituelle, enjouée, suffisamment coquette, avec une pointe de

curiosité sentimentale, qui s'égare tout naturellement vers le bourreau des cœurs. l'homme à bonnes fortunes que vous avez la réputation d'être !

La bêtise des gens n'a plus de limites quand leur vanité s'en mêle. Je répondis, d'un petit air que je sentais ridicule :

— Elle me connaît tant que ça ?

— C'est-à-dire qu'elle ne serait pas fâchée de vous mieux connaître !... C'est très humain, très féminin surtout... Elle a beaucoup entendu parler de vous, et diversement : exalté par les uns, abîmé par les autres !... Elle sait que vous triomphez au Polo et à l'Hippique, que vous vous ruinez galamment, que vous lancez tour à tour des cravates et des danseuses, et que deux de ces demoiselles sont mortes pour vous. Il n'en faut pas davantage pour que vous la préoccupiez sérieusement... Ajoutez à cela qu'elle est jolie, intelligente, adorablement faite, et qu'elle a sur tous les points conscience de sa valeur...

— Vous allez la lui rendre intolérable ! murmura Boissières, en haussant les épaules.

Et, tandis qu'il me conduisait à ma chambre, toute sa finesse tendit à me dérouter par des appréciations modérées et froides.

— Ma femme s'emballe !... Vous verrez : rien d'extraordinaire, une jeune fille comme les autres. Elle n'échappe ni au piano ni à la gouache, et ses diplômes, à certains jours, la vieillissent. Moi, je la trouve plutôt guindée, et, malgré son chic, d'aspect province... Quant à ce qui est de son faible pour vous, je ne crois pas que vous deviez vous en alarmer outre mesure... Encore une exagération de Lucienne, qui ne veut et ne voit autour d'elle que des romans !... Denise trouve que vous bostonnez supérieurement : de là à conclure que son imagination glisse à l'infini, et que son cœur a le vertige !...

Les habiles restrictions de Boissières firent plus sur mon amour-propre que l'optimisme flatteur de sa femme ; j'avoue que ma curiosité s'en trouva très vivement excitée.

Par ces deux manœuvres contraires, un premier résultat était obtenu. Cette Denise m'intriguait déjà, et je ne pouvais plus ne pas m'occuper d'elle,

La présentation, pour moi du moins, ne fut pas une dé-

ception. Mademoiselle de Saint-Pryeux était grande, élancée, de lignes épanouies, que mettait en relief une élégance très sobre, un goût très sûr de la draperie et des nuances. La tête m'agréa d'autant plus qu'elle satisfaisait à mon esthétique du visage féminin : les traits allongés et fins, en harmonie avec l'ovale du contour; les yeux pers, un peu froids et durs, mais alanguis et profonds par le bistre léger des paupières et la frange soyeuse des cils bruns ; le nez de courbe délicate et volontaire, la lèvre courte, caressée d'un trait d'ombre, une fossette nichée au menton, et des cheveux d'autant plus noirs qu'ils encadrent la neige des chairs.

Ma préférence est toujours allée aux brunes. J'y trouve une sincérité particulière d'instincts, avec une apparence d'énergie plus stimulante. N'est-ce pas Dumas fils qui a dit : « L'amour est blond, la passion est brune » ? Je suis humblement de son avis, et n'ayant jamais, pour ma part, même au printemps fleuri de l'adolescence, connu l'amour, j'estime qu'on ne saurait trop concentrer son attention et tous ses soins sur ce qui le suit, lorsqu'il existe, et le remplace, à l'ordinaire, de si avantageuse façon : il est donc certain que, de prime abord, mademoiselle de Saint-Pryeux fit, sur le personnage sensuel que je suis, une impression plutôt forte, et l'idée que je n'avais point passé inaperçu à ses yeux, qu'une inclination romanesque l'entraînait vaguement vers moi, me causa un trouble délicieux et comme l'éveil d'un frisson. Je pris garde, chez elle, à tous les signes d'un heureux naturel, je les séparai, les groupai, procédant par déductions infaillibles, et j'en arrivai à une certitude enthousiaste, qui me surprit moi-même.

De son côté, mademoiselle de Saint-Pryeux se mettait en frais discrètement et me témoignait une bienveillance que je pris, en ma simplicité, pour l'élan naïf d'une sympathie. Quelques indices pourtant auraient dû me faire un peu réfléchir : l'attitude même de cette jeune fille : elle se posait, devant moi, non pas en vierge timide qui veut plaire, mais en femme, sûre de sa puissance et qui accepte, un peu hautainement, des hommages attendus. Ses yeux, fixés sur les miens, n'avaient ni furtive hésitation, ni inquiétude, et je n'y voyais point des aveux, mais une sorte de fierté interrogante et qui

n'allait pas sans indulgence coquette. Cela renversait un peu les rôles et me laissait parfois supposer, chez Denise, ou une parfaite indifférence à mon endroit ou une tactique secrète qui faisait honneur à la force de sa volonté, à l'intéressante subtilité de son caractère. Je n'eus garde de m'attarder à la première hypothèse, et dès lors le vivant problème que j'avais devant moi me captiva singulièrement.

« Voilà, me disais-je, une jeune fille qui me trouve à son gré, on me l'a dit, et j'ai l'excusable faiblesse de le croire. J'occupe une place dans son imagination : que ce soit par mes grâces de danseur, la coupe de mes vêtements ou la tournure présumée de mon esprit, je lui plais : et elle n'en laisse rien paraître, elle cherche moins à me conquérir qu'à s'assurer de m'avoir conquis... Au moins, c'est le fait d'une nature assez fière, élégamment ombrageuse, d'une intelligence pas vulgaire, et j'aurai quelque plaisir à vaincre cette étrange Denise, à triompher de ses défis et de son orgueil.

Et la lutte s'engagea aussitôt entre elle et moi. J'y apportai, je dois le dire, tous mes talents, piqué au jeu par cet air de protection magnanime et légèrement dédaigneuse qui accueillait mes travaux d'approche. J'ai entendu soutenir que, dans les batailles, le premier émoi passé, on perd toute notion du réel. De vieux guerriers, d'une bravoure unanimement reconnue et la plus raisonnée, la plus froide, m'ont affirmé qu'ils s'étaient sentis quelquefois, au fort de l'action, comme frappés de folie, et que leur héroïsme était alors une sorte de délire meurtrier, un irrésistible besoin de clameurs, de grands gestes et de coups. Le danger est là, on le voit, et l'on court à lui, on le force, on le traverse avec l'élan d'une brute furieuse... De même en amour : toute conscience est abolie.

Le beau calme de mademoiselle de Saint-Pryeux, la sûreté de ses regards, de ses propos, où chaque parole défilait correctement comme un soldat à la parade, me déconcertaient, m'irritaient. J'y devinais une puissance décidément supérieure à la mienne, et, comme la vanité virile n'abdique jamais en pareil cas, je pris le mors aux dents, je me précipitai dans la série des fautes... Certes, je voyais encore le danger, nul chemin pour y échapper ensuite, et que l'affronter seulement, c'était la pire des imprudences, la plus irréparable

des maladresses : mais s'il est quelque chose de plus attirant que le fracas des mêlées, la fumée des canons zébrée d'éclairs, c'est la flamme des yeux, la rouge blessure des lèvres... J'oubliai que mademoiselle de Saint-Pryeux était une jeune fille, que son rang, sa fortune, sa morale religieuse et mondaine la préservaient d'une aventure galante ; je ne vis en elle que la femme déjà épanouie et mûre pour l'amour, dont la beauté brune me hantait, dont le chaud parfum de fleur humaine me grisait déjà, tandis que, tour à tour, sa confiance innocente et sa réserve altière fouettaient mon désir.

La comtesse, devenue maternelle, nous bénissait de clins d'yeux et de sourires, nous ménageait habilement de longs apartés, et, quand je la trouvais seule, comme si une jalousie discrète se fût plainte en son cœur, elle me sermonnait affectueusement, me reprochait presque mes assiduités auprès de la belle Denise :

— Voyons, mon ami, c'est imprudent... Où voulez-vous en venir?... Songez qu'elle est folle de vous, cette petite!...

Pour qu'elle fît pénétrer en moi toute sa conviction, je questionnais d'un air sceptique :

— Bah ! vous croyez?...

— J'en suis sûre. Elle ne me parle que de vous. Je voudrais que vous fussiez caché dans un coin de sa chambre, le soir, à l'heure des confidences... Vous verriez avec quelle simplicité adorable, quelle franchise ingénue elle m'ouvre son cœur.

— Et dans ce cœur, c'est moi que vous voyez?

— C'est vous seul!

D'autre part, l'opinion de Boissières ne se modifiait en rien. Il affectait même envers moi une sollicitude où l'étonnement dissimulait mal la pitié :

— Vraiment elle vous plaît, cette Denise? Ce n'est ni par oisiveté, ni par politesse, comme vous dites, que vous lui faites la cour?

— On dirait que ça vous inquiète?

— Dame ! un peu pour vous... Je ne vois pas trop les profits que vous en espérez... et puis vraiment, mon cher, je ne vous reconnais plus. Quel entraînement pouvez-vous avoir vers cette candeur qui vous ignore?

— Vous supposez donc que j'en suis pour mes frais?

— Mon Dieu! je n'irai pas jusque-là. Je crois pourtant qu'elle ne vous apprécie pas, comme toute autre mieux informée, ou plus vibrante, le ferait à sa place... En un mot, vous méritez mieux que ça... et elle aussi!...

Toutes ces contradictions achevaient de m'enlever mon sang-froid. Un soir, sur la terrasse, tandis que Boissières cloîtrait monsieur et madame de Saint-Pryeux dans le mutisme aveugle du whist, que la comtesse, embusquée au piano, jouait en sourdine je ne sais quelle mélodie dissolvante, je commis la faute suprême. On ne dénoncera jamais trop l'influence de la musique en amour; je ne sais pour lui être comparé que le sortilège des parfums. Il m'est arrivé de trouver séduisantes, partant désirables, des femmes qui n'avaient ni élégance ni beauté, mais dont le charme fugitif était une grâce que leur prêtait la musique. Je les voyais à travers le vague des ondes sonores, sous l'incantation des phrases frémissantes comme des étreintes, chuchoteuses comme des baisers. De même, un souffle de *cherry-blossom*, d'héliotrope ou de chypre m'a trompé quelquefois sur la valeur de silhouettes banales. Toute la puissance de la femme est dans l'harmonie et dans le parfum. Ce soir-là, de par un mélange personnel d'ambre et d'iris, et les complaisances musicales de la comtesse, mademoiselle de Saint-Pryeux se trouvait pour moi en des conditions d'exceptionnel attrait. Je lui pris la main, sans qu'elle fît un simulacre de résistance, et comme le silence ne pouvait durer toujours, même dans l'obscurité, sous le clignotement ironique des étoiles, je me décidai à murmurer la terrible formule :

— M'aimez-vous un peu? Moi, je vous adore.

Mademoiselle de Saint-Pryeux ne dédaigna pas de tourner à demi la tête vers mon visage, et répondit, avec son même sourire de tranquille orgueil :

— Je le savais.

— Mes yeux vous l'ont dit, n'est-ce pas?

— Vos yeux, pas précisément...

Elle fit une distinction délicate :

— Vos yeux m'ont dit que vous me trouviez jolie, peut-être... ils ne m'ont pas dit que vous m'aimiez.

Une défiance s'éveillait en moi. Je repris doucement :

— D'où vient votre conviction... alors? Car vous reconnaissez qu'il ne s'agit pas d'une impression superficielle, mais d'un sentiment profond...

Elle me regarda bien en face, cette fois :

— Faut-il tout vous dire?

Je fus pris d'une angoisse confuse et balbutiai :

— Mais, certainement... je vous en prie...

— Eh bien, d'autres ont parlé pour vous, mieux que vous-même ; et cela ne m'a pas peu surprise et flattée, j'en conviens, de découvrir en vous une réserve et une constance que votre caractère, vos habitudes — j'en parle par ouï-dire — ne permettaient pas de soupçonner...

J'étais littéralement abasourdi. L'ombre propice cacha l'écarquillement de mes yeux, la stupeur béante de ma bouche. Mademoiselle de Saint-Pryeux continuait :

— Je sais qu'après le bal du printemps dernier, chez la comtesse, vous avez manifesté le désir d'entrer peu à peu dans notre cercle et de vous rapprocher... Vous vous êtes fait inviter dans les maisons où j'allais, vous m'avez suivie un peu partout... conférences, expositions, sermons de charité, soirées d'abonnement... Cela, du reste, avec un tact irréprochable : vous vous occupiez si ostensiblement de madame de Boissières que je n'aurais jamais pu m'attribuer le succès de votre présence si notre amie elle-même n'eût pris soin de m'éclairer.

— Ah ! — m'écriai-je d'une voix tremblante, et je sentais mon sourire se retrousser, découvrir toutes mes dents jusqu'aux gencives. — c'est madame de Boissières qui...

— Sans doute!... Et ne l'en aviez-vous pas chargée?

Je dus bredouiller un assentiment quelconque, dont les termes hasardeux m'échappent. Mademoiselle de Saint-Pryeux jouissait de mon trouble, et l'interprétait au gré de sa vanité triomphante. Et moi, je sondais le guet-apens où l'on m'avait poussé. J'en revoyais le chemin fleuri, cachant les chausse-trapes, j'en démêlais toutes les infernales ruses, j'en savourais amèrement toutes les perfidies. Pendant six mois, en effet, madame de Boissières m'avait traîné à la remorque. Et mon obstination à la suivre était assez naturelle : malgré

l'indépendance de ses allures et le nombre incalculable de ses flirts, on ne lui avait jamais connu d'amant. Sans que le régime de mes habitudes, conforme à mes goûts, en eût précisément souffert, je m'étais attaché à cette conquête, qui m'eût fait honneur dans le monde... On tire toujours quelque orgueil d'avoir été le premier amant, même tardif, d'une femme dont la beauté se défend, dont la taille est restée jeune et les dents sincères.

J'avais donc assiégé celle-là de la façon la plus instante et pourtant la plus vaine, et le souvenir maintenant me revenait de tierces personnes jalonnées sur ma route, de femmes fraîches ou mûres encombrant les loges où je me glissais derrière elle, mettant chez elle et partout, autour de la sienne, un rempart de jupes claires, une levée de corsages où le sien se dressait, largement épanoui, comme une belle rose-thé de l'arrière-saison. Mademoiselle de Saint-Pryeux, évidemment, était parmi ces figurantes; motif négligeable du cadre, ou personnage muet de la tapisserie, elle ne m'avait laissé aucune vision particulière... Et voilà qu'on avait attiré sur moi son attention, qu'on lui avait donné de mes assiduités auprès de la comtesse l'interprétation la plus niaise et la plus folle, moins propre à me valoir son estime qu'à me déconsidérer devant ses yeux. Le jeu était vraiment puéril, pour un homme de ma sorte, et c'était me rejeter aux confins de l'âge timide, de la prime jeunesse ânonnante et sentimentale. Je compris, dès lors, l'attitude de mademoiselle de Saint-Pryeux, ses hautaines condescendances, ses indulgences protectrices, et j'augurai que son opinion persisterait malgré tout, me flétrirait toujours d'un dédain léger, secret, irrémédiable...

J'ai toujours eu du ridicule une terreur profonde: une révolte subite contre le rôle qu'on me faisait jouer me souleva de mon *rocking-chair*, les mains étendues, les lèvres ouvertes. Et je faillis m'écrier: « Restons-en là, voulez-vous? On nous a trompés l'un et l'autre, nous sommes victimes d'une manœuvre odieuse: on vous a persuadée que je vous aimais depuis longtemps; on m'a convaincu, moi, qu'un tour de boston avait suffi à vous enrouler à moi pour la vie. Avouons-nous franchement notre involontaire et mutuelle erreur! Je ne vous inspire qu'une pitié désobligeante; et ce qui m'a poussé vers

vous, c'est l'assurance maintes fois répétée que vous veniez vers moi, et le désir de vous épargner la moitié du chemin... »

Mais cela me parut délicat à dire et d'un goût déplorable, d'une inconvenance brutale. Et puis, et puis... la mélodie soupirait là-bas, derrière nous, langoureuse, troublante, évocatrice : — une phrase de *Manon* qui était à elle seule tout un chant d'amour; — et ce mélange d'iris et d'ambre évoquait dans l'air sa fièvre sensuelle. Mon élan s'arrêta, mes mains découragées, sans force et comme enchantées, retombèrent, et je murmurai :

— Voulez-vous être ma femme?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut poser d'abord cette question, répliqua-t-elle : je n'ai pas qualité suffisante pour y répondre. Je sais pourtant que votre démarche est prévue et je pense qu'on y fera bon accueil... Soyez assuré, du moins, que je n'y mettrai pour ma part aucun obstacle.

Et, sans doute, c'était encore là une concession qu'elle me faisait. Cela signifiait clairement : « M'aimez-vous assez, grand Dieu!... Je suis bonne, sinon tendre : je ne veux pas vous désespérer... »

Cependant le très vif désir que j'éprouvais pour mademoiselle de Saint-Pryeux, et la conviction de pouvoir prochainement le satisfaire, m'adoucirent, me firent paraître presque facile et joyeux le sacrifice de ma liberté. Je ne me dis pas : « Ma situation change du tout au tout, j'assume des devoirs, des responsabilités, j'encours des dangers que me laisse pressentir d'autant plus grands l'évidente indifférence de celle à qui je m'enchaîne... » Mais je songeai : « Elle sera toute à moi, mes yeux se perdront dans ses yeux, mes lèvres connaîtront le goût de ses lèvres, le mystère de sa chair se dévoilera pour moi; j'aurai aussi le droit, s'il me plaît, de la conquérir doucement, lentement, place par place; toutes ses beautés m'appartiendront... » Et ma grande hâte de devenir l'amant me fit passer d'un bond par-dessus cette nécessité fatale d'être le mari.

Madame de Boissières, avec ses trahisons impardonnables et ses mensonges si gros de conséquences, bénéficia de l'indulgence qui se mêlait à cette folie. Sans doute, au cours de la soirée, me trouvant seul avec elle dans un coin du salon, je ne pus me défendre de lui adresser quelques vifs repro-

ches; mais je sentais mon visage malgré tout souriant, mon regard brillant des prochaines victoires, et que les fanfares de ma voix, même étouffées, ôtaient à mes paroles toute valeur. Madame de Boissières s'en aperçut; elle haussa les épaules, et, me toisant de ses yeux mi-clos où filtrait une lueur :

— Une mauvaise action, dites-vous, une sottise à laquelle je vous pousse?... Mais vous devriez me remercier, au contraire, et reconnaître que j'ai vu loin et juste. N'ai-je pas choisi pour vous mieux que vous n'auriez su le faire, selon les exigences de vos appétits et l'esthétique de vos goûts?... Denise est riche, ce qui vous sauve; elle est jolie, ce qui vous flatte. Eh ! oui, tout cela, mon cher, vous l'appréciez aussi bien que moi... Regardez-vous donc : si vraiment sottise il y a, c'est vous qui brûlez de la commettre...

— Parbleu ! avouai-je de bonne grâce, elle s'impose maintenant... il était impoli de reculer...

— Et vous n'y songez guère! Donc, pas de fausses hésitations ni de jérémiades hypocrites, et battons le fer pendant qu'il est chaud... Me déléguez-vous pour la demande officielle?

— Il y aurait quelque ingratitude à vous priver de ce plaisir! fis-je en m'inclinant. Je vous prierai même de demander que mon stage de fiancé ne soit pas long.

— Vous êtes pressé, je comprends ça !

— Le malentendu subsistera jusque-là, répliquai-je gravement. C'est à moi de le dissiper, et je m'y emploierai, croyez-le bien, de toutes mes forces.

A ma grande surprise, monsieur et madame de Saint-Pryeux ne firent aucune difficulté; je ne pus même pas surprendre chez eux l'inquiétude ou la prudence d'une réflexion, l'instinctif recul d'une réserve. Mon nom parfaitement bourgeois, l'extrême détresse de ma fortune auraient dû cependant alarmer au moins leurs préjugés. Ils n'en laissèrent rien paraître, ils me témoignèrent une bienveillance correcte et froide qui rappelait un peu les airs suffisants, les présomptueuses faveurs de leur fille. Il me parut qu'ils se résignaient poliment à m'avoir pour gendre bien plus qu'ils n'y consentaient de leur libre arbitre et de leur plein gré. Tout cela, évidemment, avait été discuté, résolu, combiné d'avance,

les objections s'étaient dressées, étaient tombées une à une sous le poids d'arguments plus forts, de raisonnements solides... Et j'eus encore l'intuition que l'on me trompait : on se servait de moi dans un dessein qui me restait mystérieux, mais que, l'impatience aidant, je m'obstinai à croire honnête.

Le lendemain du jour où j'avais été solennellement agréé, comme à un signal qui eût ouvert toutes les cachettes et embuscades des environs, le château de Paulhian se remplit de gens affairés et bruyants qui se précipitaient, affamés de nouvelles. Le même soir firent irruption les Bellegarde, les Morsan, les d'Angennes, d'autres encore; et tout ce monde, aussitôt mis au courant, m'entourait, me considérait avec cette curiosité mélangée de vague commisération que l'on a pour les bêtes lointaines et rares que des chasseurs ont capturées et qu'un dompteur présente. Des poignées de main m'encouragèrent ou me plaignirent; des ironies exaltèrent ma sagesse, ma façon prévoyante de comprendre et d'accepter la vie, et l'on me félicita généralement sur la dot probable de ma femme, les nouvelles et nécessaires ressources que j'avais su me créer... A vrai dire, je n'avais guère songé à cela, malgré ma situation précaire et le faible volume de mon portefeuille, replié sur lui-même comme un accordéon au repos. Mes seules ambitions allaient sans détour à d'autres trésors, autrement précieux, dont je pressentais la possession avec une véritable extase.

Et, moins d'un mois après, j'épousais en grande pompe, dans le fracas triomphal des orgues, dans les nuées flatteuses de l'encens et la fraîche senteur des verdures où les fleurs expiraient, mademoiselle Jeanne-Marie-Denise de Saint-Pryeux, fille de haute race et d'éloquente beauté. Le prêtre qui nous unit m'édifia sur ses qualités morales et ses quartiers de noblesse. Je ne garde que le souvenir de son corps élégant et souple, adorablement moulé dans sa gaine longue de satin blanc, une silhouette palpable de rêve, plus délicieuse et troublante que jamais sous l'écume fragile des dentelles, la vapeur légère du voile; et, dans toute cette symphonie de blancheurs, la tache mousseuse et brune des cheveux, — l'astre noir me fascine encore; — un gouffre d'ombre scintillante qui se creuse pour la perdition de mes yeux.

2 mars.

Je viens de traverser une période de torpeur, éprouvant à me mouvoir et même à penser une insurmontable fatigue. Je comprends la religion bouddhiste, et que la contemplation soit le dernier mot de sa philosophie, et son espoir suprême le néant. Devenir insensible, végéter, subir passivement et inconsciemment la destinée, n'avoir plus ni souci ni même notion de soi ni des autres, n'est-ce pas là que doit tendre l'humaine sagesse ?...

Je me suis arrêté après ce premier chapitre de mon journal, frappé de cette idée que j'écris pour moi, pour moi seul, et qu'il est bien inutile de fixer en des phrases ce qui demeure si net en mon souvenir. Il est rare, en outre, que l'on se complaise dans le récit de ses déceptions et de ses défaites, que l'on s'entête à constater jusqu'où l'on a été dupe et victime ; on imagine aussi mal un mari narrant ses infortunes qu'un Peau-Rouge célébrant le combat où il a perdu son scalp !... Et pourtant, me voilà revenu à ce mémoire de mes impressions les plus secrètes, — par oisiveté, j'en conviens, parce que les journées me paraissent longues et vides, et que je jouis, hélas ! intégralement de mes nuits, en toute solitude ; mais peut-être j'éprouve aussi une âpre curiosité à me revoir, à me suivre heure par heure, en cette comédie burlesque de mon mariage. Aussi bien je vais toucher un point délicat et de capitale importance ; il me faut expliquer, si je puis, le malentendu que mes efforts mêmes pour le dissiper poussèrent en peu de temps au paroxysme incurable.

Malgré l'optimisme encourageant de la comtesse, il était manifeste pour moi que Denise, non seulement ne m'aimait pas, mais encore me tenait en suspicion fâcheuse : elle évitait, d'instinct, les plus légers préliminaires de rapprochement. Je pus le constater au sortir même de l'église, tandis que je lui offrais mon bras, et retenais le sien contre moi d'une pression douce et tendrement significative. Oui, j'ai senti, à ce moment, l'alerte de sa chair, l'hostilité sourde de son être ; et je me figurai que c'était le mouvement d'une excusable pudeur, cette révolte alarmée des vierges que plus rien ne défend contre le désir.

Cette frayeur de Denise me fit connaître en moi-même deux sentiments qui m'enorgueillirent, m'attendrirent délicieusement : celui de la protection dans l'amour, et la timidité dans le désir. Comprend-on cela? J'éprouvai une gêne subite à demander ce que j'avais le droit de prendre, et mes ardeurs s'attiédissaient, se fondaient en pitié magnanime, langoureuse et caressante... Vraiment, — je deviens cramoisi quand j'y pense! — je me montrai sentimental et discret, avec des paroles qui me charmaient moi-même, des intonations exquises et que je trouvais naturellement, d'inspiration, comme les rossignols chantent au temps de l'amour, et mes gestes tremblants effleuraient, pareils à des battements d'ailes. Je me sentais, devant cette femme qui redoutait mon approche, très fort et très doux, pouvant la soumettre d'une étreinte et préférant la rassurer d'un sourire... Aussi bien, je le dis sans vouloir en tirer vanité ni excuse, j'estime que les vrais mâles sont ainsi, trouvent dans la puissance même de leur désir, la générosité scrupuleuse ou l'égoïsme raffiné d'en reculer la satisfaction. Ce sentiment est très complexe, en effet ; il permet une lutte courtoise entre l'âme et la chair, pour le triomphe de celle-ci. A ce moment-là, j'eus l'idée que ce chemin où je m'étais engagé devait conduire à l'amour vrai, à la toute proche et précieuse tendresse, comme, au hasard d'une promenade dans les bois, sous l'ombre lourde des arbres, un sentier que l'on suit naturellement vous ramène à la lumière, au bleu sourire du ciel qui brille entre les branches.

Je me promettais de rester longtemps l'esclave soumis, l'éducateur patient de ma femme. Je me promettais une lune de miel singulièrement délicate en ce château de Santeuil où nous sommes encore, où, sans doute, on me tiendra en charte privée jusqu'à la plus extrême vieillesse... Au fait, ai-je si fort le désir de m'en évader? La liberté finit par devenir indifférente à ceux qui n'en sauraient profiter. Où irais-je? que ferais-je?... Et puis, avec la liberté de mes mouvements, est-il bien certain que j'aurais celle de mon esprit? Quelle chaîne aux pieds, quel dur carcan au cou que l'idée fixe, et comme elle vous tient là, comme on sent que la traîner plus loin, d'un effort désespéré, serait la rendre plus accablante encore et plus meurtrière!...

Nous sommes arrivés à Santeuil, il y a près de deux mois ; il me semble déjà qu'il y a deux siècles. Le lunch que mes beaux-parents avaient donné en leur hôtel de la rue de Varenne s'était prolongé trop tard : nous prîmes, à la gare Montparnasse, le dernier train du soir pour la Bretagne. Ce voyage à deux, toute une nuit, dans le grondement monotone des roues, et le roulis berceur du wagon, m'est resté comme un enchantement. J'avais l'illusion de fuir à travers les ombres comme un ravisseur fuit avec sa proie, d'aller très loin, vers une terre promise, où je trouverais d'inconnues sensations d'amour.

Le costume que portait Denise m'est resté présent à l'esprit. Je la revois enveloppée d'une mante très ample qui me cachait tout d'elle, jusqu'à son visage, enfoui dans le grand col remonté de martre zibeline ; et de la sentir près de moi si mystérieuse encore, défendue par les plis lourds de la fourrure et de l'étoffe, mon désir se ravivait... Je me la figurais telle que je l'avais admirée tout à l'heure, la sveltesse haute de sa taille, la juvénile hardiesse de ses formes, et je subissais encore plus profondément le charme de sa beauté, maintenant qu'il flottait quelque chose entre elle et moi...

Dans le wagon, elle se défit, d'un geste aisé. La mante glissa de ses épaules, jusqu'à ses pieds, comme le voile arraché d'une statue ; elle m'apparut en robe de drap bleu, très simple, ajustée, qui, cette fois, me la livrait toute. Alors, ma timidité me reprit. Je n'osai même pas frôler sa main, ni m'asseoir près d'elle, et mes nerfs se dépensaient en occupations indifférentes et futiles, en cette gymnastique ridicule d'assujettir les valises dans le filet, de feuilleter à tour de pouce l'indicateur, ou d'essuyer les vitres pour examiner le paysage dans l'obscurité opaque de la nuit.

Denise avait craint, sans doute, une autre humeur, d'autres manières : après quelques instants de réserve guindée, je la vis se détendre et sourire, et je crus lire en ses yeux une expression de gratitude. Pendant près de deux heures nous causâmes un peu de tout, excepté de nous-mêmes. Je n'ai pas souvenir d'avoir été jamais plus à court d'inventions gracieuses ni plus pauvre d'esprit, et ma voix me paraissait changée comme si quelqu'un d'autre eût parlé à ma place. J'avais conscience de bredouiller lamentablement sur des sujets

vulgaires, de m'intéresser à des choses d'une inutilité révoltante : le nom des gares que nous traversions, notre vitesse probable, et les hurlements étouffés d'un chien qui se désolait dans le fourgon... Puis nos paroles devinrent espacées, de plus en plus rares ; l'une de mes réflexions saugrenues resta sans réponse. Je me penchai discrètement et je m'aperçus que Denise dormait, la tête un peu renversée, son clair visage ressemblant à une fleur pâlie dans les ténèbres et les reflets de ses cheveux noirs. Et si je fus d'abord étonné de cette désertion, je le fus encore bien plus de la fierté intraitable et de la soupçonneuse contrainte que j'y voyais subsister : Denise, en face de moi, gardait une pose de défense, comme prête à repousser la première tentative de conquête partielle ; l'ombre de ses cils abaissés me semblait menaçante ; et sa bouche, crispée jusque dans le sommeil, était impénétrable à mes lèvres. Je n'eus pas un moment l'idée d'user de surprise ni de force. Je suis de ceux, plus nombreux qu'on ne pense, qui accoutumés aux succès faciles ne sauraient se lancer à l'assaut d'une place rebelle, et que la crainte même d'une résistance effarouche et paralyse.

Il y a, dans l'extrême intensité du désir qu'on maîtrise, une sensation très aiguë d'impatient orgueil et de voluptueuse angoisse. J'éprouvai cela près de cette femme endormie qui n'était pas mienne encore et dont je me plaisais à espérer, à me représenter en ses moindres détails la soumission prochaine... J'avais tiré les rideaux de la lampe et des fenêtres, mes yeux restaient ardemment fixés sur le visage de Denise, estompé maintenant d'une ombre bleuâtre. Une impression me passa, rapide, m'effleura en quelque sorte, et je n'y pris pas garde ; mais elle revint, se fixa, me pénétra ; l'idée, alors, devint une obsession. Je songeais : « Elle est morte... Oh ! la belle morte !... Une morte par amour... » Et sous la fixité de mon regard, en cette lumière décomposée, les traits se faisaient durs et rigides, avec des plaques d'ombre aux tempes, aux joues, aux commissures de la bouche. La meurtrissure des yeux s'étendait plus profonde, creusait sous la blancheur exsangue du front deux cavités où se reculaient les paupières violettes, et le rose des lèvres se fonçait, devenait d'un rouge sombre, noir...

« Une Ophélie brune, pensais-je, une amante méconnue ou trahie, que les eaux claires et froides ont reçue en leur tombeau de cristal et que le mouvant linceul des algues a bercée au clair de lune... » Cette idée ne manquait pas de poésie ; elle avait le grand mérite de me distraire, de m'enlever à quelques autres, plus prosaïques et troublantes : je m'y attardai complaisamment, je m'efforçai d'imaginer, de reconstituer le drame dont le dénouement amusait là mes yeux... Tout d'abord, je faisais abstraction de moi-même : j'avais conscience d'occuper si peu de place encore dans l'existence de Denise que je ne pouvais compter pour beaucoup dans les causes de sa mort. Puis une pensée me vint... On se laisse aller à tant d'hypothèses bizarres, la nuit, en wagon, devant une femme qu'on désire et qui dort, et de laquelle on s'est juré de ne pas troubler le sommeil ! « Si pourtant cela était vrai, me disais-je, si, par une fatalité incroyable, ma femme, ou, du moins, celle qui va le devenir, était morte ainsi tout à coup, en éprouverais-je, outre un étonnement fort naturel, un réel chagrin ? » — Et je constatai avec plaisir que mon cœur, à cette question, restait impassible, sans un battement plus fort, ni ces piqûres légères qui présagent la douleur morale. Seule, ma chair frissonna et s'émut, révoltée. Je compris qu'elle souffrirait d'une séparation si hâtive, qui ne lui aurait pas laissé la consolation d'une courte ivresse, le vivant souvenir d'une étreinte.

Denise s'éveilla un peu avant le jour et, me voyant à distance plus que décente, ramassé dans mon coin, les yeux luisant d'une faim d'amour qui ne s'était adjugé en l'absence de sa volonté aucune menue friandise, elle se montra presque bienveillante, un sourire détendit ses lèvres.

— Vous n'avez pas dormi ?... pas du tout ?...

— Non, répondis-je brièvement, d'un ton où, malgré moi, perçait, une amertume.

— Pourquoi donc ?

— Cela m'était bien difficile, aussi près de vous !

Son sourire devint plus aigu. Elle demanda, en rajustant d'une main légère sa coiffure :

— Un reproche à mon adresse ?

— Pouvez-vous le supposer ?... Je parle pour moi, sim-

plement... Chacun a son tempérament, ses idées, ses dispositions d'esprit particulières. Moi, je suis à la fois un nerveux et un contemplatif... Le sommeil me fuyait, je me suis extasié, toute la nuit, à vous regarder dormir.

— C'est très galant! fit-elle, sur un ton où je sentais une raillerie discrète.

— C'est surtout, n'est-ce pas, ce que vous désiriez? — répliquai-je un peu piqué. — Je tiens à vous assurer dès maintenant que je serai toujours, en tout, le serviteur respectueux de vos volontés, l'esclave docile de vos caprices...

Elle me dévisagea, surprise, incrédule :

— Bien vrai, cela?

— J'en prends l'engagement formel!

Et j'ajoutai, avec une intention qui lui échappa :

— Ne nous sommes-nous pas juré, par devant la loi et l'Eglise, toutes sortes de procédés courtois, de concessions mutuelles et gracieuses?...

— Sans doute! approuva-t-elle.

Et ses lèvres rouges découvraient la blancheur humide de ses dents. Puis, dans un élan de franchise qui éveilla chez moi des appréhensions obscures :

— Vous ne vous fâcherez pas de ce que je vais vous dire?... C'est, d'ailleurs, tout à votre louange... Eh bien! je reviens un peu chaque jour sur votre compte... Je vous avais jugé tout différent de ce que vous êtes, avec des façons de voir et d'agir qui — je le craignais du moins — eussent causé entre nous quelques discordances... Vous avez vécu dans un monde facile, où le succès vous créait une situation de plus en plus agréable, où, pour ne pas dire vos volontés, vos caprices avaient pris force de loi. Cela aurait dû nécessairement développer en vous une singulière indépendance de caractère, le mépris des autres et une morale joyeuse, exempte de préjugés... Je redoutais, comment dirai-je? une attitude à la fois impérieuse et légère, d'un homme qui se verrait tout de suite en pays conquis... Je me demandais, avec un peu d'anxiété, si vous sauriez faire les différences, si vous vous rendriez compte qu'il y a, suivant les personnes à qui l'on s'adresse, diverses façons de vouloir, de mériter et d'obtenir...

La précision de ce langage, la maturité d'esprit qu'il révé-

lait, me frappèrent : Denise parlait en femme qui sait la portée des mots et la valeur des choses. Je trouvais là comme une froide clairvoyance qui supposait une expérience déjà faite de la vie, et j'en fus inquiet peut-être autant que charmé. Cela m'épargnait, sans doute, bien des préambules ennuyeux, mais j'y sentais la menace d'une nature ferme avec laquelle il faudrait compter, la déclaration d'une volonté qui ferait échec à la mienne.

— Vous avez de moi une opinion flatteuse! fis-je en m'inclinant. Il était impossible de mieux me dire que vous m'avez jugé, à première vue, de faible intelligence et d'éducation douteuse... Oh! ne vous en défendez pas : les éloges que vous voulez bien m'accorder maintenant témoignent assez de vos craintes...

J'hésitai, un instant; puis, emporté par le désir d'aller brusquement au fond des choses et de marquer tout de suite la situation d'une façon bien nette :

— Voyons, soyez franche jusqu'au bout! J'ai un passé orageux, une réputation déplorable, mes aïeux à moi ne se sont couverts de gloire que dans l'industrie, et, suivant la loi des compensations et le principe de la justice sociale, j'ai rendu à la masse la fortune qui en avait été patiemment distraite... Donc je suis ruiné, je m'appelle Aubertin tout court; vous n'avez pour moi ni entraînement ni sympathie, même, et votre estime se ménage avec une prudence que j'ose trouver excessive... Alors, pourquoi avez-vous consenti à devenir ma femme?

Cette question parut l'embarrasser. Elle répondit, avec une feinte coquetterie :

— D'abord, j'ai senti que vous me portiez une certaine affection. Une femme est toujours touchée de cela ; elle y voit, en même temps qu'un juste hommage, une garantie sérieuse pour l'avenir... Puis, je vais alarmer votre modestie, mais vous n'êtes pas un inconnu : vous avez su — je ne discute pas les moyens — vous faire un nom, acquérir, en fait d'élégance, de sport et de vie mondaine, une de ces célébrités dont nous subissons tout le prestige... Considérez un peu la fierté légitime d'avoir été distinguée par un homme si recherché, sollicité de toutes parts, l'unique satisfaction d'avoir

fixé un cœur fameux qui a déjà battu pour tant d'autres, et vous aurez le dernier mot de ce qui vous semble une énigme...

Je me rapprochai d'elle et je lui pris la main.

— Savez-vous que c'est bien imprudent, ce que vous avez fait là ?

— En quoi? demanda-t-elle ; et ses yeux me tenaient fixé.

— Mais... il peut arriver que je vous aime beaucoup trop pour une simple gageure... Je ne sais trop l'idée que vous vous faites du mariage; j'ai grand'peur que vous n'en ignoriez les fatalités les plus simples...

A ce moment-là, je sentis ses doigts frémir, glisser dans les miens : un éclair blanc qui s'évanouit, se perdit sous les lourds nuages des fourrures.

— Que vous m'aimiez beaucoup? Mais j'y compte bien!... que vous sachiez m'aimer, surtout, en faisant la part de ma simplicité, de mes ignorances... Vous venez de me dire que je n'avais pas de sympathie pour vous... Et pourquoi ?... qui vous le prouve?... Laissez-moi vous dire, au contraire, que c'est pourtant là l'explication la plus raisonnable de ma conduite, puisque vous ne m'apportez ni généalogie glorieuse ni fortune aveuglante... Quel autre motif de vous préférer à tel ou tel, de vous choisir?... Rassurez-vous, de grâce, comme je me rassure moi-même, et soyons d'abord des amis.

— Des amis... d'abord ! — répétai-je à demi-voix et dans un soupir où pouvait se deviner le prix de ma résignation, la grandeur de mon sacrifice. — Soit ! j'y mettrai d'autant plus de sincérité que c'est le seul moyen de vous conquérir; mais dites-moi bien, à votre tour, que vous êtes sincère en me demandant cela comme un gage de tendresse, que ce n'est pas une loi véritable, imposée pour longtemps, mais une épreuve toute simple et courte...

— Voilà déjà de l'indiscrétion ! fit-elle avec un sourire, et de la défiance envers moi comme envers vous-même... Je vous fais part de mes idées, j'émets un désir que d'autres n'oseraient pas formuler peut-être, et si naturel pourtant, si bien dans le cœur de toutes les femmes, je crois, de toutes les jeunes filles surtout : le désir d'être étudiée, comprise, avant d'être aimée...

Cette manière habile d'éluder ma question redoubla mon

étonnement et mes inquiétudes. Décidément, je me trouvais en présence d'une femme très armée, très forte; les ménagements avec elle ne seraient que faiblesse, et la tentation me vint de brusquer bientôt les choses, de prendre les façons exigeantes qui sont d'habitude, en amour, la plus sûre garantie des succès rapides. J'avais le sentiment qu'elle jouait un rôle et que la timidité vulgaire n'était pas son fait. La femme qui impose délibérément un stage, qui demande le respect en termes si précis, est une indifférente ou une coquette. Pour Denise, la dernière hypothèse était plus vraisemblable; celle du moins qui m'agréait le mieux : je m'orientai suivant cette opinion, mais avec une certaine prudence, harcelé, malgré tout, de doutes indéfinis.

C'était presque une inconnue que j'avais devant moi, une femme que j'avais épousée à l'aveuglette, ne sachant rien de son caractère ni de sa vie. Un seul indice, plutôt déconcertant : la décision imprévue de son maintien, la fermeté de ses intentions touchant l'étiquette à observer dans notre vie commune. Tant par curiosité que par circonspection, je rejetai l'idée d'une attaque trop vive, qui aurait pu, sans l'expliquer entièrement, déterminer un échec. Je fus correct, soumis, rassurant; j'affectai une liberté d'esprit qui touchait à la résignation facile, et, ce délicat sujet de l'amour écarté, la conversation devint très cordiale.

Denise savait pas mal de choses; elle en parlait avec une autorité qui montrait encore la précocité de son expérience et le parfait équilibre de son esprit. Et avec cette raison impeccable, cette sage et froide façon de juger les événements et les êtres, d'affirmer sur le détail pratique de la vie une opinion décisive, elle me surprit par ses élans d'imagination, ses enthousiasmes fougueux pour tout ce qui était de l' « intellectualité » ou du rêve. Elle avait, en art, des idées qui me parurent subversives, entachées du snobisme le plus téméraire et le plus violent; elle prisait surtout les hommes et les œuvres qui restent dans le mystère brumeux du symbolisme. En peinture, en musique, en littérature, parmi le fatras grouillant des formules nouvelles où se démènent tant d'impuissances, elle allait d'instinct aux tentatives les plus folles, aux résultats les plus réjouissants, ou les plus lamentables, des

orgueils incompris. Elle se pâmait devant l'archaïsme prétentieux, le barbouillage enfantin des toiles préraphaélites ou ultra-impressionnistes, et savait par cœur une douzaine de charades en vers libres. Elle suivait dévotement cet idéalisme moderne qui rebrousse chemin vers des doctrines vieilles comme le monde. Les « petites religions » qui se disputent en plein Paris la foi cabotine de quelques âmes échauffées l'intéressaient prodigieusement. Elle hésitait entre Isis et Bouddha, jetait des regards curieux vers l'occultisme et, à la manière dont elle résuma certaines conférences, dont elle exalta le génie littéraire de certain mage, il me parut bien qu'elle était près de compter parmi les néophytes.

La fin de notre voyage fut animée par ces propos étranges, où je crus voir l'intention de m'éblouir, d'établir dès le début sa supériorité morale. Mêmes façons, d'ailleurs, que dans nos entretiens d'avant le mariage ; même regard tombant de haut, même ton de condescendance, qui me classait à mon rang, au-dessous d'elle. Cela semblait dire : « Je parle de ces choses devant vous... pourquoi? Je sens bien que vous ne me comprenez pas, que vous ne pouvez me comprendre : vous êtes un mondain, un homme de plaisir... Mais je suis bien aise que vous mesuriez entre nous la distance, et que cela vous soit une raison de plus de me mériter patiemment. »

Vers neuf heures, après des transbordements successifs, nous arrivâmes à Santeuil, un castel du plus pur Louis XIII, bâti sur une éminence de sable entre Saint-Énogat et Saint-Lunaire. Le site, en ces premiers jours d'hiver, me parut mélancolique et charmant, à souhait pour encadrer une idylle sérieuse et le triomphe prochain de l'amour. C'était, sous le ciel bas d'une clarté diffuse, la campagne silencieuse et morne, aux lointains vagues, la grande solitude apaisante, mystérieuse, où ne passent que des souffles de bise dans les arbres sans feuilles, des cris rauques d'oiseaux, des voix assourdies de cloches à l'heure grise des angélus... Et n'est-ce pas justement loin de l'existence bruyante, loin de tout ce qui encourage les manifestations de notre personne et stimule notre activité, n'est-ce pas dans ce recueillement que nous nous sentons vivre de la façon la plus complexe et la plus intense? Chaque pensée alors se répercute en écho dans les

profondeurs de notre âme, et nos sens prennent une acuité merveilleuse; toujours en éveil sur nous-mêmes, dont rien ne nous distrait, au bruit cadencé de notre cœur, dont pas une pulsation ne nous échappe, nous jugeons nos impressions, nous allons au bout de nos joies et de nos peines.

Comme la voiture prenait son tournant devant le château, où se rangeait un chapelet de vieux serviteurs avec des physionomies de bienvenue familière, Denise me demanda :

— Eh bien! comment trouvez-vous notre chez nous?

— Remarquable, et d'un éloignement, d'une intimité qui me ravit.

— Ce n'est pourtant pas au bout du monde, répliqua-t-elle, et nous n'y vivrons pas en ermites.

— Tant pis! soupirai-je.

— Pourquoi donc? Est-ce l'esprit de province qui vous fait peur?... Rassurez-vous, il y a des gens très bien à voir ici, des gens qui se tiennent au courant et savent raisonner sur la coupe d'un habit, les qualités d'un cheval ou la valeur d'une œuvre d'art.

Puis, comprenant que j'allais déjouer sa volontaire méprise, elle coupa court, brusquement :

— Voulez-vous que nous visitions tout de suite le château?... Oh! rapidement, pour vous rendre compte, pendant qu'on va ouvrir nos malles...

Et, après un juste tribut de bienveillance payé aux affectueux sourires qui nous accueillaient, aux mains noueuses qui gauchement se tendaient sur notre passage, Denise prit mon bras et nous entrâmes. Le rez-de-chaussée, de part en part, est traversé d'un large vestibule où s'ouvrent, de droite et de gauche, salon, salle à manger, galerie de tableaux, hall formant salle de billard et bibliothèque, tout cela très gai, très clair, percé d'immenses fenêtres et prenant jour encore par des glaces sans tain qui surmontent les cheminées. Je me récriai de plaisir au joli contraste des flambées ondoyantes qui rendaient les parquets et les meubles tout roses et de la froide grisaille qui s'estompait dehors, de la lumière indécise du ciel où se découpaient en noir les squelettes des arbres. C'était comme une grande maison de verre, et bien close et bien chaude, isolée, d'où l'on pouvait jouir volup-

tueusement du paysage noyé de brouillards, scintillant de givre. Je pensai : « Nous passerons là de longues heures l'un près de l'autre, dans le chuchotement des mots d'amour et l'engourdissement des caresses, tandis que le vent gémira au travers des branches et que tombera la neige papillonnante... » En l'état de désir aigu où je me trouvais, cette réclusion à deux, si loin du monde, me parut exquise : elle présageait, dans la voie du plaisir, les découvertes les plus aiguillonnantes et les surprises les plus douces. Je murmurai :

— Comme nous allons être heureux ici!

— Vous croyez? Cela dépend de nous, en somme, des habitudes que nous prendrons, de la manière dont nous arrangerons notre vie...

Elle me fit remarquer la profusion de bibelots, la diversité des styles :

— Voyez, c'est meublé à la moderne, de bric et de broc... J'aime assez cela, je suis pour l'éclectisme en toutes choses... Je trouve pourtant qu'il y a trop de petites inutilités, trop de cadres ; la mode est aux boiseries claires et aux tentures sobres... genre anglais... Si vous voulez, nous élaguerons un peu.

— Je m'en remets entièrement à votre goût!

Je la suivis, un peu impatienté, au premier étage, que séparait en deux corps de logis un palier très vaste.

— Là vos appartements, ici les miens, — fit-elle, d'un ton que je trouvai un peu bien péremptoire, et avec un geste qui semblait établir des démarcations, poser d'infranchissables frontières ; — quatre grandes pièces chacun, plus qu'il n'en faut pour s'installer à l'aise et ne pas se gêner l'un l'autre.

— Mais, — ripostai-je hardiment, après avoir inspecté les boiseries et sondé de l'œil les murailles, — je ne vois pas de porte de communication... Deux États indépendants, alors?

Elle rougit un peu, répliqua dans un sourire :

— Tout à fait indépendants... N'est-ce pas là un gage de paix et de bons rapports?

— Sans doute, — insistai-je, avec un regard qui lui fit baisser les yeux, — mais à la condition qu'il y ait un terrain neutre où l'on puisse quelquefois s'aborder et s'entendre...

— Oh ! cela se trouve toujours! dit-elle vivement. Et

puis, nous allons être si seuls, ces premiers temps, si libres de causer, de vérifier la sympathie de nos goûts et de nos caractères, de nous connaître, enfin... En attendant, je vous demande la permission d'aller faire un bout de toilette, j'en ai grand besoin... D'ailleurs, nous avons à peu près tout vu... au-dessus, les chambres d'amis.

J'affirmai, avec un salut ironique :

— Elles m'intéressent beaucoup moins.

— A tout à l'heure, alors... Vous savez que le déjeuner est pour midi.

Elle me tendit la main, s'esquiva, légère; j'entendis le bruit d'une porte qui se fermait, puis le claquement sec d'une targette, et cette précaution dernière, qui pouvait à la rigueur paraître naturelle, m'alarma profondément... Je saisis tout ce qu'elle signifiait de sécession résolue et de méfiance. Les allures de Denise étaient de plus en plus étranges. Elle affectait, sans doute, une tranquillité d'esprit qui, en notre si délicate situation, voulait passer pour inconscience, pour naïveté virginale, et réclamait de moi tous les ménagements possibles. Mais il m'était difficile de n'y pas voir le vigilant souci d'éloigner mes tentatives les plus discrètes, la volonté de m'opposer une résistance dont je ne pouvais deviner les motifs ni prévoir le terme. Cette fois, je me posai directement la question : « Pourquoi m'a-t-elle épousé, puisqu'elle me redoute et, systématiquement, me repousse? Elle est pourtant d'intelligence ouverte, d'esprit pratique. Elle sait les obligations qu'elle a contractées envers moi, et mon légitime désir, et le privilège incontestable que j'ai d'en exiger la satisfaction la plus prompte... Alors, pourquoi ces froideurs et ces ruses?... Qu'espère-t-elle? Que veut-elle? l'épreuve qui doit exacerber l'amour, ou les défaites successives qui doivent le décourager?... »

Je rentrai, fort ennuyé, dans ma chambre, et me plantai devant ma fenêtre, le front collé aux vitres, regardant au loin, par une échancrure de falaise, la haute ligne bleue de la mer. Un petit voilier passa, une barque de pêche, dont je ne distinguais que la grande aile blanche balancée au gré des lames. Elle s'inclinait, rasait parfois la surface mouvante, puis repartait d'un vol brusque et malgré tout retenu, semblait s'épuiser

sur place, et je me trouvai quelque ressemblance avec cette chose fragile, cet atome blanc perdu, ballotté sur la houle immense, livré au caprice de forces aveugles.

Je flottais pareillement, subissant les chocs d'alternatives et d'incertitudes rapides, et une colère montait en moi, qui jugeais ma situation parfaitement ridicule. Des remords aussi me venaient de ne m'être pas déclaré plus nettement. Pourquoi avais-je hésité? Pourquoi m'étais-je renfermé dans cette discrétion d'amoureux transi, dans cette pudibonde réserve d'adolescent qui tremble de ravir le premier baiser? Denise n'était-elle pas une femme comme les autres, n'était-elle pas *ma* femme, celle avec qui j'avais le droit et le devoir d'oser?... Et nos mains s'étaient frôlées à peine, et mes lèvres, qui avaient soif d'elle, ne savaient pas encore le goût de sa chair.

De nouveau, j'interrogeai mon cœur. Cette inconcevable inertie, fallait-il en accuser une subtilité de sentiment, une de ces timidités — oh! combien oiseuses! — de l'amour naissant qui se complaît à l'extase et s'obstine au respect?... Et, cette fois encore, mon cœur me répondit de la façon la plus rassurante : non, je n'aimais pas Denise. Prendre place dans ses pensées, dans son âme, cela me semblait de secondaire importance. J'éprouvais pour elle ce que j'avais éprouvé pour tant d'autres, rien de plus. Je la désirais fortement; et ma vanité mécontente s'accommoda de cette excuse : j'avais voulu surtout ménager son innocence, retarder ce rare plaisir de la faire mienne pour en mieux jouir.

Cette première journée se passa dans les soins affairés de l'installation. Denise y déployait une activité fiévreuse, prenait garde aux moindres détails. Je compris que c'était là encore un moyen de gagner du temps, une manière de me fausser compagnie, sans qu'il me fût permis de m'en plaindre. Elle se révélait tout à coup très enfant, avec des cris légers, des rires clairs, des sursauts qui défiaient l'effleurement de mes gestes. Et, tandis que je la suivais de chambre en chambre, admirant la souplesse féline de son corps, me grisant de son parfum, l'envie me prenait de l'enlacer à pleins bras, de la courber sous une étreinte victorieuse... mais les domestiques allaient et venaient autour de nous ; elle les groupait, les éparpillait par une série de manœuvres habiles

qui ménageaient toujours dans notre voisinage immédiat quelques-unes de ces faces glabres.

Le soir seulement, après dîner, nous nous trouvâmes seuls dans le salon où montait en fusées d'étincelles la gaieté salubre d'un grand feu. Alors, je m'approchai d'elle doucement et je lui parlai... Que lui ai-je dit? Je ne sais plus, ce que l'on dit toujours en pareil cas: ces phrases tendres et bêtes que l'on pense, et dont la banalité, après coup, nous remplit de confusion: ces assurances hypocrites, ces protestations qui démentent mal toute l'impatience d'aimer... Elle semblait ne pas m'entendre, accoudée dans un fauteuil près du feu, le regard perdu dans les volutes capricieuses des flammes. Je m'agenouillai et lui pris les mains; elle tressaillit, me regarda comme si elle s'éveillait d'un rêve.

— A quoi pensiez-vous? demandai-je.

Ma voix se faisait, malgré moi, brève et impérieuse. L'heure des explications avait sonné: je les voulais décisives et complètes. Elle répondit nonchalamment :

— Mais à rien, mon ami... Je vous avouerai que je suis un peu lasse et que ce feu m'endort.

— A ce point que vous ne me sentiez pas là, près de vous, si près?... Vous ne m'entendiez pas vous dire que je vous aime?...

Elle hésita une seconde, mais son esprit ne lui fournit sans doute aucun subterfuge: elle fit face, résolument :

— Cela, je le sais, répondit-elle, vous me l'avez déjà dit bien des fois...

Je répliquai, un peu démonté :

— Il y a des choses qu'on ne se lasse point de répéter, surtout quand il s'agit de frapper à un cœur fermé, d'entamer une conviction rebelle...

Elle saisit la balle au bond, dit avec un petit hochement de tête :

— Et la mienne, en effet, n'est pas entièrement conforme à vos souhaits.

— Vous croyez donc, vraiment, que je ne vous aime pas?

— Mon Dieu! cela dépend de la façon... peut-être n'est-ce pas celle que je voudrais... Voyons, nous avons déjà eu à ce sujet une conversation très franche. Après quoi, vous avez pris des engagements formels de discrétion et d'obéissance.

Je ripostai, avec un sourire contraint :

— Pourvu que cette discrétion ne devienne pas de l'inertie, et que cette obéissance ne soit pas celle d'un pantin, attendant votre bon plaisir.

— Nous ne nous comprenons plus du tout! fit-elle en soupirant. J'espérais... il avait été convenu... que vous seriez d'abord mon ami, que vous m'envelopperiez de soins et d'égards, que vous prendriez à cœur de me familiariser avec vous, de me conquérir lentement, par la délicatesse des procédés, par la ferveur de votre patience... Et voilà que vous parlez en maître, que vous exigez...

— Parce que, dis-je en l'interrompant, c'est le seul moyen pour moi d'obtenir!

Et je cherchai aussitôt à pallier ce qu'il y avait de brutal en ces paroles :

— Non, je n'exige rien... je demande, j'implore, voilà tout. Il est impossible que vous ne me compreniez pas, que vous ne m'excusiez pas... Vous prétendez que je ne vous aime pas, du moins comme vous voudriez être aimée... Y a-t-il deux sortes d'amour?... Et puis, à quoi bon s'égarer en arguties, en sophismes? Pourquoi se créer des chimères, des obstacles, préférer le rêve incertain, décevant, à la réalité si attirante et si douce?... Moi, je ne sais qu'une chose : c'est que vous êtes belle, très belle, et que vous êtes ma femme et que vous n'avez pas le droit de vous refuser à moi...

Mes bras se glissaient autour de sa taille. Elle sentit leur pression, se dégagea aussitôt par un brusque retrait du corps, et l'acier de son regard m'aveuglait, me foudroyait. Il y eut un silence.

— Ma chère Denise, repris-je enfin, je crains fort qu'il y ait entre nous plus qu'un malentendu. Je vous ai épousée sans presque vous connaître. Je ne me rappelais pas vous avoir vue avant notre rencontre à Paulhian... voilà, cette fois, de la franchise, j'espère!... Ç'a été une surprise, un de ces jolis traquenards où excelle la bonne comtesse... Laissez-moi vous dire que je n'ai pas songé un moment à protester, à battre en retraite. Il ne vous sera pas difficile de me croire si je vous jure que vous m'avez séduit tout d'abord, et que mon instinctive horreur du mariage s'est dissipée comme par enchantement à l'idée de vous avoir pour

femme... Puis, on m'avait assuré que vous aviez pour moi quelque penchant... Ça prend toujours les hommes, ces choses-là, ça chatouille leur vanité, aggrave leur sottise... Ils ne cessent plus de se regarder dans les glaces, après cela : ils ont l'air de se dire : « Eh bien, vrai, je m'y attendais, le contraire m'eût surpris !... » Et, très souvent, c'est le point de départ de l'amour : on veut justifier la bonne opinion et ne pas être en reste,.. Je me trouve donc, en y réfléchissant, toute sorte d'excuses ; d'autant plus, et je n'ai pas, du moins, à vous en persuader, n'est-ce pas ? que les questions d'intérêt m'ont laissé dans une parfaite insouciance... J'ai le vague souvenir d'un contrat fouillé comme un chef-d'œuvre de serrurerie, solide comme un coffre-fort, qui vous abritera toujours de mes légèretés et de mes imprudences... Cela ne m'a ni étonné, ni froissé... Ce n'est pas votre fortune que je voulais, mais vous-même... Je n'ai pas été plus ébloui ni tenté par votre nom et généalogie : l'amour a cela de bon qu'il ignore tous préjugés, supprime toutes distances... Et pourtant l'idée m'est venue que vous consentiez à une mésalliance en m'épousant. Il n'y avait à cela qu'une raison, et je ne saurais plus l'admettre aujourd'hui, c'était votre entraînement vers moi... Je ne crois pas davantage que vous ayez été touchée par les ingénieuses révélations de la comtesse et que votre seule vanité de coquette vous ait décidée à m'accepter pour mari... Alors, quoi ?... à quel sentiment obéissiez-vous ?... Quel but avez-vous poursuivi ?...

Elle répondit, en évitant de me regarder :

— Mais aucun, vraiment... Vous avez l'esprit fort inquiet, et, malgré votre expérience des femmes, vous les connaissez peu. Tout le malentendu, comme vous dites, est dans la façon très différente dont nous comprenons le mariage, ou, du moins, ses débuts...

— Vous croyez !

— J'en suis sûre. La loi vous a fait le maître, et vous vous empressez de me faire sentir votre autorité. Elle vous a donné des droits, vous voulez les exercer sans retard, au mépris de nos conventions, malgré ce qui pourrait en résulter de fâcheux... c'est-à-dire l'impression que je garderais de la contrainte que j'aurais subie.

Cette menace ne m'arrêta point. J'y voyais une ruse nouvelle, l'effort suprême d'une résistance qui demeurait toujours un mystère. Je me pressai contre Denise, et, d'une voix ferme, qui alla faiblissant peu à peu, voilée d'émotion :

— Ces égards que vous réclamez de moi, cette patience que vous m'imposez, j'aurais eu tout cela, n'en doutez point, si j'avais pressenti en vous quelque tendresse, ou, du moins, quelque sympathie : mais, malgré vos assurances, rien de pareil n'existe. Vous ne m'aimez pas; m'aimerez-vous jamais?... Pourquoi m'attarderais-je à tenter une impossible conquête?... pourquoi m'inquiéterais-je de me poser à vos yeux comme un galant homme, quand je ne serais qu'une dupe?... Le mot vous semble dur; il est juste. J'ai conscience de manœuvres déloyales à mon égard, d'un piège tendu à ma bonne foi et à ma dignité. Comment et pourquoi? Je l'ignore... Mais on a commis une imprudence : on a fait de moi le maître, en effet, on m'a donné des droits auxquels je ne saurais renoncer, parce que j'y trouve ma revanche... Je vous parle durement, pardonnez-moi!... Et puis tout cela est faux, voyez-vous... je ne dis pas ce que je voudrais dire, je ne le pense pas, surtout... Que m'importent les raisons de notre mariage! Y en a-t-il eu seulement? Tout cela n'est-il pas simplement l'effet d'une fatalité qui nous poussait l'un vers l'autre?... Je vous aime et je veux que vous m'aimiez; le seul droit que je me reconnaisse, que je tienne à faire valoir, c'est mon droit au bonheur, au bonheur me venant de vous... Je comprends vos hésitations, vos frayeurs devant l'inconnu, je respecte vos pudeurs si légitimes... dites un mot, et je me retire.

Mais, à peine cette phrase prononcée, je me tus : la sincérité de mes accents m'alarmait. Avais-je vraiment la sotte résignation, la générosité imbécile de me frustrer ainsi moi-même?... Et je constatai avec stupeur que, soit par l'excès de ma délicatesse, soit par malaise de cette froideur hostile que Denise me témoignait, mes convoitises d'amour faiblissaient maintenant, s'ajournaient, sans effort de ma volonté. Puis, la situation devenait pour moi de plus en plus fausse : j'avais été grossier, brutal, j'avais signifié des volontés, réclamé despotiquement mes prérogatives; pouvais-je insister davantage, encourir l'odieux de forcer ma femme, lui donner

cette honorable excuse de son mépris et de sa haine?... Et comme elle restait devant moi, impassible, se recueillant pour la lutte peut-être, ou décidée à la honte de me subir, je m'inclinai, lui offris mon bras :

— Vous devez être bien lasse, en effet : voulez-vous me permettre de vous reconduire jusqu'à votre chambre?

Elle comprit sa victoire et sourit. Je m'approuvais intérieurement, j'admirais ma conduite avec d'autant plus de liberté que le sacrifice, à ce moment-là, m'était facile ; j'en savourais tranquillement tout l'orgueil. Mais, une fois rentré chez moi, des doutes m'assaillirent, en même temps que des frissons de révolte parcouraient ma chair et que mon désir, un moment distrait, revenait avec plus de violence. De la chambre voisine, des bruits m'arrivaient comme feutrés, veloutés, dont les ondes molles apportaient aussi des images troublantes. Je me représentais Denise allant et venant, procédant aux intimes coquetteries de sa toilette, je percevais dans la moelleuse épaisseur du tapis son pas rapide et léger, puis des froufrous d'étoffes qui tombent, que l'on jette au hasard sur les meubles, le gémissement discret du lit, et plus rien... J'hésitai longtemps... Le sang bourdonnait à mes tempes, je tremblais, comme paralysé. Mais, brusquement, voici qu'un détail observé tout à l'heure, sans que j'en eusse conscience, émergea dans ma mémoire, et ce fut un coup de fouet : je me rappelai que, dans la sécurité où l'encourageait ma retraite, Denise avait négligé de s'enfermer chez elle, de pousser cette targette dont le claquement signifiait sa volonté hostile.

Et, cette nuit même, dans le silence de solitude où son effroi étouffait sa plainte, dans l'obscurité qui me voilait la crispation de son visage et le foudroyant mépris de ses yeux, elle fut ma femme.

EUGÈNE DELARD

(A suivre.)

VÉNÉTIE ET TOSCANE[1]

TOSCANE

De Venise a Fiesole. — Quatre heures de plaine; prés, rizières, plantations rectilignes de saules : Ferrare. Encore deux heures de plaine : Bologne; le petit train de Venise s'arrête. Un grand train poussiéreux, arrivant droit de Munich, entre comme un tonnerre. nous ramasse au passage, repart.

Les compartiments sont bondés d'Allemands : ils regardent les nouveaux venus avec une insistance naïve, fixant sur eux leurs gros yeux ronds et clairs, un peu cernés par la fatigue de la route. Ils se connaissent tous entre eux. liés en quelques heures comme des enfants dans un jardin public. Ils bavardent. rient, enfournent continuellement des oranges, des saucisses et du pain, puis boivent des canettes de bière qu'ils jettent vides par la fenêtre avec de bruyants éclats de joie.

La campagne s'est transformée, accidentée; la montagne est proche; la voie monte au long d'un torrent, et le convoi chemine lourdement. Le paysage est monotone; on respire un air épais; les voix allemandes sont moins retentissantes.

Tout à coup, le grondement du train, son allure, changent. Bruits et mouvements s'allègent et se hâtent. Toujours

1. Voir la *Revue* du 1er août.

nous longeons un torrent, mais la pente n'est plus la même ; l'eau tumultueuse et bleue descend avec nous. La montagne est nue, déserte ; les cabanes des cantonniers sont rares, surélevées à cause des neiges d'hiver. Nous courons sur une cime extrême, et soudain, un talus d'herbe rêche s'étant abaissé, paraît, dans un abîme de huit cents mètres, au fond d'une cuvette abrupte de montagnes, heureuse, riche, sur un coin de plaine entrevu, Pistoie, avec ses maisons blanches, ses palais et son dôme. Le train vole trois minutes au haut du précipice, s'engouffre en un tunnel, dix minutes roule dans la nuit, puis rejaillit dans la lumière, et de nouveau, suivant la crête de l'abîme, domine la Toscane pacifique. Il plonge, bondit, s'abîme, sursaute ; une heure passe ; voici la plaine, et le train glisse, assagi, entre les champs parsemés de fermes et les vergers fleuris.

Grondements, heurts, tout s'est calmé. La lumière horizontale du soir projette, sur les arbres et sur les murs, les plans sans ombre de sa grande clarté douce. Voici Pistoie, voici Prato, Florence : les portières s'ouvrent, le train se vide. Les porteurs se bousculent, les employés d'hôtel crient. La cohue cosmopolite se hâte.

Je hèle une voiture, je monte à Fiesole. Le double sommet de la colline se profile et m'invite. Les maisons s'espacent ; les cultures s'étendent et grimpent. Les roses rouges, les *rosine* blanches et jaunes, innombrables et minuscules, tapissent les murs ou les couronnent. Les glycines enlacent les cyprès et fleurissent leur verdure immuable.

Enfin voici la place, les petites mendiantes qui tendent leurs bouquets ; les citadins désœuvrés qui dorment au soleil ; voici l'auberge et, les volets poussés, voici la vue : le déval des vergers, les terrasses des villas ; et, là-bas, épanouie sur la plaine comme une large fleur, Florence, incertaine dans les brumes et les lueurs d'or du soir. — Ah ! Venise, marbres plaqués, maquillages de fille !

Le monastère de Monte Senario. — D'une part, Florence et sa vallée ; d'autre part, les Apennins nus : l'Italie riche, l'Italie âpre ; Fiesole s'élève entre elles deux.

Ce matin, je vais dans la montagne. L'air vif, la senteur de résine entraînent ; la route, qui longe en corniche la vallée du Mugnone, sinue ; on la suit de coude en coude... Les quatre dents du Monte Senario ferment au loin l'horizon ; surplombant les pins qui couvrent l'une d'elles, on aperçoit le haut mur gris du monastère.

Le paysage est toujours sévère et beau, — terre nue, oliviers ou cyprès. La route s'élève constamment. Les quatre dents du Monte Senario grandissent sur le ciel. Un pauvre village ; une grande ferme ; une église, un presbytère ; je demande mon chemin à une paysanne qui m'accompagne cent pas en causant. Dans ces montagnes, la race est belle. Elle a gardé la saveur de sa terre, la vigueur de ses beaux jours. Hommes et femmes, on les sent tous prêts à être des condottieri ou des saints. En attendant, ils mendient et rient.

La route serpente au flanc de la montagne. Les quatre dents du Monte Senario sont maintenant tout proches. Je gravis un chemin pierreux qui tourne deux fois, puis grimpe raide et droit entre deux futaies épaisses de pins. La température est beaucoup plus froide ; un peu de neige achève de fondre au creux des talus. Un pauvre hère vient gaiement à moi, me demande une cigarette et m'indique un sentier. Je monte pendant deux minutes encore, et je débouche soudain entre un porche d'église d'une suprême élégance, dominant un large, un bel escalier, et une avenue classique bordée de buis taillés, longue de cent mètres, ouverte sur un précipice, faisant face aux montagnes neigeuses.

Un petit frère vient à moi avec un sourire enfantin et des manières humbles. Je lui demande s'il ne peut me faire donner à manger. Alors il m'emmène jusqu'au fond de la cour, m'introduit par une porte basse dans l'antichambre du monastère, dispose sur une table du fromage, du pain, du vin, puis, avec un gentil salut :

— Moi aussi, fait-il, je vais manger.

Il disparaît à pas pressés. Mon antichambre est assez fraîche, assez sombre, élégamment voûtée, toute parée d'ornementations « rococo » et de fresques perdues par l'humidité : leur grâce vieillotte détonne dans cette retraite sévère. J'entends, non loin de moi, des bruits de fourchettes et des rires : le

déjeuner du couvent, sans doute. Bientôt, mon petit frère vient me faire visite, et me demande si je n'ai besoin de rien. Il n'a déjà plus ses manières humbles du début, il est plutôt familier: il chasse avec de grands cris un chien qui est entré, me regarde en riant et disparaît.

Quelques minutes passent. Les bruits de fourchettes et de rires cessent: des pas sonnent sur les dalles, nombreux d'abord, moins nombreux ensuite; un retardataire s'en va, traînant les pieds et fredonnant des litanies.

Alors mon frère s'en revient, accompagné d'un autre frère, jeune comme lui; puis arrive un troisième, puis un quatrième. Ils m'entourent tous et me regardent avec des yeux d'enfants. Insensiblement ils se rapprochent, et bientôt nous causons. Ils me questionnent: « D'où venez-vous? » Le nom de *Parigi* produit une certaine impression. Je leur demande ce qu'ils savent de *Parigi*. Mais une petite sonnette tinte dans les couloirs: ils s'enfuient tous, sauf mon frère particulier qui m'offre de visiter une terrasse. Un couloir d'un style Renaissance assez pur y mène. La terrasse est belle, la vue admirable. Au fond d'un cercle de montagnes que le regard embrasse tout entier, s'étend la plaine du Mugello, où furent livrés jadis des combats si meurtriers. De leur terrasse, les religieux du XIIIe siècle voyaient les troupes évoluer sur la terre comme à la surface d'un astre inconnu. Ces grands hommes s'entendaient à situer leurs monastères.

Mon petit frère m'attendait dans le couloir: il ne regardait même pas. Je le rejoins: il me conduit dans la chapelle, d'un affreux « rococo ».

— Petite, observa-t-il, mais belle.

Il prononçait le mot *belle* avec cette joie gourmande qui lui donne tant de saveur sur des lèvres italiennes.

— Combien de frères êtes-vous ici? dis-je.

— Six.

— Et de quel ordre?

— *Siamo Servi di Maria*, fit-il.

— Et quand le monastère a-t-il été fondé?

— En 1235.

Il me souriait toujours de son air enfantin. Il n'avait plus rien à me montrer: je sortis par le bel escalier de pierre et

l'avenue Renaissance. Je marchai dans la sapinière, regardant la montagne à travers la futaie ; puis je m'assis sur un talus, au bord de la route, les pieds dans la neige. Un des murs du monastère s'élevait à côté de moi. Il était rude et de pierres immenses ; il n'était ni «rococo», ni Renaissance, mais simplement d'une force éternelle : sans doute, vers 1235, des hommes pieux, exaltés, avides de solitude, avaient entassé là ces blocs de rochers. J'entendis des voix gaies au-dessus de ma tête : trois jeunes frères causaient à leur fenêtre dans un rayon de soleil.

Sur mon talus, à l'ombre du gros mur, j'avais froid. Je me levai, je redescendis le sentier humide et glissant. Mais les voix des trois jeunes frères, claires comme un chant d'oiseau, me suivirent longtemps dans le silence de la montagne.



UNE VISITE. — Walter ! Je vous croyais à Londres.

— Mais non, à Florence, comme presque toujours...

Walter Brown, que je venais de rencontrer, devant le chœur de Santa Croce, rôdant à travers la nef, est un de ces Anglais désœuvrés que leur pays ennuie, et qui viennent chercher dans les salons des princesses italiennes un peu de grâce et de liberté.

— Marchons ensemble, fit-il en me prenant le bras ; j'aime à me promener dans cette nef. C'est la plus belle de Florence.

— Oui, dis-je, la plus religieuse ; moi aussi, je l'aime beaucoup.

Nous parcourûmes le transept, allant de chapelle en chapelle. Nous nous interrogions sur nos amitiés dispersées par toute la France, l'Angleterre, l'Italie ; nous échangions des anecdotes.

— Allons causer dans la sacristie ! proposa tout à coup Walter.

Nous enfilâmes, au fond de l'église, le couloir blanchi à la chaux. Nous entrâmes dans la sacristie.

— Asseyons-nous, dit Walter, en se laissant aller sur un banc, près de la porte. Cet endroit est merveilleux ; la salle si haute, les fresques éteintes, les boiseries ; ce vieux prêtre,

ces enfants... Ah ! nulle part mieux qu'ici on ne goûte cette paix ecclésiastique dont nous avons perdu le secret.

Un vieux prêtre, penché sur son pupitre, tournait les feuilles d'un missel, et, dans les plis de la soutane, deux enfants jouaient à cache-cache.

Brusquement quelques familles, les unes anglaises, les autres françaises, envahirent la sacristie. Un cicerone, la main tendue, leur expliquait les beautés ; et les yeux dociles suivaient cette main, et des murmures approbateurs s'échappaient d'entre les lèvres attentives.

Nous regardions ces gens en silence, offusqués par l'humiliante pensée qu'ils nous renvoyaient à nous-mêmes notre image. Ils sortirent enfin. Le vieux prêtre avait disparu en même temps qu'eux : nous restions seuls avec les deux enfants. Ils étaient charmants : eux, coquets comme on l'est à leur âge, s'aperçurent qu'on les remarquait, et vinrent tout près de nous pour se faire mieux admirer. Ils causaient.

— Jouons au guide ! fit l'aîné. L'étranger, c'est moi ; tu répondras.

Il changea de voix, et demanda :

— De qui ces boiseries, s'il vous plaît ?

— *Del Rossellino*, répondit l'autre.

— Et ces fresques ?

— *Della Scuola del Giotto.*

— Merci bien ! répondit l'aîné.

Et il fit gravement la simagrée de poser un peu de monnaie dans la main de son compagnon.

Je riais ; Walter me frappa sur l'épaule :

— Ah ! dit-il, vous riez ; moi, tout cela me lasse, me dégoûte ; j'ai envie de partir. Écoutez : avez-vous des plans ? Pouvez-vous m'accompagner ? Je voudrais aller, à travers la campagne, jusqu'à Sienne, et passer là quelques journées tranquilles. Venez-vous ?

— Je suis libre comme l'air, répondis-je. Demain, tant que vous voudrez, nous irons à Sienne...

— La princesse, fit mon ami, en me heurtant brusquement le coude.

Une grande Italienne était entrée, noire, souple, remuante, immédiatement dominatrice. Elle aperçut Walter.

— Vous ici? que devenez-vous?

— Je vais passer quinze jours à Sienne.

— Vous partez...?

— Demain, en voiture; je couche à San Gimignano.

— Vous viendrez me voir en passant, s'il vous plaît.

— Je ne serai pas seul, princesse: mon ami...

Il me présenta: je m'inclinai.

— Vous amènerez votre ami, je serai charmée! dit la grande femme.

Elle me gratifia d'un sourire, puis, tournant les talons, traversa la sacristie.

— *Principessa! Principessa!* crièrent les enfants.

Elle s'arrêta une seconde, distribua des sous, disparut.

— Qui donc est cette princesse? demandai-je.

— C'est la princesse de Toscane.

— Vous dites? La princesse de Toscane?

— Hé oui! la petite-fille du dernier grand-duc. Mais puisque nous irons chez elle, vous la connaîtrez mieux.

Le lendemain, nous sortîmes en voiture de Florence; et, sitôt les faubourgs de la ville passés, nous entrâmes dans ce dédale de petites vallées qui se ramifient par toute la Toscane. Les villages se dressaient sur le faîte des collines, élevant au ciel leurs clochers et leurs tours; le temps était incertain et doux; la terre humide encensait. Plus d'Anglais, plus d'Allemands; mais, épars à travers champs, ou par bandes sur les routes, des paysans toscans, les mêmes gaillards anguleux, osseux, maigris, dont on voit les silhouettes tracées sur les plus antiques poteries étrusques.

— *Scuola del Giotto!* murmura Walter; ils sont loin, les enfants d'hier!

— Je vous en prie, répondis-je, parlez-moi de la princesse.

— Hé! je vous l'ai dit: c'est la petite-fille du vieux grand-duc. Elle vit dans une très belle villa, au-dessus de Poggibonsi. Trois heures encore, et vous serez chez elle.

— La princesse de Toscane... le titre est trop joli. Sort-il d'un conte de fée, ou d'une opérette, ou d'un drame?

— Comme vous voudrez, puisqu'il sort de l'histoire. Mais tout à l'heure vous la verrez; patientez. Je n'aime pas disséquer mes amis.

La petite vallée sinueuse que nous suivions s'ouvrait et se fermait comme un joujou. Puis la route, obliquant à droite, s'éleva. La vallée s'approfondit, s'arrondit en arrière, et, par tout l'horizon, des cimes grises dentelèrent le ciel.

— Ne pensez plus à la princesse! dit Walter; regardez nos montagnes et voyez comme leurs formes à toutes sont belles. Elles ont une légende: la connaissez-vous?

— Non... Dites.

— Voici... La Toscane était, dans les temps préhistoriques, un pays extrêmement plat. Des pâtres y menaient leurs troupeaux. Un jour, ils aperçurent Vénus qui passait dans le ciel au-dessus d'eux; ils se jetèrent à genoux et crièrent ensemble: « Vénus, laisse-nous quelque chose de toi! » La déesse, sans se retourner ni s'arrêter, dégrafant sa robe, la laissa choir, et les plis de l'immense draperie tombée à terre formèrent les montagnes de Toscane. Voilà notre légende.

Nous étions enfin montés au niveau du plateau.

— Une demi-heure encore, dit Walter, et nous serons sur l'autre versant, à Barberino di Val d'Elsa, chez la princesse.

L'air était vif; les chevaux animés filaient plus vite; nous allions dans le vent et ne disions mot.

— A gauche! fit soudain Walter s'adressant au cocher.

Nous prîmes un petit chemin. Il murmura:

— Nous arrivons.

Nous franchîmes une grande porte dont les deux battants de bois étaient poussés.

— C'est ici, dit Walter. La maison est hospitalière, vous le voyez: toujours ouverte.

Dans une prairie au bord du chemin, un moine en robe de bure, assis devant une petite colonne blanche sur laquelle reposait un instrument délicat, examinait et prenait des notes.

— L'astronome de la princesse! dit Walter.

Un rideau d'arbres cacha le moine en robe de bure, et la voiture traversa un petit bois de pins où des biches, dressant au bruit leurs cous flexibles, mais nullement effrayées, nous considérèrent un moment avec leurs yeux humides.

Le petit bois cessa brusquement: le val d'Elsa, large gouffre obscurci par les ombres du soir, abîme de verdures et

de *poderi* tout en fleurs d'où s'élevaient des souffles parfumés, se développait majestueux au bas d'une côte rapide. Face à la vue, une villa italienne, longue et basse, étendue à l'ombre des cyprès, semblait elle-même regarder par les dix yeux de ses fenêtres étincelantes de soleil.

— Enfin! vous!

Ce fut entre elle et mon ami un tourbillon de mots qui m'étourdit. Les façons de torpille de cette énigmatique personne me gênaient, et, lorsque enfin je me tirai de la stupeur où son mouvement perpétuel m'avait plongé d'abord, j'étais assis dans un confortable fauteuil d'osier, sur le perron.

— Vous me trouvez bavarde? me dit la princesse. J'en suis sûre: ne me dites pas non; les Français qui me voient pour la première fois me trouvent tous bavarde, et puis ils s'habituent. J'ai de très bons amis français. Je ne suis pas bavarde, voyez-vous: je suis Italienne; ce n'est pas la même chose. Nous autres Italiens, nous sommes actifs à faire crever le monde, et nous sommes aujourd'hui doublement malheureux d'être impuissants à tout, nous ne savons pourquoi. Mais nos temps reviendront. Je suis bonne patriote, monsieur, quoique Toscane. Mais regardez!...

Elle nous montra du doigt les profondeurs du val d'Elsa, où, comme dans une cuve remplie par une main invisible, l'ombre montait, tandis que le soleil sans rayons s'abaissait derrière les collines. Nous regardâmes en silence.

— San Gimignano! dit-elle soudain. Voyez, là... sur le soleil.

Trois tours frangeaient le disque rouge à la limite de l'horizon. La princesse se retourna vivement vers moi:

— Je plains beaucoup vos princes, me dit-elle, les d'Orléans, mes pauvres amis. Pourquoi les avez-vous exilés? C'était inutile, et c'était cruel. Vous ne savez pas avec quelle passion exclusive, quelle jalousie féroce on aime un pays sur lequel on a régné. Quant à moi, je mourrais loin d'ici. Et puis je plains beaucoup votre duc, parce qu'il est homme. J'ai vu mon pauvre père: il se croyait obligé de prétendre à quelque chose, parce qu'il y avait des vieilles gens qui l'appelaient le prétendant. Moi, femme, on me laisse tranquille, et j'ai la liberté de ne prétendre à rien qu'à aimer plus et

mieux que personne le pays de mes ancêtres. Je ne suis pas mariée, et je ne veux pas me marier : les miens n'auraient pas de place en ce monde. Je m'occupe des enfants de mon village : je veux qu'ils deviennent tous de vrais et bons Toscans.

Elle me posa quelques questions, me demandant si j'habitais la ville ou la campagne, et quelle province de France. Puis, s'adressant à Walter :

— Vous n'aurez pas une soirée bien animée, dit-elle : je n'ai ici aucun de nos amis de Florence ; seulement miss Browning, et mon vieil astronome. Au fait, où donc est-il, mon vieil astronome ?

— Le Père Antonio ? Nous l'avons vu en arrivant ; il travaillait, assis dans une prairie.

— En plein air ! s'écria la princesse, et pas encore rentré ! Allons le chercher, voulez-vous ? et nous reviendrons dîner. Allons.

Elle descendit les marches du perron.

— Vous allez faire la connaissance de mon brave vieux Père Antonio, me dit-elle. C'est notre vétéran à tous, un homme de 48. Je l'aime beaucoup, et, quand je ne l'aimerais pas, je devrais tout de même être bonne pour lui, car mon grand-père, le dernier grand-duc de Toscane, l'a fait condamner à dix ans de prison pour avoir prêché, dans la cathédrale de Sienne, que les rois étaient la bête de l'Apocalypse. Maintenant, il est dégoûté de la politique et se console avec l'astronomie : moi, je tâche de lui faire une heureuse vieillesse. Le voici... Père Antonio !

Le moine leva la tête, et, voyant la princesse, balbutia comme un enfant pris en faute :

— Votre Altesse va encore me gronder, parce qu'il est tard. Mais j'avais fini, je partais tout de suite...

Puis, rassuré, calmé, il ajouta :

— J'ai fait de bien beaux calculs, bien beaux...

Et sa voix emphatique et caressante prolongeait : *Bellissimi... Bellissimi...*

— Vous finirez vos beaux calculs dans votre chambre, répartit la princesse avec une brusquerie gaie. Voici la nuit, il fait trop froid pour calculer dehors. Relevez votre capuchon, et marchez.

Il obéit scrupuleusement, plia son instrument, le glissa sous son bras : il avait les manières vives et décentes d'un enfant sage. Je le regardais avec étonnement et pitié. La princesse, qui s'en aperçut, me sourit.

— Je suis prêt, murmura le vieux moine, voici, je suis prêt...

— Venez! venez! fit la princesse.

La vallée était maintenant pleine de nuit, et le ciel reposait sur la terre sombre comme une coupe lumineuse. Le Père Antonio trottinait à mes côtés. D'un geste onduleux de la main il enveloppa toute la vue, et coula vers moi un regard affectueux, paisible et malin. Je répondis par un sourire, et sans doute il me jugea digne d'estime, car il me dit aussitôt :

— Vous vous intéressez à l'astronomie, je présume, monsieur ?

J'avouai que non. Alors, il prit un air contrit, et murmura :

— J'ai souvent remarqué que très peu de personnes s'intéressaient à l'astronomie.

— Voici miss Browning! annonça la princesse.

Une grande Anglaise, vêtue à la mode esthétique, avec des bandeaux plats, des fleurs jaunes et des rubans bleus, s'en venait à notre rencontre. On me présenta, je m'inclinai.

— Nous sommes au complet, dit la princesse ; allons à table.

Quand nous sortîmes sous la véranda, après dîner, nous poussâmes tous un cri d'admiration. La lune, émergée d'entre deux collines, illuminait la grande vallée pâle. La fraîcheur du crépuscule était tombée ; le temps était doux et merveilleusement beau.

— Allons au village ! s'écria la princesse, et, tournée vers moi : Puisque vous nous quittez demain matin, cher monsieur, allons ce soir ; il faut que vous voyiez Barberino di val d'Elsa. Père Antonio, si vous venez, couvrez-vous bien !

— *Si, si, principessa; grazie tante, tante... si, si !* gazouilla le vieil homme.

Nous partîmes. Nous traversâmes la cour intérieure de la villa, puis, une porte franchie, nous nous trouvâmes engagés dans une ruelle pierreuse, et qui montait : nous apercevions, devant nous, encadré par les silhouettes abruptes de deux murs, un grand morceau de ciel lumineux. Des formes,

accroupies aux seuils des portes, se levaient à notre approche.

— *Buona passeggiata, principessa,* criait-on; *buona sera !*

La ruelle était si resserrée qu'en étendant les bras on eût touché les murs de part et d'autre. La princesse frappa l'un d'eux.

— Voyez! me dit-elle, ces pierres-ci datent du XIVe siècle. Nous marchons dans une forteresse... Le village était riche autrefois, et descendait jusque vers la plaine : en travaillant la terre, on trouve partout des ruines. Mais il se meurt aujourd'hui ; l'émigration nous tue. C'est une force de la nature contre laquelle nous ne pouvons rien. Aujourd'hui, le village tient à l'aise dans la citadelle abandonnée. Mais regardez, regardez bien...

Nous gravissions le dernier escarpement de la ruelle : et tout à coup, sortis d'entre les murs, nous débouchâmes sur une plate-forme étroite, nacelle suspendue entre deux gouffres de clarté : au-dessus de nous, le ciel plein d'astres : en bas, la vallée blanche et pénétrée de lune. Après une minute de silence, la princesse me dit :

— Retournez-vous.

Les murs de la citadelle se dressaient immenses jusqu'aux cieux, percés de fenêtres irrégulières et rares, dont quelques-unes étaient éclairées. En l'air, les créneaux noirs se profilaient aux lueurs des étoiles.

— Ma maison, mon village, ma forteresse, ma vallée! dit alors la princesse. N'est-ce pas que tout cela est beau? Regardez au loin, voilà les lumières de Poggibonsi, et le clocher de Certaldo ; là-haut, sur les montagnes noires, San Gimignano : tout à l'heure je vous l'ai montré. S'il faisait jour, vous verriez Castel Fiorentino, et, s'il faisait bien clair, là-bas, vous verriez la tour de San Miniato al Tedesco, d'où s'en est allée, il y a quelques siècles, la famille de notre Napoléon. Tout ce qui est grand et fort est né ici. Dans cette vallée, les armées de Florence et de Sienne se sont livré toutes leurs batailles. Elles n'étaient pas bien nombreuses, et compteraient peu aujourd'hui ; mais parmi les combattants il y avait le Dante, et cela relève une armée. La Toscane d'alors ne ressemblait en rien à nos grands pays d'aujourd'hui, où quarante millions d'hommes se réunissent pour ne rien faire.

A peine y avait-il quinze cent mille Toscans ; mais tous ils travaillaient et pensaient. Pourquoi si féconds alors, si stériles aujourd'hui ? Ah, cher monsieur, que de fois je me le suis demandé ! Je cause avec nos paysans, je les observe ; ils sont les mêmes, je vous assure, qu'ils pouvaient être autrefois, aussi énergiques, honnêtes, sensibles, aussi magnifiques : et pourtant... Pourquoi cela, cher monsieur ? Hélas ! notre civilisation est devenue un exercice de bureau, et cela tue la vie, voilà ce que je pense.

» Voyez notre vieille Toscane, couverte de villages tous beaux... ou plutôt écoutez-moi : écoutez ces vers d'une chanson toscane que j'aime beaucoup : « Voilà Sienne, à califourchon sur sa colline, — et les jambes bien pendantes ; — elle porte haut et fier sa couronne de tours, — car elle sait que sa monture est bonne — et jamais ne la trahira. » Comprenez-vous ma chanson, cher monsieur ? Êtes-vous cavalier ? N'avez-vous pas, au retour d'une course un peu rapide, respiré avec une sorte d'ivresse la sueur de votre monture ? Oui, vous connaissez cela ? Alors vous connaissez mon idée de la civilisation : habiter une terre qu'on aime, et vivre de son parfum, c'est l'humble début de toutes les grandes choses.

» Tenez, j'étais l'autre jour à San Gimignano. C'était vers le milieu d'avril ; les orangers venaient d'éclore, et toutes les fleurs du printemps. Je traversais un soir la place de l'Église. L'air était embaumé. Les parfums de toute la colline montaient comme un encens, et je m'arrêtai pour mieux respirer. Un domestique m'accompagnait ; il me dit avec un orgueil enfantin : « Nos fleurs sentent bon. » Ah ! j'aurais dû vivre au XIIIe siècle, être citoyenne de San Gimignano, pour être ensevelie, selon la coutume d'alors, ayant comme linceul l'étendard bleu de ma commune. Que j'aurais été fière et forte ! Aujourd'hui, hélas ! que pouvons-nous aimer ? Pour qui nous sacrifier ? Il n'y a plus ni cité, ni Toscane — il n'y a qu'une Italie, que personne n'a vue, un mot, une abstraction ; une Chambre qui ne fait rien, un roi qui n'en est pas un : des ministres, des gendarmes, un code, un fisc. Nous ne savons où est notre patrie. « L'Italie est une lyre à cent cordes », disait-on au XVIe siècle. Nos grands politiques piémontais ont brisé toutes ces cordes, et maintenant ils

s'étonnent qu'il n'y ait plus d'Italie. D'où nous viendra la réalité, la saveur, le parfum? D'où nous viendra la liberté? Qui est-ce qui nous sauvera?

Le moine releva sa tête fine et prononça :

— *La fede.*

— Père Antonio, Père Antonio! dit en riant la princesse, ici, vous le savez, nous nous brouillons : je n'ai pas la foi.

De sa voix imperturbable et douce, le moine répéta :

— *La fede.*

Puis, montrant les cieux, d'un grand geste oratoire, souvenir des sermons prêchés dans la cathédrale de Sienne :

— *Cœli enarrant gloriam Dei,* dit-il. Tous les jours je le vois.

— Et comment cela? dit la princesse. Racontez. Nous vous écoutons.

— Princesse, quand j'étais jeune, j'étais un petit moine bien impatient, bien répréhensible, et, même, mon directeur de conscience était obligé de me châtier très souvent à cause de mon orgueil, car ma principale idée était, j'en ai peur pour mon salut, moins de servir Dieu que d'agir sur les hommes. Vous savez à quels écarts je me laissai entraîner; un jour, dans mon ardeur républicaine, j'osai assimiler votre père, le vénéré grand-duc, à la bête exécrable de l'Apocalypse : et certainement j'avais tort, car il est écrit qu'un homme ne doit pas en juger un autre. Le grand-duc lui-même prit soin de me punir; il me condamna à la prison pour un nombre d'années qui, si j'ai bonne mémoire, s'élevait à dix. Or, princesse, ma prison fut une haute tour, sur la colline de Montepulciano. Au sixième étage de cette tour était ma chambre, au septième était la plate-forme où j'allais respirer, et sur cette plate-forme il y avait un petit bâtiment clos que mes gardiens me dirent être un observatoire. Après un séjour d'un mois dans ma prison, il me vint un sentiment de paix que je n'avais jamais éprouvé. Je désirai entreprendre un long travail calme : ayant toujours eu du goût pour les astres, j'avisai l'astronomie. Je fis demander au grand-duc s'il me serait défendu d'utiliser l'observatoire, et ce prince très sévère, qui était un homme très bon, m'en fit donner la clef. O princesse, mes premières nuits, mes premières observations, mes premières études! Celui qui n'a pas

vu paraître dans le champ de sa lunette l'astre qu'il a prévu, à l'endroit prévu, à l'instant prévu, celui-là, permettez-moi de vous le dire, princesse, ne connaît pas toute la joie. Dès lors, le souci du monde, déjà moins tyrannique en moi, disparut à jamais : j'avais découvert dans les cieux l'ordre divin que les hommes ne réalisent pas. J'y avais compris l'Éternel. Sa volonté toute-puissante règle tout. Nous vivons dans sa main ; nous sommes sans pouvoir sur nos destinées : il existe une loi. Nos actions les plus belles, les plus insignifiantes, ont leur place marquée dans le plan de la divinité. Qu'importe la folie d'un siècle? Dieu s'en inquiète autant que des caprices d'un enfant. Notre unique devoir est d'admirer, de prier et d'attendre.

Le Père Antonio leva les deux bras vers le ciel et redressa la tête comme pour commencer une phrase ; mais il se tut, ses bras s'abaissèrent lentement. Il sourit, et nous regarda.

— Chers amis, vous me faites oublier mon vœu, qui était de ne plus prêcher. Me voici parlant devant cette vallée déserte comme si tous les hommes de Toscane y étaient venus pour écouter ma voix. Dieu vous mène, croyez-le. Il a voulu vos rébellions ; il sait que dans un instant, à son heure, vous reviendrez à lui. Il y a l'ordre : il y a l'unité ; il y a l'amour, et cela est écrit dans les choses, car les astres ne se repoussent pas : ils s'attirent. Comme eux vous obéirez, vous retournerez à la foi.

Le Père Antonio acheva sur un petit ton d'ironie. Puis, après un moment de silence, il prononça d'une voix plus forte :

— Alors Rome sera de nouveau l'axe du monde, et la race italienne sera grande.

La princesse posa affectueusement la main sur l'épaule du vieux Guelfe :

— La race italienne! fit-elle, et ses yeux m'interrogeaient. Comprenez-vous bien, dites-moi, croyez-vous comprendre tout le sens que ces trois mots ont pour nous?

— Certainement non, répondis-je : je ne suis pas Italien.

— Vous autres Français, vous ne comprenez rien à l'Italie. Nous admirons, vous critiquez ; nous comprenons les choses par la beauté, vous les comprenez par la pensée. Aussi, très vite, vous vous lassez d'elles, car une chose peut cesser d'être

vraie, mais elle ne peut cesser d'être belle : le paganisme est toujours beau. Vous êtes changeants, nous n'entendons rien à cela. Si vous connaissiez plus profondément l'Italie, vous sauriez combien elle est immuable et fidèle. Tout ce qu'il y a de magnifique et de grand dans l'humanité a pénétré dans son âme, et s'y est fixé pour toujours. Nous avons été païens, nous le sommes encore. Nous avons été chrétiens, nous le sommes encore. Vous nous avez fait aimer la Justice ; l'aimez-vous encore ? Je ne sais vraiment ; mais nous l'aimons pour l'éternité. Votre histoire, vous l'ignorez ; nous en gardons les souvenirs. Vos paysans ont oublié Charlemagne et Roland ; les nôtres chantent toujours leurs exploits. Ils chanteront ceux de Napoléon longtemps après que les vôtres auront oublié son nom. Nous ne savons pas nous détacher d'une chose que nous avons un jour trouvée belle. La race italienne, cher monsieur, — en France vous en doutez peut-être — est grave, et sérieuse, et fidèle. Elle n'entend rien aux sursauts de la vôtre.

— Princesse, ne discutons pas. Je suis Français ; j'ai pensé tout le bien et tout le mal qu'on peut penser de mon pays : je l'aime. Il est peut-être léger, comme vous dites ; mais alors, cette légèreté même est féconde. La France ne réfléchit pas, et se donne à chaque instant tout entière — hélas ! je le sais, quelquefois en mal ; très souvent en bien, vous le savez comme moi, ou du moins vous devez le savoir. Si elle n'est ni la pensée, ni la poésie de l'Europe, certes elle en est l'acte. Mais, encore une fois, ne discutons pas ; regardons la vallée où tant de souvenirs dorment, et les ruines qui nous surplombent. Ces peuples dont nous parlons sont proches de la mort, qui sait ? Admirons-les ensemble.

— Taisez-vous ! s'écria la princesse avec une violence subite ; vous n'avez pas le droit de prophétiser : l'avenir est libre, toujours libre.

— Et l'Angleterre ? demanda miss Browning qui n'avait encore rien dit, vous ne parlez pas de l'Angleterre ?

— Vous n'êtes pas des Européens, dit la princesse.

— Pas des Européens ? répondit miss Browning ; en effet, quelquefois je me le dis, quand je pense au pays d'où je viens. Il y a deux mois, j'habitais près de Manchester :

ô l'horreur! On vit là dans quelque chose d'épais, dans un air immonde, on ne sait pas si c'est de la brume ou de la fumée; on veut, à tout instant, comme se défaire d'un voile qui étouffe: et toujours quelque chose tombe à travers cet air: c'est ou de la neige, ou de la pluie, ou autre chose, qu'on ne voit pas, et qui vous transperce. Il y a nuit et jour un fracas d'usine, une odeur de suie qui s'insinue malgré les doubles fenêtres: on n'entend parler que de phtisie et de morts: et, en même temps, à cause du charbon qui ne coûte rien, on cultive les fleurs tout l'hiver. Nulle part, je n'ai vu des roses belles comme en cet enfer: et dans mes souvenirs, c'est un cauchemar de brumes, de roses rouges, de fumées et d'orchidées... et du puritanisme avec cela, du *foot-ball* et de la politique... Oui, vraiment, nous sommes d'un autre monde.

La princesse ramena sur ses épaules le châle qu'elle avait laissé choir.

— Le vent se lève, dit-elle, rentrons!

Elle se leva; nous descendîmes au long des vieux remparts: nous traversâmes l'unique rue du village. Les portes étaient closes, les enfants endormis: mais une vieille, qui, malgré l'heure avancée, travaillait encore à sa fenêtre ouverte, marmotta sur notre passage:

— *Buona notte, principessa!*

— *Buona notte!* répondit la princesse.

Puis, s'adressant à moi :

— Six sous par jour, la malheureuse!... Je travaille à les syndiquer dans toute la Toscane.

Le lendemain matin, vers dix heures, nous partions, mon ami et moi, lorsque la princesse apparut en habit de cheval.

— C'est mon heure, dit-elle. Je vous accompagne.

Elle siffla trois grands chiens qui s'abattirent sur elle, monta la bête qu'on lui amenait et sortit avec nous.

La route, extrêmement belle, allait doucement, et sans un coude, jusqu'au fond de la vallée. La princesse devisait gaiement, nommant les villages, contant des histoires, vieilles légendes, ou potins des hobereaux du pays. Puis, au croisement de deux routes, elle s'arrêta.

— Adieu, dit-elle, vous m'entraînez trop loin. Vous, Walter, je vous verrai bientôt: vous, monsieur, si vous revenez

en Toscane, je vous reverrai, je l'espère ; mais si vous étiez tout à fait aimable, savez-vous ce que vous feriez? vous m'écririez de Paris.

— Quelles nouvelles aimez-vous? lui dis-je. Littéraires, politiques?

— J'aime tout, fit-elle en ouvrant ses grands yeux avec une avidité naïve; mais politiques, politiques surtout. Tâchez qu'on ne soit pas trop mauvais en France ; ici, je fais mon possible. Adieu!

Elle partit dans un sens. Nous partîmes dans l'autre. Une minute passa. Je me retournai. La princesse avait disparu, quoique le cordon blanc de la route s'allongeât indéfiniment. Je regardai Walter, j'étais inquiet, interloqué.

— Walter, lui dis-je, la princesse...

— Eh bien?

— Est-ce que vraiment?...

— Que voulez-vous dire?

— Ai-je fait un rêve? Dois-je croire? Dites-moi...

— Mon cher ami, répondit Walter, vous connaissez notre proverbe : « Dans le calice de toutes les fleurs de Toscane, une fée se tient à l'affût ».

— Répondez-moi, parlez nettement. Existe-t-elle, cette princesse? Ai-je dormi, rêvé?

— Qui sait?



Fiesole. — Deux prêtres traversent la place, marchant vite, entourés d'un essaim de petites filles qui trottinent après eux pour les suivre; deux d'entre elles, les aînées, portent un assez grand panier couvert d'un drap blanc semé de fleurs. Que peut contenir ce panier? Que peuvent escorter ces enfants? Des fleurs pour l'autel, des offrandes? Prêtres et gamines entrent dans l'église; intrigué, j'entre derrière elles.

Les petites filles avaient déposé leur panier, juste au milieu de la nef, sur les dalles. Un des prêtres allumait vivement et distribuait des cierges minces. L'autre, sans plus attendre, avait ouvert son livre, et marmottait des prières. Il allait très rapidement, lisait, et, d'un coup d'œil furtif et circulaire, sur-

veillait les enfants, qui frétillaient, bavardaient et riaient en dessous. L'une, inclinant son cierge, regardait égoutter la cire; le prêtre, sans interrompre son murmure, avançant d'un pas, lança une tape; puis il prit le goupillon, et fit sur le panier un signe de croix.

Une vieille mendiante priait à côté de moi, j'interrogeai :

— Qu'est-ce donc ?

— Une petite fille qu'on enterre, répondit-elle.

— Mais les parents? demandai-je encore.

Elle me regarda une minute, hésitant à répondre à cette question évidemment stupide pour elle, qui ne pouvait concevoir un autre usage que l'usage toscan; enfin elle dit :

— Ils prient à la maison.

La cérémonie était finie. Le prêtre ferma son livre, et les petites filles, se bousculant l'une l'autre, enlevèrent le panier et sortirent joyeuses à la suite du prêtre. Les deux soutanes ondoyaient au vent et fuyaient vite; et les enfants couraient, et le panier dansait. Les deux soutanes tournèrent vers la gauche, dans le chemin en pente qui sépare le théâtre antique du campanile; puis vers la gauche encore, vers le cimetière. Le chemin sinuait à l'ombre et les petites filles allaient devant moi, toujours plus débandées, plus rieuses et causantes, s'attardant à cueillir des fleurs, puis rattrapant à la course leurs amies qui peinaient derrière les soutanes flottantes, un peu lasses, toujours pressées, et le panier funéraire sautillant toujours entre elles deux.

Nous pénétrâmes dans le *campo santo*, jusque tout au fond, à l'entrée d'une sorte de remise. Les prêtres ouvrirent cette remise, ils prirent le panier; rejetant le drap, les fleurs, ils en tirèrent le cercueil et le placèrent sur une table, à côté d'une autre caisse beaucoup plus grande. Ils allumèrent ensuite une petite veilleuse et la suspendirent au mur. Puis ils sortirent, fermèrent la porte, et s'en allèrent : ni l'un ni l'autre n'avait dit un mot. Les enfants filèrent à leur suite, et moi derrière les enfants. Le panier, cette fois vide, dansait plus que jamais.

Le soleil tombe. La silencieuse ivresse du jour qui s'achève et de la nuit qui s'annonce, pénètre choses et gens. Tout a plus

de beauté, de profondeur, de clarté. C'est l'heure où nos pensées

Imitent dans nos cœurs l'allongement des ombres...

Au bout de la place, vers le séminaire, une troupe d'enfants s'assemble et crie. Ce sont de minuscules abbés, élèves du collège ecclésiastique; ils ont huit ans et portent des soutanes qu'ils relèvent, d'ailleurs, montrant leurs jambes nues, pour courir et pour jouer. Ils se bousculent pour entourer un homme qui agite au-dessus de leurs têtes un appareil assez semblable à une chambre noire de photographie.

— Les vues! crie l'homme, les vues merveilleuses! Qui verra les vues merveilleuses?

— Moi! répondent les petits abbés, moi!

— Faites vos choix! L'Enfer? Le Paradis? Paris?

— L'Enfer! crient les enfants.

Et successivement, ils regardent à travers l'objectif.

— Après?

— Paris! crient trente voix d'enfants.

— Après?

Mais un prêtre a paru sur le seuil du collège; il appelle, et tout le petit monde, pris en faute, rentre. Alors je m'approche à mon tour et je demande l'Enfer. Je vois un amoncellement de squelettes et de flammes. Je demande ensuite Paris: Voici le pont des Arts, l'enfilade des quais, l'eau dansante, le ciel d'un bleu léger. Je détache mes yeux : voici Fiesole et la noble grandeur de son crépuscule...

Le théâtre antique est encore ouvert, j'entre et m'assieds sur les degrés de pierre. Mais une bande de Danois, de Suédois, d'Allemands lourds et bruyants envahit les gradins au-dessous de moi, et détruit ma paix. Je les maudis un instant, puis je les regarde. Les Allemands ont de bons ventres, les Scandinaves de beaux teints, roses comme des fleurs, limpides comme des glaces de montagne. Ils ont tous un bel air de santé; leurs éclats de rire argentins s'élèvent et se répercutent sur les flancs nus du vieil Apennin. De quel droit les maudire, ces barbares au cœur pur, ces pèlerins naïfs?

Je m'en vais et rencontre sur la place, causant avec un groupe de citadins flâneurs, le fils de mon aubergiste; et, comme

il est tard, il m'accompagne, et nous rentrons ensemble. C'est un beau garçon, avec de grands cheveux, et un chapeau de feutre mou qui, rejeté très en arrière, lui met autour du front comme une auréole. Il a dix-huit ans, ne veut rien faire et court les filles. Je le tiens de son père qui parfois, me servant à dîner, laisse tout à coup s'attrister son visage affable de Toscan, et me confie ses inquiétudes.

Deux heures ont passé, la nuit est venue. Fiesole, baignée de lune, repose. D'où vient qu'elle est si belle, cette minuscule cité qui vit depuis tant de siècles, suspendue comme une liane de l'une à l'autre des deux cimes de sa colline? Il semble qu'elle possède le don merveilleux d'attirer les hommes et de les retenir.

Qu'étaient ces bandes cyclopéennes qui, par toute l'Europe méridionale, ont bâti ces murs formidables encore? Elles n'ont laissé nul autre vestige, pas une inscription, pas une œuvre d'art. Ont-elles adoré? Elles semblent avoir promené sur la terre vierge un rêve de force et d'orgueil titaniques. Leurs citadelles étaient leurs temples à ces héros grossiers. Ils les élevaient infiniment plus fortes qu'il n'était nécessaire, plus fortes que tout ce que le moyen âge inventa contre l'artillerie naissante. Ils faisaient donc un effort inutile, et l'inutile est signe de foi. Ils ne sentaient le néant de la vie que par les destructions matérielles, et protestaient en créant l'indestructible. Or ces durs cyclopes, rôdant dans la vallée de l'Arno, virent la colline de Fiesole. Elle n'était ni plus élevée ni plus inabordable qu'une autre, ni le fleuve plus navigable à ses pieds. Elle les attira pourtant. Ils montèrent jusqu'à son faîte, et, pendant des années et des années, sans doute, travaillèrent à ceindre la colline d'une ceinture de pierres colossales. Les siècles passèrent, nombreux comme des jours. Qu'arriva-t-il? Des Étrusques, hommes un peu mous, mais ingénieux, remplacèrent les cyclopes. Ils habitèrent la belle colline; ils y menèrent leur vie familiale. Si l'on fouillait bien les cultures à ses flancs, sans doute on trouverait l'entrée de mainte tombe, et, dans la nuit des galeries, mi-étendus sur les sarcophages de terre cuite, des statues de ménages étrusques heureusement enlacés. Mais sur dix siècles de son passé

la colline de Fiesole a ramené les pans de sa robe fleurie.

Rome, la dure Rome, se laissa séduire; elle asservit les aimables cités étrusques et monta, après tant d'autres, les pentes de la colline. Fiesole eut ses villas, ses bains, son théâtre, et, sur la pointe légère qui la domine à l'ouest, elle eut son acropole. Les murailles cyclopéennes, dès longtemps légendaires, servirent de fondations aux constructions romaines. Fiesole devint une ville élégante. On y fabriqua des bronzes, des poteries, des objets d'art. Là, semble-t-il, s'était réfugié quelque chose de cette Italie que Rome opprimait. Si Catulle, Ovide, Virgile, Apulée traversèrent le Val d'Arno, sans doute, regardant la colline de Fiesole, ils pressentirent l'Italie à venir, son lyrisme et sa grâce. Mais le joug romain était écrasant: les Latins qui vivaient à Fiesole durent mal savoir aimer la beauté de leur colline.

Rome lassa. et, parce qu'elle s'était emparée de toute la vie du monde. les hommes, lassés d'elle, se lassèrent du monde entier. On fuit les temples, les cités; on se passionna secrètement pour un pauvre Dieu galiléen dont on se racontait à l'oreille la douloureuse histoire. Il y a, dans le dessin des pentes de Fiesole : quelque chose de glorieux et de pur que l'antiquité n'avait su comprendre ; les premiers chrétiens montèrent à Fiesole : on y voit, aujourd'hui encore, une de leurs plus anciennes basiliques.

Puis vinrent des temps difficiles. Ce fut presque cette fin du monde que les chrétiens annonçaient. L'Empire croula. Toute loi fut oubliée. Des bandes de barbares germains. envahissant l'Italie, s'établissaient sur les hauteurs et rançonnaient les villes. Ils allèrent droit à Fiesole ; et quand, plus tard. Florence, fondée dans la plaine, aux bords de l'Arno, voulut assurer son commerce en désarmant les barons des montagnes, il fallut d'abord assiéger Fiesole. car tous les barbares y étaient montés.

Florence victorieuse aurait pu détruire cette ville qui la menaçait. Mais Fiesole est défendue par un charme plus fort que la mort. Les Florentins ne la détruisirent pas : ils lui donnèrent un évêque.

Alors naquit une Fiesole nouvelle. Elle avait été païenne, barbare ; elle devint toute chrétienne. Elle se construisit une

cathédrale ; elle prit un air de sainteté, révéla des beautés nouvelles. Dante, Giotto, Giottino, s'y vinrent inspirer. Sur ses pentes sévères, les fleurs avaient plus de grâce. La colline de Fiesole devint le mont sacré du mysticisme toscan. Les franciscains voulurent s'y élever un couvent ; ils choisirent cette cime occidentale où l'acropole antique, alors en ruine, offrait ses pierres toutes taillées. Les dominicains s'établirent plus bas : à mi-chemin entre Florence et Fiesole, ils fondèrent une maison de retraite où l'on envoyait de Saint-Marc les frères vieux et fatigués.

Le XVe siècle fut un beau temps pour la colline de Fiesole. San Bernardino de Sienne méditait dans le couvent des franciscains. Fra Beato Angelico peignait dans le couvent des dominicains. Laurent de Médicis dissertait à la Badia avec Ange Politien, Marcel Ficin, le vieux Pic de la Mirandole, Botticelli. Et souvent passait tout auprès d'eux le jeune prieur de Saint-Marc, Gérome Savonarole, qui, par les jours de beau temps, tirant ses frères de leurs cellules, les menait rendre visite à leurs camarades de Fiesole. Il les entraînait derrière lui à travers les vergers fleuris, et parfois, s'asseyant sous un olivier, il s'amusait à découper, dans le bois d'une branche cassée, des images de colombes ou de saints. Mais, en même temps, il parlait. Son regard, son geste, désignaient Florence corrompue, et sa voix était redoutable. Elle prophétisait des choses effrayantes, qui arrivèrent toutes.

Les Français passèrent les monts. L'Italie fut envahie, pillée, dévastée, brûlée ; Savonarole, un instant maître de Florence, fut emprisonné, pendu ; son corps brûlé, ses cendres jetées au fleuve. Les grands Florentins désertèrent leur ville. Léonard s'en fut à Milan, Michel-Ange à Rome. Des bandes d'Espagnols ou de Français montaient parfois la colline. C'étaient de brutaux visiteurs. Ils allumaient de grands feux de paille dans les salles peintes à fresque. Les fers de leurs chevaux rompaient les parquets ouvrés. Les bandes s'éloignaient, les bandes revenaient : mais Fiesole était morte.

Un jour, enfin, tout tressaillit d'un renouveau de vie. L'Italie accablée s'abandonnait ; mais Florence, seule contre tous, voulait vivre encore, et s'armait pour combattre. Le pape et l'empereur marchaient sur la ville obstinée. Michel-Ange était

parmi les Florentins, et voulait résister avec eux jusqu'à la mort. Pour gêner l'ennemi, on résolut de faire le vide autour des murs. Les villas de Fiesole furent rasées en huit jours. Le siège dura de longs mois; Florence avait l'Europe entière contre elle: elle fut prise, et disparut de l'histoire.

Le XVIIe, le XVIIIe siècle, passèrent; une aristocratie sénile causait discrètement sur les pentes de Fiesole, citait Voltaire en frémissant, et tremblait au nom de Rousseau. Il y avait bien à Florence un grand homme, qui n'était ni un charmeur, ni un endormeur : Alfieri ; c'était un être tourmenté, de belle sève italienne et dantesque, révolté contre tout ce qui déformait sa race, et pourtant lui-même déformé. Son esprit avait gardé l'empreinte du XVIIe siècle français. Alfieri dut mal comprendre Fiesole.

Vers les premières années de notre siècle, cinq hommes gravirent la colline de Fiesole. Ils s'appelaient Goethe, Chateaubriand, Shelley, Stendhal, Byron. « Où il y a de la beauté, dit Goethe, il y a de la joie. » — « Où il y a de la beauté, dit Shelley, il y a de la liberté. » — « Où il y a de la beauté, dit Chateaubriand, il y a de l'émotion. » — « Où il y a de la beauté, dit Stendhal, il y a de la passion. » — « Où il y a de la beauté, dit Byron, il y a de la tristesse. » De sa base à son faîte, la colline tressaillit : elle renaissait à la vie. Les inquiets de l'Europe romantique, les isolés, les poètes, montèrent après les cinq grands hommes ; puis, chaque jour plus nombreux, les voyageurs, pèlerins d'un culte inconnu.

Tout en haut de la colline, à l'ouest, dominant Florence et la plus belle des vues, il y a un banc sur lequel on lit cette inscription : « Aux voyageurs de tous les pays du monde, un voyageur anglais reconnaissant ». Et sur ce banc, les voyageurs de tous les pays du monde, solitaires, en famille, ou par couples de jeunes gens, viennent s'asseoir et méditer.

« Fiesole ! Florence ! s'écrient-ils tous, livrez-nous le secret d'une belle existence ! »

DANIEL HALÉVY

OLYMPE DE GOUGES

Condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire le 12 brumaire an II (2 novembre 1793), Olympe de Gouges fut guillotinée le lendemain. Follement héroïque, elle avait bravé l'échafaud jusqu'à le mériter. Son fils, Pierre Aubry, ancien ingénieur devenu officier, la renia le 17 brumaire dans une *Profession de foi civique*, de lâcheté monstrueuse; et, le 27, un journal des plus violents, la *Feuille du salut public*, traçait d'elle ce portrait justifiant le jugement qui l'avait frappée : « Olympe de Gouges, née avec une imagination exaltée, prit son délire pour une inspiration de la nature. Elle commença par déraisonner et finit par adopter le projet des perfides qui voulaient diviser la France ; elle voulut être homme d'État, et il semble que la loi ait puni cette conspiratrice d'avoir oublié les vertus qui conviennent à son sexe. » Le même jour, à la Commune, Chaumette, rabrouant une députation de femmes en bonnets rouges, s'écriait : « Rappelez-vous l'impudente Olympe de Gouges, qui, la première, institua des sociétés de femmes, qui abandonna les soins de son ménage pour se mêler de la république, et dont la tête a tombé *(sic)* sous le fer vengeur des lois. »

Cette femme, qui n'est plus que l'ombre d'un nom, sauf pour de rares curieux, appartient donc à l'histoire, qui l'a jusqu'ici trop dédaignée. Elle ne fut jamais populaire, mais elle marqua dans la tourmente. Elle n'y joua point, comme Théroigne, un rôle sanglant d'amazone. Ce fut une amazone, mais de la plume, une Bradamante bleue. Aveugle souvent en ses jugements tout d'instinct sur les hommes et les choses ; ridicule plus souvent encore dans l'expression de ses enthousiasmes ou de ses haines ; d'ailleurs à moitié folle d'orgueil, et aussi, par instants, bien près du délire de la persécution : mais une des âmes les plus hautes et les plus généreuses de l'époque, l'amour le plus vrai pour les humbles, la passion du bien public, et tout à coup une clairvoyance politique étonnante, s'élevant, lors du procès du roi, jusqu'au don de prophétie, et se rehaussant en outre, cette fois-là, d'une sublimité de courage, qui suffirait pour le rachat des pires extravagances d'admiration de soi.



Elle était née à Montauban, le 7 mai 1748. Lorsqu'elle parut devant le tribunal révolutionnaire, elle avait donc quarante-cinq ans, et non pas trente-huit comme elle le déclara : car un courage manqua devant ses juges à cette femme héroïque, celui de son âge. Faiblesse innocente, curieuse cependant, surtout quand on sait que des amours violentes, le travail, des ambitions déçues, puis la gêne, l'imminence de la pauvreté avaient prématurément vieilli Olympe de Gouges. Il ne restait plus trace, sur ce visage, d'une beauté qui fut célèbre. Les cheveux étaient tout gris. Mais il importait peu au tribunal, et l'amusant mensonge prit rang de vérité par son inscription tranquille au procès-verbal de l'audience.

Le piquant est que le *Bulletin du tribunal révolutionnaire* et d'autres journaux, *Moniteur*, *Révolutions de Paris*, etc., ayant enregistré à leur tour, dans une indifférence absolue, la parole d'obstinée coquetterie, les biographes se la sont transmise, avec leur ordinaire fidélité dans le dévouement à l'erreur. En effet, si Olympe de Gouges avait dit

vrai, c'est en 1755 qu'elle serait née, et c'est bien cette année-là que tous les dictionnaires la font naître. — à l'exception d'un seul (*Grand dictionnaire universel*). Michelet lui-même fut dupe.

On doit féliciter M. Wallon. Avant d'écrire sur Olympe, dans son *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, il prit la peine d'interroger sur elle les Archives nationales : il y trouva, dans un dossier d'une cinquantaine de pièces, un jugement du tribunal civil de la Seine, daté du 4 fructidor an VI, et rectifiant le procès-verbal de l'audience quant à l'âge et aussi quant au nom de famille de la condamnée. Mais il faut croire qu'il est impossible d'être pleinement exact, car M. Wallon, malgré ce document décisif, nous dit qu'elle s'appelait Marie Gouge, alors que le nom très nettement substitué à celui d'Olympe de Gouges est Marie Gouze. Même faute dans un ouvrage d'intérêt local : *Galerie biographique des personnages célèbres de Tarn-et-Garonne*, où c'est même en la transcription de l'acte de naissance que l'on commit l'erreur. Cet acte se trouve aux registres des paroisses de Montauban, et nous apprend que le père de Marie Gouze, Pierre Gouze, était boucher. La femme de ce boucher s'appelait, de son nom de famille, Mouisset ; son prénom était Olympe.

D'où vint le bruit, pendant la Révolution, qu'Olympe de Gouges était bâtarde de Louis XV? En octobre 1792, Léonard Bourdon ayant donné à cette légende un retentissement dangereux, elle se fâcha. Seulement, voici ce qu'elle publiait : « Je ne suis point la fille d'un roi, mais d'une tête couronnée de lauriers, je suis la fille d'un homme célèbre, tant par ses vertus que par ses talents littéraires. » (*Compte moral rendu*). Et le 4 juin 1793, dans son *Testament politique*, si elle laissait encore à deviner le nom, si même, plus mystérieuse, elle n'indiquait cette fois ni l'une ni l'autre des sortes d'illustration du personnage, elle se plaignait, fièrement gémissante, d'avoir été frustrée, par le « fanatisme », de la « fortune » et du « nom d'un père célèbre ». Véritable énigme pour qui n'avait pas lu un roman d'Olympe de Gouges, paru en 1788 et intitulé : *Mémoire de Madame de Valmont sur l'ingratitude et la cruauté de la famille des Flaucourt envers la sienne*, etc., car cet ouvrage bizarre, bâclé, affreusement écrit,

intéressant quand même, est, à n'en pas douter, une autobiographie déguisée, plus ou moins libre en de certains endroits; et c'est un réquisitoire contre la famille des Pompignan, très reconnaissable sous le nom de famille des Flaucourt; et le marquis de Flaucourt, poète tragique, lyrique et catholique, père de madame de Valmont, c'est-à-dire d'Olympe, n'est autre, évidemment, que le poète marquis Le Franc de Pompignan, né à Montauban en 1709 et mort en 1784.

Sous ce titre : *Vers de Madame de Valmont en recevant la triste nouvelle de la mort de son père,* on trouve à la fin du *Mémoire* un résumé, involontairement comique, des doléances filiales de l'auteur :

D'un mortel vertueux, oui, j'ai reçu le jour,
Mais l'affreux fanatisme étouffa son amour.
La mort me l'a ravi, sans que de la nature
Son cœur glacé par l'âge ait senti le murmure.
Cependant, quand mes yeux commençaient à s'ouvrir,
Sur mon sort malheureux il parut s'attendrir.

Et, l'orgueil l'emportant sur les regrets inutiles, Olympe s'écrie :

Je dois à ce grand homme, admiré par la France,
D'un esprit naturel la vive intelligence.

Mais enfin, née de l'adultère, comment pouvait-elle dans son *Testament* parler de ses « droits » méconnus « à la fortune et au nom » de son vrai père? « Au nom », c'est absurde. Ou bien c'est donc qu'elle trouvait plus intéressant de se faire passer pour fille naturelle. Dans le *Mémoire*, l'adultère est conté, même gaiement. L'excuse de la mère est qu'elle se donne, mariée, à un homme que, jeune fille, elle avait aimé, qui l'adorait, voulait l'épouser, et qu'on avait séparé d'elle, envoyé à Paris, d'où il revenait illustre, mais non guéri de l'ancienne passion, après environ quinze ans. Telle est en effet — pour rendre aux personnages le nom qu'ils portent dans le roman — l'histoire des amours du marquis de Flaucourt et d'Olinde, mère de madame de Valmont. Et, circonstance encore atténuante, si l'on veut, le mari d'Olinde était absent quand revint le marquis.

Nous devons à l'obligeance de la mairie de Montauban l'acte de mariage de Pierre Gouze et d'Olympe Mouisset (31 décembre 1737). Pierre Gouze avait vingt et un ans, Olympe Mouisset vingt-quatre ; c'est donc à trente-quatre ans — Marie Gouze étant, on se le rappelle, de 1748, — qu'elle serait devenue la maîtresse de Le Franc de Pompignan, alors peu éloigné de la quarantaine.

On peut se demander, en effet, si Olympe de Gouges n'a pas menti en s'attribuant une origine paternelle doublement flatteuse ; mais, selon nous, ce serait lui faire injure. Si elle souffrait d'une *vanitite* aux crises suraiguës, et s'il y avait en elle, d'ailleurs, un goût dangereux pour le romanesque, il faut songer que c'était, malgré tout, la nature la plus franche, la plus loyale : et, plus on regarde les hauts côtés de son caractère, plus il semble inadmissible qu'elle ait péché contre la vérité, contre l'honneur, aux dépens, à la fois, de sa mère, de son père et du poète célèbre accusé par elle de l'avoir « oubliée au berceau ».

Le boucher Pierre Gouze mourut jeune. Quand, au juste ? nous l'ignorons, mais lorsque Marie Gouze, à dix-sept ans, se maria, Olympe Mouisset était veuve.

C'est à Montauban, et non point à Paris, comme le disent certains dictionnaires, que la future Bradamante bleue devint madame Aubry, du nom de son mari (24 octobre 1765). Union qui, d'ailleurs, ne pouvait pas flatter son jeune orgueil. Nous lisons dans l'acte de mariage : « Louis-Yves Aubry, officier de bouche de messire de Gourgues, intendant de Montauban... » Et, sans doute, il était fier, lui, de servir un personnage aussi important ; pour elle, ambitieuse de naissance, si l'on ose dire, en était-il moins domestique ? Écoutons madame de Valmont. Elle se garde de préciser, mais cette déclaration suffit : « On me maria à un homme que je n'aimais point, et qui n'était ni riche, ni bien né. Je fus sacrifiée sans aucunes raisons qui pussent balancer la répugnance que j'avais pour cet homme. » *Ni riche, ni bien né !* Traduction encore vaniteuse du désespoir de vanité de Marie Gouze, lorsqu'elle dut accepter la main de « l'officier de bouche ».

Quant à sa « répugnance » pour la personne même de cet

Aubry, était-ce l'effet seulement de la vulgarité probable, à tous égards, d'un homme d'aussi basse condition, qualifié nettement de « cuisinier » dans l'acte de naissance de son fils, Pierre Aubry, le 29 août 1766? L'intelligence inculte mais alerte et fiévreuse de la toute jeune fille souffrit certainement du contraste; elle se sentait d'avance *incomprise*, comme on devait dire en 1830, et ce mariage, pour elle forcé, lui apparaissait ce qu'il y a de plus triste peut-être : l'emprisonnement d'une pensée de femme, avide d'espace, auprès d'un mari lourd, véritable geôlier spirituel; mais il est également vraisemblable qu'il s'ajoutait à ces motifs d'aversion une disproportion d'âge choquante pour ses dix-sept ans, pour son éclatante et fraîche beauté méridionale, et, l'on nous passera le mot, — nous dirons bientôt quelle ardente amoureuse fut Olympe de Gouges — pour ses rêves de chair. Louis-Yves Aubry, en effet, qui, à Paris, où il était né, avait été traiteur, ne vint sans doute à Montauban qu'assez tard : et s'il n'était pas vieux, comme on l'a prétendu, c'était, peut-on croire, un homme très mûr.

Le fait est qu'elle s'enfuit du domicile conjugal. Madame de Valmont le confesse, sans indiquer, malheureusement, la date du coup d'État. « Forcée à fuir un époux qui m'était odieux... » écrit-elle au marquis de Flaucourt, et il nous faut deviner l'époque; mais comme Olympe de Gouges, avant d'être femme de lettres, fut des années la courtisane dont nous parlerons, il est évident que sa patience d'épouse fut brève, et l'on a le droit d'imaginer qu'à vingt ans elle s'était affranchie.

Il y aurait peut-être un excès de naïveté à supposer qu'elle s'en alla sans quelque tendre protecteur. Le silence du *Mémoire* sur ce point favoriserait plutôt l'hypothèse contraire. Madame de Valmont prétend avoir été poussée « à venir habiter la capitale » par les conseils « d'une sœur et d'un beau-frère »; ce n'est pas affirmer que ces conseils furent les seules prières et les plus persuasives.

Il faut se représenter Olympe de Gouges avant sa fuite, dans son ménage, comme une Bovary du Midi, précoce. Un mot de madame de Valmont est pleinement d'une Bovary : « Je me sentais dès lors au-dessus de mon état. »

Elle parle aussi d'un « homme de qualité » à qui sa mère la refusa. Les particules, les titres de noblesse éblouissaient la petite provinciale exaltée, de si humble bourgeoisie, qu'était Marie Gouze. En 1788, la femme de lettres ne semble pas consolée encore de ce mariage dont on ne voulut point pour la jeune fille. Nous nous demandons, il est vrai, si « l'homme de qualité » ne se trouva pas sur la route, non de celle-ci, mais de la jeune et mécontente épouse du cuisinier.

Quoi qu'il en soit, l'authenticité de cette union légitime avec l'ex-traiteur, en 1765, fait choir une légende qui avançait le début d'Olympe de Gouges dans la vie d'aventures. Non mariée, mais démunie par ruse de ce que Dumas fils eût appelé son capital, elle serait partie pour Paris avec son séducteur, un monsieur riche. Le détail, extrêmement gaulois, de l'étrange séduction, est dans Restif de la Bretonne, qui n'osait pourtant rien garantir. (*L'Année des dames nationales*).

Est-ce tout de suite après son départ de Montauban qu'elle se fit son nom de guerre ? Probablement. Elle admirait le prénom de sa mère, sonore, pompeux, trop fait pour exciter sa romanesque envie ; elle dira même, beaucoup plus tard, que, si l'on trouve dans ses « discours toutes les vertus de l'égalité », dans sa « physionomie les traits de la liberté », il y a dans ce nom d'Olympe « quelque chose de céleste ». Elle conserva, d'ailleurs, celui de Marie. Au tribunal révolutionnaire elle déclarera : « Marie-Olympe de Gouges, veuve Aubry. » Pour changer « Gouze » en « de Gouges », il lui fallait une faible dépense d'imagination. Orné ou dépourvu de la particule, « Gouges » est de terroir, en quelque sorte, au Quercy. Il y eut à la Constituante un Gouges Cartou, député de la sénéchaussée de Lauzerte (généralité de Montauban). Et certainement on a été frappé du nom de l'intendant que servait Aubry : *Gourgues*, lequel paraîtrait une corruption âprement féodale de *Gouges*, si l'on ne devait plutôt voir dans celui-ci une atténuation euphonique du premier.

Enfin alla-t-elle directement à Paris, comme elle l'affirme ? Un pamphlétaire royaliste, pendant la Révolution, racontait ceci : « Elle plut à un riche marchand de Toulouse qui se

ruina pour elle, passa dans les bras d'un autre négociant dont elle dérangea aussi la fortune », puis « vint à Paris ». *(Folies d'un mois.)* L'auteur de ces *Folies*, l'abbé de Bouyon, se distingua contre Olympe, dans la presse réactionnaire, par une vivacité d'antipathie commandant la défiance ; pourtant, il n'y a rien d'inadmissible aux deux brèves anecdotes qui montrent une mangeuse d'argent dans la très jeune émancipée. D'où seraient venues, d'ailleurs, à l'héroïne de lettres, plus tard, les quatre-vingt mille livres, valeur du mobilier y comprise, qu'elle avait « encore » en 1788, à ce que déclare son *Testament politique* ? Un contemporain évidemment impartial, le libraire Desessarts (*Procès fameux jugés depuis la Révolution*) le dit expressément : elle fut d'abord une femme galante, vivant dans le luxe. Il parle de ses succès « dans la carrière de la galanterie ». Toutefois si, à cause d'elle, quelqu'un se ruina, notre conviction est que, dans aucune liaison, elle ne porta l'avidité basse d'une créature de proie, toute à la volonté de s'enrichir. Elle fut très aimée, on lui fut libéral, elle gaspilla beaucoup et sut, néanmoins, sauver une espèce de fortune ; voilà, pour nous, la vérité. C'était une amoureuse, affirme encore Desessarts ; tellement passionnée, corps et cœur, dès ce printemps de sa vie, qu'elle l'abrégea de ce double excès d'ardeur enivrante. Sa chaude jeunesse se consuma. Elle avait dans le sang le soleil de son Midi, et ce soleil trop fort, bien avant l'été, avant les ambitions et les déceptions, dès son mois de mai, commença de la flétrir. Monselet la compare à une « bacchante affolée ». Pas si folle, puisqu'elle épargna, mais « bacchante » ; donc courtisane, mais point fille.

Desessarts, malheureusement, est d'une discrétion absolue quant aux circonstances et aux objets de ces passions « impétueuses ». Sur la beauté même qui trop vite s'y fana, aucune indication, non plus que chez deux autres contemporains, Proussinalle et Dulaure, disant aussi qu'Olympe de Gouges fut belle. Comme, d'autre part, on ne possède aucun portrait, il reste juste un mot vide.

Pourtant, il est permis de supposer qu'elle était brune. Son caractère autorise l'induction, autant que son Midi. Ce fut une âme brune.

Peut-être aussi elle était grande. La montrant suivie d'un groupe de femmes dans une fête nationale, les *Révolutions de Paris* se moquent de son « maintien », un peu trop comparable à « celui des tambours-majors à la tête de leurs troupes bruyantes ». Enfin, si l'on peut se fier aux prétendus *Mémoires de Fleury*, ouvrage amusant et tout de même précieux de J.-B. Lafitte (1835-1837), elle était maigre. Elle avait, lisons-nous, la poitrine « remarquable par la plus grande concision ». Elle portait un corset « garni ». Non pour tromper les gens d'ailleurs. Elle ne se cachait pas de l'artifice. Même il lui arrivait, trop « muse » et trop pétulante, « d'accorder plus de saillie d'un côté, à l'objet qui de l'autre semblait affecter une plus humble forme ».

L'ordinaire âpreté méprisante des *Folies d'un mois* contre « la pauvre madame de Gouges » fait plus précieuse l'affirmation que voici : « Tout le temps qu'elle a été jeune et jolie », elle a vécu « avec des gens bien nés, riches et honnêtes ». La même gazette dit encore qu' « à Paris » elle vit « les grands ». Desessarts, parlant de ses dons intellectuels, ajoute qu'elle les « perfectionna » par « l'usage du monde ».

Il donne un renseignement d'un autre ordre, fort curieux : « les emportements et les fureurs dont elle accompagnait ses amours » — traduisez : ses jalousies, son despotisme ombrageux, orageux — contribuèrent aussi à écourter sa période de gloire galante, en éloignant des hommes que son esprit, sa vive et souple imagination eussent attirés ou retenus au déclin prématuré de sa « fraîcheur ».

Le premier rêve d'Olympe de Gouges avait été d'être la Ninon de son siècle. Mais elle était née pour échouer dans tous ses desseins, à commencer par celui-là. Le souvenir de la grande séductrice l'inspirera du moins assez heureusement dans la meilleure de ses pièces de théâtre, ou plutôt dans la seule qui ne soit pas mauvaise : *Molière chez Ninon*.



Pour ce rôle de courtisane-reine, où elle ne put se hausser, elle avait cependant, avec sa beauté, avec ses dons d'intelligence et d'imagination, une qualité de surcroît : l'esprit de

mots. Ce n'était pas l'étincelant bonheur, les trouvailles d'épigrammes, de lazzis, du *garroche* merveilleux que fut Sophie Arnould. Mais elle avait ses rencontres de moraliste et, de prime-saut, parfois l'image assez heureuse. Surtout contre les gens qui lui déplaisaient, à qui elle en voulait, ou qui se moquaient d'elle, c'étaient des ripostes cinglantes, de mordantes ironies, une verve à l'emporte-pièce. Elle avait même plus de verve que d'esprit au sens précis du terme. C'était une éloquente, s'abandonnant au flot de son intarissable parole: plutôt encore une stupéfiante bavarde. « Elle parlait beaucoup à la fois, disent joliment les *Mémoires de Fleury*... Elle parlait en triples croches, sans tousser ni moucher, pour ne point avoir d'intervalle : sans gestes, et sans ponctuation aussi, ayant calculé que sur chaque point et sur chaque virgule, on pouvait rattraper une syllabe. » Ce que roulait ce fleuve oratoire impétueux n'était pas toujours mauvais, « au contraire », ajoutent les amusants *Mémoires*.

Avec cela, quand on ne l'irritait pas, ou quand la jalousie ne la rendait pas furieuse, la meilleure femme du monde, et charmante de gaieté.

En outre, du temps de sa vie galante, une coquetterie agitée, *chercheuse*, dont il nous reste dans la préface d'une de ses pièces cette confession gentille : « Je faisais à la journée des toilettes éternelles pour m'embellir. » Un sourire de sa jeunesse est demeuré sur cette phrase.

Quant aux toilettes, elles devaient être assez excentriques. A l'époque où la saisissent les *Mémoires de Fleury*, elle se coiffait d'une « gaze libre et indépendante », qui « bouillonnait sur sa tête, et lui donnait l'apparence d'une femme qui aurait reçu sur les cheveux toute la mousse du savon d'un plat à barbe ». Il est vrai qu'en ce temps-là, ayant réfléchi sur la circulation du sang, elle ne voulait point la « gêner, et, sur leur trône, obstruer les idées ».

Comment, et quand au juste s'opéra la transformation de la courtisane en femme de lettres? En 1784, la Comédie-Française reçut, sans d'ailleurs savoir qu'Olympe de Gouges en était l'auteur, un drame, *Zamor et Mirza ou l'Heureux Naufrage*, qui finit par être représenté en décembre 1789, sous le titre clair et, alors, passionnant : *l'Esclavage des*

Nègres. C'était le coup d'essai littéraire de l'amoureuse, et même Olympe assure qu'elle fit cette première pièce en 1782. Elle avait donc ou allait avoir trente-quatre ans, lorsque lui vint l'envie — ardente, cela va sans dire, — d'une gloire nouvelle et supérieure. La crise était fatale, mais peut-être n'eût-elle éclaté que vers la quarantaine, si la beauté de la fougueuse Laïs, plus résistante, n'avait pas connu son automne si tôt. Aux premiers avertissements trop sévères du miroir, la passion maîtresse de cette âme de feu, l'ambition, la jeta naturellement au Satan de la littérature. Le cas littéraire d'Olympe de Gouges, analogue à beaucoup d'autres en l'histoire des femmes écrivains, semble en effet un cas de possession. Rien ne put exorciser la malheureuse, pas même la Révolution, qui lui ouvrit, au contraire, une carrière nouvelle d'écrivain patriote, sans la détacher de la littérature proprement dite, du théâtre, du roman.

Joignons le désir d'augmenter ses ressources, à l'heure où elle sent qu'elle ne peut plus compter sur des amours prodigues. Sur les quatre-vingt mille francs qu'elle aurait eus « encore » en 1788, trente mille étaient représentés par ses meubles; mettons qu'en 1782 elle possédât, ce mobilier mis à part, près de cent mille livres. C'est nous montrer, sans doute, généreux : et, à coup sûr, pour une petite bourgeoise, c'eût été réellement une fortune. Mais Olympe dira en 1789 : « Je suis pauvre », et elle sera sincère. Elle ajoutera, non moins sincèrement : « J'ai la fierté qui convient à mon sort. » Son orgueil, en effet, la soutint ; mais certainement le théâtre avait dû lui apparaître comme une source à la fois de gloire et de revenus. Peut-être, aussi, sa conscience, éveillée par l'approche de la retraite forcée, commença-t-elle à lui montrer, vers 1782, comme peu *noble* le métier de la galanterie. En 1789, du moins, elle s'écriera : « Oui, citoyens, n'ayant pas de fortune, j'ai entrepris de m'en procurer une par une noble émulation. »

Joignons encore l'influence de ses relations dans le monde des lettres. Elle fit présenter l'*Heureux Naufrage* à la Comédie par Suard, membre de l'Académie française et censeur.

Dans une querelle avec l'acteur Florence de la Comédie, en 1787, semble-t-il, on la voit au bras de Cubières. Puis la

préface de *Molière chez Ninon* (1788) nous apprend qu'avant de lire cette pièce au comité, elle la soumit à la critique des auteurs « les plus recommandables du siècle », dont Palissot, Mercier, Lemierre. Elle avait essayé de se faire un protecteur de Beaumarchais, un collaborateur aussi, masqué. Elle lui porta ou lui envoya manuscrites « ses premières productions ». sollicitant des conseils. Il en donna « par écrit ». Mais il eut le malheur de trouver détestable une pièce qui l'était, le *Mariage inattendu de Chérubin*. L'hommage discipulaire poussé jusqu'à l'emprunt des personnages l'avait même, pensons-nous, quelque peu irrité. Un jour, elle alla chez lui pour réclamer son aide contre la Comédie, qui différait sans cesse la représentation de *Zamor et Mirza* ; il ne voulut pas la recevoir, il la fit congédier par son suisse. Alors elle jura de se venger. Nous n'avons pu mettre la main sur une petite pièce, *Réminiscence*, où, paraît-il, sa rancune s'épanchait, et qui, d'ailleurs, ne fut pas représentée. Mais, ayant raconté sa visite dans la préface du *Mariage inattendu de Chérubin* (1786), — c'était une *préfacière* terrible, il lui arrivait même, ayant *préfacé*, de *postfacer*, — elle accuse tout net Beaumarchais, deux ans plus tard, de jalousie littéraire : « J'étais rivale de ses talents » et, pour ce protecteur du Sexe, « j'en devenais un homme redoutable ». (*Préface du Philosophe corrigé*, 1788). Il avait alors commis le crime de répandre le bruit qu'elle n'était pas l'auteur de ses pièces ; qu'elle avait pour le moins des « teinturiers ». Elle en écume de rage et fait à son ennemi la délirante proposition suivante : « Je parie cent louis, vous en mettrez mille. En comparaison de nos deux fortunes, c'est vous faire une offre très raisonnable. Je gage donc de composer, en présence de tout Paris assemblé, s'il se peut, dans un même lieu, une pièce de théâtre sur tel sujet qu'on voudra me le donner, ou de mon invention, quand on me prendrait même au dépourvu. » Il faut détacher le dernier trait, qui n'est plus de folie, mais d'un comique touchant : « Les cent louis ou les mille louis du perdant seront employés à marier six jeunes filles. »

En 1788 elle connaissait, plus ou moins, Cailhava, La Harpe et maints petits auteurs, faiseurs de vaudevilles, gazetiers, critiques, pour lesquels, prétendra le *Petit dictionnaire*

des grands hommes (1791), dans un article plus que méchant, grossier, « elle se serait fendue en deux ». Elle connaît ou connaîtra Dulaure. En 1792, Bernardin de Saint-Pierre lui dira : « Vous êtes un ange de paix. » Mais de tous les hommes de lettres qui, à des degrés divers, furent les amis d'Olympe, c'est Mercier qu'elle préférera, qui seul l'aima d'amitié vraie.

Fut-il son amant ? L'inventaire officiel des papiers de toute espèce ayant appartenu à Olympe de Gouges fut déposé au greffe du tribunal révolutionnaire, le 22 frimaire an II (12 décembre 1793) ; la pièce est aux Archives nationales. Il y est fait mention d'un paquet de lettres, « sur lequel Mercier et Mme Degouge ». Il se trouvait d'ailleurs, parmi ces papiers, bien d'autres choses qui, sans doute, eussent permis d'élucider en cette biographie les points obscurs, notamment un paquet de « vieilles lettres », une liasse « de lettres amoureuses », des lettres encore, dont plusieurs de Duport, — évidemment Duport-Dutertre, qu'Olympe sollicita pour son fils, — un *Précis de la vie de l'auteur* ; sans compter des comédies et des drames manuscrits, en abondance. Nous avons fait des recherches ; nous en avons fait faire : tout semble perdu. Mais il y a plus que de l'amitié dans cette phrase d'Olympe, en 1788 : « M. Mercier, que je chéris et que j'estime à plus d'un titre, est un parfait honnête homme. » (*Réflexions sur les hommes nègres.*)

En 1788, Mercier, qui publiait depuis six ans, à ses heures, les volumes successifs de son admirable *Tableau de Paris*, avait quarante-huit ans. Monselet, dans une étude piquante sur l'homme et l'œuvre, — celui-là aussi original que celle-ci, — dit qu'il était alors « un peu gros » ; mais il avait la physionomie la plus expressive, « l'œil ouvert et souriant, le nez mobile, la bouche serrée, fine et spirituelle, un grand air de franchise ». De son côté, bien que fort défraîchie, Olympe, avec sa verve, son *diable au corps*, pouvait séduire peut-être un écrivain de cet âge, au caractère bizarre et fier, comme elle, et comme elle très bavard. Et il y avait entre eux tant d'autres affinités ! J.-B. Lafitte a pu dire, dans les *Mémoires de Fleury* : « Il me semblait voir en elle le frère cadet de Mercier, ayant pris cornette et jupon, avec cette différence que, pour écrire, madame de G*** semblait mettre

toujours un fourreau à sa plume, et que Mercier était souvent ce fourreau qui fait écrire mal : mais, comme Mercier, elle avait des idées de l'autre monde, qu'elle pouvait faire adopter aux gens de celui-ci. Comme Mercier, elle était généreuse, bonne, compatissante, humaine. »

Il se peut, d'ailleurs, qu'Olympe et Mercier se soient connus deux ou trois ans plus tôt que nous n'avons dit. C'est même à croire. En 1781, sans doute, il était allé s'établir en Suisse, à Neufchâtel. Mais avant son retour définitif, il rompit certainement plus d'une fois son ban tout volontaire.

Une singulière analogie de destinée put donc faire naître, avant 1788, la liaison, peut-être amoureuse, de la femme auteur et de l'ancien dramaturge. Il avait eu, en effet, dans sa jeunesse, contre la *Comédie Française*, des griefs pareils à ceux qui, de 1784 à 1790, s'accumulèrent sur la route calamiteuse de la pauvre Olympe. On avait ajourné indéfiniment la représentation d'une pièce de lui, reçue : on en avait refusé deux ou trois autres. N'arrivant pas à faire jouer *l'Heureux Naufrage*, Olympe lut un acte, *Lucinde et Cardenio*, qu'on n'accepta point, puis *Molière chez Ninon*, qu'on aurait pu recevoir, mais dont le refus concerté s'aggrava d'insolences comiques assez lâches. La victime se vengea brillamment, du reste, dans la préface de la pièce et encore mieux dans une brochure de cinquante pages, les *Comédiens démasqués* (1790), récit complet des vexations et perfidies qu'elle avait eu à subir.

Mercier passait pour son teinturier ordinaire. Selon nous, sauf peut-être à *Molière chez Ninon*, il ne mit sérieusement la main à aucune pièce d'Olympe.

Sans parler de *Zamor et Mirza*, *le Mariage inattendu de Chérubin*, *l'Homme généreux* (1786), *le Philosophe corrigé* (1788) et, de 1790 à 1793, *le Couvent ou les vœux forcés*, *Mirabeau aux Champs-Élysées*, *l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles* — c'est à peu près tout ce qui fut imprimé — composent un théâtre vraiment trop mauvais. D'autre part, à la suivre, il n'aurait plus eu d'heures pour lui-même. « L'activité de dix secrétaires ne suffirait pas à la fécondité de mon imagination, — déclarait-elle dans la préface du *Mariage inattendu de Chérubin*. — J'ai trente pièces au moins ». Elle en

convenait : beaucoup étaient loin d'être bonnes, mais « j'en ai dix qui ne sont pas dépourvues de sens commun ». En 1789, elle ne se vantera pas encore d'avoir dramatiquement produit davantage : seulement, les trente pièces seront dignes cette fois d'être mises « à l'étude » ; — et en juin 1793, dans son *Testament politique*, il s'agira de « quelques centaines » de manuscrits dont elle dira tranquillement : « Je les donne à la Comédie-Française ». Certes, là, elle hâblait, et ferme. Mais quoi ! voici plus fort et c'est de 1792 : « Si quelque financier, amateur d'esprit et de gloire d'autrui, voulait faire l'acquisition de mille et un manuscrits, je suis prête à traiter avec lui à bon compte. » Or, nous avons bien dit qu'on trouva d'elle quantité de pièces manuscrites ; mais quinze ou seize, c'est beaucoup, il nous semble. Ajoutons-y des actes, deux ou trois, comme *les Démocrates et les Aristocrates*, et un drame en cinq actes, *le Danger du préjugé ou l'École des hommes*, non mentionné dans l'inventaire judiciaire du 12 décembre, mais dont elle parle dans une brochure de 1790 : on demeure étrangement loin au-dessous du chiffre formidable accusé par elle.

Puis, les pièces de l'inventaire, est-ce qu'elles étaient finies, toutes ? Il y a, aux Archives nationales, une copie du premier acte et des quatre premières scènes du second d'un drame, *la France sauvée ou le tyran détrôné*, qui devait avoir cinq actes : les eut-il ? — Ce que l'on possède est d'ailleurs absurde et fou. Avec la complicité de Marat et de Robespierre, la reine a organisé pour la nuit qui va venir, du 9 au 10 août, un abominable guet-apens où seront massacrés des milliers de Jacobins, lancés contre le château par les deux traîtres. « J'aime ces hommes entreprenants, dit l'Autrichienne, comme l'appelaient les feuilles révolutionnaires, ils possèdent l'art de tromper profondément les faibles humains. » Barnave, par amour, mais plus encore par ambition, veut enlever Madame Élisabeth, sœur du roi, et l'épouser. Celle-ci n'a pas la force de résister au troublant orateur, qu'elle adore. « Il faut, s'écrie-t-elle, céder à vos transports... je suivrai mon époux. »

Olympe s'était donné un rôle dans ce drame. Elle se présente au château, demandant à voir la reine : son but est

d'essayer de sauver la monarchie d'un crime, en montrant au bout la catastrophe. Elle est reçue par la princesse de Lamballe, hautaine ; mais de son ironie civique elle foudroie cette superbe : elle dit ce qu'elle est venue dire, et elle sort fièrement, sur ce mot à un domestique choqué de l'attitude : « Baisse les yeux, rampant valet d'une esclave. » La reine, qui écoutait cachée, va s'avouer « émue, frappée ».

Si Olympe avait voulu, du reste, elle aurait fait les centaines de pièces dont elle s'attribuait la maternité dans son *Testament*. Quatre heures lui suffisaient pour un acte, vingt-quatre pour une grande pièce. *Molière chez Ninon* lui prit six jours.

Dulaure assure qu'elle ne savait ni lire ni écrire. C'est une erreur ; mais il est vrai qu'on ne lui avait pas même appris à lire dans son enfance. Elle disait en 1790 : « Moi qui à peine sais épeler le français. » *(Départ de M. Necker et de madame de Gouges)*. Ce n'était point une vantardise à rebours, bien qu'elle fût trop glorieuse de ne rien devoir qu'à la nature, et qu'elle tînt violemment à ce que nul n'ignorât son ignorance. Pièces de théâtre, romans, brochures politiques, placards, tout fut dicté. On a un petit billet de sa main, aux Archives nationales : mais l'écriture de ce billet, les signatures qui se trouvent au même carton et qui, d'ailleurs, varient — tantôt elle signe de Gouge ou de Gouges avec Olimpe ou Olympe, tantôt Olimpe Degouges — témoignent assez que le maniement de la plume lui fut jusqu'à la fin très pénible. Il s'est vendu, à différentes époques, des lettres d'elle ; nous ne les connaissons pas, mais l'*Amateur d'autographes* nous en est garant : une seule exceptée, d'une page, entièrement de la main d'Olympe, il n'y avait d'autographe dans les autres que la signature. Même, arrêtée, de la mairie où elle est détenue, elle dicte ses lettres ; elle les dictera dans ses deux prisons, enfin à la Conciergerie, le 2 novembre, après sa condamnation, et le 3, où elle fut décapitée. Sa dernière lettre, — à son fils, pour lui crier parmi ses larmes son désespoir de mère, — elle essaiera, il est vrai, de la finir elle-même. Elle tracera difficilement quelques lignes, une dizaine, d'une orthographe encore pire que l'écriture. Celle-ci monte laborieuse, volontaire, celle-là rend presque indéchiffrables

des mots importants. Misérable adieu, plus douloureux au cœur, de l'être tant au regard. Nous l'oubliions il y a un instant; il faut le joindre au petit billet que nous avons dit...

En 1848, il y eut des femmes qui s'appelèrent les *Vésuviennes*. Avec son ignorance dans ses illusions, avec sa déplorable fougue de fécondité, Olympe de Gouges apparaît en définitive, dans son théâtre, *Molière chez Ninon* restant à part, la Vésuvienne du puéril ou du banal, du médiocre ou du pire. Cependant elle n'avait pas tort quand elle parlait de ses dons. Il y avait dans cette tête brûlante du génie en puissance; il y resta.

*
* *

« Personne n'ignore que j'ai élevé publiquement la voix la première contre le despotisme ». *(L'esprit français, 1792)*. A partir de la Révolution, ce fut un de ses orgueils : non seulement elle l'avait prévue, — et « depuis quinze ans », assurait-elle, — mais elle avait énergiquement contribué à la préparer. Pour un peu elle eût dit qu'on la lui devait. Combien de fois rappela-t-elle ses premières brochures patriotiques, antérieures effectivement à la réunion des États Généraux ! Deux, même, sont de 1788. Ce qu'elle oubliait, c'est qu'il y avait eu cette année-là beaucoup d'autres ouvrages politiques, nés comme les siens du grand souffle précurseur de la Révolution.

Mais elle faisait remonter ses titres de pionnière « patriote » jusqu'à son drame de *Zamor et Mirza*; et il est certain que *Zamor et Mirza*, littérairement ridicule, était une pièce révolutionnaire de tendance, puisqu'elle aboutissait sentimentalement à la condamnation de l'esclavage.

Cependant, sa première brochure : *Lettre au peuple ou Projet d'une caisse patriotique*, était aussi modérée sous le point de vue politique, que sagace et généreuse au point de vue social. Elle blâmait les « discours » ou « écrits séditieux » par lesquels on excitait le peuple. Elle louait la bonté, la clémence du Roi. Elle ne voulait pas qu'on fît aucune réforme dans la maison du maître de « la première cour de l'Europe »; elle en considérait l'éclat comme nécessaire pour « la vénération » dont les sujets devaient entourer le monarque, et aussi pour inspirer à l'étranger « la plus haute idée des

ressources de la Nation ». Mais par là, elle était d'accord avec le sentiment général du Tiers. Ce qui lui fait grand honneur en ce premier opuscule patriotique, c'est l'ardent souci qu'elle y montre de la misère populaire, à Paris et en province. On la sent émue d'une pitié large et profonde. Ce que nous appellerions, d'un terme alors inconnu, son *altruisme*, ou encore, sa passion de solidarité, se manifeste en des lignes qui la font aimer, et dans la proposition d'un impôt volontaire comme remède au *déficit*.

Peu après cette *Lettre au peuple*, parurent ses *Remarques patriotiques*, puis le *Bonheur primitif de l'homme*. « Le premier de ces deux ouvrages, dit-elle dans sa réponse à Bourdon, traitait énergiquement des misères du peuple (c'était à l'entrée du grand hiver). Cet imprimé effraya les riches particuliers et la cour. La bienfaisance se répandit avec profusion sur les pauvres manouvriers sans travail. Je proposai les ateliers publics : on les adopta : et je puis me glorifier d'avoir électrisé les cœurs de cette sainte humanité. » De la première des deux brochures, citons quelques traits : « Le peuple souffre et le monarque gémit... Dans une semblable calamité, barons, marquis, comtes, ducs, princes, évêques, archevêques, éminences, tout doit être citoyen. » — Une « quantité innombrable d'ouvriers » sont « sans état et sans pain... Le riche impitoyable cache son argent. » — Il faut faire des « exemples effrayants » contre les agioteurs et les accapareurs ; ouvrir des maisons de refuge « pour les vieillards sans force, les enfants sans appui », pour les veuves de la classe ouvrière « qui perdent leurs maris subitement », procurer du travail aux ouvriers valides dans ces mêmes asiles, livrer enfin les terres en friche, soit à des sociétés, soit à des individus qui en recevraient chacun « la portion qu'il pourrait cultiver ». Et elle revient sur son projet de Caisse patriotique, en y joignant un projet d'impôt sur le luxe... Mais, d'autre part, c'est le royalisme enthousiaste de la *Lettre au peuple*, encore plus exalté, plus tendrement confiant. Elle a vu, dans un songe, le Roi et la Reine sur un char ; à côté d'eux, un arbre pliant sous le faix de fruits « superbes » ; la Reine secoue les branches merveilleuses, et les fruits tombent aux mains du peuple qui s'agenouille.

« La révolution s'opère », autrement dit, les États Généraux se sont réunis. Elle court à Versailles. C'en est fait, du moins elle le croit, des rêves de succès dramatiques. « Laissant là comités, tripoteries, rôles, pièces, acteurs et actrices, je ne vois plus que plans de bonheur public! » (*Les Comédiens démasqués*). Cependant elle n'avait pas oublié, dans *les Remarques patriotiques*, les dieux et déesses du tripot, dont elle proposait qu'on prît « la moitié de leurs profits tous les ans jusqu'à la liquidation de la dette nationale ». Elle étendait sans doute l'idée d'un impôt sur les théâtres à toutes les scènes parisiennes et de province. Dans *le Bonheur primitif de l'homme* elle demandait la création d'un second Théâtre Français: on l'appellerait le Théâtre National; et dans le plan qu'elle traçait pour l'organisation et le fonctionnement de cette nouvelle institution dramatique d'État, se donnait carrière son *féminisme*. Elle voulait que ce second Théâtre-Français fût « celui des femmes ». On n'y jouerait que des pièces de femmes. Si, toutefois, la production féminine ne suffisait point, on se rabattrait sur les pièces « morales » d'auteurs masculins « estimables »: et cette espèce de parenthèse contre une objection à prévoir lui est une occasion de citer Mercier, de publier ici l'admiration de son amitié pour le théâtre de ce dédaigné de la Comédie, où se trouve, déclare-t-elle, un sentiment « vrai », « des situations déchirantes ».

En politique elle demeure d'une modération telle, qu'elle dictera huit pages sous ce titre: *Pour sauver la patrie, il faut respecter les trois ordres*. Puis c'est le *Cri du sage*, où elle dénie au Tiers « le droit de légiférer à lui seul ». Et c'est le *Discours de l'aveugle aux Français*, où, secrètement entichée d'*aristocratie*, l'étonnante *patriote* demande: « Qu'importe au roi, qu'importe au citoyen affligé, qu'importe au peuple malheureux, qu'on délibère par tête ou par ordre? »

Cependant, les trois ordres s'étant réunis le 27 juin, l'*Assemblée nationale* — suivant le nom que le Tiers s'était donné le 17 — se trouva réellement formée. Olympe en est ravie. Elle exprime sa joie dans *Mes Vœux sont remplis*. Mais quelle idée, peu après, de demander la suspension des séances pendant « un mois ou six semaines »! Ce n'eût pas été le bon moyen de calmer les têtes, ainsi qu'elle l'espérait; au contraire: mais

cela prouve combien elle était à son insu réactionnaire politiquement, en 1789.

A son insu et, tour à tour, de façon très consciente. Elle veut la suppression des « abus » ; elle rêve et propose des réformes humanitaires qui pourraient faire dire qu'elle était *socialiste* — ses « ateliers publics », n'est-ce point les « ateliers nationaux » de 1848? — et d'un autre côté elle tremble d'une peur religieuse au pressentiment d'innovations successives dans l'ordre politique, gagnant peu à peu jusqu'aux « fondations », ainsi qu'elle parlait, de « la monarchie française ».

Elle admire Necker, mais il faudrait rappeler Calonne, « véritable homme d'État, et qui me paraît innocent ». Elle voudrait « les unir, les voir placés tous deux à la tête du Conseil ». Bailly lui impose : c'est un « homme de poids, de mérite », il a le « ton noble ». Mirabeau, pour l'instant, lui plaît beaucoup moins. Elle se passionnera pour La Fayette ; mais quelle horreur pour les journées d'octobre, pour les « infâmes brigands qui ont assailli et repoussé les gardes du corps, enfoncé les portes du palais de nos rois, égorgé sans pitié des sentinelles qui devaient mourir dans leur poste, violé l'appartement du souverain et poursuivi la reine jusque dans son lit ! » (*Départ de M. Necker et de madame de Gouges*). Dans la même brochure elle parle avec enthousiasme du marquis de Favras, iniquement condamné d'ailleurs.

Un mot résumerait tout : c'est une femme de l'ancienne France. La Révolution l'attire et l'épouvante. Elle va bien au delà, sous des points de vue qui lui sont propres : en philosophe *sensible*, ou, à mieux dire, en créature de grand cœur ; mais la vieille société monarchique et aristocratique avait pénétré son imagination du charme qu'un mot de Talleyrand a immortalisé sur la douceur de vivre aux années brillantes d'avant 89. Elle est « peuple », mais également aristocrate : elle est XVIIIe siècle.

Le départ des princes après le 14 juillet et les journées d'octobre la désolent. Elle supplie le Roi de les inviter à revenir, de leur en donner l'ordre. Cela tournera chez elle à l'idée fixe. Elle voudra un jour que Louis XVI l'envoie auprès de Monsieur et du comte d'Artois pour les ramener

en France. Elle était, bien entendu, pour le veto royal absolu.

Mais ces brochures, qui se succédaient si rapidement, trouvaient-elles beaucoup de lecteurs? faisaient-elles à Olympe un public politique? On l'a vue se vanter du succès des deux premières; pourtant, avant la fin de 89, elle gémit déjà de ce qu'on « dédaigne les projets d'une femme ». — En avril 1791, elle se plaindra de l'Assemblée nationale avec un orgueil amer : « Je dénonce, dira-t-elle, son indifférence pour moi à la postérité. Elle a reçu la collection de mes ouvrages, chaque membre en particulier; le seul qui m'a témoigné sa gratitude, est l'incomparable Mirabeau. » — En septembre 1791, nouvelles lamentations. On l'accuse d'aristocratie, et même certains députés « opinent, m'a-t-on dit, que je suis folle ».

Ses premières brochures étaient anonymes. Cela peut surprendre de sa vanité. Mais elle avoue qu'elle mettait ses amis dans la confidence, et aussi « tous ceux » à qui elle adressait ces « productions ». Les journaux les recevaient, il va sans dire, avec prière d'en parler. Et quelquefois la requête avait le ton d'un ordre. Le *Journal de Paris* n'ayant pas rendu compte de la *Lettre au peuple*, ni des *Remarques patriotiques*, Olympe se fâche, menace. Pourtant il vaut mieux se taire que la railler. Au rédacteur du *Petit Almanach de nos Grandes femmes* (1789), qui a eu ce dernier courage, elle propose un duel au pistolet « à trois pieds dans la terre et à quatre de distance ». Elle ajoute même dans sa fureur et son mépris : « Je vous donnerai l'avantage du premier coup, persuadée que vous tremblerez assez pour me manquer. » Puis, devinerait-on pourquoi elle avait d'abord résolu de garder l'anonyme devant le public? Parce que, disait-elle, son nom « deviendrait trop fameux », ce qui pourrait l'enorgueillir, lui enlever sa « simplicité » naturelle. La foule ayant mis peu d'empressement à la troubler dans cette « simplicité », elle signa. Le *Discours de l'aveugle aux Français* parut avec son nom, qu'elle se décidait « à faire sortir du sein des ténèbres », afin, selon elle, qu'on ne lui contestât plus la paternité de ses ouvrages.

En 1790, elle fut un instant si découragée, que l'idée lui vint de quitter la France. Mais, à travers tout, sa foi dans son « génie » en politique resta entière. Elle pourra dire qu'elle

est née malheureuse, se croire persécutée des hommes et du destin, elle demeurera convaincue que « le ciel *l*'inspire ».

En réalité, sa première illumination est du 21 juin 1791, jour où la fuite du roi la fit brusquement républicaine. La duplicité de Louis XVI qui, le 23 avril précédent, avait dit à une députation de la Constituante : « Si l'Assemblée pouvait lire au fond de mon cœur, elle n'y verrait que des sentiments propres à justifier la confiance de la nation », fit une telle impression sur la sensibilité d'Olympe, que subitement cette *royaliste-patriote* se trouva d'accord avec le Paris révolutionnaire le plus avancé, pour demander la déchéance du « traître ». Le mot est d'elle.

Il est vrai que Louis XVI, ramené de Varennes à Paris, consigné aux Tuileries sous la garde de La Fayette, et suspendu de toutes ses fonctions par l'Assemblée qui en avait assumé le poids dès le 21 juin, émut de pitié la républicaine d'un jour, la refit royaliste. Avec un tendre et subtil repentir, elle distingua, dans une brochure (*Sera-t-il roi ? ne le sera-t-il pas ?*), entre l'homme et le roi, celui-ci coupable, celui-là poussé à bout par « des vexations continuelles », égaré par des conseils perfides, bref, innocent. Conclusion à la fois illogique et prévue : il faut rendre au roi son pouvoir. C'est d'ailleurs, comme on sait, ce que fit l'Assemblée, profondément monarchiste.

Cependant l'arrestation de Varennes, irréparable malheur pour le roi et la Révolution, avait désolé Olympe de Gouges. Du moins, après le 10 août, jugeant avec un sens politique remarquable l'erreur de la Constituante à l'égard de la royauté maintenue, mais dégradée, Olympe affirmera qu'elle avait « prévu » les résultats inévitables et lamentables d'une telle contradiction. Elle trouvera cette formule heureuse : « l'Assemblée constituante avilissait les tyrans, et les conservait » : d'où, nécessairement, dira-t-elle, « un gouvernement monstrueux », puis la journée de sang où sombra ce qu'on s'était obstiné à garder de monarchie.

Une des raisons du succès de *la Révolution*, d'Edgar Quinet, fut le développement de cette vue d'Olympe. Non pas, certes, que l'historien-philosophe si convaincu, si probe, doive être soupçonné de plagiat. Sans aucun doute,

il ignorait le *Compte moral rendu*, où se trouve la juste et forte idée, mais la rencontre est curieuse. « Que de sang n'eût-on pas épargné! » s'écrie-t-il, si l'on avait prononcé le divorce entre le principe monarchique et le droit nouveau ou national le jour où il n'y eut plus « d'alliance ni de réconciliation possible ». Il est vrai que ce jour, Quinet le fixe presque au début du grand conflit, en 1789, après l'insurrection triomphante des 5 et 6 octobre. Il n'a pas tort, mais c'est après le 21 juin surtout qu'il rend sensible l'incompatibilité des deux principes. Relisez le chapitre de *la Révolution* intitulé : *Faux jugements portés sur l'évasion de Louis XVI*. C'est d'une admirable dialectique. Or, non seulement dans une brochure d'Olympe de Gouges, dont nous n'avons pas encore parlé et qu'il faut rapprocher du *Compte moral rendu* — la *Fierté de l'innocence* (1792) — il y a ce cri, motivé par le 10 août : « Si l'on avait voulu m'écouter *(lors de la fuite du roi spécialement)*, que de sang on aurait épargné! » — mais c'est aussi dans cette *Fierté de l'innocence*, qualifiée par Michelet de « très noble pamphlet », qu'il y a sur Louis XVI reconnu à Varennes : « Combien j'ai maudit son arrestation! »

Jusqu'au 10 août, elle va désormais battre la campagne. Tantôt réactionnaire, tantôt Girondine; partisan d'une guerre de propagande, déclarant : « La France étant devenue la mère de tous les peuples, doit détruire tous les tyrans de la terre » (avril 1792), puis, dans la même brochure, le *Bon sens français*, condamnant la fête des soldats de Châteauvieux, qui fut une manifestation pacifique enthousiaste des sentiments du Paris populaire.

Elle avait dédié le *Bon sens français* aux Jacobins. Ceux-ci ayant refusé l'hommage, elle les attaqua furieusement, sans penser qu'elle se rendait ridicule. Elle appelait leur club « un repaire de scélérats », « une caverne de brigands » (*Grande éclipse du soleil jacobiniste et de la lune feuillantine*, mai 1792).

Enfin, le dimanche 3 juin, elle eut la gloire fâcheuse de parader dans une cérémonie officielle, qui sembla, suivant le mot de Robespierre, « une représaille à la fête de la liberté des soldats de Châteauvieux ». C'était effectivement la fête de *la Loi*, célébrée en l'honneur de Simoneau, maire d'Étampes, assassiné le 3 mars, sur la place du Marché d'Étampes, dans

une émeute provoquée par la rareté des subsistances et la cherté des grains. Le 18 mars, l'Assemblée avait décrété qu'il serait décerné à Simoneau des honneurs funèbres, puis, le 12 mai, que la cérémonie serait « nationale », « consacrée au respect de la loi ». Le 20 mai, Olympe de Gouges se présenta, suivie d'un petit groupe de citoyennes, à la barre de l'Assemblée, et lut une pétition patriotico-féministe, dont voici le plus intéressant : « Que toutes les femmes, couvertes du crêpe de la douleur, précèdent le sarcophage, et qu'une bannière, où sera représentée l'action héroïque de ce grand homme, avec cette inscription : *A Simoneau les femmes reconnaissantes*, soit déposée par elles au Panthéon français, si le Champ de Mars nous est fermé. Rappelez-vous que chez les peuples les plus fameux, les femmes couronnaient les héros... Ouvrez-nous la barrière de l'honneur, et nous vous montrerons le chemin de toutes les vertus. » Cela fut applaudi, mais il n'y eut guère, le 3 juin, derrière Olympe, que le petit groupe féministe du 20 mai.

Le 10 août la refit républicaine. Mais elle le fut à sa manière, jusqu'à vouloir défendre Louis XVI. Elle s'offrit pour cette tâche à la Convention, le 15 décembre ; et ce fut le coup dont elle-même s'acheva dans l'opinion des clubs et des journaux. Cependant, c'est bien l'acte sublime de sa vie.

Doublement sublime, car il ne jaillit pas de la seule pitié, mais, plus encore, d'une seconde et supérieure illumination politique chez Olympe de Gouges. Le malheur est que la lettre où l'héroïque voyante fit son offre à la Convention laisse tant à désirer au point de vue littéraire. Deux ou trois formules y sont cependant remarquables. Nous la donnons ici, non d'après le *Moniteur*, où elle parut tronquée, mais d'après le manuscrit, exposé sous vitrine au Musée des Archives nationales.

« Citoyen Président,

» L'univers a les yeux fixés sur le procès du premier et du dernier Roi des Français. Je m'empresse de faire passer à la Convention nationale les lettres originales qui m'ont été écrites par les sieurs Brissac et Laporte. — J'y joins 500 exemplaires de mon *Compte rendu*.

» Citoyen Président, un intérêt plus grand m'occupe

aujourd'hui : celui de la gloire de mon pays. Je m'offre, après le courageux Malesherbes, pour être le défenseur de Louis. Laissons à part mon sexe ; l'héroïsme et la générosité sont aussi le partage des femmes, et la Révolution en offre plus d'un exemple. Mais je suis franche et loyale républicaine, sans tache et sans reproche ; personne n'en doute, pas même ceux qui feignent de méconnaître mes vertus civiques. Je puis donc me charger de cette cause.

» Je crois Louis fautif *comme Roi ;* mais, dépouillé de ce titre proscrit, il cesse d'être coupable aux yeux de la République. Ses ancêtres avaient comblé la mesure des maux de la France ; malheureusement, la coupe s'est brisée dans ses mains, et tous les éclats ont rejailli sur sa tête. Je pourrais ajouter que, sans la perversité de sa cour, il eût été peut-être un roi vertueux. Il suffit de se rappeler qu'il détesta les grands, qu'il sut les forcer à payer leurs dettes, et qu'il fut le seul de nos tyrans qui n'eut point de courtisanes et qui eut des mœurs primitives. Il fut faible : il fut trompé : il nous a trompés ; il s'est trompé lui-même. En deux mots, voilà son procès.

» Citoyen Président, je ne déduirai point ici les raisons que j'ai à alléguer pour sa défense. Je ne désire que d'être admise par la Convention et par Louis Capet à seconder un vieillard de près de quatre-vingts années, dans une fonction pénible qui me paraît digne de toute la force et de tout le courage d'un âge vert. Sans doute, je ne serais point entrée en lice avec un tel défenseur, si la cruauté aussi froide qu'égoïste du sieur Target n'avait enflammé mon héroïsme et excité ma sensibilité. Je puis mourir actuellement ; une de mes pièces républicaines est au moment de sa représentation. Si je suis privée du jour à cette époque, peut-être glorieuse pour moi, et qu'après ma mort il règne encore des Lois, on bénira ma mémoire, et mes assassins, détrompés, répandront quelques larmes sur ma tombe. Mon zèle pourra paraître suspect à Louis Capet : ses infâmes courtisans n'ont, sans doute, pas manqué de me peindre à son esprit comme une cannibale altérée de sang ; mais qu'il est beau de détromper ainsi l'homme malheureux et sans appui !

» Qu'il me soit permis d'ouvrir à la Convention nationale une opinion qui m'a paru digne de toute son attention !

» Louis le Dernier est-il plus dangereux à la République que ses frères, que son fils? Ses frères sont encore coalisés avec les puissances étrangères, et ne travaillent actuellement que pour eux-mêmes. Le fils de Louis Capet est innocent, et il survivra à son père : que de siècles de divisions et de partis les prétendants ne peuvent-ils pas enfanter ! Les Anglais occupent dans l'histoire une place bien différente de celle des Romains. Les Anglais sont déshonorés aux yeux de la postérité par le supplice de Charles Ier; les Romains se sont immortalisés par l'exil de Tarquin. Mais les vrais républicains eurent toujours des maximes bien plus élevées que celles des esclaves. Il ne suffit pas de faire tomber la tête d'un roi pour le tuer; il vit encore longtemps après sa mort; mais il est mort véritablement, quand il survit à sa chute. — Je m'arrête ici pour laisser faire à la Convention nationale toutes les réflexions que présentent celles que je viens de lui soumettre. »

Cet avis, tout ensemble *humain* et *prophétique*, appuyé sur l'histoire, qu'il fallait exiler Louis XVI, et non le guillotiner, parce qu'un roi n'est pas mort dont on a fait choir la tête, mais l'est réellement si on l'a chassé, c'est encore une des *idées* qu'on admira dans *la Révolution*, d'Edgar Quinet. « La condamnation d'un roi, n'a jamais servi qu'à relever la royauté, dit Quinet. Jacques II, Charles X, ne sont pas revenus de l'exil ; mais Charles Ier, Louis XVI, sont revenus de l'échafaud sous les figures de Charles II et de Louis XVIII. »

Avant tout, d'ailleurs, elle était contre la peine de mort en politique. Sa grande haine fut la Terreur. Elle avait rêvé « une révolution philosophique, digne de la sainte humanité ». A ceux qui disaient : « Le sang fait les révolutions », elle répondait : « Le sang, même des coupables, souille éternellement les révolutions. »

On s'étonne même, quand on a lu certaines brochures d'Olympe de Gouges, parues à la fin de 1792 et en 1793, qu'elle ait pu vivre jusqu'au 3 novembre de cette dernière année.

Elle disait de Marat, dans les *Fantômes de l'opinion publique* : « Un avorton de l'humanité, qui n'a ni le physique,

ni le moral de l'homme... De quelque côté qu'on l'observe, on croit voir le forfait glisser sur son visage, comme les grâces sur la bouche d'une jolie femme. »

Au début de novembre 1792, elle faisait afficher sous le nom de Polyme, anagramme d'Olympe, un virulent pamphlet contre Robespierre, *Pronostic sur Maximilien Robespierre par un animal amphibie*. « Tu te dis l'unique auteur de la Révolution, tu n'en fus, tu n'en es, tu n'en seras éternellement que l'opprobre et l'exécration... Fuis le grand jour, imite Marat, rentre avec lui dans son infâme repaire... » Quelques jours après, *Réponse à la justification de Maximilien Robespierre, par Olympe Degouges*. « Sais-tu la distance qu'il y a de toi à Caton? celle de Marat à Mirabeau, du maringouin à l'aigle et de l'aigle au soleil... » Et elle lui criait, la brave ennemie : « C'est moi, moi, Maximilien, qui suis l'auteur de ton *Pronostic*. » Elle avait le tort de finir sur une proposition d'un tragi-comique surtout burlesque : « Prenons ensemble un bain dans la Seine... Nous attacherons des boulets de seize ou de vingt-quatre à nos pieds... Ta mort calmera les esprits, et le sacrifice d'une vie pure désarmera le ciel. »

Notons que plusieurs de ses brochures tapissèrent en placards, comme le *Pronostic*, les murs de Paris. Elle épuisait dans ces orgies d'affiches les restes de sa fortune. Elle envoyait d'ailleurs aux Jacobins, aux Conventionnels, ainsi qu'elle avait fait pour les Constituants et pour les membres de la Législative, ses productions patriotiques : toutes, il va de soi, imprimées à ses frais. Dans son *Testament politique*, elle déclarera qu'elle n'a plus que quinze ou seize mille livres. La pauvreté était proche : et déjà elle vivait comme un pauvre.

Sa dernière admiration fut pour Danton. Elle lui reconnaissait un « profond discernement », un « grand caractère ». Mais son cœur de républicaine appartenait aux Girondins. Vaincue le 2 juin 1793, la Gironde trouvait dans cette femme héroïque, le surlendemain, un courtisan passionné de sa défaite (*Testament politique*). Cela ne saurait surprendre, mais nous devions le dire. Si on pouvait la classer dans un parti, ce serait, après le 10 août, entre Pétion et Vergniaud.

Connut-elle les chefs de la Gironde? On le lui demanda dans son premier interrogatoire, puis le 6 août ; elle répondit qu'elle connaissait Vergniaud seulement, mais depuis quinze ou vingt ans : encore ne l'a-t-elle vu qu'une fois « depuis qu'il est législateur ».

On l'avait arrêtée le 20 juillet 1793, rue de la Barillerie, comme elle menait chez elle, rue de Harlay, un colporteur rencontré sur le pont Saint-Michel, pour lui donner à afficher son dernier placard : *les Trois urnes ou le salut de la Patrie*. Conduite à la mairie, on l'y interrogea et on l'y garda.



De tous les amis qu'elle avait eus, Cubières, secrétaire-greffier de la Commune, pouvait seul agir pour elle. Elle s'empressa de dicter une lettre qu'on dut faire parvenir au personnage ; en éprouva-t-il quelque émotion? essaya-t-il de quelque démarche? nous l'ignorons. Le cas d'Olympe était grave. Outre la haine, assez justifiée, de Robespierre, et de deux ou trois autres montagnards, il y avait contre elle les *Trois urnes*, où elle proposait un plébiscite, sur ces trois termes : « gouvernement républicain un et indivisible, gouvernement fédératif, gouvernement monarchique ». C'était l'application presque assurée de l'article premier de la loi du 29 mars : « Quiconque sera convaincu d'avoir composé ou imprimé des ouvrages ou écrits qui provoquent la dissolution de la représentation nationale, le rétablissement de la royauté, ou de tout autre pouvoir attentatoire à la souveraineté du peuple, sera traduit au tribunal révolutionnaire et puni de mort. » Elle disait même dans ces *Trois urnes*, dédiées à Hérault de Séchelles : « Le gouvernement constitutionnel, un et indivisible, est en minorité. »

Plus de trois mois durant, elle fut toute seule à lutter, à souffrir. Le 22 juillet, on l'avait interrogée pour la seconde fois à la mairie. Le 25, ordre de la transférer à l'Abbaye ; c'est de là que, le 6 août, elle fut conduite au tribunal révolutionnaire pour y être entendue, à huis clos, par le juge Ardouin. On la réintégra le même jour à l'Abbaye. S'y pré-

tendant malade et privée des soins nécessaires, on la transfère à la Petite-Force le 21 août. Mais à l'Abbaye elle avait encore aggravé son cas, n'ayant pu se retenir de dicter une affiche : *Olympe de Gouges au Tribunal révolutionnaire*, d'une fierté, d'une violence qui serait superbe avec du style. « Robespierre m'a toujours paru un ambitieux, sans génie, sans âme. Je l'ai vu toujours prêt à sacrifier la nation entière pour parvenir à la dictature ; je n'ai pu supporter cette ambition folle et sanguinaire, et je l'ai poursuivi comme j'ai poursuivi les tyrans. » — Elle s'étonna, le 2 novembre, d'être condamnée à mort.

On la jugea dans la matinée. L'avocat dont elle avait fait choix n'était pas là : elle dut se défendre elle même. Elle s'en tira bien, habile et véhémente. Mais qu'importait ? Le placard de l'Abbaye, par-dessus les *Trois urnes*, lui coupait le cou d'avance.

Après le verdict, elle se serait écriée : « Mes ennemis n'auront pas la gloire de voir couler mon sang ; je suis enceinte et donnerai à la République un citoyen ou une citoyenne. »

On sursit à l'exécution du jugement, pour la visite et le rapport des gens de l'art. Michelet, ici, est bien amusant : « Un ami lui aurait rendu, en pleurant, le triste office, dont on prévoyait l'inutilité. » Le rapport du chirurgien Naury, du médecin Théry et de la sage-femme Paquin est aux Archives nationales. Ces trois compétences s'avouaient, dans l'espèce, incompétentes : il y avait du contre, mais il y avait du pour. Fouquier-Tinville ne s'embarrassa point de l'hésitation : le débat se tranchait si bien, la tête tranchée ! Le 3 novembre, à quatre heures, Olympe de Gouges avait vécu.

Sa force d'âme ne l'avait pas abandonnée devant l'échafaud. Montant les marches, elle regarda le peuple fixement, et dit : « Enfants de la patrie, vous vengerez ma mort. »

« Vive la République ! » répondit la foule.



Un problème se pose. Le *Bulletin du tribunal révolutionnaire* assure qu'au nombre de ses services patriotiques, elle plaça l'honneur d'avoir fondé les premières sociétés de

femmes. — Il y eut de ces sociétés non seulement à Paris, mais en province dans maintes villes.

L'affirmation du *Bulletin* devait faire fortune. Desessarts la recueille; puis des faiseurs de dictionnaires, notamment une dame Fortunée Briquet, dans un *Dictionnaire historique des Françaises* (1804). Le *Dictionnaire de la Conversation* accusera même l'anti-jacobine Olympe d'avoir été « l'organisatrice et l'âme d'une société de mégères » jacobines, qui fut « le noyau des tricoteuses ». C'était bien la peine d'avoir tant insulté Robespierre. La légende arriva ainsi à Michelet, qui la consacra.

Sans doute, il y a la phrase de Chaumette, citée au début de ce travail. Mais c'est la preuve simplement que le procureur de la Commune avait lu le *Bulletin*.

Si Olympe de Gouges avait fondé et présidé une Société de femmes, on le saurait par elle. Est-ce que sa propre histoire pendant la Révolution n'est pas tout entière dans ses brochures? Jamais écrivain n'a eu l'art de se raconter davantage, ne se mit en scène avec une telle intempérance de personnalité, en s'occupant de questions d'intérêt général. Jamais, à parler net, plus beau cas d'hypertrophie du « moi » en des écrits politiques et sociaux. C'est un long panégyrique brisé, mais repris sans cesse, ces brochures, qui, réunies, pourraient s'intituler : *Mon génie, par Olympe de Gouges*. Et l'on voudrait que nulle part, même en quelques lignes, elle ne se fût glorifiée d'une création aussi curieuse que celle qu'on lui prête! Nous sommes bien tranquille. Cette malade de l'auto-idolâtrie n'a rien laissé à découvrir dont elle eût pu se faire honneur.

Le seul jour, du moins, où l'on comprendrait qu'elle ne se fût pas vantée de l'intéressante initiative est ce 2 novembre 1793, où, devant le tribunal révolutionnaire, — s'il fallait accepter la tradition, — elle s'en serait applaudie pour la première fois. Car le 30 octobre, la Convention avait décrété : « Les Clubs et les Sociétés populaires de femmes, sous quelque dénomination que ce soit, sont défendus. »

Olympe pouvait ignorer un décret si récent? Mettons. Mais, contre la légende, il suffit de notre premier argument. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'eut pas, un moment, son petit *cercle* de femmes patriotes. Les quelques dames

dont elle fut l'orateur à la barre de la Législative le 20 mai 1792, et le chef dans la pompe funèbre du 3 juin, se réunirent plus d'une fois chez elle, c'est probable. Mais si elle rêva de faire sortir un club de ces réunions, là encore elle fut déçue. C'était une *agitée*, non une *femme d'action*. Elle n'avait pas l'esprit organisateur. Son échec au 3 juin, précisément, dénonce en elle ce manque. On ne la voit réaliser ni le projet qu'elle avait eu en 1789 de fonder un journal, ni celui qu'elle eut plus tard de créer un bataillon d'amazones. Car, devançant Théroigne de Méricourt, elle s'était écriée en 1791 : « Je veux former une légion de femmes. »

Dès cette époque, elle reprochait à la Révolution de n'avoir rien fait pour la Femme. Et sans doute elle avait un peu tort, car la Constituante fit quelque chose en abolissant les vœux monastiques perpétuels et surtout en établissant le partage égal des biens ; Olympe, d'ailleurs, n'avait pas méconnu l'importance relative de l'abolition des vœux monastiques perpétuels puisqu'elle dicta le drame : *le Couvent ou les Vœux forcés*, qui fut joué en octobre 1790. Mais ce qui la remplissait d'amertume, ce qu'elle voulait dire quand elle gémissait : « O mon pauvre sexe, ô femmes, qui n'avez rien acquis dans cette révolution... », c'est que, politiquement, la Femme n'y avait rien gagné. On pourrait même soutenir qu'elle y avait perdu. Le Règlement royal du 24 janvier 1789, pour l'élection des députés aux États généraux, ne donnait-il pas le droit de vote à plusieurs catégories de privilégiées ? On l'ignore trop : des femmes, des filles — dont celles des « chapitres et communautés de filles », et celles qui faisaient partie « des corps et communautés ecclésiastiques rentés, réguliers, des deux sexes » — concoururent aux opérations électorales. Les articles IX, XI et XX du règlement seraient à en détacher pour une histoire de la Femme pendant la Révolution ; le plus remarquable est l'article XX : « Les femmes possédant divisément, les filles et les veuves, ainsi que les mineures jouissant de la noblesse, pourvu que lesdites femmes, filles, veuves et mineures possèdent des fiefs, pourront se faire représenter par des procureurs pris dans l'ordre de la noblesse. » Et, à coup sûr, ce droit de vote tout aristocratique devait être supprimé par la Révolution, mais non comme

droit, comme *privilège*. Autrement dit, il fallait commencer à le *démocratiser*. Mais la Révolution eut peur très vite de la Femme : surtout elle fut hypnotisée en quelque sorte, et chaque jour davantage jusqu'au 10 août, par l'image de sa grande ennemie, la reine ; et cela fit que renchérissant sur la loi salique, la Constituante n'exclut pas les femmes de la couronne seulement, mais de la régence même. Elle remit bien le *dépôt de la Constitution à la vigilance des épouses et des mères* ; mais la Femme restant hors la Cité, cet hommage a presque l'air d'une ironie.

L'indignation ou l'affliction d'Olympe s'explique d'autant mieux que son *féminisme*, comme on dit aujourd'hui, ne souffrait pas de réserves. C'était un *féminisme* absolu. Il ne demandait pas des *droits*, mais la totalité du droit pour l'universalité des femmes.

En 1787, Condorcet, le premier, avait ainsi posé intégralement la revendication. « N'est-ce pas, écrivait-il, en qualité d'êtres sensibles, capables de raison, ayant des idées morales, que les hommes ont des droits? Les femmes doivent donc avoir absolument les mêmes. » (*Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie. Lettre II.*) Et l'année suivante, il y revenait (*Essai sur la constitution et les fonctions des Assemblées provinciales*). Il y revenait encore, avec une force nouvelle, en juillet 1790 (*Sur l'admission des femmes au droit de cité*). Mais du principe il descendait jusqu'à n'accorder ce « droit de cité » — ou droit de suffrage — qu'aux femmes propriétaires.

Nous en sommes, d'ailleurs, persuadé : Olympe ignorait les pages de Condorcet. Elle l'aurait, dans quelque brochure, félicité et blâmé, si elle les avait connues. Tout le féminisme d'Olympe lui appartient.

Il est bien vrai que dans les premiers mois de 1789, il y eut un commencement d'agitation féministe. Tournée en ridicule dans certains pamphlets, la question des droits de la femme en suscita de fort sérieux (*Requête des femmes pour leur admission aux États généraux*, *Protestation des dames françaises contre la tenue des États prétendus généraux*, *De l'influence des femmes dans l'ordre civil et politique*, etc...) Mais un des rares historiens qui se soient occupés de ces manifes-

tations écrites d'une idée de justice universelle, d'égalité véritablement *humaine*, M. Chassin, estime que « le branle » fut donné par les *Remarques patriotiques* d'Olympe de Gouges.

Et ce n'est pas assez dire; car déjà, dans *l'Homme généreux* (1786), elle protestait, par la bouche de madame de Valmont, contre l'exclusion des femmes « de tout pouvoir, de tout savoir ». — Dans *le Philosophe corrigé* (1788), ce philosophe prononçait : « Je pense que deux êtres indépendants par le rang aussi bien que par la fortune, et que l'hymen a unis, doivent être également maîtres de leur sort et de leurs actions. » Une vieille gouvernante, dans la même pièce, madame Pinçon, s'écriait : « Qu'on nous mette des hauts-de-chausses et qu'on nous envoie au collège, vous verrez si on ne fera pas de nous des milliers de héros. »

Olympe ne flattait pas les femmes de son temps. Elle déclarera dans *le Cri du Sage* « que la plupart ont le cœur flétri, l'âme abjecte, l'esprit énervé et le génie malfaiteur ». Mais il s'agit précisément de les relever de ces infériorités morales et intellectuelles, effets de leur servitude. Elle dictera un roman « oriental », *le Prince philosophe,* pour enseigner que la femme serait au moins l'égale de l'homme à tous égards si elle l'était civilement, politiquement et par l'éducation. Il y a là des remarques intéressantes : « Qu'a produit l'impuissance et l'infériorité de la femme ? Des traverses de toute espèce. Ce qu'elle a perdu par la force, elle l'a recouvré par l'adresse. On lui a refusé l'art de la guerre, quand on lui a appris l'art de l'allumer » : et, de façon générale, si les femmes n'ont aucun pouvoir public, « elles commandent despotiquement dans le mystère ». Tout l'ordre social en souffre, mais à qui la faute ? Donnez « aux jeunes demoiselles la même éducation qu'aux jeunes gens », et ouvrez à la femme ainsi élevée toutes les carrières, ne l'excluez d'aucune fonction, elle ne sera plus ce tyran frivole. Même elle remplira mieux ses devoirs domestiques. « Les femmes, à qui l'on n'a réservé que le soin du ménage, le conduiraient bien mieux si elles étaient versées dans toutes les affaires... Sans cesse occupées de tout ce qui peut les embellir, elles négligent les choses les plus essentielles. »

Mais l'écrit capital, celui qui fait d'Olympe de Gouges

l'incomparable précurseur féminin du mouvement féministe actuel, c'est la *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*, dans une brochure dédiée « à la Reine » (septembre 1791). Droits « naturels, inaliénables et sacrés », développés en dix-sept articles, dont le principaux sont les suivants :

ARTICLE PREMIER. — Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

ARTICLE 6. — La loi doit être l'expression de la volonté générale; toutes les citoyennes et citoyens doivent concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation. Elle doit être la même pour tous : toutes les citoyennes et tous les citoyens doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

ARTICLE 10. — La femme a le droit de monter sur l'échafaud; elle doit avoir également celui de monter à la tribune.

L'égalité devant l'échafaud est la seule que la Révolution établit réellement pour la femme. La guillotine, pourrait-on dire d'un terrible jeu de mot, fut seule *humaine*. — Nous croyons bien cependant que l'abus qui fut fait de cette *humanité-là*, dans le mépris contradictoire et impolitique de l'âme féminine, abandonnée aux idées hostiles, au prêtre, fut la principale cause de la réaction définitive.

L'invincible faiblesse de la femme triompha d'une Révolution en apparence irrésistible. Olympe de Gouges ne fut que trop vengée.

« Fou héroïque », se sont bornés à dire sur elle les Goncourt. Les grands fous sont les prophètes; qui oserait s'assurer que la féministe n'en fut pas, n'en est pas un? La justice ne se scinde pas : c'est pour l'humanité entière — unité vivante sous l'apparente dualité sexuelle comme dans la variété des races et la diversité merveilleuse et sans cesse renouvelée des individus, — qu'il faut la vouloir. Quand la majorité des hommes en sera convaincue, dans le pays où cette idée du Droit fut proclamée pour la première fois par Condorcet, puis, d'un tel cœur, par Olympe de Gouges, le nom de celle-ci, presque oublié maintenant, sera placé haut.

LÉOPOLD LACOUR

DANS L'ÉGLISE

I

La vieille église rêve en un vaste silence ;
La ville morte, avec sa tristesse, est autour ;
On en sent, comme d'un malade, la présence.
Et tout est assombri par l'ombre de la tour.

Il règne dans les nefs un jour de demi-deuil :
On entend, au dehors, pleurer les hirondelles ;
Seuls les vitraux d'azur gardent un peu d'orgueil,
Et la Vierge pâlit dans ses vieilles dentelles.

Tout est âgé, tout s'appauvrit ; les hauts piliers
Semblent les troncs, veufs de rameaux, d'une futaie ;
On sent une lointaine et vague odeur de plaie :
Est-ce qu'un crucifix se mettrait à saigner ?

Ah ! cette maladive odeur de vieille église,
Fade, mais sensuelle, et qui fait qu'on défaille !
Lys, crèches de Noël dont se fane la paille,
Encens irrésolu qui meurt dans l'ombre grise ;

1er Septembre 1898.

Vin d'or évaporé des burettes, bougies
Dont la souffrance aura racheté nos péchés ;
Et tant d'odeurs encor ! les nappes défraîchies
Et les voiles de noce aux bouquets d'orangers...

Et vous aussi, votre immortelle odeur humaine,
Foule venue ici dont Dieu seul sait le compte !
Larmes du repentir et sueur de la honte,
Odeur des siècles — lourde, et qui toujours se traîne...

Odeur de mort aussi, car tout ici se meurt !
Cette église est trop vieille et la ville est trop morte;
Ce ne sont que tombeaux dans les nefs et le chœur,
Et combien de cercueils en ont franchi les portes !

Oui ! tout est mort ! Oui ! tout se meurt sans cesse ici :
L'encens dans le néant, aujourd'hui dans naguères :
Les visages des vieux tableaux meurent aussi,
— Et chacun pense aux ossements des reliquaires...

II

Oui ! c'est la mort, mais c'est aussi l'Éternité ;
Entrez, mon âme irrésolue !
Le portail vous effraie et ses démons sculptés ;
Mais l'église est toute bonté,
Et, par les vitraux noirs, un clair de lune afflue.

O mon âme, rien de la vie
Ne vous aura suivie
Dans cette ombre propice et que vous souhaitiez.
Les cierges ont, au loin, des remuements de lèvres
Comme s'ils vous parlaient en rêve...
Oh ! les doigts rafraîchis à l'eau des bénitiers !
C'est le refuge;
C'est l'asile de l'Arche au milieu du déluge ;
Et voici devers vous que vole la colombe,
La colombe du Saint-Esprit.

Certes la vieille église a le froid d'une tombe
En qui le vieux pécheur qu'on était meurt sans bruit :
On meurt au monde et on meurt à soi-même ;
On est un Lazare blême ;
Mais Jésus pleure et nous ressuscite soudain !

On renaît à la vie avec une âme neuve ;
On se lève, on est comme au milieu d'un jardin ;
Qu'importe le monde ! Qu'importe
Au loin, la ville morte !
Et que sur les vitraux il pleuve,
Et que la nuit descende en ses crêpes de veuve !
Ici, il fait soleil ;
L'ostensoir en vermeil
Brille, là-bas, au fond du chœur ;
L'encens est un rideau de brume qui s'écarte...

Il semble qu'on soit mort et puis qu'on ait été
Ressuscité...
On sent, autour de soi, comme des sœurs ;
On a l'air de prier avec Marie et Marthe.

III

O salutaris hostia !

Les enfants de chœur ont chanté l'hostie
Avec une voix assortie
Aux blancs ornements de la sacristie.

Quel ange les initia ?
Musiciens en longues robes,
O soprani,
Épanchant leur chant d'aube
Comme d'un nid...

Ce sont des voix presque irréelles ;

Ainsi doivent chanter les lys.
On dirait un troupeau qui bêle
Après l'hostie...

Voix des soprani!

C'est un frais jet d'eau qui monte et retombe
Et l'église en est rafraîchie;
C'est un lustre aux tremblotantes bougies
Dont la clarté croît et décroît;
C'est un concile de colombes;
C'est un chant qui déferle;
On voit le ciel à travers leur voix,
Comme à travers une perle...

L'orgue étend par-dessous un velours noir uni.

IV

Douceur de rêver
Le soir, dans une ancienne église!

On retrouve en soi quelque avé
Comme un sachet parmi le linge d'une armoire;
L'encens bleu se volatilise;
Chaque vitrail semble un fusain inachevé.
Le silence s'unit au soir:
Il flotte des senteurs fanées,
Comme si l'on ouvrait un cercueil de momies,
Ou le vieux tombeau des Années.

A peine quelques bruits dans l'air quiet:
Craquements, heurts, rumeurs, tout ce qui est
La respiration des choses endormies...

On rêve, on prie un peu;
L'ombre s'accroît, grave et verdâtre;

Oh ! si l'on pouvait voir Dieu,
Ne plus douter, savoir enfin !
Déjà toute l'église est sombre ;
La nuit est en chemin ;
Il n'y a plus qu'un seul vitrail opiniâtre
Où le jour lutte contre l'ombre.

Soi-même on sombre
Dans on ne sait quel rêve vague à la dérive ;
On a senti passer un geste de pardon,
Avant qu'on ne chavire ; ensuite,
On est hors du temps, dirait-on,
Comme éparpillé, comme en fuite,
Au fond d'une eau de plus en plus froide et sans rives !

Combien de temps s'est écoulé ?

L'ombre maintenant dans l'église
Est glauque et grise ;
Et l'on croirait songer dans un vaisseau coulé.

V

L'orgue dans le silence a soudain préludé :
Et c'est comme l'éveil d'une eau dans la campagne
Qu'un dépliement de brume et de tulle accompagne,
Une eau dont le courant est à peine ridé.

Eau pâle du clavier que d'invisibles mains
Font chanter, comme les battoirs des lavandières ;
L'orgue coule, il frissonne, il s'attarde en chemin,
Puis se décide et s'enfle ainsi qu'une rivière.

Une rivière grave et dont la largeur s'use
A rafraîchir les nefs, à jaillir dans la tour ;
Le chant, par instants, tombe avec un bruit d'écluse,
Les roseaux des tuyaux sont alignés autour.

Une rivière en qui les voix des soprani
Viennent perdre, un à un, leurs affluents débiles ;
Un silence, parfois, l'interrompt comme une île ;
Puis l'orgue recommence à couler, tout uni.

Splendeur de l'orgue : ombre et soleil, force et douceur ;
Mais la douceur d'une force de la Nature,
Un chant se profilant comme une architecture,
Comme un rocher, qui se couronne avec des fleurs.

L'orgue ! voix d'infini, voix de ciel, voix lunaire ;
Qui donc suppose encore un réel instrument ?
L'orgue est un puits sculpté où chante le tonnerre ;
L'orgue est le bruit apprivoisé d'un élément.

C'est le vent : tour à tour la brise dont s'émeuvent
Les roses, et le vaste ouragan frénétique ;
C'est l'eau : rivière qui grossit, qui devient fleuve :
Et l'orgue croule en cataractes de musique.

Oui ! c'est un élément, dont l'humeur toujours change ;
Il a toutes les voix, câlines ou funèbres ;
A Matines il chante et il pleure à Ténèbres ;
Est-ce un chant de la Terre ou sont-ce des chœurs d'Anges ?

O mélodie, à peine humaine ! Elle vous frôle
Avec la douceur qu'a la lune qui se lève ;
C'est un baume, c'est une étreinte, c'est un rêve !
On se sent comme au bord de l'eau dormante un saule.

L'orgue est tour à tour rauque et confidentiel ;
Tumultueux, puis doux comme le catéchisme ;
Et, après son orage où se brisait le prisme,
Il s'apaise, et dans l'air déroule un arc-en-ciel !

L'orgue tantôt exulte et tantôt se lamente ;
Tantôt noir — et c'est un catafalque de sons :
Tantôt blanc — et c'est la layette d'une infante...
On l'écoute comme on regarde l'horizon !

GEORGES RODENBACH

LE TRUST DU PÉTROLE

Les *Trusts*, les grands monopoles industriels des États-Unis d'Amérique, sont-ils un mal, sont-ils un bien ? Sont-ils un accident et une audacieuse violation des lois naturelles de la production, due à des circonstances exceptionnelles, ou sont-ils la forme d'organisation normalement engendrée par le progrès de l'évolution économique ? Écrasent-ils le consommateur en l'exploitant, ou le favorisent-ils au contraire, en abaissant à son profit le prix des produits industriels et le coût de la vie ? Une étude, faite sur place, de l'industrie du pétrole, monopolisée aux États-Unis par la *Standard Oil Co.*, nous permettra de répondre à cette grave question.

Le problème n'est pas purement américain; il intéresse l'Europe au plus haut degré. Si, en effet, la monopolisation résulte nécessairement des conditions actuelles de l'exploitation ; si elle est l'aboutissement fatal du progrès des méthodes industrielles ; si les États-Unis la doivent aujourd'hui à une évolution naturelle que nous connaîtrons demain dans le Vieux-Monde ; si, en un mot, les *Trusts* américains ouvrent une ère nouvelle, l'ère des monopoles succédant à l'ère de la libre concurrence, les théories collectivistes se trouvent justifiées dans leur principe.

I

L'EXTRACTION DU PÉTROLE

C'est en Pensylvanie que se trouvent les sources de pétrole américaines les plus anciennement connues et les plus renommées. Le pétrole de l'Ohio, découvert plus récemment, contient beaucoup plus d'impuretés. Il en est de même de celui du Colorado, du Montana, et des gisements de moindre importance mis en exploitation sur divers points des États-Unis. Au surplus, le travail par lequel on ramène à la surface les huiles profondément enfouies dans le sol offre partout des caractères à peu près semblables; on peut s'en faire une idée exacte en visitant les terrains pétrolifères *(Oil fields)* des environs de Pittsburgh. On a, de plus, l'avantage de s'y trouver dans le centre le plus actif et le plus ancien de production, là où tous les phénomènes relatifs à cette production se manifestent de la manière à la fois la plus intense et la plus complète.

Je me rends, sous la conduite d'un ingénieur d'origine française, M. D., à Callery Junction, au nord-ouest de Pittsburgh. De la gare, située en pleine campagne, on aperçoit au moins quarante puits, bien que les nombreuses collines environnantes ne permettent de voir qu'un espace de terrain peu étendu. Nous nous dirigeons au hasard vers l'un des plus rapprochés. prenant pour guide dans notre course à travers champs les échafaudages de bois hauts d'une trentaine de mètres qui signalent de loin l'existence des puits. Le premier que nous visitons est un puits dont le forage n'est pas encore terminé. Deux hommes suffisent à la besogne, et l'installation est d'une simplicité toute primitive : à une vingtaine de mètres de l'échafaudage, une vieille chaudière, calée sur le sol inégal avec des morceaux de bois empilés. fournit la force motrice. C'est une pauvre machine. La rouille la ronge en maints endroits; sa cheminée est maintenue en équilibre par trois fils de fer reliés à des pieux fichés en terre, et le mécanicien me dit en souriant : « Oh! vous savez, ce n'est pas en bon état, ça perd de tous les côtés *(It leaks all over)*. »

Une courroie de transmission transporte l'énergie produite

par ce générateur misérable, et actionne un balancier formé d'une grosse poutre. Un fort câble est attaché à une de ses extrémités; nous le voyons monter et descendre, et chacune de ces chutes correspond à un léger avancement dans les profondeurs souterraines. C'est lui, en effet, qui relève et laisse ensuite retomber le lourd foret d'acier dont les coups répétés creusent le sol et percent la roche au besoin. Dans la cabane en planches qui forme l'étage inférieur de l'échafaudage, et dont le balancier occupe le centre, nous voyons plusieurs de ces forets. Ce sont de grosses barres d'acier, aiguisées à une de leurs extrémités, et portant, sur leurs deux faces longitudinales les plus larges, un évidement prononcé. Leur longueur est de $1^{m}.40$ environ (4 pieds et demi anglais). Au bout d'une heure et demie d'usage, on est obligé de les changer. Pour cela on fait remonter le câble portant la tige rigide de fer sur laquelle le foret vient se visser; on remplace le foret émoussé par un autre fraîchement aiguisé, et l'appareil est prêt à reprendre son travail. Toutefois il est nécessaire d'enlever auparavant les débris de toutes sortes qui encombrent la partie nouvellement creusée. On introduit à cet effet jusqu'au fond une sorte de cuiller qui les remonte à la surface; de là de fréquentes interruptions dans le travail de forage proprement dit. Elles sont d'autant plus longues que la profondeur à laquelle on travaille est plus grande. On est arrivé ici à 260 mètres, et les ouvriers pensent avoir à descendre au moins à 150 mètres plus bas avant de trouver la source de pétrole. Mais ces interruptions prévues et régulières ne sont pas les seules: presque toujours, il se produit quelque accident. Ici, par exemple, peu de temps avant notre visite, un foret s'est brisé en terre et il a fallu passer plusieurs jours à le repêcher: aussi a-t-on mis deux semaines à atteindre la profondeur actuelle, tandis qu'avec un travail régulier, on serait déjà à 320 mètres environ.

Je demande au mécanicien combien il faut de temps, en moyenne, pour percer un puits à pétrole. « Ici, me dit-il, c'est une affaire de vingt-cinq jours à peu près. Dans l'Ohio, dix à quinze jours suffisent ordinairement, quoiqu'il faille parfois descendre plus bas, mais on ne trouve pas de roches comme en Pensylvanie. »

Les puits ont une profondeur qui varie entre 400 et 1 200 mètres comme limites extrêmes, entre 500 et 1000 mètres, généralement. On estime que leur forage coûte à lui seul de 4 000 à 5 000 dollars (20 000 à 25 000 francs), et ce chiffre ne paraîtrait pas très justifié si l'opération que nous avons décrite succinctement se poursuivait de la surface à la source sans autre souci que de percer le plus énergiquement et le plus rapidement possible: mais il faut aux deux hommes qui la dirigent beaucoup d'habitude et d'ingéniosité pour la mener à bien. A les voir frapper sur l'enclume pour refaire la pointe de leurs forets, ou régler la marche de leur machine, on les prendrait simplement pour des forgerons ou des mécaniciens ordinaires, mais ils ont à surmonter d'autres difficultés que le travail de la forge ou la conduite d'un générateur.

Le pétrole se trouve ordinairement au-dessous de sources d'eau salée dont quelques-unes sont très puissantes. En venant à Callery Junction, l'ingénieur qui m'accompagne me montre un puits qui, pendant deux ans et demi, a projeté à une hauteur de cent mètres environ une colonne d'eau salée. Tous les poissons de la petite rivière qui coule au fond de la vallée sont morts à la suite de cette éruption, et les environs des puits ont l'aspect désolé que prend la terre totalement infertile. Lorsqu'on rencontre des sources de cette puissance exceptionnelle, la lutte devient impossible; mais, même dans les cas ordinaires, il faut beaucoup de tâtonnements, d'habileté et de précautions — et un peu de chance — pour arriver au pétrole sans se laisser auparavant envahir, et par conséquent arrêter, par l'eau salée.

L'eau salée n'est pas, d'ailleurs, le seul ennemi. Dans presque tous les gisements de pétrole on trouve aussi du gaz naturel, substance que l'on considère comme une sorte de pétrole à l'état gazeux: il est souvent difficile de se débarrasser du gaz quand on veut du pétrole, et réciproquement. Lors même que les puits sont en exploitation, il monte presque toujours une certaine quantité de gaz autour des tuyaux d'aspiration. Parfois on l'élimine simplement en le faisant brûler à l'air libre à l'extrémité d'une tige creuse longue de sept à huit mètres: autour de nous, plusieurs puits ont ainsi à une faible distance une haute flamme, danger permanent d'incendie.

D'autres fois, lorsque la quantité de gaz est assez considérable et son débit assez constant, on l'utilise pour chauffer la machine à vapeur qui met la pompe en mouvement

On reconnaît le voisinage de la source de pétrole à l'examen des sables ramenés à la surface par la pointe du foret. Aussitôt que la nature de ces sables annonce l'éruption prochaine du pétrole, on se hâte d'abord d'éteindre le feu de la forge, puis on redouble d'attention, car le moment où le pétrole jaillit est un moment difficile et dangereux. Souvent le premier jet s'échappe avec une telle violence qu'il démolit complètement l'échafaudage; dans ce cas, il faut forcément laisser perdre une grande quantité du précieux liquide, qui se répand inutilement en nappes jaunâtres sur le sol: en général, l'un des deux hommes se précipite à l'orifice du puits, formé d'un tuyau portant un pas de vis à son extrémité, et, en se faisant couvrir de pétrole des pieds à la tête, il parvient à y visser une plaque de fermeture. Cette opération exige beaucoup de sang-froid, de vigueur physique et aussi d'habitude.

On comprend aisément qu'il se soit créé pour le forage des puits à pétrole une catégorie spéciale d'entrepreneurs. L'expérience acquise est un élément indispensable pour mener à bien un travail de ce genre. D'autre part, le matériel nécessaire n'est pas extrêmement coûteux et peut se transporter. Il en résulte que de petits entrepreneurs, des ouvriers pourvus de quelques capitaux, trouvent là leur place. Ceux que nous voyons ici ont travaillé depuis plusieurs années dans la Pensylvanie et l'Ohio; ils sont payés à tant par pied de profondeur, et leur bénéfice est assez variable suivant la nature des couches de terrains traversées, suivant la difficulté qu'ils rencontrent à écarter l'eau salée, suivant leur bonne ou leur mauvaise chance. Le fait d'avoir cassé un de leurs forets les a retardés plusieurs jours et diminuera leur profit d'une manière appréciable. Ce sont donc bien véritablement des gens travaillant à leur compte, avec toutes sortes de vicissitudes, avec les avantages et les inconvénients de l'indépendance, et ce sont en même temps des gens travaillant de leurs mains, péniblement, dans des conditions matérielles d'installation très peu confortables, exposés à sauter avec leur échafaudage si le pétrole jaillit avec trop de force, à brûler vifs s'il s'échappe inopiné-

ment lorsque les feux de la forge sont encore allumés, à s'estropier parfois lorsqu'ils s'élancent à l'orifice pour barrer la route au jet violent qui leur éclabousse le visage. Spécialistes, propriétaires de leur industrie, et ouvriers, ils ressemblent par là aux maîtres artisans d'autrefois, et le *Trust* du pétrole, avec toute sa puissance, ses gros capitaux, son armée de travailleurs dépendants, n'a pas atteint leur modeste organisation.

L'opération initiale des puits échappe donc à la mainmise générale du *Trust* sur l'industrie pétrolière. Là, pas de monopole, pas de grand atelier, pas de gros capitaux, mais la petite entreprise. C'est que l'opération est relativement simple et forcément isolée. Au fur et à mesure qu'elle sera suivie d'opérations plus compliquées et permettant d'agir avec avantage sur de grandes masses, nous allons voir la *Standard Oil Co.* entrer en scène, puis dominer, puis finalement tout absorber.

Déjà, elle apparaît à l'occasion du forage, car beaucoup de puits sont percés à ses frais. C'est même, me dit-on, le cas le plus fréquent. D'autres fois, elle se contente d'acheter un puits mis en exploitation par le propriétaire du terrain, ou par une compagnie quelconque. Le propriétaire du terrain sur lequel est creusé le puits reçoit en général de l'exploitant, à titre de *royalty*, de droit régalien, un huitième de la production. L'exploitant qui a fait creuser le puits et qui a pu se rendre compte de son débit vend son droit perpétuel d'exploitation moyennant une somme calculée d'ordinaire sur le pied de 2 000 dollars par tonneau de production journalière, soit un million de francs pour un puits donnant — le cas n'est pas rare — cent tonneaux[1] par jour. Là-dessus il désintéresse le propriétaire en lui abandonnant généralement le huitième de la somme comme rachat de la *royalty*, et la *Standard Oil Co.* devient seule maîtresse du puits.

L'exploitation d'un puits de pétrole ne présente pas de grandes difficultés. Pendant les premiers jours l'huile jaillit ordinairement d'elle-même : il faut ensuite la pomper, et le même moteur à vapeur qui a servi au forage est employé pour actionner la pompe.

Au sortir du puits, le pétrole est presque toujours mélangé

1. Le tonneau est de 40 *galloons*, soit environ 160 litres en mesures françaises.

à une forte proportion d'eau salée. On élimine cette eau salée par un procédé automatique ingénieux. Les pompes déversent leur contenu dans un vaste réservoir en bois muni sur le côté d'un tuyau partant de sa base et incliné comme celui d'une cafetière. L'huile se tient à la partie supérieure du réservoir, en raison de sa faible densité. L'eau salée se dépose au fond, monte dans le tuyau au même niveau que le liquide dans le réservoir, et, comme l'extrémité du tuyau est moins haute que le réservoir, elle s'échappe peu à peu. Le pétrole brut se trouvant ainsi débarrassé du mélange d'eau salée avec lequel il parvient à la surface du sol, il suffit pour le recueillir d'établir un robinet au-dessus du niveau qu'occupe l'eau salée dans le réservoir : c'est, avec la surveillance de la pompe, le seul travail à faire pour l'exploitation d'un puits. Aussi, les puits étant rapprochés les uns des autres, un seul homme suffit à deux ou trois d'entre eux.

C'est sans doute pour cette raison que la *Standard Oil Co.* achète d'ordinaire les puits eux-mêmes au lieu d'acheter simplement le pétrole qu'ils produisent. Déjà, à ce point de l'opération, la concentration procure un avantage, une économie d'exploitation.

Mais on peut se demander pourquoi la puissante compagnie ne se rend pas maîtresse des terrains pétrolifères eux-mêmes, ce qui semblerait assurer plus étroitement encore son monopole de fait. Les conditions dans lesquelles se trouvent les sources de pétrole expliquent bien toutefois sa manière de faire. La recherche des gisements peut être laissée avec plus d'avantage soit aux propriétaires des terrains, soit à des entreprises indépendantes, parce qu'elle leur convient mieux qu'aux grands *Trusts*. Voici les raisons qu'on en aperçoit.

En premier lieu, la superficie de terrain au-dessous de laquelle on a chance de rencontrer du pétrole est considérable. Pour ne parler ici que de la Pensylvanie, la région des champs de pétrole (*oil fields*) s'étend sur une largeur de cent milles environ[1]. L'acquisition d'une si grande surface exigerait une énorme mise de fonds.

En second lieu, cette mise de fonds ne serait pas rémuné-

1. On estime couramment les champs de pétrole de la Pensylvanie à 350 milles carrés, soit 89 600 hectares.

ratrice. Le pétrole n'existe pas sous terre à l'état de nappes, mais est renfermé dans des poches (*pools*); à côté d'un groupe de poches nombreuses et abondantes, il se trouve de très grands espaces complètement dépourvus de pétrole.

Enfin, ce que le *Trust* ne peut pas faire, les propriétaires et les particuliers sont sollicités de le tenter par l'appât d'un bénéfice aléatoire, mais magnifique. Il arrive aujourd'hui encore que l'on découvre de nouveaux champs de pétrole, ou bien un puits isolé, dans une propriété de faible dimension. Dernièrement, une petite congrégation presbytérienne eut ainsi la bonne fortune de trouver une source abondante sur l'étroite bande de terre où était construite son église. Pour ces cas isolés, la *Standard Oil Co.* se contente d'acheter le puits une fois son débit reconnu et vérifié. Elle laisse l'initiative de chacun courir les gros risques d'une recherche coûteuse, et ne fait creuser de puits que dans les endroits où toutes les chances sont en faveur d'une réussite.

Un fait montre bien, au surplus, à quel point il est difficile de s'assurer des sources de pétrole en achetant un espace de terrain déterminé. Dans le voisinage des puits que je visite, la terre ne vaut pas plus de cent dollars l'acre, soit 1 250 francs l'hectare. Il est clair que la chance de trouver un puits de pétrole n'entre pas ou entre pour bien peu en compte dans ce prix. Nous passons à côté d'un puits en exploitation depuis la veille et creusé par un entrepreneur indépendant. Il paraît devoir donner cent tonneaux par jour. La *Standard Oil Co.* l'achètera, si cette capacité est vérifiée, environ un million de francs, soit 125 000 francs (un huitième) pour le propriétaire du terrain, soit cent fois le prix de l'hectare, et il peut y avoir plusieurs puits sur un hectare; mais c'est affaire de chance, et on ne peut pas assigner une valeur à cette chance.

Parfois, après avoir donné pendant deux jours, un puits se trouve subitement à sec, sans qu'on en sache la cause, tout simplement peut-être parce que la poche de pétrole qu'il a percée était de très faibles dimensions. Parfois, le forage d'un puits vide complètement le puits voisin: c'est qu'on a rencontré la même poche, mais à des niveaux différents; celui qui a eu l'heureuse chance de se placer sur la partie la plus profonde

aura seul l'avantage de l'épuiser. Une compagnie très puissante, mais obligée d'agir avec prudence, précisément parce qu'elle opère sur de très grandes masses, est tout naturellement portée à éviter ces risques. C'en est un déjà pour elle que d'acheter un puits à forfait, sur des données certaines de son débit actuel, mais sans aucune certitude quant à la durée de ce débit. On comprend qu'elle veuille se borner à celui-là.

En résumé, le *Trust* ne s'affirme, en ce qui concerne l'extraction du pétrole brut, ni dans le forage des puits, ni même dans leur exploitation, bien que sa part y devienne prépondérante. La cause du monopole n'est donc pas là.

II

L'ACHAT DU PÉTROLE ET LE TRUST

Pour acheter du pétrole brut, il faut être raffineur, ou intermédiaire entre le producteur et le raffineur; mais, depuis longtemps déjà, la prépondérance de la *Standard Oil Co.* dans la raffinerie est telle que les intermédiaires n'ont pas de raison d'être. Ce gros acheteur n'a pas besoin d'eux, et les raffineurs qui veulent lutter contre lui doivent se passer d'eux sous peine de se charger de frais qu'évite leur puissant concurrent.

On m'avait dit qu'en dehors du *Trust* il existait aussi des compagnies indépendantes, en petit nombre sans doute, et peu importantes, mais qui se maintenaient malgré tout. On m'en avait indiqué une, dont le siège se trouvait à Pittsburgh même et, par une heureuse rencontre, son président était précisément le banquier auprès duquel j'étais accrédité dans cette ville. Je m'étais promis monts et merveilles de cette circonstance, pensant que ce raffineur indépendant, en butte aux agissements du *Trust*, m'éclairerait avec complaisance sur les procédés de concurrence dont il avait à souffrir, et qu'il constituerait dans mon enquête le type du lutteur courageux et habile refusant de se laisser absorber et parvenant à triompher de tous les obstacles. Malheureusement, mon espoir devait être déçu. A peine avais-je exposé l'objet de ma visite que mon interlocuteur, m'interrompant, m'apprit qu'il avait cédé son

affaire à la *Standard Oil Co.* quelques mois auparavant. Il ne manifestait d'ailleurs aucun regret, n'exhalait aucune plainte, et j'avais l'impression bien nette que le *Trust* avait acheté son silence par-dessus le marché; non pas que ce silence eût été l'objet d'une stipulation expresse, ni qu'il eût constitué tacitement un des éléments du prix d'achat, mais il était la conséquence obligée de la vente. Un banquier de Pittsburgh ne peut pas, lorsqu'il est seulement banquier, montrer de la mauvaise humeur contre la *Standard Oil Co.* La mauvaise humeur ne paierait pas. Elle serait même dangereuse. Pour la première fois, je me heurtais à cette « conspiration du silence » dont font partie consciemment ou inconsciemment tous les Américains capitalistes. Lors même qu'ils ont eu à souffrir de la toute-puissance d'un *Trust*, lors même qu'ils ont été absorbés par lui, qu'ils sont sa victime, celui-ci sait si bien panser leurs blessures qu'ils ne lui conservent pas rancune. Bien plus, ils deviennent ordinairement ses alliés, ses actionnaires et ses complices. Je ne parle ici, bien entendu, que des victimes de marque, de celles que le *Trust* ne peut pas écraser et avec lesquelles il traite à des conditions avantageuses. Se faire acheter par le *Trust*, c'est pour un raffineur de pétrole une forme du succès; c'est même la seule qui lui reste et la consécration la plus haute à laquelle il puisse aspirer.

Le banquier qui me reçoit était précisément un de ces concurrents que le *Trust* ne pouvait pas anéantir. Il dirigeait une grosse affaire. Des champs de pétrole et un grand nombre de puits lui appartenaient. Une canalisation (*pipe-line*) amenait à Philadelphie, à trois cents milles de là (480 kilomètres), l'huile brute qu'il en retirait, et cette canalisation était sa propriété. A Philadelphie se trouvait sa raffinerie. Un vaisseau-réservoir faisait le service de l'exportation pour l'Europe, car il avait une importante clientèle, en Angleterre, où il vendait du pétrole raffiné, en France, où les raffineurs de Cette et de Paris, protégés par nos tarifs, lui achetaient l'huile brute. Ce n'est certes pas la crainte de perdre ses clients anglais ou français qui l'a déterminé à vendre. « Le pétrole de Pensylvanie peut facilement, me dit-il, battre celui du Caucase sur le marché de l'Europe occidentale. Il lui est d'ailleurs bien supérieur par

la qualité, de même qu'il surpasse en pureté celui de l'Ohio, de la Californie, etc. Seuls quelques gisements du Colorado, encore peu exploités, peuvent lui être comparés. Voyez-vous, — ajoute-t-il, comme pour répondre à une question qu'il devine, — il faut beaucoup d'argent pour des affaires de ce genre : percer des puits ou en acheter, établir des canalisations, construire des wagons-réservoirs et des bateaux-réservoirs, bâtir, entretenir et faire marcher une raffinerie, tout cela coûte extrêmement cher. — Alors, lui dis-je, c'est en somme le pouvoir du capital accumulé qui rend possible la domination toute-puissante de la *Standard Oil Co.*? — Bien entendu (*of course*) », me répond-il, et un léger sourire erre sur ses lèvres.

A Titusville, dans l'Ohio, on me signale un autre raffineur indépendant. Celui-ci est en hostilité avec le *Trust*. Ça et là, on peut ainsi trouver quelques établissements, sept ou huit environ, généralement peu considérables, qui luttent à la faveur de circonstances particulières contre la concentration générale de l'industrie pétrolière ; mais là où le *Trust* n'a pas complètement absorbé les exploitations rivales, il exerce cependant sur elles une influence considérable. Étant de beaucoup le plus gros acheteur d'huile brute, étant presque le seul, le prix auquel il l'achète devient forcément le prix général. D'où l'accusation constamment reprise contre lui par ses adversaires, qu'il fixe les prix selon son bon plaisir. Cette accusation mérite un sérieux examen.

La légende que l'on s'étonne parfois d'entendre répéter par des personnes sérieuses, c'est que tous les matins à neuf heures Rockefeller, président et incarnation vivante du *Trust*, fixe le prix de l'huile brute d'une manière absolument arbitraire. Cette légende repose sur un fait matériel exact, paraît-il, mais interprété par des esprits simplistes. Tous les matins, à sept heures, les renseignements les plus exacts sur tous les faits intéressant la production du pétrole sont centralisés et présentés à M. Rockefeller et à son état-major, qui les examinent pendant deux heures. A neuf heures, d'après les indications fournies, d'après les prévisions qu'elles font naître, le prix auquel le *Trust* achètera ou vendra l'huile brute est fixé. Tel est le fait dans sa simplicité. Il n'est pas un indus-

triel qui ne se livre à une opération analogue, qui n'établisse ses prix et ne donne à ses agents des instructions en conséquence : « Vous vendrez à tel prix ou vous ne vendrez pas du tout. Vous achèterez à tel prix et non au-dessus, etc. » Ce qui est particulier à la *Standard Oil Co.*, ce n'est donc pas son procédé, mais l'influence que sa décision, prise d'après le procédé ordinaire, exerce sur le marché général.

A quoi tient cette influence? Actuellement, elle tient à la situation absolument prépondérante du *Trust*. Avant que cette situation fût reconnue sans conteste, elle tenait au soin, au flair, à l'habileté des directeurs. L'expérience avait démontré qu'il était avantageux d'agir comme eux, de jouer dans leur jeu, et les raffineurs indépendants réglaient d'ordinaire leur conduite sur la leur. Au fond, il y avait de leur part une connaissance plus exacte des conditions économiques influant sur le prix du pétrole, par suite une justesse plus grande dans leurs prévisions. On s'informait du prix établi par Rockefeller, comme dans un autre ordre de choses nous nous informons des prévisions de l'Observatoire au sujet de la température. Il y a loin d'un pronostic exact, fondé sur le rapprochement de certains faits échappant à la volonté de l'homme, à l'arbitraire d'une fantaisie tyrannique. L'action du *Trust* sur le prix de pétrole brut tient surtout à ce qu'il a su prévoir juste.

Toutefois la légende n'est pas sans fondement. Le *Trust* paraît avoir souvent abusé de son pouvoir pour tromper ses concurrents, pour les engager à fond dans une fausse voie, tandis que lui-même n'y entrait que dans la mesure nécessaire à sa manœuvre. Il y a donc lieu de distinguer avec beaucoup de soin, dans la conduite du *Trust*, deux ordres de faits très différents, les premiers qui constituent sa politique constante, qui ont assuré son succès toujours grandissant et solidement établi; les seconds qui sont des épisodes de lutte avec telle ou telle compagnie rivale, et dont l'effet n'a pu être que temporaire. Quelques exemples éclaireront utilement cette distinction fondamentale.

Si le *Trust* avait réellement le pouvoir de fixer et de fixer pour longtemps le prix du pétrole, sans tenir compte des circonstances économiques qui l'affectent, son intérêt très

évident le pousserait à faire baisser le plus possible le prix de l'huile brute. Nous avons vu en effet qu'il n'est pas seul producteur d'huile brute, et même qu'il ne peut songer à accaparer tous les champs de pétrole américains ; en revanche, il est à peu près seul acheteur ; il a donc tout avantage à payer au moindre taux une matière qu'il ne détient pas. Or, depuis 1871, époque de la formation du *Trust*, l'écart de prix entre le pétrole brut et le pétrole raffiné a toujours été en diminuant, tout au contraire de ce qu'aurait dû produire une fixation de prix arbitraire de la part d'une compagnie qui a en fait monopolisé la raffinerie. En 1871, l'huile brute, prise aux puits, était cotée 10^{cts},52 le gallon, l'huile raffinée, prise à New-York, 24^{cts},24, soit un écart de 13^{cts},72 par gallon. En 1878, l'année d'avant l'établissement des grandes canalisations (*pipe-lines*), cet écart n'était plus que de 8^{cts},11 (2 fr. 76 contre 10,87). En 1887, il tombait à 5^{cts},16 (1,59 contre 6,75)[1]. En 1893, il était de 4^{cts},72 (1,50 contre 6,22). Ces chiffres prouvent d'une manière très certaine que l'opération du transport et celle de la raffinerie reviennent aujourd'hui moins cher au public qu'avant le *Trust*, et qu'il n'y a pas eu, de la part de celui-ci, écrasement des producteurs de la matière première. Toutefois, ces chiffres ne prouvent que pour des époques distantes les unes des autres ; ils établissent donc bien le mouvement des prix pour de longues périodes ; ils ne rendent pas compte des perturbations fréquentes qu'a subies le marché du pétrole depuis la fondation du *Trust*. Si l'on représentait par une courbe les différentes oscillations de prix de l'huile brute, et par une deuxième courbe celles de l'huile raffinée, la direction générale de ces courbes serait bien dans le sens que nous venons d'indiquer, mais elles accuseraient, par l'irrégularité de leurs détails, par le caprice de leurs variations, une grande instabilité.

1. M. George Gunton, auquel j'emprunte ces chiffres, donne un tableau complet du prix du pétrole brut et du pétrole raffiné, année par année, de 1871 à 1887. Voir : *The Economic and Social Aspects of the Trusts*, dans le *Political Science Quarterly*. Vol. III, n° 3, p. 394. — Voir aussi dans l'ouvrage de M. Ernst von Halle : *Trusts or Industrial Combinations and Coalitions in the United States*, à la page 73, un tableau analogue indiquant les prix du pétrole brut et du pétrole raffiné de 1888 à 1893. Malgré quelques très légères différences de chiffres, on peut dire que ces deux tableaux concordent.

Cette instabilité est due pour une part à l'influence du *Trust*. La découverte ou l'épuisement de certaines régions pétrolifères, soit en Amérique, soit même dans le reste du monde, peut bien faire baisser ou hausser le prix de l'huile brute, mais ces fluctuations naturelles ne sauraient expliquer, par exemple, qu'en 1877 des propriétaires de puits indépendants aient été obligés de *vendre au-dessous du cours* à la compagnie du *Standard Oil*, après avoir laissé perdre pendant plusieurs jours l'huile qu'elle refusait d'acheter au prix coté. C'était là une véritable mesure de guerre. Le *Trust*, qui venait d'établir ses canalisations, refusait de transporter l'huile brute aux marchés du littoral avant qu'elle lui eût été vendue. Il refusait aussi de la payer au cours et agissait, comme nous le verrons, auprès du *Pensylvania Railroad* pour empêcher le transport par chemins de fer. Les propriétaires indépendants se trouvaient ainsi coupés de leur marché et obligés d'en passer par les exigences du *Trust* [1]. Il n'est pas douteux non plus que dans beaucoup de cas le *Trust* ait baissé volontairement le prix de ses produits dans un district donné, pour ruiner ses concurrents. Souvent même il compensait cette perte par une élévation correspondante dans un district sans concurrence [2]. Des manœuvres de ce genre amènent forcément un grand trouble sur le marché, et la *Standard Oil Co* en a beaucoup à sa charge.

Si donc le *Trust* a le droit de dire que sous sa puissante domination l'intérêt du consommateur a été sauvegardé dans l'ensemble, puisque les prix combinés du transport et du raffinage ont suivi une progression descendante, il reste néanmoins responsable des perturbations volontaires au moyen desquelles il a détruit certains de ses concurrents.

Au surplus, les défenseurs les plus décidés des *Trusts* reconnaissent que les moyens employés par eux pour obtenir leur prépondérance actuelle ont souvent été déplorables au point de vue moral et fâcheux au point de vue économique [3].

1. Voir dans Lloyd, *Wealth against Commonwealth*, p. 104 et 105, des extraits d'une enquête officielle faite en 1879 en Pensylvanie. A ma connaissance ces faits ne sont pas contestés.

2. M. von Halle cite un exemple curieux à ce sujet. Voir *Trusts*, p. 76.

3. Gunion, *The Economic Errors of the Trusts*. *Social Economist*, February 1893.

« C'était, disent-ils, la période de guerre, celle pendant laquelle la passion aveugle devient mauvaise conseillère. L'impopularité actuelle des *Trusts* est l'expiation de ces fautes et nuit à leur développement normal : mais des esprits sages ne doivent pas confondre les effets passagers d'une lutte ardente avec les résultats durables d'une situation bien assise. » Cette explication est intéressante à cause de l'aveu qu'elle contient. Elle est insuffisante pour les personnes qui cherchent à se rendre un compte exact des causes de la formation des *Trusts*. Quand leurs adversaires ont chargé la conscience de M. Rockefeller de crimes pendables, comme le fait M. Henry D. Lloyd; quand leurs partisans ont plaidé les circonstances atténuantes et reconnu qu'une certaine dose d'iniquité s'est mêlée à leur succès, ni les uns ni les autres ne nous ont appris quelle est la raison de ce succès. C'est une erreur assez commune, particulièrement chez les honnêtes gens, de croire à l'efficacité souveraine d'une conscience peu scrupuleuse pour réussir dans ce monde. Beaucoup se considèrent comme victimes de leur fidélité aux principes moraux et accusent volontiers d'y avoir manqué ceux qu'ils voient s'élever. S'ils prenaient la peine de regarder ceux qui échouent le plus misérablement, ils verraient cependant que l'immoralité tue plus de gens qu'elle n'en fait vivre. Elle n'est pas une force en elle-même, tout au contraire. Elle n'est pas toujours une cause de ruine matérielle, voilà tout ce que l'on peut lui accorder. Dire que la *Standard Oil Co.* a manqué d'honnêteté dans la lutte victorieuse qu'elle a entreprise contre ses concurrents, ce n'est donc pas expliquer sa victoire. En réalité, elle a dominé le marché du pétrole en s'emparant des moyens de transport de l'huile brute. Historiquement, c'est un fait, et on ne voit pas comment elle aurait pu obtenir autrement, surtout d'une façon aussi rapide et aussi complète, le résultat auquel elle tendait. La question du transport du pétrole est donc le nœud du problème. Nous avons vu jusqu'ici le *Trust* exercer sur l'extraction et la vente de l'huile brute une influence prépondérante, mais en quelque sorte mystérieuse. Nous arrivons maintenant au point où le mystère se dévoile, où l'on aperçoit clairement les fils par lesquels le *Trust* tient réunis dans sa main tant d'intérêts divers et les fait manœuvrer à son gré.

III

LE TRANSPORT DU PÉTROLE BRUT

Actuellement, le transport du pétrole brut en Amérique se fait presque exclusivement au moyen des *pipe-lines*. Ce sont des canalisations en fer doux — l'acier est attaqué par le pétrole — qui relient les lieux de production, c'est-à-dire les champs de pétrole, aux raffineries établies soit sur la côte de l'Atlantique, soit au bord des grands lacs. Le *Trust* détient toutes ces canalisations. Les raffineurs indépendants, modestes et en petit nombre, peuvent bien établir quelque courte *pipe-line* entre leurs puits et leur raffinerie, mais les grandes lignes, celles qui mettent en communication la Pensylvanie avec les ports maritimes de l'est, l'Ohio avec les lacs, sont entre les mains du *Trust*. Deux de ces lignes aboutissent à New-York, une à Philadelphie, une à Baltimore ; ce sont elles qui fournissent à la consommation de l'Amérique de l'est et au commerce extérieur. Quatre autres atteignent Pittsburgh, Buffalo, Cleveland et Chicago ; ce sont elles qui fournissent plus spécialement à la consommation américaine.

Ces *pipe-lines* ont une grande longueur, 500, 600 kilomètres souvent. C'est dire qu'elles ont nécessité une mise de fonds considérable. En outre, ce ne sont pas de simples canalisations, laissant couler le pétrole des points élevés de la Pensylvanie ou de l'Ohio où on le trouve jusqu'aux terres plus basses qui entourent les lacs ou bordent l'Atlantique. Ce système eût été possible, soit en suivant le fond des vallées fluviales, soit en employant le principe du siphon pour franchir les accidents secondaires du terrain ; mais il aurait présenté de sérieux inconvénients : dans le premier cas, celui de la longueur par suite de la sinuosité des vallées ; dans le second, celui d'exiger un écoulement non interrompu du liquide pour assurer la marche du siphon ; enfin, dans l'une et l'autre de ces combinaisons, la course du pétrole eût été lente. Pour la rendre rapide et permettre ainsi à une ligne donnée un trafic plus considérable, on a établi de loin en

loin, tous les 50 milles environ — soit tous les 80 kilomètres — de puissantes pompes qui aspirent et refoulent le pétrole dans les tuyaux. Ces *pumping stations* sont une nouvelle source de dépenses, tant comme premier établissement que comme entretien, mais on estime généralement que les *pipe-lines* réalisent un bénéfice de 50 pour 100 par rapport aux transports par voie ferrée pratiqués auparavant.

Voilà donc une immense économie. Elle ne pouvait être faite, cela se conçoit aisément, que par des compagnies puissantes, disposant de capitaux importants. Toutefois, la *Standard Oil Co.* n'était pas seule de taille à construire des *pipe-lines*. D'autres qu'elle en ont établies qu'elle a absorbées depuis — témoin celle qu'une compagnie indépendante de Pittsburgh lui cédait quelques mois avant mon enquête, — et il n'est pas douteux qu'elle a empêché, grâce à de puissants complices, certaines *pipe-lines* d'être posées.

Nous touchons ici à un point particulièrement délicat. Nous avons constaté le monopole de fait qu'exerce le *Trust* sur le transport du pétrole brut par les *pipe-lines* : ce mode de transport constitue une économie de 50 pour 100[1] par rapport au transport par chemin de fer ; il assure donc un avantage de 50 pour 100 aux raffineurs qui peuvent y recourir. Or, la *Standard Oil Co.* n'admet pas en général les pétroles quelconques à circuler dans ses canalisations ; elle n'est pas transporteuse de pétrole pour le compte d'autrui ; elle ne se sert plus de ses lignes aujourd'hui que pour *son* pétrole ; nous avons même vu qu'elle peut ainsi exercer une pression sur les propriétaires de puits indépendants en leur posant ce dilemme : « Ou bien vous vendrez votre huile brute sur place, ou bien vous emploierez le chemin de fer et vous paierez 50 pour 100 plus cher que moi pour la conduire à une raffinerie. » Il est clair que le *Trust* a pu ainsi monopoliser le commerce de pétrole eu en monopolisant le transport.

Reste alors cette question : comment le *Trust* est-il parvenu à posséder toutes les *pipe-lines* ? Comment a-t-il empêché certains concurrents d'en construire ? Pour y répondre, il faut remonter à quelques années en arrière et se rendre compte

1. Ce chiffre est donné par M. Gunton, le défenseur connu du *Trust*.

des circonstances, toutes particulières à l'Amérique, dans lesquelles l'établissement des *pipe-lines* a pu se faire.

Ce n'était pas chose facile de traverser sur une longueur de plusieurs centaines de milles les propriétés privées pour aboutir au littoral ou aux grands lacs. Dans la Pensylvanie, où les premières *pipe-lines* furent posées, les compagnies qui entreprirent ce travail durent traiter de gré à gré avec chacun des propriétaires ; aucune loi n'existait qui permît et réglât l'expropriation pour cause d'utilité publique. Les chemins de fer n'avaient pu construire leurs lignes qu'en vertu de la délégation reçue par eux du pouvoir central de l'État, et parce que, d'après la *common law*, l'État, chargé des voies de communication, avait le droit d'en prendre l'assiette sur les terres privées moyennant une juste et préalable indemnité. Les *pipe-lines* ne pouvaient en aucune façon réclamer ce privilège. Une charte les reconnaissant d'utilité publique ne pouvait pas davantage le leur concéder : la seule voie ouverte était donc celle des cessions volontaires. En 1872, la législature de Pensylvanie adopta une loi connue sous le nom de *Free Pipe Line Law*, qui reconnaissait le « domaine éminent » de l'État sur l'ensemble du territoire et devait permettre plus aisément aux constructeurs de *pipe-lines* le passage sur les propriétés particulières. Des amendements habiles introduits dans la loi en rendirent les dispositions à peu près inutiles, en sorte que la situation resta sensiblement la même.

Toute défavorable qu'elle pût être, elle n'aurait pas créé de privilège au *Trust* si celui-ci n'avait su dès le début s'assurer la complicité d'un propriétaire important, je veux parler des chemins de fer. Les chemins de fer, propriétaires de leurs lignes, se trouvaient souvent barrer la route aux *pipe-lines*. Ils pouvaient les gêner, parfois les arrêter complètement : il suffisait qu'ils y eussent un intérêt suffisant. L'habileté du *Trust* consista à le leur faire croire.

Au début, en effet, le *Trust* ne se montra pas très prompt à construire des *pipe-lines* et continua à expédier son huile brute par les chemins de fer en wagons-réservoirs. Les compagnies de chemins de fer, qui tenaient, on peut le croire, à conserver ce client considérable, prirent parti pour lui contre des concurrents qui voulaient se passer d'elles.

Au surplus, le *Trust* avait déjà lié partie avec les chemins de fer, avec le *Pensylvania Railroad* en particulier, et c'est ce qui explique son peu d'empressement à établir de longues canalisations. Fortement organisé dès le début, il avait réussi à obtenir de ce chemin de fer des tarifs de faveur, des *discriminations*, comme on les nomme aux États-Unis, assurant en retour aux membres importants de la compagnie grâce auxquels il obtenait ces privilèges, des avantages matériels importants, par exemple un certain nombre d'actions libérées[1].

Et ce n'était pas là un fait extraordinaire en Amérique. L'usage des *discriminations* est assez répandu pour qu'on ait cru nécessaire d'établir une commission spéciale, l'*Interstate Commerce Commission*, destinée à les empêcher; aujourd'hui encore, malgré les efforts de cette commission, malgré la loi formelle qui l'a instituée, il est de fait que les compagnies américaines de chemins de fer n'appliquent pas leurs tarifs sans distinction de personnes. Le *Trust* du pétrole avait donc tout simplement obtenu du *Pensylvania Railroad* des faveurs analogues à celles qu'obtiennent beaucoup de gros clients, et par des moyens analogues, peu délicats d'ailleurs, et que nos habitudes européennes caractériseraient sévèrement. Mais il y avait ceci de particulier dans le cas de la *Standard Oil Co.* que la complicité des chemins de fer, au lieu de se borner, comme dans la plupart des autres cas, à la question des transports par chemins de fer, allait l'aider puissamment à créer, à son profit, le monopole des transports par *pipe-lines*. Ce résultat ne s'obtint pas tout d'un coup et en une seule fois, mais par une série de faits et de conséquences dont nous allons exposer l'enchaînement.

Le *Trust* ne devait pas persister longtemps à ne pas construire de longues canalisations. Il en établit d'abord sur des parcours non suivis par les chemins de fer, avec aboutissement à leurs lignes, ce qui assurait à ces lignes un trafic plus considérable. Bien entendu, il eut soin de signaler aux chemins de fer l'avantage qu'il leur procurait ainsi et de se

1. Le fait que les grandes compagnies de chemins de fer ont accordé des *discriminations* importantes à la *Standard Oil Co.* n'est pas contesté. Voir sur ce point le témoignage de M. Arthur T. Hadley qui fait autorité. (*Railroad Transportation*, p. 121.)

le faire payer. Les compagnies, par exemple, s'engageaient à donner aux *pipe-lines* du *Trust* la clientèle du pétrole indépendant qui voyageait sur leur réseau.

Il y a dans l'histoire de la *Standard Oil Co.* un épisode célèbre qui met bien en relief l'énormité des avantages retirés par elle de la complicité des chemins de fer. C'est le *Rice's Case*, le cas de M. Rice, raffineur indépendant de l'Ohio et concurrent malheureux du *Trust*. M. Rice avait établi une raffinerie de pétrole à Marietta (Ohio). Pour l'approvisionnement d'huile brute, il avait passé un contrat avec la compagnie du *Cleveland and Marietta Railroad*, et celle-ci s'était engagée à transporter l'huile à raison de trente-cinq cents par *barrel*. Mais le transport ne s'effectuait pas complètement par voie ferrée. La compagnie du *Cleveland and Marietta Railroad* empruntait pour la plus grande partie du trajet la *pipe-line* de la *Standard Oil Co.*, et lui donnait vingt-cinq cents par *barrel*. M. Rice, mis au courant de ce fait, construisit une canalisation parallèle à celle du *Trust*, pensant qu'il n'aurait plus à payer que dix cents par *barrel* au chemin de fer pour la partie du trajet que l'huile continuerait à effectuer par voie ferrée. Mais la compagnie du *Cleveland and Marietta* émit alors la prétention de continuer à percevoir trente-cinq cents et d'en verser vingt-cinq au *Trust* pour un transport qu'il ne faisait pas. De là une série de procès retentissants[1].

Ce que nous avons à retenir de ce débat, c'est que la compagnie du *Cleveland and Marietta Railroad* et la *Standard Oil Co.* s'étaient arrangées pour s'assurer réciproquement le transport du pétrole, opération toute naturelle en soi entre deux entreprises ordinaires, mais qui faisait participer le *Trust* au monopole *de fait* que possèdent les chemins de fer américains. Il ne faut pas, en effet, prendre pour une réalité absolue le principe de libre concurrence qui préside aux États-Unis à la construction et à l'exploitation des voies ferrées. Si, d'après ce principe, une compagnie rivale est toujours libre d'établir une ligne parallèle à une ligne existante, il n'en est pas moins vrai qu'en fait, celle qui a la priorité possède de

1. V. Lloyd, *Wealth against Commonwealth*, p. 206, et la réponse de M. Gunton dans le *Boston Herald*, December 16, 1895.

tels avantages qu'elle empêche la création de l'autre. Sans doute, entre de grands centres commerciaux, comme New-York et Philadelphie, Baltimore, Boston, Chicago, le trafic est suffisant pour alimenter plusieurs lignes ; mais, d'une façon générale, l'existence d'une voie ferrée reliant des villes d'importance secondaire prévient l'établissement d'une seconde voie, de sorte qu'en fait le chemin de fer se trouve pourvu d'un monopole. Le *Trust* en prenait sa part dans la combinaison que nous avons dite, et c'était pour lui un avantage, mais les liens qui le reliaient aux chemins de fer se manifestèrent parfois d'une manière plus redoutable pour les concurrents.

Les chemins de fer mirent les petits raffineurs dans une situation d'infériorité très marquée par une simple interprétation de tarif. Les petits raffineurs faisaient leurs expéditions de pétrole dans des barils (*barrels*), les raffineurs plus importants employaient principalement des wagons-réservoirs. Le tarif de transport avait été d'abord uniformément perçu sur la quantité d'huile expédiée, sans tenir compte du poids du contenant, baril ou wagon-réservoir. Vers 1888, plusieurs compagnies, parmi lesquelles le *Pensylvania Railroad*, s'appuyant sur le texte d'une décision rendue par l'*Interstate Commerce Commission* pour un cas très différent, décidèrent qu'elles percevraient un droit sur les barils, considérés comme *emballages*, mais non sur les wagons-réservoirs qui n'avaient pas le même caractère. Cette décision favorisait évidemment beaucoup les gros expéditeurs : toutefois, elle pouvait se défendre. Nous trouvons tout naturel en Europe d'avoir des tarifs plus avantageux pour les transports par wagons complets que pour les transports par petites quantités, et c'est là une mesure du même genre. De plus, cette mesure était générale et pouvait profiter aux concurrents importants de la *Standard Oil Co.*

Mais les wagons-réservoirs furent l'occasion de complaisances particulières pour le *Trust* et de véritables injustices contre ses rivaux. En général, les chemins de fer n'opposaient pas aux raffineurs indépendants un refus absolu de transporter leur marchandise, mais ils leur faisaient subir des délais de toutes sortes. Tantôt, tous les wagons-réservoirs de la compagnie étaient retenus et indisponibles ; tantôt, si le raffineur

possédait lui-même ses wagons-réservoirs, la voie était tellement encombrée qu'on ne pouvait pas s'engager à les expédier. Aujourd'hui encore, malgré l'institution de l'*Interstate Commerce Commission*, chargée d'assurer l'égalité de traitement à tous les clients des chemins de fer pour les mêmes marchandises, un raffineur indépendant rencontre les mêmes difficultés. « Le *Pensylvania Railroad*, me disait un partisan du *Trust*, ne pourrait refuser les wagons d'un concurrent de la *Standard Oil Co.*, mais rien ne l'empêche de les faire attendre sur une voie de garage (*to sidetrack them*). »

Les chemins de fer risquaient, semble-t-il, par ces procédés malhonnêtes de détourner d'eux les raffineurs et de les pousser désespérément à la construction de *pipe-lines*, par conséquent de perdre un élément considérable de trafic; mais ils avaient prise sur eux de deux manières qui devaient assurer le triomphe de leur combinaison avec la compagnie du *Standard Oil Co.* en ruinant ses concurrents ou en les contraignant de se rendre à merci.

En premier lieu, les *pipe-lines* ne peuvent transporter que l'huile brute. Une fois raffinée, elle circule forcément en barils, en wagons-réservoirs ou bateaux-réservoirs, c'est-à-dire par chemins de fer ou par eau. En dehors des ports maritimes ou fluviaux, le chemin de fer reste donc le seul trait d'union entre le raffineur et le consommateur. Et si le raffineur parvient à échapper aux compagnies pour le transport de sa matière première, il retombe sous leur coupe quand il veut écouler ses produits; étant donné le genre de procédés qu'elles emploient parfois vis-à-vis de leurs adversaires, on comprend tout ce que cette situation a de grave.

En second lieu, les chemins de fer pouvaient arrêter et ont arrêté en fait certaines *pipe-lines* en les empêchant de traverser leurs lignes. Parfois, les oppositions de droit n'étant pas suffisantes, on avait recours à la force, et on assure qu'il y eut plusieurs fois des luttes à main armée entraînant mort d'hommes. De quelque côté qu'ils voulussent se tourner, les raffineurs indépendants rencontraient donc un complice du *Trust* qui leur barrait la route. Il n'est pas douteux que cette circonstance ait beaucoup aidé à leur disparition.

Aujourd'hui la *Standard Oil Co.*, maîtresse des neuf

dixièmes au moins du commerce du pétrole, a enlevé aux chemins de fer tout le transport de son pétrole brut, mais elle reste un très gros client pour le transport de l'huile d'éclairage et pour les très nombreux sous-produits de la raffinerie. Les chemins de fer paraissent d'ailleurs parfaitement satisfaits de cet état de choses : « Nous ne tenions pas (*we were not anxious*) à transporter le pétrole brut, me dit un des vice-présidents des *Pensylvania lines*; c'est une matière dangereuse qui nous exposait à de lourdes responsabilités; la construction des *pipe-lines* ne nous a donc fait aucun tort. » Cet optimisme a une certaine raison d'être, car l'économie apportée dans la production du pétrole d'éclairage et de ses sous-produits par la construction des *pipe-lines* a fait baisser les prix et augmenté la consommation dans une large mesure. Peut-être, en fin de compte, les chemins de fer transportent-ils aujourd'hui plus de pétrole raffiné qu'ils ne transportaient autrefois d'huile brute et raffinée; mais s'ils s'en rendent compte maintenant, ce qui est possible, et s'ils se réjouissent sincèrement d'être débarrassés du danger du pétrole brut, il est bien certain qu'ils n'ont pas toujours pensé ainsi, que les premières *pipe-lines* ont été considérées par eux comme de redoutables rivaux, et que leurs complaisances pour le *Trust* n'étaient pas inspirées au début par les motifs avouables et les intelligentes prévisions qu'ils allèguent aujourd'hui.

« Il est bien connu que la *Standard Oil Co.* a dû sa fortune aux *discriminations*, aux tarifs de faveur des chemins de fer, et que ces tarifs de faveur étaient obtenus en donnant aux membres importants des compagnies des avantages *personnels*, en les *intéressant à l'affaire*. » Tel est le témoignage que j'ai recueilli nombre de fois de la bouche de personnes très bien informées, et jugeant le *Trust* du pétrole avec impartialité. En réalité, le *Trust* ne doit pas sa fortune aux *discriminations*, mais il leur doit son monopole de transport, grâce auquel il a monopolisé l'industrie du pétrole elle-même.

Nous nous trouvons donc ici en présence d'un élément essentiellement *artificiel*. Les complaisances des chemins de fer américains ne sont pas le résultat de l'évolution industrielle, de la concentration, mais du régime particulier sous lequel les chemins de fer se sont constitués aux États-Unis

et de l'indélicatesse de leurs directeurs. C'est un phénomène et, ajoutons-le, c'est un désordre purement américain. On s'en rendra mieux compte par un coup d'œil rapide sur l'histoire des voies ferrées américaines.

Lorsque les premiers chemins de fer furent construits aux États-Unis, le pays était bien loin de l'état de richesse et de complication que l'on constate aujourd'hui : les pouvoirs publics, chargés d'un minimum d'intérêts, les régissaient d'une manière très primitive, autant par suite des habitudes préalables de la race anglo-saxonne qu'en raison des convenances particulières d'un pays neuf et simple. La vie privée absorbait presque entièrement la vie publique. Dans ces conditions, les États particuliers, auxquels revenait, d'après la *common law*, le soin des grandes voies de communication, n'étaient aucunement en mesure, ni d'établir, ni d'exploiter les chemins de fer. Quelques timides essais furent tentés et abandonnés bien vite, en Pensylvanie notamment, et les États laissèrent à l'initiative privée la charge et le profit de l'entreprise, déléguant seulement aux compagnies qui se formaient leur droit souverain d'emprise sur les terres que traverseraient les lignes. Et comme cette entreprise était particulièrement hasardeuse aux États-Unis, comme elle exigeait de gros capitaux, et que les gros capitaux étaient rares alors, on ne marchanda pas aux compagnies le privilège qu'on leur délaissait ainsi. Elles l'obtinrent sans compensation, sans que l'État eût stipulé en sa faveur aucune clause de retour au bout d'un certain laps de temps, sans qu'il eût même réservé son droit de surveillance d'une manière expresse et effective. Personne n'y songeait, et d'ailleurs les États n'étaient pas outillés pour exercer les pouvoirs qu'ils auraient pu inscrire à leur profit dans les chartes d'incorporation.

Il en résulta que plus tard, lorsque les chemins de fer furent établis et que de puissantes compagnies eurent pris naissance, on se trouva en présence de *présidents de chemins de fer* riches, complètement indépendants, et pourvus d'une délégation de l'autorité souveraine qui faisait d'eux parfois de véritables potentats. Ils détenaient un service public et le géraient dans un intérêt privé. L'État chercha alors à re-

prendre ce qu'il avait abandonné; il rappela que les chemins de fer ayant été substitués à lui-même, État, comme *common carrier*, comme transporteur public, ils se trouvaient soumis à certaines obligations, qu'ils devaient notamment être à la disposition de tous dans les mêmes conditions et ne pas entraver le commerce par la fantaisie de leurs tarifs. Mais l'État avait affaire à plus puissant que lui, et les principes élémentaires de la *common law* anglaise, restée la constitution primordiale des États-Unis, étaient dépourvus dans le cas présent de toute sanction. Les États particuliers se trouvant impuissants en face de ce grave problème, l'État fédéral imagina un moyen de droit ingénieux pour y porter remède. Par suite du pacte fédéral, une de ses fonctions essentielles était de faire régner la liberté du commerce entre les différents États membres de l'Union. Les chemins de fer portaient atteinte à cette liberté en favorisant certains clients aux dépens des autres par des inégalités de traitement; l'*Interstate Commerce law*, loi sur le commerce entre les États, prescrivit l'application équitable des tarifs sans considération de personnes. Ainsi se trouvaient atteints tous les transports d'État à État: seuls les transports à l'intérieur du même État échappaient à l'action de la loi, et, comme leur importance est faible, le résultat eût été considérable, si l'État fédéral avait possédé le pouvoir nécessaire pour faire passer dans la pratique les décisions de l'*Interstate commission*. Mais là encore la lutte était inégale. Les compagnies de chemins de fer, instituées par des chartes de tel ou tel État, n'étaient pas soumises au contrôle du gouvernement de Washington. Elles tinrent peu de compte de la loi nouvelle. En fait, la commission de l'*Interstate Commerce* exerce surtout son action en publiant ses enquêtes: c'est par la puissance de l'opinion publique, au moyen de la divulgation de certains faits particulièrement graves, qu'elle parvient à empêcher les scandales apparents. Les compagnies se sentent surveillées de près; elles désirent éviter les enquêtes retentissantes et mettent de la prudence dans leurs agissements. Mais elles se dressent encore devant les pouvoirs publics comme une puissance.

Tel est l'allié, tel est le complice que la *Standard Oil Co.*

s'assura de bonne heure. Par son étroite union avec lui, elle participait à sa domination. Par le monopole de fait des chemins de fer, elle put créer le sien. On le voit, le régime des transports aux États-Unis est intimement lié au *Trust* du pétrole.

Toutefois, on pourrait fort bien imaginer que la *Standard Oil Co.* fût parvenue à accaparer les *pipe-lines* sans pour cela se rendre maîtresse de l'industrie de la raffinerie. Elle aurait pu être une entreprise d'achat de pétrole brut et de transport par canalisations desservant des raffineurs indépendants. Et il semble même, au premier aspect, que cette combinaison eût été plus conforme à l'allure moderne des grandes entreprises. De plus en plus, en effet, celles-ci vont se spécialisant. La partie industrielle se sépare autant que possible de la partie commerciale : on a généralement avantage à faire en très grand un seul genre d'opérations. Par exemple, le type de l'ancien manufacturier achetant avec soin ses laines dans les pays de production, les transformant en étoffes, puis vendant ces étoffes dans un magasin de gros, a aujourd'hui presque disparu, et nous avons à sa place un commissionnaire en laines ou un négociant en laines, un manufacturier et un marchand. Comment donc se fait-il que le *Trust* du pétrole, qui pouvait acheter et transporter le pétrole brut avec de beaux profits, se soit encore mêlé de le raffiner, qu'il y ait trouvé avantage, et que la raffinerie indépendante ne puisse pas entrer en lutte avec lui ? La chose s'explique par le caractère spécial de cette industrie, qui se prête merveilleusement aux exploitations colossales. Le *Trust*, mieux que tout autre, pouvait créer ces exploitations colossales, et conserver ainsi dans cette nouvelle branche le monopole déjà établi pour l'achat et le transport du pétrole brut.

PAUL DE ROUSIERS

(La fin prochainement.)

LE TEMPS ET LA VIE

LA FORCE[1]

XI

Ayant subi un stage comme capitaine, sous l'œil de la police, dans une ville de l'Oise, Bernard reçut, à la suite d'une revue, le brevet de chef d'escadrons; l'influence de ses beaux-frères, Cavrois et Praxi-Blassans, lui fit reprendre place dans son ancien régiment : sans doute l'Empereur voulait-il montrer qu'il ne gardait pas rancune à ses adversaires amendés. Avec une extrême satisfaction, Bernard retrouva dans Saint-Omer le capitaine Pitouët, les lieutenants Cahujac et Corbehem : son collègue élégiaque lui sembla vieilli ; un sien cousin, le jeune Gresloup, était sous-lieutenant : les maréchaux des logis Tréheuc et Nondain obéissaient à l'adjudant-major Marius. Des figures inconnues s'encadraient parmi celles de naguère. Le colonel embrassa Bernard. Il soufflait fort en parlant, la lippe remuante.

— Ah! monsieur, en voilà du changement, tu sais! Le nouveau chef d'escadrons et le lieutenant-colonel, ce sont des retours de Coblentz! Il n'y a pas de mouchoir assez brodé pour moucher leur nez. Demande au capitaine Pitouët... Et ce pauvre Pied-de-Jacinthe! On lui fend l'oreille. Il s'établit imprimeur

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

à Tours... Nous formons brigade ici. On a le général sur le dos, et les adjoints! Et l'aide-de-camp-colonel! Tu verras ça... Et l'inspecteur des revues, donc! Il paraît que je ne sais pas écrire mes rapports. Il me flanque un poil, à moi!... Acceptez un verre de champagne, monsieur... Et ça met le nez partout, dans les fourrages, dans les cuirs. On rectifie mes comptes... Pitouët heureusement, est un bon homme. Il m'arrangera ça. Je le ferai passer à la compagnie d'élite... Allons, je suis plus content... On taillera l'Anglais, tout à l'heure?... Suffit, pas un mot, Si on dit ci, si on dit ça, bing! un poil de l'état-major!...

Il secoua sa grosse tête qui s'argentait. Son ventre ballonnait dans la culotte de peau.

— Je suis bien content, monsieur. Si tu veux, tu m'aideras... Moi, je ne comprends rien à leurs comptes, à leurs manières... Enfin, j'aurai moins de tracas, si vous voulez, major... si vous voulez!

Craintif, il regarda de coin; il redoutait le refus de Bernard, et pâlit de joie à la réponse. Aussitôt ils divisèrent la besogne : le colonel s'occuperait de la remonte, Pitouët des fournitures, Héricourt du soldat. L'élégiaque se fardait les joues, un peu flétries, et passait le temps à mourir de la cruauté d'une dame en robe mordorée.

Alors Bernard développa toute l'ardeur de son être, multiplié en six cents hommes dont il magnifia la prestance, dont il endurcit le courage. Six centaines de statues antiques casquées de bronze chevauchèrent à son geste, trottèrent et s'arrêtèrent, formèrent des lignes, couvrirent la campagne et se resserrèrent en colonnes que cachait sa main tendue devant le regard. L'énergie des provinces l'exalta. Il sentit la Nation frémir d'impatience et d'audace. Les fanfares alertes triomphaient de tous les bruits. Il oublia la tristesse de l'amour et celle de la mort...

Or Napoléon fut couronné, à Milan, empereur-roi; Eugène de Beauharnais, promu vice-roi d'Italie; Praxi-Blassans, décoré, doté d'un nouveau domaine en Vaucluse, d'une pension impériale; Cavrois, élevé au rang de chef de division dans son ministère. La famille vint prendre du loisir aux Moulins Héricourt.

Bernard s'y rendit, grisé par la splendeur de son œuvre et ce miroitement des armes sous lequel s'unifiait la force de la Nation. Il laissait l'ambition joyeuse de ses camarades, un tumulte de fête militaire : il trouva le charbon de Caroline. qui débordait les nouveaux hangars. Les arbres du jardin avaient disparu comme l'herbe des prairies, comme la Scarpe elle-même, recouverte par les files de chalands que halaient de lourds quadriges Les chemins et les sentes étaient noirs de houille. L'odeur acide des tanneries attaquait l'air. Abrutis par la fatigue, des meuniers dormaient au fond du saut de loup. Bernard entra dans la cour. Le jeune Dieudonné Cavrois rongeait un pilon de volaille, et Delphine de Praxi-Blassans battait avec une pelle son frère Émile. qui cria. Aucun d'eux ne reconnut l'oncle ; effrayés, ils s'enfuirent. Et ce fut, sur le seuil, la laideur triste de Caroline. Virginie. pâle, éplorée, s'attardait au lit : elle le reçut dans ses bras et l'étouffa de baisers humides. Et de geindre alors sur son amour méconnu, sur des infidélités probables, sur la possibilité de la guerre. Il trouvait sa femme grossie, encore. Elle dégageait un parfum de beurre et de caramel.

Les effusions conjugales les réconcilièrent dans la modeste chambre aux boiseries lézardées. Les lambrequins de vieille soie s'élimaient devant les impostes et les fenêtres. Les dossiers en médaillons des fauteuils retenaient un cannage déteint. Le temple minuscule de Vesta, entre ses quatre colonnettes d'albâtre, enfermait un cadran de cuivre dont les aiguilles ne tournaient plus... Et bientôt Virginie ronfla, les paupières battues, la hanche haute. Soudain elle lui répugna. Pareille à un animal alourdi de nourriture, elle devenait une chose informe et paisible que ne réveillaient ni paroles ni caresses : il eut, avec dégoût, de la pitié; il n'insista plus. Avivé par les habitudes reprises au camp, son désir d'action s'exaspéra. Il se rappelait le matin de l'avant-veille, le galop à la tête de ses dragons en ligne dans la fraîcheur de l'air, les félicitations du colonel, et les rires, au café. pour un coup de rubicon favorable à sa bourse. Quelle différence avec l'obligation de galanterie qui le tenait immobile, mal à l'aise auprès de cette bête chaude, endormie. stupide !... Ah ! son pauvre père l'avait prédit, avant de mourir. désespéré : « Tu verras, Bernard.

tu verras. Tu regretteras. Tu n'es pas fait pour une vie monotone. Il te faut l'action. Une femme bêtement amoureuse te lassera vite; et tu m'auras tué de chagrin; toi, Aurélie, Caroline, Cavrois, vous m'aurez tué de chagrin tous, pour rien, pour rien... »

Héricourt imagina le vieillard tapant de sa canne le pavé de Dunkerque, les larmes dans ses yeux morts. Il l'avait tué pour rien, en effet. Et la face sévère, douloureuse, du père apparut à son esprit, comme si elle venait de l'autre monde confirmer le reproche de sa conscience. O les cheveux gris autour des joues blettes, et la grande bouche édentée frémissant de souffrance, et les regards opaques dans leurs tristes paupières sanguinolentes! Il les vit, vraiment. Il se crut un ignoble assassin. Comme il détestait la lourde femme, dont la salive mouillait l'oreiller! A cette minute, il le sentit, tout son amour s'en alla. Et il résolut de fuir vite jusqu'à l'armée. A pas de loup, il redescendit.

Dans la salle basse, Caroline assurait les besicles de son père autour de ses grosses joues blêmes. Elle attira Bernard vers le secrétaire taché d'encre et lui montra ses livres. Il fallut qu'il vérifiât. On engageait l'avenir pour approvisionner les camps de pain, de cuir, pour construire les chalands à charbon et les péniches de l'Empereur, pour forer les nouveaux puits de houille. Elle compulsa des actes, elle fit des additions. Dans deux ans, si nulle catastrophe n'advenait, elle aurait décuplé l'héritage du père. Mais il fallait de l'argent, tout l'argent. Que chacun économisât, que chacun demandât le moins possible à la caisse des Moulins. Comment Bernard pouvait-il acheter encore un cheval, puisque le colonel Lyrisse lui avait envoyé le turc? Virginie dépensait trop en allées et venues, Aurélie en toilettes. Ne pouvaient-elles pas voyager par le coche, et non dans leurs chaises de poste? Elle comptait sur Bernard pour faire entendre raison à ces folles. Et quand le colonel paierait-il enfin les arrérages de la dot?

De ses mains, qui gardaient des traces d'engelures, elle caressait aux genoux sa robe de laine graisseuse. Une cornette de deuil enchâssait sa figure, au parler prudent, plein de citations latines. Dans son réticule pendu à l'angle de la bergère, les clefs sonnaient dès le moindre frôlement. Les écus gon-

flaient autour d'elle de petits sacs de toile à voile noués d'une corde. Elle se lamenta, car on n'avait point de nouvelles de la goélette ni des frères, partis le lendemain des funérailles. Le brick *la Méfiance* appareillait à leur recherche. Et si les bateaux se perdaient tous deux!... Qu'aurait dit le père encore vivant?... A l'idée du père, Caroline mordait sa lèvre inférieure, poussait les yeux hors des paupières, implorait, les mains jointes. Bernard la revoyait telle que leurs deux mères, mortes à la peine sous l'autorité du fondateur : elle prolongeait leurs tristesses par sa vie inquiète et rapace; et tout à coup il craignit que Charlotte ne lui ressemblât plus tard.

— J'ai vu ma fille à peine en arrivant, dit-il.

— Elle est au verger avec Aurélie et les enfants.

Sous le pommier en fleurs, Aurélie assise levait un doigt sévère, à l'intention de Dieudonné, qui salissait le livre d'images ouvert sur les genoux de la jeune femme. Bouche bée, Delphine admirait l'Hercule vainqueur du lion : Émile attirait le volume de ses petites mains griffantes. Aux bras de la nourrice amusée du double poids, Édouard et Charlotte apprenaient à rire, du rire que la paysanne répétait en les secouant, en approchant les uns des autres les yeux clairs aux cils sombres.

De les voir ainsi, frais, les yeux pareils aux yeux d'autrefois, Bernard s'émut. Les embrassant, il se demanda quel mystère providentiel l'avait jadis poussé vers la petite Bavaroise, comme si, de très loin, il eût été prévu qu'il engendrerait une fille aux regards limpides et ombragés.

— Ils sont beaux, nos enfants! dit Aurélie.

— Puisse notre faute ne pas retomber sur leurs têtes!... Nous avons laissé mourir notre père, mourir de chagrin...

— Bernard!... Bernard! ne dis pas cela... Mon Dieu!...

Elle pâlit : elle le regarda fixement, pour lire au visage du soldat si l'accusation était sincère; puis elle pleura, car elle se crut obligée de penser comme lui.

Il haussa les épaules. C'était la petite merveilleuse, c'étaient ses goûts de luxe, son langage d'incroyable et ses ambitions mondaines qui avaient d'abord mis la peine au cœur du vieillard. Il se réjouit de la voir navrée; il s'aperçut qu'il la voulait haïr comme Virginie. Il aimait seulement son père

mort, qui n'avait jamais, lui, conseillé cette bassesse de demander à Buonaparte un pardon pour avoir accompli le devoir envers la vérité, proclamé l'innocence du général Moreau. Mais elles, elles, Virginie, Aurélie, Caroline, dans leur vil amour de l'argent, elles avaient abaissé son caractère, elles l'avaient rendu semblable au premier venu. Il ne désira plus que partir, oublier dans les labeurs militaires le crime prouvé maintenant à sa conscience.

Il s'étonna que la révélation fût si tardive. La mort même ne l'avait point, sur l'heure, désolé à ce point ; devant le fait brutal, l'acte de nature, il s'était résigné. Depuis qu'il s'était retrempé dans la vie des camps, son caractère reprenait de la noblesse ; il ne s'excusait plus, ni lui, ni elles. Il louait ses frères, les marins, qui avaient recueilli et choyé l'agonie de M. Héricourt. Les autres lui déplaisaient, parce qu'ils ne se condamnaient pas eux-mêmes comme il se condamnait.

Cependant, au fond du cœur, il s'avouait que s'il n'aimait plus Virginie, cette idée du parricide l'excusait. Travesti par ce sentiment romain du remords, il s'estimait noble. Il eût applaudi, au théâtre, un personnage pareil à celui qu'il voulait paraître. Il admira cette allure antique de son « caractère ». Il étouffait ainsi le reproche intime d'injustice envers sa femme. Il déclama qu'il chercherait la mort dans la bataille afin de se punir. Il le dit dans une phrase ambiguë dont Aurélie s'épouvanta.

— Ton enfant ? Nos enfants ?...

Il ne répondit rien ; il considéra ces petits êtres. C'était le nouveau devoir. Toutes les idées romaines parlèrent en lui : la famille, la race, le caractère à propager dans la descendance, pour la noblesse de la nation !

Des corbeaux croassaient dans les profondeurs du ciel. Une cloche d'église sonna l'angélus de midi. Aurélie se signa, gravement.

« Je ne suivrai plus que ma conscience, et je ne vivrai plus que pour moi-même, se dit-il, et pour l'excellence de ma race !... » Résolution solennelle, et comme religieuse, prise devant la splendeur du soleil.

Lentement, il fit le tour du jardin, s'apaisa, fier de lui, prêt aux adieux.

Ensuite il fut saluer Praxi-Blassans et Augustin, venu d'Arras, où il tenait garnison alors avec Oudinot.

— Ah! conspirateur, tu rengaines tes idées, mon frère!

Praxi-Blassans arrivait de Rome :

— Vous voilà content, monsieur le chef d'escadrons?... Ah! nous avons eu quelque peine à vous remettre le pied dans l'étrier!... Trève de remerciements. Je vous dois aussi quelque chose : je sais ce que vous a coûté la démarche aux Tuileries. Je ne l'oublierai pas, parole d'honneur!... Et vous croyez descendre bientôt en Angleterre, monsieur? Nenni! Allez voir si j'y suis. Les Anglais nous combattront sur le continent dans la peau des Autrichiens et des Russes, voilà mon avis, monsieur!... A table! Caroline va gronder, saperlipopette! Et quand elle gronde, monsieur, je perds la tête, parole d'honneur! Je n'ai l'habitude de contredire que les diplomates, les cardinaux et l'Empereur : il est plus facile d'avoir raison d'eux!... Mon bras, madame Héricourt?

Autour de la table, les enfants gazouillaient. Sûr de son beau visage, Augustin contait déjà ses fredaines et sa force, tirait sans cesse un petit peigne d'or pour ses courts favoris blonds. Il vantait l'Empereur à l'excès, montrait l'Europe aux pieds de la Nation, expliquait le moyen de parvenir, par les amitiés, par les prévenances dont il comblait les gens de haute situation, par sa déférence envers les chefs qui le choyaient.

— Tout le monde m'aime! déclara-t-il, les dents découvertes.

— Comme une jolie femme! dit le moqueur Praxi-Blassans.

Augustin rougit et s'indigna. Il se conduisait mieux qu'Edme Lyrisse, arrêté par la police dans le département de Jemmapes, pour avoir assommé l'amant d'une fille de joie. Le colonel venait de le faire engager et l'expédierait à Bernard, afin qu'il le menât sans faiblesse. Augustin, lui, allait être titularisé comme lieutenant adjoint à l'état-major. Oudinot lui confiait tout. Il exagéra cette familiarité du général à son égard.

Caroline l'interrompit : elle lui refuserait de l'argent, et mettrait dans la gazette un avis aux usuriers. Cela lui parut

drôle : il rit au point de dégrafer le col écarlate et les revers blancs de son habit...

— Va, ma vieille Line, je te ferai prendre encore mille sacs de blé par l'intendance, et tu me devras des épingles!

Elle dut convenir qu'il opérait habilement. La conversation tournait aux affaires. Les marchandises anglaises ne pénétraient plus en France : il devenait urgent de ravir aux maisons de Londres la clientèle qui réclamait des objets de cuir. L'abondance nouvelle du charbon justifiait aussi l'entreprise d'une fonderie ; Praxi-Blassans y poussait Caroline. Il croyait à la guerre pour l'année suivante. L'État aurait besoin de fer, surtout de fers de chevaux pour l'artillerie qu'on augmentait. On chargea Bernard de s'enquérir.

Au moment de les quitter, il n'eut pas d'émotion. Il possédait toute sa force d'âme, celle qui s'obstine à connaître seulement la beauté du devoir et à la servir. Charlotte, sa fille, recueillerait le prix de son effort.

XII

L'été brûla les visages, couvrit les chevaux d'écume et roussit les feuilles des chênes. Des ordres arrivèrent. On se mit en route à travers les moissons blondes. Les escadrons s'enveloppèrent de la poudre des chemins. Messidor fit éclater les teintes des coquelicots et des bluets. Les pavés sonnèrent sous les fers du régiment. Les trompettes crièrent de la gloire aux villages réveillés.

Et puis ce fut, sur les dunes, le fourmillement rythmique des foules militaires. La force de la France s'assemblait sur les collines de sable. Les plumets de cent mille schakos fleurirent l'air. Il papillonnait des hussards à pelisses roses, à pelisses blanches, à pelisses rouges. Il trottait des escadrons de chasseurs verts aux omoplates brodées. Il galopait des régiments de dragons aux casques de cuivre, aux buffleteries blanches. Il s'alignait des brigades de cuirassiers lumi-

neux. L'infanterie légère toute bleue, l'infanterie de ligne, blanche au poitrail, noire de guêtres, convergèrent en lignes étincelantes, sous les feux changeants de cent mille baïonnettes remuées ensemble.

Le soir, il restait une ivresse de lumières, de cris, d'admiration pour la beauté nationale, un triomphe d'en être et d'y avoir paru sous les couleurs du régiment. On vidait maintes bouteilles de bière en louant sa vigueur, en attestant son nouveau courage. Les tambours annonçaient au monde la puissance des hommes levés pour une moisson de gloire. Le lieutenant Gresloup, le petit Edme Lyrisse, colérique et charmant sous l'habit vert du dragon, venaient prendre Bernard dans sa baraque, et ils allaient par les rues de Boulogne, afin qu'il leur montrât les héros des victoires acquises. Ceux-ci passaient magnifiques et loquaces, ou sévères et taciturnes, quelquefois menus et simples, sans faste, l'air de commis dociles sous leurs grands bicornes traversés d'un galon, piqués d'une cocarde. Chez le baron de Cavanon, qui tenait table ouverte, Bernard racontait ses batailles. Les jeunes yeux semblaient dire : « Moi, je t'égalerai ! »

Edme eut son premier duel avec un carabinier qui se moquait des escadrons encore indemnes du feu. Bernard assista son beau-frère. Au premier choc, l'enfant eut l'épaule entaillée par la lame du géant, une petite épaule blanche de fille, qui s'était haussée d'instinct pour protéger la figure ; mais l'autre reçut la pointe d'Edme en plein flanc et fut transporté à l'hôpital. Edme s'enorgueillit. L'honneur de l'escadron dépendait de lui. Il traîna le long des rues un sabre tumultueux. Bernard s'enchantait de cette vie bruyante, sans se lasser de parfaire les statues équestres de ses dragons, statues droites et nobles, au caractère romain. Et l'Empereur arriva parmi les saluts des canons, les batteries graves des tambours, l'alléluia des cloches, les clameurs des ordres répétés devant cent mille hommes, attentifs à l'apparition de l'annonciateur des victoires.

Devant la mer illuminée par le soleil de thermidor, cent trente mille fils de la Révolution française présentèrent les armes au César, qui opposait leur puissance aux descendants des Saxons. Là-bas, les étages des voilures anglaises inclinaient les corvettes sur la ligne des eaux et du ciel. A la

gauche de quinze mille dragons, hussards, chasseurs, carabiniers et cuirassiers. Bernard haussa le sabre, presque sans rancune contre le Rival. Ne réussissait-il pas merveilleusement, ce Corse, à épouvanter le monde de la féodalité franque, germanique et scandinave, en levant contre lui, pour la défense de la tradition latine, les forces provençales, basques, gasconnes, angevines, tourangelles, lorraines, picardes, hispano-flamandes, bretonnes, unies dans l'espoir de créer avec leurs cœurs divers une nation libre, à l'image de la patrie romaine asservie quinze siècles par ces barbares, affranchie d'hier, à Valmy, Jemmapes, Arcole, Marengo, Hohenlinden?

Héricourt se résigna ; il accueillit le présage. Elles pouvaient retentir, les fanfares de cavalerie et les musiques régimentaires. Ils pouvaient tonner, les tambours, et sonner, les clairons. Elles pouvaient se hérisser les baïonnettes, vers cet homme court, chevauchant au long de la mer entre les nombreux essaims de généraux empanachés, d'aides de camp écarlates et dorés, de soldats d'élite grandis par les bonnets à poils, par les plumets géants. L'orage des tambours couvrait la voix du flot retiré; il secoua le cœur de Bernard comme pour le mettre en éveil, lui faire comprendre ce que l'intelligence obscure des Gallo-Romains acclamait dans ce Corse heureux. L'enthousiasme éclatait, sincère, aux mille clameurs des trompettes. Le joie des soldats pavoisait mieux le front des régiments que les plis des drapeaux abaissés.

Napoléon trotta vers une éminence, s'y arrêta, profil équestre inscrit sur le versant des eaux. A sa suite, l'escadron d'état-major se massa, soutenu par les jambes fines des montures.

Alors les divisions s'ébranlèrent, généraux en tête, toutes musiques chantant leurs gloires. Les figures des conscrits étaient plus radieuses encore que les faces des sergents, hâlées jadis par les vents d'Allemagne et les soleils d'Italie. On défila. Les aigles neuves luisaient au bout des hampes. Les schakos évasés des voltigeurs s'enguirlandaient de tresses blanches, comme les coiffures bestiales des grenadiers. Les compagnies faisaient un seul pas de trois cents guêtres noires, un seul mouvement des mains gantées. Après les gibernes du dernier rang, venaient les sapeurs de l'autre

brigade, barbus et la hache à l'épaule, formidables derrière leur haut tablier de cuir blanc, puis le groupe des tambours aux bras chevronnés, aux poitrines décorées, suivant le colosse qui maniait la longue canne.

Mais le bruit des tambours effraya le cheval d'Oudinot, qui se dressa, retomba, se défendit, pendant que les hommes marquaient le pas. Entre eux et la musique l'intervalle s'élargissait. Alors, soucieux de ne pas faire attendre l'Empereur, ni retarder la marche, le général, boursouflé par la rage, dégaina et traversa de son épée l'encolure de la bête récalcitrante, qu'on tira du rang, tandis qu'il s'élançait sur une autre. L'animal blessé tomba sur les genoux, jeta ses hoquets suprêmes au passage des « grenadiers et voltigeurs réunis », qui suivaient Oudinot, raide sous le grand bicorne à plumes.

Cet acte émut les officiers. Ils le jugèrent magnifique. Il dénonçait l'énergie nécessaire à qui prétend commander. Aucun caprice ne doit contredire l'ordre parmi les rangs des consciences vouées à la seule gloire de la Nation, incarnée dans la personne impériale. Oudinot donnait ainsi l'exemple, sacrifiant une bête de mille écus à la promptitude d'une marche de parade.

Derrière la fanfare des dragons et le piétinement de cinq mille chevaux qui soulevaient la poussière du sable marin, Bernard, à son tour, défila, fier des six cents statues à casques de cuivre que menait son geste. On prit le galop vers l'éminence où il aperçut Napoléon, tassé sur lui-même, les jambes écartant les étriers, et la main à la cuisse, très en avant de son état-major. Il portait bonne mine à la surface de ses joues remplies. Bien que las d'une si longue posture à cheval, il semblait jouir de cette apothéose que lui faisaient l'or du soleil, les clameurs du peuple en armes, et les applaudissements de la mer.

Superbe, elle-même invitait au passage en Angleterre, ce jour-là. Récemment, les chaloupes canonnières, soutenues par l'artillerie de la plage et la flottille de Boulogne, avaient mis en fuite les navires de M. Pitt. On attendait seulement que la démonstration de l'amiral français à l'entrée de la Manche eût attiré l'escadre anglaise loin de la côte pour franchir le détroit. Déjà les troupes avaient fini leurs essais d'embarquement. Certaines couchaient à bord des péniches. On

avait mis à pied le quatrième escadron des régiments de dragons, qui devait conquérir sa remonte sur la terre anglaise, comme naguère les camarades en Égypte. Sac au dos, c'était un corps de sept mille hommes, capables de combattre à pied ou à cheval. — Même, Bernard eut de la peine à empêcher Edme Lyrisse d'être inscrit à ce corps, qui recevait les cavaliers médiocres : il fallut qu'il usât de son influence auprès du colonel : Edme, ivrogne et insolent, déplaisait.

D'autre part, Caroline Cavrois n'obtenait pas le remboursement de ses avances en fournitures de blé, de cuir, et de chaloupes neuves. Le numéraire manquait parce que les croiseurs anglais arrêtaient les galions espagnols venant du Mexique et qui devaient le fournir. Il fallut qu'Augustin et Bernard fissent parler à l'Empereur par Oudinot et le baron de Cavanon. Mais l'intendance n'admit point que Caroline refusât en paiement provisoire les traites signées par les receveurs généraux. Elle savait que le commis du Trésor passait avant l'échéance chez ces fonctionnaires, leur prenait tout l'argent contre un reçu qu'il versait à leur caisse, en sorte que ces traites ne représentaient plus une valeur réelle. C'était la ruine. Caroline arriva, folle, à Boulogne, la figure jaune, et grelottant de fièvre dans son écharpe. Par chance, les bras qui gesticulaient sur la tour du télégraphe avertirent que les frères marins ramenaient au port le brick et la goélette chargés d'une bonne prise. La vente de la cargaison — denrées coloniales — serait fructueuse, car le sucre et les épices manquaient partout depuis la fermeture des ports aux navires anglais. Caroline tremblait, dans une petite maison des dunes, tant elle avait crainte de manquer à ses engagements commerciaux. Augustin la rassura, tandis que Bernard partait à franc étrier pour Dunkerque.

Il y trouva son aîné, Robert, couché, la tête dans les linges : un coutelas ennemi lui avait décollé l'oreille et la joue, lors de l'abordage du trois-mâts. Joseph excitait, avec une houssine, l'empressement médical de trois servantes négresses, et bramait, hurlait, barrissait contre l'infâme Albion qui lui avait brisé un beaupré, crevé ses voiles à coups de biscaïens, tué quatre matelots. Il bourra cependant Bernard de nourriture, puis gonfla vingt sacs de toile avec les gui-

nées, les couronnes, les shillings, les piastres, que continuaient d'attendre les armateurs de Plymouth.

En grosse chemise, Joseph allait et venait par la maison du port, se hissait dans la vis de l'escalier, sur ses jambes culottées lâche à la manière des matelots. Au fond de sébiles, de calebasses africaines, de tambours nègres, de chapeaux de paille marocains, il retrouvait toujours des paquets d'écus. Après, il visita des manteaux et des vestes qui recélaient aussi quelque chose. Du tout il remplit un portemanteau de cuir. Jamais Bernard n'aurait cru ses frères si riches, dans ce taudis puant la cannelle.

— Prends ça, et puis ça... On le gâcherait, ici ! Tu sais, quand on est à terre, on tire sa bordée... Si mon pauvre vieux Robert n'avait pas reçu son compte de ces scélérats, de ces assassins d'Engliches!... Ah ! les canailles, les bandits, les misérables fils de truie!... Ils le paieront, les brigands!... Je vais installer une pièce de quatre à tribord, sur la goélette... et ils verront si je crache des noisettes, les mylords!... Canailles!... Bandits!... Assassins!...

Il tapait du pied ; il montra le poing à une image qui représentait un homme jovial assis sur un baril et fumant sa pipe à l'ombre d'un palmier. Pareilles à des chattes épouvantées par la colère du maître, les négresses se glissaient le long des murs.

Cet argent, compté devant Caroline, lui rendit de la force, malgré l'abus des poudres purgatives. Elle se dépêtra des châles où elle suait par ordonnance, et, redevenue vivante, put reprendre ses lamentations. Elle exhortait Bernard et Augustin à gagner vite les hauts grades d'état-major, qui les mettraient en relation avec les personnages de l'intendance, ce baron Hulot d'Ervy, par exemple, qui faisait la fortune des Fischer, les soumissionnaires aux fourrages pour la Lorraine. Il fallait tenir les charbonnages de l'Artois, c'était la fortune de la paix, la fortune perpétuelle : l'argent gagné sur les fournitures de guerre ne serait qu'un moyen passager d'acquérir celle-là. Assise sur son lit, les cheveux collés par la transpiration, elle expliquait sans fin, en se frottant les genoux à travers les couvertures :

— Ne riez pas de moi. Vous verrez!... Praxi-Blassans

croit à la guerre; Cavrois y songe aussi, et ce ne sera pas en Angleterre... On a commandé aux Fischer des quantités considérables de fourrages... J'organise un convoi pour Strasbourg : le colonel vient d'écrire à Virginie qu'on rassemble là, comme à Mayence, l'artillerie de campagne... Il faut des victoires à la France pour en finir avec les Anglais et récupérer les métaux du Mexique, qu'ils confisquent : sans quoi, les traites des receveurs généraux et les billets de banque vaudront bientôt le même prix que les assignats... Qu'est-ce que je ferais, moi, de toute cette paperasse, si les caisses de garantie publique restaient sans or? J'ai livré les marchandises. Nous serions ruinés tous, tous... Tu aurais beau chanter, alors, mon petit Augustin, pour qu'Aurélie te fasse venir l'« Eau césarienne » de chez ton parfumeur parisien de *la Reine des Roses*, et toi, mon grand Bernard, pour que la maison du *Chat-qui-Pelote* t'expédie la batiste où tu fais tailler tes chemises fines !... Et puis il faut penser à Charlotte !... Allons, mes frères, tuez, triomphez, démenez-vous, soyez colonels, adjudants généraux... Prenez de l'influence ! Il est temps... grand temps... je vous assure. *Fervet opus!*...

Bernard l'estimait de lui rappeler le devoir paternel. Mais bientôt on fuyait les discours, les citations latines, pour retourner aux joies superbes du camp.

Augustin y courait, joli, les bottes luisantes, le mouchoir plein de parfums, la taille sanglée dans l'habit bleu aux revers blancs boutonnés d'or depuis les épaulettes jusqu'au ceinturon. Le baron de Cavanon tenait table ouverte, sanguin, magnifique dans son dolman écarlate, et capable de boire vingt-quatre flûtes de champagne aux douze coups de minuit. Les convives écoutaient facilement Bernard, fourni par ses beaux-frères de nouvelles fraîches; lorsqu'il rapporta les avis de Caroline sur la déconfiture du trésor, due aux croisières des Anglais, tous souhaitèrent la bataille et la victoire.

— Mort à l'Angleterre qui ruine la Nation ! — s'écria le colonel de Bernard en vidant sa flûte.

Et cent bras dorés par les galons tendirent leurs cornets de cristal que déborda la mousse rose.

Bernard se grisait du bruit, de la fête, des corps de belles filles offerts à ses baisers dans les bouges de la vieille ville.

où affluaient les militaires, passé minuit. Sa femme lui devenait une étrangère lointaine, le souvenir d'une aventure parmi les aventures. Il y pensait peu, bien qu'il préférât choisir d'habitude, parmi les compagnes joyeuses, celles qui le sollicitaient avec des yeux clairs. La fièvre de l'armée gravissait en titubant et en chantant les trottoirs de marbre qui montent aux anciens remparts. Les sabres sonnaient contre les auvents des boutiques closes. Des rires barbares faisaient fuir les rats d'égout. Artilleurs, hussards, dragons, grenadiers et voltigeurs portaient leur besoin de lutte, leur désir de victoire, jusqu'à l'étal de l'amour. Au milieu de cette cohue dorée, tumultueuse, rieuse, Bernard vivait véritablement. Ce n'étaient plus les pleurs de sa femme, les subtilités fatigantes d'Aurélie, les calculs de la triste Caroline, l'érudition du diplomate, ni les froids conseils du chef de division. Du moins, tout cela se fondait en une raison de bataille et de triomphe, une raison mystérieuse qui mettait du rire aux lèvres, du désir au cœur, et comme un clairon dans la gorge. La France, persuadée de sa cause, se ruait instinctivement vers l'espoir de conquête que représentaient, chaque nuit, les sociétés de filles parquées dans les petites maisons des remparts. Et la voix de la mer berçait le rêve de triomphe. Corps bruns de Provençales, blanches Flamandes, Bretonnes à la peau soyeuse, alertes Gasconnes les réjouirent. Bernard, Edme et son cousin Gresloup, Pitouët, Nondain, Tréheuc, Cahujac et Marius, apaisaient leur soif obscure de terrasser et d'étreindre, que ce fût pour la mort, que ce fût pour l'amour...

Et tout à coup l'ordre vint. Les trompettes sonnèrent le boute-selle. Les roues d'artillerie sonnèrent sur les pavés. Les statues équestres s'alignèrent devant leurs officiers ravis de les reconnaître hautes, nobles sous les casques de cuivre, sur les chevaux peignés.

— On part. — Adieu, toi! — On se retrouve à Strasbourg! — Nous y boirons un verre de bière. — Edme, à ton rang! — Chacun doit avoir deux pierres à fusil dans la giberne. — Cahujac! visitez les gibernes. — Les brigadiers ont tous leur tire-bourre? — Capitaine Pitouët, faites rouler l'étendard. — Trompettes, sonnez aux champs! Escadron!...

XIII

On marchait vers l'Allemagne à travers la Picardie plantureuse, la verte Argonne, les montées de Lorraine. Les escadrons s'enveloppaient de poussière. On buvait les ruisseaux. Aux portes des auberges, les officiers fraternisaient :

— En route pour la gloire ! — Bellone nous appelle. — Où couche l'état-major de la division ? — A Verdun. — Tu marches sous Baraguey-d'Hilliers ? — Et toi ? — Sous Bourcier. — Moi, sous Beaumont. — Les généraux Klein et Walther nous suivent. — Qu'allez-vous chercher au Danube ? — Un grade. — De la gloire !

Ils pénétrèrent en Alsace, ils se montrèrent les cigognes volant de toits en toits au-dessus des ruelles de Strasbourg, passèrent les eaux mélodieuses du Rhin, curieux d'apercevoir l'ennemi.

La Forêt-Noire retentit de cette chevauchée plus formidable que toutes celles des légendes.

— Ah ! ah ! — disait l'élégiaque, — comme les morts de la ballade, nous allons vite ! Le vent gronde entre les ifs ; les feuilles mortes fouettent nos visages essoufflés... Oh ! oh ! ces cadavres de feuilles sèches, lieutenant, toute la vie, ça !... N'est-ce point les enveloppes de notre cœur séchées par la mélancolie des amours déçues ?...

Il n'y avait pas moyen de le renvoyer à son escadron, depuis qu'il connaissait Gresloup, car ce jeune homme cherchait lui-même, dans les hasards de la guerre, la consolation d'un amour perdu. L'élégiaque laissait aux capitaines le soin de conduire ses cavaliers ; il trottait en tête du peloton que dirigeait son nouvel ami. Ensemble, ils analysaient leurs cœurs. Gresloup avait lu les philosophes ; il expliquait subtilement les causes des passions.

Jusqu'au loin, on voyait courir des régiments descendus des crêtes, issus des clairières. Un mouvement tumultueux passait informe dans les colonnades de sapins. Les pieds des bêtes martelaient la route dure, dont les cailloux rejetaient les étincelles. Parfois, sur la droite, l'écho du

canon roulait, s'abîmait dans les profondeurs, ou bien une courte fusillade déchirait l'air. On se heurtait aux files de voitures régimentaires, aux caissons de biscuits, surmontés de leurs toits aigus, aux capotes en cuir des cantines que tiraient de maigres biques fouettées par des commères en dolmans de hussards et coiffées de madras. Cela s'arrêtait devant les convois de l'artillerie à cheval cherchant leurs divisions. Il y avait déjà des blessés accroupis sur les avant-trains, avec un bras, une jambe emmaillotée. Des cortèges interminables de chevaux pris aux uhlans piaffaient, piétinaient, s'affolaient parmi les injures et les coups des dragons à pied qui les menaient par la longe. A la lisière des bois les gardes du duc de Wurtemberg protégeaient contre la maraude le gibier de leur maître, tandis que des gens du pays installaient au bord du buisson des buvettes en plein vent et sollicitaient au passage les voltigeurs d'Oudinot, dont les capotes étaient grises de poussière.

On coucha dans des villages bruyants. Le soir, les protestantes y chantaient le choral de Luther, pour détourner de leur patrie les fléaux. On salua de loin des cités garnies de remparts, on parcourut des plaines couvertes de meules en dômes, on franchit d'autres montagnes boisées.

Le frais matin d'octobre éclaira tout à coup un pays plat peuplé de bétail et traversé de ruisseaux : le capitaine Ulbach désigna, dans le fond des perspectives, la tour qui dominait une ville bleuâtre flanquée de donjons : « Nordlingen ».

On était en Bavière, au lieu même désigné pour la jonction des six corps d'armée. De toutes parts, les dragons débordaient le bois et dévalaient les pentes. Avec son état-major, apparurent la polonaise écarlate de Murat, la peau de lion étalée sur le cheval noir. Alors les trompettes des régiments sonnèrent ensemble une même fanfare, annonçant la force française aux vertes prairies, aux éteules blondes qui se succédaient sans fin jusqu'aux vapeurs de l'horizon. En cette terre fructueuse, Turenne et Condé, jadis, avaient vaincu. Bernard Héricourt allait renouveler leur gloire. Il crut entendre le cri joyeux des légions gallo-romaines, lorsque des milliers de voix proclamèrent :

— Vive l'Empereur !

Déjà l'on se décernait la victoire. On se répétait que Mack et les Autrichiens étaient tournés dans leur position d'Ulm, que l'on se précipitait sur leur arrière-garde, que le fourmillement noir aperçu à l'horizon, c'était le corps de Soult, en marche vers le Danube. Dans sa lunette, le colonel reconnut les pelisses des hussards attachés à ce corps.

L'armée posséda la plaine. Les pieds des chevaux foulèrent le sol spongieux des prés. Il y avait des lignes de peupliers grêles, des saules étronçonnés au bord des ruisseaux; et des pies s'envolèrent. Il semblait à chacun que son seul effort triomphait. Bientôt, à droite, le corps du maréchal Ney se profila entre des ondulations du sol, et l'on inclina de ce côté, le dos à Nordlingen. Tout le jour on se hâtait. Les chevaux balançaient leurs crinières. Murat courait le long des colonnes; le plaisir de l'action illuminait sa longue figure brune. Il expliquait aux majors comment Mack se laissait envelopper. Sinon, l'Autrichien eût pris position dans cette plaine de Nordlingen, en s'appuyant au Danube : cela ne l'écartait guère de ses magasins, indispensables aux armées peu mobiles des Impériaux. En forçant la marche, on le cernerait, on courrait aux Russes de Kutusow, et on les culbuterait avant qu'ils fussent rejoints par l'armée de l'empereur Alexandre, encore attardée en Pologne. Ainsi les Austro-Russes seraient battus en trois fois, séparément, par des forces doubles ou triples, si le cavalier se donnait la peine de pousser sa monture et si le fantassin ne ménageait pas ses jambes.

Après une nuit fiévreuse, et une matinée de courses sous un ciel gris, on commença de descendre au fleuve par des pentes rocheuses et des ravins; et bientôt on aperçut le large cours de ses eaux jaunes embarrassées de roseaux. Murat, qui trottait en avant, fit demander le major du régiment le plus proche avec deux escadrons. Bernard Héricourt emmena celui de l'élégiaque et l'on atteignit le pont de Münster, à deux lieues de Donauwerth. L'infanterie de la division Vandamme campait là. En habits blancs, les prisonniers de la veille grelottaient autour de grands feux. Non loin, un petit soldat frisé introduisait le couteau dans la gorge des moutons liés aux quatre pattes, échancrait le cou des brutes impassi-

bles dont le sang, jailli par grosses gerbes, tombait dans la poêle à frire d'un artilleur à genoux. C'était le troupeau de l'ennemi, qu'on accommodait pour la ratatouille française. Une douzaine de carabiniers autrichiens pelaient les pommes de terre, sous l'œil malin d'un sergent qui se promenait, les mains dans les basques de l'habit. Quand il aperçut le piquet précédant l'escadron, il cria qu'ils arrivaient trop tard au fricot. Bernard lui demanda le chemin du pont : toute la berge était couverte de soldats occupés à décrotter leurs guêtres, de corvées portant des marmites pleines d'eau puisée au Danube, et de conscrits pansant les ampoules de leurs pieds.

— On ne passe pas, mon commandant ! dit le sous-officier.

Et il appela la garde qui prit les armes, accourut se ranger.

— Comment, on ne passe pas ?

— Ordre du maréchal Soult et du général Vandamme. Le pont est réservé au défilé du 4e corps.

— J'ai ordre du prince Murat de faire franchir le Danube à mes deux escadrons.

— On ne passe pas, mon commandant. J'observe la consigne.

Le sergent empoignait son fusil et, délibérément, il se posta en travers du chemin. Les soldats de la boucherie et ceux qui soignaient leurs ampoules ricanèrent :

— Fallait pas arriver en retard !... Quand on a quatre jambes et le fourniment sur le bidet, on marche vite ! — De quoi, de quoi ?... On leur donnerait notre pont ? — Attends un peu, on va leur z'y faire voir, aux ramasse-crottin ! — Hardi ! sergent, tiens bon ! — Qu'ils passent à la nage ! — Les chevaux, ça sait nager. — Ouste ! à l'eau, les poulets d'Inde !... — Tu n'auras pas de ratatouille, mon fiston ! — A l'eau, les dragons ! — A l'eau ! — A l'eau !

Ils montraient la nappe liquide et ses remous autour des herbes. Un convoi occupait le pont. Bernard cria : « Silence ! » aux cavaliers qui ripostaient, et demanda qu'on transmît sa requête à un officier supérieur. Quelques minutes plus tard, un chef de bataillon venait confirmer l'ordre : sûrement le maréchal Soult s'opposerait au passage du 3e corps sur le

pont de Münster, tant qu'il n'aurait pas lui-même assuré le défilé de ses troupes à Donauwerth, dont l'ennemi menaçait de détruire le pont. Un général de brigade, attiré par les cris des fantassins, poussa son cheval. S'étant informé, ce vieillard rasé, aux lèvres minces, se tourna vers Bernard :

— Major! faites-moi la grâce de retourner auprès de votre régiment... Allez, je vous prie !

Il piqua même son grand cheval bai pour venir sur Bernard, qui savait l'état-major de Murat derrière ses dragons et en avertit le général.

— Je vous dis de partir, major!

— J'ai l'ordre d'attendre ici le prince Murat, mon chef direct.

— Que m'importe ! Partez, ou je fais piquer vos chevaux par les baïonnettes.

— Aux faisceaux! crièrent les lieutenants, sur un signe du vieillard.

Les hommes se levèrent et boutonnèrent leurs capotes en courant à leurs armes, qu'ils saisirent. Une compagnie s'aligna.

— Mon général ! protestait Bernard.

— Arrière! major, arrière! Faites faire demi-tour à vos dragons.

— Permettez-moi, mon général, d'envoyer une estafette au prince Murat. En attendant la réponse, mes escadrons resteront ici.

— A votre aise ! mais reculez, reculez... Je ne veux pas de communication entre les deux troupes... Reculez !

— Oh ! fit Edme dont la colère pâlissait la figure.

— Qu'est-ce? — demanda le général, et il passa contre le front de quatre cavaliers, sa housse frôlant les genoux des chevaux. — Apprenez que le corps du maréchal Soult a droit au respect... Je ferai respecter mes fantassins...

— Mais, objecta Bernard, l'urgence de notre mouvement est évidente, mon général! Il s'agit d'occuper le pont de Rain sur le Lech et de couper ainsi la communication des Autrichiens avec Augsbourg.

— Et après, monsieur?

— Le moindre retard peut faire échouer la manœuvre.

— Cela vous regarde... En tout cas, ce ne sont pas vos deux escadrons qui s'empareraient d'une ville.

— Mais ils en reconnaîtraient les approches! Nous avons de l'artillerie à cheval derrière le régiment.

— Murat! Voilà le maréchal Murat! annoncèrent les dragons.

Furieux, celui-ci brandissait sa terrible cravache. Cavanon galopait auprès de lui, botte à botte.

— Qui donc refuse le passage? demandèrent-ils en arrêtant leurs bêtes.

— C'est vous, général? glapit Murat.

— Les ordres du maréchal Soult...

— Je m'en f...! Vous êtes un sot. L'Empereur veut que la cavalerie occupe tout de suite les routes de la rive droite. Retirez vos hommes, et faites débarrasser le pont.

— Je ne puis le faire sans ordre.

— Je vous le donne, moi, l'ordre!...

— Au surplus, voici le pli du major-général! dit Cavanon.

— Le général Vandamme...

— Assez!

Et Cavanon poussa son cheval sur les bouchers, qui se bousculèrent dans les viandes, qui renversèrent le sang de la poêle.

Murat soufflait de colère. Il agita ses longues boucles noires sur son manteau de velours; puis, tendant le doigt vers les rangs de fantassins :

— Compagnie!... par le flanc gauche... en avant, marche!... Dragons, en avant, marche!...

Les lieutenants hésitaient; mais ils répétèrent l'ordre, en voyant les soldats l'exécuter d'eux-mêmes. Muet, le général porta la main à son bicorne. Les dragons passèrent. Devant eux, Cavanon balayait la route en trottant contre les fantassins : ils n'admiraient pas moins sa chabraque en peau de tigre que les plumes d'autruche au chapeau de Murat. Un quart d'heure plus tard, le chemin appartenait aux seuls escadrons, qui franchirent vite le Danube, et s'élancèrent dans le pays d'Ulm.

A la voix de Bernard, Edme sonnait le signal des mouvements. On trottait dans un pays plat, semé de métairies à

toits de chaume. De l'une, comme Tréheue s'en approchait à la tête de quinze hommes, les premiers coups de feu furent tirés ; le vent dispersa les flocons de fumée blanche. Edme s'énerva, l'œil mobile et la parole prompte. Il troublait Bernard, qui, devinant Murat à la tête du pont, appliquait de savantes manœuvres. Bientôt, il s'échangea des coups de feu autour des fermes. Les dragons ripostaient. Il commença de pleuvoir. L'escadron de l'élégiaque s'étalait en éventail sur la droite et fusillait des groupes apparus d'habits blancs. Excité, Cahujac emmenait sa compagnie à la découverte. Le capitaine Corbehem contenait la réserve. Quand on aperçut le reste du régiment sur la rive gauche, on marcha plus vite. Dans le peloton de Tréheue, des chevaux tombèrent. On voyait les mains des fusiliers impériaux poussant la baguette au canon de leur arme, derrière les haies. On descendit le cours du fleuve.

Edme se trémoussait sur la selle : deux balles avaient sifflé. A la troisième, le jeune homme enfouit sa tête entre les épaules. Son beau-frère le réprimanda, s'offrit en exemple, l'échine droite. Il fit remarquer comme les projectiles passaient loin d'eux.

— Je sais bien, je sais bien ! répétait l'adolescent. Je suis stupide !

Son dos frissonnait.

Pourtant le spectacle n'avait rien de terrible dans cette campagne grasse, gazonnée, où les dragons semblaient des veneurs heureux de trotter à la pluie fraîche, par les sentes, sur les côtés des talus, de caracoler autour des fermes nichées au cœur des bois roussis. Des bandes d'hommes en habits blancs paraissaient jouer aux barres dans une large éteule. Ils couraient, l'arme à la main, mettaient un genou en terre, lâchaient un flocon blanc au bout de leur fusil, et puis revenaient en arrière tout en mâchant la cartouche, en versant la poudre dans le bassinet, en bourrant.

Cinglés par la pluie, ils clignaient des yeux. La terre salissait leurs guêtres noires, leurs habits courts et leurs culottes collantes. A droite, l'escadron de l'élégiaque dépassa vite les pelotons qui descendaient la pente d'un vignoble. De la gauche, le sous-lieutenant Flahaut amenait du renfort. Un

cheval sans cavalier trotta, ralentit, s'arrêta et se mit à brouter l'herbe. A la cime d'un talus déjà lointain, Cahujac et ses hommes s'élancèrent, la crinière volante, les chevaux galopants. Ils sursautaient en selle. L'un culbuta par-dessus sa bête écroulée, aussitôt se releva sur les mains. Ces cavaliers s'enfouirent dans un pli du terrain, d'où s'échappèrent, à l'autre extrémité, une vingtaine d'Impériaux fugitifs. Les uns débouclaient leurs havre-sacs et les jetaient ; d'autres lançaient leurs fusils dans le buisson. Certains, essoufflés, s'assirent à terre. Il y en eut huit ou dix pour s'arrêter autour d'un *junker*, charger leurs armes, et attendre, la baïonnette en avant, un péril qui ne se présenta point. Cependant, à l'abri de grandes meules de blé, deux patrouilles autrichiennes se joignirent, qui en recueillirent une troisième. Bientôt des soldats isolés les grossirent. Un officier à cheval gesticula. Et l'air tout à coup se déchira sous un feu de salve. Les dragons, de partout, se rassemblèrent et formèrent leurs lignes d'escadrons.

Le flot à crête de cuivre envahit la plaine, fonça sur les meules entourées d'éclairs et de fumées tonnantes. Edme éperonnait, heureux de se croire plus fort que la peur, emporté par les bonds du cheval, qui rivalisait avec toutes ces bêtes lâchées.

La meute s'éploya sur l'espace des terres brunes, au commandement de Bernard, anxieux de prévoir si le feu de l'élégiaque porterait, si les soldats d'élite se rueraient avant la nouvelle décharge, si la compagnie Cahujac envelopperait la meule centrale, derrière laquelle les Autrichiens rechargeaient. Pour que le galop se précipitât, il invoquait du geste à la fois l'audace gasconne, la fermeté flamande, l'orgueil alsacien, la fanfaronnade provençale, l'obstination bretonne, exaltés dans les soldats verts et blancs qu'agitaient les sursauts des montures. L'escadron de l'élégiaque déborda la gauche ennemie, comme on l'avait prévu. Il ralentit sa course, s'arrêta : la salve creva l'air au-dessus des chevaux effarés et piétinants. Devant les meules, des Autrichiens culbutèrent ; et, presque aussitôt, la compagnie Cahujac les couvrit de son essor et franchit leur ligne, en sabrant les baïonnettes tendues. Cependant les bonnets à poil

des pelotons d'élite épouvantaient, à l'autre bout, une cohue de fuyards qui se terrassaient pour échapper... Tout rouge, droit sur les étriers et sa trompette brandie, Edme criait : « Vive l'Empereur! » au milieu des rustres en habits blancs, qui levèrent leurs mains vides. Pêle-mêle avec une débandade de gaillards blêmes, d'officiers livides, sans chapeau, arrachant, de rage, leurs épaulettes, on passa les défilés des meules, on envahit les jardins que défoncèrent les sabots des bêtes, on s'engouffra sur le pont de vieilles pierres noircies, on inonda la petite ville où les bourgeois fermaient bruyamment leurs portes sous les enseignes gothiques et les balcons de fer rouillé. Seuls, des chiens aboyèrent aux vainqueurs, dont les fers claquaient sur les cailloux de l'étroite place désertée.

On souffla, bienheureux. Les camarades se reconnaissaient en riant au coin des ruelles, ravis de se revoir comme si des années les avaient séparés :

— Colardeau! mon frérot! — Te voilà! — Martin! — Victoire, et mort à l'Angleterre! — Où boire? — Mon bidon est à toi. — Vive l'Empereur! — Eh bien! conscrit, tu n'es pas mort? — Ni toi, l'ancien? — Ton cheval saigne. — Où ça? Rengainez vos sabres. — A boire, ville du diable! — Cogne à l'auvent! — Allons, tête de juif! — On ne te mangera pas, marchand de saucisses! Il ne comprend pas. — Montre-lui un écu, il comprendra. Un écu de militaire français, ça vaut vingt frédérics d'or, honnête grippe-sou! — Ta bière! — Ton schnaps! — Ouvre ta masure, sacré nom!...

Leur tumulte noyait la petite ville. Les sabres frappaient les fenêtres, les éperons griffaient les murailles, et les chevaux broutaient les feuilles des branches qui retombaient à l'extérieur des jardins. De la main, les cavaliers touchaient les pots de fleurs perchés aux balcons, pourvu qu'ils se tinssent droits sur les étriers. Par de tortueuses ruelles, ils firent grimper leurs bêtes, en choquant les heurtoirs qui retentissaient dans la sonorité des maisons muettes. Et la pluie chantait partout ; et les files de prisonniers aux habits blancs noircis par l'averse montaient, sous les quolibets des dragons.

Il semblait que ce serait ainsi toujours, que toujours les foules autrichiennes formeraient des troupeaux de captifs pour la gloire de la cavalerie française. Loyal, Bernard van-

tait cet art militaire qui les faisait vainqueurs d'abord, avant toute action. Pas de prisonnier qui ne confirmât la certitude : on trottait sur les derrières du général Mack : et le corps d'Augereau, venant de Bretagne, allait le prendre en tête, par Bâle et Huningue. Les estafettes annonçaient que l'empereur était à Donauwerth ; Ney marchait sur Ulm : Lannes passait le Danube avec les grenadiers d'Oudinot, pour soutenir la réserve de cavalerie destinée à se répandre sur le pays entre Ulm et Augsbourg. Le général autrichien Kienmayer fuyait à Munich, emmenant le corps d'arrière-garde. Le maréchal Soult remontait le cours du Lech jusqu'à la ville d'Augsbourg, coupant toute retraite vers Munich et l'Inn. Six corps de la Grande Armée séparaient les Autrichiens des Russes. Une masse de cent cinquante mille Français s'était brusquement établie dans la vallée du Danube, le long de son cours et derrière les affluents de la rive droite.

D'heure en heure, Bernard apprenait l'une de ces chances : il la faisait savoir aux soldats. Edme riait. Sous leurs manteaux, les dragons allaient à l'aise dans la campagne pluvieuse, avec le sens de leur force dominatrice. Ils ne s'inquiétaient pas de la boue sautant jusqu'à l'arçon ni de la vapeur émanée des chevaux humides, qu'ils caressaient avec des tapes sur l'encolure, qu'ils encourageaient de mots affectueux. Reconnaissantes, les bêtes s'ébrouaient. Puis, elles pointaient les oreilles lorsque des détonations isolées, au loin, accueillaient la division ; leurs escadrons en formaient maintenant la queue, suivie par les grenadiers d'Oudinot et le corps de Lannes.

Augustin profita de la concentration sur Ulm, pour venir voir son frère. Il montait un cheval de robe blanche aux allures maniérées. Il parla de son mariage probable. La dame Malvina van Broeken, veuve d'un négociant hollandais, possédait d'importants domaines aux îles de la Sonde. Il l'avait, dit-il, connue lorsqu'il tenait garnison à Ostende. Depuis, elle le suivait d'étape en étape, avec des équipages et un nombreux domestique, folle de lui. Il énuméra leurs biens, et les vaisseaux marchands qu'il rêvait de mettre au service de Caroline. La veuve s'entendait mal aux grandes affaires. Il venait d'apprendre que Murat préférait le major Héricourt au colonel, d'esprit trop inférieur. Il avait aussi des lettres

de Caroline, satisfaite des commandes que lui faisait le corps de Lannes. Pour la réserve de cavalerie, elle fournissait le cuir de dix mille bottes, qui descendait par charrois et par bateaux jusqu'au Rhin. A Strasbourg, les Praxi-Blassans, qui s'y installaient avec Talleyrand, s'occuperaient de l'arrivage.

Il savait tout, connaissait tout, les visées de Napoléon, les manigances diplomatiques de l'empereur Alexandre auprès du roi de Prusse, et comment les chirurgiens venaient de tailler, en tirant un plein verre de pus fétide, le goitre de la reine. L'ambassadeur français, M. de La Forest, ayant révélé à droite et à gauche cette fâcheuse opération, la jeune femme, furibonde, poussait son époux à s'allier avec les Austro-Russes, en sorte que si la bataille sous Ulm et sur les bords de l'Inn ne déterminait pas promptement la victoire, on risquait de voir les armées prussiennes tomber sur le flanc, sur les derrières des premier, deuxième et troisième corps, qui passaient le Danube entre Neubourg et Ingolstadt. Fin politique, il redoutait l'aventure, hochait sa jolie tête, et passait le peigne d'or dans ses courts favoris, admirait la vitesse de Napoléon, blâmait son frère de l'avoir méconnu...

Mais la fusillade se propagea, plus vive, à l'horizon de casques et de crinières, de buffleteries croisées. Les adjudants-majors galopèrent. On vit passer Murat ; la boue frangeait son manteau vert et la chabraque de peau de tigre. Tout le mouvement de cavalerie s'arrêta. Les grenadiers, derrière, restaient en place, la batterie de l'arme protégée de la pluie sous un pan de capote bleue.

On piétinait un large chemin, empli de flaques d'eau. Le vent apporta des fumées grises, et l'odeur de poudre parfuma les narines... Edme resta sage, mais sa figure se tendit, son souffle manqua d'être coupé quand le colonel donna l'ordre de préparer les armes. Augustin murmura :

— Voilà Mack qui s'aperçoit de nos intentions!

Et il serra la main de son frère silencieux, pour rejoindre au grand trot son état-major, en maintenant son bicorne contre l'effort du vent.

XIV

Quelques jours plus tard, les dragons, s'arrêtèrent devant le Danube qu'ils retrouvaient limoneux et lourd. Les eaux séparaient les masses françaises d'une montagne où se dressait un village : Elchingen. Précédé par le peloton des guides, l'Empereur s'avançait très vite. Ney chevauchait à sa droite; puis, la horde des généraux, des colonels, hussards, cuirassiers, dragons, artilleurs, aides de camp adjoints à l'état-major. Murat fut au-devant de Napoléon qui, arrêté, regardait dans sa lunette les hauteurs fourmillantes. On se trouvait sur une légère élévation de terrain, derrière laquelle s'amassaient toujours les régiments de cavalerie. L'Empereur calculait le nombre des ennemis. De sa main grasse et belle il comptait en frappant les doigts contre sa cuisse, l'un après l'autre :

— Il y a là vingt mille hommes! assura-t-il.

Et il parla de la division Dupont qui, abandonnée sur l'autre rive, lui donnait de l'inquiétude. Bernard n'entendit guère ses paroles. Murat secouait la tête et agitait la main droite en retenant de la gauche son cheval impatienté de ce long colloque.

La culotte blanche serrée sur ses cuisses nerveuses, la poitrine cuirassée de plaques et de décorations, le maréchal Ney ne cessait de dévisager Murat, qui lui avait fait manquer, la veille, un mouvement habile. Patient, Lannes souriait à l'un et à l'autre. Murat défendait sa thèse en indiquant les eaux troubles du Danube et tels points de l'horizon. Soudain Ney se rapprocha de lui, et lui saisit le bras. Spectateur ironique, Napoléon les regardait. Ils se parlèrent dans la figure. Les plumes blanches de leurs chapeaux s'emmêlaient. Le cheval de Murat tâchait de finir la dispute en polkant. Son maître lui infligea un violent coup de bride qui le fit fléchir sur les jarrets. Un rictus convulsif tordait la bouche méchante de Ney. Murat commença de déclamer qu'il avait obéi aux ordres de l'Empereur, qu'il ne comprenait rien à tous ces plans de commis, que, pour lui, il faisait ses plans en face de l'ennemi,

sous les balles; par cette affirmation, il semblait prétendre que son courage surpassait celui des autres. Napoléon mit pied à terre, et les traita de « grands enfants », puis se fâcha, leur enjoignit de faire silence. Ney ne lâchait point la manche de Murat :

— Alors, venez donc, prince, venez faire vos plans, avec moi, en face de l'ennemi !

D'une secousse, l'autre se dégageait. Ney piqua des deux et descendit au galop jusqu'à la berge, suivi par quelques aides de camp. A peine y fut-il que les pièces autrichiennes flambèrent, tonnèrent. Il poussa son cheval dans le fleuve; la mitraille fit voler des éclats de bois en touchant le premier chevalet du pont que les sapeurs installaient. Des fantassins couchés le visèrent de l'autre rive; les balles traçaient des sillons dans l'eau entre les jambes de son cheval. Un adjoint d'état-major et un sapeur tâchaient de mettre la première planche sur le chevalet. L'officier grimpa le long de la poutre, comme un singe; il appuyait sur les clous ses bottes à l'écuyère. Blafard dans sa barbe blonde, le sapeur aidait maladroitement; le poids du bonnet à poil menaçait de lui couvrir les yeux quand il se baissait. Il le releva d'une main, il poussa de l'autre la planche que tira de son mieux l'adjoint, juché en haut du chevalet. D'autres soldats entrèrent aussi dans le remous, qui rejaillissait sous l'éraflure des balles. Un paquet de mitraille cribla les madriers, et puis un autre, et, comme plusieurs soldats entraînaient de nouvelles planches, le sapeur à la barbe blonde se trouva subitement sur une seule jambe; le sang pleuvait de l'autre cuisse, moignon déchiqueté d'où pendaient de la viande et des lambeaux de drap. Il lâcha son bonnet à poil et s'affaissa dans la vase. Sans plus s'occuper de lui, qui hurlait effroyablement, les autres dressèrent les poutrelles que l'adjoint d'état-major attirait à lui, qu'il plaçait méthodiquement, en dépit des balles arrachant le nez de celui-ci, renversant celui-là d'une formidable pichenette, trouant des mains, crevant des schakos.

Le maréchal appelait toujours des hommes; les sergents poussaient les escouades à coups de crosse dans le sac. Il y eut une bousculade. Des soldats hésitèrent et se débattirent.

se refusèrent au péril. Furieux, Ney leur cria qu'ils étaient des lâches, indignes de leur uniforme ; et lui-même s'exposa davantage. L'eau submergea ses bottes. Mais deux caporaux encore s'écroulèrent, l'un sur l'autre, en râlant. Leur schakos seuls dépassaient la surface liquide. Alors cinq officiers quittèrent la compagnie alignée au bord du fleuve, et, dépassant la rébellion des soldats, coururent jusqu'au chevalet, l'escaladèrent, s'équilibrèrent sur les premières planches du tablier qu'ils achevèrent de joindre. A ce moment, une batterie française commença le feu contre les artilleurs autrichiens, leur tua quelques servants. L'exemple des officiers entraîna des voltigeurs qui atteignirent aussi le tablier et y portèrent des bois. Le maréchal Ney demanda les noms de ceux qui parvenaient en haut et les nota sur son carnet, promesse ostensible d'honneurs d'avancement.

Ce geste du maréchal sauva tout. La compagnie entière se rua dans l'eau, bouscula les peureux. Quelques-uns les frappèrent. Des poings patriotes mirent en sang les figures timides ; en une minute, les bois réunissant les deux chevalets furent couverts d'une cohue active, qui s'empressa de hisser d'autres matériaux, et dont une partie tirait contre les Autrichiens. Ce fut une agitation folle. Les travailleurs s'insultaient, se coudoyaient, rejetaient les cadavres subits ; les tireurs chargeaient en hâte. Des corps tombaient à l'eau sans intéresser personne, chacun ne songeant qu'à finir vite la besogne pour se venger de l'ennemi. La rage exaspéra ceux qui recevaient des blessures légères, mais douloureuses, qui enveloppaient dans leur mouchoir leurs doigts amputés d'une phalange, ou qui saignaient d'une écorchure au sourcil. Presque tous furent frappés. Ils montraient le poing aux ennemis, dont le tir ne se ralentit pas. Ney continua de proclamer à haute voix les noms de ces héros fébriles, aux capotes bleues, qui, le fusil en bandoulière, poussaient les poutres de travée en travée, parmi les culbutes suprêmes des camarades atteints et les jurons de ceux qui portaient la main à leurs oreilles ébréchées, à leurs joues ouvertes, à leurs jambes traversées.

— Et dire que nous restons là sans bouger, nous autres ! gronda le colonel.

— J'enrage de voir les nôtres massacrés, de ne pouvoir sabrer ces artilleurs, leur courir dessus au galop! — jura Edme, tout pâle de colère, les yeux agrandis.

Bernard aussi frissonnait de contenir sa fureur. Il s'empêchait à peine de crier ses encouragements aux voltigeurs du 6e léger; il aurait voulu leur offrir des conseils sur la manière d'arranger les poutres et de riposter à l'ennemi: il aurait voulu bondir au milieu d'eux pour accroître la rapidité de la besogne.

— Ah! si on nous avait laissé faire avec nos sapeurs, le pont serait fini: on défilerait déjà! — grognait encore le colonel, dont les bajoues tremblaient de colère sur son haut col rouge; à chaque homme tombé, il avait un geste de fureur.

En bas, les grenadiers du 39e, une compagnie de carabiniers, poussaient doucement leurs chefs vers le fleuve en vociférant, les cous tendus. Tout le monde parlait, en dépit de la discipline. Les soldats discutaient entre eux. La plupart prétendaient franchir le fleuve à la nage. Même, les carabiniers menèrent leurs chevaux dans l'eau jusqu'au poitrail, d'autant mieux que les tirs ennemis convergeaient tous maintenant sur les travailleurs du pont. L'armée entière suivait les gestes d'un jeune lieutenant qui assurait, avec des cordes, la jonction des poutrelles. Bel homme, vif, élégant, il sautait d'un pied adroit les fentes béantes, enjambait les morts et ficelait les planches. Son audace enchanta :

— Est-il superbe, l'animal! disaient les soldats. — Rien ne l'arrête! — Regarde, il a l'air d'être au jeu de paume! — Il n'a pas froid aux yeux! — Vois donc, il protège les hommes en les cachant avec ses épaules. — C'est crâne! — Moi je l'aime, cet homme-là! — Et moi, donc! — Ça vous donne envie d'être jolie fille pour l'embrasser. — Il ne doit pas manquer de femmes, sûr! — Je ne voudrais pas amener la mienne ici: je serais plus vite cornard! — Aïe donc! il a baissé la tête à temps! Voilà l'autre qui tombe. — Les canailles! Ils tirent contre son hausse-col : le cuivre fait point de mire. — Gare la bombe! — Sacré nom! il l'a échappé belle! — On se mange le sang à rester là, comme des harengs dans le tonneau! — Au moins, lui, il se remue! — N'empêche, ils ne sont pas beaucoup, ceux qui restent auprès. — C'est

leur sacré canon qui les démolit tous. — V'lan! encore un qui plonge! — C'est du manger pour les poissons. — Il ne bronche toujours pas, le lieutenant!

Presque seul, et couvrant de son corps les soldats qui lui passaient les matériaux, il parvint, après plusieurs essais qui tinrent anxieuse l'attention des régiments, à fixer une poutre sur l'avant-dernier chevalet. Comme il riait aux acclamations répétées par cinq mille voix viriles, il apparut brusquement sans tête, et s'effondra en rougissant les eaux où il vint choir. Aussitôt un seul cri de fureur jaillit des poitrines. Tous les fusils tonnèrent aux mains françaises. Le pont se noya de fumée. Une clameur effroyable s'étendit sur les dix mille têtes militaires en attente, et secoua l'âme de Bernard qui, d'un grand coup de poing, frappa ses fontes :

— Nom d'un nom!...

La colère des hommes centupla. Elle s'élançait du pont où l'activité devint démence dans le nuage opaque. Elle enflammait les innombrables figures des bataillons. Tous les plumets s'agitèrent. Toutes les voix hurlèrent. Le grand corps se sentait atteint au cœur, dont toutes les forces venaient de chérir le beau lieutenant courageux. On ne sut quel clairon sonna la charge. A la suite des voltigeurs du 6e rués par deux planches vacillantes sur l'autre rive, les grenadiers du 39e coururent comme une grande bête velue de ses bonnets à poil, hérissée de ses baïonnettes, entraînant ses officiers trop faibles et les carabiniers qui avaient mis pied à terre. Cette vivante avalanche ébranla les poutres, qui craquèrent sous son poids roulant. Affolée d'une rage unique, elle passa le fleuve qui rejaillit sur les cadavres précipités, elle sauta dans les eaux de l'autre rive, atterrit, pour culbuter enfin le tonnerre et les éclairs.

Sûr du succès, Napoléon répondait insolemment à Lannes que la fureur des hommes gagnait. Le maréchal reprochait à l'Empereur ses complaisances pour Murat, qui avait disparu, et dont l'impéritie nécessitait ce passage du fleuve sous le feu meurtrier. On entendit qu'il traitait de « pantin » et de « sauteur en liberté » le beau-frère de l'Empereur. Mais le cours impétueux des bataillons en course ne s'arrêtait plus; il cacha le groupe de l'état-major où l'on se menaçait en s'insultant. Toutefois le major Héricourt put encore entrevoir Napoléon qui se

décroisait les bras et jetait de rage son chapeau : un général courut le ramasser, tandis que Lannes marchait à grands pas en levant les bras au ciel. Dans la fureur de tous, l'altercation demeura secrète. La cavalerie de Ney martelait les bois du pont. Ses mille colères mugirent. Elle passa. Elle prit terre, elle s'engouffra dans les carrés autrichiens de gauche et balaya la prairie.

Bientôt les hauteurs d'Elchingen pétillèrent d'une fusillade indéfinie. Le 6e léger, les 39e, 62e et 76e régiments enlevaient l'amphithéâtre du village, maison par maison. La montagne soufflait les tonnerres de sa nombreuse artillerie. Des petits nuages ronds enflaient, s'élevaient, se déchiraient pendant que l'écho des explosions roulait dans les régions basses du ciel.

Bernard assista de loin à cet orage. Sa division ne passa point le fleuve ce matin-là ; il vit, tout le jour, les forces françaises défiler sous son régiment, avec la même démence. Murat demeurait introuvable. Le soir seulement, après bien des convois d'artillerie, alors que la bataille commençait à s'éteindre, on arriva sur l'autre rive, dans la petite prairie ; elle n'était plus qu'un marécage de fange. Maniant pioches et pelles, les prisonniers autrichiens creusaient des fosses pour les morts qu'on enterrait à demi nus, dépouillés déjà par leurs camarades et les rôdeurs de l'armée. Une vieille femme traînant un âne attelé à une brouette recueillait les bottes de dragons et les chaussures : pour un liard ou deux, les Autrichiens les arrachaient aux jambes raidies des cadavres

La division garda les trois mille prisonniers, foule blanche de paysans styriens et moraves qui se réjouissaient bruyamment d'avoir trompé les chances de mort. Assis autour de grands feux, ils mangeaient du lard cru ; ils demandaient aux dragons alsaciens s'il était vrai qu'en France ils remplaceraient, au travail de la terre, nos conscrits. Vaguement ils redoutaient un servage qui se prolongerait, toute la vie, sous une autorité féodale.

Bergers des immenses troupeaux humains qu'ils rassemblèrent dans les plaines et dans les futaies bavaroises, le long des routes mouillées, autour des fermes désertes, dans mille jardins dévastés, les dragons, plusieurs semaines, poussèrent entre leurs chevaux les Autrichiens captifs. En habits

sales, mais résignés, ces lourdauds fumaient tout le jour. Ils espéraient être conduits à Paris ou à Lyon, qu'ils désiraient voir. Héricourt les méprisa.

Ce fut longtemps, à travers les forêts germaniques, sur les berges rocheuses du Danube, dans les plaines molles, une chevauchée sans aventures. L'ennemi reculait toujours.

Le régiment avança. Les trois colonnes soulevaient la poussière dans les villages aux maisons ventrues, aux vergers pleins de pommes rouges. De forts garçons en bas bleus saluaient les libérateurs de la Bavière. Les paysans, sur leurs seuils, s'étonnaient de la chabraque en peau de tigre ornant le cheval noir de Cavanon. Ils admiraient les habits écarlates aux épaules des trompettes, le nouvel étalon pie du gros colonel. Ils redoutaient les figures narquoises de la compagnie d'élite, coiffée de fourrures. Ils adoraient la force visible de ces vainqueurs en apparat qui foulaient la terre d'Allemagne.

Le général Mack, apprit-on, avait remis son épée à l'Empereur, Ulm capitulait. Dès lors, on alla parmi les acclamations des laboureurs qui abandonnaient la charrue pour accourir au bord des chemins. De toutes leurs cloches, les cathédrales chantèrent à Bernard Héricourt son triomphe. Il connut les accueils des vieux donjons historiques pavoisés de drapeaux tricolores. Les chapeaux agités par une foule de bonnes gens à longues pipes saluèrent sa prestance. La fanfare enthousiasmait les grasses filles aux corsets noirs lacés sur des jupes à plis. Encloses dans le vert anneau de leurs remparts, les cités penchèrent les visages de leurs vieilles maisons noircies, pour mieux admirer, par des yeux allemands, le joli brigadier-trompette Edme Lyrisse, fier de son grade et de son habit.

On alla. Bernard coucha dans bien des lits étroits, dépourvus de draps et gonflés de plumes. Pendant le sommeil, il ne perdait pas la sensation du cheval, qui balançait son corps. Il vida force bols de café au lait, qu'il n'aimait guère. Il y mouilla des tranches de pain bis très beurrées. Dans de petites chambres propres, que décoraient des gravures représentant Niobé ou Apollon, il mangea du bouilli et de la choucroute rance. De minuscules fenêtres voilées de toiles grises éclairaient le registre où il inscrivait, chaque soir, les ordres du régiment.

Quelquefois, il regretta le lit ducal et le château lorrain, les baisers de sa femme, l'élégante affection d'Aurélie. Mais l'image de son père se dressait aussitôt dans sa mémoire. Il s'avouait complice de cette mort, criminel. Cela lui mettait l'angoisse à la gorge. Il s'irritait contre sa ridicule inclination pour Virginie. Sans elle, il eût été le consolateur du vieillard, mieux que les frères marins avec leur esprit grossier. Pour la niaiserie de ces yeux clairs aux cils sombres, le « caractère » avait failli. Bernard ne se pardonnait point. Il arpentait sa chambre à grands pas. Il songeait au cher cadavre qui pourrissait entre six planches dans le sable du cimetière, à Dunkerque, et que pleurait l'éternelle lamentation de la mer.

Donc, Virginie, pour tout regret, se contentait de dormir; Caroline de gagner, Aurélie de gémir, mélancolique, en lisant; lui seul se souvenait. Il pensait qu'avec tout l'argent acquis dans le commerce des fournitures militaires, on aurait pu consulter un chirurgien capable de rendre la vue au père, s'il eût vécu... Quelle joie pour le vieillard, de retrouver la lumière! Il eût accompli des voyages. Il eût visité le Turc, comme il l'avait souvent désiré. Bernard s'attendrissait à l'illusion de ce bonheur. Tout pleurait en lui, de remords, d'irritation contre l'injustice du destin. Quel autre plaisir c'eût été que d'entendre Virginie ronfler un an à ses côtés, après la besogne d'amour!... Oh! ces yeux bleus et bêtes, ces cils sombres! Était-ce par eux que se vengeait la petite Bavaroise de Messkirch?

Ce doute lui fut une obsession. Les romans d'Anne Radcliff, les histoires fantastiques allemandes expliquaient alors, avec minutie, les envoûtements et la double vue. Ces choses singulières pouvaient bien advenir... Cependant il se révolta contre cette idée, il écarta cette folie de croire à quelque puissance occulte. Seule, la force du caractère commande. Si la petite servante de Messkirch avait laissé au cœur de Bernard un goût singulier pour les yeux clairs et les cils sombres, ce n'était pas elle pourtant qui avait tué le vieil Héricourt.

Une lettre de Caroline déclara qu'elle ne redoutait plus rien : la crainte de nouvelles victoires empêchait les spéculateurs de jouer à la baisse; les obligations des receveurs généraux reprenaient toute leur valeur; la famille avait acquis

des biens considérables que l'on achèverait sûrement de payer, si le succès des troupes françaises continuait de garantir ainsi les dettes du Trésor. La gloire était fructueuse.

Bernard remercia son « caractère » ! A l'exemple des Romains, tel que César, il allait conquérir le monde. A Munich, il lut, les larmes aux yeux, le bulletin de Napoléon : « Soldats de la Grande Armée... En quinze jours, nous avons fait une campagne... ce que nous nous proposions est rempli... Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie... Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes en votre Empereur !... Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort... »

Oui, il était impatient de recommencer une campagne. Les troupeaux d'Autrichiens bousculés par son cheval depuis vingt jours ne lui fournissaient plus une émotion grandiose. Il fallait plus de péril pour ressentir plus d'orgueil. Il mit une ardeur nouvelle à presser la hâte du régiment.

Mais, autrichien ou moscovite, l'ennemi reculait toujours. Une seule fois, devant Amstetten, le régiment put charger sur une forêt en étages, qui lui cracha les foudres des canons russes. Là, le chef d'escadrons élégiaque trouva subitement sa fin. On le releva pendant que les foules bleues des grenadiers se ruaient dans les buissons et dérobaient aux dragons les fantassins de Kutusov, leurs capotes grises, leurs mufles barbus de gros chiens roux. Deux hommes l'emportèrent dans un manteau. Jamais on ne le revit.

On trotta plus loin. Les malades s'évanouissaient en selle. Par une aube d'hiver, on traversa les faubourgs lépreux de Vienne et, sur un pont de bois, les eaux lourdes du Danube. On arriva trop tard dans les rues flambantes d'Hollabrünn. Les bombes éclataient dans des drapeaux de feu. La peinture des boutiques rissolait. La chair des blessés surpris dans les chambres par l'incendie chargea l'air d'une horrible odeur de friture.

Plus tard, à travers les villages moraves, on s'enivra de

vin blanc que vendaient des femmes bottées de cuir rouge, coiffées de mouchoirs à fils d'or.

Et toujours les troupes pullulaient sur les collines boisées. Les tambours de l'infanterie ronflaient à l'horizon. L'artillerie retentissait dans les chemins creux. Les fanfares de cavalerie volaient, alertes, de cime en cime. Une nuit, comme on bivouaquait sur la route d'Olmütz et qu'on s'entretenait de la bataille probable, l'Empereur passa tout à coup ; lui, trapu et solide sur un grand cheval blanc qu'éclairèrent, avec les chamarrures de l'état-major, cent mille torches de paille allumées instantanément par les soldats au feu des marmites. Dès le petit jour, au fond d'une vallée où le régiment se plaça, on écouta une canonnade telle que l'on n'entendit plus cliqueter une gourmette ni grogner un juron, et que les intestins rebondissaient dans le ventre. Lorsqu'on se fut ébranlé pour gravir la côte, on aperçut les schakos jaunes et les dolmans verts des hussards russes. Aussitôt il y eut une formidable bousculade ; vingt sabres s'abattirent sur le casque de Bernard, taillèrent son cheval turc, d'où jaillirent des grappes de sang. Lui, ferma les yeux, étourdi. Le casque enfoncé sur son nez lui fit très mal ; il sentit que son cheval l'enlevait par-dessus les épaules vertes et les schakos jaunes, jusqu'au bruit ahurissant de la canonnade ; puis il s'écroula, tomba, resta quelques instants le visage sur le poil chaud de sa bête. Relevé, quand il put défaire son casque, il se vit à pied, le sabre tordu, le plastron rouge de sang, les épaulettes arrachées. Un homme sur la figure de qui la jugulaire ficelait encore un bicorne empanaché de blanc, se tordait à terre, déboutonnait son habit orné d'aiguillettes, de croix en or.

Partout, les dragons arrêtés sur leurs chevaux sanglants acclamaient Bernard Héricourt : il se comprit soudain vainqueur, maître du général russe encore empêtré dans les étriers d'un cheval mort. Il était le héros de ses rêves, facilement.

Mis à l'ordre du jour de l'armée, colonel, dès le lendemain, il fut prendre ses quartiers dans un château voisin d'Austerlitz. L'ancien postillon, promu général, reçut là, lui aussi, les félicitations de la compagnie d'élite, des officiers. On fit monter les bouteilles de la cave et les victuailles de l'office.

Bernard mesura ce que le destin lui offrait de magnifique

en cette heure, dans la vaste salle aux lambris gracieusement sculptés sur toute la hauteur des trumeaux. L'enfilade des lustres s'alluma dès que l'après-midi de décembre s'obscurcit aux vitres des grandes fenêtres. Les cohues de prisonniers russes grouillaient dehors, piétinaient, se vautraient sous la surveillance des dragons.

Et les officiers, les soldats d'élite, s'émerveillaient, riaient, chantaient, en camarades. On cognait les tables à coups de poing, on bosselait les timbales de vermeil, on jetait le vin mousseux aux figures des laquais tremblants.

Ces pauvres diables en souquenille jaune étaient les vaincus. Ils subissaient la force.

Et Bernard Héricourt sentait la sienne agiter ses muscles, il sentait l'énergie joyeuse de son esprit.

XV

Toute la gloire sonnait avec les cloches, dans les cathédrale des villes traversées par le régiment. Le canon saluait le retour des drapeaux en pays alliés. Les caissons d'artillerie emportaient sur les routes l'or de l'Autriche, vers Paris, vers ce trésor que se plaisait à constituer l'Empereur pour doter les généraux et les veuves des soldats. Le peuple de France en armes se réjouissait à la façade de toutes les brasseries bavaroises, la chope en main, le bonnet de police sur l'oreille, le sabre entre les guêtres. Les trois couleurs pavoisaient des villes bastionnées de briques et de gazon.

Dans une petite cité de Brunswick, Augustin et Malvina, mariés, traitèrent l'état-major d'Oudinot à leur table. Les revues se succédaient, magnifiques, sur les esplanades, devant des foules diverses et applaudissantes.

Virginie, en pleine beauté, impatiente de revoir l'époux victorieux, courut au devant de Bernard jusqu'en Wurtemberg. Elle aimait, dormait, se baignait, aimait encore son mari avec toute la force de sa chair, de son sang et de ses os. Bernard goûta les grandes voluptés de la passion. Il oublia l'image de son père dans le plaisir de son être enorgueilli.

De ville en ville, ils voyagèrent quelque temps, avec la division. Ils la quittèrent à Mayence. Et la chaise de poste roula dans la pluie, entre les champs de neige.

Paris!... Les prêtres chantèrent le *Te Deum* à Notre-Dame, et leurs psaumes montèrent le long des colonnes tapissées de drapeaux russes, autrichiens, polonais, allemands... Baoum! baoum! Le canon solennel tonnait de minute en minute sous le ciel chargé de nuées lourdes. « L'Empereur!... Vive l'Empereur! » C'était le Rival engoncé dans son habit vert, et qui entrait précipitamment dans la basilique, suivi de ses ministres brodés d'or, de ses maréchaux aux poitrines étoilées, des princes en uniformes écarlates, des rois timides et gauches devant l'ironie de l'assistance... Baoum! Baoum!

L'averse crépitait. Le ciel noircissait. Les ors des costumes officiels se ternissaient dans l'obscurité accrue. Toutes les têtes, enveloppées de cheveux en coup de vent, se couvraient d'ombre autour des yeux froids, sous les nez sévères. « Ding, ding, dong! criaient les cloches; ding, ding, dong!... »

— Présentez armes!

Un seul cliquetis devant les bandoulières blanches aux poitrines des grenadiers.

« Baoum! Baoum! » répétaient les canons.

A l'autel, l'archevêque en dalmatique d'or, les diacres en dalmatiques d'or, perpétraient le sacrifice de celui qui mourut pour les faibles.

— Genou, terre!

Les grenadiers humiliaient leur taille, et la hauteur des baïonnettes. Dans le silence, dominant l'inclinaison des têtes, l'homme engoncé entre ses larges épaules regardait fixement Dieu s'élever dans son hostie blanche, aux mains vieilles du prélat.

« Baoum! » disait l'artillerie au Sauveur.

« Ding, ding, dong! » sonnaient les cloches messagères.

Clairons et tambours éclataient alors. On battait à la gloire. La fanfare ébranlait les arceaux, la forêt de pierre grise, ses arbres d'ogive, ses feuillages d'acanthe et tout l'élan symbolique de la terre vers l'inconnu du ciel. Bernard, ému, attendait que la sonnerie militaire soulevât l'abside, et l'enlevât lui-même jusqu'au Dieu des armées, qui offrait ses bras de

lumière aux colonels, aux généraux, aux ministres, aux princes, aux rois, aux cuirassiers, aux dragons, aux artilleurs, aux hussards, aux grenadiers, aux fantassins, aux adjoints d'état-major... Lui, le colonel Héricourt participait à cela, parce qu'il était la Force et le Triomphe, — évidence de Dieu.

Dans la maison de la Chaussée d'Antin, il connut, un temps, presque tout le bonheur. Virginie l'aima. Aurélie le chérissait. Malvina fut spirituelle et tendre.

Praxi-Blassans repartait en voyage. Digne en ses cravates blanches, Cavrois endoctrinait les gens, au ministère. Les cheminées y fumaient tant que les commis pleuraient sur leurs écritures, qui réglementaient l'occupation de Venise, la marche des troupes en Dalmatie, la cession du Hanovre à la Prusse, le partage des royautés, des vice-royautés, des grands-duchés, des duchés. On divisait l'Europe en tartines pour tous les appétits, sur le vieux secrétaire à cylindre grinçant, derrière lequel Joseph Cavrois taillait des plumes.

Vint le printemps : Caroline, montée au grenier des Moulins Héricourt, ne put contenir entre ses bras étendus hors de la fenêtre la richesse entière de la famille. La Scarpe charriait les bateaux de charbon, à la file, par le travers des campagnes vertes, des prairies chargées de bétail, des routes longeant les manufactures. Un cartable au bras, le petit Dieudonné allait à l'école, seul, très sage; il suçait de la réglisse, et la défendait placidement de ses gros poings contre les moutards acharnés :

— Bouffi! bouffi! oh! le bouffi! criaient-ils.

Sur la jetée de Dunkerque, par un grand vent qui ébouriffa les boucles de Virginie, on dit adieu à Joseph le marin, en partance pour les rives javanaises, afin d'enrichir les comptoirs de Malvina.

— Tu ne veux plus faire le marin à cheval, Bernard, à cette heure?... Hein? tu te rappelles quand tu voulais faire le marin à cheval, sur le brick?... Tu es un bon diable tout de même!... A se revoir, mon frère!

Vers le crépuscule de cinq heures, le trois-mâts ne fut plus qu'une petite chose incertaine après les pentes grises de la mer, contre l'horizon du ciel orangé.

Des ifs se tordaient sous la rafale dans le petit cimetière.

La tombe disparaissait presque dans le sable : pesait-il l'or au trébuchet, dans l'autre monde, le vieux père aveugle, en habit bleu, qu'ils avaient tué de douleur?

— Je t'adore, moi ! chuchotait Virginie, à l'oreille de Bernard qu'elle embrassait pour le consoler.

Un bel après-midi de printemps, Charlotte riait de ses yeux clairs dans le salon de la Chaussée d'Antin ; le colonel Lyrisse l'installait à cheval sur son genou droit, Édouard sur le genou gauche. Émile et Delphine regardaient gravement.

— Hue !... hue !... au trot !... au galop !...

— Allons, Édouard ! disait Aurélie, hop ! hop !... Tu ne ris pas, mon petit Édouard? Tu seras beau comme Charlotte, un jour. Je verrai ton bonheur, mon enfant !... Hop ! hop ! Édouard ! au galop vers la vie ! au galop vers la chance, vers la joie, vers l'amour !...

— Au trot ! au galop ! hop ! hop ! — reprenait le colonel en inclinant, avec un cou ridiculement mince, sa petite tête ronde et ridée.

— Moi aussi, moi aussi, je veux aller au galop ! — crièrent ensemble Delphine, Émile. — Moi aussi, au galop !

Et ils tendaient leurs petits bras en tabliers de mousseline.

— Écoute ! murmurait Virginie en attirant Bernard : je t'adore !

Il se lassait de cette tendresse, maintenant. Son beau-père venait de lui offrir un nouveau cheval turc, amené difficilement de Bucharest : il demanda une audience au major-général.

Baisers fades, baisers lourds, bras qui enserrent trop le cou : étreintes qui coupent le souffle et ennuient : honte de sentir passer les heures, tandis que le jeu d'amour use l'énergie, si belle pour conquérir les terres, les hommes et la gloire !

Courir dans le vent frais du matin, à la tête du régiment que le galop emporte au péril, — cette joie, il l'imaginait à chaque minute, sans pouvoir s'intéresser aux toilettes de Malvina, ni aux propos vagues des diplomates. Il eût tant voulu grandir plus devant l'admiration des peuples ! Chacun des siens lui parut étranger : Caroline et sa cupidité, Aurélie et sa tristesse, Cavrois et ses mystérieuses paperasses, Praxi-Blassans et ses railleries, Augustin et ses innombrables démarches auprès des grands.

Lui avaient-ils été quelque chose, tous ceux-là? De son père seul il conservait un souvenir attentif, qu'il choyait aux heures de solitude, dans le salon de la Chaussée d'Antin. Regardant par la fenêtre, il ne voyait guère les cabriolets à caisse jaune cahotés sur le pavé de la rue. Il ne jugeait ni belles ni laides les vastes capotes de velours noir à rubans bleu de ciel qui coiffaient les dames, ou leurs écharpes rose vif, ou leurs mitaines vertes sous les manches longues des grosses redingotes puce. Mais la colonne de la place Vendôme, pour laquelle on fondait les canons autrichiens, ne serait-elle pas, un jour, le monument de ses victoires propres? A son père s'adressait toute la gratitude d'un cœur sensible, au vieillard d'autrefois, à l'homme robuste et clairvoyant qui battait de grands gestes les basques de son habit marron. Celui-là, vraiment, avait préparé l'âme de son fils à triompher comme le Rival.

En effet, depuis qu'il vivait auprès de Lyrisse, simple colonel à cinquante ans, comme il l'était lui-même à trente, Bernard Héricourt ne désespérait plus de l'avenir. Qu'une fois encore, dans les hasards de la bataille, son cheval traversât la cohue ennemie, sous les coups, et il devenait général. A la tête d'une brigade, il étonnerait l'état-major, Murat lui-même. Il avait relu les ouvrages de Dupaty de Clam, de Turpin de Crissé. Il étudiait les cartes de la vaste Germanie. On allait peut-être y châtier bientôt l'insolence de la reine de Prusse et les tergiversations de M. de Haugwitz. Avec Augustin, il entreprit de solliciter : il connut le bon accueil que Berthier, le major-général, faisait aux officiers supérieurs. Les Héricourt aimèrent cette chevelure bouclée et cet uniforme en or. Spirituel, il félicitait, promettait la guerre prochaine ; il éconduisait avec des poignées de main très affables. Augustin ne méprisait plus son frère, mais l'associait à ses visites multipliées pour hâter la nomination de Cavrois au Conseil d'État, compagnie qui, désormais, ratifierait les comptes des fournisseurs de l'Empire.

En vue de la réussite, Malvina promenait dans ses calèches, avec Virginie, la maréchale Lefebvre dont chacun riait tant, à cause de son jargon populacier. En retour, celle-ci

les invitait à son « fricot ». On rencontrait autour de sa table maints personnages utiles qui la venaient voir par curiosité railleuse. Ce fut là que l'on apprit, avant tout le monde, comment Bernadotte devenait prince de Ponte-Corvo, Murat grand-duc de Berg, Berthier prince de Neufchâtel, Pauline Borghèse duchesse de Guastalla, Joseph roi de Naples et de Sicile, Talleyrand prince de Bénévent. Ce fût là que l'on obtint pour Praxi-Blassans la mission à Berlin où il se distingua en secondant M. de La Forest, l'ambassadeur de France, contre les menées de la cour prussienne et de M. de Haugwitz. Là encore Bernard obtint l'ordre désiré de conduire son régiment depuis Mayence jusqu'à Bamberg, où l'accompagna, en chaise de poste, sa lourde épouse qui lui répétait mille paroles d'amour.

XVI

Alors, en octobre 1806, commença pour le colonel Héricourt la grande chevauchée de ses dragons qui foulèrent toutes les contrées d'Europe.

Chevalier de la Légion d'honneur, à la revue passée par Napoléon sur la route de Cobourg, il se crut décidément le héros chargé de faire prévaloir la destinée latine contre les hordes germaniques.

Au trot de son cheval turc, il entraîna son beau régiment, par les fanges, sous la pluie, dans les chemins creux, aux hanches des collines boisées, par les ruelles étroites des petites villes à clochetons. Cavrois deviendrait conseiller d'État, Praxi-Blassans ambassadeur à Londres; il fallait que Bernard fût général : plus tard, les deux autres le nommeraient consul, après un 18 Brumaire. Quiconque s'opposerait à sa victoire devait donc périr; tous les obstacles de la nature devaient être franchis. Les huit cents statues de ses escadrons furent une seule âme sous sa volonté maîtresse; il ne discernait plus d'Alsaciens, ni de Tourangeaux, ni de Gascons. Les soldats de la Grande Armée s'affermirent en une chevalerie formidable, pleine d'honneur, dure à la peine, négligeant la mort, pour amplifier la gloire des aigles latines.

Le régiment marcha. Il alla contre les collines rousses et tonnantes. Il chargea les fantassins blottis dans la forêt d'automne. A Iéna, il poursuivit l'éparpillement vert et bleu des Prussiens éperdus, et sabra leurs tricornes. Après quoi, Gresloup étant capitaine, il remonta des rivières. Ses casques furent les dernières lueurs dans la nuit des plaines sablonneuses. Il y poussait les troupeaux de captifs allemands. Entre des lacs d'étain, il enleva deux bataillons au duc de Brunswick, qui enrichirent ses fourgons. A Lubeck, il pénétra, derrière les grenadiers, dans les rues en flammes. Les chevaux évitaient les cadavres engraissés par la bière. Edme devint lieutenant. Le régiment trotta. Les fers sonnaient dans les rues. La fanfare éclatait au niveau des premiers étages. Des cités furent atteintes, traversées, dépassées. Des nuées de corbeaux se levaient sur les champs à l'approche de l'avant-garde. Les chevaux saignèrent. Les hommes maigrirent. Les barbes poussaient. On se disputa des croûtes moisies et de l'esprit-de-vin, quand les estomacs souffrirent. Les paysans cachaient leur lard. Il oscillait des pendus décharnés à bien des branches. La pluie chargea les manteaux. Les dents claquèrent. La fièvre colora les joues. Après des aventures, on découvrit une ville, Dantzig, qui dominait la mer froide. Et l'on séjourna sous la pluie. Bernard jouait au rubicon dans une taverne aux solives noires.

Ensuite, le régiment marcha.

Un jour, il fallut assaillir, à Eylau, l'ennemi, la neige. Les grenadiers russes brillaient de leurs mitres dorées à travers les flocons. Les armées noircissaient la blancheur du sol, par leurs lignes denses, leurs bataillons carrés, les cortèges infinis de leurs caissons. Les dragons de Bernard s'arrêtèrent près d'un régiment qu'illuminaient les éclairs de ses décharges. A un moment, il tonna fort; et soudain, vers la droite, la neige rougit sous deux cents cadavres qui achevèrent de s'abattre dans un pêle-mêle de grandes jambes en guêtres noires, de capotes bleues, de buffleteries blanches.

— Sergents, ramassez les bonnets à poil ! — cria la voix paisible d'Augustin, leur chef de bataillon. — Deuxième compagnie, face à droite ! Clairons, sonnez la charge !...

Et tous, hommes ou chefs, se lancèrent dans le rideau mo-

bile de la neige. Bernard admira son frère. La tourmente étouffa les râles des agonies, les plaintes des blessés en tas. Bientôt les chirurgiens s'approchèrent en liant avec leurs mouchoirs le bistouri à leur main gelée qui ne pouvait plus saisir. Immobiles, les dragons se cachèrent les oreilles dans leurs manteaux pour ne pas entendre les hurlements de ceux qu'on amputa : les lames tournaient dans les doigts des opérateurs, et sciaient la chair. Ensuite, il fallut percer la neige accrue où crachaient les feux d'une invisible infanterie. Cavanon, de son cimeterre, indiqua le chemin. Contre les tourbillons blancs, à la suite des cuirassiers du général Lyrisse, le régiment d'Héricourt se lança, aborda parmi le feu et la neige les baïonnettes d'une multitude grise qui se couvrait aussi d'éclairs subits, de tonnerre et de fumée dense. Le colonel vainquit la plaine blanche.

D'autres figures renouvelèrent l'aspect du régiment. On alla. Les fermes n'étaient plus que des poutres brûlées joignant des murs en ruine. Dans des brouettes les paysans poussaient leurs femmes mortes qui raidissaient les plis des draps. Les dragons trottèrent plus loin jusqu'aux sables de la Pologne.

D'une maison de bois, Pitouët promu colonel partit un jour vers l'Espagne, à la tête du 4e régiment. Bernard continua de parcourir les garnisons allemandes, fier d'être la plus belle statue de la division, celle que les femmes saluaient d'œillades déjà complices, aux fenêtres des villes. Les cathédrales sonnaient de toutes leurs cloches. La chair des filles était bonne à mordre, la chair blonde, blanche, brune...

Le printemps reverdit les forêts. Les eaux chantèrent. Bernard Héricourt prenait possession des pays que marquait le pas de ses chevaux, que raillaient les plaisanteries des hommes. Le régiment allait toujours, derrière sa fanfare alerte, et sous son aigle lumineuse. Que de villages furent envahis au galop de charge, malgré les tonnerres du canon, le vol sourd des boulets, l'éclat des grenades, tandis que la langue racornie espère seulement une écuelle de lait! Dans les plaines, les dragons essaimèrent, coururent aux haies pleines d'infanterie crépitante. En une petite cité de briques rouges, Virginie put le rejoindre, un soir d'automne. Leurs pas craquèrent

sur les feuilles mortes. Le lendemain, elle lui parut une étrangère importune.

A Erfurt, les rois dansaient; Augustin eut la croix d'honneur; Bernard fut magnifique et fort. Les herbes d'autres provinces se flétrirent sous les sabots de ses chevaux. Il heurta au visage de villes qui toussaient du feu par toutes les embrasures des remparts. Quelles cohues de prisonniers en guenilles il poussa dans la poussière des routes! Les fleuves éclairaient les vallons. La forêt humide secoua des gouttelettes sur les croupes des alezans. Les morts enflaient drôlement entre les vignes.

Aux moissons mûres de Wagram la chevauchée aboutit un jour. Napoléon, modérait sa bête blanche. La prunelle impériale était rageuse. Les mains grasses tiraient les rênes.

— Voilà le beau colonel du 23e et son cheval turc... Allons, il faut se souvenir d'Austerlitz, aujourd'hui!...

— Vive l'Empereur! cria Bernard.

Il pensait devenir général le soir même. La bataille fulgura. Des ouragans de cavalerie se précipitèrent, s'enfouirent dans les blés mûrs et les fantassins d'Autriche.

— Dragons!... en avant!

Bernard se dressa sur les étriers. Les statues casquées de cuivre s'ébranlèrent. Le petit Empereur trapu regarda du haut du tertre, devant l'état-major aux panaches multicolores. Le régiment se pencha, galopa, fondit sur les avoines hautes, les refoula. L'air se déchirait. Les fumées obscurcirent tout. Le sang mouilla d'une même couleur les coquelicots... Oh! les alezans qui roulèrent dans les gerbes, les braves qui moururent en rendant leur dernier juron entre les jugulaires de cuivre, à la caresse blonde des épis!... Il en resta les bottes en l'air.

Allumé par les débris de cartouches, l'incendie bondissait maintenant sur les flots de seigle. Un rideau de feu séparait les adversaires. Il flambait les corps tordus des agonisants, et mettait en fuite l'infanterie autrichienne, harcelée par les vagues brûlantes, les tourbillons et le vol d'innombrables étincelles. Les dragons suivirent l'incendie, qui laissa de vastes champs de cendres pour trace. La corne des sabots y roussissait. De l'autre côté du rideau, or et rouge, Bernard, Edme

voyaient courir à toutes jambes une escouade de fantassins. Au bout des bandoulières blanches, leurs grosses gibernes dansaient sur les reins avec les fourreaux des baïonnettes et ceux des briquets. La flamme roula, en haletant. Elle darda une langue barbelée, elle atteignit l'une de ces cartouchières qui aussitôt pétilla. Cela fit explosion, et couvrit de fumée les reins du soldat abattu... Les fuyards se précipitèrent : une autre giberne s'enflammait aussi, une troisième crépitait à l'échine d'un gaillard massif : l'escouade entière sautait... On aperçut un dos ouvert par une brèche noire et sanglante. L'homme brama de douleur. Il gesticula, et puis tomba sur les genoux, se débattit. Il arrachait ses buffleteries, mais ne put achever, et il s'effondra complètement. Une haute flamme accourue ronfla sur lui. Le cuir et la chair humaine grésillèrent.

L'adjudant-major Edme Lyrisse, les chefs d'escadrons, Gresloup et Corbehem, chevauchaient avec le colonel derrière la charge de l'incendie ; elle précéda la leur jusqu'au soir. L'odeur de chair rôtie les suffoqua. Ils ne dirent rien, heureux d'être, avec la force mystérieuse du feu, une force d'une puissance égale. Tout mourait, que ce fût leur fer ou la flamme qui frappât les foules en fuite.

Au loin, devant eux et devant l'or fluide jailli des brasiers mobiles, les essaims de hussards noirs s'envolèrent. Les patrouilles de grenadiers ennemis coururent. Les rangs des fusiliers croates fléchissaient. Les uhlans se dispersèrent et galopèrent vers le ciel rose d'un crépuscule d'été. Des groupes éperdus franchirent les haies. Tous les bras ennemis, bras blancs, bras verts, bras rouges, s'ouvraient, imploraient l'accueil du ciel majestueux. L'incendie chargeait toujours. Le galop des dragons grondait, comme le souffle du feu.

Edme écarquillait ses grands yeux, ébahis de voir les armées germaniques se dissoudre au loin, de l'est au nord, contre le firmament.

— Ah ! dit Gresloup, le destin des races en décide : les ennemis des Latins n'auront de refuge que dans le Walhalla ! Le feu combat pour les aigles de Rome et pour César.

Ils cherchèrent à l'horizon l'Empereur, le reconnurent debout sur la banquette d'une calèche, très loin, minuscule, dans

son habit vert, derrière quoi il tripotait ses mains rejointes.

« Moi aussi, pensa Bernard Héricourt, je serai César !... »

La nuit, ils regardèrent les pieds nus, raidis et violets qui dépassaient les bâches et la paille rougie des chariots en file. Des gouttes de sang marquaient la piste au clair de lune. Le colonel Héricourt s'endormit dans un sillon.

Le surlendemain, le régiment marchait encore. Les grenadiers s'étendirent à sa droite, lignes bleues et blanches. Les attelages d'artillerie occupèrent la route... Comme midi venait, Bernard et ses éclaireurs reconnurent des glacis gazonnés, des angles de briques sombres. L'eau reflétait le soleil dans les courbes des larges fossés. Une petite ville sonnait le tocsin de sa tour fauve vers laquelle se tassaient les faîtes aigus des toits.

Bernard contemplait la lumière réfléchie par les tuiles et le feuillage frissonnant des arbres plantés sur les remparts. Edme galopait à la tête d'un peloton vers un faubourg de chaumières et de masures closes. Était-ce le bronze d'une pièce qui luisait à l'ombre de ce pauvre jardin clos d'une palissade? Étaient-ils militaires ou civils, les gens qui de l'intérieur fermaient la fenêtre sur le pot de géraniums?

En arrière, les lignes des trois escadrons bavardaient. Plusieurs dragons descendus de cheval couraient pour remplir leurs bidons à un puits voisin. Gresloup repérait sur une carte les défenses de la place. Bernard eut faim. Il pensa que dans la ville on trouverait des tavernes bien pourvues. Il désira de la bière fraîche, une copieuse choucroute, du bœuf à l'huile, du bon pain récemment sorti du four. Cela, les grenadiers le lui feraient avoir. Ils défilaient à vingt pas, dans une éteule, raides sous leurs bonnets d'ourson. La sueur brune ruisselait aux joues creuses. D'un même jarret alerte, ils poussaient cependant le sol.

— De fameuses troupes, tout de même, ces grenadiers d'Oudinot ! jugea le colonel.

Il les admirait. Il lut le numéro du régiment sur les collets. Le bataillon d'Augustin passerait bientôt. Il inviterait son frère à dîner. Ce serait bon de vivre ensemble, une heure, les coudes sur la table, d'échanger les lettres de la famille. Caroline devenait trop audacieuse dans ses entreprises de charbon-

nages, et Charlotte avait communiqué la rougeole à Édouard. Pauvres petits! ils devaient être à la diète. Ils ne mangeraient pas la copieuse choucroute arrosée de bière fraîche. En quelle rue de cette ville pouvait bien être la meilleure taverne? Près de l'église? ou dans ce faubourg, à la petite maison dont la fenêtre restait fermée contre le pot de géranium, au-dessus du pauvre jardin... Ah! la belle couleur vraiment, la belle couleur du géran...

Une main de Titan arrachait-elle Bernard à son cheval turc?...

Ou bien était-ce le boulet du canon qui tonna dans le feuillage du pauvre jardin?...

A terre, Bernard espéra que seul l'animal crevait.

— Vos jambes!... mon colonel!

Ses jambes?... Il n'osa regarder, d'abord. La petite ville était là, pareille dans ses glacis gazonnés. Il y avait bien un coup de tonnerre qui roulait encore au loin. Mais le soleil se reflétait dans l'eau, au fond du fossé.

Que voulait le trompette qui, précipitamment, glissa de selle, le visage vieilli par l'épouvante, les mains agitées? Il regardait les jambes.

Bernard se décida, brusquement, à les voir aussi. Viande lacérée dans une mare rouge, et un os cassé au milieu; c'était l'une. L'autre restait invisible sous la masse inerte du cheval.

— Tire-moi de là, corbleu! commanda-t-il.

La colère l'exaspérait contre la stupide malice du sort. Il sentait peu de douleur, mais, à la sueur qui glaça ses tempes, en coulant, il sut qu'il allait défaillir. Par gros bouillons le sang fuyait de ses cuisses. Les figures consternées des dragons confirmèrent sa crainte. « Ah! pensa-t-il, vais-je finir de vivre... Déjà?... Le Rival triomphe pour toujours, maintenant. Cet homme engoncé!... Mon caractère!... Ai-je vécu?... »

Avidement il chercha les visages de celles qu'il avait le plus aimées. Il ne goûterait plus de baisers sur les lèvres des femmes. Était-ce possible? Il n'y aurait plus de lumière pour lui, tout à l'heure! Que survivrait-il, plus tard, de sa force, de sa noblesse, de son héroïsme? Un souvenir pour Charlotte... Aurélie! Édouard!... Sa sœur, un jour, l'imaginerait-elle mourant là?... Certes la France aussi se rappellerait ses soldats.

Mais les écoliers futurs le concevraient-ils spécialement, lui, Bernard Héricourt, « le caractère », mort de la sorte, en pleine vigueur de l'âge pour leur fortune, leur puissance... quand ils épelleraient, d'une voix chantante, l'histoire des grandes guerres?... Non, ils ne l'évoqueraient pas. Le colonel Héricourt allait donc s'anéantir entièrement, tout de suite... Il revit le chevau-léger tué par son sabre à la bataille de Messkirch, et qui était resté à terre, la chemise en bourrelet hors de la culotte, celui dont les dents s'étaient ternies si vite. Ses dents aussi allaient se ternir.

Il se hâta d'évoquer les beaux moments de sa vie, les moments d'amour. Une l'avait embrassé à la joue pendant qu'il lisait un soir. Quelle lèvre fraîche !... D'une autre il avait serré le sein sous le fichu de laine: et elle avait frémi. Une autre, toute nue dans une chambre d'Allemagne, avait pris le soleil dans sa chevelure jaune. Une autre très brune... Et la petite Bavaroise ahurie du viol, qui était restée assise contre la muraille... Les yeux clairs, les cils sombres... Virginie, sa femme : Charlotte, sa fille. Les cils sombres, les yeux clairs... Il cherchait péniblement à les revoir. S'il ne mourait pas, il baignerait son regard dans les yeux clairs de Virginie, de Charlotte... Mais il souffrit. On lui pansait les jambes. Le chirurgien, en parlant bas, développait un bandage. On l'appuya contre une selle... Cependant les grenadiers défilèrent au pas de course sans regarder le colonel. Il ne comptait plus. Leurs yeux hagards visaient en avant un spectacle terrible... « Augustin, pensa Bernard, si je pouvais revoir Augustin ! » Il lui parut que ce serait là un grand bonheur : sentir une compassion vraie. Il se résignerait ensuite. Sûrement, d'ailleurs, son frère passerait.

Il relut le numéro du régiment sur les bonnets d'ourson. Presque aussitôt, devant le troisième bataillon, ce fut le jeune homme au trot de sa jolie jument. On l'arrêta.

— Bernard, mon pauvre frère !

C'était bien la mort qu'Augustin annonçait par ce cri, par ces gestes fous, en descendant de cheval. Alors le colonel ragea.

Il eût voulu frapper. Qui? Comment? Il haussa les épaules.

— Mon petit, je suis f...

Et le jeune homme ne savait que dire; il pâlissait. Une détonation ébranla l'air. Le colonel songea que les grenadiers marchaient au feu, que son frère devait les conduire. Le caractère!... Il fallait mourir héroïquement. Il trembla pour commander :

— Adieu, mon petit... adieu... Suis ton bataillon... N'abandonne jamais Virginie, ni Charlotte, ni mes sœurs... Ta parole que tu les aimeras toujours?

— Mon pauvre frère! mon pauvre frère!

— Allons, adieu, adieu... Quoi?... Adieu!... Va... Adieu, adieu... je saurai bien mourir tout seul, va, mon petit... Je vous aimais bien tous, oui, tous... adieu, va... j'ai vécu... je ne regrette que... vous... Voilà mon heure... Adieu, adieu... Notre père est mort, lui aussi... n'est-ce pas? Adieu... adieu...

Il tenta de sourire. Des camarades emmenaient Augustin. Ils le hissèrent à cheval, sur la belle jument blanche. Il y eut encore un geste affolé d'Augustin, une main agitée en l'air. L'essaim d'officiers s'éloigna vite derrière la colonne des grenadiers, qui continuaient le pas de course.

Un instant, Héricourt conserva dans les yeux l'image de son frère, et la jolie figure de l'homme jeune, toute pâle sur la lumière du hausse-col. Il mourrait aussi, celui-là, quelque jour, tout à l'heure ou plus tard, lui et tous les soldats qui couraient, en masse, courbés sous les havresacs et les bonnets à poil.

Le colonel se fatigua de voir tant de grenadiers bleus et blancs devant ses sourcils froncés. Le bruit des souliers frappant le sol retentit dans son estomac, le fit vibrer; il eut des nausées fades. Les épaulettes rouges succédaient aux épaulettes rouges, et l'éblouissaient comme s'il n'y eût eu qu'une seule ganse rouge le long des hommes en marche... Il ferma les yeux.

Ce fut un répit, un moment d'aise; il ne mourait pas... S'il n'allait pas mourir!... Il marcherait facilement avec deux jambes de bois. Il verrait encore le soleil. Il voyagerait en voiture. Un domestique fidèle suffirait. Il s'entrevit heureux, au fond d'une calèche, dans un pays clair. Cela fut si doux

à penser qu'il craignit de s'évanouir. Toute sa chair s'amollissait. Brusquement il crut que c'était la mort, et ouvrit les yeux. De graves figures s'inclinaient vers lui. Un manteau blanc recouvrait ses jambes.. A la bonne heure, il ne voyait plus ses jambes! Il tâta de ses mains l'étoffe épaisse, et se dit qu'on s'y accrocherait facilement, au cas d'une chute, sans la déchirer. Au cas d'une chute... Il redouta que le sol sous lui vînt à fléchir. La ville vacillait un peu, là-bas, derrière ses glacis et ses arbres. La tour fauve penchait, se redressait, penchait... Elle le saluait, la tour.

Une nouvelle nausée monta jusqu'à sa bouche; un hoquet...

Il se trouva mieux, alors. Pourquoi les grenadiers passaient-ils toujours? pourquoi ces mille pas retentissaient-ils dans son ventre? Pourquoi les épaulettes grandissaient-elles jusqu'à rougir les uniformes entiers?

Il referma les yeux. Il souffrait peu, comme d'un coup de bâton qui lui eût meurtri les cuisses. Seulement, elles plongeaient dans l'eau chaude. Sans doute, on les avait mises dans un bain brûlant pour arrêter l'hémorragie... Il écarta l'idée que son sang le mouillait ainsi. A quoi bon demander? Une parole eût trop fatigué son visage, en repos maintenant.

Il avait même envie de dormir. Les pas des grenadiers bourdonnaient dans sa tête, ainsi qu'un vol de frelons tumultueux. Le grondement du canon l'inquiétait moins que ce passage écœurant des hommes muets, que le bruit des mille pas qui battaient la route.

Il voulut savoir si la colonne était à sa fin. Les bonnets d'ourson se confondirent en une seule bête velue, immense, mouvante, à pattes noires, à ventre blanc et bleu. Où courait-elle ainsi? Contre les glacis de la ville, ses bastions de briques, son faubourg de masures enfumées?... Oh! la fusillade qui pétillait dans les jardins!... Contre la ville à la tour fauve et sa colline de maisons, ou plus loin, contre les forêts tonnantes, les montagnes meurtrières, les moissons en flamme, les pays et leurs plantations de soldats qui se couvraient de foudre, de nuées grises, lentes à s'élever?... Oui, la force latine se ruait encore, se ruait toujours, bien qu'il fût lui, par terre, et près de dormir. Où irait-elle cette force? Aux confins du monde? Escaladerait-elle les pentes lumi-

neuses du ciel aussi?... On était parti de la mer occidentale. Depuis des ans, des ans, on avait tant marché qu'il était las, tant lutté qu'il était las, las. Il avait été le vent de mort qui couche à terre les rangées d'hommes. Chevau-légers de Messkirch, blancs Autrichiens d'Elchingen, Russes aux schakos jaunes d'Austerlitz, Prussiens verts et bleus d'Iéna, et les neiges d'Eylau que défendait une multitude en capotes grises, et les moissons incendiées d'Aspern où sautaient les cartouchières au dos des escouades ennemies... Il avait été l'exterminateur. Sa force encore courait là, sur la route, avec les colonnes de grenadiers unies en une seule bête velue de noir, aux mille jambes poudreuses, aux baïonnettes hérissées...

Était-ce la victoire qu'acclamèrent alors les cris espacés du canon, voix solennelles, autant que celles des matinées de *Te Deum* en Notre-Dame de Paris?

Bernard sourit. La Force triomphait, la Force qui tue, la Force que le frère menait à son tour, par delà...

Tel l'Augustin de jadis, avec l'odeur de la France dans la chevelure et l'orgueil dans le cœur, le descendant viendrait, quelque jour futur, aux champs de bataille, conquérir, à son tour, le pain, la gloire et l'or.

Le fils de Charlotte! Figure déjà mélancolique d'enfant aux cils sombres, aux regards clairs, ce fut lui, lui, si pareil à la tendre adolescente de Messkirch, que l'espérance de Bernard Héricourt admira comme son propre portrait dans l'avenir... Oh! la force tue, mais la force crée!...

Sûrement il ne mourait pas. En vain l'armée entière piétinait sa tête, pour couvrir le monde après la ville à la tour fauve et ses faubourgs. En vain, l'ombre envahissait le ciel. Bernard ne mourait pas. La face couperosée de son père ne lui sourit pas moins distinctement qu'à l'époque où ils composaient ensemble son « caractère ». Même, Bernard s'étonna de la netteté de l'image. Le robuste meunier Héricourt battait de ses grands gestes habituels son habit marron, puis tirait ses bas gris jusqu'aux cuisses. Il ne parlait pas à son fils, mais au petit Édouard, qui écoutait avec le visage mélancolique d'Aurélie, et regardait la bouche large de l'ancêtre...

Celui-ci nommait son fils comme un mort dont il convient de suivre l'exemple... Était-il mort, vraiment? Cela se pas-

sait-il dans un autre monde? Il secoua sa torpeur, ouvrit les yeux encore.

La force latine défilait, s'amassait, engloutissait maintenant le faubourg et la ville germanique de sa cohue bleue aux bonnets d'ourson, de ses fusillades éclatantes, de ses batteries de tambours.

Le colonel songea qu'il fallait se tenir en héros devant les soldats. Il redressa le poids de sa tête. Ses mains s'accrochèrent au manteau. Vivrait-il? A quelques pas, Gresloup le considérait tristement. Il fallait vivre; bien que le terrain se mût sous lui comme la mer, bien que sa tête se vidât, bien qu'il sentît ses joues froidir et durcir, ses mains froidir et durcir, bien que ses jambes ne fussent plus à lui, ni son ventre, bien que son corps déjà eût cessé d'être une partie de lui-même, il sentait pourtant son esprit lucide. Le drap du manteau devenait moins rugueux sous les phalanges : il se polissait, il coulait comme une eau douce et molle. Les doigts cherchèrent à le mieux prendre; il se déroba davantage...

Tout à coup Bernard s'épouvanta. La mort, la mort arrivait.

— Pourquoi? gémit-il, — quand Gresloup se pencha sur lui. — Pourquoi?

Il n'entendit pas la réponse. Afin de s'affirmer la vie, il voulut compter les grenadiers en marche... « Un, deux, trois, quatre... » Il les compta jusqu'à vingt-neuf; mais la mémoire du chiffre suivant lui manqua. Tous ces hommes hagards, maigres, piétinaient son estomac. Les nausées revinrent, successives et rapides. Elles secouèrent à peine son corps pétrifié, ses joues encore durcies. A la racine du nez, surtout, les pores se bouchaient, les cartilages se soudaient. Il conçut qu'il devenait une sorte de lourde pierre, une statue insensible, une statue de dragon à demi enfouie dans la terre, et qui frappait de terreur les soldats.

Devant lui, cependant, il distingua une section de tambours régimentaires. Les caisses étincelèrent de tous leurs cuivres contre les tabliers de cuir blanc. Le major géant alluma sa canne dans le ciel; tous les boulets de la bataille tombèrent, sans doute, sur les peaux d'âne, car de formidables roulements de gloire se précipitèrent. Des adolescents pâles, en

bonnets d'ourson, le regardaient, lui, le colonel, cette statue de pierre, en hâtant la chute des baguettes sur la peau sonore. On battait aux champs. Le tambour-major grandissait dans sa culotte blanche. Le soleil se doubla, sauta sur les cuivres des caisses, sur les galons du géant. La canne cognait le ciel qui se fracassa, qui tomba sur les tambours en mille éclats...

Bernard Héricourt voulut se soustraire à ce péril; mais rien n'obéit de ses membres étrangers à lui-même. Les tambours continuèrent de rouler, la canne de fracasser le ciel, les pores de se resserrer à la racine du nez, à la base du front. Dans les bras, les os gonflaient vite, lui sembla-t-il. Tout s'alourdit encore : le sang, les muscles, la chair. Dans la poitrine un granit intérieur tendait la peau... ou celle des tambours aux belles caisses de soleil ; et sur les caisses, toujours, la canne du géant brisait le ciel par grands coups de lumière...

Tout ébloui, Bernard baissa les cils. Il se reposa dans l'ombre, qui s'épaissit, qui devint opaque, à mesure que décroissait le bruit des tambours exaltant la gloire de la race latine et sa force.

PAUL ADAM

DERNIÈRES PENSÉES

D'UN CONDAMNÉ ANNAMITE

De Bac-Ninh au champ d'exécution, trois kilomètres bien comptés. Une belle chaussée large, droite, avec, en face, sur le flanc de la colline qui ferme l'horizon, le champ vert, tout bossué de tas de terre fraîchement remuée. Plantées sur les tertres, des palettes blanches, sur lesquelles des caractères disent le crime des suppliciés.

Au-dessous, au tournant de la route, Coquinsville, le village des receleurs, des malandrins, des pirates en approvisionnement ou en rupture de bande.

Ce n'est pas un héros, le misérable loqueteux qui comparaît à l'instant devant le chancelier de la Résidence, où l'on signe sa levée d'écrou. Les patriotes annamites ne s'enorgueilliront ni de sa vie ni de sa mort; aucun souffle vivifiant, souffle de colère ou de liberté, ne l'a inspiré.

Il était *nhaqué*[1], simplement. Il aimait peu le travail. Ses champs en souffraient, et aussi le chef du village, qui se trouvait gêné pour faire sur sa maigre récolte un prélèvement qui suffît à son escarcelle, à celle du chef de canton et aux exigences du Tong-Doc[2].

1. Pauvre cultivateur.

2. Chef indigène de la province, gouverneur.

Donc, parfois, lorsque le paiement de l'impôt tardait, le rotin jouait son rôle. Or, notre homme n'aimait pas plus le rotin que le travail. Travailler ou être fouetté, pénible alternative. C'est ainsi que, pris entre ses deux ennemis, il jugea la vie organisée d'une façon absurde, et résolut d'y mettre ordre.

Il savait qu'un des riches marchands du village devait porter ses économies à la ville. Il l'attendit sur le soir, alors que, chargée de piastres, sa victime cheminait modestement à pied sur les hautes digues. Il se jeta sur lui, le culbuta dans la vase qui étouffe les cris, lui scia convenablement le cou : et, ayant fait main basse sur le sac, il rentra au village.

Grand émoi le lendemain. Les assassinats de ce genre sont rares : l'Annamite est lâche ; or, on a vu des gens se défendre, et devenir dangereux pour leurs agresseurs. Notre homme fut des premiers à se lamenter sur la fin malheureuse de sa victime. On admira son désespoir et, après les cérémonies rituelles, après d'actives recherches de la police locale, le crime fut mis sur le compte de quelque partisan du De-Thom[1] ou du Doc-Teu. L'affaire fut oubliée.

Cependant Nguyen-Tich travaillait de moins en moins, et ses rizières tournaient en friches. Le chef du village se promettait bien de lui faire apposer au bas du dos une série d'avertissements convaincants lorsque l'échéance des douzièmes serait venue ; mais, à sa grande stupéfaction, au jour dit, Nguyen-Tich lui apportait, outre les six piastres d'impôt, un beau *laï*[2] d'autant de dollars.

Le moindre événement est connu de tous dans un village annamite. Où ce nhaqué avait-il déniché une telle fortune ? Pas d'héritage, pas de vente, pas de riz, pas d'emprunt. Il devait avoir fait quelque bon coup, et, par Bouddha ! le Ly-Truong[3] en aurait sa part ! — Et la *cadouille*[4], hélas ! de pleuvoir à nouveau sur les reins du pauvre Nguyen-Tich, ainsi invité à faire des aveux.

Était-il donc écrit que, riche ou pauvre, il serait toujours

1. Grand chef pirate qui tenait alors la campagne et qui vient de faire sa soumission entre les mains du chef de bataillon Péroz, de l'infanterie de marine.

2. Prosternations; sont toujours accompagnées d'un cadeau.

3. Chef du village, maire.

4. Le fouet.

rossé? Décidément, la vie lui tournait à mal; autant en finir. Il raconte l'origine de son bien; et, soudain, le voilà personnage considéré, car la cangue qu'on lui a mise au cou le protège, lui assure de paisibles journées de repos et, soir et matin, une pitance copieuse.

Le Ly-Truong a rendu compte au chef de canton qui, avec une sage lenteur, informe le sous-préfet. Celui-ci écrit au préfet; le Tong-Doc est saisi. Mais ce haut personnage, gouverneur pour le roi d'Annam et pour la France d'une province de huit cent mille habitants, ne veut rien laisser à l'aventure. Il prescrit une enquête. De longs mois se passent. Nguyen-Tich vit toujours heureux dans son village, la cangue au cou, entouré de la considération de tous, car il lui a fallu un grand courage pour s'attaquer au gros Nguyen-Van-Tap et le tuer. Enfin, après que les envoyés du Tong-Doc ont vécu à discrétion aux frais du village, s'occupant à loisir à transcrire sur beau papier timbré la déposition de Nguyen-Tich, leur rapport part pour Bac-Ninh. Le Quan-An, ministre de la justice et juge d'instruction tout à la fois, se rend au village, et, pendant une semaine, il écoute religieusement les aveux déjà anciens de notre homme.

Six mois après le crime, le Tong-Doc, dûment éclairé, en référait au résident. A la fin de l'année, l'affaire était mûre : Nguyen-Tich était transféré dans la prison provinciale du chef-lieu, en attendant que le tribunal mixte statuât sur son cas.

Ils étaient trois cents dans cette prison, surveillés par trente linh-coh[1], tous du pays. Vous pensez si on y menait une vie heureuse et exempte de souci. Des corvées en bain d'air entretenaient la santé, et d'abondants repas arrondissaient les membres de tous pour le plus grand bien du Protectorat.

Mais, un triste jour, un des compagnons est atteint de variole. Le mal menace de se propager. Le nouveau résident s'apeure (car, naturellement, pendant de si longs mois, l'administrateur de la province a changé). Il juge qu'il faut dégager cette prison et rendre à chaque prisonnier le cube d'air qui lui revient. Nous savons, depuis 1793, la formule d'une semblable opération ; le tribunal mixte entre en fonc-

1. Garde indigène provinciale.

tions, on exhume le dossier de Nguyen-Tich : à l'unanimité, le résident, le Tong-Doc et le Quan-An le condamnent à la décapitation.

C'est ainsi que le lendemain, à deux heures du soir, Nguyen-Tich se trouvait dans le bureau du chancelier, qui donnait décharge de sa personne au garde principal de milice, gardien-chef de la prison. Et, dans la cour de la résidence, ce fonctionnaire le remettait officiellement à un jeune Annamite tout de rouge habillé, porteur d'un lourd cimeterre à dos large et épais comme celui d'une hache.



Il sait fort bien, Nguyen-Tich, où vont le mener ces préludes dont il ne comprend pas la signification, mais dont il saisit merveilleusement le but. Il y a huit jours à peine, il revenait d'une corvée où ses camarades et lui avaient gaiement creusé six tombes dans le champ vert, au bout de la route. En rentrant en prison, il a vu devant la résidence le frère du Doc-Teu et ses cinq compagnons de banditisme qui sortaient, eux aussi, d'un bureau où les diables d'Occident avaient écrit quelque chose, pour, de là, se rendre en grande pompe à l'expiation finale.

Cependant, il n'est pas du tout ému. Humblement, comme il sied à un nhaqué de peu d'importance, il regarde, très intéressé, le cortège qui se forme en son honneur. Au milieu de tout ce monde qui cherche sa place, s'interpelle et se range, il est bien placé pour tout voir. Et certes il est attentif et curieux ; s'il était lettré, on penserait qu'il va tirer ses tablettes.

La procession s'ébranle.

En tête cavalcade un beau garde principal de milice, tout fier de son importance et de ses galons plus larges que ceux d'un colonel. Puis une section de petits soldats de police, la tête chignonnée et enrubannée de bleu, sanglés à la taille, les hanches rondes, les mollets bien pris dans des bandelettes : de vraies petites demoiselles. Un long espace : et, de front, quatre cavaliers font claquer au vent leurs pavillons bleu et rouge bordés de langues jaunes, insigne du mandarin qui suit, digne, perdu dans sa rêverie qu'abritent de larges

parasols verts ; derrière, des porteurs de pipes, de boîtes à bétel. Quatre gardes du Tong-Doc affirment par leur présence la sanction impériale donnée à la condamnation ; sur leurs souquenilles, une tunique rouge dentellée de bleu foncé. Deux Annamites trapus portent un tam-tam sur lequel ils frappent à coups redoublés pour attirer l'attention de la foule qui, quoique sollicitée déjà par la vue du cortège, reste indifférente et vaque à ses affaires, sans paraître s'inquiéter grandement de cette cérémonie ni de celui en l'honneur de qui elle est donnée.

Puis, un héraut habillé à la livrée de l'Empire, armé d'une sorte de porte-voix gigantesque dans lequel il mugit, lorsque le tam-tam cesse de battre, le nom et le crime du patient. Le bourreau, vêtu d'une aube rouge à manches courtes, le suit immédiatement, une redoutable épée sur l'épaule, serré de près par un petit mandarin de justice, sorte de greffier, qui élève haut et à deux mains la longue et étroite planchette blanche, histoire du crime, qui sera plantée tout à l'heure sur la tombe.

Derrière, comme un souverain qui entre dans sa bonne ville, Nguyen-Tich va d'un pas tranquille, réglant son allure sur l'homme à la planchette et sur les linh-coh qui ferment la marche, de façon à rester en bonne place.

A quoi songe-t-il ? Il paraît absorbé. C'est à peine s'il répond aux prévenants bonjours des anciens camarades de cangue qu'il rencontre dans la rue et qui, plus heureux que lui, ont reçu la liberté en échange d'un nombre respectable de coups de *truong*[1]. Il songe, soyez-en sûrs, que son village est loin et qu'il sera donc difficile à ses enfants de rendre à ses restes les honneurs dus aux ancêtres.

Mais voici qu'il redresse la tête. Une vieille femme, qui depuis quelques instants marche à sa hauteur, vient de lui rappeler doucement qu'une année est vite passée, surtout lorsqu'on est mort, et que dans douze mois, terme légal, ses fils viendront avec une belle urne carrée, percée de trous et très ornée, ramasser ses os et les transporter pieusement dans le champ familial. Son visage s'éclaire. Il peut aller main-

1. Gros rotin.

tenant : la vie est la vie, semée d'embûches ; à chaque pas des accidents, mortels souvent. Il s'intéresse de nouveau, modeste et humble, à ce qui se passe autour de lui.

On est arrivé dans la grand'rue de Bac-Ninh qui fourmille de monde, car c'est l'heure du marché. La belle ordonnance du cortège en souffre. Nguyen-Tich est quelque peu coudoyé par les femmes qui trottinent, les deux paniers en balance sur l'épaule. Il échange avec elles de respectueuses excuses.

Mais, tout à coup, la chaussée se vide ; l'escorte appuie à droite. Un convoi processionnel, conduit par le Quan-Bo[1] en personne, pavillonné de rouge et de bleu, largement flanqué de linh-coh, débouche en sens inverse. Dans une énorme cage en bambous, portée péniblement par huit solides gaillards, est accroupi sur une natte un malandrin de haute marque que la milice poursuivait inutilement depuis des années, et que la police du Tong-Doc vient d'enlever dans son repaire. Nguyen-Tich s'incline très bas au passage, car à tout cet attirail il a reconnu un haut et puissant personnage. Ce n'est pas lui, très pauvre, que l'on transporterait dans une si magnifique cage. A peine si la foule se dérange pour lui, tandis qu'elle se rue pour voir l'homme redoutable, craint à l'égal d'un tigre.

La route s'allonge très droite jusqu'aux collines où sont piquées les longues planchettes blanches. Trois kilomètres à cette allure processionnelle, au milieu de la poussière soulevée par les trottinades des chevaux, avec un soleil de plomb sur la tête, c'est vraiment long. Il y a encore de l'eau dans les rizières, et Nguyen-Tich la regarde amoureusement ; qu'il serait bon d'y boire à même quelque longue goulée !

Comme les riz sont hauts à Bac-Ninh et la terre facile ! Ils sont heureux, ici ; avec moitié moins de travail qu'au pays, ils ont d'abondantes récoltes ; ils peuvent se reposer après avoir payé l'impôt, sans crainte de cadouille, et sans être obligés de scier le cou aux commerçants riches pour satisfaire le Ly-Truong. Mais aussi, ils vivent bien proche de messieurs Lança[2] ; qui sait si ces diables ne leur causent pas de plus

1. Haut mandarin chargé de l'administration financière. Malgré ses fonctions spéciales on doit à celui de Bac-Ninh l'arrestation d'un certain nombre de pirates.

2. Ong Lança, messieurs les Français.

graves ennuis? Ils sont pourtant tous très splendidement habillés, et, vraiment, la robe de ce mandarin de neuvième rang qui porte la planchette est de belle et solide soie.

Tout abandonné à son sort et résigné doucement, Nguyen-Tich ne dissimule plus ses pensées : l'impassibilité du facies annamite l'a quitté pour faire place à l'expression mimique de l'homme que plus rien ne menace.

Voici la rue unique de Coquinsville, bordée de cases en paille et en torchis ouvertes sur la route ; quelques prisonniers porteurs de cangue et de chaînes s'y rafraîchissent, et causent avec les linh-coh, leurs gardiens, qui ont laissé au dehors leurs fusils, armes lourdes et gênantes. On s'interrompt à peine au passage du cortège, qui, bientôt, tourne à gauche et s'engage dans un petit sentier en raidillon. On débouche tout d'un coup sur le champ mortuaire.

Un instant d'hésitation se produit chez les comparses qui, peu stylés sans doute, connaissent mal la place officielle qui leur revient dans cette cérémonie. De vigoureux coups de rotin généreusement distribués par le garde principal de milice rendent à chacun la mémoire, et le cercle se forme autour d'une fosse fraîchement creusée.

Nguyen-Tich s'est avancé ; il se trouve seul, au beau milieu de tous, près de la tombe béante, l'air étonné, et paraissant se demander pourquoi ces hésitations.

Mais on s'est ressaisi, et chacun est à son rôle. La milice et les linh-coh portent les armes, un peu à l'aventure, chaque petit bonhomme regardant son voisin pour savoir que faire ; le mandarin s'est planté tout au bout du champ, entouré de ses pavillons, de ses parasols et de ses porte-pipes ; l'huissier, sa planchette à la main, se tient en avant de la fosse ; le héraut est derrière son immense porte-voix, tout prêt à l'emboucher ; le tam-tam s'est tu : le bourreau s'est avancé et tâte du doigt le fil de son épée.

Devant le trou, un Annamite, à moitié nu, plante un fort piquet à grands coups de maillet ; et Nguyen-Tich, debout près de lui, les bras ballants, paraît se demander combien il en faudra pour enfoncer le pieu.

Les lourds coups de masse ont cessé : on n'entend plus que les rires des enfants crasseux de Coquinsville qui, curieux d'un

spectacle si divertissant, se moquent bruyamment des têtes des mandarins et du costume des gardes.

L'aide du bourreau, dont un petit caleçon cache seul les formes malingres, s'est approché du patient, qui paraît ne plus savoir ce qui se passe et jette autour de lui un regard étonné. Il déroule posément et avec égards le turban jauni, jadis noir, qui serre la tête de Nguyen-Tich, et, après l'avoir tordu en corde, prie celui-ci de passer les mains derrière le dos; après qu'elles sont solidement nouées, il l'invite à se mettre à genoux, le dos appuyé au pieu. Nguyen-Tich s'exécute très complaisamment. Quelques petits mouvements en arrière et sur le côté lui sont conseillés de façon à être en bonne position; puis les deux bouts du turban sont attachés au piquet.

Plusieurs miliciens, las déjà de la longueur des apprêts et fatigués d'être au port d'armes, reposent leurs fusils à terre; on se met à son aise dans le cortège, et le garde principal, passant son sabre sous son bras, roule une cigarette. Les conversations commencent à mi-voix.

Il va falloir enlever à Nguyen-Tich sa cangue. C'est un gentil bout d'échelle fait de bois noir bien dur, entre les échelons duquel le cou est pris. On fabrique une cangue nouvelle pour chaque prisonnier et les bois en sont ainsi ajustés que pour l'en débarrasser il faut les couper.

L'Annamite peu vêtu, que je suppose être le servant du bourreau, tire de son caleçon un couteau de moyenne dimension, et, à petits coups mesurés, entaille le bois. C'est du gohlinh, un vrai bois de fer : le travail sera long. Mais ni lui, ni Nguyen-Tich, ni personne ici ne paraît pressé. On se met définitivement à l'aise, et on attend.

L'aide du bourreau, à genoux devant notre homme, travaille posément, méthodiquement, avec certaines précautions, de façon que les coups qu'il assène sur la cangue n'occasionnent pas au cou ou à la tête du patient des chocs désagréables. Quant à celui-ci, il n'a qu'une idée : éviter que le coupeur de cangue, dans un mouvement maladroit, ne lui donne de son instrument sur l'oreille; aussi écarte-t-il la tête autant que son piquet le lui permet, et il tourne vers son libérateur du moment un regard où se lit clairement : « Fais attention, je t'en prie ! »

Les petites échelles sautent, régulières, les unes après les autres; l'entaille s'élargit, s'approfondit. Enfin un craquement, et la cangue se déforme et se rompt. Nguyen-Tich est disponible.

L'incident a passé inaperçu du plus grand nombre; les causeries continuent. Mais le bourreau, qui surveillait l'opération, a fait un signe; son servant déroule le chignon du condamné, ramène en avant la longue queue de cheveux et la tire des deux mains.

Nguyen-Tich tourne sournoisement la tête à droite : là est la bonne femme de son village qui lui a apporté la promesse consolante de ses fils. Il lui cligne de l'œil au lieu de regarder attentif, comme le rit le prescrit, la planchette blanche, que le greffier vient de fixer devant lui.

Le bourreau est à sa gauche, immobile, les deux pieds écartés, sa lourde épée dans les deux mains, la lame à quelques centimètres au-dessus du col du patient, qui fixe maintenant un regard curieux sur les broderies jaunes des pans de la tunique rouge.

Un triple mugissement retentit, soufflé à pleins poumons dans le porte-voix du héraut : « Nguyen-Tich, tu vas mourir! — Nguyen-Tich, tu vas mourir! — Nguyen-Tich, tu es mort! »

Et un coup sourd, mat, tel celui du couperet du boucher taillant un quartier de bœuf, se fait entendre ; un cri étouffé, comme avalé dans un gargouillement, lui répond, et la tête de Nguyen-Tich pend lamentable sur sa poitrine, retenue ballante par les muscles et la peau que l'épée n'a pu trancher, tandis que des flots de sang jaillissent tout droit et retombent en panaches. Le bourreau scie doucement du tranchant de son arme les fibres qui relient encore cette pauvre tête placide au tronc que des soubresauts soulèvent ; et les yeux sont toujours fixés sur l'homme habillé de rouge, dernier vu ici-bas avant d'aller réclamer à Bouddha une part de rizière céleste.



J'ai suivi ce misérable de sa prison au champ de mort : j'ai noté ses impressions telles qu'elles étaient peintes sur sa figure

expressive : j'ai vu son indifférence devant les longs apprêts de la mort, et le regain de curiosité qui, au moment fatal, fixait son regard sur les pans bariolés du vêtement du bourreau. Et là, à bout de volonté et d'énergie, je chancelai, les jambes vacillantes, le cœur écrasé par le coup qui tranchait la tête de Nguyen-Tich.

Un de mes camarades, qui m'avait accompagné et qui suivait sur mon visage les impressions que je ressentais, allongea le bras, croyant que j'allais tomber.

Et, pendant ce temps, le mandarin gourmandait ses serviteurs qui bourraient mal sa pipe, les miliciens, les linh-coh, les gardes et leurs comparses devisaient tranquillement, tandis que la marmaille du village se disputait en se gourmant, près de la fosse, un gâteau de riz qu'un coolie généreux venait de leur jeter.

Quelle leçon pense-t-on donner à un tel peuple par de si vilains exemples? Qui donc, parmi les Annamites, s'effraie de la mort, la mort douce, la mort sans souffrances? Le rotin, l'exil, voilà les peines efficaces devant lesquelles tremblent ces petits hommes douillets et attachés à leur terre au delà du possible. Et notre premier soin, lorsque nous pensons à légiférer au Tonkin, est de priver la justice indigène de ces armes toutes puissantes!

Les bras de Nguyen-Tich se fussent assouplis par un judicieux emploi de la cadouille ; et, dans quelque autre de nos colonies où manque la main-d'œuvre, ils eussent fait naître de belles cultures, dont se seraient enrichis nos colons trop peu nombreux qui s'y anémient en remuant une terre meurtrière aux Européens.

E.-P. DE GUZMAN.

L'Administrateur-Gérant : Louis SCHOUÉ

LE FRÈRE DES LOUPS

Il était sept heures d'une soirée très chaude, sur les collines de Seeonee, quand père Loup s'éveilla de son somme journalier, se gratta, bâilla et détendit ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qu'il sentait encore à leurs extrémités. Mère Louve était étendue, son gros nez gris tombé parmi ses quatre petits qui se culbutaient et criaient, et la lune luisait par l'ouverture de la caverne où ils vivaient tous.

— Augrh! dit père Loup, il est temps de se remettre en chasse.

Et il s'élançait déjà vers le fond de la vallée, quand une petite ombre à queue touffue barra l'ouverture et jappa :

— Bonne chance, ô chef des loups! Bonne chance et fortes dents blanches aux nobles enfants! Puissent-ils n'oublier jamais en ce monde ceux qui ont faim!

C'était le chacal, — Tabaqui le Lèche-Plat, — et les loups de l'Inde méprisent Tabaqui parce qu'il rôde partout en faisant du grabuge, colportant des histoires et mangeant des chiffons et des morceaux de cuir, dans les tas d'ordures, aux portes des villages. Mais ils ont peur de lui aussi, parce que Tabaqui, plus que tout autre dans la jungle, est sujet à

devenir enragé, et alors il oublie qu'il ait jamais eu peur de quelqu'un, et il court à travers la forêt, mordant tout ce qu'il trouve sur sa route. Le tigre même se sauve et se cache lorsque le petit Tabaqui devient enragé, car la rage est la chose la plus honteuse qui puisse surprendre un animal sauvage. Nous l'appelons hydrophobie, mais eux l'appellent *dewanee*, — la folie, — et ils se sauvent :

— Entre alors, et cherche ! dit père Loup avec raideur. Mais il n'y a rien à manger ici.

— Pour un loup, non certes, dit Tabaqui ; mais pour un aussi mince personnage que moi un os sec est un festin. Que sommes nous donc, nous autres Gidur-log (le peuple chacal), pour trier et choisir?

Il obliqua vers le fond de la caverne, y trouva un os de chevreuil où restait quelque viande, s'assit et en fit croquer le bout avec joie.

— Merci, pour ce bon repas! dit-il en se léchant les lèvres. Qu'ils sont beaux, les nobles enfants! Quels grands yeux! Et si jeunes, pourtant!... Je devrais me rappeler, en effet, que les enfants des rois sont hommes dès le berceau.

Or, Tabaqui le savait aussi bien que personne, il n'y a rien de plus malencontreux que de louer des enfants à leur nez: il prit plaisir à voir que la mère et le père Loup semblaient gênés.

Tabaqui resta un moment assis, en repos, se réjouissant du mal qu'il venait de faire: puis il reprit malignement :

— Shere Khan, le Grand, a changé de terrain de chasse. Il va chasser sur ces collines, à la prochaine lune, m'a-t-il dit.

Shere Khan était le tigre qui habitait près de la rivière, la Waingunga, à vingt milles plus loin.

— Il n'en a pas le droit ! commença père Loup avec colère. De par la Loi de la Jungle, il n'a pas le droit de changer ses quartiers sans dûment avertir. Il effrayera tout le gibier à dix milles à la ronde, et moi... moi j'ai à tuer pour deux, ces temps-ci.

— Sa mère ne l'a pas appelé Lungri (le Boiteux) pour rien, dit mère Louve tranquillement : il est boiteux d'un pied depuis sa naissance. C'est pourquoi il n'a jamais pu tuer que

des bestiaux. A présent, les villageois de la Waingunga sont irrités contre lui, et il vient ici pour irriter les nôtres. Ils fouilleront la jungle à sa recherche; il sera loin, mais nous et nos enfants il nous faudra courir quand on allumera l'herbe. En vérité, nous sommes bien reconnaissants à Shere Khan!

— Lui parlerai-je de votre gratitude? dit Tabaqui.

— Ouste! jappa brusquement père Loup. Va-t'en chasser avec ton maître. Tu as fait assez de mal pour une nuit.

— Je m'en vais, dit Tabaqui tranquillement. Vous pouvez entendre Shere Khan, en bas, dans les fourrés. J'aurais pu me dispenser du message.

Père Loup écouta.

En bas, dans la vallée qui descendait vers une petite rivière, il entendit la plainte dure, irritée, hargneuse et chantante d'un tigre qui n'a rien pris et auquel il importe peu que toute la jungle le sache,

— L'imbécile! dit père Loup, commencer un travail de nuit par un vacarme pareil!... Pense-t-il que nos chevreuils sont comme ses veaux gras de la Waingunga?

— Chut! ce n'est ni veau ni chevreuil qu'il chasse cette nuit, dit mère Louve, c'est l'homme.

La plainte s'était changée en une sorte de ronron bourdonnant qui semblait venir de tous les points de l'horizon. C'était le bruit qui égare les bûcherons et les nomades à la belle étoile, et les fait courir quelquefois dans la gueule même du tigre.

— L'homme! — dit père Loup, en montrant toutes ses dents blanches. — Faugh! N'y a-t-il pas assez d'insectes et de grenouilles dans les étangs, qu'il lui faille manger l'homme, et sur notre terrain encore?

La Loi de la Jungle, qui n'ordonne rien sans raison, défend à toute bête de manger l'homme, sauf lorsqu'elle tue pour montrer à ses enfants comment on tue, et alors elle doit chasser hors des terrains de son clan ou de sa tribu. — La vraie raison en est que le meurtre de l'homme signifie, tôt ou tard, invasion d'hommes blancs, avec des fusils, montés sur des éléphants, et d'hommes bruns, par centaines, munis de gongs, de fusées et de torches. Alors tout le monde souffre

dans la jungle... La raison que les bêtes se donnent entre elles, c'est que, l'homme étant le plus faible et le plus désarmé des êtres vivants, il est indigne d'un chasseur d'y toucher. Ils disent aussi — et c'est vrai — que les mangeurs d'hommes deviennent galeux et qu'ils perdent leurs dents.

Le ronron grandit et se résolut dans le « Aaarh! » à pleine gorge du tigre qui charge.

Alors, il y eut un hurlement — un hurlement bizarre, indigne d'un tigre, — poussé par Shere Khan.

— Il a manqué son coup, dit mère Louve. Qu'est-ce que c'est?

Père Loup courut à quelques pas de l'entrée; il entendit Shere Khan murmurer et grommeler sauvagement, tout en se démenant dans la brousse.

— L'imbécile a eu l'esprit de sauter sur un feu de bûcherons et s'est brûlé les pieds! dit père Loup en grognant. Tabaqui est avec lui.

— Quelque chose monte la colline, dit mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt.

Il y eut un petit froissement de buissons dans le fourré : père Loup, ses hanches sous lui, se ramassa, prêt à sauter. Alors si vous aviez été là, vous auriez vu la chose la plus étonnante du monde : le loup arrêté à mi-bond. Il prit son élan avant de savoir ce qu'il visait, puis il essaya de se retenir. Il en résulta un saut de quatre ou cinq pieds droit en l'air, d'où il retomba presque au même point du sol qu'il avait quitté.

— Un homme! hargna-t-il. Un petit d'homme. Regarde!

En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé petit atome qui fût jamais venu la nuit, à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder père Loup en face et se mit à rire.

— Est-ce un petit d'homme? dit mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici.

Un loup, accoutumé à transporter ses propres petits, peut très bien, s'il est nécessaire, prendre un œuf dans sa gueule sans le briser; quoique les mâchoires de père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une

dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.

— Qu'il est mignon! Qu'il est nu!... et qu'il est brave! dit avec douceur mère Louve.

Le bébé se poussait entre les petits contre la chaleur du flanc tiède.

— Ah! ah! il prend son repas avec les autres. Ainsi, c'est un petit d'homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'homme parmi ses enfants?

— J'ai parfois ouï parler de semblable chose, mais pas dans notre clan ni de mon temps! dit père Loup. Il n'a pas un poil, et je pourrais le tuer en le touchant du pied. Mais voyez! il me regarde et n'a pas peur.

Le clair de lune s'éteignait à la bouche de la caverne, car la grosse tête carrée et les fortes épaules de Shere Khan en bloquaient l'ouverture et tentaient d'y pénétrer. Tabaqui, derrière lui, piaulait :

— Monseigneur, monseigneur, il est entré ici!

— Shere Khan nous fait grand honneur, — dit père Loup, les yeux mauvais. — Que veut Shere Khan?

— Ma proie. Un petit d'homme a pris ce chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le-moi!

Shere Khan avait sauté sur le feu, dans un campement de bûcherons, comme l'avait dit père Loup, et la brûlure de ses pattes le rendait furieux. Mais père Loup savait que l'ouverture de la caverne était trop étroite pour un tigre. Même où il se tenait, les épaules et les pattes de Shere Khan étaient resserrées par le manque de place, comme les membres d'un homme qui tenterait de combattre dans un baril.

— Les loups sont un peuple libre, dit père Loup. Ils ne prennent d'ordres que du Conseil supérieur du clan, et non point d'aucun tueur de bétail plus ou moins rayé. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer si nous en avons envie.

— Envie, ou pas envie... quel langage est-ce là? Par le taureau que j'ai tué, dois-je attendre, le nez dans votre repaire de chiens, lorsqu'il s'agit de mon dû le plus strict? C'est moi, Shere Khan, qui parle.

Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Louve secoua les petits de son flanc et s'élança, ses yeux,

comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan.

— Et c'est moi, Raksha (le Démon), qui vais te répondre !... Le petit d'homme est mien, Lungri, le mien à moi ! Il ne sera point tué. Il vivra, pour courir avec le clan, et pour chasser avec le clan ; et, prends-y garde, chasseur de petits tout nus, mangeur de grenouilles, tueur de poisson ! il te fera la chasse, à toi !... Maintenant, sors d'ici, ou, par le *sambhur* que j'ai tué, — car moi je ne me nourris pas de bétail mort de faim, — tu retourneras à ta mère, bête brûlée de la jungle, plus boiteux que jamais tu n'es venu au monde. Va-t'en !

Père Loup leva les yeux, stupéfait. Il ne se souvenait plus des jours où il avait conquis mère Louve, en loyal combat, contre cinq autres loups, au temps où, dans les expéditions du clan, ce n'était pas par pure politesse qu'on l'appelait Démon. Shere Khan aurait pu tenir tête à père Loup, mais il ne pouvait s'attaquer à mère Louve, car il savait que dans la position où il était, elle avait tout l'avantage du terrain et qu'elle combattrait à mort. Aussi se recula-t-il hors de l'ouverture en grondant, et, quand il fut à l'air libre, il cria :

— Chaque chien aboie dans sa propre cour ! Nous verrons ce que dira le clan, comment il prendra cet élevage de petits d'homme. Le petit est à moi, et sous ma dent il faudra bien qu'à la fin il tombe, ô voleurs à queues touffues !

Mère Louve se laissa retomber, haletante, parmi les petits, et père Loup lui dit gravement :

— Là, Shere Khan a raison ; le petit doit être montré au clan. Veux-tu encore le garder, mère ?

Elle souffla :

— Si je veux le garder ?... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur ! Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué, et se serait sauvé ensuite vers la Waingunga, tandis que les villageois seraient accourus, à travers nos reposées faire une battue pour en tirer vengeance !... Si je le garde ? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite grenouille... O toi, Mowgli, car Mowgli la Grenouille je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere Khan comme il t'a fait la chasse à toi !

— Mais que dira notre clan? reprit père Loup.

La Loi de la Jungle établit très clairement que chaque loup peut, lorsqu'il se marie, se retirer du clan auquel il appartient; mais, aussitôt que ses petits sont assez âgés pour se tenir sur leurs pattes, il doit les amener au Conseil du clan, qui se réunit généralement une fois par mois, à la pleine lune, afin que les autres loups puissent reconnaître leur identité. Après cet examen, les petits sont libres de courir où il leur plaît, et, jusqu'à ce qu'ils aient tué leur premier chevreuil, il n'y a pas d'excuse valable pour le loup adulte et du même clan qui tuerait l'un d'eux. Le châtiment est la mort du meurtrier où qu'on le trouve, et, si vous réfléchissez une minute, vous verrez qu'il en doit être ainsi.

Père Loup attendit jusqu'à ce que ses petits pussent courir un peu, et alors, la nuit de l'assemblée, il les emmena, avec Mowgli et mère Louve au Rocher du Conseil, — un sommet de colline couvert de pierres et de galets, où une centaine de loups pouvaient s'isoler. Akela, le grand loup gris solitaire, que sa vigueur et sa finesse avaient mis à la tête du clan, était étendu de toute sa longueur sur sa pierre : un peu au-dessous de lui étaient assis plus de quarante loups, de toutes tailles et de toutes robes, depuis les vétérans couleur de blaireau, qui pouvaient, à eux seuls, se tirer d'affaire avec un chevreuil, jusqu'aux jeunes loups noirs de trois ans, qui s'en croyaient capables. Le solitaire était à leur tête depuis un an maintenant. Au temps de sa jeunesse, il était tombé deux fois dans un piège à loup, et une fois il avait été assommé et laissé pour mort : aussi connaissait-il les us et coutumes des hommes.

On causait fort peu sur la roche. Les petits se culbutaient l'un l'autre au centre du cercle où siégeaient leurs mères et leurs pères, et, de temps en temps, un loup plus âgé se dirigeait tranquillement vers un petit, le regardait avec attention et regagnait sa place à pas silencieux. Parfois, une mère poussait son petit en plein clair de lune pour être sûre qu'il n'avait point passé inaperçu. Akela, de son côté, criait :

— Vous connaissez la Loi, vous connaissez la Loi. Regardez bien, ô loups!

Et les mères reprenaient le cri :

— Regardez, regardez bien, ô loups!

A la fin, (et mère Louve sentit se hérisser les poils de son cou lorsque arriva ce moment) père Loup poussa « Mowgli la Grenouille », comme ils l'appelaient, au milieu du cercle, où il resta par terre à rire et à jouer avec les cailloux qui scintillaient dans le clair de lune.

Akela ne leva pas sa tête d'entre ses pattes, mais continua le cri monotone : « Regardez bien!... »

Un rugissement sourd partit de derrière les rochers: la voix de Shere Khan criait :

— Le petit est mien. Donnez-le-moi. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme?

Akela ne remua même pas les oreilles; il dit simplement :

— Regardez bien, ô loups! Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire des ordres de n'importe qui, hormis ceux du Peuple Libre?... Regardez bien!

Il y eut un chœur de sourds grognements, et un jeune loup de quatre ans, tourné vers Akela, répéta la question de Shere Khan :

— Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme?

Or la Loi de la Jungle, en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du clan, exige que deux membres au moins du clan, qui ne soient ni son père ni sa mère, prennent la parole en sa faveur.

— Qui parle pour ce petit? dit Akela. Dans le Peuple Libre, qui parle?

Il n'y eut pas de réponse, et mère Louve s'apprêtait pour ce qui serait son dernier combat, elle le savait bien s'il fallait en venir à combattre. Alors, le seul étranger qui soit admis au Conseil du clan — Baloo, l'ours brun endormi, qui enseigne aux petits loups la Loi de la Jungle, le vieux Baloo qui peut aller et venir partout où il lui plaît, parce qu'il mange uniquement des noix, des racines et du miel, — se leva sur son séant et grogna :

— Le petit d'homme... le petit d'homme?... C'est moi qui parle pour le petit d'homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme..Je n'ai pas le don de la parole, mais je dis la vérité. Laissez-le courir avec le clan, et qu'on l'enrôle avec les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

— Nous avons encore besoin d'un autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne nos petits. Qui parle encore?

Une ombre noire tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère noire. Sa robe est tout entière noire comme de l'encre, mais les marques de la panthère y affleurent, sous certains jours, comme font les reflets de la moire. Tout le monde connaissait Bagheera, et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car elle était aussi rusée que Tabaqui, aussi hardie que le buffle sauvage et aussi intrépide que l'éléphant blessé. Mais sa voix était plus suave que le miel sauvage, qui tombe goutte à goutte des arbres, et sa peau plus douce que le duvet.

— O Akela, et vous, Peuple Libre! ronronna-t-elle, je n'ai aucun droit dans votre assemblée. Mais la Loi de la Jungle dit que, s'il y a un doute sur les cas de meurtre à propos d'un nouveau petit, la vie de ce petit peut être rachetée moyennant un prix... Et la Loi ne dit pas qui a droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison?

— Très bien! très bien! — firent les jeunes loups qui ont toujours faim. — Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté. C'est la Loi.

— Sachant que je n'ai aucun droit de parler ici, je demande votre permission.

— Parle donc! crièrent vingt voix.

— Tuer un petit nu est une honte. En outre, il pourra nous aider à chasser mieux quand il sera en âge. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant, à ce qu'a dit Baloo j'ajouterai un taureau, et bien gras, fraîchement tué, à un demi-mille d'ici, à peine, si vous acceptez le petit d'homme, conformément à la Loi... Y a-t-il une difficulté?

Il s'éleva une clameur de voix, disant par vingtaines :

— Qu'importe? Il mourra sous les pluies de l'hiver; il sera grillé par le soleil... Quel mal peut nous faire une grenouille nue?... Qu'il coure avec le clan?... Où est le taureau, Bagheera?... Qu'on l'accepte!

Et alors revint l'aboiement profond d'Akela.

— Regardez bien... regardez bien, ô loups!

Mowgli continuait à s'intéresser aux cailloux; il ne daigna

prêter aucune attention aux loups qui vinrent un à un l'examiner.

A la fin, ils descendirent tous la colline, à la recherche du taureau mort, et seuls restèrent Akela, Bagheera, Baloo et les loups de Mowgli. — Shere Khan rugissait encore dans la nuit, car il était fort en colère que Mowgli ne lui eût pas été livré.

— Oui, tu peux rugir, dit Bagheera dans ses moustaches; car le temps viendra où cette petite chose nue te fera rugir sur un autre ton, ou je ne sais rien de l'homme.

— Nous avons bien fait, dit Akela : les hommes et leurs petits sont gens très avisés ; le moment venu, il pourra être utile.

— C'est vrai, dit Bagheera; le moment venu, on pourra en avoir besoin : car personne ne peut espérer conduire le clan toujours !

Akela ne répondit rien. Il pensait au temps qui arrive pour chaque chef de clan, où sa force l'abandonne et où, plus faible de jour en jour, il est tué à la fin par les loups et remplacé par un nouveau chef, qui sera tué à son tour.

— Emmenez-le, dit-il à père Loup, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple Libre.

Et c'est ainsi que Mowgli entra dans le clan des loups de Seeonee, au prix d'un taureau et pour une bonne parole de Baloo.



Maintenant, il faut vous donner la peine de sauter dix ou onze années entières, et d'imaginer seulement l'étonnante existence que Mowgli mena parmi les loups, — parce que, s'il fallait l'écrire, cela remplirait je ne sais combien de livres. — Il grandit avec les louveteaux, quoique, naturellement, ils fussent devenus loups quand lui-même comptait à peine pour un enfant, et père Loup lui enseigna sa besogne, et le sens de toutes choses dans la jungle, jusqu'à ce que chaque frémissement de l'herbe, chaque souffle de l'air chaud dans la nuit, chaque intonation des hiboux au-dessus de sa tête, chaque bruit d'écorce égratignée par la chauve-souris au repos, un instant, dans l'arbre, chaque saut du plus petit poisson dans la

mare, prissent juste autant d'importance pour lui que pour un homme d'affaires son travail de bureau. Lorsqu'il n'apprenait pas, il s'asseyait au soleil et dormait, puis il mangeait, se réendormait: lorsqu'il se sentait sale ou qu'il avait trop chaud, il se baignait dans les mares de la forêt, et, lorsqu'il manquait de miel (Baloo lui avait dit que le miel et les noix étaient tout aussi agréables à manger que la viande crue), il grimpait aux arbres pour en chercher, et Bagheera lui avait montré comment s'y prendre... Bagheera s'étendait sur une branche et appelait : « Viens ici, petit frère ! » et Mowgli commença par grimper comme fait le *paresseux*, mais par la suite il osa se lancer à travers les branches presque aussi hardiment que le singe gris. Il prit sa place au Rocher du Conseil, lorsque le clan s'y réunissait, et, là, il découvrit qu'en regardant fixement un loup quelconque il pouvait le forcer à baisser les yeux : ainsi faisait-il pour s'amuser. A d'autres moments, il arrachait les longues épines du poil de ses amis, car les loups souffrent terriblement des épines et de tous les aiguillons qui se logent dans leur fourrure. Il descendait, la nuit, le versant de la montagne, vers les terres cultivées, et regardait avec une grande curiosité les villageois dans leurs huttes : mais il se méfiait des hommes, parce que Bagheera lui avait montré une boîte carrée, avec une trappe, si habilement dissimulée dans la jungle qu'il marcha presque dessus, et elle lui avait dit que c'était un piège. Ce qu'il aimait, par-dessus tout, c'était de s'enfoncer avec Bagheera au cœur obscur et chaud de la forêt pour dormir tout le long de la lourde journée, et voir, quand venait la nuit, comment Bagheera s'y prenait pour tuer : Bagheera tuait de droite, de gauche, au caprice de sa faim, et ainsi faisait Mowgli, — à une exception près. Aussitôt qu'il eut l'âge de comprendre, Bagheera lui dit qu'il ne devait jamais toucher au bétail parce qu'il avait été racheté, dans le Conseil du clan, au prix de la vie d'un taureau.

— La jungle t'appartient, dit Bagheera, et tu peux y tuer tout ce que tu es assez fort pour tuer; mais, en souvenir du taureau qui t'a racheté, tu ne dois jamais tuer ni manger de bétail jeune ou vieux. C'est la Loi de la Jungle.

Mowgli s'y conforma fidèlement.

Il grandit ainsi et devint fort comme le devient naturellement un garçon qui ne va pas à l'école et ne s'occupe de rien dans la vie que de choses à manger.

Mère Louve, une fois ou deux, lui dit que Shere Khan n'était pas un être auquel on dût se fier, et qu'un jour il lui faudrait tuer Shere Khan ; et, sans doute un jeune loup se fût rappelé cet avis à chaque heure de sa vie, mais Mowgli l'oublia parce qu'il n'était qu'un petit garçon, — et pourtant il se serait donné à lui-même le nom de loup s'il avait su parler aucune langue humaine.

Shere Khan se trouvait toujours sur son chemin dans la jungle : à mesure que le chef Akela prenait de l'âge et s'affaiblissait, le tigre boiteux s'était lié de grande amitié avec les loups plus jeunes de la tribu, qui le suivaient pour avoir ses restes, chose que jamais Akela n'aurait permise s'il avait osé aller jusqu'au bout de son autorité légitime. En outre, Shere Khan les flattait : il s'étonnait que de si beaux jeunes chasseurs fussent satisfaits de se laisser conduire par un loup moribond et par un petit d'homme.

— On me raconte, disait Shere Khan, que vous autres, au Conseil, vous n'osez pas le regarder entre les yeux !

Et les jeunes loups grognaient et hérissaient leur dos.

Bagheera, qui avait les yeux et les oreilles partout, apprit quelque chose de cela, et, une fois ou deux, elle expliqua nettement à Mowgli que Shere Khan le tuerait, un beau jour. Et Mowgli riait et répondait :

— J'ai pour moi le clan, et toi... et Baloo, malgré sa nonchalance, donnerait bien un coup de patte ou deux en mon honneur. Pourquoi m'effrayerais-je ?

Ce fut un jour de grande chaleur qu'une idée vint à éclore dans le cerveau de Bagheera, née de quelque propos. Peut-être était-ce Sahi, le porc-épic, qui lui avait parlé de la chose. En tout cas, elle dit à Mowgli, comme ils étaient au plus profond de la jungle et que le petit garçon était couché, la tête sur la belle fourrure noire de Bagheera :

— Petit frère, combien de fois t'ai-je averti que Shere Khan est ton ennemi ?

— Autant de fois qu'il y a de noix sur cette palme ! déclara Mowgli, qui, naturellement, ne savait pas compter.

Et puis après?... J'ai sommeil, Bagheera, et Shere Khan est tout en queue et en cris... comme Mor, le Paon.

— Mais ce n'est plus le temps de dormir, Baloo le sait; je le sais aussi; tout le clan le sait; et même ces imbéciles, ces imbéciles de daims le savent... Tabaqui te l'a dit lui-même.

— Oh! oh! fit Mowgli, Tabaqui est venu à moi, il n'y a pas longtemps, pour me raconter je ne sais plus quelle impertinente histoire : j'étais un petit d'homme, un petit nu, pas même bon à déterrer les truffes... Mais je pris Tabaqui par la queue et le cognai à deux reprises contre un palmier pour lui apprendre de meilleures manières.

— C'était une sottise : car, si Tabaqui est un faiseur de ragots, il n'en voulait pas moins te parler d'une chose qui te touche de près. Ouvre donc ces yeux-là, petit frère : Shere Khan n'ose pas te tuer dans la jungle; mais rappelle-toi bien que le chef Akela est très vieux, que bientôt viendra le jour où il ne pourra plus tuer son chevreuil, et qu'alors il ne conduira plus le clan. Beaucoup des loups qui t'examinèrent quand tu fus présenté au Conseil sont vieux maintenant, eux aussi, et les jeunes loups pensent, — Shere Khan leur a fait la leçon, — qu'un petit d'homme n'est pas à sa place dans le clan. Bientôt tu seras un homme...

— Et qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne courrait pas avec ses frères? dit Mowgli. Je suis né dans la jungle, j'ai obéi à la Loi de la Jungle, et il n'y a pas un de nos loups des pattes duquel je n'aie tiré une épine. Ils sont bien mes frères!

Bagheera s'étendit de toute sa longueur, et ferma les yeux à demi.

— Petit frère, dit-elle, mets ta main sous ma mâchoire.

Mowgli avança sa forte main brune, et, juste sous le menton soyeux de Bagheera, où les formidables muscles roulaient dissimulés dans la fourrure lustrée, il sentit une petite place nue.

— Il n'y a personne dans la jungle qui sache que moi, Bagheera, je porte cette marque... la marque du collier; et pourtant, petit frère, je suis née parmi les hommes, et c'est parmi les hommes que ma mère mourut, dans les cages du palais royal, à Oodeypore. C'est à cause de cela que j'ai

payé le prix au Conseil, quand tu étais un pauvre petit tout nu. Oui, moi aussi, je suis née parmi les hommes. Je n'avais jamais vu la jungle. On m'a nourrie derrière des barreaux de fer; une nuit je sentis que j'étais Bagheera, — la panthère, — et non pas un jouet pour les hommes, et je brisai la misérable serrure d'un coup de patte, et m'en allai. Puis, comme j'avais appris les manières des hommes, je devins plus terrible dans la jungle que Shere Khan. n'est-il pas vrai?

— Oui, dit Mowgli, toute la jungle craint Bagheera... toute la jungle, sauf Mowgli.

— Oh! toi, tu es un petit d'homme! dit la panthère noire avec tendresse: et de même que je suis retournée à ma jungle, ainsi tu dois à la fin retourner aux hommes, aux homme qui sont tes frères... si tu n'es point d'abord tué au Conseil!

— Mais pourquoi, pourquoi quelqu'un désirerait-il me tuer? répliqua Mowgli.

— Regarde-moi! dit Bagheera.

Et Mowgli la regarda fixement, entre les yeux. La grande panthère tourna la tête au bout d'une demi-minute.

— Voilà pourquoi! — dit-elle, en croisant ses pattes sur les feuilles. — Moi-même je ne peux te regarder entre les yeux, et pourtant je suis née parmi les hommes, et je t'aime, petit frère. Les autres, ils te haïssent parce que leurs yeux ne peuvent soutenir les tiens; parce que tu es sage; parce que tu as tiré de leurs pieds les épines, — parce que tu es un homme.

— Je ne savais pas ces choses, dit Mowgli d'un ton boudeur.

Et il fronça ses lourds sourcils noirs.

— Qu'est-ce que la Loi de la Jungle? Frappe d'abord, et donne de la voix. A ton insouciance même, ils voient que tu es un homme. Mais sois prudent. J'ai au cœur une certitude: la première fois, que le vieil Akela manquera sa proie, — et chaque jour il a plus de peine à agrafer son chevreuil, — le clan se tournera contre lui et contre toi. Ils tiendront une assemblée sur le Rocher, et alors... et alors... J'y suis! — fit Bagheera en se levant d'un saut. — Descends vite aux huttes des hommes dans la vallée, et prends-y un peu de la fleur rouge qu'ils y font pousser: ainsi, quand

le moment sera venu, auras-tu un allié plus fort même que moi ou Baloo ou ceux de la tribu qui t'aiment... Va chercher la fleur rouge.

La fleur rouge! Bagheera voulait dire : du feu. Mais aucune créature de la jungle n'appellerait le feu par son vrai nom. Chaque bête en éprouve, toute la vie, une crainte mortelle, et invente cent manières de le décrire sans le nommer.

— La fleur rouge! dit Mowgli. Cela pousse au crépuscule auprès de leurs huttes. J'irai en chercher.

— Voilà bien le petit d'homme qui parle! dit Bagheera fièrement. Rappelle-toi qu'elle pousse dans de petits pots. Prends-en un vivement, et garde-le avec toi pour le moment où tu en auras besoin.

— Bon! dit Mowgli, j'y vais. Mais es-tu sûre, ô ma Bagheera, — il passa son bras autour du cou splendide, et plongea son regard au fond des grands yeux, — es-tu sûre que tout cela soit l'œuvre de Shere Khan?

— Par la serrure brisée qui me délivra, j'en suis sûre, petit frère!

— Alors, par le taureau qui me racheta! je paierai à Shere Khan ce que je lui dois, honnêtement; il se peut même qu'il reçoive un peu plus que son compte!

Et Mowgli partit d'un bond.

— Voilà l'homme! Voilà bien l'homme! — se dit la panthère à elle-même en se recouchant. — Oh! Shere Khan, tu n'as jamais fait chasse plus dangereuse que cette chasse à la grenouille, il y a dix ans!

Mowgli était déjà loin parmi la forêt, trottant ferme, et il sentait son cœur tout chaud dans sa poitrine. Il arriva à la caverne au moment où s'élevait le brouillard du soir; il reprit haleine et regarda en bas, dans la vallée. Les petits loups étaient sortis, mais la mère, au fond de la caverne, comprit à son souffle que quelque chose troublait sa grenouille.

— Qu'y a-t-il, fils? dit-elle.

— Des potins de chauve-souris à propos de Shere Khan! répondit-il. Je chasse en terre labourée, ce soir.

Et il plongea dans les broussailles pour gagner le cours d'eau, tout au fond de la vallée. Là, il s'arrêta, car il entendit les cris du clan en chasse, il entendit meugler un *sambhur*

traqué, le râle de la bête aux abois. Puis montèrent des hurlements de dérision et de méchanceté : c'étaient les jeunes loups.

— Akela ! Akela ! Que le solitaire montre sa force !... Place au chef du clan ! Saute, Akela !

Le solitaire dut sauter et manquer de prise, car Mowgli entendit le claquement de ses dents et un glapissement lorsque le *sambhur*, avec ses pieds de devant, le culbuta. Il ne resta pas à en écouter davantage, mais s'élança en avant : et les cris s'affaiblirent derrière lui à mesure qu'il se hâtait vers les terres cultivées où demeuraient les villageois.

— Bagheera disait vrai ! — souffla-t-il en se nichant parmi le fourrage amoncelé sous la fenêtre d'une hutte. — Demain, c'est le jour d'Akela et le mien.

Alors il appliqua son visage contre la fenêtre et considéra le feu sur l'âtre ; il vit la femme du laboureur se lever pendant la nuit et nourrir la flamme avec des mottes noires : et quand vint le matin, à l'heure où blanchissait la brume froide, il vit l'enfant de l'homme prendre une corbeille d'osier garnie de terre à l'intérieur, l'emplir de charbons rouges, l'enrouler dans sa couverture et s'en aller garder les vaches.

— N'est-ce que cela ? dit Mowgli. Si un enfant peut faire cela, je n'ai rien à craindre.

Il tourna le coin de la maison, rencontra le garçon nez à nez, lui arracha le feu des mains et disparut dans le brouillard tandis que l'autre hurlait de frayeur.

— Ils sont tout à fait pareils à moi ! — dit Mowgli en soufflant sur le pot de braise, comme il l'avait vu faire à la femme. — Cette chose mourra, si je ne lui donne rien à manger...

Et il jeta quelques brindilles et des morceaux d'écorce sèche sur la chose rouge. A moitié chemin de la colline, il rencontra Bagheera et, sur sa fourrure, la rosée du matin brillait comme des pierres de lune.

— Akela a manqué son coup, dit la Panthère. Ils l'auraient tué la nuit dernière, mais ils te voulaient aussi. Ils t'ont cherché sur la colline.

— J'étais dans les terres labourées. Je suis prêt. Vois !

Mowgli lui tendit le vase plein de feu.

— Bien!... A présent, j'ai vu les hommes jeter une branche sèche dans cette chose, et aussitôt la fleur rouge s'épanouissait au bout. Est-ce que tu n'as pas peur?

— Non. Pourquoi aurai-je peur? Je me rappelle maintenant — si ce n'est pas un rêve — qu'avant d'être un loup, je me couchais près de la fleur rouge, et qu'il y faisait chaud et bon.

Tout ce jour-là, Mowgli resta dans la caverne, veillant sur son pot de braise et y enfonçant des branches sèches pour voir comment elles brûlaient. Il chercha et trouva une branche qui lui parut à souhait, et, le soir, quand Tabaqui vint à la caverne et lui dit assez grossièrement qu'on le demandait au Rocher du Conseil, il se mit à rire jusqu'à ce que Tabaqui s'enfuit. Et Mowgli s'en fut au Conseil, toujours riant.

Akela le solitaire était couché à côté de sa pierre pour montrer que sa succession était ouverte, et Shere Khan, avec sa suite de loups nourris de restes, se promenait de long en large, objet de visibles flatteries. Bagheera était couchée à côté de Mowgli, et l'enfant tenait le pot de braise entre ses genoux. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, Shere Khan prit la parole, — chose qu'il n'aurait jamais osé faire aux beaux jours d'Akela.

— Il n'a pas le droit, murmura Bagheera. Dis-le. C'est un fils de chien. Il aura peur.

Mowgli sauta sur ses pieds.

— Peuple Libre, s'écria-t-il, est-ce que Shere Khan est notre chef?... Qu'est-ce qu'un tigre peut avoir à faire avec la direction du clan?

— Voyant que la succession était ouverte, et comme on m'avait prié de parler..., commença Shere Khan.

— Qui t'en avait prié? fit Mowgli. Sommes-nous tous des chacals pour flagorner ce boucher? La direction du clan regarde le clan seul.

Il y eut des hurlements :

— Silence, toi, petit d'homme!

— Laissez-le parler. Il a gardé notre loi!

Et, à la fin, les anciens du clan tonnèrent :

— Laissez parler le Loup Mort!

Lorsqu'un chef de clan a manqué sa proie, on l'appelle

« le Loup Mort » aussi longtemps qu'il lui reste à vivre, ce qui n'est pas long.

Akela souleva sa vieille tête, péniblement :

— Peuple libre, et vous aussi, chacals de Shere Khan, pendant douze saisons je vous ai conduits à la chasse et vous en ai ramenés, et pendant tout ce temps-là, nul de vous n'a été pris au piège ni estropié. Je viens de manquer ma proie. Vous savez comment a été nouée cette intrigue. Vous savez comment vous m'avez mené à un chevreuil qui n'avait pas été forcé, pour montrer ma faiblesse. Ce fut habilement fait. Vous avez le droit de me tuer sur le Rocher du Conseil, maintenant. C'est pourquoi je demande : « Qui vient achever le solitaire? » Car c'est mon droit, de par la Loi de la Jungle, que vous veniez un par un.

Il y eut un long silence : aucun loup ne se souciait d'un duel à mort avec le solitaire. Alors Shere Khan rugit :

— Bah! qu'avons-nous à faire avec ce vieil édenté? il est condamné à mourir! C'est le petit d'homme qui a vécu trop longtemps. Peuple Libre, il fut ma proie dès le principe. Donnez-le-moi. J'en ai assez, de cette plaisanterie d'homme-loup. Il a troublé la jungle pendant dix saisons. Donnez-moi le petit d'homme, ou bien je chasserai toujours par ici, et ne vous donnerai pas un os. C'est un homme, un enfant d'homme, et, dans la moelle de mes os, je le hais!

Alors, plus de la moitié du clan hurla :

— Un homme! un homme! Qu'est-ce qu'un homme peut avoir à faire avec nous? Qu'il s'en aille avec ses pareils.

— C'est cela! pour tourner tout le peuple des villages contre nous? vociféra Shere Khan. Non, non, donnez-le-moi. C'est un homme, et aucun de nous ne peut le regarder entre les yeux.

Akela dressa de nouveau la tête, et dit :

— Il a partagé notre nourriture. Il a dormi avec nous. Il a rabattu le gibier pour nous. Il n'a pas violé un seul mot de la Loi de la Jungle!

— Et moi, je l'ai payé le prix d'un taureau, lorsqu'il fut accepté : la valeur d'un taureau est peu ; mais l'honneur de Bagheera est quelque chose, pour quoi elle pourrait bien se battre! dit Bagheera de sa voix la plus douce.

— Un taureau payé il y a dix ans! grogna l'assemblée. Que nous importent des os qui ont dix ans!

— Et un serment? — dit Bagheera en relevant sa lèvre sur ses dents blanches. — Ah! on fait bien de vous appeler le Peuple Libre!

— Aucun petit d'homme ne doit courir avec le peuple de la jungle! rugit Shere Khan. Donnez-le-moi!

— Il est notre frère en tout, sauf par le sang, poursuivit Akela; et vous le tueriez ici!... En vérité, j'ai vécu trop longtemps. Quelques-uns d'entre vous sont des mangeurs de bétail, et j'ai entendu dire que d'autres, suivant les leçons de Shere Khan, vont par la nuit noire enlever des enfants aux seuils des villageois. Donc je sais que vous êtes des lâches, et c'est à des lâches que je parle. Il est certain que je dois mourir, et ma vie ne vaut plus grand'chose; autrement je l'offrirais pour celle du petit d'homme. Mais afin de sauver l'honneur du clan, — peu de chose, apparemment, et, faute de chef, vous l'avez oublié, — je promets que si vous laissez le petit d'homme retourner chez ses pareils, je ne montrerai pas une dent lorsque le moment sera venu pour moi de mourir. Je mourrai sans me défendre. Le clan y gagnera au moins trois existences. Je ne peux faire plus; mais, si vous le voulez bien, je peux vous épargner la honte de tuer un frère auquel on ne saurait reprocher aucun tort, — un frère qui fût réclamé et racheté pour être admis dans le clan, suivant la Loi de la Jungle.

— C'est un homme!... un homme!... un homme! grogna l'assemblée.

Et la plupart des loups commencèrent à se grouper autour de Shere Khan, dont la queue se mit à battre les flancs.

— A présent, l'affaire est dans tes mains! dit Bagheera à Mowgli. Nous autres, nous ne pouvons plus rien faire que nous battre.

Mowgli se leva, le pot de braise dans les mains. Puis il s'étira et bâilla au nez du Conseil; mais il était plein de rage et de chagrin, car, en loups qu'ils étaient, ils ne lui avaient jamais dit combien ils le haïssaient tous.

— Écoutez! Il n'y a pas besoin de criailler comme des chiens. Vous m'avez dit trop souvent, cette nuit, que je suis

un homme (et cependant je serais resté un loup, avec vous, jusqu'à la fin de ma vie) : je sens la vérité de vos paroles. Et je ne vous appelle plus mes frères, mais *sag* (chiens), comme vous appellerait un homme... Ce que vous ferez, et ce que vous ne ferez pas, ce n'est pas à vous de le dire. C'est moi que cela regarde : et afin que nous puissions tirer la chose au clair, moi, l'homme, j'ai apporté ici un peu de la fleur rouge que vous, chiens, vous craignez.

Il jeta le pot sur le sol, et quelques charbons rouges allumèrent une touffe de mousse sèche qui flamba, tandis que tout le Conseil reculait de terreur devant les sauts de la flamme.

Mowgli enfonça sa branche morte dans le feu jusqu'à ce qu'il vît les brindilles s'allumer en pétillant, puis il la fit tournoyer au-dessus de sa tête au milieu des loups qui rampaient de terreur.

— Tu es le maître! fit Bagheera tout bas. Sauve Akela de la mort. Il a toujours été ton ami.

Akela, le vieux loup farouche, qui n'avait jamais imploré de merci, jeta un regard suppliant à Mowgli, debout auprès de lui, tout nu, sa longue chevelure noire flottant sur ses épaules, dans la lumière de la branche flamboyante qui faisait danser et vaciller les ombres.

— Bien! dit Mowgli, en promenant avec lenteur un regard circulaire. Je vois que vous êtes des chiens. Je vous quitte pour retourner à mes pareils, — si vraiment ils sont mes pareils... La jungle m'est fermée, je dois oublier votre langue et votre compagnie; mais je serai plus miséricordieux que vous. Parce que j'ai été votre frère en tout, sauf par le sang, je promets qu'à l'avenir, étant un homme parmi les hommes, je ne vous trahirai pas auprès d'eux comme vous m'avez trahi.

Il donna un coup de pied dans le feu, et les étincelles volèrent.

— Il n'y aura point de guerre entre nous dans le clan. Mais il y a une dette qu'il faut que je paye avant de m'en aller.

Il marcha à grands pas vers l'endroit où Shere Khan était assis, clignant de l'œil stupidement aux flammes, et le prit.

par la touffe de poils, sous le menton. Bagheera suivait en cas d'accident.

— Debout, chien! cria Mowgli. Debout, quand un homme parle, ou je mets le feu à ta robe!

Les oreilles de Shere Khan s'aplatirent en arrière, et il ferma les yeux, car la branche flamboyante était tout près de lui.

— Cet égorgeur de bétail a dit qu'il me tuerait en plein Conseil, parce qu'il ne m'avait pas tué quand j'étais petit. Voici... et voilà... et voilà... comment nous, les hommes, nous battons les chiens!... Remue seulement une moustache, Lungri, et je t'enfonce la fleur rouge dans la gorge!

Il frappa Shere Khan de sa branche sur la tête, et le tigre geignait et pleurnichait, dans une agonie d'épouvante.

— Peuh! chat de jungle roussi, va-t'en maintenant, mais souviens-toi de mes paroles : la première fois que je reviendrai au Conseil du Rocher, comme il sied que vienne un homme, ce sera avec la peau de Shere Khan sur ma tête. Quant au reste, Akela est libre de vivre comme il lui plaît. Vous ne le tuerez pas, parce que je ne le veux pas. J'ai idée, d'ailleurs, que vous n'allez pas rester ici plus longtemps, à laisser pendre vos langues, comme si vous étiez quelqu'un, au lieu d'être des chiens que je chasse. Allez!

Le feu brûlait furieusement au bout de la branche, et Mowgli frappait de droite et de gauche autour du cercle, et les loups s'enfuyaient en hurlant sous les étincelles qui brûlaient leur fourrure. A la fin, il ne resta plus que le vieil Akela, Bagheera et peut-être dix loups qui avaient pris le parti de Mowgli. Alors Mowgli commença de sentir quelque chose de douloureux tout au fond de lui-même, quelque chose qu'il ne se rappelait pas avoir jamais senti jusqu'à ce jour ; il reprit haleine et sanglota, et les larmes coulèrent sur son visage.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit-il. Je n'ai pas envie de quitter la jungle... et je ne sais pas ce que j'ai. Vais-je mourir, Bagheera?

— Non, petit frère. Ce sont seulement des larmes, comme il en arrive aux hommes, dit Bagheera. Maintenant je vois que tu es un homme, et non plus un petit d'homme. Oui, la jungle t'est bien fermée désormais... Laisse-les couler, Mowgli. Ce sont des larmes, tout simplement.

Alors Mowgli s'assit et pleura comme si son cœur allait se briser : il n'avait jamais pleuré auparavant, de toute sa vie.

— A présent, dit-il, je vais aller vers les hommes. Mais d'abord, il faut que je dise adieu à ma mère.

Et il se rendit à la caverne où elle habitait avec père Loup, et il pleura dans sa fourrure tandis que les quatre petits hurlaient misérablement.

— Vous ne m'oublierez pas? dit Mowgli.

— Jamais, tant que nous pourrons suivre une piste! dirent les petits. Viens au pied de la colline quand tu seras un homme, et nous te parlerons; et nous viendrons dans les terres cultivées pour jouer avec toi la nuit.

— Reviens bientôt! dit père Loup. O sage petite grenouille: reviens-nous bientôt, car nous sommes vieux, ta mère et moi.

— Reviens bientôt, dit mère Loup, mon petit tout nu : car, écoute, enfant de l'homme, je t'aimais plus que je n'ai jamais aimé mes petits.

— Je reviendrai sûrement, dit Mowgli : et quand je reviendrai, ce sera pour étaler la peau de Shere Khan sur le Rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas! Dites-leur, dans la jungle, de ne jamais m'oublier!

L'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline, tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle des hommes.

II

Arrivé aux champs où demeuraient les villageois, Mowgli ne voulut pas s'y arrêter : la jungle était trop proche ; il savait qu'il s'était fait au moins un ennemi dangereux au Conseil. Il continua sa course par le chemin raboteux qui descendait la vallée ; il le suivit au grand trot, d'une seule traite, environ vingt milles, et parvint à une contrée qu'il ne connaissait pas. La vallée s'ouvrait sur une grande plaine parsemée de rochers et coupée de ravins. A un bout se trouvait un petit village, et à l'autre l'épaisse jungle s'abaissait rapidement

vers les pâturages et s'y arrêtait net, comme si on l'eût coupée d'un coup de bêche. Partout dans la plaine les bœufs et les buffles paissaient, et, quand les petits garçons qui gardaient les troupeaux aperçurent Mowgli, ils poussèrent des cris et se sauvèrent, et les chiens parias jaunes, qui errent toujours autour d'un village hindou, se mirent à aboyer. Mowgli avança, car il se sentait très faim, et en arrivant à la barrière du village, il vit le gros buisson épineux que l'on tirait devant, chaque jour, au crépuscule, poussé sur l'un des côtés.

— Hum ! — dit-il, car il avait rencontré plus d'une de ces barricades dans ses expéditions nocturnes en quête de choses à manger. — Ainsi, les hommes craignent le peuple de la jungle même ici !

Il s'assit près de la barrière, et, au premier homme qui sortit, il se leva, ouvrit la bouche, et en désigna du doigt le fond, pour indiquer qu'il avait besoin de nourriture. L'homme écarquilla les yeux, et remonta en courant l'unique rue du village, appelant le prêtre, qui était un gros homme vêtu de blanc avec une marque rouge et jaune sur le front. Le prêtre vint à la barrière, et, avec lui, plus de cent personnes écarquillant aussi les yeux, parlant, criant et se montrant Mowgli du doigt.

— Ils n'ont point de façons, ces gens qu'on appelle des hommes ! se dit Mowgli. Il n'y a que le singe gris capable de se conduire comme ils font.

Et il rejeta en arrière ses longs cheveux et fronça le sourcil en regardant la foule.

— Qu'y a-t-il là d'effrayant ? dit le prêtre. Regardez les marques de ses bras et de ses jambes. Ce sont les morsures des loups. Ce n'est qu'un enfant-loup échappé de la jungle.

Naturellement, en jouant avec lui, les petits loups avaient souvent mordu Mowgli plus fort qu'ils ne voulaient, et il avait les jambes et les bras couverts de balafres blanches. Mais il eût été la dernière personne au monde à nommer cela des morsures, car il savait, lui, ce que mordre veut dire.

— *Arré ! Arré !* crièrent en même temps deux ou trois femmes. Mordu par les loups, pauvre enfant ! C'est un beau garçon. Il a les yeux comme du feu. Parole d'honneur,

Messua, il ressemble à ton garçon qui fut enlevé par le tigre.

— Laissez-moi voir! dit une femme qui portait de lourds anneaux de cuivre aux poignets et aux chevilles.

Et elle étendit sa main au-dessus de ses yeux pour regarder attentivement Mowgli :

— C'est vrai. Il est plus maigre, mais il a tout à fait le regard de mon garçon.

Le prêtre était un habile homme, et il savait que Messua était la femme du plus riche habitant de l'endroit. Il leva les yeux au ciel pendant une minute, et dit solennellement :

— Ce que la jungle a pris, la jungle l'a rendu. Emmène ce garçon chez toi, ma sœur, et n'oublie pas d'honorer le prêtre qui voit si loin dans la vie des hommes.

« Par le taureau qui me racheta, dit Mowgli en lui-même! du diable si, avec toutes ces paroles, on ne se croirait pas à un autre examen du clan!... Allons, puisque je suis un homme, il faut se conduire en homme. »

La foule se dispersa en même temps que la femme faisait signe à Mowgli de venir dans sa hutte, où il y avait un lit laqué de rouge, un large coffre à grains en terre cuite, orné de curieux dessins en relief, une demi-douzaine de casseroles en cuivre, l'image d'un dieu hindou dans une petite niche, et, accroché au mur, un vrai miroir, comme il s'en trouve pour huit sous dans les foires de campagne.

Elle lui donna un grand verre de lait et du pain, puis elle lui posa la main sur la tête et le regarda au fond des yeux; elle pensait que peut-être c'était là son fils, son fils revenu de la jungle où le tigre l'avait emporté. Aussi lui dit-elle :

— Nathoo, Nathoo!...

Mowgli ne parut pas connaître ce nom.

— Ne te rappelles-tu pas le jour où je t'ai donné des souliers neufs?

Elle toucha ses pieds, et ils étaient presque aussi durs que de la corne.

— Non, fit-elle avec tristesse : ces pieds-là n'ont jamais porté de souliers; mais tu ressembles tout à fait à mon Nathoo, et tu seras mon fils.

Mowgli éprouvait un malaise, parce qu'il n'avait jamais de

la vie été sous un toit; mais en regardant le chaume, il s'aperçut qu'il pourrait l'arracher toutes les fois qu'il voudrait sortir, et, d'ailleurs, la fenêtre ne fermait pas.

Cependant, il se dit : « A quoi bon être homme si l'on ne comprend pas le langage de l'homme? A l'heure qu'il est, je suis aussi niais et aussi muet que le serait un homme avec nous dans la jungle. Il faut que je parle leur langage. »

Ce n'était pas seulement pour s'amuser qu'il avait appris, pendant qu'il était avec les loups, à imiter l'appel du chevreuil dans la jungle, et le grognement du petit sanglier. De même, dès que Messua prononçait un mot, Mowgli l'imitait presque parfaitement, et, avant la nuit, il avait appris le nom de bien des choses dans la hutte.

Il y eut une difficulté à l'heure du coucher : Mowgli ne voulait pas dormir emprisonné par rien qui ressemblât à une trappe à panthères autant que cette hutte, et, lorsqu'on ferma la porte, il sortit par la fenêtre.

— Laisse-le faire, dit le mari de Messua. Rappelle-toi qu'il n'a peut-être jamais dormi dans un lit. S'il nous a été réellement envoyé pour remplacer notre fils, il ne s'enfuira pas.

Mowgli alla s'étendre sur l'herbe longue et lustrée qui bordait le champ ; mais il n'avait pas fermé les yeux qu'un museau gris et soyeux se fourrait sous son menton.

— Fi ! grommela Frère Gris (c'était l'aîné des petits de mère Louve). Voilà une pauvre récompense pour t'avoir suivi pendant vingt milles ! Tu sens la fumée de bois et l'étable, tout à fait comme un homme, déjà... Réveille-toi, petit frère ; j'apporte des nouvelles.

— Tout le monde va bien dans la jungle? dit Mowgli, en l'embrassant.

— Tout le monde, sauf les loups qui ont été brûlés par la fleur rouge. Maintenant, écoute. Shere Khan est parti chasser au loin jusqu'à ce que son habit repousse, car il est affreusement roussi. Il jure qu'à son retour il couchera tes os dans la Waingunga.

— Nous sommes deux à jurer : moi aussi, j'ai fait une petite promesse. Mais les nouvelles sont toujours bonnes à savoir. Je suis fatigué, ce soir, très fatigué de toutes ces nouveautés, Frère Gris... mais tiens-moi toujours au courant.

— Tu n'oublieras pas que tu es un loup? Les hommes ne te le feront pas oublier? dit Frère Gris d'une voix inquiète.

— Jamais. Je me rappellerai toujours que je t'aime, toi et tous ceux de notre caverne: mais je me rappellerai toujours aussi que j'ai été chassé du clan.

— Et que tu peux être chassé d'un autre clan !... Les hommes ne sont que des hommes, petit frère, et leur bavardage est comme le bavardage des grenouilles dans la mare. Quand je reviendrai ici, je t'attendrai dans les bambous, au bord du pacage...

Pendant les trois mois qui suivirent cette nuit, Mowgli ne passa guère la barrière du village, tant il était occupé à apprendre les us et coutumes des hommes. D'abord il eut à porter un pagne autour des reins, ce qui l'ennuya horriblement : ensuite, il lui fallut apprendre ce que c'était que l'argent, à quoi il ne comprenait rien du tout, et le labourage, dont il ne voyait pas l'utilité. Puis, les petits enfants du village le mettaient en colère. Heureusement, la Loi de la Jungle lui avait appris à ne pas se fâcher, car, dans la jungle, la vie et la nourriture dépendent du sang-froid; mais, quand ils se moquaient de lui parce qu'il refusait de jouer à leurs jeux, comme de lancer un cerf-volant, ou parce qu'il prononçait un mot de travers, il avait besoin de se rappeler qu'il est indigne d'un chasseur de tuer des petits tout nus, pour s'empêcher de les prendre et de les casser en deux. Il ne se rendait pas compte de sa force le moins du monde. Dans la jungle, il se savait faible en comparaison des bêtes : mais, dans le village, les gens disaient qu'il était fort comme un taureau.

Il n'avait certainement aucune idée de ce que peut être la crainte : le jour où le prêtre du village lui déclara que, s'il volait ses mangues, le dieu du temple serait en colère, il alla prendre l'image, l'apporta au prêtre dans sa maison, et lui demanda de mettre le dieu en colère, parce qu'il aurait plaisir à se battre avec lui. Ce fut un scandale horrible, mais le prêtre l'étouffa, et le mari de Messua paya beaucoup de bon argent pour apaiser le dieu.

Mowgli n'avait pas non plus le moindre sentiment de la différence qu'établit la caste entre un homme et un autre

homme. Quand l'âne du potier glissait dans l'argilière, Mowgli le hissait dehors par la queue ; et il aidait à empiler les pots lorsqu'ils partaient pour le marché de Khanhiwara. Cela était on ne peut plus choquant : car le potier est un homme de basse caste, et son âne pis encore. Si le prêtre le réprimandait, Mowgli le menaçait de le camper aussi sur l'âne, et le prêtre conseilla au mari de Messua de mettre l'enfant au travail aussitôt que possible : en conséquence, le chef du village dit à Mowgli qu'il aurait à sortir avec les buffles le jour suivant, et à les garder pendant qu'ils seraient en train de paître.

Rien ne pouvait faire plus de plaisir à Mowgli ; et, le soir même, puisqu'il était chargé d'un service public, il se dirigea vers un cercle de gens qui se réunissaient quotidiennement sur une plateforme en maçonnerie à l'ombre d'un grand figuier. C'était le club du village, et le chef, le veilleur et le barbier, qui savait tous les potins de l'endroit, et le vieux Buldeo, le chasseur du village, qui possédait un mousquet, s'assemblaient et fumaient là. Les singes bavardaient, perchés sur les branches supérieures, et il y avait sous la plateforme un trou où vivait un cobra, et on lui servait une petite jatte de lait tous les soirs, parce qu'il était sacré ; et les vieillards, assis autour de l'arbre, causaient et aspiraient leurs gros houkas jusque très avant dans la nuit. Ils racontaient d'étonnantes histoires de dieux, d'hommes et de fantômes ; et Buldeo en racontait de plus étonnantes encore sur les habitudes des bêtes dans la jungle, jusqu'au moment où les yeux des enfants, assis en dehors du cercle, leur sortaient de la tête. La plupart des histoires concernaient des animaux, car, pour ces villageois, la jungle était toujours à leur porte. Le daim et le sanglier fouillaient leurs récoltes, et de temps en temps le tigre enlevait un homme, au crépuscule, en vue des barrières du village.

Mowgli, qui, naturellement, connaissait un peu les choses dont ils parlaient, avait besoin de se cacher la figure pour qu'on ne le vît pas rire, tandis que Buldeo, son mousquet en travers des genoux, passait d'une histoire merveilleuse à une autre, plus merveilleuse encore, et les épaules de Mowgli en sursautaient.

Buldeo expliquait maintenant comment le tigre qui avait enlevé le fils de Messua était un tigre-fantôme, un corps habité par l'âme d'un vieux coquin d'usurier mort quelques années auparavant.

—Et je sais que cela est vrai, dit-il, parce que Purun Dass boitait toujours du coup qu'il avait reçu dans une émeute, quand ses livres de comptes furent brûlés, et le tigre dont je parle boite aussi, car les traces de ses pas sont inégales.

— C'est vrai, c'est vrai, ce doit être la vérité! approuvèrent ensemble les barbes grises.

— Toutes vos histoires ne sont-elles que pareilles billevesées, pareils contes de la lune? dit Mowgli. Ce tigre boite parce qu'il est né boiteux, comme tout le monde le sait. Et parler de l'âme d'un usurier dans une bête qui n'a jamais eu le courage d'un chacal, c'est parler comme un enfant.

Buldeo fut si étonné qu'il resta sans parole, un moment, et le chef du village ouvrit de grands yeux.

— Oh! oh! c'est le marmot de la jungle, n'est-ce pas? dit enfin Buldeo. Puisque tu es si malin, tu ferais mieux d'apporter sa peau à Khanhiwara, car le gouvernement a mis sa tête à prix pour cent roupies... Mais tu ferais encore mieux de te taire quand tes aînés parlent!

Mowgli se leva pour s'en aller.

— Toute la soirée, je suis resté là à écouter, — jeta-t-il par-dessus son épaule, — et, sauf une ou deux fois, Buldeo n'a pas dit un mot de vrai sur la jungle, qui est à sa porte... Comment croire, alors, aux histoires de fantômes, de dieux et de lutins qu'il prétend avoir vus?

— Il est grand temps que ce garçon aille garder les troupeaux! — dit le chef du village, tandis que Buldeo soufflait et renâclait de colère, à l'impertinence de Mowgli.

Selon la coutume de la plupart des villages hindous, quelques jeunes pâtres emmenaient le bétail et les buffles de bonne heure, le matin, et les ramenaient à la nuit tombante: et les mêmes bestiaux qui piétineraient à mort un homme blanc, se laissent battre, bousculer et ahurir par des enfants dont la tête arrive à peine à la hauteur de leur museau. Tant que les enfants restent avec les troupeaux, ils sont en sûreté, car le tigre lui-même n'ose charger le bétail en nombre:

mais s'ils s'écartent pour cueillir des fleurs ou courir après les lézards, il leur arrive d'être enlevés. Mowgli descendit la rue du village au point du jour, assis sur le dos de Rama, le grand taureau du troupeau; et les buffles bleu ardoise, avec leurs longues cornes traînantes et leurs yeux féroces, se levèrent de leurs étables, un par un, et le suivirent; et Mowgli aux enfants qui l'accompagnaient fit voir très clairement qu'il était le maître. Il frappa les buffles avec un long bambou poli, et dit à Kamya, un des garçons, de laisser paître le bétail tandis qu'il allait en avant avec les buffles, et de prendre bien garde à ne pas s'éloigner du troupeau.

Un pâturage indien est tout en rochers, en mottes, en trous et en petits ravins, parmi lesquels les troupeaux se dispersent et disparaissent. Les buffles aiment généralement les mares et les endroits vaseux, où ils se vautrent et se chauffent au soleil, dans la boue chaude, durant des heures. Mowgli les conduisit jusqu'à la lisière de la plaine, où la Waingunga sortait de la jungle: là il se laissa tomber du dos de Rama, et s'en alla en trottant vers un bouquet de bambous où il trouva Frère Gris.

— Ah! dit Frère Gris, je suis venu attendre ici bien des jours de suite. Qu'est-ce que cela signifie? te voilà gardeur de bestiaux?

— Un ordre que j'ai reçu, dit Mowgli; je suis, pour un temps, berger du village. Quelles nouvelles de Shere Khan?

— Il est revenu dans le pays et t'a guetté longtemps par ici. Maintenant il est reparti, car le gibier est rare. Mais il veut te tuer.

— Très bien, fit Mowgli. Aussi longtemps qu'il sera loin, viens t'asseoir sur ce rocher, toi ou l'un de tes frères, de façon que je puisse vous voir en sortant du village. Quand il reviendra, attends-moi dans le ravin proche de l'arbre *dhâk* au milieu de la plaine. Il n'est pas nécessaire de courir dans la gueule de Shere Khan.

Puis Mowgli choisit une place à l'ombre, se coucha et dormit pendant que les buffles paissaient autour de lui. La garde des troupeaux, dans l'Inde, est un des métiers les plus paresseux du monde. Le bétail change de place et broute, puis se couche et change de place encore, sans mugir presque jamais.

Il grogne seulement, et, quant aux buffles, ils disent rarement quelque chose, mais entrent l'un après l'autre dans les mares bourbeuses, et s'enfoncent dans la boue jusqu'à ce que leurs mufles et leurs grands yeux bleu faïence se montrent seuls à la surface, et là ils restent immobiles comme des blocs. Le soleil fait vibrer les rochers dans la chaleur de l'atmosphère, et les petits bergers entendent un vautour — jamais plus — siffler presque hors de vue au-dessus de leur tête, et ils savent que s'ils mouraient, ou si une vache mourait, ce vautour descendrait en balayant l'air, que le plus proche vautour, à des milles plus loin, le verrait tomber et suivrait, et ainsi de suite, de proche en proche, et qu'avant même qu'ils fussent morts, il y aurait là une vingtaine de vautours affamés venus de tous côté.

Tantôt ils dorment, veillent, se rendorment, ils tressent de petits paniers d'herbe sèche et y mettent des sauterelles, ou attrapent deux mantes religieuses pour les faire battre; ils enfilent en colliers des noix de jungle rouges et noires, guettent le lézard qui se chauffe sur la roche, ou le serpent à la poursuite d'une grenouille près des fondrières. Tantôt ils chantent de longues, longues chansons avec de bizarres trilles indigènes à la chute des phrases, et le jour leur semble plus long qu'à la plupart des hommes la vie entière; parfois ils élèvent un château de boue avec des figurines d'hommes, de chevaux, de buffles, modelées en boue également, et placent des roseaux dans la main des hommes, et prétendent que ce sont des rois avec leurs armées, ou des dieux qu'il faut adorer. Puis, le soir vient, les enfants rassemblent les bêtes en criant, les buffles s'arrachent de la boue gluante avec un bruit semblable à des coups de fusil partant l'un après l'autre, et tous prennent la file à travers la plaine grise pour retourner vers les lumières qui scintillent là-bas, au village.



Chaque jour, Mowgli conduisait les buffles à leurs marécages, et chaque jour il voyait le dos de Frère Gris à un mille et demi dans la plaine: — il savait ainsi que Shere Khan n'était pas de retour; — et, chaque jour, il se couchait

sur l'herbe, écoutant les rumeurs qui s'élevaient autour de lui, et rêvant aux anciens jours dans la jungle. Shere Khan aurait fait un faux pas de sa patte boiteuse, là-haut dans les fourrés, au bord de la Waingunga, que Mowgli l'eût entendu par ces longues matinées silencieuses.

Un jour enfin, il ne vit pas Frère Gris au poste convenu : il rit et dirigea ses buffles vers le ravin proche de l'arbre *dhàk*, lequel était couvert de fleurs d'un rouge doré. Là se tenait Frère Gris, chaque poil du dos tout hérissé.

— Il s'est caché pendant un mois pour te mettre hors de garde. Il a traversé les champs, la nuit dernière, avec Tabaqui, et suivi ta voie chaude, fit le loup haletant.

Mowgli fronça les sourcils :

— Je n'ai pas peur de Shere Khan, mais Tabaqui sait plus d'un tour !

— N'aie pas peur, — dit Frère Gris, en se passant légèrement la langue sur les lèvres : — j'ai rencontré Tabaqui au lever du soleil ; il enseigne maintenant sa science aux vautours... Mais il m'a tout raconté, à moi, avant que je lui casse les reins. Le plan de Shere Khan est de t'attendre à la barrière du village, ce soir... de t'attendre, toi, et personne d'autre. En ce moment, il dort dans le grand ravin desséché de la Waingunga.

— A-t-il mangé aujourd'hui, ou chasse-t-il à vide? fit Mowgli.

Et la réponse, pour lui, signifiait vie ou mort.

— Il a tué : à l'aube... un sanglier..., et il a bu aussi... Souviens-toi que Shere Khan ne peut jamais rester à jeun, même lorsqu'il s'agit de sa vengeance.

— Oh ! le fou, le fou ! Quel triple enfant cela fait !... Mangé et bu ! Et il se figure que je vais attendre qu'il ait dormi !... A présent, où est-il couché, là-haut? Si nous étions seulement dix d'entre nous, nous pourrions en venir à bout tandis qu'il est couché. Mais ces buffles ne chargeront pas sans l'avoir éventé, et je ne sais pas leur langage. Pouvons-nous le tourner et trouver sa piste en arrière, de façon qu'ils puissent la sentir?

— Il a descendu la rivière à la nage, de très loin en amont, pour couper la voie ! dit Frère Gris.

— C'est Tabaqui, j'en suis sûr, qui lui aura donné l'idée! Il n'aurait jamais inventé cela tout seul.

Mowgli se tenait pensif, un doigt dans la bouche.

— Le grand ravin de la Waingunga... il débouche sur la plaine à moins d'un demi mille d'ici. Je peux tourner à travers la jungle, mener le troupeau jusqu'à l'entrée du ravin, et alors, en redescendant, balayer tout... mais il s'échappera par l'autre bout. Il nous faut boucher cette issue. Frère Gris, peux-tu me rendre le service de couper le troupeau en deux?

— Pas tout seul peut-être... mais j'ai amené du renfort, quelqu'un de malin.

Frère Gris s'éloigna au trot, et se laissa tomber dans un trou. Alors, de ce trou se leva une énorme tête grise que Mowgli reconnut bien, et l'air chaud se remplit du cri le plus désolé de toute la jungle, — le hurlement de chasse d'un loup en plein midi.

— Akela! Akela! dit Mowgli, en battant des mains. J'aurais dû savoir que tu ne m'oublierais pas... Nous avons de la besogne sur les bras! Coupe le troupeau en deux, Akela. Retiens les vaches et les veaux d'une part, et les taureaux, de l'autre, avec les buffles de labour.

Les deux loups traversèrent en courant, de-ci de-là, comme à la chaîne des dames, le troupeau qui s'ébroua, releva la tête, et se sépara en deux masses.

D'un côté, les vaches, serrées autour de leurs veaux qui se pressaient au centre, lançaient des regards furieux et piaffaient, prêtes, si l'un des loups s'était arrêté un moment, à le charger et à l'écraser sous leurs sabots. De l'autre, les taureaux adultes et les jeunes s'ébrouaient aussi et frappaient du pied, mais, bien qu'ils parussent plus imposants, ils étaient beaucoup moins dangereux, car ils n'avaient pas de veaux à défendre. Six hommes n'auraient pu partager le troupeau si nettement.

— Quels ordres? haleta le vieux loup. Ils essaient de se rejoindre.

Mowgli se hissa sur le dos de Rama:

— Chasse les taureaux sur la gauche, Akela. Frère Gris, quand nous serons partis, tiens les vaches rassemblées, et fais les remonter par le débouché du ravin.

— Jusqu'où? dit Frère Gris, haletant et mordant par-ci par-là.

— Jusqu'à ce que les côtés s'élèvent assez pour que Shere Khan ne puisse les franchir! cria Mowgli. Garde-les là jusqu'à ce que nous redescendions.

Les taureaux décampèrent aux aboiements d'Akela, et Frère Gris s'arrêta en face des vaches. Elles foncèrent sur lui, et il fuit devant elles jusqu'au débouché du ravin, tandis que le vieux chassait les taureaux loin sur la gauche.

— Bien fait! Encore un temps de galop comme celui-là, et ils sont joliment lancés... Tout beau, maintenant, tout beau, Akela! Un coup de dent de trop, et les taureaux chargent... *Hujah!* C'est de l'ouvrage plus dur que de courre un chevreuil noir. Tu n'aurais pas cru que ces lourdauds pouvaient aller si vite? cria Mowgli.

— J'ai... j'en ai chassé aussi dans mon temps, — souffla le vieux dans un nuage de poussière. — Faut-il les rabattre par la jungle?

— Oui! Rabats-les! bien vite! Rama est fou de rage. Oh! si je pouvais seulement lui faire comprendre ce que je veux de lui aujourd'hui!...

Les taureaux furent rabattus sur la droite, cette fois-ci, et se jetèrent dans le fourré qu'ils enfoncèrent avec fracas. Les autres petits bergers, qui regardaient en compagnie de leurs troupeaux, à un demi-mille plus loin, se précipitèrent vers le village aussi vite que leurs jambes pouvaient les porter, en criant que les buffles étaient devenus fous, et s'étaient enfuis. Mais le plan de Mowgli était simple. Il voulait décrire un grand cercle en remontant, atteindre la tête du ravin, puis le faire descendre aux taureaux, et prendre le tigre entre eux et les vaches : il savait qu'après manger et boire, Shere Khan ne serait pas en état de combattre ou de grimper aux flancs du ravin... Maintenant il calmait de la voix ses buffles, et Akela, resté loin en arrière, se contentait de japper, de temps en temps, pour presser l'arrière-garde. Cela faisait un vaste, très vaste cercle : ils ne tenaient pas à serrer le ravin de trop près pour donner l'éveil à Shere Khan. A la fin, Mowgli parvint à rassembler le troupeau affolé à l'entrée du ravin, sur une pente gazonnée qui dévalait rapidement vers le ravin lui-même. De cette

hauteur on pouvait voir par-dessus les cimes des arbres jusqu'à la plaine qui s'étendait en bas; mais ce que Mowgli regardait, c'étaient les flancs du ravin. Il put constater avec une vraie satisfaction qu'ils montaient presque à pic; cependant les vignes et les lianes qui les recouvraient ne donneraient jamais prise à un tigre qui voudrait sortir de là.

— Laisse-les souffler, Akela! dit-il en levant la main. Ils ne l'ont pas encore éventé. Laisse-les souffler. Il est temps de s'annoncer à Shere Khan. Nous tenons la bête au piège.

Il mit ses mains en porte-voix, héla dans la direction du ravin, — c'était à peu près la même chose que de héler dans un tunnel, — et les échos bondirent de rocher en rocher.

Au bout d'un long intervalle répondit le miaulement traînant et endormi du tigre repu qui s'éveille.

— Qui appelle? dit Shere Khan.

Et un magnifique paon s'éleva du ravin, battant des ailes et criant.

— C'est moi, Mowgli... Voleur de bétail, il est temps de venir au Rocher du Conseil! En bas... pousse-les en bas, Akela!... En bas, Rama, en bas!

Le troupeau hésita, un moment, au bord de la pente, mais Akela, donnant de la voix, lança son plein hurlement de chasse, et ils se précipitèrent les uns après les autres absolument comme des steamers dans un rapide, le sable et les pierres volant autour d'eux. Une fois partis, il n'y avait plus moyen de s'arrêter, et, avant qu'ils fussent tout à fait dans le lit du ravin, Rama éventa Shere Khan et mugit.

— Ah! ah! dit Mowgli sur son dos. Tu sais, maintenant!

Et le torrent de cornes noires, de mufles écumants, d'yeux fixes, tourbillonna dans le ravin, absolument comme roulent des rochers en temps d'inondation, les buffles plus faibles rejetés vers les flancs du ravin qu'ils balayaient en déchirant les ronces. Ils savaient maintenant quelle besogne les attendait en avant : c'était la terrible charge des buffles, à laquelle aucun tigre ne peut espérer de résister. Shere Khan entendit le tonnerre de leurs sabots, se leva et se traîna lourdement vers le bas du ravin, cherchant de côté et d'autre un moyen de s'échapper; mais les parois étaient à pic, il lui fallait rester là, lourd de son repas et de l'eau qu'il avait bue, prêt à tout

plutôt qu'à combattre. Le troupeau plongea dans la mare qu'il venait de quitter, en faisant retentir l'étroit vallon de ses mugissements. Mowgli entendit des mugissements répondre à l'autre extrémité du ravin, il vit Shere Khan se retourner (le tigre savait que, dans ce cas désespéré, mieux valait encore faire tête aux buffles qu'aux vaches avec leurs veaux); et alors Rama broncha, faillit tomber, continua sa route en piétinant quelque chose de flasque, puis, les autres taureaux sur les talons, il pénétra dans le second troupeau avec grand bruit, tandis que les buffles plus faibles étaient soulevés des quatre pieds au-dessus du sol par le choc de la rencontre. La charge entraîna dans la plaine les deux troupeaux renâclant, donnant de la corne et frappant du sabot. Mowgli attendit le bon moment pour se laisser glisser du dos de Rama, et cogna de droite et de gauche autour de lui avec son bâton.

— Vite, Akela! Arrête-les! Sépare-les, ou bien ils vont se battre ensemble. Emmène-les, Akela. *Hai!* Rama! *Hai! hai! hai!* mes enfants. Tout doux, maintenant, tout doux! C'est fini.

Akela et Frère Gris coururent de côté et d'autre en mordillant les buffles aux jambes, et, bien que le troupeau fît d'abord volte-face pour charger de nouveau en remontant le ravin, Mowgli parvint à faire tourner Rama, et les autres le suivirent aux marécages. Il n'y avait plus besoin de trépigner Shere Khan. Il était mort, et les vautours arrivaient déjà.

— Frères, il est mort comme un chien, — dit Mowgli, en cherchant de la main le couteau qu'il portait toujours dans une gaine suspendue à son cou maintenant qu'il vivait avec les hommes. — Mais il ne se serait jamais battu... *Wallah!* sa peau fera bien sur le Rocher du Conseil. Il faut nous mettre à la besogne lestement.

Un enfant élevé parmi les hommes n'aurait jamais rêvé d'écorcher seul un tigre de dix pieds, mais Mowgli savait mieux que personne comment tient une peau de bête et comment elle s'enlève. Toutefois, c'est un rude travail, et Mowgli tailla, déchira, peina pendant une heure, tandis que les loups le contemplaient, la langue pendante, ou s'approchaient et l'aidaient à tirer quand il l'ordonnait. Tout à coup, une main tomba sur son épaule, et, levant les yeux, il vit

Buldeo avec son mousquet. Les enfants avaient raconté dans le village l'escapade des buffles, et Buldeo était sorti tout en colère, très pressé de corriger Mowgli pour n'avoir pas pris plus de soin du troupeau. Les loups disparurent dès qu'ils virent l'homme venir.

— Quelle est cette folie? dit Buldeo d'un ton furieux. Et tu te figures que tu peux écorcher un tigre!... Où les buffles l'ont-ils tué?... C'est même le tigre boiteux, et il y a cent roupies pour sa tête... Bien, bien, nous fermerons les yeux sur la négligence avec laquelle tu as laissé le troupeau s'échapper, et peut-être te donnerai-je une des roupies de la récompense quand j'aurai porté la peau à Khanhiwara.

Il fouilla dans son pagne, en tira une pierre à fusil et un briquet, et se baissa pour brûler les moustaches de Shere Khan. La plupart des chasseurs indigènes ont coutume de brûler les moustaches d'un tigre pour empêcher son fantôme de les hanter.

— Hum! dit Mowgli comme à lui-même, tout en rabattant la peau d'une des pattes. Ainsi tu emporteras la peau à Khanhiwara pour avoir la récompense, et tu me donneras peut-être une roupie? Eh bien, j'ai dans l'idée de garder la peau pour mon compte. Hé, vieil homme, à bas le feu!

— Quelle est cette façon de parler au chef des chasseurs du village? Ta chance et la stupidité de tes buffles t'ont aidé à tuer ce gibier. Le tigre venait de manger : sans cela, il serait maintenant à vingt milles d'ici. Tu ne peux même pas l'écorcher proprement, petit mendiant, et il faut que ce soit moi, Buldeo, qui me laisse dire : « Ne brûle pas ses moustaches! » Mowgli, je ne te donnerai pas un anna de la récompense, mais une bonne correction, et voilà tout. Laisse cette carcasse!

— Par le taureau qui me racheta! dit Mowgli en attaquant l'épaule, dois-je rester toute l'après-midi à bavarder avec ce vieux singe? Ici, Akela! cet homme-là m'assomme!

Buldeo, encore penché sur la tête de Shere Khan, se trouva soudain aplati dans l'herbe, un loup gris sur les reins, tandis que Mowgli continuait à écorcher comme s'il n'y avait que lui dans toute l'Inde.

— Ou-ui, dit-il entre ses dents. Tu as raison, après tout.

Buldeo : tu ne me donneras jamais un anna de la récompense !... Il y a une vieille querelle entre ce tigre boiteux et moi... une très vieille querelle... et j'ai gagné !

Pour rendre justice à Buldeo, s'il avait eu dix ans de moins et qu'il eût rencontré Akela dans les bois, il aurait couru la chance d'une bataille ; mais un loup qui obéissait aux ordres d'un enfant, d'un enfant qui lui-même avait des difficultés personnelles avec des tigres mangeurs d'hommes, ce n'était pas un animal ordinaire. C'était de la sorcellerie, de la magie, et de la pire espèce, pensait Buldeo, et il se demandait si l'amulette qu'il avait au cou suffirait à le protéger. Il restait là sans bouger d'une ligne, s'attendant, chaque minute, à voir Mowgli lui-même se changer en tigre.

— Maharajah ! Grand roi ! murmura-t-il enfin d'une voix rauque.

— Eh bien ? dit Mowgli, sans tourner la tête et ricanant.

— Je suis un vieil homme. Je ne savais pas que tu fusses rien de plus qu'un petit berger. Puis-je me lever et partir, ou bien ton serviteur va-t-il me mettre en pièces ?

— Va, et la paix soit avec toi !... Seulement, une autre fois, ne te mêle pas de mon gibier... Lâche-le, Akela.

Buldeo s'en alla clopin-clopant vers le village, aussi vite qu'il pouvait, regardant par-dessus son épaule, pour le cas où Mowgli se serait métamorphosé en quelque chose de terrible. A peine arrivé, il raconta une histoire de magie, d'enchantement et de sorcellerie, qui décida le prêtre à prendre un air grave.

Mowgli continua son travail, mais le jour tombait que les loups et lui n'avaient pas séparé complètement du corps la grande fourrure aux joyeuses couleurs.

— Maintenant il nous faut cacher cela et rentrer les buffles. Aide-moi à les rassembler, Akela.

Le troupeau rallié s'ébranla dans le brouillard du crépuscule ; en approchant du village, Mowgli vit des lumières, il entendit souffler et sonner les conques et les cloches. La moitié du village semblait l'attendre à la barrière.

— C'est parce que j'ai tué Shere Khan ! se dit il aussitôt :

Mais une grêle de pierres siffla à ses oreilles, et les villageois crièrent :

— Sorcier! Fils de loup! Démon de la jungle! Va-t'en! Va-t'en bien vite, ou le prêtre te changera de nouveau en loup. Tire, Buldeo, tire!

Le vieux mousquet partit avec un grand bruit, et un jeune buffle poussa un mugissement de douleur.

— Encore de la sorcellerie! crièrent les villageois. Il peut faire dévier les balles... Buldeo, c'est justement ton buffle.

— Qu'est ceci maintenant? dit Mowgli affolé, tandis que les pierres s'abattaient dru autour de lui.

— Ils sont assez pareils à ceux du clan, tes frères d'ici! dit Akela, en s'asseyant avec calme. Il me paraît que, si les balles veulent dire quelque chose, on a envie de te chasser.

— Loup! Petit de loup! Va-t'en! cria le prêtre, en agitant un brin de la plante sacrée appelé *tulsi*.

— Encore? L'autre fois, c'était parce que j'étais un homme. Cette fois, c'est parce que je suis un loup. Allons-nous-en, Akela.

Une femme — c'était Messua — courut vers le troupeau, et pleura :

— Oh! mon fils, mon fils! Ils disent que tu es un sorcier qui peut se changer en bête à volonté. Je ne le crois pas, mais va-t'en, ou il vont te tuer. Buldeo dit que tu es un magicien, mais moi, je sais que tu as vengé la mort de Nathoo.

— Reviens, Messua! cria la foule. Reviens, ou l'on va te lapider!

Mowgli se mit à rire, d'un vilain petit rire sec : une pierre venait de l'atteindre à la bouche.

— Rentre vite, Messua. C'est une de ces fables ridicules qu'ils répètent sous le gros arbre, à la tombée de la nuit. Au moins, j'aurai réglé le compte de ton fils. Adieu, et dépêche-toi, car je vais leur renvoyer le troupeau plus vite que n'arrivent leurs morceaux de briques. Je ne suis pas sorcier, Messua. Adieu!

— Maintenant, encore un effort, Akela! — cria-t-il. Fais rentrer le troupeau.

Les buffles n'avaient pas besoin d'être pressés pour rega-

gner le village : au premier hurlement d'Akela, ils chargèrent comme une trombe à travers la barrière, dispersant la foule de droite et de gauche.

— Faites votre compte ! cria dédaigneusement Mowgli. J'en ai peut-être volé un. Comptez-les bien, car je ne serai plus jamais berger sur vos pâturages. Adieu, enfants des hommes, et remerciez Messua de ce que je ne viens pas avec mes loups vous pourchasser dans vos rues !

Il fit demi-tour, et s'en fut en compagnie du solitaire : et, comme il regardait les étoiles, il se sentit heureux.

— J'en ai assez de dormir dans des trappes, Akela. Prenons la peau de Shere Khan, et allons-nous-en... Non, nous ne ferons pas de mal au village, car Messua fut bonne pour moi.

Quand la lune se leva, éclairant la plaine toute laiteuse, les villageois, épouvantés, virent passer au loin Mowgli, avec deux loups sur les talons et un fardeau sur la tête, à ce trot soutenu des loups qui dévore les longs milles comme du feu. Alors, ils sonnèrent les cloches du temple et soufflèrent dans les conques plus fort que jamais ; et Messua pleura, et Buldeo broda l'histoire de son aventure dans la jungle, finissant par raconter que le loup se tenait debout sur ses jambes de derrrière et parlait comme un homme.

La lune allait se coucher quand Mowgli et les deux loups arrivèrent à la colline du Conseil ; ils s'arrêtèrent à la caverne de mère Louve.

— On m'a chassé du clan des hommes, mère ! héla Mowgli, mais je reviens avec la peau de Shere Khan : j'ai tenu parole.

Mère Louve sortit d'un pas raide, ses petits derrière elle, et ses yeux s'allumèrent lorsqu'elle aperçut la peau.

— Je le lui ai dit le jour où il fourra sa tête et ses épaules dans cette caverne, réclamant ta vie, petite grenouille... je le lui ai dit, que le chasseur serait chassé. C'est bien fait.

— Bien fait, petit frère ! dit une voix profonde qui venait du fourré. Nous étions seuls, dans la jungle, sans toi.

Et Bagheera vint en courant jusqu'aux pieds nus de Mowgli. Ils escaladèrent ensemble le Rocher du Conseil, Mowgli étendit la peau sur la pierre plate où Akela avait coutume de s'asseoir, et la fixa au moyen de quatre éclats de

bambou ; puis Akela se coucha dessus, et lança le vieil appel au Conseil : « Regardez, regardez bien, ô loups ! » exactement comme il l'avait lancé quand Mowgli fut amené là pour la première fois.

Depuis la délivrance d'Akela, le clan était resté sans chef, menant chasse et bataille selon son bon plaisir. Mais tous, par habitude, répondirent à l'appel ; et quelques-uns boitaient pour être tombés dans des pièges, et d'autres traînaient une patte fracassée par un coup de feu, d'autres encore étaient galeux pour avoir mangé des nourritures immondes ; et beaucoup manquaient. Mais ceux qui restaient vinrent au Rocher du Conseil, et là, ils virent la peau zébrée de Shere Khan étendue sur la pierre, et les énormes griffes qui pendaient au bout des pattes vides.

— Regardez bien, ô loups ! Ai-je tenu parole ? dit Mowgli.

Et les loups aboyèrent oui, et l'un d'eux, tout déchiré de blessures, hurla :

— O Akela ! conduis-nous de nouveau. O toi, petit d'homme ! conduis-nous aussi : nous en avons assez, de vivre sans lois, et nous voudrions bien redevenir le Peuple Libre !

— Non, ronronna Bagheera, cela ne peut pas être. Quand vous serez repus, la folie peut vous reprendre. Ce n'est pas pour rien que vous êtes appelés le Peuple Libre. Vous avez lutté pour la liberté, elle vous appartient. Mangez-la, ô loups !

— Le clan des hommes et le clan des loups m'ont repoussé, dit Mowgli. Maintenant, je chasserai seul dans la jungle.

— Et nous chasserons avec toi ! dirent les quatre louveteaux.

Mowgli s'en alla, et, dès ce jour, il chassa dans la jungle avec les quatre petits. Mais il ne fut pas toujours seul, car, au bout de quelques années, il devint homme et se maria.

Mais c'est là une histoire pour les grandes personnes.

RUDYARD KIPLING

Traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES.

LE PRINCE DE BISMARCK

A présent qu'il dort là-bas, près du *Hirschdenkmal*, sous les arbres qu'il avait élus lui-même pour le repos, et que le flot a passé des notices officiellement funèbres, on m'offre de parler de lui. Je n'ai aucune qualité pour cela si ce n'est d'être d'une génération qui n'est plus la sienne, et d'avoir essayé de savoir sur son compte tout ce qui est sûr, de ce que n'enferment pas les archives inviolables ou les *Mémoires* inédits. S'il y a un intérêt à connaître ce que pensent chez nous la moyenne de ceux qui ont souci des choses d'Allemagne, ce sera l'intérêt de ces pages. Il se peut qu'il soit réel, à la distance où nous sommes de 1871.

Sans redire ce que Bismarck a fait, qui a été ostensible et qui est dans toutes les têtes, je veux me borner à dire pour quelles causes il m'apparaît qu'il l'ait fait. On peut tracer de lui, à divers âges, une physionomie morale, dont les traits lentement s'accusent, puis se décomposent, mais se reconnaissent. Un fond d'idées et de sentiments demeure à travers sa vie ample et agitée. Mais une adaptation a eu lieu aussi.

« Il a appris de la vie toute sa vie » ; puis, comme il arrive aux plus grands, il a peut-être désappris en vieillissant. Des préventions, oubliées longtemps, se sont réveillées sur le tard. Rien n'a ressemblé autant à la gallophobie et à l'anti-démocratisme de son incompréhensive jeunesse que l'opiniâtre préjugé où, vieillard, il s'enfonça contre la démocratie allemande régénérée, et contre la France dont il avait, trente-cinq ans, recherché l'amitié ou ménagé la blessure récente.

On jugera si je trace son image sans haine ; mais je le crois. Ce n'est pas une raison, parce qu'il a été un des artisans de notre défaite, pour le méconnaître ; et ce n'est pas une force que de se fermer à la justice. Nous ne serions pas la France nouvelle, si nous demeurions incapables de comprendre ce qui, en 1871, nous a vaincus.

I

Otto de Bismarck est né le 1er avril 1815, à Schœnhausen, dans une maison pleine des souvenirs de l'invasion française. En 1806, des bandes du corps de Soult avaient pillé le vieux manoir ; et c'est bien juste que les maîtres, le major Karl-Wilhelm-Ferdinand de Bismarck et sa jeune femme, se sauvèrent en se réfugiant dans les bois. En 1813, alarmes nouvelles. Mais le père put aider cette fois à former le landsturm. Un bataillon du corps de Lützow campa dans la propriété même, et, avec Jahn et Körner, célébra là les rites dont ces cavaliers noirs usaient pour initier leurs conscrits. De tout cela, un chaud enthousiasme anti-français avait subsisté dans la famille, qu'il faut connaître, non seulement parce que, par bouffées brusques, Bismarck l'a senti lui remonter du cœur au cerveau, mais parce qu'en des heures décisives il a su ne pas le partager.

Ainsi, de naissance, il est de l'Altmark. Mais son éducation fut poméranienne. Külz, Kniephof et Jarchelin, terres qu'il fallut administrer, retinrent le père dans le district poméranien de Naugard.

Or, ni les milieux ni les hommes ne se ressemblent, quand on passe de la Marche en Poméranie. Les hobereaux installés dans les sables et sur la terre médiocrement emblavés du Brandebourg, sont aujourd'hui encore la noblesse opiniâtre et arrogante que, simples margraves, les Hohenzollern ont eu tant de peine à asservir. Brisée, elle garde avec son orgueil, le souvenir des prérogatives souveraines perdues. Elle se rend compte que la grandeur royale est faite de sa ruine; et elle revendique, en échange, la plus grosse part des fonctions publiques. Elle fournit des officiers et des administrateurs. Les grands seigneurs poméraniens sont des colons purs. Leur souci est de disputer à l'Oder, tous les ans en rupture de digues, une terre grasse d'alluvions, et d'exploiter au maximum la plus robuste et la plus joufflue des populations paysannes qui soient. Leurs regards ne se tournent pas du côté de Berlin, mais du côté des ports de la Baltique et des marchés de la frontière russe, entrepôts de céréales. Ils s'entendent à produire, selon des méthodes rigoureuses et parcimonieuses, l'orge et le seigle ; à greffer, sur une agriculture obérée d'hypothèques anciennes, les industries lucratives. Ils savent jauger, calculer, mettre en valeur. Si leur préoccupation de gouverner l'État est médiocre, leur prétention à être protégés par lui s'affiche haut ; leur intérêt de classe les groupe en un parti très royaliste et pieux, mais très attentif à ses avantages économiques. Et c'est parmi eux que se recrute le gros des *agrariens*.

Chez les Bismarck, à l'orgueil brandebourgeois se joignait une entente poméranienne des affaires. Ils se souvenaient avec netteté qu'un des leurs avait dû céder par force à un Hohenzollern la forêt de Burgstall, demeurée une des chasses royales les plus belles. Les dotations nationales de 1867 et de 1871 n'ont paru au prince-chancelier qu'une réparation tardive de cette spoliation lointaine. Vers 1815, Karl-Wilhelm-Ferdinand de Bismarck, sans concevoir pour sa famille des espérances telles, refaisait lentement, âprement, le patrimoine ébréché par la guerre : et de lui un goût de l'exploitation méthodique, une passion de s'agrandir a passé à ses fils, parmi lesquels, dès l'enfance, Otto, le cadet, se faisait remarquer davantage.

Ce fut à Kniephof que grandit Otto : dans les intervalles que laissait la vie de caserne de l'internat précoce, c'est là que, dans le souci des choses champêtres, du chenil, de l'écurie, du clapier, de l'étang poissonneux, il se délassait. Et il faisait l'admiration des paysans du domaine paternel, ce cavalier enfant, qu'en boucles longues et blondes ils voyaient, tout le jour, d'un galop forcené, fouler les jachères.



Ce qu'il a gardé du gymnase et de l'université, comment le conjecturer? De l'enseignement d'État que les féodaux prussiens imposent à leurs enfants, au lieu de les calfeutrer frileusement dans les préceptorats privés, il est sûr pourtant qu'un esprit public leur reste, qu'il faut admirer. Une certaine ouverture démocratique, « une incapacité de comprendre, a dit Bismarck, pourquoi beaucoup de gens obéiraient à un seul, quand il n'agit pas selon leurs vœux, » voilà ce que donnent des études classiques, même sommaires. Parmi les universités, Heidelberg, où il voulut aller, lui fut interdit par les vœux maternels. Il choisit Gœttingen ; et cela encore importe.

Heidelberg était l'université libérale. Cette *Burschenschaft* qui, en 1813, avait juré de faire l'Allemagne une et libre, mais que les princes, une fois passé le danger napoléonien, persécutèrent, y avait trouvé un refuge. A une propagande prudente et secrète de vingt années, la révolution de juillet invitait à substituer des manifestations publiques. Et c'est ainsi qu'un jour, le château de Hambach, vieille ruine palatine, comme jadis la Wartbourg, s'emplit de cris, de chants séditieux et de lueurs de torches : les étudiants de la *Burschenschaft*, sur l'appel de l'université de Heidelberg, délibéraient s'ils étaient compétents pour faire la révolution allemande. Pourquoi Bismarck, qui vers ce temps-là même pariait avec un Américain que l'unité allemande serait faite avant une génération d'hommes, ne put-il s'entendre avec eux? Leur impérialisme démocratique, leur rationalisme agressif, verbeux, et qu'il trouvait un peu « juif », lui déplaisait. A Gœttingen les *corps* prévalaient, et il préféra ces sociétés d'étudiants hobe-

reaux et de jeunes bourgeois riches, conservatrices et particularistes d'esprit, comme elles étaient de dénomination provinciale.

L'enseignement aussi de la vieille école de droit historique s'y représentait encore par Hugo et par Heeren, maîtres préférés de Bismarck, qu'en 1835 il compléta à Berlin, encore par l'enseignement de Stahl et de Savigny.

Il revint de là, bretteur irascible, balafré de coups de rapière, flanqué de dogues énormes, redouté pour sa force et pour sa raillerie acérée, mais engoncé dans le doctrinarisme de l'école romantique et traditionaliste. C'est la culture par laquelle on se rendait apte, en ce temps, à la magistrature et à l'administration ; et, comme un autre, Bismarck s'y essaya. Mais le dégoût de la paperasse et les domaines paternels endettés le ramenèrent à des besognes plus urgentes. L'école d'Eldena, qu'il suivit tout en faisant son volontariat aux chasseurs de Greiswald, lui apprit l'agronomie savante, puis il s'en fut administrer Külz, Kniephof et Jarchelin, et le père se retirait à Schœnhausen.

Dix ans, de 1837 à 1847, il vécut ainsi, gentilhomme cultivateur ; et ce fut sa vie vraie. Le regret qu'il exprima souvent de l'avoir quittée, de n'y être pas retourné à temps, est sincère. La robustesse même de son tempérament le contraignait à une existence de chasse, de chevauchées violentes en plein air. Et son cœur s'y prenait. Ses lettres attestent une préoccupation tendre de la destinée des bois et des guérets ; relatent l'histoire détaillée « des gelées nocturnes, des bêtes malades, du raps manqué, des mauvais chemins, des agneaux morts, des brebis affamées, de la disette en paille, en fourrage, en pommes de terre, en fumier[1] ». « Une betterave, a dit de lui sa femme, l'intéresse plus que toute votre politique » ; et la phrase sans doute exagère. Mais toujours il se ménagea le repos rural. Plus tard, à Varzin, où il se retirait aux heures tumultueuses pour ce qu'on croyait des méditations machiavéliques, ce qu'il chercha, c'est surtout la détente des nerfs dans la vie laborieuse des champs et dans le grand silence des ombrages.

1. Lettre à Malwina de Bismarck, 9 avril 1845.

C'est dans cette solitude que s'éveilla chez lui le goût des livres, négligés à l'université. Pour l'émerveillement des hobereaux voisins, des caisses de volumes substantiels, sur l'histoire germanique ou anglaise, envahissaient Kniephof. Il se fit seul sa science un peu tardive, mais il en garda une précision de souvenirs qui allait jusqu'à citer des chroniqueurs obscurs, et ses raisonnements politiques s'illuminèrent toujours de rapprochements ingénieux qui émergeaient brusquement de ses lectures campagnardes. — Mais le soir, et aux journées de chasse, dans les beuveries bruyantes, les habitudes étudiantesques se retrouvaient, et il se révélait le descendant authentique de ce bisaïeul Auguste-Frédéric, dont le portrait à Varzin a déjà tant de traits de lui, qui abattait cent cinquante-quatre cerfs dans son année et qui dînait parmi les salves de mousqueterie.

Et puis, ce fut un sentimental, très tendre sous la rigidité insolente qu'il croyait devoir à sa dignité de caste. Dans ses lettres à Malwina de Bismarck, sa sœur et sa plus spirituelle confidente, on admire une grâce affectueuse et humoristique qui en fait un délice. Il fut un époux un peu dominé. Une grande fille brune, trop maigre, au nez trop fort, mais distinguée dans sa pâleur douce et par un pli de mélancolie hautaine au coin des lèvres, mademoiselle Jeanne de Puttkammer le conquit brusquement en 1847, et garda son ascendant. Il a été mourant du jour où il l'a perdue. *Ich bin verwöhnt mit viel Liebe um mich*, écrivait-il dès 1851.

Comment est-il sorti de cette existence champêtre et familiale? Rien ne pouvait le faire prévoir. Une germination d'idées se faisait en lui : il fournissait de projets de réforme les administrateurs locaux et les journaux de la province. Il se sentait poussé aux postes responsables. Une première fois, en 1847, par suppléance obligatoire, il siégea à la Diète saxonne ; puis, à Rathenow, en 1849, un siège de député prussien fut vacant, et il y fut élu ; les événements firent que, dès qu'il y eut parlé, Otto de Bismarck se trouva l'orateur d'un parti et le *leader* choyé de la camarilla royale. C'est de ce hasard que l'Allemagne tient son premier homme d'État.

II

Son portrait physique d'alors n'est pas ce qu'on attendrait. La taille est haute, mais, en sa sveltesse, ne fait pas prévoir la prodigieuse carrure du cuirassier blanc que nous avons connu. Une chevelure plate et drue (car la vérité oblige à dire qu'il a eu des cheveux); une barbe rousse assez forte lui composaient une physionomie démocratique insolite parmi les hobereaux glabres. Mais ce qui faisait la beauté de cette face rougeaude, c'étaient des yeux gris à fleur de tête, énormes, lumineux, ombragés de broussaille, et dont le regard fascinait, par l'éclat calme, intelligent et volontaire; et l'aisance parfaite des manières, une politesse affectueuse et spirituelle par où cet homme violent séduisit toujours, trahissait l'éducation de l'aristocratie.

La voix, qui ne fut jamais très forte, sourde et d'un timbre un peu trop aigu, faisait contraste avec la vigueur du torse. Et le débit aussi, monotone, d'un débrouillage difficultueux, et comme d'un homme qui se parle à lui-même, ne disait pas d'abord toute l'énergie débordante. A vrai dire, ses hésitations mêmes aboutissaient pour l'ordinaire au plus singulier bonheur d'expression, et, dans la colère, il étonnait par la vigueur de l'insulte improvisée. Jamais diction plus médiocre n'eut un plus grand charme littéraire. Il y a une phrase bismarckienne, imagée, irrégulière et neuve que les linguistes étudieront un jour, qu'il trouva dès ses premiers discours et qui dans les derniers se reconnaît.

Avec tout leur éclat, ces discours fussent restés sans écho pourtant dans l'enceinte restreinte d'une diète provinciale. La première fortune politique pour Bismarck, c'est que le roi, s'avisant de tenir une promesse engagée vingt ans auparavant, réunit subitement en une assemblée unique les diètes de toutes les provinces : une chambre des députés prussienne naquit ainsi de fait, quoique dénuée, jusqu'en 1850, de droits constitutionnels. Et ce fut, pour Bismarck, l'auditoire vaste sans lequel il n'y a point de grand orateur.

Mais ce qui frappe dans ces discours bismarckiens de 1847 à 1851, c'est que d'emblée ils paraissent d'un ministre dirigeant. On l'eût dit responsable du pouvoir, tant il mit de chaleur à le défendre. Avec plus d'autorité que les ministres, il se jette au devant de la révolution sociale, et il est plus Prussien que le roi de Prusse. En phrases véhémentes il exhale la haine des hobereaux contre l'industrie moderne, contre l'indiscipline de la classe ouvrière, qui s'accoutumait à penser. Et ainsi est-il à peine ironique quand il parle de la presse et de l'imprimerie, armes élues de l'Antéchrist[1], et de la nécessité où se trouveraient les masses rurales, le peuple prussien vrai, si les grandes villes se soulevaient, de les ramener à l'obéissance, *fût-ce en les extirpant du sol*[2]. Toute la philosophie apprise chez Hugo, chez Savigny, chez Stahl servit dans ce premier duel contre la doctrine libérale : mais je ne sais quel brutal scepticisme, chez lui, le modernisait. Frédéric-Guillaume IV, rêveur qui se connaissait en hommes, devina en Bismarck « le réactionnaire *rouge*, et qui a une odeur de sang ». Cyniquement, à vrai dire, il ajoutait : « Il faudra se servir de lui plus tard. » Et cette formule à merveille le définit. Il fut le hobereau qui pactisa avec le libéralisme ; mais il fut toujours prêt aux dernières violences quand on l'entraînait au delà des conditions consenties. En 1847 il n'en consentait aucune.

Ce qu'il exposa à ce premier Parlement prussien, ce fut donc la vanité de tout régime représentatif et l'impossibilité de légiférer parlementairement. Il ne doutait pas qu'une législation ne dût sortir de quelque source éternelle de vérités ; il lui paraissait monstrueux au contraire de la puiser dans la volonté du peuple et dans une assemblée d'hommes réunis pour délibérer[3]. Légiférer est une besogne qui requiert une grâce divine ; et cette grâce, Bismarck ne la croyait présente que dans les rois. Mais en eux elle était digne de toute révérence. Il trouvait ridicule et odieux que devant elle les peuples ne demeurassent point dans une

1. Lettre à H. Wagener, 30 juin 1850.

2. Discours au Landtag, 20 mai 1852.

3. Discours au Landtag, 25 juin 1847, 24 septembre 1849.

attitude d'adoration confiante ; qu'on arrachât *cette fleur de confiance*, pour ne laisser que le sol nu de la légalité[1], des droits de l'homme. Et ce qui l'indignait dans cette haute phraséologie humanitaire, c'est qu'il y devinait une force matérielle latente, un appel aux barricades sûr d'être écouté si on la méconnaissait. D'avance alors il défiait les multitudes qui s'ameutent aux faubourgs des grandes villes avec des clameurs, couvrait de sarcasmes « cet être déguisé de la peau d'un lion et bravant sur les places publiques[2] » ; contestait que ce fût là le peuple vrai, et que la rumeur confuse qu'on appelle l'*opinion publique* fût la volonté populaire. Et, mystique, il continuait : « Le peuple vrai est une multitude invisible d'âmes. Il est la nation vivante et organisée pour sa mission historique. Il est la nation d'hier et de demain. Il n'a point de voix matérielle qui le dénonce : dans la conscience de sa tradition il puise la force qui le mène aux fins prédestinées ; c'est le souverain seul qui sait écouter en lui les voix silencieuses de son vouloir providentiel. »

Et c'était une dérision sans fin des expédients humains par où les modernes prétendent découvrir ou diriger cette volonté du peuple, connaissable seulement à ceux qui sont divinement initiés. A ces représentants des provinces prussiennes il en venait à déclarer alors qu'ils ne représentaient rien. Car représentation nationale veut dire daguerréotype exact de la nation. Et qui oserait reconnaître le peuple dans l'image caricaturale qu'en donnent des majorités de hasard[3] ? Par surcroît, en Prusse, une Chambre élue au second degré, élue par conséquent par la majorité d'une majorité, par un quart au plus des électeurs présents au vote, veut se dire représentative : et Bismarck de rire. Quinze ans avant les grands conflits constitutionnels, nous avons ici déjà tous ses sarcasmes contre « le plus misérable de tous les systèmes de suffrage ».

Il ne manquait plus, et c'était, ajoutait-il, l'inévitable, que de voter par majorités au ministère même. Le rejet ou le vote

1. 1er juin 1847.
2. 21 mars 1849.
3. 24 octobre 1849.

d'une loi dépendait alors de la bonne ou de la mauvaise santé d'un membre du Parlement ; dans l'exécutif, gagné lui-même, l'absence d'un seul ministre changeait les destinées de l'État[1] ! Conséquence absurde, mais nécessaire, et qui démasquait tout le charlatanisme anglo-français de cette doctrine des majorités. On ne remplace pas par des mécanismes d'invention humaine le fonctionnement divin de la vie.

D'autres fois, passant à l'insulte directe, il méprisait pour leur incompétence ces législateurs qui légiféraient sans vocation. Il multipliait les parallèles offensants, parlait de cette classe de *gentlemen* anglais oisifs et cultivés que leur loisir et leur richesse même vouent légitimement à la besogne politique ; et peut-être allait-il jusqu'à reconnaître que la piété de tous, le respect universel de la loi, une aristocratie foncière solide, une bourgeoisie instruite et riche pouvaient faciliter en Angleterre la marche d'un gouvernement constitutionnel[2]. Mais il décrivait aussitôt la vie parcimonieuse des intellectuels d'Allemagne, et concluait parmi les murmures qu'il fallait craindre sur les bancs de la Chambre prussienne la venue de ces hommes qui, n'ayant rien à perdre chez eux, y viendraient plutôt pour l'amélioration de leur fortune privée. Humoristique alors, il continuait l'invective : s'émerveillait qu'un État moderne imposât des examens rigoureux aux surnuméraires des administrations les plus modestes, et n'exigeât rien de ceux qui font profession de confectionner les lois ; et, la décision des questions vitales dans l'État se trouvant ainsi forcément livrée à des majorités d'ignorants, une fois de plus, il avait démontré que le constitutionnalisme était une « nef de fous », dont on pouvait prévoir qu'elle se briserait contre le « rocher de bronze » de la Prusse chrétienne et traditionaliste.

Mais il était modéré, condescendait à accorder quelque confiance au régime représentatif ; se disait hostile en tout à un régime du sabre. Une classe sociale alors lui paraissait désignée pour la besogne d'élaborer les codes, la classe apparentée par le sang aux familles souveraines, et celle-là même qui,

1. 15 novembre 1849 ; 24 février 1851.

2. 1er juin 1847 ; 24 septembre 1849.

en formant l'armée prussienne, dont elle était le cadre traditionnel, avait été toujours la sauvegarde royale contre l'anarchie démocratique et contre la tyrannie napoléonienne ; et il eût accepté une pairie héréditaire, composée de hobereaux [1].

Mais sur les droits des assemblées parlementaires présentes, de modèle français ou belge, ses discours abondaient en déclarations paradoxales et indignées. Le Landtag demandait la périodicité des sessions : abus [2] ; le Landtag sollicitait l'amnistie des condamnés politiques : abus [3] ; le Landtag déposait une pétition aux pieds des ministres : abus [4] ; le Landtag refusait l'impôt, refusait l'émission d'un emprunt [5], abus encore, et, de tous, le plus scandaleux. Il faut que le roi puisse réunir la Diète quand il lui plaît ; et il faut que les ministres évitent de prendre en considération des adresses populaires, fussent-elles couvertes d'un million de signatures. Il est d'une faiblesse toute française, mais il répugne à la dignité des ministres prussiens, fonctionnaires du roi et non pas de la Chambre, de les agréer, parce que des députés agitateurs les appuient. La proposition d'amnistie empiétait sur le droit de grâce royal et décrétait le droit des barricades. La prétention, par surcroît, de refuser à la couronne les moyens financiers d'entretenir l'armée lui paraissait aussi étrange que la tentative inverse, si on l'eût faite, de retirer à une province les bienfaits de l'administration publique sous prétexte qu'elle aurait voté contre le gouvernement. La constitution octroyée par le roi stipulait, en matière législative et fiscale, l'entente de trois pouvoirs : la couronne, la Chambre des seigneurs et la Diète ; et la Diète, en voulant fixer le budget, régler les émissions, revendiquait la totalité d'un pouvoir souverain dont elle n'était co-partageante que pour un tiers. Ce sont les formules mêmes qui servirent depuis dans le conflit de 1862-66. L'*entente* cordiale

1. 2 octobre 1849.

2. 15 juin 1847.

3. 22 mars 1845.

4. 21 avril 1849.

5. 7 juin 1847 ; 24 avril 1849 ; 14 février 1851,

des trois pouvoirs apparaissait comme l'expression constitutionnelle de la confiance pieuse des sujets en l'absolutisme royal.



L'année tumultueuse de 1848-49 s'écoula dans ces luttes. A Francfort, cependant, un « parlement allemand » avait siégé, et s'était érigé en Constituante pour toute l'Allemagne. Sans pouvoirs réguliers, sans qu'on eût seulement une loi pour définir les circonscriptions électorales, et sur le simple appel d'un *Vorparlament* d'organisateurs, les députés d'Allemagne et d'Autriche y avaient afflué; et les princes, après les insurrections de Berlin, de Vienne, de Leipzig, avaient dû tolérer cette initiative populaire. Mais, avec un admirable instinct national, on avait senti que la besogne la plus urgente était de créer l'unité, et que la méthode la plus sûre était de la demander à la Prusse. Une députation vint, au nom du peuple allemand, offrir à Frédéric-Guillaume IV la couronne impériale.

L'unité allemande, le rêve cinquante ans déçu, et qui en a coûté tant de sang depuis à réaliser, ces députés de tous les pays de langue allemande crurent l'avoir faite d'un libre vote. Et il est sûr qu'un geste et une parole d'acceptation du roi de Prusse l'eussent créée dès ce temps, pacifiquement, plus grande qu'elle n'a jamais été. Mystiquement, le roi, parce que des mains roturières l'avaient forgée, dédaigna la couronne. Ce sera l'éternelle responsabilité des conseillers prévenus qui se firent écouter alors, que ce refus; et Bismarck fut de ces conseillers romantiques. La « doublure rouge démocratique[1] » du manteau impérial, la constitution qui proposait le suffrage universel et le droit budgétaire des Chambres, l'offusquait irréconciliablement. Mais tout cela a passé dans les faits depuis; et que la réalisation s'en soit faite sans danger pour la monarchie, ait été provoquée par Bismarck lui-même, cela même souligne son tort initial et irréparable. On peut admettre qu'avec plus de raison son particularisme prussien se soit alarmé. L'audace n'était pas médiocre des par-

1. 3 décembre 1850.

lementaires francfortois d'offrir à la Prusse, pour les représenter dans le Parlement national futur, une voix par 400 000 âmes, quand la Bavière en avait une par 250 000, et la Hesse électorale une par 26 000. L'intention de subordonner la Prusse au Sud libéral, pour excellente qu'elle fût démocratiquement, était d'une impertinence trop naïve et d'une action trop lourde pour être un seul instant admise. Et s'imaginer que le roi de Prusse laisserait réduire son gouvernement à une autorité provinciale, et abandonnerait ses régiments mêmes à la fantaisie financière d'une assemblée où il n'était plus certain de la majorité, c'était certes s'abuser. Bismarck le démontra dès lors par tous les arguments qui le servirent encore en 1863, et par ceux que Guillaume Ier, en 1866, fit valoir contre lui-même, converti [1]. La vérité politique eût été sans doute d'accepter avant tout la couronne, de renvoyer dans ses foyers la constituante bizarre issue du *Vorparlament*, et d'assurer pour l'avenir une représentation proportionnelle des États confédérés. Mais cela même était pactiser avec la démocratie; et un hobereau prussien ne pactisait avec personne en 1849.

Pour sa part, il se retirait de ces luttes avec une politique étroite et claire, et qui tenait, pour les affaires du dedans et celles du dehors, dans une formule unique : « *Specifisches Preussenthum, Stockpreussenthum.* » Il lui parut essentiel pour longtemps encore de ne pas grandir l'Allemagne de peur d'affaiblir la Prusse, puisque la Prusse, qui avait toujours sauvé l'Allemagne, demeurait au total la garantie de l'unité future [2]. Cette force prussienne, faite de solidité militaire, d'économie, d'administration exacte et de confiance dans le roi, il lui voyait une tâche, mais une seule : détruire par les armes la *Révolution*. Entendez par là la France et toutes les libertés qui venaient d'elle, depuis le droit de réunion jusqu'au mariage civil, et depuis le constitutionalisme jusqu'au pouvoir de faire et de défaire des rois [3].

L'attitude extérieure était prescrite par cette tâche restreinte

1. 6 septembre 1849.

2. 28 déc. 1849.

3. 6 sept. 1849.

et impérieuse. Se désintéresser de tout ce qui pouvait compromettre ; renoncer à tout don quichottisme ; tenir en réserve, avec avarice, pour les jours décisifs, la force prussienne intacte, était tout le devoir. Déjà il se montrait parcimonieux des os des grenadiers prussiens, quand il s'agissait de principes. Avec « l'égoïsme grandiose » des États forts, il enseignait qu'il fallait laisser massacrer les Polonais, lâcher le Schleswig-Holstein et la Hesse ; consentir à plier bagage devant l'Autriche à Bronzell ; ne pas trouver humiliante la démarche d'Olmütz, par laquelle Manteuffel sacrifiait pourtant tout projet d' « union allemande » à tête prussienne. Il accordait le rétablissement de la Diète de Francfort elle-même, bien qu'asservie à l'Autriche. Car, à tout le moins, la Prusse évitait la guerre, la dilapidation prématurée des ressources, et aussi l'intrusion de ce troisième larron que, dès le 3 décembre 1850, Bismarck montrait sur la frontière de l'ouest guettant l'occasion « de mettre la main sur le joyau impérial que recèle la cathédrale de Cologne ». La Prusse était, selon lui, à concevoir comme un carré immobile, faisant front de ses baïonnettes sur trois côtés et s'adossant à l'Autriche du quatrième. Et ce fut là le seul point vulnérable de sa stratégie simple et sûre : il ne voulut pas croire à l'hostilité autrichienne. Il eut à Francfort, un an plus tard, des occasions multipliées de se raviser.

III

Elles sont, ces huit années (1852-59) où il fut plénipotentiaire à la Diète fédérale de Francfort, les années où il mûrit. Il entra à la Diète, féal de l'Autriche ; il lui fallut un mois pour être cet ennemi de l'Autriche qui a préparé Sadowa. Sa politique extérieure, si simple jusque-là et si uniment gallophobe, se fit souple et flexible pour s'adapter aux faits ; et la solution qu'il inventa pour la « question allemande » se précisa là. Ce sont de merveilleuses lettres, humoristiques, insolentes et pleines d'idées, toutes modernes, que celles qu'il écrit de Francfort, quand au Landtag encore il s'était aveuglé de doctrines préconçues. A étudier la vie

de la grande cité financière, il s'avisa de ce dont il retourne dans une société moderne. Son regard clair pour la première fois discerna l'Europe et l'Allemagne nouvelle ; et dans l'agitation vaine de la diplomatie chamarrée, parmi les intrigues des femmes et les dîners de gala, il observa.

Non pas seulement les choses de son ressort. Il tâtait les alliés possibles et les ennemis éventuels. L'attitude de la cavalerie badoise « où les officiers mêmes n'ont pas l'air crâne d'un maréchal de logis prussien » lui importe autant que le nombre d'espions à entretenir en France ; et le contingent luxembourgeois, « qui tous les ans se sauvait à la moisson », attirait son attention autant que les préparatifs maritimes de Napoléon III. Et ce sont de caricaturales silhouettes qu'il nous trace des diplomates d'alors.

Il y avait le comte Thun, plénipotentiaire autrichien. « Il alliait, disait Bismarck, une rudesse inculte, qu'il faisait passer pour de la franchise honnête, à une nonchalance d'aristocrate et à une rouerie de paysan slave[1]. » Toujours, à l'entendre, « dénué d'instructions », dominé par son entourage à cause de son ignorance, il ne s'en carrait pas moins insolemment au milieu de la servilité des vassaux. Il tenait pour un droit attaché à la présidence autrichienne l'habitude qu'il avait prise de fumer aux délibérations ; et il recevait des ambassadeurs en bras de chemise. Mais, quand sa stupeur fut passée de voir Bismarck, à la première entrevue, ôter sa redingote pour entrer en matière, et, à la première séance, allumer un cigare symbolique des droits prussiens égaux à ceux de l'Autriche, on put s'entendre. — Il y avait le baron Nell, Autrichien encore, « adonné aux femmes, adonné au vin plus encore, en tout cas au delà d'une soif raisonnable. Il me fait des visites durant lesquelles il me regarde fixement et en silence, comme un serpent regarde le colibri ; puis, au bout de dix minutes, s'en va, n'ayant pas dit un mot. » — Hock, l'envoyé commercial, « un brave citoyen de la Vieille-Marche, n'a pas idée des mensonges et intrigues qu'il colporte tout le long du Rhin[2] ». Le général Xylander,

1. A. Gerlach, 22 juin 1851.

2. A. Gerlach, 26 novembre 1851.

Bavarois, « simule une intelligence restreinte et une grande probité, et réussit parfaitement dans le premier point ». Nostitz, Saxon, « est peu sûr, par insuffisance »; et, « pour l'envoyé de Lübeck, Brehmer, à la phraséologie nationaliste et banale, que sa jactance mecklembourgeoise et pataude ne rend pas plus supportable, on ne peut faire fond sur lui plus que sur le Hambourgeois Banks, qui revêt de formes agréables la misère de sa politique d'homme d'affaires ». — Avec tous Bismarck pratiqua une « hypocrisie de service », affable, humoristique et finaude, s'amusant de les voir « prendre un air diplomatique même pour demander du feu, et surveiller leurs regards et leurs paroles même pour prendre la clef des latrines[1] ». Mais il s'habituait à manier les hommes, à analyser leurs faiblesses, à user de leur crédulité, et à provoquer en eux, à leur insu, les résolutions qui menaient à l'embûche préparée: et ce fut par les Autrichiens qu'il commença.

Si subordonnée que fût, officiellement, la situation de Bismarck à cette Diète, c'est en effet lui qui mena la politique étrangère de la Prusse de 1851 à 1859. Une direction latente, très efficace, partit de lui. Il est impossible que les contemporains se la soient bien expliquée. Mais les lettres publiées ne laissent pas de doute, et elles intéressent d'abord la France[2]. Et ce ne fut pas une situation dénuée de dangers que celle d'inspirateur officieux, tenu d'agir à la fois sur son chef, M. de Manteuffel, et sur le roi, par des moyens non identiques. Dans ces négociations en partie double, ni le roi ne fut toujours docile, ni Manteuffel toujours sans défiance. Un autre, après 1871, dans une *camarilla* semblable, a essayé de tenir entre le roi Guillaume Ier et son ministre un rôle analogue, et l'on sait comment il fut brisé. L'amitié sûre du général Léopold de Gerlach a permis à Bismarck pendant huit années ce dont il a châtié chez le comte d'Arnim la tentative même : une action diplomatique secrète et décisive en dehors de la diplomatie régulière. Mais c'est par elle qu'il commença de fonder l'Allemagne contemporaine.

1. A Hermann Wagener, 5 juin 1851.

2. *Briefwechsel des Generals Leopold von Gerlach mit dem Bundestags-Gesandten Otto von Bismarck*. Berlin, 1893.



On peut dire qu'il employa ces huit années à empêcher la guerre avec la France. Dès le 2 décembre 1851, il ne fut question que d'elle autour du roi de Prusse. Naïvement, Louis-Napoléon envoya M. de Persigny proposer à Berlin son alliance. Non plus que Bismarck lui-même en 1849, Frédéric-Guillaume IV et sa cour ne concevaient qu'on pût quitter des yeux un instant la guerre imminente contre la *Révolution*. Essentiellement leur politique se définissait : « Éviter à tout prix une alliance avec Bonaparte, qui est demeuré notre ennemi naturel[1]. » Et l'on commença dans la *Kreuz-Zeitung* une campagne de quolibets et d'injures basses, qui n'épargna même pas, en 1853, mademoiselle de Montijo. Les paroles qu'en 1870 on prêta à l'Impératrice sur « sa petite guerre » contre la Prusse sont controuvées. Mais elles traduisent chez ceux qui les ont inventées la connaissance d'un ressentiment qui fut, chez elle, profond et légitime.

Bismarck, certes, croyait lui aussi à la guerre. C'est parce qu'il avait le sentiment qu' « une guerre franco-prussienne surviendrait sous moins de trois années[2] », qu'il négocia à la Diète le droit pour les Prussiens de tenir garnison dans Ulm et Rastatt. Mais, justement « parce que serait *finalement* la guerre[3], » parce que cette guerre pourtant on voulait la reculer, et qu'il fallait bien vivre jusque-là en bons termes avec Bonaparte, il trouvait politique et poli de renoncer aux manifestations provocantes.

La guerre entre Napoléon III et les grandes puissances signataires du traité de Vienne était probable quand même Napoléon III n'aurait pas eu contre ces traités la haine où il les tenait. On pouvait douter seulement, si c'est avec l'Autriche ou avec la Russie qu'il la commencerait. Mais pour Bismarck, ce qui fut clair tout de suite, c'est que la Prusse, alliée de l'une ou de l'autre, souffrirait la première et paierait les frais

1. L. de Gerlach à Bismarck, 14 novembre 1854.

2. Bismarck à Gerlach, 16 mars 1853.

3. A Gerlach, 27 janvier 1853

de la défaite presque seule. Une guerre franco-russe mettait aux prises, en territoire prussien, des ennemis incapables de se joindre ailleurs[1]. La guerre franco-autrichienne, si elle était désastreuse, ne pouvait manquer d'aboutir à une cession de la Prusse rhénane. Bismarck, dans un tel conflit, lâchait la tradition de la Sainte-Alliance, et conseillait à la Prusse d'observer une neutralité très armée, avec une nuance d'amitié pour la France.

Et il fallait accepter l'amitié française pour contenir l'Autriche en Allemagne même. Car il va de soi que, dès 1851, Munich et Stuttgart eurent plus d'égards pour le prince-président que pour l'empereur d'Autriche et pour le roi de Prusse. Le voisinage, alors dangereux de Strasbourg leur faisait une loi de ces sympathies françaises; et on prévoyait bien que l'Empire serait tout d'abord un accroissement de la force militaire de la France. Mais c'était merveille que la puissance conservatrice entre toutes, l'Autriche, inclinât, elle aussi, vers l'occident.

Son calcul pourtant était simple, et, lucidement, Bismarck le dénonça. L'Autriche savait la fidélité prussienne à la politique réactionnaire, la guerre franco-prussienne jugée par le cabinet de Berlin nécessaire. Elle savait aussi la crainte que l'armée française causait aux petits États. Leur lâcheté les pousserait unanimement dans les bras de l'Autriche, si l'Autriche entrait dans l'alliance française: et, du coup, la Prusse était évincée de l'influence dans la Confédération.

> L'Autriche a besoin pour sa politique de centralisation d'une hégémonie rigoureuse dans la Confédération. Or c'est nous qui sommes l'obstacle. Si minces que nous nous fassions, une Prusse de dix-sept millions d'habitants reste encore trop grosse pour faire à l'Autriche la place qu'elle convoite... Je ne doute donc pas que Vienne ne consente de grandes concessions à la France, et, à cette occasion, on peut nous casser les jambes[2].

Et comme l'Autriche estimait la Prusse trop faible pour défendre le Rhin à elle seule contre une France hostile, l'al-

1. A Gerlach, 19 décembre 1853.

2. Id. *Ibid.*

liance avec la France mettait donc la Prusse à la merci de l'Autriche.

C'est pour déjouer cette astuce grosse que Bismarck suppliait qu'on abandonnât la haine contre Bonaparte. Il fallait pratiquer contre l'Autriche la politique autrichienne. C'était un coup de faiblesse irrémédiable que de laisser croire en Europe qu'on aurait la guerre avec Napoléon III sûrement. L'alliance prussienne ne pouvait être estimée de personne si elle apportait avec elle une guerre inévitable. Elle hausserait dans le crédit des nations, si la France devenait une amie sûre, une alliée possible.

De ces alliances qu'il ne fallait pas d'avance décourager, celle qui a toujours « coûté le moins cher » était celle de la Russie[1]. Ç'a été toujours un ami besogneux que l'Empire russe. Mais comme il est besogneux toujours, on repousse aisément ses exigences. On est sûr de le retrouver sans rancune et tendant la main[2]. L'essentiel était de ne pas risquer son hostilité ouverte qui, même passagère, eût été funeste. Il convenait donc de relâcher assez les liens avec l'Autriche pour n'être jamais entraîné dans une alliance offensive contre lui. Dans le cas surtout, qui, pour Bismarck, était dès lors certain, où la Russie s'allierait à la France, c'était folie pure pour la Prusse de se laisser écraser par elles ; mais, si « répugnante » que fût cette alliance, il fallait s'y joindre. « Un homme, fût-ce un seigneur féodal, si on l'attaque sur le bord d'un cloaque, fait mieux de s'y jeter à la nage que de se laisser égorger[3]. »

Deux idées désormais ne le quittèrent plus : se ménager la neutralité simultanée de la Russie et de la France : et, si on ne pouvait empêcher l'éventualité détestable de l'alliance franco-russe, entrer dans cette alliance, avec infamie, mais profitablement.

Ces deux idées ont pratiquement dirigé la politique prussienne depuis 1853, et en dépit de quelques oscillations imputables non à Bismarck, mais à des ministres moins

1. A Gerlach, 19 décembre 1853.

2. A Gerlach, 20 avril 1854.

3. A Gerlach, 19 décembre 1853.

clairvoyants que lui, et sur qui parfois il perdait prise. Tout le reste n'a été possible que moyennant la neutralité, tantôt de la France, tantôt de la Russie, et par la faute d'une entente franco-russe. Ce fut à cette politique que la Prusse a dû tout d'abord de ne pas se compromettre dans la question d'Orient en 1854.

Le danger fut grand. Si l'Autriche, résolue à intervenir, eût obtenu les contingents des États germaniques, ou seulement le passage des troupes françaises sur le territoire allemand, c'en était fait de l'influence prussienne dans la confédération ; ou bien il fallait que les Prussiens se battissent, aux côtés des Russes, contre les Autrichiens et les Français à la fois. Et si, « comme un caniche sans maître », ils adhéraient à la politique autrichienne, c'étaient les Russes à leurs foyers.

Le négociateur extraordinaire, Hess, que l'Autriche avait chargé d'obtenir de la Prusse l'appui d'un corps de cent mille hommes, dissimula habilement ce danger double. Prokesch, successeur du comte Thun à la Diète, renonça pour une fois à sa grossièreté, se montra souple, caressant, borussophile, « blanc-noir, dit Bismarck, comme ma chatte ». Bismarck ne fut dupe ni des flatteries ni des sophismes. Mais Hess se tourna vers Berlin directement, négocia avec Manteuffel, et, pour le chagrin de Bismarck, qui en gémit comme d'une bataille perdue, obtint que la Prusse couvrît de dos contre les Russes l'armée autrichienne.

Pourtant on n'avait guère eu que le choix de contrecarrer l'Autriche ou de la suivre, c'est-à-dire d'accepter l'invasion française ou l'invasion cosaque. C'est parce qu'il craignait moins les Russes, que Manteuffel avait signé la convention autrichienne. On avait un espoir secret : c'est que le *casus fœderis* ne se produirait pas, et Bismarck pensa qu'il pourrait toujours être nié. On le nia quand les Russes eurent retiré leurs troupes de Roumanie, et la Prusse s'étant ainsi adossée aux Russes, initiés à cette temporisation, ses préparatifs tout naturellement se trouvèrent tournés contre la France. Si « l'armée de l'Est », composée des garnisons de Paris et de Strasbourg, se fût mise en mouvement quand l'en sollicita l'Autriche, c'est une armée prussienne deux fois plus forte

qu'elle eût trouvé devant elle pour lui barrer le passage du Rhin.

Mais à l'issue de la guerre, les questions vieilles se dressaient plus précises et anxieuses : la « question allemande » et la question extérieure. Et ce fut elles que simultanément Bismarck débattit dans le « rapport splendide » (26 avril 1856) à Manteuffel, où, avec la plus lucide prévision des faits de 1859 et de ceux de 1866, il indique le coup de barre définitif de la politique prussienne.



Avec éclat trois résultats ressortaient de la guerre d'Orient : 1° l'Angleterre, impatiente de supporter auprès d'elle la jeune flotte française que la guerre de Crimée avait grandie, et la France, impatiente de la prépondérance anglaise dans la Méditerranée, se jalousaient : — 2° la Russie et la France commençaient à s'entendre, tandis que la brouille durait entre Anglais et Russes ; — 3° l'Autriche, qu'il n'avait pas réussi à jeter sur la Russie, demeurait pour Napoléon III l'ennemie désignée s'il voulait servir la révolution italienne. Que Napoléon III obéît au sentiment populaire qui le poussait contre l'Anglais, ou qu'il se décidât à servir contre l'Autriche l'alliée sarde, il pouvait compter sur les Russes, et de toute façon l'éventualité redoutable s'accomplissait de l'alliance franco-russe. Le cas se présentait pour la Prusse « de se sauver par le cloaque ». Il retournait contre l'Autriche la politique autrichienne elle-même.

Mais du coup, il fallait en venir avec l'Autriche aux dernières explications :

La politique de Vienne, écrivait-il à Manteuffel, a fait l'Allemagne trop étroite pour que l'Autriche et la Prusse y puissent tenir ensemble... Le dualisme allemand, bien souvent, depuis l'an 800 et à intervalles réguliers depuis Charles-Quint, a eu coutume de régler sa situation intérieure par des guerres sanglantes. Dans notre siècle encore il n'y pas d'autre moyen de remettre en marche le mécanisme de notre développement. Il me faut donc exprimer la conviction où je suis qu'avant peu il nous faudra lutter contre l'Autriche pour notre existence même : et il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher cela, car

il n'y a pas d'autre issue possible à la marche des événements en Allemagne.

Mais c'est parce qu'il prévoit ce choc sanglant et inévitable qu'il demande qu'on se ménage l'amitié de la France.

Et de nouveau, dans les lettres superbes qui suivirent, il s'évertua à dissiper les préventions de la camarilla militaire[1]. Pour la première fois depuis la Sainte-Alliance, la Prusse pratiquait une politique de faits et non de sentiment : et, appelant l'histoire à la rescousse, raisonnant par comparaison, voici que le hobereau poméranien se faisait l'apologiste de l'homme qui était toujours pour son parti la « Révolution incarnée ».

Il passe avec un mépris superbe sur l'illégitimité de son origine, puisque aussi bien l'Europe et l'Amérique sont faites de Républiques de rencontre et de monarchies usurpatrices : il montre le ridicule qu'il y a à opposer le principe légitimiste dans toute sa rigueur à la France, quand on le faisait fléchir devant l'Angleterre. L'Autriche elle-même n'était pas pure : et la Prusse était gangrenée de bonapartisme depuis quarante années. La législation de Stein avait porté au pouvoir une bureaucratie jacobine[2] dont les méthodes de gouvernement étaient rationalistes et centralisatrices ; et de tous les poisons funestes à l'esprit de transition c'était là le plus fort. Mais le pays avait réussi à vivre avec le poison dans le sang.

Alors, se haussant à la solution du problème éternel de la Constitution, il réfléchit que puisqu'on avait assimilé le bonapartisme, qu'on le portait en soi, on s'assimilerait de même la démocratie bourgeoise. Il avait vu à Francfort, dans les débats avec les Allemands du sud, dans la lutte douanière avec Hambourg, ce qui mène cette démocratie, et il avait discerné que ce sont des intérêts économiques. Elle voterait pour la royauté elle-même et pour la Prusse, le jour où le roi de Prusse lui créerait un intérêt financier. Le *Zollverein* comme à souhait offrait cet intérêt ; il suffirait que la répartition des droits que des gabelous prussiens percevraient aux frontières extérieures de l'Union permît aux petits États un revenu

1. A M. de Manteuffel, 4 février 1857 ; à L. de Gerlach, 30 mai 1857.
2. Voir déjà la lettre à Wagener, 30 juin 1850.

supérieur à celui qu'ils eussent levé sur les passants de leur limite propre. On étudierait un tarif de douane qui fût avantageux aux principicules et aux villes libres, dût-il coûter à la Prusse un sacrifice provisoire. On réunirait alors, dénonçant les conventions anciennes, dans un grand Parlement douanier, les délégués élus par les Diètes de tous les États, on les consulterait sur les propositions prussiennes. Comment hésiteraient-ils, puisqu'elles les dégrevaient? En bons particularistes et en bourgeois économes, ils seraient unanimes à les voter; le régime représentatif lui-même lentement fonderait l'hégémonie prussienne [1].

Satisfaire à l'esprit démocratique en se l'attachant par un intérêt économique solide : le limiter en revendiquant pour une administration compétente, mais rigoureusement disciplinée, la gestion des intérêts nationaux : distribuer équitablement « des sucreries et des coups de fouet », comme on l'a dit depuis, c'était là pour Bismarck tout le bonapartisme [2]. Et il fallait en adopter le principe, puisque aussi bien les faits l'imposaient, et qu'on ne triomphait de la Révolution à l'intérieur que par lui. « Henri V, s'il gouvernait, ne gouvernerait pas autrement. »

Il restait à s'assurer le repos extérieur; mais, pas plus qu'un autre, disait Bismarck, Bonaparte n'était avide de conquêtes matérielles, tandis que la tentation d'en faire, si l'on en croit l'exemple anglais ou russe, gagne les monarchies les plus légitimes. C'est affaire en tout cas, concluait-il, à la politique prussienne de faire que Napoléon III ne soit plus jamais tenté par des agrandissements sur le Rhin.

Très sûrement, quand Bismarck vint à Paris, en 1857, pour l'affaire de Neuchâtel, les conversations touchèrent à ce projet d'alliance franco-borusso-russe, que Bismarck venait d'exposer à ses chefs [3]. Aisément il soutira à l'Empereur l'aveu prévu que son attitude offensive menaçait l'Angleterre et surtout l'Autriche. Pour cette double guerre, dont la seconde, en tout cas, était résolue, il eût attaché du prix

1. A Below-Hohendorf, 3 août 1858.

2. A Gerlach, 25 décembre 1856.

3. Conversation de Bismarck avec M. de Varnbüler, 19 décembre 1876.

au concours de la flotte de l'Allemagne du Nord et de l'armée prussienne. Mais il se méfiait encore du concours du tsar, préférait, pour quelque temps encore, l'enfermer dans la mer Noire. Généreux de compensations conjecturales, il offrait le Hanovre, l'Oldenbourg et, sans doute, quelque étendue de côtes holstes à la Prusse alliée ; mais, à son tour, avec sans gène, réclamait la Belgique, la Hollande, une rectification de frontière sur le Rhin. L'optimisme de Bismarck lui-même se découragea. Le mieux qu'il put, pour ne pas éveiller l'inguérissable méfiance du prince régent contre sa propre politique francophile fut de ne pas transmettre la proposition faite : et il retrouva, pour son compte, plus tard, l'idée d'une annexion du Hanovre et du Schleswig-Holstein [1].

Il revint sans l'alliance faite, et content des deux manifestations françaises promises : l'une efficace et immédiate : une pesée de l'Empereur sur le Danemark ; l'autre qui n'eût pas lieu, la présence de Napoléon III aux manœuvres prussiennes.

Au demeurant, il s'était rassuré sur la *Révolution*, l'ayant vue de près. Il craignit peu désormais la « souveraineté du peuple », en un pays où les militaires seuls encore portaient la tête haute : et la populace émeutière d'une capitale éclairée maintenant dans toutes ses ruelles, mais où il y avait encore plus de sergents de ville que de réverbères, le laissa sans méfiance. Le pays appartenait à l'armée, et la capitale à la banque : puissances, certes, conservatrices [2]. M. de Manteuffel seul ne se laissa pas convaincre : et la camarilla crut que Bismarck s'était laissé éblouir. Quand, par surcroît, l'austrophile M. de Schleinitz prit les affaires étrangères, il éloigna Bismarck de la Diète pour une raison qui surprend la France d'aujourd'hui : pour ses affections françaises.

IV

Trois années de repos lui furent octroyées dans les ambassades de Pétersbourg et de Paris (1859-62). Éloignement

1. A Gerlach, 11 avril 1857.
2. A Gerlach, avril 1857.

court, et qui faillit être fatal à la Prusse, tant il est vrai que seul, parmi les dirigeants prussiens, Bismarck était clairvoyant. Il a toujours été sans ambitions. Il accueillit comme un congé utile à sa santé ce qui était disgrâce honorifique. Il aima Pétersbourg, où ses affaires, « réduites à protéger deux cent mille Prussiens vagabonds », n'étaient pas lourdes. Il rétablit en parties de chasse violentes sa constitution de colosse que le travail de cabinet minait rapidement. Il connut des tête-à-tête dramatiques avec l'ours finlandais : car plus d'une fois, seul, à cheval, il se risqua à suivre la piste découverte, et abattait sa bête à bout portant. Le pays le reposait, vert à perte de vue, sans bruyères, sans sable même pour varier cette monotonie verte, avec ses villages tapis dans les bouleaux et qui demeurent invisibles. « Moscou, d'en haut, est comme un champ d'une moisson jeune : les soldats sont verts, les coupoles vertes, et je ne doute pas que les œufs que j'ai devant moi ne soient pondus par des poules vertes[1]. »

L'accueil simple des plus grands le charmait. A Péterhof, où le retint l'impératrice mère plus que le luxe de douze châteaux de marbre épars dans les allées illimitées et qui ouvraient sur une mer animée de voiles et de mouettes, ce qui sut lui plaire, ce fut la simplicité de la souveraine, rieuse et grondeuse, et préoccupée de son ouvrage au crochet comme une petite bourgeoise allemande.

La nouvelle de la guerre austro-franco-sarde, trop prévue, l'atteignit comme il arrivait. Il trembla que la Prusse n'intervînt. L'Allemagne du Sud, avec violence, penchait pour l'intervention. Les journalistes libéraux et les révolutionnaires eux-mêmes, par haine de Napoléon III, eussent aidé à écraser la nationalité italienne, au moment précis où pour le prince-régent surgissait le *casus fœderis* et l'occasion de marcher contre la *Révolution*. Pour Bismarck, aider l'Autriche maintenant, c'était lui asservir la Prusse pour toujours. « Il nous faudra un nouveau Gustave-Adolphe ou un nouveau Frédéric II pour nous affranchir[2]. » Avec une éloquence véhé-

1. A madame de Bismarck, 6 juin 1859.

2. A Bernhard de Bismarck, 8 mai 1859.

mente, le 12 mai 1859, il osa réitérer alors auprès du ministre austrophile, Schleinitz, les supplications du *Prachtbericht*.

La résistance à vaincre était plus grande qu'en 1856, puisque les sentiments hobereaux du prince-régent se trouvaient d'accord avec le libéralisme nationaliste du ministre et de la nation. Aussi, c'est merveille de voir comme il essaie d'atteindre le roi dans son amour-propre de commandant en chef, et le ministre dans sa méfiance nationale. Il dénonce la « majorité compacte » que la Prusse a toujours trouvée devant elle à la Diète, même dans les questions humbles, comme en 1854 : les velléités de défection visibles chez tous dès que l'Autriche menaçait. « Parfaire la Confédération de façon à lui donner une tête autrichienne est le but naturel des princes allemands et de leurs ministres. Leur politique ne peut se réaliser qu'aux dépens de la Prusse et est nécessairement dirigée contre la Prusse... » Ce qui avait indigné en 1849 dans l'offre faite par un Parlement populaire, on ne pouvait le tolérer d'une Diète légitimiste : une interprétation des institutions fédérales qui mettait l'armée prussienne au service d'un vote de la majorité francfortoise. Des États, qui n'existaient pas sans la protection prussienne, se mêlaient de contraindre la Prusse à la guerre. L'insolence était plus grossière parce qu'ils se sentaient à l'abri. A ces petits, toute volte-face était facile : au pis, ils se réfugieraient dans quelque trahison tutélaire, dans quelque « Confédération du Rhin ». « A la première rafale venue de France, a-t-il écrit à un autre, à la première secousse donnée à l'arbre, l'ennemi, comme prunes trop mûres, les verrait tomber à lui[1]. » Au premier coup de feu tiré sur le Rhin, la Prusse, parce qu'elle menacerait Paris, attirerait sur elle les coups les plus drus, tandis que les Cosaques la prendraient à revers. Il était naïf qu'on discutât des conditions telles, mais souhaitable presque qu'on se les entendît faire. Avec une beauté unique, au moment où la Confédération méconnaissait les intérêts les plus simples de la Prusse, l'occasion s'offrait d'en sortir : et ce sont les phrases à jamais retentissantes : « Je ne voudrais écrire sur notre drapeau le mot *Allemagne* pour le mot *Prusse* qu'au moment où il y

1. Au conseiller de légation Wentzel, 1er juillet 1859.

aura entre nos compatriotes et nous un lien plus fort et plus efficace... Dans la Constitution fédérale actuelle je discerne une infirmité de la Prusse, qu'il nous faudra tôt ou tard guérir *par le fer et par le feu*[1]. »

On sait comment le ministère prussien, pour l'inquiétude de Bismarck, mobilisa tout de même. Jusqu'au mois de juillet, il lui fallut craindre que « la danse ne commençât à tous les coins à la fois », déplorer la politique prussienne « entrée de plus en plus dans le sillage autrichien[2] ». Mais qui affirmerait que, dans la proposition même de cette médiation armée, faite par le roi de Prusse, tandis qu'il demandait aussi le commandement en chef des troupes fédérales, il n'y ait pas eu de l'influence bismarckienne? — Ainsi il y eut toujours, à côté de la sienne, une politique royale, mais qu'il put orienter. Plus timorée, plus attachée à la lettre des traités, et imbue de fidélité féodale, déjà pourtant elle se raidissait. Elle insinuait quelque condition dont elle pressentait que l'Autriche serait froissée. La médiation offerte était de cette sorte. Sénilement Buol la refusa, exigea la loyauté féodale pure et simple; et, devant les exigences autrichiennes, il fallut bien que le prince se rabattît sur le parti bismarckien, plus hardi et plus économique, de la neutralité.

Mais la paix défaisait l'œuvre ébauchée dans les anxiétés de la guerre. Le manifeste lancé du château de Laxenbourg (le 25 juillet 1855), l'accusation violente qui imputait la défaite à la défection prussienne, firent impression sur Schleinitz et sur le prince. Dès 1860, ce dernier courut à Teplitz, s'effaroucha de la Savoie annexée, témoigna un intérêt insolite pour le sort de la Vénétie, crut ceux qui lui montraient déjà les troupes françaises débouchant des Alpes bavaroises et, consentant un traité défensif, « vendit, écrivait Bismarck, les droits prussiens, et pas même pour un plat de lentilles[3] ». Car il allait de soi que l'Autriche, assurée qu'on lui garantissait la Vénétie, saurait bien provoquer elle-même les agressions profitables. Bismarck cria à Roon le danger de cette

1. A M. de Schleinitz, 12 mai 1849.

2. A madame de Bismarck, 2 juillet 1859.

3. A M. de Below-Hohendorf, 22 août 1860.

politique que ressaisissait la séduction autrichienne dès qu'on agitait une chemise rouge de garibaldien[1]; et pour cette fois on l'écouta. De Pétersbourg, Roon le héla en une heure propice, et le mit en présence de Guillaume, devenu roi.



Le couronnement était proche et Oscar Becker, d'un coup de pistolet, avait signifié au roi l'opinion libérale. Quel pouvait être le gouvernement nouveau? L'armée prussienne neuve, fortifiée dans ses contingents et dans sa préparation à la guerre, resterait-elle à la disposition d'une Autriche qui ne payait en retour aucun sacrifice, et d'une confédération prête à toutes les défaillances? En termes simples et lucides, Bismarck définit qui devait commander cette armée, qui entrer dans cette confédération; et qu'il fallait exclure de l'une et de l'autre l'immixtion autrichienne. Il ne se pouvait que la Prusse, avec ses dix-sept millions d'habitants, prît le soin de défendre à elle seule les trente-cinq millions d'Allemands, ses protégés, sans avoir de droits sur eux. Il fallait des conventions militaires plus directes, plus astreignantes que les décisions fortuites de la Diète. Et, s'enhardissant à apaiser les conflits intérieurs par la solution même de la « question allemande », il accompagnait d'avances libérales ses projets militaires. A l'unité armée de l'Allemagne il ne s'effrayait plus de donner une expression constitutionnelle. Il trouvait d'une pruderie mesquine et peu moderne qu'on reculât devant l'idée d'une *représentation du peuple* fédérale quand tous les États confédérés avaient leurs chambres de députés. Lentement, avec tout le parti conservateur, il avait su apprécier quelle barrière c'était contre le mouvement démocratique que le droit représentatif. Il n'allait pas encore jusqu'au suffrage universel, se fût contenté d'un parlement allemand élu par les diètes des États confédérés. Pour sa part, il ne trouvait pas que le droit budgétaire et le droit de fixer les contingents militaires fédéraux eussent excédé les pouvoirs désirables d'une telle assemblée. Mais pour ne pas froisser les princes,

1. A Roon, 2 juillet 1861.

il eût consenti à n'en faire qu'un parlement douanier et l'organe délibérant du *Zollverein* réorganisé. C'était la réforme même, constitutionnelle et militaire, que réalisa après 1866 la confédération de l'Allemagne du Nord, et nul doute que ce ne fût là le programme d'un ministre-président.

La présidence du ministère lui fut offerte, cela est probable, dès cet automne de 1861. Mais il hésitait. Il n'aimait pas Von der Heydt, le financier parcimonieux, défiant des forts budgets militaires, et qui se coalisait avec l'opposition. Puis, audacieux d'idées, il fut modeste toujours devant les responsabilités dont il avait le sentiment profond, et, pour cette fois, préféra une ambassade, eût-ce été Berne. Il se promit de « boire un bon coup [1] » quand ce fut Paris qui lui échut, pour sa joie, en 1862.

Ce qu'il y fit demeure obscur et mériterait sans doute qu'on le connût. L'intimité fût très grande avec les Tuileries. Aucun ambassadeur n'y agréa davantage; et aucun ne se plut davantage à Paris. Mais ce qui le fit s'y plaire, comme ce n'est ni l'hôtel de la rue de Lille, inconfortable et sombre, et qui sentait le « cloaque »; ni la société parisienne, attachée aux chinoiseries de la forme, sans originalité, provinciale au fond [2]; ni la vie de garçon (*das Hunde-Bummel-Leben als garçon*) que le provisoire de sa nomination lui imposa, c'est donc autre chose. Il suivait la cour, à distance, discrètement, en bon suiveur qui précède celui qu'il suit. « L'Empereur part le 11 pour Vichy. A le suivre là, je trouverais quelque importunité. » Il prit donc par Chambord, admira la pourpre des bruyères tourangelles; puis la Gascogne, marécageuse, touffue de pins, buissonneuse de cyprès et de myrtes, éclatante de genêts d'or. Les Pyrénées lui imposèrent, comme un Taunus gigantesque, aux dentelures plus hardies: et la population basque, si belle encore dans la condition la plus humble, d'une admirable race brune et svelte, et silencieuse d'orgueil, lui fit impression. C'est ainsi qu'on le trouve, en août, comme par hasard, allongé entre une ambassadrice russe et le prince Orloff, sous les tamariniers de

1 A Madame de Bismarck, 17 mai 1862.

2. A Madame d'Arnim-Kröchlendorff, 16 juin 1862; à Roon, 15 juillet 1862.

Biarritz [1], et il était arrivé avant l'Empereur. Cette guerre simultanée qu'il avait redoutée contre la Russie et la France, il était bien assuré maintenant que la Prusse ne l'aurait jamais.

Mais des inquiétudes le reprenaient ailleurs : il ne fut pas un jour de ces six mois certain du lendemain. Roon, à Berlin, disputait à une Chambre pleine de professeurs libéraux et rebelles le droit d'organiser l'armée comme il plaisait au roi de Prusse ; et, soldat d'élite, mais peu rompu aux joutes parlementaires, — bien que de loin Bismarck le secondât de conseils, où il lui enseignait comme on induit les majorités à s'enferrer dans les querelles de forme, tandis qu'on arrache les concessions de fond, — il était débordé. Le roi, hanté de visions de barricades, incertain de ses droits vrais, songeait à abdiquer. Le télégramme célèbre de Roon partit donc pour Biarritz : « *Periculum in mora* »; et la manœuvre décisive eut lieu. On montra dans la ligne de bataille ministérielle « le réactionnaire rouge ». Bismarck prenait la présidence du conseil.

CHARLES ANDLER

(*A suivre.*)

1. A Madame d'Arnim-Kröchlendorff, 20 août 1862.

MÉNAGE DE POÈTES

Sans doute nos arrière-neveux trouveront aussi naturel et nécessaire de profaner les pensées secrètes des morts en publiant leurs lettres intimes que de payer les droits de succession. Mais un reste de malaise, je crois, émeut dans notre âme une fibre encore vivace quand nous lisons au grand jour des pages écrites pour deux yeux même depuis longtemps éteints. « Dans combien d'années, dans combien de semaines — nous demandons-nous, — un public indifférent s'amusera-t-il à compter les battements de notre cœur? »

Robert Browning, ce maître de la poésie anglaise, qui a mêlé dans une œuvre substantielle et robuste, le sentiment historique à la psychologie, — Robert Browning, homme d'un autre âge, a brûlé de ses mains pieuses les lettres d'amour qu'il avait reçues de sa fiancée, de sa femme... Les lettres qu'on publie aujourd'hui[1] ne sont adressées qu'aux amis intimes de Mrs. Browning. Elles sont si charmantes, si bonnes, si gaies, si vives et sans apprêt, qu'elles nous font

1. *The letters of Elizabeth Barrett Browning*, edited by Frederic Kenyon; 3 vol. London, Smith Elder, 1897.

aimer cent fois plus la grande morte. Elle fut évidemment la créature la plus simple et la plus aimante de la terre.

Il est difficile de blâmer cette publication, malgré l'horreur qu'elle eût inspirée aux deux Browning : leur vie était ce que doit être, selon la belle parole de Milton, la vie des poètes, elle était leur meilleur poème ; elle gagne à être connue.

Je voudrais conter à mes amis de France cette histoire d'un homme et d'une femme ni jeunes, ni riches, ni bien portants, ni libres de soucis, qui se rencontrèrent, s'aimèrent et vécurent ensemble dans un extrême et noble bonheur.



Robert Browning fut un des grands amis de ma jeunesse. Il était âgé, veuf depuis bien du temps ; après de longues années sans gloire, il était devenu, sur la fin de sa vie, l'idole poétique de tout pays anglo-saxon. En Amérique, en Australie, aux Indes, tout comme dans la Grande-Bretagne, pullulaient les innombrables *Browning Societies* qui cherchaient vainement à débrouiller les inextricables oracles du dieu.

Accablé d'adulations, Browning n'était pas exempt de l'affabilité légèrement banale des hommes célèbres ; un peu de l'encens qu'on lui prodiguait flottait encore dans sa parole. Derrière ces politesses se cachait une bonté très réelle. Il était bon pour tous ; pour moi il fut exquis : n'étais-je pas alors une jeune fille délicate, maladive même, qui lisait le grec et faisait des vers ? Celles-là, toutes, il les recevait bien avant dans son cœur : un reflet de sa chère morte les éclairait.

A dix-huit ans, je l'adorais de loin. Un jour, revenant de Paris par un très mauvais temps, je laissai descendre dans la cabine du paquebot les parentes qui m'accompagnaient, tandis que, moi, je restais sur le pont en compagnie d'un beau chat angora natif du quai Voltaire. Pour la commodité du voyage, je l'avais mis dans une cage d'oiseau. Je l'entourais de mes bras afin qu'il n'eût pas peur... Ah ! que nous étions malades, et l'angora et moi !

Un vieux monsieur — il me semblait bien vieux alors, il avait tout près de soixante-six ans, — vint à notre secours. Il

était bon, il était réconfortant, il était charmant. Au moment où nous abordions la côte anglaise, un porteur s'avança pour prendre ses bagages. Sur une valise était écrit en toutes lettres :

ROBERT BROWNING.

— Ah! gloire à Neptune! m'écriai-je ; je suis contente d'avoir été malade!

Deux ans plus tard, je donnais mon premier petit volume de vers. Que Browning fut bon pour moi, alors, auguste à la fois et simple et paternel! Souvent il me parlait de sa femme :

— Il me semble toujours qu'elle est dans la pièce à côté. Je ne la vois pas, mais je la sens toute proche.

Plus d'une fois il a mis entre mes mains révérentes les volumes de la petite édition elzévir des poètes grecs, seule assez légère, assez menue, pour les fragiles doigts d'Elizabeth Browning. Elle lisait étendue sur sa chaise longue; si malade qu'elle fût, elle lisait toujours. Et, comme je remettais à mon hôte les volumes sacrés :

— Elle avait les mains si petites! me disait-il.

Et je me rappelais la belle stance où il parle de sa femme qui lit, le front penché :

. . . . . that great brow
And the spirit small hand propping it
Mutely, my heart knows how[1]...

Ses portraits, son buste, me devenaient familiers. La parole du mari corrigeait, expliquait ce que la ressemblance avait d'insuffisant, évoquait pour moi la toute petite créature frêle, délicate, élégante que fut Elizabeth Barrett Browning.

I

Une taille d'enfant, des pieds et des mains de créole, une magnifique chevelure, tombant sur les épaules dans une pro-

1. « Ce grand front — et la petite main, la petite main d'esprit, qui le soutenait — en silence, mon cœur sait comment... »

fusion de longues boucles soyeuses. Ces boucles, châtain foncé, nous cachent la moitié du petit visage, si tendre, si noble, si espiègle, et nous laissent apercevoir, à travers leurs envolées, les grands yeux gris, humides et aimants, et la grande bouche aux lignes de bonté et d'éloquence. Le front, puissant et rêveur, est trop haut pour ce visage mutin, au menton petit, troué de fossettes. On dit qu'à vingt ans, l'éclat du teint, la nacre des dents, très belles, l'abondance des cheveux, l'invraisemblable longueur des cils, donnaient aux traits irréguliers de cet ensemble mignon comme un reflet de beauté. A partir de la vingt-cinquième année, — à partir de sa gloire, — la poétesse n'était qu'une jeune femme pâle, mignonne, frêle, gracieuse si l'on veut, avec ses langueurs et ses vivacités de créole, mais point jolie. Elle faisait penser aux jolis vers d'Alcée où il célèbre la poétesse aux longs cheveux pleins de violettes, la petite Sapho, « pâle, pure, au sourire de miel... » Ce mot de créole est venu par deux fois sous ma plume : Mrs. Browning était aussi Anglaise qu'on peut l'être, mais d'une famille établie à la Jamaïque : son père était un type de planteur étonnant.

M. Barrett était propriétaire de tout un peuple de nègres ; et dans les mœurs de famille il apportait ses habitudes de despote bienveillant, mais absolu, accoutumé à donner des ordres que l'on ne discute pas. Son amour exclusif ne souffrait point l'idée du partage. Ses onze enfants savaient bien que leur père leur passait tout, sauf la moindre velléité de mariage : garçons et filles étaient condamnés d'avance au célibat.

Ce point excepté, M. Barrett se montrait bon père. Il faisait à ses enfants une existence abondante et heureuse. Leur mère étant morte vers la fin de la jeunesse, il se fit ensuite père et mère pour eux, et, en retour d'une dévotion qu'il exigeait absolue, il paraît leur avoir donné un dévouement sans bornes. La petite Elly — « Ba », comme l'appelaient ses jeunes frères, d'un doux bêlement d'agneau qui devait lui rester, pour surnom, toute sa vie, — l'aînée de sa petite bande, était l'objet de son tendre orgueil. Tout enfant, déjà elle faisait des vers, des vers didactiques ; ils ne laissaient rien deviner du torrent de lave et de roses que son beau génie devait plus tard épancher. Mais M. Barrett

en était fier : en 1819, — Elly avait treize ans, — il faisait paraître les premiers chants d'une épopée ; en 1826, un *Essai sur l'Entendement*, tout en couplets héroïques. Ces vers n'avaient du reste aucun succès, et n'en méritaient pas.

A ce moment, Elizabeth habitait encore la campagne. Ses parents possédaient près de Malvern, dans le Gloucestershire, un beau grand manoir, presque un château. La jeune fille aimait cette douce terre toute pétrie de fossettes, ces modestes collines, ces champs de blé enchevêtrés comme des enclaves d'or dans de petits bois où chaque arbre est un géant, orme ou chêne, prodige d'ombre et de feuillée. Sur les prés, où l'on distingue à peine les blanches pâquerettes de la rosée blanche, on voit de grands cercles d'un vert plus vif ; — que de fois on me les a montrés, il y a trente ans, que de fois on m'a conté leur histoire ! Ils gardent la trace de pas surnaturels : des fées viennent y danser au clair de lune !... Hélas ! en flânant le long des haies en fleurs qui font si beau le centre pastoral de la vieille Angleterre, la petite Elly ne faisait pas cueillette de force et de santé. Toujours délicate, elle tombe gravement malade à partir de la quinzième année : désormais, c'est seulement de cœur et d'âme et d'esprit qu'elle restera vaillante. Être Muse et être femme, c'est peut-être trop se donner, trop dépenser de chaleur, d'énergie intimes. Elizabeth ne cessera plus d'être malade. Elle mourra peu après la cinquantaine.

Mais qui aurait osé prédire pour elle une vie si longue, si noble surtout, si occupée, si heureuse? Cette fois, Marie, nonchalante et rêveuse selon les apparences, a fait bien plus de besogne que Marthe, la sainte énergique du pain quotidien. La vie de Mrs. Browning, — comme la vie de Darwin, — nous enseigne ce que peut une santé brisée, une puissance de travail très faible, mise avec constance et sans réserve au service de grandes idées.

II

Vers 1832, l'abolition de l'esclavage aux Antilles anglaises mit M. Barrett à deux doigts de la gêne. Il fallut vendre

Hope-End, sa belle propriété de Malvern. Après un séjour assez prolongé dans le Devonshire, Elizabeth se vit établie à Londres, bien à contre-cœur, maîtresse de la grande maison animée des Barrett... Pauvre petite maîtresse de maison! elle passait le plus clair de son temps cloîtrée dans sa chambre, à tousser, l'hiver, à se pâmer, l'été: mais, très aimée des siens et surtout très aimante, elle ne se laissait pas trop assombrir par cette vie de malade. Elle travaillait sans se lasser. Elle lisait les classiques avec acharnement.

A Malvern déjà, elle les avait étudiés, tout enfant, avec le précepteur d'Edward Barrett, son frère préféré. Puis, toujours à Malvern, en jeune fille déférente et charitable, elle allait lire les pages d'Homère ou de Virgile à un de ses voisins, vieil érudit aveugle. Quelle aubaine pour ce pauvre Boyd, savant de province, trop privé de ses chers auteurs! Il était sans merci pour les dix-huit ans de sa petite amie. Il fallait lire à haute voix, pendant des après-midi entières, le *De Virginitate*, de saint Grégoire de Nazianze. M. Boyd adorait cette littérature. Grâce à lui, Elizabeth Barrett allait devenir une fervente des poètes chrétiens de la Grèce. Elle allait avoir une opinion arrêtée sur les mérites respectifs de Silentiarius — quel joli nom! — de Jean Mauropus, Pisida, Synésius, Jean Damascène et tous leurs confrères. Un peu plus tard, elle allait en faire l'histoire et la critique avec cette énergie d'enthousiasme qu'elle dépensait à tout ce qu'elle faisait : « Vous n'aimez pas *beaucoup* Silentiarius, puisque vous l'avez gardé si peu de temps! — écrit-elle de Londres à son vieil ami d'autrefois. — Je ne dis pas qu'il ait la valeur de Grégoire de Nazianze, oh! non! Et Jean d'Euchaita vaut tous les deux à lui seul, n'est-ce pas? Synésius et Jean d'Euchaita, voilà de bons et nobles esprits! »

Mais elle ne s'attarde pas trop à offrir aux demi-dieux un sacrifice incomplet ; les vrais immortels reçoivent son encens : Platon, Eschyle, Sophocle, la séduisent. En 1833, elle publie une traduction du *Prométhée ès liens :* « Je l'ai faite en douze jours, écrit-elle peu après, et j'aurais bien dû la jeter ensuite au feu, seul moyen de lui communiquer un peu de chaleur! » Puis l'hébreu la prend. Elle rêve tous les rêves de la Cabale. Elle médite l'éternité du monde, l'identité de l'âme, l'unité

de l'univers. L'abîme vivant et mouvant du panthéisme l'attire. un instant; mais son sentiment religieux très défini, presque puritain, la retient au bord de ce gouffre sans fond. Elle verse dans le mysticisme chrétien. Elle prépare un grand poème angélique, séraphique, illisible, hélas! Jusqu'à présent, remarquons-le bien, aucun de ses efforts n'a été heureux. Ni *l'Essai sur l'Entendement*, ni la traduction d'Eschyle, ni le *Séraphin*, poème biblique, ne valent le papier sur lequel ils furent écrits. Mais ils nous avertissent quel esprit curieux, noble, ambitieux, avide de tout étreindre, habite le corps frêle de la petite poétesse.

Une série de rudes secousses allait la ramener au sentiment de la réalité. En 1838, une hémorragie pulmonaire la mit en péril de mort : ce n'était pas que les poumons fussent trop endommagés, mais le système nerveux trop vibrant, le cœur fébrile et fatigué, donnaient de grandes inquiétudes. Les médecins hochaient la tête, conseillaient un hiver dans le Midi. Le seul Midi possible pour une voyageuse si délicate et si attachée à sa famille, c'était Torquay, dans le Devonshire, encore bien loin de Londres en 1838.

C'est dans cet asile paisible de sa faiblesse que le plus épouvantable chagrin de sa vie devait frapper la pauvre créature, la terrasser, l'éblouir, la ravir du monde pour une durée de sept ans. Miss Barrett était en villégiature avec son frère préféré; le 11 juillet 1840, il partit avec deux de ses amis pour une promenade en mer, — cette mer bleue et innocente qui baigne le Devon et que la sœur malade voyait de sa fenêtre. Le vent d'ouest se leva brusquement, le bateau chavira dans le golfe de Babbicombe. Trois jours après, seulement, on retrouva les trois cadavres.

Pendant plus de six mois, les médecins, la famille désespérée, craignirent que la mort d'Edward Barrett n'eût pour suite celle de sa sœur bien-aimée. L'énergie étonnante de ce grand esprit l'empêcha de s'abîmer dans le néant. « C'est grâce au travail que je ne suis pas devenue folle, — écrivait-elle un peu plus tard à Mrs. Martin. — Ah! quels souvenirs j'ai dû étouffer, repousser, rejeter, par le travail, et encore le travail, et le travail toujours!... »

En effet, pour travailler, il faut savoir sortir de soi; et dès

que l'on s'en est affranchi, il y a de l'espoir même pour les malheureux.

Elle aurait tort de mourir, la pauvre Elizabeth. La part d'existence qui lui est encore réservée contiendra de si belles choses! Ce travail acharné, qui fut son salut, va lui amener la Gloire; et celle-là, tout doucement, lui fera connaître l'Amour. et dans le sentiment le plus noble, le plus pur. le plus idéalisé de notre siècle. Ensuite le cœur, s'agrandissant toujours. comprendra. au delà de l'amour humain, la charité puissante et agissante qui embrasse toute une nation. La petite désespérée, à l'âme brisée par un deuil intime, va devenir la forte Sibylle de l'Italie renaissante.

III

La charmante fée de Malvern n'existait plus dans la pauvre femme qui revenait à Londres, de Torquay, toute meurtrie. Au lieu de la jeune fille douce, timide, jolie, on voyait une personne ayant beaucoup souffert, beaucoup lutté, ayant appris ce sourire surhumain qui ne témoigne plus de la joie personnelle.

« Elle a perdu ses belles couleurs et presque toute sa beauté, — s'écrie son amie miss Milford. — Elle est brune et pâle. Autant elle avait l'air plus jeune, autrefois, qu'elle ne l'était. autant elle a l'air maintenant plus âgée. Il ne reste rien d'elle que le front si noble, les yeux incomparables. le dessin de la bouche. Et encore, l'expression en est changée du tout au tout. Étrange effet d'une réclusion absolue. Elle a complètement perdu sa timidité. C'est une femme d'esprit, avec un rare talent de parole. Dans sa retraite. elle a pris je ne sais quelle fraîcheur, quelle spontanéité, quel naturel qui manquait à ses gentilles petites phrases trop bien préparées. Et l'on dirait d'une belle source profonde qui jaillit au soleil. »

Beaucoup plus tard, Elizabeth Browning devait écrire l'histoire d'une âme de poète. Elle s'appelle, cette chanson exquise, *Un Instrument de Musique*, et tout le monde, en Angleterre,

la connaît. Quel travail est trop douloureux s'il rend capable d'harmonies pareilles la flûte âpre et sifflante qui jouait, naguère, le refrain du *Séraphin* ?

Au bord d'une rivière, le dieu Pan est assis parmi les roseaux. Comme ils sont beaux les roseaux, plantés dru dans l'eau fuyante, courbés sous la brise douce ! Pan, le rude demi-dieu, en saisit le plus élancé, il le taille, il le perce, il le mutile, il en ôte le cœur, il en fait une chose vide, informe, morte, rigide... Puis, penchant sa tête brutale jusqu'au tronçon douloureux, il l'effleure de sa bouche :

Suave, suave, suave, ô Pan,
Perçante et suave est ta musique !...

Demi-brute et demi-dieu,
Pan rit de son bel ouvrage,
En faisant d'un homme un poète...
Les vrais dieux pleurent, sachant ce qu'il en coûte.

Ce travail, c'est aux rives de Torquay qu'il s'était accompli sur l'âme de la jeune fille ; elle en revenait un vrai poète. Longtemps encore, toujours même, elle gardera les imperfections et comme les scories de sa première manière. Elle reste volontiers obscure; parfois elle redevient prolixe, diffuse ; un romantisme voulu gâte ses ballades. Dans ses envolées religieuses, elle se perd souvent comme une colombe égarée au milieu de la brume. La forme lui manque : sa muse n'a jamais chaussé le cothurne étroit. Et pourtant, une fois sur douze, quand l'audace, l'élan, la violence, l'ampleur de style, se trouvent soutenus par le rythme du vers et la justesse imprévue des rimes, cette forme sans recherche et toute de première inspiration est capable d'une beauté grandiose. Il y a trop souvent du Gongora dans les vers d'Elizabeth ; mais il y a bien autre chose. Quelle ardeur de pensée, quelle chaleur et quelle vérité dans la passion ! Ses défauts mêmes sont ceux d'une ambition noble. Elle a trop aimé les chœurs des grands tragiques grecs pour supporter le paisible va-et-vient de l'ïambe anglais ; elle y sème des anapestes, des dactyles, des trochées, — et c'est bien, mais, au lieu de les semer avec la main, elle les sème avec le sac. Elle a trop lu les poètes espagnols pour ne pas reconnaître la beauté rêveuse, divinement « inconclusive »,

de l'assonance; et elle fait rimer *turret* et *chariot*, *islands* et *silence*, *angels* et *candles*, ce qui est désolant, — je vous prie de me croire sur parole, — et elle fait rimer *iron* et *inspiring*, *golden* et *enfolding*, *bushes* et *thrushes*, ce qui est mille fois pire, indiquant un accent commun. Shelley seul a su donner à l'anglais le divin frémissement du grec, les rimes à lèvres closes, presque muettes, de l'espagnol. Elizabeth Barrett n'est pas Shelley, cet archange de la poésie moderne; mais c'est un poète digne d'un pays et d'un siècle qui ose rapprocher de cette gloire nacrée les noms encore fulgurants de Byron, Keats, Wordsworth, Coleridge, Tennyson, Swinburne, Rossetti, Robert Browning... et Elizabeth Barrett Browning.

Les *Poems* de miss Elizabeth Barrett parurent en 1844. Avec beaucoup d'exemples de sa première manière, spiritualiste à outrance, ces deux volumes contiennent d'admirables pièces lyriques : *Le Vin de Chypre*, adressé à son vieil ami Boyd, *Pan est mort, le Cri des Enfants, Berthe sur la route, les Fiançailles de lady Geraldine*. Il faut les lire : c'est une âme qui vibre en chantant, c'est une source profonde qui jaillit au soleil. Le public n'est pas si bête qu'on le dit : le *Séraphin* et *Prométhée* l'avaient laissé fort indifférent, à juste titre. Au premier bruissement de ces nouvelles poésies, en 1844, il mit la main à l'oreille pour mieux écouter, pour comprendre : et puis il acclama. Certaines ballades surtout allaient droit au cœur de l'Angleterre : — on n'aime pas tout de suite une œuvre nouvelle, et fort originale, pour ses plus belles qualités; c'était aux pièces lyriques, de préférence, qu'il aurait fallu s'attacher; plus tard, on n'a pas manqué de le faire. — N'importe : dans cette Angleterre d'il y a cinquante ans, gouvernée par une jeune reine, on faisait fête aux femmes. George Eliot, les sœurs Brontë, miss Mitford, miss Martineau, allaient en être la parure. Elizabeth Barrett en était la mystique Alruna, la femme qui souffre et qui guide, mue par un instinct qui la guide elle-même dans les chemins de Dieu. On ne la voyait nulle part, on la savait malade, triste; une compassion émue vint emperler de quelques larmes les arides lauriers de sa gloire.

IV

Dans une de ses ballades, miss Barrett avait nommé un jeune poète, à elle inconnu, mais dont elle aimait la noble et puissante énergie : « Je choisirai, dit-elle, quelque pomme d'api de Browning, et je la fendrai pour en montrer le cœur rouge de sang, tout veiné d'humanité. » Browning était lié avec un cousin de miss Barrett, certain M. Kenyon, bon et aimable Mécène, qui avait déjà parlé de faire rencontrer poète et poétesse. Mais, très nerveuse, très sauvage, Elizabeth avait l'horreur des visages étrangers. Elle, qui n'avait pas voulu recevoir Wordsworth, avait également refusé de se laisser amener le jeune Browning. Pourtant, après la publication des *Poems*, celui-ci dut lui écrire, car, dans une lettre qu'elle adresse à son amie Mrs. Martin pour le nouvel an 1845, elle déclare :

«... Et hier j'ai reçu une lettre qui m'a ravie, tout bonnement, une lettre de Browning, l'auteur de *Paracelse* et le roi des mystiques! »

L'Auteur de *Paracelse* et le roi des mystiques! Le beau cerveau imprécis qui a pu assortir ces deux épithètes était particulièrement nuageux, ce jour-là : Browning est le moins mystique des poètes anglais; il est, avec Byron, le seul peut-être du siècle entièrement exempt de ce panthéisme vague qui imprègne Coleridge, Shelley, Wordsworth. Les ancêtres de Browning ne se trouvent point sur le Parnasse. Lui, n'a point chanté une âme universelle, vibrant au fond de tout, une même énergie, identique dans la plante qui élabore une essence compliquée avec les substances fort simples qu'elle absorbe, et dans l'homme qui, par toutes ses pensées, par tous ses efforts, se crée un être moral. Browning n'a jamais été tenté de croire que tout, autour de nous, sent, pense, veut comme nous, quoique à des degrés inégaux. Il n'a jamais dit, devant la magnifique anarchie de la Nature :

È dolce il naufragar in questo mare...

Rien n'est moins panthéiste, moins mystique que cette âme, fortement moralisée, pénétrée jusqu'en ses fibres les

plus intimes du sentiment que l'homme est « différent » et responsable et se tient sur le monde comme une statue animée sur un piédestal inerte. L'importance unique de l'humanité, voilà la conviction passionnée de Robert Browning :

In the seeing soul all worth lies, I assert,
And nought i' the world, which, save for soul that sees, inert
Was, is, and would be ever[1]*!*

Ce couplet rugueux, dominateur et fier, on croit le lire en marge de toute son œuvre. Grand moraliste, superbe historien, mâle poète, Browning ne ressent aucunement cet « amour de l'univers qui fait qu'on n'a d'yeux que pour lui[2]? »

C'est Carlyle qui a été son père spirituel, et, comme son père, il est l'apôtre de la volonté. Fais quelque chose, nous prêche-t-il sans cesse. Fais quelque chose, travaille, modifie ton milieu, ne fût-ce que par un crime! Que chaque vie humaine aboutisse à une fin évidente! La paresse morale est peut-être le seul péché irrémissible :

The sin of the unlit lamp and the ungirt loin...

« Le péché de la lampe non allumée, des reins que l'on n'a pas ceints », — voilà le seul défaut humain pour lequel il n'a pas une indulgence suprême. Cette énergie morale, presque féroce, aboutit parfois à l'éloge fanatique du résultat matériel, du succès, en un mot, si étrange sur les lèvres d'un poète. Et cela encore, il l'a en commun avec Carlyle : cela, et ce goût du pittoresque, ce sentiment historique qui donne tant de couleur et de mouvement à ses vers âpres, puissants et inégaux. Mais, bien plus que son devancier, Browning est psychologue : les lentes irrésolutions, les brusques ardeurs, le choc imprévu de la passion, l'abîme intérieur du doute, l'idée fixe qui nous hypnotise, impuissants, dénués de volonté, le regret qui paralyse, l'espoir qui donne des ailes et rend tout possible, — tout ce qu'il y a de subtil, d'impétueux, de tragique et de sincère dans l'âme des hommes appartient à Robert Browning.

1. « Dans l'âme voyante gît toute valeur, je le maintiens, — et rien dans l'univers, qui est, a été, et serait toujours inerte, n'était l'âme qui le voit. » — *Fifine at the Fair.*

2. Ernest Renan.

En 1845, Browning avait trente-trois ans : il avait donc six ans de moins que sa nouvelle amie. Déjà il était connu dans le monde des lettres ; il avait donné plusieurs livres : *Pauline*, essai de psychologie, qui devait plus tard émouvoir la jeunesse de Dante Rossetti ; *Sordello*, chronique immense dont le héros est un précurseur, un poète peu connu du XIIIe siècle italien, — désert et dédale où fleurit mainte oasis de poésie délicieuse : — *Paracelse*, surtout, ce long poème qui avait tant plu à miss Barrett.

Paracelse, grand esprit militant, dédaigneux de la tradition, était une figure bien faite pour inspirer l'imagination de Browning. Si j'ai saisi le sens de cette sorte de drame qu'Elizabeth Barrett jugeait tellement mystique, Browning estime que, pour agir sur le monde, il faut savoir s'y borner, se contenter de ce qu'on rencontre à sa portée, en se méfiant des explications qui dépendent d'un « au delà » invérifiable. Pour agir sur les hommes, fin suprême de toute vie, il faut se mêler à eux, les aimer, les comprendre. Gare à celui qui méprise ses semblables, s'éloigne d'eux dans l'orgueil d'un cœur solitaire, espère trouver au dedans de soi la vérité, néglige de la soumettre, à peine trouvée, aux expériences que la réalité extérieure seule peut lui fournir. Le savant qui dédaigne les chemins lents et peu prestigieux de la science devient fatalement un charlatan, un fou. Malgré son génie, il aura vécu inutile. Celui qui fait avancer le monde, qui sait élargir les bornes de la réalité, c'est justement son opposé : l'homme qui se plie aux privations et aux humilités inévitables, sait que l'esprit peut vivre sans avoir *tout* ce qu'il lui faut, accepte les conditions de l'existence humaine, et pourtant ne désespère pas de les améliorer... Évangile de science et de charité, le poème de *Paracelse* ne peut guère être appelé mystique, à moins qu'on ne donne ce titre à tout ce qui a pour objet les choses intangibles de la pensée, les mobiles intérieurs, — bref à la psychologie, — comme à la communion avec l'Inconnaissable.

Donc miss Barrett se trompait, mais le malentendu était fécond. Ils avaient, du reste, elle et son nouvel ami, tant de tendances communes, qu'elle se trompait sur le détail seulement, et non pas sur l'ensemble, en prêtant un peu de son

âme à Robert Browning. Dans ce monde dont la dissymétrie est la base et la première condition, lorsque deux cœurs, deux cerveaux, se rendent compte chacun, mystérieusement, à travers des expériences inconnues de l'autre, qu'ils sont faits de la même façon pour recevoir la même empreinte, ils concluent trop vite de là qu'ils doivent en tout être identiques : ils ignorent à quel point les circonstances différentes transforment les caractères.

Dans une vie normale, miss Barrett n'aurait été que religieuse ; les longues années de sa retraite, la solitude et le détachement l'avaient rendue mystique. « Les mystiques, a dit Voltaire, sont les alchimistes de la religion. » Toujours Elizabeth cherchera, au delà du réel, sa pierre philosophale. A trente-neuf ans, malade, nerveuse, timide, avec trois mille ans pour lui tenir compagnie, et le monde invisible au-dessus d'elle, mais si près! — elle ne désirait guère rentrer dans la société des hommes. Quand Robert Browning lui demande la permission de venir lui apporter l'hommage de son admiration, elle lui oppose le plus doux refus, mais c'est un refus. Tout l'hiver la pauvre petite femme devait rester cloîtrée dans sa chambre, le plus souvent au lit, patiente Perséphone d'un Hadès londonien situé au deuxième étage. Elle n'entend pas recevoir « ces messieurs » dans sa chambre. Elle y reçoit bien son père, ses frères, son cousin M. Kenyon, son médecin, à peine quelques autres. M. Boyd, M. Chorley, M. Horne se font représenter par leurs lettres fréquentes : Browning, pense-t-elle, va être encore un de ces oracles lointains dont les aimables messages varient sa vie monotone de malade. L'été venu, — quand elle pourra quelquefois se promener dans le salon, en s'appuyant aux meubles, — l'été, sans doute, on trouvera moyen de se voir.

Mais Browning est jeune, ardent, volontaire. Un peu étonnée, miss Barrett se trouve en face de quelqu'un qui ne s'incline pas devant ses lois : « Enfin, j'ai dû consentir à le recevoir dans des conditions où je n'avais jamais reçu un étranger. Je ne saurais dire pourquoi, mais, avec lui, je ne pouvais plus persister dans mon refus. Je le recevais pourtant bien à contre-cœur. Mais il a une façon d'arranger les choses que je n'ai pas, moi, une façon d'écarter les obstacles. Il

écrit les lettres les plus charmantes du monde... Enfin, un jour, il est venu. »

C'était vers la fin de mai 1845.

Les voilà donc en présence, nos deux poètes! Nous connaissons miss Barrett. La voilà étendue tout à plat sur son canapé, si frêle, si menue; on dirait une fleur un peu fanée, mais d'un parfum encore très suave. Elle soulève sa petite tête timide pour contempler cet inconnu qui devient son hôte; de chaque côté de son front pur, une avalanche de boucles brunes tombent sur de pauvres joues creusées par la douleur; ses yeux gris, sérieux, candides, largement fendus, considèrent ce jeune homme avec une intensité toute spirituelle. Mais, tout entière, n'a-t-elle pas l'air d'un esprit? A-t-elle jamais vécu de la vie humaine? Seule dans sa chambre sombre, telle que Miranda sur son île enchantée, telle que la Belle au Bois dormant oubliée du temps et loin des luttes, elle est demeurée hors de notre destinée commune. Et pourtant cette voix exquise, mais trop fragile, sait dire, sur tout ce qui agite les hommes, des choses senties, sincères, puissantes. Cette petite tête sert d'abri à de grandes pensées...

Browning la regarde et, tout de suite, il s'éprend de cette femme malade, qu'il croit condamnée à ne jamais faire un mouvement, qu'il sait quelque peu son aînée. Mais c'est un généreux, un passionné; c'est surtout un « intellectuel ». Il a beaucoup voyagé, beaucoup vécu, il a vu bien des femmes, et, sans doute, il en a aimées. Mais c'est celle-là, cette créature d'austérité et de rêve, la femme qu'il lui fallait.

Il sent chez elle, d'ailleurs, le charme d'un raffinement exquis, d'un milieu social un peu plus élevé, quoique moins solidement cultivé peut-être, que le sien propre. Fils d'un père anglais,— ce père était chef de bureau à la Banque,— et d'une mère mi-écossaise, mi-allemande, Browning a vécu jusqu'à vingt ans dans le milieu sévère des « intellectuels » dissidents qui habitent la banlieue Sud-Est de Londres : — le même milieu aisé, lettré, mais tout à fait en dehors du mouvement mondain, qui, après un Browning, allait produire un Ruskin. — Puis, ses années scolaires terminées, au lieu d'achever ses études, selon la mode consacrée, en se faisant de belles connaissances à Cambridge et à Oxford, il s'en est allé dans l'Apennin cen-

tral, flâner pendant de longues journées devant les fresques des primitifs, fouiller les bibliothèques de couvents solitaires et haut perchés, vagabonder tout seul, vivre de la vie du peuple, se griser d'art, d'érudition, de liberté, de belle jeunesse. De cette seconde éducation, si forte, il lui en reste autant que de la première. Et ce protestant se trouve libre penseur, cet homme régulier, rigide dans ses mœurs, ayant l'horreur de la dette, ce bourgeois, se trouve quand même un peu bohème. Bien pris dans sa petite taille d'athlète ramassé, il a des gestes plus larges, plus fréquents, que les Anglais n'en ont d'habitude. Sa parole est chaude et, au besoin, agressive; elle ne vous lâche pas avant de vous avoir convaincu. Des yeux perçants, un nez aquilin, une abondante chevelure noire, un teint basané, lui donnent un faux air d'Italien. Aussi bien a-t-on beaucoup dit qu'il avait de qui tenir. La famille Browning, comme la famille Barrett, est originaire des Antilles. La grand'mère du poète, en sa jeunesse, quoique fort belle, y était assez mal vue par les Anglais de Saint-Kit's : ils la trouvaient un peu trop noire. D'autre part, sa mère était née Wiedemann: et l'on a prétendu, sans le prouver, que les Wiedemann, de Hambourg, étaient de race juive. Optimiste désabusé, psychologue génial, Robert Browning ferait de la sorte le pendant anglo-saxon d'Alexandre Dumas fils...

En face de la charmante recluse dont il s'éprend avec une fougue singulière, Browning se révolte aussitôt contre cette existence séquestrée qui l'a faite pourtant telle qu'il l'adore. Presque tout de suite, et autant pour elle que pour lui, il conçoit le projet de la tirer de là. Rien n'exalte une passion comme de sentir que l'être adoré a besoin de notre dévouement. L'amour de Browning devient vite une espèce de sort jeté. « J'aimerais mieux, dit-il, m'asseoir une heure par jour à ses côtés que tous les autres bonheurs de la terre. » Il la croit atteinte d'une maladie de la moelle épinière; et il inaugure leur amitié par une demande en mariage.

V

Qui n'admire aujourd'hui, en Angleterre, les *Sonnets traduits du portugais*? C'est la réponse de miss Barrett à son

amoureux, réponse qu'elle gardait pour elle seule, intimement cachée : lui-même ne devait la connaître qu'un peu après leur mariage... Ah! s'il l'avait lu, Browning, ce chef-d'œuvre de l'adoration et de l'humilité, aurait-il patienté seize mois avant de remporter la victoire définitive? Mais, de sa frêle voix patiente, elle disait simplement : « Non... » Malade, vouée aux souffrances et aux regrets, déjà flétrie, elle s'attendait à s'en aller bien vite, peut-être demain, et vivait ainsi, pas malheureuse, — elle était trop peu égoïste pour l'être, — mais dans un grand détachement, oiseau migrateur perché un instant au bord de notre jardin, sans aucune idée de s'y construire un nid. L'amour était pour elle l'amour de Dieu — ou bien une excellente matière à romances.

Puis cet homme vient la troubler, la douloureuse et gracile créature, vient réveiller en elle le cœur fervent qu'elle a si bien endormi par le sortilège des rêves. Homme de passion et de volonté, il lui parle en amoureux, mais il lui parle en maître. Il lui commande de quitter sa couche de malade et ce monde sombre, enchanté, de le suivre au dehors, par les rues et sur les routes ; il lui ordonne de goûter au miel du bonheur mortel, — ce miel aux parfums trop violents pour les êtres très délicats, cette douceur cruelle dont il est dit : *Gustans, gustavi, et ecce morior*... Vous concevez l'éblouissement, la terreur presque, le sentiment de l'impossible, du défendu. Et joignez à tout cela le scrupule poignant de la femme qui se sent trop vieille pour être aimée. Non, elle ne veut pas! Cela durerait trop peu. Et après... quelle chute pour elle ou bien quelle chaîne pour lui ! Elle aime mieux renoncer. — Ah ! parfois le renoncement peut devenir une bien mauvaise habitude ! — Ce front pâle et haut, cette bouche ferme, ces yeux directs et candides peuvent, à la rigueur, dire non : ils le disent... Et dans les veillées de la nuit, avec quelles larmes, avec quelle tendresse saignante, la pauvre grande artiste crée son magnifique chant d'amour !

Non, nous ne sommes point égaux devant l'amour,
C'est midi qui t'éclaire, et moi la fin du jour...
Je ne veux point ternir ta pourpre à ma poussière,
Je ne veux point verser mon poison dans ton verre ;

Te donner tout mon cœur c'est te donner trop peu;
Je ne veux que t'aimer tout bas et dire : « Adieu!... »

. . . .

Laisse-moi! — Désormais je ne serai plus seule :
L'odeur du raisin clair survit dans la liqueur.
Et ta présence heureuse embaume tout mon cœur...
Ton ombre me protège, et, quand mon cœur s'élance,
Dieu m'entend qui te nomme au fond de mon silence!

. . . .

Ah! si tu veux m'aimer, que ce soit par amour!
Ne dis pas : « J'aime en toi tes yeux et ton sourire,
J'aime ces mots heureux que ta lèvre a su dire... »
Ne me dis pas : « J'évoque en un doux souvenir
L'accord mystérieux qui m'a fait te bénir... »
Tout brise de l'amour les chaînes trop légères,
Quand il est né pour nous de choses passagères.

. . . .

Ne m'aime pas non plus par pitié de mes larmes :
Car trop vite, à ta voix, j'oublierais mes douleurs;
Ton haleine en mes yeux sècherait tous les pleurs,
Et je perdrais pour toi ce qui faisait mes charmes...
Non, si tu veux m'aimer que ton amour soit tel :
Adore uniquement ce que j'ai d'immortel.

Hélas! je ne sais pas faire les vers français, et ces choses-là ne s'écrivent pas en prose... Il faut lire en anglais ces poésies d'amour, ce roman d'un cœur très passionné qui renonce, qui se lamente, qui se trouble, qui cède enfin et se calme si doucement, dans un murmure de bonheur.

Browning n'en savait rien, nous l'avons dit. Mais il était psychologue, grand connaisseur d'âmes; il savait qu'il tenait là une des plus rares, une des plus ardentes, une des plus pures qui aient existé. :

O Lyric Love half, angel and half bird,
And all a wonder and a wild desire[1]*!*

Il savait aussi que c'était la femme faite à son image, unique au monde, fort différente de lui par mille circonstances extérieures, et pourtant que leur accord devait parfaire enfin

1. Amour lyrique, mi-ange et mi-oiseau,
Tout prodige et fou désir!
(Robert Browning. — Préface de *The Ring and the Book.*)

l'harmonie de sa conscience, de son imagination et de sa pensée. Tout est là : il le sentait bien. La disparité d'âge et d'éducation, le manque de santé même, n'étaient plus que de légers inconvénients sur lesquels on passait sans presque les apercevoir.

Il était fort pauvre, lui, personnellement, et miss Barrett, élevée dans le luxe, dépendait absolument d'un père opposé, dans le principe, à tout projet de mariage : elle était donc plus pauvre encore que lui, avec des habitudes de femme riche. La grande poétesse, qui savait tant de choses, n'a jamais su s'habiller toute seule, sans l'aide de sa fidèle Wilson. Quand elle se déplaçait, on commandait pour elle une voiture spéciale à mille ressorts. Fleur de serre, rare et coûteuse, comment supporterait-elle la vie, telle qu'elle est faite aux pauvres? Dans son intérêt à elle, ne fallait-il pas renoncer au rêve de leurs cœurs? Avec quelques mille francs de rente et sans aucun emploi, comment la soutenir, la rendre heureuse?... Mais Browning était plus qu'un volontaire. Il était une de ces âmes rares, où certaines idées apparaissent d'une façon si nette et si impérieuse, que leur seule contemplation entraîne de certaines suites pratiques presque sans effort conscient. Laisser son Elizabeth dans sa prison, la laisser s'engourdir dans l'inertie de la tristesse, lui aurait semblé une conduite indigne. Il l'aimait assez pour affronter, pour lui faire affronter même une vie de privations. Et il se tenait là, imperturbable, sourd à ses paroles, fixant sur elle des yeux ardents, et ne se lassant par de répéter, comme le Rédempteur . « Lève-toi de ton lit, et viens!... »

VI

Mais si la passion attirait la pauvre Elizabeth vers celui qui devait être son sauveur, la tendresse, la reconnaissance filiale la retenaient bien fort au vieux logis. Comment quitter ce père qui avait écouté ses premiers balbutiements de poète?

Le malheureux ne se doutait guère du drame qui se jouait dans le cœur de sa fille. Il trouvait fort bien, sans doute, que

ce jeune Browning vînt la distraire un peu, de temps à autre. Mais Elizabeth avait près de quarante ans; elle était une femme célèbre; elle était la fille aînée de M. Barrett, et, comme telle, solidement établie dans cette opulente bourgeoisie anglaise qui se confond, ou peu s'en faut, avec la petite noblesse. Et puis, elle était si malade, pauvre chérie! C'était une muse, un ange. Ce n'était presque plus une femme... Comment supposer que ce jeune homme allait s'éprendre d'elle, ou elle de lui?... « Mes frères — écrit un jour Elizabeth à une amie — mes frères n'ont jamais pu admettre qu'on puisse entrer en ménage avec moins de cinquante mille francs de rente. » Et pour elle, « Ba », la petite muse qui était son orgueil intime et l'objet de sa tendresse jalouse, M. Barrett aurait trouvé tout mariage possible une mésalliance et un péril.

Il avait toujours été le héros de sa fille, et ne l'ignorait pas. « C'est un homme fort », disait-elle; et, comme tous les malades, elle adorait la force. Quand elle entendait son pas dans l'escalier, son cœur frêle battait à se rompre. « Papa » était pour elle ce quelqu'un d'intègre et de solide, d'inattaquable, qui vous protège, que rêve toute femme vraiment femme.

Dans les lettres de sa fille on voit M. Barrett sous un aspect assez aimable. Je l'avais toujours imaginé pareil au terrible M. Osborne de *Vanity Fair*. Eh bien, non : c'est un homme autoritaire, mais sensible, gai, un peu taquin. Elizabeth tenait de lui, en somme, avec moins d'orgueil, plus de générosité, et surtout sans cette rancune tenace qui gâtait le caractère du père.

Cependant, pour la première fois sans doute, Elizabeth commence à s'ennuyer. Durant tout le cours de son interminable maladie, elle s'était montrée douce envers le destin, soumise, résignée. On aurait dit qu'elle avait oublié ce que peut être une vie normale. Comment s'inquiéter des facultés absentes? elle en avait perdu jusqu'au souvenir. Et voici que, dans ses lettres, une note nouvelle résonne tout à coup. Enfin elle se plaint, la douce Elizabeth : elle trouve qu'elle mène « une existence d'huître »; et le moyen de s'en contenter?... Évidemment, c'est Robert Browning qui a opéré ce miracle

des plus rares : dégoûter un malade nerveux de son mal, faire que la santé, la vie normale, avec sa terrible dépense d'énergie, ses heurts quotidiens, ses devoirs accablants, ne l'effraye plus, le tente presque. Pour la première fois, miss Barrett interroge sérieusement ses médecins, tâche de s'assurer des chances d'une guérison possible. La phtisie, paraît-il, a pu être enrayée presque en ses débuts ; mais le cœur bat bien vite, le système nerveux, toujours trop vibrant, pèche à la fois par surexcitation et par épuisement.

Rien pourtant qui ne se puisse guérir avec du soleil, du grand air à flots, du calme, et, s'il est possible, un peu de bonheur. « Un hiver à Pise pourrait accomplir le miracle », déclare le docteur Chambers, qui sans doute se fie au changement de milieu presque autant qu'au soleil d'Italie. Et voici miss Barrett transfigurée, tout son être tendu vers cet espoir de guérison, toute sa volonté concentrée sur cet hiver à Pise qui doit la sauver. Car la santé, à présent, c'est bien autre chose que la santé, c'est le bonheur, c'est l'amour.

Il faut avouer que dans cette conjoncture M. Barrett s'est montré bien maladroit. A soixante ans passés, on n'aime guère que sa maison soit désorganisée, ses habitudes interrompues, et moins encore aime-t-on se séparer de ce que l'on adore. Peut-être aussi se rappelait-il les difficultés de l'installation à Torquay, et la mort tragique d'Edward, et la terrible rechute d'Elizabeth : ce déplacement-là, conseillé aussi par la Faculté, n'avait pas eu de suites heureuses. Si sa fille allait à Pise, il fallait qu'elle emmenât au moins une de ses sœurs, un de ses frères, plusieurs domestiques. Que d'ennuis, que de frais, que de séparations ! Pourquoi ne pouvait-elle pas rester tranquille chez elle, comme elle l'avait toujours fait ? On était bien ainsi, tous réunis sous le toit familial. Sans doute, le père était un peu blessé de ce que sa fille, la maîtresse de sa maison, pût concevoir si froidement l'idée d'une si longue absence. En refusant de la laisser partir, il ne se sentait pas égoïste, mais prudent, ce qui bien souvent revient au même. Il ne s'est jamais dit qu'il demandait à sa fille, en somme, le sacrifice d'Iphigénie : et un sacrifice inutile, sans aucune raison qui pût l'ennoblir par la pensée d'une nécessité supérieure. Il ne faut jamais faire ces sacrifices-là.

Encore, s'il l'avait demandé avec tendresse, en laissant voir cette affection rare dont la profondeur et l'inquiétude font pardonner l'égoïsme!... Il se contenta de grogner un « non » tout sec. Et la vibrante Elizabeth, blessée au cœur, se détourna de lui.

D'autre part, Browning, lui, ne lâchait pas son projet. Dévoué, absolu, il est enchanté, au fond, de ne plus voir à sa bien-aimée d'espoir qu'en lui. Qu'elle quitte tout, qu'elle le suive là-bas, au soleil : il se fait fort de la guérir! Et elle disait toujours (mais de plus en plus faiblement) : « Je suis trop âgée, trop triste, trop malade; je vous ferais un trop pauvre cadeau. Je ne puis vous charger de la sorte... » Dans la bouche d'une femme qui aime, ces « non-là » sont une façon de dire oui, et ce n'est certes pas la moins passionnée. C'est la traduction en prose des *Sonnets traduits du portugais;* et nous savons que la série aboutit à un enlèvement.

Un jour, aux approches de cet hiver redouté qu'elle aurait dû passer en Italie, miss Barret disait à son amoureux :

— Je vais mourir cet hiver, j'en suis convaincue!...

— Et si vous ne mourez pas? Si vous n'allez pas plus mal au printemps prochain?

— Oh! alors...

Et, à moitié incrédule, à moitié heureuse, elle se laisse aller à la dérive, soit vers la mort, soit vers l'amour.

Cet hiver-là, l'hiver de 1845-1846, fut un prodige de douceur. Trois fois par quinzaine, en apportant des fleurs fraîches à sa malade, Robert Browning pouvait constater qu'elle regagnait des forces. Au printemps, il réclama la main de sa fiancée; et, se sentant désormais sûr de la victoire, il se montrait doux, patient, magnanime, quand elle demandait délai sur délai, répit après répit, n'osant plus aborder ce sujet terrible avec son père...

Elle eut tort. Mais elle était si faible, si fatiguée! Elle redoutait tant les colères furieuses du vieux planteur! Elle savait si bien qu'une scène pareille pouvait compromettre à tout jamais la petite somme de santé si péniblement acquise!... Allons, mademoiselle, vous auriez mieux fait d'aller trouver le vieux père assis seul et maussade dans son cabinet, puis, ayant subi sa rage, de sortir au bras de M. Browning.

Mais vous êtes une délicieuse petite princesse de rêve, une malade, un ange, par-dessus le marché; et nous vous aimons bien plus pour avoir eu quelque humaine faiblesse. Hélas! vous aurez à le payer cher, cet instant de pusillanimité. Le vieux père ainsi berné, trompé dans son plus cher attachement, jamais auprès de lui vous ne rentrerez en grâce.

Mais le temps s'écoule, l'hiver s'approche de nouveau; il faut prendre un parti, car, une fois revenus la bise et le brouillard, miss Barrett sera condamnée à passer encore six mois dans sa chambre. La voix de Browning se fait insistante. Et un matin, sans un mot à personne, sans un baiser d'adieu, accompagnée seulement de sa fidèle servante et de son épagneul, Elizabeth se rend, plus morte que vive, à l'église de Saint-Pancras.

C'était le 12 septembre 1846. Notre ménage de poètes, si heureux pourtant, devait passer par plus d'un moment difficile. Mais Robert Browning, de l'exil volontaire où il conduit sa femme, ne reviendra jamais à Londres sans aller toucher de ses genoux et baiser dévotieusement le seuil poussiéreux et usé de l'église mesquine qui pour tous les deux fut le portique de la Vie Nouvelle.

MARY JAMES DARMESTETER

(La fin prochainement.)

LE DÉSIR[1]

— JOURNAL D'UN MARI —

25 mars.

Ce journal, qui m'avait séduit tout d'abord, puis paru insipide et inutile, finit par m'intéresser au dernier point. C'est en étudiant ses impressions, en les précisant le plus concieneusement possible, que l'on parvient à en dégager toute la signification, toute la portée. Et quelle acuité d'observation, quelle intuition des causes déterminantes on acquiert ! Le génie littéraire de ce temps tient moins dans la fougue des qualités inventives, que dans la froide sagesse du raisonnement, et le précieux talent de déduire. Le formulaire des romans est devenu celui des problèmes : — Telle situation étant donnée, qu'en résulte-t-il, quelles conclusions doit-on en tirer ?

Il suffit d'un peu de réflexion et de patience pour trouver juste ; et c'est ainsi qu'il m'est apparu de la façon la plus claire, que si Denise ne m'aime pas, si je lui inspire une si évidente répugnance, c'est qu'il existe en son cœur, un sentiment qui a droit de priorité exclusive, et qu'elle se garde toute à un souvenir.

Pourquoi m'a-t-elle épousé ? Voilà qui est encore d'une

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

simplicité élémentaire : parce qu'elle a été, ou méconnue ou trahie ; et qu'en pareil cas, par fierté rancunière, pour infliger à d'autres, une leçon qui les atteint surtout elles-mêmes, les femmes épousent n'importe qui, un passant. J'ai été, moi, ce monsieur quelconque, de qui l'on n'exige généralement que des qualités extérieures, de l'élégance, du tact, un peu d'esprit superficiel et de suffisantes grâces pour justifier cette bravade, que l'on s'est consolée en lui, et qu'on peut l'aimer.

Un moment, j'ai cru qu'il y avait chez Denise une aversion instinctive et insurmontable de l'amour Mais non, ma femme n'est pas à ce point une exception. Sous ses résignations farouches et ses décourageantes froideurs, je la pressens d'un tempérament normal, équilibré, d'une nature pareille aux autres, anxieuse seulement d'un choix à faire, s'il n'est déjà fait, et attendant son heure d'aimer.

Cela, je l'avoue, ne laisse pas que de froisser mon amour-propre et de me causer quelque émoi. Je n'aime pas Denise pourtant, c'est-à-dire que mon goût très vif pour elle ne se hausse pas au niveau d'une tendresse ombrageuse. Si j'étais moralement sûr que cette fidélité qu'elle garde à un inconnu, fût et restât toujours purement sentimentale, qu'elle ne l'aimât qu'avec son cœur, je n'en serais pas autrement jaloux : mais la menace proche ou lointaine de l'amant vainqueur, éveille en moi des terreurs profondes. Puis mon orgueil se cabre, et j'appelle, pour ruser avec moi-même, les lieux communs de la morale bourgeoise ; je me dis : « Il est naturel que je pense ainsi, que je m'insurge par avance contre une trahison possible de Denise ; ma dignité, mon honneur sont en jeu... » Mais je me rends compte aussitôt de la fausseté de ce raisonnement, et de sa détresse. La dignité, l'honneur ! formules larges et conventionnelles qui changent suivant les classes sociales, les races et les climats, apanages exclusivement personnels, que l'on a l'imbécile manie de partager avec le prochain, au seul effet de combattre ses exigences et de limiter ses droits... on n'est indigne ou déshonoré que par soi, en somme... Alors pourquoi mes inquiétudes, à cet égard, mes angoisses, d'une fatalité si vulgaire ?... Toutes mes maîtresses m'ont trompé, je l'ai su, et je n'en ai point souffert... Il est vrai de dire qu'elles m'avaient aimé d'abord, que je

n'avais plus rien à espérer, à désirer d'elles... Denise reste pour moi une étrangère, elle me défie et m'éloigne de toutes ses passivités, elle oppose à mes caresses une inconscience d'hypnotisée, une inertie de morte. Si je lui suis complètement indifférent en principe, je comprends qu'à certaines heures je lui fais horreur : et cela m'attache à elle, me stimule et m'irrite; et voilà le vrai motif de mes révoltes jalouses. Je ne veux pas que cette femme, qui se refuse si implacablement à moi, en arrive un jour à se donner toute à un autre...

Maintenant c'est en moi une obsession. Quel sera ou plutôt quel est cet autre?... Car il existe déjà dans l'esprit de Denise, je le sens, j'en suis sûr. Quel visage a-t-il? quelle est sa situation, sa valeur de chic, son intelligence?... Est-ce que je me suis déjà rencontré avec lui?... est-il de mes connaissances?... J'ai déjà commencé ici, dans le rayon, une minutieuse enquête, car nous ne vivons plus seuls, Dieu merci ! Les invités nous sont, à Denise et à moi, une contenance nécessaire, et tout le pays défile à Santeuil... Rien encore de ce côté, aucun indice, aucune donnée plausible. Ce monde, qui exagère la gaieté et le bruit autour des pauvres plaisirs qu'il prend, reste malgré tout d'une naïveté d'intentions, d'une pureté de mœurs rassurantes. Ce ne sont que familles banales et nombreuses, composées de pères nobles, de graves duègnes, de fades ingénues et d'insignifiants amoureux. Tous ces gens-là sont en parfaite santé physique et morale ; ils se font de la vie une idée très simple, basée sur d'immuables principes. De-ci, de-là, quelques flirts raisonnés, des ébats timides sous l'œil protecteur des parents, qui marient d'abord les fortunes. Et, comme exception confirmant la règle, comme faibles protestataires devant ces traditions d'existences rangées, d'unions prolifiques, deux célibataires sans importance, dont l'âge mûr et les habitudes actives s'accommodent de l'isolement : un certain monsieur de Maloisel, affolé d'agriculture, qui lâche sur le pays des torrents de cidre, bombarde l'Angleterre de ses légumes ; et le vicomte Hugues de Plancoët, un obscur descendant de Duguay-Trouin, qui vit sur un voilier, armé pour les signaux d'évolutions, de deux couleuvrines, et se donne, en pêchant des bars et des limandes, l'illusion d'écumer la mer.

Nous avons reçu plusieurs fois leur visite. Ils parlent peu, boivent sec et paraissent ignorer la femme. Ce serait du reste faire injure à Denise, de supposer qu'une de ces deux brutes ait pu, même en un jour d'ennui, attirer son attention.

Donc *l'autre* n'est pas ici, et je n'ai pour l'instant rien à craindre. Dès lors, malgré l'hostilité de ma femme, les jeux innocents des familles nombreuses et le peu de parti à tirer des deux célibataires, le séjour de Santeuil me paraît supportable. Je ne m'y ennuie pas outre mesure. J'y voudrais rester sinon jusqu'à la guérison complète, du moins jusqu'à la convalescence : car il est évident que je traverse une crise. Être jaloux de sa femme, et jaloux sans motif réel, en somme, remonter à tâtons dans le passé, fouiller des yeux l'avenir, se forger de toutes pièces un épouvantail qui se dresse partout sur vos pas, hante vos jours et vos nuits, voilà qui est d'une gravité exceptionnelle; et j'ai de moi-même le plus grand souci. Il y a là, je le crains, un cas pathologique, les symptômes d'une lésion. Ma pensée vagabonde avec une extraordinaire fantaisie, passe du bleu au noir, du doute à la confiance, des plus fermes résolutions aux plus chancelantes incertitudes. Je me dis parfois : « C'est une névrose, une simple neurasthénie, provenant d'un changement brusque d'habitudes, d'une façon de vivre si différente de celle que j'avais. Ce qui m'énerve, me met ainsi l'esprit à la torture, c'est le repos pris à trop forte dose, l'oisiveté dissolvante... il y a en moi des forces enchaînées, des activités qui ne peuvent se faire jour. Je devrais partir d'ici, voyager, changer d'horizon, voir d'autres visages de femme... »

A certains jours, j'en veux à Denise d'être si jolie et de me captiver à ce point. Il y a pourtant des yeux qui valent ses yeux, des lèvres aussi attirantes que les siennes. J'ai le souvenir de cheveux plus soyeux, de tailles plus souples encore, et rien ne tressaille en moi à leur évocation. Il faudrait que je les retrouve, que je puisse à nouveau les apprécier, orienter ailleurs mon désir; mais il me semble que j'y aurais quelque peine. Les sens sont-ils donc en amour aussi exclusifs que le cœur, et ne peut-on se guérir de vouloir une femme par la possession d'autres plus belles?...

Puis, surtout ce qui me fait hésiter, me retient ici, c'est

cette appréhension de l'inconnu, la crainte de celui qui se trouvera fatalement sur notre route et que Denise aimera. Quelle pusillanimité ridicule!... Je me prends à déplorer de n'être pas né en Orient, où la femme est un bien mis sous séquestre, une propriété privée, entourée de gardiens et de grilles, et où personne n'a accès, à l'exception du maître. Je serais volontiers de ces sages qui ne se fient qu'à la solidité des verrous et à l'épaisseur des murailles, de ces avares qui se barricadent pour compter leur trésor et estiment que sa valeur se décuple par le mystère dont ils l'entourent, la certitude qu'ils ont d'être toujours seuls à en jouir. Comme ces philosophes à turbans connaissent la femme et comprennent merveilleusement l'amour!

2 avril.

Mes beaux-parents sont arrivés ce matin sans crier gare. Ils voulaient nous surprendre, tomber tout d'un coup dans notre intimité, pour mieux juger sans doute à quel degré nous en sommes. Ils ont des regards aigus, des questions insinuantes, une curiosité farfouilleuse qui m'agace terriblement. M. de Saint-Pryeux, surtout, avec ses façons de dodeliner de la tête, de caresser sa barbe et d'affirmer en toussotant :

— Allons, je vois que vous vous entendez très bien avec Denise, et que vous êtes parfaitement heureux...

Son accent me laisse à entendre qu'il avait des raisons sérieuses d'en douter; et il ne me regarde pas en disant cela : ses yeux vont à ma femme, cherchent à pénétrer sa pensée. C'est moins une félicitation qu'il m'adresse qu'une interrogation qu'il lui pose.

Très bien, physiquement, M. de Saint-Pryeux, même un peu théâtre, avec son élégance à la jeune, la mise en valeur de ses formes robustes et sveltes, et là-dessus la coquetterie des cheveux blancs; une coiffure à frimas qui encadre joliment ses joues roses, ses sourcils noirs, ses yeux fort beaux où luisent derrière le monocle à large ruban de moire toute sorte d'ardeurs tardives. Il a dû être fort aimé des femmes et les aime encore. Ses mouchoirs sont des cassolettes de parfums rares; et un éternel printemps fleurit ses boutonnières. Il a l'ostentation de ses mains et de ses dents, choisit ses

mots, soigne ses intonations, étudie chacune de ses poses. L'amour qu'il a de soi et les joies que cela lui donne lui sont un précieux secret d'eau de Jouvence. Cet homme mourra dans un sourire, comme d'autres s'endorment. Je l'admire et je l'envie.

Madame de Saint-Pryeux, elle, a le regard éteint, le visage ravagé de celles qu'une déception, une tristesse lente ont minées, et qui n'ont pu trouver le courage d'une diversion. Ce soleil près d'elle a dû l'épanouir tout d'abord, puis il l'a flétrie, consumée, comme ces fleurs d'automne que les matinées de givre ont fléchies sur leur tige, et que la rayonnante chaleur des après-midi achève de tuer. C'est généralement la destinée des femmes qui ont épousé des hommes très beaux. Elles s'étiolent en craintes vaines, en jalousies impuissantes, elles luttent, puis se découragent et se soumettent; et l'âge vient hâtivement, les ride et les courbe : il ne reste plus d'elles qu'une vision tourmentée, une ombre imprécise, le pâle et triste reflet de ce qu'elles furent jadis.

Cette résignation de sacrifice, que je sens en elle, a suffi à me rendre madame de Saint-Pryeux fort sympathique. Tantôt, nous avons longuement causé ensemble, tandis que Denise et son père partaient en buggy pour Dinard. La journée était belle, exceptionnellement douce, sans brouillards, ni vent... Nous avons d'abord erré à travers le parc, qui s'étend loin dans l'intérieur des terres : puis le miroitement bleu de la mer nous a attirés, et nous nous sommes acheminés, pas à pas, vers une pointe rocheuse des falaises, où nous nous sommes assis l'un près de l'autre, en vieux amis qui ont des confidences à se faire. Il y a eu pourtant d'abord un long silence. Madame de Saint-Pryeux détournait la tête, regardait la ligne frangée d'écume qui bruissait en de larges et profonds soupirs sur le sable fauve. Elle sentait que j'allais parler de choses graves et se recueillait pour répondre. J'ai demandé brusquement :

— Êtes-vous de l'avis de M. de Saint-Pryeux, et croyez-vous que Denise me rende aussi heureux qu'il veut bien le supposer ?...

Elle aurait dû s'étonner, chercher en mes yeux une expli-

cation; son regard est resté, là-bas, très loin, tandis qu'elle balbutiait :

— Mais à en juger d'après les apparences...

— Vous n'êtes pas femme à conclure d'après elles, ai-je insisté; ce que je vous demande, c'est votre sentiment intime sur nous deux, votre opinion bien nette et bien franche, persuadé du reste qu'elle concorde avec la mienne.

Cette fois son regard s'est posé sur le mien, mais incertain, troublé, se défendant qu'à travers lui on pût deviner l'âme.

— Mais, vraiment, mon cher enfant, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Je précise donc, et je vous confie que Denise ne m'aime pas, qu'elle ne m'a jamais aimé; cela vous surprend-il beaucoup?...

— Cela me trouble profondément et me chagrine... Êtes-vous sûr de ce que vous avancez?... au début du mariage, il y a parfois chez la femme des hésitations, des réserves si excusables, et l'on prend cela pour de la froideur... parce que cette femme ne s'est pas jetée tout de suite dans vos bras, vous en concluez qu'elle est incapable de tendresse... voyons, sur quoi vous basez-vous... quelles sont vos données?...

— Croyez bien, répliquai-je, que j'ai fait la part de tout ce que vous dites. Sans être en amour d'une excessive patience sentimentale, je me suis pourtant rendu compte qu'il y avait avec ma femme des formes à observer, des étapes à franchir. J'ai été le postulant le plus humble, l'époux le plus courtois; j'ai trouvé des phrases heureuses, des accents sincères qui auraient dû rassurer Denise, lui faire comprendre qu'elle pouvait se confier à moi...

— Tout ne tient pas dans les phrases, soupira madame de Saint-Pryeux.

— Aussi n'ai-je pas insisté outre mesure quand j'ai constaté le peu d'effet des miennes... et puis je sentais chez Denise un tel parti pris de ne pas les entendre, une volonté si ferme de résistance : comprenez-vous? elle n'avait pas l'anxiété, mais le mépris de l'amour, du mien du moins... et alors mes scrupules s'en sont allés... après l'amant timide aux touchants discours, j'ai été le mari sans phrases... il y a des cas où cela réussit, je dois confesser que le mien n'est pas du nombre...

— Toutefois, interrogea faiblement madame de Saint-Pryeux, Denise ne se refuse pas à être votre femme?...

— Mon Dieu non, ça ne va pas jusque-là. Elle est dans le devoir la soumission même, une soumission qui touche à l'héroïsme et finit par me désarmer; mes paroles tendres, mes assurances d'amour se heurtent à une insensibilité implacable. Vous admettrez dès lors que cette attitude de Denise m'ait commandé quelque réserve, et que j'aie trouvé en ma dignité de galant homme la force de renoncer à d'aussi pénibles épreuves...

Madame de Saint-Pryeux m'a regardé avec stupeur.

— D'y renoncer entièrement, pour toujours?... Mais c'est imprudent, c'est fou... Denise est jeune, jolie, elle a besoin d'un protecteur, d'un ami, d'une affection très sûre qui s'impose à elle et la guide.

— Oui, sans doute, ai-je approuvé froidement, il y a tant d'embûches dans la vie!... J'en sais quelque chose... mais le rôle me paraît d'autant plus délicat à tenir qu'il est sans utilité aucune...

— Pourquoi cela?...

— Parce que si on a quelque chance de conjurer les éventualités, on ne peut pas aller contre ce qui est déjà... soyez convaincue que je ne m'illusionne pas là-dessus le moins du monde. Denise sait ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, où elle va, et je me déclare incapable de l'en distraire... Une seule chose pourrait, sinon me valoir de l'autorité sur elle, du moins me ménager quelque influence préservatrice... une chose que vous savez et que vous devez me dire.

— Moi! quoi donc?

J'ai pris mon temps pour répondre :

— Le nom de celui qu'elle a aimé, qu'elle aime encore, et qu'elle aurait bien dû épouser à ma place...

Madame de Saint-Pryeux s'est levée d'un sursaut, les yeux effarés, ses joues bises devenues pourpres.

— Maxime, mon enfant, que dites-vous là! Vous n'y songez pas... mais Denise n'a aimé, n'aime personne... Comment admettre qu'elle aurait consenti à devenir votre femme, et que nous-mêmes, son père et moi...

Mais son émotion était si vive que le reste de ses protes-

tations s'est perdu en paroles confuses. Je l'ai forcée doucement à se rasseoir. Ses mains tremblaient dans les miennes et son regard m'implorait.

— Calmez-vous, ce n'est pas vous que j'accuse. Je crois que vous avez été tenue en dehors de tout, qu'on n'a point requis votre consentement ni sollicité vos avis ; mais vous savez ce qui s'est passé et je vous supplie de me le dire... que craignez-vous de moi ? mes rancunes contre Denise, un esprit de vengeance qui me pousserait à quelque éclat ridicule ?... Non, rassurez-vous : j'ai toujours eu horreur des grands mots, des grands gestes, des situations violentes où l'on se montre brutal, maladroit et poncif, je redoute surtout le scandale pour son incorrection... Et puis il s'agit bien de cela !... J'aime ma femme, je veux être pour elle ce que vous dites, un soutien vigilant, un ami sûr, je veux la défendre contre les autres, contre elle-même... mais encore faut-il que je sache où est le danger, et en quoi ou plutôt en qui il consiste...

Madame de Saint-Pryeux avait eu le temps de se ressaisir. Elle a répondu en secouant négativement la tête :

— Vous vous méprenez, je vous assure... Denise est une sentimentale, une romanesque ; elle a pu avoir des fantaisies, de ces passionnettes d'un soir qui tiennent toutes entre un pas-de-quatre et une figure de cotillon... Quelle est la jeune fille qui échappe à ces innocentes surprises ?... Mais en pareil cas, l'imagination seule court dans le bleu et le cœur reste libre... Non, Denise n'a vraiment aimé personne...

Et après un court silence, elle a continué, généralisant peu à peu, laissant sous forme d'aperçus philosophiques, de mélancoliques sentences, monter en elle et déborder le flot des tristesses anciennes.

— Vous prétendez qu'elle ne vous aime point ?... cela vient sans doute de la divergence de vos natures... S'il y a des âmes qui sympathisent et s'attirent, il y en a d'autres qu'on dirait ennemies instinctives, subissant la fatalité de haines ataviques... oui, les âmes, comme les êtres, se divisent en familles et en races, le tout est de savoir discerner et choisir... Et quand on s'est trompé, voyez-vous, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, quels que soient les dévouements, les sacrifices, à quelle hauteur d'abnégation, à quelle pro-

fondeur de souffrance que l'on arrive, rien ne touche l'âme rebelle, rien ne l'émeut...

— Et vous rangez Denise parmi ces âmes, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... et, d'abord, puis-je savoir moi... C'est à vous, mon cher enfant, de redoubler d'égards et de patience... J'avais tort d'affirmer que l'on n'arrive à rien par la tendresse, par la fidélité des soins et la délicatesse des concessions, auprès d'une femme surtout.

J'ai murmuré avec une intention sur laquelle on ne pouvait s'abuser :

— Denise ressemble beaucoup à son père.

— Je vois que vous jugez très mal M. de Saint-Pryeux, a-t-elle répliqué, et c'est de ma faute. J'ai eu des paroles imprudentes dont vous vous exagérez la portée. Alors même que je n'aurais pas été toujours heureuse avec mon mari, est-ce une raison pour déduire que vous souffrirez pareillement avec Denise?... La situation n'est plus la même. Vous avez l'indépendance dont je n'aurais su que faire, l'autorité qui me manquait. Et moi, d'ailleurs, ai-je su m'y prendre pour être heureuse? n'ai-je pas trop demandé?... On se fait de tels monstres des tentations vulgaires qui vous assaillent, vous autres hommes, des caprices pervers où s'égarent vos trahisons d'amour!... on a à lutter éternellement contre tant d'autres!... Croyez-moi, Denise peut ressembler à son père, elle peut en avoir les séductions dangereuses, les égoïsmes blessants, mais cela ne saurait entraîner les mêmes conséquences parce qu'elle est femme... et, si vous croyez vraiment à sa sécheresse de cœur, ce serait pour vous la meilleure des garanties...

Là-dessus, elle s'est levée, m'a tendu la main.

— Mon cher Maxime, nous venons d'ergoter en pure perte, il faut agir... Voulez-vous que je parle à Denise, que je lui fasse comprendre...

Mais je l'ai arrêtée aussitôt.

— Non, non, pas cela, je vous en prie. Je réclame de vous, au contraire, la neutralité la plus absolue.

Puis, comme elle se taisait, perplexe, avec l'évidente arrière-pensée d'avertir sa fille et de la mettre en garde :

— Jurez-moi que tout ce que nous avons dit restera entre nous, que Denise surtout n'en saura rien.

Et, après une courte hésitation où protestaient ses solidarités de femme et ses sollicitudes de mère :

— Je vous le jure, mon ami.

— Bien ! ai-je approuvé un peu sèchement ; votre discrétion envers moi me donne toute confiance. Je vous ai demandé une chose, qu'en y réfléchissant bien, vous ne pouviez me dire. Laissez-moi donc toute liberté de la déchiffrer patiemment et de parer, comme je le jugerai bon, aux éventualités qu'elle comporte.

Elle a fait un mouvement, ses lèvres ont frémi comme si elle allait parler ; mais, intercéder pour Denise, réclamer mon indulgence, n'était-ce pas avouer ses torts envers moi, confirmer indirectement mes soupçons ?... Et elle a courbé la tête avec cette soumission craintive, cet air de renoncement et de lassitude qu'ont imprimé en elle les luttes vaines de toute une vie.

Nous sommes rentrés à Santeuil, causant, non sans effort, de choses quelconques. Denise et M. de Saint-Pryeux, déjà de retour, tuaient le temps en se livrant aux absorbantes combinaisons du *Jeu de Trafalgar*. Ma femme seule a levé la tête, nous a regardés curieusement, tandis que son père, profitant de la distraction, lui raflait une partie de son escadre. Elle se demandait évidemment si j'avais parlé d'elle, et ce que j'avais pu en dire : mais notre attitude très naturelle a paru la rassurer et, sur le cri de triomphe de M. de Saint-Pryeux, elle a volé au secours de ses vaisseaux en détresse...

... Maintenant je suis seul chez moi comme chaque soir. Je viens de transcrire tout cela le plus fidèlement possible. Une phrase surtout s'en dégage, une phrase remarquable dont je n'ai pas sondé tout d'abord la profondeur, et elle passe et repasse devant mes yeux, se loge sous mon front, me trotte dans la cervelle. Madame de Saint-Pryeux m'a dit :

« — Si vous croyez vraiment à sa sécheresse de cœur, ce serait pour vous la meilleure des garanties... »

Que je voudrais donc que cela fût ainsi, que Denise n'eût ni cœur ni sens, qu'elle fût une de ces natures ingrates,

incapables envers tous d'attachement, hostiles à toutes les tendresses. Pourquoi pas? Les monstres sont l'exception mais ils existent, et cela me serait un grand soulagement de découvrir chez Denise une telle difformité morale, accompagnée, en ce qui touche l'amour, de si radicales inaptitudes...

10 avril.

Voici enfin un indice sérieux, et je tiens sans doute le bout de la piste.

Ce matin, vers huit heures, comme je descendais de ma chambre, je me suis heurté à un homme courtaud, de mine apoplectique, qui, les mains derrière son dos, faisait les cent pas dans le vestibule. Tout de noir vêtu, les lèvres et le menton soigneusement rasés, le cou engoncé d'un foulard où s'étalaient en vagues, ses bajoues fibrillées de veines violâtres, il m'a donné tout d'abord l'impression d'un maître d'hôtel venant m'offrir ses services. Puis à son teint de soleil équatorial, à l'envergure puissante de ses pattes et au roulis de ses épaules renflées, j'ai cru deviner un marin commis-voyageur en curiosités exotiques. Par courbettes successives, il s'est avancé vers moi, le sourire timide

— Monsieur Aubertin, sans doute?

Et sur mon inclinaison affirmative, il m'a tendu la main avec une spontanéité qui m'a semblée hâtivement familière.

— Enchanté, monsieur, et très honoré, croyez-le bien... nous ne sommes pas tout à fait des étrangers l'un pour l'autre... J'ai connu monsieur votre père... Aubertin et Lescure. Ah bigre!... la première distillerie de France...

Certes, il n'y a rien là que de très honorable, et arracher à des pommes de terre ou à des betteraves leurs secrets alcooliques me paraît tout aussi malin que de faire œuvre d'artiste ou d'acquérir au prix d'incurables blessures la gloire militaire; mais cela m'agace toujours un peu quand on m'en parle. J'ai répondu avec une politesse glacée :

— La distillerie n'existe plus, monsieur, je l'ai déglutie de fond en comble, bâtiments, matériel et produits... Ah! je suis un rude gosier, je vous prie de le croire...

— Je le sais, monsieur, je le sais... à père avare fils pro-

digue, parbleu! c'est dans l'ordre, et cela n'altère en rien mes sympathies à votre égard, l'estime réelle que j'ai pour vous...

— Vous êtes bien bon!... mais à qui ai-je l'honneur?...

Il m'a trituré à nouveau les mains en manière d'excuses :

— En effet, j'aurais dû commencer par là : M^e Le Guirec, notaire à Dinard, le conseil, l'ami respectueux et dévoué de la famille de Saint-Pryeux depuis plus de trente ans... assez connu du reste... Je ne crains pas d'avancer que mon étude est la plus importante du pays... mes affaires m'appellent parfois fort loin... c'est ainsi que j'ai été mis en rapport avec monsieur votre père...

Et de plus en plus osé, il a passé son bras sous le mien, m'a cahoté en une promenade circulaire.

— J'étais absent ces temps derniers, ce qui explique mon retard à venir vous présenter mes respects... Madame Aubertin est en bonne santé? et monsieur et madame de Saint-Pryeux?... Un siècle que je ne les ai vus...

A la fin j'ai pu le gouverner vers le salon où nous nous sommes assis, et tout de suite avec sa désobligeante franchise de rustre érigé en arbitre des marchandages :

— Savez-vous que vous avez fait là une superbe affaire? Je me permets de vous en féliciter bien vivement.

J'ai répliqué de haut, mais sans produire le moindre effet :

— Une affaire?... laquelle?... Je vous avouerai, soit pour m'en flatter, soit pour m'en plaindre, que je suis très peu homme d'affaires.

Il a éclaté d'un gros rire où semblaient bruire des paperasses et s'entre-choquer des écus.

— Aux innocents les mains pleines alors... Je veux parler de votre mariage avec mademoiselle de Saint-Pryeux... ça, monsieur, c'est de la chance, on peut dire... Je ne fais pas seulement allusion à la noblesse de la famille qui est très ancienne mais aussi à sa fortune, la mieux établie, la plus liquide que je connaisse.

J'affirmai gravement.

— Il n'en a rien coulé dans mes doigts, rassurez-vous.

Me LeGuirec a écarquillé ses yeux, et dans sa face de terre cuite, sa bouche ouvrait un abîme de surprises. Puis il m'a broyé le genou d'un coup de patte.

— Ah ! je comprends, on vous a bouclé... le régime dotal... N'importe, monsieur, c'est encore de la chance, une grande chance, car enfin vous étiez dans une situation précaire, à la côte comme on dit... je le sais d'autant mieux, que c'est moi que l'on a chargé de prendre les renseignements d'usage.

— Ils étaient en tous points déplorables, n'est-ce pas?

— Mon Dieu ! on aurait pu souhaiter mieux, a convenu Me Le Guirec non sans indulgence, mais on était décidé à passer sur tout...

Et dans un grand geste qui semblait absoudre l'humanité de ses faiblesses.

— Que diable voulez-vous !... Quand l'amour s'en mêle...

— L'amour?

— Pardienne, vous le savez bien, mademoiselle Denise était folle de vous... Il n'y avait pas à dire mon bel ami... Je ne vous cacherai pas cependant que ce mariage a étonné pas mal de gens, moi le premier... Ce n'est pas vous froisser, j'espère...

— Comment donc ! Je suis on ne peut plus flatté que vous pensiez tout haut devant moi.

— Vous saisissez, n'est-ce pas? a renchéri le bonhomme avec un imperturbable sang-froid, dans ces vieilles familles, il y a des questions de principes, des traditions. qu'on n'est pas habitué à voir transgresser... Vous n'étiez ni riche, ni noble... et puis. on supposait à mademoiselle Denise d'autres idées...

J'ai tressailli. Ma voix a trahi une curiosité trop vive.

— Bah ! vraiment?... lesquelles?...

Alors Me Le Guirec s'est replié avec une prudence tardive ; un soupçon passait dans ses yeux.

— Si vous les ignorez, ce n'est pas à moi à vous les dire.

— Oh ! mon cher monsieur, me suis-je écrié de l'air le plus détaché que soulignait le plus confiant sourire, ça n'a

plus maintenant la moindre importance : ma femme m'adore, vous le constatez vous-même ; elle a franchi pour être à moi tous les préjugés, renversé tous les obstacles, je ne saurais donc m'alarmer qu'avant de me connaître elle ait, très légèrement sans doute, distingué quelqu'un...

— C'est juste, a approuvé M^e^ Le Guirec ; tout à votre avantage du reste, et votre amour-propre ne peut qu'en être flatté... Puis, je vous l'ai dit, ce n'étaient que des suppositions... on voit un homme jeune, libre, reçu dans une maison où il y a une jeune fille, vlan ! tout de suite on les marie.

J'ai eu un haussement d'épaules qui encourageait doucement.

— Un jeu comme un autre... il faut bien passer le temps... et ce jeune homme qui était reçu ici ?...

— Oh ! vous devez le connaître, de nom du moins, il a, paraît-il, quelque célébrité dans son genre... C'est un poète... il écrit des vers bizarres qui ne riment point, et se sert d'expressions que l'on chercherait en vain dans n'importe quel lexique... on trouve ça très beau, tout le monde se pâme... moi, monsieur, ça me stupéfie simplement, il me semble que c'est du chinois, de l'arabe, du hottentot, tout ce qu'on voudra excepté du français..., un soir, il a lu une grande machine qui s'appelait : *les Calices*... A la troisième strophe je somnolais, à la dixième j'ai ronflé... ç'a été un scandale... figurez-vous...

— Mais son nom ? ai-je interrompu, fort irrité de ce verbiage.

— Le marquis Jacques de Fonteneilles... Vous le connaissez ?...

— De réputation seulement. Quel homme est-ce ?...

M^e^ Le Guirec a avancé ses grosses lèvres bleuies dans une moue méprisante.

— Une poupée... j'entends par là un petit être délicat et chétif... pas de taille, pas de charpente... et de longs cheveux blonds bouclés qui lui retombent sur les épaules.

— Et Denise paraissait s'occuper beaucoup de lui ?...

— C'est-à-dire que mademoiselle de Saint-Pryeux appréciait fort son talent, le poète lui plaisait, comprenez-vous, car pour l'homme, je vous le répète, une poupée...

— Mais M. de Fonteneilles, comment était-il avec elle?...

— Eh! eh! voilà pourtant que ça vous tracasse, a claironné Me Le Guirec, repris de défiance. Rassurez-vous : monsieur de Fonteneilles était plutôt... comment dirai-je... distrait, indifférent... vous savez, ces gens à grands effets, ça ne regarde que soi, ça n'aime que soi au fond... Celui-là semblait marcher dans un rêve, planer au-dessus des pauvres intelligences que nous sommes. Il nous avait tous en parfait mépris et je suis bien sûr que jamais...

A ce moment M. de Pryeux a fait irruption, et je n'ai pu pousser plus loin mon enquête. Il était d'ailleurs à prévoir que soit par dissimulation, soit par ignorance, cet homme ne m'en dirait guère davantage, et je lui faisais grâce d'appréciations que j'avais lieu de croire suspectes. Je me suis donc esquivé, j'ai marché droit devant moi, à l'aventure, dans les allées du parc, où le printemps hâtif pointe des bourgeons sur les branches grêles, et j'ai réfléchi à tout cela, j'ai cherché à me faire une opinion. Le marquis de Fonteneilles, cela ne me dit pas grand'chose. J'ai entendu parler de lui, je sais qu'il existe, voilà tout, qu'il fréquente dans les cénacles décadents et officie dans les symbolistes chapelles ; un de ces ratés bruyants qui, dans le défilé littéraire, marchent en fifres d'avant-garde. Il a commis deux recueils de vers que les femmes récitent aux heures grises, où l'on éprouve le besoin de bercer de mots obscurs des impressions confuses : *les Aubes futures*, et *les Symphonies de Cristal*... mais je ne le connais pas en somme, je ne l'ai jamais rencontré; est-il d'aspect si malingre, de complexion si fantomatiquement illusoire que veut bien le dire Me Le Guirec?... Je ne puis me figurer un homme sans l'avoir vu, soupçonner ce qui se cache en lui de volonté, de ruse, d'intelligence ou de sottise sans avoir perçu sa silhouette, détaillé son allure, entendu le son de sa voix... Et l'indifférence de celui-là envers Denise!... comme c'est croyable s'il est homme, si ses yeux voient, si le sang circule dans ses veines, si sa chair ne s'est pas momifiée en la pure extase des joies intellectuelles!... L'enthousiasme de ma femme pour ce propagateur des formules nouvelles, cet illuminé du vers libre me paraît bien plus vraisemblable... Je m'explique maintenant ses idées subversives

en matière d'art, cette folie de snobisme qui l'emballe vers tout ce qu'elle ne peut définir ni comprendre. J'ai le secret de son admiration pour les paysages aveuglants, où sur l'herbe violette se dressent des arbres rouges, je vois le point de départ de sa philosophie abstraite, de ce mysticisme inquiet qui la fait chanceler entre Isis et Bouddha, l'attire vers l'occultisme, et la jette éperdue de mystères sur la poitrine insondable des Mages...

Au déjeuner, où l'on avait retenu Me Le Guirec, j'ai amené l'entretien sur l'évolution, où se débattent péniblement le théâtre et le livre, et prononcé incidemment le nom de Fonteneilles. Denise a redressé la tête et m'a regardé fixement.

— Vous le connaissez ?...

— Depuis peu.

Le notaire m'a lancé un regard de reproche et s'est mis à dévorer avec un claquement formidable des mâchoires. J'ai ajouté :

— Et cela me donne le désir de le connaître davantage pour le mieux apprécier... Il était de vos relations, je crois...

— Un garçon charmant a déclaré M. de Saint-Pryeux ; dans les nuages, mais il a pour cela l'excuse de son talent, puis sauvage comme tout artiste, sujet à éclipses... Nous l'avons vu beaucoup plus que nous ne le voyons maintenant.

— Il reviendra, soyez-en sûr... vous l'inviterez, n'est-ce pas, ma chère ?...

Denise, très rouge, a baissé les yeux sans répondre, tandis que Me Le Guirec, en train de boire, sursautait en une quinte de toux qui est allée jusqu'aux suffocations. On s'est empressé autour de lui, on lui a tapé dans le dos, et la crise passée, je ne me suis pas opposé à ce qu'on parlât d'autre chose... Je crois avoir été très naturel, d'une naïve inconscience qui doit rassurer Denise, lui faire supposer que le hasard seul a amené sur mes lèvres le nom de cet homme ; mais, alors même qu'elle n'en serait pas entièrement convaincue, j'ai sur elle cet avantage de ne plus douter. C'est le marquis de Fonteneilles qu'elle a aimé, qu'elle aime encore... Reste à savoir si ce mince poète chimérique, aux prétentions de symbole, a réellement l'étoffe d'un amant.

22 avril.

Les journées passent lentes, monotones. M. de Saint-Pryeux commence à s'ennuyer sérieusement. Son frais visage s'embrume de mélancolie, sa parole devient rare, traînante, et je le vois, maintes fois, se détourner pour cacher cette convulsive grimace qui présage le bâillement. Vingt jours, c'est tout ce qu'il peut supporter de vie familiale et de province. Paris lui manque, avec sa foule grouillante, son animation de fête, ses lumières, ses théâtres, son défilé de petites femmes qui aiguillent la flânerie des passants : et je sens en lui l'amertume des frais inutiles, l'illusion décevante de se mettre chaque soir en habit, pour nous seuls, de se parfumer et de se fleurir. Avant-hier il m'a demandé :

— Comptez-vous rester longtemps ici ?

J'ai répondu avec un sourire contraint :

— Mais cela dépend de Denise. Ma situation dans le ménage m'oblige, en toutes choses, à l'expectative.

— Voulez-vous dire que la séparation des apports vous est un obstacle, ou du moins une gêne ?... Mais c'est stupide, mon bon ami, il y a des revenus communs dont vous avez la gérance en somme, c'est-à-dire la libre disposition.

— Sans doute, ai-je approuvé, mais je suis, même en cela, d'une discrétion ridicule... Puis vous l'avouerai-je, je ne m'ennuie pas trop ici, c'est le grand repos, la torpeur bienfaisante et réparatrice...

— Méfiez-vous, mon cher, s'est écrié M. de Pryeux avec une grave sollicitude, vous allez prendre du ventre... Après tout je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et Denise me ferait une scène, si elle savait que je vous prêche si tôt l'envolée du nid... Elle est très gentille avec vous, Denise.

— Oui, nous nous comprenons à merveille... Je dois m'en attribuer quelque mérite. J'ai su ménager ses sentiments, me soumettre à ses idées... on arrive surtout au bonheur des autres par l'effacement de soi.

— Vous êtes un saint! a conclu M. de Saint-Pryeux en humant, comme pour la baiser, sa boutonnière de roses.

Puis il s'est planté devant une glace, absorbé en la contem-

plation de ses yeux languides, et de ses dents qui doivent mordre encore à toutes les pommes...

Le fait est que, sans que j'en sois plus avancé pour cela, il y a chez Denise une détente. Elle s'humanise, me parle, me sourit, et il lui est arrivé de prendre mon bras dans les promenades quotidiennes, que l'hygiène soucieuse de M. de Saint-Pryeux nous impose. J'ai remarqué de même, que son amabilité pour moi s'accroît en raison directe du nombre de personnes qui nous entourent. Devant les étrangers, elle est absolument exquise, pleine d'abandon coquet et de grâce frôleuse, inconsciente du reste du trouble qu'elle suscite en moi, des angoisses qu'elle me cause. L'autre soir, au salon où nous cherchions à organiser un divertissement quelconque, j'ai entendu une vieille dame à catogan soupirer sur notre passage :

— Sont-ils assez beaux !... et comme ils s'aiment !....

A certaines heures je m'illusionne moi-même là-dessus. Il me semble que le sourire de Denise s'épanouit en promesses, que des flammes douces de tendresse s'allument dans ses yeux et je me dis alors : « Me suis-je pas trompé ?... Y a-t-il bien en elle la hantise d'un amour lointain ?... Une femme, dont la pensée est tout entière à un homme, peut-elle avoir pour un autre ces encouragements du regard, ces provocations du sourire ?... Et j'en viens à douter de moi amèrement, à déplorer mes impatientes attaques du début, ma retraite trop brusque. Pourquoi Denise n'aurait-elle pas été sincère ?... C'est un si grand mystère pour nous que le cœur des vierges. Il s'y cache tant de sentiments indéfinis, de rêves ingénus, de paradoxes naïfs sur la vie... Elles s'en font un tel mirage de joies éthérées, d'affections immatérielles ; et il est si délicat à l'homme de les conquérir à la réalité de l'amour !... Denise a dit vrai peut-être, elle voulait d'abord me connaître, juger de mon caractère et de mes idées ; et l'absolue réserve que j'observe à son égard l'attire plus à moi que n'auraient jamais pu le faire mes emportements de passion. Elle en vient peut-être à m'aimer ?...

Cette pensée, l'indécision du maintien à observer, m'énervent au dernier point. Ma fierté se débat contre mon désir. J'ai la méfiance invincible de ces yeux et de ce sourire, la

frayeur de les mal comprendre et d'abuser des droits qu'ils semblent enfin me reconnaître.

Hier nous avons louvoyé, de Dinard au cap Fréhel, à bord du *Jean-Bart*, le corsaire pêcheur du vicomte Hugues de Planecoët. Une journée charmante, toute de tiédeur et de lumière, avec des miroitements de feu pâle sur la mer aplanie et transparente, des visions roses de falaises, des lointains estompés de brumes violâtres. L'équipage du *Jean-Bart* se compose de trois vieux matelots à la peau de hareng fumé, au visage énergique, classiquement encadré de piquants de soies grises. On sent que dans sa nostalgie de l'époque guerrière, des branle-bas, et des abordages, dans son envieux respect des prouesses de l'aïeul, ce descendant de Duguay-Trouin a dû recruter, pour se battre avec de fugitifs poissons, les hommes les plus hardis, les carrures les plus larges. Le vicomte lui-même se pique d'émulation, et prend à son bord une tenue et des allures qui ne laissent pas que d'être inquiétantes. Botté jusqu'au ventre, ceinturé de rouge, coiffé d'un feutre à larges ailes rebroussées, où l'on cherche d'instinct un panache, il se renferme dans une fierté farouche, consulte le ciel, sonde l'horizon et mugit des commandements pour les simples manœuvres.

Une détonation de couleuvrine a donné le signal du départ ; et après s'être incliné sur la droite, le *Jean-Bart* a chevauché les lames hardiment, comme un corsaire du temps jadis. Je me suis attardé quelques instants près du vicomte de Planecoët dressé à la barre, dans la pose symbolique du destin qui guide l'humanité flottante ; mais exagérant le poids de ses responsabilités, il répondait à peine à mes questions, et je me suis rappelé cette phrase comminatoire qui enlève aux passagers de Charenton à Suresnes tout espoir de s'instruire sur la navigation fluviale : *Défense de parler au capitaine.*

Je suis allé m'asseoir près de Denise, qui subissait la folie descriptive de M. de Maloisel, sur la fabrication du cidre et l'exportation des légumes. Elle m'a regardé gentiment d'un air de dire : « Débarrassez-nous donc de cet instrus-là. » Et je l'ai lancé sur madame de Saint-Pryeux qui, pour écouter n'importe qui et n'importe quoi, est d'une bienveillance inlassable. Il y a toujours quand je suis seul près de Denise un

moment d'hésitation pénible ; je la sens en alerte, se demandant de quoi je vais lui parler, redoutant des allusions gênantes : et pour ma part je m'efforce de trouver des mots qui la rassurent sur mon simple souci de politesse et la dignité facile de mes résignations. Nous causons pourtant avec plus d'abandon depuis quelques jours, depuis que j'ai prononcé négligemment, comme au hasard de l'entretien, le nom de M. de Fontenailles. Denise a-t-elle vu là une intention ?... Mais son attitude a changé brusquement. Je devine en elle une prudence éveillée, le soin d'opérer une diversion dans mon esprit, de dérouter les soupçons que j'aurais pu avoir ; et je dois convenir qu'elle atteint plutôt ainsi au résultat contraire... mais cela ne va pas sans de légères compensations... et j'ai la faiblesse d'en profiter.

Après quelques réflexions banales sur la pureté du ciel et l'indulgence de la mer, j'ai attiré son attention sur un couple de fiancés confiés à notre garde : la petite d'Esterelles, un ange blond tout frais envolé des Feuillantines de Rennes, et le jeune de Frames, un élève barbu de Centrale. Ils étaient assis de côté, sur la banquette circulaire, la main dans la main, les lèvres muettes, les yeux emplis de tout cet azur autour d'eux, le bleu des vagues et le bleu des rêves. J'ai observé gravement :

— Un joli sujet de tableau symboliste : l'amour traversant les fluctuations de la vie.

Denise a eu un sourire.

— Ils sont gentils tous deux, vous ne trouvez pas ?...

— Je les trouve très sages. Ils n'ont pas fait un mouvement, pas dit un mot, depuis dix minutes que je suis là.

— Soyez convaincu que leurs âmes se parlent. Il y a, vous ne vous en doutez pas peut-être, des choses qu'on ne saurait exprimer, des joies intimes, si pures et si hautes qu'aucune parole ne pourrait les rendre.

J'ai répliqué en sourdine de reproche :

— Pourquoi voulez-vous que je ne m'en doute point ?... J'ai une âme comme les autres, et aussi délicate et aussi fière... des choses qu'on n'exprime pas, des sentiments qu'on refoule en soi par crainte de ne pouvoir les bien définir, ou

découragement que d'autres jamais les comprennent; mais je connais tout cela, je vous assure...

Denise a manifesté quelque embarras, ses joues faiblement se sont rosées puis, rassurée sans doute par la présence de tiers, et fidèle à sa nouvelle ligne de conduite, elle a pris le parti de coquetter avec moi.

— Vous êtes vraiment si concentré, si timide?... Il ne faut pas tomber dans l'extrême... Entre vos expansions du début et votre mutisme d'à présent, il y aurait un moyen terme à prendre.

Je me suis rapproché d'elle doucement.

— C'est que vous les avez si mal accueillies mes expansions... vous paraphrasiez pour moi la phrase de l'Évangile : « Ils auront des yeux et ne verront point, ils auront des oreilles et n'entendront point. »

— Je vous le répète, parce que vous parliez trop haut en commençant. Il y a une progression à observer en toutes choses... une symphonie n'a jamais débuté par des fracas d'orchestre...

Je me suis courbé sans peine en mon repentir.

— Vous avez raison. La sincérité de tout dire, l'impatience de tout éprouver, constituent parfois la pire des maladresses. J'ai compris cela trop tard, et, tant par remords de conscience que par froissement d'amour-propre, je me suis réfugié en une discrétion que vous voulez bien trouver excessive...

J'ai fait une pause, comptant sur une encourageante réplique : mais Denise s'est contentée de tapoter les plis de sa jupe, et tandis que sa main se relevait, je l'ai saisie au vol et emprisonnée dans les miennes.

— Alors vous m'autorisez à vous redire que je vous aime?

Elle a simulé une surprise naïve.

— Mais, mon ami, je ne vous l'ai jamais défendu.

— Il y a tant de façons de ne pas permettre, ai-je soupiré. Si vous saviez ce que j'ai souffert de la dureté de vos yeux, du dédain de vos lèvres!... vous ne me repoussiez pas sans doute, mais le sacrifice de vous me blessait plus peut-être qu'un refus formel... j'aurais préféré à votre indifférence une hostilité franche, l'explosion d'une révolte... l'espoir du moins me serait resté de vous désarmer par la persévérance de mon amour.

Je me suis arrêté encore, pris d'une émotion toute physique, qui scandait ma respiration et nuisait à mon débit. Denise se taisait, le regard vague, allant du dos en carapace de M. de Maloisel, ployé en démonstrations, à la remuante silhouette de bandit du vicomte de Plancoët. Et à ce moment, nous avons été distraits par un chuchotis de phrases étranges. La petite d'Esterelles demandait de sa voix céleste :

— Quel mystère se cache en cette perpétuelle agitation de la mer, quelle force préside à cet assaut et à cette retraite des vagues?...

— Vous voulez parler du flux et du reflux, a répliqué le jeune de Frames avec des inflexions d'infinie tendresse — et sa science des aridités abstraites lui sortait des lèvres en un bruit doux de baiser. — On distingue deux sortes de marées, les marées atmosphériques qui se calculent en raison inverse des oscillations du baromètre, et les marées lunaires motivées par des phénomènes attractifs de la lune et du soleil.

La petite d'Esterelles manifestait de l'extase, et dans un élan des bras comme s'il allait l'étreindre, le jeune de Frames a continué :

— La théorie mathématique des marées a été entreprise par Newton, résolue selon toutes probabilités satisfaisantes par Laplace. Il a remarqué que dans les syzygies...

— Quelle candeur! a murmuré Denise, non sans réprimer, ainsi qu'il m'a semblé à certaines contractions du visage, une violente envie de rire.

— Je vous ferai observer, chère amie, que ces innocents suppléent à l'ingratitude du sujet par l'éloquence des gestes. Non seulement leurs mains ne se sont pas quittées, mais elles font mine de se broyer mutuellement, et voilà les coudes qui s'en mêlent, et les épaules frissonnantes...

— Vous exagérez, a interrompu Denise un peu sèchement.

Je n'ai pas insisté, sentant ma femme prête à s'alarmer des moindres allusions aux preuves matérielles qu'on peut se donner de l'amour. Du reste, je surprenais toujours en ses yeux cette gaieté intérieure qui devient d'autant plus véhémente qu'on fait plus d'efforts pour la maîtriser, et une fureur m'envahissait contre ces gamins qui s'étaient ébroués au travers de mes phrases de passion, faisant avorter mes tentatives, détruisant

du coup tous mes effets... Se reprendre en pareil cas, chercher à retrouver le juste motif, la virtuosité nécessaire, est d'un courage inouï, d'une témérité folle. J'essayai pourtant.

— Voilà, — dis-je en désignant ces extraordinaires fiancés qui expliquaient leurs impatiences d'après le jeu des marées, et l'influence attractive des astres, — voilà un exemple à suivre. Ils s'aiment sincèrement... Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux?... Quel obstacle nous en empêche?... Nous avons pu tout d'abord ne pas nous comprendre ; vous savez comment, et à quel point je m'en suis puni : mais il me semble maintenant voir en vous une indulgence de pardon. Si vous ne m'aimez pas encore, du moins admettez-vous et excusez-vous que je vous aime... La confiance s'est imposée à nous ; selon votre désir, nous sommes devenus des amis. De là à...

Une formidable détonation m'a soulevé de mon siège. Nous passions à ce moment devant le fort Lalatte, et le vicomte de Plancoët, qui multiplie les occasions de faire parler la poudre, saluait avec une courtoisie martiale ce pittoresque amas de grisailles, dû, paraît-il, à l'inspiration de Vauban. Alors, par le fait de cette ineptie grotesque s'ajoutant aux hilarités précédentes, le rire de Denise a éclaté à son tour, un rire clair, vibrant, inextinguible, qui semblait faire jaillir dans l'air des cascades de perles, et le premier moment de stupéfaction passé, je m'y suis associé de bonne grâce...

Notre entretien est devenu après cela d'un tour léger, sans allusions personnelles possibles. Denise, dont l'esprit s'aiguise finement d'ironie, quand le snobisme ne s'en mêle point, stigmatisait en termes heureux cette province bouffonne qui nous entoure. Elle était en cette disposition particulière, en cette sorte de griserie nerveuse, où les moindres remarques, les plus infimes détails prennent un étonnant relief de gaieté, un caractère essentiellement drolatique ; et le *Jean-Bart*, son capitaine, son équipage, M. de Maloisel, les fiancés eux-mêmes, nous ont fourni les éléments d'inépuisables et réjouissantes critiques.

On conquiert les femmes par le rire, plus sûrement peut-être que par la sentimentalité soupirante et douceâtre ; ce qui explique qu'au théâtre les affreux comiques aux simiesques

grimaces détiennent le record des succès galants, sur les grands premiers rôles qui rugissent ou pleurent, et les amoureux qui s'agenouillent. J'ai caressé un instant cet espoir au sujet de Denise. Elle avait vers moi ces légers élans du buste, ces poses abandonnées, ces renversements de tête qui laissent voir les yeux mi-clos, alanguis, et l'éblouissant calice des dents dans la fleur éclatée des lèvres. Le moyen après cela de prévoir les défiances et les rigueurs?... Comment admettre qu'après ces abandons gracieux, cette sympathie de pensées, cette communion d'esprit, la femme puisse brusquement se reprendre, et redevienne l'irréconciliable ennemie, l'indéchiffrable énigme?...

Nous avons atterri et collationné au cap Fréhel. Je ne quittais pas Denise, voulant profiter des circonstances exceptionnellement favorables, et poursuivre sur elle mon avantage. Elle a gravi à mon bras le vertigineux sentier, creusé dans le granit rose de la falaise, visité en détail le sémaphore et le phare, tandis que M. de Maloisel se lamentait sur l'étendue des friches où ne poussent que de rachitiques bruyères, et que le jeune de Frames expliquait le plus tendrement du monde à la petite d'Esterelles le télégraphe aérien, le compas azimutal et le compas de route, la victoire des lentilles à échelons sur les miroirs paraboliques. Et comme nous grimpions l'escalier en échelle du phare, il a appuyé d'un baiser furtif, dont j'ai perçu le frémissement, la théorie discrètement suggestive des feux fixes et des feux à éclipses.

Au moment du départ, qui s'effectuait en mail, à la grande contrariété du vicomte de Plancoët, on a longtemps cherché M. de Saint-Pryeux. De l'étonnement d'abord, puis de l'inquiétude. L'un des gardiens a observé dans un jet de salive brune :

— Faudrait pas qu'i soye dévalé dans le trou du diable.

M. de Maloisel et moi sommes aussitôt partis à sa recherche; et j'ai fini par le découvrir dans une guérite de rochers, se faisant indiquer par une gamine de quinze ans les différents points de la côte. Elle se pressait contre lui, sans défiance, les cheveux au vent, le bras étendu, dans une jolie pose cambrée de jeune prophétesse, et, lui, détournait, concentrait sur elle ses curiosités du paysage. Je me suis rapproché en traîtrise.

— Là-bas, tout au fond, dans cette brume qui avance, c'est Paimpol.

— Vraiment! Paimpol, tu es sûre?...

Elle a levé la tête vers lui, le fouillant de ses yeux bruns aux reflets glauques, lui soufflant au visage son rire frais, aux senteurs sauvages.

— Tiens! puisque j'en suis, moi, de Paimpol...

Il caressait ses joues fermes, ses cheveux rêches, d'un blond d'algues sèches, avec des gestes bénisseurs et discrètement familiers.

— Ah! ah! tu es de Paimpol?... vraiment?...

Et le rire partait en fusées, aigu et grêle comme un pépiement d'oiseau, un rire de fillette, où l'on sentait poindre et vibrer déjà des coquetteries de femme.

— Puisque je vous le dis!... C'est-i drôle!... Pourquoi que vous me faites ces yeux-là?...

Mais, comme les mains de M. de Saint-Pryeux descendaient, sournoises, du visage à la taille, j'ai jugé prudent d'intervenir...

— Enfin vous voilà! Vous nous avez fait une belle peur!...

Sa confusion s'est tournée en colère.

— On s'inquiète de moi à ce point, on me surveille... C'est idiot... je ne suis plus un enfant...

Mais il s'est calmé subitement, et s'est pris à sourire, tandis que je lui glissais à l'oreille :

— Ce sont plutôt les enfants qui courent avec vous quelque danger...

Le retour a été d'une mélancolie pleine de charme, dans le déclin vaporeux du jour. On a peu parlé, chacun subissant, selon ses dispositions d'esprit et les particularités de sa nature, cette pénétrante émotion qui se dégage à certaines heures de l'âme des choses. M. de Saint-Pryeux s'engourdissait en les fumées tourbillonnantes de son cigare. M. de Maloisel interrogeait les champs d'un œil grave, semblait défiler en chef d'armée devant le front des cultures, et, tandis que madame de Saint-Pryeux, frileusement enfouie sous des couvertures et des châles, fixait à l'horizon un point vague, sans doute la vision emblématique de cette chose effacée, changeante, illusoire, qui avait été sa vie, les fiancés eux-

mêmes, à bout de prétextes scientifiques, se taisaient, rêveurs la main dans la main.

Comme nous débouchions de la lande dans un chemin creux bordé d'ajoncs, une détonation nous est arrivée, assourdie, lointaine, comme ces coups de mer qui s'engouffrent dans les cavités profondes des roches.

M. de Saint-Pryeux a expliqué :

— C'est Plancoët qui est remonté à son bord et nous dit adieu.

Et cela a amené en nos yeux un fugitif reflet de gaieté, mais aucun de nous, dans sa torpeur, n'a trouvé le courage d'un commentaire.

J'éprouvais, pour ma part, une anxiété de désir presque aussi vive, que le soir où je m'étais trouvé seul avec Denise dans le salon de Santeuil, m'enhardissant aux privautés premières... Qu'allait-il, cette fois, se passer entre nous?... Quel espoir devais-je fonder sur la façon d'être si nouvelle de ma femme, qui avait toléré, sollicité même mes assiduités de tout un jour? Était-ce par reconnaissance des sacrifices dont j'avais parlé, et pour m'y encourager le plus gentiment possible, ou par aveu discret de sa défaite, pour me faire comprendre que l'épreuve cruelle avait pris fin, qu'elle était prête à se donner à moi sans hésitations ni réserves?...

Pendant la route, de rares réflexions tombant, sans écho, dans le silence du soir. Je sentais que toute effusion eût été à ce moment superflue et niaise, et, prenant exemple sur le jeune de Frames étroitement enchaîné à la petite d'Esterelles, j'avais accaparé l'une des mains de Denise et la pressais doucement.

Au dîner, Me Le Guirec, et les parents des fiancés, des gens ternes et corrects, soufflés de pléthore, alourdis de quiétude. Denise, à ma grande stupeur, s'est mise en frais pour eux. On eût dit que sa coquetterie, un peu nerveuse, saisissait ce faible moyen de s'exercer en dehors de moi, et j'y croyais voir comme une sorte de capitulation dernière. Toutes mes illusions se sont effondrées, vers onze heures, au seuil de sa chambre. Elle m'a tendu la main d'un geste bref qui rétablissait entre nous les anciennes frontières.

— A demain, mon ami.

— Denise ! ai-je murmuré.

Mais ses yeux se sont posés sur moi si hautains et si clairs, j'y ai retrouvé un tel défi d'outrepasser ses droits acquis, que le sang m'est monté au visage, comme si l'on m'eût souffleté. J'ai eu la tentation brutale de me jeter sur elle et de la frapper, de la broyer. Toutes les forces de mon être se révoltaient, aveugles et furieuses, tendaient à la supprimer de ma vie comme une lâcheté inutile, une honte qu'on est las de porter ; mais, dans un grand effort, je me suis dompté pourtant ; mes lèvres ont retrouvé un sourire.

— Quelle folle distraction !... Je vous en fais vraiment toutes mes excuses...

Et, sur un salut dont j'exagérais la cérémonieuse politesse, je suis rentré chez moi...

Maintenant c'est fini, bien fini. Jamais plus je ne serai le mari de ma femme. Cela me coûtera-t-il beaucoup ?... en souffrirai-je plus qu'avant ?... Je ne sais : trop d'impressions contradictoires, trop de sentiments extrêmes se heurtent en moi, frappent à grands coups douloureux dans ma tête. Il m'est impossible de discerner, de prévoir qui l'emportera de mon humilité ou de mon orgueil, de ma passion ou de ma haine ; car je hais Denise en ce moment, je la hais avec autant d'emportement que je la désire. Je voudrais me venger d'elle, lui faire du mal, la torturer, et qu'il n'y ait pas une place de son corps où ne s'abattent mes mains meurtrières, et en même temps le baume de mes larmes et de mes baisers. Que vais-je devenir si ma raison ne prend pas le dessus, si je ne peux bannir de moi cette obsession, engourdie quelque temps, dans l'espoir vague d'une revanche, et maintenant ravivée, exaspérée par l'infranchissable obstacle ?

Partir ? ne plus voir Denise, échapper à cette attirance funeste, à ce charme exécrable qu'elle exerce sur moi, aller au hasard de la vie vers d'autres sensations apaisantes, consolatrices, chercher de l'amour en d'autres yeux, boire l'oubli à d'autres lèvres... Oui, sans doute, mais en aurai-je la volonté ou la force ?... Je crois que le cœur s'illusionne aisément, parce qu'il est fait d'égoïstes compromissions, de salutaires inconstances... En est-il de même de la chair inassouvie, tenace et jalouse ; et peut-on à ce point duper le désir ?...

25 avril.

Reçu ce matin une lettre de madame de Boissières, qui s'étonne de notre longue absence, et met cela sur le compte d'un exclusif et ardent amour. Elle s'imagine que, Denise et moi, nous nous sommes isolés du monde pour mieux vivre nos joies d'être l'un à l'autre, « épuiser jusqu'à la dernière goutte la coupe des ivresses », et elle s'alarme de notre manque de mesure, frémit de notre imprudence. Quelle idée nous faisons-nous donc de l'amour? Cela ne doit pas être une casanière et bourgeoise habitude, l'appétit que l'on satisfait goulûment, mais un perpétuel souci des friandises savourées avec modération, des mets variés et rares qui nous laissent sur notre faim. Et rétrécir notre horizon, le borner à nous seuls, ne voir que nous, ne penser qu'à nous, quelle folie!... L'amour est comme un malade nerveux et fantasque qu'il faut dépayser sans cesse, stimuler d'impressions nouvelles, de contrastes ; et pour cela le monde est nécessaire, les autres hommes et les autres femmes qui aiment près de nous, ou veulent aimer, l'émulation qui en résulte, les tentations que cela nous offre, les inquiétudes parfois que cela nous cause...

Là-dessus, la comtesse déclare que Paris n'a jamais été plus brillant. Chacun à son poste : des bals, des dîners, des scandales pleins d'intérêt, des modes étourdissantes, des pièces à succès, où le bon public applaudit à tout rompre à la critique de ses laideurs et de ses vices, tout ce qu'il faut en un mot pour nous attirer, nous distraire heureusement de nous-mêmes...

J'ai lu au déjeuner cette lettre de madame de Boissières. Elle a soulevé d'unanimes approbations, et, sur les instances de M. de Saint-Pryeux, le départ a été aussitôt résolu. Pour ma part, j'en vois approcher l'heure avec une vive satisfaction. Ce paysage qui me plaisait m'est devenu odieux. Tout y est sec, dur et brutal, sous une lumière crue qui éclaire sans réchauffer. Les ciels bas et brumeux me causent une sensation d'écrasement ; l'éternelle mélancolie de la mer me noie le cœur. J'ai pris en horreur ma chambre, mes meubles,

tout ce qui m'entoure. Il y a des choses que je ne peux pas regarder, des bruits que je ne peux pas entendre sans tressauter aussitôt d'énervement, des tableaux, des tapisseries, des visages de domestiques, la sonnerie grave de certaines pendules, le tintement en crécelle de la cloche qui annonce les repas. J'ai décidément besoin de changer d'air, de me *traiter* sérieusement ; les névroses, même les plus spéciales, ne sont au fond qu'une maladie de la volonté, et je sais vouloir. J'ai dressé déjà l'inventaire des maîtresses anciennes, il y en a de jolies dont la vision rétrospective m'a valu quelque émoi. Ferai-je un choix parmi elles ; irai-je à d'autres femmes qui auraient pour moi le mérite de l'inédit, l'attrait plus puissant de l'inconnu ?...

Denise manifeste la même hâte que moi de partir. Elle veut échapper à cette contrainte qui pèse sur nous, et — bien que je sois avec elle d'une correction extrême — s'abriter des retours offensifs qu'elle redoute, derrière les distractions, les multiples exigences de la vie mondaine... N'y a-t-il pas là aussi un autre sentiment, le secret désir de reprendre un roman inachevé, de retrouver des souvenirs, de revoir quelqu'un ?... Je n'ai plus prononcé devant elle le nom de Fonteneilles, mais depuis ce matin, depuis qu'elle sait que nous partons, il me semble que ce nom luit en traits de feu dans son regard, que sa bouche le murmure, que ses gestes le proclament. Tantôt, j'ai été sur le point de la saisir par les poignets et de lui dire : « Mais criez-le donc, ce nom-là, puisqu'il vous étouffe !... » C'eût été, je le reconnais, de la plus grave imprudence et de la dernière sottise... Une femme a en pareil cas trop beau jeu pour s'étonner et nous confondre... et puis à quoi bon, en somme ? Changerai-je quelque chose à ce qui a été... ou doit être ?... Nous sommes des fantoches dociles aux mains du destin... il y a une fatalité toute-puissante qui nous courbe...

Paris, 15 mai.

Me voilà sinon guéri, du moins en pleine convalescence. Il s'est produit pour cela un concours de circonstances particulièrement favorables ; et ne serait-ce que pour clore là ce journal qui n'aura plus raison d'être, maintenant que j'ai

repris ma vie d'autrefois, j'éprouve quelque plaisir à les relater. C'est la conclusion heureuse et banale, le mot *Fin*, où se résument en une philosophie optimiste les perturbations de sentiments et les orages de passion qui ont traversé, en un court moment de crise, la vie d'un être.

Je consigne tout d'abord une impression de singulière tristesse qui m'a envahi les premiers jours. J'étais comme désorienté, perdu, pris de lassitude et de défiance envers ce Paris que je connais à fond, et que j'aime. J'avais des nostalgies de provincial que la foule étourdit, des amertumes d'expatrié que rien ne peut distraire du paysage natal, des horizons familiers où s'est écoulée une part de son existence végétative. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai, un instant, regretté Santeuil : pourquoi? Je ne puis en évoquer que de fâcheux souvenirs : les jours s'y succédaient monotones, sans but, assombris de découragements, allongés de nuits sans sommeil ; mais cette monotonie même, ces vains efforts, ces fluctuations et ces fièvres m'étaient devenus une habitude. Cela s'est passé bien vite. Paris m'a repris tout entier, et je me retrouve enfin en ses insouciances joyeuses, en ses scepticismes légers, en ses raisonnables dédains de tout ce qui n'est pas caprices réalisables et plaisirs faciles.

Nous sommes allés au vernissage du Champ-de-Mars, en compagnie des Boissières. La comtesse, toujours fraîche, jolie, pourchassant à travers les salles, autour des statues, un innocent gibier de fiançailles, Elle a réussi à boucler trois flirts, à en amorcer, pour le soir, un quatrième chez les d'Étianges. Quel infernal génie d'intrigues en cette femme charmante, au visage de Madone, sous l'ondulation mousseuse des bandeaux à reflets d'or : quelle prodigieuse activité malfaisante!... Je n'ai pu m'empêcher de lui en témoigner, sans rancune, mon admiration.

— Est-ce chez vous une impulsion irraisonnée, la satisfaction d'un instinct, ou la mise en œuvre d'une volonté clairvoyante et terrible, décidée à n'épargner rien, ni personne?...

Elle m'a regardée avec stupeur, puis s'est mise à rire.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? Vous me prenez donc pour une folle, ou une fée méchante qui change les gens en bêtes? Mais non, mon cher, ce n'est pas cela du tout. Je

m'occupe des autres par excès de bienveillance, par sollicitude quasi maternelle, pour leur permettre de revendiquer leur droit au bonheur, leur part d'amour... J'ai été jeune, aimée, je revis délicieusement en ceux qui sont jeunes et qui s'aiment. Comprenez-vous, c'est un peu de moi que je retrouve en eux, un écho de mes illusions, de mes surprises et de mes joies.

— Êtes-vous bien sûre que c'est toujours de l'amour que vous obtenez par ces amalgames?

— C'est du moins l'amour que je cherche... Après ça, il y a des expériences qui ne réussissent point; cela dépend de la valeur intrinsèque des éléments que l'on emploie... Mais je vous trouve un peu amer... Vous avez donc à vous plaindre?

— Plutôt.

Elle a répliqué dans un sourire qui saluait quelqu'un au passage :

— Bah! contez-moi donc ça.

Denise marchait en avant, au bras de Boissières; la comtesse a braqué sur elle sa face-à-main et déclaré d'un ton de reproche :

— Vous avez pourtant une des plus jolies femmes de Paris.

— C'est mon opinion; seulement j'en ai si peu profité! Denise est pour moi une femme, comment dirai-je, honoraire...

Et j'ai fait à grands traits le récit de mes déconvenues.

Madame de Boissières m'écoutait, toujours souriante, gentiment curieuse, comme toutes celles qui voient en ces sortes d'histoires d'amusants potins d'amour. Elle s'exclamait de temps à autre, moins pour me plaindre que pour m'encourager à tout dire :

— Mon pauvre ami!... Qu'est-ce que vous m'apprenez là!... C'est incroyable!... Je n'aurais jamais pu supposer...

Alors je l'ai regardée bien en face :

— Vous connaissiez pourtant l'incident Fontenailles?...

Du coup, elle est devenue grave, mais sans gêne apparente.

— Qui vous a dit cela?

— Qu'importe, puisque je le sais.

— Eh bien, mon cher, si vous savez tout, vous devez convenir que ce n'est pas grand'chose, et qu'il n'y avait pas lieu

de vous en aviser. Denise a eu un emballement pour le marquis, c'est vrai... mais quelle est donc la femme dont le mari est le premier rêve?... Et puis, cela tirait d'autant moins à conséquence, que le cœur n'y entrait pour rien, et que Fontencilles, en somme, a toujours ignoré sa bonne fortune.

J'ai protesté par un haussement d'épaules.

— Voilà qui tombe dans l'invraisemblable.

— C'est pourtant la vérité vraie! Vous ne connaissez donc pas les poètes symbolistes et les femmes romanesques? Aussi déséquilibrés, aussi fous, les uns que les autres, des idéalités qui planent en cerfs-volants par-dessus les toits. Denise est une intellectuelle un peu naïve. Fontencilles, un raté fort prétentieux, il n'en fallait pas davantage... mais je puis vous affirmer que leurs audaces n'ont pas dépassé le vers libre. D'ailleurs, ça ne brûlait que d'un côté, du côté de Denise... un feu de paille auquel le poète, par dédain ou inadvertance, ne s'est même pas chauffé le bout des doigts...

— Et ça en est resté là? Denise s'est résignée aussi aisément?...

— Ah! mais non! Vous voyez que je vous dis tout, parce que cela n'a au fond aucune importance. Elle a piétiné, crié, comme les gamines à qui l'on refuse un joujou... Elle voulait son poète, il le lui fallait... Mais le moyen d'aller dire à un monsieur qui ne l'a pas vue par lui-même, ou ne s'en est pas autrement ému : « Mademoiselle une telle a de l'inclination pour vous, faites-lui donc la politesse de l'épouser. »

— Ce sont pourtant de ces démarches qui vous sont familières, ai-je observé froidement.

Elle s'est presque fâchée.

— Je ne pouvais tenter celle-là, vous le sentez bien... J'ai quelque souci des convenances, des dignités à sauvegarder... Denise ne m'eût jamais pardonné... et puis, je vous le répète, un enfantillage, une toquade d'imagination vite passée... Si vous connaissiez Fontencilles...

A ce moment un petit être pâlot, élégant et flet, l'air d'un enfant qu'on aurait habillé en homme, s'est incliné devant Denise, tandis que Boissières lui tendait la main.

— Tenez, justement le voilà; détaillez-le et rougissez de vos inquiétudes... est-ce qu'on peut aimer ce gamin-là!...

Mes yeux ont effleuré Fonteneilles, sont allés très vite à ma femme. Je l'ai vue rougir: il me semblait, au mouvement de ses lèvres, que sa voix devait trembler un peu ; puis mon regard avidement s'est reporté sur l'homme.

Un gamin, en effet, un de ces organismes ingrats qui n'ont pas eu d'essor, se sont fixés en des lignes courtes et grêles. — Et le mot de Me Le Guirec m'est revenu en mémoire : « Une poupée ! »

Oui, c'est bien cela, une poupée, mais fanée déjà et vieillotte, avec un sourire las et des cassures légères de rides aux coins des yeux.

D'une élégance raffinée, prétentieuse, il était sanglé dans une redingote merveilleusement fleurie, dont la jupe longue accusait encore la minceur de ses formes, l'exiguité de sa taille; une haute cravate de soie brochée emmaillotait son cou d'oiseau, et ses cheveux blonds s'épandaient à profusion, bouclaient autour du chapeau léger comme une coiffure de femme.

— Comment le trouvez-vous? m'a demandé madame de Boissières.

— Très amusant... Vous êtes sûre que c'est un homme?...

— Qu'est-ce qui vous en fait douter ?

— Mais tout : ses attitudes, ses gestes, ses yeux, son teint, ses cheveux...

— Qu'allez-vous penser, quand vous aurez entendu sa voix !...

Nous nous sommes approchés et les présentations ont eu lieu. Je me suis senti aussitôt pleinement rassuré, avec un peu de sympathie apitoyée, au fond de ma joie.

Ce Fonteneilles est bien décidément un être indéfini et flottant, le résultat d'une indécision coupable de la nature, et je comprends que par appréhension des réalités probantes, il se soit abrité sous le voile épais des symboles. Une langueur semble l'accabler, son buste se balance et plie comme une fleur trop lourde, il a des déhanchements de danseuse, et de ses lèvres minces, en trait de carmin, sa voix s'échappe, ténue et chantante comme une musiquette lointaine.

Nous avons causé quelques instants. Son regard ne s'est pas une seule fois posé sur Denise. Il ne se pose du reste

sur personne, erre au-dessus de l'humanité ambiante, dans un suprême essor de crainte ou d'orgueil. J'ai constaté son succès auprès des femmes. Elles le frôlaient au passage, se retournaient, revenaient sur leurs pas, attirées par son étrangeté, et leurs curiosités montaient autour de lui. en de flatteurs murmures et des bouffées caressantes de parfums.

— Le marquis de Fonteneilles?... l'auteur des *Symphonies de cristal*?... Il est charmant, ma chère, et quelle inspiration dans les yeux, quelle jeunesse dans le sourire!... Je voudrais avoir ses dents... Avez-vous lu son dernier poème : *L'âme des Brises*? une merveille!...

Cependant la comtesse le faisait causer, l'incitait à formuler son opinion sur l'ensemble des toiles exposées. Il a eu de petits gestes dégoûtés. ressemblant aux sautillements d'une levrette, et de sa voix aux sonorités voilées de flûte.

— Une foire aux couleurs comme les autres, un bazar de peinture pour l'exportation... c'est démoralisant !... Les artistes ne sont plus que des filles qui vendent leurs petits talents... et il en sera toujours ainsi, tant que l'on groupera les efforts intéressés, les fausses inspirations en vue d'un salaire.

— Permettez! a objecté Boissières, mais il faut pourtant que les peintres vivent : on ne se nourrit pas d'art et d'eau fraîche...

— Et c'est tant pis pour l'art! a répliqué superbement ce poète, auquel trois millions ont assuré une indépendance farouche... Ce que je reproche aux artistes d'aujourd'hui. c'est de manquer de fierté et de conscience, de se ployer en valets aux goûts et caprices du public... C'est le monde renversé... les commerçants et les bourgeois passés chefs d'école!... aussi voyez ce que cela nous donne, de la photo-peinture et des enseignes, des horreurs où l'on a accumulé les petits soucis de détails et d'exactitude... trouvez-moi un portrait d'homme à qui il manque un poil de barbe, un paysage qui ne soit pas pourvu de tous ses brins d'herbe, une étoffe qui ne sollicite pas l'extase des chefs de rayons et des couturiers...

Et il a exposé sa théorie de « l'œuvre » telle qu'il l'exécute lui-même, en l'obscurité insondable de son génie.

— L'art doit rester la manifestation d'une élite s'adressant à une élite. Le véritable artiste crée pour soi, sans s'inquiéter d'être jugé, ou même compris. Et alors, que lui importe le métier proprement dit, le soin de la composition, l'application puérile de matérialiser l'idéal qu'il a conçu... A quoi bon déflorer, dénaturer sa pensée, en la mettant à la portée du vulgaire? La vraie formule d'art réside dans le vague et l'inachevé, dans l'élan confus, indiqué à grands traits, des inspirations fugitives. Il faut qu'une toile, une poésie, une statue, vous trouble l'âme et l'intelligence, suscite en vous l'effort de comprendre... Il faut qu'à vos yeux le sentiment lentement s'en dégage, et que sous l'imprévu de l'exécution, vous puissiez imaginer la hauteur du rêve...

On s'est remis à marcher, Fontenailles soulevant toujours sur son passage les curiosités et les réflexions. La petite d'Arcy des Bouffes l'a cinglé d'une appréciation dédaigneuse :

— Ça? un sucre d'orge!

Et comme je détournais la tête pour sourire.

— Eh bien? m'a demandé tout bas la comtesse.

— Oh! inoffensif, ai-je convenu sans peine. Cet homme doit être en toutes choses ce qu'il est en art : le monsieur qui par dédain forcé, ou vanité prudente, se garde bien de conclure...

Et j'ai ajouté comme complément de quiétude ;

— Avez-vous remarqué que Denise est plutôt froide avec lui?...

— Parbleu, c'est très humain ; nous ne pardonnons pas aux autres de nous être trompés sur leur compte...

L'explication m'a semblé plausible; et bien que j'eusse voulu pénétrer le caractère de cette rancune, savoir si elle provenait d'une confusion ou d'un regret, je n'ai pas insisté, craignant de paraître à mon tour ridicule.

Nous avons traîné près d'une heure encore dans la poussière des salles. Une impression de soulagement, de joie intime, m'allégeait, me rendait insensible aux fatigues du piétinement et à l'habituelle migraine que me causent les expositions. J'ai trouvé la foule amusante, les toilettes heureuses, les femmes jolies. Comme nous descendions à la sculpture, l'une d'elles a jeté en passant près de moi un petit

cri de surprise, et j'ai reconnu Andrée de Clairval, mon chant du cygne, celle qui a grignoté les derniers chiffons de mon portefeuille, et en un petit bleu très ému, m'a envoyé tous ses vœux de bonheur, le matin même de mon mariage. Nous avons échangé un sourire, où s'accusait nettement notre mutuel plaisir de nous revoir. La comtesse, par habitude, n'a pu s'empêcher de nous bénir.

— Tous mes compliments, mon cher, une bien jolie fille!

— Et qui plus est une excellente fille, ai-je répliqué avec une sorte d'attendrissement motivé par l'optimisme de l'heure présente. Elle n'a pas été élevée à Saint-Denis, ni aux Oiseaux. Elle n'est pas issue d'un officier supérieur; ni d'un magistrat démissionnaire à la suite des décrets, mais d'un affreux huissier qui a dû semer bien des désespoirs et perpétrer bien des ruines. Elle s'appelle de son vrai nom Eudoxie Morisset, elle a ses brevets scolaires. Eh bien! malgré tout cela, elle a su être une femme charmante, spirituelle, désintéressée et bonne, une de celles très rares dont on reste l'ami...

— Voilà que vous allez refaire des bêtises! a grondé doucement madame de Boissières.

— Quand cela serait? me suis-je écrié d'un ton joyeux, à qui la faute? Vous n'exigez pourtant pas que je vive en ermite?...

Et autant par bravade envers Denise, que pour affirmer ma liberté d'esprit et de sens reconquise, j'ai pris spontanément la résolution de revoir Andrée, d'essayer avec elle le traitement curatif des diversions.

Certaines ressemblances se prêtent du reste à cette comédie, et me présagent des illusions favorables. Andrée est de la même taille que Denise, souple et brune comme elle, avec ce contraste éblouissant des chairs, cette blancheur de lis du visage, où brûlent largement les yeux, où saignent les lèvres. Je crois que je pourrai l'aimer, ou du moins, grâce à toutes ces petites hypocrisies, et un excessif bon vouloir, me figurer que j'aime Denise en elle.

Le marquis de Fontenceilles nous a quittés devant la naïade de Cabassol, une déité moderne, couchée au revers d'une vague, et dont les plantureuses rondeurs retiennent les curiosités de la foule. Ce spectacle achevait de l'écœurer, il a

pris congé sur un salut fléchissant, que Denise lui a rendu à peine, alors, moi, naïvement, en mari qui répare les volontaires oublis de sa femme :

— Chère amie, dites donc à M. de Fonteneilles que nous sommes chez nous le lundi soir, et qu'il nous fera grand plaisir d'être des nôtres le plus possible.

Elle a senti le coup et répliqué avec une crânerie qui ne m'a point déplu.

— M. de Fonteneilles est depuis longtemps de mes amis ; c'est un titre que je n'ai pas besoin de lui rappeler, et qui lui donne toute franchise.

— Vous n'êtes vraiment pas charitable, m'a glissé à l'oreille madame de Boissières, tandis que le poète s'éloignait d'un pas sautillant et fier.

— Vous trouvez? une vengeance fort innocente.

— Pas tant que ça... Et si Denise allait retomber amoureuse de ce monsieur-là?

J'ai hésité une seconde, puis répondu avec la plus entière confiance :

— Je la plaindrais infiniment.

Et mon opinion ne se modifie en rien depuis lors. Après une période tourmentée d'inquiétudes, de jalousies et de soupçons portant sur un point déterminé, me voilà au beau fixe, ne redoutant plus rien, ni personne, comme si ce Fonteneilles eût été le seul danger à prévoir. Alors que je ne le connaissais pas, il représentait pour moi l'amant probable, la force rivale et fatalement triomphante, et, maintenant que je suis rassuré sur ce point, il me semble que les autres hommes n'existent pas plus que celui-ci, pour Denise, qu'elle devra être insensible à leurs regards et à leurs paroles, dédaigner leurs hommages, ignorer toujours leurs désirs... Est-ce étrange et stupide? un raisonnement de fou : « Celui-là ne sera pas l'amant, donc je n'ai pas à m'occuper des autres... » Et la vie ne m'a jamais semblé plus douce, le printemps plus ensoleillé, l'humanité moins laide... Je promène partout ma facile victoire, ma sécurité orgueilleuse de paon traversant une basse-cour peuplée de volailles infimes...

Fonteneilles a bondi sur l'invitation en homme qui guette toutes les occasions de se produire. C'est le poète nomade

des salons, le troubadour que l'on accueille par ostentation, et que l'on place devant les cheminées, à l'heure des digestions assoupies. Il dit des choses naïves et obscures qui ressemblent à des bégaiements, et l'enthousiasme s'éveille, éclate, aux passages les plus intraduisibles, aux expressions les plus inouïes. C'est un voyage dans le mystère de la nuit, où bruissent des ruisseaux fuyant sous les herbes, où soupire le vent à travers les branches. Un soir, aux environs de Sétif, des bergers kabyles me donnèrent une impression à peu près pareille en soufflant dans des flûtes de roseaux, le visage levé vers les étoiles.

Denise me paraît s'humaniser avec « son poète », bien qu'il ne fasse décidément aucun frais pour elle. Ils discutent ensemble de choses d'art, en des termes qui surprendraient le plus savant des polyglottes. Lui, parle du haut des nuages, par sentences d'une inexprimable futilité ; elle, l'écoute avec déférence, et comme après avoir donné le signal des applaudissements, elle les ravive et les prolonge, il la récompense d'un regard indulgent qui semble dire : « A la bonne heure, vous me comprenez, vous, je vous place dans mon esprit un peu au-dessus des autres. »

Je suis allé hier chez Andrée de Clairval avec des intentions fort arrêtées... et nous avons causé simplement en vieux amis qui se retrouvent. Un peu de mélancolie me venait de ce cadre qui renferme une parcelle de mon passé. On a toujours tort de revivre ses impressions, les meilleures comme les pires, de revoir les choses auxquelles on a dit adieu. Elles nous regardent, nous interrogent, leur curiosité indifférente s'étonne, on sent qu'elles nous ont oublié, et leur surprise que nous n'ayons pas fait comme elles :

« Pourquoi reviens-tu ? Par caprice, désœuvrement, ou souffrance ?... Que cherches-tu en nous revoyant ? Qu'est-il advenu dans ta vie qui te force à te réfugier en nous ?... »

Et alors qu'on voudrait oublier, on se rappelle ; ce n'est pas le passé vers lequel on revient, mais le présent vers lequel on remonte jour par jour, heure par heure. Le point de départ est trouvé, on embrasse d'un regard la route parcourue, on se dit : « Voilà ce que j'ai fait depuis, ce que j'ai voulu, espéré, souffert, voilà ce que je suis devenu. » Et il

est rare que l'on retrouve en la douceur lointaine des souvenirs, le correctif salutaire aux amertumes présentes.

Andrée se montrait toute désorientée, son regard me suivait à la dérobée, constatait les changements survenus en ma personne, en mes allures; et elle semblait se demander, comme les choses qui l'entourent : « Pourquoi est-il ici *alors*?... Quel mobile l'a poussé?... »

Au moment du départ, elle m'a embrassé timidement, en fillette confuse.

— Vous reviendrez?

— Mais certainement, pas plus tard que demain... Je vous emmènerai dîner quelque part, voulez-vous?

— Je crois bien que je veux!

Et je vais tout à l'heure la rejoindre, effacer de mon mieux la fâcheuse impression première. Andrée est jolie, distinguée, très séduisante, avec un certain cachet d'honnêteté qui, suffisamment, m'illusionne; et je suis assuré de recouvrer près d'elle le calme de mes sens, d'étreindre en elle ce fantôme du plaisir que je poursuis en vain depuis si longtemps...

8 juin.

Je suis bien plus sérieusement atteint que je ne croyais. Est-ce que je ne guérirai pas?... Vais-je traîner toute ma vie cette obsession intolérable d'une femme que je désire, et que les autres ne peuvent chasser de ma chair?...

Malgré de loyales et honorables épreuves, Andrée ne s'y est pas trompée, elle, et dès le premier soir la résignation amicale de son sourire m'a causé une crainte vague, traversée de courtes humiliations. Ce soir-là, en la quittant, j'ai contraint ma lassitude découragée à des élans de reconnaissance, j'ai pris Andrée dans mes bras, et je l'étouffais presque sous le mensonge de mes baisers. Mes lèvres étaient distraites et rageuses, multipliant en des maladresses brutales les illusoires preuves de sincérité.

— A demain, n'est-ce pas?

Très complaisante, elle a répondu, en rajustant ses cheveux devant une glace :

— Si vous voulez, mon ami.

Et je suis revenu le lendemain, et les jours suivants, avec la

volonté tenace de me créer ainsi une habitude, de m'isoler en cette femme, de moi et de *l'autre*. Elle me témoignait des attentions délicates, avait des paroles douces, des soins discrets comme on en a pour les malades qui se frappent; et je la voyais, peu à peu se prendre à ce rôle de sœur de charité, s'attacher à moi, en raison de mes inquiétudes, qu'elle ne pouvait apaiser, et aussi de mon indifférence. Puis le sentiment de son impuissance a pris le dessus, elle a réclamé sa liberté, m'a rendu la mienne, mais cela si gentiment, avec de tels égards, une si juste appréciation des choses, qu'un regret de mon ingratitude s'est ajouté en moi à la tristesse de notre séparation. Et cela a débuté comme une idylle. Elle était assise tout contre moi, la tête sur mon épaule; son souffle s'en venait parfumé et chaud jusqu'à mes lèvres, m'enveloppait comme l'haleine d'un soir d'été, où passent des âmes de fleurs. Elle a soupiré d'un air de doute :

— Alors, bien vrai, vous m'aimez?

— Mais il me semble que je vous le prouve.

Et de sa voix un peu dolente, tandis que ses yeux cherchaient les miens :

— Vous croyez?

J'ai répliqué en souriant :

— Ah ! mais je vous trouve un peu difficile.

— Je ne l'étais pas, je le suis devenue.

Et après un silence :

— Je vous demande cela pour vous mettre à l'aise, vous faire comprendre qu'avec moi, on peut penser tout haut, dire ce qu'on a dans le cœur... et même ce qui n'y est pas.

J'ai cru à l'un de ces accès de sentimentalité, plus fréquents qu'on ne pense, chez les professionnelles de l'amour.

— C'est donc une déclaration en règle que vous voulez, une tirade par métaphores où je vous parlerai d'épanouissement, de lumière et d'azur?...

— Non : je veux que vous me disiez tout simplement le contraire, que non seulement vous ne m'aimez pas, mais encore que vous avez quelque peine à jouer avec moi la comédie de m'aimer.

Et elle s'est laissée glisser sur un coussin, à mes pieds, accoudée sur mes genoux, me regardant bien en face :

— Voyons, mon petit Maxime, soyez franc avec moi... Vous savez bien qu'il n'y a pas à se gêner, que je ne suis ni susceptible ni jalouse... Vous êtes venu ici, en *traitement*, parce que vous voulez vous étourdir, oublier quelque chose ou quelqu'un... Je ne vous fais pas de questions, je ne tiens pas à savoir, je constate seulement que vous n'avez pas réussi, et vous reconnaîtrez que ce n'est point de ma faute...

— Ma chère Andrée, ai-je essayé de protester, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites !

— Mais si, je le pense très sincèrement, comme vous le pensez vous-même... Vous croyez donc qu'on peut nous tromper ainsi, nous autres femmes !... Même dans vos inspirations les plus heureuses, vous ne sauriez croire ce que vous avez détonné, les distractions étranges que vous avez eues. Aussi près que nous ayons été l'un de l'autre, je vous ai toujours senti loin de moi, courant après votre idée fixe, parti à la recherche de votre chimère... Eh bien, mon ami, croyez-moi, n'insistons pas davantage, l'épreuve est d'autant plus concluante que, par affection pour vous... et aussi par égoïsme, j'ai fait mon possible pour qu'elle tournât à mon profit... Aujourd'hui, dans votre intérêt, comme dans le mien, je vous demande de briser là, de ne plus nous voir...

Je ne cherchais plus à nier, et dans l'angoisse de me retrouver seul, livré à mon obsession, je me suis écrié :

— Dans mon intérêt ? Pourquoi ? Mais vous ne sentez donc pas que vous m'êtes utile et secourable, que j'ai besoin d'une amie sincère et dévouée, comme vous, pour me rassurer, me consoler, me fournir dans la vie l'occasion d'une revanche...

Elle a secoué la tête tristement :

— Je ne suis même pas bonne à cela... Une autre y arrivera peut-être et voilà pourquoi je vous donne la volée... puis, je vous le répète, il n'y a pas que vous en cause... la séparation, pour moi, s'impose...

— Vous trouvez mieux ? ai-je demandé brutalement.

— C'est bête et méchant ce que vous dites là, mais je ne vous en veux pas ; non, ce qui me force à reprendre ma liberté est bien autrement bête et grave... Vous n'allez pas vous moquer de moi, croire à une niaiserie... ou à une manœuvre... jurez-moi que vous n'y croirez pas...

— Je jure que vous êtes la nature la plus droite, le meilleur petit cœur que je connaisse.

— Eh bien, voilà, c'est stupide, ce cœur s'est mis à battre, figurez-vous, à battre plus fort et plus vite que de coutume...
— Vous voyez d'ici mon étonnement, puis ma tristesse, puis ma frayeur... Si j'allais vous aimer, vous aimer pour de bon !... Ça arrive ces malheurs-là, rarement, mais ça arrive... On est bonne fille, on se dévoue à quelqu'un, sans défiance... et soit par sentiment protecteur, soit par pitié, soit pour toute autre cause, on finit par s'attacher à ce quelqu'un, par l'aimer...

Je l'ai relevée, assise sur mes genoux, l'étreignant de toutes mes forces, très ému, et elle se défendait de me rendre mes caresses.

— Oui, sans doute, ça vous fait plaisir, même venant de moi, ça vous flatte, et vous y voyez déjà le salut... mais je ne puis décidément rien pour vous, vous êtes trop touché, trop gravement malade; et je ne me soucie pas de le devenir à mon tour... Je suis pour l'amour à côté, moi, l'amour qui rit, chante, fait la fête; je ne veux pas de l'autre où l'on est triste, où l'on pleurniche, où l'on souffre... Je laisse ça aux femmes honnêtes qui ne savent pas à quoi passer leur temps.

Elle m'a pris les mains, et d'un ton qui priait et commandait à la fois :

— Alors vous allez être bien gentil, vous allez prendre votre chapeau, votre canne, et filer... et ne pas revenir de longtemps... Je ne vous chasse pas, je vous supplie de partir, c'est un service que je vous demande, le premier, je crois, et une preuve d'affection qui sera la dernière...

J'ai imploré, exigé à mon tour, j'ai eu des colères — et, tant mes nerfs sont ébranlés, vibrants, — des larmes, de vraies larmes de désespéré qui s'apitoie sur lui-même, d'enfant perdu qui s'affole.

Andrée est restée inflexible, maîtrisant son émotion, s'appliquant à raisonner mon cas, de la façon la plus désintéressée et la plus sage.

— Voyez d'autres femmes, mon cher, multipliez et variez les expériences; moi, vous me connaissez trop, je ne vous donne plus d'imprévu, je ne vous réserve plus de surprises...

Et je suis parti, et j'ai vu en effet d'autres femmes. Elles me laissent toutes une sensation d'écœurement, de dégoût, qui porte moins sur elles que sur moi-même. Je me sens avili, dégradé par ces inutiles épreuves...

Je ne suis pas revenu chez Andrée, non que j'aie pris bien au sérieux sa défaite sentimentale, sa crainte de m'aimer « pour de bon » en pure perte, mais parce que j'ai peur de moi, peur de me laisser aller à des aveux sans excuses, à de lâches et grotesques confidences ; car j'en suis venu là, que l'innocente diversion d'écrire tout cela ne me suffit plus, que j'ai, à certains jours, l'envie de le dire, de le crier, d'arrêter des passants dans la rue, pour leur conter mon invraisemblable aventure...

EUGÈNE DELARD

(A suivre.)

ZÉPHYRS, DISCIPLINAIRES

ET

CAMISARDS

J'ai eu l'occasion, au cours de ma carrière de soldat, de voir de près les bataillons d'Afrique, les compagnies de discipline, les ateliers de travaux publics et les pénitenciers militaires. J'essaierai de les montrer tels qu'ils sont, ni pires, ni meilleurs ; on jugera si le régime auquel ils sont soumis, si l'emploi qu'on en fait sont véritablement équitables et judicieux.

Les bataillons d'Afrique sont au nombre de cinq, chacun formant corps. Ils sont régis par les mêmes règlements intérieurs que le reste de l'infanterie et ils font exactement le même service, mais leur recrutement est autre. Pour y être admis, il est nécessaire et suffisant d'avoir subi une condamnation avant ou après l'entrée sous les drapeaux. Nul n'y est incorporé pour expier un délit, ni même une simple faute contre la discipline. Ils frôlent les corps de punition sans en être ; on les désigne officiellement sous le nom de « corps d'épreuve », euphémisme assez heureux pour une troupe qui présente un extraordinaire mélange

de tout ce qui abaisse l'homme et de tout ce qui l'exalte et le relève. Quant aux cadres, ils sont choisis avec beaucoup de soin dans toute l'arme de l'infanterie. Autrefois, cependant, il n'y avait pas impossibilité absolue à ce que le « zéphyr en pied », c'est-à-dire l'homme incorporé après une condamnation, devînt sous-officier et même officier. J'ai connu en 1852, à Sétif, un sous-lieutenant dans ce cas ; il était, pardessus le marché, décoré : aux temps héroïques de l'Algérie une vigueur et une bravoure à toute épreuve servaient d'éponge aux peccadilles et remplaçaient les examens de Saint-Maixent. Ce brave, qui ne quittait pas sa chique, n'était pas commode pour ses anciens camarades de gamelle et se piquait de savoir les faire marcher. La tâche n'était pas aisée. Les « zéphyrs » volaient d'un cœur léger ce qu'ils trouvaient à portée de leurs mains et, par excès de tendresse pour l'alcool, ils devenaient fréquemment « joyeux ». Du reste, ils se faisaient plutôt gloire de ces sobriquets, comme en témoignent les derniers mots adaptés par eux à leur refrain de marche, où il est fait allusion au sifflement des balles :

Des Joyeux c'est la musique,
Bon, bon, le Bataillon d'Afrique,
Bon, bon, les Zéphyrs en avant !

En 1852, j'étais à Bordj-bou-Areridj : c'est maintenant une petite ville ; c'était alors un simple poste gardé par deux compagnies de zéphyrs, logées en partie sous la tente. Une pareille troupe ne peut être maintenue que par une discipline sévère : il fallait donc une prison. Le *silo,* excavation profonde, en forme de bouteille, employée par les indigènes pour la conservation des blés, présente à cet égard des commodités précieuses, dont on n'avait garde de se priver. Quelquefois, il y avait nombreuse compagnie dans la « bouteille » et il s'y complotait de bons tours. Il arriva qu'une lettre de France, adressée à l'un des habitants du silo, parvint au Bordj. Bientôt, le bruit courut que le prisonnier avait fait un héritage de quelques milliers de francs : timbres de départ et d'arrivée, attestations, rien ne manquait. Le cantinier civil qui avait édifié sa baraque dans le voisinage, et qui fournissait aux officiers et aux soldats la viande, le vin et les haricots, en eut vent des pre-

miers. Flairant une aubaine, il ne se refusa pas à faire crédit, à un taux exorbitant, à l'heureux légataire. Aussitôt boissons d'entrer au silo, intermédiaires d'en profiter, et, toute police devenant impossible, on se hâta de faire une enquête qui démontra que la lettre était fausse, et le cantinier volé.

J'étais chargé de délimitations en pays arabe ; chaque matin, je me rendais à cheval à deux ou trois lieues du Bordj, pour ne rentrer que le soir, ayant travaillé toute la journée. Un zéphyr partait d'avance, afin de m'attendre sur le terrain avec mes instruments et de me servir de jalonneur. Il rentrait à pied, souvent fort tard. Jamais aucun ne se plaignait de la fatigue, ni de trouver la soupe froide à son retour ; être bien traité, servir d'aide à un officier, c'en était assez pour surexciter le zèle et l'amour-propre de celui que j'emmenais, quel qu'il fût. Un jour, en mettant l'œil à la lunette, je n'aperçus qu'un brouillard.

— Vous avez touché à ma boussole ?

— Non, mon lieutenant.

Je démonte la lunette, une lunette à quatre verres, et je constate la disparition de ceux du milieu. Alors l'homme m'avoue avoir laissé tomber l'instrument avant de partir.

— Mais le ferblantier de la compagnie l'a bien raccommodé, et j'ai pris le pas gymnastique pour ne pas être en retard.

La vente de ses propres effets, en général pour boire, est le péché ordinaire du zéphyr. Il vend même ceux des autres. Dans le silo dont j'ai parlé entrait souvent un incorrigible dissipateur d'effets. La dernière fois qu'il revint d'une de ces absences qu'il ne manquait jamais de faire en sortant de prison, il était absolument nu. On le remit dans le même état au silo, et on l'y laissa.

Bien des années plus tard, j'étais à Aumale, commandant de la subdivision. Un détachement du bataillon d'Afrique se rendant à Bousaada vint à passer. Il était commandé par un lieutenant, récemment arrivé de France, que j'invitai naturellement à dîner. Je lui demandai, lorsqu'il prit congé de moi, s'il campait avec sa troupe et qui gardait sa tente afin de la préserver des vols.

— Oh ! me répondit-il, j'y ai mis deux factionnaires, des hommes dont je suis sûr.

Je pinçai les lèvres, et lui souhaitai le bonsoir.

Le lendemain matin, j'appris que les deux factionnaires avaient déserté, avec les effets du lieutenant, qu'ils laissaient dans un piètre équipage pour les trente à quarante lieues qui lui restaient à faire à la tête de son détachement. Évidemment, cela ne le disposa pas à la bienveillance.

La plupart des zéphyrs sont très intelligents et très ferrés sur le code. En 1861, on créa les compagnies disciplinaires des colonies, corps de punition, et, pour la première organisation, on puisa dans les bataillons d'Afrique, où l'on prit d'office les plus mauvais sujets. Au point de vue légal, la mesure était très discutable. On le sentait si bien qu'on la tint secrète jusqu'au moment de la mise en route des hommes désignés pour la Nouvelle-Calédonie. Cependant, il fallait bien la faire connaître au moins quelques heures d'avance. J'étais, à cette époque, aide de camp du général commandant la subdivision de Mascara. A l'heure dite je dictais les ordres dans mon bureau, contigu à celui du général. Celui-ci m'ayant appelé, je sortis un instant. Ma courte absence suffit pour que la nouvelle se répandit aussitôt et fût commentée avec violence à la caserne du bataillon et dans les débits. L'effervescence devint telle que, si l'on n'eût précipité le départ, elle se serait transformée en une mutinerie d'autant plus dangereuse que le reste de la garnison se composait de troupes étrangères.

Les actes dont j'ai parlé jusqu'ici n'étaient que des peccadilles, comparées à d'autres fautes beaucoup plus graves. En 1853, j'accomplissais mon stage d'officier d'état-major au 20e de ligne, où servait le général Fain, alors sous-lieutenant et mon ami intime. La colonne dont nous faisions partie opérait en Kabylie, sous les ordres du général de Mac-Mahon. Elle prit, sur les bords de la mer, un ou deux jours de repos. Fain et moi, étant allés nous promener sur la plage, nous nous arrêtâmes pour regarder une balancelle maltaise qui, avisée de la présence des troupes, se tenait à une faible distance, avec du vin et des comestibles. Nous fûmes croisés par un zéphyr qui nous regarda bien en face et affecta de ne pas nous saluer, évidemment parce que nous n'étions pas du « bataillon ». Fain, de taille moyenne, trapu, bon élève de

Lecour, n'était pas patient ; il interpella l'impertinent, qui répondit par une grossière insolence. Fain s'approche pour lui enlever son képi (képi dont l'énorme visière, incessamment torturée par les doigts, avait un relèvement caractéristique) et prendre son numéro ; l'homme se met en défense ; Fain lui saisit le bras et, en le tordant, fait passer par-dessus son épaule le zéphyr qui se relève ahuri, salue correctement, et fait demi-tour en s'excusant. Nous le suivons des yeux et nous le voyons rejoindre plusieurs de ses camarades. Près de l'eau, tous se déshabillent, se mettent à la nage, arrivent à la balancelle, se hissent à bord. Là, nous le sûmes après, ils rossent le patron et s'enivrent à en mourir. — « Comment tolérait-on ?... » va-t-on me dire. Mon Dieu, il y avait bien dans la colonne une demi-douzaine de gendarmes, mais, quand on n'a pas trop d'hommes et qu'ils se battent bien, on n'aime pas à les gaspiller devant l'ennemi. Et, sauf quand ils étaient en passe d'être condamnés à mort, si on les avait traduits devant un conseil de guerre chaque fois qu'ils se mettaient dans le cas de l'être, on eût risqué de voir les effectifs se fondre pour aller grossir ceux des pénitenciers qui eussent renvoyé ensuite les mêmes hommes aux bataillons d'Afrique à l'expiration de leur peine. J'ai eu, à Mascara, comme planton, un vieux zéphyr, chien de garde aussi dévoué que féroce, âgé de cinquante ans et plus ; il n'avait pas encore réussi à terminer son congé de sept ans, que de continuelles condamnations interrompaient ! S'il ne « tirait plus de bordées », c'est qu'il n'avait plus de jambes.

On s'explique que le désir d'éviter cette fâcheuse navette engendre tantôt un excès de tolérance, tantôt l'abus de la force. L'énervement produit sur les chefs par les vices ou la violence incorrigible de certains hommes finit par endormir le sens de la légalité et de la justice et par donner à la rigueur de la répression un caractère criminel. Dans un poste éloigné, dont je tairai le nom, deux zéphyrs s'étaient portés à des voies de fait contre leur capitaine. Impossible de ne pas établir une plainte en conseil de guerre : c'était, sans aucun doute, la peine de mort. On confie les coupables à deux spahis qui devaient, à dix-huit lieues de là, les remettre à la gendarmerie. L'évasion d'un prisonnier vaut à celui qui en est le gardien

une punition sévère, car il a ordre de lui envoyer une balle plutôt que de le laisser échapper. Parmi les spahis, il y en avait de très rompus au métier et dénués de scrupules. La désignation n'en fut pas laissée au hasard. Une heure après leur mise en route, ils revenaient, annonçant que, les prisonniers ayant tenté de s'échapper, ils avaient dû les en empêcher par le moyen habituel. Évidemment les balles que les deux coupables reçurent dans la nuque ne firent qu'épargner cette répugnante besogne à un peloton d'exécution, mais elles supprimèrent du même coup l'audience et ce que les accusés auraient pu dire des traitements auxquels on les avait soumis.

En 1836, le général Yusuf commandait la division d'Alger et résidait à Blida, c'est-à-dire à douze lieues du gouvernement général. L'état-major du 2e bataillon d'Afrique était à dix lieues plus loin, à Médéah, chef-lieu de la subdivision où commandait le général Gastu ; enfin, à cent lieues d'Alger, à Laghouat, dont la conquête était toute récente et dont le chef d'escadron Margueritte était le commandant supérieur, un fort détachement du bataillon d'Afrique. Pas de télégraphe, une poste rudimentaire. J'étais aide de camp du général Yusuf et chargé d'ouvrir le courrier. Quand il arrivait de Laghouat, j'avais grande chance d'y trouver des lettres circonstanciées, anonymes bien entendu, dénonçant les cruels traitements infligés à certains chasseurs du bataillon, notamment la « crapaudine ». La crapaudine, c'est le nom donné vulgairement à la barre de justice, aux fers. Une instruction du 3 février 1868 a donné les dessins détaillés des *menottes* et des *pédottes* actuelles. Elles constituent un supplice véritablement cruel s'il est prolongé, mais autrefois c'était bien pis, car on se servait de toutes sortes d'entraves improvisées. Les plaignants affirmaient d'ailleurs qu'on les exposait le ventre nu au soleil. Quant aux coups de canne, on ne les comptait plus. Dans ces plaintes, il y avait une part d'exagération et une part de vérité. L'ignorance où l'on était des noms des victimes qui redoutaient, en se nommant, de s'attirer un supplice pire, et la distance, rendaient toute enquête sérieuse impossible; le général Yusuf l'ordonnait mollement, le général Gastu était un ancien officier de gendarmerie, et, à Laghouat, avec des formes d'une exquise douceur, le commandant Margueritte

avait de bonnes raisons pour ne pas se montrer sentimental. Quand les plaintes arrivaient directement au ministre, celui-ci les renvoyait « pour examen » au gouverneur, et celui-ci au général.

Il ne faudrait pas croire que les zéphyrs gardassent toujours à leurs officiers une rancune ineffaçable des peines corporelles que ceux-ci leur infligeaient. La rapidité avec laquelle elles suivaient la faute, leur durée relativement courte, l'absence de trace au registre des punitions, les faisaient à la fois mieux supporter et redouter plus que la privation de la liberté.

Pendant longtemps, il y eut dans chaque compagnie un sergent frappeur. J'avais connu très bien à Bordj-bou-Aréridj le capitaine X..., colère et sanguin, qui ne quittait pas plus « sa trique n° 1 ou sa trique n° 2 » que son képi ; dont toute parole était une menace, ce qui ne l'empêchait pas d'être aimé de ses hommes, dont il parlait le langage en caressant leurs épaules. Pendant une expédition en Kabylie, j'étais chef d'état-major de la petite brigade que commandait le colonel de Failly. Le 3e bataillon d'Afrique fut réuni à elle, et j'y retrouvai le capitaine X... Nous arrivâmes en présence d'une position élevée, aux pentes abruptes, le Goufi, d'où les Kabyles dirigeaient sur nous un feu nourri. Il fallait à tout prix s'en emparer. Parmi les troupes qui furent lancées se trouvait en première ligne la compagnie du capitaine X... Pas jeune, lourd comme il était, grimper sur ses jambes la pente raide et broussailleuse semblait un problème qu'il ne résoudrait pas. Il ne s'embarrasse pas pour si peu : il fait signe à quatre de ses gaillards les plus robustes et leur déclare que s'il n'arrive pas le premier en haut, « il les fera crever sous le bâton ». Aussitôt commence, à travers le crépitement de la fusillade, une ascension étrange, le capitaine X.., à peu près porté, agitant son sabre d'une main, sa canne de l'autre, tempêtant, jurant, arrive non sans avoir eu des tués et des blessés autour de lui, et il déloge les Kabyles. La bravoure de ce vieux chef transportait d'aise et de fierté ses soldats. Qu'importaient les coups de trique ? ils s'en riaient plus encore que des balles. Le capitaine, « il est des braves, eh bien, nous aussi on en est, on va bien voir ! Les zéphyrs en avant ! »

Lorsque le bataillon d'Afrique qui devait s'embarquer pour le Mexique arriva à Alger, les absences et les ventes d'effets se multiplièrent à un tel point, et en même temps les cas d'ivresse et d'indiscipline, que l'on put craindre de n'avoir bientôt plus rien à transporter. On remit le commandement au général Hubert de la Hayrie, alors chef de bataillon, renommé pour ses décisions promptes et sa force herculéenne. Tout d'abord, comme il me l'a raconté, il prit la peine de donner en personne quelques corrections sévères aux plus mutins, avec pour témoins une paire de pistolets, dont on savait qu'il jouait adroitement. Les zéphyrs, comprenant qu'ils avaient trouvé leur maître, rentrèrent dans l'ordre comme par enchantement. Au Mexique, ils se battirent comme jadis à Mazagran, comme ils l'ont fait au Tonkin, comme ils le feront où l'on saura les employer. Un rien suffit chez eux à exalter le courage et à réveiller le patriotisme.

En 1887, j'étais à Bône, commandant de la subdivision. A différentes reprises on embarqua dans la rade des troupes pour le Tonkin ; j'avais la manie de leur faire des discours avant qu'elles montassent à bord. Vint le tour d'une force de huit cents hommes tirés du 3e bataillon d'Afrique. Le soir même de leur arrivée, on en arrêta quatre en flagrant délit de vol. Le lendemain matin, sur le quai près duquel étaient amarrés les chalands, je fis, au milieu d'un assez grand nombre de curieux, former le carré ; les voleurs de la veille furent amenés au centre, stigmatisés comme déshonorant le bataillon, et expédiés à bord pour y être mis aux fers. Puis je m'adressai aux soldats, leur disant « que dans cette Asie pour l'extrémité de laquelle ils partaient, l'illustre Dupleix, à la tête d'une poignée d'hommes, avait régné sur les 200 millions d'habitants de l'Inde, que le général Montauban, suivi de quelques milliers de soldats, avait réussi à ouvrir, à travers les forts de Palikao, les flancs jusque-là fermés du colossal empire chinois peuplé de 400 millions d'habitants, qu'eux allaient représenter la patrie dans l'Indo-Chine, une Inde nouvelle, et soutenir l'honneur du drapeau français qui leur était confié, que... » Et tandis que je leur débitais ces sonorités, quelques Maltais causaient un peu haut. Brusquement un zéphyr se retourne menaçant :

— Tais-toi ou je te f... mon poing sur la g..., c'est pas pour toi qu'il parle, le colonel, c'est pour moi !

Aux bataillons d'Afrique, plus encore qu'à la légion étrangère, les liens qui rattachent à la famille, au foyer, ont été plus ou moins ostensiblement brisés ou compromis. Plus d'un cœur, rongé par une désespérance secrète, cherche l'oubli dans les excès. Mais vienne l'occasion, le moment, on verra ces hommes se jeter avec ardeur dans les dévouements héroïques. Il faut donc qu'ils portent en eux quelque divine étincelle, car, pour la plupart, ils sortent de l'enfer peu connu, compagnies de discipline, ateliers de travaux publics, pénitenciers, où je voudrais conduire le lecteur.



Lorsque, dans un régiment, un soldat a épuisé la série progressive des huit, quinze, trente, soixante jours de prison, il est habituellement traduit devant un conseil de discipline. Celui-ci émet un avis à la suite duquel le commandant du corps d'armée peut envoyer le soldat dans une des quatre compagnies de discipline. La compagnie de discipline est un corps de punition, soumis à un régime spécial. Jamais les hommes ne sortent seuls, et le gradé qui les accompagne est toujours armé du revolver. Mais c'est encore une troupe de soldats, commandée par un cadre régulier d'officiers, et où le temps compte dans la durée des services.

En 1884, je fus nommé, en Algérie, au commandement de la subdivision d'Aumale. La ville, fondée en 1846 sur l'emplacement d'une colonie romaine, se dresse sur un éperon qui s'avance entre deux ruisseaux marécageux. Le pays est d'aspect sauvage et grandiose, mais la fièvre y règne ; la colonisation s'y traîne péniblement : quand j'arrivai, à la fin de mai, je retrouvai aux murs de l'enceinte primitive le même aspect d'isolement sévère qui m'avait frappé lorsque, trente ans auparavant, j'étais venu pour la première fois dans le pays. Avant de gravir le lacet qui conduit à l'entrée de la ville, je vis dans le fond, sur la gauche, un bâtiment bas, ancienne exploitation rurale abandonnée, blanchi à la chaux, aux abords soigneusement entretenus, et entouré d'un vaste

jardin potager. C'est le casernement de la 4e compagnie de discipline. Il y règne un silence rarement troublé. A la porte, sous la surveillance du gradé de service, se tient un poste de police, composé de quelques disciplinaires qui, chaque vingt-quatre heures, repassent leurs armes à ceux qui les relèvent. Il n'y a là, il n'y avait, du moins, que la moindre fraction de la compagnie, 150 hommes environ : l'autre, de 250 à 300 hommes, était à 150 kilomètres plus au sud, à Bousaada. Toute compagnie de discipline, outre les hommes qui y sont envoyés comme je l'ai expliqué au début, absorbe encore des résidus assez variés, mais la 4e compagnie a ceci de particulier qu'elle reçoit en plus, dans sa section d'Aumale, tous les appelés qui ont cherché à se soustraire au service, soit en simulant des infirmités, soit en se mutilant volontairement. C'est généralement la première phalange de l'index que se font couper ceux qui se laissent endoctriner par les opérateurs qui parcourent encore les campagnes, exploitant les souvenirs ineffaçables laissés par la conscription du premier Empire. La plupart des simulateurs et des mutilés sont mous, paresseux et sales, et les « indisciplinés » les désignent par le terme méprisant de « raccourcis ». On conservait aussi à Aumale les « fortes têtes », c'est-à-dire les meneurs et les incorrigibles, afin qu'ils fussent mieux sous l'œil du capitaine.

Le capitaine est toujours un officier énergique. L'emploi qu'il occupe, en raison de la situation de chef de corps qu'il confère et d'avantages pécuniaires considérables, est assez recherché. Tous les autres officiers et les cadres inférieurs sont pris dans l'infanterie, mais souvent d'office, ce qui en atténue la valeur. Le capitaine N... de la 4e, quand il avait des « ennuis », me disait naïvement : « Ah ! je ne sais pas comment on trouve des cadres pour entrer dans ces compagnies-là ! » — ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper consciencieusement de la sienne. La tenue des hommes et la propreté des locaux étaient irréprochables. Mais si, en passant une revue, on regarde bien les visages, on les trouve affaissés ; les regards épient en dessous ce que le nouveau chef porte avec lui de dureté ou d'indulgence. Après les chambres, la prison. On ne pénètre pas sans un sentiment pénible dans sa puante atmosphère. Elle a un aspect plus morne que celle du régiment, parce

qu'on n'y entre généralement que pour des durées doubles. La dégradante oisiveté à laquelle sont condamnés les prisonniers finit par avoir raison des caractères les mieux trempés et les conduit à un abrutissement complet. Elle favorise la contagion de la pire corruption morale. C'est là que se perpétuent les traditions infâmes, le culte de l'alcool, de l'absinthe surtout. L'idée fixe des disciplinaires est d'arriver à s'enivrer, et l'ingéniosité qu'ils mettent à se procurer des liqueurs défie les clôtures du casernement et la surveillance des gradés.

Le capitaine N... conservait à la portion centrale un certain Barb..., ayant reçu de l'éducation, bon pianiste, tombé de chute en chute au dernier degré de misère morale, et ivrogne invétéré. Le curé de la ville avait obtenu que Barb..., plus souvent à la prison qu'à la chambrée, tînt l'orgue à la messe le dimanche : un gradé l'amenait à l'église et le rentrait après l'office. Un beau jour, au lieu de jouer la musique liturgique, Barb..., qui avait bu, entama vigoureusement *la Marseillaise*, si bien que le curé faillit tourner brusquement le dos à l'autel. Après ce scandale, il fut interdit à Barb... de remettre les pieds à l'église, malgré l'intervention des « bonnes sœurs » qu'il avait réussi à séduire par ses airs hypocrites. — Voici la contre-partie. Il y avait à Bousaada un vicaire plein de zèle et de douceur, mais pauvre comme Job. La garnison ne comportant alors que des tirailleurs indigènes, on avait choisi pour l'aider dans son modeste ménage, balayer sa petite église et servir la messe, un disciplinaire de bonne conduite, car il s'en trouve. Ce vicaire vint à partir sans être remplacé ; peu après, un malade mourut à l'hôpital. Pour l'enterrer chrétiennement, on s'avisa que l'employé du vicaire savait où trouver l'eau bénite et le rituel. Il lut donc à l'église les prières des morts, qui furent écoutées avec recueillement par l'humble assistance.

Un industriel avait sollicité le droit d'exploiter l'alfa, à mi-chemin entre Aumale et Bousaada, à Aïn-Adjel. Avant de l'avoir obtenu, il me demanda l'autorisation de s'installer provisoirement. Je la lui accordai volontiers, à la condition qu'il ne « tiendrait » pas d'absinthe, et sous menace, s'il contrevenait à ma défense, de faire brûler tout l'alfa qu'il aurait déjà coupé. Il promit, jura tout ce que je voulus. Quelque

temps après, un détachement de quatre-vingts disciplinaires. ayant été appelé de Bousaada pour la chasse aux sauterelles, passa par Aïn-Adjel. Les hommes y trouvèrent un tonneau d'absinthe et, malgré les efforts de l'officier et des cadres, s'enivrèrent de telle sorte qu'il se passa plus de vingt-quatre heures avant qu'ils pussent se remettre en marche. Informé, j'expédiai mon officier d'ordonnance, qui, avec deux spahis, alla brûler la provision d'alfa déjà coupée et évincer, *manu militari*, le colon auquel je fis refuser la concession. Quant à moi, à quelques jours de là, obligé aussi d'aller à la chasse aux sauterelles, je trouvai le même détachement; l'officier m'ayant désigné les quatre plus indisciplinés, je les fis partir séance tenante pour Aumale, pour y être mis en cellule. Les deux spahis que je chargeai de cette commission étaient de fort méchante humeur, car ils y perdaient le bon dîner qu'ils comptaient faire avec mon escorte. Je crains que leur convoi n'en ait pâti.

On ne peut se figurer à quel degré d'habileté parviennent les simulateurs : bégaiement, surdité, claudication, faiblesse des reins, idiotie, c'est à s'y méprendre. Et il ne s'agit pas seulement de tromper les officiers, les médecins, les gradés, mais aussi les camarades, car, bien qu'il n'y ait guère d'exemple d'une délation, leur attitude seule risquerait de trahir le simulateur. Je me suis exercé à la divination sur plusieurs qu'on ne réussissait pas à prendre en défaut ; entre autres sur un prétendu sourd, qui n'avait en réalité que vingt et quelques années, mais qui trouvait moyen d'en paraître quarante. Parler haut d'abord, puis baisser progressivement la voix ; le contraire : parler bas, puis se hausser au ton ordinaire, rien n'y fit. Quand il fut libéré, il déclara qu'il était bien un peu dur d'oreille, mais pas du tout si sourd qu'on l'avait cru.

A une revue sur le terrain, un boiteux arriva claudicant; je déclarai qu'il serait à l'avenir porté par ses camarades, espérant que, pour s'éviter la corvée, ils lui persuaderaient, à l'aide d'un certain nombre de bourrades, de cesser la simulation. Nul ne broncha. J'arrêtai l'expérience, n'aimant pas les irrégularités auxquelles elle entraînait.

Un homme contrefaisait l'idiot, refusait de se remuer, de

manger, si bien qu'il tomba malade et qu'il entra à l'hôpital où son cas devint grave. Je le vis avant que la mort l'enlevât. Il avait laissé reparaître sa raison, et avec elle était venu le remords. Il pleurait à chaudes larmes, regrettant de mourir, par son obstination, loin de sa mère. La mère, c'est toujours le dernier appel de ces hommes. Il mourut. Rien ne lui était dû, mais j'ordonnai qu'un certain nombre de ses camarades suivraient son corps jusqu'au cimetière, et j'y allai aussi, avec le capitaine N..., parce que c'était le premier soldat qui mourait depuis mon arrivée.

Dans les cadres, il y a un grand nombre de Corses, gens d'humeur susceptible, mais consciencieux et énergiques. L'un d'eux était détesté de ses subordonnés qui, un jour, à Bousaada, devenus furieux, se précipitèrent sur la porte du dépôt des armes, pour l'enfoncer et se livrer ensuite aux excès qu'on pense. Le revolver à la main, il les tint en respect jusqu'à ce que l'on vînt à son secours. A Aumale, un gradé étant chargé de conduire un homme en cellule, celui-ci fit le rebelle dans le corridor ; il y eut lutte, le gradé fit usage de son arme et atteignit au ventre le disciplinaire qui en mourut. Je rendis compte au général de division. Que put produire l'enquête consciencieuse du capitaine? Quelques mois après, je reçus une lettre navrée du pauvre père ; je lui répondis de la manière la plus humaine qu'il me fut possible.

Le régime, je ne sais pourquoi, passait pour plus dur à Bousaada qu'à Aumale et certains disciplinaires s'efforçaient de n'y pas rester. Il y en eut deux qu'on y avait envoyés qui s'échappèrent aussitôt après leur arrivée et revinrent tout simplement se présenter à Aumale. Il y a environ trente-sept lieues. On les confia, par mon ordre, à deux spahis qui les reconduisirent. Après avoir subi une punition, ils trouvèrent moyen de revenir une deuxième fois. Cependant, la distance qui sépare Aumale de Bousaada n'était pas commode à franchir. Les trente-sept lieues étaient coupées en quatre étapes dont les deux du milieu avaient chacune onze lieues, à cause des points d'eau. Aux trois gîtes, des caravansérails en médiocre état, généralement sans gardiens, parce que ceux-ci n'y pouvaient pas vivre ou ne le pouvaient qu'en vendant de l'absinthe aux rares voyageurs ou aux convois de passage. En hiver, l'Oued-

el-Ham, à mi-route, se transforme en moins d'une heure en un torrent furieux, qui barre le passage. Il y a maintenant un pont. En été, le soleil peut faire monter le thermomètre jusqu'à 50 degrés et force à ne voyager que de nuit. Les spahis qui eurent mission de reconduire une seconde fois les disciplinaires à Bousaada furent invités à les y amener en bon état, mais assez vite pour qu'ils ne fussent pas tentés de risquer un nouveau voyage à la même allure. Lorsqu'on fait clairement et fermement aux spahis ou aux gradés les recommandations nécessaires sur l'accomplissement de leur devoir et sur les précautions à prendre, tant pour l'hygiène que pour le reste, il n'arrive jamais d'histoires comme celle du soldat Cheymol, dont la mort, en 1896, sur cette même route, a fait tant de bruit. Les conditions de la marche sont tout aussi pénibles pour les gradés que pour les hommes qu'ils ont à conduire. Il est bien difficile, par suite d'une foule de connivences, d'empêcher les disciplinaires de recevoir de l'argent de leurs parents ou de leurs amis, et, lorsqu'un convoi se met en route, il est rare que quelques hommes au moins n'en soient pas pourvus. Que se passe-t-il alors, soit avec le spahi soit avec le gradé? On le flatte, on lui promet de se bien conduire, de bien marcher, mais on fait valoir le poids des effets, la longueur du chemin : on loue donc un mulet, un ou deux bourricots, le spahi allège son cheval, on insiste auprès du gradé pour qu'il monte sur le mulet de temps à autre, et tout se passe en douceur. Il arriva cependant une fois que les disciplinaires, avant d'avoir payé la location de l'âne, s'avisèrent de le tuer, de le dépecer et d'en manger les meilleurs morceaux.

Le baron de M... malheureux jeune homme tombé aux compagnies de discipline, passait pour très riche, ce qui l'exposait à des entreprises de toute nature sur sa bourse, doublées de persécutions quand il regimbait. Libérable, il fut, avec d'autres qui l'étaient également, dirigé de Bousaada sur Aumale. En route, on lui extorqua pour plus de 20 000 francs de promesses écrites. Désespéré, il me fit parvenir une réclamation, mais il n'osait pas nommer ses persécuteurs. Tout ce qu'on put faire fut de le mettre pour quelque temps en cellule afin de le préserver de tout mauvais traitement, et de ne le faire partir que quelque temps après les autres.

Chaque fois que j'allais à Bousaada pour une raison de service quelconque, je ne ne manquais jamais de voir les disciplinaires et d'en interroger un certain nombre. Ils me fournissaient de pittoresques réponses. Voyant un homme âgé, je lui demandai :

— Vous avez des condamnations ?

— Oui, mon colonel, me répondit-il avec des ondulations de voix, j'en ai quelques-unes.

— Et c'est ?

— C'est principalement pour escroqueries.

Un peu plus il eût dit :

— C'est ma spécialité.

Je m'attachais surtout aux prisons, aux cellules. Le séjour dans les cellules, trois mètres de long, un mètre de large, deux mètres cinquante de haut, sans air ni jour autrement que sur un corridor étroit, pouvait se prolonger outre mesure ; lorsque l'homme était en prévention de conseil de guerre, souvent mille lenteurs retardaient l'ordre de conduite et ensuite son exécution. J'entre dans une cellule ; le prisonnier se lève, je m'approche de lui :

— Pourquoi ce refus d'obéissance à un ordre tout naturel ? Vous voilà, de gaieté de cœur, dans un cas de conseil de guerre.

— Je le sais bien, je l'ai fait exprès !

— Voulez-vous me dire pour quel motif ?

— Je me déplais ici.

— Je le comprends, mais votre condamnation vous mènera aux travaux publics où vous vous déplairez bien davantage.

— Je n'irai pas, j'ai l'intention de retourner en France, dans mon pays.

— ??

— Je m'échapperai.

— Vous savez que je vous ferai tirer dessus.

— Ah ! oui, je vous connais bien, mais je ne vous préviendrai pas.

— Et en admettant que vous réussissiez, où irez-vous ?

— Je retournerai à la frontière belge et je continuerai avec mon père mon commerce de marchand de chevaux.

— Ne savez-vous pas que les gendarmes belges et les gendarmes français s'entendent à merveille et qu'ils font tomber les déserteurs dans des pièges et se partagent ensuite les primes ?

— Ce n'est pas si facile que ça. Puisque vous connaissez le Nord, vous savez qu'en 1883 on a voulu jouer ce jeu-là avec un volontaire d'un an, et qu'à Liège il y a eu des émeutes parce qu'on accusait les Français d'avoir violé le territoire, et qu'il a fallu relâcher le volontaire qui vit toujours en Belgique avec sa maîtresse, attendant une amnistie.

Je n'eus rien à dire : le fait s'était passé pendant que j'étais chef d'état-major du 1er corps d'armée, à Lille.

Si l'oisiveté de la prison est affreuse, hors de la prison, c'est une demi-oisiveté ; les cadres et les officiers s'en accommodent assez bien, car, pour tout travail intérieur ou extérieur qu'on voudrait organiser, il faudrait qu'ils devinssent eux-mêmes chefs d'ateliers.

Nettoyer les chambres, blanchir et reblanchir le casernement, faire des corvées, entretenir le potager, c'est à peu près tout. Lorsque l'artillerie, ou le génie, avait besoin de la main-d'œuvre militaire pour des travaux de maçonnerie, comme cela eut lieu à Aumale pour édifier l'enceinte du parc d'artillerie, où seraient renfermées les pièces destinées à sa défense, elle avait bien soin de faire spécifier par le commandant du 19e corps qui donnait l'ordre de fournir des travailleurs, que ceux-ci seraient pris dans l'infanterie. Et pendant que les fantassins « turbinaient au soleil », les disciplinaires se croisaient les bras. Même chose arriva à Bousaada. Je n'osai même jamais demander à faire améliorer par les disciplinaires les plus mauvaises parties de la route d'Aumale à Bousaada, tracée jadis par le génie et confiée ensuite à un autre service qui manquait d'argent. Les redoutables difficultés bureaucratiques seraient immédiatement intervenues.

Les disciplinaires pouvaient bien être mis à la disposition des entrepreneurs civils, comme cela eut lieu un instant à Aïn Bessem ; mais ceux-ci n'en voulaient que faute de mieux, et quand ils étaient dans l'impossibilité de se procurer des ouvriers ailleurs. Ils trouvaient que le rendement était trop

faible, que les cadres ne s'inquiétaient pas si les hommes travaillaient ou non, parce qu'ils n'y avaient pas le même intérêt que les surveillants des condamnés aux travaux publics et des pénitenciers. Au commencement, pour combattre l'atonie physique dont je voyais les disciplinaires atteints à cause de leur oisiveté claustrale, j'engageai le capitaine à leur faire faire des marches pendant lesquelles ils chanteraient. Le capitaine, sans s'y refuser, me fit remarquer que le silence était d'obligation réglementaire, et que mon procédé pouvait être blâmé, à supposer même qu'il produisît les résultats que j'en attendais. Je me tournai alors d'un autre côté.

Je n'avais pas tardé à reconnaître qu'il y avait dans la partie militaire de la place, et dans le territoire arabe soumis à mon administration directe, une quantité de travaux qu'il serait intéressant d'entreprendre, et je tentai d'y employer les disciplinaires. Mais il fallait compter avec un climat extrême qui donnait quelquefois un pied de neige en hiver et des chaleurs torrides en été. Je commençai par envoyer à cinq ou six lieues, sur la route de Médéah, près d'une fontaine qui avait besoin de réparations, une vingtaine de malingres minés par la fièvre. Il fallait des tentes, et l'usure s'en paie. Il fallait, tous les deux jours au moins, un envoi de vivres à dos de mulet, d'où fatigue pour le train. Ensuite, ce fut dans une direction opposée, à sept ou huit lieues, à l'entrée de l'immense, superbe et salubre forêt du Ksenna, un autre détachement d'une trentaine d'hommes. Cette région étant inhabitée, il n'y avait pas grand chose pour tenter les ivrognes. Naturellement, les plus mauvais sujets étaient exclus de cette villégiature extrêmement recherchée. Mais là aussi il fallait pourvoir au campement et aux vivres, ce qui était une source de difficultés continuelles. Dans cette forêt de Ksenna, grâce au prêt de quelques outils, consenti par le chef du génie, on fit de la chaux, on coupa des arbres, et l'on construisit, sans bourse délier, une maison forestière : bien plus, on fabriqua une immense baraque démontable. Laborieusement transportée à Aumale, elle servit de scène pour un théâtre en plein air qui réjouit fort tous les habitants.

Lorsqu'en 1846 on avait tracé l'enceinte d'Aumale, on avait trouvé un grand nombre de pierres romaines avec

inscriptions funéraires, des colonnes, des sarcophages, des fragments de statues. Il y en avait un énorme amas dans un coin de la fortification. Comme l'un des boulevards n'avait jamais été terminé, les disciplinaires achevèrent les terrassements, et y apportèrent les pierres, qui furent symétriquement rangées de chaque côté de l'avenue. D'autres travaux assez considérables furent encore faits par eux, tels qu'empierrement d'un bon nombre de rues, réfection d'un ancien canal d'adduction d'eau et d'une piscine aux environs de la ville, où toute la garnison put s'offrir la douceur de bains froids pendant l'été.

Outre la difficulté de se procurer, sans argent, certains matériaux de première nécessité, et l'obligation d'emprunter des outils, il fallait encore trouver des chefs de chantier. Les sujets les plus intelligents n'étaient pas les meilleurs; dès qu'ils étaient punis, le travail se trouvait désorganisé. Souvent aussi des hommes dissimulaient leurs capacités pour ne pas risquer des « affaires » avec les camarades en les dirigeant. Enfin, comme les travaux ne valaient aux disciplinaires, ni à leurs gradés, de gratifications d'aucune sorte, les uns et les autres dormaient souvent sur le chantier, et rien n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Même les officiers ne me voyaient entrer dans cette voie qu'avec un plaisir médiocre. Quand les hommes sont renfermés dans le casernement, partagés entre les petites occupations du matin et la sieste du soir, tout le monde est, comme on dit, tranquille. Quant aux détachements, les hommes les aiment assez, mais non pas les cadres, qui ne peuvent plus coucher dans leurs lits, ni manger à la cantine. Les officiers, qui les trouvent onéreux, les aiment encore moins. Il ne fallait d'ailleurs songer à ces détachements qu'en pays arabe et très loin de toute piste suivie par les Européens, sans quoi l'absinthe eût tout gâté. J'avais découvert chez les Adaouras, tribu assez turbulente, une maison de commandement à relever, des fontaines et des abreuvoirs à réparer, et surtout une ville romaine à explorer. Malheureusement, pour les raisons que j'ai dites, et d'autres faciles à deviner, je crois que la moindre partie des objets trouvés en ce dernier lieu parvint seule au petit musée d'Aumale et entre mes mains.

A l'occasion d'une sortie de quelques jours que je fis faire à toutes les troupes de la garnison pour exécuter à une douzaine de lieues les tirs de guerre à grande distance, je pus emmener une section de disciplinaires et les employer comme pionniers pour les travaux de campagne qu'on exécuta. Mais une troupe en route coûte toujours quelque chose, et les cadres, les convoyeurs ont besoin d'être encouragés. J'imaginai alors l'expédient que voici. Un assez grand nombre de cultivateurs, à cause de la rareté de la main-d'œuvre, auraient bien voulu avoir, pour les aider, un ou deux hommes vivant dans la famille, mais le règlement ne prévoyait que des marchés passés avec le capitaine et l'envoi de détachements commandés par un gradé. Comme les mutilés et les simulateurs étaient des hommes assez tranquilles, j'autorisai le capitaine à en donner aux colons, et même à quelques grands propriétaires indigènes, aux conditions suivantes : nourris, vingt-cinq centimes de poche par jour, et un franc versé à la caisse de l'ordinaire de la compagnie. Il y eut de cette façon plus de cinquante hommes détachés à la fois. Or cinquante hommes de moins à nourrir et cinquante francs de versements quotidiens firent rapidement monter le « boni » à cinq ou six mille francs. Sur cet argent, on achetait viande, vin, café, en supplément pour les convoyeurs, les gradés et les disciplinaires détachés aux travaux que j'imaginais. Les ressources fournies par cette masse demi-noire suffisaient à les contenter. En général, les disciplinaires détachés isolément se conduisaient bien, sachant qu'à la première faute ils échangeraient une manière de vivre qu'ils goûtaient fort, contre « trente dont huit », en langage ordinaire : trente jours de prison dont huit de cellule, maximum de ce que je pouvais infliger. Un beau jour, tout le système manqua par la base. Tant que j'étais à mon poste, les moindres sujets de plaintes de la part des colons arrivaient d'abord à moi et je chargeais le capitaine de régler les affaires sans bruit. Mais, tandis que je jouissais en France d'un congé de deux mois, un disciplinaire ayant bu et fait du scandale chez son colon, celui-ci se plaignit directement au général de division, qui fit rappeler tous les hommes détachés chez les cultivateurs et me rappela, moi, à l'exécution du règlement.

A Bousaada, et jusqu'à l'Oued-Djedi, à cent lieues dans le sud, où les pouvoirs réguliers d'un commandant de subdivision sont très étendus, où les communes indigènes disposent de quelques fonds, j'avais d'autres ressources. Aussi les disciplinaires étaient-ils le plus souvent dehors, à construire ou réparer des caravansérails, des postes, etc. Les fouilles que je fis faire à l'Oued-Chaïr, sur l'emplacement d'un vaste établissement romain, donnèrent d'assez beaux résultats. Celui que j'apprécie encore le plus, est d'avoir rendu courage à un certain nombre de pauvres garçons. Il y avait là le fils d'un officier supérieur en retraite, licencié en droit, d'une bonne conduite, dont la mère m'écrivait des lettres touchantes en faveur de son cher enfant, pour le préserver des faiblesses et des punitions, et pour qu'elle pût conserver l'espoir de le revoir. Combien d'autres mères encore m'ont écrit! Puis deux bacheliers auxquels je confiais des dessins à faire, de petits rapports à rédiger, qui ne se trouvaient jamais assez chargés, qui ne savaient comment me témoigner leur bonne volonté, qui se cramponnaient aux bribes classiques qui leur restaient, que cette ombre de besogne intelligente ravissait, et qui sentaient l'espoir renaître en eux après de sombres mois. Un forgeron habile, qui venait terminer à la compagnie de discipline les deux années qui lui restaient à faire, après des condamnations l'ayant mené jusqu'à l'âge de trente-six ans, donnait l'exemple de la bonne conduite; seulement :

— Je vous en supplie, mon colonel, me disait-il, que le capitaine ne m'envoie pas en détachement, c'est plus fort que moi, je ferai des absences ou je déserterai: il faut qu'on m'en empêche, je veux revoir ma vieille mère, je veux qu'elle m'embrasse avant de mourir!

Mais parfois le désespoir s'empare de l'homme sans rémission. C'était un soldat encore jeune, échoué du régiment aux compagnies de discipline et de là au bataillon d'Afrique. Un nouveau coup de tête l'avait fait mettre au silo et la plainte en conseil de guerre se préparait. Je voulus le voir. Il grimpa l'échelle qu'on lui descendit et, sorti à mi-corps, il me montra sa mine intelligente et alerte de Parisien. Je le sermonnai paternellement, avec des paroles plus douces peut-être que celles qu'on lui avait jamais adressées. Un instant il parut

ébranlé, reconnut ses fautes, songea aussi à ses parents et fut ému. Puis tout à coup :

— Ah ! non, je suis tombé trop bas, c'est fini !

Il descendit précipitamment l'échelle, et la trappe fut replacée sur l'ouverture du silo ; réalisation tragique et lamentable d'une farce de théâtre.

En réalité, les disciplinaires ne prennent les armes que très rarement, ne sont pas soumis à des exercices réguliers et n'ont pas habituellement de cartouches. Après une revue que j'avais passée de la garnison de Bousaada, j'eus la fantaisie d'envoyer les disciplinaires tirer à la cible. Des économies de cartouches provenant d'autres corps permettaient cette expérience. Rien ne remet le soldat dans la main comme le maniement des armes et le contact du fer. Les trois cents « indisciplinés » de Bousaada, malgré leurs grossiers et sombres vêtements, malgré la diversité des origines, malgré le manque de pratique et d'exercice, se présentèrent de la façon la plus martiale. A sept cents mètres ils exécutèrent un excellent tir, ce qui valut une légère réduction de peine à tous les punis.



Deux cent treize lois, décrets, règlements, constituent l'arsenal de la justice militaire. Je n'en dirai que ceci : dès qu'un militaire est condamné à une peine inférieure à un an, il la subit dans une prison, et, si elle excède cette durée, dans un pénitencier ou un atelier de travaux publics. Le délit de droit commun conduit au pénitencier, le délit militaire à l'atelier des travaux publics. Si la peine emporte l'indignité de servir dans l'armée[1], le coupable est simplement remis à l'autorité civile. En bloc, les habitants des pénitenciers et des ateliers, comme du reste aussi les disciplinaires, reçoivent le sobriquet familier de « camisards » que leur ont valu leurs disgracieuses vareuses brunes ou grises. Aux uns on rase la tête et aux autres la barbe.

La tâche des commandants des établissements pénitentiaires, tout en exigeant beaucoup d'énergie, est allégée de toute

1. Afflictive ou infamante, perte des droits civiques ou de famille, interdiction du séjour dans certains lieux, etc.

la partie professionnellement militaire, si importante aux bataillons d'Afrique, et encore très sensible aux compagnies de discipline. Elle est facilitée par la présence constante de gardes armées fournies par les troupes de ligne. Pour un atelier ou un pénitencier de cinq à six cents hommes, il suffit d'un capitaine-commandant, assisté d'un lieutenant-adjudant, d'un officier d'administration et de sous-officiers surveillants, attirés d'ordinaire par des avantages considérables de stabilité et de solde. Ces établissements sont régis par le règlement de 1856, qui y prévoit le travail. Par une anomalie singulière, il y est à peine fait allusion aux travaux extérieurs, et cependant, hors de France, ce sont à peu près les seuls possibles. Les principaux travaux consistaient, à l'époque dont je parle, dans l'arrachement de vignes phylloxérées, en débroussaillements, en exploitation de mines, en construction de routes et surtout en terrassements de chemins de fer. Concurremment avec les Calabrais et les Siciliens, gens sobres, tous travailleurs, mais d'un maniement difficile, les entrepreneurs employaient volontiers des condamnés, parmi lesquels ils trouvaient aisément des ouvriers d'état et avec lesquels ils n'avaient pas à craindre de discussions de salaires. Les surveillants s'entendaient très bien avec les contremaîtres des chantiers; les gardes armées exerçaient une stricte et impitoyable police. La proportion du personnel de surveillance était d'un sous-officier surveillant pour vingt-cinq condamnés et d'un soldat de garde pour dix.

A Bône se trouve la portion centrale d'un pénitencier et celle d'un atelier de travaux publics. Il arriva, pendant que je commandais la subdivision d'Aumale, que des condamnés de ces deux établissements furent installés sur le territoire soumis à ma police. Je me crus obligé de les visiter en détail, ce qui, je ne l'ignorais pas, fit jaser beaucoup d'officiers autour de moi. Ma première visite, comme presque toutes les suivantes, du reste, fut inopinée. Par une chaude journée, je m'étais porté sur la route de Médéah, dont le service des ponts et chaussées poussait le sillon à travers des terrains accidentés et boisés. Je finis par apercevoir les condamnés au travail; la plupart n'étaient vêtus que d'un pantalon de toile et d'une chemise en lambeaux, beaucoup avaient le torse nu et ruis-

selant de sueur. Par mon ordre, ils quittèrent leurs pelles et leurs pioches pour se former sur un rang, tandis que quatre turcos qui montaient la garde sur de petites éminences, le fusil chargé, se rapprochaient. Suivi du sergent-surveillant, je les examinai un à un; dans le nombre, un nègre, quelques Arabes. Les hommes de trente ans en paraissaient quarante, ceux de quarante semblaient des vieillards. Impassibilité sombre, désespoir prêt à en venir aux dernières extrémités, voilà ce que je pus lire sur ces visages ravagés, quand ils n'étaient pas d'une bestialité basse. Tous noircis par le hâle, presque indifférents à ma venue, à mes questions, auxquelles, malgré mes observations assez sèches, le surveillant répondait toujours le premier. Et pourtant on n'envoie pas dans les camps les détenus qui sont considérés comme dangereux, ils restent à la portion centrale, c'est-à-dire dans une détention fermée, à la casbah de Bône.

Les campements des condamnés ont un aspect triste par où ils diffèrent totalement des camps de soldats. On n'y découvre aucune trace de cette ingéniosité dont le troupier aime à faire preuve pendant ses loisirs. En semaine, les hommes travaillent, le dimanche matin ils font les grandes corvées, le soir, ils se reposent. Ils n'ont rien qui puisse les distraire ou les délasser moralement. A la portion centrale, il y a un semblant de bibliothèque. Grâce à la générosité de madame de Gasparin, je pus faire envoyer dans les camps quelques livres qui furent reçus avec reconnaissance, bien que les surveillants trouvassent que « ça compliquait toujours un peu ».

Les condamnés sont généralement installés sous de grandes tentes ; huit hommes de chaque côté ; au milieu est réservé un étroit passage bordé par les petites boîtes où l'on tolère qu'ils renferment de menues provisions ; en arrière est la paille de couchage ou l'alfa. On avait beaucoup de peine à obtenir qu'elle fût renouvelée et qu'elle ne se transformât pas en fumier. Les surveillants, lorsqu'ils trouvaient la moindre difficulté, préféraient se taire et ne pas se donner de souci auprès des entrepreneurs. J'ai eu personnellement à lutter avec ces derniers pour faire obtenir aux condamnés ce qui leur était dû. Souvent, par un usage prolongé, la tente est

déchirée et pourrie au point qu'on est obligé de réduire d'un tiers et même de moitié le nombre des hommes qu'elle abrite. Il arrive, dans les très longs séjours, qu'on la remplace par des gourbis ou des baraques élevées avec des matériaux de rencontre. Cela donne une installation en apparence plus commode, mais en réalité moins salubre.

L'usure des tentes incombe à l'entrepreneur; celle des vêtements, qui incombe à l'État, est encore plus rapide. Dans un camp éloigné et d'un accès difficile, j'arrive inopinément pour l'inspection trimestrielle et j'annonce que je vais passer la revue de linge et chaussure.

— Eh bien! dit tout haut derrière moi un condamné, le colonel va voir du propre!

Des vêtements souillés, ce n'eût rien été, mais des guenilles, et les hommes étaient en quelque sorte pieds nus. Je remédiai au mal, et je voulus bien croire qu'il tenait plutôt à la difficulté des transports qu'à la négligence du surveillant ou à celle du comptable à la portion centrale.

Les régions où l'on exécute les travaux, quand elles ne sont pas malsaines par elles-mêmes, le deviennent presque toujours par suite des terrassements; les chefs surveillants, sans en tenir compte, installaient le campement, tantôt dans les bas-fonds parce qu'ils y trouvaient quelque verdure, tantôt dans le voisinage des cantiniers, soit pour la commodité des distributions, soit pour leur agrément personnel. Ils se souciaient médiocrement de l'hygiène des « mauvais drôles ». Cette habitude était invétérée au point que, lorsque plus tard j'eus à commander la subdivision de Bône, je dus infliger trente jours de prison à un sergent chef de détachement de l'atelier n° 6, de passage dans la petite ville de Soukahras : il avait transféré son camp, de l'emplacement indiqué pour la nuit par le commandant d'armes, dans une cour attenant au magasin d'un épicier, qui d'ailleurs se plaignit d'avoir été volé.

Certains camps ont conservé une réputation lugubre. Celui établi près des Portes de Fer lors des travaux de la ligne de Bouïra à Sétif est du nombre : « le camp de l'Enfer ». On y voit encore les tombes nombreuses où dorment côte à côte les condamnés, les soldats, les ingénieurs abattus par les fatigues ou le climat. Sur la même ligne, « Dra-el-Atteuch, le camp

de la Soif ou le Cimetière ». n'était qu'un monceau de glaise brûlé l'été par des chaleurs accablantes et rendu glacial l'hiver par les brises courant le long des neiges du Djurdjura. Aux mines de fer de Mokta-el-Hadid, entre Philippeville et Bône, presque entièrement exploitées par des condamnés, le lac Fezzara envoie des miasmes et des moustiques qui, joints à la chaleur des terrains bas, rendent le séjour intenable l'été et entraînent une mortalité qu'on a vu monter au quart de l'effectif.

On comprend combien, dans ces conditions, le travail est pénible Ce travail est forcé ; il n'a d'autre encouragement que de maigres primes et la menace de punitions terribles pour « négligence ou mauvaise volonté ». La formule est élastique et prête largement à l'arbitraire. Suivant les clauses du contrat, la durée du travail était de neuf à dix heures par jour, mais il n'était pas rare que les entrepreneurs s'arrangeassent avec les surveillants pour la pousser au delà ; de plus, le travail était à la tâche, de sorte que si on voulait tenir compte de la force, de la santé, de la provenance différente des condamnés, il fallait beaucoup d'habitude pour tailler la tâche à terminer dans un temps donné, surtout quand elle exigeait le concours de deux hommes.

Dans ces conditions, si les condamnés ne sont pas convenablement nourris, leur santé est promptement ruinée. La nourriture allouée par les règlements est suffisante ; mais, dans les camps où la sollicitude des officiers ne peut presque jamais s'exercer, les adjudicataires du pain et de la viande volent tant qu'ils peuvent, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit ce dont, au cœur de la France, certains bouchers sont capables. Il m'est arrivé, sur la route de Médéah, d'être rejoint par un fournisseur qui, ayant aperçu moi et mon spahi, s'était empressé d'aller chercher un quartier du mouton de renfort. Jamais les pesées que j'ai fait faire, en maints endroits et en maintes circonstances, n'ont donné le poids ; bien heureux encore si la balance n'était pas fausse ou même s'il y en avait une.

Pour les denrées que les hommes étaient autorisés à se procurer aux cantines, même trafic. A la Calle, tous les

paquets de tabac qui devaient être de vingt-cinq grammes en pesaient régulièrement dix. Quant aux petits morceaux de fromage, ils pesaient seulement un tiers en moins de ce qu'ils auraient dû ; ainsi du reste. Très souvent, par la force des choses, les surveillants mangent chez le fournisseur des vivres, qui tient aussi la cantine et qui n'est autre, la plupart du temps, que l'entrepreneur des travaux. Celui-ci soigne leur ordinaire, et en profite pour leur demander des services qui vont quelquefois jusqu'à la surveillance des chantiers civils voisins. Le condamné achète d'autant plus à la cantine que son ordinaire est plus maigre, et si le chef de détachement se montre trop soucieux de l'intérêt des hommes dont il a la garde, les dénonciations des trafiquants que lèse son zèle pleuvent sur lui. C'est ce qui arriva à Tébessa ; le commandant de l'atelier se rendit sur place pour faire une enquête contre le gradé accusé de calomnie : il en ressortit que ce sous-officier avait fait courageusement son devoir.

On conçoit sans peine qu'à un tel régime les malades doivent être nombreux : c'est à l'entrepreneur d'assurer le service médical ; or il arrive que, dans les régions les plus malsaines et les plus inhabitées, comme Beni-Mansour, il n'y a pas de médecins civils, ou que les entrepreneurs lésinent sur la dépense que causerait leur déplacement. J'ai vu, à l'hôpital de Soukahras, un condamné évacué du camp de M'Daourouch, dont un doigt blessé avait été si bien négligé qu'il fallut le lui couper ; un autre, en train de perdre l'œil pour le même motif. J'emmenai avec moi un médecin militaire dans un autre camp, à quelques lieues : le médecin civil, qui aurait dû y aller, n'y avait jamais paru. Sur cent cinquante hommes, j'en trouvai quinze hors d'état de se lever, et l'un d'eux affecté d'une maladie de peau affreuse et déjà ancienne. Je n'ai jamais pu obtenir qu'avec la plus grande difficulté l'entretien, dans les camps, d'une boîte de secours contenant les médicaments les plus simples pour les accidents et les maladies légères. Par exception, on dressait une tente pour les malades, mais, incapables de soigner leur installation et de s'entr'aider, ils perdaient le bénéfice de la cohabitation avec les autres détenus.

Il existait, sous couleur d'économie recommandée par les

sous-intendants et les contrôleurs de l'administration de l'armée. une coutume barbare que je me suis efforcé de détruire partout où cela a été en mon pouvoir. Un détenu est en traitement à l'hôpital. Le médecin, au bout d'un certain temps, le juge guéri et lui donne un billet de sortie. Mais la correspondance ou le convoi qui servira à renvoyer le détenu à son camp ne partira que dans huit, dix, quinze jours. La journée coûtant plus cher à l'hôpital qu'ailleurs, on fait sortir le détenu et on le place en subsistance dans un corps. Or, le chef de corps n'entendant pas que ses hommes soient en contact avec un condamné dont il faut, de plus, assurer la garde, *le met en cellule*. Cinq fois sur dix le convalescent, passant brusquement du lit d'hôpital à la cellule, retombe malade, ou bien il arrive péniblement au camp pour être de nouveau évacué sur l'hôpital.

Voici la tente des punis devant laquelle veille un tirailleur, l'arme au pied. Rarement elle est très pleine ; mais, en été, sous cette toile hermétiquement fermée, le thermomètre monte à *cinquante* degrés et au delà ! Je n'exagère rien. Lorsque les punitions d'un homme se sont trop accumulées, il est prescrit de le renvoyer à la portion centrale pour les subir, mais la distance est souvent grande, vingt, trente, quarante lieues et plus, ou bien « la détention est bondée, il n'y a plus de place ». Or, j'ai vu des hommes ayant à subir *deux cents* jours de prison consécutifs. A la chaleur torride, quand viennent les pluies, succède un froid humide et pénétrant. J'arrive un soir au camp d'El-Atteuch, j'entre dans la tente des punis, j'y trouve un homme vêtu seulement d'une chemise et d'un caleçon, grelottant, l'air moribond. — « Depuis combien de temps êtes-vous là ? — Depuis trente jours. — Et il a encore soixante jours à faire, interrompt le sergent, c'est un mauvais drôle qui ne cesse de répondre d'une manière insolente ! » Alors le détenu s'adresse à moi et d'une voix sourde :

— Mon colonel, dans trois jours je serai mort si vous ne me tirez pas d'ici !

J'étais persuadé qu'il disait vrai ; mais je ne pouvais pas toujours abréger d'autorité les punitions, surtout quand elles étaient arrivées par une voie tout à fait indépendante de moi. J'usais alors de diplomatie avec les surveillants ; je provo-

quais chez les coupables des promesses d'amendement. Celui-là m'en fit, en présence du sergent, sceptique mais déférent. Il put aller se vêtir et se réchauffer. Vingt fois des scènes analogues se sont renouvelées et presque toujours elles ont été suivies d'une longue période de bonne conduite, soit par l'effet de la punition subie, soit par l'effet de la grâce obtenue, ou même de toutes deux.

La répugnance de certains officiers généraux à se détourner un instant de leurs troupes saines pour sonder ces misères, est explicable. Mais alors le pouvoir des capitaines commandants des ateliers et des pénitenciers tend à s'exercer sans autre contrepoids et à revêtir un caractère d'absolutisme qui pénètre dans les cadres inférieurs. Ceux-ci, au loin, responsables et presque sans contrôle, sont portés à imposer leur volonté par une terreur brutale et aveugle. Le condamné vicieux et adroit, sans commettre de faute qualifiable, par sa manière de soupirer, par ses regards, par mille riens, se fait un malin plaisir d'exaspérer le surveillant; celui-ci le frappe tout à coup d'une main lourde, et, une fois sa colère allumée, elle le précipite indifféremment sur le malicieux et sur l'homme simplement affolé par la souffrance dont les plaintes l'importunent. Entre le rapport du surveillant et l'affirmation d'un condamné, le capitaine ne peut hésiter, même s'il y a doute dans son esprit; il s'exposerait à être bientôt entouré de pièges et à affaiblir son autorité aussi bien que celle de ses subordonnés.

Je constatai un jour que des hommes avaient subi des punitions graves et que celles-ci n'étaient pas portées au registre; il ne restait donc pas trace du motif pour lequel elles avaient été infligées. Ayant blâmé celui qui était responsable de cette omission, il m'affirma qu'il était d'usage d'en agir ainsi pour ne pas empêcher certains condamnés d'être proposés pour des réductions de peine. De là aux pires abus, il n'y a qu'un pas.

Quelquefois le phénomène inverse se produit. Lorsqu'un détachement ne contient pas trop de mauvais sujets, il s'établit une sorte de *modus vivendi* entre le surveillant, qui veut « avoir la paix » et ferme les yeux, et les condamnés qui en prennent à leur aise. Je découvris que, dans une localité où

ils arrachaient, aux frais du gouvernement, des vignes phylloxérées, l'un d'eux était employé comme domestique de « Monsieur l'inspecteur du phylloxéra », sous prétexte que cela s'était toujours fait ainsi. L'arrachement, en conséquence, marchait à très petite vitesse.

Les condamnés préfèrent encore le régime du camp, même s'ils y sont punis, à celui de la détention à la portion centrale. Ils y jouissent du grand air, ne sont astreints à aucun soin de tenue, et y caressent le rêve de l'évasion, même quand ils n'essaient pas de le réaliser. L'évasion devient une monomanie ; c'est elle qui produit les incorrigibles. Il est un degré de colère, de misère, ou d'abaissement après lequel le détenu risque tout, fût-ce en échange de quelques heures de liberté. Il attendra d'être dans un pays accidenté, choisira ou un moment d'accablante chaleur, ou une nuit sombre et, de préférence, la veille du jour où le perruquier doit le raser. Le printemps est là, l'incite ; il vivra d'herbe avec un complice, se cachera, et cela durera tant que cela pourra, jusqu'à ce que les indigènes, les gendarmes, le plus souvent la faim et la fièvre le ramènent. En 1886, les évasions furent si nombreuses sur le territoire de la subdivision d'Aumale, — il s'en était produit seize en quelques jours au camp des Tunnels, — que je dus envoyer dans les camps des consignes écrites pour rappeler cet ordre du commandant en chef : « Les gardes, après sommation, tireront sur tout détenu qui essaierait de franchir les limites ; tout factionnaire qui ne se sera pas conformé à cet ordre sera puni de quinze jours de prison. » De 1883 à 1888, l'effectif moyen des détenus des deux établissements de Bône a été de huit cents à mille ; le nombre des évasions a été de trois cent trente-cinq. Quatre détenus ont été tués cherchant à fuir ; deux ont été blessés gravement. Mais, sur ces trois cent trente-cinq, les neuf dixièmes furent repris ou ramenés par la misère, de sorte que le nombre des détenus en évasion n'était guère que de un pour cent de l'effectif. Les autres avaient été remis en prison disciplinairement ou avaient été condamnés par les conseils de guerre à une nouvelle période de détention, en vertu de cette jurisprudence singulière qui assimile l'évasion à la désertion.

Voici ce que j'ai relevé en 1888 :

Le nommé A..., âgé de quarante et un ans, a été condamné pour désertions et évasions successives à cinquante-trois ans de détention ; il lui reste quarante et un ans à faire, et, dans la seule année 1874, il avait subi cent quatre-vingts jours de cellule.

Le nommé B... a encore trente et un ans à faire.

Le nommé M... entre au pénitencier pour désertion. Sa moralité, d'ailleurs, est bonne ; il se conduit et travaille bien, il n'a aucune punition. Tenté par l'occasion, il s'évade une première fois, puis une seconde, puis une troisième, et accumule ainsi dix-sept ans de détention. Il est néanmoins gracié de quatre ans, mais sa moralité, sa conduite, son travail baissent, les punitions se succèdent. Il prend une vieille chemise, et, en présence d'un gradé, il la lacère méthodiquement. Le délit militaire est constant, le conseil de guerre condamnera l'homme à une peine qui le mènera ailleurs, il le sait, il le veut.

X..., d'une grande famille, d'une bonne éducation, neveu d'un personnage haut placé, déserte. Par faveur on ne l'envoie pas dans les camps, afin de le préserver d'un nouveau coup de tête et de ménager sa rentrée dans un régiment.

Le nommé L..., condamné à cinq ans, est si bien noté qu'il est employé aux écritures. Il est proposé pour une grâce ou une réduction de peine ; il a si peur qu'elle n'arrive pas qu'il trouve moyen de substituer le chiffre quatre au chiffre cinq sur un état, en face de son nom. Dénoncé directement au ministre par la lettre anonyme d'un codétenu, son faux se découvre.

Un autre, âgé, s'enfuit, à peine libéré, sans prendre le temps de toucher sa masse qui est considérable.

Beaucoup de détenus supplient qu'on les envoie en France, en prison, pour les préserver de la tentation ; presque toujours, en vertu des règlements, le ministre répond par un refus à ces hommes qui demandent de bonne foi à être protégés contre eux-mêmes.

A la portion centrale, « à la détention », restent les éléments les plus mauvais, les plus corrompus. Or là, comme aux compagnies de discipline, existe parmi les pires une franc-maçonnerie occulte qui leur sert à imposer leurs volon-

tés aux plus faibles. Des détenus se sont présentés à moi, pour se plaindre de sévices, mais le cas d'une accusation portée contre un codétenu est rare, de crainte de redoutables représailles. Celles-ci sont d'autant plus faciles que, la nuit, les détenus sont enfermés en commun dans des dortoirs où ne couche aucun gardien. L'accumulation est la plupart du temps telle, la contenance des locaux ne correspondant qu'au quart de l'effectif, qu'aucun des classements prévus par le règlement n'est possible. Les rondes sont rares et fatalement annoncées par le bruit, surtout quand l'oisiveté du jour a chassé le sommeil. La tentative récente d'évasion de la Casbah de seize hommes qui avaient pratiqué un souterrain, le démontre surabondamment. C'est cette écume, composée en majorité d'indigènes, d'hommes venant de la légion étrangère et surtout de ceux ayant subi des condamnations avant leur incorporation, qui tient école de vice et établit le lien avec les maisons centrales de détention. Ceux qui les connaissent cherchent à y retourner, ils regrettent d'anciennes connaissances, d'anciennes habitudes des prisons civiles : ils provoquent des condamnations qui les y rappelleront.

Le nommé G... prétend avoir commis un crime à Tunis. On l'y envoie pour être confronté, mais, après enquête, sa déclaration est reconnue fausse. Il est ramené à Bône pour y subir une punition, mais il est satisfait de s'être procuré un petit voyage.

Le nommé L... s'évade ; il est repris, condamné à cinq ans. Alors il se déclare auteur ou complice d'un incendie. Remis à l'autorité civile, celle-ci, après examen, constate qu'il n'en est rien. Je le vois en prison ; il m'affirme qu'il finira par trouver un juge d'instruction auquel il réussira à donner le change.

Le nommé D..., en prison au même moment, me fait la même déclaration.

Dans la seule année 1887, rien qu'au pénitencier, il y a eu vingt-deux tentatives du même genre.

Les détenus pour délit de droit commun commis après leur incorporation ont été, la plupart du temps, entraînés par une femme ; dès qu'ils ont reçu quelques bons principes, on les ramène encore assez bien, « ils s'en tirent ». Quant à la

catégorie de ceux qui ont commis des crimes et des délits militaires, c'est celle des déserteurs et des violents. Ils sont loin d'être les plus mauvais, mais ce sont les plus misérables parce qu'ils sont les plus durement frappés, parce qu'ils se révoltent et s'exaspèrent. C'est parmi eux qu'on trouve « le fils de famille » gâté par ses parents, l'engagé volontaire, le réserviste successivement insoumis, déserteur, qui s'est évadé, qui accumule les condamnations et ne désespère jamais de rejoindre sa femme et ses enfants qui l'attendent. Lorsque des malheureux sont pris dans l'engrenage des condamnations et des punitions, ils n'arrivent plus à s'en dégager ; ils les subissent jusqu'à la fin, mais au prix d'une destruction physique qui, chez les constitutions les plus robustes, se traduit par le scorbut, la phtisie, la folie.

Dans la pratique, on est conduit à user beaucoup moins des punitions relativement bénignes, indiquées par l'article 216 du règlement, que de la mise en cellule. Les cellules de la casbah de Bône étaient d'un modèle fort ancien et en général détestables. Entre autres, à l'atelier des travaux publics, les guichets n[os] 18, 19, 20, ne prenaient l'air et la lumière que par des orifices donnant sur un étroit cabinet d'entrée, n'ayant lui-même d'autre baie qu'une imposte ouvrant sur une petite cour intérieure. Le prisonnier doit, chaque jour, une demi-heure durant, prendre l'air dans un préau. A la Calle, où le préau n'était qu'un corridor, le sergent avait trouvé bon de supprimer cette « formalité », sous prétexte que cela donnait trop d'embarras. Quant au régime : l'ordinaire deux fois par semaine et les autres jours le pain et l'eau. La cellule ne peut être infligée pour plus de soixante jours à l'établissement et de quatre-vingt-dix jours dans une prison spéciale, au fort Bab-Azoun à Alger. Mais il arrive que, par des punitions successives qui additionnent bout à bout leurs durées maxima, le séjour en cellule soit prolongé de fait, jusqu'à deux cents jours consécutifs et plus.

Le nommé F..., du pénitencier, a subi du 20 novembre 1886 au 22 mars 1888, c'est-à-dire en quatre cent quatre-vingts jours, quatre cent soixante-dix-huit jours de cellule. Inculpé alors d'insultes, il a été condamné à dix ans de travaux publics.

Le détenu R..., dans la seule année 1880, a subi trois cent soixante jours de cellule.

Le détenu N..., en 1886, subit deux cent quatre-vingt-dix jours de cellule ; il tente de s'évader, il est blessé d'un coup de feu.

Le nommé A... a subi, en un an, cent quatre-vingts jours de cellule, et il a de la prison pour jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Pendant une de mes inspections trimestrielles, je vis en cellule un de ces violents en misérable état ; sur ses promesses je le graciai, en l'avertissant qu'à la première récidive, je lui infligerais une punition exemplaire. Il eut de nouvelles intempérances de langue et je dus tenir parole.

Quelque temps après, je le retrouvai en cellule.

— Je vous avais prévenu, lui dis-je.

— C'est vrai, me répondit-il, je n'ai que ce que je mérite ; aussi je ne me plains pas. Je ne vous demande qu'un peu de pitié : regardez-moi !

Quand la cellule fut refermée, le commandant du pénitencier, le capitaine Marty, homme à la fois ferme et compatissant, me dit :

— C'est difficile, parce que la punition de ce détenu, sur le vu du motif, a été augmentée par le commandant du 19e corps, le général Delebecque, qui n'est pas tendre, comme vous savez. Néanmoins, si cet homme se montre très soumis, je trouverai, si vous y consentez, un prétexte pour adoucir sa peine.

Ainsi fut fait.

Une circulaire prescrit d'accorder des repos à l'homme. Celui-ci se fait porter malade. Si le médecin et le commandant constatent qu'il lui faut un peu d'air, de sommeil sur une paillasse, de bons bouillons, sous peine de périr d'une mort lente, on le fait sortir et, dès qu'il a repris quelque force, on le remet en cellule. Il faut rendre cette justice aux médecins qu'ils comprennent bien leur devoir, et qu'en général ils examinent l'état physique des hommes sans se préoccuper de leur indignité morale. Cependant j'ai rencontré un jeune praticien auquel j'ai dû faire vertement la leçon. Le nommé L..., de l'atelier n° 6, se plaint à moi qu'il a les pieds

atrophiés et que le médecin ne veut pas lui accorder une attention suffisante. J'examine les pieds, je les trouve malades, je fais faire à l'ancien corps une enquête d'où il résulte que L... a eu les pieds gelés, et la commission spéciale prononce sa réforme. Un autre jour, je m'avise de feuilleter le cahier de visite des malades. Je vois le nommé T... signalé comme enlevant intentionnellement le goudron qu'on lui applique pour une maladie de la barbe.

— Faites-moi venir T...

— Il est en cellule.

— Raison de plus !

T... arrive, il m'avoue ce qu'on lui reproche et, aussitôt, se plaint qu'on l'a mis aux fers pour l'empêcher de se frotter avec sa manche. Or, la mise aux fers, demandée par le jeune médecin, déjà réfractaire à l'examen des pieds, est une mesure grave dont le règlement prescrit de rendre compte immédiatement au commandant de la subdivision, ce qu'on s'était bien gardé de faire.

Quelquefois le corps de l'homme sombre, quelquefois son intelligence, quelquefois tous deux s'en vont de pair. Quand c'est le scorbut, ou la phtisie dont les médecins craignent au plus haut degré la contagion, on arrive assez bien à réformer ceux qui en sont affligés; pour d'autres causes, on est souvent obligé de biaiser avec le règlement. Au camp, près de Beni-Mansour, on me signale un homme comme se refusant au travail. Je veux le voir : c'est un être chétif et malingre. Je lui demande les motifs de sa mauvaise volonté.

— Je n'ai jamais pu comprendre, me répondit-il avec volubilité, pourquoi on m'a envoyé ici ; on veut me faire piocher la terre, mais je ne sais pas ce métier-là : on m'a appris la musique, je suis musicien ! Qu'on me fasse faire de la musique !

Je n'eus pas de peine à m'apercevoir que j'avais devant moi un esprit dérangé, logé dans un corps ruiné ; je le fis renvoyer à la portion centrale où l'on finit par le gracier.

A la casbah de Bône, je visite un jour les cuisines. Devant la porte se tient un homme sans gardiens, debout au soleil, mangeant lentement sa soupe. Il ne répond à aucune de mes questions, son regard est atone, il a subi un nombre formi-

dable de jours de cellule ; il est à peu près idiot, bien que son corps paraisse encore robuste. On ne peut le réformer, mais on trouvera une occasion pour le gracier.

J'assiste à l'école ; je demande à voir « la tête la plus dure ». On me montre un nommé A... Il n'a plus qu'une demi-intelligence, il est dans le même cas que le précédent. Deux autres, C... et H..., ont été envoyés dans une maison d'aliénés.

Il semble qu'un travail rationnel et intelligent transforme ces hommes. En 1887 et 1888, le capitaine d'artillerie chargé de l'armement de la place de Bône voulut bien, à ma prière, employer des condamnés. Il sut en tirer si bon parti, qu'il finit par les préférer, à cause de leur adresse et de leur force, à l'infanterie, à laquelle, cependant, il lui était facile d'avoir recours.

Des états de grâce sont présentés au chef de l'État, tous les trois mois ; il en accorde beaucoup, et, dans les grandes circonstances, une amnistie vient s'y joindre. Ces « états de grâce » comprennent en général des condamnés n'ayant pas ou n'ayant que peu de punitions. On y lit des notes comme celles-ci : « Z... Conduite : bonne ; motif de la condamnation : vol : moralité : bonne. » Après tout, il suffit de s'entendre.

Mais quand il s'agit d'une demande exceptionnelle qui inquiète la routine administrative, que de difficultés ! En 1886, je crois, M. P..., nommé procureur de la République à Bône, s'embarque à Alger, avec sa femme et ses deux jeunes enfants, pour se rendre à son poste. A moitié route, le navire, rasant de trop près la côte, touche sur un écueil et coule. Il y avait à bord un convoi de condamnés qui se montrent pleins de dévouement et de courage. Deux d'entre eux sont bons nageurs, ils prennent les enfants de M. P..., et les portent au rivage, et, quand on a pu allumer du feu, ils les couvrent de leurs propres vêtements qu'ils ont fait sécher. C'était la nuit. Dans les bureaux du ministère il ne fut possible d'obtenir pour ces deux hommes qu'une réduction de peine, parce que leurs dossiers s'écartaient peut-être trop des conditions exigées d'habitude.

A mon avis, le régime auquel les condamnés sont soumis ne produit aucun des effets que le législateur en a espérés. Malgré l'horreur qu'il inspire à ceux qu'on en menace, il ne

prévient pas les fautes ; dans beaucoup de cas, l'expiation est hors de proportion avec le délit, et enfin, au lieu de ramener vers le bien, il n'a d'autre effet que de gangrener les éléments non viciés qui y sont soumis. Il ne faut pas oublier qu'à l'expiration de leur peine, ils iront pour la plupart aux bataillons d'Afrique.

Cette troupe a été poussée en avant dès que nous avons pris pied en Afrique ; il fallait l'employer de même partout, à proportion que se développait notre domaine colonial. Par sa composition même, comme la légion étrangère, elle possède de précieuses qualités de vigueur et d'endurance dont le développement atténue les vices. Et, disons-le franchement, là où le climat et les fatigues dévorent les hommes, il vaut mieux sacrifier ceux des bataillons qui ont à racheter leur passé que des conscrits tirés de France, et cela sans s'arrêter aux objections des généraux.

Quant aux condamnés, et même aux disciplinaires, malgré la valeur dont ils ont fait preuve en 1871, il n'est pas possible de les envoyer au combat autrement qu'à titre exceptionnel, mais leur travail bien réglé rendra d'inappréciables services, à eux et à l'État, si l'on veut bien se donner la peine de faire ce qu'il faut pour cela [1].

Dans son discours du 26 mars 1897, devant le Sénat, M. Cambon l'a demandé avec insistance, et il a laissé discrètement entrevoir les difficultés qu'il éprouvait de la part de l'autorité militaire pour l'obtenir.

Occuper les détenus à des travaux de routes et à tous autres entrepris par l'initiative de l'État ou par celle des particuliers, les transformer, pas seulement de nom, mais de fait, en véritables équipes où le travail extérieur, organisé comme dans l'industrie, ne laisse jamais personne inactif ; faire refluer vers les colonies lointaines toute main-d'œuvre qui ne trouverait pas en Algérie son complet emploi, voilà, ce me semble, les premiers soins à prendre.

Enfin, le code de justice militaire n'est plus en harmonie avec la composition et le mécanisme des armées modernes.

1. En 1887, l'effectif des bataillons d'Afrique était de 6 000 hommes ; celui des compagnies de discipline, de 1 600, et celui des ateliers de 5 600 : au total, 13 200 hommes.

Il conviendrait de l'amender par des droits suspensifs que pourraient exercer les tribunaux militaires ou le ministre; d'introduire également pour les peines disciplinaires (jusqu'au moment où la nature même de ces peines sera modifiée) des droits de suspension. Plusieurs généraux l'ont déjà essayé avec succès dans leurs corps d'armée.

La mission d'officiers intelligents et dévoués, de sous-officiers honnêtes et énergiques, comme il y en a tant dans la justice militaire, en deviendrait plus noble et plus haute; nul n'oublierait jamais que la clémence doit être un des attributs de la force et que le chef, lui aussi, a le devoir de méditer les belles maximes morales que le règlement ordonne d'inscrire en grandes lettres sur les murs intérieurs des détentions pour en pénétrer ceux que la rigueur de la discipline a frappés.

COLONEL FIX

POUR LES SIMPLES

I

LA FILLE DU ROI

D'après une chanson populaire.

C'est la fille du roi de France
Qu'on veut marier au roi des Anglais.
Vite, elle est montée en haut du palais ;
Qu'elle a de peine et de souffrance !

On l'entend jeter un grand cri :
« Par Jésus, dit-elle, et par Notre Dame,
Un Français vaillant, seul, m'aura pour femme !
Je ne veux pas d'autre mari. »

Sa sœur dans la chambre est entrée,
Sa petite sœur aux tendres yeux bleus.
Elles restent-là, seules, toutes deux ;
Sa sœur longtemps l'a conjurée.

« Résigne-toi, dit-elle enfin,
Pour la paix de tous, à ta destinée ! »
Elle a su toucher le cœur de l'aînée,
Qui baise ses cheveux d'or fin.

« Mieux vaudrait vivre sous le chaume,
Dit en se levant l'aînée au grand cœur.
Quel chagrin mortel, ô petite sœur,
Me coûte la paix du royaume ! »

Elle veut cacher son émoi ;
Elle a les yeux secs et la bouche amère.
Elle va trouver son père et sa mère :
« Soit, dit-elle, mariez-moi. »

Aussitôt dans une chapelle
On l'a mariée au roi qu'elle hait.
Mourir dès ce soir, voilà son souhait.
L'Anglais lui dit : « Partons, ma belle. »

Tout pleure, filles et valets :
On ne verra plus la fleur de lumière !
Elle embrasse bien son père et sa mère
Et dit : « Partons, roi des Anglais. »

Ils s'embarquent pour l'Angleterre.
Elle est toute pâle en ses blancs atours.
Sans un mot, sans cris, sans larmes. toujours
Elle regarde fuir la terre.

L'Anglais veut lui bander les yeux ;
Mais, se redressant, fière, sous l'offense :
« Je veux jusqu'au bout voir ma douce France.
Laissez-moi, sire ! Je le veux. »

Ils abordent la terre anglaise.
On la fait monter sur un palefroi.
Triste, elle chevauche à côté du roi.
Dieu ! que sa couronne lui pèse !

Sur un grand palais, sombre et beau,
L'étendard anglais au vent se balance :
« Ah ! fait-elle, adieu, lys du roi de France,
Qui parsemez son bleu drapeau ! »

Dans la haute salle éclatante
Le couple royal prend place au repas.
« Belle. dit l'époux, vous ne mangez pas :
Je vois que nul mets ne vous tente.

» Refusez-vous même le pain ?
Qu'avez-vous ? Pourquoi cette indifférence ?
— Roi, ce que je veux, c'est du pain de France,
Répond-elle. Garde le tien ! »

Par sa main frêle il l'a saisie :
« Goûtez, lui dit-il, ce vieux vin doré.
Dans votre hanap, reine, j'en boirai :
C'est mon plus riche malvoisie.

» N'accepterez-vous pas mon vin ?
Qu'avez-vous ? Pourquoi ce morne silence ?
— Roi, ce que je veux, c'est du vin de France,
Répond-elle. Garde le tien ! »

Alors l'Anglais, tremblant de rage,
Repousse la table et marche à grands pas.
Dames et seigneurs quittent leur repas ;
Tous, ils ont frémi de l'outrage.

Mais le roi dompte son courroux :
« Commencez le bal ! » fait-il. Et l'on danse.
« O doux violons de la cour de France,
Dit la reine, où donc êtes-vous ? »

L'Anglais la conduit dans la chambre
Où l'on a dressé le lit nuptial.
Il écoute au loin la rumeur du bal.
Dans l'air s'exhale un parfum d'ambre.

Et, brusquement, il s'attendrit ;
Il la fait asseoir ; muet, il l'admire.
Qu'il serait joyeux de la voir sourire !
Il s'approche d'un air contrit.

Il s'agenouille devant elle.
Prend son pied charmant, veut le déchausser...
Si vous l'aviez vue, alors, se dresser !
Elle est d'une pâleur mortelle.

« Laisse-moi, traître ! Méchant roi,
Va-t'en ! lui dit-elle avec violence.
Nul, s'il n'est Français, bon Français de France,
Ne portera la main sur moi ! »

L'époux, frémissant de colère,
Dit alors : « Ainsi rien ne sert de rien ?
Soit ! je jure Dieu que j'aurai mon bien.
Peu m'importe, à moi, de vous plaire ! »

Puis il appelle, exaspéré ;
On accourt ; il dit à quatre comtesses :
« Mettez, s'il le faut, ses robes en pièces ;
Couchez-la de force ou de gré ! »

Le roi s'éloigne ; et, chancelante,
L'épousée est mise au lit nuptial.
Son cœur bat très fort et lui fait grand mal.
Elle reste seule et tremblante.

« Plutôt que d'être à ce méchant,
Tout me sera doux, ô Vierge Marie !
Brisez-moi le cœur, Dame, je vous prie,
Pour que je meure sur-le-champ ! »

Il est rentré. Sombre, il se penche,
Il se penche, ému, sur celle qui dort,
Qui dort du profond sommeil de la mort,
Silencieuse et toute blanche.

Il lui met la main sur le front,
La main sur le cœur : trois fois il l'appelle.
Le cœur ne bat plus ; les yeux de la belle
Plus jamais ne se rouvriront...

II

L'EAU ET LE VIN

LE VIN.

Ah! te voilà, commère l'Eau!
Toujours en mouvement!... Fleuve aux rapides ondes
Ou modeste petit ruisseau,
Que tu babilles, que tu grondes,
Sans cesse à travers champs, folle, tu vagabondes!

L'EAU.

Moi? Non pas. Quelquefois, beau lac aux eaux profondes,
Je reflète l'azur, les monts, le soir vermeil;
Ou, paresseux étang, je rêve en plein soleil,
Parmi les nénuphars aux larges feuilles rondes.

LE VIN.

Fort bien! mais tu jaillis en source dans les bois;
Tu soulèves, torrent, tes vagues furibondes,
Tout en faisant la grosse voix;
Cascade, tu bondis, la tête la première,
Dans un abîme... Ah! ma commère,
Tu t'agites beaucoup. Quoi! toujours du nouveau?
Voir du pays, c'est donc si beau?
En attendant le jour de gloire
Où, faisant mon éloge, un gourmand va me boire,
Moi, je reste dans mon tonneau.

L'EAU.

Mon compère le Vin nous en conte de fortes!...
Il est vrai que, depuis six mois,
Tu vis tranquillement dans ta maison de bois,
Comme ferait un bon bourgeois;
Mais ce n'est pas ainsi, Vin, que tu te comportes,
Quand le sabot d'un gai luron
Vient d'écraser la grappe aux premiers jours d'automne!
Tu palpites, alors, tu frémis dans la tonne;
Tu fais rire le vigneron

Par le bouillonnement de tes ondes vermeilles...
Rendre sage le vin nouveau ?
Diable ! c'est peu commode : il jaillit du tonneau,
S'échappe en sifflant des bouteilles,
Jette en l'air les bouchons, fait les cent coups, enfin !

LE VIN.

Il faut bien, comme on dit, que jeunesse se passe.

L'EAU.

Soit ! te voici calmé, mon compère le Vin.
Mais reconnais de bonne grâce
Qu'une dangereuse fureur
Se cache sous ton air paisible.
C'est en vain que tu fais l'aimable et le rieur :
Dans la cervelle du buveur
Tu seras gai, d'abord ; puis, tu seras terrible.
Tu le rendras brutal, maussade, querelleur ;
Après quelques heures d'ivresse
Tu l'enseveliras dans un pesant sommeil ;
Il sera morne à son réveil,
Et, tout le jour, honteux de voir le clair soleil
Cheminer avec allégresse,
Il croupira dans la paresse !

LE VIN.

C'est tout ? Allons, tant mieux. Quel gracieux tableau
Tu nous fais là, commère l'Eau !
Je suis donc bien méchant, moi, fils des bonnes vignes ?
Tes propos sont désobligeants...
Écoute bien. Beaucoup de gens
Boivent du vin, c'est vrai ; mais tous n'en sont pas dignes.
Est-ce ma faute, à moi, s'ils manquent de raison
Et passent la juste mesure ?
Je fais du bien, la chose est sûre ;
Mais remède mal pris se transforme en poison.
Le sang généreux de la grappe
Rend dispos et gaillard qui sait en bien user.
Est-ce que l'on va m'accuser
De la sottise humaine ?... Ah ! mais non !... Je les frappe,

Tu le sais bien, et sans pitié.
Ceux qui font trop souvent la fête.
Malheur à l'imprudent qui veut me tenir tête !
Il sera bientôt châtié.
Je le ravalerai, moi, plus bas que la bête ;
Il peut se le tenir pour dit.
Toi, c'est différent, ma commère.
Quand tu répands la mort, le deuil et la misère,
Tous ignorent pourquoi : rien ne vous avertit.
Dans les ténèbres de la nuit
Ton flot, tout à coup, retentit
Sous les voûtes des ponts ; parfois il les emporte ;
Plus haute, plus large, plus forte,
Tu bondis à travers les champs,
Qu'épouvantent soudain tes formidables crues ;
Tu renverses les murs, tu mugis dans les rues,
Noyant partout bêtes et gens...
Voilà de beaux exploits, dont tu peux être fière.
Dis, qu'en penses-tu, ma commère ?

L'EAU.

Dame ! on n'est point parfait. J'ai mes jours de colère.
Le meilleur est parfois mauvais...
Mais que sont, après tout, mes plus cruels ravages
Près de mes immenses bienfaits ?
Si j'ai, de temps en temps, quelques fureurs sauvages,
Je suis bonne presque toujours.
L'homme a soin de bâtir les villes sur mon cours.
Je chante sous les ponts en caressant leurs arches
Quand mon flot roule calme et plein ;
Je fais joyeusement tourner plus d'un moulin,
Et, comme l'a dit un malin,
Je suis un grand chemin qui marche.
En miroitant sous le ciel clair,
Je porte les vaisseaux jusqu'à la vaste mer.
Je reverdis les bois ; j'arrose les prairies ;
Mes rives sont gaîment fleuries ;
Je suis fraîche, même l'été.
Je verse la richesse et la fécondité...

Pour me donner, enfin, un nom bien mérité,
C'est moi qui suis la propreté.
Tu ne diras pas non : quand tu rougis les nappes,
Quand, par malice, tu t'échappes
Sur un gilet tout neuf, qui te semble trop beau,
Quand tu salis un frais corsage,
Qui répare le mal que tu fis au passage ?
C'est l'Eau, mon compère, c'est l'Eau !

LE VIN.

Ce que tu dis n'est pas si bête.
En somme, tu parais honnête
Et, j'en tombe d'accord, l'Eau peut avoir du bon.
Mais crois-tu que le vigneron,
Dont la vie est une bataille,
Dépense follement sa peine et sa sueur ?
Infatigable travailleur,
Sans repos il laboure et taille,
Luttant contre le sol et contre les fléaux,
La tardive gelée, et la grêle, et les pluies
(Car, souvent, c'est toi qui l'ennuies),
L'invisible rongeur, cause de tant de maux,
Et les impertinents oiseaux...
Eh bien ! s'il prend peines sur peines,
Crois-moi, c'est que le fruit de son travail est bon.
Petit vin de pays ou crû de grand renom,
Je hâte le sang dans les veines.
Je rends force et courage aux travailleurs lassés ;
Je mets un peu de rose à de trop pâles joues.
Commère, il faut que tu l'avoues,
Tu n'émoustilles pas assez
Lorsque l'on est en fête et qu'il est bon de rire.
Grâce à moi, les yeux vont briller
Et les langues se délier.
On me verse gaîment ; on me flaire : on admire
Mon flot brillant ou velouté ;
Puis, dès que l'on m'a dégusté,
Chacun se sent meilleur, tendre, humain, pour tout dire :
Car mon nom est fraternité !

L'EAU.

Allons! je te rends mon estime.
Puisque t'aimer est légitime,
Soyons amis.

LE VIN.

Bravo! Haïr ne sert de rien.
Mieux vaut nous marier, commère. Que t'en semble?

L'EAU.

Comment? nous marier ensemble?

LE VIN.

Oui, tous les deux.

L'EAU.

Ma foi, compère, je veux bien!
Je n'aurais pas eu cette idée;
Mais, si cela te plaît, c'est chose décidée.

LE VIN.

Pour qu'ils nous fêtent par leurs chants,
Prévenons les oiseaux de tout le voisinage.

L'EAU.

Marions-nous, compère, et faisons bon ménage!
Soyons l'un pour l'autre indulgents.

LE VIN.

Source claire des bois et sang des grappes mûres,
Marions-nous, commère, avec de gais murmures,
Dans le verre des braves gens!

III

LE PAUVRE

D'après une chanson populaire.

En mendiant son pain sur les chemins du roi,
Jésus-Christ s'en revient de Rome.
Il est vêtu comme un pauvre homme.
« La sainte charité, dit-il, faites-la-moi! »

Comme il traverse un bourg, lui, pâle et misérable,
Il voit des riches festoyant :
« J'ai faim, dit-il en suppliant.
Ne me refusez pas les miettes de la table !

» — Bon pauvre, disent-ils, demande à nos voisins
S'ils veulent te donner la pièce.
Les meurt-de-faim de ton espèce,
Nous nous en moquons, nous, quand nos verres sont pleins !

» Les miettes du repas, c'est pour nos chiens, pauvre homme :
Ils prennent lièvres et perdrix.
Mais toi, pour nous tu n'as rien pris :
Tu n'auras pas de nous les pépins d'une pomme ! »

Alors Jésus leur dit : « Riches qui vous gorgez,
Riez bien d'un pauvre qui pleure !
Tous, après votre dernière heure,
C'est par ce pauvre-là que vous serez jugés ! »

Ils n'ont pas même osé refermer la fenêtre ;
Ils laissent partir l'étranger :
Sans rire, boire ni manger,
Ils se disent, tremblants, qu'ils ont trouvé leur maître...

Un peu plus loin, au seuil de son humble maison,
Une vieille femme est assise.
Voici déjà l'heure indécise ;
Le soleil est tombé derrière l'horizon.

Elle est pauvre, elle est seule, et file sa quenouille
Pour gagner un morceau de pain.
Elle a le cœur plein de chagrin ;
Quelquefois elle songe, et son regard se mouille.

La vieille n'y voit plus. Relevant ses yeux las,
Elle aperçoit celui qui passe.
« J'ai soif, lui dit-il. Oh ! de grâce,
Madame, un verre d'eau ! Ne me repoussez pas.

— Entrez, dit-elle avec une douceur profonde ;
Entrez, ami ; vous souperez.
Dans un bon lit vous coucherez :
Mon fils y reposa, tant qu'il fut de ce monde. »

Elle rentre au logis en essuyant ses yeux ;
Elle fait asseoir le pauvre homme.
Sans savoir comment il se nomme,
Elle offre son pain bis, sa piquette et ses œufs.

Ensuite elle se lève et, dans l'ombre, le guide
Vers la chambre de son enfant.
Il fait bien noir ; mais, brusquement,
Tout l'escalier s'emplit d'une blancheur splendide.

Trois beaux anges sont là, saluant Jésus-Christ.
Ils éclairent la bonne vieille ;
Elle recule et s'émerveille ;
Elle a peur... Mais le pauvre, avec bonté, sourit :

« Femme, dit-il, pour toi tout le ciel est en fête !
Viens serrer ton fils dans tes bras.
Avant l'aurore tu mourras.
Bonne mère, ta place au Paradis est prête. »

Le pauvre a disparu. Dans l'étroit escalier
S'éteint peu à peu la lumière...
Seule à présent, la vieille mère
S'endort, la joie au cœur, pour ne plus s'éveiller.

MAURICE BOUCHOR

LE TRUST DU PÉTROLE[1]

IV

LA RAFFINERIE DU PÉTROLE

La mainmise opérée par la *Standard Oil Co.* sur les moyens de transport a eu une action directe et décisive sur la concentration de la raffinerie. Aux débuts de l'exploitation du pétrole, il semblait plus expédient de lui faire subir l'opération du raffinage à proximité des puits. Depuis l'établissement des *pipe-lines* qui permettent le transport facile et peu coûteux du pétrole brut, la situation a changé. Il est plus avantageux de le conduire tout de suite à un endroit d'où la distribution de l'huile d'éclairage et des sous-produits puisse avoir lieu dans les meilleures conditions. Dès lors, le littoral de l'Atlantique, d'une part, les grands lacs, de l'autre, devaient être préférés à tout autre emplacement. L'emploi des *pipe-lines* a ainsi déplacé le centre de la raffinerie. Ajoutons que, du même coup, il a contribué à la concentration de cette industrie. Les grands ports, les grands centres de chemins de fer devenaient les seuls endroits où l'on pût établir des raffineries, et, puisqu'elles n'étaient plus liées à la production locale comme jadis, on pouvait les faire aussi grandes que l'opération industrielle le

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

permettait. Les petits raffineurs indépendants trouvèrent dans cette révolution économique un nouvel élément d'infériorité vis-à-vis des compagnies puissantes plus ou moins liées au *Trust*. C'était en effet la mort des modestes raffineries locales et la disparition des raffineurs incapables de se transporter et de se transformer. Je me souviens d'avoir entendu à Pittsburgh les plaintes d'un homme d'affaires, fort intelligent d'ailleurs, qui accusait le *Trust* d'avoir déplacé le centre *naturel* de la raffinerie du pétrole. Son patriotisme local l'empêchait de voir qu'en réalité le *Trust* n'a rien fait de semblable : quelque puissant qu'il soit, il ne saurait déplacer le centre naturel de son industrie sans en souffrir le premier et le plus gravement. La vérité, c'est qu'il était mieux préparé à profiter du déplacement opéré par la construction des *pipe-lines*, à construire et à exploiter de grandes raffineries.

Mais encore fallait-il que l'opération du raffinage se prêtât à la concentration. Or, il se trouva précisément qu'elle s'y prêtait à merveille. Nous allons nous en convaincre en visitant l'immense raffinerie que la *Standard Oil Co.* a créée à Whiting, sur le territoire de l'État d'Indiana, au bord du lac Michigan, à une faible distance de Chicago, c'est-à-dire dans une situation incomparablement avantageuse.

La raffinerie s'étend sur 320 acres (128 hectares) traversés par une infinité de tuyaux dans lesquels circule l'huile à ses différents états. Sur une des faces de cet immense terrain, un réseau de rails permet l'approche des wagons-réservoirs qui viennent se charger de pétrole raffiné, et des autres wagons qui emporteront les différents sous-produits ; mais, à l'intérieur de l'usine, tous les transports s'opèrent au moyen de pompes et de tuyaux. L'éloignement des différentes parties de l'usine l'une par rapport à l'autre n'a donc aucun inconvénient. En quelques coups de piston, le pétrole est envoyé d'un réservoir dans un autre sans perte de temps, sans manutention. L'avantage d'opérer sur de grandes masses peut ainsi rester entier.

On opère en effet sur de grandes masses. « Nous chargeons à la fois 22 000 *barrels*, me dit le directeur de l'usine, soit 3 520 mètres cubes de pétrole brut, et nous faisons trois charges par semaine. Cependant, nous employons seulement

1 300 ouvriers, divisés en deux équipes, l'une de nuit, l'autre de jour, de sorte que vous ne trouverez pas plus de 650 hommes au travail en même temps. » Ces 650 hommes répartis sur 128 hectares disparaissent derrière les immenses tours métalliques, les larges réservoirs rappelant par leur forme celle des grands gazomètres, les longues files de chaudières, et il semble à certains moments qu'une force invisible préside à l'opération qui se poursuit ici, tant la présence de l'homme se fait peu sentir. Les ouvriers que l'on rencontre de temps à autre se bornent d'ailleurs à servir des machines ; les uns sont des mécaniciens qui en surveillent la marche ; les autres, et c'est le plus grand nombre, s'emploient à l'entretien des feux, ou bien travaillent à la préparation des sous-produits dans des ateliers spéciaux.

Sous la conduite du directeur, je visite successivement les diverses parties de l'usine, de manière à suivre le pétrole dans ses transformations. Deux *pipe-lines* amènent à Whiting du pétrole de l'Ohio et de l'Indiana. Chacune d'elles est longue de 200 milles environ (324 kilomètres), et le diamètre des tuyaux est de 8 inches (204 millimètres). Huit *pumping stations*, huit postes de pompes à vapeur, activent l'écoulement du pétrole et le chassent avec rapidité des puits éloignés où il a été puisé jusque sur le terrain même de l'usine,

Une fois arrivé sur place, il s'agit d'abord de le débarrasser du soufre qu'il contient et qui constitue un danger sérieux. Pour cela, on le met en présence de l'oxyde de cuivre dans de grands cylindres verticaux au centre desquels une brosse métallique opère une constante révolution. L'oxyde de cuivre a été préalablement répandu dans les crins d'acier de la brosse de sorte que le rapide mouvement de celle-ci assure le contact intime du pétrole dans toutes ses parties avec l'agent chimique destiné à le purifier.

Vient ensuite la distillation. Autrefois elle s'opérait toujours à part de la désulfuration, mais on est arrivé aujourd'hui à distiller directement en présence de l'oxyde de cuivre, en usant de récipients de forme un peu différente. Les deux procédés sont employés concurremment à Whiting.

Le pétrole brut se trouve allégé par cette distillation de 35 pour 100 de matières lourdes. C'est la proportion ordinaire

des huiles de l'Ohio et de l'Indiana, seules traitées ici. Les huiles de Pensylvanie, beaucoup moins chargées, perdent parfois 10 pour 100 seulement à la première distillation.

Mais le liquide recueilli au cours de cette opération, soit 65 pour 100 du pétrole brut, n'est pas d'une qualité uniforme. La partie la plus épurée, le naphte léger *(light naphta)* qui s'obtient au début, est employée à la préparation de la *gasoline*. Une division spéciale de l'usine *(naphta works)* est consacrée à l'élaboration de ce produit, dont la parfaite blancheur et l'odeur extrêmement atténuée permettent l'usage pour l'éclairage de luxe.

Une seconde partie est composée de naphte lourd *(heavy naphta)* et d'huile d'éclairage *(burning oil)*, que la distillation livre en mélange. Pour arriver à les isoler, on a recours au procédé suivant. Le mélange étant placé dans une longue chaudière cylindrique, on y introduit un fort jet de vapeur sous l'influence duquel le naphte est entraîné vers une ouverture supérieure, puis recueilli à part. La partie restante constitue l'huile d'éclairage *(burning oil)*. Toutefois, elle n'est pas en état d'être livrée à la consommatton au sortir de cette chaudière; il faut encore la soumettre à deux procédés d'épuration.

Le premier consiste à laver l'huile, à la lessiver en quelque sorte, de façon à la débarrasser de toute matière étrangère. On la renvoie, à cet effet, dans d'immenses *agitateurs* en tôle de fer où elle est mélangée avec une grande quantité d'eau chargée d'un caustique puissant, puis vigoureusement agitée. L'*agitateur* est une sorte de gigantesque baratte, un énorme cylindre métallique à fond conique, supporté par un massif de maçonnerie de briques. La compagnie du *Standard Oil* trouve avantage à en augmenter de plus en plus les vastes proportions. Je vois le plus récemment construit. Il ne contient pas moins de 4 000 *barrels* (672 mètres cubes).

Reste à faire déposer ce mélange. C'est le second procédé. On se contente pour cela de le faire passer dans des récipients en tôle de fer à fond très plat, où le pétrole épuré monte de lui-même à la surface par suite de sa moindre densité, tandis que l'eau et les impuretés tombent au fond. Encore quelques coups de pompe, et le pétrole est emmaga-

siné dans de grandes tours élevées d'où il descendra, suivant les commandes, dans les bateaux-réservoirs, les wagons-réservoirs ou les tonneaux.

Voilà donc deux produits, la *gasoline* destinée à la consommation de luxe, et le pétrole ordinaire destiné à la consommation courante, livrés par la raffinerie; mais ces deux produits, nous l'avons vu, sont extraits de la partie la plus pure de l'huile brute, des 65 pour 100 qu'isole la première opération à laquelle nous avons assisté. Que deviennent maintenant les 35 pour 100 restants? C'est la partie la moins riche, mais c'est aussi celle dont on tire la plus grande grande variété de produits : huiles lubrifiantes, combustible, cire, etc.

Et l'avantage d'opérer sur de très fortes quantités va apparaître plus clairement encore dans le traitement de cette seconde partie. Jusqu'ici, en effet, c'est l'économie de manutention réalisée par l'emploi de machines puissantes qui nous a frappés, mais nous étions en présence de deux produits seulement, et de deux produits directs de la raffinerie : même dans une petite usine, on aurait pu les obtenir avec des frais un peu plus considérables. Au contraire, les produits indirects, les sous-produits, étant très variés, se trouvent en très petite quantité dans un volume de pétrole brut peu considérable. On serait donc amené à les négliger, à les laisser perdre, si on ne concentrait pas dans un même lieu et si on ne traitait pas ensemble d'immenses quantités de pétrole brut. C'est le phénomène bien connu de certains sous-produits de la fabrication du gaz d'éclairage non utilisés dans les usines de nos petites villes et devenant, au contraire, à Paris, une source importante de profits pour la compagnie concessionnaire. Il ne s'agit plus d'un produit fabriqué plus ou moins coûteusement, mais d'un produit abandonné ou inutilisé.

A elles seules, les huiles lubrifiantes employées dans l'industrie pour le graissage des machines fournissent dix-sept variétés diverses, passant du brun foncé au jaune limpide, avec des densités très différentes. Autrefois on ne parvenait pas à tirer les huiles lubrifiantes du pétrole seul : il fallait mélanger le produit obtenu avec certaines huiles animales, et c'était principalement en fraudant les huiles animales par ce

mélange que l'on arrivait à écouler dans le public les matières extraites du pétrole. Aujourd'hui, les procédés d'épuration ont été suffisamment perfectionnés pour fournir d'excellentes huiles lubrifiantes d'origine purement minérale et vendues comme telles. Mais ces procédés exigent une sélection délicate, un soin minutieux, et c'est ce qui explique la présence dans l'usine de plusieurs laboratoires où l'opération industrielle est constamment soumise à un examen scientifique. Un échantillon de chaque variété est prélevé sur chaque charge raffinée, et des chimistes le vérifient, le contrôlent à chaque fois. A cette condition seulement, on peut obtenir des produits de qualité certaine. Il est clair que dans une petite raffinerie les frais de laboratoires répartis sur des quantités peu considérables seraient écrasants et obligeraient à négliger la ressource accessoire de plusieurs sous-produits.

Les laboratoires ont d'autres vérifications à faire. Le pétrole d'éclairage lui-même doit répondre à des conditions de pureté, de non-explosibilité, qui varient suivant les différents États de l'Amérique. Il faut lui faire subir à l'usine les épreuves auxquelles les lois de sécurité édictées par chaque État peuvent l'exposer. Et l'avantage de prélever des échantillons sur d'immenses quantités homogènes — dans ces *agitateurs* de 672 mètres cubes, par exemple, — apparaît encore ici.

Enfin, il existe aussi dans l'usine un laboratoire d'expériences, de perfectionnement, dans lequel on essaie des procédés nouveaux, l'isolement et le traitement d'un sous-produit encore négligé, l'action plus rapide d'un agent chimique, etc. C'est là une dépense retombant sur les frais généraux de l'établissement; mais ceux-ci, ne l'oublions pas, se répartissent sur l'élaboration de 3 520 mètres cubes de pétrole brut à chaque charge, ce qui, à raison de trois charges par semaine, donne le chiffre colossal de cinq cent cinquante mille mètres cubes par an.

Les huiles lubrifiantes s'extraient de la partie la moins lourde des 35 pour 100 isolés par la première distillation. La cire, au contraire, se tire des éléments susceptibles de solidification. L'assemblage de ces éléments constitue une sorte de gâteau que l'on soumet à de fortes pressions pour le débarrasser de tout le liquide qu'il contient; on le place ensuite

dans des étuves maintenues à une température calculée avec précision pour faire fondre la partie jaune de la cire tout en laissant à l'état solide la partie blanche, et l'on obtient ainsi une cire très pure que l'on raffine avec du noir animal. L'ensemble de ces opérations exige une série d'installations compliquées et coûteuses impossibles à établir si on ne traitait pas de fortes quantités.

La compagnie du *Standard Oil* ne se borne pas à produire la cire raffinée. Elle fabrique elle-même, dans la même usine, des cierges de cire pure et des bougies dans lesquelles il entre 75 pour 100 de cette cire, 25 pour 100 de stéarine. Ces bougies sont mises dans le commerce sous le nom de *paraffine candles* (bougie d'huile minérale).

On voit tout ce que comporte d'accessoires une raffinerie de pétrole. Encore sommes-nous loin d'avoir étudié toutes les transformations industrielles auxquelles peuvent donner lieu les sous-produits. La vaseline, par exemple, si employée aujourd'hui soit pour les usages pharmaceutiques, soit même industriellement comme lubrifiant, est une de ces transformations, et chaque année en voit augmenter le nombre. Il suffit, pour le but que nous poursuivons, de montrer que tout nouveau progrès dans ce sens ne fait que donner de l'intensité au phénomène constaté de la concentration. Plus on poussera loin l'utilisation des sous-produits, et plus la nécessité de raffineries énormes s'imposera.

Actuellement, il reste une certaine quantité de déchet (*refuse*) dont on ne tire parti que comme combustible. Suivant le cours de la houille, la *Standard Oil Co.* l'utilise sur place pour chauffer ses chaudières ou bien le vend à l'industrie. On s'en sert aussi à Chicago pour la production du gaz d'éclairage, d'après ce que me dit M. Moffet, vice-président du *Trust*. De plus, certaines industries spéciales le préfèrent au charbon, soit par raison de propreté, soit parce qu'il fournit une chaleur plus régulière. Les fabriques de verrerie, de poterie, l'emploient assez ordinairement. Les découvertes nouvelles de sous-produits tendent à réduire constamment la proportion de ce déchet combustible. Dans les raffineries de la côte atlantique où l'on traite des pétroles originaires de la Pensylvanie, dont 90 pour 100 peuvent être utilisés en huiles

d'éclairage, il a peu d'importance ; mais à Whiting, avec les pétroles de l'Ohio et de l'Indiana, il tient encore une place considérable.

Au sortir de la raffinerie, l'impression que l'on emporte est très nette. On demeure convaincu que l'avantage d'opérer en grand est écrasant et que le *Trust*, ayant monopolisé en fait le transport du pétrole brut, disposant de capitaux immenses, devait forcément ruiner la concurrence des raffineurs indépendants. Le monopole *créé* par le régime des transports a donc été *conservé*, en ce qui concerne la raffinerie, grâce aux conditions normales de cette industrie ; mais c'est une question de savoir si ces conditions normales de la raffinerie auraient suffi à elles seules à produire le monopole du *Trust*. Au surplus, nous entrons là dans le domaine des suppositions. Historiquement, réellement, le *Trust* a trouvé son origine dans les transports et sa confirmation seulement dans la raffinerie.

Il nous reste à voir maintenant quel usage il a fait de ce monopole.

V

LE MONOPOLE ENTRE LES MAINS DU TRUST

Une fois maîtresse du marché du pétrole, la compagnie du *Standard Oil* a-t-elle cherché à exploiter, à opprimer le consommateur? C'est le reproche que lui adressent les plus ignorants et les plus passionnés de ses adversaires. Mais les hommes qui ont mené à bien la gigantesque entreprise que nous savons ne sont pas de vulgaires bandits, des coupeurs de bourses ne voyant que le profit immédiat. Ils savent parfaitement qu'on ne fonde rien de durable sur la violence, sur l'injustice apparente et criante, et ils ont eu l'habileté de faire du consommateur non pas leur victime, mais leur complice. Ils ont tiré parti de la situation toute-puissante qu'ils s'étaient faite pour mieux servir les intérêts de leur clientèle, pour lui fournir de bons produits à bon marché. « Que voulez-vous que je me plaigne du *Trust* du pétrole ! me disait à Washington M. Car-

roll D. Wright : j'entre dans la première pharmacie venue et, grâce à lui, je me procure pour un nickel (pièce de 0 fr. 25) d'excellente vaseline, parfaitement épurée, et que je suis sûr de trouver absolument la même ici ou à San Francisco, à la Nouvelle-Orléans ou à Chicago, dans le moindre village comme dans la plus grande ville. De même, je puis acheter partout où existe une épicerie une huile d'éclairage sans danger, peu odorante et de qualité uniforme à raison de 6cts.2 le gallon (0 fr. 0775 le litre). Une clientèle aussi bien servie aurait mauvaise grâce à se révolter. »

Certains économistes américains soutiennent, il est vrai — j'ai entendu personnellement le général Walker, président de l'Institut technologique de Boston, exprimer cette idée. — que vingt compagnies rivales, bénéficiant des avantages normaux de la grande entreprise, mais, de plus, aiguillonnées par la concurrence, auraient pu obtenir des résultats semblables, sinon supérieurs. Il est bien difficile de discuter ainsi sur des hypothèses. On peut faire remarquer seulement que vingt compagnies se faisant concurrence sur toute l'étendue du territoire des États-Unis, et de puissance assez égale pour renoncer à s'entre-détruire, auraient eu une tendance naturelle à s'entendre pour approvisionner chacune une circonscription déterminée de cette énorme surface, et éviter ainsi ce qu'on pourrait appeler un gaspillage de distribution. Par exemple, une compagnie possédant une *pipe-line* entre la Pensylvanie et New-York, avec raffinerie dans ce dernier endroit, aurait été mal placée pour fournir les États de l'ouest. Au contraire, une compagnie possédant la raffinerie de Whiting avec les *pipe-lines* qui l'approvisionnent se serait trouvée dans une position inférieure pour faire l'exportation en Europe. Et comme il s'agit ici d'une matière encombrante, lourde, offrant certains dangers de transport, d'une valeur peu considérable par rapport à son volume, cette question des transports prend une importance capitale. Il en résulte que les vingt compagnies supposées n'auraient eu que deux partis à prendre : ou bien se faire concurrence réellement en tout lieu, envoyer à New-York du pétrole raffiné à Chicago et réciproquement, par conséquent faire supporter au consommateur des frais de transport inutiles et coûteux ; ou bien se diviser le territoire

entre elles et convenir que chacune d'elles approvisionnerait une circonscription déterminée. Dans la première hypothèse, la clientèle supporte les conséquences d'une mauvaise distribution en payant son pétrole plus cher. Dans la seconde, l'entente entre des compagnies rivales constitue le premier pas vers la formation du *Trust*.

Nous nous heurtons ici à un problème très général. Chaque fois qu'un produit industriel est tel que le rapport entre sa valeur et le coût de son transport donne à ce dernier élément une grande importance, ce produit ne peut être vendu avec avantage pour le producteur que dans un rayon assez rapproché de son lieu d'origine. Cette condition met un frein à la concurrence, elle lui assigne des bornes. Mais, d'autre part, ces bornes n'ont pas une fixité absolue; elles se déplacent suivant la variation de tous les autres éléments qui composent le prix de revient. Telle mine est plus éloignée que telle autre d'un centre donné de consommation ; à ne considérer que ce fait, elle ne pourrait pas l'approvisionner ; mais il se peut qu'une facilité plus grande d'extraction, une qualité meilleure de charbon, un taux de salaires moins élevé, etc., lui permettent de le faire. Le constant effort des industriels tend à élargir de plus en plus la sphère d'écoulement de leurs produits en diminuant les éléments du prix de revient qui dépendent d'eux, surtout en perfectionnant l'outillage de manière à augmenter la productivité du travail; mais lorsqu'ils parviennent ainsi à compenser par l'emploi de meilleures méthodes le désavantage de leur éloignement pour atteindre une clientèle lointaine, ils font supporter à cette clientèle les frais de cet éloignement; plus exactement, ils ne peuvent la faire profiter de l'économie apportée dans la production que déduction faite du coût d'un long transport.

Il résulte naturellement de là que, dans les industries à produits encombrants, les concurrents les mieux armés, ceux qui sortent vainqueurs de la lutte quotidienne avec leurs voisins et finissent par les écraser, se dressent les uns vis-à-vis des autres comme des unités irréductibles. Tandis qu'un pays supérieurement organisé au point de vue industriel, comme l'Angleterre, peut expédier ses cotonnades de Manchester dans le monde entier, le même pays ne peut écouler sa houille

que dans une sphère beaucoup plus restreinte. Sur l'immense territoire des États-Unis, les fabriques de la Nouvelle-Angleterre et de Philadelphie répandent leurs tissus, mais les merveilleux gisements de houille de Pittsburgh ne peuvent pas faire concurrence aux mines très éloignées. Dès lors on comprend bien que ces unités irréductibles, ces rivaux puissants éloignés les uns des autres, et reconnaissant qu'ils ne peuvent pas se ruiner l'un l'autre, prennent le parti de traiter ensemble, de cesser une guerre inutile, de régler d'un commun accord la question de la distribution, de délimiter les sphères d'approvisionnement et d'écoulement que les conditions économiques assignent normalement à chacun d'eux.

C'est pour cela que le régime des *ententes industrielles* s'est tellement développé en Allemagne, par exemple, dans les industries houillère et sidérurgique dont les produits sont essentiellement coûteux à transporter. En Amérique, si l'organisation des chemins de fer n'avait pas permis au *Trust* du pétrole la constitution rapide et frauduleuse de son monopole de fait, si, selon le vœu du général Walker, des compagnies concurrentes avaient pu se maintenir, elles seraient arrivées très probablement à une entente. Celles de l'Ohio, de l'Indiana auraient pris l'approvisionnement de la consommation intérieure : celles de la Pensylvanie se seraient réservé les États de l'est et l'exportation. Au surplus, sur un théâtre plus vaste, le *Trust* américain passe pour avoir constitué une entente avec les détenteurs du pétrole du Caucase et du pétrole de Galicie. Les Rockefeller, les Rothschild de Londres et les Rothschild de Vienne, trois rois du pétrole, se seraient, dit-on, divisé l'approvisionnement de l'Europe en formant une Triple Alliance d'un nouveau genre.

Il y avait donc dans l'industrie pétrolière un élément favorable à l'entente, mère elle-même du *Trust*. La distribution du pétrole entre les consommateurs tendait à amener une certaine limitation de la concurrence. Par suite, le *Trust*, s'étant formé par les moyens anormaux que nous avons dits, possédait toute facilité pour régler au mieux des intérêts des consommateurs cette question de distribution. Au lieu de conclure des ententes toujours difficiles et incertaines avec ses rivaux, il pouvait, lui tout seul, procéder à une distribu-

tion logique du pétrole et de ses sous-produits. C'est ce qu'il a fait. Grâce à une direction très habile, il a su réduire au minimum les transports nécessaires entre les puits d'origine et la clientèle ; grâce à une administration parfaitement organisée et surveillée de très près, il a réduit au minimum son matériel de wagons-réservoirs. Un verrier d'Ottawa, client ordinaire de la *Standard Oil Co.* pour son combustible, me racontait le fait suivant comme exemple de la stricte discipline qui règne dans l'affaire et de la promptitude d'action des différents rouages. « Les wagons-réservoirs, me disait-il, dans lesquels le *Trust* livre son huile combustible ne doivent jamais rester plus de quarante-huit heures au point de livraison, et cela sous peine d'une amende assez forte. Parfois, il m'est arrivé d'en garder un soixante heures, dépassant ainsi de douze heures la limite qui m'était assignée, mais aussitôt une dépêche m'arrivait de l'administration centrale de New-York, signalant mon retard, demandant des explications, et m'imposant l'amende. D'ailleurs, ajoutait-il, j'admire beaucoup cette manière de faire, et je reconnais que si le *Trust* est exigeant pour sa clientèle, du moins il la sert fort bien. »

Sans doute, le *Trust* ne s'efforce pas ainsi de diminuer ses frais de transport et son matériel roulant par souci direct de sa clientèle et pour faire œuvre pie ; néanmoins, il peut, tout en se réservant une part de bénéfices très grosse, faire participer sa clientèle aux profits qu'il retire de la supériorité de son organisation. En résumé, le consommateur trouve son avantage dans l'habileté merveilleuse avec laquelle le *Trust* a su adapter son monopole aux conditions économiques de l'industrie du pétrole.

Chaque fois d'ailleurs que la tyrannie des *Trusts* est dénoncée et que la *Standard Oil Co.* est attaquée comme réalisant le type le plus accompli du phénomène, ses défenseurs ne manquent jamais de rappeler qu'en 1871, l'année d'avant le *Trust*, on vendait au prix de 24^{cts},24 le gallon (0 fr. 305 le litre) un pétrole dangereux et d'odeur désagréable, tandis qu'aujourd'hui le *Trust* livre au prix de 6^{cts},2 le gallon (0 fr. 0775 le litre) un produit de beaucoup supérieur. Bien entendu, cela ne lave pas le *Trust* de tout reproche, mais cela

prouve du moins que le consommateur ne peut pas se plaindre bien amèrement.

En est-il de même de l'ouvrier, de celui qui travaille pour le *Trust*?

On mène grand bruit dans certains milieux aux États-Unis de ce que la *Standard Oil Co.*, ayant ruiné des compagnies rivales, a mis par le fait sur le pavé les ouvriers de ces compagnies. Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour se rendre compte que le reproche est spécieux. Lorsque le *Trust* a fait disparaître une raffinerie, par exemple, la consommation du pétrole n'a pas diminué pour cela, ni, par conséquent, la quantité de pétrole élaborée, ni la main-d'œuvre nécessaire à cette élaboration. A chaque disparition de ses concurrents correspondait une augmentation de fabrication pour le *Trust*, et aussi une augmentation de personnel. Si parfois elle n'a pas eu lieu, c'est que le perfectionnement des procédés avait permis de faire avec le même personnel un travail plus considérable. Il n'y a rien là qui soit spécial au *Trust*, rien qui tienne à son caractère de monopole.

Avec plus d'apparence de raison, les ouvriers se plaignent que, la compagnie du *Standard Oil* étant presque la seule à raffiner, un ouvrier de raffinerie qui a eu des difficultés avec elle est exproprié de son métier. Il existe, assure-t-on, une *blacklist*, liste noire, où sont inscrits tous les meneurs de grèves. Celui dont le nom est une fois placé sur cette liste ne peut plus trouver d'emploi. Le secrétaire de la *Central Labor Union* de Philadelphie me racontait l'histoire d'un ouvrier de sa connaissance, qui, pour tromper la surveillance, s'était embauché sous un faux nom dans une raffinerie de New-York, après avoir été chassé de celle de Philadelphie. Au bout de peu de jours il remarqua qu'un inspecteur le dévisageait avec insistance, et le soir même le chef de l'usine le faisait appeler pour le mettre à la porte. On peut tirer parti d'un fait de ce genre pour exciter contre les *Trusts* un auditoire ouvrier, mais en bonne justice cette discipline n'a rien d'excessif. Dans les *trade-unions* bien organisées, il y a aussi des *blacklists* sur lesquelles on inscrit avec juste raison les camarades infidèles qui ont « trahi » pendant une grève. On les exclut non seulement de l'union, mais du métier lui-

même, en refusant de travailler avec eux. Cela est dur, sans doute, mais cela est reconnu nécessaire par toutes les organisations ouvrières, et pratiqué partout où elles ont assez de puissance pour imposer cette condition à l'employeur, partout où elles ont fait le *Trust* de la main-d'œuvre ouvrière. Logiquement, on ne voit pas comment elles pourraient reprocher au *Trust* du pétrole une sévérité égale à la leur. En fait, les ouvriers des raffineries n'ont pas aux États-Unis une *trade-union* assez forte pour traiter avec les patrons, mais la faute en est à eux-mêmes, non au *Trust*. Toutes choses égales d'ailleurs, il est plus avantageux pour des ouvriers bien organisés d'avoir en face d'eux une grande compagnie riche, puissante, qu'une foule de patrons faisant difficilement leurs affaires. La grande compagnie peut offrir de meilleures conditions parce qu'elle est très prospère; c'est un premier point important. En second lieu, elle se sent très surveillée par l'opinion publique, redoute de s'attirer une réputation de dureté, et, par suite, accorde plus facilement ce qu'elle peut raisonnablement accorder. Au surplus, l'opinion que nous émettons ici n'est que la résultante de nombreuses conversations avec les *leaders* ouvriers d'Angleterre ou d'Amérique tenant une place marquante dans les *trade-unions* de leur pays. Ce n'est pas dans la grande industrie, dans les usines nombreuses, que la condition de l'ouvrier est la plus mauvaise, tout au contraire. Les plaintes contre les *Trusts*, au point de vue de l'organisation ouvrière, quand elles ne sont pas le reflet d'un état d'esprit général, ne sont fondées que sur leur puissance. Cette puissance des *Trusts* réclame, pour le bon équilibre des deux parties, une puissance équivalente chez leurs ouvriers; mais cela n'est pas un rêve, et il est à remarquer que là où les ouvriers possèdent cette puissance, elle repose sur la même base que celle des *Trusts*, sur une sorte d'accaparement.

En résumé, le fait du monopole de la *Standard Oil Co.* n'opprime pas plus l'ouvrier — malgré les apparences — qu'il n'opprime le consommateur.

Quant au producteur de matière première, au propriétaire des puits de pétrole, nous avons examiné sa situation plus haut; il nous suffira de rappeler ici qu'il est sous la domina-

tion presque absolue du *Trust*, puisque lui seul, ou à peu près, peut lui acheter son pétrole brut ou son puits. Toutefois, le *Trust* paie assez largement pour que, lui non plus, ne soit pas bien à plaindre.

Quelles que soient donc les injustices au moyen desquelles la compagnie du *Standard Oil* a obtenu son monopole grâce à la complicité des chemins de fer, il faut reconnaître qu'au point de vue purement économique le monopole a produit d'heureux résultats. Il a été avantageux pour les consommateurs; il n'aggrave pas la situation des ouvriers, et il assure aux propriétaires de champs de pétrole un prix très rémunérateur pour la matière première qu'ils lui livrent.

Mais les vices de son origine ont laissé des traces cependant; ils ont amené l'existence d'un véritable danger politique. Sans qu'on s'en rendît bien exactement compte, le mouvement général contre les *Trusts* est né en Amérique, non pas tant du fait même de la monopolisation industrielle, que des conditions anormales qui avaient pu y concourir. L'arsenal des *Anti-Trust Laws* (lois contre les *Trusts*) n'a été que la manifestation — maladroite d'ailleurs — de la réaction populaire contre une injustice que l'on sentait sans la bien connaître. Et les *Trusts* ont éprouvé le besoin de se défendre contre cet appareil législatif, soit en gagnant les législateurs eux-mêmes pour le rendre inefficace, soit en agissant auprès des hommes chargés de l'appliquer pour paralyser leur action. Les *Trusts* ont été ainsi conduits — par des nécessités de défense — à s'ingérer dans la politique. Ils l'ont fait en usant des moyens puissants et peu délicats que donne l'argent dans un pays où le politicien se laisse facilement corrompre. Ils n'ont pas créé la corruption, mais ils s'en sont très largement servis. La compagnie du *Standard Oil* n'échappe pas à ce reproche. Les scandales de la complicité des chemins de fer avaient soulevé l'opinion contre elle. Elle est donc responsable de la réaction qui s'en est suivie, et si elle a dû recourir à la corruption pour se défendre, c'est qu'elle avait déjà employé la corruption pour acquérir sa puissance. Son excuse ne vaut donc rien, et le danger politique qu'elle fait peser aujourd'hui sur les États-Unis lui est imputable.

Économiquement bienfaisante, politiquement malfaisante,

la *Standard Oil Co.* ne devait pas être atteinte par les lois générales contre les *Trusts* qu'élaborèrent les différents États américains. Et le plus curieux, c'est que le résultat de ces lois fut, en ce qui concerne le *Trust* du pétrole, de donner à son organisation une énergie nouvelle. Elles aboutirent ainsi à augmenter le danger politique qu'elles ignoraient et à fortifier la puissance économique du *Trust*.

VI

LA STANDARD OIL CO. ET LES LOIS CONTRE LES TRUSTS

L'existence du *Trust* du pétrole remonte en fait à l'année 1872. Dès ce moment, John D. Rockefeller exerçait sur l'industrie pétrolière une influence dominante. Déjà syndiqué avec une série d'autres producteurs ou raffineurs, il avait su obtenir des chemins de fer les conditions de faveur qui mettaient ses concurrents dans une évidente infériorité. Déjà il tenait entre ses mains d'une façon plus ou moins directe la majorité des affaires de pétrole et se servait de cet avantage comme d'un levier puissant pour agir sur les compagnies de chemins de fer[1].

Toutefois, c'est seulement en 1882 que le *Trust* prit une forme positive et légalement reconnue. Dans l'intervalle de ces dix années, l'absorption graduelle des *pipe-lines* avait eu lieu ; des concurrents importants avaient dû se laisser englober dans la combinaison. On sortait de l'état de lutte ; le monopole était réellement constitué, et le *Trust*, désormais libre de ses moyens de transport pour le pétrole brut par

1. Les partisans et les adversaires du *Trust* s'accordent à faire remonter son existence de fait à l'époque que j'indique. M. George Gunton parle plusieurs fois de l'année 1871 comme « *the year before the formation of the Trust*, l'année d'avant la formation du *Trust*, » et la prend comme point de départ de ses statistiques comparatives des prix du pétrole. — H. D. Lloyd parle d'étranges perturbations (*strange perturbations*) dues à l'action de Rockefeller dès 1865, mais c'est « avant la panique de 1873 » que, d'après lui, le marché du pétrole cesse d'avoir une allure normale. « *The market for oil crude and refined, which had been a natural one, began to move erratically, by incalculable influences.* » (*Wealth against commonwealth*, p. 42). — Dans son étude impartiale, *Trust in the United States*, M. Ernst von Halle admet lui aussi que les affaires de pétrole étaient monopolisées aux Etats-Unis longtemps avant la formation officielle du *Trust* en 1882.

l'accaparement des *pipe-lines*, ne dépendait plus comme autrefois de la complaisance des chemins de fer.

L'acte par lequel le *Trust* fut établi à cette époque est intéressant à étudier. Il nous fixera d'une manière nette sur la puissance de la combinaison et sur la prudence avisée de ceux qui la dirigeaient[1].

Le contrat a lieu entre trois catégories de personnes :

1° Des compagnies figurant en bloc : *All the stock holders and Members of the following corporations and limited partnerships*, est-il dit au texte, c'est-à-dire tous les actionnaires et membres des sociétés suivantes, et le contrat en énumère quatorze. Leur nombre peut d'ailleurs être augmenté dans la suite à la requête des directeurs du *Trust*. Et on sait qu'en fait il l'a été.

2° En second lieu, nous trouvons des personnes possédant individuellement des affaires de pétrole, ou bien gérant en toute indépendance un certain nombre d'affaires de ce genre. Plusieurs, en effet, sont qualifiées de *trustees*, administrateurs, et ont déjà opéré en petit à leur profit l'absorption de plusieurs entreprises. Quelques-unes devaient avoir une importance considérable, car nous allons retrouver leurs noms parmi les neuf administrateurs (*trustees*) du grand *Trust*. C'est le cas pour Wm. Rockefeller, O.-H. Payne, J.-A. Bostwick, H.-M. Flager, W.-G. Warden, Chas Pratt, Benj. Brewster, et J.-D. Archbold. C'est visiblement la catégorie qui fournira les grandes personnalités du *Trust*, sauf la plus haute, John D. Rockefeller, dont le nom se dissimule dans la première catégorie, sous celui des compagnies qu'il dirige déjà souverainement.

3° Viennent enfin, à titre individuel en apparence, un certain nombre d'actionnaires et de membres de différentes compagnies ; en réalité les actionnaires se sont réunis en syndicats et possèdent la majorité dans leurs compagnies respectives, de telle façon que ces compagnies sont liées au *Trust* presque aussi étroitement que celle du premier groupe. Souvent, c'est tout simplement un des *trustees* qui possède à lui seul la majorité des actions dans une ou plusieurs d'entre elles.

Voici maintenant les dispositions essentielles du contrat :

1. On trouve l'acte de constitution du *Trust*, *in extenso*, dans l'ouvrage de M. von Halle, Appendix I, *The Standard Oil Trust agreement*, p. 153 à 176.

Toutes les parties ci-dessus dénommées abandonnent leur avoir entre les mains du *Trust* en échange de *certificats*[1] *(Trusts certificates)* représentant le montant de leur valeur.

Pour rendre plus souple la gestion des affaires du *Trust*, et pour lui permettre de se plier plus aisément aux exigences légales de chaque État, il sera formé autant de compagnies que cela sera jugé nécessaire, chacune portant le nom de *The Standard Oil Co.* de tel ou tel État. Pour le présent on en formera tout de suite quatre, une en New-York, une en New-Jersey, une en Pensylvanie, une dans l'Ohio. Mais l'avoir de ces différentes compagnies sera détenu par les *trustees* du *Standard Oil Trust*, leur direction appartiendra à ces *trustees*.

Ceux-ci sont au nombre de neuf, remplaçables par tiers tous les trois ans et nommés par l'assemblée générale des porteurs de *certificates*.

Ils ne se contentent pas d'administrer ; ils ont tous les pouvoirs nécessaires pour employer les fonds du *Trust* à acheter d'autres exploitations de pétrole, pour les absorber dans le *Trust* (Art. 11 du Titre II). Cette disposition ne devait pas reste lettre morte.

Quant au but poursuivi par le *Trust*, il est énoncé très sommairement : « Extraire, produire, manufacturer, raffiner, vendre et acheter le pétrole et ses produits, ainsi que toute chose employée dans les affaires de ce genre, et faire toute opération s'y rapportant. Mais d'autres objets pourront être compris et d'autres pouvoirs donnés dans les différentes chartes (de chaque compagnie de *Standard Oil*) suivant que cela paraîtra expédient à chaque partie procurant la charte[2], de même que, si cela est nécessaire pour se conformer à la loi (de tel ou tel État), les pouvoirs ci-dessus pourront être restreints et réduits[3].

1. Plus exactement contre un nombre correspondant de *parts* de certificats; celles-ci sont de 100 dollars (500 francs) chacune (art. 11 du titre III).

2. Il s'agit ici de la charte d'incorporation qui correspond à ce que nous appellerions en France l'*acte de société*.

3. Voici le texte de l'article 2 du titre II : « The purposes and powers of said corporations shall be to mine for produce, manufacture, refine and deal in petroleum and all its products and all the materials used in such business and transact other business collateral thereto. But other purposes and powers shall be embraced in the several charter, or if necessary to comply with the law, the powers aforesaid may be restricted and reduced. »

Pas un mot concernant le monopole, la régularisation de la production, l'action sur les prix. Cela n'est pas utile à énoncer pour constituer le *Trust*, ni pour donner à ses administrateurs les pouvoirs dont ils ont besoin. Et, d'autre part, cette énonciation peut être dangereuse : toute combinaison tendant à entraver la liberté du commerce, *in restraint of the trade*, est contraire à la *common law*; la prudence est donc nécessaire ; les créateurs du *Trust* s'en rendent compte et gardent un sage silence. Pour avoir trop parlé, les *trustees* du *Sugar Trust* se trouveront, quelques années plus tard, en butte aux poursuites de l'*attorney général*; au contraire, ceux du *Standard Oil Trust* resteront inattaquables par la *common law*.

Mais le puissant mouvement d'opinion qui soulevait la majorité des citoyens américains contre les *Trusts* devait fournir des armes nouvelles pour les combattre. Il est toujours difficile de démontrer à une compagnie que ses agissements constituent une atteinte à la liberté du commerce; toute concurrence victorieuse a en effet pour résultat de détruire, en apparence et momentanément, cette liberté, bien qu'en réalité elle détruise simplement l'équilibre entre les concurrents. Où commencent le monopole et l'accaparement? où finissent la libre concurrence et la lutte loyale? Rien de plus malaisé à déterminer. Dès lors, les *Trusts* prudents, qu'aucune mention maladroite de leurs statuts ne dénonçait, contre lesquels, par suite, il fallait établir la preuve d'actes accomplis *in restraint of the trade*, échappaient à l'action de la *common law*. On pensa les atteindre d'une façon plus certaine en déclarant illégale la *forme* même de leur organisation, la réunion de plusieurs sociétés sous l'autorité de *trustees*. Il y avait là un fait matériel facile à saisir. Mais, comme la *forme* seule se trouvait atteinte, des résultats assez inattendus se produisirent. Certaines sociétés que les législateurs n'avaient pas l'intention d'inquiéter se trouvèrent menacées dans leur existence, tandis que les grands *Trusts*, puissants et solides, en furent quittes pour changer leur apparence extérieure. Ce changement, toutefois, eut une certaine influence sur leur organisation, ainsi que nous allons le voir pour le *Trust* du pétrole.

Malgré les sages précautions de ses fondateurs, celui-ci se

trouvait touché par les lois édictées contre les *Trusts* (*Anti-Trust Laws*). Une loi fédérale de juillet 1890 (*United States Anti-Trust Law*) déclarait illégal « tout contrat, combinaison en forme de *Trust* ou autrement, tout complot restreignant la liberté du commerce entre les États fédérés ou avec les nations étrangères », édictant en plus une pénalité maximum d'un an d'emprisonnement et de cinq mille dollars d'amende contre toute personne convaincue d'avoir participé à une convention de ce genre [1].

La loi spéciale de l'Illinois de juin 1891 visait plus directement encore le phénomène du *Trust*, c'est-à-dire la réunion de plusieurs sociétés industrielles ou commerciales autrefois concurrentes en un seul groupe sous l'autorité de *trustees* : « Toute corporation ou tout particulier... qui conclura un arrangement quelconque (*pool, trust, agreement, combination, confederation or understanding*) avec toute autre corporation, société, ou personne particulière, pour régler ou fixer le prix d'une marchandise quelconque, ou... pour fixer ou limiter la quantité d'un article ou marchandise quelconque devant être fabriqué, extrait, produit ou vendu dans cet État..., sera coupable de conspiration frauduleuse (*shall be deemed and adjuged guilty of a conspiracy to defraud*) et passible des peines édictées par le présent *act*. » (Section I.)

La section II déclare illégale, d'une façon explicite, l'émission des *Trusts certificates* ; la section V frappe d'une nullité absolue tout contrat passé en violation d'une seule des dispositions de la présente loi : « *Any contract or agreement in violation of any provision of the proceeding sections of this act shall be absolutely void* [2]. » Bref, l'organisation matérielle du *Trust* n'offrait plus aucune sécurité dans cet État ; au contraire, elle créait un danger, une présomption de conspiration frauduleuse. Deux ans plus tard, la situation était rendue plus

1. Voici le texte de cette disposition : « Sec. I. — Every contrat, combination in the form of Trust or otherwise, or conspiracy, in restraint of trade or commerce among the several states, or with foreign nations, is hereby declared to be illegal. Every person who shall make any such contract or engage in any such combination or conspiracy, shall be punished by fine not exceeding five thousand dollars, or by imprisonnement not exceeding one year, or by both said punishments, in the discretion of the court. »

2. Voir dans l'ouvrage de M. Ernst von Halle le texte de l'*Illinois Anti-Trust Law*. Appendix V, p. 194 à 197.

difficile encore par un amendement de l'*act* prescrivant aux présidents, secrétaires ou trésoriers de toute société industrielle ou commerciale de prêter le serment solennel qu'ils ne faisaient partie d'aucun *Trust*, sous peine de déchéance de leur charte d'incorporation [1].

Vingt-huit États eurent bientôt leur *Anti-Trust Law* conçue dans des termes plus ou moins généraux [2]. Plusieurs de ces lois étaient rédigées de telle manière que, prises au pied de la lettre, elles auraient empêché toute opération commerciale, résultat assez bizarre pour un instrument destiné à défendre la liberté du commerce. Dans seize États, d'après M. Dodd, un avocat bien connu des *Trusts* [3], il est criminel de s'entendre à deux pour fixer la quantité de n'importe quel article à fabriquer, extraire, produire ou vendre, criminel aussi de s'entendre en vue de l'augmentation ou de la diminution des prix. Mais les rigueurs de ces lois n'étaient pas destinées aux sociétés commerciales non organisées en *Trusts*; personne ne songeait à les poursuivre. Au contraire, on voulait poursuivre les *Trusts*, ils étaient spécialement visés dans tous les textes [4]. Il fallait donc abandonner cette forme compromettante du *Trust*.

C'est pourquoi, le 21 mars 1892, à la réunion générale des porteurs de certificats du *Standard Oil Trust*, la dissolution de cette association fut proposée et acceptée. Les certificats devaient disparaître en échange des actions des sociétés qu'ils avaient remplacées en 1882. Officiellement, le *Trust* n'existait plus. En fait, l'unité a été plus forte que jamais depuis ce temps-là, car les neuf *trustees* s'étaient arrangés pour avoir la propriété

1. E. von Halle, p. 200.

2. La législation contre les *Trusts* s'enfle chaque année de nouveaux *Acts*. L'État de New-York vient tout récemment de faire une loi à ce sujet (7 mai 1897. Voir chap. 373, *Laws of New-York*), mais cette loi ne diffère des précédentes que par quelques sévérités nouvelles qui peuvent donner lieu à des tracasseries sans atteindre profondément les *Trusts* sérieusement organisés. C'est toujours la forme extérieure qui se trouve visée, ou bien, quand le législateur s'attache directement aux actes restreignant la liberté des transactions *(in restraint of the trade)*, ses prescriptions deviennent inapplicables, parce qu'elles interdisent toute combinaison industrielle ou commerciale.

3. Cité par von Halle, p. 92.

4. Un des plus curieux à ce point de vue est la section 1 de l'*Anti-Trust Law* du Texas, qui donne une très longue définition des *Trusts*. (Von Halle, p. 204.)

personnelle du capital[1]. Ils représentent actuellement à eux seuls la majorité des actionnaires dans chaque société et les dirigent tout comme si elles étaient une seule société. On raconte qu'en septembre 1893, à l'assemblée générale qui suivit la proposition de dissolution, un actionnaire naïf demanda si désormais les différentes compagnies autrefois liées par le *Trust* se feraient concurrence les unes aux autres. Il lui fut répondu que cette question serait examinée plus tard (*left to the future*[2]). Peu de gens, au surplus, partagèrent les illusions de cet actionnaire ; ni les amis ni les ennemis du *Trust* ne crurent à sa disparition. La transformation de 1892 marque au contraire pour lui un pas de plus dans la voie de la concentration.

Tout l'appareil législatif des *Anti-Trust Laws* était venu échouer en somme contre la puissance d'hommes qui avaient fondé leur combinaison sur une connaissance exacte et profonde des conditions économiques de la production, du transport, de l'élaboration et de la vente du pétrole, et qui avaient fait tourner leur monopole à l'avantage du consommateur en diminuant de plus en plus leurs prix de vente. La forme imaginée par eux — c'est John D. Rockefeller qui en eut le premier l'idée, — la fédération de diverses sociétés sous l'autorité de *trustees*, n'était pas essentielle à leur organisation : ils en imaginèrent et en réalisèrent promptement une autre avec laquelle la direction se centralisait encore davantage à l'abri des atteintes de la loi.

Une seule chose avait été artificielle, violente et injuste dans la constitution du monopole : l'entente frauduleuse avec les chemins de fer; mais cet élément, fort important au début, alors qu'il s'agissait d'écarter des rivaux dangereux, était passé à l'arrière-plan depuis l'accaparement des *pipe-lines*. Nécessaire, en tout cas très utile à la création du *Trust*, il n'était pas indispensable à sa conservation. Celui-ci reposait donc désormais sur des bases solides et normales. De là, la facilité avec laquelle il s'est transformé.

1. Quelque temps avant la dissolution apparente du *Trust*, en 1891, son capital-certificats atteignit le chiffre de £ 90 millions, plus de quatre cent cinquante millions de francs. (Voir *North-American Review*, numéro de juillet 1891. Article de M. F.-B. Thurber, p. 63).

2. Voir von Halle, p. 100.

Ce qu'ont fait les *trustees* du *Standard Oil* pour tourner la loi, d'autres auraient pu le faire, notamment ceux du *Trust* du sucre, qui détenaient eux aussi personnellement la plus grosse partie du capital engagé dans l'affaire. Cependant, ils préférèrent recourir à une autre combinaison. Il leur semblait dangereux, à juste titre, d'immobiliser un si énorme capital dans une affaire qui comportait de gros aléas, dont la base était chancelante. Les *trustees* du *Standard Oil*, au contraire, ne redoutaient pas de lier étroitement leur propre fortune à la fortune du *Trust*; ils se sentaient sur un terrain solide: ils n'hésitèrent pas à asseoir leur autorité sur l'importance de leur participation financière.

C'est là un fait caractéristique. Le *Trust* du pétrole constitue une entreprise durable au premier chef. De tous les monopoles industriels existant actuellement aux États-Unis, il est de beaucoup celui qui emprunte le moins à l'artifice, celui qui s'appuie le plus sur les conditions normales de l'industrie. C'est pourquoi il est si souvent cité par les économistes américains qui voient dans les monopoles le terme fatal de l'évolution industrielle générale.

En résumé, le monopole du pétrole est dû en Amérique à la rencontre singulière de trois éléments principaux : d'un élément normal et général, la concentration industrielle; d'un élément naturel, mais exceptionnel, la rareté de la matière première, trouvée exclusivement jusqu'ici dans un petit nombre de régions peu étendues; enfin d'un élément anormal, la complicité coupable des chemins de fer américains. Sans l'un quelconque de ces trois éléments, le *Trust* n'aurait pas pu se constituer. Dans ces conditions, on ne saurait conclure de l'existence de ce monopole, fruit d'une rencontre essentiellement rare, à l'avènement d'un régime industriel nouveau, d'où la libre concurrence disparaîtrait normalement, comme ne répondant plus aux besoins de l'industrie moderne.

PAUL DE ROUSIERS

LA CONDAMNATION

DE

LA PAIX ARMÉE

L'empereur de Russie propose aux gouvernements accrédités auprès de lui la réunion d'une conférence afin d'étudier les moyens les plus efficaces d' « assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable et de mettre avant tout un terme au développement progressif des armements actuels ». Il voudrait grouper « en un puissant faisceau les efforts de tous les États qui cherchent sincèrement à faire triompher la grande conception de la paix universelle sur les éléments de trouble et de discorde », et « cimenter leurs accords par une consécration solidaire des principes d'équité et de droit sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples ».

Les motifs invoqués sont l'accroissement des charges financières qui, « suivant une marche ascendante, atteignent la prospérité publique dans sa source ».

« Les forces intellectuelles et physiques des peuples, le travail et le capital sont en majeure partie détournés de leur application naturelle et consumés improductivement... La culture nationale, le progrès économique et la production des richesses se trouvent paralysés ou faussés dans leur développement. »

L'empereur de Russie croit le moment venu de discuter ce grave problème : il pense qu'au cours « des vingt dernières

années, les aspirations à un apaisement général se sont particulièrement affirmées dans la conscience des nations civilisées. La conservation de la paix a été posée comme le but de la politique internationale. C'est en son nom que les grands États ont conclu entre eux des puissantes alliances; c'est pour conserver la paix qu'ils ont développé dans des proportions inconnues jusqu'ici leurs forces militaires. »

Ces considérations depuis longtemps circulent dans les congrès pour la paix, dans les journaux, dans les conversations; elles étaient devenues banales: mais tout à coup les voici neuves et qui brillent. C'est une nouveauté qu'un de ceux qui gouvernent le monde se plaigne que le monde soit mal gouverné.



Les souverains aussi ont une jeunesse et des rêves; l'empereur d'Allemagne surprit le monde, il y a quelques années, en lui proposant une réforme de la société; l'empereur de Russie le surprend à son tour en lui proposant « la grande conception de la paix universelle ». Il est juste que l'empereur de Russie soit loué et remercié comme le fut l'empereur d'Allemagne.

La sincérité de l'un et de l'autre souverain est hors de doute. Une des preuves en est que l'un et l'autre, en accomplissant un acte si extraordinaire, si en dehors des mœurs politiques, a voulu faire de bonne politique.

Les ennemis de l'ordre social en Allemagne sont en même temps les ennemis de l'ordre impérial; ils renient toutes les antiques traditions religieuses et monarchiques : ils sont le parti des : « Ni Dieu, ni Maître ». Si le maître qui s'appuie en Dieu avait réussi à les désarmer, il ne serait demeuré en Allemagne aucun ennemi sérieux de l'empereur et de l'Empire. Que l'acte généreux de l'empereur Guillaume ait été conforme à ses intérêts bien entendus, cela n'en diminue pas le mérite : cela, au contraire, en marque le caractère sérieux et la sincérité. Si l'empereur Guillaume avait agi contrairement à ses intérêts, pour la beauté et pour la grandeur du geste, il serait seulement un rêveur, un poète, un acteur de grand rôle, indigne de la sérieuse attention qu'on voit bien qu'il faut accorder à chacun de ses actes.

L'empereur de Russie était à Moscou « au cœur de la Russie et au milieu des sanctuaires », quand il a envoyé ses ordres au comte Mourawieff. Il y était allé pour inaugurer la statue de l'empereur Alexandre II, le « tsar libérateur ». A Moscou, il a rappelé « les bienfaits versés sur le peuple, l'affranchissement des paysans serfs, la distribution des terres, la solide organisation économique des diverses classes de la population rurale dans l'immense empire russe ». Au moment où tomba le voile de la statue devant la famille impériale agenouillée, toutes les cloches de Moscou sonnèrent dans le fracas des coups de canon. Si donc on demandait au moment, à la circonstance et au milieu les raisons et les mobiles de l'acte, on pourrait croire que l'inspiration en fut subite, et qu'au moment de saluer l'image du libérateur des serfs, le petit-fils a fait le beau rêve de libérer l'humanité, serve de ses traditions et de ses haines. Et la pensée serait purement belle, désintéressée, sainte, montée du cœur aux lèvres, en une heure d'émotion. Elle serait aussi toute personnelle, occasionnelle, et dès lors peut-être fugitive. Mais le ton du document ne permet point de croire à une mystique improvisation. Dieu n'y est nommé que dans une incidente : « Cette conférence serait, Dieu aidant, d'un heureux présage pour le siècle qui va s'ouvrir... » La circulaire semble écrite presque tout entière par un économiste. « Les forces intellectuelles et physiques des peuples, le travail et le capital sont en majeure partie détournés de leur application naturelle et consumés improductivement... La culture nationale, le progrès économique et la production de la richesse se trouvent paralysés ou faussés dans leur développement. »

De même que l'empereur d'Allemagne a besoin de la paix sociale, l'empereur de Russie a besoin de la paix universelle. Son empire ressemble à un chantier de constructions immense ; on y construit des canaux, des chemins de fer, des ports ; des banques appellent l'argent étranger et le versent dans la circulation. L'Empire russe s'oriente, détourné de la vieille Méditerranée, trop étroite pour les ambitions des États colosses, vers la Méditerranée immense et neuve, qui s'étend entre l'Asie et l'Océanie, d'une part, et les Amériques de l'autre, vers l'Océan médiorbique. La Russie est en pleine crise de

transition, et ces sortes de crises ne sont jamais sans péril : l'effort est grand, et très pénible : tout le monde ne mange pas tous les jours à sa faim dans l'empire russe. Il importe de finir, et vite, car l'interruption des chantiers, ce serait peut-être la ruine. La Russie a besoin d'or et de paix : elle demande de l'or et elle demande la paix. Il n'en est pas moins vrai que les vues de l'empereur de Russie sont « humanitaires et magnanimes », comme a dit le comte Mouravieff. L'empereur Nicolas est fils et petit-fils d'empereurs pacifiques, dont la mémoire lui est vénérable et chère ; il continue la tradition en toute sincérité ; il suit l'impulsion du cœur ; sur son visage et sa personne est répandu un air d'humanité, de douceur et d'inquiétude. Si le manifeste n'était qu'un rêve, les seuls badauds de l'univers s'en émerveilleraient : s'il n'était, sous des apparences d'humanité, que l'enveloppe d'un calcul, il serait une hypocrisie trop grossière, par laquelle personne ne serait trompé. C'est par le mélange d'idéal et de réel, d'intérêt et d'humanité que l'acte prend toute sa valeur.

Maintenant, les naturels sentiments de l'empereur étant préalables et connus, le manifeste a-t-il été conseillé par quelqu'un, qui aurait marqué l'heure de les exprimer ? Il y a, dit-on, des conflits d'influence autour de l'empereur ; la publication du manifeste est-elle le signe qu'une influence a prévalu sur une autre ? Ici nous entrerions dans les conjectures, pour n'en point sortir.



Sitôt que parut le manifeste, il y eut de l'étonnement, puis de l'admiration avec des doutes, en d'inégales proportions, suivant les pays.

L'Angleterre ne s'est pas fort émue, parce qu'elle est en vacances d'abord, en saison de voyages, de chasse et de pêche, et parce que les choses imprécises n'émeuvent pas la positive Angleterre. Comme à l'ordinaire, le *Times* a résumé l'opinion anglaise, à savoir : l'idée est très belle et demeurera l'honneur du nom et l'honneur du règne ; au reste, il est possible que la conférence n'ait pas lieu, ou soit obligée de reconnaître que le but proposé ne peut être atteint ; mais il

faut que l'affaire soit discutée pratiquement par des hommes d'État pratiques de toutes les nations civilisées. Voilà le premier mouvement du *Times*. et l'on voit bien qu'il n'est pas de pur élan. Et puis, « conformément aux règles du sens commun aussi bien qu'aux précédents de la diplomatie britannique, il sera nécessaire de définir ce que la conférence aura à faire avant que nous nous engagions à y prendre part ». Or, le *Times* et tout le monde sait combien la définition sera difficile.

Subsidiairement apparaît dans d'autres journaux la pensée anglaise. D'abord, l'honneur de l'initiative revient à l'Angleterre. — certain calcul de milliards dépensés improductivement, que lord Salisbury établit et transmit à qui de droit, aurait été le point de départ d'une manifestation pour le désarmement, si la France n'avait fait la grimace ; — ensuite il faut distinguer entre les affaires d'Europe et celles des autres continents et des mers lointaines. entre le désarmement sur terre et le désarmement sur mer : sur terre, qu'on désarme tant qu'on voudra, mais, sur mer, non, car personne ne peut être assuré de la paix perpétuelle, et une armée de terre se reconstituerait en deux ou trois ans, au lieu que, pour une flotte, il faudrait dix ans, vingt ans : ensuite, la Russie peut-être ferait bien de prêcher d'exemple : « Si la Russie abandonnait sa politique d'expansion territoriale, ce serait un grand pas fait vers la paix générale », ou bien : « Si la Russie donne un exemple pacifique, les autres puissances peuvent en toute sûreté l'imiter ». D'autres pensent que la Russie nous la baille belle : qu'après avoir acquis d'immenses territoires, elle demande la paix pour les organiser, et qu'ayant besoin d'argent, de beaucoup d'argent, pour mener à bien toutes les entreprises en Chine et surtout le chemin de fer de Mandchourie, elle flatte les bourses de Paris et de Berlin par la perspective de la paix indéfinie, d'une carrière indéfinie pour les capitaux, et qu'enfin le manifeste humanitaire n'est qu'un coup de cloche appelant les financiers à la corbeille... Mais reviennent les protestations d'estime pour l'acte magnanime : la paix, est-ce que la chrétienne Angleterre ne la réclame point par la bouche de prédicants dont c'est l'humanitaire spécialité? La paix, n'est-ce pas toute la politique de l'Angleterre? Ce n'est pas elle, assu-

rément, qui contrariera les vues humanitaires et magnanimes.

Dans les pays de la Triple-Alliance, s'est jouée une comédie dont nous ne connaissons encore que les deux premiers actes. Le premier est très curieux : il commence en Allemagne par des objections timides : « A vrai dire, le temps seul peut montrer, écrit un journal, si la conception du gouvernement russe et les conséquences qui en découleraient ne sont pas des choses trop belles pour notre époque et si la réalisation de cette idée ne se heurtera pas à des obstacles insurmontables. » En Italie aussi, des objections se produisaient : « Nous avons la question romaine, écrivait l'*Italia militare*, et l'Allemagne a la question d'Alsace. » Mais, tout aussitôt, cesse l'hésitation : la Triple-Alliance se prend d'enthousiasme. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* récite un dithyrambe : « Cet appel, tombant sur le monde comme un évangile de véritable amour de la paix, était assuré à l'avance du bon accueil de l'empereur et du peuple d'Allemagne. Le jour même où Nicolas II inaugurait le monument élevé à l'inoubliable tsar libérateur, il tressait autour de sa propre tête les lauriers du tsar de la paix et s'élevait à lui-même un monument impérissable. Cet acte, inspiré par un noble amour de l'humanité, ne pouvait être apprécié nulle part avec une plus grande joie que dans notre patrie, qui, après avoir conquis son unité par des guerres glorieuses, a constamment eu pour principale préoccupation le maintien de la paix. Les difficultés par lesquelles doit passer toute idée de progrès depuis son évocation jusqu'à sa réalisation ne nous inspireront que plus de zèle à aider en tant que nous le pourrons à l'exécution du magnifique programme du tsar. » Même enthousiasme en Autriche-Hongrie : « Voici le tsar apparaître avec la branche d'olivier... Grandiose conception... ère nouvelle... »

En somme, adhésion de l'Angleterre, adhésion de la Triple-Alliance, mais l'Angleterre est sceptique, la Triple-Alliance est enthousiaste, au moins à cette fin du premier acte, où il faut s'arrêter un moment, pour considérer le spectacle et les intentions des personnages. En Angleterre et en Allemagne, on s'accorde pour déclarer qu'il faut à la conférence un programme, à ce programme une base : ce ne

peut être, dit le *Times*, que le maintien du *statu quo*. Le maintien des possessions territoriales actuelles, dit la *Gazette de Cologne*, est un postulat sur lequel on ne pourrait ergoter! Sur toute la ligne, ce mot d'ordre se répète. Et il est commenté sur des tons divers. Tantôt, on nous plaint: cette pauvre France va de désillusion en désillusion; déjà déçue dans l'espérance qu'elle nourissait de rétablir son influence en Égypte avec l'aide de la Russie, « elle ne peut considérer d'un œil bien favorable une proposition qui lui enlève tout espoir de recouvrer ses provinces perdues ». Le *Times* nous avertit que « la désillusion augmentera à mesure qu'on comprendra mieux la portée de la circulaire ». Tantôt, on nous menace : « La manifestation du tsar force la France à faire un choix, dit la *Gazette de Cologne*. Son allié russe lui-même lui sonde le cœur. Il va falloir qu'elle prenne une décision claire sur le point de savoir de quel côté elle se mettra dans le partage entre le bouc et les brebis, qui va prochainement avoir lieu à Saint-Pétersbourg ». Poussant dans cette voie, des journaux affirment que l'acte de l'empereur de Russie a été concerté avec l'empereur d'Allemagne. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* voit dans la conjoncture présente une occasion de resserrer les liens qui unissent les deux empires : « Si des efforts loyaux *peuvent triompher en commun des oppositions à ce projet*, les deux empires trouveront là un avantage pour leurs rapports mutuels, ne serait-ce que dans cette précieuse conviction établie alors d'une façon non douteuse que, ni la Russie à l'égard de l'Allemagne, ni l'Allemagne à l'égard de la Russie ne place d'obstacle sur la voie qui conduit à la paix du monde. » On comprend bien ce que veulent dire les mots : « triompher en commun des oppositions » : la Russsie et l'Allemagne agiraient ensemble contre l'opposante prévue, la France ; mais la *Gazette de Cologne* — et voici le commentaire étrange entre tous — déclare impossible que le tsar ne se soit pas entendu avec la France, « cette amie si intime de la Russie », concernant le postulat en question, c'est-à-dire le maintien du *statu quo* territorial : « Dès lors, dit-elle, le point de vue du gouvernement français ne peut être le même que celui des journaux qui combattent le projet de désarmement, autrement

ce gouvernement serait accusé d'être l'élément de désordre dont parle le tsar ».

*
* *

Donc l'invitation impériale au désarmement aurait eu pour première conséquence une nouvelle acceptation par la France du traité de Francfort.

Ce renouvellement du traité de Francfort, personne au monde n'a le droit de le demander à la France. La France a signé ce traité, il y a vingt-sept ans. Pas un seul acte public de son gouvernement ne permet qu'on l'accuse d'une intention de violer ce traité : pas un acte secret, non plus. La convention de la Double-Alliance est purement défensive : il ne pouvait y être, il n'y a pas été question des provinces perdues ni de la revanche possible. Cela dit, la France ne doit compte à personne de ses sentiments intimes. La Prusse et l'Allemagne ne s'honorent-elles pas d'avoir pendant les longues périodes de paix préparé la revanche de lointaines défaites et la reprise de territoires perdus depuis des siècles? Philosophes et polémistes, poètes et musiciens, soldats et bourgeois, étudiants et philistins, tout ce qui avait une âme et une voix, partout où résonnait la langue allemande, a eu ce rêve de revanche que des conjonctures un jour permirent à la force de réaliser. Supposez que la fortune des armes eût été différente en 1871, l'Allemagne vaincue, et une terre allemande annexée à la France : que diraient en Allemagne le peuple, l'école, l'université, et que penseraient l'armée et le gouvernement? Ce que disent en France le peuple, l'école, l'université, ce que pensent l'armée et le gouvernement en France. Est-ce à dire que notre pays veuille la guerre et la prépare pour une échéance déterminée? Pas plus ni autrement que la Prusse et l'Allemagne avant 1870. Quelque article du droit public international fait-il un crime de l'espérance?

La guerre de 1870, suivie des annexions par lesquelles a été mutilée la France, a ouvert la période des armements à outrance. La *Gazette de Cologne* le reconnaît avec une franchise dont la tranquillité nous étonne. Elle dit que « les rapports franco-allemands déterminent la politique internationale, que la frontière franco-allemande est le dangereux point de frottement

où peuvent s'allumer les étincelles: que le traité de Francfort a été le point de départ de la course aux armements : que l'Allemagne armant pour garder ce qu'elle a conquis et la France pour reconquérir ce qu'elle a perdu, les autres puissances ont suivi, ne voulant pas jouer le rôle de carpes parmi les brochets ». On ne saurait plus fortement prouver que cette guerre, suivie de ces annexions, est un des plus grands malheurs qui aient affligé l'humanité. Mais, pense la *Gazette de Cologne*, « ce qui est fait est fait, et le désarmement n'est possible que si la France déclare accepter le *statu quo*. » Nous pensons, nous, que quelqu'un manquerait à la conférence, si l'adhésion au *statu quo* était formellement requise, car on peut bien menacer ce pays d'une coalition même universelle, l'envahir, le mettre en ruines et en fragments de ruines, on n'obtiendra pas de lui qu'il renouvelle le traité de Francfort. Si la *Gazette de Cologne* a cru le gouvernement français capable de consentir cette condition, elle s'est trompée : les ministres capables de donner un consentement pareil ne sont pas venus au monde.



Mais quelques jours passèrent ; peu à peu, on apprenait dans les chancelleries et les bureaux de rédaction l'exacte vérité sur l'acte de l'empereur Nicolas. La décision prise à Moscou, le 22 août, a été communiquée à Saint-Pétersbourg, le 24, d'abord à M. le comte de Montebello, ambassadeur de France, puis aux autres représentants des puissances : aucun des gouvernements n'avait été pressenti, ni même averti. Pas même la France? — Pas même la France.

Et pourquoi?

Peut-être parce que les deux alliés n'ont pas pris l'habitude de converser ensemble sur les grandes affaires. Nous avons souvent regretté dans cette Revue la façon dont l'alliance franco-russe a été pratiquée par nous. Il ne s'en peut imaginer de plus mauvaise. Jamais notre gouvernement n'a pris soin de nous expliquer l'exacte portée de l'alliance; il a parlé et agi jusqu'à présent comme s'il y avait un sous-entendu, qui permît les vastes espérances. Il a encouragé les illusions très naturelles de ce pays facile aux entraînements. Il n'a point

compris que nous avons besoin de la vérité vraie, nue, sèche, dure au besoin; que toute illusion, capable de diminuer l'immense effort nécessaire, est funeste : qu'il ne s'agit pas de nous endormir : qu'il faut, au contraire, nous tenir en constant éveil, et qu'au lieu d'aliments factices, nous avons besoin de pain, noir s'il le faut, mais qui soit du pain. Des ministères et des personnes ont donné lieu au soupçon qu'ils manquaient du courage civique qu'il faut pour dire la vérité vraie, et même qu'ils se paraient, à toutes fins utiles, comme on dit, de l'éclat de cette grande alliance. Ensuite, et, par voie de conséquence, notre gouvernement n'a pas habitué le gouvernement russe à compter avec lui. Il n'a point fait état des intérêts et des sentiments de la France, pour le produire au moment voulu. Il a déplorablement abandonné les uns et les autres dans la crise ouverte par les massacres d'Arménie, sous prétexte d'établir et de maintenir un concert qui fut impuissant et grotesque, et d'assurer la paix générale qui, pas un moment, quoi qu'on en ait dit, ne fut vraiment en péril. Jamais il n'a donné à entendre au gouvernement russe que « l'amitié de la France a ses charges », comme il a été si bien dit à la tribune française. Cet abandonnement de nous-mêmes, la Russie ne nous le demandait pas : nous le lui avons offert; elle ne pouvait pas ne pas l'accepter : elle l'accepta, non pas toujours sans quelque étonnement.

Si l'habitude avait été prise des conversations intimes et confidentielles, probablement M. de Montebello, au lieu d'être prévenu le premier de la décision, l'aurait été avant qu'elle fût prise, et peut-être quelques mots ajoutés à la circulaire du comte Mourawieff auraient-ils prévenu le malentendu où s'est égarée la presse de la Triple-Alliance. Et l'Europe n'aurait pas eu l'occasion de crier : haro! sur la France. Mais il faut ajouter tout de suite que cet entretien aurait dû rester secret, en tout état de cause. L'initiative du projet devait demeurer toute russe : franco-russe, elle manquait à coup sûr son effet; au lieu d'un appel à l'universelle conciliation, elle devenait une menace, l'acte d'une ligue contre une autre ligue. Ces diverses raisons expliquent pourquoi ce grand manifeste fut une surprise pour notre gouvernement comme pour les autres; mais, si une préoccupation a pu

se produire au premier moment de notre côté, elle a été dissipée très vite. Très vite aussi les autres ont compris que, le gouvernement russe étant maître du programme de la conférence, l'Angleterre et la Triple-Alliance se verront refuser la satisfaction d'y trouver une condition inacceptable pour la France.

Alors la Triple-Alliance a changé de ton, et le second acte a commencé. L'empereur Guillaume avait paru donner une indirecte adhésion aux vues du tsar, en interdisant l'exécution dans une fête de la *Wacht am Rhein*, chant patriotique et chant de guerre. Mais bientôt après, il célébrait la confraternité d'armes de l'Angleterre et de la Prusse, en évoquant le souvenir de Waterloo. Puis, dans un toast porté au cours des grandes manœuvres en Westphalie, il prenait la défense de la paix armée elle-même : « Cette paix, on ne peut l'obtenir qu'en tenant prête au combat une armée bien entraînée. Dieu veuille qu'il nous soit toujours possible de travailler au maintien de la paix, en employant cette arme bonne et tranchante. » Et c'est une réplique claire et « tranchante » au manifeste russe. Tout aussitôt, la presse italienne a suivi la direction donnée : l'*Opinione*, dont on sait les attaches, donne le calcul des dépenses que l'Italie a faites pour son armée depuis 1866 : plus de dix milliards ! Et qu'en a-t-elle tiré jusqu'à présent ? Le désastre d'Adoua.— Il faut donc qu'elle continue de dépenser et d'armer, dans l'espoir que la compensation viendra, quelque jour, évidemment par la guerre.— Au même moment, M. Chamberlain engage les États-Unis à devenir une puissance coloniale et militaire. Il leur propose la grande alliance anglo-saxonne, qui serait assez puissante pour « faire la nique à l'univers », et, dédaigneusement, avec un sourire d'ancêtre, il parle de la proposition du « jeune empereur ».

Ainsi se trouve rétablie la vérité des choses. Il n'est plus question d'une entente de l'Allemagne et de la Russie « pour triompher en commun des oppositions au projet », plus question d'évangile de paix, de « branche d'olivier », de « conception grandiose », d' « ère nouvelle ». Il n'y a plus, d'un côté, de pacifiques brebis, et de l'autre le bouc, qu'on voulait charger des péchés d'Israël. Il y a d'un côté la Triple-Alliance qui, si aisément, se résignerait à la guerre : il

y a l'Angleterre, très certainement en train de devenir belliqueuse, s'il le faut pour achever sa fortune ; et, de l'autre côté, les deux seules puissances vraiment pacifiques, la Russie et la France.



Dans ces conditions que deviendra le projet du tsar?

Supposons la conférence réunie, après qu'il aura été convenu que la question territoriale ne sera point posée. Toute discussion générale préalable est écartée. La définition de « l'équité et du droit » ne sera pas cherchée : heureusement, car il aurait été impossible de trouver une définition européenne de ces mots superbes mais obscurs. Bien des plaintes se seraient fait entendre : les plaies de l'Europe auraient été étalées, et après? On aurait constaté une fois de plus la justesse de la parole : « Vérité en deçà des Pyrénées, mensonge au delà ». « Justice en deçà des Vosges, injustice au delà ». Du même coup, disparaissent du programme « la grande conception de la paix universelle » et le désarmement général.

Le débat se limite étroitement aux termes, d'ailleurs marqués par le *Novoié Vrémia* : les puissances garderaient leurs forces respectives en l'état où elles sont aujourd'hui ; elles chercheraient les moyens de rendre inutile toute extension ultérieure des armements. Mais les puissances en croissance de force ne revendiqueront-elles pas d'abord le droit d'élever leurs contingents en proportion de cette croissance? Sera-t-il plus facile de réduire les armements proprement dits? « Des centaines de millions, dit la circulaire du comte Mourawieff, sont employés à acquérir des engins de destruction effroyables, qui, considérés aujourd'hui comme le dernier mot de la science, sont destinés demain à perdre toute valeur à la suite de quelque nouvelle découverte dans ce domaine. » Proposera-t-on qu'aucune invention nouvelle ne puisse être appliquée à l'armement? Mais, si une puissance a un fusil ou un canon inférieur au fusil et au canon d'une autre puissance, demeurera-t-elle dans cette infériorité? Il faudrait arriver à l'adoption d'un fusil et d'un canon modèles pour toutes les armées. Comme les dépenses demeureraient grandes, grandes aussi les probabilités de tromperie et de fraude, la logique comman-

derait la totale proscription des armes à feu, le retour à l'épée, à la lance, à la flèche, à la lutte face à face et corps à corps, ses énergies et vaillances personnelles. Alors le champ de l'invention serait vraiment limité. Mais, à toute proposition d'interdire les engins nouveaux, ne sera-t-il pas répondu qu'il y a des pays qui inventent, et d'autres ne faisant qu'imiter et suivre ; que la faculté d'invention est pour un pays une force, dont on n'a pas le droit de lui ravir le bénéfice : que « si la science n'a pas de patrie, le savant en a une », comme dit Pasteur, et qu'on ne peut priver un savant du droit de servir sa patrie.

Ainsi, même la limitation des contingents et des armements ne peut être obtenue qu'au nom et en vertu de principes supérieurs à la force. L'intérêt bien entendu de chacune et de toutes les Puissances à ne pas s'épuiser ne suffirait pas pour déterminer les plus considérables à des réductions de dépenses, qui seraient des sacrifices de force. En admettant qu'elles se rendent bien compte qu'elles courent à la banqueroute, si l'Allemagne est convaincue que la France arrivera bonne première à la ruine, pourquoi voulez-vous qu'elle ralentisse la course? Rien de sérieux ne sera fait dans l'intérêt de l'humanité que par une foi en l'humanité, exprimée en un *Credo* et en des commandements, traduite en une morale et une justice. Mais nous avons dit tout à l'heure qu'une définition de la justice internationale est impossible à trouver dans l'état actuel de l'humanité.

Quelqu'un, il y a quelques années, dressait, en conclusion d'un livre, une sorte de bilan des causes de paix et des causes de guerre. Parmi les causes de paix, il mettait « l'universel progrès du travail, l'ardeur de l'usine et la fièvre d'entreprise du comptoir; la circulation entre tous les pays des personnes, des idées et des intérêts; une solidarité générale dans l'effort pour acquérir la richesse; un accord dans le désir de paisiblement jouir ; un état d'esprit opposé à la guerre, où se rencontrent un certain idéal nouveau d'ingénieurs et d'inventeurs, la crainte des incommodités et des dangers de la guerre, et aussi des restes de nobles idées anciennes, chrétiennes et philosophiques ». De l'autre côté, parmi les causes de guerre, il retrouvait ce même universel progrès du travail, dont le corollaire est la concurrence dans la recherche de la richesse. « Il n'est

pas vrai, disait-il, que le développement des intérêts matériels promette la paix : le commerce, messager de la paix, est un personnage mythologique : dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes, il a produit des guerres. Les hommes se sont battus dans la Baltique et la mer du Nord pour des harengs, sur toutes les mers pour des épices. De nos jours, la prodigieuse activité des industries crée la nécessité des débouchés, où les intérêts des États sont contradictoires. Les rivalités et les rancunes commerciales renforcent les haines nationales. » Du côté de la guerre, il retrouvait encore les ingénieurs et les inventeurs qui, prêtant leurs services à la guerre, lui donnent un caractère nouveau, scientifique et monstrueux. Du côté de la guerre encore, il plaçait l'amour des patries, source de hauts sentiments et de vertus, et la très certaine survivance des instincts guerriers, le culte du drapeau, l'empressement autour du régiment qui passe, l'opinion que le devoir militaire, impliquant le péril de mort, demeure le plus difficile et le plus méritant des devoirs. Puis il faisait remarquer qu'à mesure que les intérêts matériels internationaux grandissaient, les âmes des peuples se séparaient davantage les unes des autres; que, de l'esprit chrétien, aucun souffle ne se fait plus sentir; qu'à la philosophie du siècle dernier, humanitaire et idéaliste, a succédé celle qui enseigne la fatalité de sélection par œuvre de mort; qu'il n'existe plus de la littérature universelle; que la nôtre, si elle encore la plus répandue, est moins générale, moins humaine qu'aux deux siècles passés. Il n'est pas jusqu'à la décadence en tout pays de l'éducation par les humanités, ces internationales et communes maîtresses jadis des esprits cultivés, qui ne montre à l'œuvre l'esprit national d'aujourd'hui, individualiste, séparatiste. De tout cela et d'autres considérations encore, il concluait qu'il était impossible de décider lequel des deux plateaux de la balance, plateau de guerre ou plateau de paix, emporterait l'autre, et que, cette impossibilité étant donnée, l'état normal, si absurde fût-il, était celui de la *Paix armée*.

Depuis quelques années, l'état des choses et des esprits s'est-il modifié? Nous avons vu, dans la crise d'Orient, l'impuissance de l'Europe à s'entendre, les discordances du concert, ses ridicules, la férocité des intérêts individuels, nulle

part plus claire que dans la politique allemande. A l'heure présente, les flammes sont rallumées en Crète, et le sang coule de nouveau sous les yeux de ce qui reste des représentants, humiliés, de l'Europe chrétienne. Et enfin nous venons de voir quels sont les vrais sentiments intimes de la Triple-Alliance et de l'Angleterre. L'Europe ne semble donc pas capable d'entendre l'appel du tsar.

Oui, mais reprenons la circulaire du comte Mourawieff : « Les crises économiques, dues en grande partie au régime des armements à outrance et au danger continuel qui gît dans cet amoncellement de matériel de guerre, transforment la paix armée de nos jours en un fardeau écrasant que les peuples ont de plus en plus de peine à porter. Il paraît évident, dès lors, que si cette situation se prolongeait, elle conduirait totalement à ce cataclysme qu'on tient à écarter et dont les horreurs mêmes font frémir à l'avance toute pensée humaine. » Et cela, c'est la vérité pure et terrible. Personne ne la peut nier, personne ne la nie au reste, mais, si les Puissances n'y cherchent pas une inspiration de leur conduite, tant pis pour les Puissances.

C'est pourquoi le tsar doit être remercié, pour l'avoir proclamée, remercié par « toute pensée humaine capable de frémir ». Ici, dans ce passage, dans ces six mots même, un accent se fait sentir et l'on se demande si le jeune empereur n'a point exprimé ici son initiale et directrice pensée, celle qui est de lui et à lui. Quoi qu'il arrive, il aura, du moins, libéré son âme. Mais il n'est pas tout à fait certain que cette satisfaction personnelle soit l'unique résultat de son acte extraordinaire. Tous les politiques à vues immédiates, tous les esclaves de l'accoutumance aux choses du jour, prédisent l'échec certain. Ils ne savent point, ces grands hommes, que, justement parce que des choses sont aujourd'hui, demain elles ne seront plus; qu'au long effort pour créer l'individualisme national succède fatalement l'effort pour élever au-dessus des individualismes un droit supérieur de l'humanité. Il arrivera certainement qu'ils réduiront à un minimum d'effet l'acte du tsar; mais, après la conférence close, la question posée demeurera ouverte tant que dureront les périls et l'absurdité de la Paix armée. Il faudra

bien remonter aux causes, à la cause principale, celle que naïvement exposait la *Gazette de Cologne*; il faudra chercher des remèdes, des atténuations au moins, des conciliations entre les *non possumus*. Il faudra les trouver, ou bien mourir; car les Puissances ont été mises en cause par l'une d'elles, et c'est leur avenir qui va se décider au siècle prochain.

Certes, — l'histoire le prouve, — on peut voir très clairement que l'on marche à l'abîme, même être assez bon prophète pour marquer à peu près le jour de l'arrivée au bord et de la culbute, et tout de même continuer la marche, arriver au bord et culbuter. Louis XV et la société française du XVIIIe siècle prévoyaient le prochain déluge. Les habitudes qu'on a un jour prises par nécessité comme celle de la Paix armée, sont douées d'une puissance redoutable, qui ressemble fort à la fatalité. C'est pourquoi les grandes réformes, même reconnues justes et nécessaires par ceux qui pourraient les accomplir s'ils le voulaient, mais qui se croient impuissants à vouloir, ne s'accomplissent que par de grandes révolutions. Du moins, ayons bien présentes à l'esprit ces considérations, d'ailleurs banales. Ne négligeons pas de remarquer que l'acte de l'empereur Guillaume convoquant la Conférence du Travail, que l'acte de l'empereur Nicolas convoquant la Conférence de la Paix sont deux aveux très graves de l'imperfection de nos États et de nos Sociétés. L'empereur Guillaume a dit : « C'est injuste » ; l'empereur Nicolas dit : « C'est inhumain et c'est absurde ». Ces aveux ont été recueillis par qui de droit ; les socialistes sont autorisés à dire : « *Habemus confitentes reos.* » Et si, en effet, vient à manquer la tentative de prévenir le cataclysme « dont les horreurs font frémir toute pensée humaine », il faudra, un jour plus tôt, un jour plus tard, que le régime des grandes Puissances impériales, royales ou bourgeoises, passe la main.

ERNEST LAVISSE.

Septembre 1898.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUE.

MINNIE BRANDON

Au souvenir de l'illustre maître,
mon ami cher, Alphonse Daudet.

Minnie Brandon!... Minnie!...

Je lisais. — l'air est tiède, la rue n'exhale qu'un bruit vague, l'abat-jour de ma lampe couve une lueur paisible, — et voici que je ne sais pourquoi, malgré la bienveillance des choses, malgré le livre étalé sous mes yeux, noble livre, livre génial, voici que cette femme au nom très doux vient de sortir de l'ombre où elle dormait en moi depuis quinze ans...

Mon Dieu, quinze ans! déjà quinze ans que je chassai la malheureuse!...

Alors, c'est vrai! tout être disparu laisse après soi un invisible double, un fantôme sédentaire dont nul ne se débarrasse?...

Minnie : beauté, charme!... Brandon : *brand*, tison, marque, flétrissure!...

... Où est-elle, à l'heure qui tinte?... Morte?... Vivante?... J'ignore même cela.

*
* *

Point grande, avec des cheveux d'or, un front d'enfant, un teint d'hortensia ou de rose pâle, le regard bleu, si bleu.

si pur, la bouche claire, une fossette à la joue droite, telle était Minnie, la première fois que je l'aperçus, en un costume de madras ocre et mauve, coiffée d'une merveille de chapeau mauve, dans du soleil, au restaurant, un jour d'été.

— Chic, l'Anglaise! murmura une longue barbe triste.

— Oh! mieux que chic, répondirent des favoris courts.

— Garçon! de votre fine champagne, la meilleure, je vous demande...

Un rien d'accent, de cet accent qui fait la jolie femme plus jolie et plus rare.

Elle avait une main de caresse, et, relevant son bas de jupe, un bout de petit pied, svelte, délicieux, la terminait, comme ganté de jaune.



Ni hâte ni pauses, tandis qu'elle acheva de déjeuner. Les garçons étaient à leur besogne; nos voisins jouaient des mâchoires: de ma place, par une porte ouverte, j'apercevais un coin des Champs-Élysées, les branches pleureuses d'un saule, une fontaine aux nappes ruisselantes, quelques géraniums pourpre.

Mais, à mon bref étonnement, aussitôt desservie, l'étrangère vida coup sur coup trois minuscules gobelets de fine champagne, le buste haut, toute lumineuse de plaisir.

Elle régla son addition, sortit d'un pas tranquille, et, à mesure qu'elle s'éloignait, — fut-ce le trop éclatant dehors, un présage, ou secousse nerveuse? — peu à peu, dans une glace, il me sembla que se mettaient à tituber les visages d'inconnus, les blancheurs alignées, jusqu'au bout de la salle, puis ma propre personne...

Bizarre! hein, Minnie, quoi de plus bizarre? Comment aurais-je découvert tout de suite?... Debout, là-bas, contre les géraniums, vous ne pouviez être et n'étiez pour moi qu'une exquise forme violâtre.

J'eus d'ailleurs beau me répéter: « Allons, hop! tâche d'avoir son adresse! » — nul désir ne me prit au collet, ne me leva de ma banquette. L'atmosphère pesait lourd, je suis timide envers l'âme des autres, paresseux à quitter les en-

droits où je me trouve bien, et de l'orgueil me modérait, plus que le reste : elle m'avait à peine remarqué.



Donc, sans doute aurais-je facilement glissé d'une brusque sympathie à l'indifférence, — l'homme n'est qu'un golfe où rôdent mille barques, — si, par hasard, le lendemain, aux Tuileries, je ne m'étais croisé avec la charmante fille. « Qui diable pouvait-elle être?... Fille ou femme, d'abord?... » Une brise tiède hochait les marronniers, balançait à terre les ombrages. Je me sentis cordial, presque ému, et n'ayant pas meilleure intention de suivre que la veille, et m'arrêtant d'instinct, pour l'unique joie de mes yeux, je la vis s'éloigner de nouveau.



« Oui, certes! qui diable pouvait-elle être?... Simple bourgeoise en escapade?... Bah!... l'eussé-je rencontrée seule, à présent et hier?... Les toutes jeunes veuves n'ont point de ces mines allègres ; les courtisanes, de fraîcheur pareille... Vierge, libre au pays natal, — c'est un usage, — la laissait-on de même libre chez nous?... Impossible de me l'imaginer peintresse, peintresse cosmopolite, amoureuse de peinture!... Gouvernante? brrr... *Pickpocket*?... » Je ne pus m'empêcher de rire.

Elle allait, rapide, et, lorsqu'elle tourna le bassin où nagent des cygnes majestueux, plusieurs détails commencèrent à m'intéresser, dont je n'avais eu que l'impression passagère : l'harmonie de sa voix, le rythme ferme de sa marche... et une broche à son col, broche naïve, souvenir pauvre, laide mosaïque italienne.



Le dimanche d'après, dimanche veule, — qui ne se rappelle certains dimanches? les pendules ne sonnent que de lassitude, — ma prime découverte, au balcon d'un théâtre où je vins échouer, fut derechef, à quatre fauteuils du mien,

l'Anglaise, mon Anglaise, d'une joliesse mieux expressive, autre, et entièrement blonde, robe, dentelles, sous une toque fleurie de pivoines crème et de rubans maïs.

J'étais avec Z...

— Connais-tu? lui demandai-je, histoire de bavarder.

« Il ne connaissait point, eût volontiers fait connaissance » : il s'extasia sur « la blondeur joyeuse, homogène, épanouie » ; et je cherche à quel titre, au nom de quoi, mais ç'a été irrémédiable, il me déplut pour sans cesse me déplaire.

— Emmenons-la souper, me propose-t-il bientôt.

Je refuse... craignant qu'elle n'accepte.

— Tu n'es pas drôle, ce soir!

— J'ai la migraine.

Une musique de bastringue, on s'assied, la toile monte, découvre un péristyle où des groupes se mêlent, boivent, chantent, gesticulent; et je m'affole : — « Z...? un pleutre, un vrai pleutre!... Si je ne l'avais retenu, dire que là, vilainement, salement il risquait de blesser, de meurtrir un honnête cœur!... »

Puis, une foule de rêves : ils s'allument en ma tête et me désaccordent... Je brûle de savoir, de deviner le sphinx, la femme qui me trouble ainsi, et des rancunes me jettent contre elle, contre sa face d'ange livrée aux poursuites vulgaires, aux attaques de chacun... Mes yeux sont pleins de fulgurations, de chevelures éparses, d'épaules nues, et un obscur chagrin, un vertige ténébreux me crispent les entrailles.



Trois jours, moins peut-être, le calme, l'oubli...

Mais, par un beau crépuscule, — je longeais la Madeleine, — j'ai brusquement une impression très nette : « Elle approche!... nul doute! »

Je regarde, la découvre aussitôt, une voiture l'emporte... A un rien, cette fois, j'imagine qu'elle m'a reconnu!...

Et il ne m'en faut pas davantage : mon cœur exulte, va longtemps s'amuser de vétilles, mon cœur me précède, m'égaie...



Le dîner quotidien, une flânerie sentimentale au clair de gaz, des trottoirs avec peu de monde, une admirable nuit, un ciel profond, moucheté d'astres, luisant sur les toits qui sommeillent ; puis, tout à coup, besogneux d'exotisme, je me dirige vers la rue Fontaine, où habite un de mes camarades, Irlandais, correspondant de la *Dublin Gazette*. John Wilding a naguère épousé sa maîtresse, et je fus de la noce... (Partis encore, ceux-là ! retournés à leur île d'émeraude !... Je me les rappelle actifs, robustes, satisfaits, criblés de dettes !...) Et, quand j'eus montré patte blanche, le brave John tira le verrou :

— Mary ! voici *Edmund*, notre *Edmund* !...

Un verbe d'ophicléide, un accent effroyable !

— Tu pouvais pas vénir casser le croûte, au lieu d'arriver tard ?

La pièce où d'habitude on me reçoit est entreclose, et deux femmes y chuchotent.

— Vous avez quelqu'un ?

— Une amie, dé Londres.

Je tressaille, n'ai pas le temps de me comprendre.

— Monsieur *Edmund* Bertaux... *Madam* Brandon.

Nous étions destinés l'un à l'autre, sans doute, moi et l'énigmatique personne des Tuileries et du théâtre... Car c'est elle que, stupéfait, je retrouve... elle, droite, figée d'étonnement aussi, la main sur le bras de Mrs. Wilding, elle, vêtue de sa toilette ocre et mauve, sous une lampe dont ses cheveux rutilent.

— Tiens ! remarque John, est-ce que vous vous êtes vus déjà ?

— *No, no.*

— En effet... non. Mais, je regrette...

Pourquoi ces deux mensonges ? Leur cause, leur secrète analyse ?

Mrs. Wilding m'offre du *pale ale*, et, dare dare, John, qui n'aime point bavarder, nous convie à son jeu ordinaire : le loto.

— Cinquante centimes... un demi-shilling le partie, hein?

Il va chercher une table, distribue les cartons, agite l'affreux sac noir, et :

— 13, mam'selle Thérèse! — commence-t-il de sa voix énorme; — 8, le gourde; 7, le pioche!

A chaque nombre, il joint une sottise, pouffe: sa grande barbe fauve n'est que le déguisement d'une âme restée petite.

— 11, les jambes de ma sœur!... Minnie, vous marquez pas les jambes.

Minnie!... Ce nom m'obsède, m'occupe, la complète. Je le désirais presque, je l'eusse inventé!... Minnie, violette, parfum, gentillesse... Minnie, chatte, hirondelle...

— 14, l'homme fort... Bismarck!

Pauvre John! il quête un sourire. Je l'accorde volontiers, d'habitude, à son œil de bon terre-neuve; mais Minnie boit, satisfaite de boire, inattentive, et j'en profite pour l'admirer de mon mieux.

— Vous ne savez pas, Mary? Eh bien, on mêle du *stout*, du *pale ale*, avec un peu de genièvre... c'est très *comfortable*.

— Aoh! je suis sûre.

Mary a fini de parler, que de plus en plus j'écoute l'autre. Sa voix est, à vrai dire, une voix céleste. Elle imprègne et apaise. Je me l'imagine dans une solitude d'église; puis, — facile réminiscence, — au plein air, un jour chaud, près d'une eau que colorent des géraniums; puis, soudain, amoureuse, éperdue, contre mon oreille; puis... John croyant nécessaire de hurler : « 33, les deux bossus », — adieu toute illusion!... Je marque 33.

La table à jeu des Wilding est une table ronde où Minnie, avec sa broche italienne, face à moi, de temps en temps, me paraît trop sérieuse, trop rêveuse. Devine-t-elle mes pensées?... De brefs, de tièdes regards, une gêne inconsciente, des mots fugitifs laissent croire que je ne déplais point... Et cela mène à vivre double, échauffe, grise; et ces ivresses-là font une somme de bonheur, à la longue, aux gens qui veulent bien se les remémorer...

— 88, lorgnettes à vendre!

Car les plus minces détails chez la femme que nous commençons d'aimer prennent un extrême intérêt, une magnifi-

cence créatrice : et Minnie a des sourcils de velours havane, de longs, de merveilleux cils châtains, l'adorable collier de Vénus...

Ai-je tort ? Ai-je raison ?... J'ai tort ; mais un tel désordre me pousse, que j'en arrive à la blâmer intérieurement d'être chez les Wilding, où je suis moi-même, où j'eus la chance de la revoir — parce que d'aspect, de tenue, de race, malgré leur bon cœur, je me les figure indignes de la connaître.

— 79, l'âge de mon aïeul !... 54...

« Edmond Bertaux... *Madam* Brandon... » Ainsi fûmes-nous désignés par notre hôte... Donc il existe ou a existé un M. Brandon, le mari.... à moins que ce *madam*, pour une professionnelle galante, ne soit le terme poli, l'aimable, l'ironique formule de politesse.

Je doute, me hérisse, jauge le passé de la grosse Wilding... Et ce n'est qu'à force d'idéal, de mensonge, que bientôt je redonne un époux à Minnie, le lui laisse et achève ma route... L'homme ?... dans le négoce... Retenu à Londres, pourquoi n'aurait-il pas expédié sa compagne en France ?... les affaires ! une affaire impérieuse !... Oui, ce doit être... D'après l'*Englishman*, le *Scotchman*, l'*Irishman* que l'on croise, je me le bâtis des pieds à la tête : un gaillard sanguin, raide, rose, ferme, cheveux lisses, moustaches lisses. Mais comme, en pareil cas, il faut détériorer tout émule, je détériore : M. Brandon est vieux, ou presque vieux, poivre et sel, — et moi, je n'ai que vingt-cinq ans.

Oh ! les plaisanteries de mon camarade ! « 77, les deux bossus ! etc., etc... »

Il ne m'en reste que douceur...

C'est que, la partie achevée, on me pria de reconduire Minnie à son hôtel.



— Cocher !...

— *No, no*... pas de voiture ! je désire... je préfère...

— Sérieusement ?

— Sérieusement. Nous allons rue Gluck.

Et nous voilà en marche, côte à côte. Nos ombres, tour à

tour, entre les becs de gaz, nous précèdent, nous suivent, et leur couple m'amuse.

— Il y a longtemps que vous connaissez Mary?

— Oui, longtemps.

« Bigre!... »

Elle ajoute :

— Son frère est même très amoureux avec une de mes sœurs. Ils vont se fiancer.

« Oh! alors... »

— Serez-vous des fiançailles?

— Pourquoi?

« Dame!... »

Elle continue :

— J'ai le but de regagner Londres que l'automne.

Minnie est froide, je la sens froide; mais qu'importe!... si elle change... de juillet à octobre.

— On meurt de soif, n'est-ce pas?

Justement, vers notre gauche, se présente un café sortable.

— Voulez-vous?

Elle hésite, accepte.

— Dehors?

— Non, à l'intérieur.

Vide le café. Un homme y reste seul, ventru, chenu, devant lequel monte un tas de soucoupes.

Et parmi les graines futiles que nos bavardages ont semées tout à l'heure, chez John, voici qu'une s'avise de pousser en moi :

— Garçon... du *pale ale*, du *stout*, du genièvre.

— Tiens! vous vous rappelez?

— Certes!

Minnie me regarde, m'accorde un sourire, et je le retrouve au bout de ses doigts, dans ses gestes gais, quand elle apprête le mélange.

— Est-ce à votre goût?

Mélange extraordinaire! Il mousse trop, échaude l'estomac, garde l'épaisseur des boissons d'outre-Manche; mais une force, une saveur pleines... un julep contre la tristesse!

Dès que Minnie a bu, je remarque au rose de ses lèvres, de ses joues, le plaisir lumineux qu'elle me montra au restaurant où je la vis d'abord.

Son allure devient moins timide, plus parisienne ; et, narquoise, pour nous seuls, d'une voix discrète, elle commence de blaguer l'homme ventru :

— Oh!... il a vidé dix, douze... quatorze pintes.

La fossette se creuse.

— Quatorze pintes!... et peut-être, il compte demander encore!

Elle piétine, elle rit, la gorge roucoulante.

— Écoutez, monsieur Bertaux, s'il se lève, voulez-vous parier, son ventre va faire glouglou?... On dirait un Écossais. Je veux la certitude. Notez bien sa figure.

Elle égrène quelques phrases en patois du Lanark, non sans drôlerie ; l'homme la dévisage, tousse ; elle triomphe. Puis nous attaquons de nouveau la mixture. Brrr!... féroce, décidément!... Minnie avale ça comme de l'orangeade.

Une mèche blonde lui a glissé vers l'œil, et se meut, légère, est une petite flamme éclose à des flammes intérieures.

— Garçon, un bock! ordonne l'homme ventru.

Minnie prend une face dure, aigre.

— Je m'explique pas qu'on se permette boire de la sorte!... Il ne manque plus à une éponge pareille que d'avoir une femme, des enfants!

Sans doute, elle n'a point de mari, point d'enfants : car, tout de suite, son verre passe de la table à sa bouche.

Et la mèche folâtre, joyeuse, continue de se gaudir, la mèche que j'aimerais désonduler entre mes lèvres.

Minnie l'attrape : Minnie s'aperçoit qu'il est tard...

Nous sommes dans la rue, où le ciel brille d'étoiles.

Je me sens robuste, jeune, sonne du talon, je louche vers ma moustache, et son poil en croc me paraît digne de vaincre.

« A moi donc, au plus tôt, la chère femme... puisque son coude frôle le mien!... puisque je l'adore!... »

Elle dit :

— Voyez-vous! le malheur des Anglais, c'est quand ils boivent. Pas de *gin*, pas de *brandy*, et ils seraient le premier peuple du monde.

J'enchaîne avec labeur, et, toujours délicieuse, Minnie bascule d'un sujet à l'autre. Place de la Trinité, il fut question

d'église; Chaussée-d'Antin, de cette banlieue, riche de fleurs, qui, du printemps à l'hiver, orne Londres d'une ceinture polychrome: boulevard Hausmann, de Shakespeare, de nos familles, de la marine britannique...

— Je suis à mon hôtel. *Good night* !

— *Good night.*

— Est-ce que vous allez souvent chez les Wilding?

— J'irai.

Boum! la porte de l'hôtel se ferme.

« Me reste-t-il un cigare?... *Yes.* » Mais au diable ce mélange de *pale ale*, de *stout*, de genièvre! Je crains qu'il ne nous ait surpris, madame Brandon et moi.



Minnie n'est pas froide : je l'avais jugée trop vite ; Minnie est, au contraire, câline ; Minnie vous sait gré des égards les plus simples, elle y répond.

Le couple John nous a offert un *dinner-party*, avec loto : — « 7, le pioche! 13, mam'selle Thérèse! » — Puis j'ai offert un déjeuner à Versailles, dont les bois étaient mélancoliques sous un ciel ardoise.

Sobre, très sobre, aujourd'hui, ma complice d'il y a huit jours! — J'avais des craintes...

Douce promenade. Nous formions deux groupes, et, dans les salles du palais, comme sous les ombrages du parc, autour de la musique militaire que nous écoutions distraits, les yeux errant vers de lointaines plates-bandes, vers la poudroyante aigrette des jets d'eau, Minnie fut à moi, bien à moi, me livra des bouts de son intelligence, les bribes d'une âme que je ne lui soupçonnais point, — petite âme anglaise, de cette Angleterre pavée de chefs-d'œuvre, même pour enfants, — âme délicate, folle de lecture. Elle sait découvrir, exprimer les choses que la masse ne découvre ni n'exprime... Et je trouve juste que sa beauté frappe tout le monde! Elle avait une robe beige, semée de coquelicots rose pâle, de coquelicots gris perle.



Je voulais ne pas questionner les Wilding sur Minnie, ses tenants, ses aboutissants : — les enquêtes me répugnent ; — ah bien ! oui, impossible ! il m'a fallu interroger.

« Elle n'est point mariée » : — j'en étais certain ! — « A refusé plusieurs mariages » ; — pourquoi ? — « Exige cependant qu'on lui dise madame » : — pourquoi encore ?

« Outre l'anglais, le français, baragouine l'italien, jabote espagnol... Coud, brode, reprise, *crochette*, etc. Une adresse de singe !... Possède quatre sœurs et un frère, mauvais sujet, opprobre d'une famille respectable, un frère qui est... *minstrel*. — Hum !

Donc, lorsqu'aux Folies-Bergère, par exemple, à l'Alcazar, ou ailleurs, on annonçera le célèbre Tom Beetroot (Betterave), et que j'apercevrai un faux nègre, gloussant, hilare, avec une perruque ébouriffée, un col Ernest, un maillot noir, un habit à queues pointues, des yeux de céruse, la gueule démesurément rouge, et des escarpins d'une toise, — et jouant du trombone, du basson, de la guimbarde, de la casserole, — ce sera le frère de Minnie, de ma Minnie.

Quant à ses parents, à ce qu'ils vendent sur les bords de la Tamise. John reste là-dessus bouclé, fermé à triple serrure. On les avoue : — *the father, the mother*, — et c'est tout ; cherche, mon brave !

Je m'en moque ! J'aime.



Certes ! j'aime.

Et bientôt, de ne le raconter à personne, je m'agace, je m'énerve... Oh ! si l'une de ses sœurs ne côtoyait pas de près les Wilding !... Mais elle les frise... Et, comme je n'ai aucune intention d'épouser, il serait absurde de m'ouvrir à John, qui répéterait à sa femme : elle se blesserait.

Depuis Versailles, déjà, l'un et l'autre semblent curieux de mes manœuvres, les observent. Croient-ils m'abattre d'un mot, ou, parce qu'on refusa de se marier, veulent-ils voir si l'on refusera de se donner ?...

Adviennent les traverses. Je persévère à circonscrire Minnie de sapes, de fosses, de pièges.

Elle, cependant, me rappelle les jeunes chiens, se jette à tout ce que je lui jette. Plus je la courtise, plus elle frétille. Nuls gages d'amour, nulles faveurs dont je puisse me targuer, soit! mais, continuellement, elle me parle de moi, boude, a des ombres sur le visage pour peu que je ne la devance point aux durs lotos de la rue Fontaine.

Un soir, à une question précise :

— Qu'avez-vous fait de votre temps, hier ?

Je me suis permis de répondre :

— J'ai pensé à quelqu'un... à Minnie Brandon... Je ne cesse d'y penser.

Et mon audace ne fut pas désagréable, me permit d'être plus net, — d'oser, le lendemain, selon la mode anglaise, une gerbe de clématites que j'envoyai à l'hôtel Gluck.

— Merveilleuses, vos clématites! m'a dit la bien-aimée, quand je l'ai revue. — Je vous remercie... beaucoup.

Oh! cet azur, ces regards qui me pénétraient! ce timbre de voix peureuse... à cause de John! Il tapote contre la fenêtre.

— Malheureusement, ajouta-t-elle, malheureusement, la clématite est symbole de fragilité.

« Fragilité? » — J'achèterai *le Langage des plantes*, et, au besoin, j'enverrai du lierre, du buis.

*
* *

Nos chairs ayant un parfum, et les parfums étant des fluides tenaces, que l'on évoque à souhait, je grille d'embrasser, de respirer Minnie, pour l'honneur, pour attendre avec patience.

Et, comme l'anniversaire de la grosse Wilding tombe cette semaine, — elle naquit le 8 août, — j'accolerai les John... puis ma violette...

C'est le jour! C'est la seconde!... Au delà du Pas-de-Calais, l'usage ordonne de se baiser les lèvres!... Suivons l'usage... Grenues, bovines, celles de John... Fades, celles de Mary... Pouah! — Mais les autres, après quinze ans d'oubli, j'ai, sur la bouche, tandis que j'écrivaille, leur saveur

de reine-claude, et, aux narines, leur fraîche odeur poivrée, si suave, remontante, si loin de toute vieillesse et de toute mort!

*
* *

Le Jardin d'Acclimatation, où nous venons d'arriver, Minnie. Mary et moi, — ne faut-il point amuser l'étrangère? — est une sorte d'oasis que, par intervalles, je hante. Elle me refait adolescent.

On s'assied à la brise d'un hêtre, on glisse à du sommeil, les membres affalés, le couvre-chef sur les cils, et, avec un peu de bon vouloir, de Mayne-Reid, grâce aux bêtes captives, aux cris dans l'air, aux rocs minuscules, aux pelouses piquées d'arbres, soufflées de buissons, aux lacs de nymphéas et d'iris, apparaît le pays des savanes, des fleuves énormes, des troupeaux libres, des libres chasseurs d'antilopes et de chevelures.

Je reviendrai me souvenir, un matin...

— Qué lé hasard nous mène! a décidé Mary Wilding.

Et il nous mène, d'un pas languissant, le long de grilles, de grillages, — dans une atmosphère de fournaise.

Les deux femmes regardent, inspectent les curiosités, les moindres quadrupèdes; moi, j'admire la nuque blonde de Minnie, sa robe de neige, la courbe de ses hanches, la manière dont elle s'arrête, volte, recommence de marcher.

— Oui, djentill! djentill! répète Mary; mais le *Zoo* de Londres, il est plous complete, plous royal.

« Ce que je m'en moque!... »

Buffles, bisons, lamas, yacks, dorment abrutis; oies et canards reposent au soleil; les cygnes ont cargué leurs ailes; les ibis rêvent pyramides; et l'eau, graisseuse, miroitante, n'est qu'un désert de plumes tombées.

J'écoute le frou-frou des chères jupes qui me précèdent.

Ici, une autruche, à croupe, à moignons vêtus seuls; là, un casoar, le bec en seringue, d'une laideur classique de pharmacien. Minnie, sous son ombrelle, a les épaules, la face teintées d'or bleuâtre.

— Le *Zoo* de Londres est très davantage complète, répète madame John.

Un crâne lisse, des moustaches de tigre, au milieu d'une piscine : un phoque. Trois soldats le considèrent, hypnotisés.

Elle, mon cœur, se hâte vers les paons, dont, parmi les bouquets de feuilles, à distance, miroitent les vestes de saphir.

— Les fiers, les beaux, les superbes! — chantonne-t-elle en sa langue natale, — les merveilleux oiseaux de soie, de lumière!

Puis s'égrènent des mots jolis, des caresses dites : *love, duckie-darling, sweet, angel*[1]...

Les mâles accourent, dressent leur diadème, examinent la charmeuse, lancent un appel rauque, et, brusquement, plusieurs déploient leurs éventails de pierreries.

— Dommage qu'ils fassent dé la miousique! bougonne notre surveillante.

Et la promenade continue, avec ses variations de kaléidoscope, ses pauses... Est-ce l'aimable fille que j'aime? est-ce la joie de vivre? mais, béat, depuis un moment, je détaille de moins en moins les êtres, autour de nous. A peine les aperçois-je. Ce que pense Minnie, par exemple, je le devine; ce qu'elle va exprimer, je le pense...

Une girafe, des sarigues, un aigle, des gerboises, l'aquarium, l'ornithorynque, les zèbres... Qu'importe! mon spectacle est ailleurs, jeune, délicieux, mon spectacle m'absorbe.

— Entendez-vous?

Non, j'entendais mal, j'entendais vague... Mais, écoutons... Cela palpite et roule, cela bruit, jacasse, cela se croise, culbute, gonfle... cela semble jaillir d'une forêt vierge, d'un bois magique où chaque volatile modulerait, s'égosillerait, pour le divertissement des choses les plus sourdes.

Fifres et flûtes, clarinettes et cors! Une révolte de solistes, une broussaille épaisse de phrases, de trilles, de points d'orgue, d'arpèges, de notes aiguës!...

— Allons voir.

— Les bestioles? les pétites choses qui se mangent pas, qui servent pas?... *Pshaw!* lâche Mrs. Wilding.

Le tumulte redouble, les voix ne sont qu'une voix maintenant, qu'un allégro plénier. Il s'échappe d'une serre.

J'ouvre la porte; Minnie me précède et, au lieu de l'habi-

1. « Amour, petit canard chéri, douceur, ange... »

tuelle flore : oncidiums, gloxinias, musas, phœnix... un peuple d'oiseaux nous apparaît, flore insoumise, flore pétulante.

Bruns, rouges, verts, blancs, cobalt, violets et noirs, laques de pourpre et capucine, jaunes de Sienne et de l'Inde, d'antimoine et de chrome, toutes les mordorures, toutes les nuances.

— *Goodness gracious*[1] ! fait notre policeman. Les ridiquioules pidgeonns !

Elle montre une colombe poignardée. Moi, faute de mieux, à même le vacarme :

> Bien en velours gris, la colombe !
> — Mais l'œil abattu, languissant,
> Avec, sur sa gorge qui bombe,
> Une larme rose : du sang...

Minnie me considère, attentive.

— Oublié, le reste ?

J'élague des strophes et reprends :

> — Ainsi pleurent tes chagrins lourds,
> O celle qu'on a délaissée !
> Et la colombe de velours
> Symbolise une âme blessée !...

— De vous ? interroge mon idole.

— *Yes.*

— Le bras... J'ai un peu de fatigue.

Et mon bras ne m'est rendu qu'au départ. — Drôle, hein ?... deux couplets médiocres, puis cette récompense !



Je me suis offert un *Langage des plantes*, le bouquine, de sorte qu'à l'avenir...

Et je continue mes envois, mes allusions : héliotrope, jasmin, œillets, verveine... Ils m'exhalent, me racontent seuls : car, plus de tête-à-tête ! plus de promenade par les rues, jusqu'à l'hôtel Gluck !... John me remplace, John se dévoue chaque soir... la brute !

Ce n'est pas qu'on me l'ait transformé, qu'il soit moins lourdaud ; mais sa femme, le *cant*, la morale !

1. « Bonté divine ! »

Tenu de m'exprimer bouche close, j'ai donc adressé à Minnie quelques fleurs de grenade : — poudre, lave, nerfs ! — avec ma carte, sans une hardiesse ; par méthode, haine de la fausse démarche écrite. Quand l'homme se trompe, en amour, il doit être là, se ressaisir.

Je veux, du reste, j'espère me déclarer le plus vite possible, à l'occasion.

***

Elle s'est présentée, l'occasion, rue Fontaine. J'arrivais, maussade, ennuyé déjà du loto, — et j'aperçois Minnie, la rattrape dans l'escalier des John :

— Madame...

Elle se retourne :

— Monsieur Edmund

— Vous m'excusez ?

— De quoi ?

— De vous arrêter ainsi.

— Bouh !

— C'est que...

J'étrangle.

— Eh bien ?

— Vous ne devinez pas ?

— *Hardly*[1] !

— Eh bien !... vous avez fait de moi un pauvre diable... Je ne dors plus, me ronge, souffre le martyre... tant je vous cherche, vous aime.

Nulle conscience d'exagérer !

— Tant vous m'... ?

— Du meilleur de mes forces...

— Chut !

Une porte s'est ouverte, là-haut ; quelqu'un demande :

— Est-ce toi, Thérèse ?

Et l'on écoute...

Rien, sauf l'haleine du gaz... Il papillote... La porte se ferme.

J'ânonne :

— Vous rappelez-vous... ce restaurant... notre première rencontre ?... Tout de suite, je vous admirai... Lorsque vous êtes

1. « Difficilement, à peine. »

partie, une déchirure... le vide... une émotion douloureuse...

« Chaud, chaud, mon brave ! »

— Mais il était sûr que je ne vous perdrais point ! Car aux Tuileries, au théâtre, j'ai revu ma blondeur exquise, j'ai de nouveau pu la boire et la manger des yeux. Elle avait l'air d'une petite reine, outrepassait mon espoir, mes songes. Et, tous la désirant, je devins jaloux...

« Chère femme ! comme elle me regarde ! comme son visage brille, paisible ! »

— Ah ! Minnie, n'est-ce pas une véritable attirance ?... nos deux étoiles qui nous menèrent chez les Wilding ?... Sinon, comment aurais-je pu vous imaginer, des jours, des années avant de vous connaître ?...

Elle se tenait droite, avec ses bandeaux clairs, dans une large mante grenat.

— Et depuis cinq semaines, ai-je démérité ? Suis-je autre que la veille ? N'êtes-vous pas mon but, mon refuge, mon allégresse unique ?...

« Pff... pfff ! » marmotte le gaz, à la cantonade.

— Voici pourtant que je me désole, ai tué mon repos, sèche d'angoisse, tâche et crains de savoir...

— *How awful*[1] !

— Dites, alors... m'aimerez-vous ? dois-je vous aimer... ou faut-il ?...

— Non, non, il ne faut d'aucune sorte... non... J'ai pour vous de l'amitié, une amitié tendre...

Et parce qu'elle se tait, ne me repousse pas davantage, un doute me traverse déjà, l'idée qu'elle pense au mariage... « Oï ! oï ! »

Minnie me calme :

— Montons chez John, voulez-vous ?

— Sans réponse définitive ?

Elle ouvre sa mante :

— Bah ! j'ai de vos fleurs, contre ma poitrine.

Je baise les fleurs et la poitrine, m'exalte, puis stoppe court ; mais la fossette rayonne, et j'ose requérir une entrevue prochaine, hors des Wilding.

1. « Comme c'est affreux ! »

— Oui, demain, *three o'clock*[1], derrière le Vaudeville.

— C'est juré?

— C'est juré.

Je le regrette... J'aurais choisi que l'on me résistât...

— Toi, *Edmund*? s'informe à présent John, par le trou de la serrure.

— Et Mrs. Brandon. .

— *All right!*

Il ne s'étonne pas de nous découvrir ensemble; Mary cause, tourbillonne, montre une face joyeuse, et je reste béant, m'explique peu cette nouvelle manière, leur attitude, leur saute d'humeur inattendue.

*
* *

Vers les trois heures donc, le lendemain, j'étais derrière le Vaudeville; mais un mal de tête fou m'abrutissait, m'obligeait à cligner des yeux, à ne me mouvoir qu'avec précaution. « Allais-je être assez nul! assez morne!... Déveine! » Le plus loin possible toutefois, jusqu'au boulevard Haussmann, je m'efforçais d'apercevoir, de reconnaître Minnie, ses cheveux d'or, de soleil, la houle du chapeau mauve que j'espérais, que je lui voulais ce jour-là, puérilement.

Elle fut exacte. J'interrogeais ma montre, yeux baissés, lorsque des doigts vifs se blottirent en mes doigts.

— C'est vous!

— Contente!

Oui, elle paraît contente.

— Et nous allons?...

— A votre guise.

Je souffre... marche d'abord assez dispos, assez crâne, je ne veux pour rien au monde avouer que je souffre; puis, à la longue, furieux de douleur, je perds courage, cherche des remèdes à mon mal, et n'en trouve qu'un : me plaindre, afin que l'on me plaigne.

— Je ne vous paraîs pas ridicule, étrange?

— Non... très abattu. Qu'est-ce que vous avez?

1. « A trois heures. »

— Une de ces migraines!

— Oh! oh! — fait Minnie, de sa bouche merveilleuse, — il ne disait rien, me laissait égoïste!...

Et elle se serre contre moi, est tout de suite plus douce, plus aimante, plus amante.

— Il fallait m'envoyer une lettre, *Edmund*, ne pas venir!... Vous seriez pas venu que j'aurais été vous voir... avec John et Mary.

« Au diable John et Mary!... » Cependant, l'*Edmund* me chauffe le cœur. Elle l'a si bien prononcé, pour un début!

Mais je ne peux m'y plaire comme je le devrais, vois trouble, m'occupe des pointes qui lancinent, brûlent mon cerveau... La Madeleine, les boutiques, les étalages coutumiers, ne m'offrent aucune ragaillardise.

— Est-ce que ça se passe?

« Brave Minnie!... » J'ai clos mes paupières, et, depuis un instant, elle me guide.

Ouf! une halte brusque. Nous sommes aux Champs-Élysées, dans les jardins, à l'ombre de quelques arbres.

Je m'assois et me cale, respire et me prélasse.

— Inutile de parler, de vous fatiguer! m'ordonne-t-on.

« Me révolterai-je?... Bah! »

Des enfants, très petits, le derrière levé, gâchent du sable... leurs bonnes tricotent... un chien facétieux aboie, court d'une pelouse à l'autre... massif jaune à ma droite, plate-bande rose et chair en face de nous... Puis c'est le vol claquant de ramiers... un brouhaha sourd, la piaffe, la promenade énorme des voitures... Et je vois perler au menton, au nez de ma compagne, une fine goutte de sueur.

« Tiens! mais... je ressuscite... ma tête se dégage... mes douleurs s'atténuent... »

Je ne le dirai point à Minnie: elle perdrait de sa grâce taciturne; elle ne me garderait pas le même sourire navré, pitoyable.

Dès que je tâche de placer un mot, elle me gronde, par gentillesse, espoir de me guérir plus vite, et, très souvent, — quoiqu'une fillette nous examine, là-bas, — elle me pose une main sur le front, une main fraîche, une main dont la charité commence à m'être voluptueuse.

Ou je m'abuse, ou, près de certaines femmes, à certaines heures, toute migraine remplace l'esprit, la gaieté, les mièvres, les tendres, les ordinaires discours.



Un détail qui m'intrigue, chez Minnie, c'est le nombre, la variété de ses toilettes.

Jupes de foulard aux nuances mates; batistes couleur de fleuve, d'avoine mûre, de lin; surahs zébrés, sabrés, vermicellés, rayés blanc; mousselines en fils de la Vierge, — elle cesse peu de se vêtir, dût naître un crépuscule où la lumière stationne, omnicolore.

Je hais pareil déballage; il m'agace, il m'irrite... Non pas en lui-même... mon amoureuse le vaut!... mais... elle n'est pas riche... sûrement... puisque je la courtise à loisir, en toute sécurité, sans promesses matrimoniales... puisque l'une de ses sœurs épousera le cadet de la grosse Wilding!

Et alors?...

Je cherche...

Obscure devinette!



Oui, je cherche... c'est vrai!... le terme est presque juste... si l'on ose appeler recherche l'éveil, le passage d'une inquiétude.

Car des inquiétudes seules me traversent, hâtives, maintenant... de choses louches, de choses vagues!

J'approche de Minnie, l'explore, au fond ne hais rien d'elle... Nos rendez-vous se succèdent, et, semblable au premier venu désormais, pour vaincre, j'emploie les jolis, les tendres, les ordinaires discours, vieux comme le monde... Un servage, par exemple, c'est la comédie de politesse uniforme, de politesse matoise, défensive, que nous jouons, Minnie et moi, devant les John. Pas un geste, pas une œillade inhabiles!

Je m'estimais autre... J'ignorais que les figures heureuses pussent éteindre leurs yeux, les spasmes de leurs narines.



Échoué sur un divan, fenêtres et stores clos, tout à un rais de soleil qui là-bas jongle avec ses atomes, je fume, oisif, par une après-midi caniculaire ; toutes choses et moi ne semblons qu'une chose, d'essence identique et d'harmonie parfaite, lorsque m'arrive cette dépêche de la rue Gluck :

« Impossible nous retrouver heure habituelle. Mary venu me prendre. *Your little love, in haste*[1].

» M. B. »

— Sacrr !...

Au fait, pourquoi ai-je crié?... le poulet ne m'est pas désagréable... D'abord, je compte voir Minnie le jour même, grâce aux Wilding ; puis il est bon, très bon d'obtenir fortuitement quelques vacances.

Cela permet d'entendre son cœur, de l'examiner, de le voir battre, tressaillir...

Oh ! les pensées de joie profonde, où chacun mêle un reproche, le reproche de se trouver trop heureux... Le ressac des souvenirs, le frôlement des spectres graves : père, mère !... On évoque leurs images, on voudrait les joindre aux images nouvelles... Puis, l'âme des uns, pas mieux que le visage, ne s'accordant avec l'âme, le visage des autres, on s'échappe de rêve en rêve...

C'est de la sorte que je revins à désirer, à n'admettre que Minnie... adorable... blonde... si pareille à mes goûts...

Et je ne peux l'imaginer plus jeune, ou guillocher de rides son lustre d'églantine. Elle me semble un chef-d'œuvre...

Hier, ma bouche a bu sa bouche, une deuxième fois...

Fini, l'amour qui se raille ! Jamais ma chair n'a couvé plus d'illusions ; jamais, s'élevant droit, pas haut, vers un objet humain, mes illusions ne pétillèrent avec ce vacarme d'étincelles !

Minnie? un astre... Ses robes? des morceaux de nuage...

1. « Votre petite chérie, en hâte. »

Le timbre de sa voix? une musique d'ange... Sa chevelure, ses regards? du jour, des bluets de paradis...

Je m'absorbe... et voici que des riens m'amusent, au vol, m'égayent d'une hilarité tendre : la broche italienne de *my only love*... son air, chez les Wilding... le parfum drôle, frisquet, où elle baigne... sa mèche rebelle... et sa fossette, étoile de sa joue lumineuse...

L'eussé-je aimée, de charme différent? je ne le crois pas... Et je l'éparpille en mon esprit, adore jusqu'à ses menus défauts, les hume... et mes nerfs peu à peu s'exaspèrent.

Ce fut lâche, triste, ce fut ignoble, — j'ai tort de l'avouer! — mais cette après-midi de paresse buissonnière, de songerie, de solitude, brutalement, je courus la finir loin de chez moi, sur des lèvres quelconques.



Je n'eus d'ailleurs aucun remords immédiat, aucun besoin pieux de me quereller. Le dégoût ne me prend que maintenant, inutile.

Chez les Wilding, après ma faute, si j'avais trouvé Minnie telle que d'habitude, ou mélancolique, peut-être aurais-je éprouvé de la gêne ; mais on dînait joyeux, trop joyeux, le journaliste absolument gris, bavard, Mary une braise dans chaque œil... et ma trompée toute blême, la parole saccadée, la voix chevrotante.

Ils picoraient du chasselas, riaient, causaient de balivernes ; sept bouteilles de champagne, la plupart vides, dressaient leur col d'or : et, lorsqu'on m'eut prié de m'asseoir, je devins rageur, m'oubliai coupable, me hérissai contre Minnie.

— Jé mé souis rendu à tes *rooms*[1], me déclare John, pour qué tu acceptes dîner, mais *phoo!* le *gentleman* avait décampé... cherche le *gentleman!*

Mary propose :

— Un verre dé...?

— Non, je file. Impossible de rester, ce soir.

1. « A ton appartement ».

— *Why*[1]?

— J'ai des ennuis.

— Et tu les racontes pas à ton vieux Wilding?

— Un autre jour.

John me sourit, dodeline des épaules.

— Alors... nous sérons qué trois... au loto?

— Dame!

— Oh!

Va-t-il pleurer, tant il a bu?... Qu'il pleure, je le souhaite!... Qu'il pleure donc! Car je lui en veux, le hais, d'avoir grisé Minnie.

Elle n'ose me regarder, considère, stupide, un grain de raisin que Mary vient de jeter dans son verre de champagne. Il a coulé à fond; une masse de petites bulles l'attaquent, sont proches de l'enlever, l'enlèvent.

Je pars, gagne la rue.

A peine y suis-je, toutefois, que je regrette d'être parti, sèche d'un désir fou : rejoindre Minnie.

Je souffre, volontiers ferais souffrir, marche, marche, désolé, d'une désolation agressive ; et j'adore comme devant, je languis, je bouillonne...

Quelque chose m'a certainement grisé à mon tour.

***

Dormir est peu ; rêver, à la bonne heure!... Cette nuit, malgré mon désordre d'hier, un coucher fade, je n'ai cessé de revoir en songe la grâce, les gestes harmonieux, l'amour de ma chérie... J'étais Paul, j'étais des Grieux, — ils se ressemblent, l'un est l'adolescence de l'autre; — et elle, pas Virginie, pas Manon, mais l'inconnu! un inconnu très doux, très élégant, exotique, désirable pour sa douceur, pour la beauté, pour le mystère de ses brumes, de sa grande île vigoureuse qui crée les Èves modernes, les orne d'une chair, d'un teint pareils aux pétales des roses blondes.

Ces ondes magnétiques, ces fluides salutaires, dans l'accalmie nocturne, devaient me provenir de l'hôtel Gluck, où l'on

1. « Pourquoi? »

m'avait griffonné, avant de se mettre au lit, un billet repentant. Il arriva :

« J'ai eu tort, une foule de torts. Les John!... Excusez-moi, darling... Je ne le ferai plus... »

Une lettre misérable, une lettre chagrine, désarmante! On m'y donnait rendez-vous.

Je fus exact, et, contre le Vaudeville, trouvai Minnie... avec Mary.

« *Damn it*[1] !... A quel propos, Mary?... par crainte d'un tête-à-tête... de l'humeur que je pourrais montrer?... »

Oui, c'est sûr!... Mais les deux femmes, en outre, comptent courir les magasins ; et, puisque chacun les reconnaît pour étrangères, les taille et les rançonne, elles me demandent de les piloter, sont alertes, ne gardent aucune trace de bombance.



Une semaine de magasins! une semaine perdue!... Et je ne me suis pas ennuyé, à cause de Minnie, plus familière, presque tendre, malgré sa compagne!

Ce doit être que le moment, *the happy moment*[2] approche... Je ne le tiens pas encore, les regards bleus de Minnie l'ajournent, en repoussent l'idée, mais bientôt...

A une offre, à un don que j'ai tâché d'insinuer, *my love* a refusé net :

— Je vous en prie... Les cadeaux blessent l'amitié.

« Pourquoi? » — Mary, elle, en revanche, la bourse légère, la face quémandeuse, me provoque à une foule d'achats.

Je me soumets, je l'ai gratifiée d'une ceinture, d'un peignoir cerise, puis d'une bague, d'un bracelet en filigrane, puis d'autres babioles, de sorte qu'à présent elle m'appartient, me choie, s'est fendue pour moi d'une cravate, m'a reproché hier de ne l'avoir pas mise.

Et, nos courses terminées, voici que je lui découvre une tristesse :

— On s'amiousait, on était heureux, et plous dé rires,

1. « Au diable!... »

2. L'heureux moment.

plous dé prominèdes!... Il y aurait pas un moyen, une pétite manière de se rattraper?...

— Ma bonne, cherchons le moyen! propose Minnie.

— Jé l'ai... Seulement, vous ira-t-il? plaira-t-il à ma John?

— Qu'est-ce?

— Ce serait déjeuner, dîner ensemble, tous les jours... Vous payeriez pension!

— J'accepte!

— Moi aussi!

John, consulté le jour même, a henni de ferveur. — « Quels lotos, désormais, sans attendre personne! 8, le gourde! 13... »

— Hurrah!

Il s'est jeté devant Mary, en posture de gigue; la forte dame s'est piquée d'honneur, et, quelques secondes, le buste raide, les mains aux hanches, le couple a ébranlé meubles et fenêtres.



Alors, pour eux, pour nous, a commencé une espèce de voyage, sur un bateau de plaisance, par une mer limpide.

On se quittait à peine; on rayonnait de se revoir. Pas un mot discordant, pas un nuage au ciel.

— *Edmund*... nous sommes un phalanstère! — répétait John, volontiers, aux heures de la digestion.

Et peu à peu, il ne me surveilla plus, parut ne plus me soupçonner de projets téméraires, criminels, et, naturellement lourd des jambes, il me chargea de reconduire Minnie, le soir.

Nous descendions vers l'hôtel Gluck, les bras noués; dans les rues presque désertes, à tous les creux d'ombre, c'étaient de rapides étreintes, des arrêts chauds, un déluge de baisers haletants. Je n'osais mieux... Affres d'honnête homme! respect d'une jeune fille!...



Nous devons aller aux Ambassadeurs, aujourd'hui, sur le tard, les deux ménages.

Et, comme les Ambassadeurs ne sont pas loin du restaurant

où j'aperçus Minnie pour la première fois, nous devons dîner là, d'abord, à mes frais, contre la vasque ruisselante, contre les géraniums rouges.

Elle a saisi mon intention de renouveau, m'a caressé des yeux, et un espoir sournois me brûle, me travaille, me crible.

Je devancerai mes hôtes! Ils apparaîtront, les Wilding, les premiers au rendez-vous, gais, larges: puis, ce sera ma joie délicate, mes tristesses flottantes, celle que je respire, dont la douceur me pénètre, dont le parfum, le goût ne s'évaporent que pour me revenir plus suaves.

Je me bichonne des pieds à la tête, me coiffe sans hâte, m'habille, débarque aux Champs-Élysées.

L'avenue grouille de voitures, les trottoirs regorgent de foule, les marronniers jaunissent doucement, et, au diable, derrière leurs cimes, derrière l'Arc de Triomphe percé d'un trou cramoisi, le coucher du soleil, ses vapeurs de flamme, ses nuées d'agate.

Je n'ai ni froid ni fièvre, marche tout d'une pièce, existe au-dessus de mon corps : je ne le perçois pas, il ne me gène pas...

Mes idées, à vrai dire, sommeillent, tandis que mes regards s'amusent de tout : arbres, feuilles, visages, costumes... Mais c'est l'idéal du repos, la plénitude absolue de la paix humaine...

Je suis sûr de quelque chose, et ne saurais dire de quoi. J'aime, et ne ressasse point mon amour ; il est moi, simplement, tranquille, me porte plutôt que je ne le porte... Et je ne me retrouve, ne redeviens sensible qu'à l'aspect du lieu où je vais m'arrêter.

A cette petite table, — un frisson me passe dans les cheveux, — naguère déjeuna Minnie. Elle but trois minces gobelets de fine champagne, — une seconde, ils m'impatientent ! — se leva : puis, je revois le chapeau mauve, la toilette mauve et ocre, le long du massif, à ma gauche.

Une chiquenaude subite, mes tempes battent !... Qu'ai-je donc?... Ne savais-je plus?... Je me précipite. Minnie arrive, me reconnaît de loin, est un jeune sourire, une houppe blonde, une gerbe de mousseline, fleurs et fleur, neige et pâquerettes.

— Êtes-vous belle !

Des gens s'arrêtent, l'admirent, comme d'habitude.

— Je suis venue un peu tôt pour être seule, d'abord, avec vous.

Nos bras s'étreignent, ils établissent de la délicieuse femme à tout mon être un courant secret.

— Ce que je me suis ennuyée depuis ce matin ! Je consultais la pendule, figurez-vous, et elle refusait de se dépêcher !

Un désir m'oppresse de lui baiser la bouche, là, tout de suite, sous les regards. Le désir s'apaise, tombe ; mais d'être amoureux aimé, de ne plus être auprès de ma compagne l'obscur passant d'autrefois, il me pousse un orgueil si niais que j'en perds le sens, et que le reste des hommes m'apparaît de classe inférieure, laide, hybride, indigne de nous, des géraniums et de la fontaine.

L'orgueil chasse la crainte, les délicatesses. L'orgueil m'aidera, ce soir, à mener jusqu'au bout mon aventure.

Et la nuit, dans le jour qui s'attarde, fait l'atmosphère plus fraîche, éteint certaines lueurs, les couvre d'un voile uniforme... Les Wilding n'arrivent pas.

J'ai retenu la table de Minnie, cette table banale où de chers souvenirs m'accrochent, et nous finissons par nous y installer.

Jamais robe n'a orné une femme comme la robe svelte dont émerge le svelte visage de *my light*...

— Monsieur Berteaux ?

C'est un garçon du restaurant, c'est une lettre. Je l'ouvre : les Wilding ne viennent point... Quelle chance !... John, un travail pressé, la *Dublin Gazette ;* Mary, un peu patraque... Non, mais... quelle chance !

Je jubile, tâche de le cacher, de prendre un œil terne :

— Nous dînerons sans eux, voilà tout ! N'est-ce pas, Minnie ?

La lumière de son rire m'approuve.

— Demandez le dîner, *Edmund*... Je meurs de faim.

Je ne me rappelle aucun mets, sauf une salade russe, exubérante.

Un peu de brise jouait avec les tulles, les cheveux follets de Minnie : nous bavardions de l'Angleterre, de son terroir, de ses usages, et soudain, par les ramures qui dominent le

Concert de l'Horloge, une flûte, un hautbois, des cuivres... Ils roulent des gammes, se répondent.

Est-ce le tohu-bohu, sa grossièreté? Je repense aux Wilding, blâme leur quiétude, les trouve... presque drôles d'avoir cessé leur ancienne garde, de ne plus être là, dressés, contre mes tentatives... Auraient-ils jugé que rien ne s'empêche? qu'on ne peut s'opposer à rien?... Probable!

L'orchestre éclate, un allégro pétille, et notre causerie, allègrement, commence à pétiller de même.

Chaque fois cependant que je m'évade hors de la fossette, hors des gestes de Minnie, il me semble qu'elle boit davantage, qu'elle se hâte de boire, — et je me renfrogne.

J'ai tort!... Nul secours ne peut m'être meilleur qu'une pointe de vin... Le vin dissipe les scrupules ; le vin est crâne ; le vin se risque... Voyons! dois-je laisser faire?... Cela suffirait-il?... Hum! après l'incident de l'autre soir, après la petite lettre que je me rappelle, la petite lettre humble et repentante : « Excusez-moi, *darling*, je ne le ferai plus... » Il vaut mieux que je me déjuge, que j'aide. — Et je grisai Minnie!

Je n'avais aucun besoin de la griser pour l'obtenir, puisque, la veille, à diverses reprises... Mais chacun a ses heures d'égarement, de vouloir trouble... Et j'entendis la voix céleste se transformer, je vis blêmir la nuance d'hortensia, je m'aperçus qu'une seconde âme, furtive, doublait l'âme gentille de *my poor little dear*[1] !

Elle pose le pied sur mon pied ; elle qui, d'habitude, s'inquiète peu des autres, ne cesse pas d'être curieuse : de médiocres choses l'obsèdent ; elle épluche l'addition quand on me l'apporte.

Je suis navré de mon école, me dirige avec Minnie vers les Ambassadeurs. Bizarre!... elle marche droit, est seulement plus frôlante, plus liée à mon coude... Ses baisers!... ils dégagent toujours leur parfum de reine-claude.

Des arbres, des arbustes pleins d'ombre, glacés de lumière, un éclairage laiteux, en guirlandes, quelques affiches tapageuses, la foule, une musique canaille, un petit théâtre, là-bas, ridicule, pauvre, entre des troncs opaques, des branches

1. « Ma pauvre petite chérie ».

feuillues, illuminées à rebours, — c'est le concert chic, notre concert, où meugle, se dandine une grande fillasse rose et noire, les épaules nues, les pattes arrondies.

Minnie s'assied, morne, très froide, baisse la tête...

De son imagination, émue par les zigzags de ces tableaux criards, il est probable, en ce lieu, que Tom Beetroot, le faux nègre, son frère, a soudain jailli. Je le devine. Pas une tristesse ne développe les sentiments de famille comme la tristesse du vin. — « Pourvu qu'il n'y ait point de *minstrels* aux Ambassadeurs ! »

On applaudit ; la fillasse disparaît, reparaît, remeugle, se resauve, et la pancarte annonce : « Les *Pumpkin brothers* [1]. »

Seront-ils ébène ou céruse ?...

Ils accourent, tout blancs, — le sinciput, le torse, les guiboles, — un sifflet à chaque doigt. Puis, après les grimaces, les couacs, les manœuvres obligatoires, voilà que graves, méthodiques, ils se fourrent mutuellement leurs sifflets au bec, et jouent à l'unisson le *Gode save the Queen*.

Minnie se lève, elle veut partir ; j'obéis. « Suis-je bête de l'avoir conduite où nous sommes, d'avoir oublié le Beetroot !... Mais je ne peux que m'invectiver en moi-même : ce n'est pas d'elle que je tiens son secret.

Alors, hypocrite, à peine dans l'avenue, toute mobile de lueurs ambulantes, sous un ciel piqué d'astres :

— Qu'est-ce que vous avez, mignonne ?

Un déluge de larmes.

— Cocher, au Bois !

Et notre équipage trotte vers le Bois.

Je baise les larmes, me mouille, je berce ma victime.

— Qu'est-ce, chérie ?... Je vous adore, ne sais pas... Allons ! dites-moi, dites-moi... Il faut me dire...

Elle ferme les yeux, n'ose m'abuser qu'aux trois quarts, invente ce maigre conte : une amie défunte, et dont le souvenir aigu, sinistre, l'aurait bouleversée.

Nuageuse cordialité du vin ! Il me donne bientôt une partenaire lourde de fatigue, plus tendre à mesure qu'elle se lasse, plus quémandeuse de mots affectueux.

1. Les frères Pumpkin.

« Que je dois la trouver sotte, enfant !... » Elle me jette les bras au col.

— Non, non ! pas sotte, pas enfant !... jolie, exquise, bonne... douce... très femme...

Si femme, que tout mon être vibre, s'affole... Nos baisers ne sont qu'un baiser ; nous nous serrons l'un à l'autre avec des mains qui feraient mal, n'était l'amour.

Et je murmure, exalté, près de son oreille :

— Tu m'aimes, je t'adore !... et tu ne connais pas la maison que j'habite, et je n'ai jamais été chez toi !

— Je ne demande qu'à visiter votre *home*, qu'à vous montrer ma chambre.

— Ce soir ?

— *Yes*... ce soir.

Volte-face ! Tout de suite ! le cap vers l'hôtel Gluck !

J'y resterai... C'est convenu... Minnie accepte, vient, il me semble, de peser sa réponse... Ouf !

Une foule de désirs errent en mon cœur, chantent le but qu'ils atteignent...

Des craintes, quelque pitié me poignent, derechef, pour cette délicieuse fille, que je vais compromettre, qui s'offre loyale, sans un regret ; je ne les écoute point, ne me commande plus, suis à bout de résistance... Ma blonde, pelotonnée contre ma poitrine, bavarde, bavarde maintenant, et son ramage frivole est pareil à celui d'un oiseau.

Onze heures, place de l'Opéra ! L'hôtel Gluck approche, m'hypnotise...

La voiture s'arrête, Minnie tape ses jupes, sonne ; et je n'ai pas recouvré mon sang-froid, qu'un bougeoir s'allume, que nous montons des marches, entrons dans une chambre où j'aperçois d'abord le lit, paisible, puis de hautes, vastes, longues malles fauves... puis c'est l'ordinaire acajou, l'habituel velours déteint, la carpette chauve, le mur blanchâtre où s'épanouissent de laides chromos.

— *Not brillant here*[1] ! — déclare mon amoureuse ; — mais j'y ai pensé à vous le plus possible !

Elle ouvre un tiroir, un deuxième tiroir.

1. « Pas brillant ici ! »

— Et tenez! toutes vos gerbes de fleurs reposent là... les mortes, comme les dernières, qui finissent de vivre...

— Chère Minnie!

Ses paroles me fondent; comment ne pas baiser son lumineux sourire?

Elle se débarrasse, allume des bougies, et je m'étonne du charme, de la grâce, que chacun de ses gestes éparpille.

— Ne désirez-vous pas vous rafraîchir, *Edmund*?

Comment! elle veut boire, encore?

Mais non, c'est une idée qui passe, une dernière vapeur dans sa tête...

Et ses lèvres peu à peu se remettent à rosir, sa gorge à moduler des notes harmonieuses, sa première âme délicate à chasser l'autre, l'âme furtive; et d'accolade en accolade, de caresse en caresse, par ce logis banal où notre affection ne trouve de ressources qu'à se faire plus intime, elle me montre ses bijoux, ses dentelles, ses babioles, un portrait de ses sœurs, toutes coiffées à la grecque.

Afin de prendre le portrait cependant, elle a changé de place un vieil in-octavo, l'a dérobé sous une pile de mouchoirs. Pourquoi?... Je cherche, me taquine: ma curiosité s'exaspère et devient presque jalouse.

— *Darling!*

— *Please*[1]?

— Qu'est-ce que ce livre?

— Un livre?

— Oui, là.

Je le découvre.

— O-o-oh! Vous avez vu!... Quel malheur! Quel malheur!

Un silence. Je deviens stupide, j'écoute les voitures qui roulent dehors. « Où le malheur?... Ai-je donc commis un impair? Énorme, évidemment... Car Minnie est bouleversée. »

— J'essayais de ne pas réfléchir, de n'être qu'à vous seul... Et je ne peux plus... je n'ose plus...

Mes nerfs bruissent.

Elle ajoute :

— Vous vous êtes imaginé, je suppose, que je cachais

1. S'il vous plaît.

un mauvais livre? Non, non! C'est ma Bible, mes Évangiles.

Je la regarde, idiot. « Une Bible, des Évangiles, à l'heure présente? »

Elle feuillette le gros livre, elle gémit :

— Je vais être d'autant mieux coupable, que vous m'obligez à me rappeler ce que l'Écriture déconseille, interdit... Elle prononce *keullpèbl. dékaounsel, inntleurdickt*, est plus Anglaise que d'habitude.

— Écoutez!

« Soit! » Je l'attire sur mes genoux, la mange de baisers longs, experts... J'entr'ouvre son corsage, et vois, de profil, une cuirasse prune, garnie de guipure.

— « *Or, quand le fils de l'homme viendra, magnifique, accompagné d'anges, il s'assiéra au trône de sa gloire.*

» *Et toutes les nations étant assemblées, il séparera les uns des autres, tel qu'un berger sépare les brebis et les boucs.* »

La gorge de Minnie est tiède, mes mains brûlent.

— « *Et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.* »

Malheureux boucs!

— « *Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, ayez le royaume qui vous a été préparé dès la genèse du monde.*

» *Il dira ensuite à ceux de la gauche : Retirez-vous, maudits; allez aux flammes du diable et de ses anges...* »

» Comprenez-vous, *Edmund*?... Je serai maudite! parce que je vous aime trop, ne sais rien vous refuser!

J'ai soufflé les bougies; la plainte s'est tue...

Mais, un moment après, dans le noir, un pauvre honnête sanglot :

— Pardon, *Edmund*! pardon!... Je suis pas...

« Un prédécesseur? » — Et ce me fut comme une estafilade, malgré mes scrupules de naguère. Puis un lâche, un vilain débarras de conscience.



Huit heures du matin, Minnie repose...

Ses cheveux frôlent ma joue, me chatouillent ; mais, en reculant, je la réveillerais... Une kyrielle de petites pensées m'obsède... Nous avons négligé de clore les rideaux, il pleut, — j'entends un frou-frou sur les vitres : — et une clarté jaune imprègne la chambre, me la montre plus déteinte.

Pour aider à la réflexion, rien ne vaut la pluie, un décor fadasse, le tic-tac égal d'une pendule, une couche tiède, l'haleine d'un être qui dort. Les images se succèdent, au fil du souvenir, comme les vagues d'un fleuve. Je me rappelle la soirée d'hier, ses traverses, la crise luthérienne ; je me rappelle tout... presque tout avec joie, une joie mêlée de gratitude.

Quant à l'aveu, il me laisse calme, il ne me gêne plus, tant la virginité est peu nécessaire à l'amour, tant l'égoïsme de l'homme, une fois le premier mécompte passé, devient plus traitable, et tant Minnie m'a paru blanche d'âme, de corps... et d'une inexpérience !... Je saurai... elle me dira l'homme... Ce doit être quelque histoire pitoyable... On l'aura prise, un jour, mais nul n'est resté son maître... Ou bien le vent qui passe emporte, abolit toute souillure !

Je m'explique donc le « *madam* » de cette *miss !* Il prévenait, discrètement, vous arrêtait, ne manquait point de bravoure... Et voilà pourquoi l'intelligente fille s'abstenait de me réclamer le mariage !...

Ah ! stupide que je fus, avec mon respect, mes craintes molles, ma tendresse oisive et retorse !... Aurais-je été le même envers une compatriote? Me serais-je égaré dans les mêmes brouillards, perdu dans la même glose admirative ?... J'en doute !... Une Française m'eût semblé moins rare ; tandis que ce trésor de grâce, de joliesse, d'exotisme...

Glissés d'un fauteuil, non loin de moi, sommeillent le corset prune, la robe de neige, de pâquerettes, et, comme eux, sommeille toujours ma maîtresse...

Quinze ans ! déjà quinze ans que je chassai la malheureuse !... Où est-elle?... Morte?... Vivante?... Minnie : beauté,

charme ! Brandon : *brand*, tison, marque, flétrissure !... Comme la cloche lointaine de ses paroles tinte ! Comme l'arrière-goût de ses baisers m'étrangle !... Baste !

Elle reposait sur ma poitrine, et lorsqu'elle s'éveilla :

— *Edmund, dear Edmund, I love you so much*[1] !

Ses yeux, dans son désordre blond, étaient comme des bluets au milieu d'une avoine.



Je ne me reproche plus mes lenteurs, mon trop de respect pour Minnie ; bien au contraire, j'en berce le souvenir, le poétise, l'exalte.

Elle, cependant, babille, suivant son humeur, gaie ou moins gaie, prise de honte à l'idée des Wilding, ou de terreurs à l'idée de ma présence et de l'opinion qu'en pourront avoir les gens de l'hôtel Gluck.

— Que diront-ils ? Que vont-ils penser ?

— Mon Dieu ! Minn, cela n'a pas d'importance.

— Très ennuyeux, capital !... Je suis pas habituée que l'on plaisante, que l'on jabote derrière mon dos.

— Bah !

— Je deviendrais malade, *Edmund*... vraiment !

— Eh bien !... *my sweet one*[2]... imaginez n'importe quoi... que je suis votre mari, que j'arrive de Liverpool, des Indes...

— Oui, *an agreable, a specious fiction*[3] !... mais... les Wilding...

— Les Wilding ?

— Je refuse que John, que Mary sachent ! Ce serait une brouille, des disputes... Ils écriraient aux miens !

Ne trouvant pas à lui répondre, je l'embrasse ; — et j'eusse continué de mon mieux, si un coup bref, à la porte, ne nous avait bientôt fait tressaillir.

— *What is it*[4] ?

1. « Edmond, cher Edmond, je vous aime tant ! »

2. « Ma chérie. »

3. « Une agréable, une spécieuse invention ! »

4. « Qu'est-ce que c'est ? »

— *Letter, please, Ma'm*[1].

Minnie se lève, se drape d'un peignoir.

J'écoute chuchoter : « *husband... London.. breakfast*[2]... Et puis, une lettre à la main, c'est elle, de nouveau, toute fraîche de sa promenade.

— Aoh !

Un nuage, encore, assombrit sa figure.

Elle s'écrie :

— La lettre, qui est de John !

— Tiens !

Elle arrache l'enveloppe, et, sur une deuxième enveloppe, elle me montre : *Pour M. Edmund Bertaux, esquire.*

Je lis :

« *All right !* vieux camarade ! tu m'as pas forcé d'attendre hier au soir : à onze heures, vous étiez rentrés.

» Tu me dois un bon dîner : j'avais parié avec Mary que tu dormirais pas avec, et elle avait parié que tu dormirais.

» J'ai perdu ; *well!* maintenant, comme c'est toi qui t'es amusé, qui as profité, il est juste que tu payes le différence.

» A quand la noce, le crémaillère ?

» *Ever yours.* » J. W. »

Nous ne saisissons point, d'abord : cette garde qu'ils montaient naguère, la sévérité, la *respectability* du couple... J'ai peine à découvrir qu'ils se sont volontairement éclipsés, la veille... Puis, j'éclate de rire.

Alors, certes, nous nous étonnâmes des Wilding, de leur manigance, de leur extrême bon vouloir, mais sans aucun mépris : ils ne ressemblaient à personne.

Et ma foi, la lettre, l'étrange lettre, parlait selon notre désir, selon nos intérêts.



Ah ! cet automne ! Jusqu'en décembre, il fut d'une limpidité, d'une sève admirables. L'atmosphère était de printemps :

1. « Une lettre, s'il vous plaît, madame. »
2. « ... Mari... Londres... déjeuner... »

les feuilles d'or, de rouille, paraissaient immortelles ; et j'adorais Minnie, j'eusse vécu d'amour, de son haleine.

Pas un défaut !... même celui... Je m'y appliquai, tâchai de reconnaître sur le doux visage l'ancienne béatitude qu'il avait à boire... Rien... pas un éclair. Notre accord est décidément un accord parfait, et notre lune de miel un astre sans tache... Vogue le navire !

J'allai chez les Wilding, seul, un premier jour ; ils demeurèrent nature. Lui, dans sa barbe :

— Eh ! *my old friend*[1]... le crémaillère ?... mon loto ?...

Mary, dans la ferveur d'une amitié persistante :

— Dgentills, tous les deux, le rizeultat était *obvious*[2] !... John et moi seukkeummbâmes de même !

Ainsi, de part et d'autre, point de recul ni de chocs ; les relations reprennent, joviales.

Vers octobre, afin de n'avoir qu'un domicile, et de m'isoler avec Minnie, je louai une maisonnette, rue Girardon, à Montmartre. Un jardinet large comme un foulard, — des roses le peuplaient encore de leur parfum, le tachetaient de leurs nuances délicates, — et, sous un atelier dont le vitrage, au crépuscule, réfléchissait les flammes du soleil, trois pièces, claires, allègres, une cuisine flanquée d'un gros tilleul où bataillait, pépiait, voletait sans cesse une tribu de moineaux.

J'avais des meubles, mais ils ne suffirent point. Je désirais, du reste, que Minnie se complût aux choses toutes proches de nous, eût un peu de ces élégances qu'elle aimait — et notre maisonnette devint une personne qui nous ressemblait, une sorte de miroir où flottait l'ombre de nos goûts.

Une grande, rouge commère, Denise, vient chaque matin faire le ménage, les déjeuners ; puis, le soir, de deux jours l'un, c'est le restaurant, et l'autre, c'est les John, les braves John, à qui, par souvenir, gratitude, je veux continuer mon apport.

Et, dans le bonheur, la fatigue heureuse où nous sommes, il arrive ceci que le loto, l'atroce loto, se met à nous plaire, devient une espèce d'oasis très simple, où se délassent nos nerfs et nos intelligences.

1. « Mon vieil ami ».

2. « Évident, certain ».

Je ne glousse pas encore, à l'exemple de Jonn, lorsqu'il fouille le sac noir, annonce un numéro de sa robuste voix d'ophicléide ; mais demain...

Essayons de réagir, tirons-nous de cette glu, ne restons pas dans les jachères de l'amour ; — ou demain je serais à peine mon fantôme, un portrait charge d'Edmond Bertaux.

*
* *

— *Dearie*, quoique protestante... il faut que je me confesse à vous tout de suite ! m'a déclaré Minn, un dimanche.

Des cloches sonnaient vêpres à la cantonade.

— *In nomine patris et filii*..., commençai-je.

Un baiser me ferma la bouche. On haïssait les grimaces.

— Vous rappelez-vous notre connaissance chez les Wilding ?

— Si je me la rappelle !... Toilette ocre et mauve, broche de mosaïque, et vos cheveux, à cause de la lampe, me paraissaient en or.

— J'ai dit que je vous avais jamais vu, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, c'était une fraude.

Moi, faisant l'âne pour avoir du pain :

— Une fraude ?

— *Yes, a great, big* mensonge[1]... Je vous avais beaucoup remarqué, au contraire !

— Aux Champs-Élysées, aux Tuileries, au théâtre ?

— Et à la Madeleine... seulement, vous comprenez... la modestie, la retenue !... Je pouvais pas raconter... non ! je pouvais pas...

Oh ! ses sourires, le feu que dardaient ses lèvres, ses dents, ses yeux, jusque dans mes veines !

Denise ravaudait, tracassait dans sa cuisine, et Denise ne se mêla point de nous surprendre.

*
* *

Aujourd'hui, à déjeuner, il y aura un *pudding* de bœuf.

Le pudding de bœuf est jaunâtre, blanchâtre, horrible,

1. « Oui, un grand, gros mensonge. »

évoque assez un formidable kyste. Pourtant, quel arome!... Fût-il d'ailleurs plus horrible, cela me serait égal! Minnie va l'opérer, — pardon! — le pétrir de ses mains savantes.

Denise lui apporte le nécessaire; elle épingle un tablier, relève ses manches. Et je m'amuse, blague son visage sérieux : je vois sa mèche folle échappée, son geste pur; je la vois se poudrer de farine jusqu'au coude: je regarde avec délices pointer sa petite langue, à chaque effort.

Le vent secoue le gros tilleul; notre bonne égrène des fadaises: une marmite chante... Soudain, Minn m'oublie, m'échappe, s'hypnotise, elle n'a plus d'yeux, — ses yeux d'azur, — que pour le pudding.

Hum!... j'aurais dû prévoir... Ce pudding est Londres! Il est presque un passé, exhale des ressouvenirs...

Elle a beau manier, battre, rouler sa pâte; elle a beau l'emplir de viande fraîche, de truffes, d'épices, puis l'envelopper d'un linge : son âme, son cœur m'ont abandonné, rôdent là-bas, au diable, caressent de la vie hors de ma vie... Et de piètres, d'obscures jalousies m'animent soudain contre ce Londres, ce passé.

— *My dove*[1]...

— *What, Edmund?*

Ses regards, doucement, sortent d'un gouffre.

Alors, pour la distraire, pour la ravoir, je m'empresse à bavarder, à bavarder comme un oiseau aveugle.

Elle m'écoute... Je l'intéresse...

Et lorsqu'on nous sert le pudding, — mon rival d'une heure! — sa brume chaude ne retient plus aucun des rêves anglais de Minnie.

***

De notre seuil, c'est un cabaret que je découvre, un cabaret triste, lépreux, au milieu d'un terrain vague, entre des maisons neuves. A sa droite, quelques tables invalides, quelques chaises bancroches, une tonnelle pourrie: à gauche, un massif de troènes, un sureau mort, les ruines d'une lapinière, une balançoire, de l'herbe où le moindre soleil fait venir un éclat.

1. « Ma colombe... »

Cabaret famélique! Il appartient, j'imagine, aux deux vieillards qui l'habitent, ils refusent de le vendre, par monomanie... Des chrysanthèmes, des volubilis ornent ses croisées d'une flore maladive; à travers d'immondes vitres j'aperçois d'immondes bouteilles, de louches bocaux; — et jamais un client!... La vieillesse, on ne sait quelle tranquillité glauque y résident seules.

J'ai horreur de ce coin. Il me dégoûte. Si je l'avais mieux vu, je n'aurais pas loué si proche de lui.

*
* *

Rébarbatif, aujourd'hui, grincheux, parce que Minn a reçu de Londres un chèque : — dix mille francs, ou peu s'en faut. — Minn se pomponne, achève sa toilette... J'ai pris la broche italienne, cette broche dont elle abuse, qu'elle met de préférence à toutes les autres. Et, la maniant, l'estimant, comme je prolonge un aigre sourire, on l'aperçoit et on m'interroge :

— Vous ne la trouvez pas *fashionable* ?

Que répondre ?... J'interroge à mon tour :

— C'est un cadeau ?

— *Yes*, un cadeau de *Mâ*[1]... *Mâ*[1] me l'a rapportée de voyage.

— D'un voyage où ?

— A Naples.

« A Naples ?... Eh quoi !... *Mâ* fut à Naples, s'offre des voyages ?... *Mâ* serait une maman riche, aurait expédié les livres sterling ?... J'aurais l'honneur d'habiter avec la fille d'une pareille dame ?... et cette fille n'était plus... quand ?... et sa sœur épousera le frère de Mary Wilding ?... et Tom Beetroot, le faux nègre, existe ?... » Labyrinthe bouffe !... J'enrage, n'ose le montrer, questionner ; je considère la broche.

Elle représente un vague Pausilippe, des arbres, une carriole.

— Vous ne l'aimez pas ?...

Silence.

1. Maman.

— Voyons! voyons! dites... J'autorise... Vous la trouvez ridicule!

— Presque.

— Eh bien, je ne la porterai plus, *darling*, puisqu'elle vous déplaît. *Good bye*, la broche!... Mais elle est originale, coquette, je vous affirme.

Minn a du goût cependant, un goût très sûr!

Est-ce que certains cœurs, par bonté naturelle, gratitude, embellissent les pires cadeaux?...



Oui, Minn a reçu de Londres exactement trois cent quatre-vingt-seize livres sterling. Elle m'a montré le mot de son notaire, le mot placide, le mot bref de tous les officiers publics.

Je voudrais que la quiétude imperturbable de ces hommes descendît en moi; je voudrais avoir de leur règle, de leur attention au présent, à l'unique présent.

Foin des soucis que l'on se crée! Foin des passés où l'on trébuche, des cauchemars où l'on patauge!... Ma maîtresse est un chef-d'œuvre! ai-je le droit de réclamer davantage?... Et s'il me gène qu'elle ait de la fortune, repousse mon bien, veuille se suffire, y puis-je quelque chose?... Une des preuves de l'amour, la meilleure, est de se donner contre de l'amour, et seulement de l'amour...

N'importe! Minn a l'atmosphère trouble... Avec plus de justice qu'Othello, soupçonnant Desdémone, — « je n'aime pas cela... je n'aime pas cela! »



29 octobre, épousailles d'Agnès, la sœur de Minn, et de Harman, le frère de Mary.

Donc, afin « d'en être » un peu, — un peu aussi pour John, toujours *le* crémaillère! — j'ai frété un landau, et douce, longue promenade par les bois de Ville-d'Avray, — puis dîner à Bougival, — puis fugue sur la Seine, comme se déversent les ténèbres, comme s'allument les étoiles.

Mary pense: le fleuve coule, vigoureux, déjà triste; John

rame péniblement ; les rivages ne sont plus que brouillards ; Minn gouverne, la face encore blonde sur le fond gris du paysage. Pas un mot, pas un geste inutiles !

C'est l'heure où la créature perd l'orgueil, aime, admire tout, se rapproche du ciel, tâche de le comprendre, — et ne comprend rien à sa pullulation muette, à ses gouffres...



Je trouve singulier parfois que Minnie me tienne lieu d'amis, de parenté... soit devenue ma seule ambition... Mais, j'ai beau le sentir, nulle volonté ne se lève en moi pour m'entraîner ailleurs. C'est que l'amour, en vérité, marche sans honneur, sans but, sans attachement à ce qui n'est pas lui, n'a de courage que pour se défendre, ne s'intéresse qu'à ses paroles, n'est que le mariage de deux égoïsmes... Je le sais bien, peut-être ! On est si désireux, si pleins l'un de l'autre !... Minnie absente, je ne vois qu'elle... Le claquet de ses pas, je l'écoute, ému, avec mon âme... Présente, elle me force à sourire, tant je la trouve joyeuse, tant elle me fait vivre cordial... Et quand elle me regarde, le soir, de ses chers yeux où je lis mon plaisir, le sien, j'éprouve d'avance comme une petite mort, au soleil, à un soleil parfumé, qui serait de la chaleur de femme,



En ce temps-là, du diable si chaque jour, à vingt reprises, ne m'assaillait, comme une fièvre intermittente, la brusque, l'impérieuse, irrésistible envie d'épouser *my sweetheart*, par gratitude folle, par allégresse, — malgré la tache.

Mais au moment de parler, quand, hasardeux, j'allais n'être que braise et lave... crac ! un recul, des angoisses, de la honte, une soudaine fuite.

Batailles coutumières ; tout homme se les livre ! Quelque chose vous emporte, vous lâche ; c'est le flux et le reflux de nos intelligences et de nos volontés.

Donc, un matin, le reflux me jeta violemment au fâcheux aveu de Minnie, et je m'ordonnai de savoir, de savoir avec

détails. quitte à souffrir, — pour souffrir, pour écarter le doute borgne, et triompher de mes alternatives.



— Mon ange... est-ce que vous dormez? insinuai-je d'abord.

Elle attire ma tête sur sa gorge, me baise les cheveux, les paupières, suspend ma pensée une seconde.

— Presque, *Edmund*... je réfléchissais.

Et notre veilleuse somnole par la chambre close, et, sortant de nos rideaux qui bâillent, c'est un peu de clarté grise, avec une chanson lointaine, la chanson d'un orgue, la polka populaire, pétulante et vivement rythmée : *Tout à la joie* !

— Vous désirez quelque chose? interroge Minn.

J'hésite, mâchonne :

— Oui... le détail d'une chose... que vous m'avez dite à peine... qui m'est restée lourde, pénible... ne me laisse pas tranquille.

— Pas tranquille? Vraiment?

Oh ! ce « vraiment ! » sa grâce, le baiser qu'elle y épingle !

— Voyons ! de quoi n'êtes-vous pas tranquille, *naughty boy*[1] ?

Sa chemise est une merveille d'entrelacs, de fines arabesques, broderie et dentelle ; je louche à les regarder. Puis, l'orgue m'agace.

— Eh bien, *Edmund*?

Elle s'inquiète, me le prouve : son cœur ne bat plus de même.

— Eh bien?

— Eh bien... chérie... la première fois que nous nous sommes aimés...

Je la caresse pour l'adoucir, la rassurer sur la tendresse de mes intentions.

— Vous m'avez prévenu loyalement...

Je baisse le ton.

— Vous m'avez prévenu que vous n'étiez pas...

1. « Méchant garçon? »

Dieu! quel tumulte en sa poitrine!... Dépêchons le reste :

— Alors... comme il vous a été impossible de m'en confier plus...

Une haleine me frôle, émue, délicieuse; au rappel de cet impossible...

— Et comme je vous adore, suis jaloux, me torture, n'ai pas le courage du silence... j'ose, *my little flower*[1], j'ose vous supplier de me plaindre, de me consoler, de me guérir, de m'assurer, du moins, que votre affection, le meilleur de vos affections, vous ne l'avez jamais, jamais émietté à d'autres.

— A d'autres!... A d'autres!... *Great God*, ce qu'il pense! ce qu'il se permet de croire!... L'injure, l'horrible injure qu'il me fait! — ne cesse de balbutier Minn, douloureusement.

Moi, au rythme de l'orgue, je récapitule mon *speech*. Ai-je exagéré?... D'aucune manière!... Je tiens ma maîtresse à bras-le-corps... je la respire...

Il me semble, d'ailleurs, qu'en amour, nul ne peut préciser où le mensonge débute, où s'achève le vrai, tant nos lèvres sont inconscientes, tant nos racines jettent çà et là de fibrilles spontanées...

Minn s'est tue, pleure à petits sanglots, — si seule tout à coup, bien que nous soyons deux!

— Ne pleurez pas, mignonne.

Sa peine redouble. Et je m'apitoie, je la dorlote :

— On n'aime plus son pauvre ami?...

L'orgue me raille.

— On ne veut pas l'embrasser?... lui répondre?

Elle reste sourde.

— Il est *kind*[2], cependant, *affectionate!*

— Avec... avec ses *suspicions*?

— *Sa* suspicion, Minn.

— *Yes*... mais grosse...

— Peuh!

— Et tardive... et *tortuous!*

— Mettez-vous à ma place.

1. « Ma petite fleur. »

2. « Bon ».

— A votre place, *Edmund*, à votre place...

— Oui.

— Je me serais informé le soir même, tout de suite.

— C'eût été dommage, mon trésor... Rappelez-vous!

Je tâche de sourire; Minn se calme; nous causons; ses regards me reviennent, — et, l'orgue infatigable moulant toujours sa joie, voici que mon pressentiment de naguère, mon pressentiment fumeux, absurde, se met à vivre!

C'est un quartier de Londres... l'East-End, avec ses habitations grisâtres, ses rues banales, vers 1871, l'East-End... Minn a douze ans, fillette d'or, de lait. Et comme, pareille à beaucoup de *mammas*, la sienne ne saurait perdre une seconde, chaque *afternoon*[1] où le ciel ne menace point, Minn s'occupe de Jane, une sœur puînée, qu'on lui confie, Minn la mène au square voisin.

D'habitude, Jane construit des gâteaux de sable, les renverse, et sa compagne coud, brode, marque, évoque une foule de minces nuées, en sa tête, — tandis que passent les vraies nuées, là-haut, sur les arbres du square.

Donc, un jour, après déjeuner, le couple fragile est là, le couple modeste : apparaît une dame élégante, majestueuse, — l'air d'une lady! — escortée par un valet de pied, rouge, rogue, raide, avec un uniforme et des bottes.

La dame se promène, aperçoit Minn, se détourne, poursuit sa promenade... et Minn se remet à broder, essaime déjà de nouveaux songes, quand la dame réapparaît, stoppe devant Jane, la dévore des yeux, murmure quelques phrases, et, le masque chagrin, s'assied doucement contre Minn.

Après une pause, avec un sourire, un triste sourire :

— C'est votre sœur, ma pêche?

— *Yes*, répond Minn, c'est ma petite sœur.

— Oh!... je vous félicite de l'avoir... je vous félicite...

Puis, appelant Jane :

— Baby, voulez-vous me donner la menotte?

Le baby accourt, elle le caresse, le baise, recommence de le baiser, fort, très fort.

1. Après-midi.

A Minn :

— Vous êtes seule, au square?

— Seule.

— Et personne avec vous, jamais?

— Personne.

— Alors, surveillez l'enfant, eh? surveillez-la bien... car j'avais une fille, de cet âge, et on me l'a prise.

— Prise?

Minn ouvre de grands yeux.

— Volée, oui, ma pêche, volée!... Des inconnus, un jour...

— Vous la retrouverez, j'espère!

La dame l'ignore, s'émeut presque, émeut la tendre Minn.

— Le nom de votre sœur?

— Jane.

— *Alas!* le nom de ma fille! Et elle lui ressemble : bouche, nez, cheveux noirs!...

Minn s'épouvante, craint que la dame ne l'accuse du vol, ne ravisse la petite... La dame se dresse; Minn va crier... Mais inutile! on embrasse Jane une fois de plus, simplement, et l'on voudrait la revoir, se servir d'elle pour se remémorer l'Autre.

— Est-ce promis?

— Je promets.

— A demain?

— A demain.

— Votre mère est bavarde?

Minn hésite à le dire.

— En ce cas, pas un mot de moi, je vous prie, pas un, eh?... à cause des voleurs... Je les cherche... ne les réveillons point, s'ils dorment.

— *Yes, madam.*

— Bonsoir. J'apporterai des *cakes*.

Minn retourne à son *home*, s'explique mal comment les voleurs qui dorment seraient éveillés par sa mère... Mais le silence lui est commode, agréable même : elle se plaît à obéir, s'enorgueillit de sa réserve.

Et le premier individu qu'elle découvre, le lendemain, à la grille du square, est le valet rogue... La dame s'évente, assise, au bord d'une pelouse.

— Arrivez, fillettes, j'ai les *cakes* !

Jane se hâte, tombe, se laisse relever, gaver de friandises : et, mystérieuse, la dame élégante continue d'être à la petite, trop à la petite... Minn rêve, jalouse.

Peu à peu, cependant, la petite, n'est plus la préférée... La ressemblance existe, soit ! la dame le répète, mais d'une voix qui tombe, s'éloigne, en écho presque indifférent...

Minn est donc quelque chose ? mieux que la fleur du paysage urbain, mieux que l'oisillon ordinaire des villes ?

Et une quinzaine fuit, le ciel reste bleu : Jane refait des gâteaux de sable, les renverse : et Minn contre la dame, Minn en pelote, Minn chaude d'être choyée, Minn, bienheureuse, écoute une histoire.

Drôle d'histoire !

Il y est question d'une *very young, pretty, fair princess*[1], qui, pauvre, très pauvre, fut aimée d'un prince très riche, large d'épaules, massif, les moustaches et les cheveux gris...

— Ma pêche...

— *What* ?

— Que diriez-vous d'une visite au musée de cire, d'une visite chez madame Tussaud, un de ces jours ?

Minn frémit d'aise.

— La reine y est magnifique, avec sa couronne, ses bijoux, son écharpe.

— Oh ! madame....

— Convenu ! Seulement... seulement, hein ? ni papa, ni *mamma* dans la confidence : ils refuseraient peut-être.

— Oui.

— Avez-vous une toilette neuve ?

— J'ai.

Pauvre Minn ! Ses lèvres tremblent : sa bouche hésite à se rouvrir ; une peur brusque la travaille... L'orgue est parti, m'a délivré de son inepte joie.

— Ensuite, mon amour ?

Elle se cache le visage, ne cesse de m'étreindre.

— Je vous en prie, *Edmund, my dear Edmund*...

1. « Une vraiment jeune, jolie, belle princesse ».

Mais ne faut-il pas que je sache tout? puisque j'aime, puisque j'ai cette blessure : aimer!

— Allons, allons, Minn!

Elle se décide, m'accorde ce que je lui demande :

— Le jour venu, près du square, le long de la grille, un *cab* était là, un *cab* fringant, d'où la dame appela Jane, moi... « *Go on!*[1] » cria-t-elle, dès que nous fûmes installées... Et notre *cab* marche, marche, traverse des ponts, des rues, des lieux que je ne connais pas, dont je ne me doute pas. Jane est aux anges, d'une sagesse exemplaire... « Madame Tussaud...? — N'ayez crainte! N'ayez crainte! » me répète la dame. J'attends, regarde, n'ai aucune crainte... « Chez madame Tussaud, verrons-nous du monde? — Une quantité de monde!... J'étais mise comme un bengali, je me trouvais charmante, me pavanais, fière d'être en *cab*, dans le *cab* d'une dame si majestueuse... Et c'est un pont encore, d'interminables rues, le tumulte des voitures, la foule. Une heure au moins que le *cab* trotte, à présent! Il s'arrête... Quelle chance! « Descendez, vite! » Un couloir sombre, une porte qui s'ouvre: et le valet rogue, une table, des pâtisseries... « Mangez, ordonne la dame. Mangez, buvez, amusez-vous. Quant au *Museum Tussaud*, nous irons plus tard; il est mon voisin. » Je mange, bois... et, *poor me*[2]*!* j'ai bu du sommeil... une pesanteur m'écrase... de l'ouate me pénètre... Mais, je vous en supplie, *Edmund*, je vous en supplie, ne soyez pas cruel, ne m'interrogez pas davantage!...

Je tourne le dos à Minn :

— Achevez, que diable!

Minn achève, obéissante :

— Je voyais, j'entendais... et impossible de réfléchir, de remuer. On me déshabille... on me parfume... on me couche... J'ai froid! Où est ma petite sœur?... Mon Dieu, mon Dieu!...

Minn sanglote :

— Oh! comme il m'embrassait, comme il m'a torturée, le monstre, le « prince » aux moustaches et aux cheveux gris!

— Taisez-vous...

1. « Allez! »

2. « Pauvre moi! »

— Quelqu'un me ramena vers le square, avec Jane ; et je rentrai à la maison, gardai la chambre cinq semaines.

— Ignoble ! atroce ! Minn... Pourtant, la dame, le hideux animal ?...

— Eclipsée, la dame, *Edmund... The house ? vanished*[1]... Londres est énorme !... Le lord, par exemple, le lord, — c'était un lord, — *Mà* et moi l'avons cherché, rencontré, *the blackguard*[2] *!*... et, plutôt que gémir en prison, il paye, il me paye trente mille francs, chaque année.

Pfff !... telle est donc la source des livres sterling, des livres que Minn jette çà et là ?... Oui, oui, Angleterre marchande, interlope, odieusement pratique, je le veux bien !... Mais savoir, être sûr, m'ôte un poids, une charge de ténèbres...

Et, comme elle implore ma pitié, le pardon de sa faute innocente, je lui pardonne, bascule d'un extrême à l'autre.

Elle est si loin, d'ailleurs, cette enfant profanée, si loin de nos amours, si loin de ma morale ! — Si loin, si loin... qu'elle ne m'intéresse plus, tout à coup, que l'orgue, à présent, peut revenir clamer, caracoler, avec sa chanson de joie.

LÉON HENNIQUE

(La fin au prochain numéro.)

1. « La maison ? disparue. »

2. « Le vaurien ! »

LA SOLITAIRE DES ROCHERS[1]

— 1645-1700 —

Le Père Luc de Bray, curé de la Trinité de Châteaufort, à quatre lieues de Versailles, était en 1675 un des prêtres les plus estimés de France. Chéri de ses paroissiens qu'il ne voulut jamais abandonner, il les considérait comme ses enfants. Il n'épargna ni soins ni dépenses, durant les trente années de son séjour à Châteaufort, pour transformer complètement cette cure délaissée jusqu'alors. Il répara et embellit son église, bâtit un presbytère, fonda une école et un hôpital, et put être appelé le père des pauvres. Sa vie était austère, mais sans exagération. Bien qu'il appartînt à l'ordre des franciscains, il vivait comme un séculier, du moins en apparence. L'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, le traitait comme un fils, car ce prélat scandaleux avait le mérite d'aimer la vertu et de l'admirer chez les autres.

1. Les sources de cette étude historique sont : le volume intitulé *la Solitaire des Rochers,* publié en 1787 par le père Nicolson ; *l'Histoire ecclésiastique* de Bérault-Bercastel ; les quatre éditions de la Correspondance de la Solitaire (1841-1862) ; la dernière publiée par l'abbé Bouix et accompagnée d'une Dissertation critique. Toutes ces éditions sont défectueuses ; on a fait des coupures maladroites et rajeuni le texte. Il sera cité ici d'après des copies manuscrites des XVIIe et XVIIIe siècles. Une relation manuscrite du même temps a fourni beaucoup de détails.

Le curé de Versailles, Hébert, qui joua dans l'affaire du Quiétisme un rôle si considérable, avait pour le Père Luc de Bray une estime toute particulière, et les docteurs les plus qualifiés lui demandaient conseil sur les questions délicates. Le curé de Châteaufort était donc, comme on disait alors, en fort bonne posture ; ses prédications étaient très goûtées dans les couvents, et il passait pour un maître de la vie spirituelle, pour un directeur de conscience tout à fait hors de pair. Aussi les dévotes de haut parage affluaient-elles au presbytère de Châteaufort, et parmi elles on trouvait des femmes de la plus rare distinction, la duchesse de Ventadour et sa fille, la comtesse de Nogaret, la maréchale de la Mothe, la comtesse de la Marck, mesdames de Beringhen, de Bouillon, de Moussy, la maréchale de Rochefort, la duchesse du Lude et plusieurs autres encore. Les hommes n'étaient pas exclus de ce commerce spirituel, car on trouve cités dans les lettres du Père de Bray les noms de MM. de la Rochefoucauld, de Beringhen, de Torcy, de Barbezieux, etc.

Mais de toutes les personnes que dirigeait le curé de Châteaufort, la plus chère à son cœur de prêtre était sans contredit une fille d'environ trente ans, connue sous le nom de Jeanne, et dont les allures étaient vraiment extraordinaires. Elle avait été domestique à Auxerre chez un menuisier, puis à Paris, dans l'île Saint-Louis, chez une femme acariâtre qui, ne pouvant parvenir à la désespérer, avait fini par lui demander pardon et par lui léguer une petite fortune, 2 000 écus qui vaudraient 30 000 francs de notre monnaie. Jeanne avait dissipé dès le jour même les 2 000 écus de sa maîtresse, elle les avait répartis entre divers hôpitaux de Paris, et elle vivait d'aumônes, allant chaque jour, chez les religieuses de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, dans le faubourg Saint-Germain, chercher l'écuelle de soupe qui constituait son unique nourriture. Sa dévotion la portait surtout à soigner les pauvres malades, et les sœurs tourières du couvent de l'Adoration ne l'appelaient que « la sainte ».

C'est par ces tourières que Jeanne entendit parler pour la première fois du Père Luc de Bray ; il venait de temps à autre prêcher dans leur couvent, et ses prédications les ravissaient. Le bon curé de Châteaufort avait pour domes-

tique une veuve de très grande piété, dame Euphémie, qui, non contente de tenir le ménage du pasteur, faisait encore la classe aux filles pauvres de la paroisse. Euphémie rendait parfois visite aux tourières du Saint-Sacrement, elle vit Jeanne, l'admira, et conçut pour la sainte une affection des plus vives, affection qui paraît d'ailleurs avoir été partagée.

Il advint même qu'un soir, sans avoir consulté son maître, la domestique du curé introduisit sa jeune amie dans le presbytère de Châteaufort, et cela pour employer quelques journées à méditer avec elle sur les vérités éternelles. Grand émoi le lendemain matin quand le Père apprit ce qui s'était passé : il se fâcha tout rouge, se plaignit que l'on donnât prise aux interprétations malignes, et demanda si la prétendue sainte ne serait pas une adroite voleuse. Vaincu enfin par les prières de dame Euphémie, le bon curé consentit à faire asseoir Jeanne à sa table. « Je verrai ce que c'est », dit-il à sa servante, et il se proposait bien de démasquer cette hypocrite. Mais une heure de conversation suffit pour changer du tout au tout les dispositions du Père de Bray. L'entretien se prolongea, soit au presbytère, soit au confessional, durant quatre grands jours, et lorsque Jeanne fut retournée à Paris, le curé de Châteaufort dit à ses pieuses amies qu'il avait vu un chérubin sous la figure d'une pauvre fille. Jeanne de son côté n'était pas moins transportée d'admiration. Elle croyait avoir enfin rencontré le directeur idéal. Ces chastes âmes avaient contracté une de ces unions mystiques que rien ne peut rompre. C'est ainsi que s'unirent saint François de Sales et madame de Chantal, Lacordaire et madame Swetchine.

Jeanne fit à son nouveau directeur l'aveu de ses fautes passées ; elle lui conta même l'histoire de sa vie, mais en lui faisant jurer qu'il ne révélerait jamais à personne le grand secret qui lui était confié : il ne devait jamais dire le véritable nom de sa fille spirituelle, une Montmorency, qui, suivant toute apparence, était fille de Jean de Lévis, comte de Quélus ou de Caylus et de Marguerite de Bourbon. Elle disait s'appeler *Jeanne-Marguerite* du nom de son père et de sa mère qui moururent fort jeunes ; ce sont les seuls auxquels appartiennent ces noms parmi les seigneurs de Lévis, de Ventadour, de Gamaches et de Luxembourg aux environs de

1645. Le Père Luc de Bray n'a pas trahi la confiance de son amie, et le mystère plane encore sur la véritable origine de la solitaire ; mais, dans la suite, lorsqu'il fut autorisé à montrer à ses plus intimes amis les lettres qu'il recevait d'elle, le bon religieux ne put s'empêcher de « toucher quelque chose » de la vie et des aventures d'une personne si extraordinaire. C'est par lui, par sa domestique et par ses amis que l'on a pu connaître, en 1699, les détails suivants, qui semblent appartenir au roman, et non pas à l'histoire.

***

Jeanne-Marguerite de *** naquit à Paris, au mois de juin 1645. Orpheline de père et de mère dès le berceau, elle fut recueillie par une tante qui lui fit donner une brillante éducation, et elle apprit comme en se jouant le dessin, la musique, la danse peut-être, et généralement, dit une relation manuscrite du temps, « tout ce que peut apprendre une demoiselle pour être dans le grand monde ». Il paraît même qu'on lui enseigna le latin. Jeanne montra dès l'enfance un goût très vif pour la piété ; à douze ans, elle lut un livre de dévotion composé par un jésuite ; et ce livre fit sur elle une impression extraordinaire. Elle résolut, dit encore la relation, « de se consacrer à Dieu sans réserve et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ ». A quatorze ans, elle fit en secret vœu de virginité perpétuelle et elle prit la résolution « de se soustraire à sa famille dès que la Providence lui en offrirait les moyens ». Il semble que la chose ne devait pas, au XVIIe siècle, souffrir de bien grandes difficultés. Les monastères de femmes pullulaient alors, et l'on n'avait que trop de dispositions à y jeter toutes vivantes des filles qui souhaitaient de rester dans le monde. Mais si l'on incarcérait au couvent les cadettes, il n'en était pas de même des aînées et à plus forte raison des filles uniques, des riches héritières. La dramatique histoire de mademoiselle de Roannez, l'amie de Pascal, est là pour le prouver. Cette histoire était alors toute récente, elle avait fait grand bruit dans le monde ; Jeanne avait pu l'entendre conter, et tout donne à penser que, si elle fit grand mystère de sa résolution, ce fut pour

éviter le sort de Charlotte de Roannez arrachée au couvent. Fille unique et en possession d'une grande fortune, on ne lui reconnaissait pas le droit de se donner au divin époux ; elle était condamnée au simple mortel.

Jeanne atteignit ainsi sa quinzième année et l'on se mit en devoir de lui chercher parmi les jeunes seigneurs de la cour un parti conforme « à sa naissance et à son bien ». Il fut même convenu qu'une autre de ses tantes, alliée à la duchesse de Ventadour, la prendrait avec elle pour la produire à la cour. La jeune fille fut au désespoir, mais elle dissimula ses véritables sentiments; elle feignit même d'entrer dans les vues de ses tantes. On prit jour pour la conduire à Versailles, comme dit la relation, mais plus probablement à Saint-Germain; on la revêtit de ses plus beaux atours et elle sortit, accompagnée de sa gouvernante et d'un laquais, pour aller prendre au bureau qui se trouvait non loin du Louvre, une de ces voitures de grande remise qu'on appelait alors les carrosses de la cour, quelque chose d'analogue aux landaus d'aujourd'hui. La jeune fille alors, avec une adresse digne des ingénues de Molière, envoya la gouvernante prendre des nouvelles d'une malade et dit qu'elle attendrait dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Le laquais fut envoyé à la maison chercher quelque objet oublié, et Jeanne entra dans l'église, mais elle en sortit aussitôt et alla aux Champs-Elysées qui étaient alors « une espèce de forêt ». Là elle accosta une mendiante et lui offrit de troquer ses haillons contre des vêtements de riche demoiselle. Cette offre fut acceptée; Jeanne se déguisa en pauvresse, dissimula en se couvrant de poussière et de boue la blancheur de ses mains et celle de sa figure; puis elle passa sur la rive gauche de la Seine, moins populeuse que la rive droite, sortit de Paris par la barrière d'Enfer, et alla tout droit sur une grand'route qui se trouva être celle d'Auxerre. Arrivée dans cette ville, à cinquante lieues de Paris, après une marche forcée de jour et de nuit, elle s'y crut en sûreté et, comme elle n'en pouvait plus de fatigue et d'émotion, elle résolut de ne pas aller plus loin et d'y vivre d'aumônes recueillies à la porte des églises.

La noble simplicité de ses manières et l'élégance de son langage, montraient sans doute qu'elle n'avait pas toujours

appartenu à la classe pauvre. La relation nous apprend que des âmes pieuses prirent en pitié une jeune fille si différente des mendiantes ordinaires. On lui persuada qu'elle ferait mieux de gagner honnêtement sa vie en travaillant, et on la plaça chez un artisan de la ville, menuisier-sculpteur sur bois. Jeanne savait bien dessiner; elle se mit à manier à ses heures de loisir le ciseau et la gouge, et elle acquit dans ce genre de travail une assez grande habileté. Il est probable que le menuisier d'Auxerre, ravi d'avoir trouvé une servante de cette espèce, la tenait plus souvent à l'atelier qu'à la cuisine, et Jeanne, le mysticisme religieux aidant, était heureuse de travailler avec la hache et le rabot comme fit à Nazareth, durant sa vie cachée, celui qu'elle appelait son céleste époux.

Trois années s'écoulèrent ainsi, années de bonheur sans doute, car la jeune fille avait un bon maître et, disent les relations manuscrites, elle était sous la direction d'un bénédictin d'une éminente piété. Ce religieux avait appris sous le sceau de la confession l'odyssée de sa pénitente. En directeur sage et expérimenté il blâma sa conduite. Il prétendit même que la jeune fille retournât au plus tôt dans sa famille; il la menaça du plus grand des châtiments, du refus de l'absolution. Jeanne répondit, suivant toute vraisemblance, qu'elle ne se croyait pas si criminelle, qu'elle pouvait se considérer comme maîtresse de sa destinée et enfin que son vœu de virginité perpétuelle l'avait contrainte de fuir le plus dangereux de tous les séjours, cette cour où l'on voulait la produire. Le bénédictin se laissa convaincre et cessa d'inquiéter une pénitente dont il admirait la piété.

En 1664 ce pieux directeur vint à mourir, et le menuisier-sculpteur le suivit quelques jours plus tard dans la tombe. Elle avait dix-neuf ans : son visage était hâlé par le soleil, ses mains avaient dû perdre leur blancheur native; à supposer qu'on la cherchât encore, elle ne risquait pas d'être reconnue.

On l'avait cherchée en effet, dit la relation manuscrite qui croit retrouver en elle une jeune fille de l'illustre maison de Montmorency, jeune fille qui disparut précisément à la même époque, à l'âge de quinze ou seize ans. « Il n'y eut point de ville de France où on ne la cherchât, avec promesse de grosse récompense à qui en donnerait des nouvelles sûres. » Mais

comme l'on croyait à une équipée romanesque, à un enlèvement suivi d'un mariage, on voulut éviter le scandale. L'affaire s'étouffa d'elle-même et il n'en était plus question en 1664.

C'est alors que Jeanne revint à Paris; elle voulut y reprendre la profession qui lui plaisait le plus, celle de mendiante. Elle avait donné aux pauvres d'Auxerre tout ce qui lui revenait de ses gages après la mort du menuisier. Mais des personnes de piété la détournèrent de ce projet, et pour la seconde fois elle se fit servante, chez la dévote acariâtre dont nous avons parlé. Jeanne y demeura dix ans à titre de femme de chambre, puis de cuisinière, elle y fut soumise à de rudes épreuves, et y fit preuve d'une patience angélique. Durant ces dix années, elle chercha, sans pouvoir le rencontrer, un directeur capable de la conduire comme elle voulait être conduite, jusqu'au jour où elle entra en relations, comme nous avons vu, avec le Père Luc de Bray.



Jeanne et son directeur se voyaient rarement : la pénitente venait à Châteaufort trois ou quatre fois par an, et elle menait à Paris, dans un galetas du faubourg Saint-Germain, une vie de plus en plus mortifiée. Elle aspirait même à se retirer dans un désert. Elle s'y trouvait poussée, disait-elle, par une sorte d'instinct particulier qu'elle appelait son « attrait », et d'autre part elle jugeait une nouvelle fuite nécessaire à son salut. On s'occupait d'elle, à Paris et à Châteaufort, beaucoup plus qu'elle ne l'aurait voulu ; on subvenait à tous ses besoins de manière à lui ôter le mérite de la pauvreté volontaire : on la vénérait comme une sainte : on venait la consulter, comme une devineresse, parce qu'on lui attribuait le don surnaturel de lire au fond des cœurs; peu s'en fallait enfin qu'on ne la crût capable d'opérer des miracles. Il eût été facile à cette humble fille de jouer dans un cercle de dévotes assez étendu le rôle que madame Guyon ne tarda pas à jouer à Saint-Cyr. Les duchesses souhaitaient de voir Jeanne et de se faire initier par elle aux secrets de la vie spirituelle, et parmi elles, c'est du moins ce qui ressort de quelques passages de ses lettres, il se trouvait plusieurs

de ses parentes. Si par malheur elle allait être reconnue ! Cette idée jetait la pauvre Jeanne dans un trouble profond ; c'est pourquoi elle demanda au Père de Bray la permission d'aller terminer ses jours dans une solitude lointaine. Le directeur refusa, car il se défiait toujours de ce qui lui paraissait extraordinaire, et Jeanne demeura dans le monde. Elle poussa même bien loin la vertu d'obéissance, car, durant une maladie qui cloua le curé de Châteaufort sur son lit pour de longs mois, elle ne songea pas à reprendre sa liberté.

Le Père de Bray guérit, à la grande joie de Jeanne. Pendant la maladie du Père, elle s'était adressée à un autre religieux ; mais c'était un fanatique entêté du quiétisme, et elle avait dû le quitter en lui disant de dures vérités. Dix années s'écoulèrent encore : le directeur refusait toujours l'autorisation de fuir au désert, mais il lui accordait la faveur insigne d'entendre les conférences qu'il faisait à l'usage des seules religieuses de l'Adoration perpétuelle. Vaincu enfin par l'obstination de Jeanne, il déclara, en 1690 probablement, qu'il ne s'opposerait pas toujours à ses projets de retraite.

Au cours de l'année 1691, le Père de Bray fut de nouveau ressaisi par la maladie, et, quand il recouvra encore une fois la santé, il ne vit point revenir à lui sa chère pénitente. Elle avait disparu tout à coup, et personne ne pouvait dire ce qu'elle était devenue. On croyait généralement qu'elle était allée mourir dans un lit d'hôpital ; mais le curé de Châteaufort inclinait à penser qu'elle avait de nouveau pris la fuite, et qu'elle vivait au fond de quelque désert. Il en éprouva un profond chagrin ; il aimait Jeanne en Jésus-Christ plus que lui-même, ce sont ses propres expressions, et cette interruption soudaine d'un commerce spirituel délicieux était pour lui — c'est encore lui qui le dit — une dure privation.

Ce fut seulement à la fin de l'année de 1692 qu'une lettre arriva au presbytère de Châteaufort ; elle était datée d'un lieu que Jeanne nommait la Solitude des Rochers ; un voiturier des Pyrénées l'avait apportée et se chargeait de prendre la réponse.

Cette lettre, adressée à dame Euphémie, devait être bien curieuse : elle ne nous a malheureusement pas été conservée ; il y a tout lieu de croire que Jeanne s'excusait d'avoir quitté si précipitamment son amie et qu'elle s'adressait à elle pour

savoir si le Père de Bray vivait encore et si elle pouvait espérer qu'il consentît à la diriger par correspondance. Le curé de Châteaufort ne crut pas qu'il lui fût possible d'abandonner une illuminée qu'il avait jusque-là retenue sur la pente, et il écrivit quelques mots d'amitié sur la réponse de dame Euphémie ; le voiturier se remit en route pour les Pyrénées.

Trois ou quatre mois plus tard, en février 1693, ce messager revenait à Paris porteur d'une lettre de la solitaire pour le Père de Bray. Le ton était des plus affectueux : elle commençait ainsi :

Comme je ne crois pas que vous ayez oublié la pauvre servante de Dieu, mon cher et bon Père, je ne puis vous laisser plus longtemps dans l'inquiétude où je sais que votre charité vous met pour vos amis en mon divin Sauveur sans vous assurer que votre pauvre pécheresse est plus contente que jamais de se voir inconnue de tout le monde entre quatre rochers où les désirs de son âme sont accomplis...

Elle essayait ensuite une justification pour expliquer la brusquerie de son départ ; elle cherchait à montrer combien le grand monde l'affaiblissait, combien elle s'évaporait en toute manière. Il lui avait été impossible de faire autrement sans risquer la perte de son salut; elle s'était sentie comme poussée par un vent impétueux. Et pourtant elle se rappelait ce que le bon Père lui avait si souvent répété : « qu'il fallait que la dévotion ne fût jamais folle, mais toujours accompagnée d'une sainte prudence » ; mais une voix secrète l'avait pressée de partir « sans raisonner ». Elle voulait espérer que son guide fidèle ne lui dénierait pas son assistance spirituelle « tout au moins quatre fois l'année ».

Jeanne n'avait pas encore reçu, à la date du 12 janvier, la lettre du Père de Bray; c'est en portant la sienne chez le voiturier qu'elle trouva le billet qui devait lui causer tant de joie. Aussi prit-elle immédiatement la plume : « Dieu soit béni ! je reçois présentement votre lettre, où je vois que vous ne m'avez pas oubliée, ce qui me fait tout espérer de votre bonté ». Mais ce que cette première lettre offre de plus étonnant, c'est le post-scriptum. Celle qui signe « la pauvre pécheresse » se mêle tout à coup de donner des conseils à son directeur même et elle lui dit presque sur un ton de maître :

Je ne doute pas que, si votre petite cure ne vous tenait pas tant au cœur, vous ne donnassiez un coup de pied au monde ; mais donnez-vous de garde de le faire, car Dieu vous demanderait compte du petit troupeau qu'il vous a mis entre les mains. Faites sa volonté, et non pas la vôtre. Vous lui plairez toujours, lorsque vous ferez avec soumission ce qu'il demande de vous...

Voilà donc une dirigée qui se fait dirigeante. Il va s'établir entre son père spirituel et elle une correspondance suivie, mais c'est elle qui règle tout. Il lui faut environ quatre lettres par an. à moins de circonstances extraordinaires elle les aura.

Lettres et réponses se sont en effet succédé avec une certaine régularité pendant six ans, jusqu'à la mort du Père de Bray, survenue en 1699. Il y a dix-neuf lettres de la solitaire et dix-huit réponses de son directeur, et c'est dans cette correspondance admirable que nous allons maintenant puiser.



Lorsque Jeanne eut quitté Paris, au mois de mai 1691, elle chercha longtemps sans la trouver une retraite qui pût lui convenir : loin des hommes et à côté d'eux ; au milieu de rochers inaccessibles. mais à proximité des abbayes qui donnent du pain aux mendiants, près des paroisses où l'on peut entendre la messe et recevoir les sacrements. Il lui fallut traverser la France dans toute sa longueur et arriver aux Pyrénées, pour rencontrer enfin cette *Solitude des Rochers* d'où elle écrivit ses premières lettres. Elle n'a pas manqué d'adresser au Père de Bray une description de ce séjour, mais en termes obscurs,pour dépister les curieux.

Cet endroit, dit-elle, est comme inaccessible. On tient en ce pays qu'il est habité par des esprits et que les fées y ont demeuré ; qu'il s'y entend des bruits horribles ; qu'on y a vu des diables. On y serait bien cent ans qu'on n'y verrait personne. Les bûcherons n'en approchent même pas d'un grand quart de lieue ; on tient par tradition que des bûcherons, en ayant voulu abattre les bois d'alentour, y furent tués. Il n'y a pas de chemin passant qu'à une grande demi-lieue de là... Il faut marcher à quatre pieds *(sic)* assez loin sous des ronces et des halliers, par un sentier que des animaux ont fait, et vous arrivez sous des rochers plats qui vous conduisent ainsi en passant par-dessous l'espace d'un bon demi-quart de lieue, où enfin vous en trouvez un d'où il sort un petit filet d'eau...

A cent cinquante pas de cette « petite demeure », Jeanne remarqua « une place en manière de pelouse entourée de cinq grands rochers ». Elle résolut aussitôt de transformer ce lieu en un Calvaire, d'y planter des croix, et d'y venir faire journellement des exercices de dévotion. Tout près de sa demeure, elle avait « un petit parterre de quantité de petites fleurs » qu'elle recueillait çà et là dans sa forêt.

Jeanne avoue qu'elle eut peur pendant les premiers jours de sa réclusion volontaire : mais cela ne dura pas. D'ailleurs, il n'y avait que de rares bêtes féroces dans cette région. Elle vit deux fois seulement un ours, qui prit la fuite à son approche : une fois, elle assista de loin à une bataille en règle que se livraient des loups et des sangliers. Point de reptiles au milieu de ses rochers ; mais au sommet nichaient de grands oiseaux presque tout gris et gros comme des coqs d'Inde, des gypaètes apparemment, et ces grands rapaces, qui faisaient là-haut un bruit horrible, étaient d'une audace extraordinaire. L'un d'entre eux fondit à quatre pas d'elle sur un pauvre petit lièvre, et elle ne put l'empêcher d'emporter sa proie. Les autres animaux qui vivaient dans ces parages étaient des chèvres sauvages, des lièvres qui se laissaient apprivoiser, des écureuils dont l'un devint son ami et son compagnon. Des milliers d'oiseaux chanteurs troublaient seuls le silence des bois d'alentour.

Encore fallait-il meubler un peu cette habitation par trop primitive. Jeanne y avait pourvu ; elle s'était même procuré un mobilier complet, et elle a dressé l'inventaire de ce qu'elle appelait fort joliment « son temporel » :

Premièrement, dit-elle, j'ai trois croix ; la première où est mon époux, grande de demi-pied, que je porte toujours pendue à mon col et cachée sur ma poitrine ; la deuxième, que j'ai faite, où est aussi la représentation de mon Jésus en croix, grande de trois pieds... La troisième est aussi une grande croix de sept pieds de haut que j'ai posée sur la hauteur d'un de mes rochers, qui me figure le Calvaire... — J'ai aussi un chapelet de bois. — J'ai une Bible de Louvain en français, fort petite, où est aussi le Nouveau Testament, et un Abrégé de la vie des saints. — J'ai une *Imitation de J.-C.* avec un petit livre intitulé l'*Horloge du cœur*... qui est fort beau et fort affectif. — J'ai un Bréviaire romain en deux petits tomes. — J'ai une feuille sur la dévotion au Saint-Sacrement... — J'ai une écri-

toire de bois que j'ai faite, un canif, deux plumes, et dix-sept tuyaux pour faire des plumes, quatre mains de papier et environ une bouteille de demi-setier d'encre, avec un bâton et la moitié d'un de cire d'Espagne. — J'ai environ une aune ou plus de ruban de fil pour lier mes cheveux qui sont fort longs. — J'ai encore bien six ou sept aunes de fil pour me servir à mesure qu'il pourrira. — J'ai deux peignes, l'un d'ivoire et l'autre de buis ; j'ai quatre bonnets, un de serge blanche et les trois autres de linge. — Je n'ai nul argent, et je ne veux jamais en avoir. — J'ai six coiffes et six grandes cornettes, environ cinq cents épingles, un quarteron d'aiguilles, un dé de cuivre et des ciseaux. — J'ai quatre écheveaux de fil blanc et deux de fil gris. De plus, j'ai un bonnet de cuir qui me couvre presque la tête entière, comme sont les filles de sainte Claire... — J'ai quatre chemises presque toutes neuves et trois un peu vieilles ; je n'en mets que quand je sors et quand je fais mes dévotions. De plus, j'en ai deux de grosse toile d'étoupe que je porte l'une après l'autre quand elles sont sales. J'ai une chemise de serge d'Aumale grise tout au long de moi. J'ai deux corps, deux jupes, une blanche et une grise, et un manteau, et tout cela presque tout neuf. J'ai deux coiffes de taffetas, une bonne et l'autre mauvaise, une paire de gants. Je mets tout cela quand je sors de ma solitude et que je fais mes dévotions, et pour n'être pas connue. J'ai le scapulaire gris du tiers ordre, la tunique et la corde de chanvre, dont je suis toujours habillée dans ma solitude, avec mon bonnet et mon chaperon de cuir. J'ai une guimpe et un voile pour m'habiller en fille de saint François, avec ma tunique, ma haire et un de mes sacs de grosse toile quand il plaira à Dieu de m'appeler de ce monde. — J'ai un mouchoir noir quand je communie, et six mouchoirs de toile pour me moucher quand je suis à l'église. J'ai une haire et un cilice de crin avec deux disciplines, l'une de corde, et l'autre de petites chaînes de fer avec des piquants et une pièce en forme de cœur, aussi avec des piquants. — J'ai une paire de souliers tout neufs, et une moindre, et deux paires de bas gris brochés pour quand je sors dans ma forêt. — J'ai deux jarretières de lisière d'étoffe. — J'ai un miroir pour me regarder si je suis proprement quand je fais mes dévotions. J'ai eu envie bien des fois de le casser ; mais vous m'ordonnerez. — Pour ustensiles, je n'ai que deux écuelles de terre, un petit gobelet de terre, un pot à boire, aussi de terre. — Pour outils pour travailler ou faire ce que j'ai besoin, j'ai deux couteaux : un petit en jambittes, et l'autre grand et fort qui me sert de serpe. J'ai un ciseau en bois (c'est-à-dire pour le bois) et un en pierre ; une petite et grande gouge ; deux limes en bois, un marteau de fer, une scie, deux ciseaux en bois, un grand et un petit ; deux vilebrequins, un gros et un menu, un rabot et une varlope avec un petit établi de bois

pour travailler. — J'ai emmanché tout cela dans ma forêt, ayant fait venir presque à six lieues d'ici tous les outils de Saint-Étienne-en-Forez... — Ce qui m'est le plus rare, c'est le bois, quoique je sois dans une forêt la plus belle du monde ; d'autant qu'elle ne m'appartient pas, et que je n'en puis pas disposer, étant au roi notre bon maître sur la terre...

Ainsi, une bibliothèque, une garde-robe, un atelier de menuiserie et de sculpture ; mais ni table, ni couchette, ni matelas, ni draps, ni couvertures, ni serviettes. La batterie de cuisine était réduite à deux écuelles, un gobelet et un pot à eau. Comme la solitaire se proposait de recourir le plus rarement possible aux deux abbayes « ses voisines » qui distribuaient chacune deux livres de pain par semaine aux indigents du voisinage, elle fit provision de cerises sauvages « très excellentes » qu'elle trouva en quantité ; puis elle mit en réserve dans une sorte de garde-manger des châtaignes, des faînes de hêtre, des noisettes, des nèfles, des prunelles, des cormes, des cornouailles. Bientôt même le pain fut remplacé par des racines de *ricochet*, plante sauvage dont on n'a pas retrouvé le véritable nom. Tout cela se mangeait cru ; Jeanne s'interdisait de faire du feu. Il est vrai que la nature souffrit un peu de ce régime et qu'elle se révolta même, en traitant Jeanne de « bourrelle d'elle-même » ; mais la révoltée ne se fit pas écouter et l'estomac finit par « se naturaliser » : il accepta cette nourriture de frugivore et consentit même à n'en faire usage qu'une fois le jour.

*
* *

La solitaire se trouvait parfaitement heureuse dans sa retraite, et disait même avec une sorte de satisfaction secrète : « Bien des pauvres me trouveraient riche ! » Il fallait maintenant se faire une règle qui se rapprochât le plus possible de celle des anciens anachorètes. La chose souffrit d'abord quelques difficultés, et l'intervention du Père de Bray fut nécessaire pour arriver à une réglementation définitive. Voici ce qu'elle dit elle-même sur l'emploi de son temps :

Je me lève à cinq heures du matin et je fais mes prières et mon propos jusqu'à six, où je dis mes primes. Puis je m'en vais entendre la sainte messe, ou je l'entends spirituellement. J'achève le reste de

mes deux heures à lire l'Écriture sainte jusqu'à huit heures ; puis je me mets à l'ouvrage de mon petit parterre ou à ma sculpture jusqu'à dix heures, où je me mets en la présence de Dieu, au pied de mon crucifix... et je fais une pénitence selon les fautes que j'ai faites. — A midi, je prends ma réfection, où je suis environ trois quarts d'heure, parce que de temps en temps je m'arrête, ne pouvant manger si vite, mes racines étant un peu durettes, et qu'il faut les éplucher et ratisser, et mes châtaignes aussi. A midi trois quarts, je me promène jusqu'à une heure un quart en chantant mes cantiques ; puis je prends mon *Imitation de Jésus* ou une de vos lettres, et je lis une demi-heure... A une heure et demie, je me mets en la présence de Dieu pour lui présenter mes besoins, sans pourtant lui rien demander que l'exécution de sa sainte volonté ; puis je me mets au travail jusqu'à quatre heures, et je dis les vêpres ; après je dis mon chapelet jusqu'à huit, et je fais mes pénitences, allant quelque temps, pourvu qu'il ne pleuve ou ne neige point, à mon Calvaire ; faisant la procession autour de mes croix, chantant le *Miserere* et l'antienne *Domine non secundum*, jusqu'à neuf heures du soir. Je me repose après avoir fait mes prières et mon examen ; je me mets dans ma roche boisée jusqu'à onze heures, et je me relève pour dire matines jusqu'à minuit, le tout sans chandelle, le Seigneur m'ayant fait la miséricorde de savoir tout par cœur, et à minuit je fais mes oraisons jusqu'à deux heures du matin...

Ainsi cinq heures de sommeil, quatre heures de travail, trois quarts d'heure pour l'unique repas, trois quarts d'heure pour la promenade et la récréation ; le reste, c'est-à-dire plus de treize heures, consacré à la prière, à la méditation, à la récitation des offices et aux exercices de pénitence. Dans les couvents, c'est la cloche qui règle tous les mouvements ; Jeanne voulut avoir sa cloche à elle, une cloche de bois ! Elle construisit « une machine de bois, qui était une manière d'horloge, qui réglait toutes ses heures, et elle la faisait frapper sur une écuelle de bois ; elle l'avait réglée sur un sablier. »

La Solitaire des Rochers ne pouvait éluder les préceptes positifs de l'Église. Il lui fallait chaque semaine quitter une ou plusieurs fois son impénétrable demeure pour aller entendre la messe, pour se confesser, pour communier enfin. C'est parce qu'il fallait paraître dans les rues et dans les églises qu'elle avait des souliers, des bas, des coiffes et autres superfluités. Elle se rendait à la paroisse ou dans l'une de ses deux abbayes : mais elle revenait au plus vite, car elle se trouvait

hors de ses rochers « comme le poisson hors de l'eau ». Pour éviter les questions indiscrètes quand elle mendiait son pain, elle contrefaisait l'imbécile, la sourde, « la pauvre hébétée ». Elle prenait tantôt un chemin, tantôt un autre pour regagner son antre, et elle ne pouvait se reconnaître elle-même que par certaines marques, inintelligibles pour tout autre. Si le sol était couvert de neige, elle dissimulait la trace de ses pas et attachait à ses souliers des espèces de patins en forme de pied de biche. Le bon curé qui l'entendait en confession et les tourières qui lui donnaient du pain la prenaient pour une pauvresse des environs; elle n'était un peu mieux connue que d'une seule famille, celle d'un voiturier qui habitait à quelques lieues de là.

Ce voiturier, assez semblable aux chaudronniers auvergnats que Voltaire a mis en scène dans *Jeannot et Colin*, faisait constamment le chemin entre les Pyrénées et Paris. Il avait consenti à se charger des lettres de Jeanne, dont le port était payé à Paris par le destinataire — Jeanne n'ayant pas un sou vaillant — et il rapportait les réponses. Il n'allait pas vite, comme on pense bien; le voyage durait de trente à trente-deux jours, et les accidents de la route pouvaient causer des retards infinis. Une fois, en 1694, le « fidèle voiturier » tomba gravement malade; il eut sans doute la scarlatine, une « fièvre pourpreuse », et Jeanne, inquiète, implora du ciel « avec larmes » la guérison de son messager; cédant même aux instances de la femme de ce malheureux, elle quitta sa chère solitude et vint s'installer au chevet du malade; elle ne rentra chez elle que quand il fut hors de danger. Une autre fois, le voiturier fut assailli en route, à soixante lieues de chez lui, par un orage épouvantable. Un de ses chevaux fut noyé, lui-même fut trempé jusqu'aux os; ses marchandises furent avariées, et la lettre de Jeanne, toute gâtée par l'eau et par la boue, ne fut bientôt plus qu'un chiffon informe. Le voiturier dut rebrousser chemin et se mettre au lit; mais sa femme fit un voyage supplémentaire, et la lettre refaite parvint à destination ainsi que les suivantes[1].

1. Il arriva trois lettres en 1693, datées de janvier, de juin et d'octobre; quatre en 1694 et en 1695; trois en 1696 (avril, août, novembre); aucune en 1697, parce que Jeanne était paralysée du bras droit; deux en 1698 et trois en 1699.

Le brave homme croyait porter simplement des lettres, comme s'en écrivent des parents ou des amis : son rôle était bien plus important qu'il ne pouvait le penser; il transmettait de Jeanne au Père de Bray et du Père de Bray à Jeanne des aveux, des prières, des conseils, des ordres, et parfois même des reproches.

*
* *

Le Père de Bray n'était nullement disposé à trouver bon tout ce que faisait la solitaire. Dès sa première lettre, il lui conseilla de revenir, disant que peut-être la pauvre fille était le jouet d'une illusion diabolique et que les plus courtes folies étaient toujours les meilleures ;

Ne vous arrêtez pas, disait-il, à imiter ces vies des Pères des Déserts qui sont d'admiration et non d'imitation, — à moins qu'il ne se passe entre Dieu et vous des choses qui sont hors de ma connaissance. Mais prenez-y garde...

Toutefois, il n'insista pas sur ce point; et, acceptant le fait accompli, il porta son attention sur les détails de cette vie d'anachorète. Son affectueuse sollicitude essaya d'atténuer les effets d'un amour excessif de la mortification.

Vous me marquez bien, écrivait-il le 12 août 1693, que vous vous reposez quatre heures, mais vous ne me marquez pas si vous avez un lit ou si vous couchez sur votre roche dans votre antre, et si ces antres ont quelques portes pour vous garantir des bêtes sauvages. Si vous n'avez pas de lit, tâchez d'avoir de la paille, si cela se peut, pour vous en faire un ; ou, si vous n'en pouvez avoir, amassez des feuilles d'arbres pour vous coucher, afin de vous ôter la fraîcheur et l'humidité, car, ma très chère fille, il ne faut pas tout d'un coup mettre son corps à feu et à sang.

Quatre mois plus tard, il revenait sur le même sujet :

Le Seigneur ne me permet pas de vous souffrir coucher et reposer sur votre roche ou sur la terre sans qu'il y ait quelque chose sur quoi vous puissiez vous reposer, à cause des infirmités qui vous en peuvent arriver. C'est pourquoi je vous commande, de la part de mon Dieu, de mettre sous vous des ais ou des feuilles d'arbres.

Le bon directeur déplorait la présence de ces vilains oiseaux qui faisaient tant de bruit là-haut sur les rochers; il demandait des nouvelles du petit écureuil de Jeanne et crai-

gnait qu'il ne fût mort. Il lut avec soin l'inventaire qui lui fut adressé et il l'approuva en ces termes :

Je vous accorde l'usage de toutes les hardes, ustensiles et outils que vous avez pour vous servir ; j'examinerai devant Dieu s'il y a quelque chose à retrancher au cas que j'y trouve du superflu. Pour la manière avec laquelle vous vous habillez quand vous sortez, je la trouve bonne, et ne cassez pas votre miroir afin de voir si vous êtes proprement quand vous sortez.

Il avait absolument défendu à Jeanne de se faire comme elle le désirait un habit d'ermite, une sorte de costume masculin, et il lui recommandait souvent de ne pas marcher pieds nus ; mais sur ce dernier point il se rendit aux raisons qui lui furent alléguées.

Pour aller nu-pieds, disait en effet la solitaire, je n'en suis pas incommodée. J'y ai froid comme tous ceux qui y vont, mais je n'y ai pas eu d'autre incommodité qu'une seule épine qui m'entra dans le pied gauche au commencement que je fus dans ce désert. Il n'y a guère d'épines par les petits chemins où je passe, ni de petites pierres : ce sont toutes grosses roches, et tous ces petits sentiers sont comme une pelouse et remplis d'herbes qui sentent la plupart très bon. Aller nu-pieds ne m'incommode donc que par le froid, comme tous les religieux qui y vont.

Le bon père craignait que Jeanne ne tombât malade, et il savait que « la faiblesse du corps peut attirer celle de l'âme ». Aussi lui recommanda-t-il de manger parfois quelque chose de chaud : il offrit même de lui expédier par le voiturier un « petit fusil », c'est-à-dire un briquet pour allumer du feu ; mais elle refusa : durant sept ans il n'y eut chez elle ni feu ni lumière. Elle demanda un jour si elle pouvait, sans violer son vœu de pauvreté, faire pour l'hiver des provisions de graines et de fruits desséchés ; le directeur lui prescrivit d'imiter la prévoyance des fourmis. Il insistait souvent pour qu'elle mangeât du pain ; une fois même, ayant à punir la solitaire qui s'accusait d'une faute, il lui imposa pour pénitence d'aller « à l'aumône » et de manger du pain. Il aurait voulu lui interdire les longs jeûnes. Mais Jeanne se défendait :

La faim ne me tourmente point, écrit-elle ; mon corps prend ce que je lui donne ; il est toujours content. Il a un bon ami en vous qui me le fait bien traiter. Je vous obéis, cher Père, mais soyez sûr

que mon esprit n'est jamais plus vif ni plus à mon Dieu que lorsque le corps est plus abattu. C'est une bête que l'on ne peut trop mortifier et qui rue lorsqu'on n'y pense pas. Je l'avais réduit à un peu de paille et vous voulez que je lui donne du foin ; je vous obéis.

Une autre fois, en 1697, après avoir fait une curieuse théorie du jeûne chrétien, elle disait : « N'est-ce pas assez de manger pour vivre, et non pas pour engraisser? »

Et, de fait, la solitaire des Rochers ne fut jamais sérieusement malade ; de 1692 à 1699, elle eut seulement un accès de fièvre, puis des névralgies, et enfin une attaque de paralysie qui lui ôta pour de longs mois l'usage du bras droit. Elle se guérit, dit-elle, en appliquant sur son bras du chèvrefeuille pilé.

Elle avait un goût particulier pour la menuiserie et la sculpture : le Père en avait bien de la joie, et il excitait la pénitente à « faire des croix et des images ». Il la pria même de lui sculpter un petit crucifix d'un seul morceau ; il le porterait, disait-il, à son col en souvenir d'elle. Mais, pour sculpter, il faut du bois ; elle vit dans une forêt, mais dont les arbres sont au roi, même ceux qu'ont abattus le tonnerre et les vents : les employer, ne serait-ce pas commettre un vol? Jeanne voudrait une permission de Louis XIV, mais le Père répond, obligé de la rassurer sur ce point :

Vous pouvez bien supposer le consentement de notre bon roi pour le bois que vous prenez dans la forêt pour faire vos petits ouvrages, puisque ce n'est que du bois que les foudres des vents (*sic*) abattent, car aussi bien ils pourrissent, puisqu'il n'y a personne pour en faire aucun usage. Pour guérir votre délicatesse de conscience, je vous promets que je tâcherai, sans que vous soyez connue, d'avoir la permission verbale de notre bon roi...

Le roi n'entendit point parler, sans doute, de la solitaire, mais celle-ci fut un jour en conflit avec la puissance royale. En 1695, au plus fort de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, un agent du fisc, la rencontrant à la porte d'un village, exigea d'elle, pour solder l'impôt de la capitation, ou comme elle dit du « par tête », les quarante sols que l'on demandait à tout le monde. Elle contrefit l'idiote et ne répondit rien, mais on revint à la charge : on lui « fit affront, » et on lui dit « quelques mauvaises paroles ». Et ces gens du fisc, curieux et indiscrets, « demandent qui l'on est, où l'on

demeure, et le nom! » L'embarras de la solitaire était si grand qu'elle songeait à passer en Espagne. Enfin, elle résolut d'emprunter ces maudits quarante sols au vieux curé qui la confessait, et elle écrivit au Père de Bray pour le prier de mettre dans sa réponse un écu blanc de trois livres. Elle paierait ainsi le «par tête», et le reste de la somme lui servirait à faire quelques emplettes nécessaires. En effet, la plus grande partie de son papier s'était gâtée dans sa roche par l'humidité : son encre était « séchée et bue dans la bouteille »; presque tout son fil était « gâté et pourri ». Le curé de Châteaufort envoya donc un écu blanc de trois livres douze sous, et il refusa de se laisser rembourser par la maréchale de la Mothe qui voulait faire cette petite charité.

Dans la lettre suivante, il y avait encore de l'argent, un demi-louis d'or neuf valant au juste sept livres, c'est-à-dire environ vingt-deux francs de notre monnaie.

Toutes vos bontés et libéralités, mon très véritable cher Père, répond Jeanne en le remerciant, me comblent de confusion, que vous n'épargnez ni vos soins ni votre bourse pour ma consolation spirituelle et temporelle... J'ai employé le tout le plus vite que j'ai pu, pour ne point garder d'argent. J'ai fait ce que vous m'aviez ordonné, j'ai donné à ce bon monsieur à qui je me confesse quarante sols pour payer *le par tête*. Il ne voulait pas prendre mon argent, mais je l'y ai obligé pour l'ôter de tout soupçon, et je lui ai montré le demi-louis d'or et l'écu neuf, et je l'ai tiré d'un endroit où je l'avais mis, comme si j'en avais beaucoup. Cela l'a beaucoup surpris, il m'a dit : « En avez-vous beaucoup comme cela? — Ce qu'il m'en faut, monsieur, c'en est assez pour être contente; on ne peut pas l'être plus que je la suis, monsieur. — Mais, mon Dieu! mademoiselle, ne me donnerez-vous pas la permission de m'informer à vous-même par quel bonheur j'ai le bien plutôt qu'un autre de vous rendre ce petit service, qui me fait le plus grand plaisir du monde? Je lui répondis : Parce que je vous crois plus honnête homme et moins curieux qu'un autre. — Oh! me dit-il, que ce que vous me dites est fin et cruel, qu'en me répondant vous me fermiez la bouche et scelliez mon cœur, qui ne (sait) plus que penser sans pouvoir s'exprimer! » J'ai acheté pour trente sols de papier, d'encre et de cire d'Espagne. J'ai acheté une paire de souliers de trois livres dix sols; j'en ai besoin pour être propre, du moins aux grandes fêtes. J'ai acheté une paire de bas de trente-cinq sols. J'ai acheté pour six sols d'épingles, pour quinze sols de fil gris; un pot et une écuelle, sept

sols, et j'ai donné le reste, qui était environ cinq sols, aux pauvres... Je suis bien obligée aux bontés de toutes ces dames, et surtout de madame la maréchale de la Mothe.

On voit que la solitaire des Rochers avait, à deux cents lieues de son désert, des amis. Les plus nobles dames de la cour étaient à ses ordres : la maréchale de la Mothe lui offrait même une retraite dans ses terres. Quant au Père de Bray, quoique valétudinaire, il était prêt à faire au premier signal le voyage des Pyrénées, et son offre était acceptée pour le cas où Jeanne tomberait malade. Il faillit partir une année, au moment de Pâques, parce qu'il ne recevait aucunes nouvelles, et il avait entre les mains des points de repère qui lui auraient permis d'arriver droit à la grotte. Il espérait toujours revoir Jeanne : il lui disait naïvement : « Je suis gros de vous voir. » En attendant, il voulait lui envoyer dame Euphémie. Mais cette fois la solitaire répondit qu'elle avait quitté Paris, parce que son amie Euphémie « faisait trop d'exclamations en parlant d'elle ». Jeanne ne devait revoir aucun de ceux qu'elle avait quittés.



C'est dans la partie spirituelle de la correspondance que l'on voit combien était difficile le rôle du directeur. Il est convenu, sans doute, que sa pénitente a en lui une confiance absolue, qu'elle sera entre ses mains « comme l'enfant à la lisière, comme un morceau de cire entre les mains du cirier », Mais le Père de Bray avait affaire à une illuminée qui croyait avoir un directeur céleste bien autrement éclairé que lui. Puis il trouvait en elle une intelligence supérieure, une grande élévation d'idées et de sentiments, une pureté angélique et, pour tout dire en un mot, tous les caractères de la sainteté ; parfois il avait peine à la suivre dans les régions éthérées où elle s'emportait. Il s'attacha donc à tâcher de bien comprendre ce qui se passait en elle : puis il fit tous ses efforts pour la mettre en garde contre de prétendues extases et contre des hallucinations, pour modérer son amour de la pénitence, pour la fortifier enfin contre les tentations vraies ou fausses.

Jeanne s'était réfugiée au désert pour prier, pour adorer, pour méditer sans cesse. Elle suivait une même pensée

durant des semaines entières. Si elle voulait écrire, ses méditations l'en empêchaient. Une fois même, étant allée à son Calvaire pour méditer sur les souffrances de Jésus, elle y resta deux jours sans boire et sans manger. Elle demeure, dit-elle, comme tout éteinte de nature et d'âme dans la jouissance ineffable de toutes ces merveilles ; il n'y a plus que la pointe de son esprit qui en jouisse. Son âme est « comme une petite étincelle abîmée dans les rayons du soleil, ou bien comme un petit atome élevé dans les lumières d'un plein midi ». Le directeur comprend ces états d'âme, et cette langue ultra-mystique, il la parle quelquefois lui-même :

Nos âmes sont entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier sous la roue, sans qu'on puisse dire ce que le potier veut faire jusqu'à ce que le vase soit formé. Mais combien de tours de roue et de mouvements de main avant que ce vase soit parfait ! L'argile ne se plaint pas ; elle attend son sort de la main du potier... L'âme doit être ainsi entre les mains de Dieu.

Mais lorsque Jeanne veut se confiner dans la méditation, et parle de ne plus aller à la paroisse voisine, le Père intervient. Il exige que Jeanne se rende à l'église les dimanches et les jours de fêtes chômées ; il lui conseille même d'aller entendre la messe tous les jours, si la chose est possible. « Pour vos Pâques, dit-il, vous ne pouvez jamais vous dispenser de les faire, et si la Sainte Vierge était au monde, elle se présenterait une fois l'an au tribunal de la confession pour satisfaire au précepte de l'Église... »

Peu à peu la prière et la méditation furent interrompues par des extases avec suspension plus ou moins complète de la vie du corps, et le directeur commença à s'inquiéter. Ce furent d'abord des ravissements de quelques heures ; un jour, après avoir communié, elle se suspendit à la grande croix de son Calvaire, comptant y demeurer un quart d'heure : elle y passa la nuit tout entière. Une autre fois, l'extase dura quarante-huit heures et, une autre fois, cinq jours. Puis ce furent des hallucinations et des visions : elle crut voir un homme qui se donnait la discipline à côté d'elle au milieu de ses rochers ; elle se trouva, en plein jour, au sein d'une nuit profonde ; elle entendit des sifflements de serpents, des voix confuses qui disaient : « Il faut qu'elle périsse ! » Et soudain

tout rentra dans l'ordre. Elle croyait voir le diable partout. Un jour, au bord d'un champ de blé, Satan lui apparut sous la forme d'un campagnard de haute taille et lui donna sur la nuque un coup de bâton ferré. Ensuite elle déclara qu'elle avait vu, de ses propres yeux vu, une être surnaturel, mais bienfaisant celui-là, qu'elle appelait l'Esprit suprême. « L'Esprit suprême, dit-elle, est un ange que mon divin Époux m'envoie pour me garder, qui me fait connaître les volontés de Dieu par les voies de mon entendement, et non autrement. » Cet ange lui révèle des choses que lui-même avoue ne pas comprendre ; tantôt il l'inspire sans se montrer, tantôt il apparaît sous la forme d'un globe de feu ou d'un brandon enflammé, ou même d'une gracieuse jeune fille. Il est distinct de l'ange gardien de Jeanne, et la preuve c'est qu'elle les a vus tous les deux ensemble. Un jour, elle décrit cet esprit au Père de Bray, sur un feuillet à part, en lui défendant de montrer ce feuillet à personne.

Cet Esprit suprême est celui à qui le Seigneur a confié la direction suprême des âmes qui le servent dans les déserts ; il a beaucoup d'anges qui l'accompagnent dans ce ministère. Ne croyez pas qu'il n'y ait que moi dans les déserts ; il y en a beaucoup d'autres, des deux sexes, et véritablement plus d'hommes que de filles ou femmes. Je suis la plus infirme et la plus imparfaite de toutes les âmes qui habitent les déserts. L'Esprit suprême m'a fait connaître que nous étions soixante-douze filles ou femmes éparses dans les déserts du monde, mais que des hommes il y en a plus de six mille.

Le Père de Bray fut profondément troublé en voyant sa pénitente s'engager dans des voies si extraordinaires. Persuadé que Jeanne lui disait toujours la vérité, il craignait pourtant que l'imagination malade d'une solitaire ne rapportât les faits inexactement. Il chercha donc à savoir dans le dernier détail comment les choses se passaient. Il recommandait à Jeanne de ne pas laisser sa raison abdiquer, d'éviter la suspension des sens. Il montra les dangers des extases, des prétendus ravissements. Il osa même un jour lui écrire : « La vie que vous menez semble surpasser les forces de la nature, et donne de l'étonnement et *du soupçon* tout ensemble. » Puis il lui raconta une histoire, qui datait de vingt-deux ans à peine. C'est l'histoire d'une fille

de trente-trois ans, nommée Catherine Charpy, qui paraissait vivre d'une manière admirable, qui était une grande longueur de temps sans manger, qui versait beaucoup de sang le jour des martyrs... qui était dans des extases continuelles. L'évêque de Troyes, dont Catherine Charpy était la diocésaine, s'émut ; il fit surveiller la prétendue extatique, et reconnut qu'il y avait dans son fait « orgueil, illusion, déguisement, mensonge, fourberie, et même ignorance des principaux mystères ». « Ne croyez pas, ajoutait bien vite le bon religieux, que je vous rapporte ce fait pour vous dire que vous lui êtes semblable...; mais enfin ceux qui ont la confiance des âmes en répondent devant Dieu, et l'Église a toujours tenu à suspect toutes les voies extraordinaires. »

Comme il ne croyait pas facilement aux apparitions et aux visions, il les imputait sans hésiter à la faiblesse qui résulte d'un jeûne prolongé: il disait que le prétendu diable au bâton ferré était un paysan furieux de voir qu'on avait fait un sentier dans son blé. Il finissait même par dire crûment :

Ce sont des histoires que votre imagination vous a fournies par votre cerveau affaibli du très peu de nourriture que vous avez pris. C'est pourquoi je vous recommande de manger quatre fois le jour, et de manger une demi-livre de pain par jour...

Et il prouvait alors, à grand renfort de citations, qu'il y a des extases produites par les malins esprits et des extases naturelles ; que les gens d'affaires ou de lettres sont tellement absorbés parfois qu'ils en oublient le boire et le manger ; que les philosophes païens ont eu des extases naturelles, et qu'enfin une humble chrétienne ne devait pas admettre légèrement que Dieu suspende en sa faveur les lois éternelles de la nature. Mais Jeanne se défendait ; elle déclare qu'elle n'avait pas le cerveau altéré, que son imagination n'était nullement échauffée, qu'elle s'en défiait d'ailleurs et qu'elle atténuait toujours, bien loin de jamais exagérer. Cependant la solitaire avait senti l'aiguillon, et elle faillit regimber :

Vous ne sauriez croire, écrit-elle, mon très cher Père, combien vos chères lettres me sont utiles. Votre dernière m'a un peu humiliée, et le démon s'en est servi pour me persuader que vous me preniez pour une menteuse et une folle, et que je n'avais qu'à suivre ma propre conduite, ou que tout au moins je devais prendre la conduite de ce

bon moine où j'ai été ci-devant à confesse; mon divin Époux m'a fait la miséricorde de me faire connaître que c'était une fine tentation de mon ennemi... Je ne vous quitterai jamais.

A la fin, le directeur capitula. Ne sachant plus que penser, croyant, malgré lui, qu'il y avait un peu de surnaturel dans tout cela, il finit par écrire à la visionnaire : « Demeurez en repos et en paix, recevant des bontés infinies de Dieu, tout ce qu'il lui plaît d'opérer en vous ». Mais il aurait bien voulu voir, comme autrefois l'apôtre Thomas, et c'est alors qu'il eut la pensée de faire un voyage aux Pyrénées.



La lutte entre le directeur et sa pénitente ne fut pas aussi vive au sujet des mortifications et des tentations.

La solitaire croyait devoir faire pénitence pour expier ses péchés et ceux des chrétiens, ses frères; elle s'ingéniait à trouver de nouveaux genres de mortification. Une de ses grandes joies, c'était l'arrivée d'une lettre de Châteaufort; elle eut un jour l'idée d'en détruire une; du moins elle s'imposa de rester trois jours sans l'ouvrir et de mettre trois jours à la lire en entier. Elle eut encore la pensée d'aller à son Calvaire avec une couronne d'épines sur la tête, de placer des cailloux pointus sous ses genoux, de s'attacher les bras étendus à sa grande croix de six pieds et d'y rester ainsi une demi-heure chaque jour. Le directeur se contenta de prémunir sa pénitente contre les excès de ce genre.

Mais son rôle fut infiniment plus délicat en ce qui touche aux tentations, vraies ou imaginaires, dont Jeanne lui faisait un récit fidèle, car les tentations ressemblent bien souvent à des hallucinations, et les maîtres de la vie spirituelle y sont les premiers trompés. Jeanne éprouvait de véritables tortures morales. Il lui semblait que l'ennemi de tout bien, le *teigneux*, comme elle l'appelait pour manifester le dégoût que lui inspirait ce monstre, était déchaîné contre elle. Le démon l'attaquait de préférence en lui suggérant des doutes, des négations même relativement aux vérités fondamentales de la religion; il lui inspirait aussi des sentiments d'orgueil insensé; il la troublait enfin dans sa chair, et faisait

naître en elle de ces mouvements qui humiliaient saint Paul.

Quand survenaient les tentations contre la foi, Jeanne en était « au mourir » ; elle éprouvait de telles douleurs à la tête qu'il lui semblait qu'on la lui fendît avec des marteaux ; elle se sentait « crucifiée dans le centre de son âme ». Le démon de l'incrédulité lui inspirait des doutes même sur l'Eucharistie, même sur la divinité de Jésus-Christ et sur la virginité de Marie. Un jour, au sortir de son Calvaire, elle se trouva saisie d'une forte tentation d'abattre toutes ses croix, et cela « parce qu'il n'y a jamais eu de Jésus-Christ et que ce sont des fourberies et des impostures ; qu'il faut le renier et le détester comme un mensonge énorme ». Et ces tentations se reproduisirent jusqu'à cinq fois en un jour, pour faire place, il est vrai, à des effusions de regret et d'amour, et finalement à des extases. Un moment, elle fut tentée de « haïr Dieu », et comme c'était au début de sa retraite, elle prit peur et faillit revenir à Paris. Un autre jour, elle fut tentée de blasphémer, et cela lui arriva trois fois pendant la messe.

Mon ennemi, dit-elle, me voulait persuader que c'était une folie de vouloir croire qu'un morceau de pain devînt Dieu, que ce pain devînt la chair du Sauveur, et qu'un Dieu que toute la terre n'était pas capable de contenir fût réduit dans le contenu d'une petite hostie pétrie d'eau et de farine... que c'était lui faire injure de le croire. Puis il me voulait faire naître des envies de fouler aux pieds la sainte hostie pour venger les injures et les mépris qu'elle faisait souffrir à Dieu. Cela m'a combattue assez longtemps ; mais, par la miséricorde de Dieu, je n'y ai pas consenti et ai soumis mon esprit à croire tout ce que l'Église croit et j'ai adoré Dieu au saint sacrement de l'autel du plus intime de mon cœur et de mon âme.

Il est vrai qu'elle eut parfois des tentations en sens opposé, comme le jour où lui vint la pensée de dérober une hostie consacrée pour la mettre dans son Calvaire et l'y adorer jour et nuit.

Un autre démon, celui de l'orgueil, lui inspira souvent des pensées et des sentiments dont elle avait horreur ensuite. Elle eut un moment l'idée que la guérison de son voiturier devait être attribuée à ses mérites ; elle eut la tentation d'écrire sa vie pour faire l'étonnement de la postérité, puis de chercher à ressusciter une morte, mère de six orphelins, puis de se proclamer elle-même aussi grande que saint Jean-Baptiste, le saint précurseur. Ce n'étaient là que des tentations fugitives ;

sa volonté n'y acquiesçait jamais, mais elles étaient parfois tenaces : alors elle inventait d'étranges châtiments. Voici comme elle se punit, pour s'être crue l'égale de saint Jean-Baptiste et n'avoir pu chasser une telle idée même à grands coups de discipline :

Je m'avisai que j'avais vu un cheval mort en revenant de la messe un dimanche ; j'en fus chercher la tête et la moitié du cou ; je fis une fosse dans du sable au pied de mes rochers. Je me mis dedans tout de mon long et j'attirai sur moi cette carcasse. Je me dis à moi-même : « Si tu ne peux souffrir cette pourriture et cette puanteur, comment souffriras-tu la pourriture et la puanteur de l'enfer ? » Je fus bien six heures, toujours priant Dieu et m'humiliant, cette carcasse me sentant mauvais de plus en plus. Enfin le combat cessa, je tombai dans un profond sommeil où je vis pour lors en rêve Jésus-Christ, dans sa gloire, sur le Thabor, et saint Pierre, prosterné, qui me disait que, pour avoir la gloire, il fallait s'humilier et bien souffrir pour la posséder... .

Mais voici qui troublait plus profondément encore la chaste solitaire. Durant les quatre jours qu'elle passa au chevet de son voiturier malade, il lui vint des pensées terribles :

En caressant deux petits enfants de cinq ou six ans, écrit-elle, je me suis laissée aller deux fois à un trop grand tendre pour eux, surtout pour une petite fille de six ans. Le teigneux (le diable) s'en est voulu mêler et m'a en même temps glissé dans le cœur et dans l'esprit que je m'étais privée de ce mérite de n'avoir pas demeuré au monde ; que j'aurais eu des enfants aussi jolis que ceux-là, et que j'en aurais fait des petits saints, et tout ce que vous pouvez penser que le diable est capable de souffler dans le cœur. Je fus donc, mon digne Père, si combattue de ces malheureuses sornettes, et si tentée et pénétrée d'un aiguillon infernal que, n'ayant pas mon Calvaire qui est mon asile, je fus obligée, vers l'heure de minuit que je m'étais mise sur mon lit pour me reposer dans une petite chambre sur un derrière, de me lever, de quitter mes habits et me jeter, avec mon sac et ma haire sur moi, dans un fossé plein d'eau où j'en avais jusqu'aux épaules. J'y demeurai près d'une heure, c'était à la Saint-François (le 4 octobre). Je sortis de cette eau la tentation amortie ; je me rhabillai après avoir pressé autant que je le pus mon sac et ma haire pour en faire sortir l'eau... J'ai eu un gros rhume pendant huit jours.

Une autre fois Jeanne vit ou crut voir « une fille fort bien faite et autant belle qu'on la puisse imaginer qui était toute fondue en larmes ». Cette fille se plaignait d'avoir été outragée de la

manière la plus affreuse par des scélérats. Jeanne s'efforçait de la consoler, mais l'autre toujours pleurante lui conta fort crûment des choses qu'on ne peut répéter; puis elle disparut, et la solitaire crut voir ou vit à sa place deux hommes effroyables, « d'une nudité épouvantable ». Elle voulait sortir de sa caverne pour se rouler dans les épines et sur les pierres; mais des mains sensibles la rejetèrent avec violence, et elle fut rouée de coups. Après cela, la fille pleureuse qui n'était qu'un démon déguisé, lui apparut encore, mais sous un aspect infâme, et elle faillit amener « une révolte de la chair ».

Enfin, la nuit de Noël 1695, faisant sa méditation à l'église, elle fut tentée contre la foi et la pureté tout ensemble :

Le démon, dit-elle, me voulut persuader que l'enfant Jésus était le fils naturel de saint Joseph, et point de Dieu; que cependant sa mère passait pour vierge parce qu'elle l'avait consacré à Dieu en le recevant; que je serais aussi vierge si je concevais de la même manière, et grande comme elle dans le ciel, si je consacrais à Dieu en le recevant ce que la nature me donnerait. Je vous exprime cette tentation en des termes les plus sages que je puis pour vous en faire concevoir toute la force et la malice; vous supprimant mille imaginations sales et vilaines, qui furent si fortes que je ne crus pas devoir communier en sentant mon corps brûler d'un feu d'impureté. Je sortis de l'église et je m'en revins à mon calvaire d'une vitesse que je ne puis vous dire, car je fis trois ou quatre grandes lieues en peu d'heures, et sitôt arrivée, je pris ma discipline de fer, et, ma peau toute déchirée, je me fus rouler sur des pierres et des épines pendant un assez long temps, et j'y aurais été plus longtemps, sans que j'aperçus une grande lumière qui m'obligea de vêtir vite ma tunique et m'en aller dans ma cellule où je me jetai aux pieds de la mère de Dieu, me plaignant à elle de l'abandon que son cher fils faisait de moi. Dans ce moment, je vis clair dans ma cellule, sans rien voir, mais j'entendis une voix qui me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas resté à l'église pour me faire un berceau de votre cœur? Qu'aviez-vous à craindre, puisque j'étais avec vous?... Vous craignez lorsque vous êtes le plus en assurance. Les lis et les roses ne flétrissent point pour être entourés d'épines, et ils ne se meurtrissent que lorsque la main les touche. Bien loin, ils n'ont jamais plus d'ardeur que lorsqu'ils sont sur leurs tiges épineuses. Ah! ma fille, votre cœur ne me sera jamais plus agréable que lorsqu'il sera entouré de toutes ces épines, et qu'il n'en sera pas touché. C'est là où il me paraît plus odorant et plus beau. Allez, retournez vite entendre la messe, et me faites de votre cœur un berceau où je reposerai avec bien du plaisir... ».

Le Père de Bray vint charitablement au secours de la malheureuse et employa pour la guérir, tantôt la douceur et la persuasion, tantôt même une rigueur bienfaisante. Il la gronda sévèrement pour être allée soigner son voiturier, parce que l'intérêt se mêlait chez elle aux sentiments de charité; il lui imposa même une pénitence pour expier cette faute. Il approuva le remède héroïque de la carcasse de cheval, et cela parce que l'orgueil est le plus grand de tous les vices. Voyant que Jeanne semblait assez contente de ses lettres à son directeur, il lui répondit avec une brutalité affectée : « Vos lettres ne méritent que le feu... Elles sont trop méprisables pour être gardées, n'étant pleines que de rêveries et d'imaginations... ». Mais le plus ordinairement il cherchait à la réconforter; il lui conseillait de mépriser la tentation comme le voyageur méprise les aboiements des chiens qui hurlent sur son passage. Il lui citait l'inévitable exemple de saint Antoine, et, profitant de l'histoire de la fille pleureuse, « histoire qui paraîtra, disait-il, apocryphe à presque tout le monde », il débitait à Jeanne un sermon sur les tentations; aussi ses lettres étaient-elles comme un baume versé sur les plaies de la pauvre affligée.



Cette étonnante correspondance contient aussi des détails, trop peu nombreux malheureusement, sur les affaires du temps. Ce n'est pas, comme bien l'on pense, la solitaire qui cherche à connaître ce qui se passe à la ville ou à la cour : Loin de questionner son correspondant, elle témoigne au contraire à plusieurs reprises qu'elle ne veut rien savoir. Mais le curé de Châteaufort, qui fréquente la société la plus brillante, ne peut s'empêcher de donner de temps à autre quelques nouvelles et il veut avoir l'opinion de Jeanne sur tel ou tel, sur ceci ou sur cela. Pénétré d'admiration pour cette femme extraordinaire, il en vient de lui-même à renverser les rôles; c'est alors lui qui demande à être dirigé, et c'est elle qui donne des conseils et presque des ordres.

Le Père de Bray recommande assez souvent aux prières de la sainte les dévotes de son entourage, en particulier la maréchale de la Mothe et madame de Ventadour qu'il nomme sa

petite reine. Toutes ces dames connaissent Jeanne et la vénèrent : quelques-unes d'entre elles sont admises à entendre lire, mais à huis clos, des fragments de sa correspondance ; il en est même qui voudraient bien obtenir, comme le curé de Châteaufort, un crucifix de cormier sculpté dans la solitude des Rochers[1]. Jeanne, qui se sait aussi grande dame que pas une d'entre elles, le prend d'assez haut avec elles ; elle refuse de leur sculpter des crucifix. Des croix ! mais « Dieu leur en a donné une plus belle que celle que tous les hommes ensemble pourrait faire. Qu'elles étendent leurs bras toutes les fois qu'elles en souhaiteront, et qu'elles les tiennent un demi-quart d'heure étendus au pied du crucifix, songeant à la sainte passion de mon sauveur. Voilà la plus belle croix qu'on leur puisse donner. » Du moins, la solitaire prie volontiers pour elles, elle les a inscrites dans son *Recordare*. Quelquefois même, elle répond aux consultations que Luc de Bray lui demande à leur sujet. Voici une de ses réponses où l'on verra que cette femme supérieure aurait pu être comme madame Guyon, le chef d'un chœur de nobles dévotes :

Vous avez raison de bien aimer votre petite reine (la duchesse de Ventadour). Dieu m'a donné de la tendresse de cœur pour elle ; je la connais ; je l'ai vue aux Jésuites plusieurs fois ; j'y ai vu aussi madame d'Aumont, sa sœur. Ce sont deux créatures bien différentes, mais il ne m'appartient pas de les singulariser. Je souhaiterais seulement que madame d'Aumont fût bien conduite, et qu'elle ne conduisît pas. Elle deviendrait comme un saint Paul, si elle ne savait, comme lui qu'une seule chose, qui est J.-C. crucifié. Et si madame de la Ferté se pouvait porter à aimer une fois parfaitement Dieu et vouloir connaître les miséricordes qu'il lui a faites, ce serait une vraie Madeleine pénitente. Pour madame la maréchale, leur mère, c'est une dame d'un grand mérite. J'avais autrefois une de mes proches à la cour qui était sa bonne amie et son alliée. Pour madame de Ventadour, votre petite reine, c'est une âme qui a une grande envie d'aimer Dieu : mais son cœur est encore attaché à la créature...

Une fois en veine de diriger, la Solitaire se donne carrière et elle morigène le Père de Bray lui-même. Cet homme excellent ne se donnait pas un moment de relâche ; les quel-

1. Ce crucifix existe encore ; légué par Luc de Bray à madame de Maintenon, il est aujourd'hui en la possession de religieuses d'Amiens ; il est, dit-on, d'une exécution admirable. (Voir l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*.)

ques instants qu'il pouvait dérober aux fonctions de son ministère, il les consacrait à l'étude des mathématiques :

Vous vous tuez par le peu de repos que vous donnez à votre esprit et à votre corps, lui écrit Jeanne. Croyez votre pauvre sœur et servante, mon très cher Père, et quittez tous vos chiffres et vos nombres ; cela vous rompt la tête, vous use la santé, ne vous apporte rien pour le ciel... Puisque vous m'en demandez mon sentiment j'y trouve pour vous plus de perte de temps qu'autre chose. Ce n'est pas que cette lumière que Dieu vous a donnée dans la science des nombres ne vous puisse servir de récréation innocente, lorsque vous n'y intéressez jamais le particulier, et que vous ne lui direz rien qui puisse lui faire perdre la foi en Dieu, parlant seulement sur les événements du temps et du monde, sans rien assurer, mais seulement : cela pourra arriver ou n'être pas comme on le pense[1]. Et si, avec tout cela, mon très cher Père, il faut en user comme de la ciguë aux oisons, qui leur fait tourner la tête pour peu qu'ils en prennent trop.

Elle se prête volontiers à prier pour le roi, pour « notre bon roi », pour la paix », pour la cessation « de la misère du temps causée par la cherté du blé et l'accablement des maladies », mais elle ne se gêne pas pour juger sévèrement les conseillers du roi. « Tout ce qui l'approche, dit-elle, est presque tout corrompu autant en religion qu'en mœurs. »

Ce qui intéresse tout particulièrement la Solitaire des Rochers, ce sont les affaires religieuses de son temps. Chose étonnante, il n'est jamais question dans ses lettres ou dans celles du Père de Bray ni de Port-Royal ni du jansénisme, et cependant le bon Père avait des attaches jansénistes, et les copies de leurs lettres se sont conservées surtout dans les bibliothèques jansénistes. C'est le quiétisme qui préoccupe exclusivement, le directeur et sa pénitente.

Il semble que la doctrine du pur amour ne pouvait manquer de séduire une mystique, une visionnaire aussi exaltée que l'était Jeanne ; c'est le contraire qui est vrai : le quiétisme n'eut pas d'adversaire plus acharné ; Bossuet n'eut pas d'auxiliaire plus ardent, non seulement après la condamnation de 1699, mais dès le commencement de cette mémorable querelle.

Dans une lettre du 12 août 1693, le Père de Bray consul-

1. Il semblerait résulter de ce passage obscur que le Père de Bray s'adonnait à une sorte de divination, qu'il cherchait du moins à prédire l'avenir par les jeux du calcul des probabilités.

tait sa pénitente, devenue momentanément sa directrice, sur cette grave question.

Demandez à Dieu, je vous prie, lui disait-il, s'il est glorifié d'une dévotion qu'on appelle intérieure, sans agir ni prier. J'appréhende que cela ne devienne tôt ou tard semblable aux illuminés. Mandez-moi ce que le Seigneur vous en fera connaître.

Et Jeanne répondit par des considérations admirables sur la nature de l'oraison, et par des plaintes très vives contre les directeurs fanatiques, notamment contre un Père Guilloré jésuite, qu'elle avait eu le malheur de rencontrer jadis. Encouragé par cette réponse, le directeur lui demanda de dire encore « ce que le Seigneur lui ferait connaître » au sujet de livres composés par une femme « dont elle avait ouï parler dans le monde », par madame Guyon. Jeanne, dans sa réponse, parle avec force « sur la mauvaise dévotion du temps, qui est beaucoup plus grande qu'on ne pense ; qui se croit dévot en est bien éloigné ». Elle juge sévèrement l'amie de Fénelon, mais elle réprouve les rigueurs dont on use avec elle.

Je prie le Seigneur, dit-elle, que madame Guyon ne soit point dans une prison perpétuelle, mais qu'il l'éclaire par ses miséricordes infinies, et qu'elle puisse détromper tous ceux qu'elle avait jetés dans les ténèbres, et que tous les prélats ne portent point toutes leurs censures à ces grandes extrémités qui tuent et ne vivifient point...

Oh ! que je trouve qu'une femme et qu'une fille sont abusées quand elles se mettent en tête de prêcher et d'enseigner sur la dévotion, Jésus-Christ n'ayant donné aucune mission au sexe pendant qu'il a vécu sur la terre, pas même à sa sainte mère !

Les décisions de Jeanne étaient transmises par le Père de Bray à quelques-uns des ecclésiastiques engagés dans l'affaire du quiétisme. Le curé de Châteaufort voulut avoir son opinion sur Fénelon lui-même, et le 26 février 1697, — les dates ont ici une grande importance, — il lui écrivit :

Je vous dirai, ma chère fille, que monseigneur l'archevêque de Cambrai a fait un livre qu'il a intitulé *Maximes des Saints sur la vie intérieure,* qui fait bien du bruit. Les uns l'approuvent, les autres ne l'approuvent pas, et d'autres disent seulement qu'il aurait mieux fait de ne le point faire imprimer. Le voilà, je vous l'envoie ; lisez-le à vos heures de récréation, appliquez-vous-y, je vous en conjure et je vous l'ordonne; et je vous commande au nom de Dieu de m'en mander votre sentiment. Et quand vous l'aurez bien lu, vous me le renverrez,

si vous ne voulez pas le garder et qu'il vous soit inutile ; et vous m'en ferez un petit recueil à part de votre lettre.

Ce petit recueil a été fait : il contient une réfutation en règle de presque toutes les propositions avancées par Fénelon ; voici comment la Solitaire, au cours de ses lettres ordinaires, parle du livre et de l'auteur :

Je vous demande en grâce, écrit-elle le 15 novembre 1698, de ne me plus donner de pareils livres à lire... Vous ne sauriez croire les peines, les inquiétudes et les combats que ce méchant livre m'a causés. Je l'ai lu tout entier cinq fois, avec des peines les plus grandes du monde. Premièrement je croyais me tromper, ne croyant pas qu'il y eût tant de méchantes choses que j'y en avais trouvé. Je le relisais, je trouvais encore pis, et toutes les fois que j'y ai lu, j'y ai trouvé, au sens d'une pauvre pécheresse, de pire en pire. Cela m'a voulu donner du dédain pour vous, que vous, qui étiez mon père spirituel, vous m'envoyassiez une si méchante nourriture. Puis le teigneux (le diable) me voulait persuader que vous doutiez de moi, que vous me croyiez une fille déréglée dans ma foi et dans ma religion, et que vous m'envoyiez ce livre pour m'éprouver. D'un autre côté, j'ai été portée plusieurs fois à sortir de mon désert pour aller trouver ce prélat à Cambrai, lui porter son livre, le brûler devant lui, et lui faire voir le tort qu'il fait à l'Église et à ses enfants...

Voilà une condamnation en règle : elle est antérieure de six mois à celle du pape, et la femme qui l'a prononcée avait à sa disposition la *Bible*, l'*Imitation* et le *Bréviaire*.

Cette affaire occupa longtemps Jeanne, et la mit en relations, par l'intermédiaire du Père de Bray, avec un nouveau personnage, le docteur Pirot. Il y eut échange de vues entre lui et elle : l'humble solitaire, devenue malgré elle une sorte de Mère de l'Église, risquait fort d'être tentée à nouveau par le démon de l'orgueil. Mais elle avait alors même, au sein de ses rochers, bien d'autres causes de trouble et d'inquiétude.



C'était pour demeurer inconnue à tout l'univers que Jeanne s'était enfuie dans un désert ; mais elle ne réfléchissait pas aux difficultés inextricables de sa situation. Puisqu'elle allait régulièrement à l'église, elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention publique, soit par la bizarrerie de son accoutre-

ment, soit par son mutisme obstiné et par son affectation à fuir dès que l'office était fini, soit enfin par l'excès de sa ferveur et son exaltation, surtout les jours où elle communiait.

Le vieux curé auquel elle se confessait la prit en affection, et alla même jusqu'à lui offrir tout ce qu'il avait ; mais elle fit la révérence et refusa ; plus tard, il lui demanda des nouvelles du pays, la croyant tourière dans une abbaye du voisinage, et comme elle le priait de l'excuser, il se contenta de répliquer : « Vous êtes bien silencieuse ! Dieu vous a donné ce don au-dessus des autres femmes ; priez pour moi, ma fille ». Et Jeanne fit encore la révérence, et elle promit de ne pas l'oublier dans ses prières.

Un jour de 1er janvier, la tourière de l'abbaye de femmes dans laquelle Jeanne allait chercher son pain lui adressa au sortir de l'église le petit compliment que voici : « Dieu vous donne le bon an, servante de Dieu, vous n'êtes pas si idiote que vous le faites paraître ; je voudrais bien que vous voulussiez me faire part de votre dévotion, car elle me charme. » Jeanne refusa ; elle changea même de confesseur pour ne plus rencontrer sa tourière, et alla chez les moines de l'autre côté de sa forêt. Mais, là encore, on chercha à lier connaissance avec elle ; on lui dit qu'on la trouvait « maigre et bien atténuée » ; on lui offrit une place de servante dans une ferme.

Inquiète, elle se mit à explorer la contrée pour tâcher d'y découvrir un autre désert : accompagnée de son fidèle écureuil, elle finit par trouver quatre ou cinq demeures admirables, à trente ou quarante lieues des Rochers. L'une de ces retraites lui agréait particulièrement, parcequ'elle était située au fond d'un précipice ; le seul inconvénient, c'était la distance qui la séparait de son voiturier. Elle revint donc après trois semaines d'absence, ayant rencontré des ours et aussi des chrétiens, car elle avait vu deux solitaires, dont un, sur le territoire espagnol celui-là, qui était « vieux et blanc comme un cygne ». Décidée à changer de demeure si les Rochers n'étaient plus tenables, elle consulta son directeur ; il approuva en principe, mais défendit à sa pénitente de sortir du royaume : à moins de « mouvements extraordinaires », elle était tenue, disait-il, de rester dans sa patrie.

Un soir, elle rencontra deux hommes qui s'enfuirent en se

disant l'un à l'autre : « As-tu vu ce diable? ce fantôme? Il ne faut plus venir ici : cet esprit vient de ces grands rochers là-haut. » Une autre fois, elle s'aperçut qu'elle était suivie, et par qui? Par le bon curé. Mais elle le dépista et lui fit faire inutilement bien du chemin. Tout danger semblait conjuré ; bientôt même, la tourière importune étant allée dans un autre couvent, Jeanne put reparaître à la paroisse. Mais un jour, un dimanche « qu'il faisait très méchant », une veuve chrétienne qui se mettait auprès d'elle dans l'église, la pria de venir s'abriter chez elle. Jeanne entra « pour ne pas paraître ridicule, » mais elle sortit aussitôt, et crut n'avoir plus rien à craindre. Le Père de Bray, plus clairvoyant, la gronda pour être entrée chez cette veuve. « Vous n'auriez pas fait cela au commencement, lui dit-il ; il me paraît que vous vous relâchez. » En effet, la veuve qui la considérait comme une sainte la suivit certain dimanche de septembre et s'accrocha littéralement à la pauvre fille qui n'en pouvait mais. Elle exigea d'elle sa bénédiction, la contraignit d'entrer chez elle, et fit servir devant notre mangeuse de racines « de la soupe qui paraissait bonne, avec de la volaille et une rouelle de veau entre deux plats ». Jeanne refusa de toucher à ces mets succulents : elle accepta cependant « sa suffisance de bon pain, » et un verre d'eau. L'autre lui fit visiter sa maison et sa chapelle domestique, elle insista extraordinairement pour la garder ; elle lui déclara enfin qu'elle connaissait sa solitude, qu'elle, sa servante et les religieux de l'abbaye l'avaient découverte. En réalité, ils n'étaient allés qu'à ses premiers rochers, à son atelier de sculpture.

Jeanne versa des torrents de larmes, fit une neuvaine et crut entendre le céleste époux qui lui disait : « Quand on m'a voulu faire roi, j'ai fui dans les montagnes... fuis, ma fille, les honneurs du monde ! » Dès le lendemain, elle abandonnait les Rochers pour une autre solitude, à vingt-cinq ou trente lieues de là, à dix lieues de la frontière espagnole. Il fallut trois voyages pour opérer un déménagement complet ; le petit écureuil accompagna sa maîtresse qui ne marcha guère que la nuit. Cette nouvelle demeure était à trois lieues d'un couvent de religieux ermites ; les gens parlaient un tout autre langage, et Jeanne s'efforça de parler comme eux et de

prendre leur accent. Elle décrit ce paradis terrestre qu'elle nomme poétiquement l'abîme des ruisseaux.

Je suis dans ma jolie vallée où il y a un gros ruisseau qui tombe des rochers... Il y a encore dans cette petite vallée plus de fruit que là où j'étais. Je n'ai que deux demeures, dans un de mes rochers, exposées au soleil levant ; une petite hauteur d'où sort la meilleure eau du monde. Il faut descendre dans cette vallée de rochers en rochers ; c'est comme un abîme ; on ne saurait voir par où on y descend ; mes deux retraites seront fort jolies quand je les aurai appropriées... Il fait encore plus chaud ici que dans mes rochers ; j'y respire plus d'air ; les bois ne couvrent pas tant ma demeure autour de moi jusqu'à demi-quart de lieue. Mais pour y arriver il y a une lieue et demie durant de bois d'une épaisseur et d'une hauteur extraordinaires, et des rochers d'une prodigieuse grosseur; et pour arriver à la vallée, ou plutôt à mon abîme, il faut marcher de rochers en rochers. Il y a plusieurs cavernes d'où il sort plusieurs sortes d'animaux, et du fond de ce précipice, qui contient dans le fond comme environ demi-quart de lieue, il en sort beaucoup de serpents qui ne me font rien, et je ne leur dis rien, sinon que je convie toutes ces sortes d'animaux à louer le Seigneur avec moi. J'ai ce que je n'avais pas dans mes rochers, qui est beaucoup de miel sauvage dans ma petite vallée qui est toujours pleine de fleurs, et surtout de chèvrefeuille sauvage, fleuri en tout temps, par gros buissons, où on est à l'ombre dessous. C'est comme une forêt où il est comme impossible de trouver une personne.

Le régime de vie fut sensiblement le même. La solitaire mangeait un peu chaque jour, du moins au début, sauf les jours où elle communiait: elle reposait cinq heures par nuit; elle allait à la messe tantôt au couvent le plus proche, à trois lieues et demie de son abîme, tantôt à un petit ermitage distant d'une lieue et demie seulement. Sa plus grande affaire, c'étaient les voyages pour aller trouver son voiturier, à plus de vingt lieues de là. Ne pouvant répéter souvent de pareilles courses, elle prit une fois le parti d'attendre dans son ancienne demeure le retour du courrier; mais elle fut bien déçue : la veuve avait fini par découvrir la retraite véritable, et une des cellules était transformée en chapelle. Revenue à l'abîme des ruisseaux, elle y priait, elle y méditait, elle y travaillait de ses mains comme aux Rochers; les visions, les apparitions de démons, les hallucinations, les extases enfin n'étaient pas moins fréquentes ; les tentations n'étaient pas moindres, les

mortifications n'étaient ni moins rudes ni moins bizarres. Elle entreprit un jour, pour se punir d'avoir eu quelques pensées d'orgueil, de se travestir en mascarade, en carême prenant, et de sortir ainsi afin d'exciter par ses folies les enfants à la battre et les chiens à la mordre ; elle s'était mise en route accoutrée de la sorte ; mais l'Esprit suprême la fit rentrer dans son désert. Une autre fois, elle fit quelque chose de plus extraordinaire encore ; elle alla décrocher du gibet voisin le squelette d'une femme pendue pour vol, et résolut de se l'attacher au cou toutes les fois que l'orgueil viendrait la troubler.

Le bon directeur, informé de tout avec la plus parfaite sincérité, approuva le changement de résidence, continua à prodiguer les encouragements et les conseils et à se tenir sur la plus grande réserve au sujet des choses extraordinaires. Parlant du squelette de pendue, il se contenta de faire observer que c'était une grave imprudence de le garder, et que Jeanne pourrait être accusée de meurtre si jamais on le trouvait dans sa grotte. Il craignait pour elle le voisinage des serpents, et plus encore celui des ermites qui habitaient dans ces parages ; il défendit à sa pénitente de s'occuper d'eux, de leur parler sous quelque prétexte que ce fût.

Cependant, il s'opérait, et le Père de Bray s'en apercevait, un changement dans l'esprit de la solitaire ; la vie purement contemplative semblait n'être plus aussi complètement son fait : elle avait un besoin d'activité physique, un désir de changer de place et de voir du pays qu'elle ne se connaissait pas auparavant. En avril 1698, elle demanda la permission d'aller faire un pèlerinage à Notre-Dame de Monserrat, en Espagne, à sept lieues de Barcelone. Le Père de Bray octroya la permission demandée, et le pèlerinage eut lieu en octobre ; il ne dura pas moins de quatre semaines.

Jeanne a raconté ce voyage, qu'elle fit en véritable pèlerine, c'est-à-dire en mendiante. Le diable lui apparut trois ou quatre fois sous forme de fille, de faux pèlerins, de fausse religieuse, d'hommes qui la battirent à outrance ; elle fut traitée de folle et chassée d'une église où elle venait de communier ; une femme qui lui avait accordé l'hospitalité dans une étable à chèvres la roua de coups en l'accusant de téter ses chèvres durant la nuit ; des filles dévotes l'admirent à

prendre part à de véritables conférences qu'elles organisaient chez elles. La solitaire parla, pour obéir à l'ordre formel de l'Esprit suprême, sur la communion fréquente, et l'une de ses auditrices jugea qu'elle avait parlé « comme un ange ». Durant trois semaines elle mangea, dit-elle, cinq fois en tout, et chaque fois un peu de fruit et des racines crues ; mais par exemple elle buvait chaque jour une fois. De retour dans sa solitude, elle finit même par ne plus manger que trois ou quatre fois par semaine, des racines crues et du miel sauvage.

Le Père de Bray avait cru, lorsqu'il avait donné l'autorisation, qu'il s'agissait d'une simple neuvaine ; il répondit à la relation du pèlerinage de Montserrat, mais avec moins d'enthousiasme que ne l'espérait sans doute la solitaire :

Je vais présentement, écrit-il, vous dire mon sentiment sur votre voyage de Montserrat, où je prie Dieu de tout mon cœur que l'ennui du désert ou la curiosité n'aient point eu de part... Défiez-vous de vous-même, car s'il y a la moindre chose de tout cela qui ait fait la moindre émotion à votre âme, le désert vous sera bientôt à charge, la solitude n'ayant rien de médiocre : ni bien, ni mal, ni grâce, ni péché, ni plaisir, ni déplaisir. C'est un paradis ou un enfer, il n'y a point de milieu.

Cette lettre, où le Père de Bray alléguait l'exemple de Loth, qui « était un saint au milieu de l'infâme Sodome, et qui devint incestueux dans la solitude », mit plus de six mois à faire le chemin. Ce temps parut bien long à la pauvre Jeanne ; elle ne savait plus que penser. Aussi écrivit-elle pour demander humblement à son « très cher Père » qu'il eût pitié d'elle.

Songez, lui disait-elle, que je n'ai que vous, et que je ne puis m'ouvrir qu'à vous. Ou vous me connaissez méchante, ou visionnaire, ou une pauvre fille hébétée. Si je suis méchante ou visionnaire, vous ne sauriez trop tôt me tirer de ce précipice par vos bons conseils et saintes instructions. Si vous me croyez folle ou hébétée, ayez de la charité pour moi.

La lettre tant désirée arriva enfin, et Jeanne, heureuse de la recevoir, ne sentit pas ou ne voulut pas sentir la dureté des reproches qui lui étaient adressés. Elle répondit tranquillement qu'elle n'avait entrepris le pèlerinage de Montserrat « ni par inquiétude ni par ennui de sa solitude ». Elle ajouta

qu'elle comptait finir ses jours dans son désert, qui était présentement à ses yeux un paradis terrestre.

Cependant Jeanne fut bientôt reprise du désir de voyager. Dans sa dix-neuvième lettre, datée du 11 septembre 1699, elle demandait la permission d'aller à Rome pour le jubilé de l'année 1700.

Il me prend, disait-elle, de forts mouvements d'aller à Rome passer une partie de l'année sainte; si vous me le permettez, j'irai; sinon je demeurerai. J'ai assez de force pour faire le voyage, mais j'ai quelque chose qui me retient, qui me dit intérieurement que ce voyage n'est point conforme à mon état, ni à celui d'une fille de marcher si loin toute seule...

Le Père de Bray reçut cette lettre et se mit en devoir d'y répondre. Comme toujours il suivit pas à pas le texte de Jeanne, et parla successivement du quiétisme, de M. Pirot qu'il lui proposait pour directeur si lui-même venait à mourir, etc. Il réservait pour la fin sa réponse au sujet du voyage de Rome; mais sa lettre, commencée le 4 décembre, ne fut point achevée. Le curé de Châteaufort tomba de nouveau malade, et huit jours plus tard, le 12 décembre, il était enseveli dans son église; son épitaphe est actuellement au presbytère de Magny-les-Hameaux.

Que devint la pauvre Jeanne? Nul ne saurait le dire au juste, et cette histoire si romanesque n'a même pas de conclusion. Il est probable que dame Euphémie fit parvenir à l'abîme des ruisseaux l'annonce de la funeste nouvelle, et les relations manuscrites nous apprennent en deux lignes que la Solitaire « craignant d'être reconnue et approfondie », se résolut à faire le voyage de Rome. « On croit, disent ces mêmes relations, qu'elle mourut à Trente, en Italie », sans doute dans le courant de l'année 1700. Et ainsi finit l'histoire du plus singulier peut-être de tous les personnages qui vécurent au XVII[e] siècle, de cette inconnue qui s'appelait sans doute Jeanne-Marguerite de Caylus.

A. GAZIER

MA DÉFENSE

On me demande de dire tout ce que je sais de Petrachevsky et de ceux qui fréquentaient ses soirées du vendredi; c'est-à-dire qu'on me demande une déposition de faits, et mon opinion sur ces faits. En comparant les questions d'aujourd'hui avec celles du premier interrogatoire, je conclus qu'on exige de moi une réponse exacte sur les points suivants :

1° Quel est le caractère de Petrachevsky, et comme homme en général, et comme homme politique en particulier?

2° Qu'est-ce qui se passait chez Petrachevsky, pendant les soirées auxquelles j'ai assisté, et quelle est mon opinion sur ces soirées?

1. Le 22 avril 1849, la police de Pétersbourg arrêta vingt-trois jeunes hommes réunis au domicile de l'un d'eux, Petrachevsky. Ils étaient accusés d'avoir tenu des propos révolutionnaires, d'avoir discuté entre eux les trois questions de la liberté de la presse, de l'affranchissement des serfs, et de la réforme judiciaire. Parmi eux se trouvait Dostoievsky, alors âgé de vingt-sept ans. La défense qu'il écrivit pour lui-même, et dont nous donnons ici la traduction, a été extraite des archives de l'ancienne *troisième section*, et communiquée à madame Hoffmann, qui en a publié le texte dans les *Birjevya Vedomosti* des 8, 9 et 10 août 1898 (20, 21 et 22 août de notre style). — On sait que Dostoievsky fut condamné à mort avec ses vingt-deux compagnons. La commutation de peine leur fut annoncée sur le champ d'exécution; Dostoievsky partit pour les travaux forcés, pour la « Maison des Morts ».

3e N'y avait-il pas, au cénacle réuni chez Petrachevsky, un but caché? Petrachevsky lui-même était-il un homme dangereux pour la société ; et à quel point l'était-il?



Je n'ai jamais été en relations intimes avec Petrachevsky, bien que je fréquentasse ses soirées du vendredi, et que lui, à son tour, vînt me voir. C'était pour moi une simple connaissance, qui ne m'intéressait pas outre mesure : car ni nos caractères, ni, souvent, nos opinions ne s'accordaient. Aussi n'ai-je entretenu mes relations avec Petrachevsky que dans la mesure où l'exigeait la politesse ; c'est-à-dire que j'allais le voir une fois par mois, parfois même plus rarement. Mais je n'avais aucune raison de cesser complètement de le voir ; il m'amusait même d'aller de temps en temps à ses vendredis.

Certaines excentricités, certaines singularités dans le caractère de Petrachevsky me frappèrent dès l'abord ; aussi nos relations prirent-elles naissance de ce qu'à la première entrevue il avait piqué ma curiosité. Je ne le voyais pourtant pas souvent : il m'est arrivé de ne pas le voir pendant des six mois entiers. L'hiver passé, à partir du mois de septembre, je ne suis allé chez lui que huit fois. Nous ne nous sommes jamais rapprochés l'un de l'autre, et je crois que, pendant toute la durée de nos relations, nous n'avons jamais causé plus d'une demi-heure en tête à tête. J'ai même positivement remarqué qu'en venant me voir, lui aussi ne faisait que remplir un devoir de politesse, et qu'un entretien prolongé avec moi le fatiguait. De mon côté, il en était de même, puisque, je le répète, nous n'avions de points de contact ni dans notre manière de voir, ni dans nos caractères. Tous les deux, nous avons toujours évité de causer longtemps ensemble, car, autrement, dès le sixième mot, nous nous serions disputés, ce que nous n'aimions ni l'un ni l'autre. Il me semble que nos impressions réciproques étaient les mêmes ; du moins, je sais que j'allais souvent à ses soirées bien moins à cause de lui-même ou de ses « vendredis », que pour y rencontrer certaines gens qui me plaisaient, mais que je voyais rarement, bien que je fusse en relations avec eux.

D'ailleurs, j'ai toujours estimé en Petrachevsky l'homme honnête et noble.

Bien des gens, presque tous ceux qui le connaissent ou ont entendu parler de lui, parlent de ses excentricités et de ses bizarreries ; on le juge même là-dessus. J'ai souvent eu l'occasion d'entendre dire que Petrachevsky avait plus d'esprit que de raison ; et, en effet, il est bien difficile de s'expliquer telles de ses bizarreries. Parfois quand, le rencontrant dans la rue, on lui demandait où il allait, ce qu'il voulait, il répondait d'une drôle de façon, vous parlait de quelque projet étrange qu'il allait exécuter, de telle sorte qu'on ne savait plus que penser du projet, ni de Petrachevsky lui-même. Pour une affaire quelconque, sans aucune importance, il faisait parfois du bruit comme s'il se fût agi de toute sa fortune ; une autre fois, il courait trouver quelqu'un pour une petite minute, afin de terminer quelque « petite affaire de rien du tout », et au bout de deux ans la « petite affaire » n'était pas encore terminée. C'est un homme qui sans cesse se crée quelque besogne, et qui est perpétuellement en mouvement, perpétuellement occupé par quelque chose. Il lit beaucoup ; il fait très grand cas du système de Fourier, qu'il s'est approprié jusqu'en ses moindres détails. En dehors de cela, il étudie surtout la législation. — Voilà tout ce que je sais sur lui comme homme privé ; les données sont trop insuffisantes pour qu'on se forme, d'après elles, une idée complète d'un tel caractère, trop insuffisantes parce que, je le répète encore, je ne me suis jamais trouvé en relations proches avec lui.

Il serait difficile de prétendre que Petrachevsky, comme personnage politique, se soit tenu à un système déterminé, qu'il ait eu une manière de voir fixe en matière politique. J'ai remarqué chez lui uniquement un système logique, qui d'ailleurs n'appartenait pas à lui, mais à Fourier. Il me semble que c'est précisément Fourier qui l'a empêché de se poser avec indépendance en face des choses. En somme, je puis dire sans restriction que Petrachevsky est loin d'admettre qu'une application immédiate du système de Fourier à notre organisation sociale soit possible ; j'en ai toujours été convaincu.



La société qui se réunissait aux vendredis de Petrachevsky se composait exclusivement de ses amis ou d'anciennes connaissances, je le suppose du moins. De temps en temps, cependant, parurent de nouvelles figures; mais, autant que j'ai pu l'observer, c'était rare. De tous ces gens, je n'en connais de près que bien peu; il y en a que je ne connais que pour avoir, trois ou quatre fois par an, causé avec eux. Plusieurs des habitués de Petrachevsky me sont tout à fait étrangers, bien que je les aie rencontrés aux vendredis pendant un an ou deux. Pourtant, sans bien connaître tout ce monde, j'ai pu apprendre quelques-unes de leurs opinions. Toutes ces opinions, dans leur ensemble, forment un chaos absolu, les unes s'opposant aux autres. Je n'ai trouvé dans la société de Petrachevsky aucune unité, aucune direction, aucun but commun. On peut affirmer absolument qu'il n'y avait pas trois de ses membres à tomber d'accord sur un seul point, sur n'importe laquelle des questions favorites. C'était la cause de grands débats, de disputes perpétuelles, d'un éternel dissentiment. Moi aussi, j'ai pris part à quelques-uns de ces débats.

Mais avant d'expliquer pour quelle raison j'ai participé à ces discussions et à quels sujets j'ai principalement touché, il m'est indispensable de dire quelques mots sur ce dont on m'accuse.

Je suis inculpé simplement d'avoir pris part aux délibérations générales chez Petrachevsky, d'y avoir parlé en libéral et en libre-penseur, et d'y avoir, enfin, lu la lettre de Belinsky à Gogol. Je l'avoue de bonne foi, jusqu'à présent il m'a été extrêmement difficile de définir les mots « libre-penseur » et « libéral ». Qu'entend-on par ces vocables? Un homme qui dit des choses contraires aux lois? Mais j'ai vu des gens pour qui « dire des choses contraires aux lois » signifie, s'ils veulent bien l'avouer, qu'ils ont mal à la tête, et j'en sais d'autres capables de débiter aux carrefours tout ce que le moulin de leur langue peut moudre. Qui a vu mon âme? Qui possède la mesure de la trahison, de la

mauvaise influence, de l'instigation dont on m'accuse? Sur quelle échelle cette mesure est-elle prise? On juge peut-être d'après quelques paroles par moi prononcées chez Petrachevsky. Or j'y ai parlé trois fois : deux fois sur la littérature, et une fois sur un sujet qui n'a rien de commun avec la politique, sur « la personnalité et l'égoïsme humain ». Je ne me souviens pas qu'il y ait eu dans mes paroles quelque nuance politique ou libérale. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait connaître mes pensées chez Petrachevsky, de m'être montré là tel que je suis. Cependant, je me connais moi-même, et, si l'accusation contre moi est fondée sur quelques paroles saisies au vol et tracées sur un chiffon de papier, alors je ne la crains point, — bien que de toutes les accusations celle-ci soit la plus dangereuse; car il n'y a rien qui gâte plus les affaires, qui les embrouille davantage et qui soit plus injuste que de telles paroles, notées à la hâte, et qui se sont échappées Dieu sait d'où. De telles paroles, qui se rapportent à Dieu sait quoi, sont saisies au vol, comprises au vol aussi, ou le plus souvent nullement comprises. Mais, je le répète, je me connais moi-même, et par conséquent je ne crains point pareille accusation.

Oui, si « libéralisme » et « libre-pensée » est la même chose que désirer le mieux, alors je suis, peut-être en ce sens, libre-penseur. Je le suis alors autant que tout homme qui, au fond de son cœur, se sent le droit d'être citoyen, parce qu'il porte dans son cœur l'amour de la patrie et la conscience que jamais, en rien, il ne lui nuira.

Mais ce désir du mieux se rapportait-il au possible ou à l'impossible? Qu'on m'accuse d'avoir voulu le changement, la destruction par des moyens violents, révolutionnaires, par l'instigation à la méchanceté et à la haine[1] . . . . . .

. . . .

Mais pourquoi avons-nous imprimé ce caractère-là à toutes choses, si bien qu'une parole ouverte et prononcée à voix haute, qui en quelque façon ressemble à une opinion, et qui a été dite sans équivoque, est regardée comme une chose rare et excentrique? Je suis d'avis que, pour nous-mêmes, beaucoup

1. Ici, dans le texte publié, quelques lignes sont supprimées.

mieux vaudrait être plus sincères. Ce m'a toujours été une peine de voir que nous avons, pour ainsi dire, une peur instinctive de quelque chose; que, par exemple, quand nous sommes réunis en grand nombre dans un lieu public, nous nous regardons avec méfiance les uns les autres, nous nous dévisageons d'un air sombre et louche, ayant toujours des soupçons envers quelqu'un. Quand, par exemple, quelqu'un voudra parler politique, il baissera nécessairement la voix en prenant un air mystérieux, bien que des idées républicaines soient aussi loin de lui que la France elle-même. On dira qu'il vaut mieux qu'on ne crie pas ces choses sur nos places. Sans doute, et personne n'y trouvera rien à redire; mais un silence exagéré, une crainte démesurée jettent un coloris sombre sur notre vie journalière; grâce à lui, tout apparaît sous une lumière éteinte et disgracieuse, et le plus désolant, c'est que ce coloris est faux, que toute cette crainte est mal fondée et vaine (je le crois profondément!), que toutes ces appréhensions sont purement fictives, et que nous nous tourmentons inutilement par notre cachotterie et notre méfiance. Or, grâce à cette situation tendue, il y a souvent beaucoup de bruit pour rien : la parole la plus ordinaire, mais prononcée d'une manière retentissante, gagne beaucoup plus d'importance, et le fait même, grâce à son caractère insolite, prend des proportions colossales, et est injustement attribué à d'autres causes, extraordinaires celles-ci et non réelles.

J'ai toujours été d'avis qu'une conviction consciente est meilleure et plus solide qu'une conviction inconsciente qui, étant instable, chancelle et tombe au premier souffle du vent, tandis que la conscience ne dégénère pas, ni ne s'interrompt quand on se tait. Nous quittons la voie de la communauté, nous nous morcelons en petits cercles, nous nous étiolons dans l'isolement. Et à qui la faute de tout cela? A nous, à nous-mêmes, à personne d'autre — j'en ai toujours été convaincu...

Bien qu'ayant renvoyé à nos conversations, comme pouvant donner un exemple de ma manière de voir, je suis pourtant loin d'être ce qu'on appelle un parleur; tous ceux qui me connaissent le confirmeront. Je n'aime pas parler longue-

ment et à haute voix, même quand je suis avec mes amis, qui d'ailleurs sont bien peu nombreux. Devant le monde, je parle encore moins, de sorte qu'on m'a fait la réputation d'un homme taciturne, laconique et insociable. J'ai peu d'amis; la moitié de mon temps est prise par le travail qui me nourrit; l'autre moitié appartient à ma maladie : des accès d'hypocondrie qui depuis trois ans me font souffrir. A peine me reste-t-il quelque loisir pour lire et apprendre ce qui se passe dans le monde; par conséquent je n'ai qu'excessivement peu de temps pour mes amis. Si cependant, dans la note présente, je proteste contre le système du silence général, contre ce véritable jeu de cache-cache, c'est pour faire connaître mon opinion et non pour me défendre.

En somme, de quoi m'accuse-t-on? On m'accuse de m'être prononcé sur la politique, sur l'Occident, sur la censure, etc. Mais, qui ne parle de ces questions, à notre époque, qui du moins n'y pense? A quoi donc me sert-il de m'être instruit, pourquoi les études ont-elles éveillé en moi la curiosité des choses, si je ne dois pas avoir le droit d'émettre mes opinions personnelles ou de protester contre une opinion différente dont l'autorité a été établie par avance?

Dans l'Occident se passent des choses terribles; il s'y joue un drame plein d'horreur. Des siècles d'ancien ordre de choses se fêlent et tombent en ruine. Les soutiens les plus importants de la société menacent de s'écrouler, entraînant dans leur chute le peuple entier. Journellement, trente-six millions d'hommes mettent sur une carte tout leur avenir, leurs biens, leur existence et celle de leurs enfants! Ce tableau n'est-il pas fait pour éveiller l'attention, l'intérêt, la curiosité? N'est-il pas fait pour émouvoir profondément l'âme? Il s'agit du pays qui nous a donné la science, l'instruction, la civilisation européenne. Un tel spectacle est une leçon! Enfin, c'est là de l'histoire, et l'histoire est la science qui a pour objet l'avenir. Peut-on après tout cela nous faire un crime, à nous qui avons reçu une certaine instruction, chez qui on a éveillé la soif du savoir et de la lumière, — peut-on, dis-je, nous faire un crime de ce que nous trouvons de l'intérêt à parler de l'Occident et des événements politiques; de ce que nous lisons les nouveaux livres; de ce que nous suivons le mouve-

ment de l'Occident, et l'étudions le plus possible? Suis-je coupable parce que j'envisage d'une façon sérieuse la crise qui déchire la malheureuse France et la précipite dans le deuil; parce que j'admets peut-être que cette crise historique est un état passager, mais inévitable (qui peut en juger actuellement?) dans la vie de ce peuple, — et qui enfin le mène à un meilleur avenir?

Mon libéralisme au sujet de l'Occident et de la révolution n'a jamais dépassé ces pensées-ci ou d'autres pareilles. Si j'ai parlé de la révolution de France, si je me suis permis de juger les événements actuels, s'ensuit-il que je sois libre-penseur, que je nourrisse des idées révolutionnaires et que, adversaire de l'autocratie, je tâche de la miner par la base? Point du tout! Pour moi, il n'y a jamais eu rien de plus insensé que l'idée d'un gouvernement républicain en Russie. Tous mes amis me connaissent cette opinion-là. Une pareille inculpation démentirait toutes mes convictions, toute mon éducation. On pourrait tout au plus dire que je justifie la révolution en Occident, que je reconnais l'inévitabilité historique de la crise qui s'est produite, pour cette raison que là-bas, pendant des siècles, pendant plus de dix siècles, a duré la lutte de la société contre le pouvoir qui, grâce à ses conquêtes, sa violence, ses oppressions, s'est établi dans le domaine cultivé par autrui. Mais chez nous? Notre pays ne s'est pas développé comme l'Occident; les preuves en sont: 1° l'abaissement de la Russie devant la puissance tatare, à la suite de l'affaiblissement et du morcellement du pouvoir; 2° le désarroi de la république de Novgorod, d'une république qui s'est efforcée de se maintenir pendant quelques siècles sur le sol russe; 3° enfin la délivrance de la Russie, à deux reprises, par la force du pouvoir, par la force de l'autocratie. La première fois, ce fut à l'époque de l'expulsion des Tatares; la seconde fois, ce fut lors des réformes de Pierre le Grand. Seule, sa chaleureuse foi d'enfant en son grand guide put donner alors à la Russie la force de supporter un revirement si brusque vers une vie nouvelle.

Qui donc songe à la république?... Je ne crois pas qu'il y ait en Russie des partisans d'un soulèvement russe. Je pourrais citer une foule d'exemples qui, bien que datant de long-

temps, sont encore dans toutes les mémoires. Enfin, je me souviens maintenant de mes propres paroles, que j'ai souvent répétées: Tout ce qu'il y a eu de bien en Russie, depuis Pierre le Grand, ai-je dit, est allé de haut en bas, du trône au peuple; d'en bas, au contraire, rien n'est monté à la surface qu'égoïsme et grossièreté. — C'est là mon opinion, comme le savent presque tous ceux qui me connaissent.



J'ai parlé de la censure et de sa sévérité excessive à notre époque; j'ai exprimé mes regrets à ce sujet, parce que je sentais qu'il y avait là un malentendu qui a fini par créer à la littérature une situation pénible et tendue. Il m'a été douloureux de voir l'état des gens de lettres près d'être supprimé, et cela grâce à la méfiance de la censure; car celle-ci considère le littérateur, même avant qu'il ait écrit quelque chose, comme un ennemi du pouvoir souverain, et se dispose d'avance à mutiler son manuscrit avec une prévention évidente. Il est bien triste d'apprendre que nos ouvrages sont interdits, non parce qu'on y trouve quelque tendance libérale, quelque chose qui ressemble à de la « libre-pensée », mais parce que, par exemple, le conte ou le roman se termine d'une façon trop triste, parce qu'il s'y déroule un drame trop sombre, — sans cependant qu'aucun rouage de la société y soit attaqué, ou sa valeur mise en doute, et bien que le conflit dramatique naisse de causes tout extérieures. Qu'on examine tout ce que j'ai écrit, ce qui est imprimé et ce qui ne l'est pas; qu'on lise ensuite les manuscrits de mes œuvres imprimées — ainsi on les connaîtra telles qu'elles étaient avant de passer par la censure —: je défie qu'on y trouve un seul mot dirigé contre la moralité ou contre l'ordre établi. Néanmoins, j'ai été, de la part de la censure, frappé d'une pareille interdiction, et uniquement pour la raison que le tableau que j'avais ébauché était peint de couleurs trop sombres...

S'ils se représentaient seulement combien est triste la position de l'auteur d'un ouvrage interdit! Il se trouve face à face avec la menace de rester sans pain pendant trois mois,

— ou pis encore, puisque c'est le travail qui lui procure ses moyens d'existence. Eh bien, malgré toutes les privations, malgré ma tristesse, mon désespoir même, — car il est insupportable, question d'argent mise à part, de voir une œuvre qu'on aime, à laquelle on a consacré son travail, sa santé, les meilleures forces de son âme, de voir une telle œuvre arrêtée par suite d'un malentendu, par seule méfiance : — dans mes privations, dis-je, dans ma tristesse désespérée, j'ai été obligé de trouver des heures gaies pour préparer des travaux littéraires à couleurs gaies, éclatantes et plaisantes... Et il a fallu écrire quand même, parce qu'il fallait vivre !... Eh bien, si je ne me suis pas tu là-dessus, si je me suis un peu plaint (et je me suis plaint si peu !), ai-je par là manifesté une « tendance libérale » ? Au sujet de quoi, à proprement parler, me suis-je plaint ? Au sujet d'un *malentendu !* J'ai protesté de toutes mes forces contre ce malentendu ; j'ai démontré que tout écrivain est d'avance matière à soupçons, qu'on se conduit envers lui avec une méfiance déraisonnable ; j'ai démontré aussi que les écrivains eux-mêmes ne font rien pour abolir ce malentendu pernicieux, — pernicieux, parce que de telles conditions sont extrêmement pénibles pour la littérature. Des branches entières de l'art sont condamnées à disparaître ; la satire, la tragédie, ne sont plus possibles dans ces conditions : avec la sévérité de la censure actuelle, les Griboïedov[1], les Von Vizine[2] ne sauraient exister.

Comment faut-il faire pour se réserver actuellement sa petite part de liberté ? Le censeur voit surtout une insinuation, il suppose qu'au fond de chaque ouvrage se cache quelque trait mordant dirigé contre certain personnage ou contre le régime. Il m'est arrivé parfois d'oublier le chagrin que me causaient ces exagérations de la censure, pour rire de bon cœur en voyant le censeur trouver dans mes écrits ou dans ceux d'autres auteurs des choses nuisibles à la société et inadmissibles dans la presse. J'ai ri, parce que de pareils soupçons ne pouvaient venir qu'à l'esprit d'un censeur. Dans la phrase

1. Alexandre Serguciévitch Griboïedov (1794-1829) est l'auteur de la comédie : *Le malheur d'avoir de l'esprit.* (Traduction française de A. Legrelle, 1885.)

2. Denis Ivanovitch Von Vizine (1744-1792) ; ses comédies les plus célèbres sont *Le Brigadier* et *Le Mineur* (Nedorosl).

la plus innocente, la plus pure, on cherche un sens criminel; puis, on s'acharne là-dessus, de toutes ses forces intellectuelles, comme s'il s'agissait d'une idée éternelle et immuable. Et pourtant, c'est le censeur lui-même qui crée l'idée criminelle: c'est lui qui, flottant entre l'effroi et la défiance, la revêt, dans son imagination, de chair et d'os, et la peint de couleurs terribles et qui jamais n'ont existé, jusqu'à ce qu'enfin il réussisse à détruire ce fantoche, son œuvre, et, avec lui, l'innocente cause de son effroi, la phrase irréprochable de l'auteur.

En supprimant du livre les vices et les passages tristes, on s'imagine supprimer aussi pour le lecteur les vices réels et les côtés tristes de la vie. Non! quand même un écrivain tâcherait de cacher systématiquement les tristes côtés de la vie, il n'y réussirait point : au contraire, il éveillerait chez le lecteur le soupçon qu'il n'est pas sincère, qu'il n'est pas juste. Mais est-il donc possible de peindre exclusivement en couleurs claires? Comment ferait-on ressortir la partie éclairée d'un tableau, s'il n'y avait pas de fond sombre? Peut-on imaginer un tableau où il n'y ait pas à la fois de la lumière et des ombres? Nous ne percevons la lumière que parce qu'il y a des ombres. On nous dit de décrire seulement les supériorités et les vertus: mais nous ne pouvons point connaître la vertu sans le vice: les notions du bien et du mal elles-mêmes existent parce que le bien et le mal ont toujours existé simultanément. Dès que je mets en scène la grossièreté ou le vice, le censeur se défie, convaincu que j'en vais étendre l'application à tout et à tous sans exception. Et pourtant, je ne suis point avide de décrire le vice et le côté sombre de la vie: et Dieu sait si l'un et l'autre me sont désagréables.

Au reste, ce qui m'occupe, c'est uniquement l'intérêt de l'art. Je me suis convaincu qu'entre la littérature et la censure persiste un malentendu (un malentendu seulement, rien de plus!): je m'en suis plaint, j'ai supplié à plusieurs reprises qu'on l'abolît le plus promptement possible, parce que j'aime la littérature, parce que je ne puis ne pas m'intéresser à elle, parce que je vois en elle l'expression de la vie d'un peuple, le miroir de la société humaine. En même temps que la culture et que la civilisation,

apparaissent des idées nouvelles qui ont besoin d'être formulées, d'être nommées d'un nom russe, pour pouvoir passer dans le peuple. Le peuple, dans notre cas, ne peut pas leur donner ce nom, parce que la civilisation ne vient pas de lui, mais d'en haut. Une idée nouvelle ne peut être nommée que par la société qui a emprunté sa civilisation à un autre peuple par cette couche, par cette classe de la société qui, elle-même, a grandi dans ces idées. Qui est-ce qui coule les idées nouvelles dans une forme accessible au peuple? Qui, je vous le demande, sinon la littérature? Sans elle, la réforme de Pierre le Grand n'eût pas pu être si facilement adoptée par le peuple, qui n'eût même pas su comprendre ce qu'on lui demandait. Dans quel état se trouvait la langue russe à l'époque de Pierre le Grand? Moitié russe, moitié allemande, puisque des habitudes, des notions, des coutumes allemandes constituaient la moitié de la vie russe. Pourtant le peuple russe ne parle pas allemand, et l'apparition de Lomonossov[1] n'est pas un jeu du hasard.

Une société ne peut exister sans littérature; voyant donc que la nôtre allait être étouffée, j'ai répété ce que j'avais déjà dit plus de dix fois : que le malentendu qui s'est dressé entre la littérature et la censure me troublait et me tourmentait. A ce sujet j'ai pris la parole, mais je n'ai jamais parlé d'une ligue, d'une coalition pour extirper ce malentendu ; je n'ai jamais poussé à la révolte aucune personne de mon entourage, *car je suis un homme croyant*. D'ailleurs je ne me suis entretenu de tout cela qu'avec mes amis les plus proches, avec mes confrères en littérature. Est-ce là du « libéralisme » coupable?



On m'accuse d'avoir, un soir, chez Petrachevsky, lu l'article intitulé : « La correspondance de Belinsky et de Gogol[2] ». Eh

1. Mikhaïl Vassiliévitch Lomonossov, savant et poète (1711-1765). Son grand mérite est d'avoir fondé ou plutôt développé les théories sur la prosodie et le rythme du vers russe.

2. La célèbre lettre de Belinsky à Gogol est de 1846 ; l'auteur y exprimait en toute franchise son indignation contre la situation littéraire et politique en Russie. Interdite par la censure, la lettre fut répandue en d'innombrables copies manuscrites. Jusqu'à nos jours, la publication en est demeurée interdite.

bien oui, j'ai lu l'article ! Mais celui qui m'a dénoncé pourrait-il nous dire duquel des deux correspondants j'ai pris le parti ? Qu'il se rappelle bien s'il y a eu, dans ma manière de voir (que d'ailleurs je n'ai pas fait connaître), dans mes intentions, dans mes gestes enfin, quelque chose qui pût prouver mes sympathies pour l'un ou l'autre ? Certes, il ne le pourra pas ! La lettre de Belinsky est écrite d'une façon trop bizarre pour mériter les sympathies de qui que ce soit ; les violences repoussent les cœurs au lieu de les attirer, et toute la lettre est pleine de violences et de bile. Enfin, elle est une affirmation sans preuves, défaut dont Belinsky n'a jamais pu se défaire dans ses articles de critique, et qui a augmenté à mesure que la maladie épuisait ses forces physiques et mentales. La lettre en question fut écrite quelques années avant sa mort, pendant son séjour à l'étranger. Autrefois, j'ai assez bien connu Belinsky ; l'homme en lui était des meilleurs, mais le mal qui l'a brisé a aussi brisé l'homme en lui ; il l'a rendu cruel, il l'a aigri, il a rempli son cœur de fiel. Son imagination exaspérée et maladive, en poussant tout à des proportions gigantesques, ne lui montrait que des choses qu'il était seul capable de voir. Des défauts, des erreurs apparurent en lui, dont il n'y avait pas trace auparavant ; entre autres se manifesta un amour-propre susceptible et irritable à l'excès. Il appartenait comme collaborateur à une revue où, par suite de sa maladie, il travaillait très peu, si bien que la rédaction cessa peu à peu de lui confier des articles de première importance ; cela le blessa gravement, et c'est sous l'impression de cette offense qu'il écrit sa Lettre à Gogol. Dans le monde littéraire, ma querelle avec Belinsky, querelle qui aboutit à la rupture définitive, est assez connue. La cause en est connue aussi. Il s'agissait de dissentiments littéraires et de certaines vues sur la littérature, où mon opinion était diamétralement opposée à celle de Belinsky. Je lui reprochai de vouloir assigner à la littérature une destination restreinte et indigne d'elle, en l'abaissant jusqu'à la *seule* description, pour ainsi dire, de *faits divers* et d'événements scandaleux ; je lui fis observer qu'on ne s'attachait personne par des effusions de bile, et que, si l'on voulait arrêter chacun dans la rue et l'obliger, en le tenant par le bouton de sa veste, d'écouter des

sermons et de recevoir des avis, on risquait de tuer son monde à force d'ennui. Belinsky se fâcha ; il y eut refroidissement, puis rupture complète, de sorte qu'au cours de la dernière année de sa vie, nous ne nous sommes pas vus une seule fois.

Depuis longtemps déjà, je désirais faire connaître la lettre de Belinsky, car, à mes yeux, cette lettre est un monument littéraire assez important. Belinsky et Gogol sont des personnalités très remarquables : leurs relations sont du plus grand intérêt, — combien plus pour moi, qui ai connu Belinsky personnellement. Petrachevsky, me voyant un jour ces lettres, voulut savoir ce qu'il en était, et comme je n'avais pas eu le temps de les lui montrer sur l'heure, je promis de les apporter le vendredi suivant. Ayant moi-même proposé de les lire, je fus bien forcé de tenir ma parole. J'ai lu les lettres comme un document littéraire, ni plus, ni moins, avec la ferme conviction qu'elles n'allaient être du goût de personne, bien qu'elles fussent d'une certaine importance pour la littérature. Pour ma part, je ne suis d'accord avec aucune des exagérations qu'elles contiennent.

Maintenant, je vous prie de prendre en considération la circonstance que voici. Il s'agissait d'un homme avec qui je venais d'entrer en vive controverse en raison même de ses idées (ce n'était pas un secret, tout le monde, au contraire, le savait) ; pouvais-je donc, je vous le demande, avoir l'idée de donner sa lettre pour un modèle, pour une formule obligatoire ? Je viens de comprendre que j'ai commis une faute et qu'il n'aurait pas fallu lire cette lettre devant ce monde ; mais alors je n'étais pas de cet avis, parce que je n'y voyais aucun mal. Par estime pour un mort qui, de son vivant, a exercé une grande influence, pour un homme dont les jugements sont très appréciés, grâce à certains travaux de littérature et d'esthétique composés avec un grand savoir, déterminé enfin par ce sentiment délicat qui était né de la rupture même causée par la divergence de nos idées, — déterminé donc par tout cela, j'ai lu la lettre avec une impartialité parfaite, en m'abstenant de tout commentaire.

Rien ne me forçait à dire que j'ai parlé sur la politique, sur la censure, etc. ; aussi l'ai-je fait uniquement pour donner une image de mes pensées, car chez Petrachevsky je

n'ai dit mot de tout cela. J'y ai tenu trois discours, ou plutôt deux ; le premier sur la littérature, à la suite d'une discussion avec Petrachevsky sur Krylov[1], le second sur la Personnalité et l'Égoïsme. En général, je ne suis pas éloquent, et je n'aime point parler à haute voix en présence d'étrangers. Très peu de gens, mes amis seuls, connaissent ma façon de penser. J'évite les grandes discussions et je cède volontiers, pourvu qu'on me laisse tranquille. Dans la discussion littéraire en question, le sujet traité m'excitait ; j'ai tâché de démontrer que l'art n'a pas besoin d'une tendance, qu'il est en lui-même une fin, et que l'auteur doit uniquement avoir soin de faire œuvre d'art ; quant à l'idée, elle se manifestera toute seule, étant une condition indispensable de l'œuvre d'art. Bref, cette manière de comprendre l'art est diamétralement opposée au journalisme, à la propagation par la littérature des idées séditieuses. Beaucoup de gens savent que, depuis des années déjà, j'ai adopté la première manière de voir ; chez Petrachevsky enfin, tout le monde a entendu nos discussions, tout le monde peut témoigner de ce que j'y ai dit. D'ailleurs, j'ai fini par découvrir que les vues de Petrachevsky sur la littérature étaient les mêmes que les miennes, et que simplement nous nous étions mal compris. Le résultat de notre discussion fut connu de bien des gens ; je m'aperçus aussi que le motif en avait été, pour une bonne partie, l'amour-propre, car j'avais un jour mis en doute que Petrachevsky eût de solides connaissances en matière d'art.

Quant à mon second discours, sur la Personnalité et l'Égoïsme, j'y ai voulu démontrer qu'il y a parmi nous plus d'ambition que de véritable dignité humaine ; que nous nous enfonçons dans la bourbe, nous abaissons nous-mêmes et mutilons notre personnalité, tout cela par amour-propre mesquin, par égoïsme, par défaut absolu d'un but en tout ce que nous faisons. C'est un sujet purement psychologique.



J'ai dit que dans la société réunie chez Petrachevsky, il

1. Ivan Andreiévitch Krylov (1768-1844). La partie la plus populaire de son œuvre est ses fables.

n'existait pas la moindre conscience d'un but quelconque, pas la moindre concordance dans les idées et la direction des idées. Les discussions ne devaient évidemment jamais aboutir; aussi ne s'assemblait-on que pour se divertir à discuter, et, se quittant chaque fois dans l'intention de reprendre bientôt les débats avec le même acharnement. on avouait n'avoir pas dit le dixième de ce qu'on eût pu dire. Sans les discussions. on se serait ennuyé chez Petrachevsky, car seules les disputes et la contradiction sont capables d'unir des gens de caractères si différents. On parlait de tout sans rien dire, on causait, comme on fait dans une compagnie quelconque assemblée par le hasard, et rien de plus, j'en suis sûr. Si j'ai quelquefois pris part aux débats chez Petrachevsky, si je l'ai fréquenté sans m'effrayer d'entendre de sa part une parole enflammée, c'est parce que j'étais absolument sûr — je le suis encore — qu'on était là en famille, au milieu des amis de Petrachevsky, mais non pas en public. Il en était bien ainsi; et si à présent on s'intéresse tant à ce qui s'est passé chez Petrachevsky. c'est parce que, grâce à ses bizarreries, lui-même et par conséquent ses soirées étaient connues de tout Pétersbourg. J'ai acquis la certitude que l'importance des faits a été exagérée par les interprétations, où toutefois il y avait plus de railleries à l'adresse des soirées, que d'appréhension.

Les questions qu'on y traitait, parfois avec assez de sincérité. mais toujours en y soulevant tant de doutes que des discussions s'ensuivaient, ne m'ont point inquiété. car. à mon sens. mieux vaut énoncer parfois des paradoxes. émettre des doutes à propos des idées d'autrui — non certes sur les places publiques. mais au milieu d'amis, — que de les garder sans issue au fond de son cœur, où ils finissent pas s'affermir et s'enraciner. Discuter en commun est plus utile que de s'isoler en sauvage. La vérité se fait jour en tout cas, et le bon sens l'emporte. Voilà ma façon d'envisager les réunions en question. et je l'ai parfois développée. L'expérience a prouvé que j'avais raison. Par exemple, on a complètement cessé de parler du fouriérisme qui, comme doctrine, était devenu un sujet de dérision générale. Si chez Petrachevsky quelqu'un s'était avisé d'admettre l'application du système de Fourier à

notre organisation sociale, on lui aurait tout bonnement ri au nez. Je le dis, parce que je suis convaincu de la vérité de mes paroles.

En réponse à cette question, si la société de Petrachevsky ne poursuivait pas un but secret, je puis affirmer de la manière la plus positive — vu la grande diversité des opinions, vu tout ce mélange d'idées, de caractères, de personnalités, de spécialités ; vu aussi les discussions qui, poussées presque à l'inimitié, restaient néanmoins des discussions, — je puis affirmer, dis-je, qu'en un tel chaos l'existence d'un but caché était absolument impossible. Il n'y avait pas l'ombre d'un accord, il n'aurait même pas pu y en avoir jusqu'à la consommation des siècles ! Bien que je ne connaisse ni tous les hommes, ni toutes les femmes dont se composait cette société, toutefois, en jugeant d'après ce que j'ai vu, je suis sûr de ne pas me tromper.



A présent, je passe à la dernière question : savoir, si Petrachevsky lui-même est un homme dangereux pour la société, et à quel point il l'est.

Quand pour la première fois on m'a posé cette question, je n'étais pas en état de donner une réponse directe ; il me fallait d'abord résoudre toute une série de questions et de doutes, qui, nés spontanément dans mon esprit, ne pouvaient être sur-le-champ éclaircis, parce que la solution en exigeait une certaine concentration ; voilà pourquoi je suis alors resté sans savoir que dire. A présent que je vois clair, je voudrais exposer ici les réflexions qui ont suivi, et qui m'ont fourni une réponse à la question posée.

Quand on me demande si Petrachevsky est nuisible à la société, j'entends avant tout par là : est-il nuisible en sa qualité de fouriériste, c'est-à-dire de partisan et de propagateur de la doctrine de Fourier ? On m'a montré un cahier rempli d'une écriture fine, en ajoutant que je devais reconnaître l'écriture. N'ayant jamais été en correspondance avec Petrachevsky, je ne connais pas son écriture. Je ne me suis jamais douté qu'il s'occupât d'écrire, — je le dis sincèrement — par

conséquent je ne sais absolument rien sur lui comme propagateur de la doctrine fouriériste. Je ne connais que ses convictions théoriques : et c'est à peine si je les connais : nous n'avons presque pas eu de conversations théoriques sur Fourier, parce qu'elles dégénéraient presque aussitôt en disputes. Il le savait bien d'ailleurs. Sur ses projets, sur ses entreprises, Petrachevsky ne m'a jamais soufflé mot, en sorte que je ne sais absolument pas s'il en formait ou non. D'ailleurs, s'il en avait formé, — ce que j'ignore — il se serait assurément caché de moi, et ne m'en aurait point parlé, puisque nos relations n'étaient pas des relations d'amitié. De mon côté, je n'ai jamais eu le désir de connaître ses secrets. Voilà pourquoi je ne puis rien dire de Petrachevsky comme fouriériste, — sauf au sens scientifique du mot.

Je sais que Petrachevsky estime hautement le système de Fourier. En sa qualité de partisan de Fourier, il ne peut naturellement pas désirer autre chose que de rencontrer des sympathies. Mais on m'a demandé s'il ne fait pas de prosélytes, s'il n'attire pas chez lui des professeurs de diverses écoles, dans l'intention de les convertir à ses idées et de porter par leur intermédiaire la propagande de la doctrine au milieu de la jeunesse. Voici ma réponse : Je ne sais littéralement rien là-dessus, n'ayant pas de données suffisantes, et n'étant pas initié aux secrets de Petrachevsky. On m'a dit que parmi ses amis figurait un professeur assez connu, M. Toll : je ne le connais pas, et je ne fais qu'apprendre qu'il est professeur. Quant à Iastrjembsky, je n'ai connu sa profession que lorsqu'il s'est mis à parler d'économie politique. Je ne connais pas d'autres professeurs. Comme je n'ai jamais eu avec Toll de relations quelconques, ni proches ni lointaines, je ne connais pas l'histoire de son amitié avec Petrachevsky, l'époque où elle a pris naissance, ni la nature de leurs rapports. Bref, tout cela m'a été complètement indifférent. Quant à Iastrjembsky, je n'ai pas pu approfondir ses opinions sur l'économie politique, n'ayant eu que que deux fois l'occasion de l'entendre. Il appartient, à ce qu'il paraît, à l'école économiste moderne, et n'admet le socialisme qu'autant que le font les professeurs les plus rigoureux, — le socialisme étant d'une grande utilité à la science à cause des

travaux critiques et statistiques qui lui sont dus. Bref, je suppose que Iastrjembsky est loin d'être fouriériste, et qu'il n'avait rien à apprendre de Petrachevsky. Je dois ajouter pourtant que je ne connais pas du tout Iastrjembsky comme homme; je n'ai jamais cherché à causer avec lui, ni lui avec moi. Je ne suis pas en état de me faire une image exacte de ses idées; il est dans le même cas à mon égard.

Par conséquent, il m'est impossible de juger Petrachevsky comme propagateur du fouriérisme, autrement que par hypothèse, d'après des conjectures. Mais, ne m'appuyant que sur des hypothèses, je n'ose rien affirmer. Bien que je sache que ma déposition ne sera pas regardée comme définitive, fondamentale, encore reste-t-elle une déposition. Et si je me trompais?... Le poids de l'erreur accablerait ma conscience! On m'a montré un manuscrit dont auparavant j'ignorais l'existence; j'en ai lu une phrase, où se révèle l'ardent désir de voir le système de Fourier arriver le plus tôt possible à la victoire. Si ce manuscrit est tout entier écrit dans le même sens, et que Petrachevsky le reconnaisse être sien, alors il est évident qu'il a souhaité la propagation du système; j'ignore toutefois s'il a jamais pris des mesures quelconques dans cette intention.

Il me semble qu'on pourrait, à la fin, me croire! Personne ne saurait affirmer que j'aie jamais été étroitement lié avec Petrachevsky. Je suis allé à ses vendredis comme étant de ses connaissances, voilà tout. Je ne connais pas un seul de ses projets; quant au manuscrit, je viens de le voir pour la première fois de ma vie, et j'en ignore absolument la teneur, à l'exception d'une seule phrase. Par conséquent, je ne puis dire si Petrachevsky a agi pour la propagande, ou s'il a pris des mesures quelconques.

Qu'il me soit toutefois permis d'exposer ici certaines vues personnelles auxquelles j'ai longtemps réfléchi, et qui se sont transformées en de profondes convictions. Elles me sont venues à l'esprit auparavant; elles me reviennent à présent: c'est à cause d'elles que je n'ai pu donner une réponse définitive à la première question sur la culpabilité de Petrachevsky. J'ai compris quelle grande importance doivent avoir aux yeux de ses juges des preuves telles que des livres, des

manuscrits, des brouillons de discours. Puisqu'on m'interroge à son sujet, qu'on me permette d'émettre une opinion sur toute son affaire. Petrachevsky croit en Fourier. Le système de Fourier est un système pacifique, dont la beauté charme l'âme et saisit le cœur, grâce à cet amour de l'humanité qui animait celui qui le créa ; c'est un système qui oblige l'esprit à admirer son harmonie, et qui non seulement attire à soi, mais inspire à chacun l'amour de l'humanité ; il est étranger à toute haine. Fourier ne demande pas de réformes politiques ; sa réforme est une réforme économique, qui n'attente ni au pouvoir souverain, ni à la propriété : dans une des dernières séances de la Chambre des députés, Victor Considérant, le représentant des fouriéristes, a solennellement répudié toute atteinte portée à la famille. Enfin, c'est un système théorique et qui ne sera jamais populaire. Au cours de la révolution de février, les fouriéristes ne sont pas une seule fois descendus dans la rue ; ils sont restés à la rédaction de leur journal où, depuis plus de vingt ans, ils passent leur temps à rêver à la beauté future du phalanstère.

Pourtant le système est nuisible, d'abord parce qu'il est un système, ensuite parce que, malgré toute sa beauté, il restera toujours une utopie ; mais le mal causé par cette utopie est, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, un mal ridicule plutôt que redoutable. Il n'existe aucun autre système social qui soit aussi peu populaire en Occident, qui soit autant raillé, autant sifflé que celui de Fourier. Il est mort depuis longtemps ; ses leaders ne s'aperçoivent pas qu'ils ne sont que des morts vivants. En Europe, en France, à l'heure qu'il est, tout système est un péril social, parce que le prolétariat affamé se saisit, dans son désespoir, de tout pour s'en faire un drapeau. En ce moment, tout, là-bas, atteint aux extrêmes, et la faim chasse les hommes par les rues ; mais le fouriérisme est oublié, à cause du dédain qu'on a coutume de montrer à son égard : même le Cabétisme, la chose la plus insensée du monde, rencontre plus de sympathies.

En ce qui concerne la Russie et Pétersbourg, on n'a qu'à faire vingt pas dans la rue pour se convaincre qu'en notre pays le fouriérisme ne peut vivre que dans les pages d'un livre non coupé, ou au fond d'une âme douce, tranquille et rêveuse ;

en tout cas, pas autrement que sous la forme d'une idylle ou d'un poème en vingt-quatre chants. Le fouriérisme ne peut être la cause d'un mal sérieux, car à supposer même qu'il contînt d'importants changements, la propagande seule serait déjà une utopie, puisqu'elle ne pourrait se faire qu'avec une infinie lenteur. Pour comprendre entièrement le système de Fourier, il faut l'approfondir; mais c'est là toute une science: il y a plus de douze volumes à étudier. Un tel système peut-il devenir populaire? Peut-il être propagé du haut de la chaire par les professeurs? Non, il est physiquement impossible à cause des proportions de la doctrine. Donc, à mon avis, je le répète, le système de Fourier n'est pas fait pour causer un mal sérieux, et si un fouriériste porte préjudice à quelqu'un, ce n'est qu'à lui-même, du moins aux yeux de l'opinion publique, aux yeux des gens de bon sens. car il n'y a rien, ce me semble, de plus ridicule que de faire une œuvre qui n'est utile à personne. Le fouriérisme, et avec lui tous les systèmes répandus en Occident, est tellement impossible sur notre sol, tellement opposé aux conditions de notre vie, tellement étranger au caractère de notre peuple, — et, d'autre part, il est tellement un produit de l'Occident, et de l'ordre de choses des pays où la question du prolétariat doit être résolue à tout prix, — qu'il serait, à jamais et sans recours, extrêmement ridicule chez nous où il n'y a point de prolétariat, et que son œuvre serait la plus inutile et, dans ses conséquences, la plus comique. Je crois Petrachevsky trop raisonnable pour pouvoir admettre qu'il soit allé plus loin qu'une adoption théorique du système de Fourier; tout le reste, je suis prêt à le prendre pour une plaisanterie. Le fouriériste est un malheureux, mais non pas un criminel. Voilà mon opinion.

Enfin, je suis d'avis que, des paradoxes sans nombre, aucun n'est capable de se maintenir tout seul, par ses propres forces. C'est ce que nous apprend l'histoire: c'est ce que confirme ce fait qu'en France presque tous les systèmes ont croulé d'eux-mêmes, sitôt qu'il s'est agi de les consolider.

Tenant compte de tout cela, je dois dire que, même si j'avais su (mais je ne l'ai pas su, je le répète), que Petrachevsky, malgré tant de railleries, travaillait à la propagation du système de Fourier, je n'aurais quand même eu garde de

le considérer comme un homme nuisible à la société. D'abord, en quoi Petrachevsky, propagateur des idées fouriéristes, a-t-il pu porter préjudice à la société? Cela dépasse mon esprit. Il a pu être ridicule, mais non pas dangereux! Voilà mon avis, voilà ce que je puis répondre selon ma conscience à la question posée.

Enfin, j'ai fait une réflexion que je ne voudrais point taire, une réflexion purement humaine, à laquelle m'a conduit la vie même. Depuis longtemps j'ai acquis la conviction que Petrachevsky était l'esclave de son amour-propre. C'est l'amour-propre qui l'a poussé à donner ses soirées du vendredi; l'amour-propre aussi qui a empêché que les vendredis ne l'ennuyassent: c'est par amour-propre qu'il a acquis une foule de livres; et il était très flatté qu'on sût qu'il en possédait de rares. D'ailleurs, tout cela n'est qu'observations personnelles et qu'hypothèses, car, je le répète encore, tout ce que je sais de Petrachevsky, je ne le sais pas d'une façon certaine, je le fonde uniquement sur des suppositions, d'après ce que j'ai vu ou entendu.

Voilà ma réponse. J'ai dit la vérité.

THÉODORE-M. DOSTOIEVSKY

20 juin/2 juillet 1849.

AUGUSTE COMTE

ET

LES JÉSUITES

Le 8 shakespeare 68 (17 septembre 1856), Auguste Comte, grand-prêtre de l'humanité, déléguait vers le général des jésuites son disciple, Alfred Sabatier. Cet ambassadeur extraordinaire était chargé, par son maître, d'une importante mission : il allait jeter les fondements d'une alliance entre les jésuites et les positivistes, et préparer une action commune contre le protestantisme, le déisme et le scepticisme. — Ceux qui confondent encore les termes de positiviste et de libre-penseur s'étonneront qu'un pareil dessein ait pu germer dans l'esprit de Comte. Rien n'est plus raisonné cependant que la pensée du fondateur, même dans l'extravagance, et s'il a péché ici, c'est, comme partout ailleurs, par excès de déduction, pour avoir poussé jusqu'au bout la logique interne et vivante de son système.

*
* *

Le positivisme conserva toujours dans ses grands traits la philosophie sociale du catholicisme, et Auguste Comte prétendit toujours continuer l'œuvre de l'Église, bien plus que l'anéantir. Au moment où il commençait à penser, vers 1820,

les catholiques ultramontains, qu'il appelait rétrogrades, étaient maîtres de l'opinion. Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald, l'abbé de Lamennais voulaient que l'Église luttât contre l'œuvre négative de la Révolution, qu'elle refît l'unité sociale, qu'elle donnât à l'esprit public, aux mœurs, aux croyances, la règle commune qu'elle leur imposait autrefois.

Comte professait, en politique, une doctrine très analogue. Il ne pouvait comprendre une société sans une convergence absolue de toutes les volontés particulières vers un idéal commun, sans un accord de toutes les raisons sur les mêmes principes. Il était profondément épris de l'unité ; il la voulait dans la vie sociale, d'abord parce qu'il la jugeait utile, et aussi parce qu'il y voyait, après de Maistre et Platon, une des formes de la perfection absolue. Mais les théologiens de son temps ont, pense-t-il, le tort de ne pas comprendre que les dogmes révélés, bases de l'unité théologique, sont aujourd'hui minés ; ils s'obstinent vainement à rouvrir une période d'histoire qui doit rester close à jamais : ils méconnaissent les causes profondes et fatales qui ont ébranlé le catholicisme depuis la réforme protestante et l'avènement de l'esprit scientifique. Si l'accord des pensées et des cœurs est possible, ce n'est plus à la théologie qu'il appartient de le réaliser.

A ce pouvoir mourant, Comte veut substituer un nouveau pouvoir spirituel distinct du pouvoir politique, celui de la science, qui grandit lentement depuis trois siècles, et c'est à l'établir qu'il consacrera sa vie. Il écrit sa *Philosophie positive* pour donner à la religion nouvelle un corps de doctrines précises, sa *Politique positive* pour organiser, au profit des savants, la direction morale de la société, son *Catéchisme* pour résumer et répandre le nouvel évangile.

Cette religion scientifique n'est pas très différente dans sa forme de la religion révélée qu'elle a la prétention de remplacer. Comme l'Église, elle a ses dogmes immuables : ce n'est pas la science humaine, qui doute et qui cherche, mais la *Science*, sorte de théologie laïque, qui affirme et qui sait. Comme l'Église, elle a ses prêtres, ses aspirants, ses vicaires, ses temples, son culte et ses sacrements. Comme l'Église, enfin, elle veut refaire l'unité des esprits et des cœurs, rompue depuis la Réforme, lutter contre l'anarchie des vo-

lontés et reconstituer l'esprit public; c'est assez dire qu'elle condamne toute liberté de conscience, toute révolte de la pensée individuelle contre la vérité collective établie par les nouveaux conciles de la science.

Comte n'était donc séparé du catholicisme que par les dogmes révélés dont il ne voulait plus; il approuvait la hiérarchie, l'organisation, l'esprit et le rôle social de la religion romaine; il pouvait avec raison voir dans les catholiques des esprits plus voisins du positivisme que les libéraux et concevoir même, sans contradiction logique, des projets politiques de rapprochement. En fait, il croyait succéder aux grands docteurs de l'Église, à saint Paul, à saint Augustin, à Bossuet, à Lamennais dont il resta l'ami, jusqu'au moment où ce prêtre tourna au romantisme et à la déclamation.

Une fois constitué, le nouveau pouvoir spirituel devait avoir les mêmes ennemis que l'ancien : les libres-penseurs, et c'était là pour les positivistes et les catholiques une raison de plus de s'unir. Sans aucun doute, les libres-penseurs ont indirectement servi la cause du positivisme pendant les trois premiers siècles; ils ont préparé la chute du régime monothéiste et l'avènement du régime scientifique, mais ils se méprennent sur leur rôle et ne voient pas qu'il est fini. Ce sont des esprits de transition, très utiles quand il faut créer. Leur principe de la liberté de conscience « est dans la ligne de l'esprit humain, dit Comte, tant qu'on se borne à l'envisager comme un moyen de lutte contre le système théologique : il en sort et il perd toute sa valeur aussitôt qu'on veut y voir une des bases de la grande réorganisation sociale réservée à l'époque actuelle : il devient même alors aussi nuisible qu'il a été utile, car il devient un obstacle à cette réorganisation. Son essence est en effet d'empêcher l'établissement uniforme d'un système quelconque d'idées générales sans lequel néanmoins il n'y a pas de société, en proclamant la souveraineté de la raison individuelle[1] ». En somme, ils ont le tort de prendre des négations pour des principes et des critiques pour des dogmes; ils sont incapables de rien créer; tant qu'ils ne seront pas réduits au silence, la crise d'anarchie sociale se pro-

1. *Premier Système de Politique positive*, p. 52.

longera, et c'est la persistance exagérée de cette crise que Comte appelle la maladie occidentale. Cette maladie a eu des périodes et des degrés divers : elle s'est manifestée d'abord par le protestantisme, puis par le déisme, enfin par le scepticisme.

Le protestantisme s'est servi du libre examen pour détruire l'admirable système de la hiérarchie catholique ; il a ouvert ainsi la voie à toutes les philosophies révolutionnaires, il a été l'agent systématique de toutes les émancipations, il a développé l'esprit de liberté et d'anarchie. Toutes les idées révolutionnaires ne sont que des applications spéciales du principe de libre examen[1]. Mais le protestantisme est d'une mauvaise logique : il refuse d'appliquer aux dogmes révélés les principes dont il use partout ailleurs, et fatalement il prépare une philosophie plus négative, la philosophie déiste.

Ici le principe du libre examen se généralise, le dogme absurde de l'égalité se formule, un vague système apparaît ; système contradictoire d'ailleurs, car, fondé sur la souveraineté de la raison, il prétend conserver l'idée non rationnelle d'un Dieu, et assigner pour terme normal « au grand mouvement d'émancipation des sociétés modernes l'état théologique le moins consistant et le moins durable de tous[2] ».

Enfin, les sceptiques, plus logiques dans la critique, s'en tiennent à des négations pures, se complaisent dans l'anarchie théorique comme dans le désordre pratique, et substituent à toute autorité spirituelle un individualisme absolu. C'est le dernier degré, le plus grave assurément, de la maladie chronique dont souffre le monde moderne.

Pour les positivistes, ces diverses sectes sont aussi dangereuses que pour les catholiques ; elles s'opposent à toute restauration, elles maintiennent les hommes dans un état anormal de révolution. Aussi catholiques et positivistes ont-ils un même intérêt à éliminer tous ces anarchistes et à faire place nette. Le positivisme surtout doit veiller à ce que, dorénavant, les âmes restent catholiques sans s'égarer dans les diverses formes de l'anarchie, jusqu'au moment où il prendra lui-même la direction du monde. « Ceux qui sortent du catho-

1. *Philosophie positive*, tome V, p. 448.

2. *Philosophie positive*, tome V, p. 518.

licisme, dit Comte, sans se dégager de tout théologisme, deviennent ordinairement indisciplinables, comme ceux dont l'affranchissement n'aboutit qu'à nier ou à douter. Il faut aujourd'hui souhaiter, pour le bien public et le bonheur privé, que les âmes restent catholiques jusqu'à ce qu'elles deviennent positivistes, en évitant tout scepticisme[1]. » La société a besoin que la lutte se circonscrive entre les seules doctrines d'organisation ou de conservation, et la raison exige de même qu'on choisisse une fois pour toutes entre la logique de la science et la logique de la foi.

C'est dans cette pensée qu'Auguste Comte forma le projet, non seulement d'un rapprochement, mais encore d'une alliance offensive entre catholiques et positivistes, et l'on ne peut guère y voir après ce qui précède que la conclusion logique, sinon pratique, de tout son système.

Il y pensait depuis longtemps. Dès 1825, de concert avec Lamennais, dans trois entretiens philosophiques dont il garda un profond souvenir, il avait ébauché le projet d'une grande ligue religieuse. En 1840, au moment où il écrivait sa philosophie sociale, il avait de nouveau caressé ce rêve. « A vrai dire, écrivait-il, il y aurait, je crois, d'importants avantages à concentrer aujourd'hui les discussions sociales entre l'esprit catholique et l'esprit positif, les seuls qui puissent maintenant lutter avec fruit, comme tendant tous deux à établir sur des bases différentes une véritable organisation en éliminant d'un commun accord la métaphysique protestante [2]. »

Plus tard, en 1855, lorsqu'il eut terminé son système de Politique positive et institué la Religion de l'humanité, il exposa longuement, dans son « Appel aux conservateurs », le plan d'une grande ligue religieuse à laquelle devraient adhérer « tous les esprits dignement pénétrés du besoin de reconstruire la discipline spirituelle ». Cette ligue, qui serait dès le début « autant accessible aux musulmans qu'aux chrétiens » annoncerait au monde l'avènement décisif de la religion universelle. — Un an après, en 1856, il voulut donner à ce vaste projet un commencement d'exécution, et c'est alors qu'il dépêcha un ambassadeur vers le général des jésuites.

1. *Appel aux Conservateurs*, p. 78.

2. *Philosophie positive*, tome V, p. 251, note.



Pourquoi s'adressa-t-il aux jésuites et non au pape? C'est que, pour lui, la papauté ne dirigeait plus effectivement le catholicisme depuis le XVIe siècle. La société de Jésus, en s'organisant contre la Réforme, a pris à jamais la direction du mouvement rétrograde, et fait, depuis lors, toute la force du catholicisme. Les papes, absorbés par les soucis de leur principauté temporelle, n'étaient plus capables de diriger l'opposition, et ils n'auraient pas manqué de sacrifier les intérêts de l'Église aux exigences d'une situation privée toujours précaire. « Aussi, dit Comte, les chefs, presque toujours éminents, de cette puissante corporation se sont-ils, dès lors, sous un titre modeste, spontanément substitués peu à peu aux papes eux-mêmes[1]. »

C'est dans le même sens qu'il écrit à Sabatier : « Depuis trois siècles, le général des jésuites constitue le véritable chef du catholicisme, le pape étant irrévocablement réduit à l'état de prince italien, électif au lieu d'être héréditaire comme les autres[2]. » Ignace de Loyola, en particulier, lui inspirait une très vive admiration ; il l'appelle « un noble enthousiaste » ; il le loue d'avoir institué, à côté du prince romain, un véritable pape, libre chef d'un nouveau clergé, capable d'arrêter les progrès du protestantisme en réorganisant le catholicisme. Il lui fait place dans son calendrier, à côté de François Xavier et de Bourdaloue, parmi les bienfaiteurs de l'humanité dont le positivisme honore la mémoire.

Enfin, depuis le jour où, représentant du nouveau pouvoir, il vivait des libres subsides de ses disciples, il avait conçu de l'estime pour les prêtres qui vivaient comme lui : il pensait que toutes les doctrines qui prétendent à régenter l'opinion doivent y prétendre librement, sans budget officiel ; il approuvait les jésuites de vivre de dons volontaires ; il les félicitait d'avoir ainsi rendu sa dignité au pouvoir spirituel de l'Église. Sans doute, il avait eu des phrases très dures pour leur

1. *Philosophie positive*, tome V, p. 414.

2. *Revue occidentale*, 1re année, n° 4, p. 73.

morale machiavélique et leurs procédés hypocrites, mais il avait si souvent exprimé son admiration pour leur discipline, son respect pour leur politique conservatrice qu'il se croyait autorisé à présenter des propositions et qu'il ne doutait pas de les voir bien accueillies.

Le disciple chargé de la mission, Alfred Sabatier, ancien élève de l'École polytechnique, était un républicain de 48 réfugié en Italie après le coup d'État de Décembre. Il avait d'abord composé quelques pièces de vers à la gloire du positivisme qui lui avaient valu les conseils, les critiques et l'amitié du maître. Comte voyait en lui un des futurs poètes de la doctrine et s'occupait de le diriger dans ses essais, lorsqu'il conçut le projet de réaliser par son intermédiaire une partie de son plan. Sabatier accepta sans hésiter, par sa lettre du 22 gutemberg 68 (3 septembre 1856), et, tout en faisant quelques sages réserves sur le résultat, il ajoutait : « Je crois que les chefs actuels de la véritable papauté catholique seront moins touchés d'une démarche dont ils ne comprendront pas évidemment toute la portée[1]. » Comte remercia, félicita, et découvrit alors le détail de ses projets.

Les jésuites renonçaient à un nom qui rappelait trop d'anciennes croyances et prenaient celui d'Ignaciens qui marquait mieux leur rôle d'organisateurs ; leur général se proclamait chef spirituel des catholiques. Pour consacrer cette proclamation, le grand-prêtre de l'humanité l'invitait publiquement, dans un *Appel aux Ignaciens*, à venir résider à Paris, où il lui garantissait au nom des républicains positivistes, « une pleine liberté d'action sociale ». « Tous ceux qui prétendent à diriger l'Occident, disait Comte, doivent habiter la métropole humaine, seul siège des impulsions vraiment efficaces ; ils donnent leur démission en fuyant ce séjour, auprès duquel Londres et Rome sont des villes de province, sans influence directe sur la régénération occidentale[2]. » Le pape, qui perdait beaucoup à cette combinaison, devenait prince-évêque de Rome « comme dans la célèbre lettre de madame Rolland », et se démenait à sa guise avec

1. *Revue occidentale*, l. cit., p. 72.
2. *Revue occidentale*, p. 73-74.

ses *sujets* particuliers. La catholicisme et le positivisme s'unissaient pour éliminer d'un commun accord « le protestantisme, le déisme et le scepticisme, les trois degrés de la maladie moderne », et restaient seuls en concurrence décisive pour l'ascendant spirituel. Enfin, ces diverses réformes n'étant possibles que si l'État cessait de subventionner l'ancien clergé, la suppression du budget des cultes s'imposait, et les ignaciens, appuyés par les positivistes, devaient prendre l'initiative de la demander, la libre lutte des doctrines et la conquête de l'opinion étant à ce prix.

A vrai dire, Comte se donnait six ans pour l'exécution complète de ce plan grandiose, et son ambassadeur ne devait traiter officiellement que de la suppression du budget des cultes ; tout au plus pouvait-il préparer l'action offensive des nouveaux alliés contre les libres-penseurs. « Les positivistes et les catholiques peuvent déjà, lui écrivait son maître, se concerter dignement, afin d'obliger, au nom de la raison et de la morale, tous ceux qui croient en Dieu de redevenir catholiques, et tous ceux qui n'y croient pas de devenir positivistes, le siècle de la construction ne devant comporter de luttes qu'entre les doctrines vraiment organiques, en éliminant tous les purs critiques comme autant arriérés que perturbateurs[1]. » Quant aux propositions plus hardies touchant le coup d'État ignacien et la spoliation du pape, Comte se réservait de les faire en temps opportun. A ce moment, le général des ignaciens en eût été, pensait-il, « effrayé ».

Au reste, l'élimination de la libre-pensée ne devait pas s'opérer par la force, mais par la persuasion et par l'apostolat. Comte eût vivement réprouvé l'emploi de tout autre moyen : il voulait que, pendant la période de transformation sociale, l'État bornât son rôle au maintien de l'ordre matériel, en abandonnant l'ordre moral aux compétitions philosophiques. Ce qu'il proposait aux jésuites, c'était une révolution toute spirituelle dans l'ordre religieux, et une alliance toute morale pour la propagande conservatrice. Les divagations théoriques, avait-il écrit[2], « doivent pouvoir se produire sans obstacles,

1. *Revue occidentale*, p. 75.

2. *Appel aux Conservateurs*, p. 94.

sauf la répression spéciale des perturbations pratiques qu'elles susciteraient. Mieux on apprécie le besoin d'une discipline spirituelle, plus on doit sentir l'importance d'une liberté nécessaire à son avènement, soit pour ôter aux anarchistes le prestige de la persécution, soit afin de prouver au peuple que les bases de la société ne redoutent aucun examen. » De même il comptait sur la raison, sur la conquête philosophique des âmes, pour substituer un jour le positivisme au catholicisme; il voulait amener rationnellement les pensées individuelles à abdiquer librement en faveur des savants. Ce terrible autoritaire avait une telle foi dans sa logique et dans son système qu'il était sûr de triompher avec ces seules armes.

*
* *

Sabatier reçut à Gênes les instructions diplomatiques du grand-prêtre et partit pour Rome. A peine installé, il adressa au père Beckx, général de la compagnie, une lettre très respectueuse pour solliciter une entrevue. Il lui expliquait ce qu'il y avait de commun dans les deux politiques des positivistes et des jésuites, malgré la divergence des doctrines ; il faisait ressortir l'admiration sincère que tous les disciples d'Auguste Comte professaient pour le catholicisme. « Notre école, disait-il, qui fait profession de s'abstenir de théologie, même en morale, a toujours su, et par les perspectives mêmes de l'éloignement, mesurer la majestueuse grandeur dont la religion romaine illustre l'histoire et compter les immenses services que ses plus éminents défenseurs ont rendus et rendent encore à la cause universellement religieuse de l'humanité [1]. »

Cette lettre resta dix jours sans réponse, et Sabatier, qui ne pouvait croire à une négligence ou à un oubli, s'expliqua ce silence par des raisons très philosophiques. « J'ai vu là, disait-il, une manifestation de l'orgueil chrétien, peu étonnante chez les théologiens adonnés à l'absolu [2]. » Cependant, persuadé que l'alliance devait se réaliser tôt ou tard, et désireux d'établir dès lors les titres du positivisme à la présidence

1. *Revue occidentale*, p. 81.

2. *Revue occidentale*, p. 79.

des ligues religieuses que l'anarchie prochaine devait susciter, il écrivit encore quelques mots pour demander la réponse que sa première lettre appelait. Il porta lui-même son billet au Gesù et, plus heureux cette fois, fut immédiatement reçu, non par le général, qui se faisait excuser, mais par le Père Robillon, assistant des provinces de France.

Il dut être bien étonné quand, au début de l'entretien, le Père demanda si M. Auguste Comte était l'auteur de quelques ouvrages d'économie politique. Hélas! il le confondait avec Charles Comte, l'économiste, mort depuis vingt ans, ce même Comte que le grand-prêtre avait jadis qualifié « d'encroûté ». Dans ces conditions, Sabatier n'avait pas la tâche facile pour exposer le but de sa mission, d'autant plus, remarqua-t-il, que le Père ne semblait pas vouloir prolonger ou renouveler l'entretien. Il fit de son mieux et parla très vite; mais, à tous ses discours et à toutes ses instances, le jésuite opposa toujours la même réponse. « Nous sommes de pauvres religieux, étrangers à la politique. En morale nous prêchons la loi et le nom de Jésus et la foi catholique; il nous est impossible d'entrer dans une ligue qui n'a pas pour but direct le triomphe du nom de Jésus. Nous savons que l'ordre européen peut être troublé, mais nous ne pouvons rien y faire, si ce n'est de confesser le nom de Jésus et de nous faire massacrer pour lui. Nous sommes très touchés des sentiments que vous avez à notre égard, mais nous ne pouvons accepter aucun ralliement avec vous. Soyons amis, et agissons chacun de son côté[1]. »

Sabatier comprit qu'il n'avait pas à insister pour le moment: il s'était trompé, pensa-t-il; il était venu chercher l'ignacien tel que le maître le comprenait et tel qu'il devait être avant peu; il n'avait trouvé que le jésuite « admirable de bienveillance, mais affecté de cette surdité intellectuelle dont parle Molière, qui est d'autant plus profonde qu'elle est volontaire ». Il se consola en se disant que cet entretien aurait au moins pour résultat de rendre les jésuites attentifs aux progrès du positivisme et curieux de la doctrine nouvelle. « Le premier appel était indispensable, écrit-il, car leur géné-

1. *Revue occidentale*, p. 83.

ral et leurs principaux membres me paraissent ignorants en sociologie comme de simples journalistes. » De plus, malgré l'échec de sa mission, il crut pouvoir espérer que les jésuites chargeraient leurs frères de Paris de veiller au développement des idées positives. Ce fut sur des paroles de paix qu'il quitta le Père Robillon ; il le pria de songer à l'avenir, aux temps d'épreuve qui attendaient l'humanité, à la nécessité d'adoucir ces temps par des ligues religieuses. « Sachez dès aujourd'hui, conclut-il, que dans cette ville de Paris où le parti républicain prononce votre nom comme celui du principal ennemi, il existe un nouveau parti, énergiquement dévoué à la République, mais prêt à défendre votre liberté comme la sienne. Quand les orages politiques de l'avenir manifesteront toute l'intensité de la crise moderne, vous trouverez les jeunes positivistes prêts à se faire tuer pour vous, comme vous êtes prêts à vous faire massacrer pour Dieu[1]. »

Auguste Comte fut très étonné de l'issue de cette mission. Lui aussi croyait s'adresser aux ignaciens et se heurtait aux jésuites. Comme ces prêtres méconnaissaient la situation occidentale et le danger de la grande crise ! Comme ils se méconnaissaient eux-mêmes, et le rôle social qu'ils devaient jouer, et la grande pensée de leur fondateur ! Ils répondaient religion, foi, Jésus, quand on leur parlait d'action politique, de pouvoir spirituel, de salut social. « On ne saurait mieux, écrit le grand-prêtre, donner sa démission involontaire du véritable pouvoir spirituel, ni davantage accepter la présidence[2] sociale du positivisme, que ne l'a fait votre naïf interlocuteur, assez arriéré probablement pour ne pas même sentir combien Ignace de Loyola surpasse, à tous égards, leur Jésus-Christ[3]. »

Cependant, pas plus que Sabatier, il ne désespéra. Il pensa que la mission ne resterait pas sans résultats, même prochains, et, félicitant son disciple de la sagesse dont il avait fait preuve, il lui enjoignait d'accueillir, sans la devancer, toute proposition nouvelle. En même temps il lui adressa son *Catéchisme*, son *Appel aux conservateurs*, sa *Huitième circulaire*, en le priant de transmettre ces ouvrages au

1. *Revue occidentale*, p. 83-84.
2. Comte veut dire : la suprématie.
3. *Revue occidentale*, pp. 84.

général par l'entremise de Robillon. Quant aux jésuites de Paris, il attendrait leurs avances, sans faire aucune tentative, et se bornerait à publier, en 1863, l'*Appel aux ignaciens* qu'il annonçait plus haut. « A cette époque, disait-il, de graves événements auront peut-être attiré déjà l'attention de ces empiriques sur l'efficacité conservatrice et l'aptitude conciliante du positivisme, qui finira par devenir leur unique garantie sociale. »

Sabatier transmit à Robillon les livres du maître et en reçut, après huit jours, une réponse très brève. Le jésuite remerciait au nom du général de la bonne intention qu'avaient eue Comte et Sabatier en lui envoyant ces ouvrages, « bien qu'ils renfermassent une attaque directe contre la Sainte Église catholique et son divin fondateur Notre Seigneur Jésus-Christ ». « Je ne puis que vous répéter, ajoutait-il, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Entre le oui et le non sur la question de la divinité de Jésus-Christ l'alliance est impossible, il n'y a pas à s'en occuper ; mais vous me permettrez, monsieur, de prier pour vous le Dieu de votre mère, et de me dire avec considération, monsieur, votre serviteur dévoué. »

Sabatier continua d'espérer ; il vit dans cette lettre un changement d'attitude, et Comte lui-même ne voulut pas renoncer à son rêve : c'était le projet de toute sa vie, celui qu'il cherchait trente ans auparavant avec Lamennais. « Ce souvenir caractéristique, disait-il, soutient, malgré les déceptions individuelles, mon aspiration générale à la réalisation décisive de ce saint projet » ; et il félicite encore Sabatier d'avoir si admirablement ouvert à Rome « leurs relations ignaciennes ». Il mourut quelques mois après, sans avoir publié son *Appel aux ignaciens* et sans avoir tenté de reprendre ses fameuses relations. Seize ans plus tard, un Romain, M. Tomasso Titoni, acheta dans une vente publique un exemplaire du catéchisme positiviste ; il portait en suscription : « A M. Bex, général des Jésuites, offert par l'auteur, Auguste Comte. — Paris, le 10 Aristote 69. » Cet exemplaire n'était même pas coupé.

GEORGES DUMAS

STÉPHANE MALLARMÉ

Les figures familières à notre admiration disparaissent une à une. Ces morts nous affligent, chacune selon qu'une parenté intellectuelle plus ou moins proche nous lie à ceux qui ne sont plus. Il y a des pertes directes ou collatérales en art comme dans la vie. Hugo, qui tenait en poésie la place d'un aïeul, y laisse à jamais un vide ancestral. La paternité sévère de Leconte de Lisle ne fit-elle pas sentir son autorité à toute une époque des lettres françaises? Avec Verlaine, plus fraternel, nous manque une sorte de camarade; nous entendons encore, sur les routes du souvenir, le bruit de son bâton de pèlerin et de ses sandales franciscaines. Certains ont passé plus loin de nous: Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam reposent côte à côte dans nos mémoires sous leurs dalles blasonnées. Saluons leurs monuments romantiques. Une autre tombe inattendue nous appelle à un deuil nouveau.

Aujourd'hui, disparaît, par surprise, un des hommes dont la pensée fut le plus intimement mêlée à nos rêveries juvéniles, et dont la présence charmante était chère à notre ten-

dresse, en qui se résumait d'une façon unique la double merveille du poète et de l'ami, à la fois vénérable à l'esprit et précieux au cœur.

Je voudrais essayer de tracer de lui, sinon un portrait, du moins une esquisse ; c'est le seul témoignage que je puisse improviser au service d'une mémoire si belle et si pure. Je craindrais de manquer envers elle à mon intime devoir si je faisais autre chose que de fixer l'émotion immédiate que son fantôme brusquement définitif donne à ceux qui ont connu le cher vivant. L'attitude mentale qui lui fut propre apparaît désormais clairement en sa subite immortalité.

Je tente donc ici une évocation pieuse. Voici brièvement les lignes principales du masque et le port général de la stature spirituelle. Et, comme il est impossible de parler d'un magicien sans faire allusion à son œuvre, je dirai quelque chose de son alchimie particulière et de sa recette philosophale. Il est certains cas où la critique strictement littéraire est incompétente, la grandeur exacte d'un homme n'étant pas toujours contenue dans ce qu'il écrit, mais éparse dans ce qu'il est.



A quelqu'un soucieux de savoir ce qu'était Stéphane Mallarmé et curieux de voir comment il était, j'aurais conseillé d'aller, un dimanche, au Concert Lamoureux. Là, il n'aurait pas manqué de remarquer, assis invariablement sur la banquette du promenoir, un monsieur, de taille presque petite, au visage maigre et coloré, terminé par la pointe d'une barbe grisonnante et surmonté de cheveux pareils, en mèches drues et volontaires. Le nez parfait, un beau front, et surtout des yeux admirables animaient sa physionomie sérieuse, mobile et charmante. Toute sa personne avait un air singulier de finesse et de dignité. Auditeur attentif, il interrogeait les rythmes, de son beau regard pensif et voluptueux. Il suivait, le crayon levé, l'arabesque multiple de la symphonie et notait, sur un papier, sa réponse peut-être à la voix universelle qu'est la Musique. Puis le morceau fini, le feuillet s'éclipsait jusqu'à

ce que la reprise du concert autorisât ce même usage mystérieux.

Stéphane Mallarmé aimait passionnément la Musique, qu'il appelait « le plaisir sacré ». Il l'aimait en son appareil orchestral et son triple principe sonore de bois, de cordes et de cuivres. Il y trouvait une secrète analogie avec la nature et, comme il disait, « le dernier et plénier culte humain ». Aussi ne manquait-il jamais à cette cérémonie musicale du dimanche dont le sens pour lui était clair, mais il se demandait comment cette « sourde puissance » attirait à elle ainsi cette foule unanime ; comment il se faisait que cette multitude « satisfaite du menu jeu de l'existence, eût besoin de se trouver face à face avec l'Indicible et le Pur, — la Poésie sans les mots », quel rapport il y a entre « une assemblée contenue et sobre » et ce qu'il nommait « les bouffées infinies » de l'orchestre. Parfois il en augurait de radieuses possibilités poétiques à moins qu'il ne se contentât de voir en cet engouement « le lavage dominical de la banalité ».

C'est ainsi qu'il dissertait quand, sorti du temple sonore à un bras ami, il s'attardait en longues causeries péripaticiennes et confidentielles. La matière de la causerie était presque naturellement ce qu'on venait d'entendre, le plaisir en était une parole précise et imagée, l'imprévu délicieux des rapports qu'il trouvait entre toutes choses, une façon inattendue d'être ingénieux ou profond à propos de quoi que ce fût, car tout venait se mêler à l'entretien, le fait du jour ou quelque débat éternel, ce qui occupe un instant ou accapare à jamais, ce que l'on coudoyait et ce que l'on songeait.

La promenade à travers les idées durait, en conduites et reconduites réelles, jusqu'à l'angle d'une rue ou le seuil d'un logis, avec la poignée de main d'adieu qui semblait figurer tout ce que venait de vous donner en esprit ce dispensateur merveilleux de lui-même.

Et cela recommençait à chaque rencontre ; mais le désir de réentendre, avant la faveur du hasard, cette voix insinuante et délicate vous amenait vite à sonner à la porte du Maître.

C'était, d'ordinaire, le mardi soir. Il fallait, pour que

l'hôte manquât d'être là, une occasion imprévue : que dans quelque coin de Paris un fait inusité intéressât l'esprit, quelque représentation unique, quelque danse ou quelque quatuor supérieurement accordé ; sinon, pendant vingt ans, Stéphane Mallarmé fut fidèlement exact au rendez-vous donné une fois pour toutes par une invitation verbale ou par un de ces billets, comme il savait en écrire, coquets, délicieux et sommaires, et qui portaient sur l'enveloppe votre adresse dans un quatrain.

On était là peu ou beaucoup, souvent tout ce que la petite salle pouvait contenir entre les murs ornés de tableaux de choix, le long d'un haut buffet ciselé de sculptures paysannes où brillaient des étains et des poteries, autour de la table que dominait la douce lumière d'une lampe et sur laquelle gisaient un livre, un encrier de laque rouge, un bol de porcelaine de Chine où du tabac.

Les cigares allumés unissaient vite leurs fumées aériennes en un subtil tissu arachnéen dont chacun semblait avoir tissé un des fils. Parfois le timbre annonçait un arrivant qui venait prendre sa part de l'enchantement commun.

Peu à peu l'échange préparatoire des propos se taisait à la parole attendue, et on écoutait la souple et fine voix dessiner le contour de l'Idée. La phrase parlée restait comme visible dans l'air, en suspens, et phosphorescente des images qui l'éclairaient. Puis la fusée, à sa hauteur parfaite et calculée, épanouissait sa poussière multicolore, et chacun recueillait en esprit comme une des parcelles lumineuses de sa féerie.

C'est entre ces humbles murs, à certains soirs de fête spirituelle, que furent dites les choses les plus fines et les plus fortes sur la vie, l'art et la poésie qui est leur rencontre réciproque. Nous y entendîmes se formuler de paroles précieuses, en ses thèmes fondamentaux et ses arabesques accessoires, pour quelques auditeurs qui en entrevirent la merveille, une des plus hautes, des plus belles et des plus extraordinaires rêveries humaines. Instants, hélas! sans retour, que n'oublieront pas ceux qui ont assisté à ce mémorable spectacle nocturne, à cette auguste consultation d'un homme par lui-même, aux débats de son anxiété ou à l'extase de sa certitude.

Un silence; puis le geste hiératique redevenait familier: l'esquisse merveilleuse s'éparpillait en croquis légers, la haute théorie s'enguirlandait d'anecdotes charmantes qui, exquises dans leur grâce ou plaisantes en leur malice, valaient un rire juste et sobre.

Si Stéphane Mallarmé aimait l'entretien de ses amis, il détestait la curiosité des indifférents, la badauderie parisienne qui se presse et moutonne à l'entour d'un nom célèbre. Envers tout ce qu'on appelle reportage, mondanité, snobisme, il usait d'une politesse à dessein cérémonieuse; mais, malgré la réserve où il se tenait quant à sa véritable singularité, il ne laissait pas moins de lui-même, au passage, l'idée de quelqu'un d'insolite et de rare. J'ai surpris bien souvent chez beaucoup comme un regret involontaire ou un blâme inavoué qu'un homme comme lui, spirituel et charmant, si original, riche de pensées ingénieuses et subtiles, tout écrites déjà, comme d'avance, par la perfection passagère de sa parole, ne consentît pas à utiliser ce don unique de causeur en conférences achalandées, par exemple, ou même, renonçant à des pratiques superstitieuses qui le tenaient en hérétique à l'écart des lettres orthodoxes, ne voulût pas concourir, par des volumes répandus ou des articles de journaux largement rétribués, au divertissement annuel, hebdomadaire ou quotidien de ses contemporains. N'était-ce point négliger de se faire, bon an mal an, par des moyens qui, en somme, de nos jours, donnent la gloire, trente ou quarante bonnes mille livres de revenu, dédaigner le petit hôtel qu'on achète avec le produit d'un roman ou la villa au bord de la mer que procure une pièce de théâtre? Comment, quand on aurait pu avoir, dans quelque port de la Côte d'Azur, un fin yacht à l'ancre, se contenter de la petite barque fluviale où ce grand voyageur, qui avait touché aux terres les plus lointaines du rêve s'amusait à courir d'humbles bordées, sur la lieue de Seine qui va de Samois à Valvins, au gré de la voile mobile, rectangulaire et blanche qui lui rappelait, comme il disait avec un sourire et le doigt levé vers elle, « la page sur quoi on écrit »?



Si l'œuvre de Stéphane Mallarmé ne lui procura aucun des avantages matériels que se croient dus ceux qui impriment, elle lui valut une haute compensation intellectuelle. Il fut, en nos temps, la représentation exacte et parfaite du Poète, si son caractère consiste à la recherche exclusive de la Beauté et de la Vérité. Certes une pareille gloire n'intéresse pas directement le public ; elle est faite de la satisfaction de peu et reste indifférente à beaucoup. Logiquement, il en doit être ainsi. L'isolement, à une hauteur lumineuse, de ce grand esprit eût dû lui mériter la paix qu'obtient d'ordinaire toute recherche strictement désintéressée et purement spéculative dont les résultats concernent l'honneur général de l'humanité sans attirer son attention immédiate. Il serait juste de concéder, à qui se propose cette fonction, la sécurité d'un privilège inviolable. On l'admettrait, une fois pour toutes, à l'indépendance de la solitude et on s'engagerait à l'y oublier, quitte à apprécier plus tard la valeur intrinsèque et absolue de la trouvaille qui exigea pour avoir lieu qu'on s'abstînt de tout le reste. Ne doit-on pas, au moins, la dispense de toute clameur à qui renonça, de son plein gré, à l'acclamation?

Il n'en fut pas ainsi pour Stéphane Mallarmé. Son œuvre toute de rareté, exceptionnelle, située au point le plus aigu de la littérature, faite pour l'attention critique la plus délicate et pour l'examen le plus minutieux, échut, par un singulier hasard, à l'appréciation hâtive et fortuite, à l'incompétence de la presse et du commun. L'opinion mit au plateau de la balance pour y faire contrepoids à cette pensée complexe les arguments d'un sommaire bon sens. Les industriels du feuilleton expertisèrent la mystérieuse denrée. Il eût fallu, tout au contraire, à un tel poète et à une telle œuvre, des circonstances, si l'on peut dire, presque byzantines, les entours d'une culture raffinée jusqu'à l'argutie et méticuleuse jusqu'au scrupule. On pouvait supposer au moins qu'un cercle curieux regarderait un instant l'aérolithe bizarre, noir et gravé d'aucun caractère lisible, tombé là on ne sait d'où, puis que le rassemblement se disperserait. Non ; l'étonnement se fit colère. Quel-

qu'un, puis tous presque ramassèrent la pierre inconnue pour en lapider le poète.

Je crois que cela est presque sans exemple, cette irritation, pendant vingt années, contre un homme isolé dans son rêve. Il y eut des arrêts, puis des reprises, des sourdines et des éclats. L'injure, sans compter la négation stupide et le mauvais rire, assaillit, à cause du mystère qu'ils contenaient, des écrits de haute beauté. Leurs approches difficiles, leur cryptographie intentionnelle excitèrent, chez ceux mêmes qui n'auraient rien fait pour en tenter l'accès ou en deviner l'arcane, une hostilité continue et hargneuse. Ce poète le plus abstrait, le plus spéculatif, connut le fracas qui accompagne les renommées les plus populaires. Ces purs et discrets chefs-d'œuvre, comme s'ils eussent été de ces pamphlets qui cinglent l'opinion ou de ces drames violents qui la passionnent, subirent une polémique acharnée. Ce rêveur connut le bruit importun d'une gloire de dramaturge à succès, de pamphlétaire ou de romancier à gros tirage, tout ce qui éclate aux gestes d'un Dumas, d'un Drumont et d'un Zola, la parodie, la caricature et le quolibet. Il arriva que quelques pages énigmatiques, quelques strophes compliquées, un sonnet elliptique, un vers obscur, eurent le sort tumultueux de volumes qui, provenus de l'actualité, y retournent et redeviennent ce d'où ils sortent,

Cette sorte de bruit dont l'écho est partout semble l'apanage des écrivains qui reproduisent la vie en images concrètes et dont la fiction se modèle le plus exactement possible sur la réalité et recrée, sans plus, la figure tangible des passions. Leur œuvre abonde en personnages dont chacun pourrait être l'un de nous. Écrire n'est alors qu'augmenter le nombre des vivants par d'autres à peine imaginaires qui semblent s'adjoindre au spectacle quotidien de la vie. Ils la continuent au livre en ses faits, ses aventures, ses péripéties et ses catastrophes. Cet échange réciproque entre la fiction et la réalité, qui se rendent continuellement leur prêt, ravit, depuis des siècles, le public qui réserve naïvement son admiration aux réussites en ce genre d'équivoque, car il ne s'émeut guère qu'à sa propre ressemblance, et encore ne la veut-il pas trop générale, et, tout au plus, typique. On ne passe à

Balzac son abstraite science de l'homme qu'à cause des masques innomblables où il l'a diversifiée. Le public demande moins à un écrivain de lui expliquer le mystère du monde que de lui continuer l'illusion de la vie. Il n'admet guère de réel que les apparences et, étant l'une d'elles, il aime qu'on les lui représente avec la sienne, par surcroît, — qu'il ne déteste pas de voir travestie de quelque costume romanesque ou de quelque insigne historique.

Que l'histoire des Rougon-Macquart ait passionné le goût du jour, que tel personnage de roman à clé ait diverti la chronique et les salons, que les rodomontades gasconnes et sentimentales d'un Cyrano de Bergerac aient fait du nez de carton de M. Coquelin un événement européen, quoi de plus naturel? mais Stéphane Mallarmé, par le caractère métaphysique de sa poésie, semblait à l'abri de la rumeur hostile qui bourdonna autour de sa méditation solitaire. Non que le bruit vînt, disons-le, comme en certains cas, d'une émotion populaire et quasi nationale. J'ai augmenté à dessein l'étendue du scandale : il se réduisit aux gazettes, aux bavards et surtout à la catégorie nombreuse des faux lettrés qui, sous le nom de dilettantes et d'amateurs infestent de leur jargon et troublent de leur incompétence la discussion impartiale et méthodique à laquelle a droit toute œuvre, même celle dont la visée véritable les dépasse.

Quoi qu'il en soit, l'événement n'en reste pas moins rare et curieux qu'un poète, par la vertu seule du vers, ait ému l'inattention habituelle d'une époque indifférente à ce qui n'est pas sa représentation directe et authentique, et cela sans se servir du spectacle du monde autrement que comme d'un moyen allégorique.

Il est entendu, certes, que la matière commune de toute œuvre d'art est : ce qui est. La condition reste inévitable, mais, pour la plupart, l'univers consiste en personnages, sentiments, passions, lieux, mœurs et autres particularités qui ne sont, pour un Stéphane Mallarmé, que des signes à interpréter. Ils n'ont de sens qu'en leurs rapports et leur hiérarchie. L'ensemble, pour celui qui en prend conscience, constitue la vérité.



Stéphane Mallarmé a publié divers écrits qui autorisent à énoncer ce qui précède. On en pourrait vérifier l'exactitude par l'examen des poèmes en vers ou en prose et des fragments didactiques qui composent l'essai que fit, sur le papier, ce rare esprit, d'exposer les données de sa certitude spéculative et littéraire. Nous gagnerions à ce travail le plaisir de relire un auteur qui veut qu'on le relise et vaut d'être relu, et dont j'admire toujours davantage, en même temps que le souverain don poétique, la logique et nécessaire hardiesse qui le conduisit à une façon d'écrire dont il s'inventa, par génie, le droit exclusif. Une divination savante le dirigea en cette extraordinaire recherche d'un langage distinctif; car il ne parvint que par degrés à épurer son style de toute accointance avec ce qu'il nommait « l'état de la parole, brut ou immédiat ».

Son vers juvénile a ses origines chez Banville et chez Baudelaire; à l'un il emprunte d'abord son élasticité lyrique, à l'autre sa concise solennité; il s'apparente à Gérard de Nerval par son accent sibyllin. Plus tard, il atteint dans certains poèmes à une maturité délicieuse. Lisez l'*Après-midi d'un Faune*. Écoutez l'églogue moduler sur sa flûte un songe d'ivresse et de soleil. Le roseau a encore la fraîcheur de la source natale où il fut cueilli avant que, durci au vent qui le dessèche, il devienne la pointe aiguë qui trace sur les tablettes l'arabesque sonore qui sera comme la ligne musicale de l'idée. Sa prose se transforme aussi. Peu à peu, la phrase se décharne de sa substance colorée pour ne plus conserver dans sa transparence que le relief délicat de sa structure. Des motifs secrets et une intention supérieure voulaient que le poète se façonnât ainsi le parfait instrument évocatoire d'un pouvoir suggestif intense et neuf et vraiment à lui propre. Cette réforme ne fut pas un jeu littéraire, mais un moyen d'exiger des mots, par le vers, un usage nouveau et surprenant que je trouve, par l'ouvrier même, formulé à peu près ainsi : « Le vers, qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, nie, d'un trait souverain, le hasard

demeuré aux termes et vous cause cette surprise de n'avoir ouï jamais tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère. » Si je faisais de la critique littéraire, je pourrais approfondir ou discuter l'avantage ou le défaut d'une méthode aussi personnelle et définir exactement le parti qu'en a tiré Stéphane Mallarmé; mais je suis ici sans autre but que de faire assister le lecteur au spectacle de cet esprit lucide et audacieux. Libre à quiconque de préférer des poèmes comme l'*Hérodiade* toute scintillante de pierreries verbales à tel sonnet plus rigoureux et d'une si exacte mathématique de pensée. Quelqu'un, je le sais, m'objectera qu'avec Stéphane Mallarmé le choix n'est pas libre, qu'il a souvent caché le sens de ses poèmes au centre d'un lacis musical impénétrable, qu'on se décourage à dérouler les bandelettes de l'énigmatique momie, dût-elle montrer à nu, après l'opération, une chair magique et soudain vivifiée. Qu'il s'abstienne donc. Stéphane Mallarmé a eu trop de commentateurs pour que je m'avise d'en augmenter le nombre. D'ailleurs, peut-on prétendre expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit, surtout des vers? Comme disait malicieusement Stéphane Mallarmé : « Cela tendrait à faire croire qu'ils sont obscurs. »

L'obscurité fut le grief principal dont on poursuivit Stéphane Mallarmé. On fit, à son égard, de la clarté, une condition indispensable à la poésie. Étrange exigence. Les Anciens ont admis Lycophron, et les Anglais honorent M. George Meredith. Ici on se rebiffa parce qu'un homme, à l'écart, et suivant son génie, s'adonnait silencieusement à un jeu mystérieux, que joue, au fond, tout écrivain. Seulement, pour sa satisfaction particulière et pour son intime contentement, celui-là, partenaire de soi-même, avait modifié les couleurs de l'échiquier et la forme des pièces, selon une fantaisie solitaire et individuelle.

En somme, et pour en finir, qu'est-ce, que l'obscurité?

Dante est obscur par l'allusion et le symbole, par les sens superposés de son poème. Le lecteur choisit à son gré, simplifie à sa mesure. Rabelais est obscur ainsi et, de plus, par sa langue composite, abondante, inextricable en la diversité de ses provenances. On ne le pénètre que par degrés. L'étude

du vocabulaire permet la lecture du texte, puis on en démêle l'allégorie pour parvenir au sens humain et général du livre. Tout écrivain, Dante ou Rabelais ou tel autre, est obscur qui n'use point de la réalité directe et recourt à l'emblème ou au symbole. Ceux mêmes qui s'en passent et puisent à même la vie n'y gagnent rien. Le sens des mots est variable, relatif, transitoire ; il est, de plus, personnel. Il faut une entente entre le lecteur et l'écrivain. Elle se fait peu à peu. On a chance d'être compris par ses contemporains ; ensuite on ne l'est plus que par tradition, et, pour dire vrai, on ne l'a guère jamais été, après tout, que par soi-même.

Certes, Stéphane Mallarmé est un auteur obscur. Il le serait par la nature même de son génie, qui est tout de transposition et de symboles, s'il ne l'était par le style hautement rationnel qu'il s'est créé en dehors et au-dessus de l'usage ambiant. L'entente avec lui est longue, difficile et délicate. Il y a dans une page ou dans un vers de Stéphane Mallarmé tous les éléments nécessaires à sa clarté ; seulement ils s'y trouvent épars, situés au lieu exact de leur utilité pour l'élégance graphique de la phrase. Il faut apprendre Stéphane Mallarmé aux dépens de certaines habitudes dont il exige qu'on se départisse envers lui. Cette docilité et ce soin sont la loi commune en face de tout aspect de nature et de pensée. Tout être a sa mimique individuelle comme tout esprit ses gestes alphabétiques dont il faut saisir la convention. Tout livre contient une langue à épeler. Qu'on lise Racine ou Shakespeare, il en est ainsi. Tout obélisque ou toute stèle littéraire porte ses hiéroglyphes particuliers et ses abréviations spéciales. Il n'est rien d'illisible à qui veut lire. Edgar Poë tenait tout cryptogramme pour soluble, disant qu'un homme ne pense rien qu'un autre ne puisse repenser, et je crois que pour comprendre Stéphane Mallarmé on n'aura pas besoin d'avoir été l'étonnant M. Dupin, du *Crime de la rue Morgue* ou du *Mystère de Marie Roget*, ni, pour savoir où gît le sens de ses beaux vers, de faire pendre au bout d'un fil un scarabée à travers l'orbite d'une tête de mort, comme cela fut nécessaire pour découvrir le mystérieux trésor de l'illustre capitaine Kid.



La conversation de Stéphane Mallarmé aidait singulièrement à l'intelligence de son œuvre écrite. On entendait sous une forme familière maint propos qu'on retrouvait célèbre sur la page imprimée. Non seulement on tirait de ces heures intimes de précieuses données sur les intentions de tel poème, mais aussi on y apprenait vite le respect pour cet homme charmant et bon, d'une exquise simplicité de cœur et sympathique à toutes les anxiétés de ceux qui venaient consulter en lui un arbitre infaillible et bienveillant de tout débat littéraire, de toute inquiétude juvénile. Nul ne fut plus attentif que lui à toute tentative à laquelle se trouvait un souci quelconque de beauté. Personne n'en fut jamais plus indulgent appréciateur et plus amical conseiller. Il avait la vue la plus nette et la plus claire de tous les efforts contemporains en leur diversité disparate. Il les jugeait avec une impartialité parfaite, une prescience divinatoire de leur avortement ou de leur réussite. La plus admirable politesse tempérait l'expression de son avis. Son équité allait, par scrupule, jusqu'à l'apparence d'une sorte de pyrrhonisme critique délicieusement incertain, où il était difficile de constater une prédilection pour les recherches qui, de plus ou moins loin, s'apparentaient à la sienne, et facile de voir une condescendance complaisante pour celles qui s'en éloignaient par trop. Rien en lui du chef d'école qui régente, attire, exclut. Son influence fut toute involontaire et il ne provoqua jamais envers lui à la servilité littéraire. Son seul soin fut d'éveiller en chacun ce qui était latent et d'avertir les pensées. S'il indiquait une voie à une hésitation, c'était discrètement et comme du geste. La seule leçon qu'il donna jamais fut l'exemple de sa noble attitude et de sa continuelle activité d'esprit. Nul ne sut, plus minutieusement et plus amplement, soi-même et l'univers.

« Le Monde, disait Stéphane Mallarmé, est fait pour aboutir à un beau livre. » Il travaillait certes en secret à cet aboutissement. Depuis de longues années le sublime projet s'amassait sur sa table de travail en notes innombrables.

Le poète faisait de fréquentes allusions à cette œuvre où devait se résumer la pensée suprême de sa méditation universelle. La mort l'aura-t-elle interrompue? Existe-t-elle à l'état de fragments ou n'en reste-t-il que l'intention merveilleuse avec, çà et là, quelque indication? Est-elle sortie de ces feuillets épars où s'inscrit à mesure la trouvaille quotidienne et qui forment comme le terreau natal de la fleur définitive, ou aurons-nous à en chercher les indices aux pages déjà connues qui sont le legs partiel de ce grand et profond esprit?

Il sied de s'expliquer ici sur la portée exacte de ce que Stéphane Mallarmé aimait à désigner de ce nom de « pages ». Certes il prétendait que ces brefs morceaux de vers ou de prose fussent considérés d'une certaine façon, que l'on ne regardât pas seulement leur valeur intrinsèque, mais encore et surtout leur valeur relative. Il voulait qu'on leur gardât leur sens vrai de pronostic intellectuel, plutôt que de leur assigner dans sa hiérarchie mentale une place qu'ils n'avaient pas. Aussi prend-il soin, en les réimprimant, de dire, par précaution : « Le sort exagéré fait à des riens m'oblige à ne pas les omettre. » Il faudrait donc considérer ces « riens » comme les jeux occasionnels de quelqu'un qui essaie son instrument, le sent d'accord, et le rejette après y avoir modulé un motif passager originaire certes du thème fondamental, mais qui n'en est qu'une fioriture, un rappel ou un écho.

Hautaine coquetterie, mais dont je me refuse à admettre tout à fait le paradoxe, préférant voir dans ces fragments d'une sculpture si précieuse ce « cloître qui, même brisé, exhalerait, au promeneur, sa doctrine ».

Je ne puis pas entreprendre de présumer ici une œuvre si considérable, je voudrais seulement, en son attente ou à son défaut, indiquer d'un mot cette doctrine éparse en ces « pages », où elle existe. Stéphane Mallarmé y apparaît en sa véritable et juste stature, debout, le pied posé sur le sol imaginaire d'une terre d'art nouvelle dont il entrevit, en lui-même, l'éblouissant mirage et d'où il nous rapportait, à sa sandale hardie, une parcelle lumineuse.

Comme Richard Wagner réalisa l'alliance du Drame et de la Musique, Stéphane Mallarmé poursuivit l'identification de

la Musique à la Poésie. C'est pourquoi, chaque dimanche, parmi la foule attentive au programme musical, il allait surprendre, chez elle, la mystérieuse rivale dont il rêvait d'assujettir l'harmonieuse profusion à la loi définitive du Verbe. Il voulut faire du Livre « l'instrument spirituel ».

« Certainement, je ne m'assieds jamais aux gradins des concerts sans percevoir parmi l'obscure sublimité telle ébauche de quelqu'un des poèmes immanents à l'humanité en leur originel état. Je me figure, par un indéracinable sans doute préjugé d'écrivain, que rien ne demeurera sans être proféré : que nous en sommes là, précisément, à rechercher la transposition, au livre, de la symphonie ou uniment reprendre notre bien, car ce n'est pas de sonorités élémentaires par les cuivres, les cordes, les bois, mais de l'intellectuelle parole à son apogée que doit, avec plénitude et évidence, résulter, en tant que l'ensemble des rapports existant dans tout, la Musique. »



Quel que soit le sort de cette haute visée de donner à la poésie des moyens nouveaux d'exprimer l'homme, non plus dans son individualité égoïste, mais dans sa réciprocité avec tout, il restera à Stéphane Mallarmé la gloire d'avoir imaginé cette union de deux arts en un seul pour en créer un délice unique et inouï. Il faut pour se proposer une telle entreprise un singulier héroïsme mental, car l'échec en est presque inévitable, par les limites mêmes de la vie et la défaillance des forces humaines. C'est assumer à soi seul une tâche séculaire. On ne se hasarde point en cette voie sans avoir mesuré l'escarpement du but et sans se résoudre d'avance à ne le point atteindre. L'aurore seule y annonce en le rougissant le glacier inaccessible qu'on y avait prévu. Il suffit à de tels hommes de la certitude d'une possibilité éventuelle, et d'être pour eux-mêmes « celui qui porte un lot d'une splendeur secrète » ou dont « la scintillation mentale désigne le buste à jamais du diamant d'un ordre solitaire ».

C'est sous ce glorieux aspect qu'apparaissait Stéphane Mal-

larmé à ceux qui n'ont pas vu seulement de lui l'homme aimable et discret qu'il savait être quand, la porte fermée sur ces songes, il entrait dans la vie de son pas bref et aisé, comme quelqu'un qui vient de loin, avec un sourire, la main tendue pour l'accueil. Ainsi beaucoup l'ont-ils aimé et admiré, pour la fidélité scrupuleuse de son amitié et la grâce unique de sa causerie. Il s'amusait lui-même de cette méprise ingénue ou de ce parti pris restrictif et il ne lui déplaisait pas de se laisser croire un passant comme un autre, épris de musique et de vers, sensible à la beauté des femmes, au charme des paysages, des bois et des eaux, car il mettait la gloire non dans l'hommage extérieur qu'elle comporte, mais dans l'assentiment intime qu'elle est, et c'est à cette conscience véridique de soi-même qu'il faisait allusion par cette hautaine et suprême parole : « La gloire, je ne la sus qu'hier et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi! »

HENRI DE RÉGNIER

LE DÉSIR[1]

— JOURNAL D'UN MARI —

15 juin.

Je ne suis guère sorti depuis huit jours. Il y avait à cela deux raisons, la première : une grande courbature morale qui m'imposait l'isolement, le repos ; la seconde, et peut-être la plus sérieuse, la plus déterminante, c'est que Denise vient d'être un peu souffrante, une influenza bénigne, une grippe de jolie femme qui prend ce prétexte pour ennuager sa pâleur de gazes et de dentelles. Aussitôt averti, je me suis présenté chez elle ; elle ne m'a pas reçu tout de suite, et j'ai compris qu'elle travaillait la mise en scène, étudiait les effets du demi-jour, composait la langueur de son visage, et le désordre de sa coiffure. La coquetterie des femmes est surtout faite d'orgueil, et indépendante, en ce qui touche ceux qui sont appelés à les admirer, de tout sentiment de dédain ou d'estime, d'aversion ou de sympathie. Est-ce parce que cela coïncidait avec une période de lassitude de ma part, mais j'ai été presque heureux de cette indisposition de Denise, qui la condamnait, pendant quelques jours, à ne pas sortir, à ne voir personne ; et je me suis complu en cette pensée : « Nous allons être seuls, comme à Santeuil, les premiers temps, je

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

pourrai m'octroyer la compensation légère des longues causeries et des soins frôleurs ». Et je me découvrais soudain de la gaieté, de l'esprit, de rares aptitudes de garde-malade. Denise s'en est tout d'abord effarouché.

— Comment! vous allez vous installer là, assister à mes éternuements, et présider à la distribution de mes drogues?...

— Je compte rester près de vous, tant que cela ne vous ennuiera point... Oh ! ne m'en sachez aucun gré, ou gardez-vous d'en prendre ombrage... Je suis moi-même un peu fourbu, dans un de ces moments de détente, où l'on ne saurait faire un pas, ni dire un mot dans le monde... la crise du chez soi... l'impérieux besoin d'intimité et de calme...

Denise a répliqué finement :

— Permettez-moi de vous faire observer que vous serez obligé à vous dépenser bien plus dans le tête-à-tête...

— Mais cela me coûtera beaucoup moins, par la raison que je vous connais, que je sais quels sont vos goûts, vos idées, les choses dont vous aimez parler... et je n'aurai pas à changer de place, ce qui est inappréciable...

Denise s'est mise à rire.

— Voulez-vous une chaise longue?

— Non, un fauteuil seulement, pas trop profond, pas trop bas, pour être plus libre de mes mouvements, pouvoir surveiller l'heure, la température et l'édulcoration des tisanes...

— Vous allez me soigner vous-même !

— Mon père, qui était de santé médiocre et de caractère pratique, me destinait à la médecine... Il m'en est resté une sorte d'instinct thérapeutique, le goût de manier les petites fioles, et la marotte de me dévouer à mes semblables...

— Une vocation, alors?

— Vous en jugerez.

Et par contenance, pour motiver ma présence assidue dans la chambre de Denise, j'ai affecté de prendre mon rôle au sérieux, de suivre à la lettre les minuties de l'ordonnance. Cela me permettait d'affectueux conseils, de graves familiarités; et je n'ai jamais mieux constaté l'hypocrisie de l'homme dont les traits restent soucieux, la voix grondeuse, et dont les mains frémissantes de sollicitude doucement s'égarent. Cela me rappelait le jeune de Frames, pétrissant les doigts de

la petite d'Esterelles, tout en lui dévoilant les mystères de la science. Avec des airs détachés, bourrus, ou dont la prudence s'exagérait, je me penchais vers Denise, je regardais ses yeux, je saisissais d'autorité son poignet, pour suivre les pulsations de la fièvre; et mon principal souci portait sur la disposition des oreillers et l'agencement des couvertures.

— Vous avez la tête trop basse... Il faut rentrer vos bras, je crains que vous ne vous refroidissiez...

Et avec une autorité brusque, sans qu'un muscle de mon visage tressaillît, je disposais, j'arrangeais, je tapotais de droite et de gauche, puis me sentant pâlir et pour d'aussi minces efforts m'essouffler, je revenais m'asseoir un peu loin du lit, et nous causions. J'ai été parfait de tenue et de calme. Denise, après quelques défiances, s'est rendue à l'évidence de mon dévouement loyal, de mes soins désintéressés, et sa surprise reconnaissante me flattait et m'attristait à la fois.

— Mais vous êtes extraordinaire!... Une sœur à cornette ne ferait pas mieux.

— Quand je vous le disais!

— Et d'une ponctualité, d'une force de persuasion, d'une douceur de main...

— Ah! m'écriai-je sans la moindre modestie, voilà de ces qualités qu'on n'acquiert point...

— Et elles s'exercent envers tous indistinctement?... vous soignez d'instinct, comme les terre-neuve se jettent à l'eau?...

— Il y a un peu de ça... Je vous avouerai toutefois que, pour vous, je m'applique... Une fatuité comme une autre, qui veut vous éblouir, vous susciter cette réflexion : « Tiens! mais il y a dans mon mari les lumières d'un pharmacien et l'âme d'un philanthrope!... » Puis vous manquez au monde, à vos amis, je tiens à vous remettre sur pied le plus vite possible...

Cependant un doute persistait en elle. Cette abnégation la pénétrait sans la convaincre, et je surprenais son regard filtrer vers moi à travers l'ombre des cils rejoints. Elle me dévisageait longuement, m'étudiait. Une fois, sa curiosité a été plus vive ; elle m'a tendu la main et m'a dit :

— Je vous remercie d'être si attentionné pour moi, cela me touche d'autant plus, que je n'étais guère en droit de m'y attendre.

J'ai simulé un étonnement naïf.

— Pourquoi donc cela?

— Mais parce qu'il y a eu entre nous des malentendus... qui auraient pu engendrer des froissements, des rancunes... Avouez que vous m'en avez voulu longtemps.

— Mon Dieu non, ai-je répliqué en portant sa main à mes lèvres ; je m'en suis surtout voulu à moi-même... C'est à ne pas croire ce que le renoncement est, en pareil cas, difficile... Vous aviez tout ce qu'il fallait pour me le rendre plus pénible encore... Seulement on réfléchit, on raisonne, et l'apaisement se fait ; et, de tout cela, on ne garde, à la longue, qu'une impression de regrets adoucis, la vision presque effacée d'un rêve, le souvenir résigné d'un bonheur qui n'a pas voulu de nous...

J'admirais ma duplicité de parler ainsi à cette femme dont la beauté inviolable m'attire et me grise, et que je poursuis en vain de mes convoitises exaspérées ; mais j'étais si bien dans le ton que je me suis abusé moi-même, et, parce que je lui parlais de si près, que je pressais et que je baisais sa main, mes exigences, pour l'instant, s'en trouvaient satisfaites. Il me semblait que j'en étais arrivé en effet, à cette philosophie de résignation et de facile indulgence, dont je me vantais, comme d'une victoire chèrement gagnée ; et l'idée m'est venue alors d'être sincèrement, par tardive compensation, l'ami de ma femme. Je voyais à cela de sérieux avantages : l'excuse de me rapprocher de Denise, de l'accompagner dans ses courses, de forcer un peu de son intimité, par les longues séances consultatives chez le couturier et chez la modiste ; et j'espérais vaguement le secours des circonstances, les surprises des parties à deux, alors qu'on est convenu de parler raison et d'être très sages.

— Alors, maintenant?... a interrogé Denise.

— Maintenant, je suis l'homme le plus posé, l'époux le plus repenti qui soit au monde ; je n'ai plus pour vous qu'une bonne affection, vigilante et paisible, qui se traduit, comme vous voyez, par la présentation à heures fixes d'infusions calmantes, et le souci d'inconséquents bavardages destinés à vous distraire...

Elle a manifesté aussitôt une grande joie où s'accusaient,

par acquit de conscience, quelques repentirs, et que voilait, malgré tout, une déception. Cela l'étonnait et la déconcertait, que je me fusse à ce point détaché et guéri d'elle, qu'il ne me vînt plus en sa présence l'alerte d'un désir ; et, sous forme d'abandon reconnaissant, d'amicale confiance, elle a eu avec moi des coquetteries dont j'ai vu le piège. Son amour-propre froissé s'est ingénié en toutes sortes de ruses. Je dus la soulever dans son lit, l'aider à sa toilette, épingler des dentelles sur ses cheveux. La blancheur mate des batistes s'entr'ouvrait sur d'autres blancheurs, doucement rosées comme d'un reflet d'aube, je percevais dans un éclair éblouissant un bout d'épaule, la rondeur ferme d'un sein ; de fugitifs parfums montaient vers moi, de cette chair mystérieuse, et je retenais mon souffle et je fermais les yeux sous cette torture. Ce n'était là, de la part de Denise, qu'un jeu pervers, un défi qui appelait la faute d'une offensive, et, par prudence, comptant que l'épreuve, se prolongeant, me fournirait peut-être d'autres occasions plus favorables, j'ai opposé à ces semblants de tentations la plus héroïque indifférence...

Entre temps, nous parlions de Fonteneilles ; par toutes les questions d'art que ce nom soulève et résume, c'est là le sujet que Denise affectionne. Soit inquiète curiosité, ou simple déférence, elle a bien voulu me demander mon opinion sur le compte de ce fantoche.

— Une haute intelligence, ai-je affirmé avec une conviction grave, un poète du plus pur talent...

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi.

— C'est vrai, sa façon me déroutait un peu... C'est un art de sélection que le sien, et je fais, en somme, partie du vulgaire...

— Et maintenant, vous le comprenez, vous l'appréciez ?...

— Infiniment. C'est un musicien exquis dont la phrase vous berce, et dont les idées volent en plein ciel comme des oiseaux qui émigrent... Puis l'homme est charmant, très sympathique... Vous savez qu'il est venu chaque jour prendre de vos nouvelles ?

— Oui, on m'a remis plusieurs fois sa carte. Cela m'a fait plaisir... il est si absorbé par le travail et le monde... si sollicité de toutes parts...

— Sans doute, mais il vous doit aussi quelque préférence, car vous êtes son admiratrice la plus éclairée et la plus fervente... Eh bien, chère amie, vous voilà debout... vous devriez le recevoir, cela vous fera passer le temps, achèvera de vous remettre...

Elle m'a menacé du doigt gentiment.

— Je vois ce que c'est : votre dévoûment de garde-malade est à bout, il vous tarde de recouvrer votre liberté.

— Moi ! par exemple, mais je vous demanderai au contraire de rester en tiers dans vos entretiens... Bien que l'initiation ait été tardive, ces choses-là m'intéressent beaucoup... puis, et c'est encore un jour sous lequel vous ne me connaissiez pas, je suis au fond un homme de foyer...

— Comme le mariage vous a changé !

— Terriblement ! ai-je répondu avec un involontaire soupir... Ainsi voilà qui est convenu, si le marquis vient tantôt, on lui ouvre toutes grandes les portes...

Elle m'a regardé d'une façon étrange.

— Vous y tenez absolument ?

— J'y tiens pour vous, ma chère, je commence à m'user un peu comme esprit, depuis huit jours, et Fonteneilles est un causeur précieux que j'appelle à la rescousse...

— Vous êtes trop modeste, a protesté Denise avec un sourire railleur.

Puis brusquement, d'un ton sec où j'ai constaté quelque dépit :

— Eh bien, mon ami, donnez des ordres en conséquence... je recevrai ici, n'est-ce pas ?... C'est plus intime... Voulez-vous envoyer chercher des orchidées et des roses blanches ?... ce sont les fleurs que le marquis préfère...

A ce moment, j'ai hésité, sans trop savoir pourquoi. C'était comme l'intuition d'une faute commise, irréparable, du but dépassé, par excès d'application et de conscience à l'atteindre : mais le moyen de reculer, de me reprendre ?... et j'ai déployé tous mes talents d'organisation, pour transformer cette chambre en une sorte de reposoir où officiera, dans l'encens des fleurs, ce prêtre des muses mystiques.

Il est arrivé vers trois heures, le poète, les mains bénisseuses, les lèvres bruissantes de souhaits gracieux, et ne s'est

retiré qu'au crépuscule, le front et les cheveux auréolés des gloires du couchant qui éclairaient la chambre, comme d'une lumière de prisme, de reflets roses et mauves. Qu'a-t-il dit? de quoi a-t-il parlé? Je ne sais plus. Sa voix blanche, aux tonalités d'enfant ou de femme, a le privilège de me plonger en la quiétude et le bien-être d'un demi-sommeil; toujours la flûte des bergers kabyles, cette mélopée bizarre, sautillante et douce, cette série de notes voilées et plaintives comme le croassement des rainettes tapies au fond des roseaux.

Mais ce qui ne m'a point échappé, c'est l'indifférence soudaine de Denise, à mon endroit. Mes yeux n'ont jamais rencontré les siens ; elle ne m'a pas une seule fois adressé la parole; et c'était d'une telle affectation de bouderie, que je ne m'en suis senti inquiet, ni froissé outre mesure. Après les avances qu'elle m'a faites, Denise ne peut évidemment admettre que j'aie eu la naïveté, ou l'insolence de passer outre. Sa fierté de jolie femme en souffre et se venge par un redoublement d'amabilités exclusives à l'adresse de Fonteneilles. Est-ce un succès pour moi, ou une défaite?... Dois-je faire amende honorable, ou persister dans mon rôle si difficile de ne point comprendre, et de ne point voir? Il y a là chez Denise un état d'esprit à surveiller, et dont un homme très froid, très calme, pourrait peut-être tirer parti... mais je n'aurai ni l'habileté, ni la patience nécessaires, et la frayeur me vient des brutalités que je sens en moi...

25 juin.

Plus d'illusion possible. Denise se désintéresse de moi, de la façon la plus naturelle et la plus complète. Elle me parle pourtant, son regard ne me fuit pas, mais l'abîme s'est de nouveau creusé entre nous ; je n'existe plus pour elle. Mes procédés, mes égards, les soins que je lui ai prodigués, elle a oublié tout cela, et jamais, soit quand nous sommes seuls, soit devant les visiteurs qui affluent maintenant, elle n'y fait la plus légère allusion. On lui demande des détails, on veut savoir ce qu'elle a éprouvé, le traitement observé, l'hygiène prescrite.

Elle répond toute souriante :

— J'ai été merveilleusement soignée par le docteur Ger-

main Flach. Je vous le recommande, ma chère, un savant très doux qui connaît la femme, un guérisseur par persuasion. Hier, devant madame de Boissières, les Bellegarde et l'immuable Fonteneilles, madame de Saint-Pryeux a réclamé en ma faveur.

— Et ton mari, mon enfant, tu oublies ton mari ; je suis là pour attester...

Mais Denise a coupé court, honteuse, semblait-il, d'avoir à faire mon éloge.

— Oui, Maxime a été très bien...

Et je l'ai interrompue à mon tour :

— Vous m'en avez largement récompensée, chère amie, par la faveur d'une intimité, flatteuse en pareil cas, car elle comporte bien des privautés... qu'on n'exerce pas d'ordinaire.

Elle est devenue très rouge, avec un regard effaré vers Fonteneilles, tandis que madame de Boissières s'écriait :

— Tous mes compliments, mignonne, et c'est ça que vous appelez le traitement du docteur Flach !...

Le poète n'a rien entendu ; il était comme toujours perdu dans les brumes de sa pensée, car on ne requiert son attention qu'en lui parlant de lui-même ; mais ce regard de Denise n'a pas laissé que de me surprendre. Il signifiait clairement : « Qu'allez-vous penser de moi ?... Je vous assure que c'est faux, que mon mari n'est pas mon mari... » En quoi cela peut-il l'intéresser, lui qui n'est pas l'amant, lui qui ne conçoit que les caresses parlées, et les fusions d'âmes, lui qui flétrit la chair, et considère le désir comme l'embûche la plus grossière tendue à la lâcheté humaine ?... Et j'en suis arrivé à conclure que, par servilité de snobisme, Denise prend exemple sur lui, adopte ses théories, dans le but de se singulariser, de s'élever à ses yeux.

Je recommence à sortir un peu, moins pour me distraire que pour me fatiguer. Je deviens extraordinairement nerveux, avec une activité fébrile qui parvient difficilement à se dépenser. La caractéristique de cela est une faculté de locomotion, vraiment exceptionnelle, et dont la progressive intensité finit par me causer des vertiges. Je pars d'une allure calme, en badaud, regardant les femmes, cherchant à fixer mon atten-

tion sur des bibelots d'étalage ; et une force me pousse, mes yeux distraits se détournent, mon pas s'accélère... Je zigzague d'un trottoir à l'autre, je bouscule les gens, je me lance dans les embarras de voitures, insoucieux du danger, si inconscient de tout ce qui m'entoure, que les protestations des passants, les airs comminatoires des sergents de ville, et les insultes tonitruantes des cochers ne m'arrivent que par murmures...

Et je vais plus vite encore, je me promène à grandes enjambées, comme un fou, comme un homme qui court à un rendez-vous d'amour. Je ne sais, ni par où je passe, ni où je vais : les rues succèdent aux rues, la foule me donne l'impression d'un courant que je remonte : et tout à coup je reviens sur mes pas, m'orientant cette fois, calculant les distances, et prenant par les raccourcis, dans ma hâte du retour... Une crainte indéfinissable m'oppresse, je débouche aux grandes allures dans l'avenue Hoche, où nous habitons, et l'hôtel, de loin, me paraît changé, je le considère avec défiance, j'essaie d'en pénétrer le mystère, à travers le sombre regard vitreux des fenêtres ; puis, sitôt le portail ouvert, une question me jaillit aux lèvres, toujours la même :

— Madame est-elle là ?

Et sur la réponse invariablement affirmative, car Denise n'a pas encore quitté son appartement, je me sens rassuré, presque heureux, comme si l'on m'apprenait une bonne nouvelle... Je résiste pourtant à l'impulsion d'aller chez elle, je m'enferme dans ma chambre, où je piétine encore, où je fume et j'écris jusqu'à l'heure du dîner... Mais alors, tout m'est prétexte à évasion : mon impatiente curiosité s'émeut et profite du moindre incident : un tintement de sonnette, un bruit de voix, le claquement d'une porte que l'on ferme, et je parais aussitôt, et je m'informe.

— C'est madame qui appelle ?... Est-ce chez elle qu'on est entré ?... Que désire-t-elle ?...

Denise est bien décidément pour moi l'idée fixe, suppliciante, implacable, qui vrille le cerveau, en dissout toute volonté, en chasse toute raison. La pensée de cette femme me suit et m'absorbe, je ne vois rien, je ne m'intéresse à rien en dehors d'elle ; il n'est pas une seule manifestation de mon

être qui ne se rapporte à elle, une seule de mes impressions dont elle ne soit le principe et la cause.

L'autre soir, je suis allé m'échouer dans un théâtre d'opérette. Il y avait là des pitres grotesques qui déchaînaient l'hilarité de la salle, et un essaim de femmes en maillots clairs, que foudroyaient des batteries de lorgnettes... une tristesse m'est venue de toute cette gaieté clinquante et grivoise, une tristesse étrange, faite de dégoût, de pitié et de jalousies obscures, parce qu'en chacune de ces femmes, je retrouvais un peu de Denise, parce que mon esprit hanté substituait sa vision à celle de ces danseuses vulgaires qui livrent au public les secrets tarifés de leur plastique. Et la musique aussi m'emplissait de mélancolie, me tendait les nerfs douloureusement, cette musique enlevée, étourdissante et bouffonne, scandée par les éclats de rire des cuivres, et les éternûments des cymbales...

Une particularité qui m'effraie, parce que rien ne la justifie, ne la motive : je redeviens jaloux. Jaloux de qui ? à propos de quoi ?... Denise ne sort pas, ne voit personne qui puisse lui faire la cour, et dont elle ait à s'occuper autrement que comme maîtresse de maison, pour la divulgation des potins courants, et l'offre d'une tasse de thé... Mais la chose incroyable, c'est que je suis jaloux d'hommes qu'elle ne connaît point, qu'elle ne connaîtra sans doute jamais, et que je connais à peine moi-même... Jaloux des célébrités quelconques, de tous ceux qui défraient la curiosité publique, savants, artistes, viveurs ou cabots, jaloux des passants que je croise, et dont le visage ou l'élégance me frappe. Il n'y a qu'un être dont la vue me repose, me redonne confiance, dont les assiduités auprès de Denise me distraient et me tranquillisent, c'est le marquis de Fonteneilles. Celui-là est pourtant aussi une célébrité ; les chroniques littéraires et mondaines citent son nom à tout propos, ses recueils de poésies sont, pour le moment, des livres de chevet, et il marche escorté de louanges, environné de l'admiration des femmes qui l'exaltent d'autant plus qu'elles ne peuvent l'expliquer ni le comprendre... Mais ce qui fait ma sécurité à son endroit, c'est que pour moi, *il n'est pas un homme*. La parole de madame de Boissières me revient parfois à l'esprit : « Si Denise allait retomber amoureuse

de ce monsieur-là!... » Et cette perspective n'a rien qui m'épouvante, j'en accepte la possibilité sans angoisse ni révolte, plutôt avec un sentiment de soulagement et de délivrance, par cette raison que l'amour vrai, l'amour passionné ne peut exister entre eux, qu'ils resteront toujours fatalement dans le domaine des intellectualités, à de telles hauteurs de rêve, que Denise en perdra de vue la terre, et les désirs errants qu'elle porte.

30 juin.

J'ai eu hier la velléité de partir, d'aller très loin, pour un temps indéterminé, le temps de m'affranchir de ma femme, de l'oublier, d'en arriver à penser, agir, revivre comme tout le monde. C'était au cercle, où je vais parfois traîner mes soirées. Un de mes amis, Raymond de Bryzac, m'a annoncé qu'il embarquait dans deux jours, pour une croisière autour du monde ; et comme il expliquait les aménagements de son yacht, la composition de l'équipage, le stock d'armes et de provisions qu'il emporte, un violent désir m'est venu de l'accompagner, une nostalgie d'air et d'espace qui me faisait souhaiter d'aller me perdre en des pays d'aventures. J'ai demandé brusquement :

— Voulez-vous de moi ?

Il m'a regardé avec surprise.

— Seul ?

— Naturellement, je ne vais pas vous encombrer d'un ménage.

Et son étonnement, malgré tout, persistait.

— Mon bon, je vous ferai observer qu'il ne s'agit pas d'une simple promenade en vue des côtes, et que je ne pars pas pour huit jours.

— Parbleu, ai-je répliqué vivement, c'est bien là ce qui me décide à vous suivre. J'ai assez de Paris, de la vie bête qu'on y mène ; je suis gavé des boulevards, des théâtres, des salons, où l'on voit toujours les mêmes têtes grimacer les mêmes sourires. Je voudrais affronter d'autres dangers que ceux de l'envie, de la médisance, des chantages de presse et des krachs de bourse. Je voudrais voir des fleurs qui ne sont pas dues à l'imagination des fleuristes, des arbres qu'on n'ar-

rose pas à la lance. Mon ambition serait de rencontrer des fauves, ailleurs que dans les ménageries, des hommes qui n'auraient ni esprit, ni monocle, des femmes restées dans la sainte ignorance du corset, du pantalon et des jarretelles...

Bryzac, pressentant d'autres raisons plus graves, a eu le bon goût de ne pas insister.

— Eh bien, mon cher, nous verrons tout cela... moi je suis enchanté, ravi... occupons-nous tout de suite de votre équipement : voulez-vous que je vous dresse une liste ?

Et j'ai endossé par la pensée un tas de costumes, je me suis hérissé formidablement d'armes de toutes sortes. Une témérité m'envahissait, une témérité triomphante de Tartarin qui vit ses héroïsmes en rocking-chair, à l'ombre du baobab, et guette ses ennemis à travers la vapeur fusée d'un jet d'eau...

Quand mon bagage d'explorateur a été au complet, Bryzac m'a serré la main avec une solennelle vigueur :

— Ainsi voilà qui est convenu, je peux compter sur vous ?...

— Absolument. Je vous demanderai seulement de retarder le départ d'un jour, à cause de tous les achats que j'ai à faire.

Et je l'ai quitté, avec l'intime persuasion d'une victoire remportée sur moi-même. Je suis rentré à pied, sans me hâter, pour affirmer la liberté reconquise de mes mouvements, constater, en faisant des haltes et des détours, que je me dirigeais à mon gré ; et je respirais largement, la tête haute ; mes poumons se dilataient à l'air rafraîchissant de la nuit chargé de senteurs inconnues, d'effluves lointains. Je calculais le temps qui me séparait encore du départ. Je me disais : « Dans trois jours, à pareille heure, j'aurai quitté Paris. Je roulerai à toute vapeur, vers la mer berceuse d'oublis, vers ma destinée nouvelle qui s'achèvera en d'autres paysages, en un coin de nature vierge où tout de moi lentement, progressivement renaîtra... » trois jours, une misère en comparaison des six mois qui viennent de s'écouler ; et j'avais conscience pourtant qu'ils me paraîtraient fort longs, traversés peut-être d'hésitations et de luttes...

Tandis que je me couchais, j'ai élaboré dans ma tête le petit discours très calme que je tiendrais à Denise : « Ma

chère amie, nous n'avons jamais été grand'chose l'un pour l'autre: maintenant nous ne sommes plus rien du tout. Alors à quoi bon s'entêter dans la vie commune, continuer pour le monde, ce mensonge d'un mariage de pure forme, d'une association sans bénéfices possibles... Donc je pars, je vous délivre de moi qui vous suis plutôt une entrave... Si je ne prends pas les voies légales, si je n'attends pas la fin d'une procédure de séparation ou de divorce, c'est que le temps me fait totalement défaut. Mais croyez bien que cela vous dégage tout aussi complètement vis-à-vis de moi, et que je ne commettrai jamais l'incorrection de reparaître... » Je me délectais à l'avance de sa surprise, je me demandais quels sentiments spontanés, irréfléchis, je lirais à ce moment dans ses yeux. Puis, par déduction, une pensée m'est venue, une pensée simplement curieuse d'abord, qui peu à peu s'est faite méfiante, aiguisée de colère, empoisonnée de jalousie : « Que fera-t-elle quand je ne serai plus là?... Quelles seront ses habitudes, ses ambitions, que sera son état d'esprit? Vers quel but nouveau orientera-t-elle sa vie?... » Et l'image de *l'homme* a surgi de nouveau devant moi, l'image impersonnelle de l'amant brun ou blond, célèbre ou obscur qui aura les prémices de sa chair vibrante... Puis je me suis endormi lourdement, et cette image m'a poursuivi dans mes rêves. Elle s'est précisée effroyablement cruelle. J'ai eu, sans pouvoir bouger de place, incapable de bondir sur ces fantômes et de les écraser, j'ai eu des visions d'enlacements, des visions de bouches unies, de regards mi-clos, de visages pâlis, extasiés, j'ai entendu des chuchotements, des baisers, que ne pouvaient dominer mes cris de fureur, le râle profond de mes sanglots... Et le supplice de ce cauchemar persiste encore après le réveil. J'en demeure frissonnant et tout brisé, avec des vertiges de sang, des idées de meurtre, le besoin de torturer à mon tour et de tuer quelqu'un... Je ne partirai pas. Je vais écrire à Bryzac pour me dégager... Mais quel prétexte inventer qui paraisse plausible, quelle excuse qui ne laisse rien transparaître de la vérité lamentable?... Jusqu'ici, j'ai assez bien joué mon rôle, et personne, pas même Denise, ne soupçonne la terrible crise que je traverse... C'est là l'effort dernier, le suprême refuge de ma fierté d'homme, la seule vaillance qui

me rehausse un peu à mes propres yeux... J'ai la pudeur de mes souffrances et de mes détresses: et la pitié ou le mépris des autres me serait la pire des humiliations...

1er juillet.

M. de Saint-Pryeux m'a fourni, bien malgré lui du reste, l'excuse tant désirée, le suffisant prétexte; je lui en ai une reconnaissance infinie, comme s'il eût fait preuve envers moi d'une sollicitude paternelle, d'un exceptionnel dévouement. Il vient d'être frappé d'hémiplégie; son visage, grave et morne d'un côté, passe de l'autre par toutes les phases de la frayeur, de la rage et du désespoir, à la façon de ces masques qui contiennent à la fois le rire et les larmes. Ce matin, Denise a fait irruption dans ma chambre, vêtue à peine, une dépêche à la main.

— Père est au plus mal; j'ai dit qu'on attelle; vous m'accompagnez, n'est-ce pas?

— Certainement.

Et tout de suite, j'ai voulu savoir, affectant une stupeur chagrine, passant une revue rapide de tous accidents et maladies qui pouvaient me valoir une telle bonne fortune. Denise m'a tendu la dépêche.

— Tenez, lisez, je n'en sais pas davantage.

J'ai fait mine de déchiffrer le griffonnage, mais sans m'y appliquer autrement. Le tout était, pour moi, que M. de Saint-Pryeux fût assez gravement atteint pour nécessiter ma présence à Paris, et j'avais hâte de juger de la situation, pour en tirer les arguments décisifs auprès de Bryzac. Nous nous sommes donc précipités rue de Varenne. Toutes les portes de l'hôtel étaient ouvertes; les domestiques couraient, poussant l'effarement jusqu'à se commander les uns les autres; des senteurs pharmaceutiques traînaient dans l'air. Et comme nous entrions dans la chambre du malade, nous avons croisé le docteur Delaplanche qui prenait congé. Un praticien de la vieille école, bourru, hirsute et pelliculeux, à tête de bouc, un de ces hommes qui stigmatisent le mal, ses causes et ses conséquences, comme certains prêtres parlent de l'enfer. Il a expliqué la chose brutalement, en des tressautements secs de son collier de barbe.

— Une bonne hémiplégie, tout le côté gauche pincé... la fête! la fête à outrance... j'avais prévenu, on n'a pas voulu enrayer... on n'a pas toujours vingt ans!...

Nous avons trouvé M. de Saint-Pryeux couché dans des draps de fine batiste, à point de Venise, la tête enfoncée, comme en une coiffe normande, dans l'oreiller garni de dentelles. Il gesticulait furieusement de tout son côté solide, comme pour dégager l'autre, où s'appesantissait un poids formidable; et de sa bouche agrandie, légèrement déviée, jaillissaient des sons inarticulés, des cris rageurs et plaintifs de petit enfant.

Je me suis senti pleinement rassuré. Un élan de sympathie m'a poussé vers ce vétéran, tombé en brave au champ d'honneur du plaisir; et j'ai trouvé de chaudes paroles d'encouragement, des boutades légères qui moralisaient, tout en prophétisant prochaine, la guérison que je considère comme impossible.

— Un simple avertissement; dans trois jours, vous serez sur pied.

Mais il paraissait ne pas m'entendre, continuait de se trémousser partiellement et de geindre ses indignations; alors je me suis tourné vers madame de Saint-Pryeux, dans une interrogation muette, tandis que Denise, très émue, sollicitait les détails.

— Quand et comment cela est-il arrivé?

Et de sa voix blanche, aux inflexions de regret, madame de Saint-Pryeux a répondu :

— Il est rentré ce matin, vers cinq heures, comme toujours, un peu fatigué, paraît-il, se plaignant de lourdeurs de tête, et tandis que Firmin l'aidait à se déshabiller, il est tombé en syncope... une fois revenu à lui, nous avons eu toutes les peines du monde à le mettre dans son lit... une masse inerte...

J'ai regardé autour de moi, dans la chambre, une chambre de coquette, aux stores tamisant un jour rose, aux tentures exquisement pâlies, avec des meubles de style mignard, de vieilles gravures galantes, et une armoire à glace monumentale, à trois battants, où l'on peut se mirer à la fois sur toutes ses faces. Sur la cheminée, sur les tables, un désordre, un

fouillis d'objets jetés et oubliés là, dans le souci de composition d'une minutieuse toilette, une boîte à poudre de riz, des flacons d'essences, des combinaisons de dessous, des brosses, des cravates, des instruments minuscules et précieux comme des bijoux; tandis qu'affaissé dans un coin, parmi des coussins, gardant en ses cassures la forme vague du corps, l'habit étalait, un peu mâché, à sa boutonnière, un énorme chou d'œillets blancs.

Et mes yeux, alors, se sont reportés sur madame de Saint-Pryeux. Je l'ai trouvée calme, résignée comme d'habitude, mais avec je ne sais quel air de soulagement, quel rayonnement de joie intérieure, où j'ai cru voir tout d'abord un sentiment très humain de rancune satisfaite envers cet homme, par qui elle a si longtemps souffert ; puis à l'attendrissement de ses yeux, à l'inquiète sollicitude de ses gestes enveloppant le malade comme d'une caresse, j'ai compris toute la noblesse de pardon et d'oubli qui était en elle ; et que sa vraie revanche consistait à reconquérir son mari ainsi, à l'avoir près d'elle, à elle seule enfin, à être la dernière à s'occuper de lui et à l'aimer...

Nous sommes rentrés chez nous, vers onze heures, pour déjeuner. Aussitôt après, j'ai écrit à Bryzac une courte lettre d'explications et d'excuses, où j'affirmais surtout mes regrets d'une si joyeuse partie manquée.

— « Plaignez-moi, mon cher, me voilà forcé de subir Paris en plein été, d'arpenter les boulevards déserts, de respirer toutes les horreurs qui montent du pavé de bois, dans le tourbillonnement de microbes que soulèvent les omnibus et les fiacres. Plus personne à voir pendant deux mois, des provinciaux en vacances, des chars à bancs d'Anglais qui visitent les monuments, avec une gravité d'hypocondriaques ; et là-bas, au fond d'un vieil hôtel sévère, dans une chambre pompadour, un pauvre diable d'homme qui n'en finira plus d'expier sa trop grande confiance en lui-même... »

Puis je suis sorti pour une longue promenade, le cœur léger, fredonnant une chanson idiote de café-concert, que l'on entend partout dans les salons, accouplée aux conférences féministes de Léonard Franck et aux vers mystiques de Fontencilles. J'ai badaudé de-ci de-là sans contrainte. J'ai même

fait quelques visites pour annoncer aux amis les plus proches la fatale nouvelle. Et ma détermination brusque de ne pas partir, de ne pas quitter Denise, revenait toujours comme un refrain que je me chantais à moi-même. — « Bryzac m'avait offert de m'emmener. Je l'aurais accompagné un bout de chemin, mais il n'y faut plus songer dans ces conditions... Pourrons-nous seulement aller à Santeuil?... » Et les doléances pleuvaient sur moi : je tombais au milieu de préparatifs de voyage, dans la désorganisation des appartements aux tapis roulés, aux meubles vêtus de housses. — Tout ce monde prend sa volée vers les montagnes ou la mer, en quête d'horizons clairs, de frais paysages reposants. — Et l'on s'apitoyait moins sur le cas de M. de Saint-Pryeux que sur les obligations très dures qu'il m'impose. — « A quoi passerez-vous le temps?... Vous allez mourir d'ennui!... » Et je ne me suis jamais senti plus à l'aise que dans ce Paris qui se dépeuple de ses élégances, se vide de son activité mondaine, ressemble à un immense village, où grouille la foule négligeable de petits bourgeois et du peuple...

12 juillet.

Une amélioration s'est produite. J'ai recouvré un peu de sommeil et j'en attribue le bienfait à cette cause, en apparence futile, que Denise et moi nous ne dormons plus sous le même toit. L'état de M. de Saint-Pryeux reste stationnaire ; mais ses exigences augmentent, en raison du temps qui s'écoule, aigrissant sa conviction que c'en est fait de lui, et qu'il ne se montrera jamais plus au foyer de la danse, dans les nuées de gazes roses que soulèvent les jetés-battus et les pirouettes. Son humeur est devenue massacrante ; ses yeux foudroient le destin, et non content d'essouffler son valet de chambre, de martyriser madame de Saint-Pryeux par ses refus de se laisser soigner, ses colères devant les tendres encouragements qu'elle lui prodigue et les remèdes qu'elle lui présente, il nous retient près de lui, à tour de rôle, ma femme et moi. Denise est là, tout le jour, aidant sa mère, faisant la lecture, endormant l'irascible malade par le jeu monotone de ses travaux d'aiguille; moi, je prends la garde le soir, à l'heure où, sous l'éclat des lumières, le joyeux noctambule qu'a été

M. de Saint-Pryeux retrouve un semblant d'énergie, et bredouille d'amers regrets. On l'habille coquettement, on le coiffe, on le maquille, on pique à sa boutonnière l'éternelle fleur hérissée de fines verdures, et quand il est installé dans son fauteuil, devant l'armoire à glace qui douloureusement le reflète, nous parlons femmes. Je lui lis à mon tour les échos de théâtre, les chroniques galantes, les petites correspondances, où des dames, *du meilleur monde*, offrant toutes garanties, demandent des amitiés intellectuelles ; où de jeunes hommes vigoureux et pratiques, aspirent, confiants en eux-mêmes, à l'amour *absolument désintéressé*. M. de Saint-Pryeux pousse de profonds soupirs comme à l'audition d'un martyrologe, au récit d'infortunes imméritées qui l'atteindraient en plein cœur : et tandis que l'un de ses yeux se voile à demi, dans l'expression de la plus morne tristesse, l'autre, démesurément ouvert, se gonfle de larmes qui débordent, tracent dans la joue poudrerizée de rose un large sillon luisant.

A minuit, malgré ses protestations et ses menaces, on le recouche, et je passe dans le cabinet de toilette qui, pour quelques jours, est devenu ma chambre. Je goûte là un repos inappréciable, dans ce cadre nouveau qui n'évoque qu'une vie frivole, sans autre but ni souci que le plaisir. Mes regards s'attardent sur la grande table truquée, où se rangent en bataille, tous les secrets de jouvence ; et une torpeur d'hypnose me vient de l'étincellement des cristaux à facettes ; la matité des ivoires passe en nuage devant mes yeux. C'est très lent et très doux, sans aucun sursaut de ma pensée qui, peu à peu, s'éloigne et me quitte, et j'ai la jouissance de me sentir glisser au sommeil, un sommeil paisible, sans rêves, un sommeil profond de néant, où ne flotte aucun souvenir de l'existence finie. Un sentiment de quiétude préside au réveil, j'ai la douce lassitude, l'impression de bien-être de ceux qui entrent en convalescence ; il me semble qu'il s'est passé dans ma vie quelque chose d'anormal, dont je ne définis que très vaguement le caractère, et que je redeviens ce que j'ai été avec la force de vouloir et la liberté d'agir. Mais ce n'est là encore qu'une torpeur, bercée dans le silence et l'assoupissement des choses qui m'entourent. Le moindre bruit venu de la chambre voisine me fait tressaillir, comme un appel brus-

que, comme si une main se posait rudement sur mon épaule. Je reconnais la voix de Denise, j'entends son pas léger venir vers moi. Elle est là soudain, avec le mirage de sa beauté intangible, le défi de son regard clair, la cruauté rouge de son rire. Elle s'approche encore, elle entre en moi traîtreusement, dans mon cerveau, dans ma chair, elle me possède à nouveau tout entier ; et j'ai pour lutter en vain, pour souffrir par elle, d'autant plus de forces, que je me suis retrempé quelques heures dans le repos et l'oubli...

30 juillet.

Nous avons repris la vie commune, la vie à trois, car Fontencilles n'a pas quitté Paris, et s'accroche à nous, avec la ténacité du poète qui mourrait de concentrer ses inspirations. Il compose une trilogie, paraît-il, qui doit, selon lui, marquer une date décisive dans l'évolution littéraire de notre époque : *Le Sphinx, le Voile, l'Amour*. Nous n'en sommes encore qu'au *Sphinx* qui reste impénétrable, figé en de telles énigmes, que jamais une intelligence humaine ne les pourra deviner ; et l'on sent que *le Voile* ne se soulèvera point, restera prudemment tiré sur d'autres mystères, non moins insondables, et que *l'Amour* ne viendra là qu'en apothéose, pendu aux cintres par des ficelles, traîné dans un char de vapeurs, par de symboliques colombes... Dans l'état d'inaction, de renoncement forcé où je me trouve, ces aperçus hautains, ces théories confuses qui ne concluent pas, me sont plutôt une consolation ; et j'éprouve, à ces sommets philosophiques, une sensation d'air pur, de brise agreste qui rafraîchit mon front et calme ma fièvre. Ce poète finit par me persuader qu'il importe peu de n'être pas homme, que les joies matérielles ne sont rien à côté des joies de l'esprit ; et qu'une belle phrase, aux harmonieuses cadences, laisse bien loin derrière elle toute la symphonie banale des baisers.

Denise va, chaque matin, prendre des nouvelles de son père qui, en désespoir de cause, est devenu très pieux, sans que ses coquetteries prétentieuses l'aient abandonné, bien au contraire. Il s'opère en lui le miracle de croire, par la crainte qu'il a de ne plus guérir. De vagues prières de l'enfance lui reviennent en mémoire. Ses lèvres les susurrent avec une fer-

veur qui sollicite autour d'elle des approbations, et il épuise, tour à tour, madame de Saint-Pryeux et le valet de chambre, à lui donner lecture de l'*Imitation* et de la *Vie des Saints*. Mais le souci de son moi élégant et éternellement jeune plane au-dessus de cela. Il a changé plusieurs fois sa coiffure, élargi au crayon celui de ses yeux qui a tendance à se clore, et de sa barbe, éployée en éventail sous le retroussis aigu des moustaches, de ses mains, de ses vêtements, de toute sa personne montent, en bouffées d'encens, de capiteuses senteurs d'essences rares. Le soir, traîné devant son armoire à glace, il parle à Dieu, en smoking étoilé d'œillets ou de roses ; et l'on ne sait s'il se fait si beau, pour fléchir la colère du Seigneur, le faire revenir sur sa décision trop cruelle, où s'il espère, à tout hasard, l'intervention gracieuse de la Vierge... L'autre jour, j'ai cru devoir faire diversion, en lui racontant un piquant scandale, dont Cabourg vient d'être le théâtre. Il m'a arrêté dès les premiers mots, avec la pudeur effarée d'un moine que l'on poursuivrait de blasphèmes, et, redressé dans une fierté qui marquait entre nous les distances, il m'a rappelé que la foi est de tradition dans les familles nobles, que, quelle que soit la vie qu'on ait menée, les fautes qu'on ait commises, on retrouve toujours, au fond de soi, le sentiment de l'infinie vérité, de la suprême justice et qu'à la fin, les orgueils, les égoïsmes, les convoitises de jouissances coupables rentrent dans l'ombre, disparaissent sous le sceau ineffaçable de l'éducation chrétienne.

Souvent, l'après-midi, nous prenons, Denise, Fonteneilles et moi, un train de banlieue. Nous marchons dans les bois, nous dînons dans des guinguettes, aux berceaux de verdures, à côté d'équipes de canotiers qui crient, chantent et se grisent et enlacent brutalement des femmes, de leurs bras nus et musclés. Alors c'est entre nous trois comme un malaise. Denise devient toute rose, les sourcils froncés : le poète blêmit encore, tandis que sa bouche se contracte en un pli de dégoût, en une nausée d'amertume ; et sous la contagion de l'exemple, des impatiences me prennent, des frissons m'agrippent, suivis d'angoisses, de poussées de sang qui me brûlent, déchaînent en moi des révoltes de brute jalouse... Et sous prétexte du bruit qui nous empêche d'entendre les choses, si

peu intéressantes au fond, que nous avons à nous dire, nous finissons par changer de place, pour aller reprendre, en un coin recueilli, la série des indéchiffrables énigmes que le *Sphinx* nous réserve.

L'attitude de Denise n'a guère changé à mon endroit. Elle me tolère par convenance, comme le tiers indispensable dans ses causeries littéraires avec Fonteneilles ; et je suis, malgré moi, très lâche envers elle et envers cet homme que je dédaigne et que je méprise. Je le couve des yeux, je bois ses paroles, j'applaudis à toutes ses gambades dans le domaine de la chimère, pour que cela me vaille, de la part de Denise, la récompense discrète d'un regard, la furtive approbation d'un sourire.

10 août.

La comtesse de Boissières est venue hier nous demander à dîner. Elle arrive de Luchon, repart demain pour Trouville. De plus en plus fraîche et pimpante, portant en elle la joie triomphante de plusieurs existences sacrifiées. L'été est, de son aveu, la saison qui donne le plus. Elle est puissamment aidée dans ses traîtrises, par les groupements d'intimités des villes d'eaux, les excursions en pays de contrebandiers, les sauteries de casinos, les batailles de fleurs, les sermons de charité, les concerts que l'on organise au profit des crétins et des goîtreux de l'endroit. Son activité devient alors prodigieuse, fouettée d'émulation par le succès. Elle mène de front un tas d'intrigues, évolue en tourbillon, de la buvette au humage, se glisse près des baignoires, avec les paquets de linge chaud, surveille la sortie des douches ; et sur le sable humide des plages, elle passe souriante et impérieuse, heurtant de son ombrelle aux cabines, poussant vers la mer, aux transparences voilées d'écume, les couples sommairement vêtus qui se tiennent par la main, se font face, et dont on n'aperçoit bientôt plus que les têtes, flottant en bouchons de liège, au sommet des vagues...

Tandis que ma femme, Boissières et Fonteneilles, après avoir comparé les Pyrénées aux Alpes, s'extasiaient d'un commun accord sur les merveilles du pays basque, nous avons parlé de moi en sourdine avec la comtesse.

— Eh bien, cher ami, où en êtes-vous avec Denise ?

— Toujours au garage. Tels vous nous avez quittés, tels vous nous retrouvez.

— Incroyable ! Il doit y avoir de votre faute... je ne peux admettre...

— Que ma femme ait horreur de moi, ou du moins des devoirs que je lui rappelle?... c'est pourtant l'humiliante vérité. Je vous avouerai que j'en ai pris mon parti assez facilement.

— Cela se voit, a riposté madame de Boissières avec un sourire.

J'ai été quelque peu surpris et me suis exclamé naïvement :

— Bah ! cela se voit... à quoi donc?

— Mais à votre façon d'être avec Denise, vous lui parlez à peine, vous ne vous occupez pas plus d'elle que si elle n'existait point.

Et tandis qu'elle cherchait ainsi à me donner le change, j'ai saisi sa pensée bien franche dans ses yeux fixés sur Fontencilles. Ce regard voulait dire : « La plus sûre preuve qu'il n'aime plus sa femme, c'est qu'il tolère auprès d'elle les assiduités de cet homme. » Et après un silence, en manière d'avertissement charitable :

— Je la trouve un peu changée, Denise, un peu pâlotte et nerveuse...

J'ai eu un petit geste insoucieux :

— Les chaleurs sans doute.

— Vous croyez? C'est possible après tout. Nous traversons une période accablante, et Paris, dans ces conditions, est un enfer. Vous avez l'intention de n'en pas bouger? Ce serait ridicule et imprudent. M. de Saint-Pryeux n'est pas en danger : il peut végéter ainsi des mois, des années, vous ne lui êtes d'aucune utilité, d'aucun secours, alors...

— Alors, vous voudriez nous emballer pour Trouville?

— Pour Trouville, ou pour partout ailleurs... Il faut se donner du mouvement, changer d'air, voir du monde !...

J'ai répliqué avec une conviction sereine :

— Je suis sûr que ça n'amuserait pas Denise. Elle est en pleine crise littéraire. Fontencilles en a fait sa collaboratrice. Ils posent mutuellement l'un devant l'autre pour le *Sphinx*.

La comtesse m'a regardé avec une intraduisible compassion.

— Eh bien, mon cher, restez à Paris, puisque Denise s'y plaît et que vous vous en trouvez bien.

Et tout de suite, j'ai compris que ses sympathies déviaient, allaient à cette passion naissante qu'elle a cru découvrir, et contre laquelle, avec une spontanéité regrettable, elle m'a mis en garde. La dominante de madame de Boissières est dans son amour pour l'amour et la protection qu'elle lui accorde, le dévouement qu'elle lui montre, quel que soit son caractère, les circonstances où il se manifeste... Elle va d'instinct à l'amour, comme les chevaux de guerre courent au feu. Sa poignée de main des adieux a été pour m'encourager en cette confiance, que Denise est surtout préoccupée de devenir, sous la direction de Fonteneilles, une artiste de lettres ; et je me suis tenu à quatre pour ne pas lui dire : « Ne me jugez donc pas si aveugle et si sot; je sais très bien qu'entre ce petit fou et ma femme, la communion de pensées, de goûts et aspirations littéraires a dégénéré en un sentiment qui ressemble à de la tendresse... Oui, ils s'aiment vaguement, se cherchent, sans même vouloir s'atteindre, à travers l'obscurité des symboles, comme on joue au colin-maillard, la nuit, sous les arbres... Et puis quoi !... Après?... Vous ne comprenez donc pas que tout cela est une fiction, une chose purement imaginative qui ne peut recevoir de consécration dans la vie réelle ; vous ne sentez donc pas que je ne pouvais souhaiter mieux, pour ma sécurité personnelle, que tant que Denise aura son esprit, mettons même son cœur, portés vers ce pur poète, ses sens dormiront, sa chair se taira, et qu'aimant une abstraction, une idéalité, un mythe, rien ne la poussera à aimer un homme !... »

Tel est bien, en effet, mon sentiment. Fonteneilles est pour Denise la distraction inoffensive, la préoccupation suffisante que je voudrais voir durer longtemps, très longtemps...

25 août.

Le *Sphinx* s'allonge, informe et lourd, dressant sa face sourcilleuse dans les nuages. C'est une conception fantastique, comme jamais il n'en fût venu à l'idée des peuples fétichistes qui faisaient toujours leurs déités, par quelque côté, humaines. Le monstre de Fonteneilles est un chaos, une chose sans nom

qui semble monter la garde à la porte du néant. Et d'avoir enfanté cela, le poète est brisé, d'une maigreur qui touche à l'étisie, avec des joues exsangues, des yeux de fièvre qui brûlent dans leurs paupières rougies. Denise, qui a participé dans la mesure de ses moyens, c'est-à-dire par son attention dévotieuse et les soumissions de son sens critique, à cette élucubration formidable, n'a guère meilleure mine. Elle est dans un état de surexcitation étrange, dormant peu, paraît-il, mangeant à peine, passant de l'abattement le plus profond à l'activité la plus fébrile ; et de ses belles lèvres pâlies, frémissantes, coulent en bruit de source, des phrases musicales qui n'ont aucun sens, des assemblages de sons harmonieux qui évoquent les accords plaintifs des harpes éoliennes. Elle soumet sa mémoire à cette terrible épreuve mécanique, de retenir un long poème, dont elle ne peut comprendre le premier mot ; et c'est ainsi qu'elle débite le *Sphinx* tout d'une haleine, avec la conviction fougueuse, l'extatique et desséchante ardeur d'une magicienne se livrant aux incantations.

Madame de Saint-Pryeux a fini par constater chez sa fille ces traces de fatigue. Elle s'en alarme, me dit comme la comtesse :

— Paris ne vaut rien à Denise en ce moment ; vous devriez partir, voyager un peu...

J'hésite, me trouvant fort bien ici, dans cet isolement à trois qui réunit pour moi toutes les conditions désirables de quiétude.

— Nous ne devons pas vous laisser seule... Il peut surgir des complications... le temps de nous aviser... les lenteurs du retour..

Mais madame de Saint-Pryeux insiste, avec sa maternelle sollicitude, sa prudence inquiète de femme qui a bien assez de ses autres soucis.

— Vous pouvez partir sans crainte. J'ai prié le docteur Delaplanche de me dire toute la vérité. Pas de dangers immédiats, ni même à prévoir... Grâce aux soins dont je l'entoure, à l'hygiène observée, mon mari peut résister longtemps encore... et je tiens à ce que Denise se distraie et se soigne... Vous devez convenir qu'elle en a grand besoin...

Hier, comme elle me pressait de prendre une décision,

j'ai objecté le fâcheux effet que produirait notre départ sur M. de Saint-Pryeux...

— Il va protester, s'indigner, gémir qu'on l'abandonne...

Mais elle m'a rassuré d'un hochement de tête que soulignait un triste sourire.

— Oui, il y a deux jours peut-être... plus maintenant... Nous ne comptons plus, nous n'existons plus pour lui... Je pourrais partir de mon côté, sans qu'il y trouvât à redire, ou même daignât s'en apercevoir...

Et, comme fort intrigué, je l'interrogeais du regard, elle a expliqué, de sa voix douce qui tremblait un peu :

— Depuis hier, c'est une religieuse qui le soigne, une Augustine de la rue de Seine... Elle est jeune, très jolie ; il ne voit et ne veut plus qu'elle.

Nous sommes alors passés dans la chambre de M. de Saint-Pryeux : et une ombre svelte, d'une grâce hiératique, s'est levée à notre approche, une image de missel. aux mains fines et longues, aux larges paupières abaissées, mettant un trait d'ombre bleue sur le teint d'ivoire. Elle s'est éloignée discrètement de quelques pas, faisant mine de ranger dans la chambre, avec des gestes timides qui effleuraient ; puis brusquement, dans une curiosité de femme, elle s'est tournée vers moi, et ses yeux, sous l'ombre des voiles, ont brillé doucement comme des lampes mystiques. M. de Saint-Pryeux ne paraissait pas s'apercevoir de notre présence ; sa puissance visuelle était concentrée sur ce clair visage, aux rayonnantes blancheurs ; quand je lui ai parlé de sa santé, il a, de sa main valide, caressé sa barbe, pointé ses moustaches, puis, me prenant par le revers de ma jaquette et me courbant jusqu'à lui :

— Une sainte, mon cher, un ange descendu sur terre.

J'ai murmuré avec onction :

— Je ne doute plus de votre salut, dans ce monde et dans l'autre.

Puis j'ai parlé de Denise, de nos projets de départ, mais il ne m'écoutait pas, chantonnait ses indifférences ; et je sentais que je finissais par l'agacer terriblement. Il se regardait dans la glace, fixait la pendule, sœur sainte Marthe, dont la silhouette gracile et sévère se profilait sur le fond clair des tentures ; et son impatience d'être seul avec elle se manifes-

tait par de petites tapes rageuses qu'il s'assénait sur les genoux. Il a dit presque distinctement, dans un commencement de colère :

— Pardon, mon bon ami, mais c'est l'heure de la lecture spirituelle...

Et, sur une poignée de main qui l'encourageait en sa conversion si brusque, je suis sorti, suivi par madame de Saint-Pryeux, dont la trop fidèle tendresse, incomprise ou dédaignée, jalousement s'efface.

8 septembre.

Denise a été longue à se préparer au départ. Elle se prend très au sérieux dans son rôle de compagne de lettres, de muse inspiratrice, auprès de l'ineffable poète. Et voilà la fièvre de travail qui redouble, les emporte tous les deux vers le délire des mentalités aiguës et incurables. A peine le *Sphinx* est-il parachevé dans son informité monstrueuse, qu'ils se mettent courageusement à tisser *le Voile*. La trame en sera bizarrement enchevêtrée, traversée d'étoffes inconnues, décorée de dessins de rêve, d'hiéroglyphes déments; et Denise se révoltait à l'idée d'abandonner toute participation à cet infernal jeu de patience.

— Partir, maintenant !... pourquoi ?... Quelle nécessité ?... Ne sommes-nous pas bien ici ?...

— C'est absolument mon avis, ai-je répondu, je trouve Paris exquis sans les Parisiens; mais il y a des endroits où on serait plus tranquille encore et plus seuls, avec d'autres perspectives que celles des rues, d'autres paysages que ceux des toits...

Elle m'a regardé en dessous, intéressée et curieuse, frappée par un détail dans ma phrase. On... qui ça; on ? Cela signifiait-il seulement le voyage à deux, si peu attrayant, si inutile, dans les exceptionnelles conditions que nous observons l'un envers l'autre, ou cela impliquait-il la coutumière et essentielle présence de Fonteneilles ?... Je l'ai laissée dans ce doute, voulant l'amener à s'expliquer franchement, d'elle-même, et à assumer la responsabilité d'une décision que je ne saurais prendre seul... une question de dignité, une pudeur de respect humain qui m'en empêchent. Le poète a beau me tranquilli-

ser sur tous les points, constituer pour Denise, et partant pour moi, en cas d'accidents passionnels, la plus sûre des garanties, je ne peux m'astreindre au ridicule de le réclamer près de nous sans cesse, de faire preuve, à son endroit, d'une confiance si absolue, d'une si aveugle complaisance.

J'ai donc continué à parler du départ devant Fonteneilles. à proposer différents buts de voyage, à tracer sous ses yeux des itinéraires, lui demandant son avis, qu'il me donnait distraitement, avec les soupirs d'angoisse d'un enfant que l'on abandonne. J'affirmais alors que nous lui écririons très régulièrement, que nous lui enverrions des souvenirs de nos diverses étapes, un bibelot, un rien, des fleurs séchées entre deux pages d'album, et qui lui diraient que nous avions pensé à lui, très fidèlement, chaque jour. Et l'épreuve, à la fin, a été trop dure. Avant-hier, comme je flottais entre l'Écosse, dont la saison s'avance, et les lacs italiens qui ne sont possibles qu'en automne, il s'est tourné vers Denise, a murmuré d'une voix mouillée de larmes :

— Quand vous allez être partie, adieu le travail, la pensée vaillante et fertile, les joies créatrices de l'œuvre.

Elle était de son côté très émue, rougissante, comme s'il lui eût fait, au moment de la séparation, l'aveu longtemps espéré de sa tendresse : et lui continuait, dans un accablement :

— Je serai seul, comprenez-vous, seul avec mes idées que je ne pourrai plus vous dire, soumettre à votre sens artistique si éclairé et si pur... et ces idées, les aurai-je encore, ne me fuiront-elles pas à leur tour, quand vous ne serez plus là, près de moi, comme l'encouragement indispensable, l'inspiration nécessaire...

Denise se troublait de plus en plus, craintive et fière à la fois :

— Mon ami, vous vous exagérez, je vous assure...

— Non, je n'exagère rien, je ne dis pas assez, au contraire; vous m'avez été d'un grand secours, vous êtes de moitié dans mon œuvre, car c'est vous qui m'en avez donné l'idée, c'est pour vous que j'ai tenté de l'écrire... Cette œuvre, je ne la voyais pas au début si importante et si complexe... et de nos entretiens, de l'échange de nos pensées, les détails ont jailli en moi, se sont groupés... Maintenant c'est bien *le Voile* qui se tend devant mes yeux, fait la nuit autour de moi... Je sens

que je ne trouverai plus rien, que je n'aurai même pas le courage de chercher.

Et Denise brûlant ses vaisseaux a proposé bravement :

— Il n'y a qu'un moyen, partez avec nous ; nous travaillerons là-bas, au hasard du gîte, devant des paysages mélancoliques ou riants, suggestifs en idées nouvelles...

J'ai cru devoir sursauter d'enthousiasme.

— Mais Denise a raison !... et tout le monde y trouve son compte... Comment diable n'y ai-je pas songé plus tôt !...

Fonteneilles étranglé de joie balbutiait :

— C'est bien aimable à vous, mais je ne sais si je dois... il y aurait vraiment de l'indiscrétion.

Et j'ai parlé alors, d'autorité :

— Vous devez, mon cher, vous devez, non seulement pour nous qui sommes vos amis, mais pour vous-même. Votre trilogie est annoncée, on l'attend avec impatience ; vous ne pouvez la laisser deux pieds en l'air... Donc, rentrez chez vous, rassemblez vos manuscrits, faites vos malles ; nous filons après demain...

Et dans quelques heures, nous allons partir en effet, nous envoler d'un coup d'ailes vers le lac Majeur, où nous trouverons à cette époque, en un décor merveilleux, aux teintes rouillées et fondues de commencement d'automne, une solitude relative. Denise est radieuse, le poète exulte, étonné, ébloui lui-même du chef-d'œuvre qu'il sent germer en les cases obscures de son cerveau... et moi je vais bercer l'obsession de mon désir, assoupir les impatiences fiévreuses de ma chair, aux chants des bateliers et aux râclements des guitares.

Pallanza, 15 septembre.

Pour les grands malades, rongés de maux organiques, ou désorbités par les névroses, les médecins préconisent, en suprême aveu d'impuissance, le changement d'air, la distraction de lanterne magique des pays qu'on traverse, des visages inconnus qui défilent. Ils espèrent en la bienfaisante illusion des curiosités qui rattachent à la vie, en les furtifs espoirs qui renaissent des milieux autres que celui où l'on a souffert, des horizons élargis, des pensées et des habitudes nouvelles qu'entraîne une modification brusque de l'existence... Ce

n'est là évidemment qu'un répit, une courte flambée dernière de la lampe qui s'éteint; mais il est rare qu'on n'en ressente pas tout d'abord les salutaires effets, qu'on n'ait pas pour quelques jours, pour quelques semaines, cette impression d'échapper à un cauchemar et de se sentir renaître. On s'observe, on s'interroge, on se palpe à la façon de ceux qui ont fait une chute terrible, et sont étonnés de se retrouver un peu meurtris, mais intacts, sans fêlure apparente, avec un cerveau qui pense et des articulations qui jouent... On n'a rien oublié des mauvais jours, mais cela s'éloigne, s'estompe en des lointains brumeux; on y pense sans terreur et même sans amertume; et on va, tant la réaction est violente, jusqu'à faire abstraction de soi en ces souvenirs, à se figurer que c'est un autre que nous qui a été malade, qui a souffert, un homme que nous avons plaint, aimé sincèrement, mais qui n'existe plus, et dont la mort nous a été une délivrance... .

J'ai éprouvé tout cela dans la traversée de Luino à Pallanza, sur le bateau encombré à l'avant d'une foule bigarrée et bruyante de kermesse. Des appels, des chansons, des rires, des œillades en éclairs noirs dans le hâle d'or des visages, des lèvres en fleur de grenades s'ouvrant sur l'émail des dents, des pizzicati de harpes qui s'égrenaient en cadence de valse, se fondaient avec le grésillement doux de l'eau glissant le long de l'étrave. Tous ces gens, hommes, femmes, enfants, s'épanouissaient au soleil, comme des plantes vivaces; il semblait qu'il fût dans leur nature, dans leur destinée de ne jamais connaître que l'insouciance du rire, la mimique légère des entrechats, l'indolente ivresse d'aimer, la joie profonde de vivre... Et ils étaient bien les personnages du cadre, les êtres de cette nature luxuriante qui semble s'épanouir en un perpétuel printemps. La gaieté bleue de l'eau, reflétant l'azur du ciel, la splendeur verte des montagnes chantaient autour d'eux le plus triomphant hosannah qui puisse sortir de l'âme de la terre; et, dans l'air radieux, des parfums passaient, des parfums lourds de frondaisons incendiées de soleil et de fleurs pâmées...

Le lac très étroit à Luino, finissant en lagune herbeuse de marécage, s'élargit progressivement, refoule les collines hautes qui le bordent; et en des anfractuosités de rochers, des replis

de bois, sur des plages minuscules, des villages groupent leurs maisons blanches coiffées de la tour romane de leurs clochers. Près de nous, une voix zézayante, musicale, cite successivement Reazzino, Locarno, Ascona, Brissayo. A chaque nom, j'inclinais légèrement la tête, tant pour saluer le site, que pour remercier celui qui nous le faisait connaître ; et sur son empressement à nous fournir des renseignements, que personne ne sollicitait, j'ai cru devoir échanger avec lui quelques phrases. C'est un homme d'environ trente ans, sec et brun, d'une élégance d'écuyer de cirque, avec des vêtements moulant les formes, un plastron étoilé de brillants, et des boutons de manchettes qui, à chacun de ses gestes, lancent des feux, comme s'il tenait un poignard de chaque main. Il a des dents de félin et des yeux de fille dont les longs cils recourbés voilent, d'un écran soyeux, la flamme d'or vert des prunelles. Aux premiers mots, il s'est présenté lui-même, avec une souple désinvolture : le comte Zeccaldi, de Naples. Et pour forcer notre sympathie, entrer de plain-pied dans notre confiance, il abondait en détails sur ses parentés, sa vie, ses idées et ses goûts. Je l'ai discrètement rappelé à son rôle de cicerone gracieux ; alors, son bavardage a tourné en descriptions enthousiastes, où vibrait un patriotique orgueil. Denise et le poète, distraits l'un de l'autre, regardaient curieusement autour d'eux ; et pour la première fois, j'ai surpris chez Fonteneilles l'expression d'un étonnement enthousiaste, d'une admiration sincère. Ce poème de nature le troublait comme une révélation, le transportait. Il en oubliait les autres, les poèmes de fantasmagories et de chimères, les élucubrations de symboles où s'essouffle son imagination de décadent et de puffiste. Les *Symphonies de cristal*, les *Aubes futures*, la trilogie qui doit révolutionner le monde des lettres, ah! tout cela était bien loin, à cette minute. Il touchait terre enfin, et s'y implantait, s'absorbait en la vision des réalités merveilleuses, dont l'harmonie large nous émeut et nous ravit, dont l'âme va droit à notre âme. Et sous cette impression, la physionomie d'ordinaire languissante et terne de Fonteneilles se transformait étrangement. Sa taille se haussait, ses yeux luisaient, avivés encore du rosissement des joues. On sentait en lui comme un orgueil d'affranchissement, la conscience de soi, la volonté

fière surgissant en cet être débile, d'un essor brusque. Et je ne sais trop pourquoi, il m'a fait l'effet, à ce moment, d'un adolescent qui, tout à coup, deviendrait homme.

Tandis que le comte Zeccaldi m'expliquait le paysage, j'ai suivi ses yeux qui s'adressaient surtout à Denise. Elle ne le voyait pas, ne l'entendait pas, renversée sur son siège, la bouche entr'ouverte, les narines frémissantes, les paupières mi-closes dans une torpeur. Elle s'extasiait aussi en la beauté du décor, regardait droit devant elle, dans la vapeur des lointains, et je ne l'ai jamais trouvée plus désirable, plus troublante que dans ce cadre de lumière blonde, abandonnée aux tièdes caresses des brises chargées de senteurs, livrée toute au charme des choses.

A partir de Valtrasaglia, le lac s'élargit encore; les montagnes, aux pentes adoucies, s'étagent en amphithéâtre, et les villages blanchissent dans la verdure, nichés aux altitudes diverses. On se croirait sur une mer intérieure, autour de laquelle se grouperait un petit État très populeux, dont les sommets du Tessin et les coteaux qui s'abaissent vers la Lombardie, seraient les frontières. Et tout contribue à donner cette impression, d'un coin de la côte d'azur transporté dans ce paysage alpestre : la végétation exubérante des rives, le bleu intense des eaux aux vaguelettes pressées et lourdes, les barques de pêche que l'on croise, éployant leurs voiles brunes de tartanes, les oiseaux blancs comme des goëlands ou des mouettes, qui planent, rasent la surface de l'eau et se posent, figurant de microscopiques et dansantes bouées. A Laveno, dont les maisons roses comme des cottages de Jersey, rient au soleil couchant, nous avons débarqué nos harpistes, et pris des racleurs de guitare, costumés en pêcheurs napolitains qui chantent la romance languide de *Santa Lucia*, puis des airs bouffons soulignés par une gesticulade sautillante et précieuse d'arlequins. L'Italien m'expliquait obligeamment :

— Tous ces artistes, ils réviennent dé Suisse... ils suivent le soleil touzours...

Puis, sans transition; d'un ton mielleux qui interrogeait :

— Vous allez à Pallanza?...

Et sur ma réponse affirmative :

— Ze compte moi-même y sézourner quelques semaines...

Si ze puis vous être de quelque utilité... Ze connais très bien le pays... Ze me ferai un plaisir...

Nous l'avons remercié d'une façon qui pouvait s'interpréter dans les deux sens, d'une acceptation ou d'un refus. Il n'a pas hésité un instant, et a commencé ses bons offices par la désignation d'une villa qu'il a habitée l'an passé, la villa Gaëtana, dont il exalte la situation et le confort.

A ce moment, le bateau touchait à Indra, où toute une populace brune, flanquée de marmaille, en guenilles, surveillait l'accostage. Deux gendarmes se dressaient à la sortie de la passerelle, deux gendarmes élégants et cocardiers d'opéra-comique, avec des fracs pincés à la taille et de conquérantes moustaches visant les ailes du bicorne. Il est du reste à remarquer que le moindre soldat, ici, a l'intuition de tout ce qui peut rehausser son prestige, depuis la coupe collante du pantalon, jusqu'au chiffonné. Dix minutes plus tard, nous débarquions à Pallanza, escortés, comme d'une mouche bourdonnante, de ce Zeccaldi, dont les mains, frémissantes d'onctueuses sollicitudes, suivaient nos vêtements et nous arrachaient nos valises. Il manifestait à notre égard les attentions délicates d'une maîtresse et les soins dévoués d'un vieil ami. Et nous voilà, grâce à ses insistances qui ont fini par nous convaincre, installés dans cette villa Gaëtana, dont les blanches terrasses à tonnelles de chèvrefeuilles et de glycines baignent dans le lac. Denise et moi occupons le rez-de-chaussée très spacieux, bâti sur le plan de nos appartements à Santeuil, avec deux ailes indépendantes, séparées par un vestibule dallé de mosaïques. Fontencilles occupe le premier étage ; il a disposé des tables de travail, semé des manuscrits et des livres par toutes les pièces.

Nous avons passé les premiers jours dans une délicieuse langueur contemplative, recueillis en nos impressions, distraits seulement, et d'une façon plutôt désagréable, par les irruptions fréquentes de Zeccaldi, qui s'est imposé à nous de la façon la plus gênante, mais en y mettant de telles formes, qu'on ne saurait trouver à son endroit le courage d'une exécution. Il arrivait, frisé, parfumé, vêtu en oiseau des îles, d'étoffes criardes, et arborant en ses cravates piquées de camées toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Notre inaction le stupéfiait ; il

prenait Denise à témoin, la suppliait avec des phrases pleines d'onction, des gestes timides et souples d'agenouillement.

— Faudrait faire les escoursions avant qué lé monde il soit arrivé, on voit mieux, on sé rend plus compte...

Denise secouait la tête d'un air de doute.

— Que pouvons-nous voir de plus beau que l'ensemble?...

Et son regard embrassait l'horizon, depuis l'exhaussement lointain des eaux coulant au niveau du ciel vers Arona, jusqu'aux cimes neigeuses du Simplon, où le soleil met des teintes roses...

Mais Zeccaldi, comme pour mieux la convaincre, se rapprochait d'elle, insistait avec une familiarité tendre :

— Et l'Isola Bella!... Vous la voyez d'ici pourtant... ma faut y être, pour sé figurer...

A ces moments, je surprenais chez Fonteneilles des signes d'impatience, des contractions de sourcils; et sa voix s'élevait pour interrompre, une voix brève et ferme, aux intonations graves, une voix d'homme que je ne lui connaissais point. Il est du reste fort changé à son avantage, Fonteneilles. Il n'a plus cette préciosité de tenue et de langage, cette féminité d'allures qui lui ont valu son originalité dans le monde, et lui tiennent lieu de génie. Il regarde les gens bien en face, marche avec décision, s'exprime d'une façon claire, et, après avoir dressé tous ses appareils de tissage pour *le Voile*, semble ne plus songer au travail. De temps à autre, je le rappelle aux exigences de l'art, au souci du public qui attend de lui des merveilles.

— Eh bien! cher maître, cette trilogie? l'inspiration ne vient donc pas? Vous ne serez jamais prêt pour la rentrée...

Il paraît alors s'éveiller d'un rêve, échange un regard troublé avec Denise, et, tandis qu'une même nuance d'incarnat s'étend sur leurs joues :

— Mais... j'y pense... nous y pensons beaucoup... toute interruption dans le travail, a pour conséquence une période nouvelle de gestation...

Et je constate chez Denise la même insouciance, le même oubli des ambitions littéraires. Ce n'est plus l'intellectuelle détraquée, la snob ultra impressionniste qui se perd en théories subversives, et va à l'extrême de sensations que personne

autre qu'elle n'éprouve, mais la femme qui pense, raisonne, agit, selon la pondération de son esprit et la sincérité de sa nature. De même que pour Fonteneilles, il y a en elle une détente, une trêve aux folies d'imagination, et comme un retour à l'humanité. Elle est, comme je ne l'ai jamais vue, radieuse et affable, sans aucun souci de singularité ni de pose. Ses yeux admirent ce qu'il faut admirer, ses lèvres ont des paroles sensées, des appréciations justes; on dirait également que son cœur s'ouvre à la bonté, comme les fleurs qui l'entourent s'épanouissent au soleil, et qu'il s'ouvre aussi à la tendresse, une tendresse indécise encore, et sans but, qui porte sur tout autour d'elle, s'épand et flotte en ondes caressantes, comme un parfum s'évapore.

Est-ce l'amour qui a opéré en *eux* une telle transformation?...

17 septembre.

Il s'est produit aujourd'hui un événement bizarre, qui ne laisse pas que de m'inquiéter un peu. J'en garde l'impression de sursautante frayeur d'un homme qui marcherait par mégarde sur un reptile, d'un somnambule qui s'éveillerait brusquement sur la rampe d'un balcon...

Hier, sur les sollicitations réitérées de Zeccaldi, dont l'implacable douceur de volonté nous désarme et nous courbe, nous avons décidé de visiter l'Isola Bella, le joyau rare, l'éden artificiel et supérieurement truqué de l'archipel Borroméen. Ce matin, vers huit heures, nous nous empilions dans une coquette barque à banquettes rembourrées et à courtine blanche où flottaient, en flatteuse prévision de la clientèle cosmopolite, tous les drapeaux de la terre. Denise et Fonteneilles étaient assis côte à côte à l'arrière, Zeccaldi et moi sur les côtés, nous faisant face; et, chemin voguant, tandis que l'effort rythmé des rameurs, le miroitement des vagues sous le soleil, nous plongeaient en l'engourdissement d'une demi-somnolence, l'Italien, de sa voix chantante, comme il eût soupiré des phrases d'amour, nous faisait à grands traits l'historique des îles Borromées, rochers déserts jusqu'en 1670, puis transformées en oasis par l'iniative intelligente et le génie artistique du comte Vitiliano Borroméo. Il disait les travaux accomplis, les transports de terre végétale qui nour-

rissait maintenant toute une flore exotique. La merveilleuse serre en plein air de l'Isola Madre, les dix terrasses superposées et fleuries de l'Isola Bella, avec son immense palais, dont le luxe intérieur, les richesses entassées contrastent si étrangement avec la devise du grand homme de la famille, saint Charles Borromée, qui fut l'un des héros de l'austérité et de la charité chrétiennes. Et désignant un point noir qui émergeait d'un massif de verdure piqué de tons éclatants :

— Vous voyez d'ici la statoue du fondateur. Elle est tout en haut de l'île, entourée des fleurs les plus belles, dominant ces trésors de l'art et de la natoure; et sur le socle on a gravé cette devise du saint patron de Milan : *Humilitas!*

Denise et Fonteneilles ne prêtaient à tous ces détails qu'une oreille distraite. Ils subissaient le charme du matin splendide, saturé de parfums, noyé de lumière. Leurs regards erraient graves et satisfaits, sans aucun souci de curiosité vers les choses nouvelles. Je les sentais absorbés en une pensée, tout entiers à la joie d'être près l'un de l'autre, comme de jeunes époux qui promènent leurs premières tendresses, et je me disais : « Est-ce heureux pour moi... et pour eux, que je ne puisse prendre ombrage de cette intimité, qu'aucune jalousie ne me vienne, qu'aucun soupçon ne m'effleure? Si c'était un autre homme que Fonteneilles qui fût ainsi près de Denise, je bondirais sur lui et je le tuerais... »

Plusieurs fois, j'ai surpris les yeux de Zeccaldi fixés sur eux, en une expression de dépit ironique qui se retournait vers moi, semblait me prendre à témoin d'un tel mépris de mes droits, et me plaindre d'une si aveugle confiance. J'étais alors étonné qu'il n'eût pas du poète la même opinion que moi, que rien ne l'avertît du platonisme, de l'immatérialité de cet amour qui, si naïvement s'affichait; et je le rassurais, je me rassurais moi-même d'un sourire qui signifiait clairement : « Mais regardez-le donc, est-ce qu'il a le physique de l'emploi? » Peut-on vraiment s'alarmer d'un amant si hypothétique?

Comme nous débarquions, Zeccaldi s'est avancé pour offrir son bras à Denise, mais très naturellement, sans paraître le voir, elle a pris celui de Fonteneilles qui s'arrondissait à sa gauche, et nous avons gravi l'escalier monumental qui accède

à un premier terre-plein, où bâillent, allongés au soleil, de très vieux canons vertdegrisés. Cette visite du palais m'a paru longue, et je n'ai pu prendre intérêt à la disposition et à l'ameublement, pourtant fort curieux, des salles. Je me sentais de nouveau envahi, et sans motif plausible, par cette inquiétude vague, cette fièvre de mouvements, qui à Paris, me poussait à des promenades sans but, à des courses folles, au hasard des rues. Chaque arrêt du cicerone épelant, au seuil de chaque pièce, les curiosités, appelant notre admiration sur les guirlandes vert et or des murs, les meubles en écaille de tortue et de pierre dure, la mosaïque des parquets, les peintures sur marbre noir et les lustres en vieux Venise, me causait une crispation d'impatience. J'aurais voulu voir tout cela très vite, par acquit de conscience, et partir. Et en leur lenteur recueillie, qui prenait prétexte des moindres bibelots à examiner, je devinais chez Denise et chez Fontenecilles, une indifférence pareille à la mienne, pour ce musée offert à la badauderie respectueuse des touristes. Ils étaient aussi bien là qu'ailleurs, voilà tout, et s'y attardaient; le hall des tapisseries, la galerie de tableaux, la chambre de Napoléon, les sous-sols en grottes de rocailles, où l'on a groupé des collections ethnographiques, tout cela égayait leurs yeux, sans occuper leur esprit. Ils souriaient vaguement à ces choses, parce qu'elles étaient témoins de leurs joies intimes et les regardaient s'aimer...

A plusieurs reprises, j'ai cherché à définir ma singulière émotion, à motiver cette méchante humeur qui se traduisait en réflexions désabusées, en impatiences presque brutales, et je me répétais à moi-même:

« Ils s'aiment d'une tendresse très pure, irréalisable, mais je le savais; et cela jusqu'ici m'a laissé fort paisible, parce que ma façon d'aimer, à moi, est tout autre, parce que je n'ai pas pour Denise de l'affection, mais du désir, et que je ne saurais être jaloux que de l'homme à qui elle se donnerait toute. Pourquoi donc leur façon d'être, à tous deux, me choque-t-elle aujourd'hui?... Qu'y a-t-il de changé dans leurs physionomies, dans leurs attitudes? »

Et mes yeux s'attachaient à eux, les observaient minutieusement.

Après le palais, nous avons visité les jardins. La sensation du grand air embaumé, de la tiède haleine des fleurs, m'a un peu détendu les nerfs, et je me suis distrait quelques minutes en les perspectives du lac, au travers du voile ajouré des verdures. C'est une féerie de tonalités et de senteurs, un grand tapis à ramages qui s'étend aux pieds des magnolias, des lauriers roses, des bananiers, des eucalyptus, et des chênes-lièges. Chaque espèce de plante a ici ses représentants sélectionnés ; c'est comme une aristocratie de la flore des divers climats; et l'on a, devant les massifs de bambous géants, les faisceaux de lances des cannes à sucre, l'impression de contrées lointaines écloses au soleil équatorial.

Tandis que nous suivions une allée étroite bordée de mandariniers et de cédrats, il s'est produit le fait bizarre dont je parlais plus haut, scène courte et muette, mais étrangement significative, et dont je n'ai pas perdu un détail.

J'étais resté un peu en arrière, m'amusant à frapper de l'ongle sur un pied de mimosa-sensitive dont les feuilles se refermaient frileuses et comme flétries. Denise avait quitté le bras du poète, maniant délicatement les verdures comme des choses précieuses, se penchant de-ci de-là pour mettre amoureusement ses lèvres au niveau du baiser des fleurs. Zeccaldi en a cueilli une, la dernière effleurée ainsi, et après l'avoir humée, en un long soupir, il l'a offerte à Denise, avec ce sourire italien éloquent comme un cri d'amour, familier comme une caresse. Alors Fontencilles s'est interposé brusquement dans un défi. Il me tournait le dos, mais à la cambrure de sa taille, au port altier de sa tête dont les longs cheveux ondoyaient comme des flammes, je devinais l'expression de son visage, l'inflexion de sa bouche crispée, la menace de ses yeux... Il a pris la fleur des mains de Zeccaldi, l'a jetée à terre et piétinée. J'ai eu une seconde d'angoisse. Qu'allait-il se passer? et dans quelles conditions, dans quelle mesure aurais-je à intervenir, moi, dont on se souciait si peu à ce moment, que l'on se disputait, sous mes yeux, les faveurs de ma femme?... Zeccaldi était devenu livide ; ses poings se fermaient, ses dents blanches et aiguës se découvraient, prêtes à mordre, mais il s'est contenu devant Denise, s'est contenté de s'incliner dans un salut d'une correction fière qui remettait à

plus tard les explications. Et après la crainte d'un scandale qui m'eût placé en bien fâcheuse posture, il n'est plus resté en moi que la stupéfaction de cet acte de vigueur accompli par Fonteneilles. Où avait-il trouvé cette décision, ce courage nécessaire?... Quelle révolution s'était opérée dans cet organisme frêle, affermissant les lignes, tendant les muscles, lui donnant ce cachet de virilité agressive et farouche. L'éclair d'un doute m'a traversé. M'étais-je à ce point mépris sur le compte de celui qui tout à coup se révélait homme, affirmant, comme par une prise de possession, son droit de priorité à l'amour?

Quand je les ai rejoints, ils avaient recouvré leur calme, surveillaient le jardinier abattant à la gaule, pour les joindre au bouquet d'usage, quelques brindilles de camphrier ; et la promenade s'est terminée par la visite des grottes, artificielles comme tout le reste, tapissées de capillaires et d'œillets sauvages sur lesquels retombe la chevelure flottante des clématites et des lierres. Je ne quittais pas des yeux Fonteneilles. Il pressait contre lui le bras de Denise, et sa poitrine, à ce contact, se bombait. Il y avait dans le frémissement de ses narines et l'éclat de son regard mobile, comme la proclamation d'une victoire...

Au retour, tandis que nos bateliers, courbés sur leurs rames, fredonnaient à la tierce une mélancolique chanson d'amour, j'épiais la discussion sur un sujet futile, s'envenimant peu à peu, allant jusqu'aux démentis les plus formels, pour motiver une rencontre que je jugeais inévitable. Mais Zeccaldi est resté d'une tenue parfaite, évitant de regarder Denise, d'adresser à Fonteneilles toute allusion vaguement agressive. Le sourire avait refleuri dans le buisson noir de ses moustaches; il parlait d'abondance sur les sujets les plus divers, et j'aurais pu croire à un philosophique oubli de sa part, si je n'avais constaté sa pâleur marbrée de plaques rouges et l'altération de sa voix.

Comme nous débarquions à la Villa Gaëtana, un regard foudroyant de haine à Fonteneilles, un regard qui provoquait. Le poète y a répondu froidement, avec la juste expression d'une ironie hautaine, quelque peu méprisante ; et en cela encore, il se montrait un homme, très maître de soi, fier sans forfanterie, prêt aux éventualités de la revanche offerte... Nous n'avons

plus revu Zeccaldi de la journée. Ce soir, de longues heures muettes et rêveuses, passées sur la terrasse où la clarté de la lune cendrait le feuillage des glycines, traçait sur la profondeur sombre du lac une large coulée étincelante d'argent en fusion. Des barques rentraient dans cette zone de lumière, disparaissaient, rayant la nuit des étoiles filantes de leurs fanaux ; et des accords de harpes, des éclats de voix en arrivaient jusqu'à nous, par bouffées lointaines, avec le bruit sourd des rames fouettant l'eau... Je suis rentré chez moi très nerveux, avec une fébrilité de gestes qui dérange, bouscule tout ce qui me tombe sous la main, et ressemble fort à de la colère, une colère que je ne m'avoue pas à moi-même, car je ne saurais bien en définir la cause... L'attitude de Fonteneilles?... sans doute ; ce droit qu'il s'arroge de rabrouer, en mon lieu et place, les impertinents qui s'adressent à Denise... Mais c'est à moi surtout que j'en ai, je ne me pardonne pas mon aveuglement ; j'ai honte de ma sottise, je me vois en la situation grotesque de ceux qui, par excès d'habileté, de confiance en leur jugement, ont commis à leur préjudice les pires erreurs, et se jugent, un peu tard, les propres artisans de leur déshonneur ou de leur ruine...

18 septembre.

Ce matin, en même temps que mon thé, on m'apporte ce billet de Zeccaldi, qui, tout en me délivrant d'une partie de mes inquiétudes, me plonge en des étonnements sans fin :

« Cher monsieur,

» Une dépêche très pressante me rappelle à Naples. A peine le temps de boucler mes malles et je prends le bateau de neuf heures pour Laveno. Laissez-moi vous dire tous mes regrets de nos relations aimables, si brusquement interrompues ; — ma sympathie pour vous sera longue à s'en consoler ; — et, aussi, combien je déplore que l'heure matinale ne me permette pas de venir moi-même vous faire mes adieux. Présentez, je vous prie, mes plus fidèles hommages à madame Aubertin ; elle compte en moi un admirateur de plus par le monde ; et je serais très heureux si vous vouliez bien vous rappeler un jour ou l'autre que j'habite Naples et que je me

ferai le plus grand honneur, le plus vif plaisir, d'y être votre guide et votre hôte. — Agréez, cher monsieur, etc... etc...

» Capodimonte. » BARON GIULIO ZECCALDI. »

Quel est le sentiment de cet homme si cruellement offensé devant Denise? A quel mobile a-t-il obéi? Dois-je voir en sa retraite l'aveu d'une lâcheté difficilement concevable, ou un raffinement de galanterie, soucieuse de ne pas troubler l'union si touchante d'un ménage à trois? A-t-il peur de Fonteneilles?... Craint-il, malgré tant d'autres motifs à alléguer, et la discrétion rigoureuse qu'on observe généralement, de compromettre Denise, ou n'y a-t-il en lui que ce raisonnement, très humain en somme, et qui ne préjuge rien de la pusillanimité ou du courage de celui qui le tient : — « Cette femme a un amant qu'elle aime, et je n'ai produit sur elle aucune impression... pourquoi, sur un simple préjugé d'honneur, une question de dignité facilement discutable, irais-je hasarder ma précieuse existence, puisque je n'en dois attendre ou espérer aucun profit? » — Et c'est là, à mon sens, la cause la plus plausible du départ de Zeccaldi. On n'insiste, on ne lutte, en pareil cas, que lorsqu'on aime réellement, ou quand le désir longtemps tenu en échec, a pris, comme chez moi, les caractères d'une incurable folie. Zeccaldi s'en va, simplement parce qu'il juge *inutile* de rester, tout comme dans la rue, un homme cesse de suivre une femme, quand il la voit joindre un autre homme et prendre son bras. Il est donc dans l'absolue conviction que Fonteneilles est l'amant de ma femme?... Il croit donc que Fonteneilles peut être un amant?...

Au déjeuner, Denise m'a paru un peu pâle et agitée, avec des regards furtifs qui s'envolaient par les fenêtres ouvertes, suivaient l'allée de Tamaris qui conduit à l'entrée de la villa. Fonteneilles, lui, était d'un beau calme, récitait tout en grignotant des hors-d'œuvre, des vers de René Ghil sur *le Dire du mieux* :

Tordent-elles en élans qui girent
des parts
En sommets d'îles qui végètent épars —
Leurs outrages : irruent des îles!
et plante
Et meut la vitalité pullulante, allante...

Incidemment, comme une chose de mince importance, j'ai annoncé le départ de Zeccaldi, et donné lecture de sa lettre. La première surprise passée, Denise a eu un cri du cœur où s'exhalaient ses craintes soudainement apaisées.

— Eh bien, tant mieux!... il me déplaisait fort, à moi, ce monsieur musqué, aimable et frôleur, qui parlait comme un violon chante, et luisait comme un miroir... Qu'est-il, en somme, gentilhomme, bourgeois, ténor ou brigand?

Fonteneilles souriait avec le tranquille orgueil d'un homme qui en a forcé un autre à la fuite.

— Et rien pour moi?... pas un mot! je suis très froissé...

Puis, changeant de ton :

— Cela me prouve, une fois de plus, la réciprocité des impulsions affectives ou hostiles... Je partage entièrement vos impressions, chère amie, et ce Zeccaldi m'en veut sans doute de ne les lui avoir pas dissimulées...

Il s'est livré alors à une critique cinglante de l'homme, le poursuivant de sa rancune jalouse, soulageant sa dédaigneuse colère à dégager tout ce qu'il y a en lui de suffisance grossière et de petits ridicules. Sa facile victoire, jointe aux rires approbateurs de Denise, lui donnait quelque esprit. Il a eu des mots qui claquaient comme des soufflets, trouaient et fauchaient comme des lames de sabre. Et je me rendais compte que cette gaieté, cet esprit provenaient en eux d'un sentiment de délivrance, du soulagement de se retrouver seuls sans personne entre eux, autre que moi. Le peu d'importance qu'ils m'accordent, sans précisément me flatter, me cause une certaine satisfaction, car j'acquiers ainsi sur eux le grand avantage de les surveiller étroitement sans qu'ils s'en doutent. Denise me croit détaché d'elle, en tout cas d'une philosophie indulgente qui ne saurait se froisser d'un flirt dont elle ne prévoit pas encore, — du moins je veux l'espérer, — les conséquences. Fonteneilles, au point de vue de la valeur intellectuelle, m'a toujours eu en certain mépris. Je ne suis pour lui qu'un mondain superficiel et vulgaire, un profane dont les idées, les opinions en art se modèlent sur d'autres. Je suis sûr que ce raté, qui vit du snobisme, n'existe que par lui, doit au fond me juger un snob, qu'il traîne à la remorque, une intelligence obtuse qui veut se donner des airs de com-

prendre la sienne. Et ce mépris qu'il a pour le chétif cérébral que je suis, il l'étend à l'homme lui-même, qu'il croit incapable de manifestations psychiques, au mari qu'il juge indigne de la femme qu'il a distinguée, lui, et qu'il aime...

Le déjeuner s'est achevé en des considérations optimistes sur toutes choses. On eût dit que le soleil du dehors qui dorait la terre, rayonnait aussi dans les âmes, les baignait en une tiède atmosphère de bonheur confiant. Zeccaldi n'était plus là, et les complications qu'on avait redoutées s'évanouissaient avec lui, le seul obstacle disparaissait.

J'ai proposé une promenade en voiture du côté de Locarno. Fontenéilles s'est récusé avec un sourire inquiet qui sollicitait l'approbation de Denise.

— Je vous laisse aller... je vais m'installer sur la terrasse et travailler... je me sens très en veine aujourd'hui...

Et sans prendre l'avis de ma femme, la posant une fois pour toutes en muse inspiratrice, en collaboratrice indispensable, je les ai laissés seuls, je suis sorti, annonçant mon intention de pousser à pied jusqu'à Bareno... je n'ai pas dépassé Pallanza, j'ai erré quelques instants dans les rues, consultant ma montre à chaque détour, étonné de la longueur du temps, quand on en suit la marche seconde par seconde... à peine dix minutes que j'avais quitté la villa, et il me semblait que je marchais depuis des heures, que le soleil déjà s'inclinait, n'envoyant aux murs et aux toits, sur les places grouillantes de gamins demi-nus, qu'une lumière rose, sans chaleur. J'ai assisté à une dispute de bateliers qui, les gestes fous, mais les mains prudentes, se sont massacrés d'une mitraille d'épithètes. J'ai écouté, à la terrasse d'un café, une chanson grivoise, mimée par une femme cravatée et gantée de blanc, vêtue d'un frac, d'une culotte courte taillée dans un rideau à fleurs, et dont le maigre visage, aux cheveux tirés, disparaissait sous un gibus de proportions anormales... et tandis qu'elle évoluait de droite et de gauche, faisant le moulinet avec sa badine, aguichant les consommateurs, sous l'œil bienveillant de son accompagnateur de guitare, je pensais à Fontenéilles et à Denise : je les voyais installés côte à côte à la table de marbre, dans la pénombre fraîche des glycines, et devant les feuillets épars du *Voile* inachevé,

abordant, sans souci de symbole ni d'écriture, cette fois, la troisième partie de la trilogie qui a trait à *l'Amour*.

... Je suis rentré à la villa vers trois heures, alors qu'ils devaient me croire loin encore, à mi-chemin de ma promenade; et par une allée de charmilles qui borde le mur de clôture, je me suis glissé jusqu'à la terrasse d'où venait le murmure de leurs voix. Je ne pouvais deviner leur attitude, leurs jeux de physionomies, préciser leurs gestes, mais j'entendais leurs moindres paroles, et je saisissais la valeur des intonations.. Ils en étaient encore au ténébreux langage, célébraient poussivement « les radiances qui titillent, les pétales qui girent », et puis la voix de Fonteneilles s'est élevée, plus claire, avec un grand accent de lassitude :

— Restons-en là pour aujourd'hui, voulez-vous?... mon esprit est distrait et troublé, mes idées me fuient... et je me sens pris d'une soudaine indifférence devant l'œuvre accomplie, d'un découragement sans nom devant l'œuvre à venir...

Un silence. Puis Denise a demandé :

— Pourquoi cela, mon ami?... Les artistes de votre valeur n'ont pas le droit de déserter. Le passé les engage, et ils doivent compte à l'humanité de tout leur génie...

Malgré la délicate gravité de la situation, j'ai eu un accès de gaieté intérieure, tant ce mot de génie me semblait écrasant sur les étroites épaules de ce poète; mais Fonteneilles, dont je voyais d'intuition les bras se lever, retomber comme des ailes qui se replient, a murmuré :

— A quoi bon! que restera-t-il de moi, de ce que j'ai rêvé, voulu, créé?... Qui saura mon nom?... En quelle poussière s'émietteront mes livres?... Et puis, non, ce n'est pas même cela... vous savez combien peu je me soucie de l'opinion du monde, et que les éloges comme les critiques ne pourraient m'enorgueillir ou me déplaire... C'est pour moi, pour moi seul, que je pense et que j'écris. J'obéis en égoïste aux fatalités de ma nature, qui est de chanter les beautés abstraites, comme celles des plantes est de germer et d'éclore... Eh bien, j'éprouve aujourd'hui un phénomène étrange. C'est comme un renoncement, sans contrainte aucune, qui va jusqu'à l'oubli de ce que j'ai été, et l'insouciance absolue de ce que je pourrais devenir. La faculté créatrice est abolie en moi, je

ne m'intéresse plus à ma pensée, qui me semble vide, inutile et sans but; et je me répète : A quoi bon ! à quoi bon !...

La voix de Denise s'est élevée, attendrie, doucement grondeuse :

— Vous vous exagérez le caractère et l'importance d'une lassitude passagère. Quel est l'artiste qui n'a pas de ces crises de découragement, crises désirables, salutaires, car...

Mais Fonteneilles a protesté vivement :

— Vous ne me comprenez pas, je n'ai même pas l'excuse d'hésiter par indolence, de reculer devant une difficulté, par crainte d'être au-dessous de moi, ou volonté de mieux faire, l'artiste n'existe plus en moi, il n'y a plus que l'homme... Comment cela s'est-il fait? Je ne sais pas... C'est quand nous sommes arrivés ici, dans ce pays de parfums et de lumière... il m'a semblé que je m'éveillais d'un long sommeil, que, jusque-là, je n'avais pas regardé, respiré, senti, que je n'avais pas vécu, en un mot. Le soleil m'a ébloui, la nature m'a charmé, et des idées nouvelles, des sensations inconnues se sont glissées en moi. — Mes ambitions se sont précisées plus matérielles, plus terrestres; et j'ai pénétré le vrai sens de la destinée humaine...

J'ai compris que Denise devait sourire, tandis qu'elle interrogeait :

— Et quel est-il selon vous?

— L'amour! a répondu Fonteneilles avec une solennité émue, pas l'amour légende, l'amour fiction, tel que nous le comprenons, nous autres poètes, mais l'amour réalité, l'amour substance qui se manifeste, selon les fatalités de l'instinct, et s'adresse à des créatures de chair: c'est l'éternelle loi qui régit le monde, notre seule cause d'exister...

Ici Fonteneilles, étranglé d'émotion, a fait une pause. Il cherchait évidemment une transition qui lui permît de se mettre directement en cause; puis, avec un accent d'humble mélancolie :

— Vous devez être bien surprise et déçue, peut-être, de m'entendre parler ainsi... Vous ne connaissiez de moi que l'artiste épris d'idéalités, et voilà que je me révèle à vous un homme asservi aux convoitises, aux faiblesses des autres hommes.

Denise lui a aussitôt trouvé des excuses.

— Il n'y a là rien qui m'étonne, mon ami ; et l'opinion que j'ai de vous ne saurait s'en modifier. Vous êtes jeune ; jusqu'ici vous n'avez aimé que dans le domaine de l'Idée, les rythmes bereeurs, les phrases chantantes... Aujourd'hui, vous reconnaissez qu'il y a d'autres joies que les joies intellectuelles, et que le destin pousse l'homme à matérialiser ses aspirations... Pourquoi échapperiez-vous à la loi commune?...

Le sable a crissé sous un piétinement brusque. J'ai compris que Fonteneilles rapprochait sa chaise de celle de Denise.

— Et si je vous disais que c'est vous que j'aime?... Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas? vous le savez, vous l'avez depuis longtemps deviné, et le courage que j'ai de vous l'avouer aujourd'hui me vient de ce que je crois rencontrer en vous de sympathie à ce sentiment, de tendresse impatiente et entière, pareille à la mienne... Oui, je vous aime, et cela date de loin, et j'ai été si longtemps à m'en rendre compte! J'ai d'abord aimé votre esprit, vos idées, vos goûts, tout ce qui en vous, constituait l'intellectuelle très éclairée, l'inspiratrice très sûre... et maintenant c'est votre beauté que j'aime, votre séduction de femme ; ce sont vos yeux qui parlent aux miens, vos lèvres qui me sourient, c'est le son de votre voix, le charme...

Mais je n'ai pu entendre la fin de la phrase ; des bourdonnements m'emplissaient les oreilles, et un poids très lourd me cerclait le crâne ; des images dansaient devant mes yeux. J'ai été sur le point de faire irruption, de provoquer Fonteneilles ; mais je sentais que je n'aurais pas le calme, la correction nécessaires. Trop de jalousies me dardaient, trop de révoltes criaient en moi. Mon premier mot eût été l'affirmation d'un droit que j'ai renoncé à exercer, la protestation d'un désir que ma fierté me commande de taire... puis le ridicule de dévoiler que j'étais là aux écoutes, la mesquinerie de cet espionnage, et cette satisfaction d'orgueil donnée à Denise de me voir souffrir par elle, l'humiliant aveu de mes incurables lâchetés d'amour!... Combien de temps cela a-t-il duré? je ne sais ; puis une troisième voix s'est élevée fort distincte, celle d'un domestique venant prendre des ordres ; et Denise est rentrée seule dans la villa. J'ai eu la vision blanche de son

peignoir glissant sous les arbres, tandis que j'entendais le poète froisser dans ses mains, en les rassemblant, les feuillets de son manuscrit. Alors lentement, en me dissimulant de mon mieux, j'ai battu en retraite, j'ai remonté l'allée de charmilles, et je me suis retrouvé dans la rue, sans avoir rencontré âme qui vive... Cette fois j'ai marché longtemps, sur les quais, hors la ville, cherchant à mettre un peu d'ordre dans mes idées, à prendre une décision que les circonstances exigent très prompte... puis surtout je voulais fatiguer en moi l'émotion, me recomposer un visage... Il est à peu près sûr maintenant que je tuerai Fontenceilles... mais sous quel prétexte ?... à la suite de quelle querelle... ou dans quelles complications accidentelles, indépendantes, en apparence, de ma volonté ?... Les responsabilités ne m'effraient point, je fais bon marché de ma liberté et de ma vie; mais l'idée seule du scandale m'écœure, et il me serait suprêmement pénible... de figurer en vengeur de ma disgrâce conjugale, dans les petites chroniques de l'adultère.

Je suis rentré vers sept heures. Denise et Fonteneilles m'attendaient à la grille. Ils ont été d'une amabilité excessive, me pressant de questions, me témoignant comme une sollicitude... ce qui prouve qu'ils ont déjà des torts sérieux envers moi. Mais leur embarras me démontrait aussi leur inexpérience en l'art de dissimuler et de trahir... un début pour l'un et pour l'autre... et cela me laisse encore quelque répit... Comment vais-je me défaire de Fonteneilles ?... Dois-je simplement l'écarter de ma route, ou est-il plus rationnel, et prudent pour l'avenir de le supprimer tout à fait ?...

EUGÈNE DELARD

(A suivre.)

NOTES SUR L'INDE[1]

— A TRAVERS LE DEKAN —

Hyderabad.

La nuit, dans la gare encombrée, une garde d'honneur, composée de cipayes, attend. Des cris parmi la foule, une agitation de convulsionnaires, des ordres tombant avec des bourrades sur les hommes. Quelque grand personnage descend de son wagon, entouré de secrétaires, d'officiers ; les soldats, portant des torches, lui font escorte; ils remontent sur leurs chevaux, suivent la voiture, où s'entrevoit une robe claire... Très vite, en grand fracas, tout cela s'éloigne dans la nuit silencieuse, embaumée d'odeurs fines, se perd sous des arbres, reparaît dans le lointain sur une hauteur, les torches courant toujours, formant de leur fumée une colonne rousse audessus des aciers, des croupes blanches... Puis, à un tournant, tout s'efface.

Après la ville moderne, aux spacieuses avenues plantées d'arbres, bordées de jardins, un pont tout neuf, en briques voyantes, franchit la rivière presque à sec, où fourmille tout un monde de gens nus qui font leurs ablutions, lavent du linge, secouent à perte de vue des étoffes rouges et blanches.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

Des buffles couchés dans la vase dorment parmi des canards domestiques, des ibis et des hérons, qui cherchent leur pâture côte à côte. Un éléphant s'écroule dans l'eau, la fait rejaillir, effarouche des milliers d'oiseaux clairs qui s'envolent sur le ciel bleu intense.

Une haute et large porte, après le pont, s'ouvre sur Hyderabad la farouche.

Des soldats, tout hérissés de poignards et de pistolets à la ceinture, gardent le poste de l'entrée, Des piques, de longs fusils s'alignent en faisceaux derrière eux; au dessus de cet arsenal, des jasmins fleuris et des liserons à cloches énormes mettent la fraîcheur de leur ombre.

Dans les rues grouillantes de foule, toutes les femmes, sauf les parias, sont voilées, promènent le mystère de leurs figures inconnues, aux longs yeux de rêve, seuls visibles.

Des gens apportent de la campagne des cages d'oiseaux, pleines de pauvres bêtes sautillantes, que des enfants et même beaucoup d'hommes achètent, tiennent attachées au bout d'un fil. Jolis bulbuls à tête noire, si effrontés là-bas au pays bouddhique, martyrisés ici par les musulmans.

Un palanquin drapé de lourdes étoffes rouges file très vite, porté par cinq hommes; ils chantent une sorte de « pas redoublé », rythmé d'un ahan plaintif, avec une flexion des genoux qui laisse à leur course un air de danse, berce le palanquin très doucement.

Un charme flotte sur ce coin de bazar, alanguit les démarches et donne aux gens une grâce d'indolence ; ils causent lentement, abrités sous les velums des fleuristes et des bijoutiers qui tapent, à petits coups clairs, de minutieux dessins sur des *nonparas* et des colliers d'argent.

Par des ruelles qui traversent le bazar, on arrive à une succession de cours tranquilles, où sont des postes de police, des casernes toutes petites, des remises de chameaux et d'éléphants. Dans une impasse, une mosquée blanche où prient des hommes vêtus de rose et de vert ; et en face, au bas d'une maison faite de trois colonnades superposées, des chevaux syriens, fins comme des gazelles, se promènent sur la mosaïque claire de leur écurie grande ouverte.

Des jardins minuscules, entre les maisons, entourent de

fleurs des pierres tombales sur lesquelles on apporte sans cesse des roses.

Des éléphants cheminent à petits pas, tiennent toute la largeur de la rue ; l'air de se moquer, le petit œil malin obliquement pointé sur les passants qu'ils obligent à se serrer le long des murs.

Tout à coup surviennent trois mendiantes qui vont chanter de porte en porte. Elles ont dans les bras, comme des enfants au sein, des divinités informes peintes en rouge, ornées de paillettes et de papier doré. Elles crient une complainte toujours reprise, frappent longuement aux portes, insistent pour qu'on leur donne, puis, lorsqu'elles ont leur aumône. font toucher le seuil à leurs poupées couleur de sang, et repartent.

Dans les boutiques, pour peser leur marchandise, les vendeurs ont tout un jeu de poids bizarres, des palets, des anneaux, des boules en cuivre, en fer, en plomb, gravés, incrustés de signes ou de fleurs, des débris de cuillers pour parfaire les poids trop légers, même des morceaux de bois, et ils manient tout cela très à l'aise, ne se trompent jamais.

Aux carrefours, au-dessus des fontaines où trempent des fleurs, volètent des pigeons blancs. Assis par terre, les jambes croisées, les écrivains publics tracent avec des roseaux, sur du papier de riz, des caractères indiens qui semblent des ornements. Ceux qui leur dictent, accroupis auprès d'eux, ont l'air absorbé, réfléchi, laissent à longs intervalles les mots tomber un à un.

Des hommes ont passé dans la ceinture un bâton qui semble une quenouille, et autour duquel s'enroule un filet ; ils travaillent en marchant, insoucieux des bousculades, les yeux sur leur ouvrage...

Au loin, la grande mosquée, dont l'accès est interdit aux infidèles, apparaît, les portes ouvertes. Pour seul ornement, sur la blancheur des murs, les lustres enveloppés de rouge. Dans la cour, sous des arbres magnifiques, les tombeaux des Nizams, avec leurs grilles en pierre, orfèvreries de marbre, treillis fragiles où s'enroulent, d'une souplesse infinie, des guirlandes de fleurs pâles.

Près de ces mausolées, deux grands bassins, où une foule

se lave en parlant très haut, et une large vasque de porphyre rose, remplie de grains, que des pigeons gris assiègent.

Autour de la mosquée, dans des rues étroites, encore des tombes, parsemées de roses, au milieu de petits champs clos. Quelques-unes, en pleine rue, tout simplement, comme des bornes.

Garden party d'enfants, aujourd'hui, dans les jardins du résident anglais. Un lot de bébés tout blonds, excessivement *greenaway* dans leurs longues robes claires aux ceintures de soie chatoyantes. Ils poussent des cris autour des balançoires et des chevaux de bois, tapent des mains lorsque c'est leur tour de monter sur l'éléphant qui se promène par les allées du parc... si blonds, si clairs... suivis de nourrices et d'*ayas* indiennes enveloppées de mousselines aux couleurs crues.

Et comme ils s'en vont, à la nuit tombante, passent au-dessus des hauts arbres d'énormes chauves-souris à vol régulier, lourd et droit. Silencieuses, elles se hâtent vers une dernière lueur, à l'horizon, où le soleil disparu a laissé une bande rouge ; — et c'est une impression obsédante de mort et d'oubli, ces grands oiseaux noirs qui étendent, à larges coups mesurés, leurs ailes à cinq pointes autour de leur corps décapité, semble-t-il, tant la tête est petite, renfoncée dans le cou... Ils emportent le jour, dirait-on, glissent innombrables, sans bruit, vers l'ouest, là-bas, où plus aucune clarté ne luit.

Hors de la ville fortifiée, un calme faubourg aux grands jardins où s'alignent des dalles funéraires et des mausolées ; quelques-uns énormes, vrais palais de la mort, d'autres plus petits, ouvragés comme des dentelles de pierre.

Une lieue durant, la nécropole borde les deux côtés de la route. A chaque mausolée, dans l'embrasure de la porte, une chaîne pendue par le milieu, les deux bouts relevés.

Cependant le faubourg n'est plus qu'un amas de chaumières et de baraques. Les tombeaux, ruinés et démolis, n'émergent plus que de loin en loin, se recouvrent de sable et forment des tertres nus parmi les espaces d'herbe sèche... Puis la plaine, d'un vert tendre, toute en rizières, sillonnée

de ruisseaux d'argent, s'étale libre jusqu'au pied d'un mur énorme, couleur d'or rouge, encerclant une montagne. Et, l'enceinte franchie, apparaît dans l'épaisseur des murailles creusées en niches, tout un village où logent les familles des soldats, gardiens de la citadelle.

Seconde enceinte, encore une porte, occupée par des hommes en armes, une cour fortifiée, et c'est Golconde, l'ancienne résidence des souverains du Dekan. Pour entrée, un superbe arc aux dimensions gigantesques ; pour fermeture, des battants de bois épais, tout cloués de longues pointes en fer où, pendant les sièges, les éléphants ennemis venaient se tuer.

Autour de la montagne royale s'étagent les antiques bâtisses, débris de magnificences, majestueux encore. Sous les ronces, dorment des murs de soutènement qui semblent des terrasses crénelées. Parmi les fleurs d'or s'élancent des bouts d'architecture légère et capricieuse ; des colonnades vacillantes surplombent des citernes, verdies, au fond, d'une flaque d'eau saumâtre.

A un tournant de l'escalier, tout en pierres un peu violettes, qui mène jusqu'au faîte de la colline, une dalle de marbre vert raconte en souples lettres arabes, restées intactes, les hauts faits de quelque empereur de Golconde.

Au sommet, en face de deux énormes rochers qui semblent deux lions assis, un dernier palais, dont une seule muraille subsiste encore; sur le marbre jauni, un paon étale sa queue, faite de branches et de fleurs très délicates...

La vue s'étend vers l'horizon rose mauve, à peine taché de vert. On aperçoit la masse blanche de Secunderabad, la ville des casernes anglaises, au bas de rochers roux, chaotiques, pareils aux décombres amoncelés de quelque cité bâtie par les Titans, et, parmi les arbres, enveloppée de fumée bleue, Hyderabad, que dominent ses deux mosquées, le tombeau de l'Impératrice et Jummah Musjid, la sépulture des Nizams.

Plus loin, le lac artificiel de Meer Alim, reflétant le palais de Baradari, et la plaine rousse, immense, à perte de vue, où s'élèvent vers le nord, tout blancs, d'autres mausolées superbes...

A nos pieds, les deux enceintes : la première entourant le palais, les jardins, l'arène où se donnaient les combats d'élé-

phants et de tigres ; la seconde, haute de dix mètres, fermée autour de la *Zenanah*, le palais des femmes, dont les fondations mêmes sont déjà presque invisibles sous les végétations envahissantes.

Sur tout ce passé anéanti plane un mystère ; une grandeur s'évoque dans les lueurs du couchant. Nous redescendons, et, derrière nous, une brume d'or estompe la montagne royale, efface les derniers linéaments d'architecture, et met tout alentour un halo d'améthyste.

Retour mélancolique sous les grands banians sombres, par les faubourgs à peine éclairés, où les gens continuent leurs travaux, vendent leurs marchandises, tandis que là-bas le donjon, les pierres mortes, les canons à jamais inutiles, braqués sur le vide, disparaissent dans l'ombre bleue.



Nous quittons Hyderabad, et longtemps à droite, à gauche de la voie ferrée, c'est le même paysage : des roches, comme entassées, puis écroulées, interrompent de leurs masses rousses la douceur des petits lacs bleus, innombrables, et des grandes prairies brûlées, d'or pur.

A une station, un mendiant aveugle agite furieusement des crotales et chante quelque chose de très vif, de très joyeux ; à la fin de chaque strophe, il jette un « ohé ! » très imprévu, tout à fait l'appel d'un voyou parisien.

Ici, dans le sud de l'Inde, les femmes ne portent presque plus de bijoux et toutes, pour vêtement, ont des *sarrangs* et des *saris* si légers que leur corps demeure visible sous l'étoffe claire. Dans le chignon, qui tombe sur les épaules, elles ont des piquets de fleurs, quelquefois échappées en guirlandes minces le long du cou. Sur les deux incisives du milieu, toutes se font visser des plaques d'or : atroce, dans des bouches jeunes, ces deux dents d'or rouge, auprès des autres, saines et blanches...

A droite, à gauche, maintenant, ce ne sont plus que des étangs et des fleuves. On laboure dans de la vase liquide; les hommes nus, tout éclaboussés par les bœufs qui traînent une légère charrue de bois, finissent par avoir sur le bronze de leur corps une carapace grise de terre séchée.

Dans de petits damiers pousse le riz semé naguère, d'un vert éblouissant, et que l'on arrache pour le repiquer dans les vastes champs, inondés sans cesse. Elles sont, en effet, sillonnées de minces ruisseaux, toutes ces rizières, ou bien, se trouvent-elles en terrain quelque peu élevé, un puits les alimente : sur la longue poutre qui se balance au-dessus de l'orifice, deux garçons courent, la font monter et descendre ; un homme vide dans les rigoles une grande bassine de cuivre sombre ou bien une misérable outre qui perd toute son eau.

Le riz mûr, en épis d'or, est coupé avec des faucilles ; une équipe de femmes en rouge fait des gerbes qui, à dos d'homme, partent vite vers le village où, tout de suite, on bat le grain sur des aires à peine balayées.

Et toujours, aux deux côtés de la voie, les rizières défilent : celles que l'on moissonnait hier, aujourd'hui déjà sont de nouveau labourées.

A mesure que nous allons vers le sud, les tombeaux musulmans deviennent plus rares, et le *lingam* reparaît, de-ci de-là, entre les champs de riz, grossier, fait d'une pierre qui semble une borne, planté sous un arbre, abrité dans un petit kiosque.

Bientôt les temples de Vichnou dressent leurs tours à dix étages, en pyramides, vers le ciel. Parmi la fraîcheur des bambous et des palmiers, auprès de chaque temple, un bel étang que des gradins encadrent, et, dans ce luxe d'architecture et de fleurs, toute la journée, se baignent pieusement des Hindous qui demeurent dans des cases en pisé ou en nattes, quelquefois sous de simples bâches soutenues par des bâtons, à l'ombre du grand monument splendide, encombré de richesses, où loge l'image du Dieu.

Entre les palmiers, les bambous hauts comme des sapins, les baobabs et les manguiers, s'ébattent gaiement des oiseaux verts, rouges, noirs et or ; des papillons à queue immobile, aux larges ailes balancées d'un vol incertain, flottent dans la verdure claire, criblée de soleil... Autour d'une pagode, comme pour commander un misérable village blotti à l'ombre des murs sacrés, des taureaux de pierre se profilent fièrement sur le ciel, encore visibles de loin, toujours nettement découpés dans l'air vibrant de chaleur.

Des bécassines grises, pour s'envoler, ouvrent des ailes blanches qui, là-haut, les font paraître des grues ou des mouettes, puis, se laissant tomber, redeviennent un point terne à peine distinct sur le sable au bord d'un étang. Des ibis, à jolis mouvements adroits et lents de guetteurs, se tiennent sur une patte, le corps reflété dans ce miroir où s'entrelacent les lotus, les nélumbos à larges feuilles gaufrées et des sortes de liserons piqués au long de la rive comme un feston de petites feuilles lancéolées, fleuries de minuscules étoiles roses qui semblent brodées sur l'eau...

Et jamais la campagne n'est solitaire. Des travailleurs, dans les rizières, repiquent les pousses nouvelles, arrosent les grands épis ondoyants, d'un vert tendre et diaphane ; ou bien voici des gardes au milieu des champs, perchés dans leurs observatoires ; des pêcheurs qui poussent devant eux de petits filets emmanchés sur des triangles de bois, ou grattent dans la vase, cherchent des coquillages, de petites moules qu'ils emportent dans des jarres en terre cuite à formes étrusques. Foule bariolée, animée en gestes vifs et gracieux, femmes rouges et blanches aux *saris* flottants, des fleurs dans les cheveux, quelques bracelets brillant aux bras ; enfants tout nus avec des colliers de perles et de bizarres colifichets, plomb ou bois, aux oreilles ou dans le nez ; hommes souples et fins, à turbans clairs faits de mousseline enroulée à l'infini, leur peau de bronze coupée du seul *langouti* qui enserre les reins.

Près de la voie, des haies d'aloès bleus et des gynériums à panaches d'argent. Sur toutes les plantes, une résille inextricable de *bajas*, fleuris en grappes roses retombantes.

Enclos précieusement de nattes, des champs de bétel, aux amples feuilles grasses, sont gardés par deux ou même trois hommes, armés de lourds bâtons. Sous un banian monstre, loin de toute habitation, deux admirables statues d'éléphant et un cheval ont l'air de défendre une image de Siva, rigide, qui tient sur ses genoux Parvati, toute petite, cambrée dans une pose de danseuse.

De loin en loin, les chevaux de pierre se répètent, isolés, ou, deux par deux, se faisant face ; puis, vers le soir, autour d'une pagode, tout un manège de chevaux en terre cuite, quelques-uns très endommagés, ayant l'air de courir en rond,

les uns derrière les autres, après les têtes ou les pattes qui leur manquent.

Des bœufs, près d'une gare, passent avec lenteur, des couronnes de sonnettes sur la tête, et, au bout des cornes, des ornements qui se balancent en petits éclairs de lumière.

Infiniment doux, embaumé, le soir enveloppe tout de rose; il met sur les étangs et les ruisseaux une vapeur claire irisée d'or. Et, de cette gaze flottante, peu à peu, dans le crépuscule, des formes blanches semblent émerger, puis se dissipent dans l'atmosphère transparente et pure de la nuit bleue.

Sur les rizières, dans l'obscurité, s'agite une danse de lucioles toutes petites, singulièrement lumineuses; elles tourbillonnent en innombrables lignes de feu, insaisissables, si légères qu'elles paraissent le tissu de l'air même, embrouillées dans une incessante ronde, toujours plus rapide, puis, éteintes en reflets de diamants, petites étoiles très douces, un peu argentées à la lueur de la lune.

Entre les voiles de bambous, derrière les cèdres aux panaches horizontaux d'aiguilles ténues et flexibles, apparaissent toujours des toits de pagodes, entourés de petits points de phosphore qui mènent leur ronde de lumière, et jusqu'à nous arrivent des sons de cloches et de tambourins.



Trichinopoly.

Sur une montagne, des temples sont bâtis, font corps avec le roc; un escalier y conduit, taillé dans le flanc même de la montagne. A chaque hauteur d'étage, ou peu s'en faut, dans de petites chapelles, des images de Ganeça, le dieu à tête d'éléphant, et d'Ananta, le serpent sacré, sont ornées de guirlandes; et les fleurs de *mindi* exhalent une forte odeur de poivre. Quelquefois toute une salle, aux dimensions de cathédrale, est creusée dans la pierre; les colonnes aux dessins multiples et enchevêtrés, les niches et l'autel y sont ménagés par un travail d'une patience admirable, sans le moindre bout de matière rapporté. Dans la pénombre, au fond, une grande statue de Siva, rouge, et un *lingam* se dressent, couverts de fleurs.

Dans tous ces temples une harmonie tendre de pierre jaune,

à peine plus sombre par places, encadre les couleurs plus vives des idoles constellées d'or et de brimborions éclatants.

L'un d'eux, presque en haut de la montagne, abrite une école : les grands élèves, assis sur des tabourets, près du maître ; les petits et les filles, divisés par groupes de cinq ou six, sur des nattes, dans les coins. Et tout ce monde se tient très tranquille, dans l'atmosphère de santal et de fleurs que font les offrandes, lit sagement de grands livres religieux, écoute le brahmane qui récite d'une voix profonde et vibrante une sorte de mélodie très rythmée. Presque pas d'ornements aux murs clairs, percés de baies qui donnent sur des feuillages, et, parmi le blanc des nattes ou des étoffes qui enveloppent les écoliers, un seul point brillant : la sonnette de la chaire, surmontée du taureau sacré en bronze, ouvrage précieux.

Du sommet, le panorama de la ville, en carrés noyés de verdure, lataniers, bambous et banians. A nos pieds, la coupole du temple de Siva, toute en or, bosselée de demi-sphères, accrochant le soleil aux arêtes des ornements. Puis, toute une série de dômes colorés, déteints en polychromies pâles, mangées de lumière, descend presque à pic sur le bazar où la foule commence à remuer, fourmis blanches, à démarche lente, à grands gestes, faisant flotter les *dhoutis* clairs devant les boutiques de boissons et de fruits. Au loin, après les rizières, d'un vert tendre, se détachent sur un horizon de montagnes, bleu intense, French Rocks et Golden Rocks, où les bijoux des vaincus furent distribués aux soldats anglais : — un reflet de métal subsiste encore, dirait-on, sur la pierre lisse, d'un jaune chaud, baigné de soleil.

Obstinément, d'une église catholique flanquant le collège des jésuites, monte vers nous la sonnerie grêle d'une petite cloche qui égrène ses coups rapides et secs : un appel de fabrique à l'heure du travail...

Au bas du grand escalier, presque dans la rue déjà, une école encore, à l'entrée du temple. Les enfants, de leurs voix perçantes, épèlent tous ensemble sous la voûte sonore, font un bruit terrible qui semble ne gêner personne.

Arrivés au temple de Vichnou, sur le seuil, nous croisons

un éléphant : il précède les brahmines qui portent, dans des amphores de cuivre, l'eau servant à laver les idoles. Des musiciens, jouant de la musette, d'une petite trompette très courte aux sons aigus, des tambours suivent l'éléphant qui à droite, à gauche, de sa trompe balancée, mendie pour les frais du culte...

Lentement, les prêtres montent l'escalier, la musique se perd en échos de plus en plus confus, peu à peu éteints, pendant que la bête sacrée tourne à droite, au bas des marches, et disparaît dans son écurie.

Dans l'île de Shrirangam, une pagode de Vichnou, enclose de huit murailles, dont les trois premières seules sont habitées. Une foule de pèlerins grouille devant les boutiques, où l'on vend de tout : petits dieux de bronze, de marbre colorié, de glaise et de bois, papiers pour écrire les prières, livres sacrés, fards rouges et blancs, dont les adorateurs de Vichnou se font des signes en forme de V sur le front, petits paniers pour les cosmétiques, à trois ou quatre compartiments, avec une glace dans le fond, noix de coco creuses contenant du kohl, étoffes de toutes les teintes, images religieuses, naïves, peintes à menus coups de pinceau devant les gens qui les achètent, chromolithographies d'Europe, navrantes de fadeur et faussement jolies... Au grand galop passent des *ekkas* et des *chigrams* fermés d'épais rideaux, d'où sortent des cris... Bruit, mouvement de couleurs qui, dans la grande île aux larges allées désertes, sous les hautes verdures, semble encore plus inutile que partout ailleurs...

Un porche, que surmontent les deux étages d'un édifice inachevé, forme l'entrée principale ; ses pilastres soutiennent des chapiteaux massifs, à peine dégrossis. Ce porche seul donne une impression reposante par ses lignes simples, dans le fouillis de statues et d'ornements disparates, chargés de couleurs violentes, qui, par degrés, en blocs toujours diminués, s'amoncèlent au-dessus de chaque temple, finissent presque en pointe de clocher dans le ciel : Vichnous étendus sur le corps onduleux d'Ananta Seche, dieu des serpents, dont le nom est « l'infini » : idoles à figure humaine chevauchant des taureaux, des éléphants, des cavales cabrées : Kalis terri-

bles, deux poings fourrés dans la bouche, tandis que leurs six autres bras s'éploient comme des ailes ouvertes; Ganéça, le dieu à tête d'éléphant, lourdement assis, les mains croisées sur le ventre; Garoudha, le dieu à tête d'oiseau, la monture de Vichnou, parcourant les espaces; Hanouman, le dieu singe, grimpé sur un socle, dans une pose d'acrobate, la face peinte en vert pur: — dieux de toutes tailles, de toutes les couleurs, confondus dans une vertigineuse ronde, enroulés jusqu'au faîte de la pyramide.

Dans une des dernières enceintes, un éléphant sacré, atteint de *musth*, a rompu ses liens, ne reste plus attaché que par une seule jambe. Des chaînes, qu'on lui a mises aux pieds lorsqu'il a donné les premiers signes de fureur, s'entassent, brisées, par terre. La bête a démoli le mur de son écurie, puis deux baraques qui se trouvaient à sa portée; maintenant elle danse sur place, avec une incessante trépidation de tous ses membres, elle avale sa trompe, jette de tous côtés la paille qu'on lui apporte, et finit par s'en faire une coiffure. A distance, une masse de gens regardent, rient des gestes baroques et lourds: au moindre pas en avant, un remous de fuite les bouscule, élargit le cercle d'où ils continuent à épier le malade. Dans une écurie voisine, deux éléphants très soignés, leur V soigneusement peint en rouge et blanc sur la trompe, mangent tranquillement, ne se retournent qu'à la voix du cornac, et l'un d'eux pleure...

A l'intérieur de la pagode, de longues colonnades relient entre eux les sanctuaires creusés dans l'épaisseur des murs, trous sombres abritant des *lingams* ou des Vichnous; à l'entrecroisement des arcades ou des galeries s'ouvrent de grandes salles au plafond sculpté, soutenu par des milliers de colonnes. Dans l'une de ces salles s'élève un char portant des divinités. Les roues, les chevaux du char, les statues vénérées, tout est en marbre, d'un art très délicat, surprenant, après les grossiers marmousets du dehors. — Dans les cours, sous des abris, encore des chars: l'un immense, en bois noir, fouillé d'innombrables figures, d'ornements enchevêtrés, avec des pendeloques du même bois qui se balancent au vent. Les roues pleines, basses, plantées sur des essieux énormes, semblent faites pour ne pas tourner, et les timons où tout un

peuple de fidèles s'attelle aux jours de fête. sont aussi forts, aussi longs que des mâts. — Hors de service. un autre char pourrit lentement dans un coin : ses figures sont parties presque toutes, son couronnement tombé; des aristoloches en fleurs le cachent déjà presque entièrement.

*
* *

Madura.

De larges espaces comme sablés d'or. Par places. entre les rizières. les palmiers et les bambous se font moins compacts. Dans l'air humide. toujours plus chaud, la lumière du jour devient aveuglante. à peine supportable à travers les vitres bleues du wagon. Des rocs brûlés. roux, s'élèvent dans la plaine rase. vibrant sous l'ardeur de midi. Le bétail, les oiseaux même, immobiles et silencieux, cherchent des refuges d'ombre; les gens sont rentrés dans leurs maisons. Vers le soir. dans une oasis d'arbres géants, parmi des roseaux et des bambous légers. apparaissent les temples gigantesques de Madura, nettement découpés sur le ciel rose...

Le soleil vient de se coucher. Une ombre violette flotte, baigne toutes choses. Dans le village qui précède les sanctuaires. des feux s'allument... Des tam-tams résonnent au loin, et, plus près de nous, un *vina*, qu'une invisible main gratte avec douceur, murmure une chanson, sur trois notes.

Déjà l'on n'entre plus aux temples; mais tandis que mon domestique, Abibulla, détourne l'attention des gardiens, je me glisse sans être vu dans la première enceinte.

Après le porche, tout gravé de feuillages et de rosaces, un chemin dallé de mosaïque claire pénètre dans l'intérieur du temple. Le long d'une galerie. d'énormes chevaux cabrés, que montent des hommes d'armes, soutiennent le plafond aux sculptures profondes, et, au bas de ces cariatides, un étang sacré reflète le ciel... Devant nous s'enfoncent des trous d'ombre, et, tout au loin, des lampes clignotent, voilées d'encens derrière les grilles...

Des formes claires, drapées de mousselines, nous frôlent, se hâtent vers la porte. Des marchands de fleurs, dans une galerie, se dépêchent de finir leurs dernières guirlandes. Et, tout d'un coup. devant nous, une masse qui semble détachée

du temple même, un énorme éléphant surgit, puis passe, se perd dans l'obscurité.

Au fond de petites cellules, devant des *lingams* en pierre noire, couronnés de fleurs, des lumières scintillent faiblement. Aux portes des sanctuaires, de petits lampions, illumination de féerie mystérieuse, dessinent des arabesques, brillent à la manière des vers luisants, sans éclairer les couloirs, qui restent sombres, où nous finissons par nous perdre.

Auprès des statues qui s'alignent le long des parois, d'autres statues plus belles, fines et harmonieuses, dressées au bord des piédestaux, enduisent la pierre d'une huile qui la pénètre et la noircit, ou bien accrochent des lanternes au-dessus de ces divinités. Desservants du temple, n'ayant pour tout vêtement que le *langouti* serré aux reins, tantôt ils passent pieds nus, sans bruit, tantôt ils demeurent immobiles, en extase devant de petites niches où grimacent des idoles parmi des bouquets de roses et d'amaryllis.

Dans une salle très éclairée, des prêtres, vêtus de grandes dalmatiques jaunes, adorent des *lingams*, des éléphants, des Ananta — et un immense lotus d'or, d'où jaillit le *mandil* qui passe à travers la coupole, s'en va dresser sa pointe à l'air libre et surmonter, aux jours de fêtes, le drapeau blanc que l'on hisse. A l'entrée de la salle, des perroquets, dans des cages, font subitement, lorsque je passe, un bruit de guerre, calmés seulement par la venue d'un brahmine qui leur donne du grain.

Mais le vacarme attire d'autres brahmines ; l'un d'eux m'enjoint de partir, « et tout de suite ! ». Je refuse : il envoie chercher l'éléphant chargé de la police du temple, qui m'expulsera.

Et comme les prêtres savent que la bête n'a pas besoin d'être aidée, on me laisse de nouveau seul... L'éléphant arrive très vite, en criant, agite sa trompe ; à deux pas de moi, il s'arrête, et reste là immobile... Il prend une pièce de quatre annas que je lui donne, et veut la passer à son cornac, mais il ne trouve personne, me remet la pièce dans la poche... et continue à fouiller dans ma jaquette, trouve un biscuit, le mange, puis s'en va, très tranquille, vers son écurie...

Des sons d'instruments voilés, confondus dans les échos

trop nombreux, viennent mourir autour de moi, presque insaisissables... Une lueur éclaire une partie de la galerie, puis s'éteint... des clartés encore semblent approcher... de nouveau l'ombre enveloppe tout... Une symphonie de musettes, de *kémantchés*, de darboukas, semble toute proche, puis perdue dans le lointain, et la fantasmagorie des lumières continue... Enfin à l'extrémité de la colonnade où je suis, deux hommes élèvent, au bout de longs bâtons, des torches à flammes vertes; puis, deux tambours et les joueurs de musette et de viole.

Des enfants, par terre, allument des feux de bengale qui jettent une lueur vive... retombent, s'étouffent en fumée, voilent les prêtres d'une vapeur à peine teintée par les torches.

Une masse d'or, une grande châsse toute ciselée d'ornements et constellée de bougies, s'avance, portée par une vingtaine d'hommes nus. Sur le fond d'or, dans une gloire de diamants et de perles, apparaît Vichnou, enguirlandé de fleurs et de pierreries, la tête seule découverte, un énorme brillant au front.

La musique vibre plus fort, les lumières de toutes parts éclatent, et les bayadères, devant le Dieu arrêté, commencent le culte : avec des gestes lents, les mains sur le front arrondies en coupe, puis les bras écartés, elles s'inclinent vers l'idole, d'un mouvement souple et glissé, tandis que l'orchestre, de nouveau, fait doucement vibrer les cordes et que les feux éclairent à peine. En des mousselines sombres lamées d'or, des bijoux au bras, au cou, aux chevilles, des bagues aux pieds, les *nauchnis*, en dansant, balancent les longues guirlandes de fleurs légères qui leur font d'autres colliers. Des fleurs encore dans les cheveux, en paquets, aux deux côtés de la tête, par dessus des plaques d'or que relient des fils de perles. Les gazes flottent, impalpables, paraissent une buée autour des corps.

Insensiblement, le rythme s'accélère, le diapason se hausse, et, avec des gestes plus rapides, plus larges aussi, les bayadères bondissent presque, dans une griserie que provoquent le bruit et les lumières toujours plus nombreuses.

Un resplendissement de feux de bengale, le *forte* de la musique, et, dans un grand tourbillon d'étoffes, elles s'arrêtent pâmées devant l'idole. Les lumières éteintes, les tam-tams

jouent seuls, le cortège se remet en marche, dominé par la châsse, qui longtemps brille encore, se perd à un tournant, laisse de nouveau le temple dans l'obscurité à peine bleuie de lune.

Tout autre, aujourd'hui, sans plus rien de la grandeur d'hier, dans une poussée de pèlerins criards et mendiants, la pagode aux lumières fées. Le long des toits en pyramide, comme à Shrirangam, encore des dieux coloriés, mais de couleurs pâlies, fondues et harmonieuses. Sur l'étang aux ablutions, un balcon orné de fresques où se raconte en images très naïves le mariage de Siva et de Parvati. Les époux se donnent la main sous un arbre : lui, martial, campé tout droit ; elle, l'air nigaud, la bouche pincée, une ingénue. Ailleurs, Siva tient sa femme sur ses genoux : elle, toujours sa physionomie de pensionnaire... Enfin, au plafond, leur apothéose : ils sont assis, les dieux du Ramayana autour d'eux, sans qu'elle ait changé son air. — Les tons rouges et verts, adoucis par le reflet de l'eau, en deviennent presque vraisemblables.

Et après l'entrée, tout de suite, c'est le dédale des voûtes, des sanctuaires, des salles, des colonnades, sous lesquelles sont installés des vendeurs, des brahmines qui font l'école aux enfants, des fleuristes... Des statues toujours répétées en longues files mènent à des temples pareils, dans une inextricable uniformité d'architecture aux ornements du même goût.

Des éléphants, fardés de couleurs fraîches, passent en mendiant. Parmi les divinités, les statues trop nombreuses contre les murs trop fourmillants de ciselures, alourdis de reliefs, j'arrive à une merveilleuse galerie ; et là, dans des cages effondrées, je retrouve les perroquets dénonciateurs d'hier, et je découvre une exquise perruche jaune clair, très rare.

L'un après l'autre, je salue Siva monté sur un paon, Goneça, l'air tranquille et malin, Parvati chevauchant un taureau, Siva encore, maintenant sous une fourche un dragon convulsé, la gueule béante, les ailes écartées. Le même, avec un enfant sur les bras : le même enfin, la jambe dressée contre l'épaule, comme un fusil, par l'un des quatre bras, tandis

que les autres élèvent un taureau, un sceptre et une masse d'armes autour de sa tête.

Dans une enceinte du milieu, un hideux rajah, un donateur, entouré de ses six femmes, tous coloriés en tons criards, les bijoux de papier doré collés sur les statues. Tous à genoux, en des poses d'extase hébétée, encore plus ridicules sous la couche de vermillon et d'indigo, ils provoquent l'admiration de mon domestique, amateur convaincu d'art indien. Plus loin, au plafond d'une galerie polychrome, des monstres s'aplatissent en poutres carrées, qu'achève une tête de griffon ou d'oiseau.

Dans une étable sale et jonchée d'herbes flétries, des bêtes malingres et tristes : les taureaux sacrés de Madura.

Les chars de fête, ici encore, abandonnés en plein air : celui-ci déjà, tout vieux, se transforme en pyramide de fleurs et d'arbustes.

Deux hommes, dont l'un a volé l'autre, se disputent. Cela dure un temps infini, et personne, aucun prêtre même n'a pu les mettre d'accord. On va chercher un éléphant : il arrive sans que les plaideurs le voient, pousse derrière eux un éternuement de trompette, et le voleur, persuadé que la bête, dans sa sagesse, a découvert son méfait, se sauve à toutes jambes.

L'après-midi, dans le grand jour encore très clair du dehors, c'est déjà le crépuscule sous les voûtes du temple, où des chauves-souris volètent.

Sous une colonnade, des gens ornent de guirlandes roses et jaunes la châsse que l'on promènera ce soir, et toute seule, dans l'étang, une vieille femme se lave, à grand bruit d'eau remuée...

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

(La fin prochainement.)

SAMORY

Il y a bien longtemps que nous sommes au Sénégal, puisque, dès la fin du XIVe siècle, des Dieppois y avaient fondé des comptoirs, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'à l'extrémité du golfe de Guinée. Mais c'est de l'histoire ancienne ; histoire ancienne aussi, celle des efforts que fit Colbert pour vivifier cette colonie. L'histoire moderne commence en 1852, au moment où Faidherbe est nommé gouverneur du Sénégal.

Avant Faidherbe, nous nous étions bornés à gérer nos comptoirs commerciaux ; avec Faidherbe, nous allions entreprendre la conquête du Sénégal, prélude de celle du Soudan.

En 1854, nous occupions le Haut-Sénégal, et nous établissions un fort à Médine, centre commercial le plus important de la région. Trois ans après, le prophète toucouleur El-Hadj-Omar, dont les États s'étendaient depuis le Haut-Sénégal jusqu'au lac Tchad, vint, avec une armée de vingt mille hommes, mettre le siège devant Médine. Notre fort n'était défendu que par soixante-quatre soldats dont onze Européens, sous les ordres du métis Paul Holl. Le siège de Mé-

dine dura quatre-vingt-quinze jours. Faidherbe, ayant appris l'investissement, partit en toute hâte de Saint-Louis, au secours des assiégés. Il eut la chance d'arriver à temps et de sauver notre petite garnison d'une mort certaine. La résistance des défenseurs du fort de Médine compte comme un des faits d'armes les plus glorieux de notre histoire coloniale.

A la suite de cet événement, Faidherbe entreprit la pénétration du Soudan dont il connaissait les ressources et dont il voulait faire pour la France un vaste empire colonial. Il envoya les explorateurs Mage et Quintin auprès d'Ahmadou, sultan de Ségou, fils d'El-Hadj-Omar, pour négocier l'établissement de comptoirs commerciaux entre Médine et le Niger. Mais ce projet ne reçut pas une exécution immédiate, et ce ne fut qu'après un recueillement d'une vingtaine d'années, que nous reprenions la marche vers le Niger.

En 1879, le colonel Brière de l'Isle fondait le poste de Bafoulabé au confluent du Bofing et du Bokhoy[1], et, dès l'année suivante, commençait cette conquête du Soudan, qui, à l'heure actuelle, n'est pas encore achevée. En 1880-1881, nous fondions des postes à Badambé et à Kita. Ce dernier point, situé au croisement des routes de caravanes entre le Haut-Sénégal, le Haut-Niger et le Sahara, était une position stratégique très importante qui commandait quinze villages groupés autour du massif de Kita. Établis à Kita, nous n'étions plus qu'à quarante kilomètres du Niger, sur les bords duquel nous espérions bientôt pouvoir établir un poste.

C'est à ce moment-là que nous devions nous heurter à un nouveau conquérant musulman, qui avait soumis toute la rive droite du Niger et s'avançait vers le nord à la conquête du Haut-Sénégal. Ce conquérant s'appelait Samory.



Au Soudan, les griots, ces troubadours du pays, qui autrefois, les soirs de lune, sous les grands arbres des villages,

1. La réunion de ces deux rivières forme le fleuve Sénégal.

faisaient chanter leurs petites guitares en l'honneur d'El-Hadj-Omar, n'avaient plus de voix que pour Samory, guerrier hardi et heureux que la fortune des armes allait élever plus haut que El-Hadj lui-même. Ces griots disaient que Samory était originaire des contrées encore mystérieuses du Bissandougou; que, de naissance, il n'était ni Almamy, ni chef. Ils contaient à son sujet toutes sortes de légendes merveilleuses. En 1889, Binger, au cours de son beau voyage du Niger au golfe de Guinée, fit un long séjour, à Bissandougou, auprès de Samory: il en rapporta des renseignements précis sur le personnage.

D'après lui, en 1860, Samory avait vingt-cinq ans et habitait Bissandougou. Son père, d'origine mandé-dioula, et sa mère, d'origine malinké, étaient de pauvres gens, vivant du commerce des kolas. Pendant une de ces guerres de chef à chef qui désolaient le Soudan, Samory et sa mère furent emmenés en captivité dans le Modioulédougou. En route, il réussit à s'échapper et se réfugia à Medina, dans l'Ouorocoro, pays sous la domination de Sori-Ibrahim, marabout fort en renom. Le marabout lui témoigna de l'affection et se plut à lui enseigner les principes du Coran. Sori-Ibrahim, ainsi que font tous les autres chefs soudanais, guerroyait avec ses voisins. Samory satisfit à son aise ses instincts guerriers. Constamment il accompagnait son maître, et combattait à ses côtés: Sori-Ibrahim lui donna en récompense de nombreux esclaves. Mais les succès l'enivrèrent, et bientôt il rêva de supplanter son maître. Le marabout le devina et chassa l'ingrat.

Samory s'en retourna à Bissandougou. Ceci se passait en 1868. Là, il reprit son métier de marchand. Cependant, tout en commerçant, il intriguait. Ses intrigues réussirent, et, à la mort du chef de Bissandougou, il se fit accepter comme chef de village. Deux années après, un certain Famodou, sur l'identité duquel on est peu fixé, marcha contre lui. Tous les villages environnants vinrent offrir à Samory leur appui. Il battit son adversaire, le prit, et le décapita. Cette victoire accrut considérablement le nombre de ses partisans. Seul un important village de la région, nommé Sanancoro, qui, dit-on, serait le lieu de sa naissance, n'ac-

cepta pas cette soumission et résista. Samory l'assiégea, s'en empara et en fit sa capitale.

De 1874 à 1877, Samory continua ses guerres heureuses, et successivement prit possession du Saunkaran, du Diouma et du Kouroulamini. En 1877, Sori-Ibrahim, inquiet de la puissance de son ancien serviteur, envoya contre lui deux de ses fils avec mission de reprendre Pankaran. Samory fit marcher deux de ses frères à leur rencontre. Ils battirent les troupes de Sori-Ibrahim, emmenèrent ses deux fils en captivité à Bissandougou, où ils furent décapités. En 1879, Samory s'empara de Kankan, et, l'année d'après, marcha contre Sori-Ibrahim. Après une série de combats meurtriers, il lui infligea une complète défaite et s'empara de sa personne. Il n'osa pas mettre à mort celui qui avait été son bienfaiteur et son maître, mais il le condamna à prier Dieu pour le succès de ses armes, espérant que les prières du marabout seraient efficaces auprès d'Allah, grand maître de la victoire. Longtemps on a conté que, dans le camp de Samory, se trouvait un vieillard qui, le jour et la nuit, égrenait avec ferveur un chapelet. J'ignore si ce vieillard vit encore aujourd'hui. En 1889, on dit à Binger qu'il était toujours de ce monde, priant toujours.

En 1880 Samory prit le titre d'émir d'El Mouménin, commandeur des croyants. C'est l'année suivante que nous prenions contact avec lui. A ce moment-là, il avait conquis toute la rive droite du Niger et dominait des régions riches et fertiles, que nous pouvions déjà considérer comme comprises dans notre sphère d'influence. Il avait franchi le Niger. Déjà, sur la rive gauche, la partie du Manding, dont la capitale était Kangaba, avait reconnu son autorité, et les habitants de l'autre partie de cette province, dont la capitale était Niagassola, placée dans notre clientèle, avaient fui à la seule annonce de sa marche vers le nord. Les habitants avaient abandonné leurs villages, et s'étaient réfugiés au milieu des montagnes.

L'état politique du Soudan, avant notre arrivée, avait facilité singulièrement l'œuvre de conquête de Samory. Ce pays, soumis à la domination d'une foule de petits chefs jaloux les uns des autres, se faisant constamment la guerre, devait être la proie d'un conquérant hardi.

La puissance de Samory était pour l'avenir de notre colonisation dans ces pays un très grand danger. En effet, Samory ne pouvait se maintenir que par la terreur. Il lui fallait des troupes nombreuses d'un entretien coûteux, auquel il n'était possible de subvenir que par le pillage. Lui et ses hordes ne subsistaient que par la guerre continuelle. Lorsqu'ils tombaient sur un village, ils le pillaient complètement, puis le brûlaient. Les vieillards et les enfants étaient massacrés, les hommes valides et les femmes jeunes emmenés en captivité. Le produit de ses rapines lui servait à acheter de la poudre et des armes.

Ses troupes, que nous avons appris à connaître, ne sont pas, il est vrai, divisées en fractions régulières, comprenant un chiffre d'hommes invariable, et il n'existe pas non plus chez elles de grades bien définis. Néanmoins, elles ne sont pas des bandes informes. C'est le Keletigui, commandant du territoire en temps de paix, qui, en temps de guerre, emmène avec lui au combat tous les hommes valides. — Sous ses ordres commandent les sofas kong[1], guerriers qui se sont distingués dans les combats. — On donne le nom de sofa à tout homme qui porte un fusil. — Les sofas sont les instructeurs militaires des *bilakoros*, c'est-à-dire des recrues choisies, et qu'on incorpore après leur avoir rasé la tête.

Ces troupes vivant sur le pays ne traînent pas derrière elles d'encombrants convois ; elles utilisent les plus petits sentiers, et se concentrent très rapidement. Elles s'éclairent fort bien. Si elles redoutent quelque attaque, elles bivouaquent, aux bords encombrés d'herbes d'un *marigot*[2], ou cantonnent dans les villages. Elles marchent avec ordre, par bandes de forces variables, généralement en colonne ; les cavaliers sont au centre des groupes de fantassins qu'ils commandent. Un cavalier a sous ses ordres environ dix à quinze sofas, et il les conduit avec un fouet. D'abord armées d'une façon primitive, les troupes de Samory ne tardèrent pas à se procurer des armes à tir rapide, et leurs combats répétés contre nous, malgré qu'ils aient été souvent pour elles des défaites sérieuses, les perfectionnèrent en l'art de la guerre.

1. A la tête des sofas (sofah-chef).

2. Nom donné au Soudan aux petites rivières.



Pour faire la guerre au Soudan l'Européen doit disposer de troupes capables de supporter le climat[1]. Il existe au Soudan deux saisons bien tranchées : la saison sèche qui dure du mois de novembre au mois de mai, et la saison des pluies qui dure du mois de juin au mois d'octobre. Pendant la saison des pluies, les chemins sont défoncés et les *marigots* débordés. De terribles orages éclatent; des colonnes d'eau tombent avec un fracas de cataracte. A la suite de ces déluges on a vu des fleuves comme le Sénégal monter de six mètres en une nuit. Enfin la saison des pluies est aussi celle des fièvres pernicieuses. Nulle expédition ne doit être tentée pendant ces mois-là. Durant la saison sèche, le ciel demeure immuablement bleu : jamais une goutte de pluie. Les *marigots* n'ont plus d'eau, la campagne est brûlée, presque plus de feuilles aux arbres, plus de fleurs. Aussi, bien que les routes soient praticables, bien que la chaleur soit plus supportable qu'on ne croirait, parce qu'elle est sèche, une armée d'Européens ne serait pas capable de supporter une campagne. Une armée européenne, c'est donc une armée d'indigènes encadrée par des Européens.

Les troupes indigènes sont de très bonnes troupes à faire tous les services. Elles tirent les chalands à la cordelle, passent les gués avec des bagages sur la tête, manœuvrent bacs et pirogues, montent la garde pendant la chaleur du jour. Elles se dirigent facilement au milieu de la brousse, les indigènes ayant les sens de la vue et de l'ouïe particulièrement développés. Elles sont composées de volontaires qui s'engagent pour plusieurs années et qui, presque toujours, une fois leur temps terminé, reprennent du service. Un tirailleur ayant plusieurs années de service devient un soldat admirable, bien entraîné, bien discipliné, et amoureux passionné de la bataille. J'ai souvent entendu dire, tant au Sé-

1. Lors de nos campagnes au Sénégal nous avions été forcés de constituer nos bataillons sénégalais ; une pareille nécessité s'imposait à nous, lors de nos campagnes soudanaises.

négal qu'au Soudan, par nos officiers, que nos troupes indigènes de l'Afrique occidentale ne craignaient aucune comparaison. Les bataillons haoussas anglais sont très inférieurs aux nôtres.

L'aspect de ces troupes en marche est pittoresque. Par de petits sentiers étroits et sinueux, se déroulant comme des serpents à travers la brousse, la colonne chemine en file indienne, traînant derrière elle une foule bariolée de femmes, d'enfants et de captifs[1]. Souvent, en vue d'éviter les trop fortes chaleurs, on chemine la nuit, aux clairs de lune, qui, au Soudan, sont d'une intensité admirable.

Les incidents au cours de la route ne manquent pas :

Un jour, dit le colonel Frey, c'est une girafe qui défile le long de la colonne, hardiment fend les rangs, culbute quelques hommes et jette le désordre parmi les animaux. Ou bien c'est un troupeau d'éléphants qui, à notre approche, se retire lourdement, à pas lents, et comme à regret, laissant derrière lui un sol raviné, jonché d'arbustes déracinés. Une autre fois, l'embrasement d'une immense étendue de savanes oppose à la marche une barrière infranchissable. Le terrible fléau est accouru de l'horizon avec une rapidité foudroyante, comme une tempête déchaînée de feu et de fumée. En avant des flammes hautes et stridentes on voit pêle-mêle, se heurtant, se froissant, se foulant, bondir, se précipiter en tous sens dans un état d'effarement indescriptible, gazelles, sangliers, buffles, panthères...

On établit le bivouac au milieu d'un terrain inculte et broussailleux, proche d'un fleuve ou d'un marigot. Si l'on campe près d'un village et si celui-ci est hospitalier, le chef vient à la rencontre de la colonne entouré de ses griots, qui chantent les louanges des toubabs[2] avec force gestes et force hurlements. Des jeunes filles apportent de l'eau, des œufs, des poulets et parfois des moutons. Et le soir, on donne un grand tam-tam en l'honneur des hôtes de passage. Et c'est alors une grande réjouissance. Si le village est inhospitalier, il est à peu près abandonné par ses habitants : seuls quelques

1. Le tirailleur se fait suivre aussi par son mobilier, consistant en une caisse dans laquelle il renferme ses vêtements de grande tenue et les vêtements de sa femme. Il emporte également avec lui quelques calebasses contenant des provisions et servant en même temps de berceaux aux enfants.

2. Nom sous lequel les indigènes désignent l'Européen.

captifs sont présents et reçoivent les ordinaires rebuffades des arrivants désappointés.

*
* *

En 1881, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, voyant que la puissance de Samory devenait chaque jour plus inquiétante et que notre action serait éphémère tant que Samory serait debout et nous menacerait, résolut d'agir énergiquement.

Au commencement de l'année 1882, Samory assiégeait un important village appelé Keniera, situé sur la rive droite du Niger. Le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, apprenant que ce village se défendait héroïquement et que l'émir voulait le prendre par la famine, dépêcha auprès de lui le lieutenant indigène Alakamessa, des tirailleurs sénégalais, avec l'ordre de lui demander la cessation immédiate des hostilités. Samory menaça notre envoyé de mort et le retint prisonnier. Au bout de quelque temps, Alakamessa eut la chance de pouvoir s'échapper. Alors, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes marcha sur Keniera. Le 25 février, il traversait le Niger ; le 26, il était devant le camp de Samory. Ce camp était entouré de palissades hautes ; à l'intérieur se trouvaient les cases, les chevaux, les troupeaux et les provisions. Il était divisé en quatre parties, et au centre était Keniera, le village investi depuis quatre mois par Samory. Quand il vit arriver nos troupes, Samory s'enfuit, lui qui avait annoncé qu'il ne reculerait pas de la largeur de son pied et avait promis à ses femmes des captifs blancs pour les distraire. Successivement, nous occupions les divers *sagnés* ou petits camps retranchés abandonnés par l'ennemi. Dans le village de Keniera, on découvrit deux cents cadavres enchaînés et mutilés qui venaient d'être brûlés. C'était la dernière atrocité commise avant le départ.

Cependant, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes apprit par des espions que les ennemis en fuite étaient au nombre de quatre mille. C'eût été une folie de poursuivre des adversaires aussi nombreux avec une petite colonne manquant de vivres et de munitions. Les hommes étaient exténués, et les

chevaux, fourbus, avaient les pieds usés par les longues étapes sur les rudes terrains ferrugineux du Soudan. La colonne reprit donc le chemin de Kita. Le soir même, elle campait au marigot de Kaladia, et le 27 février, à onze heures du matin, elle retraversait le Niger. A ce moment, elle était attaquée par Fabou, frère de Samory, qu'elle repoussait assez facilement. Le 17 mars elle était rentrée à Kita. Le capitaine Piétri recevait le commandement du fort de Kita, dans lequel on laissa 4 officiers, 120 tirailleurs, 16 canonniers et 6 bouches à feu. La campagne de 1882 était terminée. Peu de temps après, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes et la plupart de ses officiers prenaient le chemin de la France. M. Borgnis-Desbordes n'y devait pas séjourner longtemps, et bientôt il retournait en Afrique pour y conduire la campagne de 1882-1883, dont le plan avait été arrêté à Paris.

Fortifier notre position de Kita, poursuivre notre marche en avant, nous établir à Bammako, sur le Niger, avant que Samory ou tout autre chef noir s'en fût emparé, tel était ce plan. Le 22 novembre, la colonne, forte de 27 officiers dont deux indigènes, de 217 sous-officiers ou soldats européens et de 277 indigènes, se dirigea vers le Niger par les régions du Fouladougou et du Bélédougou. Le 16 janvier elle prenait d'assaut le village de Daba qui nous fermait ses portes. L'action fut très vive. Le village était fortifié, et il nous opposa une résistance terrible. Quatre de nos officiers furent grièvement blessés : l'un d'eux, M. Piquart, mourait le soir même. En outre, trois hommes furent tués et trente-sept blessés. Le 13 février, à dix heures du matin, la colonne arrivait à Bammako, et le 7, devant toutes les troupes en armes, solennellement, la première pierre du fort était posée, tandis que le drapeau français, salué de onze coups de canon, était hissé sur les bords du Niger.

A Bammako, une grave dissension ne tarda pas à se déclarer parmi les indigènes : le parti maure et musulman intrigua contre nous, tandis que le parti bambara et fétichiste se montra notre dévoué partisan. A la fin de mars, nous apprenions qu'une troupe de Samory opérant dans le Petit-Bélédougou, avait détruit la ligne télégraphique et attaqué la bri-

gade de construction. Le 1er avril, de nombreux cavaliers débouchaient devant Bammako. Au sud-ouest, Fabou marchait contre nous à la tête d'une armée nombreuse ; il venait de s'emparer d'un village qui couvrait notre ligne de ravitaillement. Du nord-ouest et de l'ouest, c'est-à-dire du Kaarta et du Ségou, arrivaient des nouvelles alarmantes : une troupe de cavaliers était partie du Nioro afin de nous attaquer. Nous étions entourés de tous les côtés.

Le 2 avril, nous rencontrions Fabou au marigot de Oueyako. Le combat fut terrible ; commencé dès l'aube, il ne prit fin qu'à trois heures de l'après-midi. La victoire nous coûta des pertes très nombreuses. Pendant ce temps, le capitaine Piétri rétablissait notre ligne de ravitaillement. La prise de plusieurs villages acheva de démoraliser l'armée de Fabou qui se retira dans le sud. Le 27 avril, la colonne quittait Bammako après y avoir laissé cent cinquante-cinq hommes de garnison. Elle avait fait à pied 1 575 kilomètres, attaqué et pris d'assaut plusieurs villages, pacifié le Petit-Bélédougou, livré trois sérieux combats et rejeté Samory dans le Sud.

A la fin de la campagne, le colonel Borgnis-Desbordes conseillait la continuation des opérations contre Samory et la destruction complète de ses bandes. Et, pour nous donner une base d'action plus solide, il recommandait la construction d'une ligne de forts sur le Niger. Les événements allaient prouver que cette politique eût été sage. Malheureusement, en France, nous avions d'autres préoccupations ; la question soudanaise était jugée secondaire par nos hommes d'État qui ne la connaissaient qu'imparfaitement, et s'y intéressaient peu. Nous allions suivre une politique d'atermoiement. Le résultat fut de rendre Samory plus puissant que jamais.



En 1883-1884, le lieutenant-colonel Boilève reçut la simple mission d'effectuer le ravitaillement des postes. Les instructions ministérielles lui enjoignaient de faire une campagne pacifique. En conséquence, la colonne suivit sans s'écarter la ligne de Kita à Bammako, passant non loin des bandes enne-

mies qui occupaient le sud de cette route. Elle ne les inquiéta pas. Cependant Samory était loin d'avoir abandonné la partie, et il prenait ses dispositions pour étendre son action jusqu'au Haut-Sénégal. Lorsque le commandant de Bammako lui fit des ouvertures en vue d'une paix possible, il répondit qu'il ne voulait avoir avec les Français que des rapports d'ennemi.

L'année suivante, le commandant Combes reçut encore l'ordre d'agir pacifiquement. Aux mois de mars et avril, il parcourut le Bouré, le Siéké et le Manding; il passa le Niger à Kangaba, et détruisit deux villages hostiles. Puis, afin de protéger Niagassola, une des capitales du Manding, située à mi-chemin entre Kita et le Niger, où nous faisions construire un fort, il établit dans cette région un détachement chargé d'en faire la police. Le commandement de ce détachement fut confié au capitaine Louvel, de l'infanterie de marine, ayant sous ses ordres le lieutenant Dargelos et le sous-lieutenant indigène Suleyman-Dieng. En apprenant la présence de la petite colonne française dans la région du Niger, Samory, rapidement, secrètement, concentra ses troupes, gagna le Niger et attaqua à l'improviste le détachement Louvel. La rencontre eut lieu aux environs du village de Nafadié. Le capitaine Louvel, après un combat acharné au cours duquel plusieurs de ses hommes tombèrent blessés, dut se replier vers Nafadié. Là, il s'enferma avec son petit détachement dans un tata[1]. Samory lança contre lui un grand nombre de ses sofas. Ces assauts furent repoussés: il décida alors de faire le blocus de la place.

Mais, le 2 juin, le commandant Combes, qui rentrait à Kayes, et se trouvait à ce moment-là à Koundian, fut prévenu du danger que courait le détachement Louvel. Aussitôt il rejoignait Niagassola, puis marchait sur Nafadié, où il arrivait le 10 juin par un chemin détourné, et délivrait le détachement Louvel. Les cent vingt courageux soldats bloqués dans la place avaient vécu pendant dix jours de riz et de maïs; comme boisson, ils n'avaient eu qu'une faible quantité d'eau recueillie au fond d'une mare bourbeuse, formée à la

1. Fortification indigène en terre battue ayant l'aspect d'une petite tourelle grossièrement construite.

suite d'un orage. L'épisode du siège et de la délivrance de Nafadié est un des plus fameux de nos guerres contre Samory.

Une fois Nafadié délivré, le commandant Combes se replia sur Niagassola ; l'ennemi essaya, mais en vain, de nous couper la retraite. Les cavaliers de l'Almamy harcelaient nos tirailleurs, et les invectivaient à la façon des héros d'Homère, leur reprochant de ne pas accepter le combat. Un instant, le commandant Combes songea à continuer la campagne ; malheureusement, on était en pleine saison des pluies, et il fallut regagner Kayes.

L'année suivante, la campagne contre Samory fut reprise avec des moyens d'action plus solides. On confia au colonel Frey la direction de la nouvelle colonne ; il était secondé par le commandant Combes. La situation, qui à la fin de la dernière campagne n'était point bonne, avait beaucoup empiré. Samory poursuivait ses projets de conquête du Haut-Sénégal, occupait la rive gauche du Bakhoy et était établi non loin de Kita. L'ennemi campait donc sur nos territoires. Les populations des contrées comprises entre Kita et Bafoulabé s'étaient réfugiées sur la rive droite du Bakhoy, sous les canons de nos forts. Enfin, le Birgo était menacé, et le fort du Niagassola se trouvait cerné de toutes parts.

Le 20 novembre, la colonne quittait Kayes. A Toukolo, elle se divisa en deux colonnes, l'une sous les ordres du lieutenant-colonel Frey, l'autre sous les ordres du commandant Combes. Elles se dirigèrent par un itinéraire différent vers le village de Galé, que nous savions occupé par la majeure partie des troupes ennemies. Le 16, au matin, la colonne principale arrivait devant Galé et se préparait à donner l'attaque, lorsqu'elle aperçut le village en flammes, et au loin l'armée ennemie s'enfuyant. Le lieutenant-colonel Frey résolut de la poursuivre. Le soir, il arrivait à Nafadié, au moment même où les troupes de Samory venaient de le quitter. Le lendemain, à onze heures du soir, notre pointe d'avant-garde surprenait un petit poste avancé de l'ennemi, composé de trois hommes. Le cri d'alarme que ces hommes allaient jeter s'arrêta dans leur gorge ; aussitôt ficelés, bâillonnés, menacés, ils annonçaient que les troupes de l'Almamy,

croyant la colonne encore à Nafadié, devaient passer la nuit à cinq kilomètres en avant, à l'abri du marigot de Fatako-Djino. La colonne prit la direction du marigot, laissant en arrière les chevaux, dont le hennissement aurait trahi notre approche. La colonne avait comme guides les trois prisonniers qui étaient conduits par des tirailleurs au moyen d'une corde passée autour de leur cou. On les avait prévenus que s'ils tentaient de donner l'alarme, ils seraient étranglés.

La nuit était superbe, dit le lieutenant-colonel Frey ; la lune brillait ; on allait avec toutes les précautions imaginables. Vers une heure, après avoir franchi encore trois marigots, le colonel arrêta la tête de la colonne. Un tirailleur grimpe sur le faîte d'un arbre; de ce point il voit sautiller, devant lui, à travers le feuillage, des groupes de feux aussi nombreux, dit-il, que les étoiles qui sont au ciel. En effet, l'armée de Malinkamory[1], qui avait été ralliée en route par la plus grande partie de ses détachements, était là, échelonnée sur plus d'un kilomètre de longueur.

Exténués par la fatigue, embarrassés d'un convoi de femmes et de mille à mille cinq cents captifs qu'ils traînaient à leur suite, les fugitifs, après avoir à la hâte allumé des feux, s'étaient endormis, non toutefois sans avoir, par dernière mesure de prudence, élevé une petite palissade de bambous pour barrer la route.

L'un des prisonniers signale un sentier qui permet de descendre un par un dans le fond du marigot et de remonter sur l'autre bord. La deuxième compagnie commence le passage, silencieusement ; les hommes s'accroupissent sur l'autre rive. Heureusement à ce moment, la lune, comme si elle eût été complice, s'était voilée.

Au bruit d'un bambou brisé par l'un des tirailleurs, quelques noirs se réveillent en sursaut ; inquiets, ils dressent la tête ; ils vont jeter l'alarme. Tout à coup retentit le commandement de : « Feu ! » aussitôt suivi d'une salve bruyante.

Il s'éleva alors dans le camp de Malinkamory une clameur de surprise et d'effroi si déchirante que les cœurs en furent saisis :

— Toubako ! toubako ! Ce sont les blancs ! ce sont les blancs !

Aux feux de salves succédèrent aussitôt des feux rapides très nourris, qui fouillèrent le terrain et empêchèrent l'ennemi de se reconnaître. Puis la petite troupe chargea. Ce fut une

1. Nom du lieutenant commandant les troupes que Samory opposait à la colonne Frey.

mêlée générale qui faillit être fatale à nos soldats : ceux-ci, malgré la sonnerie de « *Cessez le feu !* », tiraillaient dans toutes les directions, entraînés par l'exemple d'anciens griots, qui marchaient devant les groupes, chantant victoire à tue-tête, puis, bondissant à droite, bondissant à gauche, à chaque saut, à chaque pirouette, déchargeaient leurs armes au hasard. Ce ne fut qu'à force d'énergie, de cris et de bourrades, que les chefs purent reformer la troupe.

L'ennemi avait fui, abandonnant une grande partie de ses armes, de ses chevaux et de ses bagages. Aussitôt notre troupe reformée, l'on décide de le poursuivre. Atteint par nos armes à longue portée, il ne tarde pas à être en proie à la plus violente panique. A quatre heures du matin, notre petite troupe prit un peu de repos, et, après deux heures de sommeil, recommença la poursuite. Vers neuf heures, elle abandonnait le chemin de Nafadié à Nabou, et, guidée par des indigènes, s'engageait à travers la montagne, espérant devancer l'ennemi à Nabou et le prendre à revers à la sortie du défilé; mais, au milieu de la montagne, elle éprouva des difficultés inouïes; elle n'arriva à Nabou que le lendemain à onze heures du matin.

Les deux colonnes opérèrent peu de temps après leur jonction, et nous acquérions la certitude que les troupes de Samory étaient en complète déroute. Des ouvertures de paix nous étaient bientôt faites. Mais le colonel Frey fit répondre à Samory que tant qu'un seul de ses sofas serait sur nos territoires, aucun traité de paix n'était possible. Quelque temps après cette réponse, les sofas évacuèrent le Bouré, le Tiéké et les deux Manding, puis l'Almamy nous faisait savoir qu'il était décidé à traiter, mais qu'il demandait l'envoi d'une mission française chez lui, afin que le traité fût mieux sanctionné aux yeux des indigènes. Le lieutenant-colonel Frey alors désigna une mission composée du capitaine Tournier, du capitaine indigène Mahmadou Racine, du lieutenant Peroz et de l'interprète Alanoue, pour se rendre auprès de Samory. Le 13 mars, cette mission se mettait en route, escortée de six spahis et d'une vingtaine de tirailleurs.

Le projet de traité à conclure avait été établi par nous sur les bases suivantes : les Français seraient possesseurs

de toute la rive gauche du Niger sans exception, et laisseraient à Samory toute la rive droite du grand fleuve. Le 29 mars suivant, quatre jours après l'arrivée de la mission à Kenieba-Koura, où résidait Samory, le capitaine Mahmadou-Racine reprenait le chemin de Kayes, porteur du traité conclu sur les bases énoncées et signé par Samory. Il restait encore à discuter les clauses exécutoires. Cette tâche fut longue et pénible ; le lieutenant Peroz, qui connaissait la langue malinkaise, eut de fréquents entretiens avec Samory et parvint à le persuader. Le 16 avril, les clauses définitives du traité étaient arrêtées. Samory demanda à être placé sous le protectorat français, et, comme preuve de sa bonne foi, il confia un de ses fils, Karamoko, à la mission et autorisa son départ pour la France. L'année suivante, le lieutenant Peroz se rendit à Bissandougou et présenta à Samory un nouveau traité qui modifiait le premier en quelques points. Nos possessions y étaient délimitées aux cours du Niger et du Tankisso; de plus était déterminé d'une façon définitive le protectorat de la France sur les États de Samory. Ce nouveau traité fut signé par Samory le 23 avril 1887.

La réception que fit Samory à la mission Peroz fut magnifique ; il déploya un faste dont notre compatriote se montra charmé et étonné. Le lieutenant Peroz rapporta sur la personne de Samory de curieux détails; ces détails devaient être confirmés par Binger qui, deux ans après, passa une vingtaine de jours à Bissandougou, chez l'Almamy et, plus tard, tout dernièrement, par la mission Nebout, qui eut au mois d'octobre 1897, avec Samory, à Dabhakala, une importante entrevue. Ces trois personnes s'accordent à dire que Samory est un grand et bel homme, aux traits un peu durs, mais fins ; il porte la barbe ; ses joues aux pommettes saillantes — caractéristique de la race malinké — complètement rasées. Ses yeux sont très mobiles. Sa physionomie, d'une bonhomie souriante, révèle un homme énergique et intelligent. Il parle avec beaucoup de volubilité. Tandis que ses griots et certains de ses chefs arborent des boubous luxueux, lui, au contraire, est de mise simple : il porte le boubou de toile blanche, vêtement habituel des marabouts. Sa coiffure est une chéchia rouge de tirailleur autour de laquelle est enroulé un mince turban blanc.

Presque toujours assis dans un hamac, il tient à la main un gros morceau de bois tendre avec lequel il se nettoie les dents, ou bien encore une queue d'éléphant dont l'extrémité est engainée d'argent et qui lui sert à chasser les mouches.



En 1888, le colonel Gallieni, commandant supérieur du Haut-Sénégal, affermit notre situation sur le Niger en faisant construire un fort à Siguiri. Il apprit que Samory était en guerre avec Tiéba, roi du Canadougou, et que la fortune des armes ne semblait pas lui être favorable. De notre côté, nous ne tardions pas à marcher contre le marabout Mahmadou-Lamine, qui avait soulevé une partie des populations du Haut-Sénégal. Nous avions également à combattre Ahmadou, sultan de Ségou, dernier défenseur de la puissance agonisante des Toucouleurs. Et, pendant que nous étions ainsi occupés, l'attitude de Samory devenait inquiétante.

Dès l'année 1889, nous pouvions être persuadés que l'Almamy n'attendait qu'une occasion pour entrer de nouveau en campagne contre nous ; il avait fortifié son armée, embauché quelques-uns de nos anciens tirailleurs, et s'était assuré des appuis du côté de la colonie anglaise de Sierra-Leone.

En 1890, les hostilités recommencèrent. Le colonel Archinard eut le commandement de la nouvelle colonne qui, le 6 mars, était concentrée à Bammako. Cette colonne passait le Niger le 1er avril à Niantankoro, et aussitôt marchait sur Kankan, que nous savions occupé par Samory. Malheureusement, lorsque nous arrivions à Kankan, Samory avait fui et la ville était brûlée. Après avoir soutenu contre les sofas deux sérieux combats, nous nous emparions de Bissandougou, que Samory avait encore dévasté et incendié. La colonne se replia sur Kankan ; avant de le quitter, elle y laissa un fort détachement de tirailleurs, afin de prévenir les mouvements de Samory pendant l'hivernage. Elle repassait le Niger le 17 avril, et arrivait le 20 à Siguiri, où elle séjournait jusqu'au 11 mai, puis reprenait le chemin de Kayes. A la fin de la campagne, le colonel Archinard estimait que nous avions très sagement agi en entamant de nouveau la lutte

avec Samory, et il ajoutait qu'il était absolument nécessaire de le poursuivre jusqu'à l'anéantissement complet de sa puissance.

Le lieutenant-colonel Humbert dirigea les opérations militaires au Soudan pendant la campagne suivante, qui dura du 20 septembre 1891 au 20 avril 1892.

Au mois de novembre 1891, nous savions que Samory était au sud de Kankan, et non loin des frontières de la colonie anglaise de Sierra-Leone, avec laquelle il était en communication directe. La colonne Humbert passa le Niger le 2 janvier, et le 11 elle était attaquée sur les rives d'un grand marigot, couvertes de hautes herbes et de bambous. L'ennemi, habilement dissimulé au milieu de l'épaisse végétation, dirigea sur elle un feu meurtrier. Les sofas occupaient la rive gauche du marigot, nous la rive droite ; nous ne tardions pas à passer sur la rive ennemie. Les sofas se défendirent héroïquement, et les nôtres firent merveille ; certains de nos officiers combattirent corps à corps avec les hommes de Samory. L'avantage finit par nous rester. Le combat, qui avait commencé à six heures du matin, cessa à midi, mais à deux heures il reprenait, après que les forces ennemies eurent reçu des renforts. Sur les rives du marigot, la mêlée fut générale ; les feux de salves de l'ennemi se succédaient nombreux et rapides, et la lisière du petit cours d'eau était blanche de fumée. L'artillerie balayait les lignes ennemies, sans parvenir à ralentir le feu des sofas. Plusieurs de nos canonniers européens tombèrent, tués ou blessés ; le lieutenant Mazeran était tué d'une balle au cou ; les capitaines Réjou et Bonnier étaient blessés, et l'état-major lui-même se trouvait menacé. Cependant, vers la fin de la journée, nous parvenions à nous dégager, et à six heures et demie nous campions sur un plateau élevé, proche du terrain de la lutte. Samory, nous dit-on, dirigeait ce combat, et il avait lui-même disposé ses troupes. Il avait mis en ligne mille sofas armés de fusils à tir rapide ; tous s'étaient bravement défendus, mourant stoïquement en invoquant le nom de la mère de Samory : *Sarona*.

Samory se replia sur Bissandougou. La colonne se dirigea vers le même point, qu'elle atteignit le 12 janvier, et où elle

se ravitailla. Elle continua sa marche sur Kérouané et Sananeoro, résistant toujours victorieusement aux multiples attaques des sofas, qui lui firent une dangereuse guerre de partisans. Avant de reprendre le chemin de Kayes, le lieutenant-colonel Humbert fonda trois nouveaux postes dans ces régions : Bissandougou, Sanancoro et Kérouané. Le 22 mai il était de retour à Kayes, où eut lieu un grand tam-tam en l'honneur de nos victoires ; un grand palabre résuma nos succès contre Samory.

A la fin de l'année 1892, le colonel Archinard, étant revenu au Soudan comme gouverneur de la colonie, confia au lieutenant-colonel Combes, qui s'était déjà illustré au cours de deux précédentes campagnes, le soin de conduire les nouvelles opérations contre Samory. La colonne Combes fit une brillante marche de quatre mois à la poursuite de Samory qui fuyait à notre approche. Partie de Kankan au mois de janvier, elle se trouvait à la fin de mars aux extrêmes limites du Soudan occidental, à la lisière de la zone des forêts, ayant traversé des régions jusque-là inconnues des Européens, et chassé Samory de contrées fort riches, où il s'était cru insaisissable. Le lieutenant-colonel Combes organisa les postes de Kissidougou et de Farannah, afin de couper les communications de Samory avec le Sierra-Leone.

L'année suivante, le lieutenant-colonel Bonnier, avant de marcher sur Tombouctou, se porta contre Samory qui était remonté dans le nord, afin d'essayer d'agrandir ses possessions au détriment de Babemba, successeur de Tiéba. Samory, surpris, ne nous échappa que par miracle ; on fit feu sur lui de toutes parts : presque tous ses fidèles furent tués à ses côtés, et il ne dut son salut qu'à la fatigue des chevaux de nos spahis.

C'est en cette même année 1893, que le capitaine Marchand, en mission dans l'hinterland de la Côte d'Ivoire, apprenait que les sofas de Samory occupaient l'importante ville indigène de Kong. Il se dirigeait alors vers cette ville, y entrait, non sans peine, le 30 avril, et la mettait immédiatement en état de défense. Puis il regagnait Grand-Bassam, le chef-lieu de la Côte d'Ivoire, où il exposait la situation au gouverneur. A la suite des renseignements fournis par le capitaine Marchand, on décida d'envoyer contre Samory une

colonne qui débarquerait à la Côte d'Ivoire, opérerait dans la vallée du Lahou ou Bandama, et remonterait vers Kong, où une autre colonne venue du Soudan, et commandée par le capitaine Peroz, devrait la rejoindre. La direction de la colonne de la Côte d'Ivoire fut confiée au lieutenant-colonel Monteil.

Au mois de septembre 1894, les troupes débarquaient à Grand-Lahou, à l'embouchure du Bandama, et, au commencement de décembre, elles étaient concentrées à Tiassalé, village situé sur la même rivière à environ cent kilomètres de son embouchure. Vers la fin du mois de décembre, elles se trouvaient dans la province du Baoulé, qui prit les armes à leur approche. Ce fut alors qu'enfermées au milieu de l'immense prison verdoyante des forêts tropicales, elles eurent à soutenir une guerre de bois, meurtrière et pénible. Nous ne prenions contact avec Samory que le 19 mars ; à cette date, le capitaine Marchand, qui commandait notre avant-garde, attaquait les avant-postes ennemis, et était refoulé à deux kilomètres en arrière, où il prenait une position défensive. A l'annonce de cet événement, le lieutenant-colonel Monteil se porta à son secours et parvenait à le dégager rapidement. Deux jours après, nous nous emparions de Sokola-Dioulassou, village important, où nous trouvions de nombreux approvisionnements.

A partir de ce moment, l'ennemi devint de plus en plus nombreux, tandis que dans nos rangs, les indisponibles ne faisaient qu'augmenter. Du 12 au 13 mars des pourparlers engagés en vue d'un armistice n'aboutirent pas, et, le 14, les opérations reprenaient de plus belle. La colonne se dirigea sur Dabhakala ; en route, elle fut attaquée si rudement qu'elle fut obligée de s'arrêter, afin de dégager son arrière-garde ; tous nos officiers firent des prodiges de bravoure, et le lieutenant-colonel Monteil fut grièvement blessé à la jambe gauche. Le lendemain matin Dabhakala était enlevé, mais le nombre croissant des blessés, la nécessité de les mettre à l'abri, et les difficultés de se ravitailler en munitions décidèrent le lieutenant-colonel à se replier sur Satama. Cette retraite ne fut qu'un continuel combat ; les sofas, qui semblaient sortir de terre à chacun de nos pas, ne cessaient de nous harceler ; on dit que la colonne Monteil eut à faire face à ce moment-là à plus de quinze mille ennemis.

Le 17 nous étions à Satama, et là, en arrivant, le lieutenant-colonel Monteil trouvait une dépêche du Ministère des colonies qui le rappelait. La colonne regagna la côte en éprouvant mille difficultés : la santé générale devenait de plus en plus mauvaise, et les attaques des indigènes Agbouas et N'gouans succédèrent à celles des sofas de Samory.

Le résultat de cette expédition n'était point celui que l'on pouvait espérer, et Kong n'avait pas été atteint ; il ne l'avait pas été davantage par la colonne Peroz, qu'un contre-ordre de M. Grodet, gouverneur du Soudan, avait arrêté en route. Mais si la colonne Monteil n'a pas eu le succès que son courage méritait, c'est qu'elle a été la victime de mille circonstances fâcheuses et fatales, dont aucun de nos officiers ne doit être rendu responsable.



Depuis l'expédition Monteil jusqu'à ces tout derniers temps, la politique pacifique vis-à-vis de Samory a paru prévaloir.

En 1896, le capitaine Braulot recevait la mission de conclure un traité avec l'Almamy ; il resta plusieurs mois à la Côte d'Ivoire sans parvenir à communiquer avec lui. L'année dernière, cet officier reçut l'ordre d'aller occuper Bouna, important centre indigène, situé un peu au-dessous du neuvième degré, et où Samory envoyait de temps à autre ses sofas. En voulant occuper Bouna nous ne faisions qu'exécuter un plan mûrement conçu, qui consistait à relier par une série non interrompue de postes notre colonie du Soudan et notre colonie de la Côte d'Ivoire. Cette politique nous était imposée par la crainte de voir les Anglais s'établir dans le couloir inoccupé compris entre le neuvième degré et le douzième degré, ce qui eût empêché la jonction de nos deux possessions. Cette occupation de Bouna avait été à maintes reprises conseillée par le gouverneur général de l'Afrique occidentale et le gouverneur de la Côte d'Ivoire. Parti de notre dernier poste du Soudan, le capitaine Braulot, au mois d'août dernier, en arrivant à Bouna, fut assassiné avec son

détachement par une bande de sofas de Samory, commandée par un des fils de l'Almamy, Sarinkémory.

Presque à la même époque, mais avant que le meurtre du détachement Braulot fût connu, une mission, composée de MM. Bonhoure, secrétaire général de la Côte d'Ivoire, Nebout, administrateur du cercle du Baoulé, et Le Filliatre, administrateur du cercle de l'Indénié, quittait Grand-Bassam pour se rendre chez Samory. Cette mission civile voulait entrer en contact pacifique avec Samory, puis l'amener à nous laisser occuper définitivement Bondoukou et Bouna, et, si possible, lui assigner certains territoires, en s'engageant, toutefois, à ne point s'immiscer dans leur administration intérieure. La mission rencontra Samory à Dabhakala le mois d'octobre dernier[1]; en arrivant, elle apprit le massacre du détachement Braulot, ce qui rendait toute entente impossible. MM. Nebout et Le Filliatre restèrent néanmoins vingt jours à Dabhakala, et purent rapporter d'intéressants renseignements sur le nombre et l'organisation des forces ennemies. L'Almamy, pendant le séjour de nos compatriotes à Dabhakala, fut plein de prévenances pour eux, et ne cessa de leur exprimer son vif désir de vivre en paix avec nous.

Au commencement de cette année, nous avons engagé de nouvelles opérations contre Samory. Le 21 janvier dernier, les lieutenants Demars et Méchet, qui étaient partis de notre dernier poste de la Comoé, allant en reconnaissance vers Kong, étaient informés, à huit kilomètres de la ville, qu'elle n'était occupée que par quelques sofas et mal gardée. Ils n'hésitèrent pas à l'attaquer. Trois cents sofas à peine sortirent de leurs saniés pour riposter à notre attaque. Quelques feux de salves réduisirent à néant cette faible résistance, et, sans coup férir, nous reprenions possession de Kong. Samory résolut de nous en chasser. Il fit investir Kong du 12 au 27 février par deux à trois mille sofas qui tirèrent soixante mille cartouches de fusil à tir rapide, et lancèrent plusieurs obus pleins, de soixante centimètres de longueur sur dix cen-

1. Seuls MM. Nebout et Le Filliatre atteignirent Dabhakala, M. Bonhoure ayant dû rallier Grand-Bassam au commencement d'octobre, afin d'y faire l'intérim du gouvernement, pendant que le gouverneur de la colonie se rendait au Sénégal, afin d'y saluer le ministre des Colonies.

timètres de diamètre. La résistance de la petite garnison commandée par les lieutenants Demars et Méchet fut absolument héroïque. Les difficultés de défense d'un poste aussi improvisé que l'était celui de Kong, furent grandes. L'eau manqua. Tous les animaux et quelques porteurs moururent de soif. Chaque nuit, les griots de Samory venaient insulter nos tirailleurs et les exciter à trahir. Ils leur rapportaient toutes sortes de faux bruits, leur affirmant notamment que la colonne française sous les ordres du commandant Caudrelier, opérant plus au nord, sur les bords de la Volta, avait été détruite, et que, s'ils voulaient tuer leurs officiers, Samory leur donnerait des compagnies à commander. Nos tirailleurs furent exaspérés, et nos officiers durent employer toute leur autorité pour qu'ils ne commissent pas quelque fâcheuse imprudence.

Cependant, le commandant Caudrelier, prévenu de cet investissement, quittait le 24 février notre port de Khembokodianirikoro, situé sur la Comoé, afin d'aller délivrer Kong. Le lendemain, à deux kilomètres sud de Nasian, les sofas l'attaquaient au passage d'un marigot. Il repoussait victorieusement leur attaque, et le soir même bivouaquait sur le campement qu'ils avaient évacué. Le 26, la colonne Caudrelier était attaquée de nouveau. Elle réussit encore à se dégager, et le combat se termina par une brillante charge à la baïonnette. Aux environs immédiats de Kong, la colonne essuya, sans pertes, les feux de plusieurs groupes de sofas, représentant un ensemble de deux à trois mille hommes, répartis en divers campements, qui étaient établis sur les hauteurs entourant la ville. Au bout de quelques heures de combat, les abords de Kong étaient dégagés, et la colonne Caudrelier opérait sa jonction avec le détachement Demars et Méchet. Ceci se passait dans l'après-midi du 27 février, et, dès le lendemain, elle continuait sa marche vers le sud, à la poursuite des sofas, ne voulant pas leur laisser le temps de reprendre haleine. Cette poursuite dura jusque sur le territoire de la Côte d'Ivoire, puis le commandant Caudrelier revint s'établir au nord de Kong.

Tout dernièrement la prise de Sikasso et la mort de Babemba ont porté encore un coup fatal à Samory qui était devenu son allié.



Ces opérations si brillamment et si rondement menées, venant à la suite de notre occupation méthodique de la boucle du Niger, avaient eu pour résultat d'entourer Samory de nos postes d'observation et de ravitaillement. Il se trouvait enfermé dans un carré ayant à peine deux cent cinquante kilomètres de côté, entre Kong et le Bagué au nord, la République de Libéria et les postes limitant la Côte d'Ivoire au sud. Nous avions le droit de considérer notre position comme exceptionnellement favorable pour engager la partie contre notre vieil et insaisissable ennemi. En effet, il y a quelques années, ayant devant lui un immense champ d'action, il lui était facile d'entraîner à sa suite nos colonnes au milieu de territoires d'une superficie énorme, où il manœuvrait à sa guise. A ce jeu, nos forces s'épuisaient vite, et les petits contingents qui arrivaient à prendre contact avec lui étaient trop réduits, trop éprouvés pour être à même de l'anéantir. La situation ayant changé du tout au tout, la perte de Samory était certaine.

Malheureusement, en Afrique, la politique réserve des surprises qu'il faut toujours redouter, mais qu'il est fort difficile de prévoir. Samory a réussi à s'enfuir vers l'ouest, dans l'arrière-pays de la République de Libéria.

Voici dans quelles circonstances il s'est échappé. Au commencement du mois de mai, après la prise de Sikasso, une colonne, commandée par le capitaine Marchaise, partit de ce dernier point et infligea une défaite aux bandes de Samory établies entre la Comoé et Kong. Au bout de quelques jours une seconde colonne, sous les ordres du capitaine Benoît, quittait Sikasso, et achevait l'œuvre du détachement Marchaise. Le 20 mai, une troisième colonne, à la tête de laquelle était placé le commandant Pineau, quittait Sikasso. Elle ne tardait pas à se heurter à une petite armée composée de sofas de Samory et de survivants de l'armée de Babemba. Une action s'engagea à Tioroniadougou ; l'avantage resta aux troupes du commandant Pineau qui poursuivirent l'ennemi jusqu'à Ténindiéri, à trente kilomètres

du tata de Bandoura, sur le Bandama, où Samory résidait. Enfin une quatrième colonne, comprenant des tirailleurs de la région du sud, sous la direction du lieutenant-colonel Bertin, chassait devant elle Bilali, fidèle lieutenant de l'Almamy, pendant que les garnisons de Touba et Dabala faisaient une reconnaissance sur la rive droite de la Sassandra. Craignant de tomber entre nos mains, Samory quitta précipitamment son tata de Bandoura. Nous savons aujourd'hui qu'il passa la Sassandra du 25 au 27 juin.

Aussitôt que l'on sut cette fuite inattendue, le gouverneur de la Côte d'Ivoire chargea des émissaires de s'enquérir des faits et gestes de l'Almamy. Ils rapportèrent que Samory renonçait à la guerre et qu'il annonçait l'intention de retourner au Soudan, dans son village natal, Sanancoro, pour y finir paisiblement ses jours. Il avait, disait-on, donné à ses intentions pacifiques un commencement d'exécution en licenciant une partie de ses sofas, en délivrant un grand nombre de ses captifs faits à la guerre, et en jetant ses canons dans le Bandama. Nous avons cependant cru sage de renforcer nos postes et de faire occuper le Djimini. L'éventualité d'un retour offensif du vieil Almamy était donc prévue. Toutefois il nous a fait, deux fois de suite, d'une façon positive, des ouvertures de paix. Nous avons répondu en posant très nettement nos conditions, dont voici le résumé : licenciement complet des troupes de Samory; remise entre nos mains de toutes leurs armes ; renvoi dans leur pays de tous les captifs faits à la guerre ; arrestation des assassins de Braulot, pour nous être livrés.

Un moment on put croire que la paix serait faite, et que le vieil Almamy irait achever tranquillement son existence à Sanancoro, au village natal, entouré de ses griots dont les chants lui auraient rappelé les exploits d'antan. L'illusion n'a pas longtemps duré. Une fois de plus, la fuite de Samory et sa retraite vers l'Ouest, vers les confins de la République de Libéria, n'était qu'une de ces manœuvres, dont il a toujours usé vis-à-vis de nous lorsqu'il s'est senti menacé. Une fois de plus, cette fuite n'était qu'un moyen de gagner du temps, de se ravitailler en attendant la reprise des hostilités, qui devait avoir lieu à la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire à la

mi-septembre. Dans son mouvement de retraite il vint se heurter à la colonne du chef de bataillon de Lartigue, commandant de la région Sud.

A la fin du mois de juin dernier, le commandant de Lartigue apprenait que Samory passait la Sassandra avec dix mille soldats et près de trente mille femmes, enfants et esclaves. Avec deux cent cinquante tirailleurs il se mit à sa poursuite. Le 17 juillet, après une marche pénible au milieu de la grande forêt tropicale, sous le déluge des dernières pluies de l'hivernage, il tombait sur l'arrière-garde de Samory composée de quatre mille hommes, dont mille étaient armés de fusils à tir rapide et manœuvraient à l'européenne. Trois jours après il engageait le combat. L'action fut chaude ; elle dura exactement douze heures, de cinq heures du matin à cinq heures du soir. A la fin de la journée, la petite colonne française parvint à se dégager et se replia sur N'Gaoué, village proche de notre poste avancé de Touba. Le lendemain matin, elle était de nouveau attaquée par l'ennemi, qu'elle repoussait. Aussitôt elle se mettait en marche vers Beyla, poste avancé du Soudan français sur les limites mêmes de la République de Libéria. On présume que cette arrière-garde de Samory, dont l'attaque avait été repoussée victorieusement, s'en est allée rejoindre l'Almamy à Tougouadougou. Du poste de Beyla, le commandant de Lartigue avait la facilité de surveiller étroitement les bandes de Samory. Ces bandes, afin de se procurer des vivres, razzièrent la région à tel point que les indigènes vinrent à Beyla implorer notre secours et nous offrir leur intervention.

Bientôt nos officiers acquirent la certitude que les bandes de Samory, mal ravitaillées et perdues dans la grande forêt, où elles étaient incapables de manœuvrer à l'aise, étaient fort démoralisées. Ainsi se trouve expliqué le brillant succès remporté le 9 septembre dernier par le lieutenant Wœlffel avec un faible contingent sur une importante troupe de sofas. Ce succès est relaté dans une dépêche datée de Saint-Louis et communiquée le 26 septembre au Conseil des Ministres. Le petit détachement du lieutenant Wœlffel, en reconnaissance au village de Nzo, en une seule journée, sans perdre un homme, a complètement détruit une très forte troupe de

sofas. Il a fait cinq mille prisonniers, saisi une très grande quantité de fusils et de munitions. Après ce succès très significatif, tous les habitants de la région sont accourus pour faire leur soumission. C'est avec enthousiasme, paraît-il, que ces populations accueillent aujourd'hui l'arrivée de nos troupes. Au cours de ces derniers combats contre Samory, aucun officier européen n'a été tué ou blessé.

Il faut espérer que, profitant de l'affaiblissement des troupes de Samory, démoralisées par ces échecs successifs, nous allons pousser activement nos opérations contre elles, et en finir avec un adversaire dangereux. La saison sèche propice aux opérations militaires est commencée ; il est donc nécessaire de ne point différer notre action plus longtemps. Nous avons actuellement sous la main, non loin du territoire où se sont réfugiés Samory et ses sofas, des troupes aguerries, commandées par des officiers habiles, connaissant fort bien le pays, comme les commandants de Lartigue et Pineau ; profitons-en. Le plan de campagne qui s'impose est une action combinée de ces différentes troupes, afin d'acculer le plus possible nos adversaires dans la région des grandes forêts. Un dernier effort reste donc à faire. Samory réduit à l'impuissance, la pacification de notre empire de l'Ouest africain s'accomplira. Il restera que notre pays, après avoir repris possession de lui-même et s'être remis en marche vers l'avenir, organise et féconde cet empire, dont nous devons la conquête au courage, à l'endurance, à l'habileté, à toutes les rares vertus déployées par nos officiers, nos explorateurs et nos soldats.

27 septembre 1898.

ANDRÉ MÉVIL

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUE

LETTRES INÉDITES

— 1813-1815 —

Les lettres qui suivent sont tirées d'un recueil que nous allons publier prochainement sous le titre de *Correspondance de Joachim Murat*[1].

Parmi les lettres du Roi de Naples (pour la plupart inédites), nous donnons ici celles qui se rapportent aux deux épisodes les plus saillants de son règne : l'abandon, en janvier 1813, du commandement de l'armée en retraite, au retour de Moscou, — et la politique si compliquée et si mystérieuse du mari de Caroline pendant la campagne de France et le congrès de Vienne. Les lecteurs assisteront ainsi aux continuelles discussions entre Joachim et *son beau-frère de Paris* — c'est ainsi qu'il désignait Napoléon dans ses instants d'humeur, — et ils verront enfin par quelles incertitudes et quelles angoisses l'ancien aide de camp du général Bonaparte en arriva à entrer dans la coalition.

Parmi ces lettres, il en est qui éclairent d'un jour nouveau certains points d'histoire. Ainsi, on a souvent dit que c'était Caroline, la sœur de Napoléon, qui poussait Murat

1. Les sources de ces documents sont les Archives nationales, celles de la Guerre et du Ministère des Affaires étrangères à Paris, la Bibliothèque de S. M. le Roi d'Italie, les Archives I. et R. de la Cour à Vienne, la Collection napoléonienne de M. le comte Primoli, et le *Portefeuille inédit de Fouché* que nous possédons.

à trahir l'Empereur. Cela se peut pour 1814-1815, mais ce n'est certainement pas la vérité pour 1812-1813 et pour l'abandon que fit Joachim de la Grande-Armée après la Bérésina : la lettre que nous publions dans une note, adressée par la Reine à Murat le 15 janvier 1813, en fait foi. Nous voyons en effet Caroline supplier son mari de ne point désobéir à l'Empereur : mais on sait que le Roi n'écouta nullement son conseil. Cette résolution fut provoquée, dit-on, par une lettre de Naples qui lui rendait compte d'un acte de gouvernement exercé par la Reine. Le général Thoumas laisse même soupçonner qu'il y fut poussé par des motifs d'ordre plus intime. Jalousie de roi ou jalousie de mari, il n'y tint plus ; en vain Berthier et Daru le supplièrent d'attendre la permission de l'Empereur. C'est précisément au moment où Joachim cède son commandement au vice-roi d'Italie que s'engage la correspondance que nous publions.

Quant aux dernières lettres, celles de 1814 et de 1815, elles contiennent une phrase qui en dit plus long qu'un volume : « *Je me suis fait Napolitain autant que je le pourais en restant très-bon Français.* » Le Roi ne se rendait pas compte de la difficulté insurmontable que présentait ce programme, et sa chute devait seule lui faire comprendre ce qu'il avait d'irréalisable. — ALBERT LUMBROSO.

I

A L'EMPEREUR NAPOLÉON[1]

Posen, le 15 janvier 1813.

Sire,

Quoique j'aie écrit à Votre Majesté que je ne pouvais conserver le commandement de la Grande-Armée, je n'aurais

1. Le même jour, de Naples, Caroline écrivait à son mari une lettre, qui a été *copiée à la poste* et se trouve ainsi aux Archives des Affaires Étrangères à Paris ; voici la lettre de la Reine de Naples :

Naples, le 15 janvier 1813.

« Mon ami, je reçois en même temps par l'estafette tes trois lettres du 25, 26 et 27. Je t'avoue qu'elles me font un mal affreux. Quoi ! tu pourrais céder à un autre la gloire d'aider l'Empereur à écraser les ennemis ? Tu pourrais faire une étourderie

cependant jamais pris le parti de m'en éloigner, sans l'état de maladie où je me trouve réduit depuis cinq ou six jours, état qui m'empêche absolument de m'occuper d'affaires. Dans cet état de choses, je me suis vu forcé d'écrire les deux lettres dont j'envoie copie ci-jointe à Votre Majesté. Je me flatte qu'elle rend assez de justice à mes sentiments pour elle, pour croire à la douleur que j'éprouve de cesser un instant de la servir; mais j'espère que quelques mois de séjour dans le bienfaisant climat de Naples me permettront de venir reprendre au printemps prochain mon ancien commandement.

Je suis, Sire, de Votre Majesté, le très humble et très affectionné frère.

J. NAPOLÉON

(*Post-scriptum autographe*). — J'ai la fièvre et un commencement de jaunisse bien prononcée.

J. N.[1]

AU PRINCE EUGÈNE

Posen, le 15 janvier 1813.

Mon cher neveu.

J'ai conservé le commandement de la Grande-Armée tant que je l'ai pu: aujourd'hui ma santé me force de l'abandonner.

semblable à celle de quitter avant que l'Empereur t'ait désigné un remplaçant? Tu quitterais après avoir supporté six mois de fatigues et passé la saison la plus rigoureuse? Non, mon ami, tu ne feras pas cela. Tu resteras, j'en suis sûre. Je te dirai avec l'Empereur : « *Vous avez beaucoup fait, mais tant qu'il reste à faire, on n'a rien fait encore.* » Du courage, mon ami; je te connais, tu ne te consolerais jamais d'avoir abandonné la victoire à un autre; tu as contribué de tout ton pouvoir aux premiers succès de l'Empereur, mais ce n'est pas assez tant que la victoire demeure incertaine. Encore quelques jours, et l'Empereur vous aura rejoints avec de nouvelles forces : vous aurez la victoire et la paix, ton courage y aura contribué, tu en jouiras doublement et moi aussi. Crois que je désirerais vivement ton retour, s'il pouvait ne pas nuire à ton bonheur à venir; mais je connais trop bien ton cœur, ton attachement pour l'Empereur, et tes vrais intérêts, pour croire que tu puisses être heureux s'il était mécontent de toi. Reprends donc courage. Je sens tout ce que tu dois souffrir, je partage tes chagrins et tes maux, mais je t'engage, pour cette gloire dont tu es si jaloux, je t'engage, dis-je, à les supporter encore; ce ne sera pas long, je l'espère. — Adieu, mon ami. »

1. C'est en recevant cette lettre que Napoléon écrivit à Eugène : « Je trouve la conduite du roi de Naples extravagante et telle qu'il ne s'en faut de rien que je ne le fasse arrêter pour l'exemple. C'est un brave homme sur le champ de bataille, mais il manque de combinaisons et de sens moral. »

et je suis certain d'avoir rempli les intentions de l'Empereur et justifié l'attente de l'armée en le remettant à Votre Altesse Impériale et Royale.

Le Prince Major-général[1] fera connaître par un ordre du jour que vous commandez la Grande-Armée. Il est instant que Votre Altesse se rende en poste à Posen où est établi le Grand Quartier général. Sur ce, etc.

AU MAJOR-GÉNÉRAL BERTHIER[2]

Posen, le 15 janvier 1813.

Mon cousin,

Ma santé ne me permet plus de m'occuper d'affaires, et je trahirais mes devoirs envers l'Empereur en conservant plus longtemps le commandement de la Grande-Armée. Je crois avoir rempli les intentions de Sa Majesté en la confiant au Prince Vice-Roi. Je vous prie de l'annoncer à l'armée par un ordre du jour. Je vais m'acheminer vers Naples. J'espère, à l'aide de cet heureux climat, rétablir ma santé délabrée par tant de fatigues diverses, et être en état, au printemps prochain, de reprendre mon ancien commandement. Sur ce, etc.

II

A L'EMPEREUR

San Leucio, le 31 janvier 1813.

Sire,

Je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté mon arrivée à Naples. Ma santé s'est un peu améliorée pendant la route, cependant je suis encore souffrant; mais j'espère qu'un peu de repos

1. Berthier.

2. Berthier avait demandé à Napoléon le 16 décembre précédent, dans une lettre chiffrée que vient de publier M. le comte Vandal dans le *Carnet historique* du 15 septembre 1898, à être débarrassé du Roi de Naples comme général en chef : il ne croyait pas être si vite satisfait, et par Joachim lui-même. « Le Roi de Naples est le premier homme sur le champ de bataille pour exécuter les ordres du général en chef », écrivait Berthier à l'Empereur; « le Roi de Naples est l'homme le plus incapable de commander en chef sous toute espèce de rapports; il faut le remplacer de suite... »

et de bonheur, dont j'avais tant de besoin, contribuera à me rendre bientôt ma santé, dont je ne regrettais la perte que parce qu'elle me privait de continuer de la servir.

J'ai trouvé toute l'Italie tranquille et même du meilleur esprit.

Je suis de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère,

J. NAPOLÉON

III

A L'EMPEREUR

Naples, le 12 avril 1813.

Sire,

Après la lettre de Votre Majesté en date du 26 janvier, après l'article publié dans le *Moniteur* le 27 [1], au sujet de mon retour à Naples, je crus devoir m'imposer un silence absolu. Il m'eût été trop pénible de vous exprimer les sentiments qu'avaient excités dans mon âme ces témoignages particuliers et publics de vos injustes dispositions à mon égard. J'étais trop certain de la droiture de mes intentions et de la loyauté de ma conduite pour ne pas espérer que le temps et la réflexion vous les présenteraient sous leur véritable jour. Je sentais, au fond de mon cœur, un attachement trop sincère à votre personne, un dévouement trop profond et trop vrai à vos intérêts et aux intérêts de la France, pour ne pas compter sur le retour de l'affection et de la confiance dont vous m'avez donné si souvent des preuves qui ont fait mon bonheur comme ma gloire.

Votre Majesté avait d'ailleurs manifesté l'intention de faire la paix, et je croyais devoir attendre, en me préparant à vous servir dans la guerre, le résultat de vos combinaisons politiques, bien persuadé que, si la paix avait lieu, elle affermirait tout ce que vous avez fondé en Italie. J'ai pu me taire aussi longtemps qu'il n'a été question que de négocier et qu'on a pu fonder quelques espérances sur des négociations que Votre

1. Napoléon, fortement irrité de l'abandon de la Grande-Armée par Murat, fit insérer au *Moniteur* la note qui suit : « Le roi de Naples étant indisposé a dû quitter le commandement de l'armée, qu'il a remis entre les mains du vice-roi. Ce dernier a plus d'habitude d'une grande administration ; il a la confiance entière de l'Empereur. »

Majesté dirigeait seule. Mais aujourd'hui, lorsque tout moyen de conciliation entre la France et ses ennemis paraît éloigné, lorsque toutes les forces de la Suède et de la Prusse sont à la disposition de la Russie, lorsque le Danemark balance peut-être, lorsque vos départements du Nord sont envahis, lorsque l'Allemagne entière paraît en fermentation, lorsque l'Autriche montre des intentions au moins douteuses, lorsque l'Angleterre, après avoir assuré sa domination en Sicile par l'anéantissement total du pouvoir des Bourbons et par l'expulsion de Caroline[1], prodigue l'or, multiplie les intrigues et prépare des expéditions pour troubler l'Italie, lorsque enfin Votre Majesté vient d'annoncer à l'Empire, par une mesure extraordinaire, qu'elle va braver de nouveaux dangers, aujourd'hui, dis-je, les circonstances sont trop fortes et trop graves pour que je n'éprouve pas le besoin d'aller au-devant de Votre Majesté et de lui demander comment je dois la servir.

Permettez-moi, Sire, de vous présenter, avec quelques explications sur le motif du mécontentement que vous m'avez montré, quelques considérations sur la situation de mon Royaume et de l'Italie entière. Vous avez paru extrêmement courroucé de ce que j'avais quitté le commandement de l'armée. Mais, Sire, je prie Votre Majesté de se rappeler que j'avais accepté ce commandement malgré moi, que je l'avais accepté sous la condition expresse de le quitter aussitôt après avoir conduit vos troupes dans les places de la Vistule; que je ne cessai de vous annoncer le projet de partir, lorsque cette condition serait remplie, et que vous semblâtes confirmer ma détermination et montrer que vous vous attendiez à mon départ, en adressant tous vos ordres au Prince de Neuchâtel. Je pourrais ajouter qu'au moment où je me mis en route pour Naples, je ne pouvais plus vous rendre aucun service en Pologne, tandis que ma présence était indispensable dans mon Royaume pour en garantir la tranquillité qui n'aurait pu être troublée sans danger pour le reste de l'Italie.

1. Marie-Caroline, à Palerme, ourdissait des complots même contre les Anglais, ses protecteurs. Elle en arriva à proposer à Napoléon de chasser les garnisons anglaises de la Sicile, demandant en échange la restitution du Royaume de Naples. L'Empereur ne daigna pas lui répondre, mais l'Angleterre finit par exiger de Ferdinand l'éloignement de la Reine qui dut se réfugier à Vienne.

Mais, indépendamment de ces circonstances, Votre Majesté n'a pas pu ignorer que l'état de ma santé me mettait dans l'absolue impossibilité de conserver le commandement. En m'obstinant à le garder, je me serais exposé à ne pouvoir plus supporter le moindre mouvement et à rester dans un lit, prisonnier des Russes. Toutefois, Sire, si Votre Majesté n'eût témoigné que du mécontentement, je n'aurais point formé de plaintes, et je me serais borné à lui dire ce que je viens d'exposer; mais mon âme a été brisée, et je n'ai pu m'empêcher de manifester mon chagrin lorsque vous m'avez montré de la défiance, lorsque vous avez semblé vouloir m'humilier à la face de l'Europe.

L'empreinte de cette défiance offensante était dans votre lettre du 26, dans les ordres donnés à Rome pour empêcher qu'aucun de mes soldats ne rentrât sur le territoire napolitain, dans ceux donnés en Allemagne pour retenir quelques officiers qui devaient ici former le cadre d'un nouveau corps et qui ne peuvent avoir, hors du Royaume, aucun utile emploi. Comment, Sire, avez-vous pu douter de celui qui, depuis le commencement, de sa carrière militaire, ne vous a donné que des preuves de dévouement et de fidélité?... Quelles intentions, quel but avez-vous pu me supposer? Celui que vous avez vu, dans tout le cours de la campagne, oublier non seulement le trône, mais encore les privilèges du plus simple commandement, pour ne se montrer que le premier de vos soldats, celui qui avait couru tant de fois au devant des dangers avec une si complète abnégation de lui-même, n'avait-il pas assez prouvé qu'il n'avait pour objet de ses pensées que la gloire, le service de Votre Majesté, la grandeur de la France? Cependant, le *Moniteur* du 27 janvier et quelques démonstrations de Votre Majesté ont donné naissance aux conjectures et aux bruits les plus absurdes. On a jugé que vous me traitiez avec inimitié; on a supposé que je pourrais me faire des intérêts contraires à ceux de la France; on a répandu, en Allemagne, que mes ports étaient ouverts aux Anglais, tandis que mes ports sont ceux de toute l'Europe, sans en excepter ceux de l'Empire, qui ont été le plus inaccessibles au commerce de l'Angleterre.

Je crois, Sire, que de telles faussetés sont répandues pour

nuire aux intérêts de Votre Majesté autant qu'aux miens; elles encouragent vos ennemis, en leur persuadant que ceux qui vous sont attachés par les plus puissants liens peuvent s'éloigner de vous. C'est surtout en Italie qu'elles pourraient produire des résultats fâcheux si elles y prenaient quelque crédit. J'ose donc vous prier, Sire, de mettre un terme à des incertitudes si fâcheuses: ne permettez pas que l'on doute de votre confiance en moi, plus que de mon attachement pour vous et pour la France. Je sais et j'ai toujours déclaré hautement que mon existence politique ne peut être soutenue que par la puissance de l'Empire. Je sais surtout et surtout je déclare que je ne voudrais jamais d'une existence qui n'eût pas un tel appui. Daignez, Sire, de votre côté, faire connaître que la protection de l'Empire ne doit jamais me manquer. C'est par là que Votre Majesté peut affermir et accroître la confiance des Napolitains dans mon gouvernement: c'est par là qu'elle peut me faciliter les moyens d'organiser plus complètement toutes mes ressources pour le défendre contre nos ennemis, ainsi que pour concourir, s'il le faut, à la tranquillité de l'Italie.

Ici, je vous dois, Sire, la vérité. L'opinion publique, en Italie, n'est pas satisfaisante. Il y a du mécontentement et du mouvement dans les esprits. Beaucoup d'hommes ardents se livrent à des projets de république et d'indépendance. Des émissaires ennemis y répandent sans cesse de faux bruits et s'efforcent d'inspirer la haine d'une domination étrangère. J'espère que les premiers événements de la campagne qui va s'ouvrir en imposeront aux novateurs; mais si vos succès étaient douteux et si les Anglais se présentaient avec quelques forces, il y aurait lieu de craindre des troubles sérieux. Même dans mon Royaume, où je me suis concilié l'amour de la nation, parce que je me suis fait Napolitain autant que je le pouvais en restant très bon Français, je ne puis pas me dissimuler qu'il existe des germes de désordre. Il y a des agents secrets de l'ennemi, il y a des hommes vendus à ces agents, il y a des prétendus patriotes, et si je n'étais là, si je ne les contenais d'une main ferme, on les verrait bientôt, peut-être, allumer un incendie qui se répandrait avec rapidité sur les pays voisins. Il y a donc lieu de redouter, en Italie, les mou-

vements intérieurs et les invasions de l'ennemi. J'ignore quels moyens Votre Majesté destine à repousser, dans ses États, ce double danger. Dans le Royaume de Naples, je puis au besoin réunir et rendre mobiles vingt mille hommes de toute arme. Ces forces sont bien insuffisantes, sans doute, pour protéger à la fois tous les points sur lesquels je pourrais être attaqué; mais j'ai lieu de croire que, réunies en masse, sous mes ordres, elles seraient assez puissantes pour écraser une armée de débarquement, ou pour dissiper des rassemblements séditieux. Je désire que Votre Majesté veuille bien me donner ses instructions sur la conduite que je devrais tenir, en cas d'événement, surtout si les attaques ou les troubles commençaient sur quelque point de l'Empire ou du Royaume d'Italie. Je ne doute pas que les Anglais, qui augmentent leurs forces en Sicile, qui se sont emparés de Ponza, et qui chaque jour attaquent et ravagent quelque point des côtes du Royaume, ne fassent, dans le cours de la belle saison, quelque grande tentative, et il ne serait pas impossible qu'ils fussent, dans l'intérieur, secondés par des partis nombreux. Les efforts de l'Autriche seraient encore bien plus redoutables, si elle se déclarait notre ennemie. Mais j'espère que votre politique la contraindra dans sa neutralité, quoique telle ne soit pas l'opinion générale.

En résumant cette longue lettre, je sollicite de Votre Majesté une déclaration franche de ses sentiments à mon égard et je lui demande des témoignages de confiance qui répondent à mes sentiments pour elle. Ce sera doubler mes forces pour son service.

Je la prie en même temps de me tracer la marche que je devrais suivre en cas de trouble ou d'invasion sur quelque point que ce fût en Italie. Si, comme j'ose l'espérer, vous me manifestez vos vues, je les suivrai religieusement. Si vous me laissez sans instructions, je me verrai obligé d'agir suivant les circonstances; et, rempli du désir constant de rencontrer les vôtres, je serais au désespoir de ne pas y réussir.

Votre Majesté me connaît assez, je l'espère, pour sentir combien j'aimerais mieux lui demander d'aller faire activement la guerre à la Grande-Armée que de rester ici comme dans un poste d'observation. Mais j'ai dû consulter, avant

tout, vos vrais intérêts et les intérêts de mon Royaume. Nous sommes à une époque où il faut dire la vérité tout entière. Les circonstances sont telles que je ne pourrais m'éloigner sans compromettre immédiatement la sûreté de mes États et, par une conséquence inévitable, celle de l'Italie. Ceux qui vous tiendraient un autre langage seraient bien coupables et se chargeraient d'une terrible responsabilité. Ma conviction à cet égard est telle que, si mon départ était nécessaire, je ne saurais m'y résoudre sans faire partir avant moi la Reine et mes enfants; car, après le départ du maréchal Pérignon, à qui pourrais-je confier le commandement de mon armée?

Je suis, de Votre Majesté, Sire, le très dévoué et très affectionné frère,

J. NAPOLÉON

IV

A L'EMPEREUR

Naples, le 25 décembre 1813.

Sire,

J'ai reçu votre lettre du 4 en réponse à la mienne du 23 novembre. Vous me croyez sur le Pô, vous supposez que l'ennemi, à mon aspect, a fui loin de ses rivages, et vous désirez que je me mette à même de passer ce fleuve et de faire lever le blocus de Venise.

Sire, je vais vous parler avec franchise, et vous faire connaître ce que la position de mon Royaume me permet d'entreprendre, en ce moment, pour la France.

Trente-cinq mille hommes et un train d'artillerie de cinquante pièces de canon sont en marche pour Florence et Fano. Cette armée fait toute la force disponible de mon Royaume, et je n'ai pas hésité à la porter au delà des Apennins, parce que, de la Romagne, j'exerce sur mes États la même influence que si j'étais à Naples; parce que, par une contremarche, je puis me porter, en peu de jours, sur les points menacés de mon Royaume; parce que, de Bologne, je contiens toute l'Italie méridionale et que je suis puissant contre toute agression étrangère et contre toute tentative de mouvement révolutionnaire; parce que je vous sers en même

temps que j'arrête les opérations de vos ennemis sur Milan et Turin. En effet, le premier mouvement de mes troupes a suspendu celui de l'ennemi; les deux armées sont, depuis cette époque, dans une espèce d'armistice; j'ai donc rempli le but que Votre Majesté m'avait d'abord indiqué. Mais aujourd'hui Votre Majesté exige de moi de nouveaux sacrifices; elle demande que mon armée passe le Pô et se porte sur la Piave; elle oublie sans doute que j'ai laissé mon Royaume sans défense, et que la Reine et mes enfants n'ont d'autre sûreté que l'amour de mes sujets. Cependant les Anglais peuvent, quand ils voudront, porter la guerre au sein de mes États, détruire la tranquillité de mes provinces et venir jeter des bombes dans ma capitale et jusque dans mon propre palais.

Sire, je ne saurais vous tromper. J'ai fait pour la France, pour Votre Majesté, tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire; j'ai rempli les devoirs de la reconnaissance comme Français, comme votre ami et comme votre beau-frère.

Je me suis déterminé à faire marcher mon armée sur le Pô, pour arrêter les progrès de l'ennemi sur Milan et Turin, pour faire une diversion en faveur de vos armées, pour couvrir mes États, pour favoriser, par là, les négociations de paix; mais si ma démarche n'obtenait pas le but principal que j'ai eu en vue, celui de la paix, Votre Majesté ne penserait-elle pas elle-même qu'ayant rempli mes obligations envers elle, je me verrais forcé de remplir mes devoirs envers mes peuples, en songeant sérieusement à ma propre défense et à la conservation de mon royaume; et alors Votre Majesté devrait renoncer à l'espoir qu'elle pourrait avoir conçu de me voir passer le Pô; car, en mettant ce fleuve entre mes sujets et mon armée, comment pourrais-je m'opposer aux efforts que l'ennemi fait, en ce moment, en Toscane, dans la Romagne et dans mes propres États? — En divisant mon armée? — Mais, en la divisant, je la rends impuissante; j'ai hasardé jusqu'à mon existence politique, et je deviens alors la fable du monde et de l'armée. J'avais indiqué à Votre Majesté le seul moyen qui restait à prendre. Elle l'a dédaigné, ou du moins, elle a gardé le silence; et ce silence a dû m'avertir que mon plan n'entrait pas dans ses combinaisons.

Sire, croyez-moi, la proclamation de l'indépendance de l'Italie en une ou deux puissances qui auraient le Pô comme limite, sauverait l'Italie. Sans cela, l'Italie est perdue sans ressources. Elle va, de nouveau, être démembrée, et le but de votre sublime pensée d'affranchir l'Italie, de la rendre nation, après l'avoir couverte de gloire, est à jamais détruit. Mettez dès à présent à ma disposition les provinces en deçà du Pô, et je garantis à Votre Majesté que l'Autriche ne passera pas l'Adige; vous serez encore, dans les négociations de la paix générale, l'arbitre de l'Italie, et vous vous serez créé en moi un allié sûr et puissant. Je puis faire d'un mot ce que les Anglais et les Autrichiens ont vainement tenté à Livourne, à Lucques et à Ravenne. Réfléchissez, Sire; l'ennemi exhorte les Italiens à l'indépendance qu'il leur offre; l'espoir qu'ils mettent dans mon armée les a rendus indifférents à ces propositions. Mais resteraient-ils sourds à ces offres, si le roi de Naples ne réalisait pas leurs espérances et contribuait, au contraire, à affermir sur eux la domination étrangère? Non, non. C'est une erreur de le penser. Les Italiens sont prêts à se livrer à celui qui voudra les rendre indépendants; c'est la vérité, l'exacte vérité. Que Votre Majesté réponde et daigne s'expliquer sur un point aussi important pour elle[1]. Le temps presse, l'ennemi se renforce, je suis réduit au silence, et le moment ne peut être loin où je serai forcé de m'expliquer à mon tour envers ma nation et envers l'ennemi. Un plus long silence de ma part, suite de celui que vous gardez, me ferait perdre l'opinion, et l'opinion fait ma seule force: une fois perdue, je ne puis plus rien ni pour vous, ni pour moi. Répondez, répondez positivement.

Je tirerai de ces pays toutes les ressources qu'ils renferment: leurs habitants sont disposés à tous les sacrifices; les autorités françaises n'en obtiendraient aucun... De grâce, secondez de si nobles sentiments: je vous le redis encore, cette noble déter-

1. Ce n'est que plusieurs mois après que Napoléon se décida à répondre à cette question, lorsqu'il écrivit à Eugène : « Envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire (*Murat était déjà passé à l'ennemi et s'était allié à l'Autriche*) et faites avec lui un traité en mon nom. Ne touchez pas au Piémont ni à Gênes et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes... On fera ensuite ce qu'on voudra, car après une pareille ingratitude et dans de telles circonstances, rien ne lie. » (Du Casse, *Mémoires du prince Eugène*).

mination est digne de Votre Majesté. Que l'Italie, qui lui doit déjà son premier affranchissement, lui doive encore son existence politique et son indépendance! Vous connaissez mon cœur; les sentiments que je vous porte me feront tout entreprendre; et, possédant plus de pays, j'aurai plus de ressources pour vous aider et pour vous seconder. Répondez, répondez. Je pourrai recevoir votre réponse à Florence ou à Bologne; je pars demain pour aller me mettre à la tête de mon armée.

Je suis, de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère et beau-frère.

J. NAPOLÉON

P.-S. — Sire, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, au nom de votre gloire, ne vous obstinez pas plus longtemps; faites la paix, faites-la à tout prix; gagnez du temps et vous avez tout gagné; votre génie et le temps feront le reste. Si vous vous refusez aux vœux de vos sujets, de vos amis, vous vous perdrez, vous nous perdrez tous. Croyez-moi, l'Italie est encore fidèle, parce qu'elle croit entrevoir un meilleur avenir; mais elle ne le sera pas longtemps si ses espérances sont trompées. D'un mot, on peut les porter à tous les sacrifices; mais ces bonnes dispositions sont conditionnelles; vous pouvez encore la conserver dans vos intérêts, mais les moments sont chers et précieux : si vous n'en profitez, attendez-vous de l'avoir pour ennemie; les Italiens, une fois déchaînés, sont capables des plus grands excès, comme ils le sont encore aujourd'hui des plus grands sacrifices. Croyez-moi une fois; mettez de côté toute prétention, toute passion, il est encore temps de sauver l'Italie; mais expliquez-vous!...

J. N.

V

A L'EMPEREUR

Naples, le 3 janvier 1814.

Sire,

Me voilà parvenu au jour le plus douloureux de ma vie; me voilà livré aux sentiments les plus pénibles qui jamais

aient agité mon âme. Il s'agit de choisir; et je vois, d'un côté, la perte inévitable de mes États, de ma famille, de ma gloire peut-être; de l'autre, des engagements contraires à mon éternel attachement pour Votre Majesté, à mon inaltérable dévouement à la France[1].

Depuis quatre jours, un plénipotentiaire autrichien, le comte de Neipperg, est à Naples pour me proposer, au nom de son souverain, un traité d'alliance. Il m'a présenté, avec une lettre infiniment obligeante de l'Empereur d'Autriche, les offres les plus avantageuses pour mon Royaume. Et, ce matin, pendant que mon Ministre des Affaires étrangères était en conférence avec lui, une frégate anglaise, sous pavillon parlementaire, a porté un officier muni de l'autorisation de Lord Bentinck, pour signer un armistice, en attendant la paix que ce dernier est autorisé à conclure par des pleins pouvoirs expédiés de Vienne avant le départ du comte de Neipperg. Ces démarches éclatantes, faites au milieu du bouleversement actuel de l'Europe par deux grandes puissances qui triomphent et qui, dans les temps les plus prospères de l'ancienne monarchie, exigeaient tant de déférence de la cour de Naples, ont enivré d'espérances, que, peut-être, accompagne un peu d'orgueil, tous les habitants de ma capitale. Ils voient que je suis le maître de leur donner la paix, et, de toute part, ils la sollicitent. La force de l'opinion sur ce point est si puissante qu'elle ne pourrait être bravée sans imprudence par un prince dont toute l'autorité se fonde sur l'opinion, sur l'amour de ses sujets. — Cependant, Sire, j'ai temporisé, et je temporise encore. J'ai voulu attendre et j'attends une réponse de Votre Majesté aux propositions, aux instances que je lui ai faites pour obtenir d'Elle les moyens de la servir, de défendre l'Italie, de défendre mon Royaume avec quelque espoir de succès.

Daignez relire mes lettres des 23 novembre et 25 décembre

1. C'est presque les mêmes mots que Murat adressait au comte Mier, le diplomate autrichien qui avait si bien su gagner sa confiance : « Je ne vous cache pas qu'il m'est pénible de devoir me battre contre les Français. Votre souverain ne pourrait avoir une bonne opinion de mon caractère, s'il en était autrement. Mais je connais les intérêts de mon peuple ; j'agis en roi de Naples et fais taire toutes les autres considérations secondaires. » (Dépêche de Mier à Metternich, 16 janvier 1814.)

derniers : je vous parlais avec toute la loyauté qui appartient à mon caractère, avec toute la franchise que les circonstances commandaient si impérieusement, et ce que Votre Majesté m'a écrit jusqu'ici n'a pu avoir que le malheureux effet d'accroître mes embarras et mes incertitudes. Vous m'avez dit de faire marcher mon armée sur le Pô, et je l'ai fait avancer ; vous ne m'avez donné aucun pouvoir dans les pays que je devais traverser, que je devais couvrir et où nécessairement je devais avoir mes dépôts, mes approvisionnements, toutes mes ressources ; en sorte que partout j'ai rencontré des difficultés, des oppositions, des obstacles ; partout j'ai vu l'autorité royale et le service compromis. — Vous m'avez marqué de me porter sur la Piave, quoique j'eusse déclaré à Votre Majesté et quoiqu'elle sût parfaitement que je ne pouvais passer le Pô sans exposer aux périls les plus imminents ma famille et mon Royaume menacés par plusieurs expéditions maritimes. Mais en manifestant cette intention, vous n'avez pas déterminé à qui appartiendrait le commandement lorsque mon armée se trouverait réunie à celle du Vice-Roi. Un tel silence rendait évidemment inexécutables des opérations dont le succès, s'il était possible, ne devait être attaché qu'au plus parfait ensemble, à la plus parfaite combinaison des mouvements. Vous m'avez annoncé sur mes demandes réitérées que vous aviez accepté des préliminaires de paix et qu'un Congrès allait se réunir ; mais vous n'avez pas daigné me dire sur quelles bases on allait traiter : vous ne m'avez pas même parlé de la garantie de mes États ; vous n'avez rien répondu aux instances que j'ai faites et que j'ai fait faire par mes Ministres pour intervenir dans les négociations, en envoyant au Congrès un plénipotentiaire napolitain. Je suis forcé d'ajouter qu'on m'a assuré que Votre Majesté avait proposé des stipulations très contraires aux intérêts du Roi de Naples ; mais je me serais cru très coupable envers elle, si un seul instant j'avais pu le croire.

Je ne saurais m'empêcher d'être frappé du contraste que présentent les relations avec moi du souverain à qui j'ai consacré ma vie entière et celles des princes que je n'ai cessé de combattre. Le premier me montre une défiance que vingt ans de services et d'attachement devaient éloigner à jamais de

son cœur; les autres me prodiguent, avec les témoignages les moins équivoques de considération, d'estime, de bienveillance, les offres les plus flatteuses. Toutefois, je ne balancerais pas si Votre Majesté m'avait donné, si elle pouvait me donner encore les moyens de lui être utile et d'être utile à cette France, ma première patrie, dont la gloire et la prospérité, tant que je respirerai, me seront si chères.

Oui, Sire, si Votre Majesté avait mis à ma disposition les ressources que je pouvais trouver dans l'Italie méridionale, j'aurais quatre-vingt mille hommes prêts à combattre pour elle, et je crois qu'une telle armée ne laisserait aucune incertitude sur les chances de la guerre en Italie, ou plutôt, je crois qu'elle aurait fait cesser pour la France les désastres de la guerre, en déterminant les ennemis à une paix honorable pour toutes les puissances. Encore aujourd'hui, je le déclare, si je croyais, par le sacrifice entier de mes intérêts, si je croyais, en me perdant personnellement, sauver la France des malheurs qui la menacent, je consentirais à tout sacrifier, je consentirais à me perdre : mais dois-je sacrifier de même, sans objet et sans espérance, les intérêts les plus chers des peuples que la Providence m'a confiés et qui me montrent tant d'affection?... Dois-je perdre, sans retour, tant d'hommes qui se sont consacrés à moi avec un si noble et si entier dévouement?

Les événements se pressent et deviennent à chaque instant plus menaçants... Certes, je sais braver les dangers : mais il est dans les devoirs d'un Roi de savoir calculer ses forces. J'ai la certitude que l'Autriche fait passer en Italie, dans ce moment, des troupes très nombreuses. Toutes les lettres qui viennent de France annoncent que les Alliés, après avoir traversé la Suisse, inondent les provinces françaises et se portent dans la Savoie. Déjà vraisemblablement les passages du Saint-Gothard, du Simplon, du Mont-Cenis sont interceptés, et bientôt, peut-être, les troupes de la coalition viendront par ces mêmes routes attaquer l'Italie qu'elles tiennent maintenant comme bloquée avec des forces immenses et qui s'accroissent sans cesse. D'un autre côté, je suis informé, par des rapports dont je ne puis révoquer en doute la véracité, qu'il se prépare en Illyrie une expédition qui paraît destinée contre mon Royaume. Et si les arrangements que Votre Majesté m'annonce

avoir faits avec les Espagnols déterminent les Anglais à évacuer l'Espagne, il y a lieu de croire qu'ils viendront débarquer leurs troupes sur les côtes de l'Italie.

Que puis-je faire, ainsi menacé de toutes parts, et ne pouvant compter sur aucun secours?... Si je commandais une armée française, je hasarderais tout, je combattrais partout où je trouverais des ennemis, et en tout événement je chercherais à m'ouvrir une retraite qui, cependant, serait peut-être bien difficile, par la rivière de Gènes. Mais, Sire, pensez-vous que je *pusse* agir ainsi avec des troupes napolitaines? Croyez-vous que je dusse me flatter de les conduire au delà des Alpes? Croyez-vous, quel que soit leur attachement pour moi, qu'elles n'abandonneraient pas un souverain qui abandonnerait leur patrie? De telles circonstances peuvent me faire un devoir d'embrasser un parti contraire aux plus chères et aux plus constantes affections de mon âme. S'il en arrivait ainsi, que Votre Majesté me plaigne: j'aurai fait à mes sujets, à mes enfants, à ma couronne, le plus douloureux sacrifice qui puisse jamais m'être arraché.

Mais il en est peut-être temps encore... Ah! s'il en est temps, prévenez les effets de ces circonstances cruelles. Je vous en conjure de nouveau au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de la France, au nom de l'Europe entière, et par tous les chagrins qui me tourmentent en ce terrible moment, je vous en conjure, faites la paix. Daignez vous rappeler que je vous faisais cette prière avant la bataille de Dresde; que je vous la faisais après la bataille; que je vous la fis avant de me séparer de Votre Majesté en Allemagne; que je n'ai cessé de vous l'adresser depuis votre retour à Paris. Je vous la renouvelle aujourd'hui, avec des instances d'autant plus fortes, que je me vois à la veille de me trouver sans communication avec Votre Majesté, et dans l'impossibilité de combattre encore pour elle. Quelque détermination que la fatalité m'impose, croyez, Sire, que mon cœur sera toujours français; que je serai toujours l'ami de la France; que chaque Français, partout où je serai, aura en moi, dans toutes les circonstances, un protecteur affectionné, et que je trouverai mes seules consolations dans les services que je pourrai leur rendre. Sire, croyez aussi que votre élève, votre beau-frère, votre ami le plus

dévoué se montrera toujours digne de Votre Majesté. Croyez que l'attachement qu'il vous porte est inaltérable et parle à son cœur avec d'autant plus de force qu'il vous voit en lutte contre la fortune que votre génie a si longtemps maîtrisée. Ne lui ôtez pas votre amitié: vous savez ce qu'il a fait depuis vingt ans pour la conquérir et la conserver, et il saura, n'en doutez pas, trouver encore des moyens de s'en montrer digne, ainsi que de l'estime de la France.

Sire, si la dure nécessité m'entraîne, comme j'ai lieu de le redouter, dans des relations en apparence contraires à vos intérêts, mais qui peut-être seront utiles à Votre Majesté et à la France, en me donnant quelque influence dans les négociations pour la paix, j'ose espérer que vous me jugerez avec calme, avec impartialité, avec la raison d'État, et en considérant tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai voulu faire pour prévenir un tel malheur.

Je suis de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère et beau-frère,

J. NAPOLÉON

P.-S. — J'apprends à l'instant que l'ennemi est à Genève et marche sur Chambéry.

J. N.

VI

A L'EMPEREUR D'AUTRICHE[1]

Naples, le 7 janvier 1814.

Monsieur mon frère,

M. le comte de Neipperg m'a remis la lettre que Votre

1. Il y avait longtemps que Murat tâchait de s'assurer la sympathie de l'Autriche. En mars 1813, il avait envoyé à Vienne le prince de Cariati en mission extraordinaire, et le prince dit à Metternich (c'est celui-ci qui nous le raconte dans sa lettre au comte Mier, 20 avril) « que le roi ne désirait que la conservation du trône de Naples ; qu'il renoncerait à ses prétentions sur la Sicile et ne visait à nulles acquisitions ; sûr cependant que son existence se trouverait tôt ou tard menacée par la grande prépondérance de la France et connaissant les vues libérales de notre auguste maître, Sa Majesté désirait avoir une garantie qui lui assurât son existence future ; que cette garantie ne pouvait lui être donnée que par l'Autriche ». C'est au mois de juin suivant que Murat se rencontra dans l'île de Ponza avec lord Bentinck ; il n'y avait plus, dès lors, à reculer : il était dans les mains des deux grands ennemis de la France.

Majesté Impériale et Royale a bien voulu m'adresser de Francfort sous la date du 10 décembre dernier.

La mission dont cet officier général a été chargé est une nouvelle preuve de l'intérêt et de l'amitié que Votre Majesté m'a toujours témoignés. Je la prie de vouloir bien en agréer mes sincères remerciements et d'être persuadée de mon vif désir de trouver des occasions pour lui donner les preuves les plus convaincantes de ma sincère amitié et de ma reconnaissance. J'envoie au quartier général de Votre Majesté le lieutenant-général prince de Strongoli-Pignatelli, l'un de mes aides de camp, pour lui remettre cette lettre et pour lui réitérer de vive voix ces sentiments. Je partage entièrement et bien sincèrement le vœu que Votre Majesté et ses alliés ont manifesté pour le rétablissement de la paix, fondée sur un juste équilibre et sur l'indépendance des puissances. Votre Majesté peut compter sur mon empressement à concourir à ce but salutaire avec tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

Il me sera surtout bien agréable de resserrer les liens d'amitié qui nous unissent, ne doutant pas, d'après la connaissance que j'ai du caractère personnel de Votre Majesté, que les nouvelles liaisons qui vont se former entre nous et nos couronnes ne tournent au plus grand avantage de nos intérêts communs et au bien-être de nos peuples.

Veuillez agréer, Monsieur mon frère, les assurances de la considération distinguée avec laquelle je suis, de Votre Majesté Impériale et Royale, le bon frère,

J. NAPOLÉON

VII

A L'EMPEREUR D'AUTRICHE

Naples, le 22 janvier 1814.

Monsieur mon frère,

M. le Duc de Campochiaro, l'un de mes Ministres d'État, aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Majesté Impériale et Royale. Je l'ai chargé de se rendre auprès d'elle et de son cabinet pour traiter et conclure avec Votre Majesté, ou par sa médiation, avec les puissances ses alliées toutes les

stipulations qui résultent du traité d'alliance qui vient d'unir si heureusement nos couronnes. Je prie Votre Majesté Impériale et Royale de bien vouloir accueillir ce Ministre avec la même bonté qu'elle m'a témoignée dans toutes les occasions et d'ajouter foi à tout ce qu'il aura l'honneur de lui dire de ma part. Je l'ai chargé surtout d'exprimer à Votre Majesté Impériale et Royale les sentiments d'amitié et de reconnaissance qui m'animent pour sa personne, et l'empressement que je mettrai à lui donner les preuves les plus sincères de mon inviolable attachement, ainsi que de mon zèle à concourir avec tous mes moyens au rétablissement de la paix générale qui est le but des efforts communs. Je ne doute pas que Votre Majesté Impériale et Royale ne désire aussi vivement que moi ce résultat heureux qui rendrait enfin le repos à l'Europe. En faisant un traité avec elle, il m'a été doux de penser que je m'alliais au père de l'Impératrice des Français[1] et qu'il n'y avait pas moins d'accord dans nos sentiments personnels pour la Maison de France que dans les vues de notre politique.

Veuillez bien recevoir, Monsieur mon frère, l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle je suis de Votre Majesté Impériale et Royale, le bon frère et allié.

J. NAPOLÉON

VIII

AU DUC D'OTRANTE[2]

Février 1814.

Mon cher Duc,

Le Duc de Campochiaro m'annonçait une de vos lettres; je ne l'ai pas reçue; j'imagine qu'il a voulu parler d'une de

1. Ces mots prouvent que Napoléon voyait juste quand il disait de Murat : « Il n'a pas cru me faire un grand tort en se séparant de moi la première fois, car il ne se serait pas joint aux alliés. Il calcula que je serais obligé de céder l'Italie et quelques autres pays ; mais il n'a jamais envisagé ma ruine entière. » (O'Meara, t. II, p. 76-78)

2. Cette lettre est postérieure au voyage de Fouché à Naples (fin de 1813), où il avait été envoyé par Napoléon en mission secrète, avec l'espoir de rappeler Joachim à son devoir « de Français, de Grand Dignitaire de l'Empire, d'homme qui

celles que j'ai reçues pour le comte de M...b. (*Mosbourg*). Combien je suis touché de votre tendre sollicitude! Je ne saurais jamais vous exprimer assez combien je sais apprécier vos nobles et généreux procédés. Ils ne m'ont pas étonné; je vous avais toujours regardé comme homme d'honneur, comme un ami loyal et courageux; recevez mes remerciements bien sincères. Le comte de M...b. vous a écrit et vous dira tout ce que je désire; il vous mettra à même de paralyser les perfides démarches du Vice-Roi. Quel ingrat! Quel fils! Quelle mère! — Je suis tranquille vous ayant pour défenseur: les résultats parlent pour moi. J'attaquai, je pris Reggio; j'attaquerai l'ennemi sur le Taro, et le suivrai sous les murs de Plaisance, que la nouvelle de l'armistice m'empêche de prendre. Cependant, ainsi que je l'avais prévu, le comte de Bellegarde n'attaquait pas le Vice-Roi, quand il s'était engagé à le faire: et sans la *cessassion* des hostilités, j'étais compromis. — Est-il étonnant aujourd'hui que le Vice-Roi soit contre moi, quand il me considère et m'a toujours considéré comme un obstacle à ses projets en Italie et en France, et quand sa mère me reproche le *divorse*? Comment Bellegarde serait-il bien pour moi, quand il est prouvé qu'il n'a jamais voulu agir, parce qu'il me croyait d'accord avec le Vice-Roi, et que ma conduite a prouvé le contraire.... quand je suis parvenu à lui prouver qu'il n'avait pas le sens commun? — Quant à Bentinck, il a été de bonne foi : il avait promis à Ferdinand de le ramener à Naples, et assuré à son Gouvernement que j'étais d'accord avec les Français. — Il a échoué dans son projet, il a menti à l'Angleterre... Il est bien aujourd'hui, parce que son Gouvernement le veut, mais je ne dois pas compter sur lui: il saisirait avec plaisir toute occasion de me nuire.

tenait son état de la munificence de Napoléon ». Fouché ne put obtenir ce que l'Empereur désirait, il dut même signer la capitulation du fort Saint-Ange à Rome et de la place de Civitavecchia, qui passèrent des mains de Napoléon à celles du Roi de Naples. C'est après un si horrible trait d'ingratitude que Napoléon écrivit à Fouché cette lettre admirable d'indignation : « M. le duc d'Otrante, j'ai reçu vos différentes lettres. La conduite du Roi de Naples est infâme et celle de la Reine n'a point de nom. J'espère vivre encore assez pour venger moi et la France d'un tel outrage, et d'une ingratitude aussi affreuse. Rendez-vous à Lyon ou à Marseille, selon l'endroit par où vous venez, et arrivez à Paris. »

Vous serait-il possible de retirer des mains du Vice-Roi votre lettre? Pourriez-vous l'engager à la générosité?

Adieu, mon cher Duc ; je suis tranquille depuis que je vous sais à Paris ; on vous parle à Paris des troubles à Naples ; soyez sans inquiétude, la tranquillité n'y sera pas troublée ; je suis aimé de mes bons Napolitains, j'ai une bonne armée et de bonnes montagnes ; conservez-moi l'amitié de l'Autriche, assurez-moi celle de l'Angleterre, j'attendrai celle des autres. Je compte sur la vôtre. Je vous embrasse de tout mon cœur.

J. NAPOLÉON

IX

AU PRINCE DE METTERNICH

Modène, le 4 mars 1814.

Monsieur le Prince de Metternich,

Sa Majesté l'Empereur d'Autriche ayant ratifié, par sa lettre autographe du 21 février, mon traité d'alliance avec elle, et m'ayant annoncé l'accession de toutes les puissances alliées à ce même traité, j'éprouve le besoin de vous exprimer ma gratitude pour vos soins et vos bons offices dans la négociation qui vient d'obtenir une si heureuse issue ; je veux aussi vous prier d'accélérer par votre influence et avec votre obligeance accoutumée la conclusion des traités que mes Ministres doivent négocier avec ceux des souverains coalisés.

Allié de l'Autriche, je me livre sans réserve à la confiance que doit inspirer la loyauté de ses princes et surtout celle du souverain qui règne aujourd'hui. Membre de la coalition européenne, j'ai plus qu'aucun autre souverain un grand intérêt à l'accomplissement du système d'équilibre et de paix qui doit affermir tous les gouvernements et donner enfin le repos à tous les peuples. Après avoir solennellement séparé ma cause de celle de l'Empereur Napoléon, je ne dois plus espérer de retrouver jamais en lui les sentiments d'une véritable amitié, et jamais ma politique ne devra cesser d'être en garde contre la France.

Ce n'est pas qu'au fond de mon cœur je puisse nourrir de

l'animosité contre l'Empereur des Français ou contre la France. J'aime et j'aimerai toujours la France, toujours je souhaiterai qu'elle soit heureuse et puissante; mais je ne pense pas que sa puissance et son bonheur doivent se fonder sur une immense étendue de conquêtes dont l'acquisition est une cause d'affaiblissement et dont la perte peut entraîner tant de désastres. J'aime l'Empereur Napoléon et je lui conserve une grande reconnaissance; mais je dois être et je suis l'irréconciliable ennemi de son système de domination universelle, qui a coûté tant de trésors et tant de sang à la France; qui a versé sur l'Europe tant d'affreuses calamités.

J'ai combattu ce système depuis que je suis sur le trône, par une opposition personnelle et constante aux entreprises de l'Empereur contre les droits de ma couronne; je l'ai combattu par mes représentations les plus pressantes au nom de la France et de l'humanité; je me suis efforcé de l'arrêter, depuis deux ans, en sollicitant la paix après chaque victoire et après chaque revers. Pendant l'armistice qui précéda la déclaration de l'Autriche contre la France, j'avais déjà senti la nécessité de séparer mes armes de celles de l'Empereur Napoléon, dont les succès venaient d'exalter les prétentions; mais l'espérance de le déterminer à la paix me conduisit à Dresde. J'y arrivai trop tard: je me trouvai sur le théâtre de la guerre, et je combattis. Mais, en exposant chaque jour ma vie pour l'Empereur, je voulus épargner le sang de mes soldats, et les plus fortes instances ne purent me déterminer à faire marcher mon armée. Je la conservais, fermement résolu à l'employer pour concourir à contraindre l'Empereur à la paix, si elle n'était pas le résultat de la campagne que je faisais avec lui.

Mes efforts et même, je puis dire, mes succès ne sauvèrent point l'armée française des malheurs qui la forcèrent à passer le Rhin. Alors encore et longtemps je priai, je suppliai l'Empereur de faire la paix, sachant qu'on lui proposait des conditions acceptables. Si je balançai à me décider contre lui, ce fut d'abord parce que je trouvais doublement pénible de me montrer au rang de ses ennemis lorsqu'il était dans le malheur; ce fut ensuite parce qu'il parut accepter les préliminaires qui lui avaient été proposés. Mais lorsque je crus

reconnaître qu'il ne voulait que des délais, lorsque je fus informé qu'il avait pris la résolution de dissoudre le corps législatif, parce qu'on y proposait de déclarer que la France ne combattait que pour son territoire, lorsque je vis les armées françaises combattre encore pour l'Espagne et pour l'Italie, pendant que les armées alliées étaient au cœur de la France, je sentis qu'il fallait prendre un parti décisif, et je traitai avec votre Cour. Les premiers succès de l'Empereur Napoléon dans la campagne actuelle, loin de me détourner de mes négociations, furent pour moi un motif nouveau de les presser et de les terminer: aujourd'hui que ces succès sont devenus plus décisifs, je sens davantage encore la nécessité d'une confédération universelle, s'il ne consent pas, après avoir rétabli l'honneur de ses armes, à une paix qui concilie la gloire et la puissance de la France avec la sécurité des autres nations de l'Europe.

J'ai prouvé que je n'avais aucune vue d'ambition en acceptant, uniquement parce qu'elle m'a été proposée, une indemnité qui n'a aucune proportion avec les renonciations auxquelles j'ai consenti ni avec la coopération d'une armée de trente mille hommes que je commande en personne. Je ne combattrai donc que pour concourir avec les puissances alliées au rétablissement de la paix et je souhaite seulement que, dans sa réorganisation, l'Europe soit tellement constituée que la paix y repose sur des bases durables. J'emploierai tous mes efforts pour un objet si digne de la magnanimité des souverains qui composent la coalition. Un moyen puissant de l'atteindre serait d'agir sur l'opinion de la France, qui sent déjà si vivement le besoin d'une paix. On y parviendrait, je pense, en déterminant et en publiant des conditions de paix tellement précises qu'elles pussent être jugées par tout homme de sens. L'effet d'une semblable publication pourrait être tel que l'Empereur Napoléon serait dans la nécessité d'y céder, ou de mécontenter la nation entière en résistant au vœu public ou très général qui peut-être se ferait entendre.

En attendant, puisque nous avons les armes à la main, il faut les employer avec succès[1]. Pour cela, il serait à souhaiter

1. Murat avait occupé, avec 22 000 hommes, Rome, les Marches, la Romagne

que l'armée du maréchal Bellegarde reçût quelques renforts. Elle est si inférieure à celle du Vice-Roi que si je n'avais pas mes troupes sur la rive droite du Pô, il lui serait impossible de tenir même derrière l'Adige. On m'avait dit, jusqu'au moment où il aurait fallu agir, qu'elle était beaucoup plus nombreuse. Il faudrait aussi plus de rapidité et de facilité dans les communications et la direction des deux armées autrichienne et napolitaine. J'aurais besoin de vingt-cinq à trente mille fusils que je payerais comptant. Les bons offices de Sa Majesté l'Empereur pourraient les obtenir pour moi de l'Angleterre. On m'assure qu'il y en a quarante mille en Sicile destinés pour l'Autriche; ne serait-il pas possible que l'on m'en cédât la moitié? J'aurais bientôt autant d'hommes de plus sous les armes. Enfin, il serait nécessaire de ne pas laisser sans emploi les moyens de force que l'on pourrait trouver dans les pays que nous avons occupés. Il serait facile d'y organiser des troupes, mais pour cela il faut éviter avec soin d'agiter l'opinion en annonçant des changements trop prochains. La paix fixera le sort de chaque pays. Jusqu'à cette grande époque on devrait partout se borner à faire sentir aux peuples qu'on les a délivrés d'un gouvernement qu'ils n'aimaient pas et qu'ils doivent s'armer pour en prévenir le retour. J'aurais pu déjà faire ainsi des levées dans les États romains et dans la Toscane. J'ai suspendu cette mesure pour ne rien faire qui ne soit concerté d'avance avec Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Je la crois indispensable et je vais la préparer, afin d'abréger les lenteurs, si elle doit s'exécuter.

On a parlé de proclamer dans chaque pays de nouveaux souverains. Indépendamment de ce que de tels actes ne peu-

et la Toscane. Pourtant, sa politique continuait toujours à être hésitante et ambiguë, tellement que Metternich écrivait à Mier le 8 mars 1814 : « Le Roi nous a gêné jusqu'à présent plus que s'il s'était prononcé ouvertement contre nous.. Il serait désirable que vous exprimassiez au Roi combien sa conduite nous paraît suspecte. A quoi peut-il viser en se plaçant dans une attitude passive? Se fie-t-il à des caresses de Napoléon? Les puissances tiennent son sort entre leurs mains. Si le Roi ne nous sert pas, il nous forcera de fait à épouser les intérêts de la Sicile. » C'est pendant ces journées angoissantes que Murat écrivit encore à Napoléon, par l'entremise d'Eugène : « Sire, dites un mot et je sacrifie ma famille, mes sujets... Ma vie est à vous... Si vous pouviez vous faire une idée de ce que je souffre depuis deux mois, vous auriez pitié de moi. »

vent être que l'effet des stipulations de la paix. ils auraient le double inconvénient de nous priver de toutes les ressources que l'on trouve dans ce pays, et de rendre odieuse l'administration des nouveaux princes. en la créant au milieu des immenses besoins de la guerre. Les pays que l'on serait en droit de traiter comme conquis trouvent très modérées des demandes qui leur paraîtraient oppressives et qui les soulèveraient, si elles leur étaient faites par un gouvernement constitué et permanent. — En vous entretenant directement de tant d'objets importants, j'ai cru vous donner, Monsieur le Prince, la preuve la plus complète de ma haute considération et de la profonde estime qu'inspirent votre caractère et vos talents. Je ne doute pas que vous n'aimiez à faire usage de tout ce que je viens de vous dire, lorsque l'occasion s'en présentera, pour le plus grand avantage des intérêts de la coalition. Je me suis entièrement attaché à cette cause, c'est celle des souverains et des peuples. J'en poursuivrai les succès avec ardeur. Les princes alliés réunissent trop de puissance, trop de résolution, trop de désintéressement et trop de loyauté dans les vues qui les unissent pour ne pas la faire triompher.

Si ma lettre, Monsieur le Prince, s'écarte un peu des formes usitées, c'est pour se rapprocher davantage de celles de la confiance et de l'attachement; je fais depuis longtemps profession de ces deux sentiments pour vous.

Sur ce, Monsieur le Prince, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

J. NAPOLÉON

X

AU ROI LOUIS XVIII[1]

21 mai 1814.

Monsieur mon frère.

Je prie Votre Majesté d'agréer mes félicitations. La Pro-

1. Quant à son beau-frère, quant à l'Empereur qui venait de perdre le trône, « il n'est que juste », disait Murat à Mier le 17 avril 1814, « qu'il soit rayé de la liste des souverains, enfermé et réduit à ne plus être en état de faire le malheur

vidence vous a rappelé sur le trône de saint Louis et d'Henri IV. Né Français, j'ai dans le cœur des sentiments de vénération et d'amour pour le sang d'Henri IV et de saint Louis.

Votre Majesté, qui prodigue si noblement sa faveur et sa confiance aux braves compagnons d'armes avec qui j'ai partagé l'honneur de soutenir, sur les champs de bataille, l'ancienne gloire de la France, daignera, j'ose m'en flatter, accueillir avec bienveillance les vœux d'un militaire français que ses succès dans la carrière des armes ont élevé sur un trône. Ces vœux appellent sur Votre Majesté et sur son auguste Maison une longue suite de prospérités inséparables des prospérités de la France. Ils ont aussi pour objet, Sire, la plus constante union entre nos deux couronnes.

Toutes les occasions de resserrer les liens d'amitié qui unissent nos États me seront précieuses, et ce serait pour moi un véritable bonheur que de pouvoir offrir à Votre Majesté et à la France des preuves de mon affection comme de mon dévouement.

J'espère que Votre Majesté voudra bien recevoir avec bonté M. ... (*sic*) que j'envoie comme mon ambassadeur extraordinaire auprès d'elle. Je la prie d'accorder toute confiance à ce qu'il est chargé de lui dire de ma part : il ne pourra jamais exprimer avec trop de force les sentiments qui m'attachent, et qui m'attacheront toujours, au Roi de France, à ma première patrie[1].

du monde entier ». En 1815, Napoléon lui rendit bientôt la pareille. Quand on lui annonça sa mort si tragique au Pizzo, il déclara *qu'il n'était qu'un fou et qu'il avait mérité son sort*. Aussi bien de Ney, prince de la Moskowa, que de Murat, roi de Naples, en apprenant qu'on venait de les fusiller, Napoléon *did not appear to care the least about either* (Journal de Lord G. R. Bingham, *Napoleon's Voyage to St. Helena*).

1. Autographe appartenant au *Portefeuille du Duc d'Otrante*, recueil de documents authentiques et de notes autobiographiques confié par Fouché à son ami Gaillard en vue d'une publication. Ce dossier fait partie de notre *Collection napoléonienne*. On lit en marge de la pièce cette note de Gaillard : « *Duplicata d'une lettre adressée au Roi par Murat. Cette lettre n'a pas été présentée, l'ambassadeur n'ayant pas été admis.* » Rappelons ici que l'*Almanach Royal* de 1814 ne mentionna point Murat, que Louis XVIII n'a jamais voulu reconnaître. Et le roi de France se plaignit avec Metternich qu'on supportât *la petite usurpation* après avoir mis une fin *à la grande*.

XI

A L'EMPEREUR D'AUTRICHE, ROI DE HONGRIE ET DE BOHÊME

Naples, le 18 juillet 1814.

Monsieur mon frère.

Le retour de Votre Majesté Impériale et Royale Apostolique au sein de son auguste famille et au milieu de ses peuples, la paix que Votre Majesté Impériale vient de donner à l'Europe[1], paix si glorieuse pour la monarchie autrichienne et pour ses alliés, et la part qu'elle nous a donnée à cet événement heureux, en stipulant pour nous la paix de notre couronne avec celle de France, sont autant de motifs qui excitent toute notre reconnaissance pour son auguste personne et qui nous engagent à lui en adresser nos plus sincères félicitations. A cet effet, nous avons chargé M. Lucius Caracciolo, duc de Roccaromana, notre grand écuyer, maréchal de camp dans nos armées et dignitaire de notre Ordre royal, de se rendre auprès de Votre Majesté Impériale et Royale Apostolique, pour avoir l'honneur de lui exprimer ces sentiments, et pour lui présenter cette lettre. Nous désirons que Votre Majesté Impériale soit intimement convaincue que nous, en bon et fidèle allié, partageons avec le plus vif intérêt tout ce qui contribue à la gloire et aux avantages de sa Maison impériale et de sa couronne, et ne désirons rien autant que des occasions de lui en donner des preuves irréfragables. En attendant, nous ne cesserons pas d'adresser au Ciel des vœux ardents pour le bonheur personnel de Votre Majesté Impériale et Royale Apostolique et de son auguste famille, ainsi que pour la gloire de son règne et pour la prospérité de ses peuples.

Recevez, Monsieur mon frère, les assurances de la consi-

1. Il s'agit naturellement de la paix signée à Paris le 30 mai 1814, entre Louis XVIII et les Alliés.

dération distinguée avec laquelle nous sommes, de Votre Majesté Impériale et Royale Apostolique, le bon frère,

J. NAPOLÉON[1]

XII

AU PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE

Naples, le 18 janvier 1815.

Monsieur mon frère,

Si je m'écarte aujourd'hui, en m'adressant à Votre Altesse Royale, des formes usitées dont tous les souverains doivent aimer et dont j'ai à cœur le maintien et la dignité, je me flatte qu'elle voudra bien voir dans cette détermination réfléchie un hommage à la noblesse et à la loyauté de son caractère, aussi bien qu'une preuve de l'intérêt que j'attache à établir des relations directes et personnelles avec Votre Altesse Royale, lors même qu'elles ne pourraient pas avoir toute la solennité qu'elle devraient observer. Je vous prie aussi, Monsieur mon frère, de considérer que je me trouve à l'égard de l'Angleterre dans une situation tout à fait extraordinaire, et qui peut exiger que je cherche par une démarche extraordinaire des éclaircissements et des assurances dont j'ai besoin pour régler ma politique.

Je suis, par mes inclinations, par mes principes, par mes intérêts les plus évidents, l'ami de l'Angleterre, et dans tous les temps, même au milieu de la plus terrible guerre, chaque Anglais que j'ai eu occasion de connaître a pu voir en moi son ami. Mon Royaume ne peut trouver dans l'alliance de la Grande-Bretagne que les avantages les plus positifs, les plus immédiats, les plus complètement exempts d'inquiétudes, et il est manifeste que mon alliance peut être utile de même au gouvernement anglais.

Rempli de ces idées et de ces sentiments, je me suis livré

1. Onze jours après que Murat lui eut écrit cette lettre, l'empereur d'Autriche disait du roi de Naples, le 29 juillet 1814 : « J'espère qu'il deviendra lui-même l'auteur de sa ruine ! » Il ne se trompait point.

sans réserve à la foi du Ministère britannique, et j'ai pris dans la dernière guerre un parti qui n'a pas été sans influence sur les destinées de l'Europe. J'ai eu sous mes ordres des troupes anglaises, elles ont combattu et vaincu sous mes ordres avec mes troupes. Cependant depuis plusieurs mois la guerre est terminée, la paix règne en Europe, elle est générale, et aucune stipulation authentique ne me constitue en état d'amitié avec l'Angleterre. Je n'ai point de Ministre accrédité en Angleterre, il n'y a pas de Ministre anglais à Naples, et quoique déjà le commerce entre les deux États ait pris une grande activité, et quoique mes ports et mes entrepôts soient remplis de bâtiments et de produits anglais, aucune convention n'a réglé le cours et les avantages réciproques de ces importantes relations commerciales. Les engagements d'honneur contractés envers moi par le gouvernement anglais sont, à la vérité, dans mon esprit une suffisante garantie : mais ils ne remplacent point aux regards de l'Europe, aux regards des Anglais et des Napolitains, les actes diplomatiques qui seuls peuvent fixer irrévocablement les intérêts des deux États, et les relations des deux couronnes. Ces considérations m'ont déterminé à faire remettre à Lord Castlereagh, le 29 décembre dernier, une note qui a pour objet de solliciter de Votre Altesse Royale la conclusion immédiate d'un traité formel de paix et d'alliance. Ces considérations me déterminent à adresser directement à Votre Altesse Royale la même démarche, et à lui proposer de faire ouvrir sans délai une négociation à Londres, sous ses yeux, entre le Ministre que j'ai accrédité pour cet effet et celui que Votre Altesse Royale jugera convenable de désigner. Je sais qu'il a été dit que tout ce qui concerne la Sicile et Naples serait réglé au Congrès de Vienne, mais ce Congrès, dont la marche est entravée par des difficultés qui ne laissent guère espérer une prompte solution, ne doit d'ailleurs s'occuper que des indemnités qui peuvent être dues au Roi de Sicile, de la renonciation de ce souverain promise pour Naples dans mon traité avec l'Autriche, de ma renonciation promise pour la Sicile et de l'indemnité qui m'a été assurée par le même traité.

Toutes ces questions sont étrangères à mes relations d'amitié avec l'Angleterre, ou plutôt supposent ces relations, et je ne pense pas qu'il y ait, sous aucun rapport, aucune

convenance pour l'Angleterre à subordonner ses stipulations d'amitié et d'alliance avec moi aux déterminations du Congrès de Vienne sur ces objets secondaires.

J'ai un traité d'alliance avec l'Autriche ; ce traité, qui avait été d'abord rédigé et signé sans la participation du Ministre britannique, fut modifié par le Ministre de Votre Altesse Royale, et j'adoptai les modifications proposées, parce qu'il me fut assuré que telles étaient les vues du gouvernement anglais. Une déclaration officielle faite par Lord Bentinck et des déclarations réitérées faites par Lord Castlereagh, dont j'ai eu tant d'occasions d'apprécier l'inaltérable loyauté, m'ont *guaranti* que mes stipulations avec l'Autriche auraient le consentement du gouvernement anglais et que l'Angleterre y accédait. Quel obstacle pourrait empêcher aujourd'hui un traité entre les deux États conforme à ces déclarations?

Un tel traité pourrait être commandé à l'Angleterre par le premier de tous les intérêts : l'honneur. Il l'est au Roi de Naples par tous les intérêts qui viennent immédiatement après celui-là, et surtout par la sollicitude qu'il doit à la prospérité de son Royaume, à son bonheur.

Je gouverne une nation sensible et généreuse qui m'est vivement affectionnée parce qu'elle sait que sa gloire et sa félicité sont les seuls objets de mes efforts et de mes vœux. L'amour qu'elle me porte, la bravoure qui la distingue, le dévouement dont elle est capable me rendent assez puissant pour n'avoir rien à redouter lorsqu'elle est sous les armes ; mais les nations ne doivent pas rester toujours armées. Je veux faire jouir la mienne de tous les avantages de la paix et je ne dois le faire qu'autant que ma tranquillité sera fondée sur un traité avec l'Angleterre. Retarder ce traité, c'est retarder le bonheur de cinq millions de braves Napolitains.

Si des difficultés que je ne peux prévoir empêchaient Votre Altesse Royale d'accélérer autant que je le souhaite les négociations que je propose, je la prie de me faire parvenir, dans les formes qu'il lui conviendra d'adopter, une déclaration positive de ses intentions à l'égard du Royaume de Naples, et j'accepte sa parole comme un traité. Sur sa parole j'acquiesce comme l'ami, comme l'allié le plus dévoué de la Grande-Bretagne.

Ma position ne me permet, monsieur mon frère, que de songer à la félicité de la nation dont la Providence m'a confié les intérêts, et je veux me vouer tout entier à la noble tâche de lui procurer tout le bonheur dont elle est si digne de jouir.

Votre position, la gloire, la puissance, le caractère de la nation que vous gouvernez, vous permettent de concevoir de plus grands desseins et d'obtenir une influence plus étendue sur les destinées du monde.

Tout ce qui est noble, généreux, libéral plaît à mon cœur. Les sentiments que je professe pour Votre Altesse Royale et pour les Anglais me feraient embrasser avec un double transport la gloire de seconder des projets dignes d'un grand Prince et d'une grande nation.

Je vous prie, Monsieur mon frère, de recevoir les assurances de la considération très distinguée avec laquelle je suis, de Votre Altesse Royale, le bon frère,

JOACHIM [1]

1. Mais, deux mois plus tard, le débarquement de Napoléon au golfe Juan devait tout changer. Joachim était persuadé que l'empereur d'Autriche était le plus mauvais des alliés, et, « avec le caractère méfiant du roi, on ne pouvait lui ôter cela de la tête », disait la reine Caroline à Mier, le 16 mars ; « ces idées et l'apparition de l'empereur Napoléon sur la scène au moment où il se croit sacrifié, lui ont tourné la tête. Il croit que les succès possibles de Napoléon pourront contribuer à le maintenir sur le trône de Naples... » Peu de jours après, Murat passait la frontière et marchait sur les troupes autrichiennes. Metternich n'attendait que cela pour renvoyer l'ambassadeur napolitain, prince de Cariati, et pour rappeler le comte Mier : la courte campagne d'Italie, en 1814, allait chasser les Murat du trône que leur avait donné Napoléon, et faire de Joachim la victime du Pizzo, et de Caroline la malheureuse reine exilée, dont on connaît la triste odyssée.

LE DÉSIR[1]

— JOURNAL D'UN MARI —

19 septembre.

J'ai rêvé cette nuit d'un secours providentiel : Zeccaldi n'ayant pas quitté Pallanza, et surinant Fontenceilles à l'italienne, en un coin de ruelle moyenâgeuse blémie de lune. Le baron était vêtu en bravo du temps des Dix, la barbe et les moustaches pointées en lames de stylet, les yeux comme des charbons incandescents sous le masque. Sa prouesse accomplie, il s'inclinait devant moi avec la grâce féline de Méphisto devant Faust, une main sur la poignée de sa rapière, l'autre tendue vers mes générosités reconnaissantes, et de sa voix aux inflexions de caresses :

— Combien Votre Excellence me donne-t-elle pour ce joli coup qui l'a débarrassée d'un voleur?...

Je lui faisais observer qu'il s'était en même temps vengé d'un rival, et nous nous quittions parfaitement édifiés l'un sur l'autre, bons amis, à ne jamais nous revoir. Ce rêve, réalisable en somme, m'avait plu infiniment, et je le prolongeais éveillé, avec cette sensation de bien-être engourdi qu'on éprouve à paresser dans son lit, les yeux mi-clos, la pensée

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

flottante. Joie illusoire, vite envolée! De ma fenêtre, tandis que je procédais à ma toilette, j'ai aperçu Fontenceilles dans le jardin, autour des corbeilles, se penchant sur les fleurs. Il cueillait les plus belles, les assemblait suivant l'art délicat des nuances, comme il eût choisi ses mots pour un madrigal : sauge : « amour vif » ; héliotrope : « tes qualités surpassent tes charmes »... Cet amant n'en est encore qu'au langage balbutié des calices et des corolles, et il confie le message de ses baisers au velours parfumé des pétales... Combien de temps faudra-t-il pour que derrière l'éventail éployé d'un bouquet leurs lèvres se joignent?...

Au déjeuner, j'ai reconnu les fleurs à la ceinture de Denise. Elle les prenait de temps à autre, les respirait longuement, enfouissant en elles comme un sourire... et alors le pâle visage du poète s'empourprait, ses yeux noyés avaient des scintillements au coin des paupières... Tout cela est enfantin, des naïvetés de sentiment, de la quintessence d'amour si loin encore de la seule manifestation qui m'occupe, du seul danger que je redoute : le désir. Pour en arriver, non pas à désirer une femme, mais à la prendre, il faut toujours une certaine décision favorisée par l'expérience coutumière d'occasions semblables, et aussi l'aide des circonstances. On est d'autant plus hésitant à posséder cette femme qu'on l'aime plus profondément, l'amour vrai étant fait, paraît-il, de tous les respects, de toutes les abnégations et de toutes les patiences. Je ne vois pas encore Fontenceilles ayant le geste hardi qui enlace, l'étreinte victorieuse qui courbe. Il s'attacherait à lui, pour cela, comme le ridicule provenant d'une inharmonie... et puis, pourquoi en viendrait-il là nécessairement, lui qui n'est qu'une âme habitant pour la forme un corps chétif... Denise m'inquiète bien davantage. Elle est en pleine floraison de beauté saine et vigoureuse, attendant, appelant l'amour, en tant que droit d'instinct et fonction physique. Elle peut faire vers l'amant les trois quarts du chemin, tant par pitié attendrie et flattée de ses timidités, que pour franchir d'oiseux préliminaires, dans l'impatience ardente du baiser. Quelle serait alors l'attitude de Fontenceilles? toujours ridicule sans doute, affligée de ces gaucheries qui produisent chez les clairvoyantes la fin brusque du caprice ou

la déroute de l'amour, mais aussi qui ravissent les amantes sentimentales, ou perverses, parce qu'elles y voient les prémices d'un cœur conquis par elles à l'amour, l'aubaine rare d'une virginité.

Après le déjeuner, j'ai fumé trois cigares sur la terrasse, étendu dans un rocking-chair. Ma femme et le poète se consultaient du regard ; de rares paroles montaient de leurs lèvres, dans l'air éblouissant où frissonnaient des murmures d'insectes : et j'ai été frappé de la faiblesse inventive, de la pénurie d'imagination que l'on montre, en pareil cas, pour dissimuler sa contrariété. A la fin, Denise m'a demandé négligemment :

— Vous ne sortez pas aujourd'hui, mon ami ?

— Ma foi non, je suis en disposition contemplative, il fait si bon ici ! puis je vous avouerai que la promenade solitaire a pour moi peu de charmes. En voyage, surtout dans un pays comme celui-ci, je suis volontiers expansif, enthousiaste, j'ai besoin de dire à quelqu'un mes impressions, et à moins que vous décidiez de m'accompagner...

Fontencilles a observé gravement :

— Et le travail, mon cher, vous oubliez le travail !...

Alors, pris d'une sournoise curiosité littéraire, j'ai demandé une lecture des nouveaux chapitres du *Voile* ; mais on s'est récusé devant l'ébauche de la composition, l'inachevé de l'écriture. Ah ! ce *Voile*, comme en sa trame obscure, en ses dessins chargés de symboles, il est devenu transparent pour moi ! une gaze légère, à travers laquelle je distingue tout, et qui pourtant me laisse invisible. On ne se doute pas que j'observe : on échange des regards navrés ; on se livre au petit manège des sourires qui implorent et accordent, des gestes furtifs qui simulent des baisers. Fontencilles, mis en demeure de créer, a sabré quatre ou cinq feuillets de sa fantastique écriture. Pas la moindre tension d'esprit du reste, des mots qu'il devait ajouter à des mots, au seul effet de me donner le change, pour que le grincement de sa plume occupât suffisamment le silence. De temps à autre, Denise qui feuilletait nerveusement des illustrations, se levait, lisait par-dessus l'épaule du poète et donnait des signes discrets d'approbation. Quelle jolie désinvolture, quelle maîtrise de soi dans le mensonge ! Fontencilles aurait pu tout aussi bien hiéroglypher du chinois,

ou dessiner des bonshommes, ses hochements de tête, ses interjections admiratives eussent été les mêmes... Et une envie démesurée me venait de lire à mon tour. Je me suis rapproché de la table, pour prendre et allumer un quatrième cigare. Fontencilles s'est aussitôt penché, les coudes élargis, comme pour défendre son œuvre de mes indiscrétions, mais, au travers des nuages de fumée dont je m'entourais, j'ai pu saisir ces lambeaux de phrases : « Contrainte odieuse... être seuls... vous dire que je vous aime... »

Il est peut-être imprudent de ne pas leur laisser plus de latitude. Les obstacles sont en amour des stimulants énergiques. Fontencilles, livré à lui-même, pourrait être moins impatient, partant moins redoutable, mais l'expérience me semble délicate à tenter, et je préfère rester le spectateur assidu et gênant de sa crise passionnelle.

Vers cinq heures, comme le soleil baissait, j'ai proposé une promenade sur le lac, et nous sommes allés jusqu'à *l'Isola Madre*, dans la barque de la villa, un esquif étroit, effilé en pirogue indienne. A peine de place pour trois, des bords très bas qui rasaient les vagues, donnaient l'anxiété d'une immersion brusque, au moindre faux mouvement. Avec une lenteur méthodique et prudente je manœuvrais les rames ; Denise et Fontencilles dans une instinctive frayeur se cramponnaient aux rebords de la banquette... Comment sommes-nous venus à parler de l'adultère et des solutions diverses qu'impose sa découverte ? Le poète, familiarisé avec le danger, avait retrouvé sa liberté d'esprit et discutait les responsabilités.

— Il est certain qu'au point de vue social et de la famille, l'infidélité de la femme entraîne des conséquences autrement graves que celles de l'homme, et pourtant, d'une façon générale, s'il y avait une excuse à faire valoir, ce serait plutôt en sa faveur...

— Bah ! me suis-je écrié avec une naïve surprise, pourquoi donc cela ?

— Parce qu'il est fort rare que la femme trouve dans le mariage ce qu'elle avait espéré dans l'amour. Cela vient des mœurs et institutions actuelles... Y a-t-il rien de plus révoltant que l'union légale basée sur des convoitises pécuniaires, des mesquineries d'intérêt ?...

— Je suis entièrement de votre avis, mais il y a parfois aussi place pour l'amour.

— Croyez-vous? a fait Denise d'un ton railleur. Pour le caprice tout au plus; on n'épouse pas que des laiderons, et le désir chez l'homme est chose si impulsive!

— On se trouve donc en présence, a renchéri Fontenceilles, d'une courte et brutale satisfaction d'égoïsme, d'un privilège qui s'exerce, d'un droit qui s'impose. On n'a plus à ménager, à attendre, à *mériter* la femme : elle vous appartient de par la loi, sans retraite permise, sans résistance possible... pourquoi l'homme s'attarderait-il à demander, quand il lui est loisible de prendre?...

— C'est juste, ai-je répliqué, il y a là un piège dans lequel presque toujours l'on tombe... vous posez donc en principe, que l'amour ne peut pas exister entre mari et femme?

Cette fois, c'est Denise qui s'est chargée de répondre.

— Il est bien difficile qu'il y ait amour là où il y a contrainte : le seul fait de solenniser le mariage, d'en faire une institution coercitive et indissoluble, sauf les cas prévus, pose déjà les époux en adversaires... et le prosaïsme décevant de la vie commune, les fausses notes qu'on entend, les petits défauts qu'on découvre...

— Le fait est, ai-je convenu, que l'amant a sur le mari l'immense supériorité d'être plus rare, il sait arriver à propos et repartir quand il convient. Cette faculté d'intermittence est inappréciable en amour... Mais je prends le cas d'un mari aimant sa femme, ou la désirant, et malgré ses efforts pour se détacher d'elle qui le repousse, lui restant fidèle de par la sincérité de son amour, ou la ténacité absorbante de son désir... que doit faire ce mari devant une trahison évidente?... Vous, Fontenceilles, que feriez-vous à sa place?

Le poète a répondu finement :

— Vous me permettrez de ne pas me spécialiser à ce point... je ne me vois pas en mari... Je préfère rester dans la généralité de ceux qui aiment, quels que soient leurs titres à cela... Eh bien! en cas de trahison, je ne songerais pas, je crois, à me venger de la femme; je me dirais que je n'ai pas su la comprendre et l'aimer, puisqu'elle s'est donnée à un

autre... mais sur cet autre retomberaient toutes mes colères... Je serais pour lui féroce, implacable, je...

— Vous le tueriez?

— Mon Dieu! j'en aurais du moins la bonne intention. Avec l'homme, c'est aussi le souvenir que l'on tue, la faute qu'on efface; c'est le pardon excusable, la revanche possible d'une tendresse qui n'a plus de rivale...

Une joie confuse me gonflait. J'ai crié :

— Bravo, mon cher, vous ne sauriez croire combien je vous approuve, à quel point j'entre dans vos vues...

Mais surprenant sur moi le regard profond et ferme de Denise :

— Théoriquement, s'entend, car il y a loin des projets, formés dans l'hypothèse, à la décision à prendre. en cas de certitude... Et que fait-on alors? rien, les trois quarts du temps. ce qui est encore le plus sage. De quoi souffrons-nous en somme? d'une blessure d'amour-propre. Que regrettons-nous? moins une affection qui nous a fui, qu'un plaisir qu'on nous a volé, et que d'autres peuvent nous rendre...

— Permettez, a protesté vivement le poète, voilà où nous différons du tout au tout. Ce n'est pas le plaisir que je regretterais, moi, la satisfaction vulgaire des sens que la dernière des filles peut donner, mais l'amour inhérent à l'être lui-même, qui ne saurait exister que par lui, avec lui, l'affection unique, immuable, à laquelle on s'est tout donné, sans laquelle on ne peut vivre. En me prenant la femme que j'aime, c'est un peu de moi qu'on prendrait, un lambeau de ma chair, une part essentielle de mon âme.

— Alors décidément, vous êtes pour les moyens extrêmes?...

Comme il allait répondre, sous une impulsion plus vive des rames, la barque s'est couchée à droite brusquement. Un peu d'écume filait grésillante au ras du bord. Denise a poussé un cri aigu :

— Maxime, que faites-vous donc? Nous allons chavirer.

— Pas de danger... d'ailleurs, ma chère, rassurez-vous, je vous sauverais... Savez-vous nager, Fonteneilles?

— Non.

— Diable!...

Et sans qu'une pensée se soit précisée bien nette dans

mon esprit, je suis resté tout songeur. Un apaisement se faisait en moi. C'était comme un répit dans mes lancinantes rancœurs, dans mes douloureuses incertitudes. J'avais vaguement conscience de pouvoir, le cas échéant, lutter contre une fatalité, de recouvrer, sur un point de mon destin, mon libre arbitre, et ma volonté dirigeante. Plusieurs fois, j'ai constaté que Denise m'observait à la dérobée. Un doute se glissait en elle. J'ai craint d'avoir maladroitement éveillé ses soupçons, et tous mes efforts ont tendu à dissiper cette impression fâcheuse. J'ai causé de choses et autres, le plus naturellement du monde, je me suis montré dégagé sans affectation, enjoué sans excès, m'adressant tantôt à elle, tantôt à lui : et quelques-unes de mes boutades ont amené le sourire sur leurs lèvres... Mon secret est à moi encore, rien qu'à moi.

Comme nous rentrions à la Villa, au moment de nous mettre à table, on nous a remis une lettre de madame de Saint-Prieux, pas précisément alarmante, mais accusant chez son cher malade une progressive faiblesse, et laissant présager des complications qui pourraient hâter notre retour.

Outré de l'incident qui tombe comme une pierre dans une mare, au milieu de ses petits projets, Fonteneilles a eu un mot charmant, bien que d'une incorrecte franchise :

— Quelle chose bête que la vie!... C'est l'intrusion toujours opprimante des autres en nous...

Denise paraissait aussi contrariée que lui. J'ai demandé :

— Que comptez-vous faire?... C'est vous, chère amie, que cela regarde...

Et ses égoïstes préoccupations d'amour l'ont emporté sur sa filiale sollicitude.

— Mais il n'y a pas, je crois, péril en la demeure... Je vais écrire à mère que, sauf avis de sa part, nous nous acheminerons tout doucement... nous pourrions avoir une vue du lac de Côme, toucher à Bellaggio et rentrer par la Suisse...

Fonteneilles a approuvé chaudement :

— Une excellente idée, qui nous vaudra la joie rêveuse des contrastes. Après le soleil et les eaux bleues, le ciel gris, les brumes enroulées en turbans de gaze autour des cimes violettes...

Et il s'est enthousiasmé pour ces exquises sensations fri-

leuses, qui devant les paysages sombres, aux approches de l'hiver, nous replient sur nous-mêmes, nous cantonnent plus étroitement encore en le charme tiède des intimités.

Au moment de regagner nos chambres respectives, j'ai surpris entre Denise et lui une furtive pression de mains, quelques mots échangés dans un souffle et dont je n'ai pu saisir le sens... et me voilà épiant le sommeil de la villa noyée d'ombre, aux aguets toutes les cinq minutes, derrière ma porte entr'ouverte. En sont-ils venus si vite aux rendez-vous nocturnes? Je souhaite que non, de toutes les angoisses de ma chair, de toutes les forces éperdues de mon âme; car je ne sais ce qui triompherait en moi ou de ma jalousie exaspérée, forcément meurtrière, ou de l'excessif ennui que j'aurais de tuer ainsi cet homme, avec l'irréparable éclat que je veux à tout prix éviter...

Il est cinq heures, le jour filtre aux lames des persiennes, borde les rideaux tirés d'un ourlet de clarté pâle; rien n'a bougé. Je peux, je crois, en toute sécurité, m'étendre sur mon lit, goûter quelques instants de repos; mais la nécessité s'impose à moi, inéluctable, d'en finir vite, quels que soient les moyens employés. Je ne peux continuer de vivre en cette alerte... Prendre Fonteneilles à part, lui tout dire, exiger de sa loyauté d'ami, de sa délicatesse de cœur, le sacrifice immédiat d'une rupture, voilà une démarche à laquelle je ne saurais m'abaisser, une humiliation inacceptable... Reste la solution violente et radicale, « celle qui tue jusqu'au souvenir ». Le poète ne m'y a-t-il pas encouragé lui-même, ne m'a-t-il pas affirmé que ce serait là sa façon d'agir en pareille occurrence?... J'y suis d'autant plus décidé que j'ai non seulement à défendre mes droits exclusifs de mari, mais à venger mes souffrances d'homme...

Quand Fonteneilles va-t-il me fournir à la fois les suffisants motifs et l'occasion propice?... Et un scrupule fort louable de ma part, aggrave encore les difficultés : je tiendrais à ce que la partie entre nous ne fût pas trop inégale, je voudrais, en dehors de tout duel, reconnu inadmissible, ne pas laisser à cet homme tout le poids du danger, risquer ma vie en prenant la sienne.

Bellaggio, 23 septembre.

Comme au théâtre, l'action se poursuit dans un décor nouveau. Un lac encore, et des rives verdoyantes frangées, comme d'une écume, de la blancheur des maisons.... et des barques pavoisées, et des guitares qui grincent, et des gens qui chantent. Mais le cadre est plus sévère et plus mélancolique, avec des horizons amoindris et heurtés. Cela n'a plus cette perspective large de mer, cette échappée de plein air et d'éclatante lumière du Lac Majeur, vers les collines lombardes. Ici l'eau plus sombre serpente dans un long couloir de montagnes hautes qui, à distance, se joignent, et à mesure que l'on avance, lentement s'écartent, comme à regret. C'est une découverte par sursauts, de sites divers, l'incursion dans un inconnu capricieux et fuyant, dont on ne peut embrasser l'ensemble. Denise et Fonteneilles s'exclamaient d'admiration. Est-ce pour une cause indépendante de mes goûts, en matière de paysage, par la disposition toute particulière d'esprit dans laquelle je me trouve, mais j'ai éprouvé, moi, une impression de désenchantement et de tristesse. Une oppression me gonflait le cœur, si chargé déjà et si lourd; un étouffement d'angoisse s'abattait sur moi de toutes ces cimes accolées, dressées autour de nous en parois de gouffre... Il m'a semblé que la route brusquement devant moi se rétrécissait voilée d'un crépuscule, que j'entrais dans une phase obscure de ma vie... Je ne crois pourtant pas aux pressentiments, et le fatalisme qui supprime tout souci comme tout regret, a, je l'avoue, mes préférences confiantes. Ce qui doit arriver arrive, et rien de notre ingérence personnelle, comme des avertissements que les choses nous donnent, comme de l'apparent concours des causes extérieures, rien ne peut, à mon sens, en précipiter ou en retarder l'accomplissement... Pourquoi donc cette anxiété en moi, cette sensation d'emprisonnement, ce nostalgique désir de liberté et d'espace?

Nous sommes descendus à l'hôtel de la Grande-Bretagne, une sorte de caravansérail où fusionnent toutes les races.

De formidables dentitions anglaises se déployant dans des faces incendiées de soleil, de sournois visages de Japonais

au teint citronisé, des sourires saignants et des prunelles d'encre d'Américains du sud, des mufles de Kalmoucks... Une défiance nous tient à l'écart : nous ne voulons pas nous laisser entamer. La vie à trois nous a définitivement conquis, et j'écarte pour mon compte tout ce qui pourrait s'interposer entre *eux* et moi, tout ce qui pourrait me distraire de l'étroite surveillance que j'exerce Nous occupons, Denise et moi, deux chambres contiguës... Fontenceilles a été relégué à l'étage supérieur, dans un inextricable dédale de couloirs ; et une grande déception boudeuse, presque jalouse ma foi! lui est venue de cela. Oui il est tourmenté de me savoir si près de ma femme, échappant à sa propre surveillance. Il ne peut admettre, dans son désir contrarié d'amant, qu'un voisinage si immédiat reste sans conséquences, et, comme l'amour qui postule encore, voire celui qui obtient une satisfaction insuffisante, ne va jamais sans la révolte injurieuse du soupçon, je comprends qu'il en veut à Denise de ses complaisances ou de ses soumissions possibles à mon endroit. J'assiste à de petites scènes qui seraient fort réjouissantes, si je n'y retrouvais un peu des amertumes qui m'ont aigri, et comme un douloureux écho de moi-même. Je dois dire pourtant, que j'éprouve une faible douceur compensatrice à accréditer dans l'esprit du poète cette suspicion qui le torture. Je suis pour Denise rempli d'attentions et de prévenances, d'une gaieté d'homme qui a tout à souhait... Et pourtant je n'ai jamais été plus désorbité, d'une inquiétude plus frémissante, d'une nervosité plus morbide... une fois de plus, des lâchetés me tentent, des brutalités me sollicitent... Le soir, comme à Santeuil, j'écoute les bruits de la chambre voisine ; et quand tout est rentré dans le silence, quand je n'entends plus que les sourdes pulsations de la fièvre dans mes artères ; la suppliciante convoitise d'amour atteint au paroxysme. Je me dis que ce sommeil de femme est à ma merci, que ma force a permission de triompher de cette faiblesse, que mon désir est une excuse et un droit. Denise garde si peu l'appréhension d'un retour offensif de ma part qu'elle ne s'enferme pas chez elle. Et devant cette porte qu'une pression des doigts suffirait à ouvrir, devant cet obstacle purement conventionnel qui nous sépare, je me débats, je lutte désespérément. Si nous étions seuls,

Denise et moi, peut-être ne résisterais-je point ; mais la pensée de Fonteneilles m'arrête, sa rivalité heureuse et si proche m'est la plus sûre des armes contre moi-même. Violenter une femme, même en cas de légitime attaque, est déjà d'une peu facile énergie, mais la tentative devient d'autant plus malaisée, humainement impossible, lorsque cette femme par la pensée appartient déjà à un autre, lorsqu'on a conscience qu'on va doublement la mortifier, la blesser dans sa chair et dans son cœur... Et puis, peut-on répondre de soi dans ces conditions? Ne surgira-t-il pas telle résistance, ne nous soufflètera-t-on pas de telles paroles haineuses, de tels dégoûts qui déchaîneront en nous les pires instincts de la brute?... Après les cris de révoltes, ne voudrons-nous pas entendre les cris de douleur? La vue des larmes ne nous incitera-t-elle pas à la vue du sang?

Et pour échapper à ce cauchemar de désirs fous, de terreurs hésitantes, pour chasser ces affreux vertiges j'ouvre toutes grandes mes fenêtres, je m'accoude, dans la fraîcheur calmante de la nuit. Le lac se creuse sous mes yeux comme un gouffre d'ombre d'où montent des soupirs mouillés des clapotis de lames contre les maçonneries des quais, et les flancs des barques invisibles. Des lucioles se groupent à l'autre rive, dans une profondeur de sombre verdure. — Les lumières de Cadenabla et de Menaggio : — par-dessus les montagnes, en plein azur velouté du ciel, d'autres lumières scintillent encore, un poudroiement d'or semé dans la nuit, et des orchestres lointains résonnent en cadences affaiblies, semblant jouer pour cette seule splendeur, et conduire un bal d'étoiles...

Depuis que je vis plus près de Denise, au seuil de la chambre qu'elle habite, dans l'air qu'elle respire, et les effluves grisants de sa beauté, je m'occupe d'elle bien davantage que de Fonteneilles. Elle me captive et m'absorbe, et les craintes qu'elle m'inspire s'effacent devant des préoccupations de tout autre nature. Je ne songe pas qu'elle peut devenir la maîtresse d'un autre, je déplore seulement — avec quelle profondeur de regrets et d'amertume — qu'elle ne soit pas ma femme.

Hier au cours d'une promenade en petit vapeur, du côté de Lecco, je me suis demandé pour la première fois ce qu'il

adviendrait d'elle en mes combinaisons de justice distributive. Car, enfin, elle a sa part de responsabilité dans tout ceci, la plus grande à mon sens, et je dois convenir que si Fonteneilles, tout en outrepassant *mes* droits, reste dans son rôle d'homme indépendant en faisant d'elle sa maîtresse ; en se donnant à lui, elle se vole elle-même à moi, elle faillit à la fois à mon honneur et au sien. La vraie trahison est de son côté, en somme, et l'indulgence chevaleresque, toute de circonstance, du poète qui épargnerait la femme excusable d'avoir été peu ou mal aimée, ses homicides fureurs retombant sur l'amant seul, me font intérieurement sourire... Comme tout homme qui se sent aimé, et dont l'imagination forme des hypothèses que son cœur victorieusement réprouve, il se délecte en de fatales revanches de tendresse... Mais moi que l'on n'a jamais aimé, que l'on n'aimera jamais ?... moi qui ne peux espérer en la persuasion lente d'une affection que je n'éprouve pas en somme, moi qui ne peux mettre en cause que l'âpre éloquence brutale, et difficilement convaincante d'un désir ?... Donc Denise est de toute façon perdue pour moi... Quelle décision devrai-je prendre à son égard ?... à quel sentiment raisonné, à quelle irrésistible et aveugle impulsion obéirai-je ?...

25 septembre.

Denise et Fonteneilles en arrivent à un état d'irritation fort symptomatique. Par une insensible et prodigieuse tactique, je me trouve toujours entre eux. Je ne saurais prendre une décision, donner un ordre, parcourir les journaux, faire des achats, sans qu'ils soient là, près de moi, pour me donner leur avis, m'éclairer de leurs conseils. Il en résulte que plus rien des curiosités environnantes ne les sollicite et qu'ils finissent par trouver odieux ce pays qui dès l'abord leur avait arraché des cris d'extase. Fonteneilles n'y voit plus que sa chambre esseulée et lointaine, perdue dans le dédale obscur des couloirs. Son humeur devient telle, qu'après lui avoir manifesté de muets étonnements, j'ai cru devoir exprimer mes sollicitudes.

— Qu'avez-vous donc, mon cher ? Je vous trouve un peu nerveux, l'air chagrin... Vous souffrez ?

Il a répondu dans un sursaut :

— Moi non... seulement, comment trouver le courage de vous dire cela? Je m'ennuie... Tous ces gens autour de nous me gênent, m'agacent, l'hôtel me fait l'effet d'une ruche bourdonnante... plus moyen de se recueillir, de penser, d'être seuls avec nous-mêmes...

— J'éprouve une impression toute pareille, a confirmé Denise, et d'autant plus vive par le contraste de cette bousculade, avec notre existence si paisible, si délicieusement close à la villa Gaetana... Là du moins on se sentait, on s'écoutait vivre.

— Mais, ai-je offert de bonne grâce, il n'y a qu'un moyen, c'est de filer, de chercher ailleurs un cadre plus étroit, une installation plus intime... Lugano me paraît tout indiqué... Il y a dans la ville haute, près de la gare, des hôtels neufs dont on hésite toujours à essuyer les plâtres... C'est sur notre chemin, du reste, puisque nous rentrons par le Gothard et Lucerne...

Et le départ a été décidé sur-le-champ, au grand soulagement joyeux de ma femme et du poète. Ils espèrent en le hasard du gîte, en le secours fortuit de l'installation et des circonstances ; et j'ai devant eux la satisfaction attendrie, le sourire indulgent et protecteur d'un brave homme de père qui se laisserait traîner, ici ou là, par le caprice de ses enfants...

Lugano, 28 septembre.

Fontencilles joue vraiment de malheur. En embarquant à Porlezza, il s'est entravé dans les plis d'un manteau, a buté contre une valise et s'est étalé sur le pont dans la plus cabriolante des chutes. Ajoutés à la dérision de ses tentatives empêchées, et de ses vains soupirs, voilà de ces menus faits qui devraient tourner à son désavantage. Un homme, qui fait panache d'une si grotesque façon, dégage plutôt de la gaieté, et toute autre amoureuse que Denise n'eût pu s'empêcher d'en rire. Or, on aime déjà moins, on est bien près de ne plus aimer, quand on rit de ceux qu'on aime. Ma femme a manifesté, au contraire, une émotion excessive. Elle s'est élancée vers le poète étendu sur le dos, avec un grand cri qui disait

toute sa tendresse alarmée. Elle l'a aidé à se relever, l'a mis douillettement parmi des couvertures et des châles, et ma gaieté, à moi, s'est figée devant sa pâleur. Une colère brusque me secouait. J'ai fait un pas vers Denise... à ce moment, je l'aurais frappée.

Il résulte de cette chute, qui, loin de ridiculiser Fonteneilles, n'a servi qu'à le rendre plus intéressant, une foulure au pied droit, dont le poète exagère par coquetterie l'importance. Il affecte l'immobilité dolente, se complaît en son rôle de blessé; et, tandis qu'on le transportait du bateau dans une voiture, de la voiture dans sa chambre, voisine des nôtres cette fois, ses yeux alanguis cherchaient ceux de Denise, il avait la physionomie douloureusement sereine des martyrs qui expirent en regardant Dieu... Je ne sais ce qui est plus fort en moi, du mépris que j'ai pour cet homme, ou de la stupeur apitoyée que m'inspire Denise, pour avoir pu l'aimer, faire de lui l'idéal de ses aspirations... Les soins qu'elle lui prodigue dépassent la mesure des sollicitudes permises. J'ai cru devoir, par égard pour moi-même, la rappeler au sentiment de la discrétion et des convenances.

— Ma chère, vous péchez par excès de bon vouloir et de dévouement... Croyez-moi, ce qu'il faut à notre ami, c'est avant tout, de la tranquillité, du repos...

Elle a protesté vivement :

— Nous devons du moins lui tenir compagnie, le distraire. Ce n'est pas du dévouement, cela, c'est de la charité... Du reste, mon ami, rien ne vous oblige à partager avec moi ce qui vous semble une corvée ; je suffirai très bien toute seule...

Et, avec une bonhomie doucement grondeuse, j'ai répliqué :

— Comme vous me connaissez peu, comme vous avez oublié mes petits talents de garde-malade... Puis, que faire, où aller?... Quel plaisir aurais-je à parcourir, sans vous deux un pays que je connais déjà?...

Le fait est que malgré l'inertie rassurante de Fonteneilles, il ne me viendrait pas à l'idée de le laisser seul avec Denise. L'amour n'est-il pas le réactif le plus puissant, la plus irrésistible et spontanée des forces magnétiques?...

Et je m'ingénie à me rendre utile, indispensable. C'est

moi qui barbote les lotions, applique les compresses, enroule les bandages. Le pied du poète frémit et se révolte à mon contact. Il me déteste, ce pied, il m'a en horreur, je le devine, je le sens au raidissement des muscles, au jeu des articulations endolories qui se débattent sous les adoucissements que je leur apporte. Ce pied traduit à lui seul l'état d'âme du poète, ses humiliations, ses impuissances, ses ingratitudes, ses haines... Et, sans rémission, comme sans rancune, je continue de le palper, de le dorloter, de l'emmailloter de blancheurs... A l'heure des repas, je ne manque jamais d'expédier Denise en avant, me donnant l'invariable prétexte d'imbiber les compresses, avant de la suivre, puis nous regagnons ensemble notre poste, et le soir j'assure encore la retraite, présidant au petit coucher, pour lequel cette fois je transmets mes pleins pouvoirs à un valet de chambre... Ce cher Fonteneilles ! Comme on l'étonnerait si on allait lui dire que mon intention, de plus en plus arrêtée et prochaine, est de le pousser de vie à trépas !

29 septembre.

Le poète est à bout de patience. Ma présence continuelle, l'aménité de mes soins finissent par l'énerver au delà de toute expression. Il s'est résigné aux grands moyens : renoncer à Denise, pour quelques heures, dans le seul but de se délivrer de moi. C'est donc sur ses conseils réitérés, ses prières instantes, que nous sommes sortis en voiture, ma femme et moi, que nous avons fait, autour du San Salvador, cette promenade qui reste dans mon esprit comme la date décisive à laquelle tout ce qui restait en moi d'espoirs, de générosités, d'indulgences conciliatrices, et aussi de faiblesses lâches, s'est irrémédiablement dissipé et fondu. Il n'y a plus place maintenant que pour une volonté froide, inflexible, qui ne saurait admettre les subtiles arguties ni les demi-mesures ; et un apaisement me vient de la résolution prise, le sentiment de ma guérison proche, la conviction que j'arrive enfin au sommet du Calvaire que j'ai mis, je puis le dire, quelque fierté vaillante à gravir... Un peu d'arbitraire peut-être au fond de tout cela, le blâme à encourir des âmes sensibles, des philanthropies

bourgeoises, mais ma conscience longuement pressentie m'approuve et m'absout...

Nous sommes partis vers deux heures, dans une victoria rudimentaire, emportés au galop de deux criquets endiablés s'excitant encore au tintement des sonnailles. La route s'enlace au bas de la montagne surplombée de rochers, où, sous la maigre végétation des buis et les cascades sombres des lierres, des sources bruissent et fusent en filets d'écume ; une route d'amoureux, étroite et capricieuse, bordée, du côté de la vallée toute verdoyante des maïs et des vignes, de grands arbres qui tamisent le soleil, découpent des losanges d'or sur la poussière du chemin et l'herbe drue des fossés. Après l'aveuglante lumière, la bruyante animation des quais de Lugano, j'ai ressenti dans cette fraîche pénombre une impression de soulagement et de bien-être. J'ai eu un moment d'insouciance, presque d'oubli pour tout ce qui n'était pas l'heure présente. J'étais seul avec Denise, si étroitement pressé contre elle !... Nos coudes, nos genoux se touchaient, son parfum flottait évaporé, très doux, autour de moi, et, à chacun de ses mouvements, j'en recevais la caresse plus vive, comme, lorsque deux lèvres, après avoir effleuré les nôtres, se posent brusquement, pour y appuyer le baiser... Et à cette allure folle, dans les claquements du fouet, le carillon argentin des grelots, nous avions vraiment l'air de nous évader, de fuir vers un asile ignoré où s'abriteraient nos primes tendresses. Le désir a ses élans généreux comme l'amour, — la seule différence consistant en ce que cette générosité très spéciale n'est que la résultante du très vif intérêt que nous nous portons, de notre facile magnanimité envers nous-mêmes. — J'ai donc tenté pour moi, plus encore que pour Denise, de réaliser cela ; et, comme un cahot de la voiture nous jetait l'un vers l'autre, j'ai fort discrètement profité de sa frayeur et, pour la rassurer, ma main s'est longuement appesantie sur les siennes.

— Ne craignez rien, chère amie, l'emballement voulu du départ, un cabotinage comme un autre... Dans dix minutes, les chevaux trotteront l'amble, et le cocher dormira en paix.

Denise souriait.

— Dites-lui donc d'abréger... je vais être courbaturée affreusement.

Mais, devant la perspective d'un raidillon, l'attelage ralentissait de lui-même, et le cocher, en homme dont la tâche est finie, allumait un de ces longs cigares italiens à moëlle de paille. J'ai repris, au bout d'un instant :

— Savez-vous que je ne me sens plus, mais plus du tout le courage de plaindre Fonteneilles, ni de regretter son absence ?

Le sourire de Denise s'est effacé, ses yeux regardaient au loin, indécis et vagues.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que son accident me vaut la si rare bonne fortune d'être seul avec vous... Je crois bien que ça ne m'est pas arrivé depuis Santeuil... tout au début.

— Et vous vous en plaignez ?

— Amèrement, à certaines heures... Dame ! que voulez-vous, en tout mari, si peu mari qu'il soit, il y a un bourgeois qui sommeille, c'est-à-dire un homme raisonnable, assagi, qui vit moins pour les autres que pour lui-même, un philosophe ami de l'isolement et du calme, un épicurien douillet du chez-soi, réfugié en les humbles aspirations et les petites habitudes...

Denise a protesté avec un rire clair, un peu forcé :

— Vous ne me ferez jamais croire que vous êtes cet homme-là.

Il est certain que je ne le suis pas, ai-je soupiré ; ce qui me donne d'autant plus l'ambition de le devenir...

— Il y a eu un silence. Les chevaux marchaient au pas, maintenant, l'encolure plongée, les naseaux reniflant la terre, et le cocher, son chapeau à plume de paon aplati sur une oreille du côté du soleil, fredonnait une chanson dont les confuses paroles s'envolaient dans la fumée tournoyante. Denise a demandé :

— Et c'est Fonteneilles qui vous gêne ?

— Mon Dieu oui ; vous ne m'en voulez pas d'en convenir ?... Il est pourtant, lui aussi, un homme de foyer et d'intimité... mais c'est à mon foyer qu'il est assis, c'est mon intimité dans laquelle il s'immisce... Vous comprenez, n'est-ce pas, il

y a une nuance... Aussi peu de place qu'il occupe entre nous, je considère que c'est encore de l'empiètement... Une voix qui m'empêche de vous entendre... une ombre qui m'empêche de vous voir...

Denise a joint ses mains en une surprise railleuse.

— Mais comme c'est galant ce que vous me dites là !

— Bien mieux, c'est sincère... Vous savez si j'apprécie Fonteneilles ; le cas que je fais de son caractère et de son talent : mais il est vraiment trop attaché à nous ; l'amitié, à ce point, donne l'impression d'un phénomène : la membrane qui soudait l'un à l'autre les frères siamois.

— Oui, mais il y a ramification, a observé gaiement Denise, nous sommes trois.

— Ce qui aggrave étrangement les choses, ai-je riposté d'un ton sentencieux.

Alors, elle s'est retournée vers moi, m'a regardé bien en face :

— Vous êtes jaloux de Fonteneilles ?

— Moi, grand Dieu !... à quel propos ? Du reste, ma chère, pour être jaloux, il faut en avoir le droit... J'y ai renoncé... Non, ce que je voudrais, ce serait recouvrer un peu notre liberté, avoir la faculté de faire parfois ce que nous faisons aujourd'hui : aller à deux, au hasard du chemin, causer à cœur ouvert sans que la moindre de nos réflexions détermine aussitôt un accord à la tierce.

Denise s'est redressée dans un défi :

— Vous n'exigez pourtant pas que je congédie notre ami, que je renonce...

Et, prudemment, avant qu'elle s'engageât trop, qu'elle prononçât une parole qui m'eût irrité contre elle :

— Je ne vous demande pas de rompre, d'espacer simplement, sinon pour moi, du moins pour les autres, par souci du monde toujours méchant, de votre réputation qui est sous la sauvegarde de ma dignité...

Denise a légèrement haussé les épaules.

— Comment ! avec votre esprit sceptique, votre philosophie sagement dédaigneuse, vous avez encore de ces préjugés ?

— On n'est pas parfait.

— Vous craignez surtout le ridicule?

— C'est si bête à subir, si lourd à porter... Et puis, non, ce n'est pas tant cela... je veux être franc jusqu'au bout, je veux être moi-même...

— Vous ne l'êtes donc pas toujours?

— Il m'arrive de faire des réserves... mais, aujourd'hui, je suis dans un jour d'entier abandon, d'expansion naïve et suprême... profitez-en.

Et d'un ton que je m'efforçais de rendre enjoué :

— Il y a une chose qui parfois m'étonne, à la réflexion, c'est que, jeunes tous deux, pas plus mal assortis que d'autres en tant qu'époux, nous ne nous soyons jamais aimés...

Je comptais que Denise allait biaiser, s'en tirer par des protestations de banal attachement basé sur l'estime. Elle a répliqué avec l'évident vouloir de m'ôter toute illusion :

— Nous n'avons eu qu'un tort, c'est d'être condamnés à nous aimer... vous savez mes théories là-dessus.

— Mais alors, ai-je observé, je vous répéterai ce que je vous ai dit jadis, à la période active des malentendus... pourquoi vous êtes-vous mariée? pourquoi m'avez-vous choisi pour être celui que vous n'aimeriez point?

— Pourquoi? pourquoi? c'est si délicat à vous dire et subtil! Je ne vous aimais pas, c'est vrai. Je n'aimais surtout pas l'amour... il y a beaucoup de femmes dans mon cas... Je jugeais que, dans votre expérience un peu lasse, vous penseriez de même que moi, dans mon aversion instinctive...

— Oui, vous me mettiez d'office à la retraite ; vous escomptiez mes désenchantements et mes fatigues... il y a un peu de vrai au fond de cela ; tel était bien en effet votre but; mais le pourquoi, malgré tout, subsiste... voulez-vous que nous en cherchions ensemble les causes?

Elle a eu un geste qui signifiait : « Mon Dieu! si ça vous amuse. » Et je lui ai pris les mains, et j'ai mis dans mon accent toutes les persuasions possibles :

— Ma chère Denise, vous manquez de confiance en moi; je vous donne pourtant l'exemple... Je vous assure que je suis très votre ami à cette heure, et qu'une demi-confidence de votre part ne saurait me froisser...

Et voyant qu'elle se taisait, le visage dur, impénétrable :

— C'est donc à moi de vous apprendre que vous m'avez épousé par dépit... Oh! ne protestez pas, c'est de toute évidence... D'où venait ce dépit?... à propos de qui?... je l'ignore et m'en soucie peu... Eh bien, il eût été infiniment plus simple et plus sage de s'efforcer à l'oubli, en essayant de m'aimer un peu, moi... vous me rendrez cette justice que, si je vous y ai d'abord encouragée de toutes mes forces, j'y ai mis, après coup, une fort galante discrétion. Or, voilà qu'aujourd'hui des regrets me viennent... je me dis que toute erreur est réparable, quand on reconnaît s'être trompé, quand on a devant soi l'avenir pour prendre sa revanche. Je me dis que l'occasion d'être heureux n'est pas une dans la vie, et que si l'on peut l'avoir méconnue ou négligée une première fois, on serait sans excuse de la laisser échapper au retour...

Denise s'énervait visiblement. Elle s'est écriée en frappant des mains :

— Mais c'est une déclaration en règle que vous me faites là!

— Ma foi, ça m'en a tout l'air... je vous aimais, moi, à ma façon, mais enfin je vous aimais, et je crois bien que je n'ai jamais cessé depuis... De la part d'un philosophe léger, d'un joyeux sceptique tel que moi, l'aveu est grave et vaut d'être médité... donc prenez votre temps, réfléchissez bien avant de répondre... ce que je vous propose, c'est un recommencement de vie commune, d'intimité conjugale, l'essai nouveau et loyal de nous comprendre et de nous aimer; je vous jure que la chose est possible...

A ce moment, le cocher a craché son bout de cigare, les criquets ont agité leurs grelots et un temps de charge nous a conduits au village de Marcotte, un tassement de maisons grises, étagées, aux flancs abrupts du San Salvadore. Un cabaretier s'est précipité vers nous, obséquieux et impératif à la fois :

— Signor, il y a ici d'excellente bière de Munich, et là-haut, tout en haut, une vieille église curieuse.

Et, après avoir trempé nos lèvres dans le plus affreux mélange d'orge, de cassonnade et de buis qui se puisse offrir, nous avons gravi les rues en échelle, aux larges dalles glis-

santes. Denise avait pris mon bras, par souci d'équilibre au milieu des arêtes de poissons et des râclures de légumes qui s'amoncellent devant chaque porte. Des marmailles se vautraient là dedans, écœurantes et superbes, et, dans le silence de ces maisons assoupies au soleil, un chant d'accordéon nous suivait, une musiquette plaintive, aux sonorités brusques et mourantes. A mesure que nous montions, les interstices des dalles se cimentaient de mousse où pointaient des fleurs chétives. Une seconde. Denise a fait halte, tout essoufflée.

— Avec tout ça, je ne vois pas d'église.

Mais les ruelles, maintenant, se faisaient sentiers alpestres, bordés de haies vives enserrant des jardins en terrasses où séchaient de grands filets bruns, et une force d'entraînement, une curiosité sans but précis, presque machinale, nous encourageait à grimper encore.

Nous l'avons enfin découverte, l'église, invisible à l'accès, dissimulée humblement derrière un presbytère désert, aux portes battantes : une enfilade de pièces très nues, très pauvres, où nous n'avons distingué aux murs qu'une lithographie du pape, et sur une table à couverture de tricot, un bréviaire en méditation devant une bouteille. Une gaieté nous venait de cette solitude et de ce mystère, une gaieté de gamins lâchés qui farfouillent dans les coins et s'assoient sur tous les meubles: mais, comme j'allais expertiser le contenu de la bouteille, une souillon chaussée de sabots en claquettes a surgi devant nous, et, muette, déhanchée, une clef énorme à la main, nous a guidés vers l'église... Notre visite a été courte, distraite, nous avons considéré d'un œil indifférent les peintures à demi effacées, les fresques lépreuses, les vieux brocarts encadrant les ors ternis: une pensée s'obstinait en nous, dominante, exclusive : la pensée que nous en étions restés au point le plus intéressant, le plus grave de notre entretien, et qu'une conclusion s'imposait... Au sortir de l'église, nous nous sommes assis sur un quartier de roc taillé en banc rustique. Au-dessous de nous, le lac déroulait ses anneaux d'azur clair tacheté de-ci de-là du pointillement noir des barques, des barques minuscules, au dessin trapu et renflé d'arches primitives: et les sonorités de l'accordéon nous arrivaient encore, montaient vers nous dans l'harmonie du paysage,

mais si assourdies, si lointaines et mélancoliques... un soupir coupé de sanglots.

— Eh bien, ma chère Denise, avez-vous réfléchi? que décidez-vous?

Elle a tressailli, et, après une courte hésitation :

— Mais c'est fou ce que vous demandez là! Je ne peux vraiment y consentir... Nous enterrer quelque part... faire le vide autour de nous, nous jouer la reprise d'une comédie d'amour dont nous savons par avance les péripéties et le dénouement... Non, mon cher, croyez-moi : l'épreuve première a été décisive, n'insistons pas. Du reste, la vie, telle qu'elle nous est faite, me paraît parfaitement simple et normale; à quoi bon la compliquer? Nous sommes, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la situation de la majorité des époux qui, après avoir été ou non des amants, sont devenus des amis, de vrais amis, pas exigeants, pas jaloux... se laissant une liberté réciproque, remplis d'une mutuelle indulgence... Et puis, laissez-moi vous dire, vous vous abusez étrangement; ce que vous prenez pour une hantise d'amour, n'est qu'un regain de caprice, un renouveau de passion superficielle et éphémère... vous ne m'aimez pas, vous me voulez... pour combien de temps?

Cette perspicacité de Denise me causait une confusion rageuse.

— Et quand cela serait, me suis-je écrié, n'êtes-vous pas ma femme, n'avez-vous pas des devoirs?... n'ai-je pas des droits?

A mesure que je perdais de mon calme, elle recouvrait le sien, et j'ai vu sa tactique de me pousser à bout par ses froids raisonnements appuyés de la raillerie incisive de ses sourires.

— Ah! voilà où nous n'allons plus du tout nous comprendre, a-t-elle répliqué. Des devoirs, des droits... quels mots barbares!... et quelle contrainte affreuse ils évoquent!... Aimez donc dans ces conditions, je vous en défie!

Un frisson me secouait des pieds à la tête. J'ai regardé autour de moi; nous étions seuls, dans le plus merveilleux décor de nature sauvage, où tout chantait l'irrésistible puissance de l'amour; et mes yeux se sont reportés sur Denise, et une envie furieuse m'est venue de la prendre, de la dompter

comme une bête farouche... j'entrevoyais pourtant l'odieux de cette agression, je convenais que j'allais agir comme le pire des goujats... et la situation s'aggravait de cette anomalie : un mari assaillant sa femme, la prenant de force à la façon des fous ou des ivrognes qui se jettent sur une passante, dans l'embuscade des chemins déserts... mais je me disais aussi que c'était là peut-être la dernière chance de succès, qu'il y a dans les caresses, acceptées ou subies, une puissance de persuasion autrement forte que celle des phrases, une éloquence qui finit par convaincre les sens les plus réfractaires et triomphe des chairs rebelles... Et, pour m'excuser, me justifier à mes propres yeux, je me disais encore qu'après avoir vainement essayé de la douceur, il m'était permis d'user de violence ; que cette femme était mienne en somme, que j'avais le droit de la courber sous la loi de mon caprice... Tous ces raisonnements ont passé en éclairs dans mon esprit, et mes instincts aussitôt reprenaient le dessus... la surexcitation de mes nerfs l'emportait sur les résistances dernières de ma volonté : je me suis élancé vers Denise, les bras ouverts pour l'étreinte, mes lèvres goulûment ont cherché les siennes ; mais, avec un grand cri de frayeur et de dégoût, elle s'est dégagée, a fait quelques pas en fuyant, puis, tournée vers moi, d'une voix brève, sifflante :

— Vous êtes fou !... vous me prenez donc pour une fille ?

Un éblouissement me fermait les yeux ; je me suis senti chanceler, près de m'abattre ; mais les inflexions dures de cette voix me cinglaient, j'ai trouvé la force de répondre :

— Mais non, je vous prenais pour ma femme simplement... Je reconnais qu'il y a eu erreur...

Et très correctement, comme si rien ne se fût passé, je lui ai offert mon bras.

— Voulez-vous que nous regagnions notre voiture ?... Il se fait tard... nous ne serons pas à Lugano avant sept heures.

Sûre de moi maintenant comme d'elle-même, elle a accepté, et, silencieux, à petits pas hésitants, nous avons entrepris la périlleuse descente des ruelles de Marcotte... Je marchais comme dans un cauchemar, les membres brisés, le cerveau vide. Une lassitude mortelle qui venait sans doute du découragement suprême de mon désir, du renoncement de tout

mon être à un but intangible, à une chose ardemment espérée, voulue, et qui n'arriverait jamais. J'avais pourtant conscience d'avoir tout dit et tout fait pour qu'elle arrivât, j'avais sollicité tendrement, je m'étais humilié dans la lâcheté mendiante de ma chair; j'avais livré le secret de mes attentes, de mes jalousies et de mes fièvres et, après avoir supplié presque, j'avais tenté d'exiger... et l'inutilité de tout cela m'en faisait d'autant plus mesurer l'imprudence. Denise, maintenant, allait être en alerte, prévenir Fonteneilles; et ce supplice de les surveiller, d'attendre pour me venger d'eux l'heure propice, durerait bien longtemps encore. Je devrais les suivre pas à pas, des semaines, des mois, me sacrifier à eux, épier leurs regards, leurs gestes, commenter leurs paroles, assister impuissant aux progrès de leur tendresse, et à la victoire de leur passion — car il n'est pas de puissance humaine qui puisse empêcher deux êtres qui s'aiment, de s'unir... — Cette perspective a produit chez moi une réaction salutaire: j'ai senti la nécessité d'expliquer ma conduite, de rassurer Denise sur l'importance de cet incident qui ne doit et ne peut, en aucun cas, avoir de suites... Les marmailles se levaient à notre approche, grouillaient autour de nous, piaillaient l'aumône; je m'en suis débarrassé moyennant une poignée de sous appuyés de quelques taloches, et j'ai commencé gravement, en toute humilité repentante :

— Comme je m'en veux de vous avoir fait une telle peur !...

Elle m'a regardé sans répondre, défiante, avec l'intuition d'un piège que je lui tendais; alors j'ai continué :

— Vous ne m'adresserez jamais autant de reproches que je m'en adresse à moi-même, et pourtant l'explication de cela est fort simple, quoique pas à ma louange... je n'hésite pas à vous la donner, voulant bannir de vous tout soupçon et toute inquiétude.

Denise a redressé la tête :

— Une justification? Je serais curieuse de la connaître.

— Ma chère amie, ai-je repris, je commence par confesser que sans presque bouger de place, j'ai été beaucoup trop loin, et je vous en fais mes excuses... mais vous devrez admettre en principe qu'un homme ne saurait se trouver seul avec une

jolie femme dans un pays comme celui-ci, sans être aussitôt tenté de lui faire la cour...

— Vous avez de ces euphémismes! — a-t-elle observé ; et, répondant à ma phrase : — Même quand cette femme est la sienne?

— Sans doute : surtout quand elle ne l'est plus depuis longtemps.

— Soit ; je constate seulement qu'il y a eu chez vous, non seulement tentation, mais encore tentative.

— Je l'avoue à ma honte... mais je crains que vous ne vous exagériez le caractère et la portée de cette tentative... Vous avez dit un jour : « Le désir, chez l'homme, est chose impulsive ». J'ajouterai que c'est, la plupart du temps, chose imprévue... « L'occasion, l'herbe tendre, quelque diable aussi le poussant », toute notre façon d'aimer à nous autres, se résume en ces quelques mots ; mais ce qui nous manque terriblement, c'est l'esprit de suite... Oui, j'ai eu près de vous un moment de trouble et d'égarement... des souvenirs me sont revenus que je croyais à jamais partis, des sensations de jadis restées en moi à l'état latent... Je me suis dit : « Tiens, mais au fait, pourquoi pas?... Ce serait légitime, en somme. » Et pour obtenir si peu, j'ai tout demandé... J'ai été ce qu'on est toujours en pareil cas, emballé à faux, téméraire et poncif... j'ai même failli être brutal... j'ai fait, à propos de caprice, une profession de tendresse fidèle, et, sur un si court instant, engagé l'avenir... Je ne vous demande pas de m'excuser, mais de me comprendre...

Denise m'avait écouté, très attentive ; elle a interrogé avec un soulagement visible :

— De sorte que ce qui s'est passé avec moi se serait tout aussi bien passé avec une autre?... que je n'étais pour vous que « l'occasion », une occasion plus particulièrement tentante, parce que vous jugiez loisible d'en profiter?...

— Vous exprimez on ne peut mieux ma pensée, ai-je convenu avec une spontanéité contrite...

Elle a repris au bout d'un silence :

— Et si cependant je vous avais pris au mot? si j'avais consenti à cette vie d'intimité recluse que vous réclamiez avec tant de feu?

J'ai riposté d'un ton léger qui devait dissiper ses derniers doutes :

— Vous allez me juger un monstre, mais j'étais convaincu du contraire... Un procédé de joueur... au poker, cela s'appelle *bluffer*.

Et j'ai repris sa main comme au début, et ma voix se faisait gravement amicale, fraternelle :

— Croyez bien que je pense comme vous, qu'il ne m'est jamais venu à l'idée que nous puissions, après dix mois de mariage, aborder la passion ou sottement verser dans l'idylle ; les rôles seraient écrasants pour nous et grotesques... Rassurez-vous donc entièrement, et laissez-moi vous remercier de m'avoir épargné par votre calme, votre saine raison, l'aveu toujours pénible d'une insuffisance, et l'ingratitude fatale d'une désertion...

— Eh bien ! s'est exclamée Denise en riant, voilà cette fois de la franchise qui va jusqu'à l'impertinence... J'aime mieux ça... Alors, c'est à moi de vous dire : « Sans rancune ? Nous sommes et nous resterons de bons amis ! »

— Comment donc ! ai-je affirmé avec une emphase plaisante qui affaiblissait, en l'exagérant, la portée des mots, c'est entre nous, ma chère, à la vie et à la mort !...

Malgré cette apparente réconciliation, le retour a été plutôt silencieux et mélancolique. Nous nous absorbions en la contemplation du paysage, nous admirions les sommets rosés des clartés du couchant, les tonalités opaques du lac, sous la chute lente des ombres ; et mes yeux étaient irrésistiblement attirés de ce côté qui sympathisait mieux avec cette froide obscurité qui se faisait en moi. Cette fin de jour s'abîmant en des profondeurs insondables, était bien l'image de mon existence, à moi, brusquement rembrunie et close. Jusque-là, j'avais pu trouver le courage de réagir, de lutter parce que je gardais des élans d'espoir, des forces de résignation attentive et patiente. Et maintenant, je devais reconnaître que tout se voilait, se désagrégeait, comme ce coin de nature sous les ombres lourdes du crépuscule, que tout s'effondrait dans ce gouffre que j'avais creusé entre Denise et moi... Je m'étais ainsi fermé toute issue, même lointaine ; interdit toute possibilité de revanche... Le fait brutal était là, sans excuses, irré-

parable, ce geste de bestialité conquérante que j'avais ébauché à peine, mais qui suffisait à marquer ma défaite et ma honte. Je n'avais pas eu, jusqu'au bout, le courage de ma lâcheté; je n'avais pas possédé Denise, en ce jour sans lendemain sans doute... Et maintenant c'était fini, bien fini: je devais renoncer à elle absolument, faire mon deuil de ses yeux, de ses lèvres que ne baiseraient jamais plus les miennes, de son corps si ferme et si souple, offert en mirage d'ivresses irréalisables aux fièvres du mien... Je songeais à cela en regardant le lac toujour plus sombre, et, à la longue, j'ai eu l'étrange malaise, le vertige halluciné de cette eau profonde, mystérieuse... Je l'ai vue se gonfler, déborder, monter vers nous, et la voiture cahotante me semblait danser sur les lames, s'enfoncer peu à peu, s'engloutir... Un peu de fatigue et de migraine, sans doute...

Mais cette vision reste en moi, ou plutôt elle y revient, et je ne fais rien pour l'écarter, je m'y complais au contraire... Elle m'apaise et me berce... et des vers de Richepin chantent dans ma mémoire :

Et pourtant ce qui fuit avec lui dans l'espace,
Tout ce qui disparaît, pour ne revenir plus,
A jamais absorbé par l'infini rapace,

. . . .

C'est tout ce qui vibrait, clamait, chantait, sans trêves,
La plante et l'animal et le cœur agité
De l'homme où bouillonnaient tant de vœux, tant de rêves...

EUGÈNE DELARD

(La fin au prochain numéro.)

L'AMOUR SELON MICHELET[1]

Michelet a écrit *l'Amour* en 1858, parce que la France « était malade », qu'on n'y savait plus aimer, et que les statistiques des mariages et des naissances y étaient pitoyables. Il ne paraît pas, après quarante ans passés, que les choses aillent mieux, ni que le livre de Michelet ait rien perdu de son à-propos. Il serait d'ailleurs excellent de remettre Michelet à la mode, parce qu'il a été une des grandes âmes les plus aimantes et les plus croyantes de ce siècle, et que nous avons surtout besoin qu'on nous réchauffe un peu.

L'Amour de Michelet est un livre ardent et grave, candide, d'un accent religieux, et qui n'a donc pas grand'chose de commun avec *l'Amour* de Stendhal ou *la Physiologie du Mariage* de Balzac.

Presque tous ceux de nos écrivains qui ont « professé » sur l'amour ont tenu principalement à montrer qu'ils n'étaient pas dupes de la femme et qu'ils étaient munis de la plus féroce expérience ; qu'ils étaient capables des plus subtiles et

1. Ces pages doivent servir de préface à une nouvelle édition de *l'Amour*.

défiantes analyses, et qu'ils n'étaient pas incapables eux-mêmes de perversité. Ils sont pessimistes, libertins, un peu fats. Et ils nous surfont la complexité féminine pour nous faire mieux croire à leur propre profondeur et à l'étendue de leur enquête personnelle.

Puis, il ne s'agit guère, chez eux, que de l'amour-maladie, — ou de l'amour-libertinage, — quelques noms qu'ils lui donnent ; bref, d'un amour dans lequel il y a toujours un principe de haine. C'est l'amour des sens à ses divers degrés, de la simple débauche à la pure folie passionnelle. A son degré supérieur, cet amour-là est « le grand amour », celui qui rend idiot et méchant, qui mène au meurtre ou au suicide, et qui n'est qu'une forme détournée et furieuse de l'égoïsme, une exaspération de l'instinct de propriété. Une créature est « tout pour vous » ; elle vous fait indifférent au reste du monde, parce que vous attendez d'elle des sensations uniques. Vous l'aimez comme une proie, avec l'éternelle terreur de la partager. A cause de cela, vous voulez être pour elle ce qu'elle est pour vous : l'univers de la sensation. Sinon, vous la haïssez en la désirant. Voilà le grand amour. La jalousie en est presque le tout.

Rien de tel chez Michelet. Car « l'amour » est un mot qui désigne des choses profondément différentes ou même contraires. Désirer la possession d'un corps afin d'en tirer, pour soi, d'agréables secousses nerveuses... quoi de commun entre cela — et aimer ? L'amour selon Michelet est, très simplement, l'amour qui aime. Et c'est pourquoi, dans tout son livre, il ne mentionne même pas la jalousie des sens.

Aimer, c'est se donner plus que vouloir prendre ou retenir : c'est se donner avec son cœur, son esprit et son âme : et ce don ne se peut faire qu'à une autre âme, à un autre esprit, à un autre cœur, dont un corps gracieux et désirable n'est, après tout, que l'enveloppe et le signe. C'est placer hors de soi, dans un autre être, sa raison de vivre, mais de vivre totalement, de développer son être propre en se dévouant à lui. — Au fond, Michelet conçoit l'amour comme Platon, comme les poètes des Chansons de chevalerie, comme d'Urfé (à cela près que d'Urfé, par un scrupule renchéri touchant la possession physique, ne veut considérer l'amour qu'avant

le mariage), comme Corneille enfin, et Pascal lui-même. « A mesure qu'on a plus d'esprit, dit Pascal, les passions sont plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'ils soient occasionnés par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. » Pareillement Michelet : « L'amour est chose cérébrale. Tout désir fut une idée... Les renouvellements du désir sont inépuisables par la fécondité de l'esprit, l'originalité d'idées, l'art de voir et de trouver de nouveaux aspects moraux, enfin l'optique de l'amour. »

L'amour est un exercice de l'intelligence et de la volonté. Tout le livre de Michelet nous le montre tel. Ce livre n'est point une œuvre d'observation, ou du moins l'observation n'y fournit que des arguments complaisants à l'appui d'une doctrine. C'est le poème de l'amour et c'est un ouvrage d'édification, au sens exact du mot ; un traité d'élargissement, d'affranchissement de l'âme, et de perfectionnement moral par l'amour.

Ce travail dure toute la vie. Voici peut-être la vue la plus originale et la plus féconde du livre de Michelet : « *L'amour n'est pas une crise*, un drame en un acte. C'est une succession, souvent longue, de passions fort différentes, qui alimentent la vie et la renouvellent. » Autrement dit, un amour, c'est une vie.

Michelet choisit un couple : une jeune fille de dix-huit ans et un jeune homme de vingt-huit ; il les suppose s'aimant d'un amour égal ; il les isole à peu près (quoi qu'il dise) du monde ambiant ; les suit, année par année, jusqu'à la mort et étudie, aux âges différents, l'action physique et morale de l'homme sur la femme, et inversement : « création de l'objet aimé (c'est-à-dire création de l'épouse par le mari) ; initiation et communion ; incarnation de l'amour (dans l'enfant) ; alanguissement de l'amour ; rajeunissement de l'amour. »

Michelet propose un idéal, et qui se trouve être, sur la plupart des points, traditionnaliste : il est remarquable qu'ayant intitulé son livre *l'Amour*, Michelet n'y parle que de l'amour conjugal. Mais cet idéal n'est que l'achèvement, par

l'esprit, des indications fournies par la nature. Je dirais, si je ne craignais la barbarie scolastique des termes, que cette conception de l'amour est tout éclatante d'un « idéalisme naturiste » qui rappelle celui de Rousseau et qui en réalité le continue. C'est cela, je crois, qui est le plus curieux à examiner un peu en détail.



Personne, je pense, n'accusera Michelet de timidité. Et pourtant la question de l' « union libre » n'est même pas soulevée par lui. Ou plutôt il ne distingue pas entre l'union libre et le mariage légal : il ne les conçoit l'un et l'autre que « pour la vie ». L'homme et la femme, vus dans le beau de leur instinct, sont essentiellement monogames. La physiologie conseille et veut en quelque façon la monogamie. « La fécondation s'étend bien au delà du présent immédiat ; l'acte générateur ne donne pas un résultat unique, mais il a des effets multiples, durables, et souvent continués longtemps dans l'avenir. » Les enfants de l'amant ressemblent au mari. Les enfants du second mari ressemblent au premier mari. Le premier homme qui aime une femme met en elle sa marque pour toujours. — Mais, au surplus, l'avancement moral de la femme et de l'homme étant à la fois le but de la vie et l'œuvre de l'amour, il est clair que la meilleure condition de cet avancement, et la plus souhaitable, c'est d'être l'œuvre d'un seul amour et qui dure autant que la vie même. — Bien différent de nos plus récents moralistes, Michelet n'a pas l'ombre de complaisance pour le libertinage, ni pour l'adultère, ni pour cette espèce « de divorce dans le mariage qui est, dit-il, l'état d'aujourd'hui » (1858). Les mauvaises mœurs ne lui inspirent aucune curiosité spéculative. Il parle avec horreur et naïveté de la courtisane. « Il n'y a plus de filles de joie : il y a des filles de marbre et des filles de tristesse. »

De même, Michelet n'est point « féministe ». Pourquoi? Parce qu'il adore la femme.

Cette adoration s'exprime à toutes les pages, tantôt par le plus beau lyrisme et le plus largement frémissant, tantôt par

de petits cris, de menues caresses, des gentillesses et des mièvreries d'une incontestable fadeur.

Or, pour mieux adorer la femme, il s'applique à la voir aussi différente que possible de l'homme.

Il ne proteste même pas, du moins dans ce volume, contre l'éducation que recevaient encore la plupart des jeunes Françaises de son temps. Il aimerait peu la jeune fille anglaise ou américaine, qui a du muscle, qui voyage seule, qui veut, qui décide, qui ose. Il estimerait que l'abus des sports communique aux mouvements de cette vierge quelque chose de trop net et de trop hardi, sans rien d'enveloppé ni d'hésitant, et rapproche trop son air, sa marche, ses gestes, de ceux des garçons. — Ne vous y trompez pas, la jeune fille que Michelet met dans les bras du jeune mari, c'est l'ingénue, la jeune fille timide, rougissante, ignorante d'elle-même, mystérieuse, inachevée ; oui, l'ingénue de Scribe, l'Ingénue nationale ! Car il la faut ainsi, molle et incertaine, pas encore formée de corps ni d'esprit, pour que l'homme la puisse pétrir et créer entière et que, la créant, il soit à son tour renouvelé et achevé par elle.

Pour mieux l'adorer, Michelet la traite à la fois comme une déesse, comme une reine, comme une sainte, comme une malade, comme une enfant. Il insiste avec une complaisance extrême sur les particularités physiologiques qui la distinguent de l'homme ; au besoin il en inventerait. « La femme ne fait rien comme nous. Son sang n'a pas le cours du nôtre... Elle ne respire pas comme nous. Elle ne mange pas comme nous. Elle ne digère pas comme nous... Elle a un langage à part, qui est le soupir, le souffle passionné », etc... Mais surtout une image obsède Michelet : celle du « flux et du reflux de cet autre océan, la femme ! » Cette idée le ravit, que la vie de la femme soit rythmée, par les lunaisons, ainsi qu'un beau poème. Il s'excite là-dessus : il explique toute la femme par là. Par des calculs artificieux, il établit qu' « en réalité, quinze ou vingt jours sur vingt-huit (ou pour dire presque toujours) la femme n'est pas seulement une malade, mais une blessée. Elle subit *incessamment* l'éternelle blessure d'amour. »

Et c'est pourquoi il veut qu'on la ménage, qu'elle tra-

vaille peu, et seulement dans sa maison, qui est son petit royaume. — Au reste il ne la flatte point. Il ne lui croit pas le cerveau très fort. Il pense que le mari ne doit pas tout lui laisser lire, qu' « elle ne doit pas savoir ce que sait l'homme, ou doit le savoir autrement ». Il ne craint pas de lui attribuer une certaine vulgarité de jugement, un faible pour l' « amateur », l'homme agréable, l' « honnête homme » d'autrefois, brillant et superficiel. Il dit que « la grande mission de la femme ici-bas étant d'enfanter, d'incarner la vie individuelle, elle prend tout par individu, rien collectivement et par masses », qu'elle sent à merveille l'amour, la sainteté, la chevalerie, et difficilement le droit; enfin qu'elle est toujours plus haut ou plus bas que la justice.

Mais il l'adore.

Il croit à l'infinie bonté native de la femme. Toutes les fois qu'elle paraît un peu moins bonne, c'est qu'elle souffre (toujours la blessure). On la dit capricieuse; ce n'est pas vrai: elle est au contraire régulière, « très soumise aux puissances de la nature ».

Sur l'adultère, le grand poète semble peu complet, soit insuffisance d'information, soit indulgence et tendre partialité. Sans doute il reconnaît, se conformant en cela au bon sens, à la tradition, que l'adultère de la femme est plus « coupable » à cause des conséquences, que celui du mari: mais, d'autre part, il la croit beaucoup moins responsable que l'homme. Dans le chapitre : *La Mouche et l'Araignée*, cherchant comment elle peut être amenée à la faute, il n'ose imaginer que deux cas : Si elle tombe, c'est qu'une perfide amie avait résolu de la faire tomber, la pauvre petite; ou c'est que, de très bonne foi, elle voulait, la chère enfant, servir les intérêts de son mari. Et pour elle, Michelet imagine des fractions de responsabilité morale. Il précise : il la démêle responsable de son acte pour un trentième exactement, vingt trentièmes étant attribuables à la surprise et les neuf autres à une contrainte extérieure.

Jugez si, après cela, le mari doit pardonner! Michelet approuverait les innombrables absolutions maritales qui font, depuis quelques années, la gloire de nos comédies et de nos romans. Il va aussi loin que possible dans ses conseils de

miséricorde. Il en fait bénéficier jusqu'à la jeune fille qui se laissa endommager et qui ne s'en vante pas la nuit de ses noces : « Vous devez, dit-il au mari, vous fier à elle tout d'abord pour son passé : que serait-ce si elle osait vous interroger sur le vôtre ? » Et il ajoute, avec une générosité magnifique et aisée : « Eh ! quand elle aurait eu un malheur, une faiblesse même, vous êtes sûr qu'elle aimera celui qui l'adopte, bien plus que le cruel, l'ingrat, dont l'amour ne fut qu'un outrage ».

Tentée, la femme doit se confesser à son mari. C'est ce que les roses, notamment, lui conseilleront toujours (voyez le chapitre : *Une rose pour directeur*). Il faut dire que, dans les cas supposés par Michelet, la femme ne montre point de perversité, oh ! non, et que cela lui rend l'aveu moins difficile. Celui qu'elle est tentée d'aimer, c'est un jeune homme que son mari aime, un commis de la maison ou un jeune cousin. Donc elle confessera à son époux son trouble, ses inquiétudes. Elle lui dira : « Garde-moi ! aie pitié de moi ! soutiens-moi !... Je sens que j'enfonce. Si faible est ma volonté, que d'heure en heure elle glisse, elle va m'échapper... », etc...

Dans le roman de madame de La Fayette, M. de Clèves reçoit de sa femme une confidence pareille, suivie des mêmes supplications : « Conduisez-moi ; ayez pitié de moi et aimez-moi encore si vous pouvez ! » Or, M. de Clèves meurt de cette confession, tout simplement. Le mari de Michelet a plus d'estomac. Il soignera l'âme de la jeune pénitente, la consolera, l'exhortera, la fera changer d'air, et il ne sera ni soupçonneux ni jaloux. Et si ce traitement ne sert à rien, il gardera sa femme, même coupable. « Quoi qu'il advienne, et quand même elle faiblirait, ne quittez jamais la chère femme de votre jeunesse. Si elle a faibli, d'autant plus elle a besoin de vous. Elle est vôtre, quoi qu'elle ait fait. »

Je pressens que, si j'étais femme, tous ces chapitres : *la Mouche*, *Tentation*, *Médication*, me paraîtraient accablants de bonté, de pitié, de miséricorde, et, dans le fond, un peu injurieux. Ils prêtent par trop de faiblesse à la femme, et à l'homme par trop de sublimité. Et l'on sait bien que l'homme n'est pas sublime à ce point, mais on soupçonne

aussi que la femme n'est pas, à ce degré, blessée, malade, infirme, irresponsable, incapable de se défendre contre les autres et contre elle-même. Consulté sur le cas à propos duquel madame de La Fayette montre tant de finesse et Michelet un si bon cœur, Molière n'hésiterait point :

> Oui, je tiens que jamais de semblables propos
> On ne doit d'un mari traverser le repos.

Et c'est cependant un bon « naturiste » que Molière. Mais Michelet, comme j'ai dit, est un naturiste mystique.

Plus il exagère, chez la femme, la part de l'inconscient, de l'involontaire, du fatal, plus il la fait rentrer dans la Nature mystérieuse, et plus il croit, par là, la magnifier. Qu'elle pense par à peu près ; qu'elle soit peu apte aux idées générales ; qu'elle n'ait point la notion du juste ; qu'elle ne puisse, toute seule, résister au mal... vous croyez peut-être que tout cela, mis ensemble, signifie que la femme est inférieure à l'homme ? Grossière imagination ! « ... Qui aura le courage de discuter si elle est plus haut ou plus bas que l'homme ? Elle est tous les deux à la fois. Il en est d'elle comme du ciel pour la terre, il est dessous et dessus, tout autour. Nous naquîmes en elle. Nous vivons d'elle. Nous en sommes enveloppés. Nous la respirons, elle est l'atmosphère, l'élément de notre cœur. » C'est presque la formule : *In ea movemur et sumus*.

Cette adoration s'emporte à des excès singuliers. Devant des planches d'anatomie, qui représentent la matrice après l'accouchement, Michelet est pris d'un délire pieux ; il sanglote de pitié, d'admiration et d'extase. Et il conclut : « Ces quelques planches de Gerbe, cet atlas étonnant, unique, est un temple de l'avenir, qui, plus tard, dans un temps meilleur, remplira tous les cœurs de religion. Il faut se mettre à genoux avant d'oser y regarder... Je ne connais pas l'étonnant artiste. N'importe, je le remercie. Tout homme qui eut une mère le remerciera. »

Voilà qui dénote un état d'esprit bien curieux. Renan y était venu vers la fin de sa vie, comme on le voit dans la préface de l'*Abbesse de Jouarre*. Michelet n'aborde l'acte de la

génération et tout ce qui le concerne qu'avec un respect terrible, des airs solennels et, si je puis dire, toutes sortes de momeries. Son livre est empreint d'une volupté très précise et très vive, mais d'une volupté d'un caractère religieux et même dévot. Ce sentiment s'oppose, d'une part, à la grossière frivolité gauloise et, de l'autre, à la pensée chrétienne qui attache toujours à l'amour physique une idée de souillure. Michelet, et certes il l'en faut louer, est aux antipodes d'un sentiment que j'ai rencontré chez quelques âmes, peut-être anormales sans le savoir : une grande répugnance à faire *de la même femme* un objet d'amour (l'amour impliquant ici estime, respect, tendresse, adoration) et un objet de possession physique. Invinciblement, chez ces renchéris, le cœur et les sens faisaient leur jeu à part. Leurs scrupules, malheureusement, ne les préservaient pas toujours de la débauche : mais ils ne désiraient pas posséder les femmes qu'ils aimaient, et ils ne tenaient pas du tout à aimer celles qu'ils possédaient. Ils étaient de force à ne se point marier par respect de la jeune fille, parce que le geste final est le même avec celle-ci qu'avec la femme publique, et que ce geste leur paraissait odieux.

Michelet n'a point de ces délicatesses qui sont peut-être perversités. Michelet, prêtre de la bonne Isis, de la sainte Cybèle, croit que ce qui est naturel, universel, inévitable, ne saurait être un sujet de honte non plus que de facéties. Sous les mêmes gestes il distingue avec aisance la volupté du libertinage; ce sont rites qu'il célèbre avec la conscience d'être en harmonie avec le vaste monde, de collaborer à une œuvre divine. Et il a raison; évidemment il a raison.

Mais tout de même il y met trop de piété! Je ne vois pas bien en quoi ce qui est naturel est nécessairement vénérable. C'est une fantaisie de notre esprit de considérer la nature comme « sacrée ». Elle n'est pas sacrée là où elle est absurde, brutale, injuste, meurtrière des faibles, etc. Même d'être incompréhensible, en quoi cela la rend-il sacrée? Elle ne le devient que par la charité ingénieuse de nos interprétations, par ce que nous lui prêtons de bonté, de vertus et d'intentions humaines. L'acte même de la génération et tout ce qui l'entoure n'a rien de saint en soi. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, il est ignoble ou insignifiant. Et je ne

vois pas non plus en quoi l'un des résultats éventuels de cet acte, qui est la conservation de la race, le ferait religieux et sacré. Tout cela n'est qu'une phraséologie propre à ce siècle où les ennemis des religions ont eu presque tous la manie de fourrer partout le sentiment religieux.



En résumé, Michelet est fort éloigné des théories et des vœux de nos féministes, et cela pour des raisons scientifiques et mystiquement voluptueuses. Il montre bien que la femme est d'autant plus notre égale qu'elle est moins notre pareille et que son sexe s'étend à son âme, à son esprit, à elle tout entière. L'égalité des deux sexes devant le code civil, l'accession de la femme à tous les emplois et professions, sont des choses qu'on peut souhaiter comme justes ou comme nécessaires (quand tant de femmes vivent seules et tant de filles ne se marient pas), mais non comme normales et harmonieuses.

Il est d'ailleurs peu philosophique d'introduire dans la considération des rapports de l'homme et de la femme ces idées de supériorité et d'infériorité, l'homme n'étant pas moins « complémentaire » de la femme, que celle-ci de l'homme. C'est ce qui apparaît de plus en plus dans le livre de Michelet, dont la dernière partie est délicieuse. La femme y joue un rôle moins passif. Formée par l'homme dans sa première jeunesse, à son tour elle agit sur lui. Elle devient vraiment son associée, son exquis camarade. Elle surveille et soigne « religieusement » l'alimentation de son mari. Elle lui donne le calme ; elle lui affine et lui « harmonise l'esprit » ; elle lui est une source inépuisable de rajeunissement. Michelet décrit très bien ces souples accommodations de l'âme féminine aux diverses saisons de l'homme, et comment la femme n'est pas seulement, pour son mari, l'épouse, mais aussi selon les temps, une fille, une sœur, une mère.

Surtout, il a merveilleusement parlé de la maturité et de la vieillesse féminines. Il pose cet axiome qu' « il n'y a point de vieille femme », et le développe en un chapitre dont le sommaire tout seul est déjà bien joli : « ... Le visage vieillit

bien avant le corps. — L'ampleur des formes est favorable à l'expression de la bonté. — Une génération qui n'aimerait que la première jeunesse et ne serait pas policée par la commerce des dames resterait grossière. — Une femme qui aime et qui est bonne peut, à tout âge, donner le bonheur, *douer* le jeune homme. »

Il vous apparaîtra de nouveau, si vous pesez les mots de cette dernière phrase et si vous en cherchez le commentaire dans le texte du chapitre, que le naturisme de Michelet n'est pas précisément le naturisme de Molière.

L'achèvement de l'amour, c'est-à-dire de l'histoire de deux âmes s'élevant et s'épurant l'une par l'autre, c'est la bonté. L'amour mène à l'amour universel. « L'amour, dit l'auteur de l'*Imitation*, tend toujours en haut ». — C'est quand tous deux, se rencontrant dans une idée de charité, « s'attendrissent dans la surprise d'avoir tellement le même cœur » que s'opère entre l'homme et la femme « l'échange absolu de l'être » et que se consomme leur « unité ». Michelet fait remarquer que, dans ces moments où « l'amour et la pitié coulent en douces larmes », les sens se renouvellent et, « souvent plus vif qu'au jeune âge, revient l'aiguillon du désir ». Ainsi la nature récompense les vieux époux d'être bons, et la sensibilité et la bienfaisance engendrent la volupté. Page consolante, tout à fait dans l'esprit du dernier siècle et, particulièrement, de Diderot.

Et le livre se termine par des méditations de l'idéalisme le plus émouvant sur « l'amour par delà la mort », sur le culte rendu au défunt par la veuve, « qui est son âme attardée » : car il sied que la femme survive. « C'est à l'homme de mourir et à la femme de pleurer. »



Tout cela est très beau. Aussi est-ce un rêve. On est effrayé du rôle du mari, de la quantité et de la minutie de ses obligations. Par crainte de l'intrusion du prêtre, Michelet enfle démesurément le ministère spirituel du mari. Il solennise et dramatise tout. Il dira, par exemple : « Chaque fois que la femme consent au désir de l'homme, elle accepte de mourir

pour lui. » Cela est bien exagéré. La vie est plus simple, plus plate, moins montée de ton. La femme n'est pas toujours femme avec cette intensité. Elle n'est ni si malade, ni si innocente. L'union que nous raconte Michelet est un phénomène, une « réussite ». On peut toujours discuter si l'état de mariage est ce qui convient le mieux au sage, et s'il ne lui est pas loisible de se faire, dans d'autres conditions, une vie supportable et qui ait pourtant sa dignité et qui ne soit pas inutile aux autres.

Mais le poème de Michelet garde une rare valeur de conseil, d'exhortation éternellement opportune. Il est très bon de dire aux gens d'aujourd'hui, — et de tous les temps, — que la vérité, c'est de se marier jeune, de n'aimer qu'une femme et de l'aimer toute sa vie. Il est très bon de leur persuader que vivre ainsi, c'est suivre la nature en l'interprétant, et que, par la vertu d'un amour unique et qui dure, l'homme atteint à son *maximum* de force. « Ou concentre-toi, ou meurs. La concentration des forces vitales suppose avant tout la fixité du foyer. »

Et voici le charme et la saveur du livre, et par où il peut nous reprendre. Ces préceptes, qui excluent l'union libre, le divorce, l'émancipation de la femme, toute théorie un peu aventureuse, et qui impliquent les croyances le plus délibérément spiritualistes ; ces préceptes si sensés d'un historien éclairé par l'expérience des âges, affectent la forme la plus maladive, la plus nerveuse, la plus haletante et trépidante. Des idées paisibles et utiles y ont l'accent d'un délire sacré, semblable à l'ivresse des prêtres orphiques. La sensibilité et l'optimisme du XVIIIe siècle, dont Michelet fut le plus fidèle continuateur, y vaticinent avec une romantique frénésie. Les sereines « harmonies de la nature » y sont célébrées en phrases toutes sursautantes de fièvre. C'est très curieux.

JULES LEMAITRE

LE PRINCE DE BISMARCK[1]

V

L'automne de 1862, commença la collaboration de Bismarck avec le monarque le plus incompréhensif qui fut jamais; il se trouva qu'ils se convenaient. Il seyait que cet esprit plein de préjugés tenaces, mais qui ne créa jamais une idée, Guillaume I[er], prît pour allié ce fertile inventeur d'expédients, Bismarck; et que la force de résistance, si lente à mouvoir, du roi, fût attelée de cette initiative remuante et vigoureuse. Ils vécurent dans une confiance réciproque, mêlée de conflits : et, souvent brouillés, ne purent se passer l'un de l'autre. Ce que Bismarck estima dans ce militaire couronné, ce n'est pas seulement le piétisme sûr, très attaché au devoir quand il le discernait, mais l'instinct pratique aussi, solidement ancré aux choses réelles, et l'orgueil monarchique qui ne se dessaisit jamais d'un avantage conquis. Le roi, très brave, mais désorienté devant toutes choses à quoi il ne trouvait pas réponse en portant la main à la garde de son épée, ouvert outre mesure aux influences personnelles, sans tactique devant les femmes, aimait à se retirer derrière la

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

brutalité de son ministre ; rencontrait en lui le « guérisseur d'âmes » qui l'apaisait dans sa méfiance contre la société moderne.

Bismarck, quand il le vit pour la première fois à Babelsberg, le trouva dans un de ces moments de mélancolique faiblesse. Le roi venait de Bade ; et ceux de la famille grand-ducale qui avaient connu en 1848 des heures périlleuses, qui avaient dû fuir, avec femmes et enfants, au galop des attelages sur des caissons d'artillerie, l'avaient comblé d'avertissements sombres. Pour le moins donc s'attendait-il à la décapitation publique comme Louis XVI ou comme Charles Ier, et il s'ouvrit à Bismarck de sa prévision. Ce fut pour Bismarck l'occasion de s'emparer de l'homme pour toujours. Car, au lieu d'atténuer le péril imaginaire, avec un humour macabre, il le confirma, et il sut redresser ainsi dans le roi le courage militaire, qui allait froidement au danger reconnu certain. « La mort, lui dit Bismarck, pour la défense des droits sacrés de la couronne est aussi belle que la mort au champ de bataille » ; et le roi déchira à la fois l'abdication, prête déjà, et le programme semi-libéral entre lesquels il avait prétendu que Bismarck eût à choisir. Il avait discerné le devoir.

Ce conflit parlementaire, qui pour quatre années s'engagea, Bismarck a soutenu depuis qu'il ne l'avait pas cherché. Ne querellons pas sur les mots. Bismarck a fait une démarche conciliatrice, mais pour demander une capitulation. C'est ce que signifia sa première comparution à la commission du budget, où son salut au président mérita seul toute une étude : d'une aisance si martiale et d'une correction si mesurée qu'on sut tout de suite ce que recouvrait de résolution hostile une politesse si exquise : et la branche d'olivier cueillie à Avignon qu'il montra aux députés, en signe de paix, prêtait à rire. « J'ai l'intention, avait-il préalablement écrit à Beust, de maintenir et de préserver, contre la prépondérance croissante de la Chambre des députés et du fonctionnarisme parlementaire, le pouvoir de la couronne [1]. »

Nous n'avons pas l'impression qui, chez les contemporains, fut si forte, que cette lutte, où il y eut de la part des mi-

1. A M. de Beust, 10 octobre 1862.

nistres des éclats de rude énergie, ait été conduite avec une suite parfaite. L'opposition seule, très sûre de ses principes, fut sans faiblesse. Le roi chancela. Sa pensée pactisait avec ceux qu'il sentait irréductibles ; et, désintéressé lui-même, il tremblait pour la couronne de son fils. Il n'y eut pas jusqu'à Bismarck, harassé de fatigue, et improvisant des arguments dont le peu de solidité ne put lui échapper, qui n'eût des heures de détresse, que les documents, après coup, décèlent. « Le cœur du roi, a-t-il écrit au plus fort de la querelle danoise, est dans l'autre camp, et sa confiance va à ses adversaires plutôt qu'à ses serviteurs... Manifestement, il veut, en fin de compte, céder à la démocratie... Sans un miracle, la partie est perdue, et nous n'aurons que les insultes des contemporains et de la postérité. Qu'il en aille à la grâce de Dieu : il sait combien de temps la Prusse doit durer[1] ! »

Et dans cette inquiétude, voici le secret aussi de cette politique intérieure violente. Elle était dictée par le souci des choses du dehors « placées, comme il l'a dit, au-dessus de toutes les autres ». Comme Napoléon III, il professa que la force des États au dehors exige la discipline interne. Mais l'opposition parlementaire, en ne désarmant pas, a donné une leçon que la France avait oublié de donner durant le second Empire : à savoir que la vie politique intérieure est compatible avec les grandes besognes du dehors, pourvu que les hommes y suffisent.

La lutte de la Chambre et du ministère fut confuse, parce qu'on se battit sur le texte d'une Constitution imprécise. On l'avait pris en Belgique, et, pour ne pas déplaire à Frédéric-Guillaume IV, on l'avait vidé de ses articles les plus clairs, de ceux qui disaient la limite du pouvoir royal. Acharnés à interpréter une constitution tronquée, les deux partis la tiraient donc à eux. Les députés s'autorisaient de tel paragraphe pour la pousser jusqu'au parlementarisme anglais ; et ils eussent incliné devant eux jusqu'à la Chambre des seigneurs, jusqu'aux ministres, et jusqu'au roi. Mais Bismarck notait « les lacunes » de la Constitution précisément, où sombraient les garanties de droit même élémentaires. A tous les

1. A Roon, 21 janvier 1864.

pouvoirs, au roi, à la Chambre des députés, à la Chambre des Seigneurs, la Constitution enjoignait *l'entente*; et puisqu'au lieu de l'entente c'est le conflit qui s'installait en permanence, il n'y avait donc qu'une solution constitutionnelle, qui était la stagnation de tout, le retrait des mesures litigieuses. Voilà ce que les circonstances extérieures ne permettaient pas. Car il y allait de l'armée : et Bismarck, dès le premier jour, était apparu avec des prophéties de guerre. Or, dans ce danger, « l'Allemagne, ajoutait-il, n'avait cure du libéralisme de la Prusse, mais de sa force. Il nous faut réunir en faisceau les forces prussiennes pour l'instant favorable, que plusieurs fois déjà nous avons manqué[1]. »

Tout de suite, ce ne fut pas une question de légalité qu'il posa, mais de salut public ; et c'est en quoi il fut un révolutionnaire. La fin qu'il se prescrivait était un bouleversement. Mais parce que définir publiquement ce dessein était le compromettre, il aima mieux se passer de sanction légale ; il lui fallut bien, comme il le dit, « prendre les moyens où il les trouverait[2] ». Pour ceux qui n'avaient pu suivre sa pensée, mûrie depuis onze années, mais enclose aux archives diplomatiques, et qui le jugeaient sur ses discours de 1849, seules manifestations par où on le connût, la méprise sur son compte fut inévitable. Au tour de phrase d'autrefois, on crut reconnaître le hobereau. On ne s'aperçut pas que l'absolutisme ne lui fut qu'un moyen d'accomplir en Allemagne la besogne même réalisée ailleurs par Garibaldi et par Cavour.

A cause de ce malentendu, les querelles qui peuvent mettre aux prises une assemblée délibérante avec un pouvoir exécutif qui ne se sent pas responsable devant elle, en ce sens que la Constitution ne soumet pas les ministres à un vote de la Chambre, se produisirent toutes, dans un ordre et avec une netteté presque théoriques. Elles resteront une leçon de parlementarisme. Elles se dramatisèrent de passion personnelle. Pour le moins s'accusait-on de n'être pas Allemands parce qu'on était trop Prussiens, ou de n'avoir pas le sentiment des choses prussiennes parce qu'on songeait trop à l'Alle-

1. Discours à la commission du Landtag, 30 sept. 1862.

2. 21 janvier 1864.

magne. Entre ces hommes dont tous étaient d'élite, l'amour même de la vérité se trouva parfois contesté.

Au juste, Bismarck, avec son instinct de pur praticien, se trouvait mal à l'aise devant la logique professorale des adversaires. Twesten, Sybel, Gneist, Virchow, Tellkampf purent avec vraisemblance s'égayer « de ses bonds singuliers [1] » et de sa politique si variée qu'elle en était indiscernable [2]. Les contingences, que Bismarck seul était placé pour épier et qu'il utilisa, semblent donner tort aujourd'hui à ces hommes de la pensée abstraite, mais non pas au point de faire paraître probantes les ripostes dont il les cribla. L'insolence savoureuse des sarcasmes bismarckiens est à goûter littérairement. Mais trop souvent Bismarck se dispensa de raisonner serré, et on sent un dédain factice de cette culture universitaire qu'il a trop négligée, et de cette *Burschenschaft* libérale, dont il n'a pas été et dont sortaient les adversaires.

Il y eut des épisodes risibles. Bismarck, ministre président, et Virchow, physiologiste, se défièrent à l'épée pour un dissentiment sur la flotte allemande. Les formes de la discussion parlementaire s'oubliaient. Parce qu'un président, pour diriger les débats, invitait les ministres à rester dans le sujet, Bismarck et Roon crurent nécessaire de contester les pouvoirs présidentiels, prétendirent qu'ils ne s'étendaient pas jusqu'au banc du gouvernement, et, le président se couvrant, s'esclaffèrent, disant qu'ils ne voyaient pas d'inconvénient à ce que le président mît son chapeau [3]. Puis de leur côté ils voulurent faire la discipline de la Chambre. Des poursuites furent intentées pour des discours tenus dans l'enceinte parlementaire, et quand la Chambre protestait contre l'ingérence des tribunaux dans ce qui était de sa juridiction propre, Bismarck se plaignait que la Chambre s'érigeât en pouvoir judiciaire, et qu'elle se mêlât de contrôler les fonctionnaires royaux.

La querelle financière, engagée la première et close en dernier lieu, se renouvela d'année en année. Avec le seul concours de la Chambre des seigneurs, toujours obéissante, Bismarck

1. 2 juin 1865.

2. 21 décembre 1864.

3. 24 février et 11 mai 1863.

décrétait le budget. Cela n'empêchait pas qu'il n'accusât la Chambre des députés de violer la Constitution, quand elle biffait les dépenses que la Constitution l'invitait à discuter. Le pays cependant, terrorisé par les mesures de police, ne retrouvait pas l'énergie qu'il avait eue en 1848, de refuser l'impôt, et Bismarck, sans doute, l'eût comprimée durement. Nul fonctionnaire non plus ne refusa, parce que le budget était illégal, de toucher son traitement. La preuve fut faite aux peuples modernes, qu'un État peut vivre sans budget, sans aucun régime légal, s'il a une administration appuyée solidement sur le militarisme. C'est l'état de choses que voulut décrire cette formule : « La force prime le droit ».

Il est injuste d'attribuer à Bismarck cette phrase qu'il n'a pas dite ; et la doctrine qu'elle signifie, au fond, n'est pas la sienne. Bismarck agit en dehors d'une légalité mal définie, mais pour un principe auquel il croyait, et pour une fin qu'il savait seul. Il admirait l'aphorisme fameux en ce qu'il crut naïf toujours de lutter pour des droits qu'on n'était pas en mesure de défendre ; mais jamais il n'engagea de conflit pour un droit non défendable. Souvent il ne poursuivit pas l'avantage jusqu'au bout de son droit, quand il l'eut. Dans le cas présent, il crut défendre contre la Chambre un droit à la fois historique et naturel. Le droit écrit lui imposait qu'il cherchât à s'entendre, mais non pas qu'il cédât. Il lui eût semblé naïf, après une tentative loyale, si le compromis n'aboutissait pas, que « le plus fort n'usât pas de sa force[1] », puisqu'il fallait vivre.

Sa politique extérieure fut d'un analogue réalisme. Il se garda de juger les traités uniquement selon la justice. Ils sont une notation provisoire d'un équilibre de forces, qui est changeant. C'est pourquoi les juristes se leurrent s'ils croient décider du droit public. La foi qui garde les traités est en réalité la force qui les étaie, et les plus robustes étais jouent à la longue. Dans l'écroulement, il advient que l'innocent soit pris et que le coupable sorte indemne s'il dispose « d'arguments même médiocres, mais qui ont pour eux la majorité des baïonnettes[2] ».

1. 27 janvier 1863.

2. 21 décembre 1863.

A cette marche des choses, Bismarck, comme homme d'action, ne trouvait rien à redire, puisqu'elle est. Il tâchait de la tourner à son profit; et c'est en cela qu'il fut un réaliste moderne. Mais, comme croyant, par surcroît il la vénérait, la force étant pour lui divine. Il faut reconnaître que nul vainqueur ne montra dans la victoire moins d'arrogance : une humilité étrange l'inclinait alors devant le Dieu invisible. Seulement, il pensait que c'est agir dans le sens de la divinité que de s'assurer la force.

Elle est divine, et c'est pour cela qu'il ne la crut pas faite de quantités matérielles seulement. La balance penche par « des impondérables[1] » que la méditation en politique évalue. Le sens instinctif, chez les dirigeants, de la marche divinement prescrite, et, chez les hommes du peuple, l'enthousiasme pieux qui les dévoue, la valeur individuelle enfin de tous, font autant que les outillages des armées et que l'argent. Et par cet aspect idéaliste qu'il découvrait aux combinaisons de la force, il aurait pu s'entendre avec le rationalisme de ses adversaires démocrates. Mais pour lui, ce mysticisme le fit pencher selon les inclinations acquises. La force était, à son gré, prérogative royale, précisément parce qu'elle était divinement octroyée. Toutes ces choses qui la font, l'armée redoutablement outillée, l'argent toujours liquide, la prévision des conseillers sages et l'enthousiasme discipliné d'un peuple robuste, il les voulait mettre à la disposition du roi seul. Il a formulé ainsi un droit monarchique nouveau, d'essence incertaine, et qui se justifie mystiquement et matériellement.

Ce droit peut sembler très empirique, si l'on songe qu'il ne consiste qu'à réunir dans la main du roi cette « force prussienne intacte », souple et prompte et toujours orientée. Mais l'antique croyance monarchique aussi l'agrée. Très probablement ce ne fut pas habileté vulgaire, mais conviction vraie que son affirmation si fréquente : En Prusse, le roi ne règne pas seulement, il gouverne aussi. « Il n'est pas un accessoire tout ornemental de l'édifice constitutionnel[2]. » Si influent que Bismarck se connût auprès du roi, il n'a jamais revendiqué

1. 1er février 1863.

2. 27 janvier 1863.

que le rôle de rapporteur qui élucide. Le roi ordonnait[1]. Le ministre se fût retiré si le roi eût prescrit une mesure qu'il jugeait nuisible. Mais il se fût retiré sans improbation, du moins le disait-il alors, les rois ayant des grâces d'état qui sont divines. Le gouvernement était cette collaboration de la sagesse conseillère et de la grâce, appuyées sur une force qu'elles-mêmes consolident. Les professeurs de la Chambre des députés, solidement rationalistes, ne pouvaient accepter cette doctrine, refusaient d'en être dupes, rédigeaient adresses sur adresses pour dénoncer au roi les conseillers qui « lui laissaient ignorer les vœux de son peuple[2] ». Ce fut Bismarck qui les accusa de fiction : et, indûment, ils se méprirent sur la sincérité de sa croyance qui fut complète. Ils étaient plus modernes que lui ; mais il eut raison de leur dire qu' « ils froissaient l'âme populaire prussienne » ; et que « cette âme était monarchique jusqu'au fond : qu'ils ne sentaient pas et ne pensaient pas comme le peuple prussien[3] ».

Parmi ces droits revendiqués pour l'action personnelle du roi, le premier était de ne pas choisir des ministres qui lui déplussent. Essentiellement la *question de confiance*, posée par un ministère prussien, ne pouvait s'adresser qu'au monarque, et non pas à une majorité parlementaire[4]. « En d'autres termes, invectivait-il cette majorité, pour avoir votre confiance, il faut se donner à vous d'une façon qui est impossible à un ministère prussien : nous serions les ministres du Parlement, et c'est ce que, je l'espère de la protection divine, nous ne serons jamais[5]. » Et qu'advient-il si la confiance des représentants du peuple se refuse ? Il faut que, sans la sanction de la Chambre, le roi agisse. Une « horreur du vide » assure la cohésion du mécanisme politique comme du mécanisme naturel[6]. La volonté du roi, toujours présente, emplit les lacunes que laisse la constitution et que le mauvais vouloir du Parlement élargit. Cette action royale est de droit.

1. 13 décembre 1863 ; 23 janvier 1864 ; 13 juin 1865.
2. 27 janvier 1863.
3. 22 janvier 1864.
4. 29 janvier 1863.
5. 22 janvier 1864 ; 1er juin 1865.
6. 27 janvier 1863.

car le roi est l'État même, vivant; « et cette distinction entre l'État et le roi, faisable ailleurs, la Prusse ne peut la reconnaître ni en fait, ni en droit, ni politiquement[1] ».

La volonté royale décrète donc légalement les budgets qu'on refuse et les emprunts qu'on n'accorde pas. Elle décide dans le mystère l'action diplomatique, et n'admet point que la Chambre s'érige en « conseil de guerre royal[2] ». Nul ne doit être initié à la mobilisation de l'armée. Elle choisit les moyens et l'heure de manifester au dehors son droit divin d'existence[3]. « Si elle trouvait nécessaire de déclarer la guerre, elle le ferait avec ou sans l'approbation de la Chambre[4]. » Elle n'accepte pas que la Chambre contrôle un traité conclu par elle, et intervienne, en interdisant les conquêtes faites, dans la décision du Dieu des armées[5]. Voilà, décrite en termes mystiques et réels, la royauté conquérante qui a fait l'Allemagne une.

VI

Elle a été faite pour l'action externe, pour « la réalisation de cette mission historique des rois de Prusse qui n'est pas encore accomplie », et cette action extérieure n'a pas été, comme l'ont publié les adversaires, le prétexte de l'oppression intérieure. De tous les malentendus entre Bismarck et la Chambre, ce fut là le plus grave. Qui eût deviné, aussi, le confus écheveau de difficultés externes qu'il débrouillait? Une à une, il ligote les velléités hostiles, celles des Russes d'abord; et il est prodigieux que l'Autriche même, qui, en 1857, avait interdit l'intervention en Schleswig, il l'ait forcée à agir avec lui pour la conquête, sauf à la repousser du partage en fin de compte, quand on eut la proie. Mais, temporisateur inusable avec l'ennemi du dehors, il s'oubliait en impatientes invectives dès que se dressait une objection au Parlement. Ainsi est-il

1. 22 février 1866.
2. 22 janvier 1864. C'est une formule déjà employée le 3 décembre 1850.
3. 31 décembre 1863.
4. 17 avril 1863.
5. 22 février 1866.

arrivé que cette question du Schleswig-Holstein, qui avait défié vingt ans la sagacité des diplomates, reçut de lui la solution la plus allemande, au moment même où on l'accusait de provoquer les interventions étrangères.

La logique professorale des parlementaires se trouva ici en défaut : car elle ne pouvait prévoir qu'il ne reculerait pas, pour la solution possible, devant ce que leur humanitarisme qualifiait crime. Du faisceau des forces adverses, il détacha la force russe, mais il lui en coûta sa complicité dans le massacre polonais en 1863. Avec une franchise inouïe, à un bal de la cour, il publia ses projets : « Écraser les Polonais, de concert avec les Russes, et faire de la répression un fait accompli contre lequel protesteraient inutilement les puissances occidentales. Ou bien laisser les Russes et les Polonais se saigner à blanc ; intervenir alors, conquérir la Pologne pour la Prusse et l'y joindre par une union personnelle, avec son parlement propre, comme la Hongrie était jointe à l'Autriche. » Ainsi effraya-t-il le tsar qui redouta de perdre la Pologne. Mais en même temps Bismarck donnait à entendre à ce tsar qu'il pouvait l'aider. Son propos négligemment jeté enfermait une offre précise et appelait une offre en retour. Cette offre russe a-t-elle réellement été faite ? Soyons-en bien sûrs, puisque Bismarck a choisi d'*obliger* le tsar après l'avoir menacé. Et de quel ordre était le service que le tsar pouvait rendre au gouvernement prussien ? Peu coûteux, mais si décisif, que le gouvernement prussien seul, quand toute l'Europe frémit d'indignation devant les massacres de Pologne, s'en fit complice : la neutralité russe dans les conflits futurs. Voilà qui suffirait à donner à la Prusse la prépondérance en Europe, quand la France, en se brouillant avec le tsar par amitié pour la Pologne, allait la perdre. C'est pour cela que les cordons de uhlans prussiens repoussèrent vers les cosaques les fugitifs en peine de franchir la frontière polonaise. Et en vain Buchanan et Talleyrand portèrent à Bismarck les menaces anglaises et françaises, dans la question des duchés. La neutralité russe lui permit de la résoudre comme il l'entendit.

Mais comment l'entendait-il ? Elle se posa, cette question du Schleswig-Holstein, quand mourut en 1863 le roi Frédéric VII de Danemark. Le droit de succession n'était pas le même en

Danemark et en Schleswig-Holstein. Il y eut donc deux héritiers en présence : Christian IX, que le droit danois faisait successeur légitime en Danemark : et Frédéric, duc d'Augustenbourg, que le droit ducal, plus rigoureux sur les degrés de parenté en lignée mâle, désignait pour le Schleswig-Holstein. On ne pouvait donc faire droit à l'héritier le plus proche, Frédéric d'Augustenbourg, qu'en séparant du Danemark les duchés qui étaient danois depuis 1815 ; et on ne pouvait maintenir l'intégrité danoise que par une infraction au droit de l'héritier vrai.

Les grandes puissances, y compris la Prusse et l'Autriche, par le protocole de Londres en 1852, avaient désigné Christian IX. Les Assemblées ducales, hostiles au Danemark, proclamèrent Augustenbourg, et il semblait bien que la population aussi, encore que mélangée, penchât pour s'unir à l'Allemagne.

Mais Bismarck ? Il ne pouvait se dédire du protocole de Londres qu'en s'exposant à la guerre avec les puissances co-signataires. Ferait-il la guerre ? Mais non pas pour la satisfaction seule de donner à l'Allemagne un petit État indépendant de plus... Qui savait si ce duc, une fois introduit à la confédération germanique, ne voterait pas, comme les autres, avec l'Autriche[1] ? Alors on était dupe. Bismarck, avant le droit légitime d'autrui, consulta l'intérêt prussien. Il tâta le duc ; le vit en personne[2] ; reconnut l'imbécile qu'un stratagème ferait trébucher. Sa tactique fut celle de toujours, audacieuse et sûre : éprouver l'adversaire par des offres si avantageuses que, s'il les refuse, son mauvais vouloir soit manifeste ; et, s'étant éclairé là-dessus, agir. Bismarck ne demanda à Augustenbourg que le port de Kiel, pour la flotte fédérale, et le droit de construire un canal maritime au travers de la presqu'île ; une convention qui eût assuré la solidarité des réseaux ferrés, des réseaux de poste, et une convention militaire. L'autre, au lieu d'acquiescer, fit des réserves, se retira derrière l'approbation problématique des

1. Voir la lettre de Bismarck à un inconnu, publiée par Sybel, *Gründung des deutschen Reichs*, t. III, p. 118.

2. Le 1er juin 1864.

Diètes ducales, se décela antiprussien, et, du coup, régla sa destinée. A la première hésitation du duc sur le parti à prendre, Bismarck arrêta le sien, et ce fut la spoliation.

La question extérieure s'en simplifia d'autant. On pouvait défier en tranquillité l'Anglais, prompt aux menaces, et qui n'agissait jamais. Napoléon III, ne sachant comment appliquer son principe des nationalités dans cette région holste où les races vivent confondues, hésitait. Il restait l'Autriche. Mais on en pouvait faire une complice, si on lui promettait une part de la conquête, et pour peu qu'on fût décidé à dépouiller ensemble les deux seuls héritiers dont le droit fût à examiner, Augustenbourg et le Danemark.

Mais la merveille diplomatique, c'est que, des propres prétentions d'Augustenbourg, Bismarck se servit pour paralyser les puissances étrangères. Une possibilité devait se suggérer d'elle-même aux esprits, mais sans proposition précise et parmi d'autres : celle de l'annexion des duchés à la Prusse ; et une impossibilité éclater à tous les yeux : le maintien de la domination danoise. Donc la presse, même favorable au duc, fut stipendiée ; et il encouragea sous main cette adresse que les députés remirent au roi pour dénoncer sa trahison. « Il me semble utile, écrivait-il en style chasseur, de lâcher contre la puissance danoise tous les chiens qui veulent aboyer[1]. » Déjà il commençait à ne plus tenir compte de la vérité intrinsèque des paroles, mais seulement de leur puissance à incliner les vouloirs. La promesse se vérifiait, par laquelle cet ennemi acharné du parlementarisme et de la presse avait annoncé : « Les Chambres et la presse pourraient devenir le plus puissant auxiliaire de notre politique extérieure[2]. »

D'une défaite apparente il se faisait alors une force. Quand la Diète fédérale, d'accord une fois avec le sentiment populaire, envoya des Hanovriens et des Saxons occuper le Holstein, Bismarck écrivit à Rechberg des messages lamentables, déplorant que le principe révolutionnaire des nationalités envahît la Diète elle-même ; et cela quand la Prusse était affaiblie de déchirements internes. Il fit si bien que ce

1. Au comte d'Arnim-Boytzenburg, 1864.

2. A M. de Below-Hohendorff, 3 avril 1858.

fut l'Autriche légitimiste qui sollicita les mesures de rigueur, à la Diète, contre l'héritier légitime, et qui demanda que Frédéric d'Augustenbourg fût contraint par les armes de l'Autriche et de la Prusse à sortir des duchés. Il ne se pouvait que la Diète légitimiste de Francfort accédât à cette demande. Mais il est énorme que Rechberg n'en ait pas prévu le refus. Car l'échec de la demande équivalait à une rupture de la Diète avec les deux grandes puissances. En sorte que le ministère autrichien défaisait de ses propres mains la confédération où il avait trouvé tant de laquais ; et que peu défiant de l'alliée, qu'il croyait paralysée au dedans, il envoya, pour le compte de la Prusse, les bataillons des Alpes autrichiennes prendre le Danewirk.

Ce fut délicat. Il fallut discipliner Wrangel, vieil enfant terrible, « trop prompt avec ses bottes neuves de général en chef à patauger dans les eaux danoises[1] ». Manifestement on se querellerait lors de la curée. Le contingent prussien dut toujours être d'effectif à tenir tête aux corps saxons, hanovriens et autrichiens réunis[2]. Avec l'Autriche, dès mai, « les relations sentent mauvais[3] ». Napoléon III, que Bismarck alla revoir à Biarritz en octobre, était peu sûr. Des paroles admiratives dites de la tribune prussienne sur les habits blancs héroïques restés à Düppel : des concessions douanières où Rechberg cherchait une compensation[4] : et ce « replâtrage de la lézarde » qui fut en 1865 la convention de Gastein permirent d'attendre. Mais ni le partage du Schleswig-Holstein par lequel d'un commun accord on spolia Augustenbourg, ni cet autre partage de territoires plus vastes qu'un négociateur irrégulier, Gabelenz, sur l'ordre précis de Guillaume Ier, tenta d'amener, n'empêchèrent l'Autriche de fournir elle-même le prétexte de la guerre inévitable, quand une mesure de désarmement gauchement proposée put être interprétée comme un acte belliqueux.

1. A Roon, 26 janv., 1er fév., 15 fév., 5 mars 1864.
2. A Roon, 23 nov. 1864.
3. A Bernhard de Bismarck, 1er mai 1864.
4. A Roon, 16 octobre 1864.

VII

La peur de la révolution, utilisée par Bismarck, avait poussé l'Autriche aux manœuvres où elle se prit. La propagande démocratique à laquelle ensuite il s'adonna fut destinée à soulever l'enthousiasme de l'Allemagne. Revirement qui peut étonner notre esprit accoutumé aux méthodes du parlementarisme anglais. Mais Bismarck n'admit jamais qu'un gouvernement eût à représenter un parti et une doctrine. De la ligne de tous partis il composait la diagonale selon laquelle les forces nationales donneraient le rendement maximum. Et pourvu que ces forces demeurassent dirigeables pour le service de la monarchie, peu en importait l'espèce. Ç'a été, grâce à Bismarck, l'avantage marqué de la Prusse sur l'Autriche, de pouvoir enrôler non seulement les forces de conservation, mais l'intelligence audacieuse et réformatrice du libéralisme.

Quelques Autrichiens virent le danger, et simulèrent des réformes... A leur habitude, ils comptèrent beaucoup sur la sottise des peuples. Pour un anniversaire impérial, un *congrès des princes* s'assembla à Francfort. Vingt-cinq souverains, vêtus de satin blanc, se pressèrent autour de la jeune majesté de François-Joseph. Des cortèges, à plusieurs milles, emplirent les routes comme pour un sacre ; et, sous les voûtes qui avaient abrité le Parlement de 1849, se devait proclamer la constitution protectrice.

La grosse réforme était un directoire, pouvoir central effectif, à présidence autrichienne ; et un conseil fédéral où les représentants des princes eussent débattu la politique de la confédération, mais avec cette condition que les minorités de plus d'un tiers eussent droit de *veto*. Pour l'Autriche, Schmerling demandait le *veto* présidentiel et le refusait à la seule puissance dangereuse, la Prusse. Dans le mécanisme constitutionnel qu'il proposait, les votes des vingt-trois petits États, représentant deux millions quatre cent mille âmes, pesaient plus que les voix prussiennes, représentation de quinze millions d'hommes. Malice vraiment épaisse et d'in-

tention antiprussienne vraiment trop visible. Le légitimisme autrichien réitérait l'insolence démocratique de 1849.

Guillaume Ier, empressé partout où s'étalait l'importance des uniformes, fût allé à la cérémonie. L'invitation impériale réitérée, et le roi de Saxe « envoyé comme courrier » pour la porter agissaient puissamment. Les intrigues féminines étaient efficaces : la reine-veuve Élisabeth, la reine Augusta, la grande-duchesse de Bade à l'envi supplièrent. Seul, mais de tout son vouloir, Bismarck résista. Ce furent des jours où il lui advint d'arracher les poignées des serrures pour calmer ses nerfs. Mais il n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu de force le refus de l'invitation outrageante, et cacheté sous les yeux du roi la lettre qui la déclinait.

Un grand Parlement, élu au suffrage universel par tout le peuple allemand, et d'où serait exclue l'Autriche, voilà ce qu'il opposa à la « réforme » autrichienne, et ce fut cette proposition, écrite le 15 septembre 1863, que, pour la stupeur des princes, il soumit aux États confédérés le 10 juin 1866. C'est le Parlement révolutionnaire lui-même qu'il rappelait à la vie.

Il faut suspecter assurément l'intention plébiscitaire de ce projet tardif. L'enthousiasme des foules devait favoriser l'entreprise extérieure. Mais le moment, ce mois de juin où déjà se mobilisaient les armées adverses, est d'un choix trop habile. L'effet attendu manqua donc. On craignit d'être dupe de Bismarck, parce qu'on se souvenait de sa fougue antiparlementaire récente, et qu'on ne savait ni ses projets de 1858, ni ceux de 1861, ni son mépris ancien déjà de la Diète. On ne lui sut pas même gré d'avoir conclu alliance avec la jeune monarchie italienne pour laquelle il allait, sur un assentiment cherché à Biarritz, conquérir la Vénétie.

Ainsi les réserves et la *landwehr* rejoignirent les corps avec cette sûreté rapide dont Moltke avait trouvé le secret, mais sans enthousiasme. La tristesse d'une guerre fratricide pesait. Beaucoup craignirent de vaincre au profit d'un haut militarisme, combattu quatre années, et que la victoire ferait plus insolent. Pourtant, il était bien probable que l'Autriche, victorieuse, imposerait une Constitution fédérale réactionnaire, comme celle qu'on avait évitée en 1863. La monarchie prus-

sienne et le libéralisme étaient en péril ensemble. Voilà ce qui rendit possible la réconciliation.

On a dit des parlementaires prussiens qu'une griserie chauvine, après Kœniggrætz, aveugla leur critique jusque-là éclairée. Il y a injustice même à le penser. Ce fut le danger qui fit la concorde et non le succès, et Bismarck le premier a tendu la main aux chefs libéraux. A Berlin, dans l'anxiété des combats d'avant-garde, on discuta les conditions que la nation mettrait à son pardon. Un libéral, Twesten, fut sollicité de rédiger un discours du trône, qui promettait que nulle dépense, même militaire, repoussée par l'une des Chambres, ne serait engagée désormais. A Treitschke, qui, de cette école de Heidelberg où se forma le libéralisme allemand, avait refusé d'être promu sur Berlin, Bismarck demanda l'affiche qui soulèverait le peuple[1]. A Unruh il promit l'éloignement des ministres compromettants, de Lippe, qui terrorisait la presse, et de von der Heydt, qui, sans budget et sans emprunt, illicitement, procurait les ressources financières. A Bennigsen, il ne cachait point que devant le Parlement allemand nouveau, où l'ouest et le sud enverraient en foule des députés libéraux, ce serait une politique libérale qui serait de mise. A Gerlach et à la députation conservatrice il avoua qu'il allait se séparer d'eux.

Il quitta Berlin, brouillé avec le roi, qu'il engageait malgré lui, brouillé surtout avec les reines, et résolu à ne pas revenir vivant si l'on était vaincu. Il voulut être à la grande bataille. Non pas par dilettantisme de chef d'escadron de réserve. Mais il avait dit autrefois son mépris pour les diplomates de cabinet qui déclarent la guerre, mais « se chauffent à l'aise au coin de leur feu, tandis que le sang du fantassin ruisselle dans la neige[2] ». Il décida sincèrement[3] d'éprouver ce qui subsiste de la pensée diplomatique dans la conscience, parmi les cris des hommes mutilés et quand on regarde dans des yeux convulsés par la mort. Et il voulut être là où se décidait le sort de la dynastie. « Le roi abdiquera, si nous sommes battus », avait-il promis aux libéraux ; et, au pléni-

1. A Treitschke, 11 juin 1866.

2. Au Landtag prussien, 3 décembre 1850.

3. Au Reichstag, 24 septembre 1867.

potentiaire belge : « Si cela tourne mal, je me ferai sabrer à la dernière charge. »

C'est pourquoi, treize heures durant, à Sadowa, les cuisses gonflées de la chevauchée, il demeura en selle. Sa haute jument alezane broutait les blés baignés de sang. Le roi, enthousiaste, oubliait les shrapnels, et, à ses côtés, ses cuirassiers abattus parmi les chevaux éventrés[1]. C'est Bismarck alors que les généraux dépêchaient pour lui rappeler, d'un verbe impérieux, le devoir qui prescrit aux rois de s'abriter quand les peuples s'exposent. L'angoisse fut vive, quand l'aile marchante, l'armée du Kronprinz, tarda, et que le coup du *capricorne*, longtemps préparé, faillit manquer. Bismarck a raconté depuis comment, le soir venant, simultanément, il chargea son pistolet d'arçon et alluma un cigare, qu'il fuma avec lenteur, décidé à ne vivre que le temps de le fumer. Alors, derrière le rideau de poussière épaisse et parmi les cris de la victoire autrichienne déjà crue certaine, tonna le canon du Kronprinz. « A ce coup, lui dit Roon, le brave fusilier prussien nous a encore tirés d'affaire. » Bismarck en demeurait d'accord. Il n'y eut pas lieu d'admirer beaucoup les combinaisons des stratèges. La victoire appartenait au peuple, « à ces simples soldats, braves jusqu'à la mort, calmes, dociles, humains, et qui, malgré l'estomac vide, les habits trempés, la couchette trempée, malgré l'insomnie et perdant leurs semelles, ne maugréaient pas, ne pillaient pas, ne brûlaient pas, payaient ce qu'ils pouvaient et mangeaient leur pain moisi[2] ». Grâce à eux, Bismarck, ce soir-là, à Horicz, sous les arcades du marché, s'endormit tranquille, quoique sans lit, sur un coussin de voiture, et « la main, par mégarde, dans quelque chose de rustique qui venait d'une vache ».

Il ne faut pas diminuer son mérite, immense en ces journées : car il fut de modération. Sur le champ de bataille même, tout un plan lui vint de réorganisation pacifique, dont le premier point était « de regagner l'amitié perdue de l'Autriche ». Les généraux, avides d'entrées triomphales, voulaient pousser jusqu'à Vienne. Le roi, dont la convoitise s'allumait, réclamait des annexions. Bismarck s'opposa à la

1. A madame de Bismarck, 9 et 11 juillet 1866.
2. *Id.*, *Ibid.*

continuation de la besogne sanglante, au deuxième choc qu'il fallait prévoir derrière Olmütz. L'abandon de ces projets fut la condition même de son maintien au ministère. Il châtia sans doute le Hanovre, le Nassau, la Hesse et la république francfortoise. Dûment, ces États avaient été avertis qu'ils eussent à garder la neutralité. Bismarck crut devoir leur faire payer de leur déchéance la plaisanterie sinistre qu'ils se permirent de lui déclarer la guerre sans y être tenus, car voilà comme il qualifiait leur loyauté féodale. Mais il ménagea les adversaires qu'il avait provoqués lui-même. Le Schleswig-Holstein paya la dette de l'Empereur ; et le groupement des États du Nord l'évinçant de l'Allemagne, on s'assura de sa neutralité future en laissant intacte la terre autrichienne. La Saxe, d'enthousiasme, se donna à l'alliance prussienne, quand on lui épargna le démembrement. Von der Pfordten était venu négocier la paix bavaroise séparée, anxieux d'annexions et de contributions de guerre : quand il vit ses craintes se résoudre en l'obligation de signer une convention militaire, des larmes de joie jaillirent de ses yeux. La politique clémente de Bismarck doublait l'armée, dont le roi de Prusse disposa pour la guerre future ; et elle bâtissait cette Confédération de l'Allemagne du Nord, où était préformé l'Empire allemand.

VIII

Bismarck mit une loyauté parfaite, tout d'abord, à tenir la parole donnée aux libéraux. La concession alla jusqu'à demander après coup l'absolution parlementaire pour la gestion illégale des années de conflit. Le roi, que cet humiliant *pater, peccavi* froissait dans le sentiment de ses droits, répugnait à la démarche. Sur la seule rumeur qui en courut, une députation de hobereaux, Kleist-Retzow en tête, apparut à Prague, avec des protestations. Bismarck éconduisit les hobereaux. L'unanimité ministérielle et ce sophisme, exposé par Bismarck, que l'absolution accordée par le Parlement serait l'aveu même de ses torts et justifierait les actes passés du gouvernement, eurent

raison du roi. Le conflit, calmé au Landtag prussien, n'eut pas à renaître au Parlement fédéral.

En 1867 s'ouvrit, pour la besogne constituante, l'Assemblée nouvelle. Bismarck lui avait choisi le nom de *Reichstag*, aimant à dénommer en style médiéval même ses plus modernes créations. Celle-ci était certes moderne, un Parlement national, élu au suffrage universel. De toutes les innovations constitutionnelles, il n'y en eut pas à laquelle il ait tenu davantage. On se creusa l'esprit pour deviner les causes de cette opiniâtreté. Il ne les dit pas immédiatement; il ne les a jamais dites toutes.

Nulle part, il n'a été plus proche, et nulle part plus éloigné des opinions de 1848. Peser les droits politiques « par livres de chair humaine et d'os humains », lui avait semblé en 1848 un procédé grossier. Depuis, il avait médité sur la riposte éloquente de Vincke, qu'il s'agissait plutôt de dénombrer « des âmes ». Mais il reprit ses sarcasmes « contre le plus misérable et le plus absurde des systèmes de suffrage qu'on ait imaginés », le suffrage prussien à deux degrés et à trois catégories d'électeurs. Il eut de triomphantes plaisanteries pour décrire une répartition des droits politiques qui départageait « celui qui paie deux cents thalers de celui qui paie quinze groschen de moins, pour ranger ce dernier à côté de qui ne paie que cinq thalers ». Il refit l'humoristique calcul qui démontrait comment la Chambre prussienne ne représentait qu'un quart des électeurs plus un[1]. Arguments vieux, propres en 1848 à démontrer l'inanité du constitutionalisme, mais d'où il déduisait avec plus de conséquence, maintenant, que le droit politique de tous les citoyens devait s'étendre jusqu'à désigner par un vote direct leurs mandataires.

Beaucoup pourtant redoutaient dès lors l'entrée au Parlement du prolétariat. La plupart des nationaux-libéraux étaient de ce nombre. Pour eux, Bismarck gagnait bien par sa réforme électorale quelques voix d'extrême gauche. Mais, pour un effet immédiat à produire, il créait un danger ultérieur plus grave. Et, comme Bismarck ne pouvait pas ignorer ce danger, ils le blâmèrent de l'audace avec laquelle il défiait

1. Au Reichstag, 28 mars 1867.

l'ennemi futur. Ces libéraux timorés, dont fut Unruh, n'avaient pas, comme Bismarck, médité la leçon que donnait l'expérience française récente. La France de 1849 avait montré que le droit de suffrage, réclamé pour tous par le rationalisme moderne, donne des résultats réactionnaires, si on l'introduit dans une nation dénuée d'éducation politique. Le parti catholique et plébiscitaire avait triomphé en France par l'accession au suffrage politique de l'ignorance paysanne. Pareillement Bismarck escomptait des majorités gouvernementales qu'éliraient les masses rurales, disciplinées par les hobereaux, menées par les pasteurs et par ceux des curés que ne formait point le *collegium germanicum* des jésuites. Il n'oubliait pas que la petite bourgeoisie de la seconde et troisième catégorie d'électeurs grandissait dans une tradition patriotique entretenue avec soin par des professeurs de gymnase fanatisés[1]. Son audace fut donc petite : et on ne pouvait prévoir alors que « les crânes paysans » eux-mêmes s'ouvriraient un jour à la démocratie sociale.

Sur l'heure d'autres difficultés préoccupaient. Il fallait que la Confédération offrît une cohésion invulnérable aux coups du dehors : et il fallait que l'unité en fût consentie et non imposée. Un lien souple et ferme devait unir des vouloirs spontanés : Bismarck y regarda. Le luxe des ambassades prussiennes dans les cours vassales, et la cérémonieuse correction apportée aux négociations, ménageaient les susceptibilités souveraines. Il s'ingénia à concilier l'unité avec le particularisme. Il ne fallait ni abaisser les États devant la Prusse, ni fondre la Prusse dans l'ensemble germanique.

L'esprit traditionaliste de Bismarck gardait un goût pour la variété des formes gouvernementales. Il lui répugnait de contraindre tous les États à recevoir d'un centre unique l'impulsion de vie. On pouvait départager, pensait-il, les fonctions sociales, en délimiter que la Confédération assumerait et d'autres qu'on laisserait aux princes ; assigner des ressources distinctes à toutes. Chaque État pouvait de son autorité propre, croyait-il, gérer ses travaux publics et ses transports, rendre la justice, administrer ses écoles, ses églises. Il n'importait à

1. Conversation avec le baron de Volderndorff, 1866

l'utilité publique que d'unifier les méthodes, les codes, les tarifs. Encore Bismarck y désira des délais prudents. Si commode que fût un code civil commun à tous, trente ans se passèrent sans qu'il fût proclamé. Pour les armées fédérales seules, instruites selon des théories rigoureusement identiques, et avec un pareil outillage, il exigea la subordination stricte sous un même chef de guerre.

Il tâcha de faire une part dans le pouvoir exécutif à la volonté des princes; et reprit pour cela ce projet de *Bundesrath*, proposé si somptueusement par l'« Acte de réforme autrichien » en 1863, et que les princes avaient agréé. Des délégués princiers siégeraient en nombre proportionnel aux populations des États, et décideraient à la majorité absolue des voix dans les affaires courantes et à la majorité des deux tiers pour les questions de guerre ou de paix ou les changements à la constitution. Il n'y avait plus à craindre, dans cette Assemblée, le jeu mesquin des intérêts dynastiques, qui avait déshonoré jadis la Diète de Francfort : le *Reichstag* le paralyserait, apportant à tout instant la manifestation de la volonté populaire. Pour la même raison, Bismarck craignit que la Prusse n'eût trop vite, au *Bundesrath*, une majorité acquise d'avance. Voilà pourquoi il refusa au Waldeck-Pyrmont le rattachement administratif à Prusse, que cet État demandait : ce rattachement eût donné à Waldeck-Pyrmont un délégué prussien, lié aux institutions prussiennes; sous peu, si d'autres petits États eussent suivi l'exemple, la majorité du Bundesrath eût été légalement aux ordres de la Prusse; les discussions de ce Conseil n'eussent été qu'une apparence, puisque le résultat du vote eût toujours été connu d'avance et toujours imposé par le désir prussien. Bismarck répugna à cette sorte de médiatisation hypocrite.

Une question s'élevait, difficile : y aurait-il un ministère fédéral? Habilement, les libéraux, Bennigsen et Lasker, la posèrent. Ils devinaient bien que l'ancienne théorie bismarckienne, qui faisait les ministres responsables devant le souverain et non devant les Chambres, ne se soutiendrait pas quand il s'agirait pour vingt-quatre monarques de donner ou de refuser leur confiance à un ministère : pratiquement il faudrait bien que le ministère fédéral fût responsable de-

vant le Reichstag. Bismarck les débusqua. Il montra que la part des États dans le pouvoir exécutif fédéral s'assurait suffisamment par la présence au *Bundesrath* du délégué dont ils prescrivaient les instructions. Puis, sans doute, il se contredit quand il exposa le dilemme : ou vingt-quatre souverains auraient à s'entendre pour désigner les ministres, et cela était impossible ; ou un seul les désignerait, et il médiatiserait les autres, ce qui était impossible encore. Car c'est le cas précisément qui se produisit, le roi de Prusse désignant seul le *chancelier*, ministre unique qui assuma les affaires fédérales. Jamais Bismarck ne daigna expliquer pourquoi le *Bundesrath* ne choisissait pas le chancelier ; et bien juste ce pouvoir prodigieux qu'il réclama pour le roi de Prusse eut sa limite dans la loi même qui interdisait au chancelier d'agir sans le Conseil fédéral.

Un compromis naquit ainsi, remarquable par sa conception féodale et moderne. La pensée diplomatique commune et la force militaire fédérale se concentraient dans une chancellerie unique et dans un unique commandement. Ailleurs, les indépendances anciennes s'épanouissaient. Et la volonté populaire prenait sa place auprès des volontés souveraines. Non pas qu'elle se les asservît. Il demeurait vrai que le chancelier ne vivait que de la confiance du monarque-président; et les votes du Reichstag n'obligeaient pas le conseil des princes représentés au Bundesrath. Une difficulté capitale restait : c'est le cas où le parlement fédéral entrerait en conflit avec les parlements des États membres de la confédération. Il se pouvait, certes, que la moindre diète mecklembourgeoise ou le sénat d'une ville libre protestât contre une mesure imposée par le lien fédéral. Il restait alors une chance de dénouer le conflit par la dissolution soit du Reichstag soit de la diète provinciale rebelle; mais cette chance était la seule. Et le conflit se faisait irrémédiable si ce moyen manquait. La possibilité du chaos éternel apparaissait.

Mais que cette possibilité pût naître, qu'on pût en menacer, cela même prouvait une liberté. L'Allemagne était maîtresse de faire son unité; c'était aux États de désigner tels sacrifices qu'ils voudraient consentir pour la faire. Ainsi la confédération demeura-t-elle ouverte et non oppressive. L'hégémonie

prussienne, si dure à l'Europe, a été douce aux Allemands. Quoi qu'on ait dit, elle attirait. La contrainte militaire n'était pas sans donner à ceux qu'elle atteignait des garanties supérieures aux obligations exigées en retour: et l'union douanière préludant à l'unité politique, il était, dès 1867, certain que l'Allemagne entière, économiquement solidaire et militairement unifiée, compléterait le *Reich* par l'adjonction politique des États du Sud.

Il suffisait d'étendre les attributions de ce parlement douanier, où tous les ans, pour quelques semaines, des délégués du sud, grossissant le Reichstag, venaient discuter les impôts indirects. Il suffisait que quelques monarques encore se fissent représenter au Bundesrath, et l'Empire était fait. Pourquoi l'Empire n'a-t-il pas surgi dès 1866? Pourquoi, quand le duché de Bade, en 1866, voulut se joindre à la confédération, Bismarck s'y est-il opposé? Plusieurs le lui demandèrent; mais ce qu'il leur dit doit être compté parmi les causes mêmes qui amenèrent la guerre avec la France.

IX

Vingt ans Bismarck s'employa à reculer la guerre franco-allemande. Mais un jour il résolut de la faire, et de ne pas laisser à l'ennemi le choix du moment. De quand cette résolution? Voilà qui est obscur. Il faut la raisonner. Elle n'est pas, croyons-nous, très antérieure aux événements.

Depuis la complicité donnée aux Russes en 1863, la Prusse prévalait en Europe. Mais le fait était latent. Les rivales, l'Autriche et la France, continuaient à se leurrer du souvenir d'une force qui ne leur appartenait plus; et leurs prétentions ne gardant pas la mesure de ce qu'elles pouvaient imposer, il fallait que la guerre fît l'évidence. Ceci est de pure politique bismarckienne : la force décide des droits litigieux. Mais provisoirement Bismarck tâcha de séparer les adversaires pour mieux les évincer ensemble.

Eux cependant tâchaient de s'entendre. Il se peut qu'à Biarritz, en 1865, Bismarck ait deviné la duplicité napoléo-

nienne, à peine inférieure à la sienne. Car Napoléon III promettait la Silésie à l'Autriche, au moment même où, en pensée, il la dépouillait de la Vénétie, et accordait à Bismarck les agrandissements qu'il demandait, c'est-à-dire d'abord le Schleswig-Holstein; au fond, comptant sur quelque grosse bataille indécise entre Autriche et Prusse, après laquelle il imposerait les deux solutions, et demanderait pour prix de son courtage quelque territoire sur la Moselle et sur le Rhin. Mais, à l'heure d'intervenir, comme la victoire de la Prusse était écrasante, il hésita, et par là se perdit. Il était trop tard, quand « le petit Corse enragé », le comte Benedetti, apparut à Nikolsbourg dans la nuit du 11 au 12 juillet 1866.

Que cette intervention fût légitime, qui apportait après la victoire de la Prusse la médiation napoléonienne, Bismarck l'a reconnu[1]: la médiation était demandée par l'un des belligérants, l'Autriche. Mais Bismarck en voulut à Napoléon d'user de son droit ; il en voulut à l'Autriche d'avoir provoqué l'intrusion française. Elle coûta aux Autrichiens trente millions de thalers d'indemnité de guerre que Benedetti négociateur promit, et que Bismarck n'avait pas demandés à Giskra[2]. Napoléon posait la condition que la Confédération de l'Allemagne du Nord n'eût pas à dépasser la ligne du Mein, tandis que les États du Sud pourraient à leur tour se grouper en confédération indépendante, si l'Autriche en demeurait exclue. Clause conciliante en somme, et pourtant Napoléon devenait suspect dès qu'il consentait à la rédiger : il donnait à penser qu'il voulait diviser l'Allemagne à dessein, et qu'il empêcherait par la force les « trois tronçons » de se rejoindre.

Il est probable que c'est là le *casus belli* que Bismarck se réservait. Il stimula l'ambition bavaroise; il voulut faire du romantique Louis II le chef de guerre des forces campées au sud du Mein ; il le poussa à constituer, sous sa présidence, la Confédération de l'Allemagne méridionale. Quelques mois après la paix, en des discours qui se crurent provocateurs, il affirmait : « Du jour où la Confédération du Sud sera faite, où ne siégeront plus en Allemagne que deux parle-

1. Au Landtag prussien, 20 décembre 1866.

2. Révélations de Giskra dans la *Nationalzeitung* du 2 février 1871.

ments nationaux, *aucune force humaine* ne les empêchera de se rejoindre, non plus que les eaux de la mer Rouge ne restèrent béantes après que l'armée du peuple d'Israël eut passé[1]. » L'effet attendu de ces discours manqua. Benedetti conseillait de laisser se consommer en paix l'unité allemande. Les papiers même les plus compromettants pour Napoléon III, ceux que saisirent les Allemands chez Rouher en 1870, attestent que l'Empereur s'y résolvait. Mais il tardait à en faire l'aveu : laissait dire que la théorie des trois tronçons « était entrée dans le droit public européen » ; espérait de son consentement explicite retirer quelque concession nouvelle.

Dès Nikolsbourg, Benedetti avait posé l'alternative : « Mayence ou la guerre ». — « Ce sera la guerre », dit Bismarck[2] ; et cette réponse l'aventurait médiocrement. Au pis, il lui suffisait d'accéder aux demandes faites à l'ambassadeur. Napoléon aurait dû se nantir par la force de ce qu'il demandait. Il ne le fit pas, et, par là, dévoila sa faiblesse. Avec une clairvoyante insolence, Bismarck alors se refusa aux moindres concessions. Démesurément, il faisait antichambrer Benedetti, et se gaussait : « Celui qui attend dehors ne sera pas content de ma réponse. Nous savons maintenant combien nous sommes forts[3]. » Il fallait un superbe mépris de l'adversaire ; car cette force, après Sadowa, n'était pas telle qu'on pourrait le croire. Le choléra avait germé sur les champs de bataille torrides. Les médecins régimentaires multipliaient les rapports sinistres. C'est la peste qui, en 1866, a empêché la guerre franco-allemande.

Incapable de combattre, Napoléon négociait. Son armée s'empêtrait au Mexique. Il demandait pour gagner du temps, et la force n'appuyait plus ses demandes. Bismarck, à l'écouter, mesurait sa faiblesse. Il vit sans déplaisir que la proposition lui fût faite de restituer à la France la frontière de 1814, que la Bavière et la Hesse fussent invitées à évacuer leurs territoires sur la rive gauche du Rhin. Sans acquiescer, il laissait venir. Ces conditions, présentées le 6 août 1866, lui servirent, quand il les divulgua, peu après, à effrayer les

1. Au Reichstag, 10 avril 1867.

2. Au Reichstag, 2 mai 1871. — Unruh, *Erinnerungen*, p. 25.

3. Conversation avec Oetker, 7 août 1866.

États du Sud. Il était facile à la Prusse, qui venait d'annexer le Hanovre et le Schleswig-Holstein, Nassau et Francfort, de consentir une paix clémente à la Bavière et au Wurtemberg. Mais, gorgée de conquêtes, elle eut l'hypocrisie de dénoncer la France, avide sans doute, mais qui ne prit rien. On exhiba aux diètes de Munich et de Stuttgart, jusque-là pleines de sympathies françaises et autrichiennes, le texte écrit des réclamations de Napoléon III, et ces papiers eurent le don de les effarer, quand les conquêtes réelles de la Prusse les laissaient sans méfiance. A l'unanimité presque, elles votèrent alors la signature des conventions militaires avec la Prusse.

Ce fut une folie de quémander ce qu'on ne pouvait prendre. On fit ainsi, contre la France, l'unité allemande d'abord et l'hostilité de l'Europe. A mesure que Bismarck temporisait, Napoléon crut n'avoir pas assez demandé. Le 12 août, c'est l'évacuation de Luxembourg par les troupes prussiennes, l'annexion de ce duché à la France, le droit pour l'armée française d'entrer en Belgique, qu'il exigea. Sa versatilité confond : un mois avant, il avait menacé de guerre Bismarck récalcitrant ; à présent et avec ces conditions nouvelles, le voilà disposé à sceller avec la Prusse une alliance défensive et offensive. Bismarck, explicitement, sembla consentir. En poussant la France sur l'Escaut, il la détournait du Rhin ; et, d'un air bonhomme, se promenant aux Tuileries, en 1867 encore il convenait devant M. de Beauffremont qu'un « marché eût été à faire » pour Napoléon, touchant la Belgique. Sa sincérité, quand il parlait ainsi, est peu certaine. Mais il se remplissait les mains de documents par lesquels il établirait un jour les visées agressives de l'Empereur. Il en usa depuis, divulgua la photographie des pièces de cette négociation fabuleuse (le 10 août 1870). L'Angleterre fut neutralisée par l'effroi rétrospectif qu'elle eut d'une Anvers redevenue française. Et, bien entendu, Bismarck oublia d'ajouter qu'il avait proposé lui-même la combinaison belge.

On avait négocié de part et d'autre pour éviter de combattre : les négociations mêmes se montrèrent grosses de guerres possibles. Un détail faillit mettre aux prises les nations maintenues dans l'attente : l'affaire luxembourgeoise en 1867. Le chauvinisme d'outre-Rhin s'emporta quand il

s'agit de faire rétrograder une garnison prussienne; et la France exigeait le recul. Moltke rêvait de reconduire à des victoires, qu'il désignait déjà sur la carte, des multitudes méthodiques. Comme soldat, peut-être eut-il raison. L'armée française s'attardait à l'expédition du Mexique, n'avait pas encore le chassepot miraculeux; et les mitrailleuses, qui démoralisèrent plus tard le fantassin prussien, n'« aboyaient » pas encore sur le front des lignes de bataille. Il faut reconnaître que Bismarck, avant même la conférence de Londres qui régla le sort de la forteresse, eut un scrupule de droit[1], que n'eut pas le socialiste Bebel dans l'interpellation fameuse où il reprocha à Bismarck l'abandon d'une ville confédérée. Le Luxembourg n'était pas de la nouvelle Confédération de l'Allemagne du Nord. De quel droit maintenir une garnison prussienne dans une forteresse qui n'était plus fédérale[2]? Les images de Sadowa aussi lui revenaient, des images sanglantes d'abattoir humain. « Vous n'avez jamais vu un champ de bataille », disait-il à ceux qui l'abordaient avec des reproches[3]. Il ne ferait plus la guerre que pour l'unité, et il fallait que toutes les tribus allemandes fussent associées aux massacres qui cimenteraient l'unité: les Wurtembergeois qui marchaient comme une garde nationale, les Badois mal instruits, les Bavarois et les Hanovriens méfiants, les Holstes qui n'avaient jamais fourni de levées militaires. La guerre n'eut pas lieu en 1867, parce que les troupes auxiliaires n'étaient pas prêtes.

Elle n'aurait pas eu la portée politique qu'on en attendait. La « question allemande » ne se fût pas résolue par le conflit extérieur. On se contenta de succès diplomatiques : la forteresse litigieuse fut neutralisée au moment exact où Napoléon en négociait l'annexion, et comminatoirement on lui interdit l'achat des chemins de fer belges. L'humiliation calculée de la diplomatie française préparait en elle l'irascibilité aveugle dont il eut besoin pour les explosions futures.

Au dedans on hâtait la propagande militaire. Le *Zollparla-*

1. Au Reichstag, 18 mars 1867. — La conférence de Londres dura du 1er au 14 mai 1867.

2. Au Reichstag, 18 mars; 1er avril; 24 septembre 1867.

3. Au Reichstag, 24 septembre 1867. — Conversation avec Vœlk, 12 juin 1869.

ment y servit. On tâcha de gagner les députés du sud à l'espérance de victoires communes et prochaines. Aux soirées parlementaires chez Bismarck, des généraux prussiens, sur un mot d'ordre, s'accointèrent avec les bourgeois bavarois, badois, wurtembergeois, admiratifs de ces égards. On divulgua les plans de l'état-major, tant on les croyait infaillibles. « Nous serons à Paris avant que les Français soient à Munich », disait Moltke à Sepp. « Vous autres, Bavarois, disait avec précision Bismarck à Vœlk, vous vous dépêcherez d'arriver aux premières batailles, qui sans doute seront livrées sous Metz[1]. »

On eut de la peine à convertir les Bavarois, qui gardaient quelque loyauté austrophile, et une amertume de leur défaite. Leur roi, au lieu de fonder la Confédération de l'Allemagne du Sud, restait dans une inertie boudeuse, sachant bien qu'il retardait l'unité finale. Beaucoup commencèrent à penser qu'il faudrait le contraindre par les armes. Mais Bismarck dédaignait ces accessions contraintes. Il évitait l'apparence même d'une pression un peu vive. « Laissons-les réfléchir. Nous avons le temps. Nous ne sommes pas encore obligés à la guerre[2]. » Les Badois voulurent entrer dans la Confédération septentrionale en 1867. Les Wurtembergeois les eussent suivis. C'eût été cerner la Bavière de baïonnettes hostiles. Poliment, pour ménager la Bavière, Bismarck conseilla que Bade attendît au seuil. Avant tout il voulut éviter que, de dépit, la Bavière ne se rejetât vers l'Autriche. Il crut à l'adjonction pacifique, jusqu'à ce qu'une majorité eût renversé en 1869 Hohenlohe favorable à l'union.

Voilà le moment où la guerre franco-allemande fut décidée. Déjà les conservateurs de Munich télégraphiaient à la délégation bavaroise de Paris que la Bavière ne marcherait plus avec la Prusse en cas de guerre. Il fallait donc, pour s'assurer d'eux, les contraindre à marcher, ou marcher contre eux ; et Bismarck choisit le dernier parti, parce qu'il savait la lenteur de Louis II, et sa loyauté aussi, qui mettraient du temps à dénoncer la convention militaire. Les trois ans nécessaires pour que fût dressée à la prussienne la force alle-

1. Conversation avec Sepp, 21 mai 1868 ; avec Vœlk, 12 juin 1869.

2. Bluntschli, *Denkwürdiges aus meinem Leben*, t. III. Conversation du 31 avril 1866.

mande entière s'écoulaient en 1870. Il n'y eut plus qu'à choisir un ennemi. Ce fut contre la France que Bismarck réédita le stratagème qui en 1864 avait ruiné le Danemark : une candidature insignifiante qu'on soutint, qu'on retira, sans conviction, haillon rouge irritant qui fit foncer aveuglément le fauve adverse sur l'épée prête.



Elle surprend davantage, à mesure qu'on la connaît mieux, cette machination fabuleuse de la candidature Hohenzollern, et on ne la connaît pas toute. Des indices font croire que même en 1869, où elle se montra pour disparaître, elle ne fut pas fortuite. Mais en 1870 nous savons maintenant quelle volonté l'a fait surgir à nouveau et a tout conduit pour que la guerre naquît de l'incident, et c'est la volonté de Bismarck. Les dires recueillis en 1881 par Unruh attribuaient à des officiers d'état-major prussiens la négociation secrète de Madrid[1]. Des aveux récents nous avertissent autrement. Une lettre de Bismarck, portée à Prim, conseilla de reprendre la candidature fatale[2]. C'est Lothar Bucher, conseiller de légation, qui porta cette lettre. Ainsi l'instigateur fut un agent du Ministère des Affaires étrangères prussiennes, et mot pour mot le discours du duc de Gramont, du 6 juillet 1870, encore que démenti effrontément, se trouvait exact quand il parlait « d'une négociation qui nous a été cachée ».

Mais l'autre négociation surtout, à Ems, fut extraordinaire. Pourquoi eut-elle lieu à Ems, avec le roi, et non pas à Berlin, à la chancellerie? Bismarck a laissé croire longtemps que l'ambassadeur de France avait indiscrètement suivi le roi dans sa villégiature. C'est là une habileté trop grosse pour qu'on y puisse croire aujourd'hui. La diplomatie prussienne a refusé la négociation régulière, que le gouvernement français chercha toujours à renouer. Un prétexte hypocrite permit à Bismarck de se dérober, à savoir que toute cette candidature Hohenzollern regardait le roi de Prusse comme chef de famille et non pas comme souverain : comédie odieuse quand on sait

1. Unruh, *Erinnerungen*.

2. Moritz Busch, *Fürst Bismarck* (*Illustrirte Zeitung*, 4 août 1898).

comment Bismarck avait fait surgir cette candidature. Les diplomates de Prusse eurent donc la consigne du silence. Le baron de Werther, ambassadeur à Paris, comme par hasard prit un congé ; et si, à vrai dire, homme naïf, il retourna à son poste au dernier moment, c'est exactement là la faute grossière que Bismarck lui reprocha depuis : « *Er ist reingefallen.* » Plus intelligent, Thile, secrétaire d'État aux affaires étrangères, que M. Le Sourd, notre chargé d'affaires à Berlin, essaya de relancer, se réserva, simula l'ignorance complète de ce dont il s'agissait. Lui-même, Bismarck, restait tapi à Varzin, résolu à ne pas paraître et à ne recevoir personne. Il craignait l'habileté française qui l'eût fait aboutir à quelque « compromis *pourri* ». Devant nos diplomates toutes les portes étaient closes à Berlin, sur un ordre, et toutes les lèvres muettes. Une issue restait au comte Benedetti : aller à Ems négocier avec le roi.

Cette issue, Bismarck l'avait ménagée, de propos délibéré. Si la guerre sortait d'une négociation privée avec le roi, il pouvait dénoncer l'agression odieuse que n'auraient pas même précédée des pourparlers diplomatiques. Mais à Ems il avait tout arrangé pour que la guerre sortît de la négociation.

Tout n'est pas connu encore des événements qui eurent lieu à Ems. Il ne sera possible de les décrire vraiment qu'au moment où sera publié le texte de tous les télégrammes que Bismarck, de Varzin et de Berlin, échangea avec le roi et avec les fonctionnaires de la chancellerie qu'à dessein il avait placés près de Guillaume Ier. Ce qu'on sait, ce sont les démarches françaises.

Une première fois, le 9 juillet, le comte Benedetti demanda au roi d'interdire la candidature de Léopold de Hohenzollern : le roi refusa. Benedetti insista le 11, et le roi continua de dire le prince libre de sa résolution. Le traquenard était là : sur l'ordre du duc de Gramont, Benedetti y marcha quand le 13 au matin, à la promenade, il exigea du roi l'engagement de ne plus jamais autoriser la candidature, et commit ainsi la faute irréparable.

Irréparable, et si aisée à éviter! Car l'odieuse intrigue faillit être déjouée, faillit se dénouer pacifiquement, à ce moment précis, si on avait seulement eu l'habileté de surseoir quelques

heures à la démarche maladroite. Léopold de Hohenzollern venait, pour l'irritation et pour la surprise de Bismarck, de décliner lui-même la candidature. La démarche du 13, l'exigence d'un engagement pour l'avenir remit sur pieds le calcul bismarckien, alla dans le sens même de sa préméditation. Elle mit Bismarck en joie. Il passait, quand il l'apprit, devant le pasteur de Wussow, fit en souriant un geste de coup de sabre familier aux cavaliers et qui signifie : « Pour charger, en avant ! », et partit pour Berlin.

A Berlin, il trouva des nouvelles « mauvaises », c'est-à-dire pacifiques. Le roi avait refusé l'engagement que lui demandait Benedetti, mais il lui avait fait savoir qu'il prévoyait lui-même, par des nouvelles de presse, le retrait de la candidature. Mais Benedetti, sur un ordre de Gramont, faisait une nouvelle demande d'audience. Ce fut une fois encore l'occasion rêvée, que Bismarck n'allait plus laisser se dérober. Il télégraphia qu'il démissionnait si le roi accordait cette audience nouvelle. Le roi ne répondit pas, mais convoqua Bismarck à Ems. Bismarck refusa. Quelques heures après, il télégraphia encore qu'il considérait comme acceptée la démission offerte si le roi avait réellement reçu l'ambassadeur. Il devinait les choses engagées trop avant, l'audience promise et impossible à contremander : mais il essayait de dicter l'accueil qu'il fallait faire à Benedetti. Puis il attendit avec tranquillité la réponse qui lui parviendrait d'Ems : nous savons ce qu'il la présumait, puisqu'il invita ce soir-là même Roon et Moltke pour que, avertis au premier moment, ils fussent prêts à toute éventualité.

Le télégramme qui arriva est la dépêche fameuse, en style familier, que le général Caprivi, en 1892, a fait connaître. Il faut la relire :

Ems, 13 juillet 1870, 3 h. 50 du soir.

Sa Majesté le roi m'écrit : « Le comte Benedetti s'est cramponné à moi à la promenade et m'a demandé, d'un ton à la fin très insistant, que je lui donnasse l'autorisation de télégraphier immédiatement, que je prenais à tout jamais l'engagement de ne plus consentir à la candidature Hohenzollern, si elle venait à se reproduire. Je finis par le rembarrer avec quelque sévérité. Je lui dis qu'on ne pouvait ni ne devait prendre de tels engagements *à tout jamais*. Naturellement je

lui fis savoir que je n'avais encore aucune nouvelle, et qu'étant plus rapidement informé que moi, par la voie de Paris et de Madrid, il voyait bien que mon gouvernement était une fois de plus hors de cause. »

Sa Majesté a reçu depuis une lettre du prince (Antoine Hohenzollern). Or, ayant dit au comte Benedetti qu'elle attendait des nouvelles du prince, elle a pris deux décisions : 1° sur mon rapport et celui du comte Eulenbourg, Sa Majesté a décidé de ne plus recevoir le comte Benedetti, touchant la question de l'engagement précité; mais 2° de lui faire savoir, par un aide de camp, qu'elle avait reçu confirmation, par le prince, de la nouvelle que Benedetti tenait de Paris, et que Sa Majesté n'avait rien à lui dire de plus.

Sa Majesté fait Votre Excellence juge de la question de savoir si la nouvelle exigence de Benedetti et le refus qui y a été opposé ne devraient pas être immédiatement communiqués à nos ambassadeurs et à la presse.

Signé : ABEKEN.

Voilà les faits tels que Bismarck les connut, et les personnages qui y furent mêlés. Ils jettent une lumière sur cette intrigue sombre. Et, tout d'abord, ils montrent que Bismarck avait à Ems un agent, qui travaillait sous ses ordres, comme il avait eu un agent secret à Madrid.

On oublie trop que le télégramme d'Ems est signé « Abeken ». Qui est Abeken? Que faisait à Ems Abeken? Quelle besogne avait amené près du roi en villégiature cet autre « conseiller de légation intime », cet agent du ministère des affaires étrangères? Il était là, dressé de longue date à dicter de certains conseils, et pour rédiger une dépêche quelle qu'elle fût, mais d'où *devait* sortir la guerre.

Cette dépêche est celle qu'on vient de lire et dont Guillaume Ier, qui la relut au départ, affirma : « Cette fois, Bismarck sera content de nous[1]. »

Bismarck ne fut pas content; il l'a dit depuis à Abeken[2], et il l'a redit à d'autres. Ce diplomate esthète et philologue, Abeken, avait le style souple et l'obéissance passive. Mais il ne trouva point le verbe énergique qui convenait à ce télégramme de rupture; et la fin notamment en était décevante, qui relatait l'attention que Guillaume Ier avait eue de prévenir le comte Benedetti « qu'il avait reçu confirmation

1. *Hamburger Nachrichten*, 27 novembre 1892. — Moritz Busch, *loc. cit.*

2. Conversation du 19 décembre 1870 à Versailles.

des nouvelles que l'ambassadeur tenait de Paris ». Elle enfermait un aveu très net : l'incident pouvait être considéré comme clos par le retrait de la candidature, et voilà ce que signifiait cette phrase par où un aide de camp informa Benedetti que « Sa Majesté n'avait rien d'autre à lui dire ». C'est ce télégramme décevant que reçurent Bismarck, Roon et Moltke, tandis qu'ils dînaient dans l'attente enthousiaste des nouvelles belliqueuses ; et, du coup, l'appétit leur manqua. Une sénilité soudaine affaissa Moltke et décomposa ses traits : « *Er schien plötzlich ganz alt und gebrechlich.* » Il se désola de la gloire et de la proie échappées ; de la besogne vaine de toute une vie passée à forger l'outil de guerre qui ne servirait pas. Roon appuyait. Là-dessus Bismarck : « C'est bien. Achevez de dîner en paix. » Et par une retouche opportune il recréa la chance de guerre.

On l'a traité de faussaire. Des socialistes, et Liebknecht le premier, se sont fait jeter en prison pour avoir affirmé ce faux. Il faut contredire ces hommes probes.

Il n'y a pas à ergoter sur cette phrase :

Sa Majesté fait Votre Excellence juge de la question de savoir si la nouvelle exigence de Benedetti et le refus qui y a été opposé ne devraient pas être immédiatement communiqués à nos ambassadeurs et à la presse.

Cette phrase est peut-être concertée ; mais elle renferme un ordre. A la lettre, Bismarck a exécuté ce que cette phrase ordonnée : il a communiqué à la presse « la nouvelle exigence de Benedetti et le refus qui y avait été opposé ». Il n'a rien fait à quoi il ne fût autorisé. Il n'a pas dit une parole mensongère. Seulement, il n'a pas dit tout ce qu'il savait. Il a mis une barre sur le passage qui attestait envers Benedetti la courtoisie de Guillaume Ier. C'était son droit. Tous les jours nos ministres livrent aux journaux, pour leurs *dernières nouvelles*, des comptes rendus sur les actes gouvernementaux qui ne sont ni moins abrégés ni plus véridiques. La dépêche de Bismarck était tendancieuse. Elle préméditait l'outrage. Elle relatait une demande française et un refus prussien, avec une sécheresse qui certes visait à l'insolence. Mais elle n'inventait ni cette demande ni ce refus. L'astuce est plus profonde, la

comédie plus subitement intriguée ; le faux même y est innocent, autorisé, et y prend comme une place naturelle.

Si la retouche à la dépêche d'Ems n'eût pas eu lieu, Bismarck n'était pas encore à bout de ressources. Il était rentré à Berlin pour demander au gouvernement français « des garanties » contre des prétentions possibles qu'il venait d'afficher. Que fût-il advenu si le gouvernement impérial eût refusé ces garanties? C'était la guerre encore. Le télégramme d'Ems a avancé la guerre d'un jour, et rien de plus. Car l'effet qui fut produit sur le public quand ce texte parut aux gazettes, put s'escompter. « Le coup réussit, a dit Bismarck depuis : les Français accueillirent cela très mal. » Par un raffinement, comme ce fut ce télégramme de presse qu'il communiqua aux ambassadeurs, il évita jusqu'à l'apparence d'avoir remis une *note diplomatique* provocatrice.

La guerre a donc été inévitable? Oui, selon les idées du temps, et pour des causes apparentes autant que pour des causes vraies qui ne sont pas les mêmes. La cause immédiate et visible fut une réponse orgueilleuse d'un roi de Prusse à une demande réputée indiscrète d'un ambassadeur de France. Cela suffisait à déterminer la résolution belliqueuse du gouvernement français, qui en était à la politique d'amour-propre ; et le sentiment démocratique n'avait pas encore la force qu'il a acquis aujourd'hui pour interdire des guerres motivées par le point d'honneur des gouvernants.

En réalité, la démarche de l'ambassadeur avait pour cause une intrigue prussienne, ourdie à Madrid, et qui tendait à provoquer le retentissant incident qui en est réellement sorti. Bismarck a traité « d'invention arbitraire[1] » l'affirmation de Gramont qui dénonçait cette intrigue, et, ce disant, Bismarck a dit sciemment un mensonge. Mais il est exact que le duc de Gramont, ne pouvant pas faire la preuve de l'intrigue qu'il devinait, aurait dû s'en taire dans son discours. Surtout, et précisément parce qu'il avait éventé le piège, il devait s'avancer avec une prudence décuplée. Il est inouï qu'il ait demandé alors au roi de Prusse un engagement qui, certes, n'eût rien coûté à la Prusse, mais qu'elle

1. Dans la circulaire aux puissances lancée de Berlin, le 19 juillet 1870.

se fit une joie de repousser, parce que nous ne pouvions l'imposer que par la guerre, et que la guerre était ce qu'elle voulait. Elles sont d'une imprudence criante, ces paroles, par où Gramont ne voulut pas « souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, pût déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France [1] ». Elles méconnaissaient que cet équilibre européen n'était plus depuis longtemps ce qu'on le supposait ; et, avec sottise, elles excitaient l'adversaire à fournir la preuve de sa force.

Le gouvernement impérial eut le tort des manifestations oratoires par où il irrita les forts, tandis que son inertie laissait écraser les faibles. Ses sympathies polonaises de 1863 offusquèrent le tsar sans sauver la Pologne. Il blessa la Prusse en 1866 et ne secourut ni le Danemark ni l'Autriche. Présomptueux de paroles, il oubliait d'agir ; et, ayant réclamé Mayence et la Belgique, il omit de les occuper. Il était trop faible pour pratiquer encore la politique de proie, que pourtant il préconisait encore. Hautain autant que faible, il devait donc mener la France à l'embuscade aveuglément, et l'y faire succomber.

La justice des révélations tardives a établi trop tard que ce n'est ni de la France ni de son gouvernement qu'étaient venues cette fois les provocations. Mais, après tout, la guerre était peut-être inévitable même si nos ministres eussent montré une sagesse parfaite et une complète clairvoyance. Elle était inévitable parce que Bismarck, la jugeant nécessaire à l'unité allemande, l'avait résolue ; et il l'avait résolue parce qu'il savait la faiblesse momentanée de la France. Les Allemands de 1870, divisés par des querelles qui compromettaient l'œuvre bismarckienne ébauchée, ne pouvaient s'entendre que pour un pugilat contre un ennemi commun. Bismarck désigna l'ennemi par un mensonge. Le peuple allemand victorieux a été la dupe de cet homme comme nous le fûmes, nous, vaincus. De vieux papiers de 1866 qu'on exhiba aux Diètes et aux princes le décidèrent à se laisser mener au carnage. Une comédie ridicule le fit croire à une

1. Discours de Gramont, le 6 juillet 1870.

agression. Il s'enorgueillit de l'œuvre faite, avec raison. Mais cela n'empêcha que cette œuvre n'ait à son origine la fraude grossière, l'astuce et la brutalité. Est-ce de bonne guerre? Oui. Mais quelle est alors la mauvaise? Un poète, Victor Hugo, l'a dit : « C'est la même chose. »

X

Une file de landaus attelés en poste, avec des conducteurs du train en croupe des timoniers, ce fut l'aspect de la chancellerie allemande durant l'invasion. En voiture, les chiffreurs et les déchiffreurs s'acharnaient aux télégrammes attendus par les estafettes à cheval. Le bureau de la presse découpait les articles de journaux à retenir et rédigeait d'officieuses réponses. Bismarck, sous sa tunique à parements jaunes de cuirassier blanc de la *landwehr*, dictait des rapports, et, avisé de tout, agissait au centre mobile de ce réseau d'informations. Près de lui, Abeken, l'esthète, dans l'intervalle des rédactions de service, délibérait s'il entrerait à Paris coiffé d'un bicorne à plumes ou d'un casque grec.

On côtoya les tombes récentes de Spickeren. Rezonville fut effrayant dans le lointain. A Gravelotte, au crépuscule du 18 août, tandis que s'abreuvaient ses chevaux, Bismarck craignit d'être pris par l'infanterie française. Il échappa. Commercy, Bar-le-Duc offrirent un gîte cossu; Clermont-en-Argonne, sa salle d'école meublée d'un paillasson. Sur les hauteurs chauves de Beaumont, il regarda s'évanouir dans la buée des salves la retraite française. Le 1er septembre enfin, il fut de ceux auxquels Moltke donna rendez-vous sur une hauteur d'où l'on voyait la Meuse et, dans une vallée buissonneuse, une petite forteresse, rosée au soleil; mais des colonnes de poussière marchantes convergeaient vers elle, qui recelaient des armées.

Ce qui se passa n'est plus à redire. C'était le « jugement de Dieu » : et Bismarck ne pensa qu'à « remercier avec humilité » ce Dieu qui avait tout légitimé par la victoire [1]. Il se lut

1. A madame de Bismarck, 3 sept. 1870.

à lui-même, pour s'édifier, des versets moraves. De Varzin, madame de Bismarck lui envoya des citations de psaumes qui, avec évidence, prédisaient Sedan : « Et les méchants seront confondus. »

Bismarck, ce soir-là, eût désiré la paix. Il jugea « imbécile » Napoléon III de ne pas l'avoir faite, avec deux armées captives, mais qu'on pouvait lui rendre et qui suffisaient à le faire régner[1]. De tous les regimes dont la possibilité s'offrait pour la France, celui que Bismarck préférait était cet Empire écroulé. Il le jugea de passé assez glorieux, malgré la défaite, pour pouvoir gouverner pacifiquement, quand une royauté devait songer d'abord à une revanche, et qu'une République menaçait de contagion révolutionnaire l'Europe. Il traita l'Empereur, quand il parut sur la route solitaire de Donchery, triste parmi quelques officiers graves, avec les mêmes égards qu'aux Tuileries. Des cuirassiers blancs, et lui-même à cheval en grande tenue, l'escortèrent avec des honneurs souverains. C'est par souci des relations futures qu'il évita de traiter en personne avec lui de la capitulation, se fit rappeler par un officier après cinq minutes d'entretien sous prétexte d'affaires de service, et laissa Napoléon seul avec les militaires, durs par métier. Il négocia toujours avec les émissaires de l'Impératrice et avec Reynier non moins qu'avec le général Boyer.

Contrairement à Guillaume Ier, qui avait proclamé ne faire la guerre qu'à l'Empereur et non pas au peuple français, c'est à la nation qu'en voulut Bismarck. Devant Wimpffen, en violentes explosions, il la dépeignit envieuse, turbulente, incapable de pardonner les victoires qui n'étaient pas siennes ; il se dit résolu à l'empêcher de nuire une fois pour toutes. Une vieille haine d'enfance, et qu'avivait le souci de ses fils, réchappés bien juste de la chevauchée meurtrière de Rezonville, remontait en lui et lui faisait oublier la part de responsabilité qui lui revenait dans ces massacres.

Sa philosophie des races, encore qu'elle ait été reprise par M. Hanotaux, fut d'une grande faiblesse. Elle opposait la mâle énergie des Germains à la mollesse féminine des Celtes ;

1. M. Busch, *Bismarck und seine Leute während des Kriegs 1870-71*. Éd. en 1 vol. p. 347.

affirmait la soumission de ceux-ci nécessaire[1]. La France avait vécu forte sous le régime féodal, d'essence germanique. Mais, par la Révolution, les Celtes triomphaient. Depuis, les Français étaient une poussière d'hommes, tumultueuse et qui, au moindre souffle, se soulevait en nuages malfaisants. Mais ils retombaient inertes après la tourmente. Bismarck ajoutait que la vie intérieure, la pensée individuelle, le souci moral leur faisaient défaut. Leur histoire depuis un siècle les montrait imitatifs et braillards, revenus à l'état de la horde primitive. « Nation de zéros, résumait-il : troupeau de trente millions de Cafres obéissants » ; ou encore : « Grattez le Français, vous trouverez le turco[2]. »

La presse officieuse était soudoyée pour accréditer ces appréciations. Elle recueillait, sur des ordres, des anecdotes pleines d'insinuations malveillantes. Il voulut nous perdre dans l'opinion de l'Europe, et justifier, par des racontars faux, toute rudesse. Cet homme qui ne vit jamais sans compassion saigner un soldat allemand, abonda contre l'ennemi en manifestations aveugles et d'une cruauté inouïe. A la longue, trouvant que les Allemands faisait trop de prisonniers, il trouva qu'il ne fallait jamais faire quartier même aux soldats de l'armée régulière. Sa haine instinctive se grossit de fanatisme affecté. Il calomnia. Sur des rapports dont eussent souri des médecins, il décida que les Français à Wœrth avaient usé de balles explosibles ; que les projectiles des mitrailleuses étaient enduits d'un vernis empoisonné. La résistance des civils, s'il s'en produisait, le poussait au paroxysme. A Bazeilles, il eut d'atroces plaisanteries sur l' « odeur d'oignons frits » qui sortait des maisons flambantes, où des corps de paysans rôtissaient après le massacre[3]. Tours, sans garnison, essaya de combattre : Bismarck blâma Voigts-Rhetz, qui avait cessé de canonner la ville quand elle hissa le drapeau blanc. Nos francs-tireurs faisaient la guerre « comme s'ils eussent étudié la loi du *Landsturm* prussien de 1813 » : Bismarck s'indignait qu'on

1. Bluntschli, *Denkwürdiges aus meinem Leben*, conversation du 30 avril 1868.

2. Busch, *Bismarck und seine Leute*, pp. 135, 172, 173.

3. *Id.*, *Ibid.*, p. 104.

« mît trop d'inertie à fusiller ». Souvent, quand il en rencontrait qu'on amenait captifs, il haranguait les bandes lamentables : « Vous êtes des assassins ; vous serez tous pendus[1]. » Il louait les Bavarois prompts au carnage ; il oubliait alors ce Ferdinand de Bismarck, son père, organisateur des corps francs de Lützow.

Irrité que la population se défendît, il ne tolérait pas même qu'elle prît la fuite. Il proposa de confisquer les biens des fuyards, de brûler les maison désertes. A ce compte on eût brûlé Schœnhausen en 1806. Sa stratégie était « de faire le plus de mal possible à la population civile pour la contraindre à la paix[2] ». Contre nous il ne se montra plus le héros humain de 1866, admirateur du simple soldat, qui se souvenant de n'être lui-même qu'un paysan en armes, était clément à la détresse des villages. Sous Paris, Bismarck voulut qu'on tirât sur les pauvres qui, à portée de fusil des tranchées prussiennes, déterraient de la neige les pommes de terre abandonnées. Le premier, il demanda le bombardement. L'hostilité charitable des reines et la froideur de l'état-major lui résistèrent longtemps. Moltke doutait qu'on pût incendier efficacement la ville immense et laissa dormir au parc de la villa Coublay, jusqu'en janvier, la meute prodigieuse des pièces de siège. Amis de longue date et associés à une même œuvre, Moltke et Bismarck se brouillèrent parce que la passion de Bismarck ne se satisfaisait plus de la modération du raisonnement technique. Il se retrouva le hobereau de 1849, quand l'humiliation de Paris lui permit de montrer comment on « extirpe du sol » les grandes villes, les faiseuses de révolutions.

Son dédain atteignait les négociateurs de la jeune République française. Jules Favre, modèle de ces orateurs parlementaires qu'il eut en haine, excita son ironie par son éloquence pathétique et austère. Bismarck se rit de sa figure hâve à Haute-Maison et à Ferrières; le dit grimé de vert et de blanc pour simuler la douleur patriotique. A Versailles, il s'amusa de le trouver engraissé « de la viande de cheval sans doute »; se fit une joie de le déconcerter, tantôt par des conversa-

1. Busch, *Bismarck und seine Leute,* pp. 212, 299, 344, 354.

2. *Id., Ibid.*, pp. 118, 389.

tions militaires, où Favre brouillait les notions les plus simples de contre-escarpe, de bastion, de redan ; tantôt par des conseils méphistophéliques touchant la conduite des affaires intérieures : « Provoquez donc une émeute pendant que vous avez encore une armée pour l'étouffer[1]. » Plaisanteries d'étudiant humoriste qui prenaient à l'improviste l'honnête homme peu enclin à badiner, et dont Bismarck ne sentit pas le mauvais goût. Thiers davantage eut son respect. Bismarck estima l'agilité claire et le scepticisme retors du Marseillais pratique ; et, se sentant sous ce regard aigu d'historien, il mit de la coquetterie à ne point déplaire.

Sur la nature des sanctions de la guerre, il apportait des principes, non des solutions. La tradition sentimentale qu'avait créée la *Burschenschaft*, et qui réclamait les « frères allemands » d'Alsace et de Lorraine, lui fut toujours étrangère. Il la résumait d'un mot qui reste vrai : « *Professorenidee* ». Au juste, il concevait cette paix à conclure de la façon qu'un grand propriétaire poméranien conçoit une entreprise d'endiguement et d'irrigation fructueuse. Neutraliser un grand territoire de dix à quinze millions d'âmes, créer, entre la France et l'Allemagne, aux dépens de la France, un État-tampon, tributaire de l'Allemagne, c'eût été là la barrière idéale, et un souhaitable afflux d'or. A défaut de cette solution utopique, Strasbourg, Belfort, Metz, fourniraient un rempart suffisant à assurer désormais la fidélité des Allemands du Sud. Si on l'eût écouté, on n'eût guère annexé d'hommes. Les places fortes lui importaient, et l'appauvrissement financier de l'ennemi, la saignée d'or qui infuserait à l'industrie allemande une vie jeune. Metz elle-même, il l'eût abandonnée pour un milliard de plus, quitte à prélever sur la somme de quoi bâtir vers Sarrebrück quelque forteresse monstre. Il avait hâte que la guerre fournît des ressources pour des besognes productives ; envoya la banque juive de Berlin, Bleichrœder et Erlanger, « flairer » la banque parisienne pour déterminer quel nombre de milliards une nation moderne pouvait payer sans périr. L'œuvre « de fer et de sang », l'œuvre divine, laisserait un pourboire honnête à répartir entre les alliés.

1. Busch, *Bismarck und seine Leute*, p. 560.

Mais par un hasard prodigieux, l'unité allemande, pour laquelle s'était accompli cet effort, sembla compromise au moment même où elle s'achevait.

L'Empire allemand! On pourrait croire que l'Allemagne unanime l'ait appelé de ses vœux. Les ballades enfantines des poètes avaient dit le *Kaiser* enfermé aux ténèbres du Kyffhæuser, et qui en sortirait, un jour radieux. Oui, certes, mais les poètes seulement, et ils étaient affiliés à la *Burschenschaft*. Gardons-nous d'être dupes d'une illusion littéraire. Au juste, en 1870, l'idée de l'Empire avait contre elle le parti conservateur, l'armée et Guillaume Ier. Elle avait pour elle les professeurs libéraux du Reichstag, et le Kronprinz, leur élève.

Et Bismarck? Frédéric III, dans son *Tagebuch* célèbre, et qu'il a bien fallu reconnaître pour authentique, l'a dépeint hostile. Il se méprend ; et ce serait ne rien comprendre à la politique antérieure à 1870 que de partager le préjugé de l'empereur libéral. La pensée bismarckienne a tendu à l'unité allemande, ou tout son effort ne se comprend pas. Peut-être Bismarck n'eût-il pas choisi le nom d' « Empereur ». La réalité lui suffisait qui, avant la guerre elle-même, faisait le roi de Prusse plus puissant au nord et au sud du Main que n'avait jamais été Barberousse. Il tenait au *Reich*, au lien qui joignait les forces. Mais les libéraux manifestèrent leur amour pour le vocable de *Kaiser*, somptueux et légendaire. Quand Bismarck « ouït dire qu'ils voulaient un *Kaiser* », il répondit simplement : « Ils l'auront. » « *Der Name macht es nicht!* » avait-il souvent déclaré.

Guillaume Ier détestait le vocable et davantage la fonction. Roi de Prusse, il avait sa volonté absolue. Empereur, comme il ne voulait pas de médiatisations nouvelles, il prévoyait que son pouvoir serait lié par les garanties consenties aux princes. Puis de nouveau, comme en 1849, c'est une assemblée populaire, le Reichstag, qui tendait une couronne à un roi de Prusse. Encore que Lasker eût rédigé en termes d'une humilité presque risible l'adresse qui le suppliait de la prendre, il sourit « du grand honneur » que lui faisait là ce petit juif. La camarilla s'amusa des « trente gaillards » que le Reichstag envoya, comme s'il avait quelque mission autre que de voter les millions pour la guerre.

Le roi ne se détachait point de la conception de la Prusse ancienne. Très capable de brutalité conquérante, il ne concevait point l'extension juridique des prérogatives que donnent les traités. Il s'imagina empiéter sur les droits de souverains qu'il n'avait point foulés aux pieds dans une bataille loyale. Par là surtout était béant son désaccord avec les libéraux. Ils rêvaient, ceux-là, d'une grande monarchie une; un jour tomberaient les souverainetés naines, mais la force centrale, tout de suite, ils l'eussent imposée pesamment.

Cependant les États menacés, et la Bavière surtout, rebiffaient. Les explications furent vives et faillirent être belliqueuses. Combattrait-on à l'ouest de Paris l'armée bavaroise, associée jusque-là à la victoire de Wœrth, au massacre de Bazeilles, et qui avait subi seule le choc de Coulmiers? Serait-ce là la reconnaissance prussienne? Un document d'État, publié depuis, montre que beaucoup y pensèrent. Il n'y eut pas jusqu'au Kronprinz qui ne fût d'avis qu'on menaçât : « Ayons une attitude ferme et impérieuse. Vous verrez qu'ils n'ont pas conscience encore de leur force [1]. »

Entre la politique inerte du roi et la politique agressive du Kronprinz, Bismarck louvoya silencieusement. Car il se tut. Ses propres aveux montrent qu'il n'a point initié le Kronprinz; le *Tagebuch* du Kronprinz montre qu'il n'a pas même initié le roi. Tout seul, il négocia les traités fameux qui fixaient les « droits réservés » de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade. Il fit l'Empire, non pas tel que le voulaient les libéraux prussiens, mais tel qu'il était possible, sans froisser les préjugés, même puérils, des princes ou des nationalités. On lui en a voulu. Mais, dans le débat où l'unité allemande fut souvent en péril parce qu'on disputait si les officiers bavarois porteraient leurs insignes au collet ou s'ils auraient l'épaulette prussienne, sûrement il fut le plus habile, en accordant tout, en dépit des objurgations de Treitschke. L'effigie monétaire distincte, l'écusson des timbres-poste, le droit d'une représentation diplomatique subalterne, une armée vêtue d'azur et non de bleu de Prusse, assuraient la souveraineté visible du roi de Bavière, sans compromettre l'hégémonie prussienne.

1. *Tagebuch* de Frédéric III, 16 nov. 1870 (*Deutche Rundschau*).

La soif bavaroise, impossible à régler par des lois d'empire, eut sa législation propre sur la bière ; et quand ils eurent cet article dernier et capital, les négociateurs bavarois quittèrent Versailles souriants.

Alors, avec fermeté, il exigea l'adhésion des Bavarois à la pensée libérale, à l'Empire. Louis II tardait à se prononcer. Jusqu'au bout Bismarck se méfia de quelque arrière-pensée, comme d'interdire au dernier moment les élections pour le Reichstag. Sans pression apparente, il lui posa des alternatives subtiles, qui donnaient à entendre que les faits le liaient, avant toute délibération. Puisqu'il fallait un chef de guerre suprême, Louis II aimerait-il mieux obéir à un roi de Prusse, son égal, ou à un empereur qu'il aurait, de son vote, contribué à élever ? Bismarck conseillait donc une démarche spontanée du roi de Bavière, que Louis II demandât le couronnement du roi de Prusse ; mais, se doutant bien qu'elle lui coûterait, il faisait l'alternative plus pressante : Louis II aimerait-il mieux faire lui-même cette demande ou en laisserait-il la gloire au roi de Saxe, dont on avait déjà l'assentiment? L'autre se réfugia dans une dernière tergiversation par où il sollicitait qu'on lui forçât la main : il se dit inhabile à trouver les formules épistolaires pour former une demande si nouvelle. Le comte Holnstein, en exprès, alla lui porter jusque dans Hohenschwangau un brouillon de Bismarck, que Louis II n'eut pas honte de copier mot à mot. Voilà ce que fut l'initiative glorieuse du roi de Bavière quand il fallut proclamer l'Empire allemand.

Il est toujours embarrassant pour des monarques de droit divin de faire une monarchie nouvelle. Leur droit légitime est plus vénérable du fait que l'origine en est lointaine. Il fallait ici montrer, sous la lumière proche du temps présent, comment se fait un empire conservateur, et il apparaissait un peu trop manifestement qu'il se faisait par la force, par la conquête et par l'acclamation des peuples, tout comme s'était fait l'empire des Bonaparte usurpateurs. De là cette procédure, un peu apprêtée, qui fit que des mains des souverains cette fois tendirent à Guillaume Ier la couronne neuve, et cette formule, qui surprit à la cour d'Autriche, qu'on « relevait la dignité plus de soixante ans restée vacante d'empereur alle-

mand ». Guillaume Ier put l'accepter en dépit du « style juif » dont Lasker rédigea l'adresse du Reichstag.

Les tableaux d'histoire, les récits de journaux ont fait belle d'enthousiasme patriotique cette cérémonie du 18 janvier 1871, qui réalisa, au delà de toute attente, la pensée de la *Burschenschaft*. Disons le vrai : Anton Werner l'a peinte telle qu'elle aurait dû être. La réalité ne montre ni ces épées brandies ni ces visages où luit l'orgueil de l'effort accompli et le défi de l'avenir. La grandeur du moment ne fut ressentie qu'au loin, par les humbles. Un malaise pesa sur l'acte.

Guillaume Ier y alla avec le sentiment de toucher à des traditions saintes. Les princes, jaloux dans le présent, concevaient des appréhensions de ce qui adviendrait maintenant qu'ils abdiquaient la force. Les parlementaires se devinaient intrus. Bismarck, pris entre le roi, qui n'avait pas voulu être empereur, et le Kronprinz qui avait crainte de ne pas le devenir ; entre les députés du Reichstag qui lui reprochaient les traités avec l'Allemagne du Sud, et les souverains qui boudaient d'avoir eu à les consentir, restait impassible dans son ferme vouloir qui avait tout fait, tout concilié, et qui ne rencontrait la reconnaissance de personne. Il s'avança pâle, et « d'une voix monotone, indifférente, il lut, comme un rapporteur d'affaires[1] » la proclamation au peuple allemand. Un frisson, comme il finissait, traversa l'assemblée, demeurée muette. Il fallut le *hoch !* du grand-duc de Bade pour la décider aux acclamations. L'Empire, ce n'est pas l'acte juridique de Versailles qui l'a proclamé ; ce sont les clameurs de la foule quand, le 16 juin 1871, passèrent sur le *Pariser Platz*, à Berlin, à cheval, en tête du cortège triomphal, les trois grands fondateurs : Roon, Moltke et Bismarck.

CHARLES ANDLER

(La fin prochainement.)

1. *Tagebuch* de Frédéric III, 18 janvier 1871.

MÉNAGE DE POÈTES[1]

VII

Leur vie en Toscane était une pure idylle. Une sympathie occulte a toujours rapproché l'Italie et l'Angleterre : « Ce sont les deux seuls pays qui vaillent la peine d'y vivre », disait un jour Alfieri : il sentait bien que chacun d'eux nous offre ce qui manque à l'autre. L'Italie, c'est la grâce et le triomphe de la nature; elle est incomparable en sa spontanéité; elle vit d'une vie de miracle, sans force, sans ordre, sans richesse, sans liberté, sans discipline, et on la trouve parfaite. Et pourtant, là-bas, les meilleurs se détournent des monuments et des paysages de leur belle patrie pour rêver à la brumeuse Angleterre où, sous un ciel couleur de cendre, fleurit une race grande avec suite et qui se veut libre. Par contre, depuis le temps de Chaucer, les poètes d'outre-Manche se lassent du magnifique et laborieux artifice qui fait la supériorité des Anglo-Saxons. « La vapeur, a-t-on dit, est née anglaise » : la beauté habite les rives de la Méditerranée. Aussi Milton, Byron, Shelley, Landor, Keats, Coleridge, et bien d'autres, avant les deux Browning, ont-ils cherché à Rome, à Venise, à Malte, à Florence, le type et l'image d'un monde meilleur.

Pour tous ces poètes en vacances, l'Italie demeure un décor

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

sublime, et rien de plus. Mrs. Browning, seule, l'a comprise par un élan du cœur. Elle s'est donnée à l'Italie comme lord Byron à la Grèce. Mais il fallut des années pour qu'elle eût pénétré sa nouvelle patrie jusqu'à la moelle de l'âme. Cet enthousiasme sacré qui fait que l'on se dédie à un pays comme on se dévoue à une personne, ne va pas sans un certain détachement des individus. Or notre ménage de poètes, toujours uni, était au début passionnément amoureux. Les sentiments plus généraux en souffrirent quelque temps.

« Que l'on est bien à Pise ! — s'écrie la nouvelle mariée quelque six semaines après son mariage. — Quelle ville paisible, tranquille, vide et pourtant si peu désolée ! Nous nous sommes promenés jusqu'au bord de la mer. Au loin, nous avons vu, chère amie, votre belle île bleue. Puis, nous étant fait conduire jusqu'au pied des Apennins, nous les avons vus reflétés dans le petit lac d'Ascuno, d'une onde si pure ! De là, nous sommes allés sous l'ombre de la pinède ; des chameaux passaient, à la queue-leu-leu, chargés de bois. Et vous me demandez si je jouis de ma liberté ! Ah ! je suis trop heureuse, moi qui ne l'ai jamais été ! La tête m'en tourne parfois. Ce n'est pas que j'oublie la colère et le chagrin des miens ; mais un jour mon père se laissera toucher, j'en suis sûre. Il nous ouvrira les bras, il me reprendra en grâce. Non, je ne puis me figurer qu'il continue à m'aimer ainsi, « comme une morte ». J'ai foi dans l'avenir ; dans le présent, j'ai un bonheur immense...

» Nous nous sommes fort bien installés. Nos chambres, au nord, sont un peu trop fraîches, peut-être. Mais comment oser comparer aux cruels novembres de Londres ce doux automne tiède ? Matin et soir, pourtant, nous faisons un peu de feu au salon. Les repas nous viennent du restaurant ; à deux heures, nous dînons de grives et de *chianti* : c'est délicieux, et cela ne coûte presque rien. Nous n'avons ni cuisinière ni cuisine ; le prophète Élie n'était guère un ménager plus insouciant que nous. A six heures, nous prenons du café avec des petits pains, et à neuf heures, nous soupons de raisins et de châtaignes cuites sous la cendre. Oh ! et j'oublie les œufs à la coque, tout frais, que nous mangeons au premier déjeuner... Voilà notre vie de ménage. Nous ne voyons personne. En fait de société,

nous ne fréquentons que le *Duomo* et le *Campo santo*[1]. »

Ils croyaient sans doute, nos deux amoureux, ne se cloîtrer que pour eux, pour jouir plus entièrement l'un de l'autre : les amoureux sont pleins d'illusions. Mais les grands poètes, comme les grands saints, ne s'isolent de la foule que pour la mieux servir. La retraite et la solitude, avec eux, prennent une valeur catholique, universelle. L'importance immense qu'un être humain découvre dans les moindres mots d'un de ses pareils peut prendre les proportions d'un événement considérable, si cet homme-là est un homme de génie, si son cœur se traduit par de belles œuvres. Dans leur isolement heureux, les Browning préparaient leurs meilleurs poèmes. La force de leur amour rendra lucide leur talent profond et trouble. Et le poète incompréhensible de *Sordello* écrira *Men and Women;* l'aède supra-subtile du *Séraphin* donnera la vie à une *Aurora Leigh*. Ce sera là leur floraison suprême. Jamais, plus tard, ni l'un ni l'autre ne saura s'affranchir à ce point des défauts inhérents à leurs esprits. Car, par une affinité heureuse, leurs qualités se gagnaient, tandis que les défauts de chacun ne semblent pas avoir atteint l'être aimé. Tous les deux étaient prolixes, diffus ; cette mauvaise habitude-là, ils l'avaient de tout temps, ils ne l'ont pas prise, à vivre ensemble. D'autre part, l'étonnante vivacité, le pittoresque, la rudesse spirituelle, l'érudition curieuse et piquante de Robert Browning exciteront Elizabeth à quitter ses nuages un instant et à regarder ce monde incomplet, mais si intéressant, tel qu'il est ; tandis que la spiritualité intense de sa femme, son âme si naturellement pure et douce détourneront le génie âpre et difficile de Browning des subtilités casuistiques où il se complaît trop. Par son absorption dans les vérités essentielles, Elizabeth l'empêchera de s'égarer sans cesse dans les petits faits caractéristiques, les arguties de cabaliste, les notes de psychologue, les réflexions d'historien, les remarques de moraliste, où, trop souvent, il laisse se noyer la poésie. Car de lui on peut dire toujours ce qu'il a dit du philologue, héros d'un de ses meilleurs poèmes :

He o'er-refines, the scholar's fault[2] !

1. *Letters of Mrs. Browning*. Vol. 1, pp. 302-303.

2. « Il raffine, raffine toujours, péché d'érudit ! »

Un essayiste anglais du siècle dernier, Richard Steele, — parlant de sa belle, s'écriait un peu précieusement : « L'aimer, c'est une éducation libérale ! » On aurait pu le dire plus justement de Robert Browning. A côté de lui, sa femme n'était qu'une petite ignorante. Elle avait bien lu Silentiarius et Porphyre, Homère et Virgile, Gœthe, Dante, Pascal, Calderon, Shakespeare, — que sais-je ? Mais, en somme, elle n'avait jamais contemplé la variété des connaissances humaines que sous les espèces de la poésie ou bien sous les espèces de la métaphysique. D'abord, elle n'avait jamais vu d'autre pays que le sien. Les merveilleuses pages de *Völker-psychologie* qui sont la plus belle parure d'*Aurora Leigh* n'auraient jamais pu venir à l'esprit de miss Barrett, la patiente recluse de Weymouth-Street. Avant son mariage, elle ne connaissait presque rien de l'histoire, le fonds même du génie admirable de son mari. Elle n'avait presque jamais vu de beaux tableaux ; et Browning connaissait les galeries de l'Italie comme peu de critiques d'art. Elle n'avait presque jamais assisté à un concert ; et Browning était un musicien accompli, rompu à toutes les fugues de Bach, à toutes les *toccate* de Baldassare Galuppi. Elle n'avait presque jamais marché dans la rue ; au bras de Browning elle allait parcourir la vie, dans sa diversité stimulante, telle qu'elle est faite pour toutes les classes, à Florence, à Rome, à Paris, à Londres. Elle comprendra le prix des faits, et son esprit, vague et radieux, nourri maintenant du brouet fort de la réalité, en recevra une substance et une vigueur nouvelles.

Cette fille de nécromant, dont Hawthorne nous a conté l'aventure, vivait, elle aussi, recluse, dans un jardin enchanté, nourrie d'ellébore et de belladone. Vous vous rappelez l'histoire ? Un jeune homme la voit de sa fenêtre, s'éprend d'elle, plaint son triste sort, l'enlève, et, animé d'intentions fort respectables, lui sert de bonnes tartines de pensionnaire. La pauvre petite y goûte à peine... et tombe foudroyée. Mais cela prouve seulement qu'elle était d'une constitution débile. Pour peu que la fille du nécromant ait l'assimilation facile et prompte, vous tirerez d'elle un parti merveilleux en la soumettant au régime des humains. La voilà qui grandit, qui rayonne, qui se renouvelle dans sa beauté fleurie... Un paradoxe cher au mari d'Elizabeth veut que, pour obtenir un

grand artiste, on le rompe à toutes les difficultés d'un art et qu'on le jette ensuite, avec sa discipline et son ignorance, dans quelque autre art, jusqu'alors inconnu de lui : c'est dans celui-là qu'il deviendra un maître. Browning a dû sourire quand il a vu sa chère Muse, élevée dans les sphères aériennes de l'idéalisme, prendre les grandes eaux de la réalité avec l'élan et l'adresse d'un nageur accompli, et gagner, à brasses hardies, l'espace de l'océan.

VIII

Dès 1847, les Browning quittèrent Pise pour Florence, ville plus gaie, plus ouverte, et, selon la charmante phrase d'Elizabeth, « la plus belle du monde, avec son Arno doré qui lui traverse le cœur comme une flèche, mais *non dolet* ». Après quelques tâtonnements, ils se fixèrent dans un vieux palais de la Via Maggio, la Casa Guidi : pour des oreilles anglaises, ce nom a maintenant le même prestige que nous trouvons à Hauteville House. Sur son front rugueux, ce palais porte la dédicace offerte en 1861 par « *Firenze grata* » — Florence reconnaissante — « à celle qui de son vers fit un anneau doré unissant l'Italie et l'Angleterre ». Ses murs de forteresse furent le berceau de poésies peut-être immortelles. Sur sa terrasse étroite, située en face de San Felice, haute muraille grise, nos deux poètes amoureux se sont assis combien de fois ! Là, devenue mère en 1849, notre Muse, la plus délicieusement radoteuse des mamans, promènera les premiers pas de son petit Florentin. Et là, enfin, s'affranchissant du cercle magique tracé par son bonheur, elle écoutera d'une oreille prophétique les premiers sons, tout légers encore, les bruissements à peine perceptibles, qui annoncent la révolution prochaine :

I heard last night a little child go singing
Past Casa Guidi windows, by the church :
O bella Libertà, o bella[1] *!*

Le premier poème révolutionnaire — ou plutôt libéral — de Mrs. Browning s'appellera *Casa Guidi Windows*[2].

1. La nuit dernière, j'ai entendu un petit enfant qui s'en allait sous les fenêtres de la Casa Guidi, le long de l'église. Il chantait : *O bella Libertà, o bella !*

2. *Les Fenêtres de la Casa Guidi*

IX

Elle n'était pas, nous l'avons dit, de celles à qui tout réussit du premier coup. Ce poème politique est trop long, trop froid, trop raisonneur. Il lui manque cette violente douceur, ce grand élan lyrique, cette flamme révélatrice qui font la force de ses meilleures œuvres. Elle est, du reste, encore trop Anglaise pour comprendre à fond l'Italie. Elle n'a pas encore la foi complète, celle qui accepte toutes les imperfections du présent parce qu'elle en voit jaillir cette chose divine : l'avenir. Son ironie sérieuse d'Anglo-Saxonne s'amuse encore de la frivolité latine. Elle a de petits mots amers pour caractériser cette sorte de sagacité méridionale qui commence tout avec une fougue, une *furia* irrésistible, pour louvoyer ensuite dans un machiavélisme imprévu :

« Cest un peuple aimable, gracieux, raffiné, distingué — efféminé même, allais-je écrire, mais je dirai, par courtoisie, un peuple féminin. C'est une race d'impulsifs dénués d'esprit de suite, sans l'énergie des longues résolutions. »

Elle se moque des émeutes qu'éteint une légère averse :

« On veut bien la liberté, mais on ne voudrait pas pour cela gâter ses meilleurs habits. »

Elle écrit à ses amis :

« Nous nous attendions à être saccagés par les insurgés de Livourne ; mais il est tombé un peu d'eau et on a remis l'attaque à une date ultérieure. »

C'est fort bien, madame : mais on ne comprend jamais un autre pays tant qu'on reste à ce point-là du sien. Pour être vraiment catholique, il faut voir plus loin que sa paroisse. Quittez vos idées préconçues et, derrière cette mollesse, cette inconscience, trop vraies, vous trouverez, dans l'Italien, un fond de spiritualité qui, de loin en loin, se manifeste par un saint François, un Dante, un Michel Ange, un Cavour, hommes dont l'idéalisme omnipotent a transformé le monde. — Mais, vers 1850, la poétesse anglaise ne voyait pas en Italie une seule de ces grandes figures rayonnantes :

« Je me refroidis, écrit-elle ; je crois de moins en moins à

l'efficacité d'une révolution, et pourtant, sans exagération de rhétorique on peut dire que ce peuple gémit dans les fers. Qui l'affranchira? Hélas! ce beau mot de *liberté* commence à me paraître un peu moins vrai que certains autres — *vérité*, par exemple, ou *justice*. »

Et c'est hors d'Italie qu'elle ira chercher son héros nécessaire, l'homme représentatif, libérateur, qui doit conduire une nation malheureuse vers la terre promise.



Mrs. Browning a toujours aimé la France, le pays idéaliste par excellence : longtemps elle se flatta de voir prospérer la liberté française. Pour un sujet de la reine Victoria, la liberté n'exige pas nécessairement l'absence d'un souverain : Elizabeth Browning a pleuré quand la Révolution de 1848 renversa Louis-Philippe. Puis elle met tout son espoir dans une République constitutionnelle et libérale. Mais elle sait lire les signes du temps; bientôt elle croit voir que la nation se réserve pour un sauveur de la société.

Ses lettres, alors, sont très intéressantes, partagées entre ses convictions démocratiques et ce culte du héros qui, chez elle, est un instinct du cœur. Feuilletons-les; nous y verrons naître cette passion politique dont les dernières années de la grande poétesse sont toutes pénétrées :

« Ce 4 juillet 1848, Florence.

» Je crains la chute prochaine de la République en France. Je la crains bien! Il est vrai que mon mari conserve encore un peu d'espoir. C'est-à-dire, il croit qu'un avenir lointain peut réparer les tristesses que la France doit nécessairement traverser d'ici là. Pour moi, il est désormais évident que le peuple français en a assez de la démocratie. Il s'impatiente, il désire l'avènement d'un roi. Au profit de qui s'établira-t-elle, cette monarchie que je crois inévitable? Imaginez-vous l'effet que doit produire sur la France cette clameur : Vive l'Empereur! Mais ce petit prince n'a que la silhouette d'un Napoléon... »

« 10 octobre 1848.

» Ah! si dans toute sa personne il conservait seulement la

flamme, la vie, la force qui animaient un seul doigt de son oncle ! Il serait président, alors : il serait roi ! Mais c'est un homme mort ; Joinville a plus de chance que lui ! Dire que Robert croit toujours dans l'avenir de la République ! Est-ce une République, ça ? »

« 3 décembre 1848.

» République en travesti, déguisée en Masque de Fer ; dictature militaire, où la presse est condamnée au silence perpétuel : Prince Président faisant la loi. J'en ai assez ! »

« 14 mai 1849.

» Vous savez si je l'admire, la grande Nation ! Robert n'appelle plus les Français que « tes bien-aimés ». Tous les défauts des Français ne sont que le revers de leur idéalisme tenace, de leur aspiration vers un état meilleur. Il est vrai que j'ai été vexée par le choix du Prince Président, et pourtant ce choix paraît justifié par l'intégrité de l'homme, sa probité, sa fermeté. »

« 31 août 1849.

» La situation est bien difficile : je trouve qu'il l'occupe fort honorablement. Il fait preuve de prudence, d'honnêteté, de conscience, d'un véritable patriotisme. »

« 1er décembre 1849, Florence.

» Je le tiens pour un homme intègre mû par de nobles instincts. Il a tout mon respect, toute ma sympathie, mais je ne le crois pas un homme de génie, et il ne faut pas dire que j'en fasse un demi-dieu. »

« Paris, 12 novembre 1850.

» Oui, je le crois honnête. « *I do believe he's honest*[1] ! » Mais quant à ne pas être ambitieux... Est-ce possible ? Le croyez-vous possible, en votre âme et conscience ?... S'il rêve de régner sur le trône de son oncle ? Mais oui, je le pense, vous le pensez, nous le pensons tous ! »

La voilà donc, notre muse démocrate, prête pour le coup d'État.

Le 2 décembre 1851, les Browning sont à Paris, où ils se sont décidés à passer l'hiver en attendant la saison de Londres. De sa fenêtre, Mrs. Browning assiste à un des crimes poli-

1. N'oublions pas que c'est là l'affirmation hésitante dont Iago se sert pour perdre Desdemone : « *I do believe he's honest !* »

tiques les plus odieux de notre siècle. Elle hésite un moment, puis les acclamations de la rue la rassurent. Nous savons avec quelle facilité de poète elle se fait des illusions ; elle voit en beau cette révolution dont elle ne connaîtra jamais les tristes violences : par précaution pour sa santé si délicate, on ne lui dit jamais la vérité qu'avec des ménagements infinis. Pour elle, le coup d'État, c'est un brillant spectacle, la joyeuse rentrée d'un souverain porté en triomphe.

« Il y a eu très peu de résistance, écrit-elle, presque pas de combat dans la rue. Le peuple l'adore ; nos fournisseurs s'écrient tous : « Il a bien fait. C'est le neveu de son » oncle !... » Et, pour ma part, je trouve, moi aussi, qu'il a bien fait en rejetant ainsi aux mains du peuple la souveraineté qu'un gouvernement soi-disant représentatif ne savait plus tenir. Je trouve absurde qu'on s'en indigne, qu'on pousse les hauts cris, qu'on parle d'un despotisme militaire. En France, le soldat et le citoyen ne font qu'un. »

Le plébiscite la confirme dans ses opinions impérialistes :

« Ne me dites pas qu'il y ait jamais eu de souverain plus légitime que Louis-Napoléon, élu par sept millions de Français. Du reste, qu'il soit demi-dieu ou singe, l'insulter, c'est insulter la nation qui l'a mis sur le trône. »

Pour elle, il est infiniment clair que cet élu du peuple est, en même temps, un envoyé du ciel. Son cœur de femme et de poète — ce cœur malade — se donne dans un élan d'enthousiasme au héros qu'elle a vu passer un jour de sa fenêtre.

Il est celui qui se jette dans un monde détraqué, comme dans un gouffre, s'offrant en holocauste, murmurant un vœu expiatoire : « Que je sois le rachat ! » Elle attend de lui toutes les justices, tous les redressements. Elle lui écrit une lettre fort touchante pour le supplier de rendre Victor Hugo à la France ; il n'écoute pas sa prière : elle ne détourne pas, cependant, les grands yeux pleins de foi et d'espérance qui attendent toujours qu'il se montre égal à lui-même. Le jour où l'empereur se déclarera prêt à prendre les armes pour affranchir l'Italie, l'enthousiasme d'Elizabeth ne connaîtra plus de bornes. C'est une passion sacrée qui tient du délire des Sibylles. Elle voit le monde illuminé par l'apparition d'un

Rédempteur, et elle ne survivra pas aux émotions poignantes que lui infligera la triste paix de Villafranca.

IX

Être infiniment impressionnable, plaque sensible qui enregistre les nuances les plus délicates, Elizabeth Browning a senti et pressenti tous les grands mouvements de son temps. Mais le jugement lui manquait. Elle ne savait pas réagir contre la force de ses impressions. Elle allait presque toujours trop loin, et souvent un peu à côté, dans le sens de l'impulsion reçue. C'est une nature admirable. Ce n'est pas un guide à suivre. En dépit de leur amour, cette âme véhémente et frémissante a dû agacer plus d'une fois le caractère plus robuste du mari. Libéral sans compromis, Robert Browning, malgré une certaine sympathie pour Napoléon III, dont il a fait le héros d'un remarquable poème[1], se refusait à fléchir le genou en présence de l'Élu du Ciel. Elizabeth parle en souriant de leurs « émeutes intimes » :

« Mais ne m'en veuillez pas. Je ne puis voir qu'avec mes yeux à moi. Je ne puis comprendre qu'avec mon esprit personnel. Je n'ai jamais su emprunter les yeux ou l'esprit de ce qui m'est le plus cher au monde. Et soyez sûr que cette sincérité absolue est ce qu'il y a de meilleur en moi ». (15 Février 1852.)

Passe encore pour la politique. Un sujet plus élevé allait les diviser plus encore, allait menacer un instant la paix du ménage. Les âmes progressives ne restent pas longtemps de niveau : elles se rencontrent, à un certain point, s'enlacent, et puis elles recommencent à se développer, mais pas toujours dans le même sens, ni avec une force égale. Heureusement, dans cette spirale à évolutions multiples que forme la vie morale, il y a toujours des chances qu'elles se retrouvent de nouveau, un peu plus haut seulement, pourvu que chacune d'elles continue son chemin sans crainte.

Vers 1851, pendant un séjour à Londres, les œuvres de

1. *Prince Hohenstiel-Zwangau, Saviour of Society* (le Prince Hohenstiel-Zwangau, Sauveur de la Société).

Swedenborg tombèrent entre les mains de Mrs. Browning : — sans doute la traduction anglaise, donnée par Wilkinson en 1844 ; cette traduction avait eu un succès immense. En Angleterre, surtout en Amérique, on voyait Swedenborg plus grand que nature ; on l'intronisait, en quelque sorte, ayant à sa gauche saint Jean l'Évangéliste et Platon à sa droite. Et, lui-même, le philosophe exquis dont la douce sagesse a tant influé sur tout pays anglo-saxon, Emerson, n'a-t-il pas admis le mystique Suédois dans ce sénat restreint d' « hommes représentatifs » qu'il a choisis comme types accomplis du genre humain ? Les cinq pairs de Swedenborg se nomment Platon, Montaigne, Shakespeare, Gœthe, Napoléon. Le voilà donc mis au-dessus d'un simple Newton, d'un Galilée, d'un Aristote, savants dont le génie précis était alors au rabais. En ceci comme en bien des choses, Mrs. Browning, cette âme de « cristal sonore », ne fit que répercuter l'esprit de son époque. La première mention du nom de Swedenborg dans sa correspondance intime se trouve à la date du 24 septembre 1851. Elle écrit à une ancienne amie de son mari, miss Haworth :

« Que vous dirai-je de Swedenborg et de la question du mesmérisme ? Les volumes de Swedenborg m'ont attirée, fascinée, tenue, — autant qu'on puisse être tenue par quelque chose dans ce chaos de Londres, — si bien que, pour l'instant, je préfère là-dessus garder le silence. »

Un peu plus tard, elle ajoute :

« Il y a là des vérités profondes. »

N'oublions pas qu'en 1851 Elizabeth Browning était fort heureuse, femme aimée de l'homme qu'elle adorait et admirait toujours de plus en plus, mère d'un enfant délicieux, grande artiste occupée d'ébaucher son œuvre maîtresse, *Aurora Leigh*. Et, selon toute apparence, c'était une mourante. La coupe de la vie, pleine à déborder, d'amour, de bonheur et de gloire, pouvait, d'un instant à l'autre, échapper de ses mains fragiles... Son mariage l'avait tirée d'une solitude souvent fort cruelle ; et voilà qu'une autre solitude la menace, combien plus terrible ! Un voile noir, toujours prêt à se dérouler, peut maintenant, du jour au lendemain, descendre sur elle, l'envelopper, la cacher des êtres aimés, les cacher d'elle, lui

dérober la jeunesse de son fils, la gloire de son mari, tout cet avenir où elle a mis sans réserve la foi d'un cœur enthousiaste. Ah ! s'il est triste de mourir seule et déçue, combien plus épouvantable le sort qui vous ravit en plein bonheur à un monde adoré ! Plaignons ceux qui ne sont pas assez malheureux pour désirer mourir.

C'est à ce moment que la voix flatteuse de Swedenborg lui révèle, à la pauvre Elizabeth, que la mort ne nous sépare point des êtres aimés. Les bruits qui alors commencèrent à se répandre, les prétendues découvertes du magnétisme, du spiritisme, de communications ouvertes avec l'invisible, paraissaient confirmer cet évangile inédit. L'univers s'élargit de jour en jour : quels miracles ne verrons-nous pas demain ? D'année en année, de nouvelles lois, de nouveaux éléments de l'univers, entrent dans le champ visuel de l'humanité. Le principe de l'âme, lui seul, serait-il incapable d'évolution ? Nous constatons autour de nous dans le monde physique des êtres doués de facultés que nous ne possédons pas, ou dont nous avons perdu l'habitude : certains animaux entendent des sons imperceptibles pour nous, ils sont sensibles aux rayons ultraviolets que nous ne voyons pas. Ils habitent, eux et nous, un monde, le même — et pourtant combien différent à nos perceptions différentes !... Qui ne s'est jamais demandé si notre planète ne pourrait point servir à divers ordres d'existences, dont chacun se nourrirait de ce que les autres refusent ?... Bref, il faut bien le dire, quoiqu'il m'en coûte : vers 1853, Mrs. Browning devient spirite, se met à faire tourner des tables, s'engoue des *médiums* à la mode, écoute en extase les esprits frappeurs.

Ah ! pauvre Muse, laissez cela ! Les oracles divins ne veulent pas qu'on les interroge comme de simples tireuses de cartes. Ne faisons pas de l'éternité une question de personnes. Si, après la mort, il survit quelque chose de nous, soyons sûrs que cet éclat de notre âme, réuni au principe divin, y retrouve tout ce qu'ici-bas nous avons pu voir confusément, obscurément, et comme à travers une vitre brouillée. C'est en Dieu que nous sommes immortels. Ne cherchez plus, chère mourante ; la réponse est en vous. Les tables qui tournent, le bois qui travaille, ne vous apporteront guère de meilleure

consolation. Et, à ce jeu néfaste, vous risquez d'abîmer le présent encore beau, de détruire votre belle intelligence, et — qui sait ? — peut-être même de refroidir cet amour en qui est toute votre vie.

Robert Browning n'a jamais pu écouter sans frémir ce mot de spiritisme qui fut comme un cri de guerre hostile et détesté pour sa raison aggressive et triomphante. Dans cette belle *Vie de Robert Browning* que nous devons à sa vieille amie Mrs. Sutherland Orr[1], il est dit que, même vingt ans après ces anciennes souffrances, la moindre discussion de cette question brûlante provoquait chez lui des impatiences regrettables, des vivacités, des saillies de dédain intellectuel, qui trahissaient une irritation toujours croissante. Et que de fois, à Florence, ne m'a-t-on pas répété les mots cinglants de Browning qui enrageait de voir sa muse, sa madone, la dupe d'un médiocre prestidigitateur !

Un jour, m'a-t-on dit, sa colère avait éclaté dans une séance de spiritisme où une main invisible posa sur les boucles abondantes d'Elizabeth une guirlande de lauriers en clinquant.

— Peut-être eût-il aimé que la couronne fût pour lui ! ajoutait mon interlocuteur avec un fin sourire florentin.

Mais non, mais non : Robert Browning n'a jamais voulu de ces couronnes en simili dont le monde est si prodigue. Il n'en désirait pas pour lui ; encore moins voulait-il voir terni par leur contact odieux et trivial le front adoré de son « amour lyrique ».

A toutes les impatiences de son mari, Elizabeth opposait l'éternelle fin de non-recevoir du plus doux entêtement. Elle affectait de ne pas remarquer son opposition, ou de ne pas croire son incrédulité sincère. Sa correspondance ne reflète qu'une image très atténuée de leur désaccord intime : « Robert se drape dans le manteau du doute philosophique, dit-elle, mais ce manteau est déjà tout en loques. » Comment pourrait-il nier, lui, un homme si raisonnable, ce qu'elle *sent* être la vérité ? Ne supposons, d'ailleurs, chez Mrs. Browning, aucune exagération ridicule. Elle peut bien croire qu'elle a distingué l'âme du Dante dans le craquement banal

1. *Life and Letters of Robert Browning* ; Mrs. Sutherland Orr ; Smith Elder 1891.

d'une table d'auberge : mais elle vous le dira de la façon la plus discrète du monde. C'est une spirite avérée, mais qui se place dès lors presque au point de vue de ce qu'on a depuis appelé la « recherche psychique ». N'oublions pas qu'en 1853 le spiritisme contenait en germe beaucoup de vérités non encore écloses. Les problèmes de la suggestion, de l'hypnotisme, du dédoublement du moi — de ce que M. Pierre Janet a nommé l'automatisme psychologique — y étaient comme enfermés. Mrs. Browning elle-même paraît avoir effleuré l'idée que, peut-être, les phénomènes qui la troublaient n'étaient que la « transférence » nerveuse de la pensée. Il aurait fallu bien peu de choses pour la jeter dans le véritable courant. « Le surnaturel n'est pas un miracle, écrit-elle, c'est le développement d'une loi devenue évidente dès le point où elle entre dans le domaine de la connaissance. »

Elle demande à ne pas se décider trop tôt : « Il faut beaucoup de patience pour se rendre compte de la construction des pattes d'une mouche, combien plus encore pour en arriver à voir l'Impossible ! » Voir l'Impossible : voilà le désir qui l'attire vers l'abîme ; elle oublie toutes ses petites prudences pour s'écrier : « Je suis *sûre*, comme on est sûr d'un fait matériel, que nous devons ces manifestations à une intelligence venue de l'au-delà ! » — Mais comment voulez-vous rechercher la vérité, chère Muse, si votre opinion est faite d'avance ? Il ne faut être sûr de rien. Et puis il ne faut pas trop désirer l'Impossible. Dans vos auteurs favoris n'avez-vous jamais lu : Ἔρως ἀμηχάνων, νόσος τῆς ψυχῆς[1] ?

Elle oppose à Browning irréductible une conviction aussi ferme que la sienne, mais si douce :

Quiescence which attacks, rebellion which endears,

« passivité qui prend les devants, révolte qui rend plus cher encore », — ainsi que Browning devait le dire plus tard en ce beau vers de *Fifine at the Fair*. Leur amour, heureusement, était de substance assez forte pour résister à de pareils tiraillements : la magnifique dédicace de *Men and Women*, où Browning offre la fleur de son œuvre à sa « lune des poètes », est datée de 1855. « Même quand il est fâché contre

1. « L'amour de l'Impossible est une maladie de l'âme. »

moi, écrit Elizabeth à sa belle-sœur, il ne peut s'empêcher de penser à haute voix en ma présence. Je suis au dedans de lui. Je l'entends respirer. Personne ne le comprend comme moi. »

Mais si leur affection ne fut pas diminuée, il y eut pourtant quelque froissement de leur bonheur. Chacun d'eux était, en cette matière, incapable de se mettre au point de vue de l'autre. Également intransigeants, voués à la vérité, voilà que l'amour de la vérité les divise. Mrs. Browning était, avec raison, convaincue que dans les phénomènes du magnétisme *tout* n'est pas imposture, illusion, erreur. Son mari se cabrait devant les duperies évidentes des séances ou un Hume, un Hazard osèrent tabler sur l'amour superstitieux d'une mère pour son enfant mort, sur le désir d'un mourant de savoir encore habitable et pas trop éloignée la sphère obscure du grand inconnu.

J'ai pensé à eux, l'autre jour, en visitant l'Institut Pasteur. Un grand savant m'y a fait voir une hostie sanglante. Je l'ai contemplée un moment ; elle est toute rouge et comme mouillée par une goutte de sang. Comme on comprend le croyant, seul gardien de la pyxide, certain de n'avoir pas touché à la chair divine, qui s'en irait joyeusement au bûcher pour prouver sa foi dans le miracle mystérieux et doux ! Mais je sens en moi, tout aussi bien, le voltairien enragé, indigné des turpitudes d'une supercherie cléricale. Eh bien ! l'un et l'autre se seraient trompés. Un champignon minuscule, innocent de toute passion religieuse, s'est chargé de teindre en rouge l'hostie blanche... Dans des questions où entre à si forte dose l'inconnu, il faut toujours prévoir une explication possible que notre entendement borné ne saisit pas encore.

XI

What's the best thing in the world?
— Something out of it, I think.

Qu'est-ce qu'il y a de meilleur au monde ?
— Quelque chose en dehors du monde, je pense.

Ce couplet de notre poétesse nous donne bien la note

de son esprit. Mais ce qui est en dehors du monde, ce n'est pas seulement la religion, c'est aussi bien l'art. A notre ménage de poètes, dont le bonheur semble un instant menacé, l'art ouvrira son abri large et calme.

Artistes fort indépendants, ils ne se montraient jamais leur travail avant que le premier brouillon tout au moins en fût solidement arrêté. Or, en cette heure difficile, chacun de son côté, ils étaient occupés silencieusement à produire un chef-d'œuvre : Browning brossait à grands traits cette merveilleuse galerie de figures représentatives qui s'appelle *Men and Women*: Elizabeth écrivait *Aurora Leigh*. Ces deux livres parus, le premier en 1855, le second en 1856, sont ce qui restera, pour chacun, son κτῆμα εἰς ἀεί.

Dans *Men and Women*, Browning élabore sa doctrine individualiste.

Soyons nous-mêmes, nous dit-il, et tâchons d'être chacun chez soi dans son esprit, pour y prendre ses aises, y lire le fond de sa pensée intime. Tirons de notre tréfonds ce qui s'y trouve : des rubis, s'il y en a, ou bien du fer, ou tout simplement des moissons. Chaque sol a sa nature et sa propriété : cultivons notre jardin. Ne demandons pas aux autres de voir les choses avec nos yeux à nous. Chaque esprit a son pouvoir de réfraction et fait dévier suivant un angle différent la lumière universelle. Sacrifier les autres à soi, et se sacrifier aux autres, sont deux erreurs également à éviter. Car le devoir envers soi-même est le devoir envers Dieu, et l'Éternel demande à chaque plante son fruit, à chaque fontaine son eau, à chaque homme son talent. L'âme qui s'immole à une autre se précipite volontairement dans le néant. Être, agir, croître, se développer, telle est la loi divine.

C'est là ce que disent les hommes et les femmes de Robert Browning, et ils le disent avec un pittoresque, une force, une ampleur étonnants. Son imagination fait vivre les personnages qu'il pénètre par l'analyse. Dans la Renaissance italienne, surtout, qu'il connaît comme un Stendhal, comme un Symonds, il trouve des âmes sinueuses, subtiles et splendides, dont il a frappé l'image avec la main puissante et précise d'un Pisanello.

Et cette forte main sait indiquer aussi la silhouette, l'atti-

tude fuyante. Dans le long poème didactique, théologique, assez peu lu en somme, qui s'appelle *Christmas Eve*[1], admirez cette vision du Christ rencontré une nuit sur la lande au sortir de l'église :

Tout d'un coup je lève mes yeux avec effroi...
Le voilà!
Lui, avec sa chevelure d'homme.
Et dans la sente étroite il me précède :
J'en oublie la lune au ciel.
Il marche, vu de dos seulement, sans traits.
Dans son vêtement immense, blanc, balayant tout.
Ourlé d'un ourlet au bord.

N'y a-t-il pas là quelque chose de rembranesque?

Cependant, Elizabeth se plonge dans *Aurora Leigh*. Depuis dix ans, au moins, elle se promettait de faire un jour un roman tout en vers, moderne et qui ne craindrait aucun détail de la vie réelle ; dès 1843, elle avait formé le projet d'écrire son histoire : roman et autobiographie se sont fondus dans *Aurora Leigh*.

L'héroïne possède l'âme et le talent d'Elizabeth Browning : c'est une femme de lettres, une poétesse célèbre et solitaire, née dans le pays de Malvern, qui, la jeunesse passée, fait un mariage d'amour. Voilà la part du réel ; le roman est moins vivant. Mrs. Browning avait aussi peu d'expérience du monde qu'une religieuse au fond de sa cellule ; et elle veut faire du réalisme, elle en fait à outrance, avec une violence qui ne convainc personne. Le catastrophe de son poème est tiré d'un roman de Charlotte Brontë, *Jane Eyre*. Le caractère du héros vient d'un roman de Hawthorne, *the Blithedale Romance*. Cela ne serait rien. Plus on est artiste, plus on est impressionnable. Tous les thèmes de Beethoven, ou peu s'en faut, on vient de nous l'apprendre, se trouvent à peu près tels quels dans les œuvres de ses contemporains. Shakespeare, nous le savons bien, prenait des pages entières au chroniqueur Holinshed. Mais Shakespeare et Beethoven nous offrent une substance saturée de leur génie ; leurs emprunts ne sont qu'un véhicule pour l'essence ardente dont ils nous animent : —

1. *Veille de Noël.*

quelque chose comme du pain trempé dans un vin généreux. — Toute la fabulation dramatique d'*Aurora Leigh* reste une chose factice, inerte.

Par bonheur, ce roman n'est pas seulement un roman, mais un poème. C'est par ces innombrables digressions, descriptions, divagations, qu'*Aurora Leigh* demeure un des chefs-d'œuvre de notre siècle. George Sand elle-même n'a jamais exprimé avec une plus magnifique envolée lyrique la noble passion du beau, le culte de la nature, l'amour de l'humanité. Et George Sand n'avait pas cette sérieuse ironie, cet *humour* anglais, tour à tour pénétrant et naïf, acéré, cinglant, et soudain attendri. Toute la première moitié de notre siècle, avec sa grande foi dans l'avenir humain, son optimisme généreux, ses rêves à la Saint Simon, son sentiment puissant du paysage, ses idées libérales, tout vit et vibre dans ce beau poème. Sans le savoir, Mrs. Browning, qui n'était aucunement historien comme son mari, a produit là un document historique de premier ordre. A cet égard, tout au moins, *Aurora Leigh* surpasse même *The Ring and the Book*. Et puis quelle ampleur, quelle passion, quelle poésie !

Mrs. Browning était aussi peu que possible une femme de lettres. Son mari avait son cabinet loin du bruit, où il s'enfonçait aux heures d'inspiration, pour écrire des vers, pour sculpter un buste, pour démêler quelque inextricable fugue de Bach. La voici, elle, sur sa chaise longue, dans le salon, gentiment drapée en sa petite robe de soie noire taillée à la mode. Avec son enfant blotti dans ses jupes, entre deux visites, elle jette sur des bouts de papier ce qui lui passe par la tête; quand on entre, elle les cache sous un coussin. L'œuvre se ressent quelque peu, il est vrai, de ce décousu ; mais, pour la spontanéité de l'inspiration, je ne vois que Byron ou Musset, si différents d'elle pour tout le reste, qui aient égalé certains chapitres d'*Aurora Leigh*. Et ce charme-là fait passer sur mille incorrections.

« Quand vous l'aurez lu, écrit l'auteur à une amie, alors il faut oublier tous mes autres poèmes — la plupart d'entre eux, au moins. Il ne faut plus me connaître que d'après celui-ci. Ah! si vous saviez la volonté que j'ai de bien faire! J'y ai mis tout de moi-même, tout, veux-je dire, de mon

âme, de ma pensée, de mes sentiments, de mes opinions même. Rien de mon expérience... »

Et pas tout de ses opinions! Rassurez-vous : pas le moindre esprit frappeur ne s'est égaré dans ce beau poème. Ni magnétisme, ni spiritisme, ni médium, ni manifestation aucune! L'instinct propre aux grands artistes a maintenu l'auteur dans le bon chemin. Écrite de 1853 à 1856, en pleine crise psychique et swedenborgienne, *Aurora Leigh* en demeure indemne.

Men and Women, ce chef-d'œuvre, était accueilli par un modeste succès d'estime, *Aurora Leigh*, par une explosion d'enthousiasme. L'époque s'est immédiatement reconnue dans l'œuvre, elle a tout de suite applaudi à son image; c'est l'avenir qui allait s'occuper de Robert Browning. Beaucoup plus tard, chez le grand poète universellement adulé, une amie, rappelant l'œuvre de sa femme, lui disait combien ses vers, à lui, étaient supérieurs :

« Vous avez tort, fit Browning. C'est elle qui a l'étincelle divine. Je ne suis qu'un piocheur... Voyons, ne pouvez-vous pas imaginer quelque chose comme un ange fort habile qui voudrait bien, lui aussi, créer un monde? Il vous en présente l'ébauche, il vous la montre sous tous les jours possibles : « Mettez-vous ici, donc... Non, mettez-vous là... Vous » saisissez bien ce que j'ai voulu faire? » Cet ange, c'est moi! Cependant, tout tranquillement, le bon Dieu vous décoche quelque petite étoile : le bon Dieu c'est elle. Je cherche ; elle crée[1]. »

Le long effort d'*Aurora Leigh* avait beaucoup fatigué la fragile poétesse. Lorsque Elizabeth, ayant laissé l'ouvrage aux mains de l'imprimeur, quitta Londres pour Paris, dans l'automne de 1856, sa belle-sœur fut effrayée de la revoir si faible. « Je ne vois pas comment elle peut vivre », dit une amie qui la rencontra. La vie de Londres, où les Browning venaient de passer plusieurs mois, le climat anglais, le cruel éloignement de ce père qu'une rue à peine séparait alors de sa fille, tout l'avait accablée. Ajoutez-y d'autres soucis, ceux de l'art, et d'autres encore, des soucis d'argent : « Si je

1. *Life and letters of Robert Browning*; Mrs. Sutherland Orr, p. 244.

n'achève pas *Aurora Leigh*, écrit Elizabeth à une amie, nous rentrerons à Florence plus pauvres que je ne le voudrais. » Et, indomptable à la douleur, elle l'avait achevé.

Bientôt elle n'aura plus de soucis d'argent. Mais qui voudrait de la fortune au prix d'un deuil de cœur? Au mois de décembre 1856, elle allait perdre l'excellent Kenyon, son parent, son second père, l'homme qui lui avait présenté son mari, à qui elle avait dédié *Aurora Leigh*. Par testament, il fit aux Browning un legs de deux cent soixante-quinze mille francs. C'était l'aisance après la gène. Mais c'était aussi un grand chagrin.

Quelques mois plus tard, la mort subite de M. Barrett atterra sa fille. Le long silence de sa vie n'avait pas été rompu aux derniers instants ; le testament du père ne contenait pas le nom de son enfant la plus aimée. Dans ses papiers, on trouva toutes les lettres qu'elle lui avait adressées depuis dix ans, depuis son mariage. Quelques-unes, écrites pendant le deuil de madame Browning mère, étaient bordées de noir. En tout, il y avait là une cinquantaine de lettres : pas un cachet n'était brisé.

XII

Lasse, anémiée, déjà presque morte, Elizabeth Browning rentre en Italie dans l'hiver de 1856-87, après une absence de quinze mois... Mais quel printemps est celui-ci qui se prépare, mystérieusement, dans un pays aussi flétri, dirait-on, aussi épuisé, que notre poétesse elle-même? Un courant surhumain les traverse l'un et l'autre, les redresse sur leurs lits de mort, leur met aux lèvres un sourire et une chanson. C'est le *risorgimento*, la résurrection de l'Italie, qui éclate enfin.

La révolution italienne réunissait les deux Browning dans un grand mouvement d'enthousiasme généreux. Ils s'étaient toujours tendrement aimés; et voilà justement ce qu'il fallait à la dignité de leur affection : une foi commune. L'un et l'autre étaient de ces grands esprits qui savent vivre hors d'eux-mêmes, s'affranchir, monter, se perdre, dans les cercles vastes et radieux de la vie universelle. A une certaine hauteur, on

ne distingue plus très bien la joie des autres et sa propre joie, le bien des hommes et son propre bien ; ceux qui arrivent là, respirent déjà l'air de l'éternité. D'après Swedenborg, il existe des morts qui ne se savent pas morts, qui jouissent pleinement du divin en se croyant toujours attachés par les liens de la chair. A partir de 1857, on peut dire qu'Elizabeth Browning était de ces âmes-là.

Oui, elle me fait penser à la chère Catherine de Sienne, qui s'oubliait entièrement dans les grandes affaires de ce monde, mais s'en occupait plus en sainte qu'en politique : du fond de son cloître, est-ce qu'elle n'a point participé au mouvement religieux dans tous les pays ? Ainsi notre Elizabeth écrit à Napoléon III pour plaider la cause de Victor Hugo en exil, prophétise contre l'Amérique du Sud les pires désastres, à moins qu'elle ne laisse aller en liberté ses esclaves... Oui, fille elle-même d'un planteur des Antilles, elle ose rendre hommage aux vérités que sa race a outragées. Elle ne se contente pas de fulminer sa *Curse for a Nation*[1]. La pensée du danger moral qui menace les États-Unis pénètre sa vie intime.

« L'Amérique m'inquiète tant ! — écrit-elle dans ses derniers jours ; — un compromis serait fatal. C'en est fait du Nord s'il se montre faible. J'aimerais mieux pour lui un désastre. Qu'il tienne bon ! Lorsqu'on meurt pour la vérité, on renaît de ses cendres. »

Terrassée par une maladie mortelle, — la phtisie qui reprend sa proie longtemps lâchée, — Elle en écrit à peine un mot à une amie intime : « Je suis heureuse, dit-elle, car ici les choses vont *divinamente !* » Mais elle ne veut pas qu'on la soupçonne de réserver maintenant toute sa sollicitude à l'Italie : « Non, ne le dites pas ! J'aime l'Italie, mais j'aime la France tout autant et, certes, j'aime l'Angleterre. J'ai fait plus que changer de paroisse. Je n'en veux pas, de paroisse ! J'aime la vérité et la justice : en tout cas, c'est elles que j'aspire à aimer, plus que le pays de Platon, plus que le pays de Shakespeare. »

La guerre éclate, enfin, au commencement de 1859. A travers la correspondance de Mrs. Browning, nous entendons le bruit des victoires de Magenta et de Solférino.

1. *Imprécation pour une Nation.*

« L'Empereur est sublime, écrit-elle en mai. Vous le direz tous un jour, lorsque la campagne sera terminée, lorsqu'il se sera retiré chez lui, *les mains vides!*... Florence est parfaitement tranquille et merveilleusement animée, grâce à la présence de l'armée française. Il faut voir la gratitude passionnée de nos Florentins. Nous sommes remplis de calme, d'espoir. Jamais nous n'avons eu un doute sur le résultat. »

Au mois de juin, elle ajoute :

« L'espoir devient le triomphe. Nous allons revivre! Personne n'osera plus accuser les Italiens de ne pas savoir se battre. L'empereur l'a dit : « ils sont dignes de combattre auprès des Français. » Il n'y a pas de page dans l'histoire glorieuse de la France aussi belle que celle-ci! Le sentiment de reconnaissance que l'Italie porte au pays rédempteur est sublime dans sa profonde unanimité. »

Et six semaines plus tard à peine, avec une véritable passion de regret :

« Nous vivions alors dans une ardeur de triomphe et de gratitude. Il me semblait que je marchais parmi les anges d'un monde à peine sorti des mains de Dieu. A Florence, tous les visages rayonnaient d'une même pensée et d'un même amour. Vous ne pouvez pas vous figurer la douceur de la vie alors. Les amis étaient plus que les amis, les étrangers devenaient les intimes. Le ravissement des Italiens, leur gratitude envers les soldats de la France, la simple joie de ceux-ci, contents de libérer leurs frères sans récompense : ah! je ne saurais jamais dire la beauté de tout cela! Presque jamais de ma vie n'ai-je été si heureuse! Heureuse non seulement pour moi, mais pour le monde... le monde où de telles merveilles s'accomplissaient en l'épurant. »

Puis, un jour, en se promenant, elle apprend dans la rue la paix de Villafranca : une paix décevante et louche, en plein triomphe. Elle rentre chez elle pour se coucher, gravement malade : — la pression des poumons sur le cœur, disent les médecins.

« J'avais trop rêvé, trop parlé, j'avais été trop heureuse. Oh! cette morne paix après tant d'exaltations, tant d'exultations. Marcher sur les nues pendant des semaines et des mois, puis cette chute subite, cette rage impuissante contre la lâcheté

des nations ! S'en aller à travers les montagnes de la lune en compagnie du plus beau de tous les rêves, puis tomber de là, toute brisée, sur la terre. Quelle désolation ! »

Mais elle ne perd pas sa foi dans l'avenir. Contre les apparences, Napoléon sauvera tout ! « Il s'avance par les souterrains au lieu de marcher sur terre; mais le but est le même; il y va d'un pas droit et ferme. Il veut l'Italie libre ! »

Et l'Italie sera libre : « Même si personne n'intervient pour nous sauver, nous serons sauvés quand même. Je sens dans l'avenir, tout proches, des jours meilleurs ! »

XIII

Après Villafranca, dans un moment d'indignation, Robert Browning déchira toutes les poésies qu'il avait écrites sur la résurrection de l'Italie, et, parmi elles, la première ébauche de *Prince Hohenstiel-Zwangau*. « Mais moi, écrit Elizabeth au printemps de 1860, moi je n'ai pas voulu rester muette. Le démon lyrique me pousse à m'exprimer. J'ai dit ce qui est vrai et rien qui ne soit vrai. Pourtant je sais que l'esprit de mon livre doit être bien opposé à l'opinion du public en Angleterre. »

Pour Mrs. Browning, l'Angleterre était alors une grande coupable. C'est elle, c'est l'Allemagne, disait-elle, qui forcent l'empereur à entrer dans une voie funeste. Par ses *Poems before Congress* (Poésies d'avant le Congrès) peut-être espérait-elle tracer une ligne de conduite à l'Angleterre. Hélas ! les politiques ont toujours été sourds aux objurgations des prophètes. Après l'immense succès d'*Aurora Leigh*, on attendait avec impatience le prochain volume de Mrs. Browning, mais la mince brochure de pièces politiques parue en 1861 ne devait rencontrer qu'un accueil hostile. Il s'y trouve pourtant quelques ballades admirables : *A Court lady, The Dance*[1], d'autres encore. Quelque chose d'irrité, de nerveux, de spasmodique, y gâte trop souvent la sincérité intense d'un grand cœur. Il y en a de ces pièces dont la lecture fait mal, comme d'assister à une crise de nerfs. C'est du tragique qui sent l'éther…

1. *Une Dame de la Cour ; la Danse.*

Malgré une impressionnabilité croissante, une telle exaspération contre l'Angleterre qu'elle s'enflammait au moindre mot, Mrs. Browning accepta d'une âme sereine l'échec de son volume. Elle n'a jamais été ni personnelle ni vaniteuse. « Je savais bien qu'en publiant ces poésies je n'allais pas augmenter ma réputation, écrit-elle. Je n'ai voulu que dire mon idée, donner à ma conscience ce soulagement qui vient d'une parole dite, à mon cœur ce repos qui suit les larmes versées. Je n'ai jamais rien fait de bon qui ne représente une conviction, une vérité passée à l'état de sentiment. Je n'ai jamais écrit pour faire plaisir même à ce que j'aime le plus. Et, vous savez, tout artiste va au paradis pour avoir été sincère. En art, on peut aller au paradis sans quitter cette sphère terrestre. »

XIV

Elle était pourtant bien près de la quitter, cette sphère terrestre. Elle ne s'en doutait pas. L'état fort pénible de fatigue nerveuse où elle se trouvait depuis tant d'années l'avait accoutumée à sa faiblesse. Elle n'avait jamais connu le bon sommeil ; son mauvais appétit avait été, de tout temps, l'unique reproche de son mari — « le grand crime conjugal ». — Et ne tousse-t-on pas toujours quand on a la poitrine délicate? « Je ne sens pas précisément que j'aie une bien forte prise sur la vie, — avoue-t-elle à sa belle-sœur quelques mois avant sa mort; — cependant je vais bien, à présent... » Avec le printemps, ça allait de mieux en mieux : « Nous viendrons vous voir en France cet été, — dit-elle à miss Browning. — Oui, Sarianna, nous viendrons à Fontainebleau ! J'aimerais tant passer quelques mois avec vous et père, tous ensemble, dans un des plus jolis endroits de la forêt !... »

Elle s'étonne que Robert ne s'associe pas avec plus d'entrain à de si beaux projets. Parfois elle s'en agace un peu : elle a l'agacement facile maintenant, notre pauvre douce Elizabeth... Enfin, il doit avoir ses raisons : « Dites-moi, Sarianna, le sol de Fontainebleau est peut-être humide ? Dans ce cas, peut-être serions-nous mieux à Trouville... »

Juin venu, on ne peut plus lui permettre de s'aban-

donner à son rêve. Il fait trop chaud à Rome ; on ne saurait s'y attarder. Il faut bien lui avouer que, pour le moment, un voyage dans le nord de la France n'est pas son affaire. — « Hélas, nous ne partons pas, en fin de compte ! Robert a rencontré un médecin au coin de la rue, et il ne veut pas que je m'en aille si loin. »

Elle l'accepte, ce désappointement : car, malgré une sensibilité exaspérée, elle est toute douceur avec son mari. Il est si bon, si beau, si grand poète, homme si dévoué ! Les dernières lettres d'Elizabeth sont de véritables lettres d'amour. En plus de toutes ses perfections, elle trouve que son mari devient extrêmement raisonnable : « Il ne fait plus la moindre opposition à ce que je m'abonne à la *Spiritual Review* [1]. » Pauvre Elizabeth, pauvre, pauvre mari !

Depuis plusieurs années, Robert Browning n'a presque plus écrit de vers : « Il est mari, frère, amoureux, garde-malade ! » proclame-t-elle avec joie. Cela ne laisse pas beaucoup de temps pour être grand poète. Et puis, en des heures si poignantes, la vie elle-même épuise tout ce que nous avons d'énergie intense et d'émotion ; il ne nous reste plus de trop-plein pour le rêve. Cependant, Browning avait ramené sa femme à Florence dans les premiers jours de juin 1861 ; c'est là qu'un jour, en flânant par les rues, il achète une brochure jaune, vieillotte, le procès-verbal d'une cause célèbre du XVII[e] siècle ; et de ce dossier doit sortir, plus de sept ans après, l'étonnant, le magistral poème cher à M. Taine : *The Ring and the Book*.

Elizabeth s'était enrhumée en venant de Rome. Ce n'était pas grand'chose : un peu de fièvre, un peu d'oppression. Personne ne se doutait que la fin fût proche. Pourtant son mari, inquiet, insista pour veiller auprès d'elle une nuit, la nuit du 29 juin 1861. Cette nuit-là, tout juste avant l'aube, elle mourut dans ses bras.

Mrs. Orr a publié la belle lettre écrite, trois semaines plus tard, à miss Harworth, où Robert Browning décrit cette heure suprême :

« Toute la nuit elle avait dormi lourdement, s'éveillant de temps à autre, en sursaut : c'était un mauvais signe. Mais,

1. La *Revue Spirite*.

aussitôt éveillée, elle se mettait sur son séant, prenait ses remèdes, souriait, me disait d'indicibles choses, puis se rendormait. Cependant, vers quatre heures du matin, je la trouvai moins bien. Certains symptômes me parurent graves. J'appelai la femme de chambre et envoyai chercher le docteur. Je voulais lui faire prendre un bain de pieds : elle sourit : « Comme tu exagères ! Tu veux donc absolument que je sois très malade ? » Puis elle me donna — ce que mon cœur gardera jusqu'au grand revoir — l'expression parfaite de l'amour qu'elle me portait, les paroles les plus aimantes qu'elle ait jamais dites... Toujours souriante, heureuse, avec une figure de jeune fille, elle mourut dans mes bras, la tête appuyée contre ma joue... Il y n'eut ni douleur, ni agonie, ni conscience de la séparation prochaine. Notre fils dormait dans la pièce voisine ; elle ne l'a pas demandé. Non. Dieu l'a prise chez lui, comme on prend un enfant mal couché d'un lit froid et sombre, comme on le porte dans ses bras jusqu'à la lumière. Ses dernières paroles furent : *Que c'est beau !* »

XIV

Les grandes douleurs ne sont pas toujours muettes. Le premier deuil de Robert Browning fut une sorte de délire. Puis, se ressaisissant, il se rappela qu'Elizabeth ne lui avait pas dit un mot sur l'avenir de l'enfant qu'elle chérissait. Frappé d'une telle marque de confiance, Browning se décide à vivre pour l'éducation de son fils. Il quitte l'Italie adorée, se fixe à Londres, — et dans un bien vilain quartier, près de Paddington Canal, — il veille sur les études du jeune « Pen », le prépare à un *public school*, puis aux cours de l'Université d'Oxford. Rien n'était pathétique, m'a-t-on dit, comme de voir ce grand homme s'effacer, oublieux de lui-même, déterminé seulement à faire de son fils un être accompli, homme du monde, mathématicien de génie, maître musicien, supérieur avec éclat dans tous les genres possibles... Robert Barrett Browning, cependant, se faisait tout seul. C'est un peintre, aimant la retraite, cultivant loin du monde un

talent où se retrouve en quelque sorte le réalisme robuste de son père, et une nature qui rappelle la douceur de sa mère.

Mornes, solitaires, ces premières années de veuvage furent singulièrement fructueuses pour la littérature. Toujours lent aux réactions extérieures, le génie de Browning s'inspirait encore de souvenirs italiens, restait comme imprégné de l'atmosphère des années heureuses. En parcourant les rues de ce quartier sordide, le poète méditait des vers tout rutilants de la magie romaine.

Dramatis Personae parurent en 1864 ; *The Ring and the Book*, pendant l'hiver de 1868-69. Ils comptent parmi ses plus admirables livres. A partir de là, son génie va en déclinant; et, dans le même temps, sa renommée augmente.

Pendant son dernier hiver à Rome, Browning avait reçu de son éditeur les comptes du semestre écoulé : *Vendu = nil.* Dix ans plus tard, le voilà infiniment célèbre. Victor Hugo seul aura joui à ce point-là, sa vie durant, de la gloire, de l'adoration presque, prodiguée par ses compatriotes. En 1881, on fonde la *Browning Society*. Il n'y avait jusqu'alors qu'une *Shakespeare Society*. Désormais, dans toutes les villes lettrées du monde anglo-saxon on va expliquer la parole du maître. Browning lui-même souriait d'un pareil enthousiasme; il en vit fort bien le léger ridicule. Un soir, dans un salon de Londres. on lui présenta l'ambassadeur chinois, poète comme lui :

— Dans quel genre travaille Votre Excellence ? demanda Browning, amusé.

— Je fais des énigmes, répondit le céleste.

— Mon Dieu, nous voilà de plus en plus confrères !

C'est assurément *The Ring and the Book* qui l'a placé si haut. On connaît ce poème : l'histoire d'une cause célèbre racontée de tous les points de vue possibles, par le criminel, par les victimes, par la défense, par l'accusation, par le public. — par tous les publics fort partagés que l'affaire intéresse, — suivie par le pape lui-même... On imagine ce que pourrait devenir l'affaire Dreyfus traitée de la sorte. Dans l'œuvre énorme, formidable, il entre une part immense de vérité, d'intérêt poignant, d'émotion dramatique, de pittoresque, mais aussi que de longueurs, que d'arguties inutiles, que de médiocrités ! L'avenir triera tout cela, n'en

doutez pas. Il en restera le discours du pape, la mort de Guido, l'exquise figure de Pompilia.

Pompilia, c'est, dans d'autres circonstances, l'âme pure, délicieuse, candide, immarcescible, d'Elizabeth Browning. Avec sa finesse de femme, Mrs. Orr l'a bien vu. Cette ingénuité d'enfant où il entre tant de noblesse, ce quelque chose de poignant et de rare, cette douceur exquise, ce sentiment maternel violent et généreux, cette extase spirituelle, cette intensité vibrante qui confond l'amour humain et l'amour de Dieu, — tout cela a vécu parmi nous un jour, mais non pas sous la forme de la pauvre Pompilia.

XV

En 1855, Mrs. Browning demandait à M. Ruskin :

« Pourquoi ne voulez-vous pas que j'écrive *nympholept* ? Ce n'est pas du grec, c'est de l'anglais, je vous assure ! On dit bien *epilepsy*, pourquoi ne dirait-on pas *nympholepsy* ? Par ce mot les Grecs entendaient une maladie aussi bien établie que l'autre : c'est la passion pour une nymphe invisible, particulière à une certaine sorte d'hallucinés. Byron ne dit-il pas :

The nympholepsy of a fond despair,

— la nympholepsie d'un tendre désespoir ? »

Disons, avec Mrs. Browning, que, pendant bien des années, et, — jusqu'à un certain point, toujours, — son mari devait rester *nympholept*. Sous ce titre, *Nympholeptos* (on voit que lui, au moins, n'imposait pas à sa langue maternelle cet emprunt barbare), n'a-t-il pas raconté la passion d'un chevalier pour sa dame au ciel ? Dans presque tous les ouvrages, de plus en plus compliqués, où il va se perdre en ce que naguère sa femme lui reprochait : « l'abus de l'analyse et la dissection des pattes de mouche » ; et jusque dans ce poème de *Fifine at the Fair* qui, chez Browning tient la place réservée, chez Renan, à *l'Abbesse de Jouarre* ; dans tous ses livres, dis-je, se trouve une page ou deux, plus claires, plus lumi-

neuses, comme baignées d'un souvenir tendre, où Browning célèbre le culte de celle qu'il aime toujours.

Un sourire, une gaieté tendre, un ton de camaraderie enjouée, enlèvent toute solennité à ces entretiens avec une morte. Il la retrouve, son amie, sa « lune des poètes », telle qu'il la toujours connue; un peu moins passionnée pourtant, et encore plus éthérée :

That pale, soft, sweet and disempassioned moon
Which smiles in slow forgiveness[1]...

Comme une grande sœur elle l'écoute, l'encourage, reçoit ses confidences, pardonne à ses légèretés d'homme très humain, qui se plaît au jeu de ce monde.

Ainsi le poète d'*Amphibian*[2] quitte la grasse terre aimée pour se plonger un moment dans cette onde infinie qu'est la poésie. Là, entre mer et ciel, il voit une phalène diaphane, être trop délicat pour subir même le contact de cette eau sans tache... Que pense-t-elle, cette âme envolée, de celui pour qui la lumière et le bleu ne sont pas assez, ne sont pas tout, qui aime la vie, en somme, telle qu'elle est faite pour les hommes et les femmes, ici-bas?

Dans *St.Martin's Summer*[3], son cœur d'homme tressaille un instant. Peut-on vivre toujours d'un souvenir? On n'est pas encore si vieux qu'on ne puisse être encore aimé. La source des amours est-elle tarie? Une jeune beauté s'offre à l'homme célèbre. Il sourit... mais écoutez! Juste en cette heure sereine, le Passé tonne... La vie du poète est hantée par un fantôme adoré. Dans toutes les femmes il ne voit plus qu'Elle! Tout charme, toute douceur, toute magie, ah! c'est Elle!

Ay, dead loves are the potent!

« Oui, la puissance reste aux amours mortes... »

Dans *The Householder*[4], le bourgeois banal qui fournit cette fois son déguisement au poète se repose, fatigué, à

1. Cette lune pâle, douce, molle, libre des passions terrestres,
Qui sourit dans un pardon lent...

2. *Amphibie.*

3. *L'Été de Saint-Martin.*

4. *Le Locataire.*

la fin du jour. Quelle scie, l'existence! Que tout va de travers, et comme tout ennuie!

Elle entre. Est-ce possible? Elle est morte, et la voici :

— Comment, tu ne m'attendais pas? dit-elle.

— Ah! bonne amie, si tu savais comme le temps m'a duré! Tout ce papotage des voisins et des voisines!... Si tu savais comme les jours sont fades!

— Et ne le sais-je pas là-haut?

— Voyons, puisque tu es là, rédigeons l'épitaphe : *Réuni à sa femme, ci-gît un tel!*... Il faut pourtant une sorte de paraphe à la fin. Un verset? quoi?

— L'amour est tout, la mort n'est rien, fait-elle.

Dans *Fifine at the Fair*, la noble Elvire, — toute âme, fluette, mince à paraître presque incorporelle, avec ses longues boucles brunes en avalanche aux deux côtés de ce front si pur, — doña Elvire se promène à travers la Foire aux Vanités en compagnie de son époux, de ce don Juan qui lui conserve, malgré tout, comme un trésor intangible, ses meilleures pensées, sa foi, son amour. Il daigne un instant s'amuser avec la gentille bateleuse, Fifine, qu'importe? Ce que l'on donne à Fifine n'a rien à voir avec la fidélité accordée à Elvire.



Browning ne s'est pas remarié. Jamais il n'avait osé revoir Florence, et dans la mort comme dans la vieillesse il demeure loin de celle qu'il a tant adorée. Il est mort à Venise, le 12 décembre 1889. La nation anglaise lui fit escorte jusqu'à sa tombe illustre, dans le « coin des poètes », à l'abbaye de Westminster. Florence reconnaissante — *grata Firenze* — garde les cendres légères de la sublime Elizabeth.

MARY JAMES DARMESTETER

LE CHAPEAU

DU

CARDINAL DUBOIS

Le 1er avril 1721, lorsque le conclave s'assembla pour donner un successeur à Clément XI, le cardinal de Rohan fut chargé d'y représenter les intérêts de la France, et, spécialement, d'y servir les ambitions particulières du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, l'abbé Dubois, depuis peu de temps titulaire de l'archevêché de Cambrai et que tourmentait l'impérieux désir du titre d'Éminence. « Si l'abbé Dubois pense être cardinal, il ne fera plus rien qui ne soit dirigé vers ce but », écrivait fort justement Alberoni dès le 10 octobre 1718.

Le jésuite Laffitau, évêque de Sisteron, alors chargé d'affaires à Rome, avait reçu déjà la confidence de cette ambition du ministre. Mais il était sans autorité auprès de la cour pontificale, qu'il scandalisait d'ailleurs par des mœurs déplorables ; il dissipait pour ses besoins personnels la plupart des fonds secrets mis à sa disposition afin de donner plus de persuasion aux démarches qu'il devait faire, et c'est en vain qu'il avait intrigué auprès de Clément XI pour obtenir l'élévation de l'abbé au cardinalat.

Dubois n'avait, au reste, qu'une médiocre confiance dans

la capacité et le dévouement de son agent ; aussi, dès qu'il sut le Pape à l'extrémité, songea-t-il à employer le cardinal de Rohan qui s'était déjà prêté à la cérémonie de son sacre. Ce cardinal partit sans délai pour Rome, où il arriva au moment de l'entrée en conclave : il possédait un grand crédit et se trouvait en état de prendre une part importante à l'élection du nouveau pontife ; il pouvait donc obtenir une promesse certaine à l'égard de Dubois avant le scrutin décisif. Mais il était grand seigneur aussi, et voudrait-il se résoudre à de basses intrigues? Dubois avait quelques inquiétudes ; il jugea donc prudent de lui donner un auxiliaire souple, adroit, peu scrupuleux, qui ne reculerait devant rien pour accomplir une mission singulièrement délicate et qui, au besoin, l'accomplirait à lui seul.

Depuis plusieurs années, il vivait dans l'intimité de madame de Tencin, et cette liaison, d'abord soigneusement cachée, s'étalait ouvertement maintenant qu'il se jugeait assez haut placé pour braver l'opinion. Madame de Tencin lui avait fait connaître et apprécier son frère, un modeste et pauvre abbé qui, grâce à la haute protection du ministre, avait été pourvu d'importants et riches bénéfices, puis chargé de la conversion de Law, ce qui fut pour lui, d'ailleurs, une excellente opération financière. Dubois avait deviné tout le parti qu'il pourrait tirer du frère de son amie.

Le cardinal de Bissy qui, au dire de la duchesse d'Orléans, mère du Régent, était « vain comme un paon, plein de fantaisies, tripotier, intrigant », qui croyait « tout gouverner et ne gouvernait rien », reçut l'ordre d'aller rejoindre à Rome le cardinal de Rohan et d'emmener en qualité de conclaviste l'abbé de Tencin. Ce brusque départ survenait à propos pour tirer ce dernier d'une situation périlleuse : la veille du jour où il se mit en route, il avait été condamné à une amende pour simonie et friponnerie à propos d'un prieuré qu'il disputait à l'abbé de la Vaissière, et pour avoir été pris en flagrant délit de mensonge en plein parlement. Dubois avait l'esprit trop large pour s'inquiéter de ces détails.

Obligés de faire un détour par l'Allemagne, mais forçant les étapes, le cardinal de Bissy et l'abbé de Tencin sont, le 10 avril, à Augsbourg ; ils passent à Innsbruck le 15, à Trente

le 18 : ils arrivent le 27 à Rome et le 4 mai, pénètrent au Conclave. Se conformant à l'ordre formel qu'il avait reçu de ne s'occuper de rien, le cardinal s'efface discrètement, tandis que, se mettant à l'œuvre, son conclaviste traite aussitôt d'égal à égal avec tous les cardinaux ; malgré une apparente déférence, il affecte même un air de supériorité auprès du cardinal de Rohan, puisqu'il est venu l'aider dans une entreprise qu'on le jugeait incapable de bien conduire à lui seul. Laissant à d'autres le soin de rédiger de longues et fréquentes dépêches, Tencin n'a le temps d'envoyer à Dubois que des billets laconiques écrits à la hâte et toujours empreints d'une grande familiarité. Son activité est infatigable. Après avoir transformé le luthérien Law en catholique, il saura faire de l'impie Dubois une Éminence. Quant au cardinal de Rohan, il occupe seul le devant de la scène. Il choisira le pape, puisque, parlant au nom du roi de France, il dispose d'un nombre de votes suffisants pour diriger l'élection ; il aura soin de se faire donner des assurances formelles au sujet du chapeau ; mais tous les détails de la négociation seront discutés en dehors de lui ; à la fin, il n'aura qu'à ratifier.

Le Conclave traînait en longueur ; on attendait les retardataires. Le sacré-collège se trouvait favorablement disposé à l'égard du cardinal Conti. Ce vieillard valétudinaire, issu d'une des quatre principales familles de Rome, avait été nonce en Portugal et, jadis, il avait confié au cardinal de la Trémoille qu'il serait toujours heureux d'être agréable à la cour de France ; d'autre part, un de ses frères était mort au service de l'Empereur. Ces diverses conditions lui conciliaient l'appui des couronnes et lui assuraient des suffrages dans toutes les factions. Mais le cardinal Gozzadini parut un instant le tenir en échec. L'occasion était donc favorable pour intervenir, et Tencin s'apprêta à en profiter aussitôt.

Le jour même de son entrée dans le sacré-collège, il écrit à Dubois : « Nous voilà dans le Conclave, Monseigneur, n'ayant plus d'autre peine que la crainte d'y rester trop longtemps. Le peu que j'ai vu me suffit pour juger que M. le cardinal de Rohan fait merveille, qu'il travaille avec toute l'application possible et le jour et la nuit, qu'il y a lieu d'espérer que son zèle suppléera aux voix des cardinaux fran-

çais qui nous manquent ; que les affaires, *quant au fond, sont en fort bon train*, et qu'il n'y a rien à désirer du côté de la bonne volonté. Je vous respecte, Monseigneur, et vous aime de tout mon cœur[1]. »

Le 7 mai, Rohan mandait au Roi : « Je crois pouvoir annoncer à Votre Majesté l'exécution de ses ordres : M. le cardinal Conti *sera élu pape demain*, et c'est à vous qu'il devra une grande partie de son exaltation... »

Pendant ce temps, Tencin s'était lié avec le conclaviste du cardinal Conti, l'abbé Scaglione, et, comme une heureuse rencontre le mettait en face d'un prêtre aussi peu scrupuleux que lui-même et capable de le comprendre, il ne lui avait pas caché le véritable but de sa mission, ni qu'il était dispensateur de sommes importantes. Puis, il était entré en pourparlers avec le cardinal lui-même, et, pour plus de facilités, s'était installé dans la cellule voisine qui se trouvait vacante. Comme on ne nuit pas nécessairement aux intérêts d'autrui en s'inquiétant de ses propres affaires, Tencin songeait aux siennes ; la pourpre le fascinait lui aussi, et, malgré sa jeunesse, malgré son rang encore modeste dans la hiérarchie ecclésiastique, il pensait qu'à lui aussi le chapeau conviendrait à merveille. L'influence et l'argent dont il dispose peuvent lui être d'un précieux secours. Il n'hésite donc pas à conduire avec le même zèle deux intrigues à la fois ; mais il se contente d'abord de simples insinuations qui se préciseront à mesure que son crédit grandira. Pour se donner le temps d'aviser, il écrit, dès le 7 mai, qu'il ne songe point à s'en retourner avant le cardinal de Bissy qui restera à Rome jusqu'en septembre.

Le 8 mai, lorsque Conti prit le nom d'Innocent XIII, on pouvait croire la partie complètement gagnée. Non seulement le nouveau pape avait promis verbalement qu'il ne ferait aucune promotion avant celle de Dubois, mais, la veille de son élection, il s'était engagé par un véritable contrat rédigé en français. Tencin se fit remettre cet écrit qu'il avait sans doute préparé lui-même : il estima prudent de le garder avec

1. Les diverses dépêches signalées ou reproduites dans cette étude sont extraites des archives du ministère des Affaires étrangères. (Correspondance de *Rome* ; t. 628-632.)

soin, dans la crainte que le Pape ne fût un jour disposé à oublier sa promesse ou n'en éprouvât du remords.

Mais Innocent XIII, tout à la joie de son élection, témoignait sa profonde gratitude. Avant de quitter le conclave pour se rendre solennellement à Saint-Pierre, les cardinaux vinrent le saluer selon l'usage. « *Ecce opus manuum tuarum* », dit-il très haut et en souriant, lorsqu'il vit le cardinal de Rohan s'incliner devant lui avec les marques du plus profond respect. Quelques instants auparavant, il avait donné le crucifix qui se trouvait sur le prie-Dieu de sa cellule à l'abbé de Tencin, auquel Scaglione remettait de son côté un grand panier de cédrats confits. Quelques jours après, Tencin rendit la politesse à Scaglione, nommé secrétaire des brefs aux princes, en lui offrant une grande et belle médaille d'or : le présent fut bien accueilli : on l'assura qu'on était charmé de le voir souvent et qu'il pourrait se rendre auprès du pape toutes les fois qu'il le désirerait.

Lorsque Dubois eut connaissance de l'élection et des circonstances qui l'avaient accompagnée, il eut peine à réprimer sa joie, persuadé que la bonne nouvelle allait lui parvenir d'un jour à l'autre. Le 26 mai, sans rien dissimuler de son scepticisme en toutes choses, il avouait à Tencin : « Vous avez toujours souhaité, monsieur, d'être à portée de rendre service à un imbécile ; vous y voilà, et vous vous y mettez, à ce que je vois, jusqu'aux oreilles. Dans la grippe qui vous a pris pour moi, je crois que vous avez satisfaction en travaillant selon votre cœur avec les personnes qui se portent à mon avancement avec tant de générosité ; mais, à la façon dont elles y vont, si vous étiez capable de jalousie, j'avoue que vous auriez à souffrir, mais j'espère que vous continuerez à faire de votre mieux et à les laisser se trémousser si généreusement et si utilement pour moi. Au fond, je suis dans la situation la plus heureuse où je puisse jamais être, car on fera mon affaire sans que je m'en mêle, ou il est impossible qu'elle soit faite ; et, quand je serais un coquin, je dois être aussi content et aussi reconnaissant que s'ils m'avaient mis la calotte sur la tête... Continuez à m'aimer, non pas le plus longtemps qu'il vous sera possible, mais toute votre vie, et, si on vous faisait regarder cette passion comme une maladie,

je vous supplie de ne prendre jamais de rhubarbe, si la rhubarbe peut vous en guérir. Pour moi, c'est pour le reste de mes jours, et je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu en me fournissant *des encensoirs pour parfumer l'ambassade du Grand Turc*. En reconnaissance, je vous garde du baume de la Mecque, et je vous assure que vous n'aurez jamais d'ami qui soit plus parfaitement que je suis... »

Après avoir ainsi entretenu le zèle de son agent en lui montrant qu'il a des émules, Dubois rédige une autre lettre, mais sur un ton plus grave, car c'est au Saint-Père qu'il s'adresse :

« Parmi tous les applaudissements que l'Église donne à l'exaltation de Votre Sainteté qu'elle plaçait d'avance par ses vœux sur la chaire de Saint-Pierre, lui dit-il, j'ose l'assurer que personne n'est pénétré d'une joie et d'une consolation plus parfaite que moi. Votre illustre naissance vous rendait digne d'être souverain, et vos grandes qualités d'être chef de l'Église. J'ai l'honneur d'être du nombre des pasteurs qui ont un droit particulier à l'amour paternel de Votre Sainteté, et je suis encore honoré d'un ministère qui me donne d'autres accès auprès d'elle et des occasions fréquentes et très précieuses pour moi de lui marquer le zèle ardent et le profond respect avec lequel je suis... »

Puis, il laissait le soin de préciser au Régent, qui le faisait en ces termes :

« Votre Sainteté est informée de la grâce que le feu Pape m'avait accordée en faveur de l'archevêque de Cambrai et dont sa mort seule a empêché l'exécution. J'espère que Votre Sainteté fera connaître à son avènement sur le trône de Saint-Pierre que les services rendus à l'Église ne perdent rien par la mort des Souverains Pontifes, et qu'elle ne croira pas indigne de ses premiers soins de me donner cette marque publique de l'attention du Saint-Siège au zèle dont je fais profession pour ses intérêts. Ce bienfait de Votre Sainteté couronnera les vœux que j'ai faits de son exaltation, comblera la joie qu'elle m'a causée, soutiendra mes bonnes intentions pour la paix de l'Église et pour l'autorité du Saint-Siège et fortifiera le zèle de l'archevêque de Cambrai dans l'exécution de nos ordres pour la gloire et les intérêts du pontificat de Votre Sainteté et il ne se présentera aucune

occasion qu'elle n'ait lieu de remarquer ma sincère reconnaissance et le respect avec lequel je suis... »

Une semblable lettre contrastait singulièrement avec la forme ordinaire des dépêches diplomatiques qui, à cette époque plus encore qu'à toute autre, revêtaient un caractère vague, indécis, laissant entre les lignes lire un désir, deviner une intention, et toujours sous la forme la plus déférente et la plus respectueuse. Il fallait l'audace du Régent et de Dubois pour rédiger un semblable ultimatum ; il fallait aussi la faiblesse du Pontife pour l'accepter.

Dans la négociation, qui s'engagea alors, le Saint-Père et le cardinal de Rohan n'étaient presque que des comparses ; Tencin et Scaglione la conduisaient ; ils représentaient des intérêts distincts et nettement opposés : mais ils s'entendaient à merveille, l'un réclamant l'exécution d'un engagement formel, et l'autre tâchant d'atténuer les scrupules de la conscience pontificale, car Innocent XIII se demandait s'il ne valait pas mieux violer sa parole que tenir une pareille promesse. Il essaie de gagner du temps ; il remet de jour en jour, élude une réponse positive, conteste même les termes de l'écrit qui n'est, selon lui, qu'une approbation donnée à une simple consultation. Mais il sent bien que le terrain où il se place n'est pas solide. Alors, il prétend qu'il ne peut procéder à une seule nomination qui donnerait lieu à trop de fâcheux commentaires : Dubois sera donc élevé à la pourpre en même temps que le frère du Pontife, l'évêque de Terracine.

Va-t-il au moins procéder immédiatement à cette double promotion ? Nullement. Il fait connaître que, plus que jamais, les formes doivent être respectées, et le cérémonial strictement observé. Il cherche à dégager sa responsabilité. Il voudrait que la promotion lui fût demandée par le roi d'Angleterre, le roi exilé Jacques III, qui menait à Rome, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, une existence très retirée et très modeste. Mais celui-ci semble peu disposé à se prêter à une semblable comédie et à couvrir de son nom un pareil candidat. Avec lui encore il faut donc négocier : heureusement, il compte toujours sur l'appui de la France, car il n'a pas renoncé à faire valoir ses droits au trône d'Angleterre, et, d'autre part, il vit uniquement de la pension qu'il doit au bon plaisir de la

cour de France. Tencin rédige le discours que le chevalier doit adresser à Innocent XIII, délègue auprès de lui le cardinal de Rohan pour arrêter le texte définitif; le chevalier se résigne. Dubois lui fait connaître que sa pension sera portée de 86 400 livres à 150 000 livres, et le maréchal de Villeroi rédige à son intention, le 12 juin, le billet suivant : « On a reçu la lettre avec toutes les marques de tendresse que les liaisons du sang et l'amitié peuvent inspirer, et on m'a assuré de la meilleure grâce du monde qu'on ménagera tout ce qui se pourra, dans l'état où se trouvent les finances du royaume, pour donner un secours à la personne qui a écrit, et qu'on enverra régulièrement au lieu où elle est *six mille écus romains* tous les trois mois, francs de change et de la différence des espèces, ce qui coûtera *cinquante-quatre mille livres* de France, et cela sera exécuté avec la dernière exactitude, et, lorsque les finances seront un peu rétablies, on rendra ce secours plus considérable. »

Cette forme impersonnelle est employée dans tous les billets qu'on fait parvenir au chevalier ; car il y aurait inconvénient à le désigner plus clairement. Dubois, qui était pensionné par la cour d'Angleterre et en recevait annuellement, au dire de Saint-Simon, vingt-quatre mille livres sterling, pouvait-il avouer, malgré son cynisme, qu'il faisait subventionner à son tour un rival de Georges Ier ?



Naturellement, toutes ces combinaisons, toutes ces lenteurs ne plaisent guère à Dubois, dont l'anxiété est grande et qui se laisse aller parfois au découragement : il a promis, payé, et ne peut concevoir que des hésitations viennent retarder l'exécution d'un marché conclu. Il était régulièrement tenu au courant des pourparlers et, le 24 mai, Tencin lui avait écrit :

« Jusqu'ici, Monseigneur, je n'ai eu l'honneur de vous écrire que très succinctement parce que, n'ayant aucune instruction à vous demander et trouvant dans mon zèle des ressources suffisantes, je n'ai pas voulu risquer, en vous détaillant tout ce qui s'est passé, de vous voir abandonner dans un premier mouvement un ouvrage que vous n'avez que trop

négligé, qui, néanmoins, intéresse la gloire de M. le duc d'Orléans et que je crois aussi utile à l'État qu'à vous-même. Aujourd'hui que les choses sont en bon train, permettez-moi de vous instruire un peu plus au long de ce qui s'est passé sous mes yeux. Je ne le fais point pour chercher un mérite auprès de vous : je suis sûr de n'en avoir pas besoin. Vous savez mieux qu'un autre que le plaisir de bien faire est tout ce que cherche un honnête homme...

» J'ai vu presque chaque jour monseigneur Scaglione ; et, une fois qu'il me montrait ses appartements, lesquels sont grands et mal meublés, en me disant qu'il lui faudrait cinq cents pistoles pour se meubler, mais qu'il fallait prendre patience, qu'il le ferait petit à petit, je lui dis : « Monseigneur, » je suis sûr que la même Providence qui fera éclore la pro-» motion de M. l'archevêque de Cambrai avec celle du frère » du Pape, pourvoiera en même temps à l'ameublement de » votre appartement... »

— « Votre lettre, mon cher abbé, répondit Dubois le 10 juin, est un chef-d'œuvre : vos observations sont justes, vos résolutions nobles et sûres, et vos insinuations à l'abbé Scaglione très adroites. Tout l'avantage de cette affaire-ci consiste dans la diligence, et tout le désagrément et tous les inconvénients dans le retardement. Si l'abbé Scaglione est effectif, n'hésitez pas de lui faire donner mille pistoles.

» Je ne suis point entré en discussion avec vous sur les notions que vous m'avez données, parce que j'ai résolu de n'écrire, touchant cette affaire, qu'à M. le cardinal ; mais, pour en avoir de mon côté une véritable idée, il serait nécessaire que mon silence ne vous dégoûtât pas de m'écrire tout ce que vous penserez : je vous demande cette grâce.

» Je fais ici ce que je dois à votre égard, et quoique en vérité l'expectative où je suis rende presque toutes mes démarches inutiles, je ne laisse pas de faire du progrès, avec beaucoup de mécontentement de ne pouvoir pas faire tout celui que vous mériteriez. Ne me laissez rien ignorer, s'il vous plaît, et comptez sur toutes mes forces, d'abord que je n'aurai plus les bras liés... »

« Continuez à tourner Scaglione comme il faut, ajoutait-il dans un billet joint au même courrier. S'il fait prendre une

prompte résolution, priez Rohan de vous mettre en état de lui faire une gratification honorable dont Son Altesse Royale sera très contente... »

En même temps, il adressait quelques lignes non moins pressantes au cardinal de Rohan :

« Tous les hommes et surtout les grands, lui avouait-il, ont besoin d'être aidés à être justes et fidèles à leurs promesses, et il y a des occasions où un quart d'heure de fermeté épargne des années entières de soins et d'inquiétudes : mais Votre Éminence sait mieux que personne faire usage de la fermeté et de la patience. Ce qui est de vrai dans cette occasion, c'est qu'il y a vingt motifs qui doivent porter le Pape à avancer la promotion que Votre Éminence lui demande et qu'il n'y en a aucun pour la retarder qui ne soit contre ses intérêts et contre sa gloire... »

Chaque courrier apportait à Rome des lettres de plus en plus pressantes, tantôt découragées et tantôt irritées. L'abbé de Tencin poursuivait sa lourde tâche avec une persévérance que ne décourageait ni la nervosité de son maître ni l'insolence affectée du pontife. Enfin on se croit près du but. Le 25 juin, Dubois écrit à Rohan que, « l'affaire étant imminente », le Régent a donné l'ordre d'être éveillé à quelque heure que le courrier arrive et de ne pas différer à lui donner une aussi agréable nouvelle, puis il ajoute : « Quoique mon impatience n'égale peut-être pas celle de mon maître, j'avouerai cependant à Votre Éminence qu'elle est grande sans même que l'ambition y ait presque aucune part, mais particulièrement parce que je désire avec ardeur qu'elle achève de confondre l'envie qu'on a de ses succès et de déconcerter les cabales qui voient avec frayeur le bien qu'elle peut faire à l'Église et à l'État... J'aimerais mieux être exclu de la grâce que Votre Éminence travaille à obtenir pour moi que de demeurer dans les dangers où ma situation expose les affaires de la religion et de l'État auxquelles je m'intéresse plus qu'à ma décoration. »

Mais le Régent et Dubois se pressaient trop de se réjouir ; cette lettre à Rohan se croisa avec des dépêches inattendues, qu'un courrier avaient emportées de Rome, le 17 juin. La veille, le Saint-Père avait élevé au cardinalat son frère,

l'évêque de Terracine, et cette promotion n'était accompagnée d'aucune autre. La déception dut être amère pour le cardinal de Rohan et surtout pour l'abbé de Tencin. Qu'allait-on penser d'eux à Paris? Mais pas un instant ils ne songèrent qu'il fallait désespérer après un acte inattendu qu'ils considéraient comme une trahison. Tencin qui, pour une fois, ne dédaigne pas d'entrer dans les détails de l'affaire, écrit donc à Dubois :

« Vous apprendrez, Monseigneur, avec une surprise égale à la nôtre, la promotion de M. le cardinal Conti dans le consistoire d'hier. Après toutes les paroles qu'on avait données à M. le cardinal de Rohan, il y avait lieu d'espérer que cette promotion ne se ferait pas sans être accompagnée de la vôtre ou, du moins, sans une parole positive de la faire un jour marqué dans un délai très court. Cependant, M. le cardinal de Rohan est sorti aujourd'hui de l'audience du Pape après lui avoir dit tout ce que vous pouvez imaginer de plus fort et de plus pressant pendant plus d'une heure sans avoir pu tirer du Pape que ces paroles : « *Lo faro può essere avanti due mesi...* » Par la conversation que j'ai eue avec Scaglione pendant l'audience du Pape, j'ai lieu de croire qu'il est de bonne foi, qu'il n'a rien laissé ignorer au Pape de tout ce qu'on lui a dit et qu'il faut qu'il trouve des obstacles plus forts que lui. Quels sont ces obstacles? C'est ce qu'il serait bien difficile de deviner.

» Il fallait prendre un parti. M. le cardinal de Rohan prend de lui-même celui que j'aurais pris la liberté de lui proposer comme le plus convenable et le plus conforme à vos intérêts particuliers, qui est que, si, dans un délai très court, vous n'étiez pas fait cardinal, vous y renonciez hautement et que lui demanderait son congé pour se retirer...

» Le ton que M. le cardinal de Rohan a pris commence à faire impression. Le cardinal Spinola vint hier pour tâcher de l'apaiser et l'engager à ne rien écrire qui pût aigrir M. le Régent, disant que le Pape voulait le satisfaire et même incessamment. L'abbé Scaglione m'a fait dire, ce matin, qu'il serait bien aise de me parler. J'en viens. Il m'a répété les mêmes discours du secrétaire d'État, et m'a ajouté que je l'avais vu hier dans une terrible émotion et qu'aujourd'hui je le voyais

plus tranquille, qu'il espérait qu'avant qu'il fût peu on aurait des choses agréables à mander.

» Je suis convaincu qu'en soutenant ce ton-là, comme M. le cardinal de Rohan est déterminé à le faire, bientôt il obtiendra ce qu'il désire avec un empressement, je ne dis pas pareil au vôtre, mais au mien, qui est ce que je crois pouvoir dire de plus fort... »

Dubois s'est bien gardé de laisser voir sa déconvenue ; il paraît tout de suite consolé : sa grande situation dans le ministère ne suffit-elle pas à contenter son ambition et à employer toute son activité? Elle lui permettra aussi de faire voir aux politiques de Rome s'ils ont habilement agi en le tenant en échec. Ainsi que les dépêches le lui affirment, il se rend compte que la partie n'est pas perdue et, plus que jamais, il caresse ses auxiliaires. Il répond aussitôt à Tencin : « Je puis vous rendre, mon cher abbé, à juste titre la louange que vous m'avez donnée, car Son Altesse Royale a été frappée de votre lettre du 17, qui peut servir de modèle pour l'art de bien écrire dans les affaires considérables... Vous êtes marqué au bon coin. » C'était une réponse à ce passage de la lettre de Tencin : « Sans vouloir chercher à vous flatter, je ne crois pas que l'esprit humain puisse parvenir à faire de plus belles dépêches que les vôtres. »

Amusante correspondance entre deux intrigants! l'un veut achever son élévation ; l'autre prépare la sienne, et se prévoit cardinal et successeur de Dubois.

En même temps qu'il jouait ainsi la comédie du désintéressement, Dubois faisait écrire par le Régent au cardinal de Rohan que, devant les réponses vagues et indéterminées du Pape, sa gloire ne lui permettait pas de suivre davantage cette affaire qui était connue de tout le royaume et de toutes les cours étrangères. Le cardinal devait demander, sans retard, une audience du Pape, lui renouveler avec force ses représentations, et, s'il n'obtenait pas de réponse précise, prendre congé dans la même audience en laissant au duc d'Orléans, qui avait son honneur à soutenir, le soin de faire le reste.

Rohan ne voulut pas transmettre dans toute sa teneur ce menaçant message, mais il parla ferme au Pape, lui disant que déjà il ne paraissait plus devant lui en ministre du roi et

qu'il attendait les ordres de la Cour, lesquels ne pouvaient manquer d'être très rigoureux. Comme Innocent XIII tremblant lui répète que Dubois sera cardinal avant deux mois, il l'interrompt pour lui dire : « Et moi, je vous répète qu'il ne sera pas cardinal ! Votre Sainteté y perdra plus que lui, et j'aurai la douleur de voir que, pour un délai dont j'ignore la cause, je me verrai hors d'état de vous être utile. » Au même moment, Tencin remettait sous les yeux de Scaglione la promesse écrite qu'il voulait rendre publique sans crainte du scandale. Comment n'aurait-il point tout fait pour rendre le service tant souhaité à Dubois, lequel lui écrivait le 11 juillet : « M. de Sisteron m'a fait votre portrait par un seul mot d'une de ses lettres où il dit : *M. l'abbé de Tencin n'entend point raillerie sur ce qui vous regarde.* Vous jugez bien que je ne suis pas moins vif sur ce qui vous est essentiel. Mais, en vérité, si j'ai de l'impatience que mon affaire soit terminée, vous y aurez plus de part que vous ne pensez. Je suis extrêmement sensible aux marques d'amitié que vous me donnez, et je voudrais cesser d'être aussi décontenancé et aussi garroté que je le suis pour lever l'étendard de la reconnaissance. »

Dans la comédie qui se joue alors, il y a de bien jolis détails. Scaglione donne à entendre que Sa Sainteté a prodigieusement envie d'une bibliothèque qui est à Rome, et qu'on ne pourrait lui être plus agréable qu'en lui facilitant les moyens de trouver les douze ou treize mille écus nécessaires pour l'acheter. Sans examiner si c'est bien le Pape qui a envie de cette bibliothèque, ou celui qui parle en son nom, on répond aussitôt à Scaglione qu'il sera satisfait.

Quinze jours encore se passent. Rohan, qui n'a toujours pas quitté Rome et retarde chaque jour l'éclat que provoquerait son départ, n'est plus reçu au commencement de juillet par le Pape, qu'on dit souffrant d'une atteinte de gravelle. En réalité, les pressions de toute nature exercées sur l'infortuné pontife, les tortures auxquelles on le soumettait étaient bien faites pour achever de ruiner sa santé déjà fort compromise. Il ne cédera qu'à la dernière extrémité ; il veut qu'on le sache afin de se disculper autant que possible des reproches qu'on ne manquera pas de lui adresser. Signer la nomination de Dubois, c'est pour lui signer l'abdication de sa conscience, et il ne prendra

la plume que lorsqu'elle lui sera mise de force dans la main.

Dubois croit que tout est désespéré. Il a reçu un billet de Tencin, daté du 8 juillet, où il a lu ces lignes :

« Je vous prie de vous ressouvenir que vous ne m'avez chargé de rien, que mes lettres ne sont pas des dépêches et que ce n'est point à un ministre que j'écris, mais à une personne que j'aime et respecte de tout mon cœur et, s'il m'est permis de le dire, à un ami sur qui je compte entièrement, lequel a achevé de m'attacher indissolublement à lui par ce témoignage unique et incroyable de sa confiance de m'avoir fait venir à Rome sans m'avoir ouvert la bouche sur ses propres intérêts. »

Que signifient ces paroles ? N'est-ce pas l'aveu que tout est fini, et la partie perdue ? Non pas. Tencin, qui va la gagner, s'efface modestement ; il donne au ministre, en même temps que l'assurance de sa discrétion, un certificat d'honnêteté et de désintéressement. Et deux jours après, autre lettre, pour demander des munitions avant la suprême attaque, c'est-à-dire de l'argent. Le cardinal de Rohan est « à sec » et s'est trouvé dans l'obligation de souscrire des billets : « Nous avons dû engager jusqu'à nos breloques. Tout cela n'est qu'en cas que nous ayons votre chapeau dans le consistoire prochain, et, comme je n'en doute pas, je crois que vous devez faire tous vos efforts pour envoyer incessamment de nouveaux fonds à Son Éminence, au moins dix mille pistoles. On ne fait rien ici sans argent, et, dans le discrédit où nous sommes, tout serait perdu si l'on en manquait. Je sais qu'il est fort rare, mais il n'en est guère de plus utilement employé que pour le service de Son Altesse Royale. »

A quoi Dubois répond, le 23 :

« Vos lettres, monsieur, du 8 et du 10, m'ont mis dans une telle détresse que je ne puis plus me souffrir moi-même, et il me semble que toutes les vertus et tous les vices des hommes se sont entendus pour m'accabler. Il n'y a point de coiffure qui me paraisse aujourd'hui plus extravagante qu'un chapeau de cardinal. La générosité et la persévérance de ceux qui m'honorent de leur amitié me remplissent de confusion. La rage, la noirceur, l'infidélité et les mauvaises inten-

tions de ceux qui nous traversent me mettent tout en fureur; et ce qui m'aurait touché le moins en toute autre occasion, qui est l'argent, dans celle-ci est mon plus grand bourreau.

» Impossibilité absolue de rien tirer dans cet instant du trésor royal, c'est-à-dire de la monnaie, car il n'y a point d'autre ressource, et le 15 le prêt des troupes a manqué net, et, par conséquent, il y aurait eu de l'imprudence et un danger très infructueux à s'adresser à Son Altesse Royale. Cependant, dès qu'il s'agit d'engagements pris par M. le cardinal de Rohan, je voudrais pouvoir me vendre moi-même, fussé-je acheté par les galères. Mais, pour envoyer à Rome dix mille pistoles, il faudrait trouver trois cent mille livres à Paris dans le temps que le plus accrédité n'y trouverait pas cinquante pistoles. Je n'ai aucun bien. J'ai pour deux cent cinquante mille livres de dettes criardes. Je ne reçois ni ne dois recevoir rien. On ne me rend qu'une partie de ce que j'avais employé à nourrir les actions qu'on m'avait données, et on me le rend en rentes sur les tailles au denier cinquante. Je ne veux tromper personne.

» Voilà le sujet de mes méditations depuis la réception de vos lettres. Enfin je ne suis pas mort, et c'est beaucoup. J'envoie à M. le cardinal de Rohan une lettre de change de dix mille pistoles, et j'ai pris en mon propre et privé nom un engagement de cent vingt mille livres pour les dix mille pistoles, et de cent quatre vingt mille livres pour le change et la différence des espèces. Je vous avoue que je ne puis pas faire de bon sang tant que j'aurai ce prodigieux poids sur le corps avec tous les dangers et toutes les avaries qui peuvent l'accompagner.

» J'ai fait pitié à M. Le Blanc et à M. de Bellisle qui m'ont vu dans la peine de cette recherche sans pouvoir me soulager. Si nos affaires n'étaient pas dans l'affreuse situation où elles sont et où elles demeureront jusqu'au mois d'octobre, je suis assuré que Son Altesse Royale ne ménagerait rien pour la satisfaction de M. le cardinal de Rohan, et qu'on n'aurait pas besoin de lui citer l'exemple des dépenses qui peuvent avoir été faites à Rome en d'autres temps, quoiqu'il soit vrai qu'on n'a jamais fourni pour Rome en pareille occasion la moitié de ce qui a été donné depuis le mois de janvier.

» Je désire ne pas me rendre indigne de la générosité de M. le cardinal de Rohan à mon égard et de votre amitié, après quoi, j'attendrai mon sort en patience, souhaitant uniquement d'être fixé pour pouvoir prendre des mesures plus sûres pour tous les devoirs que j'aurai à remplir, parmi lesquels ce que je dois à votre amitié aura la place qu'il mérite. »

En même temps, il envoie les dix mille pistoles au cardinal de Rohan en lui recommandant de ne les employer qu'à bon escient, pour satisfaire à des « engagements pour une chose faite et non à faire »; puis il ne peut s'empêcher de lui répéter encore : « Je suis au désespoir qu'on ait jamais pensé à moi et que la prétention d'une distinction dont je pouvais bien me passer devienne la source ou l'occasion ou le signal de grands maux. Mais le sort en est jeté... »

Ces doléances et ces menaces devaient être enfin les dernières. Le 15 juillet, Rohan était reçu par Innocent XIII qui l'accueillit avec une résignation que le ministre voulut bien prendre pour de la bonne humeur. Après avoir constaté que le Régent était inflexible dans ses résolutions et Dubois intraitable dans son entêtement, le pontife garda un instant le silence, puis, relevant péniblement la tête : « Seigneur, dit-il lentement à Rohan, Seigneur, souvenez-vous de la promesse que je vous ai donnée et que je vous ai chargé de donner de ma part à M. le Régent. Je vous ai promis que M. l'archevêque de Cambrai serait cardinal et qu'il le serait plus tôt que vous ne le croyiez : il le sera demain. Vous plaindrez-vous que je ne sois pas homme de parole ? » La douleur, l'humiliation firent jaillir les larmes de ses yeux ; c'est à peine s'il put en dire davantage pour faire sentir le prix de la grâce qu'il allait accorder et le péril où elle allait l'exposer. Sa voix ne se raffermit un peu que pour demander l'appui de la France : « Mais au moins qu'elle ne m'abandonne pas ! » s'écria-t-il en saisissant les mains du cardinal de Rohan. Le cardinal fit un effort pour sortir de sa réserve glaciale ; il exprima en quelques phrases sa reconnaissance et son dévouement.

Cependant, la nouvelle est aussitôt mandée à Paris. « Vous êtes cardinal, écrit Rohan à Dubois; il n'y a plus de délais à craindre ni d'obstacles à redouter, et vous êtes plus en mesure

que jamais de servir l'Église et l'État. Je me réjouis avec Votre Éminence et de tout mon cœur. »

A aucun moment, les formes n'ont été respectées : cette laide négociation est caractérisée par la désinvolture avec laquelle elle a été entamée, poursuivie et terminée. Dubois ne se presse pas de remercier. Sous prétexte de pouvoir donner des nouvelles d'une légère attaque de colique survenue au prince de Rohan et d'une indisposition du Roi, il ne répond que le 5 août : il parle de la satisfaction éprouvée par le duc d'Orléans et Louis XV, fort peu de la sienne et encore moins de sa reconnaissance. Le Roi charge Rohan d'exprimer au Pape sa satisfaction et le Régent le remercie en quelques mots d'avoir « fait attention » à ses respectueuses sollicitations.

Tout autre que l'abbé de Tencin n'aurait sans doute pas manqué de prodiguer les témoignages de son zèle et de son inaltérable dévouement au moment où une réussite, tardive mais enfin complète, venait couronner les efforts de plusieurs mois d'inqualifiables intrigues. Mais l'abbé connaissait le maître qu'il servait. L'un et l'autre estimaient qu'ils pouvaient se prodiguer les paroles sans les penser ou les oublier après les avoir prononcées; elles étaient donc superflues. Tencin s'efface; il laisse écouler quinze jours avant d'adresser quelques lignes à Dubois, et il se borne à lui vanter les mérites du cardinal de Rohan. Il sait que ce cardinal ne peut rester à Rome, une place lui étant réservée au Conseil d'État : il sait aussi que Laffitau, dont la situation est devenue impossible en Italie, sera bientôt rappelé. Alors il faudra faire choix d'un chargé d'affaires capable de représenter utilement le Roi à Rome. Comme diverses questions à régler justifient de sa part un séjour prolongé, il attend d'un jour à l'autre les lettres qui l'accréditeront officiellement auprès du Saint-Siège.

V^TE MAURICE BOUTRY

MINNIE BRANDON[1]

Par malheur, le repos, la paix, une paix relative, je ne sus me les garder... je ne sus pas m'interdire les retours inutiles vers le passé, vers ce passé que les amants, les maîtresses de rencontre, sous aucun prétexte, ne devraient se découvrir... car le passé ne compte point, n'est qu'une broussaille de rêves morts, un sépulcre où ne dorment que des choses fanées. Le présent seul existe !... Pourquoi ne suffit-il à personne ?... Énigme singulière !... Pas un homme ne respire, pas un homme sensible, du moins, qui, d'abord satisfait des lèvres de son amie, n'ait ensuite essayé d'atteindre dans ses yeux, miroirs banaux, les faces de prédécesseurs, faces moqueuses, faces tranquilles, faces pour agacer, troubler, — comme nous agacent et nous troublent certains portraits antipathiques, à de certaines murailles.



Minn s'habille, inquiète de mes inquiétudes, de mon silence... Minn, dont j'admire le galbe, les épaules blondes... ma Minn, ma pauvre Minn !...

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

Je l'aime autant, ne lui témoigne, ne lui témoignerai, à coup sûr, ni astuce mauvaise ni vouloir perfide : mon cœur n'est pas un autre cœur... Mais le spectre du lord... Il m'obsède, me dégoûte... je l'eusse préféré jeune, ce me semble...

Et de la glace m'envahit ; et muette, pâle, cette glace a tout décoloré, tout gelé, par toute notre maison...

Absurde ! J'aurais mieux fait de me vaincre, de distraire Minn, que sais-je !...

Mais quoi ! je n'ai pu le faire, le raconte ; — voilà.



Bouder, quand on aime, est du reste un jeu commun. On boude par déséquilibre ; on boude par subtilité romanesque ; on boude par instinct, plaisir ; on boude à la diable, sans motif...

Puis, de s'être endormi, un soir, trop boudeur, trop injuste, une détente s'opère, une conscience vous renaît, une âme repentante, chaude, allègre... Et je baisai Minn aux joues, aux ondes de sa chevelure, sans aucune raison de me lever différent, — et je courus à la fenêtre, où, d'un ciel épais, jaunâtre, soudain, je vis choir quelques plumes délicates.

— Minn, de la neige ! Venez.

Est-ce ma voix que j'ai entendue ? cette voix rajeunie, cette voix d'enfant ?

— Venez donc, Minn.

Elle vient, me regarde, bonne de me retrouver meilleur...

Ses pieds nus me tourmentent : je lui crains du mal, exulte de sa gentillesse, la reporte à notre couche.

— Vous m'aimez encore, *Edmund* ?

Et un baiser la rassure, tandis que tombent mollement, plus touffues, les houppes de cristal, derrière les rideaux.

« Vous m'aimez encore ? » Ce fut son unique reproche, son unique revanche !... Minnie, chatte, hirondelle...

Les houppes cessent de tomber ; les vapeurs jaunâtres se dispersent. Et, ne nous ayant pas rencontrés de la semaine, les John arrivent, déjeunent, nous amusent de leurs mâchoires avides, de leur grosse amitié, de leurs « quines » futurs.

Journée simple, journée d'oubli, de renouveau... je gâche votre souvenir en l'exprimant !



Que se passe-t-il au cabaret, vis-à-vis de notre seuil ?...

J'écoute... et, dehors, en la pierre gourde, un clou sur lequel on tape... de menus bruits... des riens.

Je suis au milieu de l'atelier ; il fait doux, clair ; le poêle ronfle, nos bibelots s'allument, les meubles rougeoient ; et, sur mes mains, — je les croise, — un rayon de soleil, un rayon tiède, agréable...

Toc, toc... Les coups, les bruits, les riens dansent... On s'agite, on cause, trois ou quatre individus... Et leurs voix m'égayent, parlent à ma solitude.

Minn traverse l'atelier.

— *My linnet* [1] !...

— *Edmund* ?

— Qu'est-ce qui se passe au cabaret ?

— Vous ne savez pas ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, *Edmund*, l'un des vieux est mort. L'enterrement s'apprête.

Toc, toc, toc.

Minn sort de son lit ; elle a un peignoir de velours émeraude.

Je demande :

— Est-ce l'homme qu'on va enterrer, ou la femme ?

— La femme.

Minn s'éclipse, fleure l'héliotrope...

Pourquoi ai-je escaladé un fauteuil, contre le vitrage, et m'y suis-je tenu, bloc de marbre, jusqu'au départ du convoi ?...

Le cercueil, drapé de noir, barrait la porte ; une tenture noire encadrait le cercueil ; et j'ai revu les tables invalides, les chaises bancroches, les troènes... Et, le corbillard démarrant, le veuf suivit, maigriot, seul, tout seul, comme il le méritait peut-être, ou peut-être ne le méritait point.

1. « Ma linotte !... »



Un mois, d'hier, que dure la nouvelle année! Les jours s'écoulent, facilement vagues, heureux, monotones... Tiens! le *christmas* de Minn!... Il me frappe, dans le tiroir où je l'avais posé, humble peinturlurage : une colombe entre des bleuets, des roses... Un mois!... La colombe signifie tendresse : les roses, ardeur; les bleuets recommandent : « Ne m'oublie jamais... » Un mois de neige, de gel, de boue! Et mes éphémérides, sauf les Wilding, ne me présentent que des images de Minn, de ma chère Minn, si savoureuse à embrasser!...

L'autre matin, cependant, elle me parut un peu lasse, un peu pâlie... Qu'a-t-il, mon gentil oiseau, l'oiseau qui me ferme les yeux, chaque soir, en sa musique de baisers?.

Je demande :

— Seriez-vous souffrante?

Elle me déclare :

— Pas le moins du monde, *Edmund*... Je ne souffre d'aucun mal.

— Vrai?

— Vrai.

La fossette me regarde, m'oblige de la regarder...

N'importe! Minn a quelque peine secrète... Il faudrait distraire Minn... Je le veux, je trouve, — laisse glisser les heures avec plus de confiance...

Au crépuscule, *my daisy*[1] vêt des fourrures, je me calfeutre, et nous descendons vers Paris, légers, coude à coude.

— Brrr, ça pique.

— Trop.

— Une promenade aux boulevards?

Silence.

— Préférez-vous surprendre John à son café... le Café d'Irlande, rue de Châteaudun?

— *Very well! How jolly*[2]*!* répond Minn, satisfaite.

1. « Ma pâquerette. »

2. « Très bien! Très amusant!... »

Mais, moi, je me trouble, me ressouviens : l'alcool, ses aromes perfides, sa force à reconquérir !...

Et nous allons. Mes pensées voltent, baguenaudent : « Certes ! n'était le lord, j'eusse épousé Minn !... Dois-je lui révéler ce que j'ai trouvé pour la distraire ?... Hum !... plus tard, chez nous, près de ses lèvres, de sa gorge à étoiles roses... » Puis, un souvenir, une bêtise m'épanouissent.

— Vous vous moquez de quelqu'un !

— Mon dieu, petite femme...

— De qui, *mister Humbug*[1] ?

— Vous rappelez-vous notre rencontre aux Tuileries?

— *Rather*[2].

— Eh bien !... ce jour-là, j'osai croire... oh ! pas beaucoup, pas longtemps...

— Quoi, *Edmund*?

— Que vous étiez une *pickpocket* !

Minn me pince... invente, folâtre, que moi, de mon côté, j'avais l'air « d'un *profligate*, d'un *very dissolute Frenchman*[3]... » Et voici le Café d'Irlande, son haleine brusque, corrosive... des visages, des épaules, la table de John. Il sucre une absinthe.

— Aoh! Minn, *Edmund* !... Qu'est-ce qué vous prénez?

Ma compagne, inerte :

— *Nothing*[4], John, merci :

Elle ne pouvait me plaire davantage.

Le bêta insiste :

— *What* ? vous réfiousez ?... jusque du vermout... jusque le madère... à un cam'rade?

Minn baisse la tête, m'échappe. Je la sens m'échapper.

— Alors John, comme vous, de l'absinthe ! répond-elle bientôt.

Et ce m'est un choc, un désastre...

— Tu sais que nous partons pour Londres? ai-je dit pourtant au journaliste.

1. « Monsieur le blagueur. »

2. « Un peu !... »

3. « D'un scélérat, d'un Français tout à fait libertin. »

4. « Rien. »

C'était là le plaisir que je réservais à *my charmer*[1], à sa bouche pâle, à sa nostalgie! la surprise dont je voulais une récompense immédiate, une récompense amoureuse!... Je l'eus! Minn ne se laissa verser qu'une goutte de la liqueur...



Quatre longues heures, — le dîner, puis l'uniforme loto, chez les Wilding. — Minn resta coite, malgré les plaintes ou les facéties de John. Elle combinait peut-être l'excursion prochaine, réfléchissait... découvrait, abattait de menus obstacles...

Par exemple, quand nous remontâmes vers notre domicile, la voix lui revint, sa voix ineffable, où s'ajoutèrent des gaietés de musette et des tendresses de flûte :

— Chaque jour, *Edmund*, je vous serai reconnaissante! car je n'avais aucun désir, sauf embrasser les miens.... Choisirons-nous la route paresseuse, Dieppe, Newhaven, histoire de glaner plus de bavardages?... Deux malles, pas? deux grandes... Oh! *my mother, my father, my sisters*[2], jolies, douces!... Il faut que je leur écrive!... Il faut se rappeler l'hôtel Gluck, leur dire que vous êtes mon mari!... Je me serai mariée en France... Tous me croiront, vous aimeront, c'est sûr, et, comme cela, petite bourrasque, seulement, d'abord... à cause de mon sans-gêne, de la confidence un peu tardive...

Jusque devant le cabaret, le vilain cabaret, Minn parla, parla ainsi. Mais j'avais cessé de l'entendre.

« Comme vous, John, de l'absinthe! » me répétais-je. « Comme vous, comme vous, de l'absinthe!... »

Les rues s'allongeaient, glaciales; le ciel chariait de la bise, du crêpe, des lueurs sournoises.



Et le voici, notre départ pour Londres, un soir de vent, de

1. « A mon enchanteresse. »
2. « Oh! ma mère, mon père, mes sœurs. »

pluie, un de ces soirs mouillés où les voyageurs prennent des allures falotes, sentent la bourbe, le cuir, la bête!...

Le train se hâte, vole; — mais, à quoi bon? les flèches liquides tourbillonnent de plus en plus, les flèches cinglent, battent le paysage nocturne.

Point de villes! quelques amas de maisons piqués de lumières, sabrés d'eau. Point de champs, point d'arbres: l'ombre, une ombre humide, une ombre laborieuse.

Et dans les gares, des caoutchoucs, des plaids, des cols relevés, rébarbatifs. Ils geignent, ils invectivent: « Quel temps! »

Minn seule est souriante, Minn endormie, paisible, Minn fatiguée, Minn qui gazouillait tout à l'heure, sa toque de loutre sur les yeux, sa mèche furtive hors de la toque. Vêtues pareilles, — invention récente de *my love*! — nos jambes tiédissent, toutes proches, aux profondeurs d'une large couverture...

Je bâille... dormirais volontiers à mon tour... et je bâille de nouveau, quand de nouveau me persécute : « Comme vous, John, de l'absinthe! »

Hélas!... Je me figurais Minn bien à moi, parce qu'elle n'avait plus l'air de couver son défaut!...

Le couve-t-elle, d'ailleurs?... Ai-je une preuve certaine qu'il dure?... A-t-il jamais existé?... Je cherche, m'agace, n'arrive qu'au probable, ne trouve que des pistes : rue Gluck... chez les Wilding... au restaurant... et loin, très loin, — suis-je fou? — chez la dame ignoble du square...

Ma chérie s'éveille, me lance un coup d'œil, referme les cils.

Ce que je vais dire est bizarre, et je suis fâché de le dire : je paraîtrai moi-même abolir toutes les raisons de ma colère. Mais, en me taisant, je tairais mon cœur, pauvre cœur, pareil à beaucoup d'autres, et je veux descendre aux caves, aux arcanes de l'amour.

Oui, vraiment, si Minnie s'était montrée tout d'abord telle que je la soupçonne, je l'aurais aimée d'une allégresse égale... Elle n'en aurait pas été moins blonde, moins charmeuse, moins chimérique; et je me serais imaginé la guérir : les tares de la femme, les souffrances qui nous viennent d'elle,

nous stimulent, nous grisent... Les désirs d'alentour renouvellent nos désirs... et, il y a là, dans le wagon, près de nous, trois hommes, trois hommes jeunes, qui ne cessent de regarder Minn, se dépêchent de l'aimer un peu...

Le train ralentit, le train stoppe. Une casquette passe, hurle un nom de bourgade... Puis, l'ordinaire signal, le rude effort de la locomotive, notre marche accélérée... Le ciel croule... A travers les vitres, ses murmures froids, sa plainte sifflante me bercent... Je me tasse, égoïste... Et la plainte, les murmures cessent... Plus rien, au dehors, que des nuages moroses, que des nuages ternes... Près de moi, tiède, paisible, Minn...

Elle m'observe... dissimule un flacon dans sa poche, un flacon jaune, plat, plein... le débouche avec lenteur... le monte, monte sous la couverture... sous son manteau... Oui, leste maintenant, heureuse de boire, elle porte le flacon à ses lèvres, — quand je tressaute, ouvre les paupières : Minn est innocente, Minn continue de dormir ; j'ai rêvé !

Mais, fini le sommeil ! je deviens un garde, une sorte de geôlier, malgré moi, jusqu'à Dieppe.

Et là, tandis que chauffe le steamer, à quai, tandis que le vent brutalise, gifle son maigre panache de fumée, il me faut conduire ma maîtresse dans les ténèbres d'un hangar, d'un sale hangar, et, pour me reprendre, baiser, goûter sa bouche, n'y reconnaître que le suave, le chaste parfum de reine-claude.



— Nous aurons de la houle ! — grogne une voix, à l'embarquement.

Deuxième voix :

— *Per Dio!* sour cette nacelle, sour cette périssoire !...

Le fait est que notre steamer s'allonge petit, très petit, facile à noyer.

— Combien de voyageurs, Minn ?

— Vingt-cinq, trente.

Il pleut toujours... L'écoutille avale nos bagages...

— Si nous descendions, *dearest*?... Vous ne risqueriez point un rhume.

Elle refuse, préfère ne pas se réfugier dans le *ladie's room*[1], puisque je ne pourrais la suivre, m'en irais avec les *gentlemen*...

Et le steamer largue ses amarres, trépide, bouge, siffle, arbore un panache copieux... Et le quai s'éloigne, le quai glauque, ses bornes, ses flaques, sa forêt de bateaux graves, de lanternes... Et dans la nuit, dans la pluie, tout à coup, Dieppe fond... Dieppe me manque...

Je voudrais voir autre chose que de l'eau brune, de l'eau bruissante, clapotante, de l'eau fouettée d'eau... De l'est, il est vrai, émergent des nuées, des écharpes de cuivre... Mais le vent baisse, nous attaque, s'occupe d'irriter les vagues... Et Minn, déjà, songeuse, rôde par les rues de Londres. Minn se précède...

— Vous dormez, *little girl*[2] ?

— Non.

— Vous n'avez pas froid ?

Elle secoue sa mèche.

— C'est que le pauvre *Edmund*, lui...

— *Then, darling, quick, quick*[3], dans les chambres !

Près de leur escalier :

— *Good night !*

— *Good night !*

Minn m'embrasse, fait rire une barbe simiesque, une barbe rouge, inaperçue d'abord ; — et me voici avec les *gentlemen*, à l'orée d'un dortoir où s'étagent deux rangs de couchettes, où gisent une vingtaine de mes semblables, couchettes de velours écarlate, sous le clair-obscur de lampes que le roulis berce à gauche, berce à droite.

« Hop ! cherchons une place... »

Je la trouve, grimpe, observe le logis... Le logis danse, funèbre ; il oscille, niais : un caveau pour ivrognes, un caveau que garnissent, là-bas, arrimés contre une table, des verres, des bouteilles... Hein, Minn !...

Et mon idée fixe, alors, se réchauffe, recuit... Minn y perdrait tant de son cœur, de sa grâce idéale !... Elle devien-

1. La cabine des dames.
2. « Petite fille ! »
3. « Alors, chéri, vite, vite... »

drait une amoureuse louche, une amoureuse bête aussi... et malade par sa faute!... Brrr... les jambes de glaise, les bras mous, les yeux d'extase morte, fourbus de vitriol...

Mais une secousse me lève! Mes voisins grondent: le steamer tangue, boite, se redresse, continue de tanguer, recommence de boiter, et les flots, sur sa coque, à ma hauteur, promènent un tumulte invisible. C'est une piaffe énorme, des frôlements sourds, des déchirures onduleuses, des vagissements de grosses lames...

Je me cramponne à mon gîte, tâche d'y demeurer, espère que nul malaise n'éprouve Minn.

Tout craque, tout râcle. De la vaisselle se brise. Une porte s'ouvre, cogne; aucune main ne l'a ouverte...

— O-o-oh!

Est-ce le vent?

— *Steward*[1] *!... Steward!*

Le *steward* hilare, ses soins que l'on accepte à la ronde.

Alors, d'autres bruits, infects. Ils couvrent la huée des vagues.

— *Damn*[2] *!* crache un Anglais.

— *Son of a gun*[3] *!* vocifère un yankee obèse.

— *Madonna! Mamma!* répètent deux Italiens qui pleurent.

Je reste de bronze.

Et ce Allemand à lunettes peut geindre: « *Himmelkreuzdonnerwetter*[4] *!* » — ce choucas madrilène, égrener ses *Caracoles*, — ce Russe barbu, grommeler: « *Tschort tebia vozmi*[5] *!* » — ce beau juif de Pologne, s'évanouir presque: « Oh! Rébecca! » — leur faiblesse, leurs nausées ne me gagnent point... ne m'émeuvent que pour Minn... Telle je la connaîtrai, si mes craintes ne sont pas chimériques! Même ordure, mêmes grimaces, mêmes attitudes veules!...

Mais non, j'exagère... m'en aperçois... Une paresse lourde m'envahit... Je deviens béat, benêt, optimiste...

1. « Maître d'hôtel!... »

2. « Damnation! »

3. « Fils de fusil! »

4. « Mille millions de tonnerres du ciel! »

5. « Que le diable t'emporte! »



Newhaven, au matin, son port, ses navires, ses parfums de houille chaude; Newhaven, sous le dôme du ciel enfin libre, — un ciel fleur de myosotis; — Newhaven, sa gare, le *railway* pour Londres... des coteaux, de l'espace, de l'herbe si verte!... un faubourg, Londres vigoureuse, propre: — et c'est Minn, babillarde, et c'est moi, qui m'égaye... Une voiture nous recueille... nous dépose à un hôtel...

L'hôte, quelques moments après :

— *Do you like this room*[1] ?

— *Yes.*

Chambre vaste, chambre confortable, où vite ronronne du coke, où manœuvrent d'agiles servantes...

Mais... singulier!... Minn n'est plus la même... tant son pays lui va bien, tant il existe de femmes chez une femme!... Je la trouve... plus apéritive encore... et plus encore de nacre, et de soleil blond, avec de légers nuages mauves... et des lèvres neuves qui me poussent à trahir les lèvres qu'elle avait hier...

Les servantes s'éloignent.

— *Edmund*?

— *My sweet one*[2]?

— Une idée...

— A propos de quoi?

— A propos de mes parents.

— De vos parents?

Minn se fait grave :

— Vous aimeriez pas les voir demain, au lieu de tout à l'heure?

« Demain, au lieu de...? » Je l'écoute, la regarde. Elle m'explique :

— Car notre mariage, *darling*, notre prétendu mariage...

— *Well!*

— En somme... ils le connaissent mal, le connaissent à

1. « Cette chambre vous plaît-elle? »

2. « Ma chérie? »

peine, d'un petit billet, billet venu de Paris, arrivé comme une bombe, chez eux, l'autre jour...

— Et alors?

— Alors, *Edmund*... si le père, la mère m'accusent... accusent ma liberté grande, *my french passion*[1]... aucun doute! il faut que je les aborde seule, une fois, que je vous les gagne, me dispute un peu, qu'ils me permettent de vous amener.

« Permettent?... » Mot sévère!... Je l'ai encouru: je devais étouffer la combinaison de Minn, sa laide combinaison... Elle y tenait, soit!... elle y tient, par fol amour, fureur de m'absorber le plus possible... Et puis, il faut le dire à ma décharge, loin des critiques, hors du cercle où chacun se surveille, les actes mauvais semblent moins mauvais à commettre!... Cependant... cependant... tromper de pauvres diables... me donner comme de leur famille, les frauder, leur sourire...

— *Edmund*, vous avez un air de cataclysme!

— C'est que, Minn...

Je me tais.

— C'est que?...

Ah! son charme nouveau, son charme impérieux!... Je l'éprouve derechef... Quelque chose me détraque, me provoque, m'attise...

Elle me saute au cou :

— Quoi donc, *my love*?

Le sais-je?... Le savent-ils, mes pareils, les faibles, les idolâtres?

Et ce que Minn désirait, je l'accepte!...

Elle se bichonne, s'attife... Elle me quitte, sèche d'embrasser les siens, n'a pas l'ombre d'un scrupule, eût à peine compris les reproches que je m'infligeais.

*
* *

Deux heures!... Il est deux heures maintenant!... Je rage d'inanition, d'attente fébrile et vaine, j'abandonne la fenêtre

1. Ma passion pour un Français...

où, l'œil terne, j'ai assez vu de cabs, d'omnibus, de passants de bonnes plastronnées de toile, chapeautées de plumes, où finissent par me crisper ces soldats rouges et noirs qu'engouffrent, dégouffrent leurs *barracks*[1]...

Si j'avais un livre, du moins, quelque besogne à faire!... mais je suis lavé, rasé, chaussé, habillé...

Brrr! notre voyage oblique en des cahots pénibles...

« Deux heures un quart?... Ma foi, tant pis! Allons me restaurer!... » Et je vais sortir, quand le bruit d'une certaine voiture... je le distingue entre les autres : c'est Minn... Elle monte, m'accole, est toute chaude, toute brusque :

— *Mamma*, Jane, Maud, heureuses!... *My father, immaterial*[2]!... Ils vous invitent à dîner, ce soir.

— Et Agnès, Harman?

— Absents de Londres... Yorkshire... affaires.

Qu'a-t-elle donc à s'exprimer comme une dépêche?... Elle a le geste lourd, les paupières vacillantes... Elle ne s'excuse de rien...

— *Edmund!*...

— Quoi?

— Figurez-vous que, d'abord, ils ne m'ont pas crue mariée.

— Dame!

— Mais je me suis fâchée, fachée net, leur ai dit des injures.

— Vraiment?

— Oui.

— Un comble!

— Qu'est-ce que c'est, un comble?

Je meurs de faim, l'estomac me tiraille, je lâche une réplique verte :

— Le suprême, le dernier degré du toupet, de n'importe quoi!...

Minn réfléchit, me regarde :

— Aoh!... petite leçon, petite correction, hé?

— Peuh!

— Alors, *Edmund, the dear Edmund* ne m'épousera pas?...

1. Leur caserne.

2. « Mon père, enchanté!... »

Je garde le silence... Elle titube, se cramponne à mon épaule.

— Aucune femme ne peut vous aimer davantage pourtant, *my heart, my little beautiful, affectionate darling*[1] !... Vous n'êtes pas fatigué de moi, j'espère? Vous n'avez pas envie de me jeter comme on jette une vieille robe?

Elle m'hébète, me bourre de tristesse.

— Vous ne répondez plus?... Vous ne voulez plus répondre?

Que répondrais-je? Elle est grise.

Et j'errais si loin de cela, que des larmes coulent de mes yeux.. Et de me voir pleurer, Minn se met à pleurer de même...

Puis, elle a dormi sur ma poitrine; — puis, le cœur glacial, rogue, il a fallu marcher au supplice de ce *dinner*.



— J'ai quelque chose à vous demander, *Edmund !* — murmure bientôt Minn, tandis que nous emporte une voiture, et qu'autour de nous commence de sourdre, par les rues ténébreuses, un humide, obscur brouillard, dont les trottoirs se mouillent, dont lentement se drapent les habitations, les silhouettes affairées, les lueurs clignotantes.

— Demandez! J'écoute.

Elle me chuchote enfin des excuses, me ranime, force mes lèvres à se déclore :

— Oh! la méchante, méchante! qui s'est grisée, m'avait cependant promis, naguère... Car, voyez-vous, *my sweet one*, le défaut, le vice que je hais d'abord chez une femme, c'est celui-là, vilain, grotesque. Il tue l'amour.

Elle baisse la tête.

— Il tue l'amour?

— N'en doutez pas.

Il me semble, à cette heure où j'écris, que sur mon « n'en doutez pas », sec, dur, Minn a soupiré : « *Alas*[2]*!* » un

1. « Mon cœur, mon beau petit, tendre chéri !... »

2. « Hélas ! »

« *alas* » imperceptible, un *alas* profond... Mais notre voiture cahotait avec un bruit de ferraille, et, le cœur lourd de solitude, de ma solitude au milieu de l'immense Londres, je venais de me raccrocher à ma maîtresse, à sa grâce affectueuse, à l'adorable voix dont elle roucoulait :

— Que mon père, ma mère m'offrent de boire, de toaster avec eux maintenant ! et ils sauront comme je refuse... puisque vous ne m'aimeriez plus... puisque je vous ai fait de la peine !

— Beaucoup de peine.

Minn m'embrasse, me promet d'être sage... Pouvais-je ne point la croire, en avais-je la force ?

— Qu'est-ce que vous aviez à me demander, *pretty girl*[1] ?

Elle s'intimide.

— Il s'agit de cadeaux pour les miens, cadeaux que j'ai achetés dans Paris.

— *All right !*

— Montres, broche, boucles d'oreilles...

— Excellent choix !

— Distribuez-les donc à ma place, voulez-vous ?... Ce serait gentil. Ça plairait à chacun.

Pas mauvaise, l'idée, certes ! mais, du diable...

— Convenu ?

Faut-il que Minnie craigne l'accueil que l'on me réserve !

— Hop ! *Edmund*, dites : « J'accepte », ou je me persuade que vous êtes encore *furious* contre moi.

— Je n'accepte point !

— *Why* ?... Vous me rembourseriez le prix de tout.

— Mon Dieu, alors...

Et comme, dare-dare, je rembourse Minn, et comme elle me tend les cadeaux, notre voiture s'arrête, nous dépose devant un seuil trempé de brume... La porte s'ouvre.

J'ôte mon pardessus... je regarde, étonné... Un couloir, une antichambre bleus, où des tulipes fusent d'ornements placides. A gauche, une pièce, que décorent sur fond mauve, d'un mauve crépusculaire, des soleils plus mauves, feuilles et fleurs ébouriffées... Puis, c'est le *parlour*[2], vaste, jaune, ver-

1. « Jolie fille ».

2. Le salon.

miculé de lignes noires, où passe et repasse, à brefs intervalles, une même branche d'acacia, prodige de haut goût ; et ce sont des meubles aux courbes presque droites, au bois luisant, teinté de bronze ; et, parmi les tableaux, un portrait de femme rousse, charmante, d'un autre siècle, avec un corsage prune et or, avec une berthe de dentelles...

Le père, la mère de Minn ! Ils arrivent à la hâte : l'homme, de taille moyenne, grison, maigre, en habit, flanqué de poings énormes : *Madam*, laide et molle, vêtue de soie brunâtre, une grande *Madam* dont le sourire clapote, dont le premier regard m'est un regard aimable.

Elle me baise, m'attendrit une seconde, et, bénévole, j'offre un *shake-hand* à son époux, quand se présentent les filles non mariées du couple : Maud, Jane, — Jane, l'ex-baby du square ! — blanches, jolies à l'exemple de Minn, et coiffées à la grecque.

Je ne m'explique point leur éclat d'aube fraîche... je n'en observe aucune trace chez madame, chez monsieur Brandon... Il se caresse les mandibules...

Et, pour je ne sais quelle raison, où je n'existe pas, un malaise rôde.

J'exhibe les cadeaux, j'octroie une montre au mâle : la broche... à ma belle-mère ; les boucles d'oreilles... à mes belles-sœurs : je n'ai garde d'oublier Agnès, Harman, bien qu'ils voyagent dans le Yorkshire...

On échange des banalités : on se remémore les Wilding : le souvenir de John amuse les *misses* comme le ferait le souvenir d'un pitre...

— Madame est servie ! tonne un magnifique larbin.

Je vais donc manger !... Mais Jane et le larbin se décochent une brusque œillade, une œillade joviale, — et, à quelques gestes, à leurs doigts, à certaines poses, Jane, Maud m'apparaissent vulgaires, comme dégradées tout à coup, dans un cadre qui ne serait pas le leur... Et cela ne me gêne plus d'avoir un masque, de n'être que l'amant de Minn...

J'arrondis le bras vers Mrs. Brandon, elle s'y agrippe, — deuxième œillade de Jane au larbin ; — ensuite, la salle à manger, son service clair, d'une blancheur luisante, son épaisse argenterie dépourvue de chiffre, sa forêt de cristal radieux.

ses candélabres illuminés, sa touffe d'œillets multicolores devant chacun des convives, ses boiseries plates, paille, ornées de gravures où marchent, trottent, galopent, demeurent de sveltes hobereaux et de longues amazones...

Le potage est un velours... mais tout ce monde, excepté Minn, marguerite des marguerites, ce monde le gobe avec un vacarme de lèvres!... Monde de parvenus... oui... à preuve, jadis, le square, le lord, la compensation!...

Ma faim s'apaise... et je me sens meilleur, ne trouve plus personne étrange, personne vulgaire... Tous braves, tous agréables, tous sympathiques même, peu à peu, tous! Maud, qu'un grain de cassis, au rebord du nez, rend plus originale; Jane, au col, à la gorge de jeune déesse : ma Minn sobre, sage; Mrs. Brandon, maternelle; Toby, — le père, — robuste fourchette, éponge, coffre, réservoir, — et le beau larbin qui, je ne sais pourquoi, me semble de la famille...

Nulle gêne, à présent, nulle ombre!... Le vin, les parfums de la table, le poivre des œillets...

Un gigot bouilli, mets national, émeut les fibres de mes hôtes; on le passe avec des légumes.

My father-in-law [1] se dresse, boit à la vieille *England*.

Est-il drôle! Une mèche lui hérisse le crâne, est la caricature de la mèche folâtre de Minn.

Et je suis tenu de boire, je bois, égayé, au peuple dont furent les Pitt, Wellington...

Jane m'interviewe, s'occupe de mes parents. Je déteste parler d'eux à la légère.

— Quel commerce tenaient-ils?

« Commerce » est une trouvaille... « Commerce » me chatouille...

— Ils ne tenaient pas de commerce, ai-je répondu. Ils vivaient à leur guise, avaient de la fortune.

— Aoh!... Aoh!...

Un murmure sagouin, une espèce de bas plaisir, — côté femmes; — seul, Toby renâcle, ingurgite coup sur coup, se met à me considérer fixement, sévèrement... Des choses le houspillent... Qu'a-t-il découvert?

1. « Mon beau-père ».

— *P'pa* est fatigué. *P'pa* n'est plus une tête solide, me raconte Maud.

Ouais!... le verrai-je tel que j'ai vu Minn, cet après-midi?... Ce serait trop!

Nous causons de la France : Mrs. Brandon connaît Paris : elle y a passé quatre hivers autrefois.

Elle me questionne, se souvient d'un épicier, boulevard Haussmann, d'une boucherie anglaise, rue Washington...

— Et puis, n'est-ce pas, il existe une promenade, les... les... les Champs-Elysées?

— Parfaitement... Vos filles étaient du voyage?

— *No-o.*

— Et monsieur Brandon?

— *No-o.*

Lui me toise, les yeux agressifs :

— Et mes chevaux? dit-il. Et mes voitures?

Stupeur générale. — Pourquoi?... Toby a la tête faible... On vient de me le déclarer...

Je laisse mes voisines morfondues, pense : « Il a donc chevaux, calèches!... « Et de l'orgueil, un orgueil tendre, un orgueil d'homme rassasié me boursoufle... « Minnie est une héritière! Et pouvant choisir à la ronde, elle m'a choisi comme font les pauvresses! »

Toby ne cesse de boire, — modèle dangereux! — Toby se dispute avec Maud, les dents serrées... Je perçois des phrases qui ne m'expliquent rien... Jane déchiquette une aile de faisan... *my birdie*[1] rêve, maussade, exquise... et, courbé entre deux bouteilles, le larbin, le magnifique larbin, à ma droite, propose :

— Bordeaux?... *Burgundy*[2]?...

— Bordeaux.

J'invite cette famille à nous accompagner, dans quelques jours, quand nous partirons. Elle se récuse, lâche une foule de prétextes... Le temps fuit...

M. Brandon s'endort, s'éveille, tour à tour blême, écarlate... Il s'hypnotise à considérer les gravures... Il roule de menus

1. « Mon petit oiseau ».

2. « Bourgogne?... »

rires orageux... Comme pour se décharger, il pose ses poings, deux blocs, sur la table...

Une forteresse d'asperges brûlantes... Le dessert approche... Dois-je prendre la parole, histoire de radoucir Toby, d'être plus anglais?...

Je me lève.

— Chut! chut!

J'articule :

— *Dear friends*[1]...

Mais Toby se lève également, m'ordonne le silence :

— Taisez-vous!

— Plaît-il?

— Je vous défends de parler!

Ses yeux me bombardent, les miens le fusillent.

Minn, conciliatrice :

— Voyons, *Edmund*...

Au tour de Maud :

— Voyons, *p'pa*, qu'est-ce qui vous heurte? Qu'est-ce qui vous fâche?

Toby gronde :

— *Damnation!* Stupide femelle!

— Oh!

— Vous savez donc plus distinguer un *gentleman*?

— *Yes*.

— Non, vous ne savez plus!

Il me désigne :

— Car monsieur est un *gentleman*, un vrai *gentleman*...

— Et alors?

— Alors, comprenez... tâchez de me comprendre...

Il manque de choir, se rattrape.

— Alors, Maud, nécessairement impossible qu'il ait épousé... votre sœur... Impossible!... Impossible!

Un silence épouvantable.

— Impossible!... Impossible! répète l'ivrogne.

Il tord sa cravate, la détord, l'arrache.

— Impossible!

— Pour quelle raison? dis-je.

1. « Chers amis... »

Il oscille comme un arbre.

— Pour quelle *rr...reason*?

— Oui.

Sa mèche est une mèche de clown.

— *What!* vous osez... vous osez me réclamer cela?

— Je l'ose.

J'entends : « ... *box... marmalade... dirty French*[1]... » et Toby se rue vers moi... le beau larbin le retient par le collet... Toby écume, insulte, jongle avec ses poings d'hercule; Maud, Mrs. Brandon poussent des cris sauvages : Jane tombe à la renverse; Minn pleure, m'entraîne... Je prends mon chapeau, enfile mon pardessus...

Nous sommes au grand air, dans l'humide, obscur brouillard... Un cab, notre hôtel, notre chambre. Ouf!...

J'ai pitié de Minn, ne lui adresse aucun reproche... Aussi me promet-elle encore une fois d'être sage, tempérante!... Et je vais avoir l'heur de réfléchir à l'aise, puisqu'elle sommeille déjà!...

Et une large paix, la paix des bonnes ténèbres me ballotte; je songe, classe, étiquette : 1° le couple Brandon est une couple de domestiques, cocher, cuisinière, ceux de la maison où ils nous reçurent, en l'absence des maîtres; 2° Jane, Maud? femmes de chambre; 3° le beau larbin?... le beau larbin serait Harman, frère de Mary Wilding... Pas de Yorkshire!... Et, si je ne m'abuse, Agnès, — Mrs. Harman, — Agnès, invisible, Agnès aurait simplement fait le dîner.

Zounds[2]!...

Je n'en veux point à Minn de son artifice déçu qui me la soumet davantage.

Elle tressaille, a le cauchemar, des contractions nerveuses...



Nous avons atteint le pic de cette histoire, histoire véritable! Il ne me reste qu'à descendre; et, comme il arrive

1. « ... Boxer... marmelade... sale Français... »

2. Parbleu!

souvent, la pente est le chemin du pire... Au bout, dans les fonds, rien que des marais croupissants, méphitiques...

La première pensée de Minn, dès que l'hôtel bougea, fut de m'induire à quitter Londres sur l'heure.

— Soit!... mais Jane, Maud, mistress Brandon... est-ce que vous n'irez point les embrasser?

— *Never more*[1]... elles sont lâches!... elles n'ont pas eu le cœur de vous défendre, hier!...

Nous partîmes... Les eaux de la Manche respiraient mieux, n'avaient qu'une houle fleuronnée...

Des villes, des plaines, des collines, de massives ou sveltes églises, la course des nuages... et soudain Paris... le cabaret borgne, son veuf, son chat, notre maison, nos choses...

Je les ai revues avec amour, comme si je m'étais sauvé d'une geôle, comme si je revenais pour les voir.



Un sommeil calme, et, ce matin, tandis que la bise, aux portes, chante sa ronde monotone, me voilà tout gaillard, élastique.

Minn, au contraire, est fatiguée... Je lui retrouve les lèvres pâles, les yeux cernés.

Elle radote, ne digère pas notre fiasco de Londres, se l'impute, s'y acharne :

— J'ai eu tort de mentir, *Edmund*, très tort, beaucoup tort, beaucoup!

Et peu à peu, gageons qu'elle regrette, excuse même Toby!...

Dois-je lui rappeler que Jane, Maud, les autres, ont usé d'artifice autant qu'elle?

Baste! je la secouerais davantage. Mieux vaut paraître aveugle.

— Un petit tour, un déjeuner chez les John, *my sweet heart*? Voulez-vous?

— *Yes*.

1. « Jamais plus. »

Et je la regarde avec tendresse, petite ombre bleue, suave, à contre-jour, quand résonne le timbre de notre porte... Puis, Denise, la brave Denise, avec une dépêche...

— Ah! sacrebleu!

— Qu'est-ce, *Edmund*?

Le dernier de mes oncles, le seul proche parent qui me reste, va mourir, m'appelle à Nantes où il habite!...

J'ai derechef quitté mes lares, pris une voiture, le train... Je roule vers l'agonisant...

Mais ne l'aimerais-je plus?... Cette affection éparse, Minn l'aurait-elle absorbée?... Peut-être... car je ne souffre, à cette heure, que d'avoir abandonné ma maîtresse... Et si je pense à l'oncle, c'est la vieille rengaine, le refrain banal que je me répète :

Monsieur de la Palisse est mort,
Mort de maladie;
Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie...

Quelquefois dure, laide, bien étroite, l'âme ineffable des tourtereaux!

*
* *

Mon oncle défunt, inhumé, — *J'l'ai vu porter en terre*... après La Palisse, Malbrough : aucune obsession ne m'épargnera! — Minn, sa chevelure blonde, la faim que j'éprouve d'elle, me ramènent bien vite à Paris.

The pretty girl ignore mon retour. Je ne l'en ai pas avertie, veux la surprendre, jouir de son tremblement, de son vertige. Et j'arrive chez moi, au crépuscule... Mes nerfs fondent, le cœur me bat...

— *My love!*

Pas de réponse.

— *Darling!*

Le silence maussade, hostile, d'une maison vide.

Je hausse le ton :

— *Darling!... darling!...*

Rien.

« Où est-elle?... Avec les John, à fricoter? »

Je rêve, injuste... me persuade qu'on aurait dû deviner, sentir mon approche... et paf! un coup de botte à ma valise... puis je monte quelques marches, les dégringole, remonte... Et cette pièce qui bâille, cette pièce est notre chambre..

Mais brusquement, là, Minn au pied d'une causeuse... Minn bizarre... toute flasque, éboulée...

« Que ce ne soit plus la chose, du moins, l'ignoble chose dont la peur me glace de nouveau! »

Mais si... Trois, quatre bouteilles vides!... Minn les cuve, presque morte... Minn a encore failli à ses promesses : elle ne m'attendait pas!... Minn ronfle... Je l'écoute, stupéfait...

Toute la soirée, j'épie avec horreur son marasme trouble : un lac infesté d'hôtes visqueux, d'algues sournoises...



Donc je ne m'étais pas trompé : Minn aime à boire!... Elle est une ivrognesse, une névropathe de goût absurde et bas!...

Et je pleure de grosses larmes, vais d'une chaise à l'autre, soupire, m'affole, me détraque... Et je m'étonne d'avoir deviné naguère, alors que rien ne m'avait éclairé, rien que de vagues lucioles, des feux follets rapides...

« Oh! Minn chérie, Minn immonde!... »

La fièvre maintenant, voici que la fièvre me glace... Je pleure toujours... je grelotte... à peine suis-je capable de déshabiller ma maîtresse, de la coucher, de me coucher au long de sa forme torride.



Il existe une foule de John Wilding que le sommeil terrasse, au bout du même laps de temps, à peu près, chaque nuit, quel que soit leur état moral. Heureuses caboches! Moi, pour dormir, j'ai besoin de perdre toute mémoire. Aussi, ai-je des jouissances, des douleurs interminables... Aussi bientôt, ai-je perçu la résurrection de Minn, sa molle, triste résurrection, dans les ténèbres... Elle a bougé d'abord, un peu, encore un peu, avec fatigue... puis son poids a diminué... puis elle a reconnu ma présence furtive, et, brus-

quement, s'est refaite immobile... « A-t-elle peur, mon Dieu ! » Ses jambes, sa gorge tremblent... Je ne m'apitoierai pas! Je ne veux pas m'apitoyer!... Voici d'ailleurs qu'elle se calme, elle m'espère aveugle, ou se permet de croire que trop bon, trop bête, parce qu'elle dormait, je n'ai point voulu la réveiller... Certes! Minn doit nourrir un espoir de ce genre, car soudain elle m'embrasse! Je ferme les yeux, ignore au juste ce que je lui dirai... cherche, classe, ordonne... et je ne peux me résoudre à aucune mesure extrême. Les heures tombent comme des feuilles mortes...

Un rayon matinal, jaune: Denise ouvre la maison... Minn se lève, passe un peignoir, se sauve... Tiens! plus trace de bouteilles, sur la commode?... Minn les a emportées, maligne, déloyale pour la première fois. Je souris...

Sourire équivoque, aigre! Mais, sans elle, je respire une atmosphère mieux à moi seul, mieux imprégnée de mes atomes.



Toby, cocher; Mrs. Brandon, cordon bleu; Tom Beetroot, leur fils, clown de music-hall; Jane, Maud, Agnès, femmes de chambre!... Telle vivoterait Minn, sans le vieux lord...

Pour n'avoir que cette tare unique : *drunkenness*[1], elle la possède bien toutefois, l'a vue, admise, respectée même, nombre d'années, chez son père... Et voici que dans l'atelier, où elle se décide à me rejoindre, elle apparaît brillante, fraîche, une jacinthe!... Mon absence l'a guérie du mal qui la rongeait, — mon absence, la liberté de boire !... Et comme, par le vitrage ouvert, monte du cabaret borgne un incisif parfum d'absinthe, elle le hume, bat des narines... va me sauter au cou. Furieux, j'ai clos le vitrage.

— Bonjour, *Edmund*.

— Bonjour, Minn.

Je redresse une toile, dérange un bibelot :

— Quoi de neuf?

— Rien de neuf, *my love*.

— Bah !

1. L'ivrognerie.

J'attaque :

— Vous m'avez menti cependant, derechef!

— Je vous ai menti?

— Dame! Ne m'aviez-vous pas juré de ne plus boire?

Mon attaque perce... Je vois luire et palpiter ses yeux qui s'effraient.

— Jolie conscience que nous avons là, hein, ma chère?... Conscience élastique!... J'arrive, m'étais gardé de vous avertir... et qu'est-ce que j'aperçois, ridicule, vautrée sur le sol?

Minn est pourpre ; Minn est lamentable.

— Méfiez-vous! à force de pardonner, on ne pardonne plus... Et si vous avez encore pour moi de la tendresse...

— Une très grande, *Edmund.*

Elle fond en larmes :

— Vous le sav... savez, d'ailleurs!

— Êtes-vous certaine que je le sache?... puisque vous me préférez n'importe quel ratafia, n'importe quelle mixture!...

— Oh! il se compare...

— Certes! je me compare ; mettez-vous à ma place, réfléchissez! N'ai-je pas le droit d'être jaloux, en colère?

— En colère, oui...

— S'il était agréable de boire au moins, de devenir laide, affreuse, une sorte d'animal inepte, inerte, gâteux!

Minn sanglote.

— Mais non... vous tenez à ce que je cesse de vous aimer, à ce que la souffrance, le dégoût...

Minn a un « *alas* » morne, imperceptible, comme dans le *cab*...

Je poursuis :

— Vous avez une peine secrète?

Elle ne dit mot.

— La... soif de l'oublier, de vous anéantir?

Elle ne bronche pas.

— Voyons! Minnie, une parole, un mot!

Troisième silence.

— Voulez-vous me répondre, à la fin? ou je m'en vais, vous laisse à votre mutisme et à votre déluge!

Elle se précipite :

— *No, no, my heart, my darling*, restez!

Elle m'accroche, me pétrit, applique sa douce gorge contre ma poitrine :

— *No*... Tenez ! je parle, je parle...

— Vite, alors !

— *Edmund*... j'ai bu, parce que je m'ennuyais de vous, parce que vous m'aviez abandonnée.

— Et à Londres, vous avais-je abandonnée ?

— A Londres, vous n'étiez pas avec moi.

— Donc, il va falloir que je ne vous quitte plus, que je me constitue *policeman* ? Délicieux, vraiment !... *policeman* !... *policeman* de miss Brandon !

Sa gorge est d'une tiédeur, d'un attrait !...

— Eh bien ! ce rôle, ma bonne amie, je le refuse...

« Est-ce vrai que je le refuse ? »

— Et, puisque vous avez un vice, rédhibitoire... vice que j'épiais du reste, que je craignais, permettez-moi de vous l'apprendre !... adieu, séparons-nous.

Minn vacille... Minn est toute blanche...

— *Edmund*... *Edmund*...

Je la soutiens, et le charme opère... J'ai devancé l'époque où, peut-être, serai-je de force à me priver d'elle... peut-être, si elle continue.

— *Edmund*...

Puissance de la faiblesse !... Pauvre petite Minn, hors de son pays, des siens, pour mon plaisir, et que je maltraite !

— Minn, Minn, qu'est-ce que vous avez ?

Je baise ses yeux, sa bouche de fruit, l'étoffe de son corsage, aux épaules. Je l'assois, la flatte, lui murmure des phrases gentilles, des phrases lâches, l'aveu de mes torts, un blâme de mon caractère, vif, acariâtre... Voici que je demande pardon !

— Excusez, bijou, mon ange, le chagrin que je vous ai fait.

Elle se réconforte.

— Mais plus l'ombre d'une récidive, par exemple, Minn !... Promettez-le-moi de nouveau, sur l'honneur, et je vous croirai, je désire vous croire...

Elle craint la tentation :

— Vous fermeriez à clef notre cave ?... Aucune chose buvable ne traînerait, que la chose vulgaire, la chose du philtre ?

Je ne lui ai pas ri au visage. Nul n'aurait osé rire de son flegme.

— Soit ! ai-je prononcé, niaisement.

Et, pour ma gouverne, j'interroge Minn sur ses débuts d'ivrognesse :

— Quand l'alcool vous a-t-il prise ?

— Une confession, une deuxième, après la si délicate ?... O-oh !

— A qui la faute ?

— A moi, je comprends très bien... mais...

— *All right !* dans mes bras, chérie... La tête penchée... Me voyez-vous un peu moins ?

— Je ne vois qu'une moustache...

— Je ne vous intimide plus ?

— Presque plus.

— Alors, cette confession, de grâce. Quand, l'alcool ?...

— Il y a huit, neuf années... *I dont know*[1].

— Pourquoi ?

— *Because* ma sœur Agnès, Agnès aime le *brandy*, le *whisky*, d'autres liqueurs, et m'en offrait, le soir.

— Que disait votre mère ?

— *M'ma ?... M'ma* se versait aussi *a little drop*[2].

Ai-je besoin que Minn me conte ainsi toutes ses rasades ?... Ne puis-je me la figurer jeune, mince, titubante ?... Elle se couchait, priait, s'endormait grise. Elle avait des sommeils obscurs, au lieu de rêves...

— Bref, l'habitude vous est venue, n'est-ce pas, trésor ?... Et l'habitude est un monstre.

— Oui, un monstre.

— Cependant, *my little bird*, vous buviez à peine, quand je vous ai connue...

— Je buvais, *Edmund*, je buvais, la nuit, toute seule.

— Et chez les Wilding, un jour !

— *Yes*.

— Et quelquefois au restaurant, au café.

— Impossible de me retenir, quelquefois... J'entends des ordres.

1. « Je ne sais pas... »
2. « Une petite goutte ».

— Des ordres?

— Qui me poussent, qui me forcent.

— Comme Jeanne d'Arc?

Je plaisante et me le reproche.

— *Yes, yes*, comme votre Jeanne d'Arc, si son histoire est bien vraie.

Euh! l'Anglaise!...

— Que diable, Minn, on résiste!... Un ordre s'écoute, se rejette.

— Les miens me torturent... Ils m'arrachent l'estomac... Je boirais dans le ruisseau.

Elle est franche!

— Je suis pareille aux joueurs, aux fumeurs, aux femmes riches et voleuses.

Que lui dire?... Elle jase, maintenant... Elle me regarde... elle veut guérir...

Ce jour-là, rue d'Auerstaedt, me souvenant que Minn fut piétiste, par hasard, nous sommes entrés dans une église luthérienne; et là, naïf, je lui ai fait résumer en un vœu solennel toutes ses promesses d'être sobre... Mais l'église ressemblait à une brasserie où l'on aurait caché les verres, les litres et les bocks.



Trois mois durant, à la suite de mon algarade, — les arbres déjà se pomponnaient de vert, — Minn demeura l'esclave de sa parole. Et peut-être... oui, peut-être eût-elle guéri, — qu'importe la pâleur, le cerne reparu? — n'était le voisinage du cabaret borgne, n'étaient mes allusions, mes soupçons, mes atroces coups d'œil, et une jalousie sourde, une jalousie active, bouillant d'éprouver, de savoir, une jalousie peureuse...

— *My dear*, vous êtes morose... Il faut vous distraire, *poor boy*[1], renouer avec le monde, — me conseille Minn, pleine de grâce, un matin bleu.

« Espère-t-elle boire de nouveau, en cachette?... »

J'hésite à me démentir... agrippe le conseil au vol, pour

1. « Pauvre garçon ».

que ma maîtresse ait du temps à perdre, me choisisse ou se choisisse... et je commence de rudes, excessives, quotidiennes promenades. Oh! les images, les idées que je me forge! les duretés où je me heurte!... Ma tête lourde!... mon cœur, mon pitoyable cœur navré, blessé, curieux!... Je marche, marche... des avenues, des boulevards, des foules, un cimetière, ses tombes neuves... Je marche, m'oblige de marcher, tourne à droite, tourne à gauche, enfile chaque impasse, longe ce quai abrupt, souffle, repars, m'éreinte... Le Luxembourg, le Louvre, la Bastille, les Ternes...

— *Well! Edmund*, qu'est-ce de vos amis? Qu'est-ce de vos visites? me demande-t-on, quand je reviens.

Et tandis que hâblent mes lèvres, j'inspecte mon bourreau, tâche de saisir jusqu'aux moindres éclairs, jusqu'aux vestiges les plus fugaces de sa pensée... Puis, j'espionne à la ronde : les odeurs, la cuisine, certaines portes... Je recherche des traces liquides sur les marbres, sur les meubles...

***

Un billet de John :

« Vieux camarade,

» Qu'est-ce que vous fichez dans votre *cottage*? Personne vous y trouve!

» Tu es malade, *Edmund*?... Avale du punch, du punch au gingembre.

» Maintenant, écoute : si tu arrives pas dîner avec Minnie, un jour de la semaine (à ta préférence, le jour), flûte! zut! sacré nom de nom de nom!

» *Ever yours.*

» J. W.

» *P.-S.* — Ah! que je jure bien français! »

Nous convenons d'un jour : — et c'est John, sa barbe, la grosse Mary, le loto : « 88, lorgnettes à vendre!... 7, *le* pioche!... 11, les jambes de ma sœur! »

Ils ne changent point, les Wilding!... Ils ne souffrent point, ne se tendent aucun piège, demeurent immobiles, tels que des bornes!...



Je n'interromps guère mes promenades : elles se déroulent plus paisibles. Minn résiste, Minn est sage, toute au jeu de ses costumes printaniers : — plus d'étoffes londoniennes, cette fois, de rets, d'entrelacs, de vermiculures, de branchettes épanouies ! mais la gaine, la simple gaine qui moule, qui élance, la gaine sculpturale, de drap mastic, beige, saumon. Madame est parfaite, de blondeur, de visage merveilleux. Je l'admire !...

Et puisque le cerne s'efface, puisque refleurit le teint d'hortensia, je rouvre notre cave, nos placards... Qu'elle fréquente, à l'aise, Mrs. Wilding même ! Je le lui insinue, attentif, présomptueux... Une dernière épreuve !



Et je vais, quasi jovial, par un printemps gai d'oiseaux, de soleil, de feuilles vives... Et je monte chez les John, certain crépuscule, pour emmener Minn, lorsqu'elle m'apparaît étrange, gauche, rouge, une flamme entre les cils.

« Serait-ce encore ?... »

Je me bouleverse : je ne m'attendais plus... je tâche de m'abuser :

— Vous avez la fièvre, *my rosebud*[1] ?

Elle répond net... elle parle droit... et mille doutes m'envahissent...

J'aimerais mieux une certitude !... J'aurais souffert autrement... Je n'aurais pas la confiance véreuse, ni ces brusques larmes, ces larmes foisonnantes, ces larmes qui sont de mauvaises herbes, les mauvaises herbes du chagrin.



Décidément, Minn s'est remise à boire !... ou mieux, elle buvote, me trompaille, doit s'estimer habile, très habile, supé-

1. « Mon bouton de rose ».

rieure à tous, — naturellement! — puisque je garde le silence, la laisse me berner, se figurer que j'ignore, que je ne vois pas ses pointes, ses demi-pointes, ses tiers d'ivresse... Quand s'y est-elle remise?... Chez nous, fatiguée du cerne, de la pâleur?... chez les Wilding?... ou en public, ici, là?... Drôle de fille! fille de race adverse!... Elle m'aime pourtant!... elle avait du tact, elle sait réfléchir!... mais pas l'ombre de caractère! mais l'habitude! mais l'égoïsme, le vertige du mal!... Et Minn a beau me craindre, se doser, elle ne me craindra plus, ne se dosera plus, ne sera plus qu'une soif ardente, invincible, peu à peu! Car je me transforme, reste à peine jaloux... mes larmes tarissent... je ne me fâche ni ne gronde...

Ma seule amertume est de n'avoir personne à qui me livrer, me raconter, conter que je me sens moins tributaire, et moins pédagogue...



Nous avons un piano!... Sur le désir de Minn, j'ai loué un piano, il y a quelques jours... Et elle tapote, elle meugle : sa voix délicieuse n'est plus une voix, en musique.

Where, where, is my good little dog[1]?...

Le répertoire de ma blonde s'égrène : *Chien perdu!... Navire!... l'Honnête Ramoneur!... Femme de marin!... The Swallow*[2]*!... Les Chats!* — duetto, avec Mary Wilding...

Non seulement je me refroidis, mais on me crispe ; — et, à l'heure présente, comme les John bissent *Navire*, le besoin m'étouffe d'interrompre Minn, de lui demander : *La Sœur du Minstrel*, ou *Toby*. — *Toby!...* vous ne vous rappelez pas?... Toby, le cocher!



Froid! froid!... Ce n'est pas ma faute, parbleu, je deviens froid!... Qu'y faire?... Ma compagne est une révoltée, m'ôte l'appétit, — et le vent, le vent du Nord se hâte, me dessèche, secoue et détache, à la douzaine, mes feuilles mortes...

1. « Où est, où est mon bon petit chien? »
2. *L'Hirondelle.*

Trop rapide, ce vent? — J'ai beaucoup souffert!

Mes torts, des torts graves? — Regardez mon amoureuse... N'en a-t-elle point? N'a-t-elle pas changé autant que moi?... Elle avale, avale sans trêve, use de verres chaque jour plus larges, plus profonds... Elle a choisi boire et moi, au lieu de me préférer... Elle me juge aveugle, idiot!... Elle s'hébète, chante *Navire!*... Elle va au cabaret borgne, maintenant, sur le zinc!... Elle veut que je l'épouse, le veut avec pleurs, avec rage, sitôt qu'elle est ivre!... Et hier, hier, — il bruinait, je tousse, je garde la chambre, — on a volé notre servante, on lui a volé du vin, de son vin au litre... Minn!... Ce ne peut être que Minn!

*
* *

Donc, un dimanche, sur le tard, je me suis rendu au Café d'Irlande : John est là, pipe dans la barbe, moustaches humides.

— *Good evening*[1]!... Assieds-toi... Le vermout?... Le quinquina des familles?...

— Ni vermout, ni quinquina, John. Prends ton chapeau. Sortons. J'ai à te parler.

Il se coiffe, bredouille :

— Tu as l'air malade!

— Presque.

— Indispozisheune morale?

— Juste!

Nous sommes rue de Châteaudun, dans le va-et-vient des gens inattentifs au brouhaha des voitures.

— Maintenant, *Edmund, quick*[2]! je dresse les oreilles.

— Tu seras discret?

— Je sérai une carpe.

— Même avec ta femme?

— D'abord, d'abord évec elle.

— Bon!... Il s'agit de Minn.

— *What is the matter*[3]?

1. « Bonsoir » !...
2. « Vite! »
3. « Qu'est-ce qu'il y a? »

J'expose mes griefs à John; et John hausse les épaules.

Je lui peins mes affres, mon amour tué, ma honte, et il me dévide un panégyrique de Minn, — de Minn « peurfecsheune!... » de Minn riche : « Elle te coûte pas un shilling!... » de Minn musicienne!... de Minn que j'eus vierge!...

Je réponds square, entremetteuse, ruse, agape, larbinaille, — et le grimaud badine :

— *Pshaw!... pshaw!...* Adventsheures maigres!... Petite poussière sur une fleur!

— Elle est propre, ta fleur!

— Je m'en contenterais.

— Fleur de *stout*!

— *No.*

— Fleur de *gin*!

— *No, no, no, no, no.*

— Fleur de sale *brandy*!

— *Damnation, at last*[1], *Edmund!* trop d'indjoures, de nerves, pour une simmple crise!

— Tu appelles ça une crise, toi?

— *Yes, crisis.*

— Tu as de l'estomac!

— Et dé plous, *my boy*, le crise est ta faute.

— Hein?... Qu'est-ce que tu dis?

— *Yes*, ta faute. *Yes*, ta grande, énorme faute!

— Le motif?

— Parce que tu es un animal de *Frenchman*, un vrai *donkey*, une *goose*[2]...

Dois-je le gifler?

— Parce que tu laisses pas boare Minn, de temps en temps, lorsqu'elle désire!

Me blague-t-il? Est-il sérieux?...

— Et boare, monn cher, boare, c'est nathsheurel! boare, allume le rate! boare excite à reboire, qui purge, qui chasse nos fatigues, nos idées pernicieuses.

Il est sérieux.

1. « Au diable! à la fin... »

2. « Un vrai âne, une oie... »

Il continue :

— Tu connais les Wilding?

— Si je les connais!

— Aoh!... *But*[1] connais-tu le métheudd Mary-John, quand leur esteumach, leur fatigue réclament?

— Non.

— Eh bien! les Wilding se payent un tas dé boteilles: *claret*[2], tchampégne, rhum... Les Wilding s'enferment... Les Wilding boavent, ménndgent, boavent plous qué ménndgent... Et il y a des fois, *Edmund*, des fois ménifiques, où jé suis tellément rond, avec la grosse, que pas moyen dé coucher: on dort sous le table.

— Et puis?

— Lé calme.

— Après le calme?

— *Hip!* novelle peurgésheunn!

— Adieu!

— Adieu... Essaie le métheudd... *Really*[3], essaie...

— Tu retournes au Café d'Irlande?

— *Yes.*

Le dos rond de John, son dos brut, son dos lourd de pachyderme... Une laiterie, une banque, un mur bariolé d'affiches, une toilette rose...

Je quitterai Minn!... je la quitterai, à son premier accès d'ivresse folle, abjecte!



Minnie, beauté, grâce! — que ne les a-t-elle vendues comme Schlemyl avait vendu son ombre! — Minnie, oiseau-mouche, libellule!... Minnie-baisers, Minnie-fossette, Minnie-velours!... Minnie jeune, exquise!...

Et un jour, — quand je l'aurai choisi, ce jour, — elle fera ses malles, déguerpira... m'oubliera...

Je pleure, ne croyais plus avoir de larmes, pleure, pleure...

1. « Mais... »
2. « Vin de Bordeaux ».
3. « Réellement ».



Le cabaret borgne, depuis que ma compagne y fréquente, perd à vue d'œil son aspect ladre. Le vieux torche, gratte, peinturlure; le vieux sarcle, bêche: le vieux cultive des œillets d'Inde, des mauves, des zinnias, des tournesols; le vieux aime les fenêtres où grimpe le volubilis, les caisses d'où la capucine s'échappe en feuilles presque jaunes et en fleurs comestibles; le vieux a une perruche: « Crrr! crrr!... Buvons!... » le vieux a renouvelé ses tables, ses chaises... le vieux me salue... Dame! il n'avait qu'un massif de troènes, un sureau mort, de l'herbe, un bouge, et chaque lampée de *my drunkard* [1] l'engraisse, l'enrichit.



Je m'étais imaginé que Minn, bien vite, retomberait à l'orgie; mais non, elle persiste à se doser: elle triche et se distrait toujours avec l'*Honnête Ramoneur*, avec *the Swallow*... Rien ne l'amuse plus, rien, rien!... sauf pareil vacarme, sauf les John...

Que faire?... Attendre!... Et maintenant, contre Minn elle-même je soutiendrais qu'elle ne buvait point, au début de notre liaison... Alors, en effet, ses doigts ne brisaient pas les choses... ses yeux ne témoignaient d'aucune fièvre extatique... Elle gazouillait, émue, originale, avec des gestes doux... Elle virait, voltait, harmonieuse... Elle était pure, espiègle...

« Crrr! crrr! crrr! à boire!... » La perruche du mastroquet!

Minn se trouble, elle s'empourpre... Elle n'aurait pas bronché, jadis!



Et je continue ma guette, ma guette journalière... Maintenant l'été brûle... Et lâche, faible, ému par trop de souve-

1. « Mon ivrognesse ».

nirs, j'observe patiemment des ribotes matoises, tout ce que peut trahir d'elle-même une folie non moins hypocrite que d'autres, la folie de la soif.



Godiche, John vient — j'en suis sûr — de me déchiffrer à Minn, de la gronder ferme, d'éperonner ses inquiétudes : car, sortie en hâte, la revoilà.

Elle bavarde seule... Elle heurte les murs... Elle marche sur moi, rouge, raide... Elle prend un siège, voudrait écrire, culbute l'écritoire... et debout maintenant, l'œil atone, elle me regarde aller, venir, tourner en silence, tourner comme un cheval de bois...

Elle me regarde encore, me regarde mieux, regarde si j'accepte...

Je n'accepte point : le terme est échu !

— Vos malles, vos bagages, Minn, les avez-vous préparés ?

— Mes malles ?... mes baghedges ?

— Oui.

Elle s'efforce de comprendre.

— Qu'est-ce qu'il y a, *Edmund* ?

Je le lui explique :

— Il y a que nous nous quittons !

Un spasme.

— Il y a que vos traîtrises, il y a que votre vice, plus moyen de les admettre, plus moyen, plus moyen !... L'horreur me déborde, l'horreur me suffoque !

— *Great God ! poor Minn...*

— *Not poor Minn; but Minn odious, Minn unmerciful, Minn disgusting*[1] *!*

Elle titube, elle croule à terre.

— John vous a parlé, du reste ! John vous a instruite !

— *O my love, my love !... O my darling !*

Elle rampe, elle choppe, elle pleure de l'alcool...

— *Yes*, je suis une fourbe ! *Yes*, une perfide ! *Yes ! yes !...* Battez-moi, *Edmund !* battez, battez-moi !

1. « Non pas pauvre Minn ; mais Minn odieuse, Minn impitoyable, Minn dégoûtante ! »

Je hausse les épaules.

— *Alas!* il refuse de battre, de croire que je l'aime... *Alas! the remorse, the punishment*[1]*!*... *Alas!* que j'immplore triste, immplore malheureuse!...

J'écoute l'ivrognesse... je l'écoute geindre... Et déjà fini, ses phrases, ses phrases à peu près complètes...

— *Mamma!*... *Mamma!*

Toujours elle sanglote, toujours elle rampe!

— ... Espoir... chagrin... *new oath*... *misfortune*[2]... épouser... guérir...

Des mots, des mots, une litanie de mots!

Elle se ravive, m'accroche les jambes :

— Vous répondez pas, *Edmund?*... Alors, c'est vrai, c'est vrai, nous nous quittons?... Impossible, *my heart!*... *No, no!*... Embrassez votre *birdy*, votre *rosebud*...

Elle tâche de sourire, tâche de me corrompre :

— Embrassez... embrassez donc!... Je t'aime.

— Vous puez l'absinthe.

Dieu! le cri qu'elle jette!... sa rechute flasque!... ses râles, ses nausées!... son effroi de Londres, de Toby, de Harman!

— Que vais-je leur dire?

— Vous leur direz que je suis mort!

— Heu!... *What?*... *What?*...

Je me sauve... emprisonne Minn dans l'atelier... La rue, le cabaret borgne, le soleil... Une heure de repos, de repos actif, de marche au grand air : je vais, je muse, presque joyeux, mon âme s'apaise...

Les trottoirs fourmillent; les vitrines bayent aux passants; les omnibus grondent, grincent...

Je songe forêts, avoines, solitudes vertes, ciels de plaines et de montagnes, rivières d'ombre gazouilleuse, peupliers robustes que hantent les pies...

Un âpre, un aigu besoin de réintégrer ma niche!... Je la réintègre...

Mais quoi!... le vieux cabaretier d'en face, à la porte de l'atelier?... Il cache une bouteille... Il grelotte, abasourdi... Un long tube de caoutchouc pend de la serrure...

1. « Hélas! le remords! la punition! »
2. « Nouveau serment... malheur... »

— Filez ! filez !

J'ouvre la prison de Minn... Elle est assise, balance comme une herbe, et mon ex-*charmer*, mon ex-petit oiseau dégoise *Navire*, les yeux hystériques.

* * *

Minn regagne Londres, ce soir...

A jeun, muette, nerveuse, les joues tuméfiées, elle vire, volte au milieu de ses malles... ses malles de l'hôtel Gluck... d'un désordre qui fleure l'héliotrope... Et, bien en vue, — humble, dernière malice ! — j'aperçois mes bouquets d'antan, contre une pile de robes... la Bible, sur un corset rouge... le portrait des sœurs Brandon, coiffées à la grecque...

* * *

La gare du Nord, un quai, un train.

J'étouffe... Ma bravoure défaut... Minn a son ticket, Minn pitoyable, Minn tremblante... Elle murmure :

— Nous avons été heureux, *my duck*[1], heureux, un automne !

Dois-je la retenir, essayer de nouveau ?...

Je perdrais ma peine !... Une forme dure, plate, vers son cœur, dans la poche de sa jaquette, une forme précise, le montre. C'est l'autre ! l'adversaire !... Il consolera.

— En wagon, messieurs !... En wagon !

— *Good bye*, trésor !

— *Good bye, Edmund !*

Un baiser rapide, le goût de reine-claude, — et Minn est partie !... Elle agite sa main blanche... Elle me fait des signes...

J'y ai répondu. J'achève de répondre.

LÉON HENNIQUE

1. « Mon canard ».

LA COLONISATION RUSSE
EN SIBÉRIE

A notre époque, il devient si facile de visiter la Sibérie. — trois cents et quelques francs, en seconde, de Paris à Vladivostok ou Port-Arthur, quand le Transsibérien sera terminé, — qu'on éprouve quelque honte à n'être pas allé au moins jusqu'à Irkoutsk. Mais, pour parler de la colonisation sibérienne en témoin oculaire, un voyage ne suffirait pas : il en faudrait vingt, après lesquels on se trouverait dans la situation de ce fonctionnaire sibérien qui déclare, dans une étude récente, n'avoir jamais pu savoir où en était le peuplement de sa province, et conclut qu'en matière sibérienne on ne peut que marquer des étapes et donner des directions générales. Nous n'essaierons pas de faire mieux : nous tâcherons de mettre en lumière les différents aspects du grand problème sibérien, sans prétendre à résoudre les innombrables petits problèmes qu'il traîne après lui.

I

Les Russes ont connu la Sibérie dès le XIIe siècle, mais ils n'y ont guère pénétré avant le XVIe. A cette époque, des aventuriers novgorodiens, venus par les rivières du nord de la Russie, gagnent les cols de l'Oural septentrional, les fran-

chissent sans difficulté, et débouchent dans des contrées jusqu'alors inconnues qu'ils appellent l'Obdorie, la Severie : ils y trafiquent de fer et de pelleteries avec les indigènes, et peut-être les réduisent-ils dès lors au tribut, suivant la longue pratique des Novgorodiens. Mais la vraie conquête ne commence que dans la seconde moitié du siècle. En détruisant le royaume tatar de Kazan, en 1552, Ivan le Terrible vient de renverser la barrière qui fermait aux Russes la grande route de l'Orient, et le flot des aventuriers s'y précipite aussitôt : moujiks en quête de champs à labourer, chasseurs lancés à la poursuite de la martre zibeline, explorateurs — *prospecteurs,* dirions-nous aujourd'hui — attirés par le renom des mines de l'Oural. De ces chercheurs de mines, les plus audacieux sont les Strogonof, auxquels le tsar a fait d'avance concession de ce qu'ils découvriront ; pour s'établir dans leurs nouveaux domaines, tenir en respect les indigènes et au besoin les dépouiller, ils ont leurs bandes de mercenaires, et le Dr Jameson de cette autre compagnie à charte, un personnage à demi légendaire, le Cosaque Irmak Timofeiévitch, gagne en 1581, sur un sultan kirghize, une bataille qui met aux prises un millier d'hommes, et livre un monde aux Russes.

Qu'y trouvent-ils? D'abord rien qui diffère de la Russie. C'est le même ciel, le même climat, avec les mêmes longs hivers, les mêmes neiges amoncelées, les mêmes gelées profondes, mais aussi les mêmes printemps hâtifs, les mêmes étés brûlants. C'est la même steppe, avec les mêmes herbes, les mêmes fleurs, peut-être seulement plus éclatantes et plus variées. Ce sont les mêmes fleuves paresseux qui, d'un côté, coulent au pied de hautes falaises, et de l'autre, sur leur gauche, baignent des plaines marécageuses dont ils font des mers à la fonte des neiges. Plus loin cependant, quand les Cosaques ont atteint l'Iénisséi, le sol se relève, se ravine, se couvre de bouquets de mélèzes, de bouleaux, de pins et de sapins qui, peu à peu, deviennent la *taïga,* la forêt vierge. Elle court jusqu'au Pacifique, coupée par des vallées de plus en plus encaissées, des rivières de plus en plus rapides. De ces rivières, les unes se perdent dans la *toundra,* la steppe glacée du nord : les autres conduisent les Cosaques, au sud, vers les cimes neigeuses de l'Altaï, à l'est, à travers un fouillis

inextricable de chaînes et de plateaux, vers le lac sacré des indigènes, le Baïkal. De l'autre côté de cette mer intérieure, au milieu de nouvelles montagnes, les vallées recommencent, se joignent toutes dans celle de l'Amour, longue avenue qui s'abîme enfin dans les flots et les glaces du Pacifique septentrional.

Moitié chevauchant, moitié naviguant, par la route naturelle que tracent les affluents des rivières, et que jalonnent, à de longs intervalles, de pauvres villages d'indigènes, en soixante-dix ans, les Cosaques parcourent cet immense espace. Nulle part, jusqu'à la frontière chinoise, il n'y a de résistance sérieuse : des tribus, les unes étaient parties, derrière les Mandchous, à la conquête de la Chine ; les autres, moins belliqueuses, sont terrifiées par les armes à feu des Cosaques. Elles payent docilement à leurs nouveaux maîtres des redevances de fourrures, qui bientôt prennent la route de Moscou, seul marché où les Cosaques puissent se ravitailler d'armes et de munitions. Encore leur faut-il, pour en obtenir la permission, faire hommage des terres conquises au tsar, et c'est ainsi que celui-ci, sans avoir levé le doigt, devient maître et seigneur de cet immense empire de l'Est, que certains de ses ancêtres avaient traversé, jadis, enchaînés, pour solliciter les grâces dédaigneuses du grand-khan des Mongols.

Il envoie donc ses gouverneurs, ses voïévodes, avec eux des soldats pour les faire respecter, des artisans pour les vêtir et les loger, des laboureurs pour mettre en culture les terres voisines des résidences officielles, des prêtres enfin pour baptiser les indigènes. Grâce à ces nouveaux arrivants, les postes palissadés des Cosaques, les *ostrogui*, se transforment en villes. Tobolsk, Irkoutsk, Krasnoïarsk, etc., qui, pour être misérables au dedans, n'en ont pas moins grand air, juchées qu'elles sont, la plupart, sur de hautes falaises, près des fleuves, et dominées, comme les villes russes, par des forêts bigarrées de dômes bulbeux. Quant au gouvernement, les voïévodes s'en occupent à la façon de tous les administrateurs coloniaux de cette époque. Leur unique souci est de faire produire le plus possible au tribut qu'ils lèvent sans contrôle sur les Russes et les indigènes. Il n'est pas question d'une mise en valeur du pays. A la vérité, l'on commence à y exploiter quelques

mines de fer ou d'argent, car la Russie est pauvre en métaux et le tsar veut que la Sibérie y supplée; et puis les mines fournissent l'emploi des déportés qui sont arrivés en Sibérie presque avec les premiers voïévodes. Mais si le sous-sol est l'objet de quelque attention, on néglige le sol, parce qu'il est semblable à celui de la Russie, qu'il fournit le même blé, dont on n'a que faire à Moscou, que d'ailleurs culture suppose peuplement, et que, s'il encourageait l'immigration, le gouvernement irait à l'encontre de toute sa politique. Il ne faut pas oublier, en effet, que le XVIIe siècle est celui de l'affermissement du servage en Russie, c'est-à-dire de la suppression, pour les paysans, du droit de quitter leur village.

La Sibérie se peuple pourtant. Voïévodes, artisans, soldats, paysans, déportés même, y déploient à l'envi les vertus prolifiques du peuple russe. Au début, il y a bien quelque embarras, car les femmes sont fort rares, et le gouvernement doit expédier, outre Oural, des cargaisons de Manon Lescaut moscovites, puis de paysannes recrutées, dans les villages de la Volga, au moyen de véritables conscriptions dont la terreur subsista longtemps dans les campagnes russes. Mais le véritable remède se trouva dans l'appropriation des femmes indigènes. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, le clergé sibérien ne cesse de fulminer contre ses ouailles, qui, parfaitement oublieuses de la monogamie chrétienne, prennent partout des épouses païennes, à raison de trois, quatre, ou plus, par ménage : tout ce qu'il obtient, à la longue, c'est qu'il n'y ait plus qu'une femme par maison, mais aussitôt les maisons se multiplient; elles ne coûtent guère, dans ce pays où le bois abonde, et dont les habitants savent tout faire avec leur hache, sauf, affirme le dicton populaire, se raser. Il naît ainsi de colons russes et de femmes toungouses, orotchènes, iakoutes, bouriates, kirghises, mongoles, des générations de métis qui se confondent bientôt avec les Russes de race pure.

D'autre part, les indigènes se russifient. Beaucoup d'entre eux se détachent de leurs tribus, adoptent la langue, la religion, et les habitudes des conquérants. Des tribus même se transforment. Dès les premiers jours de sa conquête, la Sibérie a vu et voit encore se produire ce phénomène d'absorption des vaincus par les vainqueurs, qui est le fonds de l'histoire russe.

On pourrait lui appliquer, sans y changer une syllabe, la page pittoresque où Mackenzie Wallace a décrit la gamme des transformations du costume et du langage, dans une série de villages finnois de la Russie d'Europe, touchés, à des degrés divers, par l'influence russe. Quelle est la cause du phénomène? Les uns l'expliquent par la supériorité de culture des Russes; les autres, précisément par le motif contraire, la simplicité du moujik, sa douceur, son manque total de *préjugé de couleur*; et le fait est qu'on a vu des colons russes, au lieu de russifier leurs voisins, *s'ensauvager*, passer au bouddhisme, au chamanisme. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus; en tout cas, le fait à retenir est que, par l'assimilation des indigènes et le mélange des races, il s'est formé en Sibérie un peuple nouveau, différent, par beaucoup de traits physiques et moraux, du peuple russe d'outre Oural. Catherine II le constate déjà : « Les Sibériens ont le visage basané : les plus orientaux ressemblent à des Chinois : les Russes de Novgorod, par exemple, n'ont rien de commun avec eux ; sur les bords du Volga, les habitants sont élancés, bien pris : les beautés de Iaroslavl sont bien autre chose que les femmes sibériennes. »

Il y a encore une autre cause du rapide accroissement de la population sibérienne, c'est l'immigration clandestine. Si soucieux qu'il soit de conserver en Russie les bras dont les propriétaires nobles ont besoin, le gouvernement ne peut fermer toutes les routes de l'Oural. Des infiltrations se produisent toujours, d'autant plus que les fonctionnaires sibériens sont intéressés à laisser arriver chez eux des travailleurs qui, privés d'existence légale, ne figureront pas sur les registres de l'impôt dû au tsar, mais le payeront tout de même à ses représentants. D'ailleurs, il arrive fréquemment que, pendant de longues séries d'années, ces immigrés restent complètement inaperçus. Paysans vagabonds, dissidents chassés de Russie par les persécutions de l'Église officielle, forçats échappés des mines, ils excellent à se cacher dans la *taïga*, à s'y terrer dans des villages qui vivent ignorés, au milieu de leurs défrichements, jusqu'au jour où quelque agent du gouvernement les découvre par hasard. Encore en 1869, on a trouvé des villages de ce genre dans la province de Tobolsk. Dénichés, paysans et dissidents s'enfoncent plus avant dans la

taïga, jusqu'au jour où, d'exode en exode, ils arrivent aux frontières sibériennes, qu'ils franchissent sans hésitation : que leur importe de vivre sur les terres du Tsar blanc ou sur celles du Fils du Ciel? L'explorateur Prjévalski a entendu parler, en Chine, d'une colonie de dissidents, de *raskolniks*, établie sur les bords du Lob-Noor, à quelques cents verstes du territoire russe. Il en existe d'autres, éparses le long de la frontière, indifféremment d'un côté ou d'un autre. On raconte qu'un officier supérieur, inspectant les postes de Cosaques, à l'extrême limite de la Sibérie, dans un pays réputé désert, fut averti de l'existence d'un village à quelque distance. Il s'y rendit, et s'y trouva en face de moujiks qui l'accueillirent, à son grand étonnement, sans aucune marque de respect. « Qui êtes-vous? leur demanda-t-il sévèrement. — Des Russes, comme toi. — Et qui vous a permis de vous établir ici? — Que t'importe! nous ne vivons pas sur ta terre. — Vraiment! et sur laquelle donc? — Sur celle du sultan des Kirghises qui demeure en Chine. Nous lui payons tribut. »

En définitive, la Sibérie arrive à posséder, vers 1850, environ deux millions et demi d'habitants, dont plus des trois quarts sont des Russes, ou du moins des « russophones ». C'est à peu près le chiffre, à la même époque, de la population du Canada, c'est-à-dire du pays neuf avec lequel la Sibérie a le plus d'analogies naturelles, mais quelle différence dans les détails et la valeur de la colonisation! Le Canada en était déjà à un commerce général de près d'un demi-milliard ; celui de la Sibérie n'atteignait pas cent millions, et encore le thé, simple marchandise de transit, en faisait-il la plus grosse part. Le Canada avait des écoles primaires, des collèges nombreux, des universités : la Sibérie n'avait pas d'université, deux mauvais gymnases seulement — quand un élève réussissait à y finir ses études, c'était un événement, — et quant aux écoles, M. Iadrintsef, dans son ouvrage classique sur la Sibérie, en compte, en 1838, six dans le gouvernement de Tomsk, qui avait 400 000 habitants — on n'ose écrire 400 000 âmes — et dix-neuf en 1858. Au Canada il existait des chambres, des ministres responsables, une presse nombreuse et libre : la Sibérie en était encore, en 1827, à des gouverneurs qui, comme le fameux Loskoutof, pouvaient confisquer les femmes

de tout un district. et les mettre à rançon. La réforme de Speranski avait bien fait disparaître Loskoutof, mais non les abus qui continuaient de plus belle, au milieu de la résignation générale. La notion d'un droit des gouvernés à l'égard des gouvernants n'existait guère. en Sibérie, que dans les cerveaux des déportés politiques, polonais ou russes. dont le gouvernement de Nicolas I[er] avait rempli les mines et les prisons sibériennes.

Pour expliquer cette stagnation morale et économique. on invoque parfois des raisons ethnographiques, le mélange des colons russes avec des populations inertes et fatalistes, comme le sont les Asiatiques, en général, ou comme nous supposons qu'ils le sont. Il est plus sûr et plus simple d'envisager, non les éléments ethnographiques, mais les éléments sociaux de la population sibérienne. Des Cosaques, des chasseurs, des paysans fugitifs, des raskolniks fanatiques et bornés, tous aussi dénués de ressources matérielles que de culture intellectuelle; des sauvages, pasteurs ou pêcheurs. arrivés à peu près au degré de développement des Esquimaux, n'auraient pu donner naissance à une population laborieuse et progressive que si de puissantes influences du dehors étaient venues stimuler leur activité. Or. ces influences n'existaient pas. La Russie d'il y a cinquante ans ne pouvait donner à la Sibérie plus de culture, de capitaux, d'ordre et d'honnêteté dans l'administration, de hardiesse et d'initiative commerciale, qu'elle n'en possédait elle-même : encore avait-elle fait la part belle à la Sibérie en lui envoyant ses déportés politiques. Quant à des secours venus d'ailleurs que de Russie, il n'y fallait pas songer. La Sibérie ne touchait au monde non russe que par cinq ou six points, marchés de thé, sur la lisière de la Mongolie, ou stations de pêche dans l'extrême nord du Pacifique. Une influence du dehors aurait-elle pu pénétrer par ces portes étroites, qu'elle ne se serait pas propagée dans l'intérieur : à part les routes des rivières et la piste tracée, il y a des siècles, dans la taïga et dans la steppe, par des peuples inconnus, la Sibérie n'avait point de voies de communication : les populations, clairsemées sur d'immenses espaces, n'avaient point de contact entre elles. Il fallait, à ce pays endormi, une seconde colonisation, des

colons nouveaux pour animer ses déserts, des ingénieurs pour ouvrir des routes, des techniciens, des capitalistes, pour mettre en valeur ses forêts et ses mines, des écrivains, des savants, des professeurs pour secouer sa torpeur intellectuelle, et enfin des administrateurs honnêtes pour que tout ce monde pût travailler en paix.

II

Cette seconde colonisation a commencé il y aura bientôt un demi-siècle, et la guerre de Crimée en a été le point de départ assez inattendu. Jusqu'alors, en effet, par routine, par préoccupation trop exclusive des affaires européennes, par crainte peut-être de rapprocher la Sibérie de la libre Amérique, la gouvernement ne s'était guère préoccupé de ses possessions d'Extrême-Orient : la guerre de Crimée vint lui démontrer que pour les défendre et les rendre susceptibles de jouer, à l'occasion, un rôle offensif, il fallait les agrandir. Pendant la guerre, la flottille russe du Pacifique, menacée d'être détruite à Petropavlovsk, était allée se réfugier en Chine, à l'embouchure de l'Amour, et pour la ravitailler, les autorités sibériennes avaient employé librement le cours même du fleuve. La guerre finie, l'idée leur vint assez naturellement de garder cette portion de Chine où il n'y avait ni soldats ni colons chinois. Des négociations, que les Anglais et les Français favorisèrent par leurs campagnes chinoises, qu'ils ne soupçonnèrent guère du reste, — car il était admis que la Russie se recueillait, — amenèrent la réalisation de ce désir. Par les traités d'Aïgoun, de Tien-Tsin (1858) et de Pékin (1860), la Russie obtint la cession définitive de toute la rive gauche de l'Amour et du pays compris entre le cours inférieur du fleuve, son affluent de droite, l'Oussouri, et la mer, presque jusqu'à l'attache de la péninsule coréenne.

La Russie acquérait ainsi un territoire grand six fois comme la France, un des plus beaux fleuves de l'Extrême-Orient, et six cents kilomètres d'une côte découpée en hâvres profonds et courant vers le sud, loin des mers inclémentes de Behring et d'Okhotsk, jusqu'à la latitude de Marseille. Il est vrai que là-bas latitude de Marseille veut dire climat, non de

la Méditerranée, mais bien de la Baltique, et c'est peut-être pour cela qu'au début le gouvernement et l'opinion n'apprécièrent pas beaucoup cette nouvelle acquisition. On la garda pourtant et, dès 1864, on y commença les travaux d'un port destiné à remplacer les hâvres placés plus au nord, à maîtriser les eaux chinoises et japonaises, à menacer même, en cas de besoin, le commerce anglais du Pacifique. Quelles vastes espérances on avait fondées sur ce port, son nom l'indique ; Vladivostok veut dire « Dominateur de l'Orient ». Mais on ne tarda guère à s'apercevoir que ce Sévastopol de l'est avait les inconvénients qui avaient permis la ruine du Sévastopol du sud, qu'il était trop loin des pays vraiment russes, avec lesquels il paraissait impossible de le mettre en communication rapide. Pour atténuer le mal, on décida de coloniser le pays, en lui appliquant les procédés de peuplement employés au XVIII[e] siècle, dans les steppes de la Russie du Sud.

Au début, l'analogie est complète. Elisabeth et Catherine II avaient attiré en Russie des Slaves du dehors, serbes ou bulgares, réputés plus industrieux que les moujiks, et d'ailleurs plus libres de leurs mouvements, car aucun servage ne les fixait au sol natal. En 1862, les moujiks étaient libres officiellement, mais ils avaient encore à payer à leurs anciens maîtres des indemnités de toute sorte, et leur transplantation était difficile. On s'adressa donc encore à des frères slaves, et pour les avoir plus appropriés à la mise en valeur d'un pays neuf, on alla les chercher aux États-Unis. Il y avait à Chicago, à Saint-Louis, dans toute la plaine du Mississipi, des colonies importantes de Tchèques : on leur proposa des concessions dans la nouvelle province de l'Amour. Des délégués tchèques vinrent donc en Sibérie, étudièrent le pays, le trouvèrent bien sauvage, et finalement proposèrent au gouvernement leurs conditions : elles auraient fait de leurs villages de petites républiques yankees, sous le contrôle à peu près nominal de la Russie. Les négociations furent rompues et comme il n'y avait pas, à ce moment, d'autres frères slaves qu'on pût appeler en Russie, on se décida à utiliser des Russes.

Les circonstances y étaient devenues plus favorables. Dans beaucoup de régions, les paysans étaient complètement libérés des derniers liens du servage ; d'autre part, le mal chro-

nique des villages russes, la diminution des terres partagées, à intervalles fixes, entre des familles de plus en plus nombreuses, avait surexcité le désir d'émigrer, qui vit au fond du cœur de tout moujik. Alléchés par les bruits qui couraient sur les richesses fabuleuses du pays à coloniser, et par les faveurs que promettait le gouvernement, les futurs colons se présentèrent par milliers. Le difficile était de les rendre à destination. Dans les premières années, on se servit uniquement de la route de terre, à travers la Sibérie. Les malheureux qui la suivirent, pour la plupart des Petits-Russes, mirent, qui deux ans, qui trois ans, à faire le trajet de leur village jusqu'aux terres qui les attendaient le long de l'Amour, de la Zéa et de l'Oussouri. Beaucoup moururent en route; d'autres trouvèrent plus avantageux de rester, sans concessions ni subsides, dans les provinces de la Sibérie occidentale. Plus tard, on employa la voie de mer : à partir de 1882, les vapeurs de la Flotte volontaire chargèrent les émigrants à Odessa, et les transportèrent à Vladivostok, par le Bosphore, Suez et Singapour, avec une économie considérable de temps, mais non d'argent. Heureusement pour l'État, cette lourde dépense fut vite allégée par la diminution constante du nombre des émigrants. D'après une statistique récente, il n'y en aurait plus eu, en 1896, que quatre-vingt-treize.

Il s'était trouvé, en effet, que la province de l'Amour, dans son ensemble, était moins fertile qu'on l'avait cru, d'après sa position relativement méridionale et les récits enthousiastes des premiers explorateurs. Les hautes vallées et les plateaux y ont peu de terre végétale; les vallées basses sont presque annuellement dévastées par les inondations; le sol, lavé et relavé par des pluies incessantes, est pauvre en sels fertilisateurs. Même dans les districts réputés riches, après quatre ou cinq ans de culture, les rendements diminuent dans des proportions inouïes. Les colons petits-russes, habitués à ne craindre chez eux que la sécheresse, ne surent lutter ni contre cet excès d'arrosement, ni contre l'épuisement prématuré du sol. Les colons sibériens de la Transbaïkalie, et les Cosaques établis, au lendemain de l'annexion, le long de la nouvelle frontière, y réussirent encore moins.

Nous sommes portés à nous faire beaucoup d'illusions sur la

valeur civilisatrice des Cosaques. Depuis vingt ou trente ans, des écrivains graves nous ont appris à admirer des Cosaques de fantaisie, soldats hors ligne, disciplinés, terribles dans la guerre, doux dans la paix, laboureurs persévérants, artisans habiles, maçons, charpentiers, vignerons, etc., etc. On est un peu surpris, à lire leur histoire, de cette universelle aptitude. A l'origine, paysans en rupture de servage, pêcheurs, chasseurs, *outlaws* prêts aux pires aventures, ils ont été à peu près disciplinés, non sans peine, par le gouvernement qui a fait de leurs régiments, en quelque sorte, le rideau mobile de la colonisation russe : mais, s'ils ont protégé des colons, ils n'ont guère colonisé eux-mêmes, sur les rives de l'Amour encore moins qu'ailleurs. Un fonctionnaire qui les a vus à l'œuvre, M. Komarof, nous dépeint leurs stations misérables, leur bétail maigre, proie marquée d'avance pour les épizooties, leurs terres laissées en friche : ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'en réclamer toujours de nouvelles, dans l'intention de les faire cultiver, à leur profit, par des fermiers russes, indigènes, ou même chinois. En définitive, la vraie colonisation ne commencera que le jour où le gouvernement aura poussé en avant ces gênants ouvriers de la première heure, vers une « ligne » nouvelle à occuper et à défendre. C'est ainsi que les choses se sont passées dans la Russie d'Europe; elles ne se passeront pas autrement dans la Russie d'Extrême-Orient.

En conclusion, la colonisation des territoires de l'Amour qui, en trente ans, y a amené cent cinquante mille Russes ou Sibériens, n'a pas été un échec, à la comparer à d'autres tentatives européennes poursuivies dans des conditions analogues; elle en a été un, si nous nous rappelons les espérances du début. A l'heure qu'il est, Vladivostok est aussi en l'air qu'aux jours de sa fondation, et l'éparpillement dans la région côtière du Pacifique, à proximité de quarante millions de Japonais, de quelques dizaines de milliers de colons slaves, est moins une cause de force que de faiblesse.

Le vrai remède est, non dans le peuplement du pays, impossible à obtenir dans des délais assez courts, mais dans la création de communications rapides entre la Russie d'Europe et le Pacifique. Il y a longtemps que l'utilité de la cons-

truction d'un chemin de fer transsibérien est reconnue, et si l'œuvre n'a pas été entreprise plus tôt, c'est pour des raisons que nous aurions mauvaise grâce à reprocher aux Russes, nous qui n'avons pas encore su terminer le chemin de fer du Sénégal au Niger. D'une part, la construction d'une voie ferrée de six mille kilomètres, dans un pays imparfaitement connu, paraissait au gouvernement russe au-dessus de ses ressources financières et techniques ; de l'autre, la nécessité de cette œuvre colossale restait douteuse tant qu'on pouvait espérer obtenir des résultats équivalents, à meilleur compte, par l'utilisation et l'amélioration des voies d'eau.

La Sibérie est traversée, du sud au nord, par de grands fleuves dont les affluents, largement déployés en éventail, forment entre l'ouest et l'est, jusqu'à la vallée de l'Amour, la route naturelle que les Cosaques ont suivie, de l'Oural au Pacifique. Elle a bien ses solutions de continuité; d'abord, dans la Sibérie occidentale, entre les affluents de droite de l'Obi, et de gauche de l'Iénisséi; ensuite, dans la Sibérie orientale, entre les rivières qui descendent au Baïkal et les affluents supérieurs de l'Amour : mais tous ces cours d'eau se rapprochent tellement que pendant longtemps il a paru possible de les rattacher les uns aux autres par des canaux ou même, en cas de nécessité, par des voies ferrées. Il y a eu de nombreux projets dans ce sens : le plus connu est celui de l'ingénieur Sidensner, qui réduisait les travaux à un canal de vingt verstes, entre la Ket, affluent de l'Obi, et la Kass, affluent de l'Iénisséi ; et, d'autre part, à un court chemin de fer en Transbaïkalie. Vérification faite, on s'aperçut que canal et tronçon de voie ferrée devraient être beaucoup plus longs que les ingénieurs ne l'avaient cru. D'ailleurs, que l'effort fût ou non considérable, on pouvait se demander s'il serait en rapport avec le résultat obtenu. La route d'eau ainsi constituée aurait été fort longue — tel crochet, celui de l'Obi vers le nord, par exemple, ajoute un millier de verstes à la route directe — et fort lente, en dépit de la navigation à vapeur : ce n'est pas sur les fleuves sibériens que des steamers sautent par excès de vitesse. Enfin, la gelée aurait interrompu les communications, tous les ans, pendant environ huit mois. En aucune façon, elle ne satisfaisait aux nécessités

de la politique russe, surtout quand les Anglais — les seuls rivaux que la Russie pût alors prévoir en Extrême-Orient — venaient d'avoir leurs moyens d'action singulièrement accrus par la construction du Transcanadien et la création de la ligne Vancouver-Hong-Kong.

C'était donc un chemin de fer qu'il fallait. Le gouvernement russe s'y résigna, encouragé d'ailleurs par le relèvement de ses finances, à partir de 1885, et surtout par la rapide construction de ce Transcaspien, que quelques années auparavant, une grande revue parisienne avait qualifié d'imagination grotesque. Le 26 mai 1892, fut promulgué l'oukase qui ordonnait l'exécution du Transsibérien. Nous n'avons point à raconter ici l'accueil peu enthousiaste que lui firent les Sibériens, ni les difficultés matérielles de l'entreprise, ni la façon dont la plupart d'entre elles ont déjà été surmontées, ni les changements d'itinéraires occasionnés par les récentes concessions de la Chine. Tout ce qu'il importe de constater, c'est qu'Irkoutsk est à la veille d'être atteint, et que ce ruban de fer, de quatre mille kilomètres déjà, a donné une impulsion prodigieuse à la colonisation, pour laquelle il n'avait pas été fait.

Nous avons déjà indiqué les causes, manque de terre, mauvaises récoltes, bruits fabuleux sur les richesses de la Sibérie qui, dès l'abolition du servage, avaient disposé beaucoup de paysans à émigrer. Ces dispositions se propagèrent, à mesure, d'une part, que tombèrent les derniers liens des anciens serfs, de l'autre, que se développèrent les moyens de communication. Quand les fleuves sibériens eurent, comme les fleuves russes, leurs bateaux à vapeur; et surtout après la construction du petit chemin de fer de Perm à Tioumène, qui relia les réseaux fluviaux sibériens et russes, l'immigration s'accrut sensiblement. De 1870 à 1890, les provinces de la Sibérie occidentale, gouvernement des Steppes, Semirietchié, Altaï, reçurent quelques dizaines de milliers d'immigrants. En 1891, vingt et un gouvernements de la Russie d'Europe furent dévastés par une famine épouvantable : quelques mois plus tard, la construction du Transsibérien fut décidée et aussitôt commencée. Il résulta des deux événements une poussée formidable vers la Sibérie. D'après l'évaluation des autorités il serait entré dans le pays, de 1887 à 1893, 94 000 fa-

milles, c'est-à-dire. par an. 52 000 personnes. En fait, cette moyenne est très inférieure aux chiffres de 1891, 1892 et 1893. En 1894 et 1895, il y aurait eu respectivement 80 000 et 100 000 immigrants; en 1896, près de 200 000. En 1897, ce dernier chiffre paraît avoir été dépassé. En dix ans, la Sibérie se trouve avoir gagné plus d'un million d'habitants, rien que par l'immigration. Si nous tenons compte, d'autre part, de l'excédent annuel des naissances sur les décès, qui semble être de 80 000 à 100 000, nous arrivons à comprendre les résultats du recensement de 1897, qui accuse, sur celui de 1885, un gain d'environ 2 200 000 âmes (exactement 9 146 000 au lieu de 6 880 000 : dont 800 000 pour le seul gouvernement de Tomsk. Si l'accroissement continue de même façon, le premier recensement du xxe siècle devra constater l'existence d'au moins dix millions de Sibériens. Encore n'est-il pas dit que la progression ne s'accélérera pas, le jour où le gouvernement supprimera les entraves qui restreignent encore l'immigration en Sibérie.

Le droit d'émigrer est, en effet, subordonné, pour les paysans de la Russie d'Europe, à l'accomplissement d'une série de formalités, après lesquelles le gouvernement est toujours libre de refuser son *exeat* au moujik, et c'est ce qu'il fait, chaque année, pour des dizaines de milliers de candidats à l'émigration. S'il agit ainsi, c'est pour venir en aide, assurent les mauvaises langues, aux propriétaires nobles plus ou moins ruinés par la crise agricole; le fait est qu'il leur faut des meurt-de-faim à engager à vil prix, pour cultiver leurs terres. Mais on doit reconnaître que si, dès à présent, l'immigration montait jusqu'à 300 000 et 400 000 personnes par an, le gouvernement et les immigrants eux-mêmes se trouveraient aux prises avec des difficultés inextricables.

L'immigration en Sibérie, formalités mises à part, est loin d'être aussi facile qu'elle l'est aux États-Unis, par exemple, ou en Australie. Cinq cent mille immigrants peuvent arriver à New-York en une année, ils n'inondent pas New-York : les transatlantiques les déposent, de janvier à décembre, par paquets de six à douze cents, sur les quais d'où ils ne feront qu'un saut jusqu'aux innombrables trains prêts à les emporter dans l'intérieur du pays. Si par hasard ils s'attardent à

New-York, ce sera avec des ressources apportées d'Europe. En Sibérie, l'immigration se fait tout entière dans les quatre mois d'été; les immigrants arrivent en masse, et comme le Transsibérien n'a pas d'embranchements, qu'il n'existe pas — à part les lignes de navigation sur les fleuves qui le coupent transversalement — d'organes de distribution et de répartition, cette foule sans ressources s'entasse, dans des villes misérables, mal outillées pour la recevoir et l'héberger, jusqu'au jour où des terres lui sont enfin assignées. Comme les lenteurs proverbiales de l'administration russe s'exagèrent encore en Sibérie, le jour où seront enfin terminées les paperasseries, se fait attendre assez longtemps pour que, sous l'influence combinée de la misère et de l'entassement, des épidémies éclatent. Typhus, variole, choléra déciment les immigrants, leurs enfants surtout, et finissent naturellement par se communiquer à la population indigène des villes et des campagnes avoisinantes.

Pendant longtemps ces maux n'ont ému ni les fonctionnaires, ni les vieux Sibériens. Le Russe est compatissant — nous le savons tous, par la littérature — mais il est encore plus fataliste et négligent. Il fallut de longues années, les efforts répétés d'une poignée d'hommes de cœur, écrivains, administrateurs, professeurs, déportés même — et, d'autre part, le sentiment d'un péril menaçant pour tous — pour déterminer, dans les principaux lieux de passage des immigrants, à Tioumène, à Tcheliabinsk, à Krasnoïarsk, etc., la formation de comités de secours. La façon dont ces comités fonctionnent est la même partout. D'abord, ils font élever des baraquements qui, pour ne briller par l'excès ni de luxe ni même de propreté, valent pourtant mieux que les campements en plein air qu'ils ont remplacés. Tous les voyageurs de ces dernières années nous ont amplement décrit ces baraquements, leurs grandes salles blanchies à la chaux, leurs énormes poêles, le large banc qui court le long des murs, sous les saintes icônes, les immigrants étendus sur ce banc; devant eux, au milieu de la salle, l'espace libre où s'entassent leurs effets mal odorants, et circulent surveillants, médecins, infirmiers et infirmières. Beaucoup de celles-ci appartiennent à la classe instruite et aisée de la société sibérienne; leur service est absolument désintéressé, et leur dévouement ajoutera une belle

page à l'histoire, déjà longue, de l'héroïsme féminin dans la Russie contemporaine.

D'ailleurs, si active et ingénieuse que soit la charité privée, elle ne peut suffire à tout : il lui faut le concours du gouvernement. Il ne semble pas que celui-ci ait fait beaucoup pour l'œuvre de bienfaisance proprement dite : en regard des misères qu'il faudrait soulager, ses subventions seront toujours une goutte d'eau dans l'océan. Son véritable rôle, c'est d'améliorer les moyens de communication ; de hâter la répartition des terres ; de rendre aux colons la vie plus facile, par une administration plus honnête : de créer des foyers de culture ; en un mot, de doter la Sibérie des organes indispensables aux pays neufs.

Nous avons déjà dit l'œuvre accomplie depuis 1892. Dans quelques années, le Transsibérien — ou, comme il faudrait dire depuis les récentes concessions chinoises, le Transasiatique — sera terminé. Dès à présent, on se préoccupe de ses embranchements, de sa jonction, au sud, avec le chemin de fer de l'Asie centrale, au nord, avec le réseau navigable de la Dvina, de façon à rendre possible, par Arkhangel, l'exportation des blés et des bois de la Sibérie occidentale. Entre temps, on a repris la tentative déjà ancienne d'établir des relations directes, par l'Obi et l'Iénisséi et l'Océan Glacial, entre les marchés d'Europe et de Sibérie. Des machines, des rails ont pu être importés de Liverpool à Krasnoïarsk, avec un seul transbordement à l'embouchure de l'Iénisséi, et des blés sibériens sont repartis par la même voie. Mais, en dépit des succès partiels de ces dernières années, et des succès plus grands qu'on peut espérer, dans un avenir prochain, d'une plus complète connaissance de la mer de Kara, il ne semble pas qu'un commerce bien important puisse jamais passer par des fleuves dont le cours n'est complètement libre que trois ou quatre mois par an. La Sibérie recevra du Nord les marchandises lourdes qu'on aura attirées par des faveurs douanières : ce n'est jamais par là que lui viendront les colons et la vie.

En ce qui concerne l'établissement des émigrants, on a simplifié les formalités que nécessite chaque concession ; on a accordé des exemptions d'impôts, et même des subsides, à la

vérité fort minimes. Pour une famille de paysans établie dans la Sibérie occidentale, le gouvernement russe ne dépense pas le dixième de ce que coûte aux contribuables français l'excursion d'un récidiviste en Nouvelle-Calédonie. D'autre part, on a procédé au classement des terres concédables, dans les districts livrés à la colonisation ; et pour l'attribution des lots, on a tenu compte de la région d'origine des colons : les cantons plus secs ont été réservés aux Petits-Russes, les autres laissés aux Grands-Russes, que l'humidité n'effraye plus. Cette combinaison a eu l'avantage de rendre plus difficiles les conflits assez fréquents dans les premières années, entre gens de langues et d'habitudes différentes. Enfin, toutes les fois que la chose a été possible, on a fait voir les lots disponibles aux délégués, aux éclaireurs des groupes de paysans disposés à l'immigration. Désormais les futurs colons ont su ce qui les attendait en Sibérie, et les déceptions ont été plus rares : ce qui ne les empêche pas d'être encore fort nombreuses, puisque, pour 1896, on évalue à 12 pour 100 du nombre total des arrivants, celui des désillusionnés qui ont déjà repris la route de Russie.

Enfin, on a songé à améliorer la législation, d'une part, et de l'autre les fonctionnaires chargés de l'appliquer. Pour ceux-ci, on a hésité beaucoup, balancé entre plusieurs systèmes de recrutement : tantôt on a accordé des suppléments d'appointements aux *tchinorniks* bien notés qui consentaient à s'en aller si loin, tantôt supprimé ces indemnités ; il y a eu en Sibérie, à cet égard, des variations dont l'histoire pourrait être utilement rapprochée de celle de notre quart colonial. Actuellement on peut estimer que les cadres supérieurs de l'administration ne sont pas inférieurs en Sibérie à ce qu'ils sont en Russie. Quant à la législation spéciale à la Sibérie, on peut juger de ses progrès par la place toujours croissante qu'elle tient dans les recueils de législation. Décrets portant institution de banques d'État, remaniement de circonscriptions, création de nouveaux emplois, modifications dans la perception des impôts, concessions de mines ou de terres, etc., etc., ils se succèdent, toujours plus nombreux, dans un désordre qui témoigne de la variété des soucis du gouvernement. L'an dernier a été marqué par une

importante réforme judiciaire. Il est fort question d'une refonte générale des impôts, et de l'introduction au moins dans quelques provinces, de *zemstvos*, de conseils généraux semblables à ceux qu'Alexandre II a accordés à la plupart des gouvernements de la Russie d'Europe. Enfin quelques journaux parlent de la création possible d'une sorte de noblesse sibérienne. A côté des colons paysans on établirait des colons nobles qui apporteraient à la Sibérie, en échange de larges dotations, un élément social et intellectuel dont elle a été privée jusqu'à présent, à son grand dommage, assure-t-on. Mais il est permis de croire que le gouvernement, qui ne réussit pas, malgré d'énormes sacrifices, à faire vivre, en Europe, la propriété territoriale noble, reculera devant l'emploi en Sibérie d'un instrument de culture aussi cher et aussi chanceux.

Il est plus simple et plus sûr de créer des écoles. Les progrès réalisés à cet égard, depuis quelques années, constituent certainement un des chapitres les plus originaux de l'histoire de la seconde colonisation sibérienne. Les Européens d'Occident, en émigrant dans des colonies de peuplement, ont emporté avec eux les institutions scolaires de la mère patrie : dans leurs colonies de conquête et d'exploitation, ils ont fondé des écoles — oh! combien peu! — pour les indigènes. Mais nulle part encore le cas ne s'est présenté d'une puissance obligée de civiliser en masse, de susciter à la vie moderne, par l'école, ses nationaux émigrés jadis aux pays neufs, et pendant des siècles oubliés en dehors du mouvement intellectuel de l'Europe.

Le progrès général est assez bien caractérisé par le chiffre que M. Iadrintsef indique pour le développement de l'instruction primaire dans le gouvernement de Tomsk. En 1860, il n'avait encore que vingt-deux écoles; en 1873, il en avait cent huit; cent quatre-vingt-une en 1879, et trois cent quatre-vingts en 1884. D'une étude détaillée de ces chiffres, M. Iadrintsef conclut que Tomsk détient le record du « tant pour cent » scolaire, battant Kazan, Pétersbourg et Moscou. Il serait peut-être imprudent de s'en remettre à ces calculs d'un Sibérien : en tout cas le progrès a été énorme.

En même temps, les villes sibériennes se sont construit des gymnases, des collèges, voire même de filles, dont les derniers voyageurs admirent la belle apparence — et, triomphe

suprême, la Sibérie a enfin obtenu son université. Pendant longtemps, le gouvernement s'est fait prier : il aimait mieux les étudiants sibériens à Pétersbourg ou à Kazan, que dans n'importe laquelle des villes sibériennes. Celles-ci, d'ailleurs, se faisaient la guerre — telles, chez nous, Lille et Douai, Aix et Marseille — et retardaient tout par leur hostilité. Quand enfin Tomsk eut triomphé, de longues années se passèrent avant qu'on ouvrît l'université. On ne savait par quel bout commencer. Créerait-on d'abord une faculté de droit? Mais c'était risquer de rendre les Sibériens chicaniers, processifs, rétifs aux fantaisies de l'administration. Mieux valait une faculté des sciences; ses membres pourraient faire l'inventaire des richesses naturelles du pays : mais n'y sèmeraient-ils pas des germes de matérialisme? Finalement, on créa une faculté de médecine, et ce n'était pas mal tomber, car jusqu'alors la Sibérie n'avait guère eu, comme médecins, que des déportés ; et la population, surtout les indigènes, y était livrée à peu près sans défense à d'atroces épidémies. L'an dernier, on a fait un pashardi : on a ouvert la faculté de droit, dont la Sibérie ne peut plus se passer depuis la réforme judiciaire; et l'on annonce, pour l'an prochain, l'inauguration d'un institut technologique, toujours à Tomsk. Ces créations ont une importance qu'il serait difficile d'exagérer, et dont témoigne, du reste, l'accueil qui leur a été fait par les Sibériens. L'université de Tomsk s'est trouvée mieux dotée, dès ses premiers jours, que ne le sont nos universités françaises. Il n'est guère de magnat du commerce sibérien qui ne l'ait gratifiée de cinquante mille, de cent mille roubles. Pour quelques-uns des donateurs, ces libéralités ont été pure affaire d'ostentation : mais, après tout, mieux vaut encore enrichir une université que de faire laver sa maison au champagne, comme cela a pu arriver à tel Sibérien d'autrefois.

L'enseignement des professeurs est bon : meilleur est l'exemple d'hommes vivants, agissant, appliquant la science à la réalité. Ces apôtres de la civilisation moderne, électriciens, métallurgistes, ingénieurs, spéculateurs, ont enfin paru en Sibérie. Dans un article peut-être un peu trop pittoresque, la *Gazette de Moscou* nous les montre : Yankees, Français, Allemands, envahissant la Sibérie, à pied, à cheval,

en tarantass, à bicyclette, d'abord en simples touristes, puis revenant l'année suivante, nantis de la forte somme, ici sollicitant une concession de mines, là, fondant des usines, ailleurs râflant les déchets de moutons pour en faire les enveloppes des saucisses que consommera l'armée allemande. Encore vingt ans, et les champs d'or de Sibérie, éclipsés aujourd'hui par le Transvaal et le Klondyke, auront pris une activité nouvelle ; les mines de houille, de fer, de cuivre, découvertes depuis vingt ans, seront en pleine exploitation. Les vieux Sibériens profiteront un jour de ce mouvement ; en attendant, il y a là-bas une belle récolte à faire pour les techniciens et les capitaux européens. Le malheur est que la plus belle part ne sera pas pour nous, Français. On entend bien parler, à Paris, de sociétés en formation, et des concessions qu'elles demandent en Sibérie ; mais jusqu'à présent, nous n'envoyons guère là-bas que des touristes, des professeurs de français, des modistes, des cuisiniers, des archéologues et des botanistes. De Français munis de capitaux, connaissant la langue et les affaires du pays, il n'y en a pas, et assurément, ce n'est pas l'enseignement de nos écoles de commerce qui en formera.

Les patriotes exaltés — car la Sibérie a déjà ses chauvins — ne se lassent pas de supputer les chances d'avenir de ce pays en plein essor. Pour eux, vers 1950 ou 2000 au plus tard, la *taïga* sera défrichée des deux côtés du Transsibérien et des innombrables embranchements qu'il aura jetés dans tous les sens : le blé de Sibérie fera concurrence, sur les marchés du monde, au blé russe, américain, australien, indien ; son or, son argent, son cuivre, son fer, ses houilles approvisionneront l'Asie entière ; les Sibériens enfin, tout comme leurs produits, déborderont par-dessus leurs frontières, et assujettiront le monde jaune. Ce qu'ont pu faire jadis cinquante ou soixante mille cavaliers mandchous, pourquoi cent millions de Sibériens, armés de toutes les ressources de la civilisation européenne, ne le feraient-ils pas un jour, alors surtout qu'ils seraient garantis contre les velléités d'opposition du reste du monde par deux ou trois cents millions de Russes d'Europe ?

Ce sont là des rêves. Il faudra plus d'un siècle aux Sibé-

riens pour mettre leur domaine en valeur. Leurs terres cultivables sont immenses, mais il s'en faut qu'elles soient bonnes partout. Les difficultés auxquelles se sont heurtés les colons de l'Amour se retrouveront ailleurs, de plus en plus graves, à mesure que diminueront la quantité et la qualité des terres à distribuer. Avant de passer à la Sibérie, l'approvisionnement des pays surpeuplés appartiendra longtemps encore, à d'autres pays neufs, plus riches de soleil ou mieux cultivés par des colons plus instruits et plus riches. Quant aux richesses minérales de la Sibérie, elles paraissent inépuisables, mais qui sait si la dépréciation des produits agricoles ne s'étendra pas quelque jour aux produits miniers? Moins que jamais, la richesse en or, même en fer et en houille, est garante de l'avenir d'un pays.

Et l'industrie sibérienne pourra-t-elle jamais vaincre ses concurrents de l'est et du sud? Dès à présent, des voix s'élèvent, en Sibérie comme à Moscou, pour demander, en raison des importations japonaises, une plus rigoureuse clôture de la Sibérie orientale. Même du côté de la Chine appauvrie, humiliée, dépecée, il y a déjà concurrence, non seulement industrielle, mais agricole. M. Komarof constate que les cultivateurs russes de la vallée de l'Amour ont peine à vendre leur blé, à cause du bas prix du blé mandchou, et il prouve, chiffres à l'appui, que la lutte est impossible entre le fermier russe et le fermier chinois plus travailleur et plus sobre. Que sera-ce quand la Mandchourie tout entière, quand d'autres provinces chinoises auront été englobées dans la frontière russe?

Enfin, l'expansion politique de la Russie d'Asie est moins certaine qu'on ne se l'imagine. On peut admettre que les Russes ne se heurteront jamais à un réveil national des Jaunes, que l'opposition réunie des États océaniens, américains, européens, ne pourra limiter leurs progrès; mais un autre péril les attend. Déjà, à maintes reprises, le gouvernement russe s'est préoccupé du *séparatisme* sibérien : il y a déjà eu des poursuites entamées et des condamnations prononcées pour ce délit. Selon toute apparence, l'affaire était sortie du cerveau fécond de quelques policiers; mais il n'en sera pas toujours ainsi. Nous avons déjà dit que

les Sibériens ne sont pas de vrais Russes. Ils n'ont pas le même type physique, ils parlent une langue hérissée de mots barbares que le Moscovite ne comprend pas; ils paraissent manquer tout à fait des tendances mystiques dont nous avons fait le trait principal de l'âme slave; ils s'attribuent volontiers l'esprit sec et positif des Yankees. Chose plus grave, ils n'ont, à aucun degré, les sentiments nationaux des Russes d'Europe. C'est une légende que l'histoire de ces habitants d'Irkoutsk qui, en 1812, auraient élevé des arcs de triomphe en l'honneur de Napoléon, dont l'approche était annoncée : ce qui est sûr, c'est qu'en se qualifiant de Russes, par opposition aux indigènes, ils n'entendent pas s'identifier avec les gens d'outre Oural : ceux-ci sont et restent pour eux des étrangers, jusqu'au jour où, fondus dans leur nouveau milieu, ils en ont adopté le particularisme et les préjugés; ce qui se fait, paraît-il, avec une surprenante rapidité. Le jour où les Sibériens formeront une masse compacte, ils entreront en conflit avec leurs maîtres, les fonctionnaires venus du « vieux pays ». Ni la facilité des communications, ni la fréquence des rapports, ni les influences littéraires et morales n'empêcheront cette lutte inévitable.

Ce sont là des perspectives consolantes pour les personnes qui s'alarment, comme Elisée Reclus, à la pensée que Sévastopol et Vladivostok obéissent aux mêmes lois. D'ailleurs, il convient de ne pas oublier que les progrès des Russes sont ceux de l'Europe ; que la Sibérie serait notre État-tampon contre un retour offensif des Orientaux, notre écran protecteur si jamais s'allumait l'incendie prédit par Guillaume II dans un tableau célèbre. Elle est le seul pays d'Asie qui, peuplé par des Européens, puisse vivre vraiment de notre vie. Dans les innombrables articles suscités par les affaires d'Extrême-Orient, il est souvent question des canons que la Russie a braqués ou braquera au terminus du Transsibérien, Vladivostok ou Port-Arthur. Nous ne devons pas perdre de vue les écoles, les instituts, la jeune Université, tout l'atelier de civilisation qui s'abrite derrière ces canons.

EMILE HAUMANT.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUE

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1898

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

